This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

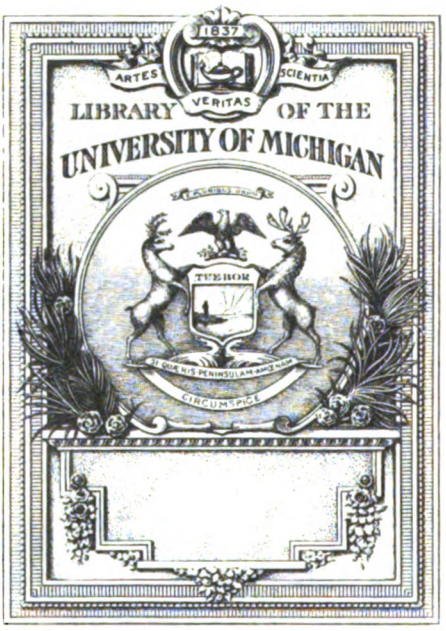
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 706,369

Digitized by Google



Digitized by Google

840.6
C82

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE

HISTOIRE — SCIENCES — ÉCONOMIE SOCIALE

VOYAGES — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME TROIS CENT DEUXIÈME

DE LA COLLECTION

NOUVELLE SÉRIE. — TOME DEUX CENT SOIXANTE-SIXIÈME

PARIS

BUREAUX DU *CORRESPONDANT*

31, RUE SAINT-GUILLAUME, 31

1926

Reproduction et traduction interdites.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gen.
Terq.

CE QUE LES SOVIETS

DISENT DE LA FRANCE

ET DE QUELQUES FRANÇAIS

Que veut de nous la France capitaliste ? Tel est le titre d'une brochure éditée à Moscou par le Conseil supérieur de la censure militaire. Cette brochure a été tirée à 15 000 exemplaires, tous numérotés et destinés à être distribués dans l'armée rouge et parmi les institutions soviétiques. Celle qu'on a sous les yeux porte le nº « Petrooblit » 10 000.

Le texte en est coupé par des sous-titres dont l'énumération seule représente tout un programme. En voici des échantillons :

— *La France capitaliste barre le chemin au bolchevisme.*

— *La France capitaliste est l'ennemi le plus méchant et le plus irréconciliable de l'U. R. S. S.*

— *La France capitaliste se trouve être le gendarme international de la contre-révolution.*

— *La France capitaliste est l'alliée ancienne du tsarisme russe.*

— *La France capitaliste a toujours exploité les laborieux Russes.*

— *Les ouvriers ne sont que de la chair à canon pour les capitalistes français.*

— *La France capitaliste fait la guerre contre les Soviets.*

— *L'aventure polonaise et la France.*

— *Le gouvernement français et Wrangel.*

— *Seuls les communistes des pays de l'Entente nous ont aidés à lui tenir tête.*

— *La France capitaliste n'a pas cessé jusqu'à ce jour d'intriguer contre les Soviets.*

— *La France est maîtresse de l'Europe capitaliste.*

Digitized by Google

Toutes ces diatribes visent à créer, dans les bas-fonds des masses de l'armée et du peuple russes, un sentiment hostile à la France, afin d'alléger la tâche des envoyés soviétiques expédiés à Paris pour répéter que jamais le peuple russe ne consentira à payer ses dettes à la France. Sans doute est-il utile de faire connaître, à titre documentaire, quelques extraits de cette brochure. Ils permettront d'apprécier la pensée profonde et la véritable situation des maîtres actuels de la Russie.

***

..... Une lutte désespérée se produit en Allemagne entre les fascistes allemands et la classe ouvrière-communiste. L'U. R. S. S. suit, en retenant son haleine, cette lutte entre la révolution bolchevique et la contre-révolution. Pour l'armée rouge, pour nos ouvriers et nos paysans c'est une question de vie ou de mort... La bourgeoisie allemande poussa l'Allemagne dans le gouffre, pendant que les capitalistes alliés lui donnaient le coup de grâce. Et de tous les alliés c'est surtout la France qui la tient en suspens... Seules les baïonnettes soutiennent le pouvoir du capitalisme français...; il faut que les prolétaires russes et allemands unissent leurs efforts *pour déchaîner en premier lieu la révolution prolétarienne en France.*

..... L'Allemagne a besoin de nos matières brutes, nous prendrions en échange ses machines et ses produits manufacturés, nous aurions conclu avec la future Allemagne soviétique une alliance fraternelle à tout rompre.

..... A Gênes et à la Haye nous essayâmes de tomber d'accord avec nos ennemis les capitalistes, mais ils exigent que nous nous rendions à leur merci. Nous ne le ferons jamais. Nous sommes encerclés par le capitalisme. Une révolution prolétarienne allemande nous aurait ouvert une large voie de grandes possibilités pour une résurrection économique. Mais ceci ne pourrait s'effectuer que dans le cas d'une victoire révolutionnaire en Allemagne. *La France capitaliste ne veut pas admettre cette victoire. L'araignée capitaliste française craint que sa proie ne lui échappe. La France sait que, si nous faisions une alliance avec une Allemagne révolutionnée par nous, le pouvoir soviétique se fortifierait au lieu de s'éteindre...* Une Allemagne blanche et une Pologne démocratique, c'est un pont qui permettra à l'impérialisme français et à la contre-révolution de venir nous attaquer.

Dans ces moments décisifs il faut que l'armée rouge, les ouvriers et les paysans de l'U. R. S. S. se rappellent les malheurs que leur avait suscités l'Entente et *surtout le plus implacable ennemi de notre union, la France bourgeoise. Il faudra doublement comprendre pourquoi la France reste à notre égard tellement irréconciliable et à quels périls elle est capable de nous vouer.*

Digitized by Google

Si nous posons la question « pourquoi la France nous déteste-t-elle, pourquoi est-elle irréconciliable ? » il faudra y répondre ainsi : La France des banquiers et des capitalistes se trouve être notre plus cruel ennemi, parce qu'elle constate que l'U. R. S. S. représente *le foyer d'une révolution prolétarienne mondiale, un État d'ouvriers et de paysans indépendant des usuriers français*.....

L'Angleterre a peur de trop nous énerver, parce qu'elle sait quelle force nous représentons en Orient et combien nous pouvons lui nuire. De plus nous sommes un pays continental, l'Angleterre et l'Amérique sont fortes sur mer, mais non sur terre. Les capitalistes anglais ont moins souffert de la révolution bolchevique russe. L'Angleterre et l'Amérique ont placé moins de leurs capitaux en Russie. Ces deux pays jalousent la France... Mais c'est une question de nuances. Eux tous (la France, l'Angleterre, l'Amérique, l'Italie, le Japon) veulent notre perte... Néanmoins, de tous nos ennemis, la France est l'ennemi le plus obstiné.

Plus que tous les autres pays la France redoute une révolution. Son économie nationale est plus faible que celle de l'Angleterre et de l'Amérique. Elle a souffert davantage pendant la grande guerre, qui s'est déroulée sur son territoire. La France a dépensé 100 milliards-or pendant cette guerre. Il n'existe pas en France une famille qui n'ait perdu en cette campagne un de ses membres. Plus de 2,5 millions ont été tués, la population décroît, parce que les bourgeois, les ouvriers et les paysans ne veulent pas avoir d'enfants. La France manque de main-d'œuvre. La dette d'Etat atteint 324 milliards de francs avec une obligation de payer environ 12 milliards de francs-or d'annuités. Les banquiers, les capitalistes et les profiteurs français demandent à être remboursés de leurs pertes de guerre. Le gouvernement français exige que l'Allemagne s'exécute et les rembourse. La France est entre deux feux. Si elle met le couteau à la gorge de l'Allemagne, elle y provoque une révolution. Si elle y renonce, elle aura une révolution chez elle... Un flot révolutionnaire déborde la France et son alliée la Pologne..... La France a un ennemi dangereux dans le parti communiste français et dans la classe ouvrière. Le parti communiste français compte environ 200 000 membres. Il travaille énergiquement, malgré des conditions très désavantageuses. Pendant l'expédition des armées de l'Entente contre les Soviets, c'est le parti communiste français qui dévoila la besogne nauséabonde du gouvernement français qui employait l'argent de son contribuable à soutenir l'armée blanche en Russie. Un comité d'action communiste fut créé, qui nous rendit de grands services, empêcha et entrava la guerre directe avec nous.....

Pendant toutes les années de la révolution, la France a été notre plus cruelle ennemie. *Elle a fait la plus sale et la plus criminelle des besognes contre les Soviets. Elle est devenue le gendarme qui réprime la révolution européenne et elle a remplacé en ceci la Russie tsariste.*

Digitized by Google

Chaque coup que la révolution porte à la bourgeoisie sonne *le glas de la France. C'est pour cela que la France est prête à mordre, elle bave et se précipite contre quiconque lui paraît suspect de révolution communiste.* La France a dépensé beaucoup d'or et de duplicité, elle a commis beaucoup de crimes pour arracher les racines de notre révolution..... qui est la base de la révolution mondiale. *La France ne peut pas nous pardonner et ne nous pardonnera jamais qu'en nationalisant toutes choses, en octobre* 1917, *nous ayons vidé ses poches.* Elle ne nous pardonnera pas que nous l'ayons lâchée pendant la guerre, que nous ayons exterminé son allié le Tsar et ses protégés Dénikine, Koltchak et Wrangel.

En 1871 les ouvriers de Paris se soulevèrent contre la bourgeoisie, ils organisèrent un gouvernement ouvrier et proclamèrent la Commune à Paris. La France, en ce moment, menait une guerre contre l'Allemagne. Mais, aux yeux des bourgeois français, les ouvriers qui étaient à la tête du pouvoir à Paris semblaient des ennemis plus dangereux que les armées des propriétaires et des bourgeois allemands. Après avoir vaincu la Commune, les bourgeois français fusillèrent et massacrèrent 20 000 ouvriers avec leurs femmes et leurs enfants sans défense. Pendant ce sanguinaire massacre, 45 000 hommes furent arrêtés, mis en prison ou déportés. Cette victoire remportée sur la classe ouvrière fortifia le pouvoir bourgeois. Depuis, les banquiers et les industriels français piétinent les classes laborieuses, en qualité de vainqueurs. Dans ce métier ils sont aidés par *ces traîtres et ces fourbes que sont les socialistes* qui osent se dire amis des travailleurs. Les masses populaires en France sont menées à coups de bâton par une meute de fonctionnaires et de burlesques généraux.

Depuis 1871 la France se préparait à une guerre de revanche. Pendant trente-cinq années la France prêta de l'or au gouvernement tsariste russe. C'est avec cet argent que le gouvernement tsariste créa son armée, ses chemins de fer nécessaires pour faire la guerre à l'ennemi de la France : l'Allemagne. A raison de cet or, que le gouvernement tsariste empruntait aux usuriers français, il s'était obligé, en cas de guerre entre la France et l'Allemagne, à jeter ses troupes dans une offensive pour attirer sur soi une partie des armées allemandes. Ceci coûta aux paysans et aux ouvriers russes des centaines de mille de vies sacrifiées. En 1905 et 1906 le régime tsariste se trouvait à bout d'haleine, mais l'or français le sauva et l'aida à étouffer la révolution des ouvriers et des paysans.

Les banquiers français se faisaient payer de gros pourcentages par la Russie. En 1912 la Russie paya aux usuriers français 404 millions de roubles-or. Pour avoir prêté de l'argent au gouvernement tsariste, les capitalistes français et belges reçurent des privilèges en Russie, qui leur servirent à exploiter les classes laborieuses. Les industriels français vinrent y organiser des banques, des usines, des mines, surtout dans les charbonnages du Don.

Digitized by Google

La France avait placé en Russie environ 20 milliards de capitaux. Elle exploitait avec profit le labeur des ouvriers russes. A l'étranger les unions professionnelles prenaient fait et cause pour les ouvriers, pendant que, dans la Russie tsariste, les ouvriers étaient privés de tous les droits. De cette façon les capitalistes français et russes pouvaient facilement encaisser des bénéfices considérables, en des proportions inconnues jusque-là.

Les ouvriers russes, dans le froid, dans la misère, dans la faim [1], au fond des puits de mine et devant les métiers des usines, courbaient leur échine comme des esclaves qu'ils étaient.

Les fonctionnaires tsaristes arrachaient la dernière chemise de l'ouvrier et du paysan russe pour percevoir l'impôt et payer les banquiers étrangers. Les larmes, la sueur et le sang des classes laborieuses russes étaient tranformés en or *pour remplir les poches des richards français.*

Dans les casernes russes les paysans menaient leur dure vie et attendaient avec soumission qu'il plût aux chefs français de les envoyer mourir sur le front pour la gloire du capital français. L'état-major de l'armée tsariste était soumis à la France. Des conciliabules entre les deux états-majors avaient souvent lieu. Alors des plans militaires désavantageux à la Russie lui furent imposés. La Russie, grâce à une convention secrète, s'obligeait à jeter contre l'Allemagne son armée dans le courant des premiers quatorze jours de la guerre, bien que sa mobilisation retardât sur celle de l'Allemagne. La France fournissait des fusils et des techniciens.

En janvier 1914, le quotidien bourgeois français *le Matin* acclamait l'armée russe montée jusqu'à 1 400 000 hommes, prête à mourir pour les intérêts du capital français. C'était là la grande explication de la joie de ce journal bourgeois.

En août 1914, deux armées russes, en se jetant en Prusse orientale, attirèrent sur elles de grandes forces allemandes et sauvèrent, en périssant elles-mêmes, Paris et la France. Ce sacrifice coûta 347 000 hommes. La France et ses alliés eurent un an et demi de répit.

La Russie entra en guerre avec 850 obus par bouche de canon. Elle possédait trois fois moins d'engins qu'il ne le fallait. Les cartouches et les fusils manquaient aussi. Mais, lorsque le ministère de la guerre s'adressa aux alliés, leur demandant de lui vendre des munitions, les alliés refusèrent. Le gouvernement se vit obligé d'exporter de l'or, surtout en Amérique, pour créer des sources de ravitaillement en munitions. Il nous manquait 9 millions de fusils : les alliés nous donnèrent 1 800 000 fusils de vieux types inutilisables. On les donna aux recrues. Le général Alexéief écrivait, en

1. Il semble que cette description s'inspire de l'état actuel des choses en Russie soviétique, tant elle concorde exactement avec ce que les communistes ont introduit dans ce pays; elle évoque à tort un régime qui semblerait paradis à côté de celui d'aujourd'hui.

Digitized by Google

1916 : « Cela ne peut pas être pire que cela n'est ». Le gouvernement tsariste, en échange de ces fusils inutilisables, envoya en France des soldats russes qui furent entièrement soumis au commandement français.

Le pouvoir soviétique, après la révolution d'octobre 1917, mit un terme à cette effusion de sang. Les Soviets déclarèrent *qu'ils ne payeraient ni à la France ni aux alliés les dettes du régime tsariste. Ils séquestrèrent les usines et les fabriques françaises. D'un seul coup la France fut privée de sa colonie russe. Elle fut privée de l'armée russe qui avait été son gendarme avec le tsar en tête. Elle perdit à jamais tous ses capitaux en Russie.*

La Russie devint l'U. R. S. S. et les secousses sismiques de la révolution d'octobre faisaient prévoir à la bourgeoisie française une catastrophe et une *fin très proche.*

La France capitaliste avait espéré conserver en Russie la chair à canon qui lui manquait. Elle possédait du minerai de fer, il lui manquait le coke. C'est alors qu'elle occupa la Ruhr. Elle ne pardonne pas aux Soviets de lui avoir arraché le bassin charbonnier du Donetz.

Les Soviets ont détruit les illusions de la France et l'ont placée *face à face avec une révolution inévitable. Alors les usuriers français eurent un accès de fureur sauvage contre les Soviets.*

La campagne furieuse de la France contre les Soviets commença à ce moment. C'est le gouvernement français qui organisa contre nous les régiments tchéco-slovaques avec l'aide de son ambassadeur Noulens. Ensuite la France lança contre nous l'amiral Koltchak, qui était secondé par le général français Jeanin.

C'est encore la France qui soutint Dénikine contre nous et qui lança contre les Soviets la Pologne et Wrangel. Les capitalistes français érigèrent la Pologne comme une citadelle contre le bolchevisme, lui fournirent des armes, des instructeurs et de l'argent. En 1920 arrivèrent en Pologne 9 généraux, 26 colonels, 63 commandants, 269 capitaines et 496 lieutenants français. En août 1920 l'armée rouge était aux portes de Varsovie, mais c'est grâce au général français Weygand que les Polonais se tirèrent d'affaire.....

Après que le tsarisme fut renversé, la France prêta aux différents contre-révolutionnaires russes et à leurs gouvernements environ un demi-milliard de francs.

Le camarade Lénine disait que seul un miracle pourrait sauver les Soviets. Ce miracle, ce sont nos camarades, les communistes des différents pays de l'Europe, qui l'accomplirent en harcelant de toutes leurs forces leurs propres gouvernements, en les empêchant par tous les moyens de marcher contre nous. La classe ouvrière allemande surtout nous soutint très sérieusement.

Mais notre grande gratitude *va aux communistes et aux travailleurs de la France. Eux furent nos fidèles alliés.* Les soldats et les ouvriers français, dans un élan révolutionnaire, forcèrent le gouvernement

Digitized by Google

français de battre en retraite, chaque fois qu'il était porté à des actes agressifs contre les Soviets. Le journal communiste *l'Humanité* dénonçait chaque fois toutes les intrigues du gouvernement français contre les Soviets. A Odessa, grâce à l'aide communiste, les troupes françaises se décomposèrent entièrement. Sur le bateau *Provence* battant le pavillon de l'amiral commandant l'escadre française en mer Noire, les matelots révoltés exigèrent un rapatriement immédiat, de même que la cessation des hostilités contre les Soviets. Le même cas se répéta sur le bateau *Autriche*, où 5 000 rapatriés se saisirent de leurs officiers. Un général envoyé en parlementaire fut fait prisonnier. Deux torpilleurs refusèrent de marcher contre les révoltés. La vague révolutionnaire toucha les unités de la flotte française : *Justice*, *France*, etc. Marty, Badina, Cachin sont les noms, glorieux de ceux qui nous aidèrent à combattre la France capitaliste.

Même les socialistes se virent obligés de nous soutenir. Les communistes français, nos alliés, ne cessent jusqu'à ce jour de nous aider et de nous soutenir. Ce sont eux qui réalisèrent le miracle dont parlait Lénine, et nous sauvèrent de la perte. En 1921, l'année de la famine, la France organisa une commission internationale avec le prétexte d'apporter une aide aux affamés et en réalité dans un dessein d'espionnage et de provocation contre les Soviets. On plaça à sa tête ce même ambassadeur de France, Noulens, qui avait organisé le mouvement antisoviétique des sociaux-révolutionnaires, des Tchéco-slovaques et de Koltchak. C'était donc lui l'auteur de ces révoltes qui dévastèrent le pays et furent la cause de la famine [1]. La France osa envoyer pour lutter avec la famine l'homme qui en était la cause. Les Soviets refusèrent avec mépris à Noulens l'entrée du pays.

A Gênes, lors de la conférence, notre commissaire des affaires étrangères Tchitchérine offrit le désarmement général. Mais le représentant de la France (qui déjà s'apprêtait à saisir la Ruhr) n'admit même pas que cette proposition fût discutée. Pendant la conférence de Gênes, nous signâmes, à Rapallo, un traité avec l'Allemagne, ce qui mit la France en fureur. C'est encore la France qui fit échouer la conférence de Moscou, que nous avions convoquée pour nous accorder avec la Pologne et les pays Baltes.

Après que nous eûmes vaincu Wrangel, la France évacua de la Crimée son armée et les blancs. Ceci lui coûta 150 millions de francs. Pour se payer, la France vend les bateaux marchands russes qui effectuèrent cet exode. Il y en avait 45. De même la France vendit les bateaux de la marine de guerre russe à la Roumanie.

La France ne peut pas pactiser avec nous. Ses intrigues nous sont d'autant plus dangereuses qu'elle est, de fait, la maîtresse de l'Eu-

1. C'est complètement faux, car la famine sévissait dans les parties du pays où aucun des généraux blancs n'avait jamais passé. Des Américains impartiaux le certifient.

Digitized by Google

rope. Depuis que la Russie tsariste n'existe plus, depuis que l'empire d'Allemagne s'est effondré, la France est restée, sans concurrence, la maîtresse de l'Europe. Elle a une armée de 700 000 baïonnettes, elle possède une industrie militarisée, fortifiée par les houillères et les mines de fer qu'elle a enlevées à l'Allemagne.

Les petits pays nouveaux courbent l'échine devant les banquiers français. Surtout la Pologne qui reçut un emprunt de 400 millions de francs. Les Soviets déclarèrent qu'ils ne permettront jamais que la Pologne tombe sur l'Allemagne.

C'est nous qui démasquons les plans militaristes de la France. La France ne nous le pardonne pas. Elle est notre ennemie principale et *chaque ouvrier, chaque soldat de l'armée rouge doit s'en souvenir. La France, c'est l'incarnation de la guerre, de la discorde et de la violence. La France est le pilier de la contre-révolution, elle en est l'avant-garde. — Camarades, suivez attentivement les viles menées de la France, de cette France noire auréolée de ses esclaves.*

Nous arrêterons là les citations de ces invectives épileptiques. Leur violence ne doit pas nous empêcher d'apercevoir, par les déclarations mêmes des Soviets, qu'ils vivent surtout de l'appui et de l'effort révolutionnaire de leurs adeptes étrangers et spécialement français. A ce titre il était opportun de les faire connaître. *Fas est et ab hoste doceri.* L'ennemi lui-même nous montre où est le devoir.

***

Digitized by Google

ARMEMENTS ET SÉCURITÉ[1]

II. — LES RÉALITÉS

En France on n'aime pas dire tout haut les choses qui sont désagréables aux électeurs. Ce n'est pas tout à fait la faute de nos élus s'ils ont pris l'habitude de flatter l'opinion publique. Le peuple français déteste, en effet, qu'on trouble le présent par de fâcheux pronostics. Nous rechignons à des efforts réels et immédiats pour des événements possibles et même probables. Et nous sommes si impatients que nous voudrions voir atteint sur l'heure le but à peine entrevu.

Nos diplomates tissent lentement autour du pays le voile de protections et d'alliances qui nous donnera la paix. Nous montrons dans la discussion de tous nos problèmes extérieurs une tolérance et un esprit de conciliation qui sont de nature à éveiller une sympathie bien méritée par nous dans l'esprit des gouvernements qui nous entourent. Déjà une œuvre sérieuse est accomplie dans la lutte contre la guerre. Mais nous voyons seulement le but. Si les idées marchent, les réalités demeurent. Il faut bien en préciser quelques-unes pour justifier ce qui est, et ce qu'on veut faire pour le mieux adapter à notre situation, au fur et à mesure qu'elle évolue.

La première de ces réalités est qu'une partie encore considérable de l'opinion allemande nourrit toujours l'espoir et le désir d'une revanche militaire. *Le Correspondant* a consacré plusieurs articles à l'évolution politique du Reich et aux différents partis qui se sont créés chez nos voisins depuis l'établissement de la République. Tous les gouvernements

1. Voir *le Correspondant* du 25 décembre 1925.

Digitized by Google

qui se sont succédé ont servi de leur mieux la cause de leur pays et ont volontiers échangé, pour des promesses, les concessions positives que nous leur avons octroyées. Mais ils se sont toujours trouvés en face d'une opposition prête, le moment venu, — quand on n'aura plus rien à demander, — à nous tenir un langage moins conciliant. On se souvient des difficultés qu'a soulevées le parti nationaliste au moment du vote des derniers traités. On se souvient des menaces de dissolution qui ont plané sur le Reichstag. Et l'on peut conclure, comme *le Petit Parisien* du 26 octobre, que : « ... l'Allemagne est en voie de rétablissement rapide, et que ses milieux actifs entendent bien lui réserver toutes ses chances d'avenir ».

La deuxième réalité est qu'au cours de ces dernières années nos anciens ennemis ont cherché, par tous les moyens, à augmenter leurs forces militaires et leurs ressources de mobilisation. Certes leur gouvernement vient de donner au nôtre des preuves de sa soumission aux demandes de la Commission de contrôle interalliée. C'était payer, et assez bon marché, l'évacuation de Cologne et l'allégement des charges de l'occupation rhénane. Mais la Reichsheer existe, avec ses règlements de guerre, son recrutement extrêmement étoffé en sous-officiers, son matériel, ses prévisions pour une campagne, son esprit militaire. La Schützpolizei n'est supprimée qu'en partie, et si certains de ses éléments ont troqué la belliqueuse tunique verte contre une pacifique tunique bleue, son ardeur à s'instruire pour la guerre, mieux que pour la police, ne s'est pas ralentie. La jeunesse allemande continue avec enthousiasme à faire de la préparation militaire intensive. La propagande la plus insidieuse et la plus tenace est menée sur nos frontières : dans la Sarre, en Alsace-Lorraine ; et sur les frontières orientales de l'Empire : en Haute-Silésie polonaise et dans l'Etat libre de Dantzig. La haine de la France est toujours entretenue, peut-être moins ouvertement qu'autrefois, mais avec une persistance fâcheuse. Si l'on ouvre le budget allemand, on y constate, avec quelque étonnement, que, chez nos anciens ennemis, les dépenses concernant l'armement, l'habillement et les manœuvres sont plus élevées que chez nous. On a relevé des organisations d'aviation civile très importantes à proximité des frontières du Reich, et où le haut personnel et les appareils étaient allemands. Bref, sous une forme spéciale et très différente de celle qu'elle avait revêtue avant la guerre, une force militaire possible vit et se développe dans le Reich. Elle peut constituer, disons le mot, elle constitue, en fait, pour nous une menace.

Digitized by Google

Contre ces dangers extérieurs, moraux et matériels, nous avons des traités : celui de Versailles et ceux de Locarno. Le premier, par son article 42, interdit à l'Allemagne : « de maintenir ou de construire des fortifications soit sur la rive gauche du Rhin, soit sur la rive droite, à l'Ouest d'une ligne tracée à 50 kilomètres à l'Est de ce fleuve ». Par son article 43, il interdit tout rassemblement de forces armées, soit à titre permanent, soit à titre temporaire, dans la zone définie plus haut. Enfin, par son article 44, il autorise des mesures de coercition, dans le cas où l'Allemagne contreviendrait à ces prescriptions.

L'annexe A des traités de Locarno, qui nous intéresse particulièrement, débute par les quatre articles suivants, que nous demandons au lecteur la permission de rappeler *in extenso* :

ARTICLE PREMIER. — Les hautes parties contractantes garantissent individuellement et collectivement, ainsi qu'il est stipulé dans les articles ci-après, le maintien du *statu quo* territorial, résultant des frontières entre l'Allemagne et la Belgique, et entre l'Allemagne et la France, et l'inviolabilité desdites frontières, telles qu'elles sont fixées par ou en exécution du traité de paix signé à Versailles le 28 juin 1919, ainsi que l'observation des articles 42 et 43 dudit traité concernant la zone démilitarisée.

ART. 2. — L'Allemagne et la Belgique, et de même l'Allemagne et la France, s'engagent réciproquement à ne se livrer, de part et d'autre, à aucune attaque ou invasion, et à ne recourir, de part et d'autre, en aucun cas, à la guerre.

Toutefois cette stipulation ne s'applique pas, s'il s'agit :

1° de l'exercice du droit de légitime défense, c'est-à-dire de s'opposer à une violation de l'engagement de l'alinéa précédent, ou une contravention flagrante aux articles 42 ou 43 dudit traité de Versailles, lorsqu'une telle contravention constitue un acte non provoqué d'agression, et qu'en raison du rassemblement de forces armées dans la zone démilitarisée, une action immédiate est nécessaire;

2° d'une action en application de l'article 16 du Pacte de la Société des Nations;

3° d'une action en raison d'une décision prise par l'Assemblée ou par le Conseil de la Société des Nations ou en application de l'article 15, alinéa 7, du Pacte de la Société des Nations, pourvu que, dans ce dernier cas, cette action soit dirigée contre un Etat qui, le premier, s'est livré à une attaque.

ART. 3. — Prenant en considération les engagements respectivement pris par elles dans l'article 2 du présent traité, l'Allemagne et la Belgique, et l'Allemagne et la France, s'engagent à régler par voie pacifique, et de la manière suivante, toutes questions, de quelque nature qu'elles soient, qui viendraient à les diviser, et qui n'auraient pu être résolues par les procédés diplomatiques ordinaires.

Toutes questions au sujet desquelles les parties se contesteraient réciproquement un droit seront soumises à des juges, à la décision desquels les parties s'engageront à se conformer.

Digitized by Google

Toute autre question sera soumise à une commission de conciliation, et, si l'arrangement proposé par cette commission n'est pas agréé par les deux parties, la question sera portée devant le Conseil de la Société des Nations, statuant conformément à l'article 15 du Pacte de la Société.

Les modalités de ces méthodes de règlement pacifique sont l'objet de conventions particulières signées en date de ce jour.

ART. 4. — 1° Si l'une des hautes parties contractantes estime qu'une violation de l'article 2 du présent traité ou une contravention aux articles 42 ou 43 du traité de Versailles a été ou est commise, elle portera immédiatement la question devant le Conseil de la Société des Nations.

2° Dès que le Conseil de la Société des Nations aura constaté qu'une telle violation ou contravention a été commise, il en donnera sans délai avis aux puissances signataires du présent traité, et chacune d'elles s'engage à prêter, en pareil cas, immédiatement son assistance à la puissance contre laquelle l'acte incriminé aura été dirigé.

3° En cas de violation flagrante de l'article 2 du présent traité ou de contravention flagrante aux articles 42 ou 43 du traité de Versailles par l'une des hautes parties contractantes, chacune des autres puissances contractantes s'engage, dès à présent, à prêter immédiatement son assistance à la partie contre laquelle une telle violation ou contravention aura été dirigée, dès que la dite puissance aura pu se rendre compte que cette violation constitue un acte non provoqué d'agression, et qu'en raison soit du franchissement de la frontière, soit de l'ouverture des hostilités, ou du rassemblement de forces armées dans la zone démilitarisée, une action immédiate est nécessaire. Néanmoins le Conseil de la Société des Nations, saisi de la question, conformément au premier paragraphe du présent article, fera connaître le résultat de ses constatations. Les hautes parties contractantes s'engagent, en pareil cas, à agir en conformité avec les recommandations du Conseil, qui auraient recueilli l'unanimité des voix, à l'exclusion des voix des représentants des parties engagées dans les hostilités.

Le traité de Versailles ou celui de Locarno nous offrent-ils des garanties suffisantes, des certitudes tangibles qui puissent nous dispenser de songer à notre défense par nous-mêmes ? Le premier a déjà été modifié sur tant de points, tant de ses articles sont restés lettre morte qu'on peut marquer quelque hésitation avant d'affirmer que toutes ses clauses d'avenir seront maintenues. Et il nous est difficile d'oublier que les articles 42 et 43 réduisent la souveraineté du Reich, et tendent à la formation d'une région neutre, tout en maintenant chez elle la direction, l'administration et l'instruction de l'Empire. Des traités de Locarno nous dirons ce que tout financier prudent dit d'une affaire qui vient de se monter : Attendons le premier bilan. Bien entendu, l'effort est particulièrement heureux, et le succès de négociations aussi difficiles fait honneur aux peuples de l'Europe et constitue un gage de paix.

Digitized by Google

Mais un gage seulement. Il ne prendra toute sa valeur que le jour ou le traité aura joué, malgré les intérêts contraires et vitaux des parties, où malgré les appétits de l'une d'entre elles.

Et puis, qu'on veuille bien en faire la remarque, aussi bien dans le traité de Versailles que dans celui de Locarno, l'agression est envisagée, puisque l'on prévoit les mesures à y opposer. Aussi bien dans le premier que dans le second, on suppose aux parties contractantes des forces susceptibles soit de s'opposer à une attaque, soit de former une coalition contre un fauteur de désordre.

Si bien qu'un esprit paradoxal pourrait tirer d'étranges conclusions de la lecture des derniers traités. La première serait qu'ils contiennent implicitement l'obligation, pour chacune des hautes parties contractantes, d'entretenir une armée solide, et de la développer au maximum afin qu'elle soit en mesure de donner un soutien efficace à la Société, ou de tenir tête à une invasion, jusqu'à ce que les décisions soient prises. La seconde, que l'Allemagne pourrait être appelée à demander l'augmentation de ses forces militaires, pour mieux équilibrer les éléments sur lesquels repose une exécution loyale des jugements de la Société. La troisième, enfin, que les paragraphes 2 et 3 de l'article 4 des traités de Locarno (annexe A) peuvent donner lieu à une guerre européenne. Nous savons bien qu'il y a tout un règlement d'arbitrage des conflits, et nous convenons volontiers qu'il n'y a pas d'autres moyens que la contrainte de s'opposer aux prétentions injustes d'un peuple résolu à ne rien écouter. Mais il est important de souligner que les textes reposent en dernière analyse sur les armées des nations de l'Europe, et sur la crainte, pour chacun des peuples, d'une coalition militaire.

Telles sont les réalités extérieures. Elles ne sont pas les seules que nous ayons à considérer. Il y a encore pour nous des réalités coloniales et des réalités intérieures.

Non seulement il faut que nous maintenions l'ordre dans nos colonies, et que nous disposions, à pied d'œuvre, des forces nécessaires pour faire face à cette obligation, mais il faut, en outre, que nous soyons en mesure, sans désorganiser notre système de mobilisation métropolitaine, et sans alerter nos appelés du contingent, de parer à des révoltes ou à des troubles, comme ceux qui viennent d'avoir lieu au Maroc ou en Syrie. Pour toutes ces nécessités, dont dépend le prestige de la France et peut-être son existence, il n'y a aucun traité qui puisse nous dispenser d'employer la force. Et,

Digitized by Google

jusqu'à ce que nos colonies soient devenues des Etats capables de se gouverner eux-mêmes, aucun papier, si habilement rédigé soit-il, aucune réforme, si libérale qu'on la prévoie, ne pourront nous dispenser d'avoir une force de surveillance stationnée dans la colonie, et une force de répression prête à intervenir.

A l'intérieur aussi, chez nous, dans notre pays, il faut une force organisée, solide et loyaliste, qui soit susceptible de s'opposer à tous les excès, à tous les troubles, et qui constitue en même temps un appui solide pour le gouvernement et une garantie de paix et de tranquilité pour les bons citoyens. Dans notre temps d'après-guerre, où les difficultés sont nombreuses, où les partis de mécontents grossissent chaque jour et où une propagande tenace, qui nous vient de l'Est, tend à ruiner l'ordre social dans lequel nous vivons, tout homme raisonnable doit comprendre qu'une armée soucieuse de son devoir, satisfaite de son sort et soustraite à toute influence politique, est une nécessité impérieuse. Elle est la garantie contre la guerre civile et contre les excès de tous les factieux, de quelque côté qu'ils se lèvent.

Il ne faut pas oublier enfin que nous avons beaucoup sacrifié de notre marine et que c'est surtout avec le prestige d'une armée forte et résolue que nous assurerons la liberté de notre politique et la garde intangible de nos possessions les plus lointaines, s'il venait à l'idée d'un peuple quelconque de les convoiter d'un peu trop près. C'est notre seule force « impériale », ce mot étant pris dans le sens qu'aiment à lui donner les Anglais, quand il s'agit de leur influence dans le monde.

Il y a, en dernier lieu, des réalités politiques. La forme de notre gouvernement, nos aspirations pacifiques, notre dédain pour toute nouvelle conquête territoriale et la nécessité où nous sommes de conserver ce que la guerre nous a rendu font que nous sommes des défensifs. La situation géographique de notre pays, le secours qu'il peut attendre d'alliés lointains et parfois séparés de lui par des mers font de la France une sorte de tête de pont, dont la mission sera de durer, si l'hypothèse d'une guerre longue se réalise. L'obligation pour nous de recruter des combattants, non pas seulement dans la métropole, mais dans les colonies les plus lointaines, justifie une attitude défensive au début, même sans faire intervenir l'espoir de renforts alliés.

Telles sont les réalités qu'il n'est pas en notre pouvoir de modifier. Telles sont les bases que nous n'avons pas choisies,

Digitized by Google

et sur lesquelles il faut bien que nous élevions notre système de réorganisation militaire. Elles exigent une force aux facultés multiples, dont le maximum doit être atteint au moment d'une mobilisation générale, et dont le minimum doit être suffisant pour faire face à nos charges du temps de paix.

A côté de ces nécessités, que les hommes, les événements ou la situation politique dessinent à l'horizon militaire de la nation, il y a des difficultés qui nous forcent à mesurer nos efforts, à compter au plus juste nos sacrifices et à ne demander au pays que le strict nécessaire. Nous ne sommes riches ni en hommes, ni en argent, et la France manque des travailleurs nécessaires pour assurer son relèvement.

***

La sécurité est donc, en grande partie, pour nous, jusqu'à nouvel ordre, un problème d'organisation militaire. Comment se présente-t-il, ou, plus exactement, quels sont les sacrifices qu'il demande ?

Une lutte peut exiger la totalité des ressources de la nation. Il est donc prudent d'envisager une mobilisation générale du pays et d'affecter chacun des citoyens, selon son âge, ses capacités et ses fonctions du temps de paix, à un poste de combat, de surveillance, de fabrication, d'administration ou de ravitaillement, qui assure son meilleur rendement. Revenir à la situation de 1918, en ce qui concerne l'organisation du pays, est un pis-aller que nous ne souhaitons certes pas. Mais c'est une possibilité, et c'est un maximum de sacrifices, qui prévoit la mise en œuvre de tout et de tout le monde. Il faut le préparer, quitte à ne pas tout dépenser, si les circonstances ne l'exigent pas, quitte même à ne pas l'utiliser, si la campagne peut se décider avant son entrée en ligne. On l'a compris ; on a commencé certains efforts dans ce sens, et une loi est déposée sur le bureau de la Chambre, qui porte le titre d' « organisation générale de la nation pour le temps de guerre ». On a trop longuement épilogué sur ce sujet pour que nous y revenions sans redites. La nation armée a été trop à la mode, ces derniers temps, pour que le lecteur ne soit pas fixé sur tous les efforts qu'elle exige et sur la participation nécessaire de tous les départements ministériels à sa préparation.

Mais cette mobilisation militaire, médicale, industrielle, financière, commerciale, juridique ne se fera pas en un jour.

Digitized by Google

Il y aura des périodes délicates : celle du changement de fonctions ; celle de la mise en marche ; celle de l'entraînement aux emplois nouveaux. Il faut donc la couvrir, la protéger, lui permettre de s'effectuer dans le calme. Il faut, en un mot, interdire à l'ennemi de venir la troubler, l'étouffer, la paralyser. La situation se complique du fait que nous sommes résolument défensifs, comme il a été signalé plus haut. Dès lors, pourvu qu'il garde les apparences et qu'il cherche un mode d'armement et de mobilisation adéquat à sa situation, toute liberté est laissée à l'ennemi pour sa préparation. Son but sera sans doute, une fois démasqué, d'agir vite, et de gagner autant de terrain que possible pour frapper d'impuissance cette levée en masse que nous envisageons.

La première condition de notre réussite, c'est d'avoir une force prête à s'interposer. Elle peut revêtir deux formes, l'une passive : des fortifications ; l'autre active : des armées. Il est sage d'étayer ces deux forces l'une par l'autre. L'ensemble formera ce qu'on est convenu d'appeler la couverture.

Faut-il prévoir une bande de fortification continue, courant le long de la frontière, ébauchée dès le temps de paix, perfectionnée et défendue par toutes les troupes disponibles au moment de la mobilisation ? L'idée se tient et offre certains avantages. Elle a été soutenue par des militaires éminents. Elle a eu tous les suffrages au lendemain de la guerre, quand les effets du feu et la valeur de l'organisation du terrain étaient dans toutes les mémoires. Elle a des inconvénients : dispersion des forces, attitude passive, tendance à l'immobilité, consommation énorme de matériel, difficulté d'offensives, même partielles, interdiction de toute manœuvre. Il semble plus économique, plus logique et surtout plus prévoyant (car la forme que prendra la guerre est inconnue) de fortifier certaines parties de la frontière, qui se prêtent particulièrement à des travaux de ce genre, pour constituer des replis, des môles de résistance, de solides points d'appui, et de conserver une possibilité de manœuvres et de batailles en rase campagne dans les larges intervalles ainsi ménagés. Au début des hostilités, l'armée de couverture fournirait, dans les parties passives du front, des garnisons, bientôt relevées par des classes plus anciennes, et conserverait le gros de ses forces prêt à la riposte et à l'attaque.

Après l'organisation générale du pays pour la guerre, le premier problème à résoudre dans le domaine de la mobili-

Digitized by Google

sation militaire est celui de la fortification. Nous n'y insistons pas; c'est le plus connu de la campagne.

Le deuxième est celui des armées de couverture. Quelle importance veut-on leur donner ? Quels seront leur forme, leurs effectifs, leurs moyens d'action ?

Ici intervient l'organisation allemande, la pensée secrète de ceux qui la dirigent et qui la préparent. Elle peut donner lieu à des surprises singulières, à des méthodes toute nouvelles, à des procédés essentiellement différents de ceux que nous avons connus pendant la dernière guerre. Mais, si puissant que soit un peuple, il ne peut faire sortir du néant, en quelques jours ou en quelques semaines, des moyens de destruction si efficaces, si nombreux et si nouveaux qu'on reste en face d'eux sans possibilité de lutte. Il y a une préparation qui se décèle peu à peu, si secrète soit-elle, une partie matérielle qui se trahit par son existence même, une partie morale qui se mesure assez aisément. La première et la plus efficace de nos forces de couverture, c'est un service de renseignements solidement organisé.

Pour le moment, nous sommes fondés à croire que, si la guerre éclatait demain, elle se ferait avec un matériel et des méthodes sensiblement analogues à ceux que nous avons connus à l'automne de l'année 1918. Ce que nous voulons donc, c'est être supérieurs en nombre et en moyens à nos ennemis éventuels, c'est-à-dire, s'il s'agit de l'Allemagne, à la Reichsheer détriplée et à la Schützpolizei reconstituée, avec les réserves immédiates qu'elle pourrait incorporer dans les premiers jours de la campagne. Il est désirable aussi que nos forces de couverture soient prêtes dans le minimum de temps, aptes à se battre dès le premier jour et très rapidement renforcées en réservistes instruits et entraînés. Ce qui implique, à notre sens, la constitution de grandes unités actives, existant dès le temps de paix, dont le nombre restreint permettrait de les étoffer en effectifs, et dont le total serait au moins égal à celui dont on disposerait de l'autre côté de la frontière.

Nous allons, dans la suite de notre développement, citer quelques chiffres, qui n'ont rien d'officiel, ni de certain, et qui marqueront au lecteur plutôt un ordre de grandeur que le résultat d'un calcul minutieux. Nous avons pris ces chiffres soit dans la discussion de 1922 à la Chambre sur le recrutement de l'armée, soit dans les discussions des budgets de ces dernières années.

Supposons que les effectifs prévus pour la couverture

Digitized by Google

soient de 200 000 hommes. Ils peuvent être renforcés très rapidement par les premières classes de la réserve. Avec quatre de ces classes, on disposera d'un million d'hommes. S'il est nécessaire, on appellera une ou deux classes de plus, soit 200 000 ou 400 000 hommes en chiffres ronds, et l'on n'aura pas dépassé, pour les combattants de la première heure, l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans. Nous obtiendrons ainsi une force de début supérieure en nombre à celle de nos adversaires, obligés de faire front à l'Est en même temps qu'à l'Ouest. Cette force sera mieux instruite dans son ensemble puisque tous ses hommes auront satisfait aux conditions du service obligatoire. Elle sera sans doute mieux outillée en matériel, puisqu'il nous est loisible de fabriquer celui-ci, de le transformer ou de le stocker, sans avoir de comptes à rendre à personne. En adoptant le recrutement régional, et la permanence des unités tactiques après la libération, pour les quatre ou cinq premières classes de la réserve, on arrivera à une mobilisation extrêmement rapide.

C'est cette armée de première urgence qui couvrira la mobilisation générale du pays. Rien ne s'opposera d'ailleurs à ce que, profitant de sa supériorité du début, elle batte l'ennemi et termine la campagne sans avoir eu besoin de recourir à l'organisation nationale autrement que pour s'y ravitailler.

On cherchera donc à faciliter au maximum l'action et la mobilisation de cette armée de protection. On sait d'ailleurs que, dans cet ordre d'idées, on va s'efforcer de ne laisser aux chefs de corps que les préoccupations de l'instruction et du combat, en les déchargeant à l'avenir de tous les soucis de la mobilisation des unités de réserve. On projette, en effet, la création de centres mobilisateurs territoriaux, chargés de rassembler, d'habiller et d'encadrer les réservistes.

Ces centres, utilisés pour le renforcement de l'armée de première urgence, prolongeraient leur action pendant toute la durée de la campagne et assureraient la mobilisation de tous les réservistes appelés sous les drapeaux, en même temps qu'ils constitueraient les dépôts des différents corps de troupes en campagne. C'est par eux que s'effectuerait la mobilisation des armées de réserve ou armées de deuxième urgence, destinées à combattre à leur tour après un entraînement rationnel.

On comprend qu'en un pareil système la mobilisation serait indépendante des effectifs du temps de paix, puisque la plus grande partie de l'armée de protection et la presque totalité de l'armée de deuxième ligne seraient constituées

Digitized by Google

en hommes des réserves. Cette indépendance est particulièrement souhaitable pour un peuple qui risque d'avoir, au moment d'une mobilisation, son armée active dispersée sur les différents points de son empire colonial.

Restent les charges du temps de paix. L'armée active de couverture constitue l'armée de l'intérieur, destinée à maintenir l'ordre en cas de troubles. C'est sur elle encore que peuvent être prélevées les forces de l'occupation rhénane. Elle comptera environ 200 000 hommes. Il nous faudra 120 000 hommes pour assurer l'occupation et les relèves coloniales.

Il reste les recrues à l'instruction, avec leurs gradés d'encadrement, et les services divers à l'intérieur. Si l'on admet les hommes mobilisables en six mois et si l'on majore un peu les classes à cause des engagés volontaires, on arrive pour l'instruction à un chiffre global d'environ 160 000 hommes, et pour les services à 85 000 hommes à peu près, sur lesquels le ministre de la guerre nous a fait espérer qu'on pourrait obtenir environ 30 000 civils ou employés militaires.

Après les expériences que nous venons de faire au Maroc et en Syrie, il semble indispensable, en outre, de disposer d'une réserve d'hommes qui n'appartiennent pas au contingent annuel et qu'on puisse transporter, suivant les besoins, sur un théâtre d'opérations extérieures, pour y assurer une répression rapide. Nous croyons qu'on pourrait provisoirement s'arrêter au chiffre de 50 000 hommes, organisés en trois ou quatre divisions. Ces dernières, stationnées en France, renforceraient les éléments de couverture, dans le cas où elles n'auraient pas un service extérieur à assurer.

En additionnant tous ces chiffres, nous arrivons au total de 675 000 hommes, dont 30 000 civils. C'est à peu près les ressources que nous possédons actuellement. Mais il nous faut prévoir une légère baisse de nos effectifs dans les années qui vont venir et un déficit très important dans les années 1935 et suivantes, où les classes de Français nés pendant la guerre seront appelées. Ce déficit devra être comblé partie en militaires de carrière, partie en employés civils, pour que nous puissions maintenir nos ressources à hauteur de nos dépenses.

Nous ne croyons pas qu'aujourd'hui on puisse modifier ou faire disparaître l'une des réalités que nous avons énumérées plus haut. Nous ne croyons pas non plus qu'on puisse réduire dans de sérieuses proportions l'un quelconque des chiffres que nous avons cités. Nous ne croyons pas enfin

Digitized by Google

qu'on puisse obtenir par la méthode du service obligatoire beaucoup plus d'indigènes coloniaux que nous n'en avons actuellement sous les drapeaux.

C'est donc par le recrutement de nouveaux engagés volontaires et par le développement de la main d'œuvre civile dans l'armée que nous pourrons arriver à réduire la durée du service en temps de paix. Il faudra, nombre pour nombre, remplacer les hommes que nous renverrons dans leurs foyers. Ce n'est pas impossible, et, en nous efforçant de rendre au métier militaire un prestige qu'il a un peu perdu, en assurant des emplois civils aux militaires de carrière, en réglant leur vie de façon à leur laisser quelques loisirs, nous arriverons sans doute à trouver, aux colonies ou dans la métropole, un nombre de volontaires permettant d'envisager une réduction du service actif pour les appelés; seulement il faudra payer ces nouveaux venus assez cher pour qu'ils ne soient pas tentés par des carrières industrielles et commerciales. C'est donc, avant tout, une question d'argent.

Pour l'organisation de la nation armée, qui est notre garantie du temps de guerre, c'est une question de conviction chez tous les citoyens. Là, les militaires professionnels n'ont qu'une partie à jouer dans un tout national. C'est de gouvernement qu'il s'agit, et non plus seulement de commandement militaire. Notre pays l'a bien compris et la création du secrétariat permanent du Conseil supérieur de la défense nationale en est la preuve. Mais les départements ministériels autres que celui de la guerre semblent un peu s'en désintéresser. Et c'est fort regrettable.

Que sera l'avenir, proche ou lointain ? C'est le secret de demain, c'est celui des peuples qui nous entourent. C'est celui aussi de la Société des Nations. La France, sans autre désir que celui de la paix, souhaite passionnément une entente durable avec ses voisins et l'élaboration d'un pacte sans restriction, qui lui permette de réduire ses charges. Mais elle a, elle aura toujours le souci de sa sécurité, et la crainte bien légitime d'être de nouveau l'objet d'une agression non provoquée. Ce ne sont pas seulement des *garanties*, ce sont des *certitudes* qu'elle demande pour diminuer ses moyens de défense et relâcher sa vigilance. Les aura-t-elle ? Peut-être. Elle ne les a pas aujourd'hui.

AIGLAT.

La suite prochainement.

Digitized by Google

UNE GRANDE FIGURE DE L'ÉGLISE DE FRANCE

MONSEIGNEUR CHAPON

ÉVÊQUE DE NICE

Le 10 août 1878, Mgr Dupanloup, dont les forces déclinaient, quittait Orléans, emmenant avec lui deux prêtres de son diocèse, l'abbé Vié et l'abbé Chapon, jeune vicaire à la cathédrale, auquel il marquait une particulière affection. Quelques jours plus tard, il arrivait à la Combe, chez ses amis du Boys; il ne devait qu'y passer, voulant se rendre à Einsiedeln faire une retraite qui devait être la dernière. Il s'arrête quelques jours à Mon-Abri chez la princesse de Sayn-Wittgenstein, demeure à Einsiedeln jusqu'au 15 septembre, puis il visite à Menthon son ami le comte Alexandre de Menthon, il s'arrête aussi à la Motte chez Albert de Costa; le 23 septembre, il rentre à la Combe « le corps abattu, l'âme transfigurée ». Le 30, une suffocation soudaine le prend, c'est avec peine qu'il se lève pour la messe tardive, que célèbre l'abbé Chapon. Le 11, un mieux se déclare, il travaille encore, il prie avec cette ferveur, cette puissance qui firent l'admiration de tous ceux qui l'approchèrent. Le soir, au coucher du soleil, il se fait porter sur la terrasse d'où son regard, une dernière fois, embrasse les montagnes de son pays, enveloppées d'une brume rosée. Rentré dans sa chambre, il dit à l'abbé Chapon : « Je ne pourrai aller encore à la chapelle demain, vous m'apporterez le bon Dieu ici ». On apprête tout pour la communion du lendemain, puis l'abbé Chapon s'installe près de lui et, sur son désir, lui lit quelques pages de Joseph de Maistre. Mgr Dupanloup l'interrompt bientôt et prend son chapelet. L'abbé Chapon le quitte alors. Son

Digitized by Google

chapelet achevé, l'évêque se remet à sa table, reprend les feuilles d'un manuscrit; tout à coup, la respiration lui manque, il pousse un cri et porte la main à sa poitrine. L'abbé Chapon l'entend, se précipite, aperçoit son évêque en proie aux affres de la mort et, effrayé, lui donne l'absolution. Le mourant se ranime, l'abbé Chapon lui dit quelques mots. Ecoutons son récit :

« Le bon Dieu vous voit tant souffrir, vous lui offrez bien ces souffrances en union avec Notre-Seigneur, n'est-ce pas ? » — « Oui, mon ami », me dit-il d'une voix forte et avec un accent de foi et d'amour victorieux de la douleur qui retentira à jamais dans mon âme. Je lui dis alors que j'allais lui donner l'absolution et réciter l'acte de contrition. Il me répondit en joignant les mains : « Oui, mon cher ami. » Et il saisit sa croix pectorale et la pressa contre ses lèvres. Ce fut un moment sublime. J'ajoutai : « Mon père, je vais prier pour vous la très sainte Vierge par cette belle prière que vous aimez tant, le *Souvenez-vous.* » Il me répondit toujours avec le même accent : « Oui, oui, mon ami. » Et je récitai lentement le *Souvenez-vous* auquel il parut s'unir. Ensuite je lui annonçai l'indulgence plénière que je lui appliquai en lui faisant baiser le crucifix de M. Hetsch que l'on avait placé près de lui.

C'est la fin. Un cri encore, l'évêque de ses lèvres mourantes s'accroche au crucifix et laisse retomber sa tête sur sa poitrine. Mgr Dupanloup est mort.

Cette sainte fin du pieux évêque, Mgr Chapon en faisait encore le récit, après quarante ans, avec une douloureuse émotion. Elle devait inspirer toute son activité sacerdotale, orienter son labeur épiscopal.

***

L'abbé Chapon avait à cette époque trente-trois ans. Il était né, le 1er mars 1845, à Saint-Brieuc, où son père remplissait les fonctions de commissaire de la marine royale. Il y fait ses premières études au lycée. Mais bientôt sa famille quitte Saint-Brieuc pour Orléans où elle se fixe. Henri Chapon la suit et, la vocation religieuse l'appelant, il entre au grand séminaire où Mgr Dupanloup l'ordonne prêtre le 22 mai 1869. Il occupe alors, dans le diocèse, diverses situations. On le trouve vicaire à Sandillon, puis à Saint-Paterne, enfin à Sainte-Croix d'Orléans. Quelques articles dans les *Annales religieuses et littéraires du diocèse d'Orléans*, quelques sermons où son éloquence s'essaie, où son cœur se donne, un sens très averti de la direction des âmes attirent sur lui l'attention de Mgr Dupanloup qui se l'attache comme secrétaire. L'évêque mort, l'abbé Chapon est nommé aumônier de la Visitation du faubourg Bannier, puis chanoine honoraire. Mgr Couillé le

Digitized by Google

met bientôt à la tête de la direction des œuvres. En 1884, il suit à Nantes comme vicaire général son ami Mgr Laroche qui vient d'être choisi comme évêque. Enfin le 30 mai 1896 l'abbé Chapon est nommé évêque de Nice, préconisé le 25 juin, sacré le 29 septembre. Et le 22 octobre il prend possession du siège épiscopal de Nice auquel il restera attaché vingt-neuf ans, jusqu'à sa mort, le mois dernier.

Les attaques, les injures, les calomnies qui n'avaient point été épargnées à Mgr Dupanloup vivant ne vont pas s'arrêter avec sa mort. Nous avons peine, aujourd'hui, à concevoir leur violence, à comprendre leur passion; et, quand nous relisons certains écrits polémiques de cette époque, une immense tristesse nous envahit de la besogne de dénigrement, de division, de destruction accomplie entre les catholiques, alors que l'athéisme étendait ses progrès dans les âmes et s'essayait, — par l'école neutre, par l'exil des congrégations, par une incroyable pression gouvernementale, — à déchristianiser la France. Ces réflexions peuvent être faites aujourd'hui, et par notre génération qui a vu unis ensemble contre les persécuteurs, ceux qu'une longue division avait séparés. Nous réconcilions Montalembert et Veuillot, Mgr Dupanloup et Mgr Pie, dans le souvenir des services qu'ils ont rendus à la liberté de l'Eglise.

On ne peut demander à ceux qui vécurent ces temps de pareilles pensées. Etre fidèles à leurs amis, défendre leur mémoire était pour eux un devoir, une obligation de conscience. On n'eût pas compris que l'abbé Chapon ne se vouât pas à la noble cause de ne point laisser ternir par d'injurieux soupçons le souvenir du grand évêque qu'il aimait. Et, dès 1880, publiant sous ce titre : *Mgr Dupanloup devant le Saint-Siège et l'épiscopat*, les mille témoignages qu'avait reçus l'évêque d'Orléans, il faisait précéder ces documents d'une introduction dont les cinquante pages, justes et tendres, font connaître et éclairent l'âme même de Mgr Chapon :

Un prêtre, après avoir connu l'évêque d'Orléans, ne pourra jamais sans remords négliger le travail ou la prière, sous prétexte de sacrifier l'un à l'autre...

Pour nous quand nous voudrons relever nos défaillances, faire corriger nos faiblesses et raffermir nos hésitations en face du devoir et du sacrifice, nous nous souviendrons de notre père; nous redemanderons à nos cœurs les traits inoubliables du saint vieillard dont cinquante années de travail et de luttes n'avaient point fatigué le courage ni refroidi la flamme, et que nous avons vu jusqu'au dernier moment, après avoir supporté bien des outrages et connu bien des ingratitudes, les cheveux blanchis, le corps épuisé, brisé par la souffrance, mais toujours debout, ardent à la prière, près de mourir, prêt à

Digitized by Google

combattre encore, et, quand enfin la mort vint le frapper, mettant dans un suprême baiser au crucifix, j'en suis témoin, toute la jeunesse d'un grand amour.

Aussi, quand l'abbé Morel publia son pamphlet contre Mgr Dupanloup : *Débats théologiques et philosophiques actuels. L'évêque d'Orléans. Notes et souvenirs*, de quelle plume ardente et vengeresse l'abbé Chapon n'exécuta-t-il point celui qui n'avait même pas le respect de la mort !

L'abbé Chapon voulut faire davantage encore : mettre un terme aux accusations soupçonneuses qui avaient attaqué Mgr Dupanloup et se donnaient encore trop souvent libre cours contre lui. Etudiant la vie de l'évêque d'Orléans, examinant ses écrits sur la liberté, l'abbé Chapon justifiait la doctrine de Mgr Dupanloup. Il la montrait conforme aux principes formulés par le Saint-Siège, à la grande thèse sur la constitution chrétienne des Etats, et il pouvait justement affirmer que l'évêque d'Orléans n'avait pas dépassé les limites permises et déterminées par la vérité, la nécessité ou la prudence. La seconde partie de son volume montrait que la conduite de l'évêque fut en conformité de ces principes; les encouragements et les louanges de l'Eglise lui ont-elles jamais fait défaut, et se seraient-elles produites avec tant d'ampleur et de spontanéité, s'il avait été suspect, comme certains polémistes trop ardents l'ont voulu faire croire ?

Son livre achevé, avant de le faire paraître, l'abbé Chapon le porta à Rome. Le pape Léon XIII voulut en lire les bonnes feuilles, il l'approuva et chargea le maître des Sacrés Palais d'en faire une étude attentive, car il voulait que ce volume, sous le couvert de l'abbé Chapon, reflétât exactement la pensée du Saint-Siège sur Mgr Dupanloup et sur les problèmes longtemps controversés qui touchent à la liberté. Les Encycliques pontificales, *Immortale Dei*, *Libertas*, avaient déjà paru, exerçant leur action pacifiante, éclairant d'une vive lumière les droits des catholiques, les limites de la liberté, les exigences de la foi. Il était nécessaire, en effet, que le malentendu fût dissipé qui, par les polémiques excessives, avait obscurci sur ces points mêmes la droite et sage doctrine de l'Eglise. Cette pensée pontificale guidait l'abbé Chapon.

Nous avons aussi l'espoir, écrivait-il dans son introduction, que ces pages contribueront à dissiper un malentendu funeste qui a paralysé, au cœur de nombreux catholiques, plus de forces qu'il n'en aurait fallu, peut-être, pour triompher de leurs ennemis. Elles montreront par un exemple illustre qu'une politique ferme, mais sage et habile, qui, selon l'expression de Léon XIII, cède aux circonstances et s'accommode dans une mesure nécessaire et équitable à ce que réclame

Digitized by Google

la puissance du jour, cette politique, la seule féconde, la seule possible aujourd'hui, est compatible avec la plus rigoureuse orthodoxie. Les catholiques apprendront à la pratiquer avec circonspection, mais sans timidité ni scrupule. C'est, il nous semble, un des enseignements les plus nécessaires qu'ils puissent recevoir à l'heure où les ennemis de l'Eglise, dans un but intéressé, voudraient faire croire à ses enfants que toute action politique de leur part est impossible, placés qu'ils seraient entre la nécessité de renier leurs principes et l'impuissance de servir efficacement leur cause.

Le livre, *Mgr Dupanloup et la liberté*, eut grand succès. Livre clair, positif, exempt de polémiques et d'inutiles récriminations, il mettait en juste valeur la rectitude de vie, la rectitude de pensée de l'illustre évêque d'Orléans. Il devait, par sa sérénité même, contribuer à apaiser les passions qui autrefois s'étaient agitées. Et ainsi il servait la politique pontificale, il aidait le Saint-Siège dans la tâche entreprise. De ce jour, le grand pape avait marqué l'abbé Chapon pour de hautes destinées; le gouvernement, qui alors proposait les candidats à l'épiscopat, allait faire attendre quelques années encore l'abbé Chapon.

Par Mgr Dupanloup, l'abbé Chapon avait appris à connaître et à aimer les grands catholiques qui avaient été les amis et les compagnons de l'évêque d'Orléans dans ses luttes pour la liberté de l'enseignement, pour la défense du pouvoir temporel, qui avaient partagé ses idées libérales, espéré avec lui, souffert avec lui, qui, avec lui, ardents à exposer leurs vues quand l'Eglise ne s'était point prononcée, se retrouvaient ardents encore dans leur soumission aux décisions de l'Eglise. A Rochecotte, à la Combe, à Mon-Abri, l'abbé Chapon, reçu comme le confident des dernières pensées de l'évêque d'Orléans, rencontrait tous ces amis. Ici, ce sont les Castellane, les Cochin, les Lagrange, les Turinaz, les cardinaux Foulon et Couillé, le comte Conestabile, le baron d'Yvoire, la princesse de Sayn-Wittgenstein, M^lle^ de Guérines, le comte de Chabrol, toute l'élite libérale d'une aristocratie, d'une grande bourgeoisie dévouée à l'Eglise romaine. Il devait lui rendre un bel hommage dans les *Annales religieuses et littéraires du diocèse d'Orléans*, en y publiant le récit des obsèques du comte de Falloux :

Le comte de Falloux était l'un des rares survivants de cette ardente génération qui donna à l'Eglise de nombreux et puissants défenseurs. Dieu nous les avait suscités de toutes parts, dans les régions les plus différentes et dans tous les ordres de la pensée. Grands évêques, saints et illustres religieux, laïques au cœur d'apôtre, théologiens profonds, philosophes, éducateurs, poètes, polémistes, savants, hommes d'Etat, il leur avait partagé tous les dons, il leur avait donné

Digitized by Google

tous les charmes : la foi des anciens jours, l'élan et l'originalité puissante de la pensée, toutes les magies de la parole, les abnégations chevaleresques d'un autre âge, les indignations magnanimes, les indulgences généreuses, la clairvoyance et la modération dans l'ardeur, les délicatesses les plus jalouses de l'honneur, l'intelligence de leur temps, l'amour compatissant de leur pays et, par-dessus tout, l'enthousiasme de la cause sacrée. En les prédestinant à un siècle sceptique, il avait eu pitié de nous, comme s'il avait voulu nous désabuser et nous guérir en nous charmant.

Ces quelques lignes, par leur mouvement, leur rythme, la richesse de leur langue, la souplesse de la phrase, leur ampleur même, font deviner l'orateur. L'abbé Chapon le fut à un haut degré. Nos auditoires chrétiens l'entendaient avec plaisir. S'il s'était donné à cette tâche seule, il aurait brillé en ce genre à l'égal de nos meilleurs orateurs sacrés d'aujourd'hui. Il avait le geste large, l'élocution aisée, la voix qui porte. Nul n'excella comme lui dans ces courtes allocutions où il mettait son cœur, où il se donnait tout entier, dirigeant d'une main avertie, consolant, élevant les âmes, faisant passer sur l'auditoire le souffle même de Dieu. Beaucoup de ces discours sont célèbres ; deux fois il prêcha à Rome à Saint-Louis des Français et ses carêmes marquèrent. Car des hauteurs spirituelles où il entraînait les esprits, où il se plaisait à conduire les intelligences, il tirait des leçons actuelles aux immédiates conséquences.

Ainsi, en 1884, son allocution à la réunion générale de l'Apostolat par la prière :

A l'heure où nous sommes, il y a comme une grande anxiété au ciel et sur la terre. L'éternelle lutte entre le bien et le mal est arrivée à l'une de ses phases les plus aiguës et les plus violentes. Elle ne se terminera que par une de ces victoires qui fixeront pour les siècles, dans un sens ou dans l'autre, les destinées de l'Europe et particulièrement celles de notre pays. Au ciel, il y a comme une hésitation entre la justice et la miséricorde. Tant de blasphèmes provoquent la justice ! Tant de vertus et de sacrifices sollicitent la miséricorde ! A quoi allons-nous assister ? Quel lendemain se prépare pour nous : de quoi demain sera-t-il fait ? Allons-nous assister à l'une de ces ruines mémorables où périssent des milliers d'âmes, les institutions séculaires, où disparaissent les nations et d'où l'Eglise elle-même, tout immortelle qu'elle est, ne sort que mutilée et sanglante ? Allons-nous assister à l'un de ces triomphes qui font reculer l'audace du mal et l'intimident pour des siècles ? Qui pourrait le dire ? Je ne puis affirmer qu'une chose, c'est que, dans cet état d'incertitude, quand Dieu lui-même paraît hésiter, la prière est plus que jamais l'arbitre de nos destinées et de celles du monde ! Sera-t-elle assez puissante pour couvrir la voix des blasphémateurs ? Il le faut ou nous sommes perdus. Le Cœur de Jésus-Christ fait près de son Père un effort extraordinaire pour nous sauver, mais en vertu de cette loi : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous l'obtiendrez », il vous conjure par ma voix de venir à son secours.

Digitized by Google

Eternelles paroles dont l'actualité reste plus pressante que jamais !

Aussi, comme le grand évêque dont il est le disciple, — qui perdit la pourpre dont Léon XIII s'apprêtait à couvrir ses épaules, parce qu'il refusa de rester silencieux tandis que le gouvernement de M. Dufaure préparait le centenaire de Voltaire, — l'abbé Chapon, puis l'évêque de Nice se dressa contre les négateurs de la divinité du Christ, contre tous ceux qui audacieusement ou hypocritement s'attaquèrent au Fils de Dieu. Dès 1881, et ce fut son premier article au *Correspondant*, il mettait en garde contre les thèses de M. Havet qui conduisaient à dénier toute autorité aux Evangiles. Jamais le modernisme ne pénétra dans ses séminaires. Comme un autre prélat, — lui aussi appelé libéral parce que, dans le domaine des choses temporelles, il voulait l'accord étroit de l'Eglise et de l'Etat et souhaitait que l'Eglise, en notre temps, s'accommodât des avantages, des dangers et des inconvénients de la liberté, — Mgr Fuzet, il veille avec un soin jaloux à l'intégrité du dogme catholique, à prémunir ses prêtres, destinés à l'apostolat des âmes, contre les erreurs de séduisantes doctrines. La philosophie allemande lui apparut toujours dangereuse, le kantisme et l'hégélianisme redoutables :

Le propre des philosophes allemands au dix-neuvième siècle, secondés en cela par toute la littérature d'Outre-Rhin à la même époque, ç'a été d'imaginer une métaphysique panthéiste. D'après cette métaphysique, chacun d'eux, dans le mouvement dialectique de son esprit arrivant à concevoir l'absolu ou l'infini, ne voit rien de moins que l'absoluou l'infini lui-même qui non seulement se révèle, mais encore tend à se réaliser dans le monde. Et ainsi ils considèrent qu'en prenant l'*absolu* ou l'infini, ils sont chacun, par le fait même, l'absolu ou l'infini, c'est-à-dire Dieu. Le procédé dialectique, pour aboutir à cette divinisation, n'est sans doute pas le même chez tous : celui de Fichte diffère de celui de Schelling, et celui de Schelling diffère de celui de Hegel; mais chez tous le résultat est le même. Chacun d'eux à part est Dieu même, en tant qu'il pense.

Et, un peu plus loin, résumant sa pensée en une vigoureuse et abrupte formule, Mgr Chapon conclut : « L'Allemagne avec son pangermanisme est l'antichristianisme tout pur, l'antichristianisme systématisé et armé de pied en cap ».

Cet antichristianisme d'Outre-Rhin l'inquiétait pour l'intelligence française et pour l'influence qu'il exerçait sur le mouvement intellectuel. Et certains philosophes français lui paraissaient à cet égard aussi dangereux que les Allemands :

M. Renan est surtout un romancier des plus séducteurs, et le critique en lui ignore peut-être tout ce qu'il doit au romancier. A cette époque si fertile en âmes molles et rêveuses, insouciantes de la vérité

Digitized by Google

dont la lumière leur serait même importune pour atteindre le succès et la popularité, il est souvent moins utile à l'écrivain d'éclairer les intelligences que de bercer les imaginations. Aussi la phrase de M. Renan, avec ses contours un peu vagues, mais toujours harmonieux, avec ses nuances délicates et doucement colorées, avec ce rayon de clarté française si bien mêlé aux brumes allemandes, deviendrait l'auxiliaire le plus utile du sophisme. Dans un certain milieu, et il est fort étendu, on ne discute pas avec qui vous charme. Une agréable description y fait pardonner toutes les erreurs et toutes les défaillances du raisonnement. Ceci explique à la fois le succès et l'échec de la *Vie de Jésus*.

Esprit clair, ordonné, intelligence vive, cœur ardent, franc, net, loyal, l'abbé Chapon n'aimait ni les subtilités de la dialectique, ni les hypocrisies cauteleuses. L'invasion des génies d'Outre-Rhin le préoccupait, car la flamme en lui était restée toujours vive qu'avait allumée la guerre de 1870. Alors aumônier des mobiles, il avait fait tout son devoir et il gardait en sa mémoire le souvenir des jours affreux où l'Allemand vainqueur piétinait le sol envahi de la France vaincue. Patriote, il souffrait, pour la patrie elle-même, des divisions qu'y perpétuaient les luttes religieuses et les luttes politiques, et il aimait à évoquer l'élan sacré de 1870 pour réclamer des Français l'union nécessaire. Entre autres, un discours pour le vingtième anniversaire du combat d'Orléans, prononcé le 11 octobre 1890 dans l'église de Fleury, nous livre les pensées qui, jusqu'aux derniers jours de sa vie, furent toujours les siennes :

Enfin, Messieurs, nous revenons à leur tombe pour méditer et nous instruire, car leur mort nous a laissé d'immortelles leçons. Une leçon de patriotisme d'abord et celle-là est trop éloquente pour avoir besoin de commentaires; une leçon d'union et de concorde aussi. A la voix de la France, ils étaient accourus sur le champ de bataille de tous les points de notre territoire, de toutes les conditions sociales, de toutes les opinions, fils d'ouvriers, de patriciens, de bourgeois, de paysans. L'amour de la patrie les a tous confondus, comme nous les confondons aujourd'hui dans notre reconnaissance et notre douleur. A l'ombre du drapeau national, en face de l'ennemi, devant les malheurs et les humiliations de la France, ils n'eurent plus qu'une âme et dans cette âme une seule flamme et cet élan qui les précipita à la mort...

Ah ! cette grande réconciliation patriotique entre tous les enfants de France, quel est l'esprit élevé, le cœur généreux, le politique digne de ce nom qui ne la désire aujourd'hui ! Mais ne nous y trompons pas, elle ne se réalisera qu'au prix de mutuels sacrifices où nous immolerons à la patrie, à sa gloire, à sa sécurité, les préjugés, les passions, les soupçons, les souvenirs divers, les rivalités de partis, comme eux-mêmes lui donnèrent leur vie.

C'est ce même amour patriotique, ce même désir de concorde et d'union qui poussaient l'abbé Chapon à promouvoir

Digitized by Google

le culte de Jeanne d'Arc, à augmenter le nombre de ses fidèles, à déterminer en sa faveur un mouvement de prières qui obligeât Rome à élever sur les autels l'humble fille de France. Un beau mouvement d'éloquence l'entraînait, quand, le 8 mai 1884, il en prononçait le panégyrique dans la cathédrale d'Orléans, pour le 455e anniversaire de la délivrance de la ville.

Oui, c'était un beau royaume, Dieu lui avait fait sa place au centre du monde; il avait enfermé entre des montagnes, des mers et de grands fleuves les plaines immenses qu'il lui destinait, afin que son indépendance y fût plus assurée. Il lui avait préparé, sous un ciel tempéré, un sol fécond qui, défriché par un peuple laborieux et intelligent, devait porter toutes les moissons, toutes les fleurs et tous les fruits des régions les plus fortunées. Il en avait fait jaillir des eaux abondantes et pures qui l'arrosaient de toutes parts. Et c'est là, sur cette terre privilégiée, que lui-même nous avait enfantés, car nous naquîmes d'une prière sur un champ de bataille, nous naquîmes à l'heure où Rome mourait, comme pour consoler le monde d'une si grande ruine; avant de s'éteindre, cette race héroïque, avec quelques gouttes de son sang, nous légua sa vaillance et son génie. Toutefois ce que Dieu nous donna de meilleur, ce fut notre âme. D'autres peuples ont eu d'autres dons, mais, pour la flamme vive de l'esprit, pour les nobles élans du cœur, pour cette généreuse impatience que l'iniquité fait frémir et qui arrache une nation à son sol, à ses plaisirs, à ses affaires, à ses intérêts, pour la porter à travers tous les obstacles, par delà toutes les barrières et, s'il le faut, jusqu'au bout du monde, au secours de ce qui est grand, malheureux et opprimé, j'ose dire, Messieurs, après tant de siècles d'épreuves et malgré de passagères défaillances, que nul ne nous a valus. Et dès nos premiers jours notre destinée fut digne de notre âme. Dieu nous fit son soldat et nous ménagea les plus glorieux champs de bataille, à Poitiers où nous refoulâmes de notre épée la barbarie musulmane, en Italie où nous assurâmes au Pape une royale indépendance, aux plages lointaines de l'Asie-Mineure où nous ravîmes quelques jours à son opprobre le tombeau du Christ.

Quelques années plus tard, en lisant ce discours, M. Poincaré ne put s'empêcher de dire. « C'est l'esprit, le cœur de l'évêque d'Orléans ! M. Chapon sera évêque ».

L'heure approchait, en effet. Plusieurs fois Léon XIII, qui connaissait l'abbé Chapon, qui avait lu ses ouvrages, qui avait entendu son éloge de la bouche de plusieurs évêques et cardinaux, s'était étonné de ne pas voir son nom sur les listes épiscopales que le gouvernement dressait à Paris et présentait à son agrément. Une fois même, — M. Combes alors était ministre de l'intérieur, — Léon XIII avait dit à son entourage : « Et l'abbé Chapon, on l'oublie ! ». M. Méline, président du Conseil, devait recueillir le désir du Pape et le combler. Le 30 mai 1896, par décret, l'abbé Chapon, vicaire général de Nantes, était nommé évêque de Nice.

Digitized by Google

***

Une autre vie commence. Mgr Chapon a alors cinquante et un ans. Sa fidélité à la mémoire de Mgr Dupanloup l'a rendu célèbre autant que ses discours, que ses sermons, que ses articles. Pendant douze ans, près de son ami Mgr Laroche, il a, comme vicaire général, participé à l'administration du diocèse de Nantes, et il s'est révélé comme un administrateur habile, comme un guide éclairé. Il a le tact qui aide à résoudre les questions difficiles, il a l'intelligence prompte qui lui fait apparaître les nécessités des formes contemporaines de l'apostolat; il a le cœur ardent qui s'attache à toutes les nobles causes; il a l'âme chaude, toute donnée au Christ, et que des habitudes de prière, de travail, de méditation prolongée maintiennent en permanent contact avec les réalité spirituelles. Trente années durant il fut ainsi le pasteur fidèle de l'Eglise de Nice. Dès le premier jour il s'était donné à elle sans retour, suivant en cela l'exemple de son illustre maître qui n'avait voulu toujours être que l'évêque d'Orléans. Toutefois son nom fut prononcé pour des sièges plus importants, mais sans qu'il fût donné suite à ses intentions. Il est d'ailleurs assez difficile de savoir jusqu'à quel point ces propositions furent poussées. L'histoire ne le saura guère que lorsque seront ouvertes les archives du ministère des cultes, versées depuis peu aux Archives Nationales, mais qui, par un sentiment aisé à comprendre, ne livrent leurs dossiers individuels que cinquante années après la mort de celui qu'elles concernent. En ce qui regarde Mgr Chapon, son nom fut mis en avant, en 1906, concurremment avec celui des futurs cardinaux Luçon et Dubourg, pour les sièges archiépiscopaux de Reims et de Rennes. Beaucoup plus tard, après la mort du cardinal Sevin, archevêque de Lyon, j'entendis prononcer dans des cercles autorisés de Rome le nom de Mgr Chapon pour le siège que le Pape devait confier à l'évêque de Grenoble, depuis cardinal Maurin. On peut donc dire justement que Mgr Chapon fut uniquement évêque de Nice.

Il était le second évêque français du comté cédé en 1859 par le Piémont à Napoléon III, succédant à Mgr Balaïn, promu à l'archevêché d'Auch. Il fut un évêque modèle, ami de tous, penché sur toutes les douleurs humaines, compatissant aux malheureux, le cœur largement ouvert aux infortunes matérielles et morales. Il eut la joie de réparer sa cathédrale, Sainte-Réparate, située dans les vieux quartiers de Nice; il surveilla de la plus attentive façon la formation spirituelle et théolo-

Digitized by Google

gique des ses prêtres; au lendemain de la Séparation, il réorganisa son diocèse, publiant des statuts synodaux qui sont un modèle du genre. Il se penchait, après la guerre, avec un intérêt passionné sur les âmes slaves que la révolution, ruinant l'orthodoxie, conduisait auprès de l'Eglise romaine. Ami de tous, on le rencontrait chez les princes de Bourbon, qui résidaient à Cannes, chez l'impératrice Eugénie, vivant en son admirable villa du Cap-Martin, dans le souvenir des splendeurs passées et de son fils tué; on le voyait chez les plus marquants des hivernants de la Côte d'Azur; mais on le rencontrait plus souvent encore dans les misérables quartiers de ces villes brillantes auxquelles le soleil prête un manteau de richesse souvent trompeur, dans les plus humbles villages éparpillés sur la côte, au monastère de Laghet dont il vénérait les pieuses traditions.

Le grand public connaissait son action extérieure, celle-ci aujourd'hui nous intéresse spécialement, mais elle ne doit point nous faire oublier sa vie d'évêque, son activité de pasteur des âmes, son rôle de chef d'une vénérable église, qui furent le premier de ses soucis, comme il les savait le premier de ses devoirs. Ainsi dans son diocèse il mettait en pratique la belle devise épiscopale qu'il avait choisie : *Pax in justitia et caritate.* Il s'exerçait, dans son domaine propre, à suivre l'exemple que le pape Léon XIII donnait à la chrétienté et que Mgr Chapon résumait ainsi dans la lettre par laquelle il remerciait le Souverain Pontife de l'honneur de l'épiscopat :

C'est à votre souveraine autorité qu'il appartient non seulement de définir la vérité catholique et de fixer la foi dans les esprits, mais encore de diriger les volontés et les actes et, au milieu des entreprises, des travaux et des luttes où est ici-bas la Sainte Eglise de Jésus-Christ, de déterminer la juste mesure d'énergie et de condescendance, de prudence et d'initiative, sans laquelle les efforts les plus généreux mêmes risquent de s'égarer.

C'est en faveur de cette juste mesure d'énergie et de condescendance, de prudence et d'initiative que Mgr Chapon fut amené à intervenir parfois dans les tristes et redoutables débats qui dressèrent l'une contre l'autre, au début du XX^e^ siècle, l'Eglise romaine et l'Etat français, en attendant qu'après la guerre, dans l'apaisement des esprits, par reconnaissance de la magnifique attitude de l'Eglise de France, un début d'accord sur un point particulier intervînt enfin entre le gouvernement de la République et le Siège Apostolique.

Dans ses initiatives Mgr Chapon ne se targuait pas d'être et ne fut pas infaillible. Il se heurta souvent à des collègues

Digitized by Google

dans l'épiscopat; un jour même, — en ce qui concerne la communion des enfants, — il risqua, par suite d'une indiscrétion, de paraître en contradiction avec les désirs du Souverain Pontife. De formation libérale, il avait le langage hardi et franc des anciens évêques, il avait l'audace des protestations indignées, et le courage de ses opinions propres; d'origine bretonne, il poursuivait avec une ténacité quelquefois excessive la ligne de conduite qu'il jugeait la meilleure aux intérêts de l'Eglise de France; ardent et généreux, il ne redoutait ni la bataille, ni les coups, mais, la lutte achevée, il croyait peut-être trop facilement à la générosité de ses adversaires, à une franchise et à une bonne foi égales chez eux aux siennes. Et, dans son vouloir d'apaisement, il prit parfois ses désirs pour des réalités, s'impatientant filialement, surtout durant la négociation des « diocésaines », des lenteurs calculées de la Cour de Rome, mais donnant cet exemple, — ayant, d'accord avec Rome, forcé en quelque sorte les négociations à se rouvrir, — de se taire devant le public tandis que le Pape et Paris causaient, de retarder durant deux années la publication d'un ouvrage qui lui tenait à cœur et dans lequel il avait essayé de faire passer les convictions qui l'animaient.

La première manifestation publique fut la lettre vite célèbre qu'il adressait, en 1903, aux sénateurs et aux députés des Alpes-Maritimes pour la défense des congrégations enseignantes. L'évêque avait compris que ceux qui touchaient aux congrégations, remparts de l'Eglise, s'attaqueraient le lendemain à l'Eglise elle-même, et il ne fit point le calcul, — que quelques catholiques, quelques évêques firent alors, — d'abandonner les jésuites et autres ordres à leur sort, dans l'espoir que l'anticléricalisme se contenterait de cette première charrette. Et, quand il apprit que Waldeck-Rousseau voulait lui remettre une des croix de la Légion d'honneur qu'il était d'usage sous le Concordat de réserver au corps épiscopal, il écarta résolument cette distinction, ne voulant pas la recevoir de mains qui à cette heure préparaient des décrets d'expulsion. Vingt années après, il l'acceptait des mains d'un gouvernement d'union nationale. Deschanel tint à épingler lui-même la croix d'honneur, dont la guerre encore avait rehaussé le prix, sur la poitrine de l'évêque de Nice.

Le 25 avril 1903, Mgr Chapon s'adressait ainsi à M. Combes, parlant des circulaires contre les congrégations :

Au cas où vous devriez les maintenir et les exécuter, je dois vous déclarer loyalement que vous n'avez pas à compter sur l'évêque de

Digitized by Google

Nice pour prendre à sa charge et vous épargner les violences dont je vous laisse et dont vous porteriez toute la responsabilité.

On sait que, si ce fut Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon, qui inspira la célèbre pétition des évêques de France à M. Combes, si ce fut Mgr Bardel, évêque de Séez, qui la répandit, ce fut Mgr Chapon qui la rédigea. Elle eut un retentissement énorme, bien oublié aujourd'hui. Soixante-quatorze évêques la signèrent. M. Combes les déféra tous au Conseil d'Etat qui se hâta de les condamner. Mais la décision du Conseil d'Etat était bien platonique. Elle ne pouvait satisfaire la rancune du ministre. Reculant toutefois devant la suppression des soixante-quatorze traitements, M. Combes, par une distinction subtile entre les signataires actifs et passifs du document, supprima, sur les rapports de police faits à la direction des cultes, les traitements de l'archevêque de Besançon, des évêques de Séez et d'Orléans. Mgr Chapon demanda à leur être adjoint, à être lui aussi rayé, suivant une ineffable expression, « des registres de la comptabilité publique ».

Vint la discussion sur la loi de Séparation. Antérieurement au vote du Sénat, et par conséquent aux assemblées de l'épiscopat et à la condamnation de Pie X, Mgr Chapon écrivit aux maires des communes rurales de son diocèse, leur demandant d'intervenir près des sénateurs pour leur montrer les conséquences de la loi de Séparation sur l'existence des paroisses rurales, pour leur demander d'amender le texte que la Chambre avait voté. Quand, sur le désir de Pie X, les évêques tinrent au château de la Muette leur seconde assemblée pour étudier la loi de séparation, Mgr Chapon prit aux débats qui eurent lieu une part importante. Il fut des évêques qui condamnèrent la loi de Séparation, il fut de ceux qui, avec Mgr Fulbert Petit, crurent qu'il était de leur devoir d'essayer de mettre sur pied un projet de « cultuelles canonico-légales ». Pie X, après mûr examen, ne crut pas pouvoir accepter les suggestions de ces évêques. Il condamna la loi de Séparation, il défendit la constitution d'associations soit cultuelles, soit d'autres sortes, tant qu'il n'apparaîtrait pas d'une façon évidente que les droits de la hiérarchie, que la divine constitution de l'Eglise, que ses droits sur les biens nécessaires à l'exercice du culte étaient sauvegardés. Ces temps devaient venir.

En les attendant, Mgr Chapon se préoccupait de l'organisation nouvelle de son diocèse, de sauver ce qui pouvait être encore sauvé. Il se penchait sur les âmes des enfants,

Digitized by Google

sur les âmes des adultes, il incitait la jeunesse à l'action, à l'apostolat. Le mouvement généreux que *le Sillon* avait créé l'enthousiasmait, et, s'il reconnaissait volontiers que l'ardeur de son élan l'entraînait parfois sur des pentes dangereuses, il pensait que ce serait une erreur de le briser. En 1908, il adressait une lettre à une trentaine de ses collègues où, faisant des réserves sur quelques idées des sillonnistes, il louait leur foi, leur pureté, leur piété, rendait justice à la vaillance et à la fécondité de leur apostolat dans les classes populaires et, sans se porter garant de certaines chimères qu'à leurs risques et périls ils mêlaient à leurs projets de réformes sociales, il affirmait sa conviction qu'ils n'avaient pas dépassé les limites de la liberté que l'Eglise reconnaît à ses enfants dans le domaine des questions politiques et sociales. Le 26 mars 1910, il essayait encore d'empêcher la condamnation du *Sillon* et il écrivait :

> En un mot, *le Sillon* est notre avant-garde, un peu aventureuse, mais si vaillante ! C'est une raison pour ne pas nous engager inconsidérément à sa suite, pour la surveiller, la modérer en lui laissant, s'il est possible, son ardeur et son élan, la liberté légitime de ses initiatives sans lesquelles elle cesserait d'être elle-même. Mais, de grâce, ne la fusillons pas sous les yeux et aux applaudissements de l'ennemi. Ce serait tirer sur nos troupes.

Une autre affaire, à laquelle, malgré lui, Mgr Chapon se trouva livré aux disputes des partis, et qui le fit mal juger de beaucoup, fut celle de la première communion des enfants. Le pape Pie X, par un décret connu sous le nom de *Quam singulari*, s'élevant contre la pratique observée de ne donner aux enfants la communion que vers l'âge de onze ans, prescrivit que, dans la mesure du possible, en suivant les règles ordinaires de la prudence, mais sans prétexter de faux scrupules, les enfants fussent, dès l'âge de raison, admis au sacrement eucharistique. Par une lettre du 22 août 1910, adressée au cardinal Couillé, archevêque de Lyon, Mgr Chapon protesta. Ses principaux arguments étaient que le souvenir de la première communion, qui à l'heure de la mort ramenait tant d'âmes à Dieu, était improbable chez de trop jeunes enfants, que la communion précoce nuirait au recrutement des patronages, qu'une certaine oisiveté guetterait les prêtres qui n'auraient plus de catéchismes à faire. Enfin il s'élevait, avec quelque vivacité de langage, contre le fait que l'autorité épiscopale n'avait été ni nommée, ni consultée. « A quoi se réduit donc désormais, concluait-il, le *posuit episcopos regere ecclesiam Dei?* » Le 25 septembre, M. Julien de Narfon publiait

Digitized by Google

cette lettre dans *le Figaro*. Lettre confidentielle, écrite par un suffragant à son archevêque, lui faisant part de ses craintes, s'exprimant avec lui en toute confiance, elle n'était destinée ni au public ni même à Rome; elle était la libre expression de sentiments personnels qu'un évêque croyait devoir communiquer à son métropolitain. Et on ne saurait, en toute justice, même si l'on croit que Mgr Chapon se trompait, lui reprocher d'avoir fait connaître sa pensée intime à un membre vénéré de l'épiscopat, à la province duquel, en plus, il appartenait. Aussi Mgr Chapon protesta-t-il contre l'indiscrétion qui livrait à tous cette lettre, d'autant plus que, depuis qu'il l'avait écrite, des explications complémentaires et rassurantes avaient été envoyées de Rome à tous les évêques. La liberté de la presse desservit, ce jour-là, Mgr Chapon.

Parmi les autres préoccupations qui tourmentaient l'évêque de Nice, la question scolaire doit être placée au premier plan. L'assaut que l'athéisme livrait à l'âme des enfants, par l'école laïque et neutre, lui paraissait redoutable. Il se joignait donc à ses collègues de l'épiscopat qui condamnaient certains manuels en usage dans les écoles officielles; il s'élevait avec une farouche énergie contre l'école neutre. Mais, toujours préoccupé de bien délimiter l'action nécessaire de l'Eglise, de ne pas l'énerver dans la confusion des mots que la polémique entraîne fatalement, il distinguait entre école laïque et école neutre. Il disait justement que l'Eglise et les évêques n'ont jamais condamné l'école dirigée par des instituteurs et des institutrices laïques, mais seulement l'école neutre, celle qui, prétendant ne pas apprendre les devoirs envers Dieu, en arrive nécessairement à enseigner la négation de Dieu, celle qui de sa neutralité trompeuse a fait une arme contre la religion. L'allocution qu'il prononçait devant ses prêtres, à l'occasion du jour de l'an de 1910, en pleine lutte scolaire, est à cet égard très significative.

1914 vint. Ce fut la guerre abominable; puis la mort de Pie X et l'avènement de Benoît XV au trône pontifical. Mgr Chapon avait beaucoup connu Mgr Jacopo della Chiesa, *minutante* du cardinal Rampolla, puis substitut de Sa Sainteté. Et les liens d'amitié et de réciproque confiance qui alors s'étaient créés ne s'étaient point affaiblis, quand Mgr della Chiesa avait nommé à l'archevêché de Bologne. Les deux prélats pensaient de même sur de multiples sujets. L'élection de Benoît XV était pour l'évêque de Nice une joie particulière. Mgr Chapon devait, sous ce pontificat, faire assez souvent le voyage de Rome. Quelle y fut son action, il est difficile

Digitized by Google

aujourd'hui encore de la dévoiler; elle se trouve liée parfois à celle que M. Denys Cochin, ministre d'Etat dans un cabinet d'union sacrée, et plus spécialement chargé des affaires religieuses, se trouva amené à exercer. Mgr Chapon seconda les vues de M. Cochin; et souvent, près de ce pontife, disposé à aider la France, à saisir toutes les occasions de reprendre les relations si longtemps interrompues entre la République et le Saint-Siège, il aida le ministre qui, par sa personne, renouait un lien, relevait une tradition séculaire.

Le Pape désirait assurer à l'Eglise de France une situation juridique stable. Mêlé comme substitut aux douloureux événements qui, de 1900 à 1906, avaient ruiné l'Eglise et sauvé le catholicisme dans notre pays, Benoît XV croyait que l'heure approchait où un certain accord pourrait se faire entre les deux puissances, l'Eglise et l'Etat, hier encore dressées l'une contre l'autre. Il pensait que la guerre avait donné un esprit nouveau à nos gouvernants; il trouvait dans la jurisprudence qui s'était affirmée au Conseil d'Etat depuis la Séparation des garanties qui lui permettaient d'étudier si les exigences posées par Pie X, lors de l'interdiction des associations cultuelles, n'étaient point satisfaites. Et, au début de 1920, la secrétairerie d'Etat, conversant avec M. Doulcet, chargé d'affaires, envoyé à Rome pour préparer le rétablissement des rapports diplomatiques officiels, annonçait sa volonté de trouver un *modus vivendi* dans le cadre de la loi de 1905, modifiée par la loi de 1907, tempérée par les arrêts du Conseil d'Etat. Le Pape même s'apprêtait à dévoiler ses vues, quand des objections d'importance diverse lui furent présentées, pendant les fêtes de la canonisation de Jeanne d'Arc, par les cardinaux français présents à Rome. Benoît XV remit la question à l'étude et ajourna toute décision.

Ces négociations étaient à peu près ignorées jusqu'au jour où, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre, un article parut, sans signature, recommandant l'acceptation des cultuelles. Mgr Chapon était l'auteur de ces pages qui soulevèrent d'ardentes polémiques. Peut-être Mgr Chapon eût-il dû les signer ? Certaines réponses ne se seraient pas produites d'hommes qui ignoraient l'auteur, et d'autres qui, le connaissant, profitèrent de l'anonymat dans lequel il avait voulu s'enfermer pour l'attaquer sans ménagement. L'article, d'ailleurs, que Rome n'ignorait pas, n'était pas non plus sans soulever de justes observations. La conviction de Mgr Chapon qu'un accord était nécessaire dans le cadre de la loi de Séparation, que le moment de le conclure était venu, l'avait entraîné à

Digitized by Google

voiler inconsciemment certaines difficultés, à tout présenter comme facile, alors que des objections très fortes demeuraient, à donner même parfois aux textes juridiques une valeur plus grande qu'ils n'avaient. En tout cas, l'article fit comprendre à tous la nécessité qu'il y avait à régler le statut de l'Eglise de France. Par les polémiques qu'il provoqua, il ne facilita peut-être pas les négociations, mais il donna aux partisans d'une prompte solution le courage d'oser. Et ce fut un service très grand.

La mort de Benoît XV retarda la conclusion de l'accord entre l'Eglise et l'Etat. Pie XI sanctionna les vues essentielles de Mgr Chapon en autorisant, par l'encyclique *Maximam gravissimamque* du 22 janvier 1924, les évêques de France à tenter l'organisation d'associations diocésaines.

Mgr Chapon allait dire son *nunc dimittis*. Il avait contribué à cet acte de paix; il pouvait mourir, laissant l'Eglise de France en possibilité de se refaire une existence juridique, aussi stable que le permettent les conventions humaines. Mgr Chapon mit de longs mois à mourir, édifiant par sa sérénité même, par sa piété, par sa confiance en Dieu, tous ceux qui l'approchèrent alors et le servirent avec un dévouement sans limite. Il avait toujours su s'attacher les cœurs, plus encore le fit-il peut-être pendant cette longue agonie qui, chaque jour, durant des mois, lui arrachait une parcelle de vie.

Ainsi, lentement, s'éteignit une grande figure de l'Eglise de France, le représentant d'une époque, le mainteneur d'une tradition qui eut, comme toute chose humaine, ses faiblesses et ses grandeurs et dont le dernier contemporain disparaît dans le passé. Ici, aujourd'hui, nous n'avons pas voulu juger son action épiscopale, le louer ou le blâmer dans les initiatives diverses qu'il prit; il est trop près de nous, comme les événements auxquels il fut mêlé. Et trop de documents historiques manquent encore pour apprécier entièrement et avec une impartiale justice le rôle qu'il tint, l'influence dont il jouit, l'action même qu'il exerça. Nous avons voulu simplement évoquer le souvenir d'un cœur qui fut grand, d'une intelligence qui fut vive, d'une âme qui fut haute.

Victor BUCAILLE.

Digitized by Google

LE JARDIN DES LETTRES

I. Prix Goncourt. — Prix Fémina-Vie Heureuse.

En couronnant le *Raboliot*[1] de M. Maurice Genevoix, l'Académie Goncourt, d'un coup de barre très franc, a retrouvé son sillage traditionnel. Dans cette histoire de braconnier solognot, peu à peu rejeté de la société des hommes et descendant de la sauvagerie jusqu'au crime, nous reconnaissons la biographie classique d'un être quelconque, ne fût-il pas le moins du monde intéressant, et dans cet épisode campagnard la fameuse « tranche de vie » dont on a déjà tant abusé. Les genres littéraires ne meurent pas. On peut noter même, dans cet important ouvrage, les tics pseudo-scientifiques dont, si souvent, chacun s'est moqué : déballage de catalogues et de manuels, si faciles à plaquer dans la trame du style. Que Raboliot patoise, comme les héros de *la Brière*, chers à M. de Chateaubriant, rien de plus naturel, quoiqu'il y faille un peu de discrétion; dans sa préface de *l'Innocent*, Emile Pouvillon, qu'il faut considérer comme un des précurseurs de M. Genevoix, s'excusait auprès de Pierre Loti d'avoir fait entrer deux ou trois mots occitans dans sa prose; — mais, lorsque notre braconnier arrive chez le père Touraille, il est bien possible qu'il y rencontre des aveliniers, des saponaires, des ramberges, des chélidoines, des alliaires, des renoncules, des bromes et des cymbalaires : il est à peu près sûr qu'il ne les baptise pas ainsi. Tournez sept ou huit pages; après la flore, voici la faune : les effraies, les chevêches, les bondrées, les freux, les judelles... Zola, il y a un demi-siècle, emplissait des volumes avec ce procédé.

Cela ne veut pas dire que *Raboliot* ait mérité moins d'honneur. Il n'apporte aucune formule nouvelle; mais c'est un livre solide, bien construit, exact certainement et qui est emporté par une progression implacable. Au début, le braconnier est, en somme, un paysan, — un « pésan », —

1. 1 vol., Paris, Grasset.

Digitized by Google

comme les autres. Il travaille même pour le compte du château. Il est marié avec Sandrine, une brave femme, un peu larmoyante et faible; il a trois enfants qu'il aime sincèrement. Seulement la passion héréditaire le tient déjà, et le gendarme le guette, un certain Bourrel, qui le traquera avec la même passion que lui, Raboliot, poursuit le gibier défendu. L'homme échappe une fois, deux fois, trois fois. Mais, un beau jour, le voilà pincé; procès-verbal; il s'entête, ne répond pas à la citation; deux cents francs d'amende par défaut; il ne les paiera pas. Il est déjà hors la loi. Il commence à se cacher, n'osant se montrer qu'après le coucher du soleil. Il vagabonde, fait de mauvaises connaissances. Livré par une gamine, — une « drôline », — vicieuse, il se débat comme un diable, assomme à moitié Bourrel, s'enfuit il ne sait comment, ne vit plus que dans les bois, en arrive à oublier le goût du pain et du sel, à dévorer le gibier tout cru...

Vous dites peut-être : « En quoi cette espèce de bonhomme peut-il intéresser les gens que ne touchent particulièrement ni les « piégeages », ni les « sentiers d'assommoir », ni « la braconne au falot » ? C'est ici que le livre de M. Genevoix sort de l'ornière naturaliste, se développe brusquement. Lorsque Raboliot a dégringolé au dernier degré de notre échelle sociale, lorsqu'il touche à la bête des bois, l'humanité se réveille en lui. Il a le dégoût de cette existence pour laquelle il a tout sacrifié. Un besoin d'amour vrai le ramène vers la maison abandonnée, vers les siens.

Il les voyait comme au travers d'une vitre, si transparente ! La mince figure de Sandrine, un peu pâle, sa nuque ployante, ses yeux souvent tristes, il les voyait. Et vous voilà aussi, les drôles ? La tête ronde de l'Edmond, ses mollets larges, les prunelles noires du Léonard, sa finesse éveillée, les bérets bleus, les cartables jetés sur une chaise, il les voyait, et encore les menittes de Sylvie, ses frêles doigts tendus qui crochaient à même sa moustache. On ne croit pas que ça existe si fort, ce petit monde. On vit tout au milieu de lui, sans presque le voir, tant c'est simple. Et puis, un soir, au bout d'une trop longue solitude, on retrouve ses enfants un à un, le vrai regard de leurs yeux vivants, la vérité de leurs petites personnes : et c'est quand on les a perdus [1].

Malheureusement il est trop tard. Sandrine a trop souffert par la faute de cette manière de bandit. Chacun s'est intéressé à elle, chez M. le maire, chez le docteur, et même à la gendarmerie. On l'a attirée de l'autre côté de la barricade. On lui a fait comprendre qu'elle ne pouvait plus s'intéresser à ce réprouvé. Son père la soutient, et la mère de Raboliot

1. *Raboliot*, pp. 312-313.

Digitized by Google

elle-même ne peut plus que réciter le chapelet à son intention, comme elle le fait pour son époux défunt, victime, lui aussi, d'une mauvaise affaire de braconnage. « La pauvre vieille, elle est à plaindre ! Son mari d'abord, et son garçon qui finira pareil ! »

Il finira peut-être encore plus mal, Raboliot. Car il ne peut plus y tenir, il faut qu'il revienne chez lui, qu'il revoie ses enfants, la petite surtout, qui commence tout juste à marcher. A peine est-il entré que la maison est cernée. Le fauve se réveille. Il tue le gendarme d'un terrible coup de tisonnier, et il n'a plus qu'à tendre ses poignets aux menottes. Le duel est terminé.

Il semble que depuis plusieurs années les « Goncourt » n'avaient pas couronné une œuvre de cette envergure. Elle nous reporte au succès de Louis Pergaud, que M. Genevoix aime à citer avec raison. Elle nous laisse espérer un beau romancier rustique, vivant près de la terre et capable, grâce à un style direct et vigoureux[1], de nous donner sur les pays de Loire un des brillants chapitres de notre géographie littéraire. Il a tout ce qu'il faut pour nous dédommager des plaisantins et des faiseurs de rébus.

— Ma tâche est heureusement simplifiée en ce qui concerne M. Joseph Delteil, auquel les dames qui composent le Comité Fémina-Vie Heureuse viennent de décerner le prix pour sa *Jeanne d'Arc*. Au lendemain de la publication de ce volume discuté, M. Louis Joubert en a entretenu nos lecteurs dans une de ces étincelantes chroniques dont il ne m'a pas transmis la recette. Depuis ce temps, il faut l'avouer, M. Joseph Delteil a expurgé son livre des grossièretés qui en rendaient impossible la lecture à des gens à peu près bien élevés. Il n'est pas tout à fait sûr que ces amendements en fassent un chef-d'œuvre. On pourra dire, d'après MM. de Flers et de Caillavet, que cette *Jeanne d'Arc*, si elle n'est pas une œuvre historique, est tout au moins un ouvrage qui a eu des histoires.

C'est très probablement ce que cherche son auteur. Dans tout ce que le public apprend de lui apparaît constamment, en effet, le désir d'étonner, d' « épater le bourgeois », de l'ahurir même. Le jour où il a été couronné, son éditeur le croyait disparu ; puis il est brusquement tombé de la lune ou descendu de la Tour Eiffel, annonçant qu'il préparait une vie d'Eve, de M. Mussolini et d'Adam. Ceux qui se sont

1. Notons toutefois que M. Genevoix est, en général, plus brillant que correct. Par exemple, le mot *vêture*, qu'il emploie dans le sens de vêtement, signifie l'action de se vêtir.

Digitized by Google

aventurés à lire *Choléra, Sur le fleuve Amour* ou *les Cinq Sens* doivent s'imaginer leur auteur vêtu à la manière d'Albert Fratellini et s'amusant à des fantaisies encore plus joyeuses.

Il n'en est heureusement rien. Je crois savoir que M. Joseph Delteil est, au contraire, l'homme le plus correct et le plus rangé *qui* soit. Il réserve toutes les excentricités pour ses livres. Originaire de Pieusse, paisible commune rurale des environs de Carcassonne, il poursuivit les études les plus laborieuses et les plus brillantes au petit séminaire de son chef-lieu, où il étonna ses maîtres par sa sagesse, son application, ses succès en vers latins. Quand il s'aperçut que, décidément, il n'avait pas la vocation ecclésiastique, ne croyez pas qu'il s'élança tout de suite à la recherche de quelque extravagante position sociale. Cet homme, que l'on nous présentait ces jours derniers comme un pâtre landais, choisit au contraire la plus rangée, la plus bourgeoise qui soit, celle que tous les poètes ont couverte de leurs sarcasmes : il fut clerc de notaire. Et pas du tout un clerc de notaire amateur, comme nous l'avons tous été, peu ou prou, à la manière du sous-préfet d'Alphonse Daudet. Un véritable modèle. Son patron avait coutume de dire : « Joseph sera le meilleur notaire du département ».

La guerre est venue qui a tout bouleversé. M. Delteil s'est mis à la littérature; il y est entré par *les Annales*; il a débuté par des vers harmonieux et clairs, à la manière de M. Henri de Régnier, qui, réunis en un volume, *le Cœur grec*, furent favorablement accueillis par l'Académie. Et même aujourd'hui, après trop d'ouvrages qui relèvent peu de l'esthétique de Carcassonne ou de Limoux, quand l'écrivain revient dans son pays natal, ses compatriotes constatent avec un plaisir qu'il n'a pas changé depuis l'époque où il purgeait si gentiment leurs hypothèques. Il n'oublie jamais de se rendre chez son ancien patron. Il se garde bien de lui parler du surréalisme ou d'autres fariboles. Mais on s'aperçoit avec stupeur que ce jeune auteur, qui affiche dans ses livres un cynisme tintamarresque et la plus étonnante mégalomanie, est demeuré le bon petit garçon modeste et appliqué que l'on a toujours connu à Pieusse et dans les environs. Il n'a perdu de vue aucune des affaires compliquées qui passionnèrent jadis son âme de clerc de notaire.

— Et cette fameuse succession Galestroupat, est-on arrivé à la régler enfin ? Vous souvenez-vous de la ventilation Gargouillaud ?

Il n'a rien oublié. Chacun en est dans l'admiration. Et nous tirons de ces détails une grande confiance en M. Joseph

Digitized by Google

Delteil. S'il n'a eu aucune peine à expurger sa *Jeanne d'Arc*, c'est que plus il se rapproche de la normale, plus il revient à sa véritable nature. C'est un appliqué. Il travaille dans les lettres comme dans le notariat. Il croit peut-être à tort que, dans les lettres, il faut faire beaucoup de tapage pour attirer l'attention. Ce n'est pas que le tapage lui plaise. Mais il aime à procéder avec méthode et à coup sûr. Lorsqu'il sera devenu célèbre, à force de *Choléra*, de *Jeanne d'Arc*, de *Vies d'Adam* et *d'Eve*, il nous donnera des romans pas plus méchants que tant d'autres, autour desquels on ne batailleras plus, mais qui se vendront quand même, parce qu'on en aura pris l'habitude.

II. — A TRAVERS LES LIVRES.

= L'entrée des œuvres de Lamartine dans le domaine public a remis tout à coup ce grand nom au premier plan de l'actualité. M. Maurice Levaillant, dont on connaît l'érudition souple et subtile et la sincère flamme poétique, s'est essayé au véritable tour de force de nous présenter le poète du *Lac*, vie et œuvres, en un seul volume[1]. Et nul ne pourra dire qu'il ait échoué. Evidemment l'élégance typographique souffre un peu d'un tel entassement, d'autant plus que M. Levaillant a multiplié les notes critiques, grammaticales, historiques. Il tient à ne rien laisser dans l'ombre. Toute anthologie, d'ailleurs, est fautive : mais vraiment on ne voit guère ce qui manque d'essentiel à celle-ci. Les choix que révèle ce labeur formidable sont des plus heureux, même dans la prose. Justice est rendue au *Cours familier de Littérature*, dont le fameux Entretien sur Mistral est mis à l'honneur, comme il se doit. Nous regrettons seulement que, parmi ses sources, M. Maurice Levaillant n'ait pas inscrit l'ouvrage si remarquable que Charles de Pomairols a consacré à Lamartine : rarement poète et critique furent mieux faits pour se pénétrer. Mais cette omission n'empêche pas cette sorte de de « Somme » lamartinienne de constituer un ouvrage indispensable à toute sérieuse bibliothèque.

= M. Jean des Cognets, lui, a entrepris une publication encore plus vaste, mais dans un cadre élargi. L'œuvre lyrique, seule, *les Méditations*, *les Harmonies* et *les Recueillements* lui

1. *Lamartine.* Œuvres choisies disposées d'après l'ordre chronologique avec une biographie, des notes critiques, grammaticales, historiques, des notices et des illustrations documentaires. Paris, A. Hatier, Collection d'auteurs français d'après la méthode historique, publiée sous la direction de Ch.-M. des Granges

Digitized by Google

ont demandé trois volumes présentés sur un plan nouveau[1]. Ils comprennent les pièces qui figuraient dans les premières éditions, allégées des commentaires romanesques dont l'auteur les avait plus obscurcies qu'éclairées; ces commentaires, dûment remis au point, sont renvoyés à la fin. Par une seconde innovation, les pièces composant les deux volumes des *Méditations* ont été réunies en un seul. Il n'y a pas de rupture, en effet, entre ces deux ouvrages. et M. des Cognets le démontre en proposant un classement logique qui permet de suivre le développement du roman de Lamartine. Après l'aventure du *Lac*, *l'Isolement* est le chant de deuil auquel succède le cri du *Désespoir*. *Le Soir* et *le Souvenir* annoncent l'apaisement, *le Vallon* et *l'Automne* accentuent ce retour vers la sérénité. *Consolation* nous amène au mariage avec Mlle Birch, ce mariage qui apparaît comme une rentrée dans l'ordre. *Le Crucifix* chante l'adieu définitif à Elvire. Elle devient une sainte à qui Lamartine fait hommage de sa foi retrouvée. Le *Chant d'Amour* et *Ischia* célèbrent les joies de la lune de miel. Enfin *le Passé* dit l'adieu à la jeunesse. C'est l'époque des *Méditations* qui s'achève.

On pourrait épiloguer longtemps là-dessus. Mais pourquoi ne pas reconnaître que cette édition est parfaitement ordonnée pour rendre l'immortel poète de l'amour spiritualisé plus proche de nous, plus accessible, plus prenant encore? C'est ce qu'a voulu son éditeur, c'est ce qu'il a continué de faire pour les *Harmonies poétiques et religieuses* et pour les *Recueillements poétiques*, qu'il a remis à leur véritable place. Ainsi le grand public, peut-être le gros public, qui ne voit parfois en Lamartine qu'un élégiaque musical et pleurard, aura plus de chances de s'apercevoir qu'il y avait en lui tout autre chose, un aède sacré, un penseur toujours élevé, quelquefois même une sorte de prophète.

= La vénération rajeunie qui l'entoure ne risque pas d'être diminuée par les études qui se multiplient à son sujet. Voici, par exemple, la charmante série de conférences que M. Louis Barthou a consacrées à son père, à sa mère, à sa femme, à Elvire et à Valentine[1]. On ne peut leur reprocher que la répétition fréquente de l'épithète : « admirable »... Mais cette épithète va si bien à Lamartine! « D'autres furent des orateurs, des poètes, des héros, dit M. Barthou, mais lui a eu un pri-

1. Trois volumes chez Garnier frères, Paris (Classiques Garnier).

2. *Autour de Lamartine* (Voyage à travers mes livres). Ouvrage orné de 41 illustrations. Payot, Paris. Le même éditeur a publié également une intéressante anthologie poétique de Lamartine, avec d'amusantes vignettes romantiques.

Digitized by Google

vilège unique : c'est d'avoir été à la fois et à un degré que personne n'a dépassé un orateur, un poète et un héros[1] ». Mais oui. Ne crions pas à l'exagération. Etudions et relisons. Cela nous expliquera comment, aux époques les plus irrévérencieuses de nos lettres, de jeunes iconoclastes, prompts à toutes les audaces symbolistes, gardaient pieusement à leur chevet les *Méditations* à côté des vers de Desbordes-Valmore.

Le volume de M. Barthou ne comprend pas seulement, d'ailleurs, des cris d'enthousiasme. Il est plein de renseignements intéressants, d'aperçus curieux, d'épisodes peu connus. Il règle même, — et, me semble-t-il, à la satisfaction générale, — la matérialité du roman d'Elvire dans le sens de M. Doumic, grâce à un texte définitif cité par M. des Cognets. Sans avoir l'air d'y toucher, il remet bien des choses au point. Il remarque : « Mme Tastu a joué un très grand rôle pendant la période romantique. Elle a été très admirée. A lire les hommages qui lui étaient adressés par Chateaubriand, par Victor Hugo et par Lamartine, on pourrait presque croire qu'elle a été le plus grand poète de son époque »[2].

Quoi ! direz-vous, cette bonne Amable Tastu, dont le nom même nous apparaît tout enguirlandé de comique ? Nul n'en souriait sous Louis-Philippe. Ah ! quelle leçon pour telles de nos poétesses si éperdument célébrées aujourd'hui !

Relevons encore cette petite phrase : « Lamartine ne mérite pas, autant qu'on l'affirme parfois, le reproche de ne pas se corriger »[3]. Rien de plus exact. Lorsque Lamartine a écrit des chefs-d'œuvre, il les a corrigés et raturés, presque avec autant d'acharnement que Flaubert lui-même. M. Léon Séché a publié jadis le texte et les variantes de l'incomparable *Réponse à Némésis*. Cette ode enflammée, écrite fiévreusement en pleine période électorale, a subi les plus minutieuses retouches. Notamment dans la fameuse strophe :

> Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
> Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
> Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
> Esaü de la liberté ?

Le dernier vers, avec l'admirable image en raccourci qu'il contient n'a été trouvé qu'à la longue. Ce n'est qu'à la quatrième ou cinquième épreuve qu'a surgi le souvenir biblique d'Esaü et de son plat de lentilles.

> Rien de beau, rien de grand, qui ne soit difficile,

1. *Autour de Lamartine*, p. 91.
2. *Ibid.*, p. 31. — 3. *Ibid.*, p. 193.

Digitized by Google

comme dit Louis Le Cardonnel. La beauté n'est pas le résultat d'une improvisation.

= C'est pour cela, en grande partie, que la production des dernières années de Lamartine fut si médiocre, car il travaillait alors dans la hâte et dans le besoin. « Ah ! cette vieillesse de Lamartine, que je voudrais la connaître ! s'écriait jadis Maurice Barrès. Le vieux Lamartine, c'est Moïse qui redescend les pentes du mont Sinaï, et qui, peut-être, va nous laisser surprendre sur son front les reflets du buisson ardent ». Barrès n'est plus là, mais son souhait se réalise pour nous avec un ouvrage des plus complets de M. Camille Latreille [1]. De 1852 à 1869, nous suivons pas à pas, grâce à de nombreux inédits, la vie politique, la vie littéraire, la vie intime du grand homme déchu... et ruiné. Vie politique toujours étonnante de hauteur de vues ; vie littéraire bien mêlée, où s'entassaient un peu au hasard des histoires de la Restauration, de la Turquie, de la Russie, des biographies de César et d'Alexandre le Grand... Toutefois M. Latreille, comme M. Maurice Levaillant, met à part le *Cours familier de littérature*. J'irais même plus loin que lui et je me garderais de critiquer avec autant d'intransigeance les opinions sévères de Lamartine sur Dante, Corneille, La Fontaine et surtout Alfred de Musset. Elles se défendent parfaitement et mériteraient une revision approfondie.

Mais l'admiration pour de telles pages augmente encore, quand on réfléchit aux conditions dans lesquelles elles furent écrites. Le rêveur des *Méditations*, l'évocateur des Girondins était devenu un forçat de la copie. Il écrivait, le 13 août 1860 :

> Je viens de faire en dix jours :
> 1° Tout un volume en 500 pages grand in-8° ;
> 2° La moitié d'un Entretien sur Rousseau ;
> 3° Une correction d'épreuves de 200 pages ;
> 4° Enfin deux cents lettres de ma main (correspondance), le tout sur mon genou, de ma main, sans secrétaire.
> Ayant des affaires de banque et comptes quatre heures par jour....

Ajoutez encore qu'à la même époque la maladie fondait sur toute la maisonnée : la femme et la nièce du poète avaient la fièvre typhoïde, lui-même était rongé par les rhumatismes, un médecin venu pour les soigner mourait à la tâche et les filles de service succombaient de fatigue ou devenaient folles dans cet intérieur !

M. Camille Latreille a retracé minutieusement toutes les

1. *Les dernières années de Lamartine* (1852-1869), d'après des documents inédits. Paris, Perrin.

Digitized by Google

étapes de ce calvaire. Lamartine avait d'abord sa manière désordonnée et chimérique de traiter ses affaires pécuniaires. Il semble ensuite que, châtelain de Saint-Point et de Monceau, le poète, pareil en cela à nos actuels ministres des finances, ne sut jamais envisager la question des économies. Il ne se décidait à aucune liquidation, il conservait ses chiens favoris et sa jument Saphyr. Il continuait à recevoir :

Mon cher ami, écrivait-il à Dargaud, le 19 octobre 1855, nous sommes arrivés hier soir à Monceau. Vos appartements, c'est-à-dire votre nid dans la vieille masure sera chaud le jour que vous m'indiquerez. Vous trouverez ici Mme Graigy, Mme Lyte, Mlle Mary et trois ou quatre enfants. M. Desplace y est aussi. Ronchaud viendra...

Bon. Cela faisait toujours une douzaine de personnes à table. Et ce n'était rien. Le poète multipliait les générosités, fondait une école de filles, aménageait une route, bâtissait un presbytère, réparait l'église, créait des lits pour les pauvres de Saint-Point à l'hôpital de Cluny, élevait jusqu'à quatre-vingts fillettes dans les dépendances de son château[1]. A toutes ces dépenses écrasantes, et parfaitement honorables, son génie devait pourvoir. Il s'y épuisa, en demeurant toujours grand. Ce n'est pas sans émotion qu'on relit ces strophes au comte d'Orsay, qui avait sculpté le buste inspiré du poète :

Oui, brise, ô Phidias !... Dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égoût, de la gloire à l'oubli ;
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre ;
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli !

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul,
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise !
J'ai vécu pour la foule et je veux dormir seul.

Dédions ces vers, aussi fermes et âpres que ceux de Leconte de Lisle, aux esprits rapides qui croient résumer Lamartine dans quelques strophes un peu molles de *l'Automne* ou de *l'Isolement*.

= Nous ne quitterons pas le romantisme en étudiant, avec M. l'abbé Henri Bremond, la conversion et l'œuvre d'Ulric

1. On retrouvera toute cette vie intime dans le bel ouvrage illustré de M. le Dr Léon Cerf, *le Reliquaire de Lamartine* (Paris, Hachette), qui contient des photographies documentaires et des notices du plus vif intérêt.

Digitized by Google

Guttinguer[1]. En rééditant *Arthur* pour cette précieuse *Bibliothèque Romantique*, dont nous avons salué ici même les heureux débuts[2], M. Bremond a été sollicité d'écrire une biographie complète de l'auteur. En réalité, ce médiocre converti ne semble pas l'avoir prodigieusement attiré. Suisse d'origine, né avant la Révolution, il lui est apparu « tour à tour et presque en même temps vil et pitoyable, douloureux et bavard, égoïste et bon, tragique et ridicule, invinciblement frivole »; « un pauvre homme, deux fois lamentable, puisqu'il est tout ensemble passionné et frivole ». Son biographe découvre avec raison une « éternelle gaucherie » à ce « malheureux qui aurait pu être un si grand poète : c'est que son âme elle-même est gauche, trouble, impuissante et comme nouée, exquise et vile tout ensemble ». Parfois même, quoiqu'il s'en défende, particulièrement au sujet du ménage de Victor Hugo, il le juge un peu niais ou, en tout cas, d'une lourdeur inouïe[3]. De plus, Guttinguer lui semble « assez serré » et, quoique riche, fort petit bourgeois[4]. Enfin deux derniers ridicules l'accablent : il n'a jamais pu souffrir la divine Marceline, qu'il trouvait affreuse et assommante, et, après avoir figuré aux yeux de ses contemporains le désespoir romantique, la passion fatale, une sorte d'océan de douleur, dont « nul œil n'a pénétré les ondes », il est mort à quatre-vingts ans après s'être marié deux fois et avoir troublé de quoi composer tout un harem !

Cependant, à suivre de près la patiente étude de M. Bremond, on s'aperçoit que Guttinguer valait mieux que cela. Son *Arthur* est une œuvre sincère, souvent émouvante, parfois poétique. Cet écrivain mondain, qui méditait, en plein romantisme, avec la Bible, *la Journée du Chrétien*, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Joseph de Maistre, saint Augustin, n'a, en somme, rien de déplaisant. Son livre de conversion en vaut bien d'autres. Qu'il nous suffise d'en rappeler le début adressé à Dieu :

Durant ces dernières années de retraite et de solitude, j'ai été constamment suivi de cette pensée de faire enfin quelque chose pour te glorifier selon mon cœur.

1. *Le Roman et l'Histoire d'une conversion. Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve*, d'après des correspondances inédites. Paris, Plon-Nourrit. — *Arthur*, par Ulric Guttinguer. Réédité avec une introduction d'Henri Bremond. Bibliothèque romantique publiée sous la direction d'Henri Girard. Paris, les Presses françaises.

2. Cf. *Correspondant* du 25 mars 1924.

3. « La vilaine et piteuse histoire aura eu, grâce à Guttinguer, sa petite part de grotesque. A tout drame romantique ne faut-il pas un bouffon ? » (*Le Roman et l'histoire d'une Conversion*, p. 230).

4. « Sa philosophie sociale est un peu celle de Janot Lapin » (*Ibid.*, p. 205).

Digitized by Google

A ta gloire tout ce que contiennent ces pages méditées, écrites dans le silence des bois, en face des magnifiques spectacles de l'Océan, dans les loisirs paisibles des travaux rustiques ! A ta gloire ces paroles que j'ai tant de fois relues les matins des dimanches dans l'humble chambre de cette petite ville où tous les calvaires sont encore debout et salués ! A ta gloire ces récits que je m'efforçais de rendre purs et touchants, en attendant l'heure des offices ; ces méditations tant de fois revues, lorsque les cloches vibrant dans un air pur et par de beaux soleils m'appelaient à mon banc de l'église et en face de ton autel, ô mon Dieu !

Et, pour ajouter encore à l'attrait littéraire de cette œuvre, il y a, tout près d'elle, Sainte-Beuve, auquel une correspondance, inédite jusqu'ici, a été adressée par Guttinguer. Sainte-Beuve, on le sait, a écrit un premier *Arthur* avec ces confidences ; il a été, en quelque sorte, le confesseur, le directeur laïque du tumultueux Ulric, et il a même fort sérieusement aidé à sa conversion. Autant de détails qui aident M. Bremond à le défendre. « Plus je médite Sainte-Beuve, écrit-il, plus je le sens désireux de ne pas trancher les dernières fibres qui le rattachent à la religion de son enfance. Naïveté, a-t-on dit, illusion de prêtre, d'ailleurs touchante. Bon gré, mal gré, je veux ramener dans le bercail la brebis à jamais perdue. Non, pas du tout. Comme le faisait Sainte-Beuve, je tâche de me soumettre aux faits et aux témoignages[1] ».

C'est, je crois bien, cette nouvelle apologie qui donne son plus grand intérêt à la résurrection de Guttinguer. A chaque page, M. l'abbé Bremond y revient avec cette fougue et cette souplesse qui caractérisent son talent. Connaissant bien les faiblesses de son modèle, il n'hésite pas à les aborder. On a surtout critiqué l'homme en Sainte-Beuve. On a exagéré. « Notez que le cœur chez lui n'est pas moins sensible que l'intelligence n'est aiguë ; mais, à le voir si intelligent, les étourdis pensent qu'il n'a pas de cœur[2] ». Allons donc ! Avant sa maturité, il était plutôt naïf, empêtré, larmoyant ; et, s'il faut le démontrer, son défenseur n'hésitera pas à rappeler qu'il a écrit des vers inconsciemment cocasses :

> La colombe choisie entre tous les oiseaux...
> Ne rencontrant partout que flot vaste et qu'abîme...
> A défaut des palmiers des bords de Siloé,
> N'avait-elle pas l'arche et LE DOIGT DE NOË ?

« On pense invinciblement au perroquet de Robinson », note le commentateur. Et vous voudriez qu'un poète aussi ingénu nourrît de noirs desseins !

1. *Ibid.*, p. 99.
2. *Ibid.*, p. 200.

Digitized by Google

= A tout prendre, nous préférons encore de tels romantiques à un personnage littéralement extravagant, tel que le célèbre Gabriele Ugo d'Annunzio, dont Mme Jean Dornis vient de résumer magistralement l'existence et les œuvres[1]. Dès l'origine, il a tout ce qu'il faut pour révolter les moins prudes; c'est un païen frénétique, cruel, luxurieux, voué à une sorte de divinisation satanique des sept péchés capitaux. Mme Jean Dornis estime que Nietzsche n'a eu sur lui qu'une influence accidentelle. « Sa chair, dit-elle avec indulgence, a été « attendrie » par des atavismes chrétiens ». Je n'en suis pas aussi assuré, et je flaire beaucoup de philosophie allemande dans la corruption de ce prétendu Latin exaspéré.

Cependant, tout en frémissant du mal profond que G. d'Annunzio a pu faire à trop de jeunes sensibilités, il ne faut pas oublier sa lente évolution : « Après avoir chanté tous les dieux, a-t-il écrit dans *la Contemplation de la Mort*, je chanterai mon Dieu véridique, et j'écrirai le livre du *Taygète*, comme le frère spirituel du livre d'*Alcione* que je composai là-bas, où il n'y avait d'autre croix que celle des palots suspendue au-dessus du torrent dans un miracle d'or... »

Pouvons-nous espérer encore que ce grand lyrique nous donnera un tel poème ? Quoi qu'il arrive, ne négligeons pas non plus son action si féconde pendant la guerre, et, bien qu'il tourne à un socialisme bêlant, sa part dans la renaissance de l'Italie. Nous ne nous aventurerons pas à écrire, à la suite de Mme Jean Dornis, qu'en lui saint François d'Assise s'unit à Héliogabale, car une telle union nous apparaîtra toujours comme essentiellement impossible, mais nous pourrons conclure avec elle, à la fin de son beau livre : « Il est peut-être le poète le plus représentatif de la sensibilité, de la pensée de l'homme moderne, travaillé par le souci de l'infini, qui cherche en vain dans les bras de la femme ou sur les hauts sommets de la science un apaisement à sa fièvre ou les voluptés de l'orgueil. »

= Nous descendons de ces hauteurs lyriques avec le dernier roman de M. Raymond Escholier, *Quand on conspire*[2], qui a, comme son titre l'indique, des allures d'opérette. Opérette qui se déroule sous le Second Empire, ainsi que la mode le réclame aujourd'hui. Saint-Gaudéric, le célèbre canton ariégeois qui vit naître plus tard Cantegril, était alors fort divisé. Légitimistes, orléanistes et jacobins s'y unissaient pourtant dans une

1. *Essai sur Gabriele d'Annunzio.* Le poète. Le romancier. Le dramaturge. L'homme de guerre. Le chef d'Etat et le sociologue. Paris, Perrin.
2. 1 vol. Paris, Grasset.

Digitized by Google

haine commune contre le maire Bordier, rallié à Napoléon III par désir de s'élever, de sortir de sa modeste caste et d'épouser Mlle Isaure Solers.

Celle-ci appartient à une famille très en vue ; mais, comme elle est atteinte d'un innocent romantisme, c'est parmi les mystérieux affiliés de *la Société des Saisons*, qui préparent l'évasion des condamnés politiques enfermés dans le château de Foix, qu'elle découvrira son « lion superbe et généreux ». Le nouveau Hernani, quoique sauvé par Isaure, résiste... jusqu'au moment où il découvre que la conspiration à laquelle il avait voué sa vie était fabriquée par la police !

La trame du roman est spirituelle et légère ; mais elle passera au second plan pour ceux qui sauront retrouver dans ce livre charmant leurs vieilles petites villes provinciales de jadis, avec leurs manies, leurs habitudes, leurs intrigues, leurs passions peut-être profondes, mais souvent comiques. Arrivera-t-il que certains soient sceptiques, accusent l'imagination et la faconde méridionales ? Ils auraient tort. La force de Raymond Escholier, ce qui, tout de suite, l'a classé au premier plan, c'est qu'il n'invente rien, c'est qu'il a eu l'adresse, tout en demeurant bien de chez lui, de se dédoubler, de se poster en observateur devant son propre milieu originel, et de le peindre avec une virtuosité rare. Et ne négligeons pas de noter qu'il y a été aidé par l'admirable compagne qui, au cœur de Paris, a su lui garder comme une fidèle oasis de province et a apporté à son œuvre la collaboration la plus utile, la plus discrète et la plus finement nuancée.

= De l'Ariège nous passerons en Provence avec M. Emile Ripert, qui vient de nous donner deux romans : l'un, plein d'une gaîté juvénile, *Quand je serai bachelière*[1], et l'autre, lourd des plus graves problèmes, *le Double Sacrifice*[2].

Ce dernier volume pose en effet la question suivante :

La France, au cours de la grande guerre, a exposé les valeurs intellectuelles du pays, alors que d'autres nations les ont tenues à l'écart de la lutte. Cette imprudence est-elle sublime ou coupable ? A supposer que l'Etat ait voulu soustraire au péril tous ceux qui représentaient un capital intellectuel précieux pour la nation tout entière, ceux-ci auraient-ils accepté cette mise à l'écart ? Qu'on ne dise pas que de telles préoccupations ne sont plus d'actualité dans une Europe qui demain sera peut-être livrée à de nouveaux déchirements, au milieu desquels le même problème peut se poser à nouveau.

Quoiqu'Emile Ripert se soit défendu de faire un livre à thèse, il a pourtant présenté une solution au cours de

1. 1 vol. Paris, Flammarion.
2. 1 vol. Paris, édit. de *la Vraie France*.

Digitized by Google

son œuvre. Celui qui la cherche est un peintre, Olivier Pradeilles, grand prix de Rome, et fils d'un député de Provence. Réformé d'avant-guerre, refusé à sa demande d'engagement, puis auxiliaire, enfin soldat et lieutenant dans le service armé, Pradeilles passe par les états d'âme et d'opinion que symbolisent autour de lui une série de personnages bien caractérisés ; ce qui entraîne le brillant poète romancier à nous donner, comme le fit M. Georges Lecomte [1], un tableau satirique de l'envers de la guerre. Mais quelle va être la conclusion ? Il semble qu'elle soit résumée dans une note de l'un des personnages, le philosophe catholique Ernest Carrier, mort prisonnier en Allemagne :

Artistes, écrivains, philosophes, savants, dit-il, sont tombés nombreux pendant la guerre, privant la société du fruit de leurs travaux futurs [2]. En présence de cette grande déperdition du travail intellectuel, on peut se demander s'il n'eût pas été plus logique de mettre à l'abri les plus belles de ces intelligences en réservant leur effort pour les travaux de science et de beauté, dont leur pays eût bénéficié pendant et après la guerre.

On a dit que les Allemands avaient ainsi procédé, dans une certaine mesure au moins, et certains les en félicitent secrètement.

Après de longues réflexions, je crois qu'il ne faut pas regretter le geste imprudent et généreux de la France.

Le raisonnement est court sans doute qui consiste à dire : « Il fallait des chefs. Donc les plus intelligents devaient être ces chefs », car on peut être un grand artiste ou un grand savant et ne faire qu'un chef de guerre déplorable, et, par contre, bien des médiocres sont devenus, par leurs qualités de décision et quelquefois même par leurs défauts, d'excellents officiers.

Mieux vaudrait dire qu'il fallait que l'élite en tous genres donnât l'exemple. Mais encore est-il que l'élite intellectuelle, dont les signes sont peu visibles aux yeux du peuple, n'avait pas à ce sujet les mêmes obligations que l'élite de la richesse ou du pouvoir, dont les marques éclatent à tous les regards. Or, précisément, cette élite-là s'est parfois, plus que l'élite de l'esprit, dérobée aux plus grands périls en des postes habilement choisis.

Carrier préfère donc s'en remettre à l'interprétation d'une pensée de Pascal ; et il écrit : « Quand s'uniraient ensemble tous les savants, tous les poètes et tous les artistes de France, tous ces grands esprits assemblés ne vaudraient pas le cœur d'un soldat qui, sans arrière-pensée, dans un mouvement de charité, c'est-à-dire d'amour, se dévoue à sa patrie ».

Ainsi finit par penser Olivier Pradeilles, qui sacrifie, en même temps que sa vie, son œuvre future, pour sauver un de ses hommes tombé blessé dans les lignes.

1. Cf. *Bouffonneries dans la tempête*, 1 vol., Paris, Fasquelle.

2. On vérifiera avec une émotion poignante la vérité de cette assertion en feuilletant l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*, due aux efforts — combien désintéressés ! — de M. Thierry-Sandre et de l'éditeur E. Malfère, à Amiens.

Digitized by Google

Tel est ce livre passionnant, qui soulèvera bien des discussions. Et pourtant, à mon sens, il ne fait qu'effleurer la solution véritable, quand il nous dit : « Dans le domaine de l'art, personne ne remplace personne... Un poète, un sculpteur, un musicien ne sont point les ouvriers interchangeables d'une œuvre collective.. Ce qu'ils portaient en eux, si humbles soient-ils, nul autre ne le portera ».

Le fond de la question, en effet, n'est-ce point cette erreur essentiellement moderne qui ne veut connaître que des citoyens, non seulement égaux en droits, mais pareils, des numéros interchangeables, desquels à son gré l'État fait ce qui lui plaît : des juges, des législateurs, des soldats ? Quand certains peuples ont mis en réserve, pour les travaux de la paix, les intellectuels, ils ont réagi contre ces principes. Au contraire, notre organisation militaire, en faisant du docteur Jacques Rainouard, de l'Institut Pasteur, agrégé de l'Université, un simple infirmier bon aux besognes les plus infimes, suivait la bonne tradition. Elle la suivait aussi en envoyant Pradeilles, grand prix de Rome, se faire tuer, tandis que quelque obscur barbouilleur, cramponné à des politiciens, était soigneusement gardé à l'arrière. Les époques que les manuels scolaires nous présentent comme ayant été le plus férocement belliqueuses n'auraient jamais pensé à cela.

Empressons-nous de le répéter, *le Double Sacrifice* ne s'avance point jusqu'à de telles conclusions. Mais il nous les suggère, et c'est déjà beaucoup. Il serait regrettable que la défaveur qui frappe encore les livres de guerre, auprès du public qui ne veut pas réfléchir, nuisît au succès de cet ouvrage.

— On peut en dire autant du recueil où le poète Louis Payen a réuni ses meilleures œuvres, et où brûle le violent reflet de la grande tourmente [1] :

Tout est rouge, le ciel, et la terre, et la mer...

Cette *Coupe d'ombre* en effet n'a d'obscur que son titre. M. Louis Payen appartient à la génération naturiste, qui, au début de ce siècle, essaya de réagir vigoureusement contre les complications subtiles et anémiées du symbolisme. Il le sait très bien, ses sources d'inspiration nous échappent, autant que celles de M. Maurice Magre et de quelques autres de la même époque. Il y a chez eux un hellénisme factice, composé de sensualité et d'antichristianisme, et dont Jules Lemaître a, dès longtemps, révélé le vide. Mais, si nous avons toujours pris le contre-pied des opinions de M. Louis

1. *La Coupe d'Ombre*, 1 vol. Amiens, Malfère, éditeur.

Digitized by Google

Payen, cela ne nous a jamais empêché de reconnaître la souple robustesse de son talent. Il a toutes les notes, de l'éloquence claironnante aux chuchotements les plus doux. Qu'il me suffise de citer la fin de ce *Cimetière de Village* :

> Aucun souffle parmi les arbres. Pas un bruit.
> Partout de pâles fleurs dont la grâce retombe
> Autour de chaque allée, au bord de chaque tombe...
> Et soudain, dans la paix naissante de la nuit,
> Sur un chevet funèbre une rose s'effeuille...
> Est-ce, en prenant son vol, une âme qui la cueille ?

= Hélas ! Le Jardin des Lettres, lui aussi, parfois nous rappelle ce tableau mélancolique. Nous ne pouvons terminer cette chronique, en effet, sans rendre un hommage ému à la mémoire d'André Beaunier, que la mort a si brutalement frappé en plein labeur. Brillant essayiste, critique dramatique sévère et indépendant, romancier trop purement littéraire, il restera surtout comme évocateur des grands écrivains d'autrefois et de leur entourage. Son érudition et son goût étaient impeccables, et ses chroniques de la *Revue des Deux Mondes* en témoignaient régulièrement depuis une douzaine d'années. Mais il avait encore autre chose, que les études les plus appliquées et les succès les plus brillants à l'Ecole Normale ne donnent pas, cette puissance de communiquer la vie à des individualités disparues, à des groupes dispersés. Ce petit homme strictement rasé bien avant l'invasion des modes anglo-américaines, féminin et fin, derrière son lorgnon, a su comme personne ressusciter Joubert, Chateaubriand, Pauline de Beaumont, les figures variées d'une société évanouie. En le lisant, on sent qu'il les aimait, à travers son ironie et ses spirituelles boutades. Grâce à lui, ils sont encore assurés davantage de leur immortalité.

Il laisse, nous dit-on, d'importants manuscrits sur Mme de Lafayette, la comtesse de Tende, Henriette de France, et, ce qui nous touche plus encore, une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ceux qui connaissaient de près André Beaunier ne s'en étonnent pas. Nous aimons à penser que, dans cette crise terrible qui est venu le saisir en plein travail, en plein bonheur, un des versets de l'*Internelle Consolation* lui est venu ainsi tout naturellement aux lèvres, pour lui faciliter le grand passage. Il est des moments où le plus savant lettré, où l'artiste le plus délicat est singulièrement soulagé de se sentir chrétien.

Armand PRAVIEL.

Digitized by Google

LE PRODIGE DU CŒUR[1]

La bonne fête du 15 août, la frairie de Bonnal, les battaisons annoncèrent la fin de l'été. Claire n'avait reçu que de brèves nouvelles de Louise Lautier, qui ne fixait pas encore la date de son arrivée aux Ages.

Elle cachait toujours mieux sa peine. Elle parlait maintenant du départ de Simon sur un ton apparemment calme. Quelquefois, les dents serrées, elle disait à l'enfant :

— Quand tu seras là-bas, il faudra que tu vives comme ici, sagement, sans oublier les prières que je t'ai apprises. Et, mon petit, tu prieras pour moi.

Insensiblement, par une volonté lente, elle s'était composé une mine plus sévère. Elle ne riait plus comme autrefois, ou bien c'était par à-coups, précipitamment, comme on sanglote. Des heures entières, un étrange poids la courbait; elle ne parlait que rarement et par nécessité.

— Quand il s'en ira, songeait-elle, il souffrira moins de quitter une femme comme moi, si triste. Les enfants aiment celles qui savent rire.

Elle en vint à le repousser doucement, quand il se précipitait dans ses bras comme autrefois, au retour de classe. Simon s'en étonnait; à la longue, il devina un mystère qu'il ne pouvait percer. Parfois, après des jours où elle refoulait son cœur, Claire l'étreignait avec une ardeur subite, puis elle dénouait vite ses bras et l'éloignait à la hâte. Tous ceux qui la connaissaient trouvaient qu'elle avait beaucoup changé. Quelque chose l'avait peu à peu desséchée. Sa figure pleine, au teint chaud, se creusait aux tempes, près de la bouche, et deux traits d'ombre lui barraient à présent les joues. Elle,

1. *Copyright by* Charles Silvestre, 1925. — Voir *le Correspondant* des 10 et 25 décembre 1925.

Digitized by Google

qui avait toujours eu la taille forte, elle recoupait ses robes pour les empêcher de glisser.

— Maîtresse, disait Jacquier, il y a du vilain qui vous ronge.

Ses bras devenaient plus lourds et ses mains lui faisaient mal, quand elle trayait les brettes.

— Je deviens vieille, voilà tout, répondait-elle aux gens qui s'inquiétaient de sa santé.

Elle suivit avec plus d'assiduité les processions rustiques où l'on demande la guérison de l'âme et du corps. Elle allait sur la colline prier la Vierge du sanctuaire, qui se dresse dans une poignante solitude. Elle s'agenouillait, laissait tomber son front sur ses mains jointes; aucune parole ne sortait de sa bouche; tout son cœur, au fond d'elle, n'était qu'une grande imploration silencieuse. La Vierge savait mieux qu'elle ce qu'il fallait souffrir pour mériter l'espérance.

Claire se donnait toute avec ce qu'elle savait d'elle et même avec ce qu'elle en ignorait. Elle fréquenta les bonnes fontaines qui font leur lueur secourable dans les bois, près des hautes croix de chêne et sous leurs bras étendus, où tant de poitrines humaines, à l'exemple du Seigneur, ont saigné invisiblement pour des sacrifices secrets.

Chaque semaine, elle cherchait un appui auprès de l'abbé Remier. Elle lui annonça le prochain mariage de Louise Lautier avec l'homme qui l'avait poussée dans l'abjection. Elle ne le connaissait pas, mais elle le regardait comme l'image même du démon. Ce soir, elle parla longuement pour se délivrer :

— Parfois je me suis laissé prendre à des sentiments égoïstes et j'aimais peut-être Simon pour moi-même. A présent, je suis détachée. J'ai accompli mon devoir en élevant cet enfant, et j'avais assez de force pour le laisser partir sans me plaindre. Ce mariage a tout changé. Puis-je supporter que Simon vive près de l'homme qui a corrompu sa mère, navré le cœur de mon frère ? Non, je ne le peux. Ce n'est pas de moi qu'il est question, mais de l'âme et de l'honneur de Simon. Il est encore sans défense...

Alors elle pleura dans ses mains :

— Sans défense, il est sans défense...

L'abbé Remier la guida avec prudence. Il s'efforça de l'apaiser, mais il sentait bien que le cas était grave. Il dit :

— Il faut prier. Là est la source de lumière. Ne vous laissez pas aller au doute ni à la haine. C'est l'espérance de Dieu qui garde tout.

Digitized by Google

Claire, en revenant aux Ages, s'arrêta souvent en chemin. La route qu'elle faisait jadis d'une seule traite lui paraissait interminable. En montant la côte à petits pas, elle était prise d'essoufflement; elle portait un cœur trop lourd.

***

L'automne montra sa première ardeur; la vallée parut s'élargir pour livrer passage à quelque immense miracle. Une flamme secrète brûlait dans les bois et sur les eaux. L'enchantement annuel descendait de l'étoile du soir et ne touchait que la pointe des arbres avant de glisser le long des branches pour se répandre à terre. Un empire de brumes et d'or végétal naissait; la rivière, l'étang de Bonnal, la moindre source appelait une lumière de songe. Des semaines passèrent. Les champs devinrent plus beaux que le ciel. L'air était d'une sonorité étrange; partout frémissait une couleur de feu léger dans les feuillages plus tremblants. L'horizon s'éloignait et rompait son cercle sous la poussée d'une ardeur mystérieuse.

Claire s'asseyait le soir, près de Simon, sur le banc du seuil. Sa figure était pâlie et plus creusée; ses yeux sombres paraissaient agrandis. Elle avait dû louer une petite de quinze ans pour aider aux travaux du ménage et de la grange, Jeannette ne pouvant suffire à la besogne toujours pressante.

Jacquier grognait :

— Notre maîtresse, qu'est-ce que vous avez contre vous ?

Il ne l'interrogeait pas davantage. Un jour, elle lui répondit avec une douceur qui le toucha :

— Occupez-vous de Simon, je suis trop lasse pour le distraire.

Vers la fin du mois d'octobre, elle cessa de travailler. Elle abandonna les soins du ménage à Jeannette. Elle se tenait près d'une fenêtre et reprisait lentement le linge de Simon, en songeant que bientôt elle serait seule dans cette maison. Elle s'habituait à cette pensée. Elle en faisait entrer la pointe au fond de son cœur. Elle ne pouvait que supplier Dieu qu'il gardât Simon du mal et de tout danger. Dans sa douleur, il y avait la profonde paix du bien accompli. Elle attendait une sorte de prodige, et elle aurait voulu en être déchirée; la graine meurt sous la pousse neuve. Mais elle n'était qu'une faible femme avec trop d'amour. Souvent Simon la surprenait au milieu de ces tourments

Digitized by Google

obscurs; c'était lui maintenant qui racontait des histoires pour tâcher de l'égayer. Il avivait, sans le savoir, la plus grande peine du monde.

***

Comme novembre approchait, Claire dut s'aliter. Le médecin de Bonnal, M. Vardier, fut mandé à son chevet. Il déclara qu'il s'agissait d'une grippe, compliquée d'anémie. Quelques soins appropriés et la malade guérirait comme par enchantement, en cette terre des Ages où soufflait l'air le plus pur.

Le temps était pluvieux; l'eau, d'où étaient nés tant de beaux feuillages, allait les reprendre et les dissoudre. Le ciel s'éclaira, et dans la cour un tilleul à la tête ronde ne gardait plus qu'un arc de feuilles d'or pâle, tel une lune qui s'effile peu à peu.

Claire voulut se lever; elle avait été mécontente que l'on appelât le médecin. Elle n'éprouvait qu'une grande lassitude. Pour montrer que c'était là un malaise passager, elle se remit, tant bien que mal, à travailler dans la cuisine. Mais elle ne put longtemps continuer; elle avait des étourdissements brusques. En ces moments, elle s'appuyait des deux mains à la table, pour ne pas tomber, et souriait pour cacher cette faiblesse étrange qui lui faisait peur.

— Voilà ce que c'est d'avoir fait la paresseuse au lit, disait-elle.

Simon se montra si affectueux, si tendre qu'elle en fut toute remuée. Il lui prenait sa figure amaigrie, à deux mains, et il la baisait sur les yeux et les joues creuses. Elle le repoussa bientôt avec violence, souffrant terriblement de ces caresses et de ces regards qui lui enlevaient en un instant le courage qu'elle amassait. Alors son cœur se fondait; le tremblement de sa bouche annonçait les larmes; et, s'éloignant, elle égrenait des prières.

Jacquier sentait qu'une menace tournait sur la maison. Le soir, en revenant de labourer, il regardait Claire à la dérobée et il grognait. Il l'avait connue forte et pleine de vie. Quel mal la changeait ainsi ? Ses moindres mouvements étaient lents; elle s'immobilisait, des heures. Son regard paraissait plus doux, mais la bouche faisait un trait blême. Jeannette l'interrogeait sur les choses de la maison, pour lui redonner goût à l'ouvrage, mais elle répondait :

— Tu sais bien ce qu'il faut faire.

Digitized by Google

Elle ne s'abandonnait pas au doute, mais son âme ardente amenuisait le corps; elle n'y prenait pas garde.

Simon devinait les sentiments secrets qui la travaillaient. Quand elle ne le repoussait pas, il venait s'asseoir sur un tabouret, à ses pieds, et il lui faisait la lecture dans les livres que l'instituteur lui avait prêtés. Un jour, comme elle se penchait sur lui, il vit tomber sur la page qu'il lisait une grosse larme qui s'y écrasa. Alors, n'y tenant plus, il s'écria :

— Maman Claire, pourquoi changes-tu comme ça ? Je suis toujours ton petit.

Elle avait caché sa figure dans ses mains, il les écarta doucement, et il regardait ces yeux rougis, creusés. Elle respira avec force, et, quand elle put parler, elle dit :

— Il ne faut plus me faire la lecture, Simon. Je t'aime toujours, tu le sais bien.

Il se leva du tabouret où il était assis. Il caressa timidement les mains trop blanches, appuyées sur les genoux; puis, avec le sentiment d'un mystère trop grand pour lui, il s'en alla dans le bûcher où personne ne pourrait le voir pleurer.

***

En ce pays que le vent dépouillait de ses feuillages, on labourait. Dans l'enveloppement des brumes, on entendait tinter la chaîne de la charrue, souffler la paire de bœufs, et des cris éveillaient des espaces inconnus. En ce mois, les travaux des anciens âges revenaient dans ces champs morcelés qui se doublaient de mystère. C'était toujours la même marche, cette hâte lente d'où coule la pensée avec le sang.

Jacquier put mener à bien les labourages. Le vieil acharnement qui triomphe des pluies et des vents le reprenait; il s'agissait d'accomplir ce qui était tracé et qui ne changeait pas, comme la forme du grain de blé.

Mais, quand il revenait des champs, il s'affligeait de voir Claire assise près du feu, courbée. Dans le pays, on s'étonnait qu'elle eût vieilli aussi brusquement. On disait sous le manteau des cheminées, à la veillée, que cette lassitude n'était pas naturelle.

Un jour, une femme de Ballanges, qui connaissait beaucoup de secrets, presque tous perdus aujourd'hui, dit à Jacquier :

— Mon pauvre, regarde bien, l'enfant est trop beau et

Digitized by Google

trop fin. Claire n'est pas sa mère et elle l'a élevé aussi bien qu'une bonne mère. M'est avis qu'elle lui a donné plus que son sang. C'est pour ça qu'elle périt. Quand on tire de l'eau, il faut qu'elle passe ailleurs.

Les jours s'écoulaient. Claire paraissait toujours plus appesantie. Peu à peu, de vieilles gens vinrent la voir à la faveur des plus futiles prétextes, et ils la regardaient avec une grande curiosité. En s'en allant, après avoir parlé des choses de la maison et des champs, ils lui conseillaient des tisanes d'herbes, des pratiques secrètes. Elle souriait, haussait les épaules et s'écriait qu'elle n'était pas malade. Un soir, Jacquier, n'y tenant plus, lui dit :

— Maîtresse, rien ne vous fait mal, et c'est bien plus dangereux ! Moi, j'ai trouvé ce qui vous tient. Il faut défaire « l'encontre »[1]. On vous a jeté un sort.

Claire avait horreur de la superstition, dont quelques vestiges subsistaient, çà et là, dans ce pays. Elle rabroua le bonhomme et lui demanda de ne plus s'inquiéter. Si, quelques jours, elle avait été obligée de s'aliter, elle allait à présent, beaucoup mieux. Il ne s'agissait que de faiblesse, il fallait seulement prier Dieu.

Jacquier se tint coi; mais il s'attardait à son idée. Pendant une semaine il fut soucieux. Il désirait que Claire écoutât ses conseils et vînt avec lui faire visite à la vieille Pouraud qui nichait dans l'étrange village désert où habitaient les fées. On ne savait pas l'âge de cette femme; les uns disaient qu'elle avait au moins quatre-vingt-dix ans, les autres, qu'elle venait de franchir les cent ans. Le maire de Bonnal, Jantou Prufaud, petit propriétaire, ami du progrès, mais qui voulait que son fumier restât à sa porte, tenta vainement de la décider à entrer à l'hospice. La commune lui fournissait quelques pains par mois. Elle avait la réputation d'être sorcière, mais bonne femme. Quelques jeunes filles allaient encore la voir, en cachette, pour faire disparaître par enchantement des verrues ou ces rougeurs qu'on appelle : feu sauvage. Les vieux connaissaient sa puissance; elle était défaiseuse de sorts ou releveuse d'encontres. Autrefois, il y avait seulement trente ans, beaucoup lui demandaient une aide, un appui, en cette campagne où la solitude entretient tant de mystère. En façon de merci, on lui apportait une bouteille de vin, un bout de lard ou de salé; elle n'acceptait jamais d'argent. A présent, elle ne sortait plus de son trou,

1. Mauvais sort.

Digitized by Google

sauf une fois par semaine pour aller chercher son pain.

Jacquier la considérait avec respect, l'ayant vue jadis dans tout son prestige. Elle relevait l'encontre et il savait bien, lui qui n'ignorait rien des choses de la campagne, qu'il y en avait de plusieurs sortes : l'encontre d'air qui vient par refroidissement et coup de vent pluvieux ; celle de terre qui apporte rhumatismes, goutte, enflure du corps produite par la fraîcheur du sol d'où s'échappe le poison des vipères et autres bêtes à venin. Après une journée de dure besogne, on s'étend sur le pré, à l'ombre, lorsque le sang est bouillant ; de là des maux qui travaillent les membres et courent dans les os jusqu'à la mort.

Il avait demandé secours à la mère Pouraud ; il s'en était bien trouvé. Dans son verger mangé d'orties et de plantes sauvages, se trouvait un puits à la margelle écroulée ; crapauds, salamandres, grosses couleuvres y venaient à la chaude saison. C'est cette eau-là qu'elle avait puisée pour la faire chauffer sur un feu de sarments de vigne. Elle s'était mise à genoux, et, dans le liquide soulevé à gros bouillons, elle avait jeté les sarments calcinés. Elle observait leurs mouvements divers en marmonnant des paroles.

Jacquier but de cette eau charmée... Elle se servait aussi d'aubépine blanche. Quand les charbons tournaient dans une fiole, en frôlant les parois du pot, il s'agissait d'un mal du bras ou des jambes ; et de la tête, s'ils montaient vers le goulot.

La mère Pouraud défaisait le soleil. Elle remplissait d'eau un verre, le couvrait d'un linge et le retournait. Si les bulles d'air s'élevaient d'une certaine façon, le plaignant avait attrapé le soleil, mais elle disait des syllabes secrètes et le soleil quittait la peau du malade où il n'était pas à sa place. Elle jeûnait, cela lui était facile, et son jeûne, coupé de croûtons de pains et mêlé à des prières, chassait les fièvres.

Dans la semaine qui précède la fête des morts, Jacquier, ayant achevé sa besogne, entra dans la chambre de Claire, ouvrit l'armoire et prit en hâte un de ses corsages qu'il roula avec soin. Si la souffrante ne pouvait l'accompagner, un peu d'étoffe, pourvu qu'elle eût touché son corps, permettait de défaire l'encontre. Claire n'était pas malade, mais il fallait lui enlever cette fatigue mystérieuse qui pesait sur elle.

Jacquier prit un bâton, alluma une lanterne et fit en sorte que sa maîtresse ne s'aperçût pas de son manège. A travers champs, sous un ciel pluvieux, dans la rage du vent

Digitized by Google

d'Ouest, il gagna le village désert. Il s'en allait gravement et soupirait qu'il n'y eût guère que lui et quelques vieilles gens pour croire encore aux puissances cachées. Bientôt il devina dans l'ombre la ruelle où s'ouvraient des seuils fracassés et où nul n'entrerait plus. Il vit briller la goutte jaune d'une lampe dans une maison basse à une seule pièce. Il s'approcha de la fenêtre et, près du feu, il aperçut la vieille Pouraud qui se chauffait, assise sur un escabeau. Dans un coin, sur un coffre, des poules noires dormaient, la tête sous l'aile; un chat au poil roussi les regardait, immobile.

Il frappa la porte de son bâton. Un cri aigrelet lui répondit. Il leva le loquet et il entra, tellement saisi qu'il oublia de souffler sa lanterne. Elle tourna vers lui une tête énorme où les traits, autour du nez recourbé, se resserraient comme par un cordon tiré sous la peau. Elle regarda Jacquier; ses yeux, cerclés d'une membrane rouge, clignotaient, et elle étirait son cou fripé, tel un linge qui a trop servi. Elle marmonna :

— Assieds-toi, souffle ta lanterne.

Il la souffla et s'assit sur une chaise boiteuse. Elle se taisait, appuyant de nouveau son front dans ses mains usées. Il tenait les paupières mi-closes, il attendait qu'elle parlât. Elle dit enfin :

— Tu ne viens pas pour toi, mon fi. C'est pour Claire des Ages, ta bonne maîtresse...

Il expliqua qu'il avait apporté un de ses corsages. Il le tira de sous sa blouse. Elle le palpa, pencha dessus sa tête pesante :

— Mon fi, souffla-t-elle avec tremblement, je ne peux rien faire. Elle n'a pas de mal.

— Mais, vieille, elle est toute changée. Elle a quasiment fondu, et me semble qu'elle n'a plus de vie.

— Oui, c'est un feu qui n'est pas d'ici. Elle s'en va... très loin. Tu ne peux pas la suivre, ni moi. Elle a donné ce qu'on ne peut point payer sous le soleil.

Les poules noires remuèrent un peu sur le coffre, et le chat jaune regardait brûler les braises. La mère Pouraud ne parla plus; le vent ronflait entre les ais disjoints de la porte. Tout à coup elle parut s'éveiller :

— J'ai vu le petit. Il ne m'a pas vue. Il est tourné comme un bon fuseau. Les deux Dames le gardent.

Jacquier s'écria :

— Vous pouvez relever l'encontre. Claire des Ages n'est plus la même.

Elle repartit :

Digitized by Google

— Il n'y a pas d'encontre, mais les Anges l'ont entendue prier. Elle est plus forte que moi. Je n'ai que les eaux, les petites plantes, le feu... Il faut se taire.

Il se leva, posa sur le coffre un bout de salé en offrande.

— Je vais rallumer ma lanterne à votre feu, dit-il.

Il prit des brindilles qu'il enflamma, mais elles s'éteignaient. quand il les approchait de la chandelle. Alors, plein de peur obscure, il regarda la mère Pouraud.

— Tu vois bien, dit-elle, mon pauvre ! La lune est levée sous le nuage. Tu peux partir comme ça, sans lumière.

Il voulut parler, mais quelque chose le tenait au cou. Et il comprit qu'il n'avait plus qu'à s'en aller.

***

Claire, en ces jours pluvieux et ventilés, ne quittait guère la maison. Elle considérait les travaux du ménage et de la ferme sans avoir même le désir d'en prendre sa part. Elle se sentait comme détachée du monde; sa peine s'allégeait. Simon, bientôt, partirait pour la ville, loin d'elle. Par des paroles et des silences, elle avait la force de l'habituer à cette pensée. Dans ses nuits de veille, elle demandait à son frère défunt de tout conduire. Elle savait bien qu'on ne pourrait tout à fait l'enlever à l'enfant et qu'une divine puissance domine tous les départs. Elle ne s'appartenait plus, ayant donné ses jours passés et à venir. Il lui semblait que Dieu avait reçu ce don silencieux.

La fête des morts arriva. Claire, avant le jour, se leva et vint sur le seuil; les branles coutumiers frappaient les bords de l'horizon noir, où, sur un point, naissait une sorte de vapeur blanche. Elle écoutait le son de la cloche, assourdi, qui, parfois, se perdait dans le vent tournant. Elle se souvenait de semblables crépuscules, quand sa mère allumait sa lampe plus tôt que de coutume. Elle et son frère s'éveillaient dans cette aurore des défunts qui demandent le souvenir du cœur périssable et la prière de l'âme éternelle. Ramenant son manteau sur sa poitrine, comme le soleil se levait :

— Mon frère, inspire-moi. Tu as donné ta belle vie, je voudrais donner la mienne pour cet enfant qui sommeille encore. Il va partir, mais il ne faut pas qu'il soit perdu.

Elle revint dans la chambre. Simon dormait, elle ne l'éveilla pas. Depuis deux mois, elle n'était pas allée à Bonnal, à cause de ces faiblesses étranges qui la prenaient. Mais, ce

Digitized by Google

matin, une ardeur profonde la tenait. Elle accompagnerait Simon à l'église pour honorer la tombe de famille.

Elle l'habilla d'un vêtement noir qu'elle lui avait fait tailler pour cette fête, où ce serait crime d'oublier. Lorsque, tous les deux, ils eurent dit leur prière, devant un crucifix qui dominait de ses bras le portrait du capitaine Lautier, Claire attira l'enfant contre elle.

— Simon, c'est la dernière fête de Toussaint et des Morts que tu passeras ici. Dans quelques mois, tu seras dans la ville. Mets-toi à genoux et prie pour moi, mon petit.

Il avait envie de pleurer, mais il s'agenouilla, tandis qu'elle restait debout, en appuyant légèrement ses mains sur sa tête.

A mi-voix, elle demanda :

— Redis avec moi les paroles que je vais prononcer : « Jésus qui avez souffert, ayez pitié de Claire Lautier. Elle voudrait vous servir et elle ne sait plus en quelle route elle est arrivée. Que son frère, le bon capitaine Lautier, vous parle d'elle, il est tout près de Vous, et Vous l'écouterez. A votre exemple, il a été couronné d'épines et pas une goutte de son sang n'est perdue ».

Simon répétait avec Claire chaque mot de cette prière et une flamme blanche montait en lui, toute la pureté de son âme, qu'une plus grande âme guidait. Elle reprit en tombant à genoux, et il y avait dans sa voix le tremblement des larmes qui éclairent :

— Jésus, ayez pitié de Claire Lautier. Prenez-là, si c'est votre volonté. Et moi, je suis un petit garçon qu'elle a tenu par la main. Ayez aussi pitié de moi. Ouvrez les yeux de *Louise* que le capitaine Lautier a aimée et qui...

Simon sentait qu'elle allait suffoquer d'angoisse, mais ces paroles étaient pour lui mystérieuses. Elle murmura :

— Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons.

Elle redit, tandis que Simon, tourné vers elle, s'étonnait de ne voir en ses yeux aucune larme :

— Comme nous pardonnons.

Elle releva dans ses bras l'enfant et, comme il allait pleurer, elle se mit à sourire et elle s'écriai :

— C'est aujourd'hui la fête des Saints et il ne faut pas pleurer.

***

Le jour des morts, Claire vint à Bonnal avec Simon. Toujours la même faiblesse la tenait. Elle avait fait un dur effort pour assister à la messe. Elle s'était privée de la com-

Digitized by Google

munion, ne pouvant à jeun accomplir le chemin qui maintenant lui paraissait si long.

Sur la place, les gens de campagne étaient rassemblés. L'église, à peu près vide pendant les offices de l'année, se remplissait, en ce jour, d'une foule qui débordait le parvis. Après le *Libera* chanté au cimetière par un soir de bruine, les fidèles allèrent se courber sur leurs tombes. Le buis des Rameaux, aux mains de femmes enveloppées de cape noire, répandit sur les pierres funèbres l'eau bénite. Les jeunes gens de ce pays que les souffles de ce temps avaient désemparés, les garçons en veston de ville, les filles en robes courtes et coiffées de petits chapeaux à la mode écoutaient en ce moment le vent du mystère. Demain, ils oublieraient, jusqu'à ce que la mort parût sur le seuil de leurs maisons. Quelques années avaient suffi à changer leurs vêtements, alors qu'un demi-siècle ne l'aurait pu; mais aujourd'hui ne les retenait au passé que le souvenir des défunts. Beaucoup voyaient encore le visage qu'ils montraient pendant leur vie, penchés sur leur berceau d'enfant, au chant d'une bonne vieille chanson. Dans le grand trouble et le tourment de l'époque, il semblait qu'il n'y eût plus guère, sur les horizons de l'âme, que la lanterne des morts où brûlait la sombre flamme inextinguible.

Claire mangea à midi chez des parents; elle n'aurait pas eu la force de regagner les Ages après la messe et de revenir au cimetière où le prêtre, après l'ornement d'or, revêt la lourde chape noire. Ceux qui la connaissaient la regardaient avec étonnement. De braves gens, qui ne savent pas déguiser leur pensée, lui dirent en face :

— C'est toi, Claire des Ages. Tu aurais mieux fait de ne pas venir. Tu as donné tes couleurs au petit.

Le jour tombait, dans une pluie silencieuse; elle prit le chemin des Ages. Simon entendait le souffle rauque de sa respiration. Au pont de Chanaud, elle s'arrêta; son cœur battait vite, comme si elle avait couru. Simon la vit blêmir :

— Je voudrais pouvoir te porter, maman Claire. Quand je serai grand, je le pourrai.

Elle ne répondit pas et vint s'asseoir sur la rampe du pont. Elle dit enfin :

— Je me suis levée trop tôt ce matin.

La nuit descendait; la rivière coulait dans un rouleau de vapeurs. Claire se ressaisit et prit l'enfant par la main.

— Petit, tu prendrais froid ici.

Quand elle se fut engagée dans l'étroit chemin tournant,

Digitized by Google

elle cassa une branche de frêne pour s'y appuyer. Elle soupira tout en marchant :

— Il faudra que j'achète un mulet. Notre âne a fait son temps. Mais tu vas partir, Simon.

Il l'embrassa et lui promit qu'il viendrait tous les ans la voir aux Ages.

Elle desserra son étreinte ; elle ne pouvait plus, comme autrefois, porter le poids de l'enfant. Elle s'arrêta encore à mi-côte et elle murmura :

— Ah ! comme j'ai hâte d'arriver. L'an passé, je montais si facilement cette côte.

L'ombre tournait dans les bois mystérieux.

***

Jacquier acheta à la foire de Bellac un mulet et une carriole. Il vendit le vieil âne, dit Tournebroche, à une marchande de légumes qui habitait à Villemonteil. Elle le paya un bon prix. A défaut de vigueur, il avait beaucoup de sagesse.

Jeannette et la petite servante faisaient tant bien que mal la besogne, Claire ne s'en inquiétait pas. Elle possédait assez de terres et d'argent. Ce beau domaine des Ages avait toujours appartenu, de mémoire d'homme, aux Lautier qui faisaient figure de bourgeois campagnards. Aujourd'hui, il valait au moins cent mille bons francs. Depuis qu'elle avait cessé de travailler, Claire se demandait où iraient ces champs pleins de la force de sa maison, si elle venait à mourir. A présent, *elle pensait* paisiblement à la mort, à ce royaume où ceux qu'elle aimait attendaient l'éveil.

Un soir de la mi-novembre, elle fit atteler le mulet. Conduite par Jacquier, la voiture eut bientôt fait d'atteindre Bonnal et de s'arrêter à la porte de M. Vantaud, notaire de campagne, qui gardait dans ses archives les actes de la famille Lautier. Elle portait, dans un sac à main, un testament en bonne et due forme où elle faisait de Simon, lorsqu'il aurait atteint sa majorité, son légataire universel, avec la condition expresse que le domaine des Ages ne pourrait être vendu.

M. Vantaud, petit homme aux cheveux blanchis, plein de courtoisie et de bonhomie rustique, invita Claire à se reposer au salon, mais elle avait hâte de revenir aux Ages. Jacquier l'attendait sur le seuil, les rênes en main. Elle prit place dans la carriole. Comme il était quatre heures du soir, les enfants

Digitized by Google

qui habitaient loin du bourg sortaient de l'école. Claire appela Simon. Il monta sur le banc, tout près d'elle. Il se mit à parler des travaux et des jeux de sa classe. Maintenant ses camarades étaient bien gentils et ne le faisaient plus souffrir. La voiture gagna au trot le pont de Chanaud. Claire écoutait l'enfant et s'appuyait un peu sur lui.

— Parle, toi aussi, demanda Simon, tandis que le mulet soufflait dans la côte.

Il tombait une bruine qui vernissait les feuilles mortes. Il y avait à l'Ouest des troupes de nuages noirs qui attendaient que le vent se levât pour reprendre leur marche monotone. C'était le temps de la chasse volante et du cavalier ténébreux, dont on parle sous le manteau des cheminées, aux veillées. On entendait vers la mi-nuit un ronflement de naseaux et le battement sourd des sabots qui brillaient quand la lune paraissait.

La voiture entra dans la cour, et Jeannette présenta à Claire une lettre que le facteur avait portée aux Ages, pendant son absence. Elle eut à peine besoin de regarder l'adresse. Simon alla faire ses devoirs sur la table de la cuisine. Elle savait bien ce que lui apportait cette enveloppe. Elle lut d'un trait toute la lettre. Louise Lautier arriverait aux Ages après-demain 20 novembre, et, cette fois, elle emmènerait Simon avec elle à Paris. Claire se roidit; plusieurs fois, elle murmura :

— Viens à mon secours, mon frère. Que je sois courageuse comme toi.

Puis, le visage calme, elle s'approcha de Simon qui penchait sa tête en écrivant, et dit, sans une brisure dans la voix :

— C'est la dernière fois que tu travailleras ici. Ta maman va venir et te conduira avec elle à Paris. Tu feras un grand voyage, mais tu ne m'oublieras pas. Je garderai ce cahier où tu écris.

Simon revit par le souvenir sa mère si belle, si gracieuse, comme si elle était déjà près de lui. Il leva vers Claire son front où s'ébouriffaient ses cheveux blonds.

— Il faudra que tu viennes avec nous.

— Je serai toujours avec toi, mon petit. Ne travaille pas ce soir. Je ferai prévenir M. Salvat que tu quittes l'école. Moi, je garde ces livres, ces cahiers. On t'en achètera d'autres là-bas. Tu veux bien me les donner ? Va te chauffer au coin du feu. Tu n'auras pas un feu comme celui-là, là-bas.

Il noua ses bras au cou de sa tante :

Digitized by Google

— Laisse-moi, Simon. Je n'ai pas enlevé mon chapeau. Je vais revenir.

Elle alla dans sa chambre, d'un pas lourd, comme si elle saignait en dedans.

Puis, de ses mains qui tremblaient, elle chercha dans la commode la boîte où était enfermée la photographie jaunie de Jean Renaud, celui qu'elle n'avait pu aimer sur la terre et qui était parti plus loin que les collines de ce pays, très loin, dans le ciel. Elle y glissa les livres et les cahiers de Simon. Cela fait, elle se tourna vers le portrait du capitaine Lautier, silencieuse, la figure brûlante et sans larmes, comme si elle attendait une réponse qui arrivait dans l'ombre, à travers des espaces sacrés.

***

Le 20 novembre, dès le point du jour, Claire éveilla Simon. Il revêtit son habit des jours de fête que, la veille, elle avait repassé. Dans la pochette de la veste, elle glissa un mouchoir de fine toile. Elle posa sur la chère petite tête le béret de drap. Jacquier attela le mulet, et il releva la capote, car le temps était à la pluie. Il poussait des jurons étouffés et il avait l'air de mâcher quelque chose de bien amer. Quand tout fut prêt, Simon vint s'asseoir sur le banc. Il ne disait rien, encore tout ensommeillé, partagé entre l'attrait si fort de l'inconnu et ce grand regret qui rôdait autour de la maison. Jacquier monta dans la voiture. Claire se tenait sur le pas de la porte; le vent pluvieux mouillait sa figure pâlie, ses cheveux gris, sans qu'elle parût s'en soucier. Soudain elle courut chercher une couverture et recommanda à Jacquier d'en bien couvrir Simon.

La voiture se mit en marche, dans le jour qui se levait; Claire se hâta de rentrer dans la salle. Elle s'étonnait de se sentir plus forte. Aidée de Jeannette et de la petite servante, elle prépara les déjeuners, apprêta le lit dans la chambre où Louise coucherait avec Simon. Elle mit tout en ordre comme si elle allait recevoir un hôte extraordinaire. Elle frotta d'un chiffon de laine les armoires de cerisier, l'horloge qui marquait des minutes dont le battement scandait tant de mystère. Sur la table, elle étendit une nappe blanche fleurant la lavande. Elle y posa de belles tasses de Limoges pour y verser le chocolat au lait, car Louise Lautier n'aimait guère la soupe. Là elle partagerait, pour la dernière fois peut-être, le pain des Ages avec l'enfant. Les moindres choses prenaient une gravité, un poids

Digitized by Google

nouveau, comme si elles rendaient, en ce moment, tant de vie secrète qui les avaient pénétrées en silence depuis des années.

Jeannette malmenait ses casseroles et grondait entre ses lèvres bridées des mots confus.

— Chaque soir, jusqu'à ce que Louise parte avec Simon, dit Claire, il faudra que tu prépares de l'eau chaude pour les boules de grès. Cette maison est froide.

Elle s'aperçut que les cuivres de la batterie étaient enfumés ; elle demanda à la servante de les frotter pour qu'ils reluisent bien : ce serait plus gai au regard. Ayant veillé à ce que la maison parût dans un état de propreté parfaite, elle vint s'asseoir près du feu, sur une chaise basse. Elle pria Jeannette de bourrer les landiers de ces fagots et de ces souches qui font des brasiers. Elle ramena sur ses épaules son fichu de laine et tendit ses mains vers la flamme. Tant-Belle se coucha près d'elle.

Il y avait dans la salle un silence comme de quelqu'un qui retient son souffle et qui attend. Avant de sonner neuf coups, l'horloge fit entendre un craquement, égrena l'heure et reprit dans une paix profonde sa course réglée. Claire considérait le feu qui perçait le bois de ses vrilles et qui, de temps à autre, faisait des virgules de couleur. En ce moment, elle ne pensait à rien, étourdie.

Soudain elle entendit la voiture qui tournait dans la cour, le rire de Louise Lautier et les paroles joyeuses de Simon. Alors elle se leva, vint sur le seuil, pleine de ce courage qui avait porté là-bas son frère le capitaine au devant de la mort sanglante. Elle murmura des mots d'accueil et montra une figure paisible. Louise la tint embrassée, puis, se reculant, elle s'écria :

— Ah ! comme vous avez changé. Vous avez fait une maladie.

Claire secoua la tête et regarda celle qui entrait en tenant Simon par la main, une belle femme avec le même visage brillant, les mêmes grands yeux doux et ce parfum que le vent aigre ne pouvait dissiper.

Jacquier apporta des bagages et deux valises de cuir. Claire les fit déposer dans la chambre. Comme Louise étreignait Simon et le couvrait de caresses, elle dit :

— Je vous laisse tous les deux un moment. Je vais servir le déjeuner.

Louise et Simon mangèrent de bon appétit. Claire se tenait près d'eux, debout. Comme ils lui prêtaient peu d'attention, elle s'en alla sans bruit et resta quelque temps dans la grange.

Digitized by Google

Simon ne cessait d'admirer sa mère; l'enchantement qui l'avait déjà saisi recommençait. Louise s'émerveilla devant le le grand feu de bois et elle fit glisser son manteau sur ses épaules mi-découvertes. Elle prit Simon sur ses genoux.

— Tu ne me quitteras plus. Tu verras comme tout est beau et facile, là-bas.

Alors il se pencha à son oreille et dit :

— Il faudrait emmener avec nous maman Claire.

Louise devint pensive :

— Je le veux bien, Simon, si elle le veut elle-même...

Claire rentra dans la salle; elle tenait ses mains croisées sur sa poitrine. Simon s'élança vers elle, mais elle le repoussa doucement.

Louise, à présent, parlait de la vie qu'elle allait mener avec l'enfant. Ils habiteraient dans un appartement de la plaine Monceau; ils y trouveraient le confort. On avait tout prévu : éclairage, ameublement, chauffage, tentures aux couleurs choisies et jusqu'à la voiture pour les promenades. Simon vit luire, au cou de Louise, un collier dont les grains se perdaient sous le corsage.

— C'est un collier de perles. Il est superbe. Il vaut bien une grande terre avec une grande maison. Regardez-le, Claire.

Tout à coup elle se leva et vint dans la chambre. Elle avait à peine eu le temps d'enlever son chapeau de voyage. Elle demanda de l'eau chaude. Après une heure, elle parut dans la salle; elle avait changé de robe, et l'étoffe était coupée à souhait pour exalter la ligne admirable de ses épaules et de ses bras demi-nus. Son visage avait l'air d'une chose très précieuse, vivifié par les yeux éclatants. Simon la trouvait si belle qu'il était pris de timidité. Elle l'embrassa comme pour lui montrer qu'elle n'était pas un être de féerie.

Jeannette, qui n'avait pas désserré les lèvres, apprêtait le le repas de midi et elle faisait un hachis pour relever une gibelotte. Louise, qui semblait offensée par ces odeurs de cuisine, se tourna vers Claire et lui demanda si elle pouvait s'entretenir avec elle. Simon resterait avec Jeannette. Claire fit un signe de tête et vint avec Louise dans la chambre.

Louise Lautier ouvrit une de ses valises et elle en retira une robe de soie noire.

— J'ai apporté cela pour vous.

— La couleur est bien choisie; c'est celle que j'aime. Je vous remercie.

— Je vous ai tenue au courant de ce qui arrivait, dans ma dernière lettre. J'ai hésité longtemps à me remarier; je ne

Digitized by Google

pouvais, cette fois, refuser; il y va de l'avenir de Simon et du mien. Celui que je vais épouser est très riche et il m'aime beaucoup.

— Et vous le connaissez depuis longtemps, dit Claire. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas parler de cela, ici, où l'âme de mon cher frère est toujours présente.

Il y eut un silence où passait la rumeur des arbres battus par le vent pluvieux de ce mois des morts. Claire se tenait debout, appuyée sur la commode où était posé le portrait du capitaine Lautier. Louise voulut parler avec précipitation, tout d'un élan, puis elle pâlit, se maîtrisa :

— Après-demain je partirai avec Simon. Quand vous voudrez le voir, vous le pourrez. Je sais qu'il est plus à vous qu'à moi-même. Il y a quelque chose qui vaut plus que le sang, je le comprends à cette heure.

Alors Claire, à mi-voix, parla de l'enfant et de ces années qui avaient coulé si vite, tandis qu'elle l'élevait et ne cessait de le protéger.

— Aujourd'hui je vous rends celui qui est à vous, mais, en l'emmenant au loin, vous m'emporterez aussi. Je vous le rends, ce petit, aussi pur que le jour où je suis venue le chercher. Je ne puis pas dire tout ce qui se passe en moi, en ce moment. Et je vous aime, vous qui êtes si loin de moi, parce que vous m'avez confié le plus beau trésor de ce monde. Sans cela, je n'aurais été qu'une pauvre femme.

Louise Lautier sentait que les fameuses richesses et ce qu'on appelle les plaisirs étaient choses bien fragiles. Il y avait un grand trouble dans son cœur, mais elle ne voulait pas livrer le combat. Elle éloigna en hâte cette amertume qui donne l'appétit de Dieu. Elle devint enjouée, souriante. La robe de soie noire était étendue sur le lit, comme l'image d'une sombre vanité sans corps et sans vie. Louise comprenait que Claire ne voudrait jamais la porter et elle voyait avec inquiétude la lueur étrange qui marquait les yeux de sa belle-sœur. A Paris, elle avait eu la pensée de dédommager Claire de tant de soins donnés à l'enfant. Elle glissa ses mains dans un sac de cuir gaufré, mais la liasse de billets qu'elle voulait donner lui brûlait maintenant les doigts.

***

Le soir de l'arrivée de Louise, Claire Lautier prépara son lit dans une chambre qui n'était jamais habitée. Peu de temps avant sa mort, le capitaine Lautier y avait couché deux

Digitized by Google

nuits, le temps d'une brève permission. Jeannette alluma du feu dans la cheminée afin de combattre l'humidité de la saison. Claire veilla tard dans la nuit. Près d'elle, le linge et les vêtements de Simon étaient entassés. Elle les tria avec soin ; il y avait des bonnets d'enfant dont elle coiffait un moment son poing fermé. Elle les approchait de ses yeux et la blancheur du berceau remontait dans son cœur, le remuait de ses balancements. Puis c'étaient des robes courtes comme en peuvent porter de grandes poupées, maintes choses brodées, à peine usées, l'enfance étant un effleurement. Tout cela, dans le silence, prenait la couleur des jours qui ne reviendraient plus.

Elle plia dans une malle d'osier les vêtements que Simon pouvait encore porter. Sous la lampe, elle fit quelques reprises. Le linge était blanc et fin, les vêtements sans taches, dans leurs plis. Quand elle eut tout rangé, avec les gestes lents du suprême amour, elle plaça près du couvercle les jouets que Simon avait taillés dans le bois, la charrette, les bœufs articulés, des sifflets creusés dans une branchette de châtaignier. Elle referma la malle ; ses yeux se voilaient ; ils n'étaient plus tournés que vers une blessure qui saignait tout au fond d'elle, dans l'ombre. Une grande force la tenait en éveil. Elle murmura, ayant prié un moment, et ne pouvant encore se coucher :

— Laisseras-tu faire cela, mon frère ? Que ton enfant vive près de cet homme ? Ecoute-moi. Tu es là. J'avais ma vie... Je l'ai donnée, mais je donnerais mon dernier souffle pour que cela n'arrivât pas.

Minuit sonna. On entendait le tournoiement de la pluie sous le vent d'Ouest. Claire ouvrit la porte avec une immense espérance, et, dans le couloir, où coulait le rayon faible de la lampe, elle appela :

— Mon frère, mon frère...

Il lui parut qu'un souffle l'avait touchée.

Elle se coucha et ne s'endormit qu'au petit jour. Quand elle s'éveilla, le vent ne s'était pas apaisé, mais il venait maintenant du Nord et il écrasait contre les vitres de la fenêtre des grêlons et une sorte de neige pourrie. Claire se leva et s'habilla en hâte.

Dans la salle, Simon se chauffait près du feu et Louise apprêtait le déjeuner du matin. Elle avait revêtu une sorte de peignoir qui faisait s'écarquiller les yeux de Jacquier. Il ne put se tenir de grogner :

— Les belettes ne vous mordront pas.

Sans comprendre le sens de ces paroles, elle se mit à rire

Digitized by Google

de si bon cœur qu'il fut gagné par cette gaieté. Elle lui avait donné dix francs pour son tabac. Il ne voulait pas les prendre, mais Simon l'avait supplié d'accepter. Il considérait Louise avec curiosité comme si un grand oiseau des fées eût pénétré par une fenêtre entr'ouverte. Il clignait de l'œil, près du lit de braises; la journée serait bonne, au coin de ce feu, et il ne fallait pas penser à faire de la besogne dehors, par ce temps.

Claire, en entrant, vint la première embrasser Louise, ce qu'elle n'avait jamais fait. Elle dit :

— J'ai apprêté les habits et le linge de Simon.

Elle ajouta, humblement, avec le pauvre espoir de le retenir aux Ages quelques jours encore :

— Il faudrait que je lui tricote un gilet bien chaud. Si vous voulez rester ici une semaine, il pourra l'emporter.

Louise haussa les épaules en souriant. Elle assura que l'enfant aurait tous les vêtements qu'il désirerait.

— Tout est prêt pour que je parte ce soir. Il le faut absolument. On m'attend.

Claire garda le silence, puis elle dit :

— On attellera donc la voiture vers sept heures et demie du soir, à la nuit. Le train qui va à Limoges part à huit heures quarante. Il fera froid, mais vous aurez des couvertures. Jacquier vous conduira.

Elle regardait Simon à la dérobée; elle devinait que Louise l'avait enchanté par maints récits de la ville. Elle voyait bien qu'il était partagé entre le chagrin et la joie. Elle aurait voulu dire des paroles gentilles et sourire pour qu'il gardât une image d'elle plus aimable; mais elle prit le parti de s'isoler. Elle s'excusa en donnant pour prétexte qu'elle devait ranger du linge qui s'abîmait dans les armoires.

Toute la matinée, Simon resta près de Louise; vers midi, il la quitta un moment. Que faisait Claire, là-haut, toute seule ? Il était pris de curiosité. Il monta l'escalier sans bruit et, à travers les ais disjoints, il aperçut Claire qui prenait dans une petite malle ses vêtements, son linge, les pliait et les repliait. Il se tenait immobile, le souffle coupé, et il regardait ardemment cette femme si chère qui faisait ces humbles gestes où il devinait tant d'âme. Elle replaça lentement ces habits qu'il reconnaissait pour les avoir portés tel jour, en telle circonstance, et ces gilets qu'elle avait tant de fois fait chauffer devant le feu, quand il revenait de classe. Elle referma le couvercle de la malle, et, à genoux sur le plancher, elle y étendait ses bras comme pour garder le mouvement d'une protection et d'une caresse infinies.

Digitized by Google

Elle tourna sa figure creusée vers la porte, comme si elle devinait la présence de Simon. Alors, au moment où il allait entrer dans la chambre, un grand mystère vint le repousser et il descendit l'escalier en étouffant le bruit de son pas.

A midi, Claire parut dans la salle et Simon la regardait, tout étonné, car elle avait changé de visage. Il ne voyait pas de tristesse en ses yeux, mais une lumière de paix. Après le repas, elle dit à Louise :

— J'ai fait de mon mieux pour élever votre enfant.

Elle lui posa des questions sur l'histoire et la géographie qu'ils avaient étudiées ensemble. Il ne faisait guère de fautes dans les dictées et il savait compter à merveille. Louise l'interrogea; comme il répondait, en hâte, sûr de lui, elle s'écria :

— Tu en sais plus long que moi. Aujourd'hui, Simon, il n'est pas besoin d'être savant, quand on a de l'argent. La vie est courte, il faut se distraire. Il y a la musique, les danses, les fleurs, les bons repas. Quand tu seras plus grand, on te trouvera un emploi où tu gagneras beaucoup sans te fatiguer. Tu prendras des leçons de danse. C'est beau de danser; on oublie les petites peines. On glisse sur un miroir où on ne voit plus que la joie. Tout devient facile. C'est là que vivent les fées dont Claire t'a parlé. Elles ont quitté ce pays.

Claire eut envie de crier : « Ne l'écoute pas, Simon. Elle te perdra avec elle » ! Elle aurait voulu emporter l'enfant et s'enfuir. Une douleur extrême l'immobilisait; *le cri* qui ne s'échappait pas de sa bouche ne cessait de retentir en elle. Tout le soir, elle s'assit au coin du feu et elle répondait à peine aux questions de Louise. Jeannette apprêta le repas. La nuit tomba; le vent sifflait dans une pluie glacée.

Louise et Simon mangèrent à la hâte; l'heure était avancée. Claire prit place avec eux à table et ne toucha guère aux mets qui étaient servis. Quelque chose lui dévorait le cœur en silence.

Louise alla prendre son manteau de voyage. Jacquier sortit pour atteler. Il grogna :

— On ne mettrait pas un chien dehors.

Claire s'appuyait au vaisselier; elle caressait de la main le front de Simon, sans pouvoir parler.

— Tu viendras avec nous, maman Claire ?

Il avait envie de pleurer; Louise embrassa Claire Lautier :

Digitized by Google

— Si vous ne pouvez quitter les Ages, c'est nous qui viendrons vous voir au printemps, sans faute.

— Je vous remercie, dit Claire.

Alors Louise la considéra avec attention ; pour la première fois, dans un éclair, le cœur profond de cette femme lui apparut. Elle fut prise d'une sorte d'effroi, ouvrit la porte. Jacquier avait allumé la lanterne de la voiture et rabattu la capote. Il alla chercher la malle de Simon ; il la chargea à l'arrière, près des valises de cuir, et il grondait :

— Pourquoi s'en va-t-il ? C'est bien malheureux.

Claire s'appuyait toujours sur le vaisselier ; elle vit Simon et Louise monter dans la voiture qui était arrêtée près de la porte. La pluie, mêlée de glace, s'écrasait sur la pierre du seuil. Claire entendit Louise et l'enfant qui criaient : « Au revoir ! » Elle voulut répondre, mais un tremblement de tout son corps l'agita et elle avait les dents serrées.

La voiture tourna dans la cour et s'en alla. Jeannette, qui avait voulu embrasser une dernière fois Simon, rentra et, voyant que sa maîtresse semblait prise d'un grand froid, elle jeta des bûches dans le feu pour qu'elle vînt se chauffer.

A ce moment, Claire ouvrit la porte que Jeannette venait de fermer. Comme la servante la prenait par le bras en criant que c'était folie de rester là, par ce temps, elle la repoussa avec violence. Dans les demi-ténèbres, une flamme tournait devant ses yeux fixes. Elle se mit à pleurer en silence, et nul sanglot ne la secouait. Elle prêtait l'oreille, cherchant à entendre le bruit de la voiture qui s'éloignait, mais la rumeur du vent et celle de l'eau ne cessaient de gronder. Quelque temps encore elle resta ainsi, et ses regards suivaient l'enfant qui s'éloignait dans la nuit. Puis son cœur emplit toute sa poitrine, monta dans sa gorge, l'embrasa ; il n'y eut plus en elle qu'un grand battement. Tout à coup elle se rua au dehors, courut dans le chemin, pleine de feu, acharnée ; elle ne sentait pas la pluie glacée qui traversait ses vêtements. Une sorte de neige fondue se mêlait à la sueur qui roulait sur son visage. Comme elle atteignait le pont de Chanaud, elle tomba, se releva, reprit sa course et elle criait, haletante, dans le vent :

— Simon ! Simon !

Maintenant la côte devenait roide ; au loin, Claire aperçut la lanterne de la voiture. Ses jambes ne pouvaient plus la porter, elle fit un effort surhumain, poussa un long cri ; puis elle se mit à tourner sur la route et vint s'abattre dans le fossé.

Jacquier entendit ce dernier appel, et il rebroussa chemin,

Digitized by Google

devinant un malheur. Jeannette arriva en hâte et elle gémissait :

— Elle s'est glacé le sang !

Elle promena sur la route la lueur de sa lanterne.

— Ha ! pleura-t-elle, venez vite, Jacquier ! La pauvre, elle est là, sa figure dans les ronces, comme un Jésus sur la croix.

Il laissa les rênes aux mains de Louise qui était muette de saisissement. Simon criait :

— Maman Claire, elle s'est fait mal !

Jacquier saisit Claire à bras le corps et parvint à la mettre debout. Il sortait de sa poitrine un souffle rauque ; elle faisait de vains efforts pour parler. Jeannette maintenait le mulet par la bride. Louise et Simon descendirent de la voiture. Jacquier, à grand peine, hissa Claire sous la capote et l'entoura de couvertures.

— Il faut revenir aux Ages, dit Louise.

Elle conduisait par la main Simon qui pleurait. Le vent soufflait avec âpreté et l'on pouvait voir la route qui tournait dans une vapeur cendrée. Jeannette et Jacquier se taisaient ; l'attelage allait bon pas, et, parfois, on entendait Claire qui claquait des dents.

— Il faut se hâter, s'écria Louise.

Il semblait que ce retour ne s'achèverait jamais. Simon demanda, suffoqué de grand chagrin :

— Maman Claire, parle-moi.

Un murmure lui répondit :

— Ce n'est rien, petit. La-haut je me réchaufferai.

Pluie et neige avaient cessé. Dans le silence, des arbres tressaillaient, faisant pleuvoir une brusque averse sur les feuilles mortes, un bruit étrange de fantômes qui s'ébrouaient.

L'attelage atteignit le sommet de la vallée, entra dans la cour. Précipitamment Louise et Jacquier aidèrent Claire à descendre de la voiture. La porte s'ouvrit et le feu de la cheminée les éclaira. Alors, à la lumière de la lampe que la servante élevait, Claire montra sa figure maculée de boue et de sang. Elle regardait avec des yeux qui brûlaient. Elle serrait les dents pour les empêcher de claquer, et des muscles bougeaient dans ses joues creuses. Jeannette vint la laver, elle se laissa faire comme une enfant. En hâte on la changea de linge, pendant que Louise et Simon apprêtaient le lit, dont on bassina les draps. Quand elle fut couchée, son visage s'empourpra. Elle demanda des oreillers, elle étouffait ; ses regards devenaient fixes. Puis elle ferma les

Digitized by Google

paupières et sembla dormir. Louise s'assit près d'elle; à voix basse, elle tâchait de consoler Simon en lui assurant que demain Claire serait guérie. Elle lui demanda d'être bien sage; ce soir, il coucherait dans un des lits de la salle.

Elle resta seule près de Claire qui respirait avec peine. Jacquier, ayant dételé le mulet, vint dans la chambre; il pencha un moment sa tête lourde sur sa maîtresse :

— Pauvre, grondait-il, ça devait arriver. Je le savais bien... Pauvre, elle a tout donné, elle n'a plus rien, pauvre!

Jeannette apporta un bol de tisane très chaude mêlée de rhum; elle appela Claire doucement, mais elle ne put faire couler une goutte de liquide entre les dents serrées.

— Attendons, dit-elle. Faut la laisser reposer.

— Je resterai ici pour veiller, dit Louise. Je ne la quitterai pas qu'elle ne soit guérie. Jeannette, occupez-vous de Simon.

Elle prononça ces mots avec tant de force secrète que Jacquier et Jeannette s'en allèrent. Elle demeura seule, accoudée. Il n'y avait plus dans la chambre que les reflets du foyer. Sur la commode, au milieu des ombres, Louise considéra le portrait du capitaine Lautier. Une sorte de voile se déchirait en elle, sans bruit. Dans le silence, elle frissonna; un poids nouveau pesait sur elle, et elle se souvenait.

Claire s'agita; parfois une toux la secouait; elle se plaignait faiblement. Louise, qui avait approché du feu la tisane, se leva et la versa dans un bol qu'elle présenta aux lèvres violacées et sèches. Le délire saisit Claire Lautier.

— Que le petit n'approche pas de cet homme... Ce serait crime... Louise, il faut bien ouvrir les yeux... Moi, je ne compte pas, mais l'enfant... Veillez-y. Il ne sait pas, lui. Mon frère qui était si grand... Il y avait autre chose qu'une balle dans son pauvre corps... Personne ne l'a su que lui... et moi...

Ces mots, hachés par la fièvre, frappaient Louise. En elle le cœur se fondait et se renouvelait en des profondeurs. Elle s'approcha du feu, elle tremblait, et ce n'était pas de froid. Elle se retournait et voyait, enfouie dans les oreillers, la figure brûlante de Claire. Peu à peu, des sueurs y coulèrent, comme si elles naissaient du front et des cheveux gris. Louise vint de nouveau s'asseoir au chevet. Elle essuyait de temps à autre, avec une grande douceur, les traits tirés, ravagés. Elle aurait voulu l'appeler, comme Simon :

— Maman Claire...

Un grand silence était en elle, une attente mystérieuse. Avant le lever du jour, elle réveilla Jeannette; Jacquier était déjà debout. Elle lui demanda d'aller en hâte à Bonnal

Digitized by Google

chercher le médecin. Il courut atteler le mulet et il partit dans la nuit. Elle reprit sa veille au chevet du lit. Au bout d'une heure environ elle entendit arriver une automobile. M. Vardier entra; Louise l'introduisit dans la chambre. Ayant examiné Claire qui était sans connaissance, dans le feu d'une fièvre dévorante, il ne cacha pas son inquiétude. Il était en présence d'une pneumonie double. Il donna lui-même les premiers soins. Il avait apporté des ventouses et les remèdes habituels.

— Voyez-vous, dit-il à Louise, Mlle Lautier était depuis longtemps minée par une sorte d'anémie. Ce mal, qui est grave, d'autres plus fortes pourraient le surmonter.

Il ne cacha pas sa tristesse. Il fit quelques recommandations, puis il s'en alla en disant :

— Elle est en danger. Vous pouvez prévenir M. l'abbé Remier. Je reviendrai dans l'après-midi.

Le jour se levait sur la vallée.

***

Les volets de la fenêtre restèrent fermés. Claire gardait les yeux clos, sa respiration devenait plus rauque, mais elle ne se plaignait pas. Dans la lueur de la veilleuse et du feu, Louise n'avait pas quitté le chevet. Il lui semblait qu'elle vivait dans un autre monde. De temps à autre, elle versait entre les lèvres de Claire une cuillerée de potion, avec la pensée d'accomplir des gestes inutiles. La fièvre ne tombait pas; elle s'éteindrait dans le cœur qui allait s'immobiliser.

Jacquier entra, ayant enlevé ses sabots, de peur de faire du bruit. Il se tint devant le lit, les mains croisées, la tête basse. Tout faisait silence. On aurait dit que la maison s'arrêtait de vivre et qu'une chose immense était en marche.

Jeannette porta à Louise un bol de bouillon, car elle n'avait rien mangé depuis la veille. Puis Simon ouvrit doucement la porte et parut, tremblant. Louise lui fit signe d'approcher. Il était saisi d'un étonnement terrible. Il regardait maman Claire; il la reconnaissait à peine, tant sa figure était empourprée, avec une bouche rentrée, des yeux pleins d'ombre dont il voyait bouger le globe sous les paupières fermées.

Louise demanda à Jeannette d'éloigner l'enfant :

— Elle se repose, Simon. Tu reviendras quand elle ira mieux.

Il s'en alla, et, le cœur trop gros, il ne pouvait pas pleurer. Jacquier sortit à son tour; il dénoua ses doigts pesants, et

Digitized by Google

leva les bras dans un souffle de vieille peur paysanne.

Vers midi, M. Vardier revint. Ayant ausculté la malade, il vit bien que la pneumonie était infectieuse. Quelques degrés de fièvre encore, et tout serait fini. Il s'en alla sans pouvoir prononcer une parole d'espérance.

Dans la soirée, Louise et Jeannette préparèrent la table où reposeraient les saintes huiles. Claire avait ouvert les yeux; elle demanda que l'on emmenât Simon à son chevet. Il vint sans retard; elle tira des draps ses mains en feu et l'enfant lui donna les siennes. Quelque temps, ils restèrent ainsi, et Simon sentait qu'une grande ardeur courait en lui. Il n'avait pas la force de parler, mais il regardait Claire avec tout l'amour que pouvaient tenir ses yeux purs. Elle s'était tournée vers lui, et elle versait sur sa tête la suprême lumière de ses regards. Ses lèvres s'agitèrent; on ne percevait qu'un murmure que couvrait un souffle haletant. Louise se pencha vers elle; elle entendit ces mots étouffés :

— Laissez cet homme. Vous avez ce petit... Je vous le remets... Les Ages seront à vous... Vous y resterez...

Alors Louise, avec force, pour qu'elle emportât dans l'infini ses paroles :

— Claire Lautier, je vous le promets.

Elle parut se détendre et elle referma les yeux en abandonnant les mains de l'enfant.

A ce moment, l'abbé Remier entra. Jeannette et la petite servante s'agenouillèrent sur le plancher. Louise alluma deux bougies et plaça près du crucifix le portrait du capitaine Lautier. Elle se mit à genoux près de Simon. L'abbé dit les prières qui appellent la paix invincible; il fit les onctions sur les yeux dont la lumière avait formé l'aube d'un enfant et sur les bras qui tant de fois s'étaient ouverts pour découvrir le cœur sans cesse donné. Puis il se recueillit et pria.

Il se releva, bénit Louise et Simon; il les voyait rapprochés par un trait que rien ne pouvait plus rompre.

— Tant de souffrances ne seront point perdues, murmura-t-il. Dieu les compte. Je reviendrai ce soir pour donner le Pain de Vie à Mlle Lautier.

Quand il fut parti, Louise ouvrit la commode et prit une sorte de voile sombre dont Claire aimait à couvrir sa tête; elle l'étendit sur ses cheveux. Jeannette emmena avec elle l'enfant. Il suivit docilement la bonne femme qui gémissait et mordait un coin de son tablier pour étouffer ses sanglots.

Claire parut s'assoupir; son souffle devenait moins rude.

Digitized by Google

Parfois elle ouvrait les yeux et se tournait vers sa belle-sœur. Louise bouleversée soupirait près d'elle :

— Je ne vous quitterai plus.

Elle regardait le portrait du capitaine Lautier et elle découvrait confusément l'abîme de son péché; elle tremblait en murmurant : « Mon Dieu... Mon Dieu... »

Des heures passèrent. Entre les volets disjoints le jour pâlit et s'effaça. Louise étendit sur le lit un drap blanc pour recevoir Celui qui est la lumière et la vie. Jacquier avait coupé des branches de houx et de genièvre, afin de parer la chambre, selon la coutume.

Vers les huit heures de relevée, la clochette de l'enfant de chœur tinta sur le seuil. L'abbé Remier parut à la porte. Claire appuyait ses mains jointes sur le drap et elle tendait la tête, toute brûlante de la soif de Dieu. Elle communia. Louise, à genoux, murmurait : « Seigneur, je ne suis pas digne...

Quand l'abbé eut quitté cette chambre où passait déjà le souffle mystérieux qui détache l'âme, Claire garda ses doigts unis pour la dernière prière.

Louise se leva avec peine et recommanda à Jeannette d'empêcher l'enfant d'entrer dans la chambre. Elle s'agenouilla de nouveau au chevet du lit.

Claire fut prise d'un sursaut; elle appela avec force, tandis que ses regards montaient :

— Mon frère, mon frère...

Sa bouche se détendit, un sourire l'éclaira. Et le voile de la paix éternelle glissa sur le corps où le sang allait s'arrêter. Alors Louise joignit les mains; l'âme quittait la vallée, après avoir fleuri en secret, selon l'humilité et selon l'amour. Elle étouffa ses sanglots, au chevet de la chère dépouille, près de celle qui avait sauvé son enfant et qui la sauvait elle-même. Dans la pénombre, elle regardait avec feu les mains bien-aimées, toujours vigilantes, et recevait le suprême battement du cœur sacrifié. Une sorte de foudre la déchira. Elle ne pouvait se relever encore pour annoncer la funèbre nouvelle. Mais l'aurore qui ne ment pas naissait dans le silence nocturne.

Charles SILVESTRE.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'AVANT LE DÉLUGE[1]

VI. — ROCHEFORT ET SAINT-CÈRE

A son retour à Paris, en 1880, après ses aventures de déporté et ses années d'exil, Rochefort habitait, cité Malesherbes, un élégant petit hôtel plein de beaux meubles et de beaux tableaux. Il venait de fonder *l'Intransigeant*, et chaque matin, invariablement, y sabrait sans pitié quelque important personnage du régime. Mais chez ce Rochefort-là il y en avait un autre n'ayant aucun rapport avec le premier, et dont les ventes à l'Hôtel Drouot, les courses, les premières représentations et d'autres diversions aux corvées de la politique amusaient et absorbaient l'existence.

Même lorsque les événements étaient graves, il n'en savait quelquefois rien le soir. Après avoir employé son temps, à Longchamp ou à la Salle des Ventes, à parier sur Lucullus ou Radoteuse, ou bien à admirer des fauteuils Louis XIV ou des bergères Louis XV, il se réservait encore d'aller au Gymnase ou à l'Opéra, s'informait précipitamment de ce qui avait bouleversé la Chambre ou mis le ministère par terre et, en trois quarts d'heure, entre son dîner et sa « première », « troussait leur affaire » à toute une équipe de politiciens dont le « passage à tabac » réjouissait le lendemain tout Paris. D'autres fois, on n'avait même pas encore entendu parler de lui au journal à minuit. Il ne débarquait aux bureaux de la rue du Croissant qu'après la première représentation du jour, apprenait le scandale parlementaire de l'après-midi et en faisait encore en moins d'une heure un chef d'œuvre de facétie. Le jour suivant,

1. Voir *le Correspondant* des 10 août, 10 septembre, 10 octobre, 10 novembre et 10 décembre 1925.

Digitized by Google

il repartait de nouveau prendre part à la vente d'une collection de tabatières ou à la victoire d'une écurie, et retournait dans la soirée assister au triomphe ou à la chute d'un vaudeville ou d'une opérette, mais sans jamais manquer à un moment, selon son expression, de « tremper une soupe » à quelqu'un.

On s'imaginait volontiers un Rochefort dominé et accaparé par la politique, mais il l'était beaucoup plus en réalité par le turf et le théâtre, et tout ce qui était vieux meubles et vieux tableaux. Sa grande passion était là, et il y était un véritable expert. Il avait même publié un volume sur *Les petits mystères de l'Hôtel des Ventes*, et rien ne lui était inconnu des coulisses et des secrets de la rue Drouot. Une belle toile, une belle table, un beau vaisselier l'enchantaient, et il ne les achetait même pas toujours pour orner ou meubler sa maison, mais pour les contempler, en jouir, les revendre, et recommencer avec d'autres. Il avait ainsi un Goya dont il ne cessait de vous parler, et il vous invitait à déjeuner pour vous en détailler les merveilles. Un peu plus tard, il eut un lit Renaissance qu'il n'avait pu placer dans aucune chambre, mais qu'il avait pris pour sa beauté et installé dans une mansarde où il vous emmenait aussi l'admirer.

— Tenez, regardez-moi ça !... Ça... Ça... Et ça ? Ah !...

Un goût et une élégance des plus rares se remarquaient d'ailleurs dans son hôtel, et le salon, tout en vieux Beauvais, était particulièrement beau. On était ainsi loin de la politique, et il ne fallait pas, lorsqu'il vous montrait et vous commentait ses Goya, ses lits Renaissance ou ses vieux Beauvais, que le délégué d'un comité radical lui fît passer sa carte pour lui demander un entretien sur le scrutin de liste ou la question des écoles. Il la lisait avec une indéfinissable grimace, vous regardait en riant du coin de l'œil, prenait un air d'épouvante comique et faisait répondre qu'il n'y était pas.

L'horreur des bavards était aussi une de ses particularités, et il ne savait comment s'ingénier à les fuir. Quand il n'y parvenait pas, il en éprouvait un agacement indissimulable, et cet effroi des fâcheux, des « raseurs », ce don de les deviner et de les flairer; il les avait même communiqués à son personnel qui mettait son zèle à les éloigner, ou les lui annonçait d'un ton qui l'avertissait :

— Monsieur, il y a là un monsieur...

— Un monsieur ?... Qui ça ?...

— Oui, Monsieur le connaît... Monsieur se doute... C'est..

Digitized by Google

Rien qu'au sourire de la bonne ou du garçon, il avait deviné le « raseur », secouait la tête, levait les bras avec effarement, et le « raseur » était congédié.

Les ivrognes lui inspiraient également une insurmontable répulsion. Il ne buvait d'ailleurs lui-même que de l'eau, ne tolérait pas les excès de boisson, et se méfiait, comme d'un fléau, du rédacteur ou de l'employé qui avait tant soit peu la réputation de s'y livrer.

— Oui, disait-il en fronçant le sourcil et en balançant la tête, c'est un bon garçon, c'est un brave homme, c'est tout ce que vous voudrez, mais c'est un pochard... Et les pochards... Vous savez, les pochards... Ah ! les pochards...

— Mais il est en train de se corriger... Il ne boit plus.

— Allons donc... A d'autres !... Je vous répète qu'un de ces jours il nous arrivera quelque chose avec lui... Vous verrez. Qui a bu boira... Je n'en veux pas...

Il n'aimait pas non plus les Juifs, et les appelait des « juifaillons », mais se trouvait obligé de les supporter. Au théâtre, au pesage, à l'Hôtel Drouot, dans la presse, dans son journal, il en rencontrait forcément partout, et ne leur disait pas ce qu'il pensait, mais il n'en pensait pas moins, les regardait d'un certain œil, et en revenait toujours, lorsqu'il parlait de l'un d'eux, à son expression de « juifaillon ».

Grisonnant, mais l'air encore jeune, il avait alors cinquante ans, une tête connue de tous les cochers de fiacre qui le menaient, de jour et de nuit, aux courses et aux « premières », et son portrait a été fait cent fois, mais aurait pu l'être mille, tant sa physionomie dégageait de vie et exprimait d'originalité. Grêlé de petite vérole comme Mirabeau, armé d'un front qui valait dans son genre celui de Victor Hugo, huppé de ce toupet célèbre comparé par Alphonse Daudet à une « flamme de punch » et auquel une barbiche mobile et ironique donnait la réplique au dessous d'une bouche où riaient les plus jolies dents, presque des dents de jolie femme, il avait, avec cela, sous des orbites d'une profondeur menaçante, des yeux striés de gris et de bleu à moins que ce ne fût de noir et de vert, qui passaient successivement, selon qu'il parlait à un ami, à un ennemi ou à un « raseur », du sourire le plus aimable à la malice la plus perçante ou à l'horreur la plus visible. Etait-il vraiment républicain et démocrate ? Il croyait l'être, mais n'avait rien, en réalité, ni de l'un ni de l'autre. Bien qu'il eût renoncé à sa particule, il était d'abord et avant tout le marquis de Rochefort-Luçay, et ne faisait, au fond, que

Digitized by Google

continuer les marquis du XVIIIe siècle qui emboîtaient follement le pas aux philosophes pour saper avec eux l'Eglise et le Christianisme. Il recommençait à sa façon les grands seigneurs libertins qui frisaient le bûcher en se faisant un sport et une joie de saccager la morale et la religion. On se le figurait facilement, quand on savait le regarder, criblant de ses libelles Richelieu ou Mazarin, et se faisant exiler dans ses domaines ou finissant même en place de Grève, deux ou trois siècles plus tôt. Un gentilhomme révolté comme en connaissait l'Ancien Régime, tel était en somme, et au vrai, ce retentissant pamphlétaire au toupet en « flamme de punch », aux jolies dents, et fanatique amateur des lits Renaissance, des belles toiles et des hippodromes.

Chez ce Rochefort dont il restera une légende, on en comptait ainsi plus d'un et, avec ceux-là, il y en avait même encore un autre. Ce terrible homme d'esprit était un grand et sensible ami des bêtes. Comme il avait été sous l'Empire partisan de la République, et partisan de la Commune sous le gouvernement de Versailles, il ne pouvait manquer sous la République d'être partisan du Boulangisme : il s'y était jeté à plein corps, et l'un de ses premiers actes, en se réfugiant à Londres pour échapper à la Haute-Cour, avait été de recommander ses chats mis sous les scellés au président de la Société protectrice des animaux. Il s'en était remis publiquement à lui dans une lettre à la fois pleine d'humour et de cœur, et l'avait supplié de ne pas les laisser mourir de faim. L'histoire était jolie, mais ne valait pas cependant *celle* du perroquet, arrivée quelques années auparavant et qui n'était pas loin d'être épique.

— Mon cher, ne cessait-il de vous répéter, avez-vous vu mon perroquet ?... Non... Venez le voir... Vous n'aurez jamais rien vu de pareil !

Et c'était, en effet, un merveilleux animal. Un explorateur, au retour d'une de ses tournées, lui avait offert en signe d'admiration un ara géant, un prodige de grosseur et de splendeur, orné d'une queue de plus d'un mètre. On aurait dit une explosion de pierreries. Rochefort ne s'en n'était pas seulement extasié, mais l'avait pris en affection, installé dans son salon sur un imposant perchoir, et là, tout en le choyant, en le caressant, en lissant son éblouissant plumage, en l'embrassant sur son énorme bec noir, il lui apprenait à crier : *Vive la République, A bas Badinguet*, et à pousser, selon les événements, d'autres exclamations où reparaissait la politique.

Digitized by Google

— Venez voir Coco, vous disait-il, il est inouï... Et vous allez l'entendre... Ecoutez... Tenez... Allons, Coco, allons!... *Vive la Ré... Vive la Répu... A bas Bad... A bas Badingue... Vive la Ré... Vive la République.*

Et Coco, sur son perchoir, finissait par répéter vaguement des *Vive la Ré...* et des *A bas Badingue,* tout en y mêlant des grognements et des gloussements, en faisant claquer son gros bec et en secouant son interminable queue.

Ah! le tableau n'était pas banal, et ce rutilant et colossal ara, solennellement installé sur son perchoir comme sur un trône, au milieu des tableaux rares et des vieux Beauvais, et qui vous recevait en se rengorgeant, en se gonflant, en grommelant, en ronflant, en bruissant des *Vive la Ré... Vive la Pu... A bas Bade...,* réjouissait tout le monde, surtout quand il confondait les cris, et gloussait *Vive Badingue* ou *A bas la Blique...*

Un jour, malheureusement, une irréparable catastrophe consternait le pauvre Rochefort. Il revenait des courses sur le tard avec un ami et voulait encore lui montrer le fameux Coco, lorsqu'en ouvrant la porte du salon il n'y apercevait plus qu'un affreux chaos de crins et de loques où se dressait le perchoir, mais sans le perroquet, et où des gloussements et des claquements de bec indiquaient seulement qu'il était toujours là. On avait eu l'imprudence de l'abandonner à lui-même et de le laisser libre toute une journée. Les domestiques s'étaient donné congé, personne n'était resté pour le surveiller, et le merveilleux, mais diabolique ara avait passé son temps à becqueter, à crever, à déchiqueter, à vider de leur garniture tous les fauteuils et tous les canapés du salon. Coco avait tout saccagé, les vieux Beauvais n'étaient plus qu'un massacre, et il se reposait maintenant dans un coin, perché sur un meuble, d'où il faisait encore vaguement entendre, au milieu de ses grognements et de ses ronchonnements, des *Vive la Ré...*, *A bas Dinguet...*, *A bas la Pu...*, *Vive la Blique...*

Bien des années plus tard, en allant un soir à Neuilly dîner chez Gyp, j'y reconnaissais un invité que je n'avais pas revu depuis plus de quinze ans, et qui me tendait la main en me voyant lui-même entrer... Rochefort, car c'était lui, allait alors être septuagénaire, s'il ne l'était pas déjà, mais était bien toujours le Rochefort de la cité Malesherbes, tout en n'étant plus cependant tout à fait le même. Avec l'âge, et

Digitized by Google

sous les coups de lumière de l'Affaire Dreyfus, de la Verrerie ouvrière et d'autres affaires, il avait fini par se rallier à la cause de l'ordre, comme certains grands capitaines des vieux temps de fronde se ralliaient à celle du Roi. Toujours amusant, il nous racontait, à un moment, comment, encore tout jeune homme, il avait débuté dans *le Mousquetaire* dont Alexandre Dumas était le directeur, et où les rédacteurs n'étaient jamais payés. Si illustre que fût le patron, ils ne se résignaient pas à le voir toujours prendre tout pour lui dans la caisse sans jamais leur laisser un sou, et ils lui adressaient un jour une lettre collective où ils réclamaient une rétribution, en déclarant respectueusement que, faute de l'obtenir, ils seraient obligés de donner leur démission. Ils pensaient avoir satisfaction, mais tombaient de stupeur en lisant, dans le numéro du lendemain, cette note extraordinaire que pas un autre directeur de journal n'aurait certainement osé se permettre : *Nous avons une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs. Tous mes collaborateurs viennent de m'apporter leur démission. Ils quittent tous* LE MOUSQUETAIRE. *Le public, en conséquence, n'a plus aucune espèce de raison de ne pas s'abonner en masse.*

A un demi-siècle de distance, cette joyeuse mésaventure de jeunesse égayait encore sa victime. Et que ne s'échangea-t-il pas de verve et d'esprit, dans cette aimable soirée, entre le débutant du *Mousquetaire* devenu le terrible polémiste de *l'Explosion d'une Marmite* et l'auteur du *Journal d'un Grincheux* et de *Mon ami Pierrot* ! Je ne m'en rappelle guère que le charme, comme on se rappelle surtout, de certaines journées, la vision de leur soleil, mais le souvenir du soleil ne s'est pas effacé. Gyp, comme dans ses romans satiriques, montrait, dans sa causerie, cette drôlerie cavalière et combative qui avait tant séduit le siècle mourant et devait encore amuser le siècle naissant, et Rochefort, tout en vous racontant de vieilles gaietés, n'avait pas cessé d'être jeune sous son toupet devenu blanc.

***

Un des salons de Paris les plus en vogue aux environs de 1895, mais dont une fameuse affaire correctionnelle devait éteindre les lustres, fut celui de Jacques Saint-Cère. D'origine allemande, et de son véritable nom Rosenthal, il avait été lancé par Gambetta, lui était resté fidèle et ne tolérait

Digitized by Google

pas qu'on le plaisantât ou qu'on le critiquât devant lui. Très renommé pour ses bulletins du *Figaro* sur la politique étrangère, écrivant aussi au *New-York Herald*, à *la Vie Parisienne*, au *Gil Blas*, dans d'autres publications importantes ou à la mode, et gagnant beaucoup d'argent, il menait grand train, avait sa voiture, arrivait chaque soir au *Figaro* au bruit du grelot de son cheval, et donnait, rue Auber, des dîners et des réceptions où venait une partie du Tout-Paris.

Grand et corpulent, cossu, avec un type de juif brun fortement marqué, l'œil à la fois voilé et éveillé sous un binocle qu'il ne quittait pas, il vous donnait surtout l'impression d'un gros homme fin et malin, dont la physionomie avait à la fois quelque chose d'obscur et d'aigu. Remarquable journaliste, et des plus avertis sur tout ce qui relevait d'un art, d'une littérature ou d'une politique, il vous laissait seulement quelquefois entrevoir dans sa conversation des opinions bizarrement subversives pour un collaborateur de journaux conservateurs ou mondains. On était au plus fort des attentats anarchistes, des bombes, de « la propagande par le fait », et il ne craignait pas de vous dire, d'un étrange ton de gaieté, tout en montant dans sa victoria ou son coupé et en s'y étalant sur ses coussins :

— Allons, avouons-le... Au fond, tous ces gens-là n'ont pas tout à fait tort !

Chez lui, il recevait avec faste. Ses dîners étaient satrapesques et dépassaient tout comme somptuosité dans le service. On y voyait trop de nappes en satin et de serviettes dorées. Chaque convive avait devant lui, pour son éclairage personnel, une éblouissante petite lampe électrique sous un merveilleux petit abat-jour, et les cuillers, les fourchettes, les couteaux, l'argenterie, la verrerie étaient si splendides, si prodigieusement rares et fragiles qu'on osait à peine y toucher.

— Il y a vraiment ici quelque chose d'un peu ennuyeux, s'amusait à dire une dame amie de la maison... On a toujours peur d'y casser son verre ou son assiette... On se demande ce que ça pourrait bien représenter d'argent... C'est gênant !

De même que les dîners n'étaient pas ainsi des dîners comme ailleurs, les soirées n'étaient pas non plus des soirées comme toutes les soirées. Saint-Cère y déployait une animation extraordinaire, allait continuellement de l'un à l'autre, égayait les causeries, poussait aux rafraîchissements, qui ne cessaient de circuler sur de magnifiques plateaux,

Digitized by Google

surchauffait la bonne humeur générale et, à la fin de certaines réceptions plus particulièrement nombreuses et brillantes, se dressait à un moment à la porte du salon, regardait s'agiter les groupes, puis criait tout à coup

— Attention !... Personne ne bouge plus !... Tout le monde immobile !

En même temps, un photographe paraissait avec son trépied, l'installait, vissait son appareil et vous invitait à vous grouper dans le décor des tentures et des bibelots :

— Vous, Monsieur, plutôt là... Mais comme vous le voudrez... Et vous, Madame, si cela ne vous déplaisait pas... Mais comme il vous plaira... Là... Là... Parfait !... Ne bougez plus...

Et une grande lueur violette, une explosion de magnésium, illuminait le salon... C'était fait... Tout le monde était pris...

Tout ce que Paris comptait d'important ou d'honorable ne défilait pas à ces soirées, mais il en venait une bonne partie, et, quand on y rencontrait certaines notoriétés, certaines autorités et certaines illustrations, écrivains, académiciens, membres du gouvernement, lorsqu'on voyait Saint-Cère leur distribuer des cigares, échanger avec eux des « cher ami », leur donner des conseils pour le remaniement de l'Institut ou des ministères, on ne pouvait pas ne pas rester un peu stupéfait, même en n'y croyant pas, de tout ce qui se racontait ou s'insinuait sur lui d'autre part. Jamais autant d'histoires ou de soupçons, d'ailleurs vagues et d'apparence fantastique, n'avaient peut-être, en effet, couru sur quelqu'un, et les bureaux du *Figaro*, où il détenait avec éclat la rubrique de la politique étrangère, étaient l'un des milieux où il en circulait le plus. Chaque soir, dans la salle de rédaction, lorsqu'on entendait sa voiture, reconnaissable au bruit du grelot du cheval, s'arrêter devant la maison, certains rédacteurs ne manquaient jamais de se lancer entre eux en échangeant les coups d'œil :

— Voilà son grelot !

Un instant après, il entrait bruyamment et d'un air important au milieu d'un silence glacial, déployant des journaux, décachetant des lettres, demandant les dernières nouvelles, échangeant de rares poignées de mains, tout cela rapidement, dans la froideur persistante, et ne paraissant pas s'apercevoir des sourires qui s'esquissaient sur les figures, lorsqu'il passait sous la lyre d'un bec de gaz où quelqu'un avait suspendu un

Digitized by Google

petit gendarme en bois qu'on faisait danser comme un polichinelle. Puis il allait dans son bureau, et les rires se donnaient alors libre cours, pendant qu'une voix ou une autre ne craignait pas de fredonner :

— Il court, il court, le gendarme... Il va passer par ici...

Je montais un jour voir un de mes amis à son bureau, et je le trouvais au milieu d'autres rédacteurs. Ils parlaient encore et toujours de Saint-Cère, et, comme je leur demandais des précisions, que personne ne paraissait d'ailleurs vouloir donner, l'un d'eux me dit en souriant :

— On voit que vous n'avez pas souvent l'occasion d'aller à l'étranger ?... Si vous l'aviez, vous sauriez ce qu'est Saint-Cère.

Chacun acquiesçait plus ou moins à l'observation. Puis on parlait d'autre chose et mon ami me confiait en se retrouvant seul avec moi :

— Mon cher, j'ai longtemps pensé comme vous que tout ce qui se colportait sur Saint-Cère ne reposait sur rien, mais il m'est arrivé une incompréhensible aventure à la suite de laquelle j'ai plutôt changé d'avis... L'hiver dernier, j'avais dû aller dans une petite ville d'Auvergne, et je m'y trouvais à l'hôtel en train de déjeuner, lorsque le patron, qui m'observait avec un air d'hostilité que je ne comprenais pas, finissait par s'approcher de moi et me demandait d'un ton que je n'oublierai de ma vie : « — Monsieur, vous êtes du *Figaro* ? — Oui, Monsieur. — Est-ce que ce n'est pas le journal de M. Saint-Cère ?... » Mon cher ami, vous ne pourrez jamais vous figurer de quelle façon me parlait et me regardait cet homme, qui ne semblait pas cependant un mauvais homme, uniquement parce que le journal où j'écrivais était le « journal de M. Saint-Cère » !

— Mais avez-vous su ce qu'il pouvait avoir contre lui ?

— Jamais !... J'ai eu beau le questionner, insister, m'acharner à l'interroger, il n'a absolument rien voulu me dire... Seulement il me regardait toujours d'un œil hostile... Pourquoi ? Je n'ai jamais pu le savoir... Mais Saint-Cère fait vraiment par trop s'agiter les langues... Est-il un agent de l'Allemagne, comme certains le prétendent ? Je n'en sais rien, et je ne le crois pas. Mais on dit partout trop de mal de lui, même là où il est extraordinaire qu'on puisse avoir à en dire... Je vois toujours la tête de mon hôtelier... J'ai failli ne pas pouvoir en finir mon déjeuner !

Je rencontrais quelquefois chez les R... un jeune et rich

Digitized by Google

peintre étranger que sa famille avait envoyé à Paris suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts et prendre l'air des milieux artistiques. Il mêlait volontiers aux histoires de son pays les potins des salons et des ateliers, et me demandait un soir :

— Vous connaissez M. Saint-Cère ?

— Jacques Saint-Cère ?... Mais je ne connais que lui !

— Oui, vous devez le voir au *Figaro* ?

— Justement.

— Eh ! bien, j'ai moi-même été son grand ami, et nous avons été intimes. Il y a trois ans, à mon arrivée à Paris, j'étais allé voir un homme d'affaires à qui j'avais proposé 500 francs par homme célèbre qu'il me ferait connaître. Il acceptait et, dès les jours suivants, j'avais fait la connaissance de M. Saint-Cère. Au bout d'un mois, nous ne nous quittions plus. J'allais constamment chez lui et il venait constamment chez moi, lorsque je le voyais arriver un matin tout décomposé. « Mon cher ami, me disait-il, j'ai perdu cette nuit 10 000 francs, je ne les ai pas pour le moment et je viens vous demander de me les prêter... » Comme j'aimais autant ne pas risquer de les perdre moi-même, je lui répondais que je ne les avais pas. Alors il tirait un revolver de derrière son pantalon, me racontait qu'il avait déjà couru tout Paris pour trouver la somme, ajoutait qu'il était déshonoré, qu'un homme comme lui ne devait pas l'être, et qu'il me demandait pardon, mais qu'il allait se tuer... Effrayé, j'allai à mon secrétaire, et je lui donnai un chèque de 10 000 francs. Il m'en remerciait en pleurant, m'embrassait, me jurait qu'il me serait éternellement reconnaissant, sortait, et je ne l'ai plus revu.

— Et vous n'avez pas revu non plus vos 10 000 francs ?

— Jamais.

— Il ne vous invite pas à ses dîners et à ses soirées ?

— Il ne m'y a jamais invité.

Saint-Cère se doutait-il de tout ce qui se racontait sur lui ? Il ne pouvait guère l'ignorer et donnait d'ailleurs à l'occasion des coups de sonde dans les dispositions de ses confrères à son égard, mais il n'eut pas à se féliciter, un certain soir, de l'effet qu'il produisit dans un banquet en voulant y prendre la parole. Comme il collaborait au *Gil Blas* sous le pseudonyme de Sanchol, il était venu à un dîner offert par le journal à ses actionnaires et à ses amis de la presse et des lettres. On l'avait mis à la table d'honneur, et les toasts, au dessert, s'étaient succédé au milieu des applaudissements et de la cor-

Digitized by Google

dialité générale, lorsque le président en annonçait encore un. Toutes les têtes se dressaient, on regardait, Saint-Cère se levait, et un froid de glace saisissait immédiatement l'assistance. Pas une réflexion, pas un mot, pas un rire, mais une extraordinaire, terrible et muette antipathie. On avait l'impression de passer, en une seconde, d'une température de serre chaude à 30 degrés au-dessous de zéro, et il en était lui-même anéanti malgré toute son incroyable assurance, prononçait seulement quelques phrases vagues, puis retombait sur sa chaise au milieu d'un silence polaire.

Rien ne pouvait ainsi dissiper la nuée de mauvais bruits qui le suivaient partout, et le chef d'un département ministériel demandait un jour à un de ses fonctionnaires :

— Est-ce que vous n'allez pas chez M. Saint-Cère ?

— Oui, et je dois même y dîner demain.

— Eh ! bien, je vais vous donner un conseil d'ami... N'y allez pas... Croyez-moi... Je vous rends en ce moment un service dont vous me saurez gré... On ne doit pas fréquenter chez M. Saint-Cère... N'y allez plus...

— Mais...

— Croyez-moi bien... N'y allez plus...

Impressionné par l'avertissement, le fonctionnaire avait réfléchi, hésité, mais s'était rendu quand même à l'invitation, et qui avait-il rencontré au dîner ?... Le ministre !

Malgré tous les soupçons, toutes les méfiances et tous les racontars, les réceptions de la rue Auber n'avaient jamais, en effet, aussi brillamment battu leur plein. Gens de lettres, gens du monde, fonctionnaires, académiciens, hommes politiques y venaient de plus en plus nombreux. Nappes de satin, serviettes dorées, verreries de Bohême, argenteries rares y faisaient de plus en plus merveille, et toujours, à la fin de certaines soirées, on voyait, à un moment, s'ouvrir la porte du salon, un photographe y planter son appareil, et Saint-Cère se dresser dans sa carrure et son importance en criant joyeusement d'un ton de commandement :

— On ne bouge plus !... Chacun à sa place !... Attention, tout le monde immobile !

Et le photographe :

— Tenez, Monsieur, si ça ne vous contrariait pas trop, mettez-vous là... Là, là... C'est ça... C'est ça... Très bien... Parfait...

Une explosion de lumière, quelques secondes après, inondait encore le salon, et toute la société était une fois de plus

Digitized by Google

fixée sur la plaque... A quelque temps de là, seulement, ce n'était plus une illumination de magnésium qui surprenait les amis de la rue Auber, mais un de ces coups de tonnerre qui vous anéantissent, une de ces nouvelles qui font époque dans les informations « de la dernière heure ». Jacques Saint-Cère était inculpé dans une affaire de chantage et remis au juge d'instruction. Tout le Boulevard en bourdonnait, tous les cafés en étaient en rumeur, et le soir, au *Figaro*, à l'arrivée d'Albert Bataille, le chroniqueur judiciaire de la maison, tous les rédacteurs accouraient lui demander avec précipitation, et d'assez nombreux avec joie :

— Eh ! bien ?... Eh ! bien ?...

Bataille avait toujours particulièrement détesté Saint-Cère, prédit qu'il finirait mal, et il répondait gaiement avec son savoureux accent blaisois :

— Nous n'entendrons plus son *guerlot* !

Une plainte pour un délit dont avait été victime le jeune Max Lebaudy, le multimillionnaire Petit Sucrier, avait été déposée contre quelques journalistes, Jacques Saint-Cère était du nombre, et le procès allait s'engager, lorsqu'on voyait un jour, sur les boulevards, des promeneurs s'arrêter en nombre autour des kiosques des journaux et s'empresser d'y acheter une revue illustrée qu'ils feuilletaient en riant.

On leur demandait :

— Qu'est-ce qu'il y a donc dans la revue ?

— Achetez la... Achetez la !

On l'achetait, et on y retrouvait, reproduites en grand, les photographies des soirées de la rue Auber. Tous les habitués y figuraient, et les plus célèbres aux places les plus en vue, soigneusement et glorieusement mis en lumière.

Saint-Cère sortit de l'affaire acquitté, mais moralement tué par un de ces incidents dont un homme ne se relevait pas encore en temps-là.

— Rosenthal, lui disait à un moment le président, en l'appelant par le nom sous lequel il figurait dans l'une des pièces du dossier, j'ai le devoir de vous rappeler qu'il existe contre vous une condamnation par défaut à treize mois de prison pour abus de confiance et escroquerie.

— C'est faux ! hurlait Saint-Cère en bondissant et tout tremblant de colère... Jamais je n'ai été condamné à rien, et jamais je n'ai eu connaissance de cette peine !

— Vous n'avez, en effet, jamais fait cette peine, répliquait le président... Seulement, à l'instant même où elle vous frap-

Digitized by Google

pait, vous passiez en Allemagne et vous n'en reveniez qu'après la prescription.

— Mais c'est faux, faux, faux ! hurlait encore Saint-Cère, fou de fureur, au milieu des exclamations et des ricanements de la salle, je suis honnête, je l'ai toujours été, et on me calomnie !... Je ne sais même pas sur quoi peut reposer un pareil jugement, et je n'en ai jamais entendu parler !

— Eh ! bien, reprenait le président, vous avez été condamné pour avoir emprunté leurs montres à des filles de bar et les avoir mises au Mont-de-Piété, pour avoir fait courir tout Paris à des cochers sans les payer, après vous être fait donner du tabac par eux, et pour d'autres délits du même genre... Seulement, je vous le répète, vous avez disparu tant que le jugement aurait pu vous être appliqué, et vous n'êtes revenu en France que lorsqu'il ne pouvait plus vous atteindre.. On n'a jamais pu savoir exactement où vous étiez tant qu'il n'y a pas eu prescription, mais on a eu toutes les raisons de supposer que vous étiez en Allemagne... On en est même sûr...

Affolé, Saint-Cère avait encore crié, bondi, blémi, hurlé à la méprise et à la calomnie, mais la salle n'avait toujours fait qu'en rire, l'incident l'avait terrassé, et tout avait été fini pour lui.

— Et notre vieux Saint-Cère ? me disait un peu plus tard, en me rencontrant, un peintre dont j'avais fait la connaissance aux soirées de la rue Auber... Personne n'en parle plus... On ne se souvient même plus de lui... Ah !... Comme c'est bien parisien !... Mais vous savez ce qu'il est devenu ?

— Non.

— Eh ! bien, il est chez D... Vous savez bien, D..., le jeune peintre étranger à qui il avait soutiré 10 000 francs, qui ne les avait pas revus, et qui le racontait à tout le monde !... Ils se sont réconciliés, et Saint Cère a remis la main sur lui. Il vit dans son hôtel et fait, à ce qu'il paraît, la pluie et le beau temps dans la maison... Il menace même quelquefois, à ce qu'on raconte, le malheureux D... de le mettre à la porte... J'habite en face, et je les ai encore vu ce matin sortir ensemble... Ils n'ont jamais été aussi bien, ils se tutoient... Est-ce assez joli !

A quelques années de là, Saint-Cère mourait de plus en plus oublié, et quelques-uns de ceux qui avaient été plus particulièrement ses amis ne l'avaient pas, malgré tout, complètement abandonné, mais ne racontaient pas non plus sans humour comment il avait fini. Délaissé et malade, il n'en continuait

Digitized by Google

pas moins à s'intéresser passionnément à la vie parisienne, ne se consolait pas de ne plus y tenir un rôle, demandait nerveusement des nouvelles des uns et des autres et, à certains noms, serrait les lèvres, secouait la tête avec colère et disait entre ses dents, enfoui dans son fauteuil, en crispant ses mains sur ses jambes sous sa couverture :

— Je les aurai !... Je les aurai !...

Il répétait ainsi constamment :

— Je les aurai !... Je les aurai !... On les aura !... On les aura !...

En attendant, il allait de plus en plus mal, et un jour, avertis de la gravité de son état et venus pour lui faire une dernière visite, ses amis attendaient depuis quelques instants dans son antichambre le moment d'être introduits auprès de lui, quand on sonnait à la porte, et lorsqu'un monsieur qu'ils ne connaissaient pas entrait précipitamment, passait devant eux comme une flèche, était introduit sans attendre, restait trois ou quatre minutes, puis repartait, toujours en coup de vent.

— Quel est ce monsieur ? avaient-ils demandé tout stupéfaits à la domestique.

Elle leur avait répondu :

— C'est l'homme des Courses qui vient d'apporter les derniers tuyaux....

Quelques jours après, Saint-Cère était mort, après avoir lutté, pour vivre, jusqu'à son dernier soupir... Nous avions déjà commencé, à cette époque, à voir de ces événements comme en connaissent les pays qu'attendent les cataclysmes, et Saint-Cère n'avait naturellement pas manqué, à l'occasion de l'Affaire Dreyfus, de vouloir se remettre en selle. Il avait même cru pouvoir y compter, et fondé alors *le Cri de Paris* pour y exécuter ceux qu'il voulait « avoir », mais il n'y avait pas réussi. L'heure de certains rétablissements n'avait pas encore sonné.

Maurice TALMEYR.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LE POÈTE CHEZ LA SORCIÈRE[1]

Méhémet-Ali s'est déclaré rebelle à la cause du Sultan, son maître, et a jeté 30 000 hommes en Syrie. Le 27 mai 1832, après six mois de siège, Ibrahim-Pacha s'empare de Saint-Jean d'Acre. Le sac de la ville dure trois heures. L'aube vient sur des monceaux de ruines encore fumantes et de chameaux carbonisés. Se dégageant des morts, dont l'odeur de chair brûlée et de graisse chaude monte de la terre, âcre et fade, les rares survivants, hâves, décolorés, l'œil hébété, les oreilles assourdies, se frayent un chemin à travers les corps et les grands chiens jaunes, compagnons habituels des armées en marche et qui, dérangés dans leur triste festin, aboient lugubrement.

Où aller ? L'ennemi tient la campagne. Le Liban offrait jadis un asile inviolable, mais l'Emir des Druzes, Béchir, a lié partie avec Ibrahim. Soudain une clameur jaillit de ces femmes en larmes et de ces enfants en démence : Lady Hester Stanhope ! la nièce de William Pitt, qui a planté sa tente, il y quinze ans, sur un éperon solitaire de la montagne ! Oui, là, et là seulement, est le salut ! Gagner Djoun, par n'importe quel moyen, n'importe comment ; après on verra.

Et les chemins au delà de Saïda se couvrent de malheureux en haillons qui se hâtent vers la demeure de Lady Hester Stanhope. Femmes aux visages tirés, aux cheveux brûlés ; enfants stupides et muets, aux yeux agrandis par l'épou-

1. *Memoirs of the Lady Hester Stanhope as related by herself in conversations with her physician.* 3 vols. — *The life and letters of Lady Hester Stanhope* by the Duchess of Cleveland. 1 vol. — *Voyage en Orient* et *Cours familier de littérature* par Lamartine. — *Eothen* by Kinglake. — *Die Rückkehr vom Verfasser der Briefe eines Verstobenen.* (Retour de l'auteur des lettres d'un trépassé, par le prince Hermann Pückler Muskau). — Les deux lettres de Lady Hester Stanhope à Lamartine ont été publiées par M. René Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1908. (*Lamartine en* 1830 *et le Voyage en Orient*). — La lettre inédite de Lamartine au comte Molé est aux Archives des Affaires étrangères, dépêches politiques des consuls, Turquie, 1837, n° 6.

Digitized by Google

vante, chargés sur le dos des plus grands, comme des paquets ; mamelucks aux pansements sanglants ; soldats de toute nation aux uniformes déchirés, blessés, malades, toute cette troupe de gueux fait irruption dans la cour de Djoun, réclame la maîtresse du logis avec des gémissements, des cris, des supplications. Vague de douleur, houle de sanglots qui s'apaise lorsque Lady Hester Stanhope paraît. Sa haute taille, son visage marmoréen, ses yeux calmes et glacés, son allure décidée inspirent immédiatement confiance. Il y a tant d'énergie et de bravoure dans cette femme que les enfants eux-mêmes, rien qu'en la regardant, s'arrêtent de pleurer. Elle, cependant, contemple ces pauvres gens dont les yeux affolés la cherchent, comme des naufragés la terre. En somme, rien ne l'oblige à recueillir ces épaves ; elle est une femme seule dans un pays en guerre, une étrangère dans la lutte des partis. Et le silence devient angoissant, solennel, religieux. D'un signe bref, la nièce de Pitt fait clore les lourds battants de la porte qui retombent avec fracas. Les réfugiés de Saint-Jean d'Acre sont sauvés.

Le trésorier du Pacha tombe épuisé, ses membres inférieurs ont été écorchés par l'explosion de la poudre : sa femme, en chemise, serre contre son cœur un petit enfant nu ; son intendant a eu le nez emporté et les yeux crevés par les balles. Abandonnés par leurs parents, reniés par leurs amis de la veille, ils n'ont plus qu'à mourir, si Lady Hester Stanhope les jette à la porte. Qu'ils restent et qu'ils prennent part à la distribution de soupe chaude et de mechoui ! Une famille composée de dix-huit personnes, veuves folles et orphelins hagards, sous la conduite d'un pauvre garçon de quinze ans que la frayeur a rendu idiot, s'immobilise en tremblant sur le seuil de la cour. Qu'elle entre et se repose, elle aussi. Lady Hester Stanhope pratique, jusqu'à l'extrême, les devoirs de l'hospitalité. Sans hésitation, sans forfanterie, sans nécessité, elle donne sa maison, ses provisions, ses couvertures. Bien plus, elle livre sa chère solitude. Pour des inconnus qui l'auront oubliée demain, elle dépense sans compter, elle emprunte à ses amis les Juifs. Elle prodigue non seulement son argent, mais sa personne même. Dès qu'une difficulté paraît, dès qu'une menace se précise, on demande, on exige sa présence. La Sitt ! La Sitt ! (la Dame), c'est la parole magique qui apaise les esprits excités, qui dénoue les situations épineuses. Mais elle n'a plus le loisir d'interroger les astres, elle se penche sur d'enfantines souffrances ; elle ne fait plus d'intermi-

Digitized by Google

nables conférences sur l'au-delà, elle trouve pour des désespérés les paroles qui consolent. Originale d'ailleurs jusque dans sa charité, bourrue et bavarde. Mais la brusquerie de ses propos réconforte tout le monde. Ainsi, à certaines heures tragiques, la vie arrache-t-elle le masque d'emprunt qui cache le vrai visage et révèle-t-elle des traits inconnus.

Mais il ne s'agit pas d'un bouleversement temporaire de ses habitudes. Les rescapés s'installent dans sa maison comme en pays conquis. Ils y passeront des mois, des années. Trouvant le fromage savoureux ils refuseront systématiquement d'en sortir, comme le rat de la fable. La famille de dix-huit personnes ne videra les lieux qu'en 1836. A chaque instant, les malheureux bourdonnent autour de Djoun, par bandes, comme les mouches autour d'un pot à miel. Un soir, c'est soixante-quinze couvertures qu'on réclame pour des blessés. Ceux qui n'ont pas trouvé place sur les terrasses et les toits, dans les caves et les écuries, se sont logés, comme ils ont pu, dans les villages et les hameaux avoisinants, à Saïda même; mais, tous les jours, ils reviennent chercher leurs aumônes et leur morceau de pain.

Avec le temps, la sécurité et l'abondance des repas, les réfugiés deviennent insupportables. Ils se plaignent de la nourriture, volent des provisions, pillent les jardins. Aux fêtes de Beïram, comme Lady Hester Stanhope fait distribuer aux femmes des robes, des ceintures, des vêtements neufs, ces immondes créatures, qui sont arrivées à demi-nues, ont l'audace de dénigrer la qualité de l'étoffe, de critiquer la coupe, la forme, et de glapir sur un ton suraigu « que ce n'est pas assez beau pour elles »...

A quelques rares amis elle fait la confidence des heures difficiles vécues à Djoun. Djoun qui est devenu une ambulance, une auberge, un asile de vieillards, un harem, une crèche, une buvette, un dépôt d'invalides, une caserne, une forteresse dressée contre l'invasion.

Depuis le moment où les troupes égyptiennes ont pénétré en Syrie, écrit-elle, j'ai été dans de l'eau bouillante... Pendant trois ans ma maison a été une tour de Babel, remplie, ainsi que le village, des malheureux habitants d'Acre appartenant à toutes les nationalités. Mais, avec l'aide de Dieu, je suis venue à bout de tout cela. J'ai sauvé bien des vies par mon énergie et mon sang-froid, et, seule, je suis restée debout dans la tempête, résistant aux attaques des pachas et des ignobles consuls...

Tous tremblaient, les Francs comme les autres, et, s'ils avaient la prétention d'agir avec un peu de cœur, ils étaient sûrs d'avoir la folie

Digitized by Google

et non la justice de leur côté et, finalement, ils étaient contraints de s'arrêter... Je me suis privée non seulement du superflu, mais du nécessaire pour secourir ces infortunés... (Il est vrai qu'à Djoun le superflu abondait, tandis que le strict nécessaire manquait souvent). J'ai supporté assez de fatigue pour tuer un maître d'équipage, mais, quels que soient les sacrifices que j'ai faits en argent et en santé, je ne les regrette pas. Je recommencerais demain, si les circonstances le réclamaient, seule contre tous...

Cependant le général égyptien poursuit sa marche victorieuse vers le Nord : le 14 juin il entre à Damas, le 8 juillet à Homs et le 11 à Hama. Les débris de l'armée du Sultan commencent à affluer sur la côte syrienne. Un premier convoi de prisonniers passe à Saïda. Déguenillés, squelettiques, malades de soif, mourant de faim, entassés dans les camps sous un ardent soleil, mangés par les mouches et la vermine, ils crèvent de misère. Et la crainte inspirée par les Egyptiens est si forte que personne n'ose leur porter secours. Par bonheur, Lady Hester Stanhope apprend, par un de ses espions, leur lamentable situation. « Ni un Turc, ni un chrétien, ni un Français n'aurait osé leur donner un verre d'eau, s'indigne-t-elle. *Tous tremblaient devant Ibrahim-Pacha.* Ces malheureux ne vinrent pas vers moi, mais c'est moi qui envoyai vers eux ».

Toutes ces démarches insolites ne tardent pas à être rapportées à Ibrahim. Devant cette attitude nettement hostile, il ne veut se souvenir que de l'hôte aimable de Méhémet-Ali, au Caire, il y a plus de vingt ans. Que Lady Hester Stanhope se contente d'être une femme, qu'elle ne se mêle pas de politique et sa résidence de Djoun sera respectée. Pourquoi jouer les chevaliers-sauveurs ? A-t-elle intérêt à lutter contre un gouvernement qui ne demande qu'à rester en bons termes avec elle ? Est-elle Turque ? A-t-elle des parents en Syrie ? Alors, pourquoi se jeter dans la bagarre et s'entêter à défendre des gens qui lui sont indifférents ?

Comme Ibrahim connaît peu Lady Hester Stanhope ! Il ignore que le trait distinctif de ce caractère complexe est le courage, la témérité folle, la bravoure pour la bravoure. C'est la même passion du danger qui la fit entrer jadis à Damas, à cheval et le visage découvert, en plein jour; la même recherche de sensations violentes qui l'a jetée sur les routes du désert; le même mépris de la mort qui l'a menée aux montagnes des Hashashins après avoir brûlé leurs villages et massacré leurs enfants. En effet, elle a tout à perdre en se montrant rebelle aux volontés de Méhémet-Ali. Mais

Digitized by Google

l'inutilité d'un geste le rend-il moins beau ? D'ailleurs, la nièce de Pitt n'est pas fâchée de sortir de l'ombre et de reprendre sa place au milieu des intrigues politiques et sur le théâtre des démêlés orientaux.

Parmi les réfugiés de Djoun il y a des gens gravement compromis et des individus suspects. Ibrahim envoie à Lady Hester Stanhope l'ordre poli, mais très ferme, de les livrer sans retard. Et c'est alors qu'elle démasque brusquement ses batteries. Elle sait que ceux qui passeront le seuil de sa maison seront impitoyablement exécutés. Aussi, en faveur de ces misérables, qui lui témoignent déjà la plus noire ingratitude, son parti est vite pris. « Je les défendrai tous et sans aide, déclare-t-elle avec impétuosité à l'officier d'Ibrahim stupéfait, et je ne les protège pas au nom de l'Angleterre ou de la France, *je les protège en mon nom*, comme un pauvre Arabe qui ne livrerait les malheureux, confiés à lui, qu'en perdant la vie. Et il n'y a aucun autre moyen de me faire céder que de me passer sur le corps... »

***

Sur ces entrefaites arrive à Djoun un Arabe porteur de la lettre suivante :

Milady, voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient; n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des œuvres de Dieu, je viens d'arriver en Syrie avec ma famille. Je compterai au nombre des jours les plus intéressants de mon voyage celui où j'aurai connu une femme qui est elle-même une des merveilles de cet Orient que je viens visiter.

Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous conviendra et faites-moi savoir si je dois aller seul ou si je puis vous mener quelques-uns de mes amis qui m'accompagnent et qui n'attacheraient pas moins de prix que moi-même à l'honneur de vous être présentés.

Que cette demande, Milady, ne contraigne en rien votre politesse à m'accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de la solitude pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le respecter ....

Alphonse de Lamartine est l'auteur de cette respectueuse et suppliante demande d'audience. L'auteur des *Méditations* a en effet nolisé à Marseille le brick *l'Alceste* et s'est embarqué à destination de Beyrouth, où il est arrivé le 6 septembre 1832, en compagnie de sa femme et de sa fille, de ses

Digitized by Google

amis de Capmas et de Parseval, d'un médecin et de quelques domestiques. La santé fragile de la petite Julia est la cause première de ce long et beau voyage, mais Lamartine n'éprouve-t-il pas un secret contentement à suivre Chateaubriand sur les routes de Jérusalem ? « Ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée. » Lamartine, lui, compte bien séjourner en Palestine et en Syrie. De ces paysages colorés et changeants, des hommes singuliers et primitifs de cette terre d'Asie toute chargée de souvenirs et parcourue par lui en « poète et en philosophe » il espère rapporter un élargissement de son intelligence, un enrichissement de sa personnalité, un renouvellement de son inspiration qui lui permettront de composer, lui aussi, ses « Orientales ». Mais l'ancien diplomate, le futur homme d'Etat ne restera pas indifférent au spectacle imprévu de la politique égyptienne et turque. Ainsi, à certaines périodes, l'Orient attire-t-il l'attention de l'Occident et les amateurs d'art, les penseurs, les érudits, les poètes, ceux qui aiment le charme décevant des voyages s'en vont-ils vers lui, comme des Croisés intellectuels, avides de s'emparer des dernières étincelles du feu mourant qui jadis éclaira le monde et de contempler les ruines dont la muette leçon demeure immuable. Tout le XIX^e^ siècle subit la préoccupation du problème oriental et Lamartine n'échappe pas à la contagion.

A peine a-t-il installé sa famille à Beyrouth qu'il songe à organiser sa caravane, pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Il a pris la précaution de se munir d'objets de pacotille, de verroterie, d'armes, de bijoux sans valeur, et, comme il prodigue les cadeaux à ses visiteurs arabes, maronites et druzes, sa réputation de prodigalité lui vaut le titre d'Emir Frangi, le Prince des Francs. Cela sonne mieux que le comte de Lamartine, de l'Académie Française... Il achète quatorze chevaux du désert, se fait donner des cavas par le gouvernement égyptien et le consulat français, cherche des protections auprès des autorités syriennes. C'est alors qu'il pense à Lady Hester Stanhope. Beaucoup de voyageurs ont été éconduits. Mais l'Emir Frangi doit bien une visite à l'ancienne reine de Palmyre dont l'influence est encore considérable sur les tribus bédouines et les montagnards d'Abu-Ghosh.

Celle-ci, malgré le malencontreux début de la lettre,

Digitized by Google

— *étranger comme vous dans l'Orient,* — curieuse entrée en matière, quand on s'adresse à une femme qui habite la Syrie depuis plus de vingt ans, qui s'est fait un point d'honneur d'adopter les mœurs et le costume turcs et s'est proclamée, elle-même, le fidèle sujet du Sultan, — malgré les tracas occasionnés par les turbulents réfugiés d'Acre, ne fait pas attendre sa réponse. Le 30 septembre, à trois heures de l'après-midi, « l'écuyer de Lady Stanhope, qui est en même temps son médecin », arrive chez Lamartine, avec ordre de l'emmener à Djoun. Le Dr Léonardi, qui s'appelle en réalité Lunardi et n'a de docteur que le nom, est un ancien domestique de Mr John Webb de Leghorn. Le Dr Meryon, compagnon et souffre-douleur habituel de la nièce de Pitt, ayant été témoin des soins prodigués par « cet excellent jeune homme » à son maître impotent, le recommanda vivement à Lady Hester Stanhope avant de quitter la Syrie en 1831. L'Italien donne pleine satisfaction à l'acariâtre maîtresse de maison, mais, ayant contracté un penchant pour la médecine, dans cet heureux pays où il n'est pas besoin de diplôme pour tuer les gens, celle-ci se plaint amèrement qu'il « soit trop absorbé par ces nouvelles fonctions pour lui être de quelque secours ». Elle constate, d'ailleurs, que c'est un bon garçon et, dans sa bouche, cet éloge prend une valeur singulière.

Cependant Lamartine, en compagnie d'Amédée de Parseval, du faux médecin, d'un guide et d'un domestique, se met immédiatement en route. Dans son *Voyage en Orient* il raconte très longuement sa visite. Quand la petite troupe arrive à Djoun, Lady Hester Stanhope, qui aime à ménager ses effets et qui ne se lève guère avant trois ou quatre heures du soir, les fait languir dans une chambre obscure, espérant bien que l'attente portera la curiosité et le désir à leur paroxysme. Mais Lamartine s'endort d'un bon sommeil, comme un voyageur fatigué par le grand air et la course. Réveillé en sursaut par un petit nègre, il est introduit dans la chambre bien gardée. Là règne une obscurité propice, dissimulant l'absence d'ameublement et la saleté des murs. Et, en effet, Lamartine ne remarque pas le délabrement du décor devant la splendeur de l'acteur principal qui s'avance vers lui.

Lady Hester paraît avoir cinquante ans, écrit-il; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer; la fraîcheur, la couleur, la grâce s'en vont avec la jeunesse; mais, quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté,

Digitized by Google

dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas... Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux et l'on apercevait seulement, dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au col et s'y nouait par une agrafe de perles.

— Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, soyez le bienvenu, dit Lady Hester Stanhope. Je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année; mais votre lettre m'a plu et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude... Je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science, perdue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore; je la possède. Je lis dans les astres...

Et, à brûle pourpoint, elle offre à Lamartine de lui prédire sa destinée, se proposant de l'étonner par sa psychologie divinatrice. Mais lui, qui n'est pas venu pour se faire tirer son horoscope, refuse en souriant. En fait d'avenir je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu, répond-il.

— Et le Messie, reprend son inexorable interlocutrice, croyez-vous son règne arrivé ? Celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit : « Je vous parle encore par paraboles, mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité » ? Que répondrez-vous ? Et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre évangile que je viens de vous citer ? Quels sont vos motifs pour croire au Christ ?

Lamartine, qui vient de s'exercer à la parole pendant toute la campagne électorale de 1831 et qui sent frémir en lui le démon oratoire, ne résiste pas au désir de prononcer un beau et consistant discours sur les fruits à venir du christianisme et de confesser, en termes abondants, son *rationalisme chrétien*. Mais Lady Hester Stanhope, quand elle a une idée, n'y renonce pas facilement. Le rôle de prophétesse lui sied trop bien pour qu'elle veuille l'abandonner :

... Vous êtes un de ces hommes qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare; bientôt vous retournerez en Europe; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles... L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la

Digitized by Google

clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole; vous devez être poète : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure; plus bas vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés; il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche.

Lamartine peut être fier, car le soleil est l'astre qui préside à la destinée de Lady Hester Stanhope elle-même ! Il se produit alors un coup de théâtre qui rendra les révélations de la pythonisse beaucoup plus sensationnelles. « Quel est votre nom ? » demande-t-elle à Lamartine interloqué. Puis elle reprend : « Je ne l'ai jamais entendu. »

Voilà ce que c'est que la gloire, constate mélancoliquement le poète, j'ai composé quelques vers dans ma vie qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe, mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complètement inconnu, un nom jamais prononcé !

— ...Poète ou non, je vous aime, déclare Lady Hester Stanhope, et j'espère en vous; nous nous reverrons, soyez-en certain ! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie, la patrie de vos pères, regardez votre pied. Voyez, le cou de pied est très élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Orient; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères...

Cependant l'esclave noir interrompt cette intéressante conversation en emmenant Lamartine déjeuner à l'écart. Celui-ci revient près d'elle fumer le narguilhé. Sans étonnement n'a-t-il pas déjà chanté à Beyrouth Mme Jorelle :

> Quand ta main approchant de tes lèvres mi-closes
> Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
> Ta bouche en aspirant le doux parfum des roses
> Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilhé.

Etrange spectacle : « Sous les treilles sombres dont les voûtes de verdure portent, comme des milliers de lustres, les raisins étincelants de la Terre Promise », à travers les kiosques de jasmin et les bassins de marbre on voit passer un gentilhomme français, au visage hautain adouci par l'éclat des yeux clairs, fier, à l'allure dégagée, racé, naturellement distingué, portant avec élégance un costume de cheval à la dernière mode de Paris, à côté d'une longue et maigre Anglaise, drapée dans un costume de cheik avec une incroyable majesté, et qui le domine de la tête. Promenade

Digitized by Google

exceptionnelle, car dans l'espace de cinq ans Lady Hester Stanhope ne franchira plus qu'une fois les portes de son jardin, « craignant, si elle met la tête hors de ses cours et de ses appartements particuliers, de tomber dans une colère folle contre ses domestiques et de se rendre malade ».

Elle fait les honneurs de la jument née sellée à Lamartine, qui ne ménage pas son admiration et qui remarque, en outre, une jument blanche, infiniment plus belle à son avis et qu'il soupçonne fort d'être réservée à la nièce de Pitt pour le jour où elle fera son entrée à Jérusalem, à côté du Messie.

Dans la soirée, Lady Hester Stanhope consent à recevoir M. de Parseval. La salle d'audience transformée en tabagie, les deux Français n'aperçoivent leur hôtesse qu'à travers un épais nuage de fumée. Il est question cette fois des vices de l'aristocratie et de la démocratie comparées. Lamartine trouve, de nouveau, l'occasion d'une harangue, en plusieurs points, qui se termine par cette adjuration solennelle : « Méprisez le vice partout, Milady, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe, mais par homme; les grands auraient les vices du peuple, s'ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands, s'ils étaient grands ! La balance est égale, ne pesons pas ! »

Puis Lady Hester Stanhope clame son dégoût du monde : « Je ne m'occupe plus de politique humaine, j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle, et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi; j'ai méprisé, jeune, l'humanité, je n'en veux plus entendre parler; tout ce que font les hommes pour les hommes est sans fruit ! Les formes me sont indifférentes »...

Et l'entrevue se termine sur quelques portraits à la manière de Lady Hester Stanhope où Lamartine admire « la parfaite justesse de son coup d'œil et la prodigieuse perspicacité de son intelligence », sans se douter qu'elle exercera plus tard ses facultés caustiques à ses dépens, et l'imitera et le singera, pour le grand plaisir de Kinglake et du prince de Pückler-Muskau. Et ils se séparent, enchantés l'un de l'autre.

Ce qui surprend, tout d'abord, dans le récit de cette entrevue, c'est la loquacité de Lamartine. Vraisemblablement il n'a pas eu la latitude de prononcer d'aussi substantiels discours. Lady Hester Stanhope l'aurait interrompu avec son impétuosité coutumière. Elle, qui traitait d'égal à égal avec les émirs et les pachas, ne se serait pas contrainte à écouter

Digitized by Google

un vague petit gentilhomme français, dont elle prétendait ignorer jusqu'au nom, et qui ne deviendrait quelque chose plus tard que grâce à ses prédictions : la pythonisse de Djoun ayant l'illusion de créer les grands hommes à coups d'horoscopes.

D'ailleurs, elle serait morte de paroles rentrées. Pour ceux qui la connaissaient, avaient vécu près d'elle et subi ses interminables monologues, le doute n'était pas possible : le poète chez la sorcière avait dû jouer un rôle muet. Et, plus tard, en composant son journal de route, et de la meilleure foi du monde, Lamartine s'était rattrapé en racontant longuement tout ce qu'il avait l'intention de dire, tout ce qu'il avait presque dit... Ainsi, diminuant le rôle de Lady Hester Stanhope de tout ce qu'il ajoutait au sien, avait-il inconsciemment réussi à se glisser au premier plan...

Ensuite Lamartine, qui a peint l'Orient sous des couleurs brillantes, mais avec la plus scrupuleuse exactitude, — ses paysages du Liban, ses évocations du désert, ses pèlerinages aux ruines de Syrie sont la vérité même, — à Djoun, brusquement, aborde le genre pompeux et dans un cadre somptueux fait surgir une reine des temps antiques. Il y a trop de marbres et trop de nègres en livrée. La description même du costume de Lady Hester, théâtral et plein de clinquant, vise à l'effet. Au lieu d'une réaliste sorcière à la Rembrandt, il évoque une héroïne à la Van Dyck. N'a-t-il donc pas vu les haillons brûlés et le turban à trous ? A-t-il laissé déployer devant ses yeux éblouis le brillant paravent des apparences, sans regarder par les fentes la douloureuse misère quotidienne ?

Et il faut regretter que Lamartine, parce qu'il avait été l'hôte de Djoun, ait eu le scrupule d'en être le peintre impitoyable. Nul mieux que lui n'aurait réussi à donner de la nièce de Pitt une image réelle. Les poètes, lorsqu'ils abaissent leurs regards sur la terre, ont plus de perspicacité que les autres hommes. De temps à autre, comme malgré lui, la vérité tressaille et court sur les flots de louanges. Il devine un léger cabotinage : « La folie qui s'écrit en traits trop évidents dans les yeux n'est point écrite dans son beau et droit regard... S'il me fallait prononcer, je dirais plutôt que c'est une folie volontaire, étudiée, qui se connaît soi-même et qui a ses raisons pour paraître folie... »

Le premier, il soupçonne Lady Hester Stanhope de spéculer sur la terreur et la superstition populaires, et de se faire passer pour magicienne afin de régner sans ennui. La nièce de Pitt comprend l'Orient comme peu de politiques. Par

Digitized by Google

manque d'argent la terre lui échappe, il lui reste le ciel. Elle appelle à l'aide tous les prophètes, les Messies, les bêtes de l'Apocalypse, les juments estropiées et les serpents à têtes humaines. Le bonnet d'astrologue enfoncé sur son crâne chauve, elle défie les Libanais de Béchir et les troupes d'Ibrahim. Sa main, pointée vers les étoiles, est plus redoutable que si elle brandissait un mousquet. En un raccourci saisissant, Lamartine juge tout cela et il écrit : « ... Aux hommes de cette terre de prodiges, à ces hommes des rochers et des déserts, dont l'imagination est plus colorée et plus brumeuse que l'horizon de leurs sables ou de leurs mers, il faut la parole de Mahomet ou de Lady Stanhope ! *Il faut le commerce des astres, les prophéties, les miracles, la seconde vue du génie.* »

Mais sa pénétration est plus aiguë encore, lorsqu'il ose poser l'épineuse question : n'a-t-elle pas fini « par se séduire elle-même et par être la première néophyte du symbole qu'elle s'était créé pour les autres ? » Ah ! comment le sens critique résisterait-il, en effet, à l'admiration de paysans stupides, de derviches en détresse et de moines obséquieux ? Le manque de discussion tue plus sûrement une philosophie que la controverse. Les années de solitude, les nuits d'isolement où l'esprit s'endort et l'orgueil veille, où les croyances anciennes s'effondrent, comme des mirages, tandis que l'âme aborde des terres inconnues et mouvantes, font lentement leur œuvre. Et puis toutes les brumes morbides qui montent de ces religions grouillantes, de ces sectes mystérieuses et fanatiques, comme les vapeurs fétides viennent le soir des marécages et des étangs, n'ont-elles pas contaminé celle qui se sentait assez forte pour se pencher sans risque au-dessus de leurs abîmes pestilentiels, n'ont-elles pas empoisonné celle qui respirait à pleins poumons leur air corrupteur ?

***

Il existe, d'ailleurs, une autre version de la visite de Lamartine. Elle est de Lady Hester Stanhope elle-même et, comme telle, extrêmement satirique. M. Henry Guys, consul de France à Beyrouth, lui avait prêté le *Voyage en Orient*. Elle déclare que « la moitié de ce que le poète a écrit est faux ». A-t-elle lu l'avertissement placé en tête du livre par l'auteur lui-même avec une excessive modestie ? « Voilà ces notes; de l'intérêt, elles n'en ont point; du succès, elles ne peuvent point en avoir; de l'indulgence, elles n'ont que trop de droits

Digitized by Google

à en réclamer... » Elle charge, tête baissée, évoquant un Lamartine poseur, maniaque, insupportable et ridicule.

Regardez M. Lamartine descendant en hâte de son cheval une demi-douzaine de fois pour embrasser sa levrette et lui donner des friandises, sur la route de Beyrouth à Djoun; les muletiers eux-mêmes et les domestiques croyaient qu'il était fou. Et ensuite cette manière de fourrer ses mains dans les poches de son pantalon et de croiser les jambes ? A quoi est-ce que ça ressemble ?

M. Lamartine n'est pas poète, à mon avis, bien qu'il soit élégant versificateur : il n'a aucune idée sublime. Comparez ses idées avec celles de Shakespeare qui est, lui, un vrai poète. Oh ! quelles inspirations il y a dans cet homme ! Même ses êtres imaginaires, ses Ariels, ses fées, ses Calibans, nous les voyons tels qu'ils seraient, s'ils avaient réellement existé. Vous ne croyez pas ces choses [Lady Hester Stanhope s'adresse à l'inévitable docteur Meryon], mais moi j'y crois, et Shakespeare aussi : lui, j'en suis persuadée, avait une grande connaissance de la littérature orientale.

M. Lamartine, avec son attitude gourmée et ses longs doigts, me fit admirer ses pieds et ensuite se tourna vers son chien, l'embrassa et lui tint un long discours. On dit qu'il a 17 000 livres sterling de rente, et des châteaux et des villages. Il pensait produire grand effet sur moi, mais il s'est lourdement trompé...

On n'est pas plus aimable ! Lady Hester Stanhope se venge-t-elle d'avoir supporté la loquacité de Lamartine, ne fût-ce que dans un livre ? Garde-t-elle rancune au poète d'avoir émis des doutes sur son commerce céleste ? Ces deux hypothèses sont seules permises, car la tyranne aux vêtement de cheik n'est pas femme à se formaliser de se voir donner cinquante ans, surtout quand elle en a cinquante-six. Bref « la statue à immenses dimensions » dessine la silhouette caricaturale « d'un insupportable dandy de troisième ordre ». Dans les pages émouvantes de Lamartine, elle ne trouve rien d'assez beau pour elle, et elle reprend, pour son compte, l'entretien relatif au Messie, débutant, naturellement, par une conférence :

Toutes les sectes ont prédit la venue d'un Sauveur ou d'un Messie; cet événement sera précédé de la ruine des principaux royaumes de la chrétienté : l'œuvre est déjà commencée et nous la verrons bientôt accomplie. Le monde n'est-il pas en révolution ? Les rois n'ont-ils pas été chassés de leurs trônes ? Des centaines et des milliers d'infortunés viendront à moi, me demandant assistance et refuge. Peut-être faudra-t-il me plonger jusqu'à la ceinture dans le sang; mais c'est la volonté de Dieu et cela ne m'effraye point. La venue du Murdah a occupé les esprits de bien des gens et sans succès, je le crois. M. Lamartine m'a parlé religion, continue-t-elle en renversant les rôles. Je lui ai dit : « Le Testament ne dit-il pas : « Mais il y en a un « qui viendra après moi, qui est plus grand que moi ». Qui est celui-ci ? » Il fit entendre un murmure confus et ânonna, mais il ne put répondre.

Digitized by Google

« Ne paraîtra-t-il pas comme un roi de la terre, environné d'honneur et de gloire ? Les Juifs l'attendent, les Ansariés l'attendent, tous l'attendent, sauf les Chrétiens... »

« Il fit entendre un murmure confus et ânonna, mais il ne put répondre ». Où sont donc les belles tirades sur le rationalisme chrétien, qui occupent deux pages serrées du *Voyage en Orient* ?

Quant aux prédictions que Lady Hester Stanhope a faites à Lamartine, elle en rit aux larmes avec le prince de Pückler Muskau. Est-ce sa faute, s'il a embelli toute la scène ? Comme elle lui servait un banal compliment sur ses poésies et ses origines orientales, il s'est excité, a réclamé des explications avec insistance. Alors elle a voulu se divertir agréablement à ses dépens. Lamartine n'a pas cessé de regarder ses souliers avec la plus amoureuse complaisance. Remarquant son manège, elle lui a dit en riant : « J'ai deviné cela à votre physionomie générale, mais surtout à la belle forme cambrée de votre pied, à l'éclat de vos yeux, à la forme de vos paupières qui permet, comme à plusieurs tribus arabes, de voir aussi bien avec les yeux à demi-fermés que les autres personnes avec les yeux grands ouverts... » Mais il a pris l'histoire au sérieux.

Comme c'est étrange, s'est-il exclamé le plus gravement du monde. Vous devez savoir que, pendant les croisades, 150 prisonniers arabes furent ramenés de Gaza en France par les vainqueurs. Ceux-ci se fixèrent dans ma province natale et construisirent deux villages et le château que j'habite maintenant. Ils parlent encore une langue particulière, intelligible seulement à eux et qui est probablement une corruption de l'arabe. Parmi eux il y avait des hommes d'une caste élevée et j'ai entendu dire que mes ancêtres s'étaient alliés à eux. Avez-vous aussi observé que comme Alexandre j'ai l'habitude de pencher la tête sur une épaule ? N'est-ce pas aussi un signe d'origine orientale ?

— Oh ! lui répond-elle, je comprends parfaitement le mystère. Comme les prisonniers étaient des environs de Gaza, je pourrai vous indiquer exactement la tribu à laquelle vous appartenez et qui a toutes les particularités que vous mentionnez, surtout celle du cou incliné.

Là-dessus Lamartine s'enflamme et se croit descendu des guerriers fameux, alors que les Arabes dont elle voulait parler étaient tout simplement d'honorables conducteurs de chameaux « qui, à force de guider les caravanes, ont pris l'habitude de pencher la tête sur l'épaule avec les yeux mi-clos, toujours du même côté, pour mieux surveiller leurs bêtes... »

La déclaration faite par Lady Hester Stanhope à Lamar-

Digitized by Google

tine : « je ne m'occupe plus de politique humaine, j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle, et que toute les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi », semble bien extraordinaire. D'abord, Lady Hester Stanhope n'est restée chez William Pitt que de 1803 à 1806, ensuite elle ne peut vraisemblablement pas affirmer son renoncement à la politique, quand elle fait de sa maison l'asile des rescapés d'Acre, quand elle protège les proscrits en son nom et qu'elle brave ouvertement Ibrahim et Béchir. Comment Lamartine ne se doute-t-il pas d'ailleurs du rôle prodigieux qu'elle joue avec ostentation ? Comment peut-il se promener à travers les cours et les jardins sans rencontrer des blessés, des femmes curieuses et des petits enfants en maraude ? Lady Hester Stanhope donne de ce silence la plus stupéfiante explication : « J'avais soixante-quinze réfugiés à l'époque où il me rendit visite, mais je les dérobai à sa vue, *car son sentiment est tout dans sa plume et non pas dans son coeur...* »

***

Cependant, escorté de Lunardi et d'un palefrenier, Lamartine, sans soupçonner qu'il a été estimé trop superficiel pour contempler les rescapés de Saint-Jean d'Acre, se dirige vers Beït-ed-din, tout ravi de l'accueil de Lady Hester. Vraiment le poète joue de malheur. Il aura beau représenter l'émir Béchir sous les traits « d'un beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante », exalter son gouvernement ferme et sage, admirer son habileté et ses lumières, celui-ci se plaindra amèrement, plus tard, d'avoir été compromis aux yeux d'Ibrahim-Pacha. Lamartine, au milieu de tant de louanges, a glissé un mot sur la politique à deux tranchants du Prince des Druzes. « Il est à croire que, si Ibrahim-Pacha venait à essuyer des revers, l'émir Béchir se tournerait encore du côté des Turcs et les aiderait à écraser les Arabes... » Cette réserve suffit pour mécontenter tout le monde. Car, en Orient, la vérité, même savamment dosée, blesse toujours. Ainsi les deux vieux ennemis, Béchir et Lady Hester, se rencontrent-ils dans une ingratitude commune pour ce voyageur de quelques heures qui s'est permis de les juger, d'ailleurs trop bien...

Rentré à Beyrouth pour prendre congé de sa femme et de sa fille, Lamartine reçoit une lettre de Lady Hester Stanhope, des plus affables.

Digitized by Google

Djoun, samedi soir,

Monsieur le Comte,

Je voi que vous avez trop d'indulgence pour moi ainsi que pour mon domestique qui, je crain, ne vous a pas fait bien comprendre ce que j'ai voulu vous dire au sujet de Drogman comme vous ne l'avez pas demander dans votre lettre. C'est Khalil Mansour, le maître arabe de M. Derché : il a resté chez moi encore un an en qualité de drogman et c'est le seul, je croi, dans le voisinage qui sait traduire la poésie arabe. Ce n'est pas M. Massyké, ni Aidé, mais il ne se trompe pas dans le sens. Ainsi faite moi savoir s'il vous sera utile ou non ; il est venu ici aujourd'hui pour savoir vos ordres et c'est lui qui écrit cette lettre pour moi.

Les Arabes du cotté de Jérusalem ne sont pas mes Arabes dont la plupart des tribus sont actuellement dans l'intérieur, mais je vous donneré toujours une lettre pour Abougoch qui commande tout aux environs de Jérusalem : il est le chef de 4 000 braves voleurs.

Vous me dites que vous serez à Seyde mardi à midi, le bon vieux M. Giraudin malade dans son lit ; ainsi je vous propose, Monsieur, de venir ici, afin que je vous donne les papiés que j'ai fait sur votre nom avec les explications nécessaires.

Je trouve votre famille fut allié d'un de plus grand tribus de yaman et dont il est sorti un savant beaucoup plus grand que Neuton ou le Sage.

Mercredi vous pourrez passer à Seyde et continué votre route jusqu'au Heder : c'est la que saint Elie a donné la bénédiction à l'huile de veuve.

Je vous prieré de témoigner à Mme de Lamartin mon grand désir de lui être utile dans votre absence, ainsi de vous mettre à l'abri de quelques dangers qui pourra avoir lieu dans le moment de confusion.

Salut et paix.

Hester Lucy STANHOPE.

J'ai trouvé un grand poët arabe pour vous.

Le mardi 9 octobre, M. Giraudin, l'agent consulaire français de Saïda, se trouve assez bien pour recevoir Lamartine qui continue sa route vers Jérusalem, muni des bonnes promesses de la sorcière de Djoun. Une quinzaine de jours plus tard, à travers les étroits défilés des monts de Judée, au village de Jérémie, le poète rencontre le terrible Abu-Ghosh :

Après les saluts d'usage et les compliments interminables qui précèdent toute conversation avec les Arabes, il me demanda si je n'étais pas l'émir franc que son amie, Lady Hester Stanhope, la reine de Palmyre, avait mis sous sa protection, et au nom de qui elle lui avait envoyé la superbe veste de drap d'or dont il était vêtu, et qu'il me montra avec orgueil et reconnaissance. J'ignorais ce don de Lady Stanhope, fait si obligeamment en mon nom ; mais je répondisque j'étais en effet l'étranger que cette femme illustre avait confié à la générosité de ses amis de Jérémie ; que j'allais visiter toute la Palestine, où la domination d'Abu-Ghosh était reconnue, et que je le priais de donner les ordres nécessaires pour que Lady Stanhope n'eût pas de reproches à lui adresser.

Digitized by Google

Aussitôt le bandit saute de cheval, fait apporter des nattes et des rafraîchissements sous les figuiers d'alentour et s'entretient confidentiellement avec Lamartine, lui demandant si son nom est connu en Europe, ce qu'il pense, lui, de sa réputation. L'ancien diplomate se tire à merveille de ce pas difficile. « Je dirai ce que j'ai vu, répond-il habilement, que vous êtes aussi puissant et aussi hospitalier qu'un prince des Francs, qu'on vous a calomnié, et que vous méritez d'avoir pour amis tous les Européens qui, comme moi, ont éprouvé votre bienveillance et la protection de votre sabre ». Sur ce Abu-Ghosh, très satisfait, lui fournit une garde d'honneur.

D'après Lady Hester Stanhope, « *le chef des 4 000 braves voleurs* » n'aurait pas été aussi enchanté de Lamartine que celui-ci le proclamait. « Je lui ai donné une lettre pour Abu-Ghosh qui l'a très bien reçu, rectifie-t-elle, et auquel il essaya de se donner pour un grand homme. Mais Abu-Ghosh disait que c'était par amitié pour moi et non pour lui qu'il lui avait fait tant d'honneur ». Car Lady Hester Stanhope veut bien protéger les gens, mais à la condition stricte qu'ils soient des obligés passifs, qu'ils ne doivent leur sécurité qu'à ses bons offices et non à leur séduction ou à leurs qualités personnelles. Et voilà un de ces misérables qui se permet de prendre l'initiative de causer avec Abu-Ghosh, de le flatter et de faire sa conquête! Quelle faute de goût! Cela ne s'était jamais vu...

Mais au commencement de décembre Lamartine perd la petite Julia. Et la mort, brusquement, la lui avait arrachée au moment où la santé de l'enfant semblait tout à fait rétablie. Lady Hester Stanhope, malgré son humeur atrabilaire, se croit obligée de prodiguer des condoléances, aussi peu banales qu'elle-même. Ecrire, c'est parler un peu. Et elle se précipite sur son écritoire : elle trace, en français et de sa main, l'étrange missive suivante :

Djoun, le 11 janvier 1833.

Monsieur,

Aussitôt que j'ai entendu de votre malheur je vous aurais écrit si j'avais pensé que cela vous aurait été agréable; mais la douleur prend tant de formes, que je craignais d'être indiscrète ! Une personne qui a vos connaissances et votre imagination, a du épuiser toutes les idées, toutes les pensées pour y trouver de la consolation; mais après tout il y a une seule sur laquelle on peut se reposer, c'est que tout qu'ordonne l'Etre suprême, est pour notre bien; la belle âme qu'il vient de congédier ne meurt pas; peut-être animera-t-elle quelque

Digitized by Google

charmant fleure de printemps, ou quelqu'objet dans la belle nature qui attirera vos regards et votre admiration.

Je vous prie de faire agréer à Mme de la Martine l'expression de la plus vive, de la plus tendre simpathie. Ce n'est pas une qui n'a pas senti le malheur qui tâche lui porter quelque consolation. On ne peut pas être heureux, dans ce monde que par comparaison ! Vous lui est préservé ! Qu'elle pense un moment à ces malheureux sortis du siège d'Acre. Quelques-uns qui ont perdu tout ceux qu'ils leur étaient cher et qui errent dans le monde sans parens, sans amis, et sans pain; mon cœur est journellement navré par le sort de ces malheureux.

Hester Lucy STANHOPE.

L'élégant gentilhomme français n'a pas été jugé digne de compatir au triste sort des réfugiés de Saint-Jean d'Acre, mais le malheureux père en reçoit la confidence. Cela dut lui être une grande consolation dans sa douleur !

***

Vraiment, l'irritation témoignée par Lady Hester Stanhope à Lamartine est inexplicable. Dès qu'elle veut briller dans la conversation et se tailler un succès facile, elle imite le poète et le livre tout vif à l'humoriste anglais Kinglake, au prince de Pückler-Muskau, Allemand à la compréhension nuageuse. Elle en fait, avec Byron, une de ses têtes de turc favorites. Est-ce une jolie attitude à l'égard de celui qui, en dépit de légères réserves, a tracé d'elle le plus flatteur des portraits ? Est-ce équitable, est-ce juste pour celui qui l'a remise à la mode ?

Car c'est un fait : le *Voyage en Orient* fixe l'attention de l'Europe sur la colline de Djoun. A peine un extrait de la visite de Lamartine a-t-il paru dans les journaux que le vicomte de Marcellus adresse au poète une lettre publique et débordante d'enthousiasme, où il s'incline devant « l'Anglaise que les Arabes, oubliant son sexe, ont nommée Seigneur et qui, voilée sous le costume d'un Bédouin, laisse tomber des paroles prophétiques dans le silence du désert... » De l'aveu de Lady Hester Stanhope elle-même, le livre cause en Angleterre une impression foudroyante. Beaucoup de gens, qui ne l'ont jamais vue, parlent de s'embarquer pour la Syrie et de s'occuper de ses affaires. En outre le *Voyage en Orient* révèle à la baronne de Fériat le lieu où s'est retirée Lady Hester Stanhope. Cette singulière baronne, qui pourrait bien n'être qu'un mythe, « d'un haut lignage et immensément riche, avait construit un palais dans une partie reculée de l'Amérique » et, depuis longtemps, désirait passer le reste

Digitized by Google

de sa vie avec Lady Hester Stanhope. Elle figurait à merveille « la femme qui devait accourir d'un pays lointain pour partager sa mission » et hâter l'accomplissement de la fameuse prophétie annonçant la venue du Messie à bref délai. De cela aussi Lamartine est indirectement cause. Malheureusement la baronne de Fériat ne débarqua jamais en Syrie...

Bien mieux, par le poète, Lady Hester Stanhope connaît les joies de la renommée littéraire. Les auteurs français la citent, comme une curiosité, dans leurs comédies et dans leurs romans. Alfred de Musset et Stahl font dire à Franz, le héros du *Voyage où il vous plaira*, partant à l'aventure contre toute vraisemblance : « Qu'est-ce qui a pu pousser la nièce de Lord Chatham à quitter l'Angleterre pour aller s'asseoir sur les ruines de Palmyre ?». Honoré de Balzac prononce son nom dans *le Lys dans la Vallée*. Il lui fait envoyer un cheval arabe à Lady Dudley. Et M^me^ de Bargeton, qui s'ennuie à périr dans le morne Angoulême de la Restauration, porte envie à ce « bas bleu du désert ». Gérard de Nerval parle d'elle dans son charmant et fantaisiste *Voyage en Orient*, et plus encore de la jument née sellée. C'est vraiment la gloire.

Et Lamartine, qui contribua à redonner à ses contemporains le goût de l'Orient, tourne souvent les regards vers ces pentes du Liban où Julia fit ses dernières promenades, vers ce ciel de Syrie dont son enfantine prunelle devait refléter la beauté jusqu'à la fin. Le 11 juin 1837, il écrit au comte Molé, ministre des affaires étrangères, pour lui recommander un coin de son cher Liban, Antoura, qui domine fièrement la mer comme un burg héroïque, Antoura où des religieux, dans la retraite et le silence, accueillent les enfants de toutes les religions, leur apprenant la morale, le français, le latin, l'arabe, les sciences et les belles-lettres :

Monsieur le Ministre,

Je viens recommander à votre bienveillante attention le collège d'Antoura fondé et dirigé avec autant de zèle que d'intelligence par les missionnaires Lazaristes en Syrie. Il serait vivement à désirer, dans l'intérêt des Français qui habitent ce pays, que le gouvernement pût accorder quelques bourses à ce collège pour les enfants de ceux d'entre eux qui n'ont pas les moyens de pourvoir à leur éducation. Notre commerce y trouverait un grand avantage, ce collège devant devenir sous peu une pépinière d'excellents drogmans si rares jusqu'à présent à rencontrer.

Je joins à ma lettre un programme qui vous mettra à même, Monsieur le Ministre, de juger de l'intérêt qui s'attache à ma demande. Je saisis avec empressement cette occasion pour vous renouveler, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma plus haute considération.

Digitized by Google

Lamartine insiste encore dans un post-scriptum : « Je connais personnellement l'établissement d'Antoura et les Lazaristes qui le dirigent. L'influence française n'aurait qu'à gagner en Syrie à cette marque d'intérêt du Roi des Français ».

Et le temps glisse. Lady Hester Stanhope meurt en 1839. Malgré les orages de la politique et l'obligation de publier coûte que coûte sous la menace de ses créanciers, Lamartine n'oublie pas son étrange hôtesse. Cependant il semble impossible que d'Angleterre et d'Allemagne de fâcheux échos ne soient pas venus jusqu'à lui. Impossible qu'il n'ait pas su la détestable opinion que Lady Hester Stanhope avait de lui. Impossible qu'il n'ait pas appris la ridicule attitude que lui ont prêtée les auteurs d'*Eothen* et de *Die Rückkehr vom Verfasser der Briefe eines Verstobenen*. Les amis sont là pour colporter calomnies et médisances. Et c'est alors que le très noble caractère du poète apparaît. Sans doute lève-t-il, en souriant avec quelque mépris, ses épaules. Et, trente ans après sa visite à Djoun, il évoque de nouveau la solitaire. Détaché de la politique, guéri de bien des généreuses illusions, il se sent plus proche de celle qui, délibérément, se détourna de sa caste et de son pays. Il renchérit sur les louanges et il efface jusqu'aux ombres légères qui pourraient voiler l'éclat du portrait. Il ne se souvient plus de ses éclairs de clairvoyance. Il idéalise, il transforme, il arrange à son gré. Il distribue la vérité à sa guise. Jadis il a douté du sens prophétique de Lady Hester Stanhope. Aujourd'hui il l'admire sans réserve, comme elle voulait être admirée. Et voici ce qu'il écrit, en 1862, dans son *Cours familier de littérature.*

Et maintenant que j'ai vécu et que j'ai connu le néant et l'ironie de la vie dans le monde des réalités politiques, j'ai pris de Lady Hester Stanhope une tout autre idée que celle que j'en ai eue à Djoun, dans la nuit que je passai avec elle dans son ermitage du Liban.

Ce n'était nullement une femme folle; sa seule folie, c'était la grandeur de son âme !

Tout ce qui était petit ou mesquin la dégoûtait.

Elle avait vu sous son oncle, le grand Pitt, deux géants lutter sur les mers et sur la terre : la liberté dans l'âme de Pitt, le despotisme dans les armées de Bonaparte ! Pitt était mort, comme Moïse, avant d'avoir rendu la liberté au monde : Bonaparte était vaincu et prisonnier à Sainte-Hélène. Bon ou mauvais, il n'y avait plus rien de grand à contempler dans ce monde. Ce monde l'ennuyait ; elle détourna les yeux, quand elle ne vit plus son oncle et Bonaparte. Elle quitta l'Angleterre et l'Europe et les oublia dédaigneusement. Elle fit bien : elle aima mieux habiter parmi les grandes ombres, les grandes ruines, les grands songes des déserts que de languir dans la médiocrité de nos destinées d'alors.

Digitized by Google

Elle dit adieu à l'Europe et s'ensevelit toute vivante en Asie ! De temps en temps un voyageur, alors très rare, venant par curiosité frapper à sa porte, elle refusait d'ouvrir ; elle ouvrit pour Marcellus et pour moi, parce que Marcellus était un enfant, et parce qu'elle avait entendu mon nom de poète dans le monde (?).

Un enfant et un poète, terrain à songes.

Elle voulut nous voir.

Elle me prophétisa ce qui m'est arrivé par hasard, un rôle grave dans une courte pièce, à grand mouvement. « Vous viendrez après en Orient mourir où je vis », me dit-elle.

Quand on s'est lancé hardiment, avec une sainte pensée dans le cœur, au milieu d'un peuple en révolution, pour l'apaiser et le diriger vers des destinées plus hautes et plus surhumaines ;

Quand on lui a dit : « Lève-toi et règne, mais montre-toi digne de régner par ta modération, par ta tolérance, par ton respect des libertés d'autrui ; tu n'auras d'autre maître que ta raison, tu respecteras tout le monde et toi-même » ;

Quand ce peuple a été soulevé entre ciel et terre pendant quelques mois, et que toutes les nations étonnées se sont agenouillées pour le contempler dans sa liberté et dans sa sagesse : ce peuple de Francs a été vraiment roi de lui-même, et digne de l'être.

Mais il est bien vite redescendu ou retombé de son enthousiasme, et, le danger passé, il est redevenu peuple, c'est-à-dire élément. Il a abdiqué sa gloire par lassitude, la couronne lui a paru trop pesante, il l'a laissée tomber de son front ; une main fort habile et armée l'a ramassée ; le peuple s'est refait soldat sous cette main, nous recommençons le passé !

Quand on a participé à cette illusion des grandes âmes, qu'on l'a vue s'éteindre, on a trop vécu ; on prend en dégoût l'Europe où ces scènes se sont passées, on désire oublier ou renouveler sa vie dans un autre continent ! On cherche un désert en Asie pour passer en vivant entre les pensées de Dieu et l'oubli des hommes.

C'est ce que je ne comprenais pas encore en 1830, quand je fus reçu par Lady Stanhope, et que je la crus une sublime insensée. C'est ce que je comprends aujourd'hui. Le devoir de sauver à tout prix honnête mes amis et mes créanciers en France m'a ramené et me retient dans ma patrie par un lien que Dieu seul connaît.

Mais l'âme de Lady Stanhope a passé dans la mienne, et mourir dans un désert d'Asie, au sein d'une contemplation de Dieu, de la nature, et loin des hommes d'Europe, est le dernier de mes vœux !

Que voilà une belle réplique du gentilhomme à la levrette, du descendant des chameliers de Gaza, bafoué par la sorcière de Djoun !...

Paule HENRY-BORDEAUX.

Digitized by Google

UN PEINTRE DU CIEL ET DE LA MER

BONINGTON

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Tous ceux qui se sont tant soit peu intéressés aux conditions et aux témoignages de la peinture française au cours du XIX^e^ siècle, et singulièrement à la peinture du ciel et de la mer, n'ont pu manquer d'être frappés du rôle important qu'y ont joué, à trente années d'intervalle environ, deux artistes étrangers, Richard Parkes Bonington et Johan Barthold Jongkind. Si leurs œuvres reflètent avec une indéniable vivacité les qualités propres aux nations où ils prirent naissance, il n'en demeure pas moins que c'est en France qu'ils se sont révélés à eux-mêmes et qu'est né le meilleur, le plus exquis de leur œuvre : ce sont nos paysages qu'ils ont choisis pour modèles. Ils se sont faits avec attachement les historiographes de nos sites et de nos ciels : ils comptent parmi ceux qui contribuèrent le plus fidèlement à fixer la noble ou charmante figure de nos villes et à laisser de durables images de ces constructions que l'espace d'un même siècle voit les hommes élever et détruire sur un fond d'immuables collines et de rivages éternels.

On pourrait donc à bon droit s'étonner que les circonstances de leur naissance, de leur développement, de leur vie nous soient encore si peu familières, que leurs traits même soient demeurés si voilés et que nous ne puissions qu'à grand peine composer une image à leur ressemblance, si l'on ne savait qu'il y a peu de temps qu'on a vu paraître en France le premier ouvrage d'ensemble au sujet de Jongkind, et que c'est seulement après qu'un siècle s'est écoulé depuis sa mort qu'on en consacre un à Bonington [1].

Pour avoir été conduit par les circonstances et d'heureuses trou-

1. *Richard Parkes Bonington, his life and work*, by A. Dubuisson, translated with annotations by C. E. Hughes. (John Lane, publisher, London).

Digitized by Google

vailles à me faire l'historien de la vie et de l'œuvre du plus personnel de nos peintres de marines, *Eugène Boudin*[1], je n'aurais pu demeurer indifférent à l'œuvre ni à la personne de Bonington qui s'était engagé avant lui dans une voie semblable et qui donnait les marques certaines de son génie précisément l'année même (1824) où naissait à Honfleur notre mariniste. Mais il suffit de goûter la peinture personnelle et vraie pour s'éprendre de Bonington et d'en connaître la date pour s'émerveiller de sa vérité. A chaque rencontre nouvelle mon admiration ne faisait que s'aviver, ma curiosité que s'accroître. L'inoubliable « marine » revue après la guerre à la Collection Wallace; une petite scène peinte, — prêtée, lors de mon passage dans cette ville, au musée de Stockholm, — et qui représentait avec une vigueur et une grâce également vives « Le Tintoret peignant sa fille morte »; ou bien encore une aquarelle grande comme la main et que je découvrais dans une petite salle du musée de Montpellier m'étaient, entre bien d'autres, des occasions de rafraîchir un goût qui n'avait plus besoin d'assurance.

Avidement je m'étais enquis de quelques écrits touchant un tel peintre, et je n'en découvris que deux qui comptassent, également précieux, quoique trop brefs et fort éloignés l'un de l'autre par leurs dates : la lettre d'Eugène Delacroix à Thoré, de novembre 1861, et les pages d'un ton si juste, d'un sentiment si vrai que Virgile Josz avait publiées, dans le numéro de juillet 1901 du *Mercure de France*, à l'occasion du centenaire de la naissance du peintre. A défaut de travaux français, on pouvait espérer trouver au delà de la Manche quelque ouvrage valable sur ce peintre anglais. Il n'y a pas fort longtemps que j'allai mettre à contribution la bonne volonté et la bibliothèque de mon ami D. S. Mc Coll, alors conservateur de la Collection Wallace : nous ne trouvâmes aucun ouvrage anglais de réel intérêt, mais l'indication de recherches nouvelles entreprises et consignées par un Français, M. A. Dubuisson.

C'est à M. Dubuisson que nous devons encore la majeure partie de l'ouvrage qui vient de paraître et qui constitue la première étude, importante par ses documents autant que par son étendue, qui ait été consacrée à la vie et à l'œuvre du grand peintre anglais. Nous disons « la majeure partie de l'ouvrage » parce que, tel qu'il se présente à nous, il est dû à la collaboration de M. Dubuisson et d'un chercheur anglais, M. Hughes. Une telle association franco-britannique n'est pas pour surprendre et n'est aucunement déplacée en une occasion où l'art français et l'art anglais se trouvent également intéressés. Cette collaboration anglo-française se présente toutefois sous une forme inaccoutumée. Loin d'avoir fondu ensemble les matériaux qu'ils se sont acquis au cours de leurs recherches, MM. Dubuisson et Hughes ont tenu à les maintenir séparés, à mettre en évidence leurs parts respectives dans l'édification du monument.

1. *Eugène Boudin, l'homme et l'œuvre.* (Bernheim jeune et Cie, Paris, 1922). Un volume in-8°.

Digitized by Google

M. Dubuisson ayant écrit son ouvrage en français, M. Hughes en traduisit le texte, se réservant de traiter, à la suite de chaque chapitre, tel ou tel point particulier sur lequel il était fourni de documents plus nombreux ou plus précis. On ne voit point, à dire vrai, l'avantage d'une méthode aussi singulière, puisque l'ouvrage, à proprement parler, n'avait point encore paru en français; mais on peut concevoir aisément combien une telle disposition est préjudiciable à la composition même du livre, à sa suite logique, à sa clarté, à sa progression et par là même à l'idée d'ensemble que le lecteur s'efforce de se faire de Bonington et de son œuvre.

On doit d'autant plus le regretter que les éléments de cet ouvrage sont d'une réelle valeur, que la patience des chercheurs et leur discrimination se sont exercées longuement et avec prudence. La vie de Bonington s'éclaire, grâce à eux, d'une lumière inconnue jusque-là : on ne peut leur reprocher que de n'avoir pas mieux concentré le faisceau de cette lumière. Elle nous découvre en tout cas les preuves d'un don prodigieux, d'une nature en quelque sorte inexplicable, et la figure séduisante infiniment d'un des plus charmants *génies* de la peinture.

***

La date de la naissance de Richard Parkes Bonington nous est pour la première fois révélée avec certitude : 25 octobre 1802; c'est donc non pas avant qu'il eût achevé sa vingt-septième, mais bien sa vingt-sixième année que se termina l'existence du peintre, ce qui rend plus étonnantes encore l'abondance et la maturité de son œuvre.

Les circonstances de sa naissance ne manquent pas de pittoresque : elles portent la marque de cette incohérence particulière à plus d'une biographie d'homme de talent en Angleterre, comme si, dans ce pays, plus que partout ailleurs, la nature se plaisait aux contrastes violents ou singuliers et s'ingéniait à faire jaillir les facultés humaines dans les natures ou les milieux qu'on croirait d'abord le moins propres ou le moins préparés à les faire germer et fructifier. Bonington naquit donc le 25 octobre 1802, au petit village d'Arnold, près de Nottingham, ville d'où la famille semble avoir été originaire, et où, du moins, elle s'était depuis fort longtemps établie. Le grand-père du peintre fut chargé à Nottingham des fonctions de directeur de la prison du comté; son fils lui succéda dans cet emploi : mais il dut assez tôt s'en retirer Ce directeur de prison avait, en effet, aux dires des uns, un trop vif penchant pour la bouteille; aux dires des autres, il se plaisait trop inconsidérément à discuter les théories les plus révolutionnaires avec les prisonniers commis à sa charge : il leur faisait volontiers confidence de ses idées, les réunissant au besoin pour cela, il était ainsi toujours assuré de trouver un auditoire qui ne pouvait à son gré se dérober et qui se montrait probablement fort ouvert aux vues les plus séditieuses. Mais ce singulier gardien de la sécurité publique ne se contentait pas de tenir des

Digitized by Google

meetings à l'intérieur de sa prison, il répandait aussi volontiers au dehors ses idées et ses sentiments; ses auditeurs mettaient à l'entendre moins de docilité, et ne craignaient ni de le contredire, ni même de dauber sur son compte. On jugea ses propos dangereux, et, sans aller jusqu'à l'envoyer rejoindre ses pensionnaires, on prit le parti de l'éloigner d'eux.

Ce fils de geôlier, geôlier lui-même, n'avait pas seulement des talents oratoires, il s'adonnait à la peinture, et, cinq ans avant la naissance de son fils, en 1797, on peut relever son nom au catalogue de l'Exposition de l'Académie royale. Ce directeur de prison y exposait un paysage.

Une fois privé de son emploi, il se mit en tête de vivre de son art, et cet homme singulier ne fut pas sans y parvenir. Sa femme était une personne aussi douce, régulière et modérée qu'il était fantasque et violent. Elle tenait, dans le village d'Arnold, au moment de la naissance de son fils unique, une petite école particulière qu'elle transporta peu après à Nottingham même, tandis que le père du futur grand homme poursuivait, aux quatre coins de la ville, le développement oratoire de ses audacieuses conceptions politiques, concurremment avec la direction d'une école de dessin pour dames et messieurs.

Cette école de dessin semble avoir existé pendant près de dix ans : il n'est pas vraisemblable que le futur grand peintre y ait jamais paru. Dès 1806 l'intérêt que la clientèle portait à cette école semble avoir déjà fléchi, car l'ancien directeur de prison annonçait dans les journaux qu'outre l'enseignement du dessin, il tiendrait dorénavant commerce d'articles de fantaisie, tels que musique très moderne (*sic*) de chez Clementi et Cº, papier à lettres, instruments d'optique, gravures et dessins, etc.. Cette tentative commerciale ne rencontrant aucun succès, il fallut liquider au plus tôt les « articles de fantaisie ». Sans se décourager, cet homme qui avait mainte corde à son arc annonça la publication par souscription de gravures représentant des vues de Nottingham. Pendant ce temps, la douce Mme Bonington prenait soin de sa petite école et de son fils, mais, si le jeune garçon de six à sept ans montrait une vivacité croissante, l'école, à l'encontre, dépérissait peu à peu. Les écoles privées de ce genre faisaient alors place à des établissements d'éducation conçus sur de plus vastes principes. Les choses allèrent ainsi cahin-caha jusqu'en 1817 : Bonington, le père, tenait encore son école, mais sa femme n'en possédait plus et s'était vue forcée de se rendre en ville pour donner des leçons.

Vers le milieu de 1817, la situation du ménage devenant de plus en plus malaisée, M. Bonington liquida son école de dessin, ses gravures, vendit son mobilier, sa maison et, accompagné de sa femme et de son fils âgé de quinze ans, alla s'établir à Calais, pour s'y occuper d'une affaire de tulle.

C'était l'époque où les Anglais, que les méthodes strictes de Napoléon avaient trop longtemps privés de se rendre en France, se ruaient

Digitized by Google

littéralement sur le continent. Un journal de l'époque se plaignait que, dans l'espace du seul mois de mai, et pour la seule région de Nottingham, on n'eût pas délivré moins de 2 000 passeports pour la France. Que dirait-il aujourd'hui ?

En compagnie de deux autres Anglais, Charlie et Webster, l'ancien directeur de prison fonda une fabrique de tulle à Calais. Si singulière que puisse paraître cette décision, elle n'était pas absolument extravagante. Cette installation à Calais ne tenait pas seulement au désir de ne pas trop s'expatrier, mais encore au fait que le commerce de la dentelle y avait depuis fort longtemps déja créé des liens avec Nottingham.

Agé de seize ans, Richard Parkes Bonington ne voyait pas d'un bon œil s'ouvrir devant lui les portes de la fabrique paternelle. On ne sait pas où il avait jusqu'alors poursuivi ses études, on n'a pu relever trace de son passage dans aucune des écoles de Nottingham, mais ce qui est certain, c'est que son père n'avait pris que fort peu souci de son éducation, ni des dons pour le dessin que l'enfant commençait à laisser paraître.

Un heureux hasard voulut qu'il se rencontrât alors à Calais un peintre qui, né dans cette ville, l'avait quittée pour aller faire fortune à Londres et s'y était acquis une grande réputation comme aquarelliste. Il se nommait Louis Francia : il venait de rentrer dans sa ville natale peu avant l'arrivée des Bonington. Il fut frappé de l'intérêt que le jeune homme montrait pour l'aquarelle et, lui ayant donné quelques leçons, découvrit en lui un peintre-né. Le père de Bonington, bien qu'il eût pu tirer un moment quelque profit de l'art de la peinture, entra dans une vive colère en apprenant que Francia contribuait à faire de son fils un peintre. Il se rendit chez l'artiste calaisien et se montra d'une si violente humeur que Francia, qui, pour avoir longtemps vécu en Angleterre, savait comment agir avec les Anglais en pareil cas, mit le père à la porte et prit le fils à sa charge. Et, pour être plus sûr qu'on ne détournerait pas le jeune homme d'une carrière pour laquelle il montrait de si riches promesses, il lui fit, — d'accord évidemment avec M^me^ Bonington, — quitter Calais et l'envoya chez des amis à Dunkerque.

L'ami dunkerquois de Francia à qui Bonington se vit confié n'était autre que le maire même de la ville, un riche armateur nommé Morel. Après qu'il eut, quelque temps, fait séjour à Dunkerque, Bonington, nanti de quelques subsides, fut envoyé à Paris. M. Morel le recommandait à un jeune peintre de ses amis, lequel portait un nom qui n'allait pas tarder à s'illustrer : Eugène Delacroix.

Delacroix avait alors vingt ans environ, Bonington n'avait pas atteint sa dix-huitième année. On les vit ensemble au Louvre copier bien des œuvres. Bonington se complaisait à celles des maîtres hollandais qui n'étaient point alors en faveur. Delacroix

Digitized by Google

nous a conservé dans sa lettre à Thoré un reflet de cette époque.

A peine Bonington fut-il à Paris que son père y vint à son tour : non point pour y poursuivre son fils dont il se souciait médiocrement, mais pour y ouvrir rue des Tournelles une boutique où vendre du tulle. La réconciliation fut complète entre le père et le fils : chacun s'efforça de son côté, le père à vendre du tulle, et l'autre de la toile.

Bonington, élevé sans principes, devenu peintre presque sans s'en rendre compte, montrait une flegmatique indifférence pour les doctrines et les théories alors en cours. Il eut occasion d'en entendre émettre les principes à l'atelier de Gros où il s'en fut étudier. En dépit de l'extrême rigueur de l'esprit « davidien » qui régnait dans cet atelier et que Bonington souffrait malaisément, les leçons de Gros ne furent pas sans donner quelque vigueur et quelque solidité souhaitables aux dons du jeune Anglais. Il n'est pour s'en convaincre que de voir le fort beau dessin d'école qui se trouve reproduit dans l'ouvrage de MM. Dubuisson et Hughes : une étude de nu d'une largeur, d'un éclat et d'une solidité inaccoutumées de la part d'un jeune homme de vingt ans à peine.

Au reste, Bonington, pour prodigieusement doué qu'il fût, était de surplus dévoré d'une véritable soif de travail. Il ne la montrait pas suffisamment aux séances de l'atelier, selon le gré du baron Gros, et le maître mit Bonington en demeure de quitter l'atelier. Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois. Il se remit à copier au Louvre, à dessiner dehors, à laver des aquarelles d'une main de plus en plus prompte et sûre. L'attraction que ces aquarelles exercèrent sur nombre d'amateurs fut immédiate : leur vente, sans l'enrichir, mit du moins Bonington à l'abri du besoin. Il faut se rappeler qu'en 1820 Paris était encore fort peuplé d'Anglais, ou de Français qui, à la suite des Bourbons, ayant vécu de longues années en Angleterre, en avaient emprunté plus d'un goût : celui des aquarelles n'était certes pas l'un des pires.

En outre, la séduction personnelle de Bonington s'exerçait vivement sur ses camarades d'atelier, Alexandre Colin et Carrier en tête, ou sur des peintres qui débutaient alors, Delacroix, Paul Huet, Poterlet. On s'explique aisément cette séduction en voyant le portrait du peintre par lui-même qui se trouve reproduit dans le volume [1].

Un visage charmant, à la fois grave et doux, où une aimable mélancolie le dispute à la grâce; un nez mince et d'une courbe aristocratique; une bouche petite et d'un charme tout féminin; des yeux

1. A ce propos on ne saurait trop déplorer que les auteurs n'aient pas fait figurer ce portrait du peintre au début même de l'ouvrage au lieu de le mêler à d'autres illustrations à la page 94. Vue dès avant la lecture du livre, le souvenir de cette charmante image donnerait au texte même un appui psychologique constant. Le visage d'un artiste, et particulièrement d'un peintre, est toujours étrangement révélateur des qualités particulières de son art.

Digitized by Google

d'un beau dessin et d'une vivacité un peu voilée : le tout surmonté d'une chevelure abondante et formant un casque léger. Engoncé dans la haute cravate à la mode du temps, Bonington montre là, dans son attitude, quelque chose de grave et de charmant, d'aisé et de réservé tout ensemble, qui compose une des plus séduisantes figures d'une époque qui en a pourtant compté de bien rares. C'est là vraiment l'un des plus exquis portraits de jeune homme qui se puisse voir, et la beauté plus illustre de quelques-uns de ses compatriotes du même temps, Byron ou Shelley entre autres, ne surpasse pas cette délicate séduction.

***

Pas plus que la routine de l'atelier, les amitiés parisiennes ne pouvaient retenir constamment Bonington : le désir de voir, de comparer, de noter l'avait saisi dès alors et il se met à arpenter les routes de France, se dirigeant d'abord vers la Normandie où il savait trouver des sites et des ciels d'une nature plus proche de celle qu'il avait accoutumé de voir depuis l'enfance. Il se rendit d'abord de Paris au Havre, peignant mainte esquisse, lavant mainte aquarelle au long du chemin, particulièrement à Mantes et à Rouen, faisant maint dessin, d'une virtuosité dans l'exactitude et d'une large allure, également surprenantes.

Sept ans durant, de 1820 à 1828, le sac au dos, le bâton à la main, il arpentera ainsi les routes, à la recherche de nouveaux paysages de nouveaux monuments, de nouveaux effets de lumière, promenant de Caen à Dunkerque, comme de Rouen à Venise, une promptitude de vision que seul Jongkind devait égaler, et accumulant l'œuvre à la fois la plus remarquable et la plus étrangement nombreuse qu'un jeune homme de cet âge ait jamais peinte en si peu de temps. Et pourtant aucune de ses œuvres, fût-ce la moindre esquisse, ne sent la hâte, rien n'y communique la sensation d'une tâche bâclée, c'est la sûreté de la vision qui rencontre l'aisance de la main dans une tranquille maîtrise.

En 1821 on le revit en Normandie ; en 1823 on le vit tour à tour à Abbeville, Béthune, Saint-Omer, Hazebrouck, et dans ces deux villes qui lui étaient familières, Calais et Dunkerque. Au Salon de 1824, ce jeune homme de vingt-deux ans obtient une médaille d'or. Constable et Copley Fielding partageaient avec lui cette distinction qui fait honneur au goût du jury. Bonington avait envoyé une aquarelle d'Abbeville et cinq marines peintes. Au printemps de 1824 il alla s'établir à Dunkerque et y passa quelques-uns des moments les plus heureux de sa vie qui, pour courte qu'elle ait été, semble avoir été dépourvue de déceptions et de difficultés. Des lettres de cette époque et que cite M. Dubuisson[1] donnent un écho de la

1. Il est bien dommage que le texte original de ces lettres écrites en français, « dans un français quelque peu anglicisé », nous dit-on, ne figure pas dans l'ou-

Digitized by Google

nature enjouée de Bonington et des rapports amicaux qu'il ne cessait d'entretenir avec ses hôtes dunkerquois.

En 1825, après être demeuré six ou sept ans sans y retourner, il prit le parti de se rendre en Angleterre. S'il ne voyagea pas avec Delacroix, qui fit un séjour à Londres à la même époque, du moins s'y rencontrèrent-ils, nous en avons le témoignage dans les lettres de celui-ci. Bonington nous a laissé de cette visite à son pays natal des études exquises, entre autres cette délicate aquarelle maintenant à la Tate Gallery et qui représente Cheyne Walk : l'exactitude vivante et savamment abrégée de cette aquarelle annonce l'art de Jongkind et de Boudin ou quelques-unes des études anglaises de Daubigny. Au cours de ce séjour en Angleterre, il est possible qu'il se soit rendu à Nottingham, il passa en tout cas quelque temps en Cornouailles dont il nous a laissé également des impressions.

En 1826, en compagnie d'un ami qui s'adonnait en amateur à la peinture et qui était également l'ami de Delacroix, Charles Rivet, il se rendit à Venise. Depuis quelque temps le désir d'aller à Venise hantait Bonington. Ce n'était pas le désir classique de l'Italie en général ni des antiquités romaines chères à David et à son école, c'était vraiment et particulièrement le dessein de voir Venise. Le fait est d'autant plus curieux que Venise n'était aucunement à la mode alors : on allait à Rome, à Florence, mais peu à Venise. Il est vrai que Byron y avait fait séjour peu auparavant. Etait-ce là un trait de « byronisme » de la part de Bonington ? Le romantisme commençait à s'établir : il se peut. En tout cas Rivet et lui s'arrêtèrent au long du chemin, d'abord à Dôle, à Genève, et sur les bords du lac. De Saint-Gingolph une voiture les mena à Milan par Sion et Brigue où ils séjournèrent quelques jours. A peine furent-ils en Italie, et quoiqu'on fût en avril, la pluie ne cessa de tomber; l'humeur de Bonington s'assombrissait étrangement, une mélancolie qu'on ne lui avait connue que par instants devenait maintenant presque constante. Rivet essayait en vain de ramener quelque gaieté dans l'esprit de son compagnon. Bonington travaillait cependant, mais restait sombre et montrait sans cesse plus de hâte d'atteindre Venise.

Avait-il vraiment le pressentiment de sa fin prochaine ? Rien dans son apparence ne montrait que sa santé fût atteinte, et il ne laissait paraître dans ses propos aucune lassitude, mais il devenait de jour en jour plus taciturne. Ils s'arrêtèrent quelques jours à Milan, puis sur le lac de Garde, à Brescia, à Vérone, et la pluie tombait toujours : entre deux ondées, il faisait pourtant quelques études. La pluie tombait encore, lorsqu'ils arrivèrent à Venise. Mais Bonington sembla reprendre tous ses esprits. En un mois de temps il peignit quinze toiles, autant d'aquarelles, et fit un nombre considérable

vrage. Dans des lettres de ce genre et comme celles-ci d'un ton familier, la forme même, si imparfaite qu'elle soit, ou parce qu'elle est imparfaite, est plus significative qu'une traduction correcte.

Digitized by Google

de dessins d'une très belle précision. Il lui resta encore le temps d'aller voir les tableaux des maîtres et particulièrement ceux de Véronèse dont on relève, dans ses œuvres de cette époque, une influence. Il fallut songer à revenir. Bonington eût aimé prolonger son séjour à Venise : le reste de l'Italie n'avait pour lui que peu d'attraits. Ils revinrent par Padoue où ils copièrent les fresques de Titien, par Ferrare, Bologne, Florence, Pise, puis, après un court séjour dans le village de Lerici, au fond du golfe de Spezia, et deux jours passés à Gênes, ils gagnèrent par Turin la France et Paris où Bonington était rentré à la fin de juin.

Son ardeur au travail ne se ralentit pas : la qualité de ses œuvres a attiré sur lui l'attention de quelques-uns de ses compatriotes, la sympathie de quelques amateurs l'engage à faire une nouvelle visite à son pays natal. C'est au cours de ce séjour qu'il rend visite à Lawrence, alors au sommet de sa gloire, et qui ne semble pas avoir compris le rare génie de son jeune visiteur ; il le prit seulement pour un jeune homme plein de promesses. Pourtant il n'est que de regarder les œuvres que Bonington peignait à cette époque pour en ressentir la forte personnalité.

C'est à cette époque précisément qu'il peint un grand nombre de ses scènes historiques telles que « François Ier et Marguerite de Navarre » ou « Henri III et l'Ambassadeur d'Angleterre », l'une et l'autre à la Collection Wallace. On peut leur préférer les œuvres dans lesquelles Bonington se montre comme paysagiste, il est impossible pourtant de ne pas admirer la richesse de la couleur, l'audace tranquille de la mise en place, la sûreté de dessin de pareilles scènes.

***

C'était son chant du cygne. La consomption le minait. Il voulut encore revoir des paysages qui le séduisaient. Accompagné de Paul Huet, il partit pour la Normandie, il ne put aller plus loin que Mantes. On le ramena à Paris. Il ne sortait presque plus de sa chambre que pour de courtes promenades au bras d'un ami, au Cours la Reine ou au Bois de Boulogne. Il travaillait pourtant encore. On parla dans son entourage d'un docteur de Londres qui faisait des miracles pour le traitement de la phtisie, et comme Watteau, un siècle auparavant, il partit pour Londres afin d'y consulter, sans succès, ce docteur. Le 6 septembre 1828, il était à Abbeville en chemin pour l'Angleterre. Le 23 septembre, il rendait le dernier soupir dans la maison de MM. Dixon et Barrett, 29 Tottenham street, à Londres.

L'Angleterre venait de perdre le peintre le plus profondément doué, le plus original et le plus puissant dans sa grâce qu'elle eût jamais connu, Constable excepté. Il avait vingt-sept ans. On ne sait pas exactement où ses restes reposent. L'Angleterre honore plus volontiers ses généraux même malheureux que ses peintres,

Digitized by Google

surtout quand ils n'appartiennent pas à l'Académie Royale. Pour Bonington l'indifférence ou l'ignorance du public en Angleterre dépasse toute conception. J'ai eu mainte occasion au cours de huit années de parler de Bonington dans des milieux d'Anglais cultivés; à l'exception de spécialistes de la peinture, les amateurs que j'ai rencontrés ignoraient tout de son œuvre, et quelques-uns même, — ce qui peut paraître incroyable, — jusqu'à son nom. Aucun ne m'a paru concevoir les qualités de premier ordre de ce peintre, ni comprendre la valeur nationale d'un tel artiste, dans un pays où la peinture est un art de date si récente et qui compte si peu de peintres d'un intérêt universel.

Il y a à cette ignorance et à cette injustice quelques excuses : la plus grande part, on peut presque dire tout, de l'œuvre de Bonington a été peinte hors de son pays natal. De plus, les œuvres de Bonington sont fort disséminées, le plus grand nombre se trouve encore dans des collections particulières où il est souvent malaisé d'avoir accès, celles que l'on peut voir dans les musées sont parfois ou trop peu nombreuses ou insuffisamment variées pour donner le témoignage de la géniale versatilité de ce jeune Anglais. A cet égard l'ouvrage de MM. Dubuisson et Hughes comble une déplorable lacune : les reproductions dont il est orné (il n'y en a pas moins de 88, dont 17 en couleurs) peuvent donner à l'amateur, sans qu'il ait besoin de se déplacer, le sentiment de la variété, de la puissance, de la fraîcheur, de la liberté que possède l'œuvre de Bonington [1]. Nul doute qu'il lui donne là aussi le désir d'en voir les originaux même et de toucher de l'œil, pour ainsi dire, la matière à la fois solide et subtile avec laquelle ce jeune Anglais, ardent et réservé tout ensemble, a éternisé la vision d'un monde sur lequel, au moment où il venait d'ouvrir sur lui des yeux avides, s'étendaient déjà les ombres de la mort.

G. JEAN-AUBRY

1. A ce propos on ne saurait trop féliciter les auteurs de ce nouvel ouvrage d'avoir recueilli la liste des lithographies et des gravures de ou d'après Bonington et de nous avoir donné les indications des œuvres de Bonington passées en vente depuis la mort de l'artiste jusqu'à nos jours; mais l'indication de l'emplacement actuel de quelques-unes de ces œuvres eût été fort souhaitable, ne fût-ce que celles qui se trouvent dans les musées : ce serait encore le plus simple moyen d'étude.

Digitized by Google

LE CENTENAIRE D'UN PATRIOTE HONGROIS

MAURICE JÓKAÏ

(1825-1904)

Si la France sait honorer le mérite de ses hommes illustres, courageux remueurs d'idées, elle ne perd pas de vue son rôle de civilisation générale, auquel elle se voue avec un élan généreux. Elle a conscience que tout progrès est une victoire arrachée à la nature, et que tout effort loyal mérite son appui. C'est ainsi que la France, centre de coopération intellectuelle, a donné un écho retentissant aux fêtes de Byron, de Dante, de Petoefi, par la célébration de leur centenaire à Paris. La Sorbonne rendit hommage à ce dernier en commémorant le centenaire de la naissance du grand poète lyrique hongrois qui ouvrit à son pays une fenêtre sur le reste du continent et qui fut le mentor de Maurice Jókaï, poète et romancier, dont nous voudrions ici saluer la mémoire.

C'est, en effet, dans ces deux poètes de caractère très différent que s'incarne l'idée nationale hongroise. L'un, turbulent, vif, fier, aiguille la nation, par son tempérament fougueux, vers l'affranchissement, tandis que le second, sentimental et prudent, tâche de rendre confiance à la nation livrée au désespoir après sa lutte acharnée et malheureuse contre les armées unies de l'Empire et du tsar.

***

Maurice Jókaï, né le 18 février 1825, à Komarom, d'une famille ancienne et noble, fait ses premières études dans cette ville même avec un brillant succès. Enfant, il aime ses livres et s'émerveille aux récits dont sa tante le divertit. Il dessine, il peint. Une petite pièce de vers qu'il compose à neuf ans est même imprimée. De bonne heure il est hanté par l'idée de devenir artiste. Après la mort de son père, en 1837, la lourde charge de l'éducation de ce garçon,

Digitized by Google

dévoré de la soif d'être célèbre, incombe à la mère qui la partage avec sa fille.

Sa timidité et sa sensibilité natives s'accentuent dans ce milieu doux et tendre, d'autant plus que sa famille mène une vie fort retirée. Les dispositions précoces du jeune collégien seront dirigées par un professeur qui deviendra bientôt son beau-frère. Tout le soin de l'éducation passera désormais entre les mains plus fortes d'un homme rompu à ce travail.

Jókaï quitte bientôt le foyer familial pour faire ses études dans un collège célèbre de province où, pris par l'ambition de se distinguer, il déclame ses vers au cercle littéraire formé par la jeunesse universitaire, où Petoefi se trouve également. Il se sent attiré par les romanciers du temps. Il lit *Ivanhoë* de Scott, *les Trois Mousquelaires* de Dumas, *la Barbe Bleue* de Sue, *Han d'Islande* et *Bug Jargal* de Hugo. Le merveilleux, le grotesque qui font le charme de cette littérature nouvelle l'enchantent et fortifient son goût pour les aventures romanesques.

Appelé par ses études dans un autre centre universitaire de la vaste plaine hongroise, sa prédilection pour la littérature se manifeste de plus en plus. Il rédige un journal manuscrit, dirige le cercle littéraire, compose des poésies, des nouvelles et une pièce de théâtre que Petoefi copie pour être envoyée au concours du Théâtre National. Son talent d'écrivain s'alimente des sensations que la vie des bergers et des pêcheurs lui révèle. Il se complaît dans le milieu champêtre, et, assis auprès d'un bon feu, à la belle étoile, il écoute, avec un recueillement religieux, les récits savoureux des anciennes légendes transmises de père en fils depuis de longs siècles. La vie quotidienne n'a guère d'attraits pour lui ; l'extraordinaire le fascine. Son talent d'écrivain se forme donc au contact de cette nature vierge, des âmes sincères d'un peuple vigoureux et prend bientôt de l'envergure grâce à son imagination débridée et prodigieuse.

Après avoir terminé ses études de droit, il fait son stage d'avocat. Mais les querelles d'intérêts personnels et les chicanes ne sont pas pour lui plaire. Son caractère doux ne se plie guère aux exigences des hommes de loi. Il quitte donc le barreau et se voue de tout cœur à la poésie. Son ancien camarade de collège Petoefi et les écrivains de la capitale l'accueillent amicalement. Lancé dans la vie littéraire, il publie des nouvelles et devient peu après directeur d'un journal littéraire.

Les idées et le goût français prédominaient alors chez les jeunes auteurs.

Nous étions tous les disciples de l'école française, — écrit Jóka dans ses *Confidences*, — de cette école qui va de Lamartine à Hugo et de Dumas à Béranger, et qui réunit en elle tout ce qui est beau comme idée, ce qui est hardi dans l'exécution, ce qui captive les sentiments, ce qui échauffe le cœur, ce qui élève l'âme. Le noble enthousiasme, la conviction forte et les rêves glorieux des écrivains

Digitized by Google

français entraînèrent toute la jeunesse aux visions nobles. Nous étions tous des Français ! Nous ne lisions que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Hugo, Béranger et, si des poètes anglais ou allemands ont trouvé grâce devant nous, ce sont Shelley et Heine, bannis eux-mêmes de leur pays, Anglais et Allemands seulement par la langue, mais Français par l'esprit. Chez Petoefi ce culte des Français devint une véritable adoration. Sa chambre était littéralement tapissée de gravures précieuses qu'il faisait venir de Paris : les hommes de la Révolution de 1789, Danton, Robespierre, Saint-Just, Marat et Mme Roland. Il s'entretenait avec eux chaque jour; il laissa même pousser sa barbe à la française et les autres imitèrent son exemple. Le plus grand éloge que fît de moi Petoefi fut de me présenter en ces termes : « Celui-là écrit de véritables romans français en hongrois ». Et, en effet, je le faisais. A moi aussi le merveilleux, le surprenant, l'extraordinaire avaient plu.

Depuis plus de cinquante ans les idées de la Révolution française s'infiltraient dans le pays malgré la vigilance des autorités aux aguets. François II, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, disait à des professeurs qu'il recevait : « Il y a maintenant des idées en cours que je ne puis approuver, que je n'approuverai jamais. Tenez-vous-en à ce qui est vieux, car cela est bon; nos ancêtres s'en sont bien trouvés; pourquoi pas nous aussi ? Celui qui m'aime doit enseigner ce que j'ordonne, celui qui ne veut pas, ou qui vient avec des idées nouvelles, peut s'en aller, ou bien c'est moi qui l'expulserai ». La Hongrie se voyait donc confinée dans un étroit nationalisme et toute l'énergie vitale du pays s'usait dans une vie politique de griefs et de doléances.

En 1848 un courant plus vif d'idées envahit les pays du continent. Un monde nouveau s'étale devant les yeux des peuples. Quand, au début du mois de mars 1848, le bruit de la révolution de février arrive dans la capitale, les esprits sont déjà tout disposés à s'exalter et à se porter vigoureusement contre les abus du pouvoir. Une force suggestive formidable se fait jour et les idées nouvelles se propagent avec la célérité d'un feu attisé par des esprits prêts à en augmenter la force.

Des réformes préparées par la diète hongroise étaient à la veille de prendre force de loi; mais l'évolution lente dut céder à l'impatience trop longtemps contenue. Le 15 mars Petoefi enthousiasme la jeunesse universitaire par son poème *Debout, Hongrois*, qu'il déclame avec un élan prestigieux, pendant que Jókaï demande, en un discours fougueux, l'affranchissement des serfs, l'abolition des privilèges nobiliaires, la liberté de conscience et de presse, l'égalité devant la loi et devant l'impôt, le gouvernement parlementaire. On abolit, ce jour même, la censure, et on libère les détenus politiques. Le soir un gala a lieu au Théâtre National où Jókaï évoque les scènes enthousiastes de cette journée historique.

La diète, saisie de la pétition de la jeunesse universitaire, s'y associe et le roi sanctionne les nouvelles lois. Toutefois le gouvernement se

Digitized by Google

rend bien compte que le roi n'y a donné son consentement que sous le coup des événements européens.

Aussi s'apercevait-il des manœuvres clandestines par lesquelles l'Autriche tâchait de soulever des difficultés qui le mettaient aux prises avec les Croates, les Serbes, les Roumains et les Slovaques. Personne ne pouvait douter du rôle de l'Autriche. Le parlement hongrois était décidé à défendre l'œuvre démocratique, bien que le gouvernement impérial eût réussi à rétablir par la force l'ancien régime en Bohême, en Lombardie, en Galicie et eût fait marcher les Slaves contre les Hongrois. L'ancien *divide et impera* devait jouer son rôle de remettre tout en question.

Cependant les Hongrois se battent et tiennent tête à l'orage. Kossuth, ministre des finances, fait des prodiges par ses discours enflammés. Dans sa tournée de propagande et de recrutement à travers le pays, il emmène Jókaï, et le peuple harangué par ces orateurs enflammés se déclare prêt à faire tout ce que la défense nationale exigera. Le roi Ferdinand, ayant prêté serment à la constitution de Hongrie, abdique pour laisser le champ libre à son neveu qui lui succède au pouvoir. Une lutte à mort s'engage alors entre l'Autriche impériale et la Hongrie démocratique. L'enthousiasme et l'esprit de sacrifice font naître en Hongrie toute une armée. On voit des troupes mal équipées, n'ayant pour la plupart que des faux et des piques, faire des prodiges de valeur et de courage, et forcer l'armée impériale à reculer. Le gouvernement hongrois se rend maître de tout le territoire.

Cependant la lutte reprend. L'intervention de l'armée russe porte le coup mortel à la Hongrie indépendante et démocratique. Acculés à la capitulation, les régiments se rendent aux Russes. L'Autriche, tout en étant impuissante à ramener par la force armée la Hongrie à son régime autoritaire, garde une force suffisante pour prendre sa revanche. Des tribunaux sévissent dans tout le pays; on fusille le président du conseil, on pend les généraux, on emprisonne les écrivains, les hommes politiques. Les billets de la Banque de Hongrie sont publiquement brûlés. La terreur militaire fait rage. Les fonctionnaires allemands et tchèques, qui ne savaient pas le hongrois, s'installent dans les administrations. Un calme de mort plane sur le pays. Petoefi est tombé sur le champ de bataille, Kossuth et ses amis se sont réfugiés à l'étranger.

Jókaï, qui est porté sur la liste des condamnés à mort, se cache dans un village perdu des montagnes. Sa femme, artiste du Théâtre National, très active, réussit à obtenir un sauf-conduit permettant à son mari de se rendre à Pest où il se remet au travail. Malgré la censure rigoureuse et vigilante, il réussit à publier, sous un nom d'emprunt, des nouvelles et des romans pleins d'allégories, et de sous-entendus : les initiés ne se méprenaient nullement à ce travestissement. Au lieu de peindre la réalité triste et décourageante, il se réfugie dans un monde idéal. Les grandes figures de l'histoire nationale reprennent éclat sous

Digitized by Google

sa plume. Avec quelle avidité lit-on ses romans : *l'Age d'or en Transylvanie, les Derniers jours des Janissaires, la Domination turque en Hongrie* (traduit en français), *le Nabab hongrois* (traduit en français), *Zolhán Kárpáthy*. L'humour hongrois, si difficile à traduire, le don d'invention inépuisable, la maîtrise dans la description, le talent incomparable du conteur, la vivacité enjouée, le style clair et harmonieux, une langue littéraire gardant toute la saveur du langage populaire lui donnent un rôle moral et social de premier ordre. Il rend confiance à la nation livrée au désespoir et à l'anéantissement. Il est bien l'être qui

> ..... puise en sa ferveur
> Et dans le don qu'il fait de sa vie à sa race
> Le pouvoir d'enchaîner un peuple sur sa trace.

C'est

> ..... la figure énorme
> Qui peut vaincre le sort et changer l'avenir.

Une grande part du mérite qu'eut la Hongrie de garder une attitude digne dans sa douleur lui revient incontestablement. Le pays tint bon pendant le règne absolutiste. Et quand les événements extérieurs, la défaite des armées impériales en Italie et en Bohême imposèrent à l'Autriche un rapprochement, la Hongrie s'y prêta de bon cœur. Grâce aux efforts de Jókaï, la nation conservait sa confiance dans son avenir. Son passé glorieux et millénaire se faisait garant de son relèvement et du renouveau de sa vie nationale, *Le Nouveau seigneur* de Jókaï (traduit en français) fait valoir le charme du sol qui assimile l'ennemi le plus farouche, un Haynau, « l'hyène de Brescia », et le rend fervent admirateur du pays.

Après le Compromis (1867), le monarque, prêtant serment à la constitution hongroise, fut sacré roi de Hongrie. L'œuvre de Jókaï, pacificateur du roi et de la nation, a triomphé. Désormais il se fait le champion des grandes idées d'humanité, dans ses romans et dans ses discours politiques. Il fait paraître *les Diamants noirs, l'Homme d'or, les Fils de l'homme au cœur de pierre* (traduit en français par Gerando-Teleki), *Eppur si muove*, et tant d'autres volumes.

Lancé dans la vie politique, il n'a jamais abdiqué son esprit de justice et d'équité. Les haines de parti et de classe n'ont jamais eu prise sur lui. Et, quand toute l'Europe se détournait de la France en 1870, il lui a montré ses sympathies profondes. Il n'a pas cessé de situer ses personnages dans un milieu français. En 1874 il fit le projet d'aller en France, mais il dut y renoncer par suite de sa situation financière très précaire. Malgré ses revenus considérables, il était souvent harcelé par des usuriers. Il n'avait pas évidemment l'étoffe d'un homme d'affaires. Il avait le tort de signer à tout venant des traites qui lui restaient ensuite pour compte.

Après la mort de sa femme, il vécut très retiré, ne se vouant qu'à son travail littéraire. Sa *Rose jaune* (traduite en français par

Digitized by Google

E. Horn), son *Rêve et vie* (traduit par Karageorgevitch), les *Nouvelles* (traduites en français par les Tharaud) nous montrent le poète dans toute la plénitude de son talent.

***

Lorsqu'on jette un coup d'œil rapide sur l'ensemble de son œuvre, on constate qu'il a une conception naïve et optimiste de la vie.

Il situe ses personnages, plus grands que nature, dans un milieu qui échappe souvent à notre contrôle. Les événements gardent toutefois un lien avec la réalité mouvante et font toujours illusion. Un voile de mirage recouvre ses peintures dont la géographie et l'histoire naturelle forment l'armature solide. L'exotisme l'attire. Ce cadre correspond à merveille à l'épanouissement de la singularité de ses héros qui, libres de toute contrainte que la civilisation leur imposerait, donnent leur pleine mesure.

La ville et la cour font souvent place à la puszta (steppe), au hameau solitaire de la vaste plaine hongroise, à l'île sans nom du Danube, aux pays orientaux, aux forêts de l'Amérique; et son imagination errante se plaît dans les pays fantaisistes de Jules Verne (*le Roman du siècle futur, Océanie, Jusqu'au Pôle Nord*). Dans l'histoire, il remonte volontiers aux temps anciens, car plus il se reporte en arrière, plus il trouve de passions et de mœurs simples et puissantes. La haine, la vengeance, la férocité sont pour lui des passions pernicieuses produites par la civilisation et auxquelles ses héros ne cessent de garder rancune. Ses types sortent du cadre habituel des êtres vivants.

Seuls l'ambiance de la nature et les moments de luttes suprêmes et poignantes des peuples lui conviennent. Ainsi s'explique le fait que les combats héroïques de la Hongrie pour sa cause légitime lui paraissent effleurer les miracles que son imagination fait passer pour des réalités. Il a le don supérieur de faire illusion. Son enthousiasme de poète empoigne le lecteur et le guide comme un libérateur envoyé par le sort.

Le Napoléon de la légende populaire n'était pas entouré d'une auréole plus rayonnante que les héros de Jókaï dans la lutte nationale hongroise. Il a fortifié l'idéal qui a fait croire le pays à sa vocation nationale.

Ce poète a donc eu la bonne fortune de rendre à la Hongrie en détresse sa confiance en elle-même, par le mirage de sa bravoure exceptionnelle dont l'histoire de 1848 à 1849 a donné un témoignage éclatant.

Telle est l'œuvre sociale et morale que le romancier-poète Maurice Jókaï accomplit par plus de trois cent cinquante volumes, qui tinrent en haleine ses lecteurs durant soixante ans. Dans les jours de tristesse et d'amertume nationales, la Hongrie mutilée demeure fidèle au culte du génie de son grand poète; elle y retrouve, pour son avenir, l'espérance et la foi.

A. BRUNNER.

Digitized by Google

A TRAVERS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

REVUES DES ÉTATS-UNIS

Foreign Affairs. — Review of Reviews. — North American Review. — Catholic World. — Aero Digest. — Harpers' Magazine.

L'Allemagne mécontente. — DISSATISFIED GERMANY, par Archibald Cary Coolidge. (*The Foreign Affairs.* Octobre).

... Que l'Europe ne puisse vivre en paix sans une adhésion et le concours des Allemands, c'est là une vérité assez évidente par elle-même. Et il est non moins évident, bien qu'on ait négligé de le voir, qu'il ne servirait de rien pour la paix d'essayer de gagner l'adhésion de l'Allemagne, si ce devait être au prix de l'inquiétude ou du mécontentement permanents de quelque autre grande nation. Le problème consiste donc à donner en même temps satisfaction aux légitimes demandes de l'Allemagne et aux intérêts opposés des autres nations. Les hommes d'Etat anglais comprennent fort bien cela, quoiqu'à contre cœur, et ils admettent que la question de la réhabilitation de l'Allemagne ne peut être séparée de celle de la sécurité, ni même de la simple impression de sécurité, de la France.

Parmi les nombreux obstacles qui s'opposent à de meilleurs sentiments entre ces deux anciens ennemis, le plus sérieux est dans la situation respective où ils se sont trouvés après la guerre. Ordinairement, après une lutte armée, il paraît aisé à l'un des combattants, — le vainqueur, — d'oublier et de pardonner. Ceci signifie qu'une des parties au moins est prête à la réconciliation. Mais dans la dernière guerre la France, sur le sol de qui se livra la lutte, a beaucoup plus souffert que l'Allemagne vaincue, et elle a plus à craindre de cette Allemagne, — sans parler de l'infériorité de sa population, — que l'Allemagne n'a à craindre d'elle. En conséquence, et bien que victorieuse, elle garde des passions, pour ne pas dire des désirs de vengeance, que nous avons habitude de trouver surtout chez les vaincus. L'Allemagne, vaincue, de son côté, a ressenti avec non moins d'amertume le traitement qui lui a été infligé par les conditions de la paix et durant les années qui ont

Digitized by Google

suivi. Nous sommes donc ici en présence de griefs mutuels, d'une méfiance et d'une hostilité réciproques et si intenses qu'il semble qu'ils barrent la voie à toute solution.

Et pourtant la nécessité d'un apaisement et de relations qui paraîtront supportables des deux côtés est si évidente dans les deux pays que non seulement les socialistes internationaux et les capitalistes non sentimentaux, mais des hommes sensés et modérés s'efforcent un peu partout d'arriver à une entente.

[L'auteur étudie successivement et avec beaucoup de conscience, sinon toujours autant d'impartialité, les raisons et obstacles qui s'opposent à cette entente et qui, vues d'ensemble, se résument dans le désir de l'Allemagne d'obtenir la revision du traité de Versailles.]

..... Des conditions de ce traité, poursuit-il, l'une des moins sages et des plus intolérables pour les Allemands a été l'obligation d'accepter la responsabilité de la guerre. Ils ont protesté de toutes leurs forces à ce moment, mais ont dû se soumettre. Ils l'ont fait sans toutefois se reconnaître plus moralement liés que ne l'est un homme forcé de dire un mensonge à la gueule du pistolet d'un brigand de grand chemin. Ils n'ont cessé de s'efforcer de prouver que l'accusation alors portée contre eux et à laquelle ils ont paru souscrire en signant le traité n'était qu'une effroyable calomnie dont ils s'appliquent maintenant à démontrer la fausseté au monde entier. Dans cette voie, leurs historiens et publicistes ont fait un plus grand et meilleur travail, au cours de ces six dernières années, que ceux de n'importe quel autre pays pour établir les causes et origines du conflit. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, non seulement ils ont convaincu plus fermement que jamais leurs compatriotes de leur propre innocence, mais ils ont réussi à ébranler la croyance des neutres et même celle des peuples qui leur avaient été auparavant ennemis. Raisonnable ou non, c'est l'un des griefs les plus violents du peuple allemand qui croit dur comme fer qu'il est puni pour un crime dont il pense qu'il a été prouvé qu'il était innocent.

[L'auteur étudie de la même manière les griefs des Allemands au sujet des réparations, de l'occupation de la Ruhr, de la constitution de la Rhénanie en république, du régime de la Sarre, des frontières de l'Ouest et de l'Est, enfin de la réunion de l'Autriche. Puis il conclut :]

L'une des demandes qui a attiré le moins l'attention à l'étranger et qui a quelque chance de recevoir partiellement satisfaction plus tard est celle qui a trait à la restitution des colonies allemandes. Peu d'entre nous se rendent compte que l'Allemagne ne s'est nullement résignée à la perte de ses colonies. Au contraire, la plupart des Allemands ont leur esprit tourné de ce côté, car ils sont convaincus qu'ils ont beaucoup fait pour les développer et qu'ils en ont été privés par un vol qualifié et sur une fausse accusation de n'avoir su les gouverner. Ils sont résolus à profiter de la première occasion pour en réclamer la restitution, ne serait-ce que pour avoir le dernier mot à ce sujet et pour une sorte de revanche morale. Quand l'Allemagne fera partie de la Société des Nations, elle pourra facilement proposer que les mandats sur ses anciennes colonies

Digitized by Google

soient remis entre ses mains par leurs détenteurs actuels. Il est possible que cette requête ne soit pas écartée. Il lui sera difficile pourtant de reprendre possession de l'Afrique du Sud-Ouest et des îles du Pacifique. L'Afrique du Sud et l'Australie ne manqueront pas, en effet, de s'y opposer. Mais il se peut fort bien que l'Angleterre lui abandonne le Tanganyka tôt ou tard.

Au sujet de tout ce que nous avons dit plus haut, le cynique pourra demander si, au cas où les Allemands obtiendraient les diverses choses qu'ils réclament maintenant, ils consentiraient à se déclarer satisfaits et plus heureux qu'auparavant. Peut-être non : mais un pareil doute ne doit pas empêcher un acte de justice de s'accomplir ni se mettre à la traverse de ce qui apparaît clairement comme la chose à faire. Si le mécontentement de l'Allemagne est profond, — et il l'est, — c'est là une raison suffisante pour les autres nations, et plus spécialement pour ses voisines, d'apercevoir la situation du point de vue de leurs propres intérêts aussi bien que de celui du bien public et de fixer leurs résolutions en conséquence. Les demandes de l'Allemagne peuvent nécessiter trop d'abandon des droits des autres pour qu'on les lui accorde en totalité et tout de suite ; mais, en vue de la paix du monde, elles doivent être prises en plus sérieuse considération et il est difficile d'échapper à la conclusion que, tôt ou tard, un certain nombre d'entre elles devront recevoir satisfaction.

Le chemin du désarmement. — THE WAY TO DISARMAMENT, par Hamilton Holt. (*The Review of Reviews.* Décembre).

.....M. Root propose d'établir un code de droit criminel international avec des sanctions. Ceci fait naître la question : « Qu'est-ce que peut être une force adéquate à maintenir le droit international ? » Et ceci fait surgir cette nouvelle question : « Quelle est la fonction de la force dans les affaires internationales ? »

A quoi le militariste répond : « La force n'est que notre protection finale contre l'annihilation absolue ; c'est pourquoi les nations doivent être préparées de façon écrasante ». Le pacifiste, de son côté, déclare : « Si vous vous préparez à la guerre, vous suscitez ce pour quoi vous vous préparez. » Le militariste et le pacifiste affirment également que la guerre mondiale fournit des preuves irréfutables de ce qu'ils avancent.

Quand deux groupes patriotiques distincts adoptent en toute sincérité deux vues diamétralement opposées sur la même question, il y a des chances pour que cette question ait deux faces. Le malentendu résulte, je pense, de ce qu'on ne distingue pas les trois fonctions de la force dans les relations internationales. La force peut être : 1° *agressive* (force employée pour attaquer). — 2° *défensive* (force employée pour repousser une attaque). — 3° *de police* (force employée pour maintenir la loi et l'ordre).

L'agression est généralement, sinon toujours, mauvaise. Elle signifie l'imposition de la volonté d'une personne à celle d'une autre sans que cette autre ait été entendue pour sa défense. Cet emploi de la force a, depuis longtemps, été mis hors la loi dans toutes les relations entre individus et groupes, excepté dans les affaires internationales.

Digitized by Google

La défense doit continuer aussi longtemps qu'il y a une probabilité d'agression. A mettre les choses au mieux, la défense est un devoir glorieux. A les mettre au pire, c'est un mal nécessaire.

La force de police est toujours excellente, car le sergent de ville maintient l'ordre et la loi. Cette fonction est entièrement différente de celle d'un bateau de guerre, par exemple. Le bateau de guerre, comme l'a déclaré Théodore Roosevelt, « emploie la plus grande somme de force pour réduire par ses coups l'ennemi à l'insensibilité ». La raison n'a pas son rôle dans l'offense. Au contraire, le policeman emploie le minimum de force pour conduire le criminel devant la justice qui, elle, suit son cours habituel.

Le problème du désarmement consiste donc à trouver comment il faut ramener la force employée pour l'agression à celle d'une police internationale et comment l'y garder, car il est évident que l'obligation de défense cessera automatiquement quand il n'y aura plus danger d'agression.

Quelle doit être l'importance d'une force de police pour assurer le recours à la justice ? Ceci dépend de l'état de la civilisation. Il semble que le principe du problème serait que les forces de la justice devraient toujours être suffisant pour répondre à n'importe quelle attaque menée par les forces de l'injustice. Si la force de police ne suffit pas à cette tâche, elle invite à la guerre.

Depuis plus de cinq ans, la S. D. N. a étudié le problème du désarmement sous toutes ses faces. Cette étude a rendu évident que les nations ne peuvent ni ne veulent désarmer, tant qu'elles ne seront pas assurées d'avoir, après le désarmement, la même ou une plus grande protection, — si elles sont injustement attaquées, — que celles qu'elles trouvaient auparavant dans leurs propres armements. Mais une telle assurance ne peut dépendre que d'un arbitrage universel. En effet, s'il est toléré qu'une nation puisse déclarer légalement la guerre sans en avoir référé au tribunal de l'opinion publique mondiale, il deviendra tout à fait imprudent, pour n'importe quelle nation, de se croiser les bras et de renoncer à ses moyens effectifs de préservation et de défense.

La route vers la paix, autant que le désarmement y entre comme facteur, est donc : 1° arbitrage obligatoire, 2° sécurité, 3° désarmement. Si l'on considère la situation exceptionnelle des Etats-Unis, on doit reconnaître que le problème de la sécurité n'a pas obtenu en Amérique la considération à laquelle il avait droit. Nous regardons ce problème surtout comme une question de désarmement. Les nations de l'Europe pourtant insisteront certainement pour que la sécurité soit assurée avant qu'elles perdent leurs marines et leurs armées.

La conférence des dettes à Washington. — THE WASHINGTON DEBT CONFERENCE, par Frank-H. Simonds. (*The Review of Reviews.* Novembre).

.....A voir les choses rétrospectivement, il me semble que le commentaire qui s'impose au sujet de l'affaire de Washington est que les représentants français ont fait une proposition honnête et acceptable pour s'acquitter d'une dette que leur pays regarde plutôt

Digitized by Google

comme légale que comme morale ; c'était, certes, une offre sérieuse, puisqu'elle envisageait le paiement des deux tiers de ce que nous demandions, et que le fait même de l'offrir marquait l'abandon complet chez les Français de leur ancienne idée d'annulation.

En outre, puisque nous avions pris position, en nous fondant sur le seul principe de la capacité de paiement du débiteur, et puisque la cause de l'échec était dans la divergence d'opinions qui s'était manifestée entre les deux délégations, touchant non pas la capacité actuelle, mais la capacité à venir de la France, telle que M. Caillaux nous la présentait, — il y avait une certitude de plus que nos vues ne seraient pas intégralement acceptées.

En fait le maximum des propositions de M. Caillaux n'a pas dépassé les termes de l'accord Caillaux-Churchill et il ne pouvait pas le dépasser. Maintenant l'accord Caillaux-Churchill se trouve compromis parce que nous ne devons recevoir, pendant cinq ans, qu'un peu plus du tiers de ce que les Anglais doivent obtenir. En conséquence, au lieu de recevoir de la France 62 millions de livres annuellement jusqu'en 1930, les Anglais n'en obtiendront qu'à peine 20 millions. Ainsi l'habileté même qu'a montrée Winston Churchill, en se protégeant contre une entente franco-américaine, a gâté tout ce qu'il avait préparé.

Malgré l'optimisme général qui a suivi l'amer pessimisme répandu dans ce pays après l'échec des négociations, je tiens à affirmer ma conviction que nous ne verrons plus jamais une offre aussi avantageuse, et j'ai le sentiment que nous avons commis une grave erreur en refusant les termes de la proposition française. On a toujours vu, dans tous les arrangements financiers d'après-guerre, que plus on les retardait, moins ils devenaient avantageux. En 1919, les Alliés ont fixé les obligations des Allemands à 33 milliards de dollars et les Allemands en ont offert 25 milliards. Cinq ans plus tard, le plan Dawes a réduit le premier chiffre à un paiement annuel de 600 millions de dollars. Aujourd'hui, les observateurs et experts ne croient pas que les Allemands paieront plus de 250 millions de dollars.

Les Américains font une distinction considérable entre les réparations et les dettes de guerre. Les Européens ne font aucune distinction semblable. Ici, on croit dur comme fer qu'il y a complète analogie entre les dettes de guerre et les dettes commerciales ordinaires. En Europe, on pense le contraire. En laissant de côté tous les aspects légaux de la question, il reste que la dette ne sera acquittée que si le débiteur est consentant, et ce consentement dépendra de l'idée que se fera le débiteur de la moralité de l'obligation.

La seule autre considération qui puisse être envisagée est celle de l'importance que peut avoir un arrangement pour l'intérêt du débiteur. Cette considération a été très importante lors de l'arrangement avec les Anglais, parce que la remise au pair de la livre sterling ou la reprise de leur situation financière dans le vieux monde ne pouvait se faire avant que leur dette à l'Amérique eût été consolidée. C'est pour cette raison qu'ils ont accepté l'accord Baldwin-Mellon, que beaucoup d'Anglais considèrent aujourd'hui comme désavantageux pour l'Angleterre. La France souhaite, pour

Digitized by Google

des raisons semblables, mais moins urgentes, terminer l'affaire de sa dette, quoique son désir le plus immédiat soit de conclure un arrangement en vue d'ouvrir la porte à de larges emprunts aux Etat-Unis. Du point de vue pratique, l'opinion de la grande majorité des Français est que nos prétentions sont trop élevées en proportion des avantages qui devraient résulter d'un arrangement.

Dans cinq ans d'ici, si les négociations sont reprises, ou bien la France aura été en faillite, et elle insistera naturellement pour que toutes ses obligations soient considérablement réduites; ou bien elle sera sortie de ses difficultés, et l'absence d'un arrangement ne l'embarrassera plus. Elle sera certainement prête à payer quelque chose pour terminer l'affaire, mais il est peu probable que son offre approche alors de la somme totale de son obligation.

Le difficile pour faire comprendre clairement cette situation aux Américains, c'est que la plupart d'entre eux sont si convaincus de leur bon droit dans l'affaire qu'ils se refusent même à considérer avec patience la manière de voir de la France. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a une manière de voir française très nettement définie et tout à fait différente de l'américaine, et il est aussi très peu probable qu'elle change. Aucun gouvernement français n'osera jamais aller à l'encontre de l'opinion publique en France pour approcher des demandes américaines actuelles, pas plus qu'un gouvernement américain n'osera braver l'opinion américaine pour faire sienne l'appréciation de la France. Cela montre une impasse pour le présent et, — à mesure que la guerre et les bienfaits qui ont résulté des emprunts seront plus oubliés, — fait prévoir pour l'avenir une diminution de la bonne volonté française de payer.

La prohibition vue par un homme d'affaires [1]. — PROHIBITION AS SEEN BY A BUSINESS MAN, par Richard H. Scott. (*The North American Review.* Sept.-Oct.-Nov.)

La prohibition peut être vue par un homme d'affaires; cet homme d'affaires n'hésite pas à affirmer qu'elle lui paraît bonne. Il se réjouit d'avoir passé un ordre en vue de l'augmentation des livraisons dans l'avenir et il a l'intention très ferme de veiller attentivement à ce que la qualité de cette matière première de sa prospérité ne se détériore pas. Il faudra changer le vieux dicton : « Les affaires sont les affaires » et dire maintenant : « La prohibition, c'est les affaires ». On ne peut accuser un budget de fanatisme. Un bilan de dépenses est dépourvu de préjugés. Nous pouvons estimer la qualité et la quantité de la prohibition au même titre que les matières d'un budget ou d'un bilan.

La prohibition est arrivée au moment exact de notre histoire où elle était le plus nécessaire. Du sommet de la production du temps de guerre, — production qui s'occupait alors surtout de la manufacture des engins de destruction, — il nous a fallu revenir aux conditions du temps de paix et à la production constructrice. Les

1. On a beaucoup dit que la prohibition avait été réclamée aux Etats-Unis par des hommes d'affaires et pour augmenter le rendement de la main d'œuvre dans leurs usines. Il paraîtra curieux de lire à ce sujet l'opinion d'un homme d'affaires.

Digitized by Google

salaires étaient élevés. La nation était entraînée à « épargner la nourriture » et à épargner presque sur tout. Les marchés étaient désorganisés. Personne ne pouvait se prononcer sur la consommation probable de n'importe quel produit. La dette de guerre était suspendue comme une menace sur le capital et sur les salaires. Nous étions dans toutes les conditions voulues pour une panique de première classe. Et nous n'avons pas été très loin de l'avoir. Pourtant l'Amérique a passé par la dangereuse période de réajustement avec le minimum de trouble dans les affaires. Les dépôts aux caisses d'épargne ont augmenté durant les années où le chômage était le plus important. La prohibition avait agi comme un moyen de stabilisation. Ce fut le gyroscope des affaires. Elle nous aida à conserver notre calme durant la plus grande tension qu'aient jamais connue nos affaires.

L'homme d'affaires regarde les résultats de la prohibition non pas d'un point de vue moral ou personnel, mais sous les deux angles des affaires : la production et la distribution. Les effets sur la production ont été tout particulièrement notables. Les usines ont eu un rendement beaucoup plus adéquat à la puissance de leurs machines. Au lieu d'esprits appesantis, de muscles relâchés, de nerfs agités après le congé du samedi après-midi et du dimanche, les ouvriers commencèrent la semaine, le lundi, en pleine force. Alors que le lundi était le jour le plus misérable de la semaine pour la production, il est devenu aussi productif comme rendement que tous les autres. Le temps perdu autrefois, après la visite de midi au cabaret pour y boire un verre de bière, a disparu.

Moins de machines sont demeurées inactives par suite de l'incapacité provenant de l'ivresse de ceux qui auraient dû les actionner. Pour la première fois les ingénieurs purent faire des estimations exactes du travail et de la production, sans déchets dus au chômage pour ivresse, de toutes les parties de l'usine.

Le coût moyen des accidents du travail est d'environ 3 500 dollars par jour, selon des statistiques récemment parues. On se rend nettement compte par comparaison que, dès que la prohibition est devenue effective, ces accidents ont diminué dans une forte proportion, l'abaissement du coût de la production se chiffrant alors par un profit net portant sur des millions de dollars.

Les facteurs principaux dans le problème des affaires, — accroissement du rendement industriel de chaque travailleur, continuité du rendement des machines résultant de la diminution des absences de la main-d'œuvre, déchets et accidents du travail moindres, — auraient suffi à changer les chiffres de perte à l'encre rouge en chiffres de substantiel profit en ce qui concerne la production. Si l'on considère chacun de ces facteurs en particulier, on constate que partout la prohibition a changé la face des affaires.

La distribution est un autre élément des affaires. Les produits doivent être vendus. La prohibition a créé de nouveaux marchés pour nos produits. Les nouveaux standards de vie se sont élevés à 19 % plus haut qu'avant la prohibition, suivant le secrétaire Hoover. Au lieu de tonneaux de bière, les ouvriers se sont mis à acheter de l'essence pour leur automobile. Ils ont eu besoin de maisons mieux aménagées, de meilleurs habits, de plus d'amuse-

Digitized by Google

ments. La paie qui était autrefois dépensée chez le mastroquet a commencé à trouver sa voie chez le petit commerçant local. La production, accrue par des ouvriers devenus sobres, fut consommée par une nation sobre. Nous avons manufacturé et vendu plus de produits que nous n'avions cru que ce pays pouvait en absorber. Dans les automobiles nous avons, à plusieurs reprises, dépassé le « point de saturation » tel que l'assignent des experts en ces affaires. Toutes les théories économiques sembleraient vouloir justifier la croyance que nous surproduisons en beaucoup d'industries et que nous devons passer par une période de dépression jusqu'à ce que nous ayons épuisé l'excès de la production. Mais tous les diagnostics ont tort dans le cas de la prohibition. Le contrebandier d'alcool fait beaucoup de bruit, mais n'arrive pas à jouer un rôle important dans la situation économique. Le grand public aujourd'hui est sobre; il gagne de l'argent; il achète des articles de luxe aussi bien que les choses nécessaires à la vie; il place des sommes fabuleuses à la caisse d'épargne et, grâce à lui, les affaires se maintiennent sur un plan élevé de prospérité, en dépit de tous les prophètes de malheur.

Le crédit a permis d'intéressantes constatations en ces cinq dernières années. Des automobiles, des maisons, des vêtements, bien d'autres choses encore ont pu être achetées à crédit. Aucune autre époque, dans aucun autre pays, n'a rien vu de comparable à ce qui s'est produit en matière de crédit et de l'extension du crédit américain pratiquement à tous ceux qui le sollicitent. Des hommes qui autrefois n'auraient pu se faire servir un verre de bière à crédit chez le mastroquet peuvent trouver aujourd'hui crédit pour acheter une automobile. A la devise inscrite sur nos dollars : « En Dieu nous avons confiance », nous devons en ajouter une nouvelle, la même qui peut être aperçue sur toutes nos réclames et dans nombre de boutiques : « Votre crédit est bon ici ». La prohibition a élevé la cote du crédit pratiquement pour chaque individu américain. Les familles peuvent maintenant payer leurs notes courantes et leurs loyers, parce qu'elles n'ont plus à payer la note du marchand de vin. N'importe quel bailleur de fonds sait qu'un homme sobre offre plus de sécurité qu'un ivrogne. Un homme sobre achètera aussi des produits qu'un ivrogne laissera de côté. Une nation doit marcher très prudemment pour ne pas faire tomber la structure compliquée de crédit général qu'elle a élevée. Il suffirait de peu d'ivrognerie pour la jeter entièrement par terre en un monceau de ruines.

Moi qui m'occupe particulièrement de l'industrie automobile, j'ai toujours vu que la prohibition et l'automobile ont partie aussi liée que l'auto et l'essence. Une Amérique adonnée à la boisson n'aurait pu acheter 2 427 000 automobiles en un an comme elle l'a fait en 1924. Les fabricants d'autos espèrent produire et vendre 3 500 000 nouvelles voitures en 1925. En 1920, l'année de naissance de la prohibition, la moyenne annuelle du prix d'une automobile était de 377 dollars. Aujourd'hui elle est de 252. Il y a plus d'argent dans les poches de l'homme moyen depuis que la caisse automatique du marchand de vin a été réduite au silence.

Digitized by Google

La signification de la prohibition comme un élément essentiel de l'industrie automobile est encore précisée par le taux des accidents de la route. En une seule année, 22 600 personnes ont été tuées et 685 000 blessées. De ces accidents, 80 % ont été attribués à des motocyclettes. Le nombre des licences retirées aux chauffeurs pour ivresse donne l'idée de la cause de ces accidents. Avec des boutiques de marchands de vin ouvertes, qui vendent des intoxicants à tout venant, il nous faudrait multiplier ce total terrifiant jusqu'à un chiffre invraisemblable. Le buveur, qu'il soit piéton ou chauffeur, est une menace aussi bien pour le public que pour lui-même. Pour la sécurité du peuple et pour la continuité de la prospérité de l'industrie automobile à laquelle la prospérité de la nation est liée, il faut que la prohibition continue et qu'elle soit observée par tous. Seule la prohibition peut rendre l'automobile sûre pour l'Amérique.

Je n'ignore pas que la loi n'est pas rigoureusement observée. Mais il existe des informations, des informations d'affaires, des informations de « printing » du cours de la Bourse qui montrent pourtant que la loi est observée et mise en vigueur. A mesure que cette mise en vigueur et cette observation seront plus sévères les affaires s'amélioreront de plus en plus. En prenant pour ce qu'elle vaut la propagande effrénée des « humides » au sujet des violations de la loi de prohibition, les comptes-courants des banques, les rapports industriels et les indicateurs des chiffres d'affaires sont généralement des preuves que la prohibition, même quand elle est lésée par les fabricants et fraudeurs d'alcool, est de beaucoup supérieure à la licence accordée autrefois aux mastroquets. C'est le point de vue d'un homme d'affaires américain.

Les seigneurs du rire. — THE LORDS OF LAUGHTER, par Louis F. Doyle, S. J. (*The Catholic World.* Novembre).

[L'auteur présente une brève et ingénieuse étude de la satire et des grands satiristes en Grèce, à Rome, en France, en Espagne, en Angleterre, puis conclut :]

La satire et la tragédie, quelque étrange que cela paraisse, ont plus de points communs que n'importe quels autres genres littéraires. Leurs buts sont en fait identiques, bien qu'ils diffèrent techniquement. La purgation des émotions de pitié et de crainte, la *katharsis* d'Aristote, produite par la représentation d'un homme qui échoue par sa faute dans sa lutte contre les puissances mauvaises, tel est le but de la tragédie. Le satiriste qui dépeint le ridicule du vice et de ses conséquences fait naître une égale crainte et une égale pitié, bien que son ton soit moins exalté. Notre époque n'est pas celle de la tragédie : elle est celle de la satire. Mais, même considérée en elle-même, la satire est probablement un meilleur remède contre le vice que la tragédie ou même le drame le plus sérieux. Il y a toujours une sorte de rayonnement glorieux pour beaucoup de personnes dans le spectacle de grandes punitions châtiant de grands crimes. Agar défiant le tonnerre, Oreste poursuivi par les dieux, Macbeth mourant dans un noble combat avec l'homme à qui il a fait un tort irréparable font perdre de

Digitized by Google

vue la moitié de l'énormité de leurs crimes par leurs attitudes héroïques. Même la catastrophe la plus effroyable exerce une attraction extrêmement puissante sur des esprits dépourvus de tout héroïsme. A de tels esprits la sombre et splendide figure de Satan, telle qu'elle est présentée dans le « Paradis perdu », se revêt d'une dangereuse séduction.

Dans la satire, aucun risque semblable. Devenir le sujet des moqueries d'un railleur n'a de charme pour personne. Celui qui le supporte n'est pas à craindre. Consentir à devenir un objet de risée pour la gloire du Christ paraissait à saint Ignace être le summum de l'héroïsme. Mais, bien qu'il le désirât pour lui-même, il était trop compatissant pour imposer l'écrasante épreuve à d'autres contre leur volonté. Ce saint de Dieu, soldat et homme de cour de l'époque la plus magnifique de l'Espagne, avait un sens trop aigu des dangers du ridicule pour permettre de s'y exposer à ceux qui ne seraient pas d'abord trempés dans le feu des épreuves spirituelles.

Pour ces raisons, la satire est un instrument terrible dans des mains expertes. Pour ces raisons, le roi de la satire manque à ses devoirs, lorsqu'il ne croit pas à la gravité de ses responsabilités. On dit que les écrits humoristiques d'une nation reflètent sa morale : certes, mais il est tout aussi vrai de dire que la morale d'une nation est peu à peu façonnée par son humour. Il n'y a pas de grand satiriste dans la littérature américaine d'aujourd'hui, et Stephen Lealock, Donald Ogden Stewart, Ring Lardner et Irvin Cobb sont devenus célèbres parce qu'ils ont judicieusement choisi les objets de leurs railleries : les médiocres insanités des romans et des mélodrames, les tyrannies rituelles de l'étiquette observée dans la société, l'égotisme indécrottable de l'ignorance sûre de soi et les puissantes lumières du commercialisme et du naturalisme.

Les romanciers naturalistes des mœurs contemporaines n'apportent pas une aide aussi puissante. On les classe habituellement parmi les satiristes. Ils seraient donc de l'école de Thackeray bien plutôt que de celle de Dickens. Ils se confinent dans la banalité. Ils ne font jamais entrevoir la route qui conduirait à un meilleur état de choses. C'est le propre du photographe de représenter la vie telle qu'elle est. Si un peintre ne fait rien de plus, à quoi bon son art ? La « vie telle qu'elle est » est la lèpre qui attend l'intervention du maître. La lumière qui doit restaurer la vie est le don de l'artiste. La « vie telle qu'elle est » n'est pas véritablement la vie, mais elle est « la mort dans la vie ».

Pourquoi la Grande-Bretagne peut être obligée d'abandonner Gibraltar ? — WHY BRITAIN MAY ABANDON GIBRALTAR, par David Edwards. (*Aero Digest*. Novembre),

[M. David Edwards s'efforce de montrer que l'ancien dicton « aussi ferme que le rocher de Gibraltar » a cessé d'être vrai dans les conditions de la guerre moderne. Il admet que les guerres futures auront lieu dans les airs. Partant de ce fait, il déclare :]

A l'époque actuelle, non seulement le rocher de Gibraltar ne pourrait pas protéger une flotte à l'ancre à sa base contre une

Digitized by Google

attaque aérienne, mais il ne pourrait se protéger lui-même contre les bombes tombant des avions ennemis.

Pourquoi ? Par la raison très simple que son volume même et sa forme, inestimables dans les anciennes conditions de la guerre, rendent maintenant le rocher impropre pour l'envoi d'avions contre un ennemi et aussi bien pour l'atterrissement d'avions expédiés pour renforcer la garnison en venant chercher un abri.

Assurément, les galeries et chambres secrètes percées dans la pierre par l'effort de nombreuses générations d'ingénieurs britanniques donneraient la sécurité à de nombreux soldats contre des attaques aériennes pendant une courte période. Mais, d'autre part, ces mêmes soldats ne pourraient répondre à des attaques venant d'en haut. Et, la courte période écoulée, le problème de leur ravitaillement serait l'un des plus difficiles à résoudre.

Non seulement le nouvel instrument de guerre aérien menace Gibraltar, mais les nouveaux canons à longue portée qui peuvent être mis en service dans une attaque terrestre l'atteindront de points qui demeurent en dehors de sa surveillance. Installés à Ceuta, ces canons pourraient dominer le détroit et dominer toute flotte britannique qui tenterait de prendre Gibraltar comme base. Ceci n'aurait pu, évidemment, se passer avant la guerre.

[L'auteur rappelle que Ceuta, qui fait face à Gibraltar de l'autre côté du détroit, appartient à l'Espagne depuis 1580, tandis que Gibraltar, autrefois partie intégrante de l'Espagne, est devenue possession britannique après la victoire de l'amiral Rooke en 1704. L'Espagne n'a jamais pris son parti de la perte du fameux rocher et laisse dire qu'elle donnerait sans regret Ceuta et une portion de son territoire africain en échange de Gibraltar. Cette proposition serait actuellement à l'étude en Angleterre. M. Davis continue :]

Ceuta, entourée d'une zone suffisante pour servir de base militaire en dépit des canons à longue portée, pourrait être aisément défendue dans les conditions de la guerre moderne. Elle aurait, en outre, ce que Gibraltar n'a jamais eu : de l'espace pour les mouvements d'une importante armée, y compris toutes les escadrilles d'aviation qui pourraient être nécessaires. Elle ne pourrait craindre une attaque de terre que par air et une défense contre avions serait aussi aisée à établir là que n'importe où ailleurs. On pourrait créer des champs d'aviation bien organisés et fortifiés pour y abriter des avions de chasse. L'Espagne, qui demeurerait propriétaire des territoires voisins, ne serait jamais une sérieuse menace, car il n'est pas de l'intérêt d'une nation faible d'inquiéter une nation plus forte.

Ceuta est un promontoire qui n'a que la moitié de la hauteur de Gibraltar (exactement 656 pieds). Elle commande, sur le côté nord de l'isthme, un port qui fut autrefois de moindre importance que Gibraltar, mais qui, en ces temps d'attaques aériennes, lui est devenu supérieur.

Naturellement, le troc de Gibraltar contre Ceuta n'aura pas lieu sans de terribles protestations en Angleterre. D'immenses sommes d'argent ont été dépensées pour le développement stratégique de Gibraltar. Et des raisons obscurément sentimentales s'opposent, chez le peuple anglais, à ce que l'échange se fasse.

Digitized by Google

Les femmes dans la politique sont-elles une faillite ? — ARE WOMEN A FAILURE IN POLITICS ? par Mrs Emily Newell Blair. (*Harpers' Magazine.* Octobre).

[Le vote des femmes a donné libre cours à toute espèce de critiques aux États-Unis depuis celles de l'homme qui n'a jamais regardé le suffrage féminin d'un bon œil jusqu'à celles de la femme qui en attendait la réforme du monde en une nuit. Mrs Blair, vice-présidente du Comité démocrate national, croit que probablement, suivant certaines vues superficielles, le vote accordé aux femmes a été une faillite, mais, si l'on considère le progrès lent des femmes au point de vue social et la multiplicité des voies qui leur ont été ouvertes après la loi de suffrage, ce vote a été un succès. Elle déclare :]

Les femmes n'ont fait passer aucune loi. Elles n'ont apporté aucun changement dans les méthodes, l'organisation de campagne ni dans la tactique des partis. Le choix des candidats pour les fonctions importantes s'est généralement fait sans elles. Elles n'ont eu à peu près aucune influence sur les programmes des partis ou sur leurs actes. Un très petit nombre d'entre elles seulement ont été admises aux fonctions politiques. Un plus petit nombre d'entre elles remplissent les postes du gouvernement.

Je ne connais aujourd'hui aucune femme qui ait une influence ou une autorité en politique parce qu'elle est une femme. Je ne connais aucune femme qui soit suivie par d'autres femmes. Je ne connais aucun politicien qui ait peur du vote des femmes dans n'importe quelle question. Les femmes *ne se tiennent pas* en tant que femmes au sujet de n'importe quel problème.....

Quand la question du suffrage des femmes commença d'être discutée, voici quelque cinquante ans, on ne parla ni de ce que les femmes feraient du scrutin, ni de la façon dont elles pourraient réformer le monde. Ce que les pionnières du suffrage, comme Susan Anthony, mirent en avant, c'est que les femmes devaient avoir des droits égaux devant la loi, en tant qu'êtres humains, à ceux des hommes. Les lois n'exprimaient que de l'injustice envers les femmes. Cette injustice pouvait être redressée, si les femmes étaient admises à voter pour les hommes qui faisaient ces lois. Elles présentaient des arguments, non des promesses. Ce ne fut qu'après qu'elles se furent rendu compte, ces courageuses femmes, qu'elles devaient gagner leurs droits en faisant pression sur un sexe sentimental et émotif que quelques-unes d'entre elles lancèrent un appel émotionnel et sentimental, à savoir que les femmes ennobliraient et purifieraient la politique dès qu'elles s'en mêleraient.

Les premières suffragettes furent rationalistes. Elles savaient que les femmes voteraient pour leur intérêt propre et que les femmes se laisseraient conduire aussi aisément et aussi stupidement que les hommes. Maintenant, enfin, longtemps après que ces premières suffragettes ont disparu, le suffrage est accordé aux femmes. Et nous oublions que les femmes ont voulu seulement des droits égaux à ceux des hommes. Nous leur reprochons de ne s'être pas faites les champions du pur idéalisme et de la législation désintéressée. Il y a malentendu.

Traduit de l'anglais par Georges LECHARTIER.

Digitized by Google

REVUE DES SCIENCES

Le « chaud et froid » est-il vraiment dangereux ? — Les crevasses et leur traitement. — Les engelures. — A fraudeur, fraudeur et demi : une expertise inattendue. La contrefaçon des fiches de pari délivrées par les bookmakers.

C'est une opinion fort répandue qu'en sortant d'un endroit chaud pour aller au froid, on s'expose à des accidents graves, depuis la congestion cérébrale jusqu'à la pneumonie, en passant par des affections moins redoutables.

Il semble, au contraire, que, loin d'augmenter la sensibilité au froid, le passage brusque d'une température élevée à une température basse permette de supporter celle-ci beaucoup mieux, souvent même de n'en pas souffrir pendant un temps assez long. L'expérience des expéditions polaires et celle de la guerre aux tranchées l'ont prouvé surabondamment.

Très souvent, des hommes sont sortis d'abris surchauffés, dont la température dépassait +25 degrés, alors qu'à l'extérieur le thermomètre marquait —12 ou —15 et parfois même —25 et —30, dans les régions polaires ; ils restaient une demi-heure exposés à l'air froid, sans en souffrir le moins du monde. Au contraire, ils grelottaient, quand pour une raison ou une autre ils agissaient de même en quittant un abri mal chauffé.

L'action bienfaisante de la chaleur emmagasinée paraît donc se faire sentir pendant un temps relativement long. Par suite, il est prudent et sage d'élever autant qu'il se peut la température des locaux où l'on doit séjourner pendant l'hiver, surtout si on est appelé à en sortir pour affronter le froid du dehors. Et c'est là une de ces notions pratiques qui, contraires aux idées reçues, méritent d'être connues et vulgarisées.

***

Les personnes dont l'épiderme est sensible et que leurs occupations obligent à sortir beaucoup pendant l'hiver souffrent souvent de crevasses à la face dorsale des mains ou

Digitized by Google

aux lèvres. Celles de la main sont, sinon les plus douloureuses, du moins les plus désagréables et les plus gênantes, parce que, dans certaines professions, l'irritation qui facilite leur production est constamment renouvelée par le fait du travail lui-même : d'où résultent la difficulté de la guérison et l'augmentation de la gêne.

Qu'est-ce qu'une crevasse ? C'est une petite solution de continuité, une petite plaie longitudinale, superficielle de la peau soumise à une cause chronique d'irritation; mais une condition extérieure précipite l'apparition des crevasses chez ceux qui y sont prédisposés : c'est le froid vif et sec, surprenant, au sortir de l'eau, l'épiderme humide et friable de la main des ménagères, des laveuses, des garçons d'office qui ne prennent pas les précautions nécessaires pour se défendre contre lui, des enfants lymphatiques et particulièrement des collégiens qui se lavent mal et s'essuyent mal les mains. Cependant il ne faudrait pas croire que les crevasses sont le douloureux apanage de certaines catégories de personnes seulement. Nous avons tous plus ou moins souffert de crevasses aux mains ou aux lèvres.

Comment se défendre contre cet accident sans gravité réelle, mais extrêmement désagréable ? Les deux traitements, curatif et préventif, se confondent en grande partie. Si on peut se garantir du froid, on ne tarde pas à constater la cicatrisation des crevasses existantes et on n'est plus exposé à en voir apparaître de nouvelles. Il n'est donc pas inutile, sans renoncer pour cela à aucun des travaux qui peuvent abîmer la peau, de porter des gants pendant l'hiver, toutes les fois qu'on sort. En prenant cette précaution, on ne fait pas une vaine concession à la mode : on garantit le bon fonctionnement du plus précieux des instruments de travail.

D'autre part, comme il est impossible de ne pas exécuter les besognes domestiques qui, par le séjour prolongé des mains dans l'eau plus ou moins chargée de substances malpropres ou irritantes, compromettent la résistance de l'épiderme, il faut absolument terminer ces tâches par un soigneux savonnage, suivi d'un essuyage assez complet pour que les mains soient *réellement* asséchées. Ces précautions et ces soins sont simples : aussi est-il permis de dire que nous sommes beaucoup plus souvent les victimes de notre négligence que des inconvénients résultant directement de nos occupations.

Au surplus, les personnes dont la circulation périphérique est lente ou dont l'épiderme a une sensibilité excessive auront utilement recours à des applications préventives de

Digitized by Google

glycérine neutre ou de cold-cream, qui rendent la peau à la fois plus souple et plus résistante. Dans les cas les plus graves, il faut demander au médecin la formule d'une pommade à l'oxyde de zinc ou au borate de soude, dont l'application suffit presque toujours à débarrasser des crevasses, pourvu que, par la suite, on ne renonce pas à prendre quelques précautions susceptibles d'empêcher leur réapparition.

***

Tandis que les crevasses ont surtout une origine externe, les engelures, qui sont elles aussi produites par le froid, ont surtout une origine interne.

Elles sévissent particulièrement dans les pensionnats et les écoles : mais, chose remarquable, bien que les conditions hygiéniques soient, dans ces milieux, égales pour tous, c'est-à-dire également défectueuses, en général, tous les enfants ne sont pas atteints. Certains résistent aux froids les plus vifs; d'autres sont frappés aussitôt que le thermomètre baisse; d'autres enfin présentent une résistance intermédiaire. Les enfants lymphatiques sont les premiers marqués par le froid; lorsqu'ils grandissent, si leur profession les y expose, ils auront encore des engelures, parce que leur circulation est défectueuse : leurs petits vaisseaux, qui manquent d'élasticité et de vigueur, se laissent engourdir, sans réagir, par l'action d'une basse température; ils se distendent, le sang s'y arrête et l'engorgement des tissus superficiels, qui caractérise anatomiquement le premier degré de l'engelure, est constitué. Tous ceux qui, pendant leur enfance, ont été atteints au lieu d'élection, c'est-à-dire à la main, connaissent bien l'engourdissement des doigts succédant à cette stagnation du sérum sanguin, la diminution de souplesse des articulations, le gonflement, la moindre sensibilité, la maladresse qui résulte de tout cet ensemble de phénomènes. Ils connaissent aussi bien, sinon mieux, — car il s'agit d'un symptôme très pénible, — la sensation de cuisson provoquée par le réchauffement, et surtout par le réchauffement subit, ainsi que la sensation de démangeaison vive qui succède à la première et persiste parfois fort longtemps.

A un degré de plus, l'engorgement des tissus est trop considérable pour que la résolution puisse se faire sans blessure, et on voit se produire des phlyctènes, c'est-à-dire de petites vésicules remplies de sérosité, qui ne tardent pas à s'ulcérer. Parfois les ulcérations sont profondes et ne guérissent que très lentement, malgré les soins dont elles sont l'objet.

Digitized by Google

Si les engelures sont particulièrement fréquentes aux doigts, elles peuvent siéger en d'autres points du corps : aux orteils, aux talons, à l'oreille, au nez; toutes ces régions présentent des conditions communes de circulation et d'éloignement du centre qui les rendent très accessibles.

Toujours gênante et pénible, l'engelure atteint parfois, lorsqu'elle s'ulcère, une certaine gravité : il faut donc s'efforcer de la prévenir, et, si elle se déclare, la soigner dès son premier degré. Il est bon de consulter le médecin, qui instituera une thérapeutique modificatrice et reconstituante. Localement, il faut craindre les effets de l'humidité, qui favorise, qui exagère l'action du froid. Parfois, dans les collèges, on éviterait à certains des engelures, si l'on veillait non seulement à ce que les enfants aient les mains propres, mais encore à ce que les mains soient bien sèches, après l'heure du lavabo. De même, il appartient à ceux qui sont chargés de la surveillance hygiénique des jeunes pensionnaires de s'assurer que les chaussures sont étanches, de lutter contre l'immobilisation dans les cours de récréation et de signaler à l'attention du médecin ceux des élèves qui, à propos du moindre froid, ont les doigts gourds, rouges et gonflés. Quelques lotions alcoolisées, l'immersion des mains, avant le coucher, dans une solution d'alun suffisent quelquefois à conjurer une atteinte plus profonde.

D'ailleurs, le traitement de l'engelure au premier degré se confond avec le traitement local préventif; les lotions astringentes (alun, décoction de feuilles de noyer, infusion de feuilles d'eucalyptus, vin aromatique ou, plus simplement, vin chaud) y jouent un rôle capital; les topiques légèrement excitants (alcool camphré, farine de moutarde) après les lavages de mains, en favorisant la circulation, complètent la thérapeutique. Après l'exposition prolongée au froid qui a déterminé l'engelure, les massages doux des parties congelées valent mieux que le réchauffement brusque; ils sont bien tolérés, à cause de la diminution de sensibilité qui persiste tant que la température n'est pas brutalement modifiée. On peut s'aider, pour les pratiquer, d'un peu de pommade astringente ou saline; l'emploi de la pommade camphrée est particulièrement indiquée.

Lorsque l'engelure est ulcérée, la première indication thérapeutique est d'assurer l'asepsie de la plaie et d'éviter, grâce à la propreté des pansements, toute complication infectieuse. Il faut surtout proscrire les chiffons sales, l'huile plus ou moins rance, les vieux fonds de pots de pommade, les infusions émollientes déjà anciennes, et où vit toute une flore micro-

Digitized by Google

bienne qui ne demande qu'à proliférer. Il est à peine besoin de parler des remèdes bizarres que nous a légués une tradition empirique. Il faut panser proprement, avec de la gaze aseptique ou des solutions antiseptiques légèrement excitantes, telles que l'eau oxygénée étendue ou les liqueurs d'hypochlorites, et cela avec d'autant plus d'attention que la plaie de l'engelure est atone, rebelle, lente à se cicatriser. Il est donc nécessaire de la protéger contre les ennemis du dehors, en raison même de son atonie. Parallèlement à cette désinfection, il faut procéder à des applications astringentes et légèrement irritantes qui facilitent la cicatrisation, alcoolats glycérolés, par exemple; la formule importe peu, pourvu qu'il s'agisse de préparations fraîches.

Enfin le traitement général, — encore qu'il soit plutôt dirigé contre la diathèse dont l'engelure est la marque que contre la lésion cutanée elle-même, — a une valeur indiscutable, parce qu'il augmente la résistance des tissus au froid.

***

La corporation bien parisienne des bookmakers est en émoi. Les commerçants d'un genre un peu spécial, qui, sur les hippodromes de la capitale et de sa banlieue, font au Pari mutuel une rude concurrence, sont, depuis quelque temps, la proie d'une véritable bande noire, dont les procédés leur imposent les plus graves préjudices. Quelques-uns d'entre eux, à la suite de lourdes pertes d'argent, ont dû, sinon déposer leur bilan, du moins renoncer à leur occupation quotidienne. D'autres sont inquiets et considèrent l'avenir comme menaçant... Comment pourrait-il en être autrement ? Ils sont tous les jours exposés à payer des tickets falsifiés et, contre cette fraude qui les ruine, la nature même de leur profession leur interdit d'avoir recours au service officiel qui défend les honnêtes gens contre les falsificateurs.

Le « travail » des bookmakers se fait suivant un mécanisme d'une admirable simplicité, mais qui, pour fonctionner de façon parfaite, exige une bonne foi absolue.

Chaque book recrute le gros de sa clientèle dans un quartier déterminé, et s'y assure le concours de nombreux rabatteurs des deux sexes, garçons de café ou de restaurant, marchands de vin, petits boutiquiers, etc.; ceux-ci, qui sont seuls en contact avec le parieur, lui transmettent de petites fiches manuscrites sur lesquelles les clients, — les preneurs, — inscrivent leurs paris; en même temps, ils lui remettent le montant des paris qu'ils encaissent, déduction faite d'un

Digitized by Google

certain pourcentage représentant leurs honoraires. A l'issue de chaque réunion de courses, le book règle les paris qu'il a reçus : il paye pour les chevaux gagnants et, pour les perdants, rend à son rabatteur la fiche sur laquelle, par un trait à l'encre rouge, il a annulé l'inscription faite par le preneur.

Il paraît, — tout au moins, les books l'assurent, — que tout cela se passe régulièrement, honnêtement, loyalement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans son ensemble, ce trafic occulte des bookmakers parisiens représente quotidiennement un chiffre d'affaires de plusieurs centaines de mille francs, sur lequel l'Etat ne perçoit pas un centime.

Mais voici que, depuis quelque temps, certains rabatteurs rapportent souvent à leur patron des fiches de pari, au sujet desquelles ils présentent des réclamations. C'est par erreur, disent-ils, qu'une annulation a été faite; le cheval sur lequel le jeu avait porté est arrivé « gagnant » ou « placé ».

Tout d'abord, ces réclamations ont été admises. Puis, un beau jour, on s'est aperçu qu'elles concernaient toujours des chevaux « à grosse cote »... De là à concevoir des soupçons il n'y avait qu'un pas. Impossible, cependant, de s'adresser au commissaire de police : il eût renvoyé les plaignants dos à dos, en vertu de ce principe juridique qu'il n'y a pas de délit, quand il s'agit de conventions illicites.

Les books ne se sont pas tenus pour battus. Ils ont consulté des chimistes, des micrographes, des spécialistes en tous genres, et sont arrivés à établir qu'ils étaient volés comme dans un bois. On leur présentait des fiches écrites avec une encre lavable, et, ces fiches une fois dûment annulées par eux à l'encre rouge, on les leur représentait après avoir substitué le nom d'un cheval « à grosse cote » à celui du cheval perdant.

L'agrandissement stéréophotographique d'une fiche ainsi truquée fait apparaître la fraude : l'écriture surcharge la rature, alors que la rature devrait surcharger l'écriture. En d'autres termes, le nom du cheval gagnant est inscrit *sur* le trait à l'encre rouge, au lieu d'être inscrit *sous* ce trait.

Les books ont immédiatement adopté une mesure commandée par la prudence : ils résument maintenant chaque pari sur sa fiche au moyen d'une inscription faite à l'encre communicative, en prennent un calque et ne paient plus que lorsqu'il y a concordance entre leur propre écriture et le calque qu'ils en ont gardé. Grâce à quoi, certains de ne plus être volés eux-mêmes, ils continuent à voler l'Etat....

Francis MARRE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

En une fin d'année où les passions politiques s'agitaient, le duc de Morny proclama la trêve des confiseurs. Cette trêve, M. Briand l'a obtenue : les polémiques se sont atténuées aux alentours du jour de l'an. Est-ce une éclaircie de quelque durée ? N'est-ce pas plutôt le recueillement qui précède l'orage ? La lutte, en effet, continue sourdement, dans le monde parlementaire, entre ceux qui n'ont pas renoncé à maintenir coûte que coûte le cartel et ceux qui n'en veulent plus. De ces derniers M. Briand paraît décidément être. A la différence de la plupart des députés, lui sait regarder au delà de l'enceinte du Palais-Bourbon ; il n'est pas le prisonnier des comités électoraux de sous-préfectures, il a, selon son mot, des antennes, qui lui font sentir les frémissements de l'opinion, il flaire le vent. C'est ce qui fait à la fois sa force et sa faiblesse. Sa force, parce qu'il surnage, quand d'autres se noient ; mais sa faiblesse, parce qu'on n'éprouve pas l'impression, le voyant si sceptique et si mobile, qu'il puisse suivre une direction sûre. Ayant pratiqué l'union sacrée, jusqu'à réunir dans un ministère M. Denys Cochin et M. Jules Guesde, ayant gouverné au nom du bloc national, il fut un des plus alertes, dès qu'il s'aperçut, au printemps de 1923, que la girouette de l'esprit public tournait, à se rallier au cartel des gauches, et il n'hésita pas à le prôner, à Nantes, à Saint-Nazaire, à Carcassonne, en des termes qui firent pâlir de jalousie M. Herriot lui-même. Après avoir été l'adversaire le plus rude du scrutin d'arrondissement et des « mares stagnantes », il en redevient le partisan plein de zèle... Pour le moment, M. Briand, qui constate le dégoût et l'effroi grandissants du pays pour la politique du 11 mai, n'est plus, quoiqu'il ait casé dans son cabinet les lieutenants de M. Herriot, l'allié de M. Blum.

C'est le problème financier qui a causé la brouille. Deux rojets sont actuellement en présence : celui de M. Doumer,

Digitized by Google

qui n'agrée pas aux socialistes, et celui d'une commission recrutée dans les groupes de gauche. Le projet de M. Doumer a franchi le premier défilé. Il a été admis, — ce serait trop de dire adopté, — par le conseil des ministres. Mais la chose n'alla pas sans peine. Cinq ou six des ministres s'y opposaient; et, pour leur faire entendre raison, il fallut que le président du Conseil déclarât d'un ton détaché, dans les couloirs de la Chambre, qu'il était prêt à se passer d'eux : « Je les remplacerai ! » Ils cédèrent devant cette petite phrase. Mais les cartellistes entendent bien que ce n'est que partie remise, et rendez-vous est déjà pris pour la rentrée des Chambres. A ce moment, le congrès socialiste aura tenu ses assises. S'il se prononce, comme *le Quotidien* l'en adjure, pour la participation au pouvoir de M. Renaudel et de M. Blum, la bataille au Palais-Bourbon sera sans doute assez vive.

Les conjurés comptent sur la commission des finances, que préside M. Malvy, grand ennemi de M. Doumer, pour renvoyer au gouvernement son projet, ainsi qu'elle fit de celui de M. Loucheur. Ce serait la crise. Car ce n'est plus maintenant devant les Assemblées que se livrent les véritables assauts contre les cabinets. Selon la méthode révolutionnaire, les décisions sont prises par les commissions, quand ce n'est pas par les clubs, et les gouvernements succombent non pas sous un vote suivant une discussion au grand jour, mais sous une motion émise à huis clos. M. Briand tentera évidemment d'éviter la manœuvre. Il semble résolu à se défendre, et il en connaît la manière. Il l'a montré à l'occasion du débat sur les crédits marocains. M. Renaudel et M. Malvy lui avaient tendu une embuscade; ils le pressaient de s'aboucher avec M. Gordon Canning, l'étrange et louche émissaire d'Abd-el-Krim. Légèrement, sans appuyer, le président du Conseil expliqua que reconnaître le rogui, ce serait en faire un émir, un émir qui pourrait accorder des concessions de mines. « On me comprend, » ajouta-t-il; et MM. Renaudel et Malvy, qui n'avaient peut-être pas compris avant, comprirent si bien qu'ils ne demandèrent même pas un scrutin public pour les crédits, lesquels furent approuvés à mains levées par la Chambre. M. Briand, dans l'escrime parlementaire, est passé maître. M. Doumer a la réputation d'être ferme. S'ils le veulent réellement, ils peuvent, croyons-nous, l'emporter.

Le programme de M. Doumer n'est pas agréable. Prévoyant des aggravations de taxes, il augmentera nos charges. Son mérite cependant est de ne comporter aucune expérience hasardeuse et de pouvoir être, rapidement, d'un rendement

Digitized by Google

sûr. Qu'il ait besoin d'être retouché et complété, il n'y a pas de doute. Il a le tort d'ajourner les économies faciles et l'utilisation des ressources de l'Etat, dont nul n'ignore plus qu'il serait possible de tirer des sommes importantes tout de suite. Mais, faisant leur part aux impôts indirects payés par tout le monde, reprenant les remboursements à la Banque de France, préparant l'amortissement des dettes, il est susceptible, amendé, d'être le point de départ d'un redressement financier. Dès qu'il a été connu, le franc a remonté. Avec lui, ce ne serait plus le gâchis, accompagné par le déficit et l'inflation, où nous nous débattons depuis dix-huit mois et où achèverait de nous faire sombrer le projet du cartel des gauches.

Nous saurons dans quelques jours qui vaincra, de M. Doumer, épaulé par M. Briand, ou de M. Malvy, qui a des complices dans le cabinet. En attendant, nous voudrions jeter un coup d'œil sur les affaires extérieures, qu'en ces dernières semaines nous avons dû négliger quelque peu. Ne serait-ce que pour rétablir notre situation financière, il serait utile que l'horizon diplomatique fût éclairci et que régnât une atmosphère de paix.

Il y a certainement progrès à cet égard. L'acte de Locarno, dont S. Em. le cardinal Cerretti, présentant le 1er janvier le corps diplomatique au président de la République, faisait un noble et émouvant éloge, a amené une détente qui s'affirme chaque jour. Non pas qu'il puisse suffire à écarter à jamais le danger de guerre. Et il ne faudrait pas qu'il fût sur ce point l'objet de malentendus. Locarno n'a pas été, comme on le répète beaucoup à Londres, une conclusion, une fin. Il est, dans l'esprit de la France et, je crois bien aussi, dans l'esprit de l'Allemagne, un commencement. L'arbre est planté, pour reprendre l'image du Nonce; il reste à lui faire porter des fruits. On ne les envisage pas, il est vrai, ces fruits, tout à fait de la même manière des deux côtés du Rhin. Pour les Français, qui considèrent que la paix n'a pas été signée à Locarno, mais à Versailles, il ne s'agit pas de revenir sur les traités de 1919 pour les détruire, il s'agit de les appliquer, sous l'égide de la Société des Nations, avec bonne volonté, avec le désir de concilier les intérêts et de rapprocher les sentiments. Les Allemands, ou du moins beaucoup d'entre eux, n'en sont pas encore là, même si certains y viennent peu à peu. M. Stresemann l'a expliqué à plusieurs reprises avec franchise, en particulier, le 1er novembre, à Dresde. Si, a-t-il dit, nous nous sommes décidés à accepter le pacte, ce n'est pas qu'une transformation morale se soit accomplie en

Digitized by Google

nous ; c'est que nous y avons vu l'intérêt de l'Allemagne. L'Allemagne, pour réaliser ses rêves, avait regardé longtemps vers la Russie. L'Allemagne, tandis que l'armée polonaise s'est constituée de façon à devenir une force capable de défendre le couloir de Dantzig et la Haute-Silésie, a cessé de compter sur une armée russe de plus en plus faible. Les rectifications de frontières par un coup d'audace sont ajournées. Une chance demeure : que la bienveillance des Anglo-Saxons, satisfaits de la « paix » de Locarno, appuie les revendications que l'Allemagne pourra présenter devant la Société des Nations ; que, pour commencer, cette bienveillance facilite à l'industrie du Reich l'ouverture des crédits dont elle a tant besoin sur les places de New-York et de Londres, qu'elle aide à alléger les charges du plan Dawes. Il semble que l'Allemagne nourrisse quelques illusions. Les Anglo-Saxons, précisément parce qu'ils jugent que Locarno a été une fin, n'ont l'air guère enclins à laisser se rouvrir des procès de frontières, et, si les banquiers d'Amérique et d'Angleterre sont disposés à employer en Allemagne leurs fonds, le gouvernement de Washington est attaché à l'idée que le plan Dawes doit être exécuté sans défaillances, jusqu'au bout.

Si, pour la France et pour l'Allemagne, l'accord de Locarno ne paraît pas avoir le même sens, il peut cependant servir à créer entre elles des liens. Liens économiques d'abord. Depuis que des négociations ont été ouvertes, dès la conférence de Londres du mois d'août 1924, entre les gouvernements de Berlin et de Paris, en vue de conclure un traité de commerce, nous avons insisté souvent ici sur les résultats bienfaisants qu'amènerait leur succès. La détente politique a permis de leur faire faire un pas. Un protocole a été signé, qui témoigne du désir qu'ont les deux parties d'aboutir à un arrangement ferme, et les pourparlers, qui vont reprendre le 12 janvier, s'annoncent mieux que les précédents. C'est important. Quand des intérêts sont conjugués, un frein est mis aux ardeurs belliqueuses qui risqueraient de les détruire.

Mais ce qui marquera mieux encore les dispositions du Reich, c'est la solution qui sera donnée à la crise gouvernementale ouverte à Berlin depuis plus d'un mois. Le nouveau ministère allemand sera-t-il « locarniste » ? Le maréchal Hindenburg, après avoir tenté de réaliser une grande coalition orientée à gauche, a dû y renoncer. Les nationalistes y ont fait obstacle. Les socialistes, de leur côté, ont écarté M. Luther, puis le démocrate M. Koch, quoique celui-ci eût inscrit dans son programme leurs princi-

Digitized by Google

pales revendications, notamment en ce qui concerne la journée de huit heures. Cette intransigeance a étonné. L'explication est pourtant simple. De même que les nôtres, les chefs socialistes d'Allemagne ont peur que toute compromission avec les partis bourgeois, participation ou soutien, éloigne d'eux leurs électeurs à qui ils n'ont cessé de promettre la révolution et la lune, et que le communisme les leur prenne. Je ne sais pas, pour mon compte, si nous avons beaucoup à regretter l'échec d'un cartel des gauches outre-Rhin. Peut-être aurait-il provisoirement donné une majorité parlementaire plus stable. Mais il y aurait eu gros à parier qu'un gouvernement soumis à l'influence socialiste aurait recommencé vite des expériences funestes, en même temps qu'aux buts de Locarno, à l'exécution du plan Dawes. Une Allemagne où l'industrie péricliterait, où le mark subirait une nouvelle crise, continuerait-elle à payer ? Deviendrait-il plus aisé de mobiliser, ainsi que cherchent, dit-on, à le faire les financiers internationaux qui se rencontrent actuellement à New-York, les obligations des chemins de fer du Reich ? La démagogie, qui rejetterait les intérêts alarmés vers la réaction et le nationalisme, servirait-elle la paix ? Malgré leurs défauts, et même s'ils étaient encore obligés d'osciller entre la droite et la gauche, MM. Luther et Stresemann seraient, semble-t-il, mieux en mesure d'appliquer les accords de Locarno, auxquels ils ont collaboré et que l'amour-propre d'auteur doit les pousser à faire vivre.

L'évolution de la politique de l'Allemagne, se rapprochant des anciens Alliés et se préparant à entrer dans la Société des Nations, a eu des répercussions à Moscou. Les Soviets n'aiment pas la S. D. N.. Ils y voient un obstacle à leur rêve de bouleverser le monde, lequel ne pourrait s'accomplir que dans une Europe divisée contre elle-même. Ils ont donc tout fait pour détourner le Reich de se rendre à Locarno et, de Locarno, à Genève. Et longtemps Berlin hésita. Inclinerait-il vers l'Ouest ? Pencherait-il vers l'Est ? Le gouvernement de M. Luther aurait bien voulu ne pas être acculé à un choix. Tout en allant à Locarno, où l'attirait la perspective de crédits anglo-saxons, il a essayé de maintenir le contact avec le Kremlin. D'où le traité de commerce, très avantageux, que M. Stresemann accorda aux bolchevistes avant de monter dans le train qui devait le conduire sur les rives du lac Majeur; d'où ces projets de traité de neutralité et de contre-pacte, dont a parlé la presse du Reich. Les Russes, pendant ce temps, continuaient à fulminer contre la S. D. N.

Digitized by Google

M. Tchitchérine, commissaire du peuple pour les affaires extérieures de l'Union des républiques socialistes et soviétiques, au cours de son voyage à Varsovie, à Berlin et à Paris, où des gens un peu pressés crurent découvrir le dessein de renouer avec les puissances européennes, répétait lui-même à tous les échos que son gouvernement restait irréductible sur ce point. Aucun pont entre Genève et Moscou ! L'Allemagne ne se laissa pas retenir : par la route de Locarno, elle se dirige vers Genève.

Quelle serait la riposte des Soviets ? Précisément, un autre gouvernement, qui avait consenti à porter un différend devant la Société des Nations, était fort irrité à ce moment de la sentence rendue. Angora s'indignait que ne lui eût pas été reconnue la possession de Mossoul. Une alliance entre les Russes et les Turcs ! La chose était invraisemblable, elle était contre nature. Elle s'est faite. Les ennemis héréditaires, dont les controverses et les luttes ont empoisonné tout le XIXe siècle, ont signé à Paris, le 19 décembre, un traité d'amitié et de bienveillante neutralité réciproque. Il ne faut pas dramatiser. L'armée russe n'est pas prête à mobiliser, — le pourrait-elle ? — pour le vilayet de Mossoul. Le traité turco-russe ne vise que la Société des Nations. Il ne semble être qu'une manifestation tapageuse des Soviets pour prouver aux Occidentaux qu'après Locarno, privés plus ou moins du concours de l'Allemagne, ils ne sont pas isolés, et une manifestation des Turcs pour témoigner que le jugement de Genève leur déplaît fort. Les Russes et les Turcs ne veulent pas faire partie de la Société des Nations, où certains souhaitaient, imprudemment peut-être, les attirer. Le malheur, pensons-nous, n'est pas très grand, car les gens d'Angora et de Moscou auraient eu chance de n'être, à la S. D. N., que des artisans de trouble ; et trop de vieux désaccords, — même si les Russes ne rêvent plus de s'installer à Constantinople d'où sont partis les Turcs, — persistent entre eux, fumerons mal éteints, pour s'imaginer que l'étonnant traité de Paris marque l'alliance de l'Orient contre l'Occident.

La politique russe n'est pas, à l'heure qu'il est, aussi simple. Elle aussi cherche sa voie. L'unité du parti bolcheviste traverse une crise. Les disciples de Lénine ont leurs intransigeants et leurs modérés, et il y a plusieurs mois que nous avons signalé ici le conflit qui mettait M. Zinovief et M. Trotzky aux prises. Cette fois, ce n'est plus M. Trotzky qui a attaqué le chef du Comité exécutif de la troisième Internationale, c'est M. Staline, s'appuyant sur l'influence de plus en plus grande

Digitized by Google

du paysan russe devenu propriétaire, et comprenant que les Soviets ne peuvent impunément demeurer en marge de la vie économique du monde. Le duel a eu lieu à Moscou, au congrès du parti communiste russe. M. Staline l'a emporté, avec M. Rykof, président du Conseil des commissaires du peuple. Ils ont eu 559 voix contre 65. N'allons pas trop vite. L'échec de la troisième Internationale ne signifie pas le déclin du bolchevisme. M. Staline est un révolutionnaire, qui se réclame des principes de Lénine tout autant que M. Zinovief. Leurs objectifs sont les mêmes. La différence n'existe que sur les moyens. L'un, pour asseoir son autorité, s'en tient à la violence; l'autre préfère composer avec des forces qu'il sent ne pouvoir vaincre. La révolution a donné au paysan russe un champ : on ne le lui enlèvera plus. Voilà ce que voient M. Staline et ses partisans et, pour l'intant, c'est tout. Mais l'intéressant est qu'une lutte existe entre les dirigeants de l'Union soviétique, que, chez certains d'entre eux, devant les nécessités, une évolution se dessine. Le bolchevisme ne renonce pas à agir et à conquérir le monde; seulement il a perdu de sa force agressive, il se heurte à des obstacles plus solides que lui, il en est arrivé au moment où il doit songer d'abord, et dans tous les sens du mot, à vivre.

L'incertitude qui règne sur les états d'âme des gouvernements et des peuples n'a pas empêché la Société des Nations d'envoyer ses invitations à la conférence préparatoire qui se réunira à Genève, le 15 février, pour préparer le désarmement. Parmi les Etats convoqués, l'Allemagne, les Etats-Unis et l'Union des républiques soviétiques. Il était évidemment nécessaire de ne pas oublier les trois grandes puissances qui ne font pas encore partie de la S. D. N.. Elles absentes, rien d'utile ne serait fait. Mais, elles présentes, il n'est pas sûr que le problème ne sera pas, même théoriquement, plus malaisé à résoudre. La thèse de l'Allemagne peut en effet se résumer en quelques mots : les Etats ne doivent avoir que le nombre de canons et le nombre de soldats qui correspondent à leur population, et c'est en se fondant sur ce qui a été imposé au Reich par le traité de Versailles qu'on doit fixer les effectifs armés des autres peuples. Les Etats-Unis, qui auraient aimé que la conférence se tînt chez eux, considèrent que le désarmement naval a été réglé à Washington, qu'il n'y a plus à y revenir, et qu'il ne s'agit désormais que du désarmement terrestre, en Europe, qu'ils désirent le plus complet possible, surtout en ce qui concerne la France. Quant à la

Digitized by Google

Russie bolcheviste, elle veut bien que les autres désarment, mais se réserve. Vaincra-t-elle au surplus sa répugnance à prendre indirectement contact avec la S. D. N. ?

L'affaire du désarmement a déjà été étudiée, avant que fussent envoyées les lettres d'invitation, par le Conseil de la S. D. N.. Les Anglais et les Français ont commencé par n'être guère d'accord. Le gouvernement de Paris, dans une note que commenta M. Paul-Boncour, remarquait qu'avant tout il était indispensable de fournir à ceux qui désarmeraient des garanties certaines de sécurité, de déterminer les sanctions prévues à l'article 16 du Pacte, et qu'en outre il importait d'étudier le « potentiel » de guerre des nations, leurs possibilités industrielles et financières, leurs ressources en matériel humain. Rien n'était plus juste. La guerre ne se fait plus seulement à coups de canons fabriqués et à coups de régiments instruits dès le temps de paix. Si, comme on le prévoit, les rayons, les ondes, les gaz doivent jouer dans les futurs conflits un rôle prépondérant, une usine chimique ou une centrale électrique seront des fabriques d'engins plus efficaces que le Creusot ou les établissements Krupp. Supprimer toute industrie susceptible de travailler pour la guerre n'est pas dans les possibilités. Et alors il faut en revenir toujours à la question qui domine toutes les autres : quels sont les moyens d'enlever, aux peuples qui l'auraient, l'envie de faire la guerre. Ces moyens, hors le châtiment du coupable par une action générale, concertée d'avance, nous n'en voyons pas. Lord Robert Cecil, qui répondit à M. Paul-Boncour, n'admit pas que le problème fût ainsi posé. A ses yeux, le désarmement ne consisterait qu'à réduire les effectifs et le matériel. Heureusement M. Austen Chamberlain, qui vint à Genève, comprit mieux les préoccupations de la France. Il a adhéré à son programme; et c'est celui qui figure dans la lettre d'invitation adressée aux Etats par la S. D. N..

Souhaitons que la conférence du 15 février s'y tienne. La France ne demande pas mieux que de désarmer. Presque seule, elle en a donné spontanément l'exemple. D'après un tableau officiel, elle a diminué ses dépenses militaires de 100 à 61, en calculant sur les prix de 1914, alors que l'Angleterre ne diminuait les siennes que de 100 à 74 et que l'Italie les augmentait de 100 à 117. Sa bonne volonté ne peut faire de doute. Elle ne mérite que mieux d'être écoutée, quand elle indique à quelles conditions un désarmement plus général et plus complet pourrait se faire.

5 janvier 1926. Bernard DE LACOMBE.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Hors du marais. — La route de France, par Jacques Bardoux, de l'Institut. — IV-274 pages in-12. (Plon).

Dans la production contemporaine, voici un livre qui tranche heureusement sur la paresseuse habitude de la critique négative. Quand on a donné cours à la juste colère et aux invectives contre les fautes du cartel, on croit trop souvent que l'essentiel est fait. Simple mirage. Rien n'est fait, si l'on ne construit pas. Or M. Bardoux construit, et c'est par là que son ouvrage, très vivant, appuyé sur des expériences, des enquêtes personnelles, est appelé à rendre de grands services. Par sa double tradition de famille l'auteur est opposé aux excès de la liberté comme de l'autorité; il montre comment il serait possible, et relativement facile, — à condition d'agir et non pas seulement de parler, — de rendre aux mots, qui, de fait, gardent leur emprise sur l'opinion, leur sens véritable et leur efficacité féconde. Il faudrait seulement vouloir, et d'abord savoir. Ce livre enseigne et montre la voie.

Réflexions d'un républicain moderne, par André-François-Poncet. 135 pages in-12. (Grasset).

Encore un livre « constructif », facile à lire, entraînant et persuasif. L'auteur, qui, dit-il, n'est pas un catholique pratiquant, est représentatif de cette énorme classe bourgeoise qui n'écoute pas assez les voix comme la sienne, parce qu'elle est déshabituée de la pensée personnelle et qu'elle est intoxiquée de l'esprit de délégation. Cette sorte d'ankylose politique doit être guérissable : et certainement des suggestions aussi clairement exposées, aussi pressantes et d'une réalisation plus facile qu'on n'affecte de le croire, telles qu'on en trouve dans ce volume, devraient aider le malade à guérir, à retrouver la liberté de ses mouvements et la force de sa volonté. C'est au malade d'aider le médecin. C'est donc au bourgeois de décider s'il veut encore vivre. Ce n'est pas une panacée qu'on lui offre, c'est un remède — ou, si l'on veut, une « ordonnance ».

Feuilles de saints, par Paul Claudel. 1 vol. in-12. — **Morceaux choisis de Paul Claudel** (avec portrait et autographe). 1 vol. in-12. (Nouvelle Revue française).

Le nouveau recueil de poèmes du grand écrivain qui nous est cher renferme des pages d'un lyrisme ample et magnifique, dignes de ce qu'il nous a donné de plus beau. La hauteur de l'inspiration chrétienne, la profondeur de la pensée (toujours vivante et transmuée en poésie), les horizons qu'il nous découvre soudain et les longues résonances qu'il éveille en nous ne sont pas moins remarquables que la forme proprement dite (d'ailleurs inséparable de la pensée) : cette musique vaste et riche comme une belle symphonie, cette technique originale et saisissante qui est la sienne et ces images si neuves et si émouvantes par quoi il nous enchante. On trouvera ici des poèmes assez divers, mais tous ordonnés à un ensemble artistique : ainsi l'Ode pour l'anniversaire de Dante (que nous avons publiée), les grandes pages sur *l'Architecte* (parues aussi chez nous), des sortes d'hymnes à différents saints comme il en a déjà donné d'admirables modèles, des chants à la mémoire de Verlaine, de Georges Dumesnil, de Jacques Rivière, etc. Quant au recueil de morceaux choisis qui paraît en même temps, très varié, offrant des extraits caractéristiques de ses œuvres principales, très intelligemment composé, plein d'une riche substance, il forme la meilleure introduction à la connaissance de son œuvre et il sera précieux à tous ses amis et admirateurs.

A la trace de Dieu, par Jacques Rivière. Introduction de Paul Claudel. 1 vol. in-12. (Nouvelle Revue française).

On sait déjà, — et on pourrait deviner aisément, — quelle est la beauté spirituelle et l'intérêt apologétique de ce livre; les circontances dans lesquelles ces pages furent écrites et la disparition prématurée de l'écrivain le rendent d'ailleurs particulièrement émouvant. La première partie se compose de notes pour préparer les causeries faites pendant sa captivité en Allemagne devant un cercle de camarades et où il les entretenaitde Dieu, — et de ses projets pour une apologétique qu'il n'a pu rédiger. La seconde partie comprend de nombreux et magnifiques extraits de son journal de captivité se rapportant au même sujet. Nos lecteurs connaissent l'admirable introduction écrite par Paul Claudel et qui a paru ici-même : essai riche de pensées, nourri d'une philosophie vivante et profonde et qui va loin; elle forme à ce beau livre un portique merveilleusement approprié.

La sagesse française, par Fortunat Strowski. 1 vol. in-12. Coll. *La critique*. (Plon).

Chargé de professer un cours à l'Université de Columbia, notre savant et très fin collaborateur ne pouvait donner à ses auditeurs américains une meilleure et plus sympathique image de la pensée française qu'en leur présentant quelques-uns de nos grands moralistes, qu'il connaît si bien et qu'il a étudiés avec tant de pénétration. Il leur 'a donc parlé, en ce style souple, clair, charmant et nuancé qui est le sien, de Montaigne, saint François de Sales, Descartes, La Rochefoucauld et Pascal, et aussi, en général, de la « sagesse française ». On sera ordinairement d'accord avec lui et les lecteurs français, goûtant à la fois la forme très agréable et les idées suggestives qui font le grand mérite de ce beau livre, y trouveront comme les Américains plaisir et profit.

Choses d'Allemagne, par Alfred Dumaine, ambassadeur de France. 286 pages in-12. (Fayard).

Avec cette discrétion très prenante qui caractérise sa manière littéraire, notre ancien ambassadeur à Vienne a réuni dans ce volume quelques études,

Digitized by Google

égrenées au sujet d'un ouvrage qui paraît, d'une existence qui s'achève, ou de souvenirs qu'impose l'actualité. Cette diversité n'est pas de la dispersion; elle est plutôt le conseil utile donné par une expérience admirablement documentée, et aux leçons de laquelle tout le monde gagne à prêter l'oreille. Comme l'auteur est d'une culture supérieure, qu'il possède un sens artistique et littéraire très averti, ces pages sont un régal que goûteront les esprits délicats. M. Dumaine est dans la grande tradition de la « carrière ». Il sait être ferme sans brutalité, courtois sans faiblesse, accueillant sans illusions. Le culte de ces précieuses nuances se perd : raison de plus de les apprécier, quand on les rencontre, car elles sont l'essence même du goût et de l'esprit français.

Pour que la France vive! par Joseph Denais. 1 vol. in-12. (Spes).

Dans un très noble dessein, avec beaucoup de compétence, de savoir et d'expérience, l'auteur examine les principales questions qui préoccupent les bons esprits de notre temps. C'est un plan à la fois vaste, souple et varié, sans dogmatisme, mais riche en suggestions, un utile programme de reconstruction, qui doit être médité, et où il y a beaucoup à puiser. La forme d'ailleurs en est alerte, claire, vigoureuse et agréable, ce qui en de tels sujets n'est pas un léger mérite.

Initiation juridique, par Daniel Massé. 212 pages in-12. (Hachette).

Dans cette collection qui mérite bien son titre d'*initiations*, il eût été difficile de mettre plus clairement à la portée du grand public les notions les plus essentielles sur la nature du droit, le droit privé, le droit public et les sanctions. L'exposé est précis, et serré l'enchaînement des idées. Les exemples sont bien choisis, et des suggestions fort utiles se trouvent dans les notes nombreuses et qui appellent la réflexion. Surtout, — et que l'auteur en soit particulièrement loué ! — juste ce qu'il faut de termes techniques pour avoir le fil conducteur dans le labyrinthe juridique. Mais personne n'aura désormais le droit d'être ignorant en cette rébarbative matière, car la voici tout éclairée par la bonne grâce du guide le plus averti. « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », décrétait Boileau. En voici une nouvelle preuve.

Les institutions militaires de la France (1814-1924). De l'armée permanente à la nation armée, par J. Monteilhet. Préface de J. Paul-Boncour. 1 vol. in-8°. (Alcan).

Étude importante et que tous ceux qui s'occupent du problème de notre réorganisation militaire auront lieu de consulter. L'auteur connaît à merveille et il examine avec clarté les systèmes militaires qui se sont succédé chez nous depuis Napoléon (une introduction se réfère aux époques antérieures). Ce n'est pas seulement un exposé : l'auteur a des convictions très fermes et qu'il soutient en faisant appel à l'histoire et aux événements contemporains; il combat fort nettement l'armée de métier et l'armée de caserne, à laquelle il reproche de nombreux méfaits au point de vue national, et il préconise une organisation nouvelle de la nation armée. En toute hypothèse, et quoi qu'on pense à cet égard, il y a là un document de vraie valeur.

Immortalité. Entretiens sur le problème de la survivance, par le R. P. Th. Mainage, professeur à l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-12. (Téqui).

L'auteur réunit ici, légèrement développées, des conférences données il y a un an à Saint-Séverin et qui avaient obtenu le plus vif succès. Érudit remarquable, historien des religions très renseigné, philosophe et psychologue très distingué, il est aussi un orateur séduisant et convaincant, un écrivain de talent, souple, alerte et agréable. Les grands problèmes qu'il examine sont traités avec beaucoup d'ampleur et de pénétration, avec une richesse et une variété d'informations peu communes, mais aussi avec une parfaite aisance et une clarté, une vie extrêmes. Ce livre est appelé à exercer près d'un public intelligent et cultivé une salutaire influence; il éclairera, enrichira et affermira la foi des uns, il fera réfléchir et il guidera les autres; il mérite d'être largement répandu.

Vers les cimes, par la vicomtesse de Vanssay. 1 vol. in-16. (Chiberre).

Nos lecteurs ont pu goûter quelques-unes de ces « pensées », fines, délicates et profondes. Genre malaisé, où l'auteur réussit à merveille. On aimera ce livre plein de choses sous son apparence légère; on l'ouvrira plus d'une fois, pour y faire une jolie cueillette, pour relire des pensées qui auront plu; il charmera et il fera méditer, — car il est d'un penseur uni à un artiste.

Une âme d'enfant. Guy de Fontgalland (1919-1925). Lettre préface de S. Em. le cardinal Cerretti. 1 broch. in-12. (Bonne Presse).

Cette émouvante brochure obtient actuellement un succès extraordinaire et fait le plus grand bien. On y raconte, avec la simplicité qui convient, la courte vie d'un enfant, dont la fraîcheur d'âme, la spontanéité, la piété toute franche sont délicieuses, et qui mourut saintement à onze ans. C'est avec raison que S. Em. le cardinal Cerretti admire dans cette vie les richesses merveilleuses apportées par la grâce et l'action visible de l'Eucharistie chez une âme enfantine.

Tout ce qui concerne la rédaction de la Revue doit être adressé à M. Edouard TROGAN, directeur du *Correspondant*, 31, rue Saint-Guillaume, à Paris, VII^e^.

R. C. Seine 118.919. *L'un des Gérants :* ALBERT MARTEAU

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE EN 1925

I. — LA POLITIQUE INTÉRIEURE : UNE ANNÉE DE NATIONALISME

Si la fermeté courtoise du chancelier Marx, la finesse diplomatique de M. Stresemann et la compétence financière du Dr Luther ont été capables d'accélérer dans des proportions inattendues l'extraordinaire convalescence du Reich du début de 1924, de rendre en quelques semaines tout son prestige à l'Etat et de faire rentrer l'Allemagne dans le concert des grandes nations européennes, leur impuissance s'est révélée formelle de vaincre l'égoïsme de certains hommes et l'inconscience de certains partis. La politique générale allemande s'en est ressentie et les soubresauts qui l'ont agitée, après l'éclaircie de Londres, sont devenus rapidement assez inquiétants pour envelopper les premiers jours de 1925 d'une désagréable atmosphère de défiance.

Tout conspire, en effet, pour obscurcir l'horizon et rendre l'ambiance favorable aux basses intrigues et aux marchandages douteux. La non exécution systématique des clauses essentielles du désarmement ajourne l'évacuation de Cologne à une date indéterminée et recule une nouvelle fois la liquidation définitive des maux laissés par la guerre. La crise industrielle latente et l'absence de toute convention commerciale pour l'époque où prennent fin les obligations économiques imposées au Reich par le traité de Versailles menacent de troubler profondément l'économie générale de la nation dans les mois à venir ; et, comme si ce n'était pas assez, les élections du début de décembre 1924 ajoutent à la con-

Digitized by Google

fusion parlementaire en donnant naissance à trois minorités sensiblement égales, bonnes tout au plus à se heurter avec fracas dans les couloirs du nouveau Reichstag.

Le parti national-allemand n'a pas eu, depuis 1919, de meilleure occasion de s'emparer du pouvoir; profitant de l'émotion intense causée par la décision de la Conférence des Ambassadeurs et par la crainte d'une crise ininterrompue de majorité au parlement, il va manœuvrer les partis moyens avec une habileté consommée et rendre finalement sa présence indispensable au gouvernement.

Une fois dans la place, il mettra tout en œuvre, sans s'arrêter à aucune considération, pour reconquérir une à une les positions perdues depuis la débâcle de 1918. Mais, si cette offensive ininterrompue peut modifier totalement, neuf mois durant, l'orientation intérieure du Reich, l'influence des nationalistes n'aura pas le rayonnement nécessaire pour affecter les relations extérieures de l'Etat. Le désir général de paix en Europe sera plus fort que leurs visées incendiaires, si bien que M. Stresemann continuera malgré eux la politique de détente internationale qu'il a réellement faite sienne et dont l'Allemagne a, du reste, su tirer des avantages très substantiels.

Les manifestations de l'activité allemande en 1925 sont donc infiniment variées suivant l'angle sous lequel on les examine, et leur étude amène à séparer complètement la politique intérieure de la politique extérieure.

A. — Les nationalistes au pouvoir.

L'indication donnée par le scrutin du 7 décembre 1924 [1] est très nette: le peuple allemand désire voir se poursuivre l'œuvre de pacification et d'équilibre ébauchée par le Dr Marx. Mais les règles de l'arithmétique parlementaire sont toute spéciales et les partis de droite, — nationalistes et populistes, — forts de l'accroissement régulier du nombre de leurs électeurs depuis 1919 [2], provoquent la chute du cabinet Marx, dont la teinte générale est, à leur gré, beaucoup trop à gauche. Ils marquent, en outre, dès le début de la crise ministérielle, leur intention formelle de faire échouer dans le Reich comme en Prusse toute combinaison qui ne les associerait pas au

1. 14 millions d'électeurs partisans de la politique du Dr Marx, contre 12 millions d'opposants tout au plus.

2. Les nationalistes ont doublé le nombre de leurs électeurs depuis 1919, les populistes l'ont triplé. Les socialistes, au contraire, sont passés pendant le même temps de 13 millions de voix à 8 millions et les démocrates de 5 millions 1/2 à 2 millions seulement.

Digitized by Google

gouvernement. C'est le « bloc bourgeois » obligatoire, c'est-à-dire l'alliance des partis décidés à unir leurs efforts pour empêcher le retour des socialistes au pouvoir. Mais le ban et l'arrière-ban des nationalistes et des populistes ne constituent pas, à beaucoup près, même avec l'appoint des groupes de second ordre, une majorité suffisante. Il faut donc gagner l'appui du Centre, dont les hésitations croissent au fur à mesure que se révèlent les appétits grandissants des pangermanistes. Les négociations engagées dans ce sens aboutissent cependant le 15 janvier à la constitution d'un cabinet de « spécialistes » dans lequel chaque groupe de la future majorité est représenté au moins par un « homme de confiance ». La popularité du Dr Luther, auréolé par la stabilité du rentenmark et que les hommes de droite estiment du reste assez docile pour réaliser tous leurs desseins, n'arrive pas à dissimuler l'identité du nouveau ministère[1]. Il apparaît dès le premier jour comme une formidable machine de guerre contre l'influence prise par la Sozial-Democratie

Cette brusque volte-face est dans l'ordre naturel des choses. La chute catastrophique du mark a laissé dans les classes moyennes et dans la petite bourgeoisie un avant-goût trop prononcé de misère pour que les garants de la nouvelle monnaie, — industriels et gros propriétaires fonciers, — ne leur apparaissent pas comme des sauveurs. Et, comme le patronat allemand a été suffisamment habile et intelligent (car, contrairement à ce qui se passe en France, il ne considère nullement la politique comme une fonction inférieure) d'abord pour utiliser la grande presse, — *sa presse*, — à façonner l'opinion du pays à sa guise, puis pour neutraliser provisoirement la puissance des syndicats en réduisant à néant par l'inflation les disponibilités de leurs caisses, tout ce qui n'est pas la classe ouvrière devait fatalement accepter, sinon désirer, l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement de droite.

L'intransigeance et l'absence complète de sens pratique des nationalistes ne leur aurait pourtant jamais permis de remporter à eux seuls une victoire aussi décisive que la combinaison du 15 janvier. Il a fallu pour les y aider la souplesse,

1. Chancelier : Dr Luther. Affaires Etrangères : Dr Stresemann (populiste); Intérieur : von Schiele (nationaliste, s'est abstenu dans le vote des lois Dawes); Economie Nationale : Dr Neuhaus (a donné sa démission de directeur au ministère du Commerce pour ne pas prêter serment à la constitution). Travail : Dr Brauns (centre). Justice et territoires occupés : Dr Frencken. Reichswehr : Dr Gessler. Postes : Stingl. Ravitaillement et Agriculture : comte von Kanitz; Finances : von Schlieben (chevalier de l'ordre de Saint-Jean dont les membres s'engagent par serment à « être toujours et en toutes circonstances fidèles au Roi »). Transports : Dr Krohne.

Digitized by Google

le tact et les qualités manœuvrières de leurs alliés populistes. Ces derniers, séparés de la masse des électeurs par leur fortune et leur culture, ont besoin des innombrables comités nationalistes et de la presse locale que ces organes contrôlent entièrement, pour se faire une clientèle et lutter contre la propagande socialiste. Ils ont donc tout mis en œuvre depuis la fin de la « grande coalition » de 1923 pour faire échouer, par des moyens toujours remarquablement appropriés aux circonstances, toutes les combinaisons de partis dont les nationalistes se trouvaient exclus.

L'anathème jeté par eux contre les socialistes date du 12 janvier 1924. Il affirme la volonté expresse et définitive des populistes de ne plus collaborer désormais qu'avec les partis d'ordre. Ils saisiront dès lors toutes les occasions de pousser les nationalistes au pouvoir. La dissolution du Reichstag de la fin de 1924 a été voulue par eux, et, comme ils désirent aboutir à un gouvernement qui les ménage au moment où la répartition des charges du plan Dawes sera mise en question, leur refus est formel d'appuyer, au seuil de 1925, la politique modérée réclamée par la majorité du pays.

L'ambiance ne saurait être, d'ailleurs, plus favorable au coup de barre à droite dont ils sont les auteurs responsables. Le mysticisme historique hante tous les esprits, même les mieux équilibrés ; le petit bourgeois, bien placide pourtant dans la vie quotidienne, ne rêve plus qu'Allemands « racés » dont la musique, le théâtre, le film, les gravures et la littérature entière finissent par être saturés. Il est infiniment las de l'agitation sociale au milieu de laquelle on l'a fait vivre depuis la paix et il aspire réellement de toutes ses forces à un gouvernement d'ordre, de stabilité et d'autorité.

Le cabinet Luther, plus nettement anti-socialiste que réellement nationaliste, vient donc à son heure et la majorité de 246 voix qui l'accueille au Reichstag n'est pas en contradiction avec l'opinion moyenne de la nation. La victoire s'avère, d'ailleurs, plus complète que les optimistes n'avaient osé l'espérer, puisque 52 députés du Centre, dont l'attitude restait douteuse jusqu'au dernier moment, font bloc avec la réaction, contre 10 abstentionnistes et 2 seulement, — l'ex-chancelier Wirth et le chef des syndicats chrétiens Imbusch, — qui joignent leurs voix à celles des 146 socialistes et communistes de l'opposition.

Le parti catholique se sent pourtant vaguement mal à l'aise ; l'atmosphère de bataille dans laquelle on l'invite à travailler ne lui dit rien qui vaille. Il sait que « bourgeois »

Digitized by Google

et « anti-social » ont été trop souvent synonymes outre-Rhin pour qu'une sourde inquiétude ne gagne pas progressivement une grande partie de ses membres, dès qu'ils ont pu se rendre compte surtout de l'œuvre à laquelle on leur demande de s'associer. Leurs scrupules grandissent bientôt au point de les décider à peser à gauche de tout leur poids pendant la crise prussienne, — que les populistes tentent aussi de résoudre à leur profit, — avec le secret espoir de neutraliser ainsi par avance les résultats de leur compromission temporaire avec le parti national-allemand au Reichstag.

La comédie qui se joue à cette occasion au Landtag prussien vaut tout au moins d'être résumée, tant elle est symptomatique du manque d'éducation politique des parlementaires allemands. L'action se développe en trois actes. Le premier voit la démission forcée du président du conseil prussien, le socialiste Braun, vilainement lâché par ses deux ministres de droite, Boerlitz et von Richter, sa réélection[1] immédiate, grâce à l'intervention du Centre, puis l'échec de ses tentatives pour former un nouveau cabinet. — Dans le second, le Dr Marx, élu le 10 février, est renversé dix jours après. Réélu le 10 mars, il n'a pas plus de succès que son prédécesseur et l'on envisage la dissolution du parlement prussien. — Le troisième acte enfin est marqué par le refus des partis de droite de recourir au jugement populaire et par le retour définitif au pouvoir du socialiste Braun, à défaut du Dr Marx, devenu dans l'intervalle candidat des partis constitutionnels à la présidence de la République. Gouvernement de droite dans le Reich, gouvernement de gauche en Prusse, le Centre, expert aux jeux de bascule les plus subtils, reprend son assurance..., pas pour longtemps cependant, car l'élection du maréchal von Hindenburg à la magistrature suprême renforce singulièrement la position du cabinet Luther, désormais sous la coupe des éléments les plus avancés de la droite réactionnaire, en ce qui concerne, du moins, les affaires intérieures. Nous ne nous étendrons pas sur les différentes phases de la lutte pour la présidence du Reich, qui a fait ici même l'objet d'une étude remarquable[2]. Nous mettrons seulement en parallèle, sans aucun commentaire, l'indiscipline et la petitesse d'esprit des partis de gauche avec l'habileté consommée des réactionnaires, que leur profonde connaissance de l'âme allemande amène à choisir un candidat capable de rallier

1. Le président du conseil prussien est *élu* par le Landtag.
2. *Correspondant* du 25 mai 1925. « L'élection de Hindenburg à la présidence du Reich. Ses causes et ses conséquences ».

Digitized by Google

les innombrables hésitants et de faire jouer à son profit les impondérables dont l'influence a toujours été considérable de l'autre côté du Rhin.

Le succès, à quelques milliers de voix près[1], du vieux maréchal a beau ne pas être écrasant, les nationalistes en font un triomphe et considèrent son élection comme un plébiscite unanime en leur faveur. Les drapeaux aux couleurs impériales claquent au vent, les cloches sonnent à toute volée. moins en l'honneur de l'ex-commandant en chef des armées impériales, du reste, que pour célébrer la défaite du socialisme rendu responsable de tous les malheurs allemands.

Peut-être les plus enragés songent-ils déjà au retour des Hohenzollern, mais le fruit n'est pas mûr, car, si le maréchal von Hindenburg a été porté par eux à la présidence comme l'incarnation du régime impérial, plus nombreux encore sont ceux qui l'ont élu en considérant son avènement comme le trait d'union nécessaire entre le passé bismarckien auquel ils restent attachés par toutes les fibres de leur âme et le présent républicain dont ils s'accommodent fort bien aujourd'hui.

Les lampions sont donc à peine éteints que les monarchistes doivent déjà déchanter; mais l'avant-garde de la coalition gouvernementale se rappelle très à propos l'élasticité de la constitution de Weimar et c'est sur le terrain mouvant conduisant à sa revision progressive par une série de brèches judicieusement choisies qu'elle essayera ses forces. Le gros manœuvrera pendant ce temps avec toute la brutalité nécessaire pour atteindre les buts qui tiennent le plus au cœur des bailleurs de fonds du parti, sinon des électeurs... Il s'engagera d'autant plus à fond que sa majorité a l'intention bien arrêtée de se retirer, une fois un butin copieux assuré, et de laisser à d'autres la responsabilité d'une politique extérieure en contradiction formelle avec tous leurs principes. C'est ainsi que, malgré l'importance des tractations diplomatiques en cours sur le problème de la sécurité, l'activité du Reichstag sera six mois durant complètement absorbée par des questions intérieures. L'opposition arrivera bien entre temps à porter à la tribune les problèmes extérieurs, mais les partis gouvernementaux s'entendront pour n'y attacher qu'une importance secondaire, et ils reviendront sans délai aux projets brûlants dont la clientèle des associations patriotiques. des agrariens et des industriels réclame le vote immédiat.

Le premier assaut contre la Constitution. — Si la déclara-

1. 14 639 399 voix contre 13 752 640 voix au Dr Marx et 1 931 591 voix au communiste Thaelmann.

Digitized by Google

tion ministérielle du 19 janvier 1925 croit bon, pour ne pas effaroucher les députés catholiques, d'affirmer hautement l'intention du cabinet de réprimer avec la dernière vigueur toute tentative violente de revision de la constitution, elle reste obstinément muette sur les possibilités de la modifier par la voie légale. Le ministre de l'intérieur, von Schiele, profite donc de la première occasion favorable pour annoncer la création très prochaine d'une commission permanente chargée d'en étudier les « améliorations » indispensables, notamment le relèvement de l'âge électoral [1], une décentralisation susceptible de rendre plus « confiantes » les relations entre le Reich et les Etats, l'extension de l'immunité parlementaire, enfin le retour à l'ancien emblème national. Pour ne laisser aucun doute sur le but de ces aménagements, il dépose en même temps sur le bureau du Reichstag une proposition tendant à la suppression de la loi pour la protection de la République et à la dissolution parallèle de la cour spéciale de justice pour le même objet.

Ces projets, présentés sans aucune habileté par un cabinet incapable de réunir la majorité des 2/3 requise en pareil cas, ne pouvaient évidemment voir le jour, mais les nationalistes devaient à leurs électeurs, — déjà cruellement déçus par la faillite des promesses concernant le retour à la politique de répudiation des traités et par l'impossibilité de la revalorisation intégrale, — de faire au moins un geste. Leur intention de procéder par voie de referendum pour la question du drapeau ne pouvait avoir plus de succès. Elle réveille cependant la torpeur des « partis de Weimar » qui dépêchent leurs leaders ou un orateur qualifié à la tribune du Reichstag, lors de la discussion du budget de l'intérieur, pour avertir le chancelier de leur intention formelle de s'opposer à toute tentative officielle ou détournée d'étranglement de la Constitution [2]. Devant la fraîcheur de cet accueil, von Schiele remballe le drapeau impérial et bat prudemment en retraite en bafouillant... Le Reich garde donc sa bannière noir, rouge et or, au grand dépit des associations politico-militaires, mais

1. Attaque directe contre la Sozial-Democratie qui a insisté d'une façon toute particulière, au moment de la mise sur pied de la Constitution de Weimar, pour que les électeurs soient très jeunes et les scrutins très fréquents.

2. Le député du Centre Schreiber annonce l'hostilité de son parti à la commission permanente prévue par le gouvernement. L'ex-ministre démocrate Koch déclare que la Constitution a fait ses preuves et qu'il y a lieu de la renforcer au lieu de la diminuer. L'orateur du groupe économique considère un nouveau changement de drapeau comme une très grave erreur. Le chanoine Leicht, leader du parti populiste bavarois, intervient sur le même sujet et demande le retrait de la motion nationaliste concernant l'emblème national.

Digitized by Google

les concessions obtenues du Centre sur les autres articles de leur programme électoral permettent aux nationalistes de se consoler de ce petit échec.

La préparation de l'offensive contre le plan Dawes par le camouflage du budget. — Fait extraordinaire : après l'excédent de recettes de près de 2 milliards de l'année précédente, l'équilibre du budget du Reich pour 1925-1926 exige de nouveaux impôts. La situation des finances publiques allemandes est cependant très satisfaisante, si nous en croyons les conclusions d'une conférence faite récemment à la Société de statistique et d'économie politique de Bâle par le Dr Schacht, président de la Reichsbank, et si nous considérons, d'autre part, les aménagements somptuaires actuellement en cours sur tout le territoire allemand : ports, canaux [1], écluses monstrueuses, routes spéciales à la circulation automobile, etc..

Notre voisine est donc sensiblement moins pauvre qu'elle ne voudrait le faire croire et ses déclarations demandent à être minutieusement contrôlées. Une étude approfondie et comparée de ses recettes et de ses dépenses depuis le retour à la saine monnaie et aux bilans libellés en or fait apparaître, du reste, la volonté bien arrêtée de ses dirigeants de masquer tout excédent budgétaire et d'organiser le déficit artificiel de la balance des comptes. Il y a là un symptôme d'autant plus inquiétant que l'excédent à couvrir par de nouvelles impositions dans l'exercice en cours (400 millions) se trouve à peu de choses près égal au versement à faire en 1926 par l'Etat au titre des réparations (493 millions de reichsmark). Le ministre von Schlieben a d'ailleurs justifié à la tribune l'augmentation de certaines taxes *par l'accroissement progressif des paiements à faire en exécution du plan Dawes*, et, comme les impôts pesant sur les petits revenus et sur la consommation représentent 70 % de l'ensemble des sommes encaissées par le Reich [2], la manœuvre tend à créer dans la masse un mouvement d'opinion favorable à la revision des accords de Londres.

1. La canalisation du Neckar est en pleine voie d'exécution et l'on prévoit pour 1927 l'achèvement des barrages de Wehlingen, Neckarsulm, Ladenburg et Heidelberg. Dans le même ordre d'idées nous pouvons citer un projet de canalisation du Danube supérieur au gabarit de 1 200 tonnes.

2. Les dispositions de l'année précédente relatives à l'impôt sur le revenu sont, en effet, maintenues dans leur intégralité en dépit d'une foule d'amendements tendant à accroître le taux pour les grosses fortunes, à réduire la retenue sur les salaires ou à élever la taxe sur les sociétés. Bien plus, pendant qu'on accroît l'impôt sur la bière et le tabac, on suspend provisoirement les deux prochains versements de l'impôt sur la fortune et on exempte complètement de taxes successorales l'héritage du conjoint, s'il a des enfants ou des petits-enfants.

Digitized by Google

La politique financière du bloc bourgeois fait donc d'une pierre deux coups : elle libère les bailleurs de fonds du nationalisme de la plus grosse partie des charges qui auraient dû normalement leur incomber et prépare la lutte contre le plan Dawes en persuadant les petites gens que la fiscalité, dont ils sont les seuls à souffrir, est la conséquence immédiate des exigences des Alliés.

Le souci de l'impartialité nous oblige à ajouter que tout le monde en Allemagne ne manifeste pas à l'égard des accords de Londres l'hostilité systématique du parti nationaliste. Le Dr Schacht, dont la compétence financière ne saurait être mise en doute par aucun de ses compatriotes, s'est catégoriquement prononcé, dans la conférence dont nous parlons plus haut, pour l'exécution loyale par le Reich du plan Dawes, qu'il considère comme la première pierre de l'édifice de la paix économique en Europe.

La « banqueroute de la valorisation ». — Les comités exécutifs des innombrables associations de victimes de l'inflation auxquelles le programme électoral des nationalistes a promis la revalorisation intégrale ne sont pas longs à réclamer leur dû, au grand désespoir des chefs du parti, liés d'autre part par une déclaration des grands groupements économiques de l'industrie, du commerce, de l'agriculture et des banques, formellement opposés à toute extension de la valorisation au delà des règles posées par la 3e ordonnance fiscale de 1924 [1].

Il faut cependant choisir, et, après des incidents violents auxquels le président Hindenburg finit par être lui-même mêlé, les éléments de la majorité gouvernementale s'accordent tant bien que mal pour présenter un compromis dont le lecteur trouvera ci-dessous [2] le résumé succinct. Son vote, le 15 juillet, par 230 voix contre 197 soulève une émotion considérable dans tout el'étendue du Reich, d'autant plus que les journaux de gauche profitent de l'aubaine pour mettre en parallèle le milliard de reichsmark accordé à la grosse industrie pour

1. Voir *Correspondant* du 10 février 1925. « La renaissance allemande en 1924 », p. 188.

2. Revalorisation générale au taux maximum de 25 % et avec effet rétroactif au 15 juin 1922 pour les hypothèques et les obligations industrielles dont la possession remonte au moins au 1er juillet 1920 à la condition expresse pourtant de n'affecter en aucun cas les bilans-or des entreprises.

Les emprunts publics, par contre, ne sont pas valorisés, mais convertis à 2 1/2 % du nominal papier en une dette perpétuelle ne produisant ni arrérages, ni intérêts avant l'extinction de la dette extérieure du Reich envers les Alliés.

Les porteurs anciens reçoivent cependant un bon d'amortissement par tirage en trente ans, avec remboursement de cinq fois la valeur de leur titre et paiement des intérêts de retard.

Digitized by Google

la reconstitution de ses fonds de roulement et l'aumône dérisoire jetée en pâture aux petits bourgeois ruinés par la multiplication du papier-monnaie. Le parti national-allemand est si profondément affecté de la campagne menée à cette occasion dans toutes les classes de la société qu'il serait immédiatement rentré dans l'opposition, si les tarifs douaniers réclamés par les agrariens ne s'étaient encore trouvés en suspens à cette époque.

L'hypertrophie du protectionnisme. — La revision des tarifs douaniers reconnue nécessaire et urgente par les précédents cabinets, mais ajournée en raison des exigences croissantes des cartels de la grosse industrie et surtout du Landbund des grands propriétaires terriens devait nécessairement rebondir avec l'arrivée des nationalistes au pouvoir.

Aucune objection n'est tolérée de leur part au projet imposé par les agrariens, qu'ils ont l'intention de défendre. Les protestations, bien modestes pourtant, du parti catholique, qui craint à juste titre les répercussions de l'accroissement des droits protecteurs sur le coût de la vie, sont étouffées en comité restreint. Les observations des milieux commerçants ne sont pas plus écoutées. Quant à l'opposition, elle est proprement étranglée au Reichstag par une motion aux termes de laquelle le temps accordé pour la discussion de la nouvelle loi douanière est limité à quatre heures au total. Aucun des 120 amendements déposés par elle n'est seulement discuté, si bien que le projet de loi finit par être adopté à la majorité simple presque sans débat, mais non sans incidents, dont le plus symptomatique est le vote négatif des deux membres les plus en vue du Centre, les ex-chanceliers Marx et Wirth.

Le lecteur ne trouvera pas ici, faute de place, une analyse même sommaire du nouveau tarif protecteur[1]; il saura simplement que les chants de triomphe des agrariens à son sujet sont bientôt couverts par les protestations des industriels de toutes les catégories. Le commerce international est, en effet, devenu un échange bilatéral; la fermeture des frontières du Reich aux produits étrangers ne peut donc que faire baisser le chiffre des exportations, si bien que les producteurs allemands, déjà fortement atteints par la restriction des débouchés intérieurs résultant du renchérissement des prix, éprouvent dès à présent de grosses difficultés à écouler leurs produits à l'étranger. D'où crise grave, artificielle, si l'on veut,

1. Il se caractérise par une augmentation sur toute la ligne, par la suppression des exemptions concernant les produits alimentaires et quelques matières premières, enfin par un nombre appréciable de prohibitions d'importation.

Digitized by Google

mais très réelle quant à ses résultats. On en arrive, alors, à se demander si les nationalistes en s'engageant à fond sur cette question, n'ont pas escompté un appauvrissement factice du Reich, capable de justifier à l'égard des Alliés une demande de revision du plan Dawes.

Le vote du projet douanier, qui reste, à notre avis, l'erreur fondamentale du programme intérieur des nationalistes, marque en tout cas l'apogée de leur influence en 1925. Le Centre, effrayé des sacrifices imposés à la nation par leur politique à courte vue, profite de leur attitude au moment de la conclusion du Pacte rhénan pour les déclarer intolérables au gouvernement. Mais le parti national-allemand a senti venir l'orage et, pour éviter un affront, il retire ses représentants du cabinet avant l'ouverture du congrès où les deux fractions opposées du Centre devaient se réconcilier sur son dos. C'en est donc fait, au début d'octobre, de sa participation aux responsabilités du pouvoir.

Un tableau de l'activité des nationalistes en 1925 serait cependant incomplet, si l'on passait sous silence leur tentative de règlement du problème scolaire en suspens depuis 1920[1] et le rétablissement du port de l'uniforme militaire par les anciens combattants, obtenu par leur intervention.

En dépit de son extrême importance, nous n'insisterons que fort peu sur la première question, puisqu'aucune décision ne semble près d'intervenir à son sujet. Il nous suffira de dire que le projet actuel, assez péniblement mis sur pied, du reste, en raison de l'indifférence des populistes, s'inspire, autant qu'il est possible, du récent concordat bavarois et généralise l'école confessionnelle, alors que la Constitution de Weimar veut en faire l'exception[2]. Sa discussion soulèvera certainement d'âpres discussions, car les socialistes ont déjà posé la question de son abandon comme condition formelle de leur participation à un gouvernement de grande coalition. Cette intransigeance intempestive peut rejeter brutalement le parti catholique vers la droite qu'il vient de quitter et réagir de la façon la plus fâcheuse sur l'orientation de la politique générale du Reich. *Le problème scolaire allemand est donc à suivre avec la plus grande attention.*

La réglementation du port de l'uniforme militaire n'est

1. La Constitution de Weimar, après avoir fixé des principes très généraux d'organisation scolaire, avait prévu qu'une loi du Reich en préciserait les directives d'application.

2. Elle préconisait l'école ouverte à tous, sans distinction de classe ni de religion, l'enseignement religieux dans les programmes et la neutralité confessionnelle des maîtres et des études.

Digitized by Google

qu'un détail, mais il illustre la mentalité du tout petit bourgeois allemand de si singulière façon qu'il est impossible de le passer sous silence. La clientèle urbaine des nationalistes est, en grande partie, composée de petits retraités, de très modestes rentiers, de fonctionnaires de second ordre, de petits commerçants ou entrepreneurs, c'est-à-dire de ceux qui, dans l'ancienne armée, s'élevaient au grade de sous-officier. Ils en ont gardé l'orgueil et tous leurs efforts ont aujourd'hui pour but de se distinguer du prolétariat dont les événements de ces années dernières tendent au contraire à les rapprocher. L'uniforme militaire qu'ils arboraient autrefois sous les plus minces prétextes constituait l'insigne distinctif de leur rang dans la hiérarchie sociale à base militaire de l'ancien régime. Le décret du 30 août 1921, qui interdisait le port des anciennes tenues, était donc une atteinte à l'une de leurs plus chères prérogatives. Leurs élus le savent et, comme le Reichstag, consulté en juillet, ajourne la question après un débat tumultueux, ils obtiennent du maréchal von Hindenburg un décret annulant les dispositions prises par son prédécesseur. Les anciens militaires peuvent donc, depuis le 1er septembre, revêtir l'uniforme de l'armée impériale à l'occasion de certaines cérémonies d'ordre patriotique et dans les réunions de combattants de la grande guerre. Soyons sûrs que les dirigeants du parti nationaliste ne manqueront pas de se prévaloir de cette modeste réforme aux prochaines élections.

C'est là du reste un procédé habituel aux hommes de droite. Conscients de la force du sentimentalisme patriotique auquel on ne fait jamais appel en vain de l'autre côté du Rhin, ils savent en abuser toutes les fois que l'occasion se présente; et leurs prochains électeurs oublieront naturellement la faillite de toutes leurs promesses, la fiscalité rétrograde qui écrase surtout les petits et les humbles, et les tarifs douaniers qui organisent la vie chère pour se laisser prendre aux rêves d'un pangermanisme exacerbé...

Le désarroi des partis constitutionnels. — L'échec de leur candidat au deuxième tour de scrutin pour l'élection présidentielle est la désillusion la plus profonde qu'aient éprouvée les partis de Weimar depuis le début de 1919. Il leur eût été bien facile, cependant, d'enregistrer un gros succès, car un candidat commun serait passé sans effort le 29 mars. Mais la Sozial-Democratie, ajoutant une sottise de plus à toutes celles qu'elle a commises depuis 1918, a préféré présenter un « camarade du parti »... et voir Hindenburg président de la Répu-

Digitized by Google

blique allemande ! Mentalité singulière ; elle s'explique pourtant par la conviction intime des socialistes que le Reich tout entier reste éternellement reconnaissant à la classe ouvrière de sa résistance à l'assaut bolchevique de 1919. Rien d'étonnant, dans de pareilles conditions, à les voir tout sacrifier à des théories irréalisables et périmées, alors qu'il eût été nécessaire, devant la vigueur croissante du nationalisme, d'évoluer vers une politique de collaboration active avec les autres partis constitutionnels en leur faisant les concessions nécessaires.

Le parti catholique porte d'ailleurs une part de responsabilité dans l'affaire. Au lieu de présenter un candidat dont les mérites n'étaient certes pas discutables, mais pour lequel trop de socialistes hésiteraient à voter, il lui fallait trouver dès le début un nom très populaire. Celui du Dr Wirth eût été parfait en l'occurrence, car l'ex-chancelier a sa légende comme Hindenburg et sa personne matérialise aux yeux de la masse l'indéfinissable nostalgie d'un ordre nouveau dont elle est hantée depuis l'effondrement de 1918. Les chefs du Centre semblent malheureusement ne pas encore s'être rendu suffisamment compte que les événements ont marché à pas de géant depuis le moment ou Windhorst a créé le parti en lui assignant comme mission de n'aller « ni à droite ni à gauche ». Il est aujourd'hui l'arbitre de la situation politique dans le Reich et doit prendre conscience de l'importance de son rôle. La manœuvre n'est évidemment pas toujours aisée pour ses troupes, car son amour de l'ordre, ses aspirations vers une politique qui ne dépende pas de l'opinion changeante des foules et son horreur des doctrinaires de la Révolution française et des admirateurs du Contrat Social le rapproche sans cesse des partis de droite, que son innombrable clientèle des syndicats chrétiens considère au contraire comme de dangereux adversaires.

La démission bruyante du Dr Wirth, reprochant à la fraction parlementaire du parti d'abandonner les doctrines sociales de Mgr de Ketteler en votant le programme douanier et fiscal des nationalistes, et l'approbation entière de ce geste par la majorité des grandes associations ouvrières catholiques sont symptomatiques des courants contradictoires dans lesquels le Centre se trouve journellement entraîné. Son unité se refait pourtant périodiquement et les dernières assises du parti, tenues à Cassel le 15 novembre dernier, ont pu se terminer, après des passes d'armes courtoises, mais assez vives, entre le Dr Wirth et M. Stegerwald, représentant de

Digitized by Google

l'aile droite, par une résolution unanime déclarant le Centre *partisan résolu de la République allemande, dont tous ses membres ont le devoir d'assurer la protection.*

Plus effondrés encore que le Centre par l'élection du maréchal von Hindenburg à la présidence de la République, et complètement annihilés au Reichstag par l'offensive ininterrompue menée par le bloc bourgeois contre leurs positions, les socialistes, très inquiets d'autre part des succès remportés par les communistes aux élections municipales de la fin d'octobre, se mettent parallèlement à chercher un nouveau programme d'action, capable de renforcer l'unité du parti sans cesse remise en question. Il ne semble pas jusqu'à présent que leurs efforts aient été couronnés de succès. Les délégués venus de tous les points du Reich au congrès de Heidelberg au milieu de septembre ont bien reconnu la nécessité d'étendre l'action socialiste des travailleurs manuels aux travailleurs intellectuels et de procéder à l'union du prolétariat et des classes moyennes, y compris les fonctionnaires de l'Etat, pour lutter plus efficacement contre « la concentration des forces du capitalisme agraire et industriel ». Tout le monde s'est accordé sur l'urgence pour la Sozial-Democratie de reprendre le pouvoir et, une fois en place, de tendre par la voie législative à la démocratisation économique et politique du pays[1]... Mais il ne nous semble pas que ce programme, dont le but reste la destruction du capitalisme par la transformation de la propriété privée en propriété sociale, soit jamais de nature à diviser la bourgeoisie, maîtresse incontestée du Reich d'aujourd'hui. Avant de songer à recruter des adeptes en dehors de la classe ouvrière, la Sozial-Democratie a copieusement à faire, du reste, pour reprendre en mains les travailleurs que le chômage et l'inflation ont écartés des syndicats.

La crise du parti communiste. — L'indifférence totale de l'Allemagne à l'égard du communisme, que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, s'est accentuée au début de 1925 dans de telles proportions qu'elle a nécessité une brutale intervention du « Komintern » de Moscou. La condamnation des méthodes employées par les communistes allemands sous prétexte de tendances radicales, ses critiques à l'égard des chefs du parti ont

1. Par démocratisation économique, les socialistes entendent l'extension des conseils d'entreprise, de façon que les travailleurs aient leur participation aux affaires et à la production. La démocratisation politique comprend une législation du travail uniforme et permanente, un système fiscal et financier fondé sur le principe de l'imposition des sources de la richesse, la suppression totale du privilège de la culture, l'établissement d'une justice impartiale, enfin l'internationalisation du socialisme faisant de l'Europe une unité économique organisée.

Digitized by Google

amené une crise grave dont on ne saurait encore prévoir toutes les conséquences, puisqu'elle est susceptible d'amener la création d'un nouveau parti socialiste-indépendant, dont l'aile gauche de la Sozial-Democratie pourrait bien faire les frais.

Ce serait cependant une erreur de croire à la disparition du communisme en Allemagne. La politique violemment anti-démocratique du bloc bourgeois, en accroissant la détresse des couches inférieures de la nation, vient au contraire de lui donner un certain regain d'activité dans les derniers mois de 1925. Bien qu'il soit impossible de tirer des conclusions définitives des élections municipales de Berlin d'il y a environ trois mois, puisque la participation y a été de 20% inférieure à celle de 1921, on constate que les communistes sont passés de 20 sièges à 43 sur 225, aux dépens des socialistes qui en ont perdu un peu moins de 20; c'est là un indice à ne pas négliger. Le parti communiste cherche, du reste, par tous les moyens à devenir un parti sérieux et, en particulier, à ne plus blesser les convictions religieuses des syndicats du Centre. Il est évident que ses nouveaux chefs veulent tirer profit des difficultés de la situation économique allemande pour entreprendre un vigoureux effort de propagande et d'organisation.

Nous n'en conclurons nullement, bien entendu, que la révolution gronde aux portes de la capitale du Reich, mais nous estimerons que les partis moyens ont fait fausse route en soutenant la politique extravagante des nationalistes pendant les neufs premiers mois de 1925, et nous craignons de les voir en supporter les plus fâcheuses conséquences lors d'une prochaine consultation électorale.

La longue crise ministérielle consécutive à la démission du chancelier Luther après le vote des accords de Locarno est le résultat de cette erreur manifeste et la conséquence d'un égoïsme dont aucun parti n'a le courage de se guérir

Toutes les combinaisons successives ont été essayées au cours du mois de décembre; le président Hindenburg est lui-même intervenu pour essayer de rapprocher les points de vue des groupes les plus opposés; il s'est heurté à une intransigeance que nous n'arrivons pas à comprendre. On avait pu croire un instant que le parti démocrate, bien effacé pendant toute cette année 1925, mais qui réunit des employeurs et des ouvriers, pourrait trouver le moyen de jouer un rôle d'arbitre et servir de trait d'union durable entre le parti populiste et la Sozial-Democratie, c'est-à-dire réaliser la collaboration entre une classe ouvrière disposée à travailler à une

Digitized by Google

politique de réformes et des employeurs conscients de leur responsabilité envers l'économie et la politique allemandes. Son chef a échoué comme les autres devant le mur des conditions socialistes [1] que les populistes ne pouvaient manifestement pas accepter. La trêve de Noël a mis un terme provisoire aux pourparlers et aux négociations. Ils ont repris dans les premiers jours de janvier, sans qu'une solution soit encore intervenue à l'heure où ces lignes sont écrites. Il serait hasardeux de faire des pronostics, étant donné la confusion actuelle et le manque d'esprit politique de la majorité des partis, mais, quelle que soit la combinaison adoptée, il semble impossible que MM. Luther et Stresemann ne continuent pas à jouer un rôle prépondérant, officiel ou occulte, dans la politique générale du Reich.

B. — Le Reich et les Etats.

Le virus fédéraliste, complètement jugulé par la médication énergique du général von Seeckt semble avoir repris un peu de vigueur au cours de 1925, grâce à la maladresse habituelle des nationalistes. Les projets financiers sont l'étincelle qui remet le feu aux poudres. Aucun Etat ne pouvait certes apprécier une répartition des impôts effectuée de telle sorte que le Reich n'a pas à toucher à ses réserves et que les pays sont obligés d'augmenter démesurément leurs charges. Ceux du Sud, plus enclins que les autres à un fédéralisme relâché, sont les premiers à protester véhémentement.

Le Wurtemberg, d'ordinaire très calme et très discipliné, élève la voix d'une façon inusitée. L'Etat de Bade fait de même sur un ton sensiblement plus aigu. Quant à la Bavière, elle réserve ses protestations pour le moment du voyage à Munich du président von Hindenburg. Ce dernier n'est pas peu surpris d'entendre scander comme un refrain, dans les discours prononcés à cette occasion, toujours la même idée

1. Défense de la République et lutte contre les tentatives de restauration monarchique. Ratification de la convention de Washington. Journée de huit heures. Vote rapide d'une loi d'assurance contre le chômage. Augmentation des allocations aux chômeurs. Politique commerciale favorable aux exportations. Transformation du Conseil économique du Reich mettant sur le même pied patrons et ouvriers. Création de conseils d'industrie régionaux. Ajournement de la hausse des loyers. Réduction de l'impôt sur le chiffre d'affaires et sur les salaires avant tout allégement des impôts directs. Publication des rôles d'impôt. Retrait du projet de loi scolaire. Entrée prochaine du Reich dans la Société des Nations... sans compter des garanties personnelles dans la répartition des portefeuilles !

Digitized by Google

de l'*Eigenstaaterei* (l'auto-gouvernement)... Le particularisme bavarois a d'ailleurs l'occasion de se manifester d'une façon plus sérieuse. Bien qu'on puisse constater dans l'Allemagne du Sud un progrès très notable de l'idée républicaine et que les insignes monarchiques, — Hackenkreuz et autres, — aient tendance à disparaître de la circulation, le prince Rupprecht, littéralement adoré des Bavarois, du reste, a l'ingénuité, au début de novembre, de sonder le gouvernement sur son attitude éventuelle devant une tentative de restauration monarchique[1]. L'affaire sombre dans le ridicule, mais il ne faudrait pas la considérer comme un incident banal. Très nombreux sont dans l'Allemagne du Sud ceux qui raisonnent à la manière de ce personnage politique bavarois qui déclarait récemment sur le ton le plus naturel du monde : « Ce qui doit arriver arrivera : deux Allemagnes, celle du Sud catholique, Bavière et Autriche, celle du Nord, Prusse et ses satellites de majorité protestante. Chaque groupement aura sa politique intérieure propre et l'ensemble agira de la même façon dans ses relations extérieures ! »

Cette question touche de trop près au rattachement de l'Autriche pour que nous la traitions aujourd'hui; nous renvoyons le lecteur à notre prochain article sur la politique extérieure du Reich en 1925.

C. — L'ANNÉE ÉCONOMIQUE.

Le marasme de l'industrie. — Les temps sont changés depuis le moment où la grosse industrie allemande, stimulée par l'inflation, c'est-à-dire par le décalage entre le pouvoir d'achat du mark intérieur qui déterminait le prix de revient et sa valeur extérieure, pouvait produire à force et accroître indéfiniment le chiffre de ses exportations. La crise qu'elle traverse aujourd'hui et qui est réellement alarmante provient presque uniquement de la contraction monétaire qui a suivi le retour du mark-or; elle n'est pas un phénomène isolé, puis-

1. Vers le début de novembre, deux confidents du prince Rupprecht, que ses cinquante-six ans pressent d'agir, — le comte von Soden et le général von Mœhl, — sondent le gouvernement bavarois sur l'attitude qu'il adopterait en présence d'une tentative de restauration monarchique.

« Le gouvernement bavarois répond que toute opération de ce genre serait considérée comme révolutionnaire et traitée comme telle.

Il semble, malgré des démentis assez embarrassés de la presse, que le mouvement décisif ait été prévu pour le 10 novembre avec l'appui des 35 000 hommes du Bund Bayern und Reich et des associations Heimat und Königsbund et Bayerischerkriegerbund. Il a même circulé en Bavière une liste des futurs collaborateurs du prince Rupprecht, une fois le coup d'Etat accompli.

Digitized by Google

qu'on en constate d'analogues dans tous les pays qui ont brutalement assaini leur monnaie.

Les remèdes sont malheureusement en quantité très limitée; et l'on ne voit pas très bien comment l'industrie pourra dans un avenir prochain trouver les fonds de roulement qui lui sont nécessaires. Les crédits sont dispensés au compte-gouttes par la Reichsbank, qui ne veut en aucun cas compromettre la stabilité du reichsmark. L'épargne, réduite à néant par l'inflation, est incapable de fournir quoi que ce soit avant de nombreuses années; quant à la reconstitution du capital national par le commerce extérieur, c'est-à-dire par l'excédent des exportations sur les importations, elle n'a qu'un rendement très limité, puisque les pays offrant au commerce allemand les débouchés les plus intéressants, — Grande-Bretagne et Etats-Unis, — ont adopté un protectionnisme à outrance. Que les industriels allemands aient en outre manœuvré d'une façon déplorable, rien n'est plus certain : les larges bénéfices des quatre années d'inflation ont été convertis en valeurs réelles pour éviter leur volatilisation, et les crédits étrangers, qui ont afflué en Allemagne après l'acceptation du plan Dawes, ont été presque partout transformés en de nouvelles immobilisations. Il n'en fallait pas tant pour ébranler même les entreprises les plus vigoureuses.

Tout cela est encore aggravé par la politique du « chacun pour soi » dont le Reich s'est fait le champion avec son dernier tarif douanier. *Nous ne saurions assez nous en inquiéter*, car certains milieux politiques et industriels en profitent pour déclarer les grosses entreprises incapables de supporter les charges du plan Dawes, — insinuation d'autant plus grave que les chemins de fer et l'industrie sont les débiteurs de premier rang des Alliés et qu'ils supportent directement, pendant le moratoire, la plus grosse partie des annuités.

La seule réponse à faire au Reich à ce sujet est que les charges supportées par les industriels allemands du fait des accords de Londres représentent à peine 0,40 % du capital social des entreprises, ce qui ne correspond pas, même de très loin, à l'évanouissement de la dette obligataire [1].

Le plan Dawes n'est donc absolument pour rien dans la crise économique de l'Allemagne contemporaine. Les racines du mal sont beaucoup plus profondes et les mesures simplistes ou anodines, telles que l'augmentation de la durée de travail

1. Il est juste de dire que, si la dette obligataire d'avant-guerre a complètement disparu, les emprunts fort onéreux à long et à court terme de ces mois derniers ont augmenté les charges de l'industrie d'environ 3 milliards par an.

Digitized by Google

et la diminution des salaires, que proposent certains industriels, sont réellement incapables d'y porter sérieusement remède.

L'édifice industriel germanique repose, en effet, sur le *charbon*, dont l'après-guerre, l'occupation de la Ruhr et l'essor donné aux affaires par l'inflation ont amené à accroître l'extraction sans limites outre-Rhin. Or c'est au moment même où le pétrole, le mazout, le lignite et la houille blanche commençaient à concurrencer la houille noire et où les voisins du Reich, voyant apparaître le spectre de la surproduction, limitaient leurs exploitations aux plus productives que l'Allemagne prise de folie engloutissait des millions dans ses mines en développant à tort et à travers toutes leurs installations.

Le krach du konzern Stinnes, bâti sur des milliards de mark-papier, a été la conséquence de cette psychose d'un genre tout spécial. Il eut un retentissement suffisant pour faire réfléchir les industriels de toutes les catégories, chez lesquels on n'entend plus parler aujourd'hui que de « rationalisation de la production ». La clef de la situation se trouve, en effet, dans *la restriction, la diminution* et *la concentration*, et par concentration on ne doit plus entendre ces monstrueux cartels verticaux, dans lesquels Stinnes a perdu la moitié de son capital, mais les trusts horizontaux capables d'éliminer les petites firmes improductives. C'est ainsi que se sont formés depuis quelques semaines ou que sont en voie de formation : le *trust métallurgique de l'Ouest* qui englobe les sociétés Thyssen, Krupp, Phœnix, Rheinstahl, Deutsch-Luxemburg, Gelsenkirchen, le Bochumerverein, et dont le capital initial se monte à 600 millions de reichsmark; le *trust métallurgique silésien* qui comprend l'Oberschlesische A. G., Linke-Hofmann, la Donnersmarkhuette et l'Oberslesische Eisenbannbedarf.

Même tendance dans l'industrie pétrolifère où la Deutsche Petroleum A. G., la Deustche Erdoel A. G. et les Ruetgerswerke se sont agglutinés; dans celle de la soie artificielle où le Bambergkonzern et le Ganzstoffkonzern ont constitué une association alimentée en matières premières par le konzern de l'Anniline; enfin et surtout dans l'industrie chimique où les firmes qui fusionnent (Badische Annilin, Elberfeld, Hœchst, Afga, Griesheim Elektron et Weiler ten Meer) embrassent un capital de 722 millions et emploient plus de 30000 ouvriers.

Tous ces groupements n'ont pas uniquement pour but, comme on pourrait le croire, de réaliser une opération financière fructueuse en mettant les ressources en commun et en drainant les économies; ce que veulent leurs promoteurs,

Digitized by Google

c'est surtout *la diminution du prix de revient par la simplification des méthodes et par une meilleure organisation des usines et du commerce.*

Tout cela vient à son heure, un peu tardivement peut-être, car le nombre des chômeurs croît depuis quelques semaines dans une proportion inquiétante[1]. Il ne faudrait pas cependant s'apitoyer sur la situation de toutes les industries allemandes. Si l'exploitation charbonnière est en très mauvaise posture et si certaines maisons, comme celles de constructions mécaniques et d'automobiles, sont aux prises avec les plus graves difficultés, il en est d'autres, comme l'industrie des produits chimiques, celle du coton et de la soie[2], qui n'ont jamais été dans un pareil état de prospérité. Nous mettons en garde le lecteur, notamment, contre la tendance à juger le rendement de certaines industries allemandes au chiffre des dividendes distribués. Beaucoup de maisons d'exportation consentent des réductions importantes de prix[3] et travaillent à perte pour conquérir des débouchés.

L'Allemagne a du reste des matières premières de choix, une main d'œuvre abondante et généralement expérimentée, un outillage économique de première valeur, complètement amorti par la chute du mark; les dettes obligataires des entreprises sont réduites de 85 % par la loi de revalorisation[4]; son économie générale repose sur les fondements les plus stables qui soient : une monnaie solide, la liberté en matière de commerce extérieur, une charte des réparations plus modérée qu'elle n'aurait jamais pu le souhaiter; seule, évidemment, la question des fonds de roulement reste momentanément inquiétante; la crise actuelle apparaît donc malgré tout comme un accident passager, à la condition expresse pourtant que le Reich veuille bien se délivrer de la maladie du chacun pour soi dont nous avons déjà parlé.

S'il persistait dans l'attitude de ces derniers mois, ni les taxes douanières, ni les subventions gouvernementales, ni

1. 1 060 000 chômeurs complets touchant l'allocation de chômage à la fin de décembre, ce qui représente plus de 1 million ½ de chômeurs réels, soit le quart des travailleurs urbains. Dans certaines cités industrielles de la Ruhr, 50 % des ouvriers sont sans travail. Quant aux employés, il y a actuellement 54 concurrents pour une place, au lieu de 8 il y a six mois.

2. Les fabriques de bas de soie écoulent actuellement cinq fois leur production d'avant-guerre.

3. Certaines commandes de bateaux et de machines pour l'étranger ont été enlevées par des entreprises allemandes à des prix inférieurs de 30 à 40 % aux prix anglais.

4. Voir, au sujet de la réduction de la dette obligataire des industries allemandes, la note 1 de la page 178.

Digitized by Google

l'abaissement des salaires ne guériraient le mal dont il est actuellement rongé. La connexité de l'économie mondiale est une loi formelle qu'on ne transgresse pas sans courir à sa perte. Il faudra donc tôt ou tard que l'Allemagne substitue à l'isolement, qu'elle avait rêvé jusqu'à présent, une sorte de communauté d'action économique européenne sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin.

La crise industrielle n'est d'ailleurs pas ce qui nous inquiète dans l'Allemagne contemporaine, la situation de l'agriculture est singulièrement plus préoccupante. Le Reich peut à peine nourrir 40 millions d'habitants sur 63, et les revues allemandes les plus sérieuses et les plus autorisées sont pleines de doléances justifiées sur l'insuffisance des territoires cultivables et la pénurie des engrais...

La conquête de débouchés par l'Allemagne est donc absolument inévitable dans un très prochain avenir; et c'est ainsi qu'apparaît une nouvelle fois la plus formidable erreur du traité de Versailles. Le fait d'avoir enlevé au Reich toutes ses colonies, de l'avoir recroquevillé sur lui-même l'oblige nécessairement soit à une émigration extrêmement importante, soit à une action violente dans le dessein de récupérer les territoires agricoles qui lui sont absolument nécessaires. Souhaitons devant ce péril qu'une diplomatie habile et clairvoyante sache trouver à temps l'exutoire nécessaire à l'accroissement intensif de la population germanique.

Les négociations commerciales. — La place nous manque ici pour esquisser la politique économique allemande au cours de l'année qui vient de s'écouler. Le lecteur sait déjà que tous les efforts de ses dirigeants ont eu pour but de rendre les importations difficiles grâce à des tarifs protecteurs surélevés.

L'intransigeance agressive a d'autre part été le principe directeur des négociations commerciales engagées avec les principales puissances européennes. Si elles ont abouti dans des conditions relativement satisfaisantes avec la Belgique et l'Italie, le traité avec l'Angleterre reste un marché de dupe. Du côté de l'Espagne la rupture n'a pu être évitée que grâce à un accord très provisoire; elle a été consommée avec la Pologne qui se trouve aujourd'hui encore en pleine guerre douanière avec le Reich. On sait enfin que les pourparlers entamés avec la France le 1er octobre 1924, ajournés à diverses reprises sous les prétextes les plus divers, ont repris le 15 décembre dernier, avec le désir, semble-t-il, d'aboutir à une solution acceptable pour les deux parties. L'accord de principe conclu le 19 du même mois est certai-

Digitized by Google

nement un progrès appréciable, mais l'ère des difficultés est loin d'être close...

Ainsi, de quelque côté qu'on veuille se tourner, les nationalistes ont délibérément sacrifié les intérêts du commerce et de l'industrie nationales à une politique de casseurs d'assiettes. Mais le bon sens finit toujours par reprendre ses droits, en Allemagne comme ailleurs, et, la crise industrielle aidant, il semble que le Reich tende à modifier aujourd'hui complètement son point de vue. C'est du moins ce qui ressort clairement d'un discours prononcé à Hambourg le 4 décembre par le Dr Trendelenbourg, chef de la délégation allemande pour les négociations économiques avec la France et sous-secrétaire d'Etat du Reich. Après avoir stigmatisé les désordres causés par le nationalisme économique [1], il a revendiqué pour son pays le rôle de *trait d'union entre l'Est et l'Ouest européens* et préconisé la généralisation d'ententes analogues à l'arrangement franco-allemand concernant l'industrie de la potasse et à celui dont les négociations sont encore en cours entre les délégués des industries métallurgiques du Continent.

Nous faisons toutes réserves sur son interprétation très particulière des raisons du désaccord entre les deux délégations commerciales, française et allemande, mais le ton de son discours nous surprend agréablement et peut faire espérer une entente définitive relativement prochaine. Nous sommes heureux de le souligner et surtout de constater que l'Allemagne prend enfin conscience de l'intérêt primordial qu'il y a pour elle à évoluer vers une politique de collaboration active au lieu de se cantonner dans un isolement désastreux pour toute son industrie.

D. — L'année sociale.

Les questions sociales sont une partie trop intégrante de la vie intérieure allemande pour que nous puissions les passer sous silence.

Nous constaterons d'abord un *recul très sensible du syn-*

1. « Les négociations d'Etat à Etat en vue de la consolidation économique de l'Europe sont plus entravées par la mentalité nationaliste de l'Europe d'après-guerre que par toute autre cause. On est obligé de dire que le nationalisme économique de la guerre et de l'après-guerre a rendu sensiblement plus grossières les méthodes de la politique commerciale. Ces méthodes plus grossières sont : les interdictions d'importations et d'exportations, les mesures d'anti-dumping, les restrictions à la liberté de circulation... »

Nous serions curieux de savoir ce que pensent de ces paroles les défenseurs de la loi douanière allemande au Reichstag.

Digitized by Google

dicalisme, assez anormal après le rôle joué par ces organismes, qui ont pu, depuis l'armistice, arrêter la révolution, faire échouer des coups d'Etat, dicter des conditions à l'industrie et donner à la classe ouvrière une influence politique, économique et sociale considérable. Il s'explique pourtant par l'impossibilité pour les chômeurs de trouver, sur leurs maigres secours de 1924, les sommes nécessaires au paiement de leurs cotisations et par ce fait qu'une fois perdue l'habitude de passer à la caisse il est difficile de la leur faire reprendre bénévolement. Les syndicats ont été d'autre part contraints par l'inflation de réduire ou même d'abandonner les innombrables allocations accordées à leurs adhérents en cas de maladie, d'accident ou de chômage. D'où désaffection si brutale que la Confédération générale des syndicats libres (Allgemeine Deutsche Gewerkschaftsbund) est passée de plus de 8 millions de cotisants en 1922 à moins de 3 900 000 francs en 1925 et que les autres groupements ont subi des pertes analogues.

La reconstitution des assurances mutuelles syndicales et la reprise du fonctionnement des caisses de secours dès le retour à la monnaie saine paraissent avoir enrayé le mouvement rétrograde que nous venons de signaler, mais il s'écoulera de longs mois avant que les syndicats ne retrouvent leur prospérité de 1923. Les résultats de leur influence avant la catastrophe du mark et la puissance que leur donne une organisation de premier ordre les incitent pourtant de plus en plus à jouer dans la nation un rôle politique parallèle à celui de la Sozial-Democratie, à laquelle les dirigeants du parti ouvrier reprochent son manque total d'esprit pratique. Il est donc très possible de voir se constituer en Allemagne, dans un avenir relativement prochain, un véritable *parti ouvrier* s'appuyant exclusivement sur les syndicats, à moins que les socialistes ne réussissent d'ici là, — ce qui nous étonnerait fort, — à rallier les masses prolétariennes dissidentes à leur point de vue particulier.

Les visées politiques des syndicats ne les empêchent pas de se consacrer tout entiers à la défense du prolétariat. La lutte pour l'augmentation des salaires, qui tendent à se rapprocher de ceux d'avant guerre, et pour la diminution de la durée du travail a donné des résultats appréciables, puisque le chancelier Luther a rétabli par décret les huit heures dans les cokeries et les fonderies. Il faut également signaler l'amélioration des allocations de chômage, élevées, depuis le 30 avril, au niveau des salaires moyens pour les chômeurs réellement occupés à un travail d'utilité publique.

Digitized by Google

Mais les syndicats n'ont pas seulement pour but l'amélioration de l'existence matérielle des travailleurs, ils ont entrepris par leur propres moyens *l'éducation des classes ouvrières*. Le mouvement, sérieusement amorcé les années précédentes et que l'inflation avait brutalement arrêté, a repris un nouvel essor en 1925, et il semble aujourd'hui que les dirigeants syndicalistes s'orientent vers l'organisation d'un cycle complet d'instruction sociale. Les cours et les écoles des syndicats professionnels en constitueront la base, l'école sociale de Tinz, où les élèves ouvriers sont pensionnaires, en sera le deuxième stade, enfin l'enseignement supérieur sera donné dans les écoles économiques de Dusseldorf et de Berlin et dans une académie du travail. Il y a là un effort immense et très méritoire sur lequel nous regrettons de ne pouvoir nous étendre. Son but, qui était, ces années dernières, de préparer les ouvriers les plus intelligents à remplir leurs fonctions dans les conseils d'entreprise, semble devenir aujourd'hui de créer dans le prolétariat une élite capable de la diriger. Le fait mérite d'être signalé, non comme simple curiosité, mais parce que l'influence prise par la classe ouvrière allemande dans le Reich s'est révélée trop importante depuis la fin de 1918 pour que nous n'ayons pas intérêt à suivre de très près l'orientation politique et sociale donnée à ceux qui deviendront ses chefs.

Il faudrait pour être complet citer encore tous les projets de lois sociales en cours, mais cela nous entraînerait trop loin et nous terminerons en énumérant simplement un projet sur les *tribunaux du travail*, qui tend à enlever à la juridiction ordinaire les conflits intéressant le monde du travail, des dispositions d'*assurance contre le chômage* avec tarif de secours de 40 à 65% du salaire de l'assuré suivant les charges de famille, enfin un projet à très longue échéance de *réorganisation des assurances sociales* sur la base d'une centralisation territoriale et administrative.

Conclusions.

Après avoir essayé sans succès du socialisme, comme tant d'autres Etats après la guerre, le Reich a cru devoir faire l'expérience du nationalisme, dont le cabinet Luther, camouflé en ministère modéré, a été l'instrument aveugle en politique intérieure. Mais le parti national-allemand, plein d'orgueil de se sentir enfin au gouvernement et par ailleurs impolitique en diable, n'a pas su résister à la violence de ses passions. Persuadé d'être le maître incontesté et définitif du Reich,

Digitized by Google

surtout après l'élection du maréchal von Hindenburg, il s'est cru tout permis. Négligeant ses adversaires, écœurant même ses meilleurs amis et exaspérant les larges couches de la population républicaine par son attitude à l'occasion de certaines manifestations patriotiques[1], il a dû se retirer, après neuf mois d'exercice, devant les résultats de sa politique imprévoyante.

Ses déboires, notamment la crise économique et le renchérissement des prix dont il est en grande partie responsable, devraient convaincre M. Stresemann qu'il n'y a plus rien à faire avec le parti national-allemand. Malheureusement l'intransigeance des socialistes, assez explicable, nous le reconnaissons, devant la crise actuelle du chômage, rend impossible en Allemagne l'avènement de la grande coalition, seule solution logique, pourtant, puisqu'elle partage les responsabilités du pouvoir entre les patrons et les représentants de la classe ouvrière.

Quoi qu'il en soit, c'est aux partis moyens que doit inévitablement revenir la charge de liquider les fautes du nationalisme. Nous ne saurions que nous réjouir d'une pareille perspective, car la présence du parti catholique au gouvernement allemand est pour nous le plus sûr garant d'une politique dont la paix européenne n'aura sûrement pas à souffrir.

Jacques DE PRÉCHAC.

13 janvier 1926.

1. Témoin celle du 11 octobre où le gouvernement a toléré la présence d'un envoyé de l'ex-empereur, le général Sixt von Arnim, qui a prononcé, à l'occasion de l'inauguration du monument aux morts de l'ancien régiment « Reine Augusta », un discours dont nous extrayons les passages suivants : « J'ai le grand honneur d'avoir été chargé par Sa Majesté l'Empereur et Roi d'inaugurer le monument du régiment Augusta et de ses régiments de réserve. Nous gardons à Sa Majesté un souvenir de respectueuse gratitude et nous sommes auprès de lui par la pensée, comme il est lui-même en esprit présent parmi nous. Je salue le prince Oscar de Prusse, l'illustre rejeton de la famille impériale, je salue les représentants de la Reichswehr, dont nous savons qu'ils sont animés du même esprit que l'ancienne armée... »

Digitized by Google

UN MIRAGE

LA VENTE
DU MONOPOLE DES TABACS

La gravité des embarras financiers que nous traversons ne peut plus être dissimulée et la nécessité, pour les résoudre, de mesures énergiques commence à être aperçue de l'opinion. Mais un penchant, trop naturel chez les contribuables, vers les solutions qui exigent de leur part le moindre effort pousse beaucoup d'entre eux à écarter les mesures d'ordre purement fiscal, — création d'impôts nouveaux, aggravation des taxes existantes, — pour chercher un remède à la crise à la fois dans une compression des dépenses des services publics et dans la réalisation des éléments insuffisamment productifs du patrimoine de l'Etat : domaine, exploitations industrielles, monopoles fiscaux. La presse, qui flatte les instincts de ses lecteurs, a trop souvent fait écho à ces préoccupations et répandu dans un public étendu une mentalité hostile à l'impôt.

Que satisfaction, la plus large possible, doive être donnée à ces désirs, nul ne saurait le contester. Il importe, avant qu'un nouveau sacrifice soit demandé aux contribuables, qu'ils le sentent vraiment indispensable et n'aient pas l'impression qu'une meilleure gestion du patrimoine collectif eût pu leur éviter des impositions supplémentaires. Mais il serait dangereux de les entretenir dans l'illusion que les mesures proposées sont suffisantes pour rétablir notre situation financière.

Pour les économies budgétaires, en effet, s'il reste encore quelques dizaines ou même quelques centaines de millions à glaner, nous ne sommes pas loin de la limite des compressions. Il ne faut pas oublier que de sérieuses diminutions de dépenses ont été réalisées depuis 1920: les dotations des services civils ont passé de 11 400 millions en 1920 à 6 500 millions en 1923; les dépenses militaires, de 18 200 millions

Digitized by Google

en 1919 (7 600 millions en 1920) à 4 800 millions en 1923. Environ 80 000 fonctionnaires ont été licenciés (dont 50 000 en 1922 et 15 000 en 1923). Compte tenu de la valeur diminuée du franc et du rattachement de l'Alsace-Lorraine, le montant actuel des dépenses publiques, abstraction faite du service de la dette, est sensiblement comparable à celui de 1913.

Quant à la vente des immeubles inutilisés, elle n'est pas susceptible de faire entrer dans les caisses du Trésor des sommes considérables. Il importe d'ailleurs de n'y procéder qu'avec prudence de peur de provoquer une chute des prix, — ce qui se produirait, si par exemple, on mettait en vente le domaine forestier de l'Etat. Il ne faut pas, d'autre part, oublier que les réalisations actuellement effectuées le sont le plus souvent à perte, l'ascension des valeurs vénales n'ayant suivi que de loin la dépréciation de la monnaie.

Les cessions à l'industrie privée d'exploitations telles que les arsenaux apparaissent surtout de nature à permettre des économies, en mettant fin à une gestion ruineuse. C'est sur la vente des monopoles que l'attention du public a été spécialement attirée : l'opinion a été émue notamment par les sommes considérables que l'on a fait miroiter à ses yeux comme devant provenir de la cession du monopole des tabacs, et c'est de cette opération qu'une partie du public veut attendre le remède à nos difficultés du moment. Solution simpliste, et par cela même séduisante pour la masse, mais solution qui, tout au moins dans l'état actuel des choses, n'est pas réalisable. Il importe donc, par l'étude, sans doute quelque peu aride, des faits, de se prémunir contre des rêves exagérés et des illusions dangereuses pour tous.

***

Les adversaires des monopoles dirigent, il faut le reconnaître, des critiques très impressionnantes contre les exploitations d'Etat. Impossibilité des prévisions à longue échéance, défaut d'initiative et de responsabilité, centralisation bureaucratique, développement du fonctionnarisme : tous ces griefs, du reste anciens, sont en grande partie justifiés, bien que la réalité quotidienne montre plus de nuances que la théorie. Les arguments sont surtout très forts lorsqu'il s'agit de s'opposer à la création d'une nouvelle entreprise d'Etat. La question est beaucoup plus complexe lorsqu'on veut supprimer un organisme déjà existant, surtout s'il a derrière lui de longues années de durée et s'il est étroitement lié à l'économie nationale.

Le monopole des tabacs, — puisque c'est lui surtout qui est en question, — monopole plus que centenaire, prête sans doute à des critiques, qui d'ailleurs concernent surtout son exploitation commerciale; il n'en rapporte pas moins au Trésor des sommes considérables et sans cesse croissantes. En dresser le bilan exact est, il est vrai, chose impossible, les exploitations d'Etat n'ayant pas

Digitized by Google

de compte capital et ne faisant pas apparaître l'amortissement. Il faut se contenter de comparer les recettes et les dépenses annuelles. Le produit net ainsi déterminé arrivait à 436 340 000 francs en 1913, à 813 970 000 francs en 1920, à 1 437 millions de francs en 1924 [1]. Pour l'exercice 1926, on peut l'évaluer, d'après le projet du budget, à 1 800 millions environ. Le rendement a donc à peu près quadruplé depuis 1913, et il est susceptible de s'accroître encore.

C'est d'ailleurs sur cette productivité que s'appuient les partisans de la cession. En vendant le monopole à l'industrie privée, l'Etat, d'après eux, n'obtiendrait pas seulement la valeur du capital immobilisé dans les manufactures et les machines, et le prix d'achat du privilège concédé; il pourrait encore exiger de l'acquéreur le versement d'une somme très importante correspondant au rendement capitalisé du monopole.

Cet argument simpliste est évidemment bien fait pour impressionner l'opinion, et plus encore les chiffres que l'on a imprudemment mis en circulation. La réalité est beaucoup plus complexe. La cession du monopole se heurte à des objections théoriques et surtout à une impossibilité pratique.

***

Théoriquement, tout d'abord, la cession d'un monopole à une industrie privée est très contestable. Si l'Etat renonce à la gestion d'une entreprise, la solution normale, la plus conforme aux principes économiques, est qu'il rende pleine liberté à l'industrie, le fisc se contentant de percevoir un impôt sur le produit jadis monopolisé. Dans ce cas, l'Etat ne retire de l'opération aucun bénéfice immédiat : tout au plus peut-il essayer de vendre ses usines, son outillage; et l'on peut espérer que, dans l'avenir, la production se développant, il récupérera sous forme d'impôt des sommes supérieures au produit qu'il eût retiré du monopole. C'est ce qu'on attendait de la suppression du monopole des allumettes, — réalisée, en principe, par la loi du 22 mars 1924, — qui constituait, au point de vue financier, une opération blanche [2]. Il est évident que, si l'on

1. Produit du monopole des tabacs pour l'année 1913 et les années de 1919 à 1924.

	Produit brut. Francs.	Dépenses. Francs.	Produit net. Francs.
1913	545 076 000	108 736 000	436 340 000
1919	951 838 000	411 480 000	540 358 000
1920	1 451 595 000	637 625 000	813 970 000
1921	1 600 000 000	564 516 000	1 035 484 000
1922	1 664 460 000	466 108 000	1 198 352 000
1923	1 806 745 000	524 246 000	1 282 499 000
1924	1 997 000 000	560 000 000	1 437 000 000

2. Le produit net du monopole était estimé à 71 millions en 1923 : c'est cette somme que l'on inscrivait comme prévision de recettes pour l'année de la suppression; mais on en escomptait l'accroissement rapide dans les années suivantes.

Digitized by Google

procédait de la même façon pour le monopole des tabacs, il faudrait renoncer à toucher des sommes importantes, et l'intérêt immédiat de l'opération serait bien diminué.

Mais la vente, par l'Etat, d'un monopole est-elle admissible ? Que, pour des raisons diverses, et parfois contestables, il s'arroge un privilège exclusif sur telle branche de la production; s'il l'exploite lui-même, ce sera, en principe, dans l'intérêt de tous. Même si l'on n'admet pas comme des dogmes les propositions de l'économie libérale, on conçoit beaucoup moins un monopole existant au profit exclusif d'une compagnie qui gérera, sans le frein ordinaire de la concurrence et hors de toute préoccupation de l'intérêt général, en vue de ses seuls intérêts pécuniaires. La recherche de la fraude notamment, que l'on supporte assez facilement de la part des agents désintéressés de l'Etat, apparaîtra vexatoire aux particuliers, lorsqu'elle s'exercera en vue de garantir les intérêts pécuniaires de la compagnie privilégiée. Ce sont les excès commis en cette matière qui ont motivé jadis la reprise par l'Etat du monopole des allumettes primitivement concédé à une société privée. On ne peut admettre, d'autre part, qu'une compagnie concessionnaire fixe arbitrairement et unilatéralement les prix d'une denrée de consommation aussi répandue que le tabac. Et ce n'est pas seulement le prix, mais aussi la qualité du produit, que l'Etat devra contrôler.

D'autre part, l'opération qu'on propose, — sans d'ailleurs qu'aucune offre ferme ait jamais été faite, — consisterait à escompter, à l'avance et à forfait, le produit de l'impôt, pendant plusieurs années. Le système paresseux du forfait a un nom dans l'histoire, c'est celui de la ferme, universellement abandonnée par les grands Etats modernes; il est d'ailleurs beaucoup plus dangereux en une période d'instabilité monétaire où la valeur de la monnaie, — nous venons d'en faire l'expérience, — peut diminuer de 50% d'une année à l'autre. Quant à l'escompte de l'impôt, — qui se traduirait naturellement dans les budgets des exercices ultérieurs par des moins-values considérables, — c'est proprement « manger son blé en herbe ».

***

En politique, il n'est rien d'absolu, et peut-être pourrait-on trouver des palliatifs aux inconvénients que nous venons de signaler, et passer outre aux objections théoriques, si des offres vraiment intéressantes étaient formulées. Mais de ces propositions dont on entretient l'opinion aucune n'a été faite avec quelque précision, aucun plan n'a été communiqué au ministre des finances : c'est que la vente du monopole des tabacs est pour l'instant irréalisable en pratique.

Le concessionnaire, en effet, — outre le contrôle nécessaire de l'Etat sur ses produits et ses tarifs, — ne serait libre ni dans ses

Digitized by Google

achats, ni dans sa fabrication, ni pour la vente de ses produits, ayant à respecter les intérêts acquis des planteurs de tabac, des ouvriers des manufactures et des débitants.

Les planteurs, tout d'abord, jouissent sous le régime actuel d'une situation privilégiée. La culture du tabac est réglementée très strictement, limitée à un certain nombre de départements désignés chaque année par le ministre des finances (mais, en fait, toujours les mêmes); les planteurs sont assujettis à des déclarations et soumis à une surveillance étroite quant à l'étendue de leurs plantations, au nombre de pieds cultivés à l'hectare et de feuilles sur chaque pied, de façon à réduire au minimum les possibilités de fraude. En compensation de ces formalités quelque peu vexatoires, ils sont assurés de voir leur production tout entière achetée par l'Etat, à des prix largement rémunérateurs, fixés chaque année par une commission où ils sont représentés. Une compagnie privée, laissée à elle-même, ne s'adresserait aux planteurs que dans la mesure où elle y verrait son avantage; non seulement elle chercherait, en développant la culture, à favoriser la concurrence, mais elle ne craindrait pas de s'adresser aux producteurs étrangers. En dehors de toute question de politique électorale, — car les planteurs useraient évidemment de leur influence pour interdire toute solution qui ne respecterait pas leurs droits acquis, — il y a certainement intérêt à laisser subsister, même en la favorisant quelque peu, une classe de petits agriculteurs, attachés à la terre et à une culture traditionnelle qui utilise largement la main-d'œuvre familiale, et à garantir ainsi l'indépendance de notre fabrication nationale. Mais le maintien de ce privilège serait une première entrave à la liberté du concessionnaire.

Une autre restriction résulte de l'obligation, qui s'imposerait, de conserver les ouvriers actuellement employés dans les manufactures et de respecter leur statut. Ils jouissent, en effet, par rapport aux salariés de l'industrie, d'une situation privilégiée, notamment quant au régime de travail et aux pensions de retraite. Beaucoup sont des mutilés, dont la productivité est évidemment diminuée. Il ne saurait être question de toucher aux droits acquis; ce qui, toute préoccupation d'équité mise à part, entraînerait le paiement par l'Etat de lourdes indemnités.

Peut-être l'industrie privée pourrait-elle encore, à la rigueur, s'accommoder des restrictions à sa liberté qu'imposerait l'acceptation des privilèges des planteurs et des ouvriers. C'est surtout le régime de la vente du tabac, étroitement lié à notre organisation actuelle des contributions indirectes, qui met obstacle à toute suppression ou cession du monopole.

Ce sont les débitants de tabac qui, disséminés par tout le territoire au nombre de près de 50 000, assurent la vente moyennant une remise de 7 ou de 9% selon les catégories de produits [1]. Cette rému-

1. Jusqu'au 15 mai 1925, cette remise était uniformément de 8 %.

Digitized by Google

nération pouvant laisser place à de sérieux bénéfices pour le titulaire du bureau (qu'il exploite lui-même ou par l'intermédiaire d'un gérant), la concession des bureaux de tabac, faite partie par le cabinet du ministre, partie par les préfets, est un moyen pour le Trésor de compléter les pensions insuffisantes d'anciens serviteurs de l'Etat, ou d'accorder des secours à leurs ayant-cause, veuves ou orphelins. Si ce droit était retiré à l'Etat, il faudrait évidemment y suppléer par l'inscription au budget de sommes destinées à payer des compléments de pension ou des secours; — procédé sans doute plus correct et qui préviendrait peut-être plus facilement les abus, mais qui entraînerait d'assez grosses dépenses, si l'on songe que près de 34 000 bureaux de tabac simples [1] sont ainsi concédés, donnant un bénéfice net d'environ 100 millions.

La concession des débits de tabac a encore un autre rôle, moins connu du public, mais plus intéressant pour l'Etat. Elle lui permet, en effet, d'assurer, sans dépense budgétaire, une rémunération suffisante aux receveurs buralistes, ces agents qui, sans être fonctionnaires, et, pour la plupart, tout en exerçant un commerce, sont chargés de la perception d'une grande partie des contributions indirectes, en principe des droits au comptant (droit de circulation sur les vins, cidres, etc., droit de consommation sur l'alcool, plaques de vélocipèdes, estampilles de briquets, etc.). Les droits qu'ils recouvrent peuvent être estimés à 2 milliards environ [2]. En outre, par la délivrance d'expéditions timbrées, notamment des acquits à caution, ils coopèrent à la prise en charge de la matière imposable, qui n'acquittera les droits que plus tard. Ces agents reçoivent bien des remises calculées proportionnellement au nombre d'expéditions par eux délivrées; mais, pour la plupart d'entre eux, — environ 13 400 sur un total de 14 300 buralistes, — cette rémunération insuffisante est complétée par la concession d'un débit de tabac [3]. Il n'est pas douteux que la suppression de leur débit les

1. Au 31 décembre 1924, 33.908 bureaux de tabac simples, se répartissant ainsi : bureaux de 1re classe (à la nomination du ministre), 21 294; bureaux de 2e classe (à la nomination des préfets), 12 614.

Les produits bruts se sont élevés, en 1924, à 122 778 000 francs, dont il faut déduire 24 951 000 francs reversés au Trésor.

Ces chiffres ne comprennent pas les 13 410 débits de tabacs annexés à des recettes buralistes.

2. Droits recouvrés par les receveurs buralistes (rendement escompté pour l'exercice 1926 par le projet de budget) :

Droit de circulation sur les vins, cidres, etc.	584 094 000	francs
Droit de consommation sur l'alcool	907 133 000	—
Taxe de 30 % sur les spiritueux (pour partie seulement)	782 399 000	—
Plaques de vélocipèdes, etc	38 341 000	—

3. Rémunération des receveurs buralistes en 1924 :

a) Dépenses budgétaires	Remises	11 416 300	—
	Indemnité de vie chère	1 734 500	—
b) Produit des débits de tabac.	Remises sur la vente	28 200 700	—
	Fonds commun	3 488 300	—
		44 839 800	francs

Digitized by Google

conduirait à demander à l'Etat de leur assurer un traitement minimum, de les fonctionnariser. L'Etat vient, il est vrai, par le décret du 28 octobre 1925, d'entrer dans cette voie, en faisant des receveurs buralistes de 1re classe (environ 1 500) de véritables fonctionnaires, avec traitement minimum assuré, et en supprimant, dans l'avenir, les débits de tabac annexés, dont les produits reviendront désormais au Trésor. Mais cette réforme ne touche pas aux droits acquis ; elle ouvre seulement un droit d'option aux buralistes actuellement en fonctions. Elle n'est donc pas d'application immédiate. On peut d'ailleurs se demander si l'extension de ce régime est désirable. Il a, en effet, l'inconvénient d'accroître le nombre des fonctionnaires et de transformer des agents qui se contentaient de bénéfices souvent médiocres, — mais qu'ils avaient l'illusion de pouvoir développer par leur effort personnel, — en de simples employés, sans cesse tentés de réclamer des augmentations de traitement. De plus, beaucoup de buralistes sont des gens âgés, pensionnés auxquels on accorde ainsi un léger supplément ; et le régime actuel permet de les utiliser, — aidés au besoin des membres de leur famille, — jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Enfin le buraliste peut exercer un commerce tout en gérant son débit. Le rendre fonctionnaire, c'est lui fixer une limite d'âge et lui interdire d'être commerçant ; c'est donc enlever au pays, déjà singulièrement appauvri en adultes, des activités capables de s'exercer de façon plus productive. L'inconvénient n'est donc pas seulement pour le Trésor, mais aussi pour l'économie nationale tout entière.

En tout état de cause, si l'on veut complètement séparer les recettes buralistes des débits de tabac, il faudra opérer tout une réorganisation administrative qui demandera un certain temps. Jusque-là, toute cession du monopole paraît exclue. Il n'est pas vraisemblable, en effet, qu'une société, dont l'objet principal serait d'améliorer la gestion commerciale de l'Etat censée défectueuse, accepte que les agents chargés de la vente des tabacs restent à la nomination de l'Etat, sans que leurs capacités commerciales soient aucunement examinées, sans qu'elle-même ait à intervenir dans le choix. Si elle consentait à voir ainsi son action paralysée sur les agents de vente, après avoir admis d'être gênée dans ses achats et sa fabrication par les privilèges des planteurs et des ouvriers, et de subir le contrôle de l'Etat sur ses tarifs et sur la qualité de ses produits, il est du moins évident qu'elle ferait payer toutes ces restrictions par une singulière diminution du prix d'achat.

***

De l'état de choses qui vient d'être exposé semble bien résulter l'impossibilité, tout au moins actuelle, d'une vente du monopole des tabacs. Mais d'autres projets ont été mis en avant qui, d'après

Digitized by Google

leurs auteurs, permettraient eux aussi au Trésor d'obtenir des sommes importantes.

On a proposé, notamment, la constitution d'un Office national des tabacs : organisme autonome qui gérerait le monopole avec plus de liberté d'action, aurait un budget spécial et pourrait émettre des obligations représentant la valeur capitalisée du revenu annuel de l'exploitation. Le service de ces obligations serait assuré par les produits de la vente du tabac; le capital souscrit serait immédiatement versé au Trésor. Cette formule couvre en réalité un emprunt déguisé, et, chose plus grave, un emprunt gagé, non pas sur l'ensemble de la richesse nationale, mais sur l'un des revenus de l'Etat : procédé employé par les pays dont les créanciers ont perdu toute confiance, mais auquel la France n'a pas encore dû recourir. D'ailleurs un tel emprunt ne semble pas voué à meilleure fortune que les récents appels du Trésor à l'épargne.

Plus séduisante apparaît la proposition dont M. Bokanowski s'est fait l'interprète à la tribune de la Chambre, dans la séance du 2 décembre 1925. Sans toucher au monopole et à son fonctionnement industriel, — que l'on s'accorde en général à déclarer satisfaisant [1], — une compagnie s'associerait à l'Etat pour en améliorer la partie commerciale. Respectant les intérêts des planteurs, des ouvriers et des débitants, elle ne bouleverserait pas l'organisation actuelle et ne se heurterait pas aux objections d'ordre technique que nous avons indiquées. D'autre part l'opération ne serait pas sans avantage pour le Trésor, puisque, tout en lui garantissant le rendement actuel du monopole, la société lui ferait immédiatement un versement important, fondé sur sa renonciation aux bénéfices supplémentaires qu'il pourrait attendre dans les années ultérieures de développement normal de la vente.

On peut dire sans doute que l'Etat est à même, par une meilleure présentation de ses produits, par un effort de publicité, d'améliorer sa vente et d'augmenter ses exportations (qui ne se sont élevées en 1923 qu'à 530 000 kgs). Il n'a d'ailleurs pas encore tiré tout le parti possible du monopole des tabacs, puisque le prix des produits, par rapport à 1913, n'a été multiplié que par 2,5 ou 3, alors que les dépenses quintuplaient. Il y a donc une augmentation de rendement facile à obtenir, presque automatique. Le projet déposé dans les derniers jours de 1925 par M. Doumer, ministre des finances, escompte d'ailleurs de la majoration du prix des tabacs un supplément de recettes de 1 milliard pour 1926; ce qui ramènerait le coefficient

1. Un rapport établi par une commission d'industriels et de commerçants chargés d'étudier les améliorations à apporter au monopole, et rédigé par M. André Citroën, « a conclu que la fabrication du tabac est très bien organisée, qu'il y a peu de chose à reprendre au point de vue industriel, que les ingénieurs qui dirigent la fabrication, que les ouvriers qui l'exécutent ont atteint un degré de perfection qui ne peut laisser souhaiter, — disent ces industriels indépendants, — de faire passer ce monopole en d'autres mains ». (Extrait du discours de M. Bokanowski. *Journal officiel*. Chambre, séance du 2 décembre 1925).

Digitized by Google

d'exploitation, — rapport des dépenses aux recettes, — actuellement de 28% environ, au chiffre de 1913, 20% [1].

Il semble cependant que, si une proposition analogue à celle qu'a exposée M. Bokanowski était faite de façon précise (car jusqu'ici rien ne l'a confirmée), il serait sage de ne pas l'écarter sans examen approfondi. Sans doute conviendrait-il de discuter très sérieusement le forfait versé à l'avance, de prendre toute assurance, pour l'annuité promise, contre la dépréciation de la monnaie et d'exiger une participation de l'Etat aux recettes provenant du développement de la vente, au moins au-dessus d'un certain plafond. Outre qu'une compagnie privée, — parce qu'elle dispose de fonds que, dans les circonstances actuelles, l'Etat n'a pas à sa disposition, et qui lui permettraient d'engager les dépenses nécessaires notamment à la publicité, — est capable de développer la vente et l'exportation plus rapidement que l'Etat qui est, de l'aveu même du ministre, « mauvais commerçant », une association de ce genre, qui respecterait pleinement les droits de l'Etat et ceux du consommateur, aurait sur l'opinion publique un grand retentissement, et ferait beaucoup pour le retour nécessaire à la confiance.

***

C'est en effet pour ses conséquences morales, beaucoup plus que pour ses résultats techniques, que la réalisation d'une opération de cet ordre peut être souhaitée. L'abandon du monopole des allumettes, par exemple, la vente à l'industrie d'un ou plusieurs arsenaux, — qui ne rapporteraient que de faibles sommes au Trésor, — auraient une valeur de symbole. Ce serait pour l'opinion, intérieure et extérieure, le signe que l'Etat renonce à des exploitations que, à tort ou à raison, elle considère comme coûteuses. Mais il ne faudrait pas que le public se leurrât et crût que de tels remèdes suffisent pour nous ramener à la santé. Même si l'Etat se décide à faire des sacrifices, il faut que le contribuable soit bien persuadé que c'est à lui surtout qu'il en sera demandé, d'autant plus graves qu'ils seront plus tardifs, et qu'il n'a donc aucun intérêt à voir différer la « grande pénitence » qui est la condition nécessaire de notre relèvement financier.

Henri BOISSARD.

1. Ce coefficient de 20 % paraît très favorable. Il ne faut cependant pas oublier que, dans un monopole, le produit net comprend deux éléments. Il est sans doute en partie constitué par le bénéfice industriel, mais il l'est aussi, pour la plus grande partie, par l'impôt prélevé par le moyen du monopole sur le consommateur.

Digitized by Google

UN CONCILE A MOSCOU

(1er-10 OCTOBRE 1925)

Parmi les orthodoxies rivales qui sollicitent les âmes russes, la plus nombreuse encore, mais aussi la plus meurtrie, est celle qui garde la mémoire du patriarche Tykhon. Depuis qu'il est mort, dans la nuit du 7 au 8 avril 1925, elle a naturellement perdu de son prestige. Son chef actuel, Pierre Poliansky, était encore en 1919 un fonctionnaire laïque. En droit, d'après le concile qui rétablit le patriarcat en 1917, ce « gardien du trône patriarcal » ne devait avoir de pouvoirs que pour trois mois. Il continue à les exercer, non sans mécontenter les autres membres de sa propre hiérarchie.

Contre lui se dressent les vieux évêques, restés fidèles au principe synodal, et leurs adhérents. A distance, je les prenais pour une forme mitigée de hiérarchie rouge, m'étant fié comme tous les Occidentaux aux affirmations tendancieuses qui les confondent avec l'église Vivante. Cette hiérarchie proteste contre une telle confusion. Elle se regarde comme la seule canonique, se vante d'être fidèle à la lettre des canons et à leur esprit, comme à la dogmatique de l'orthodoxie et à la tradition conciliaire. N'ayant pas à prendre parti, je puis noter sans aucun préjugé les positions de ses deux cents évêques. Ils reconnaissent le concile de 1917, avec sa majorité de droite qui rétablit le patriarcat supprimé depuis 1700 après avoir vécu seulement un siècle; ils reconnaissent le concile de 1923, avec sa majorité de gauche qui déposa le patriarche pour avoir refusé d'observer les canons de 1917. Ils appellent donc leur réunion d'octobre 1925 : *Troisième concile national des Eglises orthodoxes sur les territoires de l'U. R. S. S.* Cette troisième assemblée, comme les deux précédentes, a reçu la bénédiction du patriarche de Constantinople, et cette sanction garantit aux délégués le bon droit de leur orthodoxie. Le public les appelle souvent les *Synodaux* ou les *Rénovateurs*, ils préfèrent se dire simplement les *Orthodoxes*.

1. *L'aspect religieux de Moscou en octobre 1925* : tel est le titre d'un ouvrage que le R. P. Michel d'Herbigny, S. J., va publier incessamment à Rome (piazza della Pilotta, 35) à l'Institut Pontifical Oriental dont il est le président. Nos lecteurs apprécieront l'intérêt vraiment révélateur des présentes pages sur le récent concile des Orthodoxes. — N. D. L. R.

Digitized by Google

D'après leurs statistiques, 17 000 prêtres reconnaissent leur hiérarchie et officient dans 16 000 églises. Leurs canonistes assurent que le premier archevêque désigné par le patriarche comme gardien du trône patriarcal, Mgr Agathange, le vieux métropolite de Iaroslav, était un de leurs partisans [1]. Ils avouent que la majorité du peuple est avec les Tykhoniens, les trois quarts, disent-ils, tandis qu'un évêque tykhonien leur attribuait, à eux, 35 % des fidèles dans les provinces, et 20% à Moscou. Ils gagnent du terrain, au dire même de leurs rivaux. Nous nous plaçons en face des faits réels, disent ces Synodaux, les faits de l'ancienne histoire russe et ceux de la plus voisine. Nous continuons les conciles récents, voulant seulement que notre concile actuel, assemblé suivant les mêmes principes, jouisse des mêmes droits.

***

83 évêques sont présents, 200 prêtres, 200 laïques, élus à raison de deux par diocèse. L'ancien Grand Séminaire les abrite. Les séances ont lieu dans la salle des Actes, les classes du premier étage sont transformées en chambrées : chambrées d'évêques, de laïques, de simples prêtres; une chambrée aussi pour les femmes déléguées. Dans le corridor, de grands samovars où chante l'eau bouillante offrent à toute heure un verre de thé aux membres du concile. Comme il fait froid déjà, les feux sont allumés dans l'espace vide que les architectes des palais russes laissent toujours dans l'épaisseur des murs intérieurs : sans calorifère central, sans poêle, l'immeuble est chauffé par les bûches allumées en bas à l'intérieur de ces murs et dont les grandes flammes montent d'étage en étage vers les ouvertures du toit; la chaleur est constante, économique. Evidemment le Séminaire est, de longue date, nationalisé (Troisième Maison des Soviets), comme tous les autres édifices, comme tout le sol de Moscou et de la Russie. Il a fallu louer cet étage. Le rez-de-chaussée reste, même pendant le concile, à l'usage des Soviets, seuls propriétaires de tous les immeubles, et un buste de Lénine s'y détache sur un fond de tentures rouges, au bas de l'escalier, comme en presque tous les lieux publics et aux devantures de magasins.

Le premier étage est, au contraire, redevenu clérical. L'ancienne grande salle des Actes, louée successivement à tous les organisateurs privés de réunions publiques, retrouve son auditoire d'autrefois. Quelques débris de banderoles en papier restent encore collés au mur, avec des fragments d'inscriptions marxistes. Pas d'autres traces des récents usages profanes. Sur la scène, à gauche, face aux spectateurs, une très haute icone domine tout l'auditoire. Le Christ glorieux porte un long et large manteau impérial et, sur la tête, la couronne des tsars : l'intention de ce symbolisme s'éclaircira pour

1. En fait, d'après une lettre de Moscou que le journal des monarchistes russes de Paris, *Vozrojdénié*, publiait le 12 septembre 1925, le métropolite Agathange fréquenta l'église des Synodaux, jusqu'à l'arrivée de deux évêques, partisans de Pierre Poliansky. Il est mort peu après.

Digitized by Google

moi peu à peu. D'autres icones plus petites de la Sainte Vierge, de saint Nicolas, de saint Basile complètent cette simple décoration. Un grand cierge et des lampes brûlent constamment devant les images. L'avant-scène est occupée par une longue table couverte d'un tapis vert, sur laquelle sont dressés côte-à-côte un petit crucifix et le livre des Evangiles. Les métropolites les plus anciens, aux longues barbes et aux chevelures neigeuses, ont un aspect vénérable et souriant de bonhomme Noël. Ils président, assis sur de simples chaises de bois à haut dossier. Un vieux marchand, délégué laïque de Moscou, avec une barbe assyrienne, est assis derrière eux; dans la coulisse, à droite et à gauche, deux ou trois prêtres avec deux ou trois délégués laïques font office de secrétaires. Deux autres laïques, déjà professeurs de théologie dans les académies ecclésiastiques sous l'ancien régime, sont aux extrémités de la table des métropolites : MM. Zarine et Titlinov. Au fond de la scène, quatre ou cinq évêques, archevêques ou métropolites peuvent entrer, s'asseoir, sortir, sans attirer trop l'attention.

La plupart des autres évêques sont assis dans la salle, soit aux premiers rangs, soit en groupe face à la porte latérale par où les délégués viennent aux séances. D'ailleurs aucune place fixe : prêtres et laïques sont mêlés; chacun prend le premier siège venu, chaise ou tabouret de bois plein. A certaines séances, un vieux prêtre ascète, tout cassé, prétend céder sa place à chacun des retardataires; mais d'autres s'émeuvent en le voyant continuer sa pénitence de rester debout malgré son air d'épuisement, ils s'empressent de lui apporter un nouveau siège et lui se hâte de le céder au premier arrivant qu'il honore d'une profonde inclinaison silencieuse. Le pieux manège recommence une quinzaine de fois.

Les délégués sont venus de toutes les provinces soumises au pouvoir soviétique : il en est de l'Oural, de Sibérie, de Transbaïkalie, du Caucase, de Crimée. En voici de Tiflis et de Tachkent comme d'Arkhangelsk et de Sébastopol. Ils ont tous le même droit de suffrage, laïques, prêtres, évêques. Cette égalité, pratiquée dès le concile de 1917, s'explique, me dit-on, par le fait qu'il ne peut y avoir de débat dogmatique, les questions de doctrine étant réservées au concile œcuménique. Si le mot de concile n'était pas si prestigieux pour les Russes, ils diraient sans doute, avec plus de vérité et de simplicité, qu'ils réunissent leur troisième « congrès national ».

Les séances avaient commencé avant mon arrivée : cérémonie solennelle d'ouverture au temple du Sauveur, le 1er octobre, puis contrôle des mandats. Dans l'après-midi du lundi 5 octobre, je demande d'être admis comme spectateur. « Prêtre catholique, résidant ordinairement à Rome et président de l'Institut Oriental, je suis venu de Paris sans mission, à titre purement individuel, pour m'instruire pendant la fin de mes vacances ». On s'assure discrètement que je ne suis pas un « Kzondje » ou prêtre polonais, venu pour espionner, et l'on me fait alors gracieux accueil. Au lieu de m'envoyer dans les tribunes où est parqué le public qui n'a pas

Digitized by Google

voix au chapitre, les métropolites tiennent à me présenter : l'assemblée tout entière se lève pour me saluer. Il faut improviser quelques mots. En deux phrases je dis que le clergé et les fidèles de France s'intéressent vivement aux âmes chrétiennes de Russie, mais qu'ils ignorent forcément presque tout des conditions où elles se trouvent actuellement : désireux donc de connaître directement les efforts tentés pour sauver et développer la vie spirituelle et chrétienne des populations russes dans le nouvel état politique, je suis venu non pour parler, mais pour écouter, avec le cœur plein de prière et d'amour pour les âmes.

Cette formule, qui exprime pleinement ma pensée, est aussi celle que je redis aux Tykhoniens. Elle est bien accueillie. Une carte numérotée m'assure, pour la suite, toute facilité d'assister aux autres séances. Durant les intervalles libres, prêtres, laïques se prêtent à causer, le plus souvent en russe, sans s'offenser de mes incorrections de langage. Tel métropolite, qui a beaucoup voyagé avant d'entrer dans les ordres, parle très bien le français ; tel évêque, professeur d'académie, s'exprime suffisamment ; un délégué laïque du Turkestan parle avec aisance l'anglais et l'italien ; un prêtre vient causer en allemand, un professeur de l'Académie ecclésiastique de Moscou, en anglais. On m'interroge beaucoup, notamment sur le congrès de Stockholm, et l'on répond de bon gré à mes questions.

Les réunions se passent avec ordre. Le chant grave et pieux d'une assez longue prière liturgique ouvre et clôture toutes les séances. Puis l'ordre du jour appelle la lecture de rapports sur un point donné. Le métropolite qui préside donne ensuite la parole à tous ceux qui l'ont demandée par écrit : ils doivent s'en tenir au sujet traité par les rapporteurs, mais ils ont tout droit de les contredire et de combattre leurs arguments ou leurs conclusions. Souvent les petits billets blancs de ceux qui veulent parler semblent bien nombreux. Alors le président consulte l'assemblée, qui limite à dix ou cinq minutes le temps permis à chacun. Les orateurs, évêques, prêtres ou laïques, montent sur la scène par une petite échelle qui aboutit à un étroit pupitre placé face aux spectateurs, à leur droite. La plupart achèvent dans le temps fixé, quelques-uns ont peine à s'arrêter, — le plus souvent ceux que le public entend le moins volontiers, — d'autres sont priés au contraire de prolonger pour mieux expliquer leur pensée. Les opinions divergentes s'expriment en toute liberté, avec vivacité parfois ; mais je constate, avec surprise, que la plupart des votes, — par assis et levés, — rallient la presque unanimité des assistants : la contre-épreuve ne fut guère nécessaire que deux fois et, comme le résultat restait incertain, le bureau conclut que la question n'était pas encore bien éclaircie. Il rouvrit donc la discussion, et des adaptations pratiques amenèrent alors un vote presque unanime.

***

Commencé le jeudi 1er octobre par des cérémonies religieuses, le « troisième concile national » avait contrôlé les mandats de ses

Digitized by Google

membres le 2 et le 3. Après les fonctions liturgiques du dimanche 4, il examinait le lundi 5 la gestion du synode depuis deux ans. On approuva d'abord l'exclusion des « politiciens de gauche et de droite ». On constata ensuite que les Tykhoniens, invités aux élections et au concile, avaient refusé d'y prendre part. C'est sur eux, déclara-t-on, et sur leur opposition anticanonique, que retombait la responsabilité de la division qui désormais s'éterniserait au sein de l'orthodoxie russe. Les hiérarchies rouges n'avaient même pas été invitées; nul ne les prend au sérieux.

Plus dangereuse apparaît, au contraire, à presque tous la prétendue hiérarchie inaugurée par Lipkivsky pour l'église autocéphale panukrainienne [1]. Son particularisme local, son nationalisme ukrainien, sa célébration de la liturgie en langue populaire, le talent et l'activité de plusieurs de ses chefs entraînent, semble-t-il, en grand nombre les orthodoxes du Sud-Ouest. Pour remédier à cette défection, les évêques et prêtres venus d'Ukraine obtiennent que, le 7 octobre, toute la séance du matin soit consacrée à une proposition qu'ils développent longuement à la tribune : l'autonomie, — l'autocéphalie complète, — doit être accordée à leur hiérarchie régionale; ils resteront en contact avec l'orthodoxie moscovite, prendront part à ses conciles, mais sans lui être soumis. Ils auront leur propres synodes, leurs conciles à eux... La lutte est vive. Plusieurs craignent que d'autres régions ou d'autres nationalités ne réclament la même indépendance religieuse : le gouvernement des soviets ayant multiplié les républiques et les territoires indépendants, chacune de ces divisions politiques va-t-elle constituer sa propre église ? Ce serait conforme aux principes qui ont séparé Byzance de Rome, mais quel morcellement en résulterait ! Et quel trouble éprouveront les fidèles, s'ils doivent se retrouver entre tant d'orthodoxies et spécialement entre deux ou même trois *autocéphalies* d'Ukraine ! Cependant un vieil archevêque à barbe blanche insiste, explique, insiste encore : ce n'est pas un principe nationaliste qui l'inspire, puisqu'il est lui-même de grande Russie, mais il démontre que, sans l'autocéphalie nouvelle, celle de Lipkivsky serait sûre de triompher. Un vote presque unanime lui donne raison.

Une émotion extrême jette alors les évêques de Russie dans les bras de ceux d'Ukraine. Le métropolite de Kharkov, qui présidera à cette nouvelle autocéphalie contre celle que Lipkivsky dirige à Kiev, monte sur la scène, il baise trois fois sur les joues près des lèvres tous les vieux métropolites, puis, comme on l'acclame, il se prosterne face à l'assemblée et baise le sol qu'il frappe ensuite du front. Quand il se relève, tous entonnent d'une voix grave et solennelle l'acclamation liturgique *Ad multos annos. Mnogaya liéta.* Les nombreuses répétitions de ce polychronion se terminent par

1. L'Institut Oriental de Rome lui a consacré, en 1923, deux recueils de documents qui ont été très remarqués en Pologne et en Allemagne : *L'Eglise orthodoxe panukrainienne, créée en 1921*, et *Dossier américain de l'orthodoxie panukrainienne*.

Digitized by Google

une demande de bénédiction; le métropolite joint les deux mains, enlace les doigts suivant une rubrique très spéciale et bénit ainsi ses pairs et les délégués. Puis les embrassements reprennent, tandis que le gros des auditeurs se déverse vers le corridor : la séance a duré de dix heures du matin à deux heures trois quarts.

Elle reprendra dans l'après-midi, sur les questions de presse, puis de nouveau à sept heures du soir. En se soumettant à la censure, en évitant toute question de politique, plusieurs hebdomadaires ecclésiastiques ont pure prendre leur publication : il faut leur assurer des lecteurs et de bons articles. Ici se dessine très nettement la position de cette hiérarchie. Cherchant une analogie dans l'histoire de la révolution française, elle compare les Tykhoniens d'aujourd'hui au petit groupe des évêques insermentés qui en France tentèrent durant quelques mois de garder leurs sièges, même après le concordat; elle méprise les hiérarchies rouges, semblables aux *jureurs* qui sacrifièrent la religion aux passions révolutionnaires. Elle-même s'appelle volontiers *concordataire*. Un métropolite, qui a beaucoup voyagé et séjourné souvent en France et en Italie durant sa jeunesse, m'explique en quel sens :

Trois patriarches de Constantinople ont invité la hiérarchie tykhonienne à reconnaître les décisions du concile de 1923, et le patriarche lui-même à se démettre. Pie VII n'avait pas rencontré cette obstination. Comme lui, nous pensons que la vraie tâche de l'Eglise est de défendre la foi et la moralité, d'organiser la vie religieuse. Nous ne discutons pas la révolution accomplie, nous nous plions au régime de fait, mais nous luttons contre les théories impies et contre leur propagande. Pour modifier les lois antireligieuses, pour reprendre une action sur la jeunesse, pour pouvoir prêcher, nous devons montrer que l'orthodoxie ne s'identifie pas par principe avec l'autocratie et le tsarisme, qu'elle vise à servir les âmes, quelles que soient les conditions politiques. Quand je n'étais qu'un jeune homme, Léon XIII m'a reçu, et aussi le cardinal Rampolla; j'ai assisté aux débats de la presse en France sur les directions pontificales. Elles m'ont éclairé, moi, pour mon attitude actuelle; ma famille appartenait à l'aristocratie, elle était riche, elle est ruinée, plusieurs sont irrités contre moi, mais n'est-ce pas le devoir ?

Le soir du mercredi 7 octobre s'ouvrit, à sept heures, la troisième séance de la journée. Elle fut consacrée tout entière à une conférence du métropolite Alexandre Vvédensky : « Comment sauvegarder et développer actuellement la foi chrétienne dans les âmes russes » ? La veille, il avait remporté au Théâtre expérimental un grand succès dans une conférence contradictoire en réfutant l'athéisme du commissaire du peuple à l'instruction publique, Lounatcharsky. Aujourd'hui donc, il pouvait parler au concile avec autorité. Sa conférence, suivie par tous avec une extrême attention, dura plus de deux heures. La parole, dans cette salle plus petite, devant 500 auditeurs au parterre et 200 dans les tribunes, pouvait être plus que la veille nerveuse, sans arrêt, sans apprêt. Elle obtint de nouveau un succès extraordinaire. Je la résu-

Digitized by Google

merai assez largement, pour donner une vue plus directe sur l'état des esprits et des âmes [1].

Il ne nous est plus permis, remarque l'orateur en débutant, d'escompter que l'esprit naturellement religieux de notre peuple suffira toujours à sauver sa foi. La religion est attaquée partout. Si nous n'instruisons pas notre bon peuple russe, il deviendra incroyant, impie. Nous ne le sauverons qu'en étant actifs, des activistes; nous devons instruire. Sachons donc d'abord nous-mêmes ce que nous devons enseigner, apprenons aussi comment nous enseignerons. Les objections, les préjugés contre la relig.. n sont répandus systématiquement par les écoles, par la presse, par d'innombrables services de propagande. Tout Russe entend répéter maintenant, dès son plus jeune âge, que la religion est contraire à la science, qu'elle est une névrose, une déformation de l'instinct sexuel. Il faut donc s'habituer à bien comprendre les questions de nos ouailles, il faut être en état de leur prouver la spiritualité de l'âme humaine, de son intelligence et de sa liberté, l'existence de Dieu, auteur du monde et de l'homme, et donc la nécessité d'une religion.

Cette première partie s'achève assez rapidement, les esprits étant encore éclairés par les débats de la veille. La seconde, longuement développée, parle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'écoute très attentivement. Le prêtre, l'évêque, le conférencier laïque doivent faire connaître Jésus-Christ à leurs auditeurs. Pourquoi ? — Parce que l'hommage à son icone ne suffit pas, il ne durera pas, si le baptisé ignore ce qu'il devrait savoir et croire sur le Sauveur. Qui donc est le Christ ? — Il est homme, l'homme parfait dans son

1. En rapportant comme simple témoin ce que j'ai vu et entendu, je serai sans doute accusé par certains de prendre parti. Non, je raconte simplement les faits. Je n'ai eu aucun entretien particulier avec le métropolite Alexandre Vvédensky. Avant d'aller en Russie, je le connaissais par les articles de la hiérarchie émigrée et aussi par une brochure qu'il publia en 1918, *La vérité sur l'union* (Pravda ob oumly). Aujourd'hui, tandis que j'écris ces notes à Rome, en plein air, face au Colisée, le jour de sainte Catherine d'Alexandrie, mon papier repose sur cette même brochure. Dans les trente premières pages, dix chapitres maudissent l'idée ou plutôt le spectre de l'union; les trente-cinq dernières attaquent « les erreurs catholiques ». Cette brochure, éditée à Odessa par l'imprimerie diocésaine (de l'ancien régime), contient d'innombrables inexactitudes et des naïvetés, attribuables aux sources de l'auteur, plus qu'à lui-même. Vvédensky avait alors vingt-neuf ans, il avait beaucoup lu et même beaucoup écrit. Mais de quoi se composait donc la bibliothèque du métropolite Platon, son protecteur d'alors, émigré aujourd'hui ? Il y a trouvé que les papes, à Rome et dans toute l'Italie, empêchent (en 1918 !) d'enterrer publiquement les Russes ou d'ériger une croix sur leur tombe (p. 8); il y a lu que le prince Max de Saxe écrit (et il cite entre guillemets) : « Il faut soumettre l'Orient à Rome, afin que Rome puisse en exploiter la puissance, y dominer, devenir ainsi maîtresse du monde et par l'Orient s'approprier l'argent de l'univers tout entier » (même page). Ses sources lui apprenaient aussi que les papes saint Zéphyrin (198-217) et saint Calixte (217-222), tous deux martyrs, furent hérétiques et convaincus d'hérésie par saint Hippolyte... (pp. 43-44). Pour chacune de ces contre-vérités, les maîtres qu'il cite, Philarète surtout, portent les plus grands noms de la théologie russe au XIX^e^ siècle. A mesure que des érudits russes pourront étudier librement l'histoire et les écrits des théologiens nationaux, leur piété s'étonnera de ce qui a pu être débité ou cru par leurs derniers prédécesseurs.

Digitized by Google

intelligence, dans sa vie morale, dans son enseignement, dans son amour pour les humbles. Il est infiniment plus, il est le Fils de Dieu, vrai Fils de Dieu, non pas dans un sens figuré, mais réellement, métaphysiquement, consubstantiel au Père, selon la définition de Nicée. Incarné, homme comme nous, il reste le Verbe éternel, vrai Dieu de vrai Dieu... Ni l'histoire, ni la psychologie, ni la pathologie avec ses blasphémateurs spécialisés ne peuvent découronner le Christ de sa mission divine, de sa divinité personnelle....

J'avoue que j'éprouvai une extrême joie d'entendre, en ce Moscou de 1927, cette profession de foi, exprimée avec élan, gravité, chaleur. L'auditoire était haletant, et l'orateur s'émouvait lui-même en répétant les hommages d'adoration et d'amour au Christ Homme-Dieu, né de la très pure Vierge Marie, Mère de Dieu. Dans la première partie, malgré quelques traits décochés selon la tradition russe contre la scolastique, les preuves avaient toutes été empruntées à la philosophie et à la science, en fait et sans le remarquer à cette scolastique décriée : ses arguments sont, en effet, indispensables à qui veut prouver la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu. Au contraire, la philosophie n'est point en état de démontrer ou même de deviner la divinité du Christ. Vvédensky remarque avec raison que les preuves en doivent être cherchées dans l'autorité de l'Eglise, dans sa foi primitive traditionnelle. Car cette foi elle-même repose sur l'action du Christ, sur sa vie, sur ses paroles, sur le témoignage divin manifesté dans ses œuvres : bien avant saint Paul, Jésus lui-même, thaumaturge saint et bon, a voulu être reconnu comme « Fils du Dieu vivant, Seigneur et Dieu » garanti aux hommes par la sanction divine de ses miracles. Une bibliographie des principaux travaux récents, publiés en toutes langues sur la divinité de Jésus, est indiquée en passant, notamment contre les traductions russes de Renan. Le principal exposé moderne, le chef-d'œuvre du P. Léonce de Grandmaison, n'est pas cité pourtant; il n'a pu franchir encore les frontières d'après guerre. Cette deuxième partie sur la divinité du Christ esquisse la réfutation des erreurs, prétendues scientifiques, contre la divinité du Christ; elle aboutit à une très belle conclusion sur la manifestation de l'amour divin au Calvaire : la Croix où l'Homme-Dieu meurt librement, par amour, apporte la solution à tous ceux qui se scandalisent de constater, dans un monde créé par Dieu, la souffrance, le péché, le mal.

Mais, — et c'est la troisième partie que je n'attendais pas et qui a produit sur l'auditoire une énorme impression, — il ne suffit pas d'étudier spéculativement la personne du Christ et sa beauté morale. Il faut entrer en contact avec elle, pénétrer dans son intimité, vivre de sa vie : « Nous n'aurons pas vraiment sauvé les jeunes et leur foi, si nous ne les mettons pas en relation étroite avec le Christ. Pour que la jeunesse se donne au Christ, nous devons d'abord donner le Christ à cette jeunesse : don mutuel, où le Christ est premier à s'offrir. Le chrétien doit communier, communier avec foi, communier souvent ». Ces exhortations à la communion fré-

Digitized by Google

quente sont extrêmement rares en Russie, presque inouïes. Mgr Ciéplak, devant qui je les citais à Paris le soir du 30 octobre, m'interrompit : « Oui, Vvédensky recommandait déjà la communion fréquente dans les années qui ont précédé mon procès ».

Ses paroles sur la sainte Eucharistie continuent avec onction. Par un avis qui n'est pas superflu là-bas, il déclare : « Faisons comprendre que l'Eucharistie mérite bien plus de respect qu'une icone. Jésus-Christ y est présent ; vraiment, non pas seulement par image ou par figure ou par symbole, mais lui-même mystérieusement, Dieu caché, Dieu ressuscité ». Exposant alors le dogme de la présence réelle, il insiste pour que le clergé développe sa propre foi au sacrifice liturgique et en inspire le goût aux fidèles.

Alors, dit-il, les âmes se détacheront de leur égoïsme ; unies si intimement au Christ Jésus, elles comprendront qu'elles doivent tendre à prendre ses sentiments, son amour pour leurs frères, pour tous les hommes. De l'amour du Christ naîtra l'amour de l'Eglise, le dévouement envers elle. La foi sera sauvée, accrue, agissante, non par des mesures de politique, mais par l'esprit d'union au Christ, par la soumission filiale avec lui à son Père. Ce sera vraiment une vie chrétienne, une aspiration à ce que Dieu et son Fils éternel et l'Esprit Saint soient réellement le Roi, le Tsar des âmes de bonne volonté. *Il doit régner*, régner sur toutes, non pas seulement sur la nôtre ou sur celles d'une famille ou d'un pays, mais sur celles de tous les hommes ; travaillons donc au règne de Dieu par son Eglise universelle dans l'amour fraternel en la vérité de la foi.

De nouveau le succès est immense. Le métropolite est longuement acclamé. L'assemblée, debout, entonne le polychronion : *Mnogaya liéla*. Les jalousies, qui naissent généralement de tels succès, se dissimulent. Les évêques comme les laïques demandent la bénédiction, et, sous les deux mains enlacées qui tracent le signe de la croix, les plus vieux métropolites se sont inclinés. L'orateur garde, malgré l'épuisement visible, une attitude modeste et simple. Les évêques, beaucoup de prêtres viennent l'embrasser.

Cependant la foule des délégués s'écoule lentement, gravement, dans le couloir. Un d'eux s'approche de moi, un laïque distingué : « Je suis bien heureux, me dit-il en anglais, que le métropolite ait exposé la mystique catholique, nous en avons tant besoin ! » « C'est bien dommage, interrompt en français une dame âgée qui descend des tribunes. On m'interdit de parler en public, parce que je ne suis pas déléguée, mais je voudrais protester contre le métropolite. Tout cet arsenal de dogmes et de pratiques est peut-être orthodoxe, catholique, c'est tout un, mais il est contraire à l'Evangile. Avez-vous lu le chapitre III de saint Jean ? Jésus y dit bien que personne ne peut comprendre l'Esprit, s'il n'est pas né à nouveau de l'eau et de l'Esprit. Le pasteur Vinet expose très bien ce passage. Malheureusement nos prêtres russes n'y veulent rien comprendre. Je n'en ai trouvé, dans tout Moscou, qu'un seul qui fût docile à l'Esprit... »

De fait, à deux reprises, dans les séances suivantes, un prêtre,

Digitized by Google

d'allure étrange et semblant atteint de maladie nerveuse, essaie de recommander une réforme qui suivrait l'exemple des Baptistes. La première fois, il est vivement interrompu : « Mais vous n'êtes pas orthodoxe ! D'où êtes-vous délégué ? » Il doit bien avouer qu'il n'est pas délégué. La parole lui est retirée. Elle lui est unanimement refusée la seconde fois, lorsque, s'étant glissé jusque sur la scène, il essaie de s'imposer à l'attention et de dominer les protestations des opposants. La dame, qu'il retourne consulter constamment, continue dans les corridors une propagande qui semble rester stérile; elle se retrouvera aux réunions rouges d'Antonin, mais cesse de m'importuner, quand je refuse nettement d'emporter à Paris « des lettres pour les officiers blancs de l'émigration »; les agents provocateurs sont parfois plus habiles...

***

La journée conciliaire du jeudi 8 octobre est consacrée à des questions de discipline ecclésiatique. Une multitude de délégués viennent parler pour ou contre une application plus rigoureuse des canons. La variété de leurs types m'intéresse autant que celle de leurs opinions. Une réunion du clergé orthodoxe est toujours une exposition permanente de chevelures d'hommes : leur opulence et leur diversité étonnent un Occidental. Sans doute évêques et prêtres de cette hiérarchie sont libres de tailler barbe et cheveux. La plupart préfèrent les garder inviolés, en stricts Nazaréens : très rares sont ceux à qui les Tykhoniens peuvent reprocher de « diminuer sur leur face et sur leur tête l'œuvre divine ». Sur quatre-vingt-trois évêques présents, deux seulement se rasent la barbe, quelques autres la taillent plus ou moins longue et combinent moustache, favoris, barbiche au gré des goûts les plus profanes. La plupart, ceux surtout qui l'ont d'ivoire ou d'ébène, l'étalent dans toute son ampleur. Même variété et mêmes proportions parmi les deux cents prêtres : les blonds et les roux s'affranchissent plus aisément, sinon du concile *in Trullo* que la tradition byzantine s'obstine contre toute évidence historique à présenter comme sixième œcuménique, du moins de son canon 96 [1].

Ce qui est incomparable, ce sont les chevelures ! Il en est qui descendent tout droit, lisses, bien peignées, tendues jusqu'au-des-

1. Le Πηδάλιον, commentaire du droit canon oriental publié à Leipzig en 1800, traduit dans presque toutes les langues des orthodoxies dissidentes, souvent réimprimé par les soins des patriarcats et synodes, enseigne expressément (édition d'Athènes, 1908, p. 299) : « Le présent canon condamne les prêtres latins qui se rasent la moustache et la barbe pour paraître jeunes, gracieux et avec un visage de femme. Car Dieu interdit même aux laïques de se raser, et le Fils de Dieu ne se rasait pas, quand il était sur terre... Car la barbe est ce qui différencie visiblement l'homme de la femme. Voilà pourquoi un philosophe, à qui l'on demandait pourquoi il portait la barbe, répondit : « Chaque fois que « je passe les doigts dans ma barbe, je constate que je suis un homme et non une « femme ». — Voilà ce que peut raconter au XX^e^ siècle le recueil *officiel*, j'y insiste, du droit canon des dissidents. Et ce n'est point son passage le plus extravagant !

Digitized by Google

sous de la taille, à la hauteur des genoux, blanches, noires, blondes, grisonnantes. D'autres prennent, — naturellement ou par de savantes préparations, — les aspects les plus extraordinaires. Des cheveux qui doivent bien mesurer plus d'un mètre de long sont tellement bouclés, frisés, repliés, ondulés, papillotés, soulevés qu'ils ne touchent même pas les épaules : aucune perruque du grand siècle n'égalait ces roues énormes, au milieu desquelles la face se dégage, tantôt menue, ascétique, allongée encore par une interminable barbe en pointe, tantôt rayonnante comme un soleil sous une crinière d'or. Je ne parle pas d'imagination, j'ignore plutôt comment décrire ce qui me remplissait d'étonnement pendant ces jours, ce que je retrouve sur la photographie... Pendant les séances, toutes les têtes sont découvertes et je puis les contempler à loisir. Il y a, paraît-il, des spécimens encore plus « admirables » chez les Tykhoniens. A la sortie et dans les rues, les coiffures les plus diverses couronnent ces chevelures; chapeaux mous et melons de toute couleur, haute forme, casquettes, mais pourtant le plus souvent le voile des moines avec le haut *calilmavkion*. Ce tube cylindrique, sans bord, est généralement noir; les évêques l'ornent souvent d'une croix de petites pierres à la bordure supérieure; il est blanc pour les métropolites, qui, me dit l'un d'eux, ont emprunté la couleur du pape par une tradition venue de Nijni-Novgorod. Avec leurs grandes bottes, nécessaires dans les rues de Moscou et plus encore sur les routes de campagne, avec les soutanes noires, blanches, réséda, orange, grenat, grises, certains de ces ecclésiastiques seraient pris à Paris pour des officiers de Cosaques. L'ensemble pourtant garde un aspect sacerdotal.

Les questions de discipline relatives à ces chevelures et à ces barbes sont déjà tranchées pour cette hiérarchie. Elle accorde la liberté, elle suit aussi le nouveau calendrier, elle admet que, dans certains cas, un prêtre veuf puisse se remarier, et un prêtre marié recevoir la consécration épiscopale. Aujourd'hui la question posée est plus générale : tout en conservant le principe de cette liberté, le concile laissera-t-il à chacun le droit d'en user à son gré ? Le rapporteur a précisé les droits et devoirs respectifs des évêques, des prêtres, des assemblées de laïques : ainsi, dit-il, tout le corps ecclésiastique pourra se conserver et se mouvoir harmonieusement. Si les laïques gardent des initiatives et des contrôles, les décisions ne se peuvent prendre contre le gré du clergé et sans la sanction de l'évêque. L'évêque, s'il entre en conflit avec ses prêtres ou ses fidèles, est justiciable du conseil métropolitain et, en dernier appel, du saint synode, où prêtres et laïques ont leurs représentants. Enfin la décision du synode peut être cassée par le concile réuni à intervalles fixes.

Quel sera cet intervalle ? Certains proposent tous les ans ou tous les deux ans, d'autres tous les cinq ans. Vu le prix des voyages et des séjours, on se met d'accord pour décider, comme en 1918, que le concile national doit se réunir tous les trois ans. Il renouvellera chaque fois le synode permanent, directeur habituel de l'orthodoxie

Digitized by Google

nationale. Il élira en outre un second corps, plus nombreux, qui s'assemblera deux fois par an pour contrôler l'action du saint synode et qui s'appellera *Bureau* ou *Commission du concile*.

Un des évêques s'était demandé s'il fallait tant songer à la discipline : l'Evangile, les Epîtres, les Actes des Apôtres ne précisent-ils pas assez clairement ce que doivent être les relations des fidèles et des pasteurs ? — Non, répondent presque tous les autres orateurs qui disposent chacun de cinq minutes : les livres sacrés marquent l'idéal de la vie chrétienne, l'esprit à développer dans l'Eglise, mais les Pères ont reconnu la nécessité de codifier la pratique en des règles ou canons qu'il est permis d'adapter, mais non d'abolir dans leur ensemble. Un prêtre, dont l'allure douloureuse évoque aussitôt à ma pensée le Jérémie de la chapelle Sixtine, déclare solennellement : « Si nous n'observons pas une discipline, — paternelle oui, mais ferme, — nous tomberons dans l'anarchie. L'Eglise est un corps, soumis aux lois de sa vie propre : si un membre quelconque les enfreint, il met en péril toute la vie du corps. Pas d'anarchie, donc une discipline canonique ». Ce mot va maintenant se répéter de bouche en bouche, mais avec des variantes. L'archevêque Ignace, de Tver, qui doit bien savoir que sa chevelure rouge est la plus somptueuse de l'assemblée, reproche aux Tykhoniens d'avoir manqué à la discipline : ils ont violé leurs propres canons de 1917 qui subordonnaient le patriarche au concile ; ils auraient pu entraîner dans l'anarchie toute l'orthodoxie russe. Un laïque du Kouban se demande si la discipline sacramentelle ne suffit pas : « Nous ne pouvons naître, ni mourir, ni vivre sans prêtre : pour nous marier, il faut le prêtre. Le prêtre ne peut nous communier, s'il n'a pas été « marqué » par l'évêque. Il faut cette discipline-là ; une autre est-elle nécessaire ? » — « Oui, répond un laïque de Géorgie, qui fait, avant de parler, un lent et pieux signe de croix. Il faut plus que la discipline sacramentelle, car nous demandons à nos prêtres de nous former à la vie intérieure et, pour nous l'enseigner, ils doivent la pratiquer eux-mêmes, imiter les vertus du Christ, son obéissance, son humilité, son amour jusqu'au sacrifice total de lui-même. Car le Christ est la voie qui mène à la sainteté : apprenez-nous à l'imiter. » — « Oui, insiste un évêque, la discipline ne doit pas être regardée comme une chaîne, qui arrêterait la marche vers le progrès. Le Christ est la voie et, s'il invite à le suivre, à l'imiter, ce n'est pas en restant immobiles que nous lui deviendrons conformes ; il nous précède, à notre tour de marcher à sa suite. »

— « Mais où cette voie nous conduira-t-elle ? interroge l'archiprêtre Popov, professeur à Voronéje. L'effort impérial fut toujours de guider l'Eglise russe par une *via media* qui ne serait ni le catholicisme ni le luthéranisme. La pensée religieuse ne doit pas s'arrêter à ces limites négatives. Elle cherche la voie authentique de l'Eglise, celle qui s'ouvrit au temps des Apôtres et qui, dans l'esprit de l'orthodoxie dogmatique, reste fidèle au Christ, au Christ humble et rédempteur. Il faut donc que la discipline de l'Eglise favorise un accroisse-

Digitized by Google

ment de piété et d'ascétisme partout, et d'abord dans la vie de famille : l'exemple de cet ascétisme doit venir, rayonner, spécialement de la famille du prêtre. Si ses propres enfants connaissent davantage le Christ, s'il leur apprend par sa vie personnelle à imiter le Christ, s'il vit et s'il les fait vivre selon l'esprit du Christ, toute la paroisse en ressentira les effets. »

— « Peu nous importe, ajoute un laïque, si le prêtre est marié ou non, s'il a les cheveux longs ou courts, si son habit et son chapeau ont telle ou telle forme. Ce que nous lui demandons, c'est d'être en même temps un prêtre et un homme moderne; qu'il donne à des hommes qui doivent être modernes l'exemple d'une vie entièrement dévouée au Christ. »

Alors, pour la première fois devant moi, une des déléguées demande la parole. C'est la sœur Smirnova, élue par le diocèse de Nijni Novgorod. En robe noire, comme une Ursuline, avec une ceinture de cuir et un voile blanc, cette petite religieuse, toute menue et qui paraît n'avoir pas vingt ans, parle avec simplicité :

Nous devons tous contribuer à sauver dans notre peuple la foi chrétienne. L'incrédulité, l'athéisme, l'immoralité se livrent à une propagande acharnée. A nous de lutter contre elle, quel que puisse être pour chacun de nous le péril de cette lutte. La constitution déclare que la propagande religieuse est libre, comme celle de l'irréligion. Le concile use de cette liberté, et recommande d'en user. Usons-en aussi pour la prière. Que les prêtres me pardonnent, si je leur dis avec respect le souhait du peuple russe : il leur demande de célébrer saintement la liturgie. Que leur conduite, que leurs attitudes de célébrants prouvent leur amour pour Jésus-Christ, elles inspireront alors le même amour aux assistants. Alors, si nous aimons Jésus-Christ, nous aimerons nos frères et la charité fraternelle des chrétiens entre eux et pour les autres restaurera la vie chrétienne et sauvera la foi. Presque tout l'avenir religieux de la Russie dépend de cette question : comment nos prêtres aimeront-ils Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié ?

Et la petite religieuse Smirnova redescend les marches de l'escalier, avec simplicité. Personne n'applaudit, parce qu'il est reconnu que l'on n'applaudit pas au concile. Mais sa parole a dû émouvoir plus d'un de ces ecclésiastiques chenus, distraits parfois pendant les autres harangues, mais qui pour elle ont fait silence.

D'autres orateurs signalent le danger des propagandes sectaires, baptistes et stoundistes (ou piétistes) dans les campagnes et parmi les enfants, avec les conséquences d'irréligion qui suivent le plus souvent une exaltation transitoire. Finalement le bureau s'offre à rédiger des règles disciplinaires qui s'inspireront de ce principe : même en des points qui n'ont aucune importance dogmatique comme la barbe, les cheveux, le second mariage des prêtres veufs, l'élection d'évêques mariés, il convient de suivre une ligne de conduite qui ne scandalise pas le peuple. Il convient que le clergé accepte des sacrifices, même non nécessaires, lorsqu'ils sont une condition de la confiance du peuple.

Digitized by Google

Ainsi s'achève cette longue journée du jeudi 8 octobre, dont je notai sur place les diverses manifestations, afin de pouvoir dépeindre aujourd'hui plus au vif l'aspect du concile.

***

Le vendredi 9 octobre, la séance s'ouvre à dix heures par trois rapports sur la formation ascétique et intellectuelle du nouveau clergé. Un jeune évêque vicaire (ou auxiliaire) de Léningrad, capable de s'exprimer en français assez correctement, Mgr Alexandre, parle le premier : moine et professeur d'apologétique en cette seconde Académie ecclésiastique qui a rouvert ses cours au début de 1925, il insiste sur la valeur religieuse et scientifique que doivent avoir les prêtres de l'avenir, s'ils veulent garder ou ramener à la foi chrétienne les milieux intellectuels : « La propagande d'irréligion a sévi dans les pays occidentaux, en France par exemple, plus violemment qu'en Russie et depuis bien longtemps. Pourtant la vie religieuse y demeure puissante, elle y progresse dans les universités et dans les groupes d'étudiants les plus instruits. Pourquoi ? Parce que les évêques et le clergé ont cultivé simultanément la piété et la science. On sait que leur foi est associée au plus haut degré du savoir moderne. Il faut donner le même exemple en Russie ».

Voici maintenant le tour des professeurs Zarine et Titlinov, de Moscou. Ces deux laïques, suivant le vieil usage russe, enseignent la théologie aux clercs, comme avant la révolution. Le premier parle de l'enseignement oral qu'il faut organiser en diverses villes de la Russie pour la préparation des prêtres, l'autre de l'action à exercer sur le clergé et sur les laïques instruits par une revue théologique qui devrait être à la fois pratique et scientifique. Le professeur Zarine a eu l'obligeance de me remettre le texte dactylographié de son rapport; aucun autre, à ce qu'il me semble, n'avait ainsi préparé quelques copies de ce qu'il lisait au concile. Sans présenter mes propres observations, je me limite, ici comme partout, à rapporter strictement dans les grandes lignes ce qui s'est dit et fait à ce concile, je ne discute ni ne juge, je résume.

Le professeur Zarine part de ce fait que le Christ enjoint simultanément à ses apôtres d'enseigner et de baptiser : « L'enseignement ne suffit donc pas à faire renaître les âmes, parce qu'il leur faut en outre l'action mystique du sacrement. D'autre part, le rite liturgique ne dispense pas l'adulte de s'offrir au Christ en un hommage réfléchi et libre qui n'est pas possible sans l'instruction : « Vous « connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera ». La foi ne suffit pas, elle est professée par une intelligence en qui elle doit s'harmoniser avec les autres connaissances humaines.

L'Eglise ne peut donc se contenter de dire qu'elle croit et en qui elle croit, elle doit proclamer le sens et le contenu des vérités de foi et de salut auxquelles elle croit. Voilà pourquoi depuis les temps apostoliques l'Eglise a toujours cultivé la science théologique. A cette tâche positive s'en joint une autre, qui n'est pas moins importante, une tâche

Digitized by Google

apologétique et polémique. La mission œcuménique, universaliste du christianisme incombe à l'Eglise; ses représentants doivent convaincre les incroyants eux-mêmes, manifester la vérité du Christ devant tous les égarés, faire briller la lumière du Christ devant toutes les âmes et ainsi rendre gloire au Christ, force et sagesse éternelle du Père.

Cette étude de la révélation divine s'associe à l'enquête sur l'œuvre du Créateur. Les Pères de l'Eglise s'y sont appliqués et ils la faisaient admirer de leurs auditeurs. Les saints Grégoire le Théologien, Nil le Sinaïte, Basile cherchaient dans la création les vestiges du Verbe, de la *Sophia* éternelle. La scolastique, continue-t-il, déforma de deux façons la pureté primitive de cette théologie; d'une part en réduisant la science profane à n'être qu'une *servante*, sans lui laisser l'indépendance, et d'autre part en rejetant la méthode expérimentale et les enquêtes. soit d'ordre mystique, soit d'ordre physique. La théologie scolastique soi-disant « orthodoxe » [1] ne les jugea que du point de vue confessionnel, en y supprimant ce qu'ils avaient eux-mêmes de confessionnel : l'écrivain starovière Malnikov n'a pas tout à fait tort, quand il appelle notre ancienne théologie *la théologie errante*. Sans doute, dès avant la révolution, plusieurs de nos théologiens russes voulaient retourner à l'étude des Pères, mais

les représentants de l'orthodoxie officielle se montraient méfiants, hostiles même et réprimaient durement ces essais. Notre mouvement actuel de rénovation tend à poursuivre cet effort orthodoxe de la science théologique en Russie, et à ramener l'étude aux sources de la foi, à la Sainte Ecriture et à la Tradition apostolique. Cette renaissance de la science théologique en Russie s'inaugure dans des conditions particulièrement difficiles; mais depuis les temps de Celse la lutte contre le christianisme emploie les mêmes moyens : l'arsenal prétendu scientifique contre le « mythe » chrétien y a sa part.

Le théologien doit donc avoir l'esprit ouvert sur les sciences naturelles, comme sur les objections faussement répandues au nom du marxisme par les propagandistes de l'irréligion. Or nous ne pouvons pas envisager encore une durée supérieure à trois ans pour les études théologiques : il faut donc prévoir une méthode pour les allonger, en partie par une préparation adaptée, en partie par des suppléments. D'ailleurs, en face de la propagande antireligieuse, il faut organiser à tous les degrés une intense diffusion d'apologétique;

il faut que partout où un agitateur antireligieux défie par affiches le clergé de répondre à ses objections, le prêtre ose ne pas faire défaut, ce qui permettrait à l'impiété de se déclarer invincible. Tous ne sont pas préparés à cette lutte. Mais alors, puisque des professionnels de l'irréligion circulent partout, appelons, quand ils sont annoncés, des spécialistes de la riposte, des archiprêtres par exemple, qui puissent les réfuter. Dans chaque doyenné, et, en outre, chez l'évêque, il devrait y avoir des conférences périodiques pour préparer les prêtres à cette tâche nouvelle et nécessaire.

1. C'est le professeur Zarine qui met le mot entre guillemets, p. 3.

Digitized by Google

En outre le « bureau des professeurs de théologie » a pris, à la fin de janvier 1925, l'initiative d'organiser des cours de théologie de courte durée en divers centres successivement : « les professeurs B.-V. Titlinov, S.-M. Zarine, A.-J. Pokrovsky et J. Kholopov ont réalisé, à Rostov sur le Don et à Krasnodar, des essais de ce genre. Les résultats ont été si satisfaisants que le Saint-Synode a décidé le 21 août dernier de généraliser cette institution ». Les écoles de préparation au sacerdoce pourront ainsi grouper des étudiants déjà préparés : celle de Vologda fonctionne depuis 1921. Elle est maintenant solidement établie. Celle de Koursk a besoin d'une bibliothèque, sans laquelle la formation scientifique des futurs prêtres est évidemment impossible. Le diocèse d'Orenbourg a voté, le 12 août 1925, une contribution de 3 000 roubles-or pour ouvrir une école analogue. Il en existe aussi à Oufa. Ailleurs, dans les diocèses d'Oulianovsk et de Voronèje, le manque de ressources ajourne la réalisation des projets. Enfin la première promotion de théologiens sortira de l'Académie de Moscou dans un an, de celle de Léningrad dans un an et demi. Partout cependant les ressources manquent, les professeurs ne peuvent imprimer leurs cours, les étudiants sont mal logés, et leurs santés périclitent. Le Saint-Synode a donc décidé, le 21 août dernier, d'organiser dans tous les diocèses, à partir de septembre, une quête mensuelle pour les établissements théologiques....

J'ai résumé assez largement ce mémoire de treize grandes pages dactylographiées, pour que le lecteur puisse juger par lui-même des préoccupations intellectuelles qui se firent jour en cette assemblée.

Avant que fût levée cette dernière séance, qui dura de dix heures à trois heures et demie, le concile élut sans discussion, à l'unanimité, les deux listes qui lui étaient présentées pour la constitution du Saint-Synode et pour celle du Bureau du Concile.

***

Rendez-vous était donné, pour le lendemain samedi à une heure, au Kremlin, dans la cathédrale de l'Assomption (Ouspensky Sobor). Un molébène solennel ou *Te Deum* d'action de grâces y fut en effet célébré, à deux heures de l'après-midi. L'attente me fut précieuse pour visiter les autres curiosités du Kremlin, généralement inaccessibles depuis 1918. Bien des Russes, venus des provinces les plus éloignées, n'étaient jamais entrés non plus dans l'enceinte presque sacrée. Ils parcouraient avec dévotion la somptueuse et sombre cathédrale de l'Assomption, érigée pendant le dernier quart du xv^e^ siècle par Fioraventi de Bologne ; ils admiraient les trônes impériaux, ceux du patriarche dans la nef et des premiers métropolites de Moscou dans l'abside. « C'est toute notre histoire nationale qui est ici », me disaient-ils avec émotion. Certains ajoutaient avec un air sceptique qui présageait la réponse attendue : « Y a-t-il en Occident des églises aussi antiques ? » La stupeur de ceux-là était extrême, quand je répondais placidement : « Oui, certainement. Sans parler

Digitized by Google

de Rome, avec les catacombes, avec les maisons et églises de saint Clément, de sainte Cécile, de sainte Prisque..., il y a en France beaucoup de cathédrales et d'églises plus anciennes; plusieurs, quand on commença à construire celle-ci, avaient déjà alors son âge d'aujourd'hui, et davantage ! » Et, pour nommer un saint qu'ils peuvent connaître, je leur parle des grottes de saint Martin et de ses disciples à Marmoutiers près de Tours....

La finesse des travaux actuels de restauration les ravit. Ils regrettent bien les milliers de kilos d'or qui pesaient sur l'iconostase, mais était-ce plus beau, quand c'était plus riche ? Une partie du trésor a d'ailleurs été conservée, j'en puis juger en voyant les chapes d'or, portées par les métropolites, qui font leur entrée. Il semble, tant elles sont rigides, que ce soient des plaques métalliques ornées de pierres et de diamants. Les métropolites Séraſim, Benjamin, Innocent officient, coiffés d'étincelantes couronnes royales. Le métropolite Vvédensky est avec eux. Après le chant du *Te Deum* slave, il prononce un discours bref, incisif : Nous devons servir le règne de Dieu, travailler à l'établir sur terre dans chaque âme et dans la société. Ne nous décourageons pas des difficultés, car le fruit de notre labeur doit mûrir pour l'éternité : son triomphe et le salut des âmes n'auront pas de fin. *Il faut que le Christ règne.* Mais ce Christ est signe de contradiction, et le serviteur n'est pas au-dessus du maître : rien d'étonnant donc, si de droite et de gauche on nous outrage. Bienheureux sommes-nous, au contraire, puisque l'on dit du mal de nous à cause de son nom : les uns, parce que nous proclamons que le Christ est Roi, Tsar immortel de la Russie, comme de l'univers; les autres, parce que, comme évêques, comme prêtres, comme chrétiens, nous refusons d'identifier une cause humaine à celle du Christ : l'unique Roi immortel des siècles et des empires nous suffit. Nous prierons, nous travaillerons, nous souffrirons dans la patience et dans la joie pour que le Règne du Christ grandisse, s'élargisse, s'affermisse sur tous les hommes, sur tous les peuples, dans l'unité d'un même amour.

Aussitôt après ces paroles, les vieux *psalomtchiks* de la cathédrale, puis les diacres perpétuels font alterner chants et lectures psalmodiées. Leurs voix, entraînées par trente ans et plus d'exercice, sont formidables. Rien de ce que j'ai entendu en Occident n'en peut donner une idée. Ce sont de véritables mugissements, d'une profondeur, d'une ampleur, d'une majesté lente et continue qui paraissent incroyables. A la lettre, leur violence saisit aux entrailles et fait trembler les vitraux aux bordures du dôme qui s'élève à quarante-deux mètres de hauteur... Quelques jours après la solennelle concélébration de rite gréco-slave à laquelle le Pape participa lui-même, le 15 novembre 1925, en mémoire du concile de Nicée, un Russe qui avait beaucoup admiré cette solennité de Saint-Pierre ajoutait : « Les chants pouvaient être d'une exécution aussi pieuse et belle qu'on voudra : pour nous, Russes, il y manquait un souvenir : le mugissement, « un mugissement d'homme plus puis-

Digitized by Google

sant que celui de troupeaux nombreux, plus expressif que celui de la mer ». Revenant de Moscou, j'ai compris cette réflexion.

La cérémonie du *molébène* est achevée. Nous visitons en groupe une autre cathédrale du Kremlin, celle de l'Archange. Un prêtre se présente alors, fils d'un protestant allemand et d'une pieuse orthodoxe russe. Au milieu d'un groupe où l'allemand nous isole, il parle librement :« Que pensez-vous de nous ? Vous devez trouver que nos réunions manquent de majesté ? Un congrès allemand est bien plus solennel... Et puis nous sommes accusés, insultés par beaucoup. Nous nous trompons peut-être, mais en toute sincérité, nous croyons agir suivant notre conscience, selon le devoir, pour le bien. Comment pourrait-on sauver la foi chrétienne dans les âmes, parmi les jeunes surtout, si l'Eglise venait à eux avec des arrière-pensées politiques ? » Ma réponse reste réservée, je n'ai pas à juger, à prendre parti; il le comprend, puis va pieusement avec les autres délégués passer en revue les tombes des princes et empereurs qui ont précédé Pierre le Grand; il baise celle de (saint) Michel, prince de Tchernigov, martyrisé ou massacré par les Tatars en 1246, celle du tsarévitch Dmitri...

A la sortie des églises, tous contemplent, une dernière fois, du haut du Kremlin, la ville, le fleuve, la campagne lointaine, ils se retournent vers le Grand Palais et sortent du Kremlin par la porte Borovitskiya. Le concile est terminé... Un brouillard bleuâtre couvre la ville, une petite pluie fine tombe, la nuit approche, l'hiver moscovite va commencer. Avant de franchir la muraille fortifiée, presque tous s'arrêtent entre « l'église de l'Annonciation, au Mur » et l'ancienne Tour d'eau. Tandis que leur regard essaie de percer la brume, je crois que leurs âmes voudraient bien découvrir un peu l'avenir. Que sera la vie religieuse de la Russie jusqu'à leur prochain concile ? En 1918, les Tykhoniens décrétaient un concile pour 1921, et en 1926 ils attendent encore. Que sera l'avenir ? Quelle sera demain l'évolution russe; que sera l'avenir de l'Europe; l'avenir du monde ? Moscou, ce Kremlin jouent actuellement, dans l'histoire du monde, un rôle plus considérable que jamais... Quelles seront, ici, dans ces palais et dans ces cathédrales, les réunions prochaines, lointaines ? Aujourd'hui drapeau rouge, croix, couronnes, aigles aux ailes éployées pointent simultanément vers le ciel....

Que sera demain ?... Très Sainte Mère de Dieu, par votre *oui* au jour de la sainte Annonciation, par votre maternité virginale qui enfanta le Verbe fait chair, obtenez pitié aux âmes, et, quelle que soit l'évolution politique de ces terres aux 160 millions d'habitants, gardez-y, développez-y la foi, une foi vraiment et intégralement orthodoxe, la foi pleine, en communion avec l'unique Eglise, l'universelle !

Michel D'HERBIGNY.

Digitized by Google

AUTOUR D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La gloire de Mlle de Guérin ne s'endort jamais longtemps. Après le succès prodigieux du *Journal*, une cohorte empressée de commentateurs s'est efforcée de faire revivre la douce et ardente figure. Mais dans ces derniers temps cette gloire fut plus que jamais éveillée. Nous avons eu les livres, désormais classiques, de M. Ernest Zyromski [1], *les Provinciaux*, d'Armand Praviel, nombre d'études isolées. Elle s'accroît toujours, la gerbe déposée sur la tombe d'Eugénie, depuis cette couronne ancienne, tressée par Sainte-Beuve, le 9 février 1856, à l'apparition des *Reliquiae*. La « demoiselle du Cayla » vient même d'obtenir sa biographie romancée, tout comme Ariel-Shelley. Un jeune écrivain plein de talent, Mlle Geneviève Duhamelet, nous raconte *la Vie et la Mort d'Eugénie de Guérin* [2]. Et c'est un charmant livre, nourri de grâce, d'émotions vives, le plus joli qu'on puisse lire, si l'on aime les hôtes du Cayla. Si, d'ailleurs, on

1. *Eugénie de Guérin*; *Maurice de Guérin*, 2 vol. in-16, A. Colin, 1921. Ce sont des « essais de biographie psychologique », comme eussent dit G. Séailles ou le Bremond du *Newman*. L'article de Sainte-Beuve est joint aux *Lundis*, t. XII, 3e éd. Garnier, p. 231. — Ne pas oublier (car on ne peut séparer la sœur du frère) le livre essentiel de M. Abel Lefranc sur *Maurice de Guérin* (Champion, 1910) dont M. l'abbé Barthès dit fort justement qu'il restera l'un des plus beaux monuments élevés à la gloire des Guérin. La réimpression de l'ouvrage, épuisé actuellement, paraît fort souhaitable.

2. 1 vol. in-12, Bloud et Gay, 1925 (Collection des *Cahiers Féminins*). Relevons vite, pour n'y plus songer, deux légères bavures qu'élimineront les prochaines éditions. Les *Pages sans titre*, de Maurice, que la bibliographie de Mlle Duhamelet rattache au *Correspondant*, 1910, ne sont-elles pas les inédits publiés par A. Le Braz dans la *Revue de Paris* du 1er août 1910 ? Dans *le Correspondant* (10 juillet 1912) furent publiées, par M. l'abbé Barthès, *Quelques lettres inédites* de Maurice. — P. 220 : ce n'est pas en 1843, mais bien le 20 décembre 1842 que Louise de Bayne épousa Max de Tonnac.

Digitized by Google

ne les aime pas, c'est qu'on ne les connaît point, et voici encore le meilleur moyen de les aimer en les connaissant. L'ouvrage de Mlle Duhamelet tient, même, plus encore qu'il ne promet, car c'est aussi bien *la Vie et la Mort de Maurice* que nous y trouvons.

Ce n'est point seulement aux routes de la littérature que l'on rencontre le souvenir guérinien. Le voici bien ancré, désormais, dans cette petite patrie languedocienne où les pèlerins se font nombreux. La double tombe d'Andillac est célèbre, à l'égal de celles des héros fameux. A Gaillac, « devant la monotonie douce des collines grises », nous dit une guériniste voyageuse, « l'on sème partout des pensées d'Eugénie ». Et l'aubergiste de Rayssac, empressé autour de ces visiteuses de marque qui sont Mlle Duhamelet et sa compagne, l'aubergiste déclare, jovial : « C'est au moins que ces dames viennent pour Eugénie » ?...

Mais j'ai dessein et mission de vous dire ici quel morceau de choix, j'allais écrire de résistance, fut récemment offert à la pieuse avidité des guérinistes.

On pense bien que les « inédits », là comme ailleurs, mettent en branle les érudits, ou simplement les curieux. En 1911, déjà, le comte de Colleville nous avait donné ce « cahier » inconnu du *Journal* où nous apparaissait si intimement dévoilée la douloureuse histoire du mariage de Maurice. Et le malicieux André Beaunier nous montrait alors (dans ses charmants *Visages de Femmes)* une Eugénie excessive, un peu bien encombrante entre les jeunes époux. Depuis, voici que Mlle Duhamelet excuse Eugénie : on peut choisir. Aussi bien le goût des belles-sœurs l'une pour l'autre, la couleur de leurs sentiments réciproques, voilà choses dont le latin recommande sagement de ne point disputer. Les « inédits », cette fois, les *Lettres à Louise de Bayne*[1], nous restituent dans sa simplicité de tous les jours une Eugénie éprise d'amitié, directrice d'âme, épistolière au-dessus de tout. Quatre cent soixante et une pages, grand in-octavo, et serrées, et qui sont suivies de trois cent quatre-vingt-seize autres : les guériniens ou les guérinistes sont comblés.

1. *Œuvres d'Eugénie et de Maurice de Guérin* : *Eugénie de Guérin, Lettres à Louise de Bayne* (1830-1834 et 1835-1847), avec 6 gravures et fac-simile. — Textes inédits précédés d'une étude historique et littéraire et suivis d'une table analytique, par Emile Barthès (2 vol. in-8° de LXIII-461 et de XVI-396 pp. Albi et Paris, chez Gabalda, 1924 et 1925. Prix : 20 fr. le vol.). — Nous citons les *Lettres* d'après leur date et, pour celles que contient le second volume, en en faisant précéder la date du chiffre II.

Digitized by Google

***

Et d'abord à qui devons-nous ce rare présent ? Ces *Lettres*, qui appartenaient à la famille de Bayne, sont publiées, avec une introduction et d'innombrables notes, par M. l'abbé Emile Barthès qui n'est certes pas un novice en la matière. Les lecteurs du *Correspondant* se rappellent qu'il y publia des *Lettres inédites* de Maurice[1]. L'homme du monde le mieux qualifié pour décerner de tels brevets, M. Zyromski, le proclame « le plus averti des guériniens, avec Abel Lefranc[2] ». M. l'abbé Barthès s'est acquitté de sa tâche avec un zèle sans pareil, qui nous vaut mille éclaircissements, le plus minutieux commentaire au bas de chaque lettre. L'indulgence de notre cicerone est sans bornes. Que dis-je ! Elle est plus large encore que notre ignorance. Si Eugénie nous parle d'une « pie-grièche », bien vite M. Barthès nous souffle : « femme méchante », de peur que nous n'ayons pas compris. M^lle^ de Guérin, dans sa correspondance, ne parle pas toujours une langue très sûre. Elle emploie sans sourciller : « se rappeler *de*... »; solécisme, affirme notre guide, pour notre personnelle instruction. Et plus tard, si l'épistolière s'emporte en un beau mouvement cornélien : « Je vois, je sens, je crois... », — « réminiscence d'un vers de *Polyeucte* », note l'éditeur, inlassable. Dans son zèle, ne va-t-il pas à ranger le bon vieux féminin *courrière* parmi les « mots pittoresques *créés* par Eugénie » ?

Dans leur langage innocemment malicieux de jeunes filles, Louise et son amie parlent assez souvent d'une certaine *M^me^ Plutarque*, noble gaillacoise qui avait pris Pétrarque pour Plutarque. M. Barthès nous absout de bien davantage, lui, et prend tout un chacun pour *M^me^ Plutarque*.

En revanche, et j'ai hâte d'y venir, l'érudition guérinienne de M. Barthès est totale. Pas une allusion locale qui ne soit ici élucidée. La notice liminaire, plus de soixante pages, est le meilleur résumé qui soit sur les Guérin, le Cayla, les Bayne, Rayssac. Résumé n'est pas assez dire : une foule d'indications nouvelles y peuvent être puisées. La table analytique, à la fin du second volume, est un véritable dictionnaire guérinien. Louons donc avec gratitude M. l'abbé Barthès pour son labeur et son savoir. Grâce à lui, nous voici parés pour entreprendre la lecture de cette corres-

1. *Le Correspondant*, 10 juillet 1912.
2. V. *Maurice de Guérin*, p. 27, en note, et p. 168.

Digitized by Google

pondance, nous connaissons la destinataire, Mlle de Bayne.

Louise de Bayne, née le 20 mars 1812, a donc quelque sept années de moins qu'Eugénie. M. de Bayne, son père, auditeur au Conseil d'Etat, sous-préfet d'Albi, de Gaillac ensuite, se voit contraint d'abandonner ses fonctions administratives après la révolution de Juillet. Le voilà retiré dans sa gentilhommière de Rayssac. Rayssac, explique notre guide, « est un petit village perdu dans les hauts plateaux du Castrais et situé sur une espèce de promontoire que le Dadou, profondément encaissé, contourne aux trois-quarts ». De Rayssac au Cayla, les communications sont malaisées : excellentes conjonctures pour une correspondance amicale, dans un temps où l'on avait du temps. Comme Eugénie, Mlle de Bayne a perdu sa mère, plus vite encore, le jour même qu'elle fut baptisée. Quatre frères et sœurs entourent Louise; la correspondance retient surtout le nom de l'aînée, Pulchérie. Cette Mlle de Bayne-là, on l'appelle *Madame* et *la Comtesse* : elle a fait vœu de célibat et ses quatorze quartiers de noblesse lui ont permis de s'agréger aux chanoinesses de Munich, ce qui confère le titre.

Louise de Bayne, nous dit-on, était jusqu'ici passée un peu inaperçue dans le sillage des Guérin. L'abbé Barthès nous rappelle que M. Lefrane, M. Zyromski, certes, ne l'oublièrent point. Trébutien, jadis, publia quelques fragments de la correspondance, mais l'édition présente montre, justement, combien ils étaient courts, tronqués. Pourtant cette *Louise*, la notice de Sainte-Beuve la mentionnait déjà, citant ces phrases d'Eugénie à Maurice : « 19 mai [1839]. Une lettre de Louise, pleine d'intérêt pour toi; rien que cœur, esprit, charme, d'un bout à l'autre, façon de dire qui ne se dit nulle part que dans ces roches de Rayssac. La solitude fait cela; il y vient des idées qui ne ressemblent à rien du monde, inconnues, jolies comme des fleurs ou des mousses[1] ». L'on s'étonne un peu que nul n'ait songé, récemment, à cueillir ces phrases charmantes où, d'un coup, nous étaient présentées et la destinataire et la correspondance.

M. Edmond Pilon, dans ses *Portraits Français*, rappelait aussi, voilà plus de vingt ans, le premier amour de Maurice et cette « voix de Louise, la douce voix d'argent, *silver sweet sounding* », dont Maurice aimait tant le timbre. Et M. Pilon citait les vers élégiaques qu'admirait George Sand, ceux-là

1. *Lundis*, XII, 242-243 (3e édition Garnier).

Digitized by Google

même que le poète avait composés en 1832, après avoir vainement demandé la main de Louise :

> Ici, je viens pleurer sur la roche d'Onelle
> De mon premier amour l'illusion cruelle.
> . . . . . .
> Si vous passez ici, colombes passagères,
> Gardez-vous de ces eaux, les larmes sont amères.

Et M. l'abbé Lacoste nous avait offert plusieurs *Diversités extraites d'un cahier bleu*. Mais il n'en reste pas moins que la figure de Louise était peu dégagée, voire ne l'était pas du tout. M. Barthès nous la restitue enfin, les *Lettres* la montrent en pleine lumière. Et le tendre sentiment de Maurice nous est dévoilé, non sans tact. Là encore, de précieux inédits nous sont ouverts, par exemple, je crois bien, cette poésie du 2 septembre 1832 où Maurice, rougissant, déclare à M^lle^ *L. de B. :*

> Que votre volonté soit faite et non la mienne,
> Car il n'est rien en moi qui ne vous appartienne [1]...

Louise « redoutait la santé déjà ébranlée de Maurice et sa situation modeste », nous dit M. Barthès. « Il est vrai, ajoute-t-il, que le sentiment qu'elle avait éprouvé pour lui n'avait jamais été bien profond ».

M^lle^ de Bayne, nous ignorons son aspect physique. Il y a bien ce dessin à la plume, que l'on voit encore au Cayla, et qui est reproduit dans le second volume des *Lettres*. Mais il nous paraît bien morne et vide. Nous sommes tout heureux d'apprendre par Eugénie qu'il est peu ressemblant. (Lettre du 8 avril 1833.) Contentons-nous plutôt de ces traits évoqués par Eugénie : « Une tête vive, un visage ovale, un air malin ». Surtout retrouvons le visage moral de Louise au travers des *Lettres*. M^lle^ de Guérin avait certainement une amie digne d'elle. Mondaine, assurément, et nous le devinons sans peine dans la correspondance. L'austère Rayssac, qui remonte au XI^e^ siècle, malgré ses tilleuls et ses hêtres aimés de Maurice, « autant aller en Sibérie », gémissait Eugénie elle-même ! Adieu Gaillac, le *dansant* Gaillac [2], les jeux de la sous-préfecture, Gaillac où « l'on reçoit ». En 1832, fin de décembre, on sent bien qu'elle s'adresse à la Louise mondaine, l'amie du Cayla, débutant ainsi : « Je viens d'entendre un cri d'hiver, un couac de corbeau qui m'a fait l'effet d'un

1. *Lettres*... Introduction, p. XXXV.
2. « Les nouvelles de Gaillac sont *dansantes* ». (Lettre à L. de B..., 19 janvier 1834).

Digitized by Google

glaçon. C'est l'annonce des boues, pluies, neiges, tisons. Prenez courage, ma chère, voici le temps d'épreuve pour les solitaires, surtout pour ceux qui n'ont pas le cœur ermite. Que je les plains, ces pauvres prisonniers, mourant d'envie de s'échapper, de voir, d'entendre ce qui se passe dehors! Je ne leur connais qu'un remède : la résignation, et cette pensée : Dieu le veut ». Il y a toute une confession dans cette lettre du 28 mars 1833, adressée par Louise à Eugénie : « ... Il est si difficile, lorsque l'imagination est occupée si vivement, que le cœur n'en ressente pas quelque chose [...] Bonnes résolutions, piété, prières, tout s'envole avec les plaisirs [...] Moi, plus que personne, je dois être indulgente, car je sais ce qu'on fait avec la bride sur le col. Je l'ai eue quelquefois dans ma vie et puis vous dire qu'on prend bien vite le *grand galop*. [...] A présent que je suis à l'attache sur mes rochers, je suis tranquille, mais je ne réponds pas de moi, lorsque je redescendrai dans la plaine. On va plus vite dans les descentes que lorsqu'on monte ». — « Quel bazar que ma tête! dit-elle encore, plus tard (II, février 1836). Le saint, le profane, le doux, le sévère, la sensibilité, l'indifférence, tout s'y trouve réuni »...

Mais elle est « toujours la bonne et aimante Louise ». — « Il ne me faut pas autre chose pour être heureuse que le mot *aimer* », confie-t-elle tendrement à Eugénie, le 15 octobre 1834. Mondaine tout ingénument, le plaisir du bal lui vient tout droit à l'esprit comme exemple superlatif : « Une lettre du Cayla à Rayssac me fait autant de plaisir que m'en faisait un bal ou une soirée, lorsque j'étais dans le monde; davantage même, car la jouissance de vous lire ne me donne pas de remords » (10 juin 1833). « Je vois que le violon vous plaît plus que la chaire », rétorque Eugénie à une Louise qui demande des sermons (21 septembre 1833). Et la coupable s'en est expliqué avec une charmante franchise : « Priez, ma bonne Eugénie, pour que la piété s'empare de mon cœur, tout comme l'amitié s'en est emparée. Je serais bien près du ciel, si j'étais aussi bonne chrétienne que bonne amie [...] Le monde est dans mon cœur avec tous ses plaisirs avec plus d'empire que jamais. D'où peut venir cet attachement que j'ai pour lui » ? (10 juin 1833). La voici jalouse, d'ailleurs, si son amie fait mine d'avoir une autre confidente. D'où ces tendres reproches venus du Cayla : « Toujours des plaintes, ma très chère, toujours *les mêmes pleurs* [...] Ce petit cœur soupçonneux de Louise va toujours son train » (8 juillet 1833).

Digitized by Google

C'est que l'affection est très grande entre ces deux jeunes filles, un peu recluses, privées de mère toutes deux et qui se réfugient dans l'amitié. Louise écrit bien[1], elle a une jolie personnalité, le goût de la réflexion, le culte de la tendresse. Voici un court billet adressé au Cayla : « Tout jeudi, tout vendredi, tout samedi, j'étais dans une joyeuse espérance de vous embrasser, chère Eugénie. J'allais tous les soirs vous attendre et le dernier jour je poussais jusqu'à la voûte. Je m'assis sur le pont, toujours prête à vous sauter au cou, mais rien n'arriva que quelques troupeaux. La nuit arrivait et je revins tristement au château ». (Mai 1834).

Louise de Bayne ne devait pas vivre longtemps. Elle épousait en 1842 un gentilhomme gaillacois dont le nom revient souvent au cours de cette correspondance, M. de Tonnac-Villeneuve, « Max ». Parti pour l'Algérie comme d'autres Languedociens aventureux, Eugénie en écrivait, le 18 juillet 1833 : « Max fait très bien ses affaires, il compte être millionnaire dans peu, si le bon vent continue ». C'est à Blida qu'il emmena sa jeune femme. Il devait bientôt construire, près de la petite ville, ce « château de Tonnac » que tous les Blidéens connaissent, avec ses deux tourelles gaies, à mi-coteau sur la route du village de Dalmatie, au milieu de son joli jardin exubérant. Mais Louise mourut trop vite, le 15 février 1846.

***

Malgré le charme de ce frais visage, le grand attrait de la publication, la figure centrale, c'est évidemment Eugénie. Ici les guériniens retrouvent leur amie toute vive, dans son intimité, sa simplicité même. Mlle de Guérin écrit sans détours, sans précautions : à Louise elle raconte ses journées, de menus événements. « Il me vient une foule de choses !... Tout ce qui est en moi passe par la plume en vous écrivant, si peu je me gêne. C'est là le charme de la correspondance intime ; chaque lettre est un vide-cœur. » (12 novembre 1834). On sent avec quelle ardeur ces deux âmes se sont attachées l'une à l'autre. A la fin de 1834, presque cinq années après la première lettre, Eugénie commence ainsi : « J'ai reçu hier soir votre lettre de deuil et une autre qui est bien le plus joli morceau d'amitié qu'il soit possible

1. Au tome second des *Lettres*, M. Barthès a augmenté l'étendue et le nombre des citations empruntées à Louise. Nul ne s'en plaindra.

Digitized by Google

de lire. Il y a là de quoi vous enivrer de tendresse. Pourquoi m'aimez-vous ainsi, ma chère Louise, mon petit ange séducteur ? [...] Eh ! bien, donc, prenez, voilà mon cœur, mon âme, mes pensées, mes paroles, tout est à vous pour le moment ». Ou encore : « Tout vent qui souffle me tourne vers vous [...] C'est pour moi une si bonne fortune que de pouvoir vous envoyer quelques mots d'amitié, un souvenir, un rien, je ne sais quoi, ce qui me vient, un je vous aime » ! (12 mars 1833).

Plus tard (II, 22 novembre 1836), Eugénie aura toujours raison d'écrire : « Vous avez beaucoup vécu dans mon cœur... Nous ferons mentir le proverbe qui dit : Amitié de femmes passe vite. Je veux que la nôtre dure plus que nous, plus que notre vie ici-bas ».

C'est donc, avant tout, un joli et frais traité *De Amicitia*, tout blanc, qui nous est offert ici. Puis les guérinistes, disions-nous, surprennent ici l'existence ordinaire de Mlle Eugénie. Elle ne se plaint des menues occupations, ni que la vie soit *quotidienne*, comme gémissait Laforgue. La voici dans son Cayla. D'abord, le Cayla. Un château ? Non : « Certes, le Cayla n'est pas un paradis pour ceux qui ont vu autre chose. Moi, je l'aime beaucoup, c'est mon nid ». (6 juillet 1832). Un dessin de Mme M.-Th. Manesse-Lecœur, guérinienne spécialisée dans l'iconographie, nous montre le Cayla, côté terrasse, — cette terrasse où Maurice, puis Eugénie se feront traîner pour mourir doucement, jour à jour, devant les horizons familiers. Et le dessin complète cette image du Cayla, tracée par Raymond de Rivières, que M. Lefranc a mise dans son livre et dont Eugénie nous entretient déjà dans les *Lettres* (29 septembre 1832-20 février 1833). — « Ce grand désert du Cayla, nous avoue-t-elle, je puis vous assurer qu'il n'est guère bruyant ni joyeux. On se dit : il pleut, donne-moi le fil, allons au lit ». (29 novembre 1832). — Or, dès qu'elle s'en éloigne : « Il me tarde de revoir mon Cayla et de rentrer dans mon repos. » (20 février 1833). — « Tout peu beau qu'il soit, il est charmant pour moi ». (4 mai 1834). Et dans ce *grand désert* l'affection pousse librement : « Les plantes du Cayla ne sont pas égayantes, leur seule vertu, c'est l'aimante ». (1er juillet 1833).

Dans le manoir, voici la *chambrette* d'Eugénie. « La chambre de Mlle de Guérin, écrivait Lamartine, était un peu plus ornée que celle d'une servante ». Un peu moins ornée que celle d'une servante d'aujourd'hui, écrirait-on désormais...

Digitized by Google

Elle est demeurée pareille à elle-même. La voici, en hors-texte, dans les *Lettres* (une aquarelle de Mme Manesse-Lecœur, encore) : voilà les meubles simples, de noyer franc, le lit à grands rideaux, le carrelage campagnard. Au mur, le crucifix domine, comme dans l'âme de l'habitante. Et M. Barthès a grandement raison d'accompagner l'image de cette phrase empruntée au *Journal* : « Quand quelquefois tout s'agite et bruite en la maison et que j'entends cela du calme de ma chambrette, le contraste me fait délices; dans mon haut reclusoir, je sens quelque chose des stylites sur leur colonne ». La chambrette de Mlle de Guérin, c'est un des reposoirs de la vie spirituelle, dans notre France.

Pour orner ses murs, Eugénie choisit, écrit-elle à Louise (27 février 1834), des portraits de grands hommes que reproduit l'album de *la France catholique*. Et voici, du coup, quelques préférences dévoilées : « Fénelon, Vincent de Paul et François de Sales, Lamartine et Bossuet ». Choix prudent : « Lamennais sera dans le salon pour tout le monde : l'admire qui veut ou qui peut. Pour les autres, c'est plus sûr; c'est avec les siècles et le monde qu'on admire ». O sagace Eugénie !

Voici encore : « Mon cher *crambillou* (et c'est sa chambrette, en patois, vous l'avez deviné) où je viens toujours vous écrire, c'est mon paradis d'ici-bas; là sont toutes mes délices, vos lettres, mes livres de prières, *Sainte Thérèse*[1], Lamartine et un tout petit oiseau que j'ai encagé ce printemps. Ne me trouvez-vous pas heureuse et en possession de bien des charmes dans ce petit réduit ? Une chaise à côté de la mienne où je vous verrais assise compléterait le charmant ». (2 octobre 1834). Fait-il grand bruit au Cayla, c'est dans son reclusoir qu'elle s'enferme : « J'aime assez ce bruyant qui porte vie et distraction autour de nous. Mais je préfère encore le repos de ma chambrette, quand j'y viens pour penser à vous, ma chère Louise. Je suis alors dans les plaisirs du cœur, bien autrement aimables qu'aucun de ceux qui m'adviennent. » (3 novembre 1834). Et cette reprise du thème, le 21 septembre 1833 : « Me voici seule dans ma chambrette, avec le vent qui siffle et m'attriste, et votre souvenir qui m'égaie. C'est un charmant contre-ennui ».

Ces demoiselles « entrent les pommes », font du beurre, donnent leurs soins à de tendres tourterelles, travaillent de

1. Il s'agit de cette gravure de sainte Thérèse de Gérard, dont il est parlé déj à dans une lettre à Louise du 17 août 1834, gravure sur laquelle Maurice fit une poésie, et que l'on peut toujours voir au Cayla, dans la chambrette.

Digitized by Google

l'aiguille, tricotent. Eugénie « veille au pot », fait un « tour de cuisine », confectionne, aux grands jours, « un pâté bien truffé, bien historié. » (23 décembre 1833). Puis voici une besogne absorbante, quotidienne, celle-là : « Soigner les bêtes ». (23 novembre 1834). N'oublions pas les leçons données aux garçonnets du village, élèves en qui la science entre difficilement. Et les amies les appellent, génériquement, des *taïpas*, car *taïpas*, en languedocien, signifie : « Je ne sais pas ».

N'empêche qu'entre les jeunes filles, malgré tant de soins ménagers, les « nouvelles » du pays circulent. Il y a les méfaits de l'*esprit marieur* qui, déjà, associe Mlle d'Armagnac et Max de Tonnac, le futur époux de Louise. On rit un peu de cette bonne *Mme Plutarque*, nous le savons. On converse dans un petit langage chiffré, très « jeune fille » et dont chacune a le secret puéril. Ainsi Max est le *chevalier-montant* ou *Tancrède*. Et le chevalier paye sa dette aux amies : ne les va-t-il pas comparant à Oreste et Pylade! Mais il y a aussi le *chevalier brûle-raison*, qui est M. Brandouin du Puget, dit encore : *Brandouille*, poète dérisoire, un grand fol, n'est-ce pas, comme son surnom l'indique.

Le chapitre des chapeaux, est-il besoin de le dire, n'est pas oublié. Elisa d'Huteau, qui est justement Mme Plutarque, la voici « d'une mise qui fit de l'effet. Elle s'était quasi masquée d'un grand chapeau blanc écrasé d'un faisceau de plumes..., jupon jaune, corsage de satin bleu »... Et vous continuez, ô moqueuse Eugénie!

Par contre, voici Mimi de Guérin (la cadette, Marie), qui porte le chapeau de Mlle de Combettes : « Elle est coiffée à merveille avec une capote bleu de lin », et pour trente-cinq sous, ma chère... Heureux temps!

Eugénie affirme bien, modestement, qu'elle ne peut « ni faire une robe, ni faire des vers ». (11 février 1831). Mais elle badine, ou elle exagère. Louise est plus avisée, qui l'appelle un jour[1] : « Mon cher et bien aimé poète. » Plus tard, l'épistolière d'Andillac se décidera à écrire quelques *Enfantines*, à les soumettre, sous le nom transparent de *Mlle Duquéla*, au comte Xavier de Maistre. Ce qui est fort bien décrit par Mlle Duhamelet, dans son livre.

A Toulouse, jadis, Eugénie n'a-t-elle pas frémi de toucher au passage l'églantine d'or, suprême récompense aux jeux

1. V. les *Lettres* I, p. 246, n° 2 (sans date).

Digitized by Google

floraux ? L'épître du 6 mai 1830 nous murmure même, après récit de la scène : « Il faut l'avouer, ces moments sont bien doux pour l'auteur ». O Eugénie, un brin femme de lettres !

Et l'on parle aussi politique. Juillet 1830, les Trois glorieuses, cela éclate comme une bombe, dans ce légitimisme provincial. Mlle de Guérin n'y va pas par quatre chemins. Dès le 11 juillet, voici son conseil au roi : « C'est de faire un peu le Louis XIV et de rechercher le fouet dont il chassa une fois une assemblée de tapageurs. » Les Orléans, « quelle race »! Philippe, « l'abominable roi et parent », elle écrit son nom, par dérision, *philippe*, et l'envoie *ad patres* pour sa fête. (1er mai 1831). Parlez-nous, au moins, du « petit Henri chéri », qui est « destiné à quelque chose de grand »! (31 janvier 1831, 10 janvier 1832).

O Eugénie belliqueuse, votre amie est plus raisonnable. Et vous-même, plus tard, conclurez sagement : « Que sert de se casser la tête en politique ! » (23 octobre 1833).

Il y a, encore, la littérature. On lit beaucoup, au Cayla, à Rayssac. La préface aux *Mémoires d'Outre-Tombe* vient de paraître et ces demoiselles en expriment leur sentiment. « Le poète s'encense joliment », prononce Louise, un peu railleuse. Mais Eugénie : « Cette préface de M. de Chateaubriand peut se mettre en tête de son histoire aussi bien qu'à la fin. On le retrouve là tout entier, avec son âme grande, soucieuse. Cet homme ne doit pas être heureux. Sa physionomie, du moins, porte l'empreinte d'une mélancolie profonde qui, comme l'a dit quelqu'un, semble être l'âme de son génie. » (15 mai 1834). O romantique raisonneuse, comment distingueriez-vous mélancolie et génie ?

Voici d'autres « lectures » du Cayla : Lamartine, *Notre-Dame de Paris* (« Il y a des génies qui semblent s'être voués moitié à Dieu, moitié au diable »), *les Fiancés* de Manzoni, M. de Barante, S. Pellico, et aussi les ouvrages « bien écrits, bien intéressants » de M. Prevôt, vicomte d'Arlincourt...

Sainte-Beuve, lui, n'est pas du goût de Louise. Mais son amie : « Pour moi, je l'aime fort. » Elle ne se doute pas, certes, l'humble épistolière du Cayla, qu'un jour, dans vingt-trois ans, le grand critique la célébrera elle-même, un *Lundi* [1].

Les amies parlent volontiers de leurs directeurs spirituels. Le bon M. Bories, curé de Cahuzac et confesseur d'Eugénie, revient souvent sous sa plume. « La moitié de l'esprit de

1. Au vrai, ce *Lundi* est un samedi (9 février 1856). Mais on sait que toutes les études sont réunies sous le titre célèbre : *Causeries du lundi*.

Digitized by Google

l'Eglise est sous cette soutane, il en a pour mille », dit-elle, admirative, le 22 juillet 1832. M. Bories, c'est le *Massillon de la Vère!* (II, 15 avril 1836). Un bon confesseur, un « débrouilleur », voilà le grand souci de ces demoiselles. Il faut un « père pacifique », qui n'effraie pas trop, qui pratique une piété fénelonienne. Surtout défiez-vous des « pères *opium* », lesquels endorment leur auditoire.

Le « débrouilleur » de Louise, c'est Eugénie. Et la voici, vraiment, dans ce rôle de directrice d'âme, pour lequel elle est née. La lettre du 1er juillet 1833 nous la montre à l'œuvre, car la châtelaine de Rayssac requérait « des prières et des conseils ». — « L'amitié priante et aimante est tout un pour moi ». Mlle de Guérin, en effet, ne saurait mieux aimer autrement qu'en Dieu. « Il vous en coûte, poursuit-elle, mais Dieu est là pour vous aider, quand vous vous mettrez à l'œuvre ». Tout est juste, mesuré, dans ses conseils : que Louise ne se décourage pas, il y a la grâce. D'autre part : « Vous voudriez une dévotion toute faite, vous trouver sainte tout à coup sans y rien faire, ce n'est pas ainsi qu'on se sauve. On ne naît pas sainte, ma chère, on le devient un peu chaque jour, comme on devient musicien ou autre chose, en étudiant et travaillant toute sa vie ». — Et, derechef, le 1er décembre 1835 : « Croyez-vous que les plus grands saints n'aient pas éprouvé ces dégoûts et qu'ils aillent à Dieu à tire d'ailes » ? Sage et pieuse Eugénie, ferme et douce tout ensemble, qui savez ce que peut l'effort de chaque jour! Et comme la Philothée connaît bien sa directrice : « Fénelon n'aurait pas mieux dit. Vous avez un don du ciel, c'est celui de toucher les cœurs [...]. Je suis toujours tentée de croire que c'est la grâce qui m'arrive par vos lettres et que le bon Dieu se sert de mon amie pour ma conversion [...]. Eh ! bien, ma chère, prêchez, votre auditeur est toute oreille et tout cœur ».

Chez Eugénie, l'enseignement moral se dégage, sans effort, de toute réflexion. Voici un tableau automnal, du 23 octobre 1833... « Un coup de vent déshabilla tout à coup nos peupliers »... Mais ce *coup de vent*, voici ce qu'il porte à l'adresse de la pénitente : « Quand on pense qu'il tombe plus de morts que de feuilles, que nous allons chaque jour où ils sont, et si vite qu'on est emporté même sans s'en apercevoir, on se sent grandement détaché du monde et tout ce qui s'y passe ».

Eugénie s'est vraiment donnée à son amie ; la correspon-

Digitized by Google

dance est l'expression de ses dons qu'elle révèle elle-même dans une lettre du 1er mai 1833. Une petite filleule est née à M. de Guérin, et que l'on nomme Eugénie : « On a voulu lui donner mon nom, disant qu'il lui porterait bonheur. Si on voulait dire tendresse, amitié, dévouement, et tout ce qui vient du cœur, on ne se tromperait pas, mais pour le reste » !...

Tout ce qui vient du cœur... Vous vous connaissez bien, Eugénie.

Et Maurice, direz-vous ? Ici nous devons distinguer : dans le premier volume, et même, plus généralement, jusqu'à la terrible année 1839, certes il est question de Maurice, mais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Il y avait bien à cela quelque raison délicate, puisque Maurice aima Louise et qu'il fut, par elle, refusé poliment. Eugénie s'en tire en femme, en sœur, en épistolière. Et pourtant, dira-t-elle avec une pudeur exquise : « C'était nouveau pour moi, ce manège de ruse d'amour[1] ».

Mais il y a plus. Le cœur passionnément tendre d'Eugénie a aimé Louise profondément, pour elle-même. C'est sous le signe de l'amitié que sont nées ces pages, beaucoup plus que celles à Marie de Maistre, beaucoup plus que celles à Barbey.

On y prendra, naturellement, d'autant plus de plaisir qu'on est guérinien davantage. Si l'on n'a point cette qualité, il faut d'abord s'en excuser, puis confesser que ces gros volumes paraissent un peu bien longs, malgré tant de passages où l'on respire « le charmant », comme eût dit Eugénie. Mais à Mlle de Guérin ne doit-on pas toute la vérité ? Oh ! cette écriture fine, qui court, qui court, sur le « fac-simile » et remplit tant de pages avec si peu de matière, parfois ! *Deux mots* pour elle (I, p. 116), c'est aussi bien quelque cinquante-quatre lignes ! Qu'elle dise « adieu » au bas d'un feuillet, d'aventure, cela se termine tout au bout du suivant : « Adieu, ma chère, ça pourrait finir par n'être que du badinage [...]. Il y a trop longtemps qu'on m'écoute pour oser parler encore ». (17 mars 1831). O bavarde Eugénie, combien nous sommes de votre avis, cette fois !

Il y a ce que M. Beaunier appelle si bien « la terrible redondance de son style ». Et nous pensons souvent à M. Beaunier, davantage qu'à M. Lefranc, annonçant « un émerveillement », à propos de la correspondance. Oh ! ces guériniens !

Puis cette Eugénie tranquille, babillarde, campagnarde,

1. *Journal*, 12 septembre 1838.

Digitized by Google

plus éloignée de Maurice, ne nous déroute-t-elle pas un tantinet ? Que devient la réflexion de Sainte-Beuve : « Les deux destinées, celles du frère et de la sœur, sont si étroitement liées qu'il faut revenir à l'un quand on a à parler de l'autre, car elle ne nous entretiendra que de lui[1] ». Que devient cette *puissance infinie de souffrir* qui, par deux fois, au début du livre de M. Zyromski[2], apparaît comme l'essence même de ce cœur ? On a souvent comparé Eugénie à Lucile de Chateaubriand, depuis Sainte-Beuve encore. Voit-on Lucile heureuse, un peu pensionnaire, écrivant de menus volumes à une amie ? Sans doute, ici, est-ce la vraie Eugénie, l'Eugénie de ces années paisibles. Mais le lecteur a de ces exigences, ou de ces cruautés.

Voici ce que j'ai voulu avouer, pour ne rien taire. Par où l'on voit trop que je préfère l'admirable *Journal*, estimant que la souffrance, l'intense repliement sur soi conviennent mieux à Eugénie écrivain. Or, — et c'est à quoi je voulais venir, parlant plus haut de Maurice, — la fin de cette correspondance appartient précisément à la veine du *Journal*. Mlle de Guérin, dans ces mois sombres, ne connaît que trop cette détresse d'où jaillit sa meilleure inspiration. De toutes parts se lèvent les images funèbres. C'est la mort de Marie de la Morvonnais, la mort d'une grand-mère et celle d'amis chers, Laure de Boisset, M. de Cossigny, M. de Paulo, de M. de Roquefeuil, le bon cousin, et de M. de Bayne, le père de Louise, tous noms qui nous étaient devenus familiers, à lire ces lettres. Dans sa vie religieuse même, Eugénie est frappée. M. Bories, son confesseur, son *mène-au-ciel*, dont elle-même disait, parlant de lui : « Dieu m'a trop bien pourvue » (II, 16 mai 1835), voici qu'il faut lui dire adieu et, dans son désarroi, la demoiselle du Cayla envoie cette plainte à Rayssac : « Je vous écris la perte la plus grande que mon âme puisse faire » (II, 16 juillet 1836).

Tout ceci, encore, n'est que prélude à la blessure sans guérison : Maurice est parvenu au Cayla, malade. Hélas ! il a fallu abandonner l'espoir de retrouver, alerte et joyeux, l'en-

1. *Op. cit.*, pp. 231-232. — Peut-être est-il ici trop question de Sainte-Beuve. Je ne sais ce que l'orthodoxie guérinienne pense de sa notice. J'avoue qu'elle me paraît être une des belles choses qu'on peut lire sur notre auteur, et même une belle chose tout court. Sainte-Beuve y a prouvé, croyons-nous, ce *goût des intérieurs* qui n'est pas simplement « le goût du coin du feu, mais des intimités, mais des âmes ». Comme cette remarque bremondienne (*Pour le Romantisme*, p. 211) éclaire singulièrement l'article sur Eugénie !

2. *Eugénie de Guérin*, pp. 4, 11.

Digitized by Google

fant prodigue. Alors, le 4 septembre 1837, la sœur douloureuse écrit à l'amie : « Louise, quel malheur que nous ayons des montagnes ! C'est à présent que j'aurais besoin de vous voir, de vous dire mes chagrins de sœur. Ce pauvre Maurice, mon Dieu, qu'il maigrit, qu'il se défait, qu'il meurt, ce me semble » !

Quelque répit, avant la tempête : Maurice, fiancé avec Caroline de Gervain, Caro, la petite Indienne. Eugénie reprend goût à vivre. Ne va-t-elle pas à laisser réformer sa toilette par la jeune Caro[1] ? Mais le rayon de soleil s'évanouit vite. A Paris, Eugénie expérimente cruellement cet avis de l'*Imitation* : « La croix vous suivra partout ». (II, 13 avril 1839). Les coups redoublent, les accents angoissés se pressent, comme les sons d'un glas : « Je crois mon frère perdu. Cette pensée désolante me met dans des accablements que je ne dis qu'à Dieu et qu'à vous ». (II, mai 1839). Puis c'est l'écroulement, la mort de Maurice. Le 12 août : « Lui et moi, c'était deux yeux du même front [...] De ce mariage si brillant, si bruitant, si étonnant, il ne reste qu'une tombe. O néant des choses humaines, prompte rapidité de la mort sur des ailes de fêtes » !... Eh ! que lisions-nous tout à l'heure, imaginant la correspondance d'une aimable pensionnaire ? Cette fois, c'est bien Eugénie de Guérin, dévorée de tristesse et qui dans chaque phrase met chaque battement de son cœur. On dirait que ce grand choc rompt toute écorce : « Oh ! ces huit mois m'ont plus instruite que toute ma vie au Cayla ». (II, 27 août 1839). « Que de regrets, de souvenirs, de douleurs me viennent à torrents ! [...] Voir s'abîmer ce qu'on aime, sur quoi on s'appuyait, et rester debout est effroyablement douloureux, c'est comme un naufragé resté seul sur la mer [...] Je vous écris ceci de ma chambrette, cette chambrette bien aimée devenue *caveau* par les souvenirs et choses qu'elle renferme ». (II, 4 septembre 1839). Comme elle est à Maurice, toute à Maurice, désormais ! « Je n'ai qu'à penser à lui, quand vient le rire, et il s'en va ». (II, 21 novembre 1839).

Cette douleur pure, grande et simple, et dont il faut dire qu'elle est proprement guérinienne, on en trouve l'écho répété aux meilleures pages du dernier volume : « Qu'avons-nous à voir sur la terre ? Des tristesses, des larmes, des tombeaux ». (II, 18 juillet 1835)... « Bientôt, on se trouve seul, isolé, parmi ceux qui viennent, comme ces feuilles d'une

1. V. II, 17 octobre 1837.

Digitized by Google

autre année qui tiennent encore à l'arbre, quand celles du printemps arrivent ». (II, 4 avril 1837). Comme les feuilles, aussi, d'un douloureux automne, les pensées d'Eugénie s'égrènent. Celle-ci, encore, ce soupir de fin d'année, après l'effondrement de l'amitié, la rupture avec Henriette-Marie de Maistre : « Ainsi s'éteignent et les vies et les relations, et ce monde n'est, après tout, qu'un grand mortuaire ». (II, 31 décembre 1841).

Sa détresse, Eugénie l'offre à Dieu. Peu à peu, son désespoir humain se sublime. Lorsque Louise mourra, c'est une âme déjà dans le ciel plus qu'à moitié qui s'exprime : « Eh ! mon Dieu, qu'y faisons-nous [sur la terre] ? Nous y demeurons pour prier et souffrir, pour demander le ciel pour nous-mêmes et pour nos amis [...]. Ma chère Pulchérie, vous avez votre sœur où j'ai mon frère. Prions pour eux ». (II, 25 février 1846). Plus qu'à rejoindre Louise et Maurice même, Eugénie de Guérin s'apprête à rejoindre Dieu. Ce qui advient quelque deux ans plus tard.

Ainsi, au terme de cette correspondance, apparaît enfin la muse ardente et grave, romantique et si franche, si spontanée tout ensemble qui est celle de Mlle de Guérin. *Au terme de cette correspondance*, écrivons-nous; mais auparavant même est-il bien sûr qu'elle ne se laisse pas entrevoir ? Dès le premier volume, ne devine-t-on point ce sombre attrait de la souffrance, ce *ronge-cœur*, ainsi qu'elle dit elle-même ? Alors faut-il, en vérité, songer obstinément à la critique ? Ces lettres, elles éveilleront de longs, de pieux échos, au fond de nos demeures provinciales, dans ces calmes retraites où l'on sait lire encore lentement, où l'on peut toujours, qui sait, correspondre ainsi que firent Eugénie de Guérin, Louise de Bayne.

Puis il y a autre chose que le style ou que nos préférences. Nous entendons la « douce voix d'argent » chère à Maurice, qui s'élève de Rayssac, tendrement persuasive : *Vous avez un don du ciel, c'est celui de toucher les cœurs!*

O miséricordieuse Eugénie, de votre visage, c'est bien ce trait-là que nous retenons.

André GEORGE.

Digitized by Google

C'EST VOTRE HISTOIRE

I

L'automobile, qui, depuis un instant, roulait sur un plateau, se trouva tout d'un coup au sommet de la côte. Calixte, assis auprès du chauffeur, se retourna vivement :

— Maman, regardez, c'est joliment plus beau que Morgat !

D'un signe de tête, Mme Antréville approuva.

La pente dévalait rapide et rectiligne, sa pâleur sablonneuse tranchait le paysage en deux. A droite, une coupe d'indigo : le petit port se massait, adossé à la dune qui l'abrite des vents de noroît ; à gauche, une large baie, le cirque dressé des falaises, la griffe de la Pointe des Pois s'abattant formidable sur l'Ouest immense et miroitant. Juste en face, et loin, de l'autre côté de la vallée, se haussant à mesure que l'automobile s'enfonçait, quelques maisons, posées sur le socle de la dune, bordaient le ciel à contre-jour. L'une d'elles, au milieu, toute petite et sans doute percée suivant le même axe par deux fenêtres assez larges, était traversée par la lumière du couchant ; on apercevait ce rayon comme un phare entre l'opacité des murs. Et tout autour de l'horizon, — au delà du port que ferme sa jetée, à droite, à gauche et devant et en arrière aussi, entre les doigts écartés des caps, — partout la mer brillait d'une couleur tendre, argentée par les rubans des courants, toute différente du flot épais, vraiment méditerranéen, qui léchait le quai Gustave-Toudouze et faisait danser la flottille de pêche entre la Tour Dorée et la grève de Trez-Rouz.

L'automobile glissait ; Saturnin, le chauffeur, négligea le raccourci de Ker-Groaz qui fait figure de casse-cou ; il fila devant l'église, traversa la place et se trouva sur le quai. La marée haute s'y heurtait à petits clapotis chantants.

Saturnin avait ralenti et il stoppa devant une maison à un seul étage dont le toit d'ardoise s'allonge, percé de fenêtres mansardées.

Digitized by Google

Au-dessus du trottoir, une tente se déployait, abritant quelques tables et des chaises de fer; la porte arrondie ressemblait à celles des anciennes boutiques du bourg, une moitié pouvant servir de montre, l'autre moitié s'ouvrant pour le passage. En lettres peintes, l'enseigne s'étalait sur la façade : *Hôtel de la mer, Veuve Le Hur.*

Calixte avait déjà sauté à terre.

— Alors c'est ici ? demanda Charles Antréville.

Il toisait la terrasse où des groupes de touristes, béatement, sirotaient quelque apéritif tout en suivant des yeux le mouvement des barques de pêche.

— C'est ici, fit Didier Cubzac.

Se tournant vers Mme Antréville, le jeune homme ajouta :

— Que dites-vous de cette rusticité ? Est-ce assez avenant ?

Charles haussa les épaules; la réflexion du « critique d'art », comme il appelait ironiquement Cubzac, ne lui masquait pas l'épaisseur des verres, ni l'étain des cuillers désargentées, ni les mouches qui paissaient à même le sucre.

Christine Antréville répondit :

— C'est amusant.

Cubzac n'en demandait pas plus. Il avait pris l'habitude de parcourir avec Mme Antréville les expositions et les musées, provoquant son approbation, appuyant son jugement sur le sien : il ne goûtait pleinement que ce dont elle jouissait avec lui. Charles Antréville regardait la route :

— Comme toujours les Hottières sont en retard !

— Ils ont passé par Quimper, dit Calixte, ces dames se sont arrêtées dans toutes les boutiques.

Cubzac désignait le port; les ancres tombaient avec un bruit de ferraille; vêtus de toile tannée, des hommes carguaient les voiles; le miroitement, les reflets, le grincement des poulies, le bleu du jour, l'ocre qui balafre les falaises composaient un tableau luisant, renouvelé, grouillant de vie. Mme Antréville n'y résista point :

— Attendons les autres pour nous installer, dit-elle. Et, laissant son mari donner ses ordres au chauffeur, abandonnant ses bagages aux mains d'une petite servante, elle passa son bras sous celui de son fils.

Cubzac les conduisait : le quai était éclaboussé par l'embrun d'une haute marée; plus loin, sur la jetée, un chantier de construction dressait, à grands coups de marteau, la forme embryonnaire d'une carène; on aurait dit d'un monstre couché sur le dos, ouvrant comme un berceau le squelette ajouré de ses côtes. Pressant légèrement le bras de Calixte :

Digitized by Google

— Ça va ? dit Mme Antréville avec sollicitude.

— Très bien ! fit le jeune homme.

Le fils était déjà plus grand que la mère ; sans qu'ils se ressemblassent, une sensibilité de même ordre se devinait en eux.

— Les Hottières vont arriver, reprit Calixte poursuivant une pensée, serons-nous obligés de suivre toutes leurs promenades?

— Non, répondit Christine, chacun prendra sa liberté.

Cubzac approuva d'un signe ; depuis longtemps son opinion était faite ; Léa des Hottières et Sidonie Lagrange, les deux sœurs, ne l'attiraient point, il « se sentait leur déplaire » ; avec Sallanches il n'avait pas deux idées communes ; seul Legrand des Hottières, l'associé d'Antréville, le laissait en confiance malgré sa froideur.

Les trois promeneurs revenaient sur leurs pas. Sur le quai, une automobile de luxe se rangeait à côté de la leur que Saturnin n'avait pas encore garée.

Grande émotion à l'hôtel de la Mer ; les servantes s'ébrouent ; la plus mûre, Eugénie, crie à travers la salle :

— Mam'zelle Maryvône, y a maintenant deux autos !

Et d'un autre côté :

— Dépêche-toi, Soazic, va aider « ceux-là » à descendre, tu vois bien que moi je sers les clients, débrouille-toi aussi donc !

Dans la cuisine fumeuse, Maryvône Le Hur tourne une sauce qu'elle ne veut pas lâcher, elle s'agite, lève sa spatule :

—Va toi-même, Eugénie, envoie Soazic ! Va, Doué Seigneur[1] !..

Sans se presser, Soazic, mal coiffée, passant sous son nez un mouchoir grisâtre, avance deux mains sales vers les sacs élégants, les cartons à fleurs et les écharpes blanches.

Mme des Hottières et Mme Lagrange sont debout dans leur voiture, elles s'interpellent. M. Legrand des Hottières, posément, reçoit Pouf, le bull, et passe à son collier la bélière nickelée de l'esclavage. Mme Lagrange, à laquelle Ludovic Sallanches tend une main empressée, se débarrasse d'un épais manteau ; elle en sort éclatante comme une pomme pas mûre.

Soazic, chargée de cartons, est entrée dans la salle :

— Mais venez donc, que je vous dis, Mam'zelle Maryvône, ceux-là, « c'est de la haute ! »

Congestionnée par le fourneau, Mlle Le Hur paraît enfin, sa face ronde épanouie :

— Bonsoir, messieurs et dames, entrez donc, s'il vous plaît.

M. des Hottières, ajustant son monocle, s'arrête devant les Cottet qui décorent la salle, il découvre un Vaillant, un Maufra, un Sauvaige. Antréville a rejoint les arrivants :

1. Mon Dieu Seigneur.

Digitized by Google

— Avez-vous fait bonne route ?

C'est Sallanches qui répond :

— Oui, mais ces dames n'ont pas goûté.

Et, se tournant vers les deux sœurs :

— Il est un peu tard pour la tasse d'eau chaude; un verre de Porto ?

— Entendu ! répond Mme Lagrange qui affecte une allure garçonnière. Elle s'installe.

Léa des Hottières hésite; la table, trop rapidement essuyée, est gluante d'un sirop récent; l'élégante personne la désigne du doigt à Mlle Le Hur, ses sourcils se haussent, dédaigneux, leur ligne foncée contraste avec les boucles blondes que le feutre laisse apercevoir.

Mme Antréville et Cubzac reviennent sans hâte; ils prennent place à leur tour, conviés par Sallanches.

— Calixte ! où a donc passé Calixte ?

Le jeune homme est sur la cale auprès de Mlle Le Hur; tous deux regardent les grosses bêtes visqueuses que les pêcheurs jettent à leurs pieds.

— Eh ! tonton Laumic, choisis-moi trois belles raies ! et puis, dis donc, demain, tu penseras aux langoustes !

— Combien qu'i vous en faut ?

— Une douzaine.

A voix plus basse, l'hôtelière ajoute :

— Des « faibles »...

— Je t'enverrai ce que j'en aurai.

— Calixte ! Calixte ! appelle Mme Antréville.

Le jeune homme rejoint Christine :

— Ce petit port est merveilleux ! dit-il. Nous allons y séjourner, n'est-ce pas, maman ?

Les verres sont vides, Mme des Hottières questionne :

— Et les chambres ? Sur quoi allons-nous tomber ? Nous ne pouvons tout de même pas habiter cette masure ?

Un doigt dans le nez, Soazic entend le propos et la gamine s'approche d'Eugénie :

— Si quelquefois qu'ils s'en allaient, fait-elle à mi-voix, ça serait malheureux tout de même, du si beau monde !

— Cours donc avertir Mme Le Hur, ça vaudra mieux.

Une vieille femme entre par la porte de la cour : coiffée selon l'ancienne mode du pays, ses tempes prennent, sous le reflet bleuâtre de la mousseline, une délicatesse d'ivoire; quelques cheveux blancs y ondulent, souples encore. Un nez mince, une bouche fine, des yeux de noisette. Mme Le Hur ressemble à un portrait de donatrice dessiné par un primitif.

Digitized by Google

— Soazic, dit-elle, si ces dames veulent se rendre dans leurs appartements, conduis-les jusqu'à l'annexe. Et ces messieurs ? Combien de chambres en tout ?

— Dites donc, Cubzac, fait Antréville, c'est vous qui nous avez traînés jusqu'ici, servez-nous de fourrier.

— Avec plaisir, répond le jeune homme.

Et pour parler à la vieille Bretonne, dont la dignité le ravit, le « critique d'art » se lève, respectueusement.

***

— Sept heures ? certainement non, je ne dînerai pas à sept heures ! Que ferions-nous de la soirée dans ce pays-ci ? Avertissez-les, dites-leur de dresser le couvert pour huit heures et quart, c'est tout ce que je puis accorder aux mœurs locales.

— Bien, bien..., fait des Hottières indifférent.

— Du reste, Sido n'est pas plus prête que moi.

— C'est possible, mais Mme Antréville est descendue.

— Oh ! Christine...

Léa des Hottières soulève légèrement ses belles épaules :

— Christine court les falaises et s'extasie sur les couchers de soleil.

— Elle sort avec Calixte.

— Calixte n'occupe pas sa mère autant que vous affectez de le croire, il sert de prétexte aux promenades avec Cubzac.

M. des Hottières professe des idées arrêtées sur la malveillance des femmes, l'insinuation venimeuse de la sienne ne le touche pas, il sifflote devant le carré d'azur de la fenêtre où s'inscrivent l'eau et le ciel séparés horizontalement par les roches dorées de Quélern.

Epousseté par une brosse soyeuse, le visage de Mme des Hottières est maintenant à point ; la belle personne se permet un rire léger, juste assez pour faire jouer la peau aux angles des paupières et des lèvres.

— Le « critique d'art », poursuit-elle, c'est une romance que ce garçon là ! il m'ennuierait bien !... après tout, c'est leur affaire.

— A tout à l'heure, répond des Hottières, je vais à l'hôtel pour retarder le dîner.

Peu après il a rejoint Eugénie :

— Pas avant huit heures et quart, le dîner ; ayez soin du couvert, ces dames y tiennent beaucoup.

— C'est ça qui va être embêtant, constate Soazic, faire manger ceux-là après tous les autres, on peut pourtant pas leur donner les restes ?

Digitized by Google

— Mais va donc, bavarde ! intervient Eugénie, cherche une belle nappe et plie les serviettes en éventail.

En un quart d'heure, la table est prête ! Entre deux carafes, Mme Le Hur a placé un vase de verre bleu plein de reines-marguerites violettes et roses ; une grosse lampe à pétrole éclaire le couvert, car le crépuscule descend ; les chaloupes attardées carguent des voiles de velours noir.

Les huit convives prennent place ; Ludovic Sallanches entre Mmes Lagrange et des Hottières, Didier auprès de Mme Antréville. Calixte s'empare du menu dont il fait la lecture, Sallanches s'excuse auprès de ses voisines :

— Nous ne nous sommes pas résignés à enfiler nos smokings.

— On vous met à l'amende, répond Mme Lagrange, ça vaut une bouteille de Moët !

— Eh ! bien, tout de suite ! Hé ! petite fille, une bouteille suivie de quelques autres ! Enlevez ces vagues boissons, apportez des coupes, nous dînerons au Champagne.

Le vin mousse, la gaîté s'établit.

Le corsage de Mme des Hottières accuse des épaules parfaites, son cou est long, son profil aquilin. Depuis qu'elle a été confondue avec Martine Havel, de la Comédie Française, elle accentue de son mieux une ressemblance flatteuse pour sa coquetterie. Un collier dont l'orient rosit, des perles semblables vissées à ses oreilles, une autre à sa main gauche, si grosse qu'elle ne peut trouver place sous un gant ; aucune spontanéité dans ce visage de composition.

Un compliment de Sallanches est cependant bien accueilli, mais Sidonie Lagrange s'applique à occuper son voisin ; elle a échangé sa robe verte contre un crêpe de Chine citron favorable à ses bandeaux noirs, elle est plus maigre que sa sœur, plus jeune un peu, elle ouvre démesurément les yeux à toute occasion ; ses dents, un peu avançantes, mais belles, ont, dit-on, croqué presque totalement la fortune de son mari défunt. Sallanches, — le Sallanches des grandes savonneries de Marseille, — serait un successeur appréciable.

Sous prétexte d'attraper une reine-marguerite, Mme Lagrange attarde son bras parfumé sous le nez de son voisin qui l'effleure de ses lèvres.

— Dites donc, Sallanches, est-ce le Champagne ?

Ludovic prend un air hypocritement contrit :

— Madame, il ne faut pas tenter les pauvres !

Antréville boit gaillardement, ce gros garçon solide prend de la vie les agréments faciles. Pour n'être point en reste avec Sallanches, il réclame cette eau-de-vie de 1845 dont

Digitized by Google

Eugénie, habile, lui a vanté la trouvaille sous un escalier de cave que l'on avait muré.

Ces dames parlent de toilette, Mme Antréville a déjà parcouru Camaret :

— Une grosse toile, on en peut faire des robes, j'ai demandé le prix dans la boutique, c'est pour rien.

— Christine possède un flair spécial pour les occasions, déclare Sidonie Lagrange.

Mme des Hottières n'est pas convaincue :

— C'est de la toile à draps.

— Pourquoi des occasions ? intervient Antréville. Achète une jolie chose, si le cœur t'en dit, et non pas des horreurs pareilles.

Les ongles aigus de la belle Léa miroitent sur la nappe, elle insinue :

— Votre femme aime à fureter, elle a cela dans le sang.

Du coup, Antréville surenchérit.

— Laisse les soldes aux madames sans le sou qui n'ont pour se nipper que du fil blanc et de l'ingéniosité, je ne souffre pas les femmes attifées comme des trottins !

Christine se redresse :

— Ai-je l'air d'une midinette ?

— Oh ! Madame !... s'exclame Cubzac.

Calixte prend la main de sa mère et l'embrasse avec une vivacité enfantine. Léa réprime son ironie :

— Vous êtes encadrée par des admirateurs !

Après un temps, elle ajoute :

— Ils expriment le sentiment général.

Christine a envie de hausser les épaules.

Le repas est terminé, Sido se penche vers Sallanches :

— Qu'allons-nous faire ? Il n'est pas neuf heures et demie.

On se lève, Sallanches pose une écharpe sur les épaules de Sido qui se retourne brusquement :

— Merci, homme courtois !

Elle lui crie cela de tout près, en plein visage, avec une gaminerie provocante et préparée. Mme des Hottières se laisse également envelopper, mais son regard, qui consent à s'abaisser, son regard seul remercie Ludovic Sallanches.

Antréville et des Hottières se dirigent vers le Notic, le reste de la bande les suit, sans projet arrêté.

— Didier manque d'entrain, ce soir, remarque Calixte.

— Mais non, mais non...

Et Mme des Hottières, d'une voix mince :

— Il attend le clair de lune.

— Madame, vous ne croyez pas si bien dire !

Digitized by Google

Au-dessus des falaises de Trez-Rouz, une lumière rose teinte l'atmosphère, la lune monte, énorme, couleur d'abricot, tel un fruit humide et gonflé; un filet d'argent s'allonge sur le port : les chaloupes, en ombres chinoises, y dessinent des mâtures penchées et le renflement de quilles robustes dont le talon repose sur la vase, le bas de l'eau étant à dix heures.

Instinctivement, Christine, Didier et Calixte se laissent distancer. Ils s'arrêtent, retenus par l'heure incomparable, muets tous trois. L'enfant parce que cette beauté comble momentanément les désirs d'une nature sensible et enthousiaste, Didier parce que la nuit d'été s'appuie à la fois sur le cœur de Christine et sur le sien.

***

La jetée se termine en forme de spatule : un terre-plein supporte la Tour Dorée, — château de brique construit par Vauban, — et la petite chapelle de Roc'hamadour, elle aussi guerrière, puisque sa flèche fut emportée par un boulet anglais, en 1684, pendant la bataille de Camaret.

Calixte s'avance d'un pas souple, il est vêtu de flanelle blanche, ses cheveux, au soleil, brillent d'un or enfantin.

L'heure est matinale, les promeneurs peu nombreux; Calixte cependant rencontre Saturnin, lequel, chargé de ficelles et d'hameçons, prépare des lignes qu'il enroule soigneusement sur des morceaux de liège.

Antréville a donné congé à son chauffeur et Saturnin, qui a fait son service dans la flotte, en profite pour s'offrir une partie de pêche. Calixte l'arrête :

— Où irez-vous pêcher, Saturnin ?

— Je ne sais pas trop, la mer descend, je vais tâcher de trouver un youyou pour me conduire du côté du Gouin.

— Quels sont ces bateaux mouillés auprès de la cale?

— Des dundees, Monsieur Calixte.

Tous deux s'approchent et questionnent les marins.

L'*Odette* rapporte la langouste verte du Sénégal, le *Neptune*, la langouste rouge des Açores; les bêtes ont froid, on en a perdu beaucoup en cours de route, elles mourront dans les viviers aux premières fraîcheurs de l'automne.

Les marins attendent la douane, mais tout à coup, interpellant le plus éloigné :

— Je crois bien que je ne me trompe pas, hé ! Jérôme Le Goff !

Un homme se retourne, la face tannée, vêtu de toile rousse, chaussé de sabots.

Digitized by Google

— Tu ne me reconnais pas ? insiste le chauffeur.

La figure du « langoustier » s'éclaire :

— Cré tonnerre ! tu as changé ! c'est-i Doué possible ! c'est-i'toi, « crochu » ?

— Oui, « brezou », c'est moi, Saturnin Chevrel, ton compagnon de plat sur le *Dupetit-Thouars* !

Jérôme Le Goff, patron du *Neptune*, est le fils du doyen des patrons-pêcheurs de Camaret; père, femme, enfants attendent sur la cale le débarquement des langoustes; Saturnin fait connaissance avec chacun d'eux. On l'invite à souper et, du coup, Jérôme Le Goff propose à Calixte une bête étrange à figure d'orchidée dont la couleur et la forme ravissent le jeune garçon.

— C'est une cavaque, c'est de la famille des langoustes.

La carapace, d'un rouge brun, est dure comme celle d'une tortue, les six petites pattes remuantes et soyeuses sont d'un admirable indigo violet.

— On ne peut pas mettre ces bêtes-là avec les langoustes, explique Jérôme Le Goff, elles les dévoreraient tant elles sont voraces, mais c'est bon à manger, vous pouvez la faire cuire.

Les douaniers arrivent, un remue-ménage emplit la coque du dundee. Calixte, chargé de son trésor, se recule, il frôle une fille minable qui traîne à ses jupes des frères déguenillés.

— Pardon ! fait-il poliment.

— N'y a pas de mal, réplique la fille et, familièrement : c'est beau cette bête-là, on n'en voit pas souvent par ici !

Calixte, complaisant, laisse admirer la cavaque, les gamins loqueteux l'agacent du doigt, tandis que la fille hoche la tête et, désignant les pêcheurs :

— Ceux-là risquent leur vie, mais ils gagnent des sous !

Calixte glisse une aumône dans la main sale du plus petit.

Et la fille de bousculer le gamin :

— Dis merci au moins, Laurent !

Puis, désignant une jeune silhouette, distante de quelque deux cents mètres :

— Pierre, Yfic, courez vite dire bonjour à Mam'zelle Monique ! Moi, je reste ici pour tâcher qu'ils me donnent un peu de poisson.

Mlle Monique ne chemine pas sur la jetée, mais sur un large parapet qui défend celle-ci des assauts de la mer.

Sur sa hanche droite le vent plaque une robe de toile et modèle une forme adolescente. Calixte qui marche en sens inverse a le temps de l'observer : Mlle Monique semble joyeuse de fendre la résistance de l'air. Ses pieds chaussés de blanc dansent plutôt qu'ils ne marchent, elle porte haut la tête

Digitized by Google

comme pour mieux aspirer le baiser matinal du soleil; l'eurythmie est parfaite de ce jeune corps vigoureux.

Calixte, correctement, s'écarte un peu du parapet au passage de la promeneuse, mais il a remarqué deux yeux francs et cette pureté d'expression qui enveloppe certains visages d'une inflétrissable fraîcheur.

Christine n'a pas encore quitté sa chambre. Calixte entre radieux, la cavaque dans ses mains ruisselantes :

— Comme c'est joli ! d'où viens-tu, mon fils ?

Le jeune homme pose l'animal sur le plancher, s'asseoit aux pieds de sa mère, raconte sa promenade.

Christine le regarde; de temps en temps elle passe une main sur cette tête dorée; relevant le front, Calixte lui sourit.

Il a les yeux d'un gris bleuâtre, quelquefois teintés de vert, un nez aquilin un peu fort, des lèvres renflées; l'ovale allongé de son visage se couronne d'un front d'ange et d'une chevelure drue, mais invraisemblablement soyeuse.

— Nous avons bien fait de venir à la mer, déclare Christine, tu as déjà le teint mieux coloré.

Calixte soupire légèrement :

— Je ne peux jamais terminer une année scolaire ! Quand passerai-je mon baccalauréat ?

Péremptoirement, la mère répond :

— Quand tu le pourras, rien ne presse.

— Et puis, constate mélancoliquement le jeune homme, je n'avais pas le choix, je ne pouvais plus...

— Ne parlons pas de cela ! as-tu bien dormi ?

— Oui, je commence à me sentir reposé; quel beau pays !... Saturnin a retrouvé un camarade, ils se sont interpellés : « C'est toi, « crochu » ! C'est toi, « brezou » !... » Si papa avait entendu le brave Breton traiter un Normand de « crochu » !... Du reste tous deux étaient enchantés. Saturnin est à bord du *Neptune* avec le patron et sa famille.

— Qui as-tu rencontré encore ?

Sans savoir pourquoi, Calixte hésite :

— Personne..., des gens du pays, une pauvre fille avec des orphelins.

— A propos, il faut écrire aux petits, Calixte, j'ai reçu une carte d'Annette contresignée d'Alban; ils ne s'ennuient pas, Mademoiselle les occupe et les distrait, mais ils pensent que nous nous amusons beaucoup, et alors...

— C'est vrai, les pauvres gamins, on aurait dû les emmener !

— C'était difficile, ton père n'aime pas à s'encombrer d'eux, lorsqu'il prend la route; un voyage circulaire fatigue les enfants.

Digitized by Google

— Nous les dédommagerons en août.

— Le chalet est loué, ils se plairont à la montagne, nous y serons stables, bien servis...

— Savez-vous, maman, si Dani des Hottières va bientôt nous rejoindre ?

— Sa mère l'attend; il quittera Paris dès que les résultats de son examen seront officiels.

— Il va être admissible, il travaillera son oral, son séjour sera court.

— Je le regretterai pour toi, qui n'as pas de compagnon de ton âge.

— Je ne m'ennuie jamais là où vous êtes, maman.

— Christine ! Christine ! que se passe-t-il ? Vous arriverez la dernière ce matin !

C'est Mme Lagrange qui parle, elle se tient debout dans le jardinet qui sépare du sentier l'annexe de l'hôtel. A l'abri des petits murs dont s'entoure cette bande de terrain, des massifs rustiques jaillissent, leur odeur musquée se mélange à celle du varech.

— Nous causions, Calixte et moi, répond Christine, mais je suis prête.

— Hâtez-vous ! il est question de partir en bateau, tout le monde n'est pas d'accord : mon beau-frère se défile, votre mari parle d'emporter des provisions pour naufragés, Sallanches se range du côté du beau sexe, naturellement, et Cubzac se flétrit sur pied, sevré de la suave rosée de vos regards ! Nous devons trancher la question avant le déjeuner.

Christine et Calixte rejoignent la bande, on discute :

— Voilà, dit le patron de la chaloupe, on peut aller au Trez-Hir, de l'autre côté du Goulet; seulement faudra partir à marée haute et revenir au bas de l'eau; on sera forcé d'accoster à la cale, là-bas.

Léa des Hottières est fixée :

— Je n'en serai pas, fait-elle, je connais ces plaisirs : on glisse sur le varech, on tombe dans des flaques d'eau, et puis c'est au diable, merci bien !

— Je vous débarquerai sur mes épaules, propose galamment Sallanches.

La belle personne ne se laisse point tenter.

Un flottement se produit : à quoi s'arrêtera-t-on ?

— Allons à la Pointe des Pois, propose Calixte, ces dames pourront se rendre en automobile jusque sur le cap.

— Etes-vous sûr que la voiture peut monter ? interroge des Hottières.

Digitized by Google

Et Antréville :

— Dis donc, ça m'a l'air d'un chemin à crever les pneus ?

— Mais non, papa.

— Et puis j'ai donné congé à Saturnin.

— Qu'à cela ne tienne, répond Christine, Léa et Sido prendront leur voiture, moi j'irai à pied, j'aime autant cela, Calixte aussi.

— C'est loin ?

— Une petite lieue.

Antréville allonge les lèvres :

— La trotte ne me dit rien.

— Venez avec nous, propose Sido ; vous, ma sœur, mon beau-frère, Sallanches, le chauffeur et moi, nous tiendrons sans peine dans la limousine.

Oublié avec intention, Cubzac se félicite : la journée s'annonce plus plaisante qu'il ne l'espérait. Christine approuve :

— C'est convenu ; rendez-vous à quatre heures tout là-bas, au sémaphore. Vous nous accompagnerez, Cubzac.

— Oui, Madame.

La chaleur est forte, la route monte en plein soleil ; les dernières maisons du bourg sont dépassées, voici la lande et le grand souffle qui, pressant comme un rouleau, la rase à quelques centimètres du sol. Une théorie de pierres, à peu près toutes réduites ou brisées, indique le dessin des alignements mégalithiques ; le lieu est chargé de richesses mystérieuses, ces grès sont les plus vieilles assises du monde.

Parvenus au sommet du plateau, les promeneurs s'arrêtent : de ce point, les regards ne savent que choisir. Par-dessus le port de Camaret, par-dessus la presqu'île de Quélern, les fonds de la rade de Brest apparaissent : le double estuaire de l'Aulne et de l'Elorn, le renflement du Menez-Hom, les creux, les pointes, les îles... Cubzac étend la main vers le paysage bleuâtre :

— Des lacs italiens ! fait-il. Ne dirait-on pas l'un de ces « fonds » sur lesquels Vinci et ses élèves plaçaient leurs merveilleux portraits ?

Au Nord, c'est le Goulet de Brest ; à l'Ouest, Saint-Mathieu ; au Sud, le Cap de la Chèvre et la grande ligne allongée du Raz. Toute cette côte est déchiquetée ; avec une ténacité inlassable, le flot la presse, l'étreint et tord autour d'elle son corps de dragon ocellé d'émaux lumineux.

Calixte est exubérant ; Cubzac rêve à voix haute :

— Ici, c'est la liberté !

Entre Kerbonn et Pen-Hir, redressé en strates presque ver-

Digitized by Google

ticales, le grès armoricain est tranché à vif : de grandes failles vertigineuses l'écartent, l'eau s'y engouffre; les fonds luisent d'un vert que rappelle, plus pâle, l'émeraude figée des glaciers.

Les promeneurs s'approchent, il n'y a sur le cap que des moutons et des goélands :

— Quelle solitude ! reprend Cubzac.

Comme pour rétorquer cette parole, une forme blanche apparaît, nichée entre deux roches, les coudes aux genoux, le menton sur ses paumes; Calixte reconnaît Mlle Monique, l'amie des orphelins. Une grande natte flotte sur les épaules de la jeune fille, elle ne se retourne point, mais quelqu'un qui était auprès d'elle s'élance vers Mme Antréville :

— Je ne me trompe pas, c'est Christine !

— Tante Marie ! quelle surprise ! que faites-vous ici, tante Marie ?

— J'y habite, ma nièce !

— A Camaret ?

— Pas tout à fait, à Pen-Hat.

Mlle Kerglaz désigne une chaumière isolée sur la dune, face au grand écueil qu'on appelle le Lion du Toulinguet.

— C'est vrai ! je savais que vous possédiez sur la côte bretonne une petite maison d'été : Pen-Hat, je me souviens de Pen-Hat, mais j'avais oublié que Pen-Hat est en Camaret, y êtes-vous seule ?

Mlle Kerglaz fait un geste :

— Que je suis étourdie ! à mon âge, c'est inexcusable ! Monique !...

La jeune fille se lève et s'approche. Présentations :

— Mademoiselle Gervais; Madame Antréville, ma nièce.

— Monsieur Cubzac, mon fils Calixte.

— Ton mari ? interroge Mlle Kerglaz

— Il est ici.

— Annette et Alban ?

— Ils vont bien, je les ai laissés au Vésinet, nous circulons, les enfants sont vite las des routes et des auberges.

— J'ai grand plaisir à te voir, reprend Mlle Kerglaz, mais vous excursionnez...

— Nous allons à la Pointe, Charles et nos amis, — toute une bande, — nous y ont donné rendez-vous pour quatre heures.

Mlle Kerglaz consulte sa montre :

— Ne vous mettez pas en retard; mais au retour arrêtez-vous à Pen-Hat, c'est à peu près sur votre chemin.

— Entendu, ma tante, à tout à l'heure.

Christine ajoute spontanément :

Digitized by Google

— Je suis si contente de vous retrouver ! A Paris on n'a pas le temps...

Mlle Kerglaz acquiesce avec indulgence.

Les promeneurs s'éloignent, tante Marie et Monique se glissent de nouveau entre les rochers. Mlle Kerglaz explique :

— Vous ne connaissiez pas ma nièce ? Elle habite le Vésinet, mais elle a un pied-à-terre à Paris où les affaires retiennent M. Antréville.

— J'ai entendu prononcer leur nom, répond Monique, n'y a-t-il pas une banque ?...

— Des Hottières-Antréville.

— C'est cela.

— Le milieu est très mondain, continue Mlle Kerglaz, Christine suit le torrent; de mon côté, je suis très occupée : nous nous voyons à peine, cependant j'aime beaucoup ma nièce.

— Mme Antréville paraît charmante.

— Elle a une belle fillette de huit ans, un petit garçon de six et Calixte qui en a seize.

— J'avais déjà rencontré ce jeune homme, raconte Monique, nous nous sommes croisés sur la jetée; il a été très bon pour les petits Lambazen qui traînaient par là avec la pauvre Louise.

— Calixte a un beau visage, quelque chose de clair.

— Tante Marie, vous parlez toujours de la clarté !

Et Monique sourit. Mlle Kerglaz reste grave, les yeux fixés sur l'horizon :

— Un visage clair, c'est une âme qui vit : « La vie est la lumière des hommes ».

Puis, dans la crainte de paraître sermonneuse :

— Rentrons, ajoute-t-elle, nous préparerons du thé !

Monique escalade les roches, elle veut tendre une main à sa compagne, mais Mlle Kerglaz ne lui en laisse pas le temps.

L'embonpoint de la cinquantaine n'entrave pas l'agilité de cette petite femme grasse et courte; elle arpente la lande d'un pas rapide, ses souliers aux larges talons trouvent aisément leur équilibre sur le sol raboteux; sa jupe noire ni étroite, ni large, son corsage de batiste rayée lui composent une de ces mises qui semblent toujours à la mode parce qu'elles ne le furent jamais; une broche d'argent ferme son col, une croix bretonne, en or léger, pend sur sa poitrine.

Les deux femmes suivent le sentier des douaniers : à leur gauche dévalent des pentes raides, couvertes d'une herbe glissante; des formes hallucinantes s'y éparpillent, bêtes antédiluviennes, à demi-enfoncées dans la pierre, luttes monstrueuses pétrifiées en plein mouvement. A leur droite s'étend

Digitized by Google

une lande rose, sans la moindre trace d'arbrisseau, et de ce paysage de pierre un chant s'élève, inlassable et radieux.

— Ecoutez, Monique, dit Mlle Kerglaz, écoutez l'été qui s'exprime, sentez-vous la joie de la création ? Comme c'est bon de vivre, de rendre grâces !

— Tante Marie, répond Monique en passant tendrement son bras sous celui de sa vieille amie, quelle jeunesse est en vous !

— Vous plaisantez, Monique !

— Oh ! non, dit la jeune fille avec élan, j'admire ! Quand vous aviez quinze ans, tante Marie, éprouviez-vous un autre frémissement en face de la nature ? votre émotion pouvait-elle être plus fraîche, plus intense ?

Tante Marie réfléchit un instant :

— Plus intense, je ne crois pas; c'était différent, mais non pas plus fort; j'avais quelques tendances à la mélancolie, tout cela fut balayé, heureusement.

La mélancolie ! ce mot retient la jeune fille :

— La mélancolie ! je comprends cela; quand je suis seule, je rêvasse, je subis un je ne sais quoi qui me décourage.

— J'espère bien vous en guérir, Monique, le vague à l'âme est ennemi de la joie, il faut parvenir à la joie.

Ses beaux yeux foncés grands ouverts, comme pour chercher une image qui la fuit, la petite murmure :

— La joie ? encore lui faut-il une branche pour se poser !

Mais, plus vive que sa jeune compagne :

— Ecoutez, Monique, écoutez ! un petit oiseau vous répond mieux que moi ! une branche ? regardez la lande; pas un arbre, pas un buisson, et pourtant l'alouette l'emplit d'un chant infatigable; d'où sort-elle ? on ne sait pas; ne cherchez point à la voir, elle est si haut, la lumière la cache, nous ne connaîtrons que sa voix et la tâche qui lui est départie !

— Tante Marie, vous êtes un poète !

Mlle Kerglaz rougit comme un enfant.

Voici la barrière; la femme de ménage, en partant, a caché la clef sous une roche, Monique va l'y prendre, elle ouvre la porte de la maison. C'est une chaumière très basse; de plain-pied avec la lande, elle semble avoir poussé à même, couleur de sable et de rocher. Son toit d'ardoise est le reflet des jours de tempête, quand les ciels de noroît abattent sur la mer, entre deux éclaircies, l'acier des grands nuages vagabonds.

— Tante Marie, dit Monique, dépêchons-nous, une automobile vient de passer sur la route, j'y ai distingué deux femmes très élégantes, ce doivent être les amies de Mme Antréville et celle-ci n'est pas loin.

Digitized by Google

En effet, peu après, à hauteur du village de Lagat-Jar, Marie Kerglaz aperçoit Christine, Calixte et Cubzac; ce dernier prend la route qui descend vers l'église, Mme Antréville et son fils se dirigent vers Pen-Hat. Ils sont introduits dans la salle, pièce assez vaste qui occupe toute la profondeur de la maison. A l'Est, une fenêtre ouvre sur la presqu'île; à l'Ouest, — juste en face, — une vaste baie encadre le Lion du Toulinguet et le grand désert liquide, aveuglant sous le soleil.

Calixte a reconnu la maison :

— Ma tante, dit-il, hier au soir, en arrivant à Camaret, tout en haut de la grande côte, là-bas, nos premiers regards ont été pour votre chaumière; elle était traversée par le soleil, cela m'a frappé.

— Ici, dit Monique, on vit dans la lumière.

Calixte ne comprend pas l'intention, mais il éprouve un singulier plaisir à entendre la jeune fille engager directement la conversation avec lui. Habitué au monde, Calixte est exempt des gaucheries de son âge, cependant Monique l'intimide, il se sent maladroit; il reste assis tandis qu'elle verse le thé, il faut que Mme Antréville s'en étonne :

— Eh ! bien, Calixte, te laisseras-tu servir par Mlle Gervais?

Quoi donc l'engourdit ainsi ? En vérité, il ne sait pas.

Tante Marie explique à sa nièce :

— Nous sommes ici toutes deux, une femme du pays nous fait un vague service. Monique joue les bergères avec une grâce extrême. Son père, le baron Gervais, a bien voulu me la confier; il est très occupé, c'est l'époque des courses; Monique avait besoin d'une petite cure marine; sa tante, Mme de Saint-Rummel. ne peut supporter l'air violent de nos côtes, j'ai eu l'heureuse fortune d'emmener mon élève.

— Oh ! tante Marie, interrompt Mlle Gervais, l'heureuse fortune... C'est moi que vous comblez.

— Chut ! fait affectueusement Mlle Kerglaz. Puis :

— Calixte s'est-il promené du côté des Grottes ?

— Pas encore, ma tante.

— Monique peut l'y conduire ? D'ici, nous les suivrons des yeux, à moins que toi-même ?...

— Non, merci.

— Voulez-vous venir ? dit Monique.

— Je vous suis, Mademoiselle.

Dans la clarté bleue, les adolescents descendent la dune rapides, sautant d'un plan à l'autre avec des rebondissements de ballon lancé. Mlle Kerglaz et Mme Antréville sont seules avec tante Marie le convenu, les mots inutiles n'ont pas

Digitized by Google

cours. Christine presque immédiatement entre en confidence :

— J'ai été inquiète pour Calixte, tante Marie, il est fragile, lymphatique; mais depuis que nous sommes en Bretagne il va mieux.

— Et ton mari ?

— Charles ? toujours le même.

— Cela veut dire ?

Christine hausse évasivement les épaules.

Elle a retiré le chapeau de paille qui l'abritait du soleil; la double lumière de la salle l'éclaire sans complaisance, ses trente-six ans supportent brillamment l'épreuve.

— Tu es étonnante, dit la tante, tu ne vieillis pas.

Un éclair de plaisir fait briller le regard de Christine, ce regard mordoré qui, parfois, se fonce jusqu'à paraître noir, et Mlle Kerglaz constate une sorte de langueur satisfaite, quelque chose de sourdement voluptueux dans la quiétude du sourire et l'épanouissement des lèvres. Christine a le privilège d'un visage mobile : son front sans pli, son nez un peu court, mais droit et modelé, la rondeur de ses joues se revêtent suivant l'heure d'un éclat extrême ou d'une frissonnante lassitude.

Fille du colonel Hautefleur, orpheline à dix-huit ans, elle a épousé Charles Antréville. C'était ce que l'on appelle « un beau mariage ». Antréville, du chef de sa mère défunte, possédait une dot considérable. Son père, Jules Antréville, éleveur connu en Normandie, consentit en rechignant :

— Tu ne sauras jamais compter ! disait-il à son fils.

Peu après, il mourait. Charles vendit les chevaux, puis le domaine et, s'associant à Legrand des Hottières, expert en matière de finances, prit en main la banque de la rue de Berri. Après la naissance de Calixte qui était délicat, le ménage s'installa au Vésinet, se réservant à Paris un pied-à-terre confortable.

— Tu ne vieillis pas !...

Christine est debout devant une glace; la lumière sur chacune de ses joues pose des nacres veloutées :

— Pourtant, dit-elle, je n'emploie guère les fards !

— Heureusement !

— Oui, n'est-ce pas, c'est mieux ainsi; Cubzac me disait à l'instant : « Les femmes abusent de la couleur ».

— Cubzac ? ce Monsieur qui...

— L'ami que je vous ai présenté tout à l'heure, un garçon très fin, un érudit, je vous l'amènerai, il vous plaira.

Tante Marie laisse parler Christine :

— Nous sommes montés à pied, lui, Calixte et moi; nous

Digitized by Google

admirions; le reste de la bande préfère la bonne auberge au beau paysage; Charles avait donné congé au chauffeur...

— C'est vrai, tu as ton automobile.

— Mon auto, c'est une manière de parler, rectifie Mme Antréville, elle sert à mon mari plutôt qu'à moi, elle ne vaut pas cher, Mme des Hottières ne condescendrait pas à en faire usage, mais Charles en achètera une nouvelle...

Tante Marie interrompt :

— Mme des Hottières, la belle Mme des Hottières, n'est-ce pas ?

Christine fait une révérence grand siècle :

— La belle Mme des Hottières.

— Je l'ai rencontrée chez toi, elle ne m'a pas plu; as-tu confiance en elle ?

— Confiance ? ce grand mot n'a pas cours dans le monde; je vois beaucoup Léa parce que nos maris sont associés, voilà tout; je lui préfère sa sœur, Sido Lagrange; Sido est braque, tapageuse, elle dépense un argent fou, mais reste assez sympathique. En ce moment-ci, le manège est bien amusant...

Christine s'installe sur une chaise basse auprès de Mlle Kerglaz et, papotant comme une petite fille :

— Sallanches nous accompagne; je vous ai parlé de Sallanches, il gagne six cent mille francs par an sans avoir autre chose à faire que de les dépenser; donc Sallanches excursionne dans l'auto des Hottières. Sido, naturellement, a chargé toutes ses batteries, elle cherche à se remarier et, dame! la chaumière et le cœur ne lui conviennent guère! Elle guigne Ludovic Sallanches qui, du reste, est un bel homme; mais, si le jeu est curieux à suivre, c'est parce que Léa, — qui parfois semble favoriser sa sœur, — n'entend pas se dessaisir d'un chevalier servant : laquelle l'emportera ? Nous mettons des enjeux, Cubzac et moi !

Marie Kerglaz laisse bavarder la jeune femme, elle aime à écouter, démêlant vite au milieu du verbiage mondain ce qui vaut à retenir, ce qui démasque le pli secret d'un caractère, la fissure d'une sagesse, la pente d'une fragilité. Sans le moindre rigorisme apparent, elle questionne :

— Sur quoi mettez-vous des enjeux ?

— Sur la chance de l'une ou de l'autre.

— Je comprends mal peut-être, mais estimez-vous assez peu Mme des Hottières pour la juger capable d'accaparer M. Sallanches jusqu'à entraver l'avenir de sa sœur ?

— Oui, oui, nous la jugeons !

— Ce n'est pas flatteur; jusqu'où ira-t-elle ?

Digitized by Google

Christine hausse légèrement les épaules :

— Ma bonne tante, il faut prendre le monde tel qu'il est et ne pas exagérer l'importance des intrigues qui s'y déroulent.

— Cependant, insiste Mlle Kerglaz, tu dois avoir une opinion : considères-tu ce manège comme inoffensif et Mme des Hottières comme une honnête femme ?

— Distinguons ! fait vivement Christine. Léa des Hottières témoigne d'une méchanceté inexcusable en se plaçant entre sa sœur et Sallanches, car Sido est ruinée, le mariage riche lui devient nécessaire, il y a urgence; mais, pour la question sentimentale, c'est un autre « département », la sincérité excuse tout, nul n'est responsable de son cœur.

— Pourquoi ?

— L'amour souffle où il veut.

— Est-ce ton opinion ?

La jeune femme s'est animée :

— Toute expérience y conclut, répond-elle.

Marie Kerglaz regarde sa nièce : une rapide flamme passe sur le visage mobile; la vieille fille est fixée; la vivacité de Christine équivaut à un aveu; en émettant un avis aussi péremptoire, la jeune femme ne pense pas seulement à Mme des Hottières, elle se rebiffe, elle affirme pour son propre compte.

Adroitement, Mlle Kerglaz fait glisser la conversation :

— M. Cubzac, dit-elle, serait-il également un parti possible pour cette veuve en mal d'argent ?

— Oh ! pas du tout, ma tante ! M. Cubzac est tout le contraire d'un homme pratique, d'un homme qui s'enrichit; il aime les arts, il vit « en beauté »; Mme Lagrange le juge pauvre, — partant négligeable; — Didier considère Sido comme une âme vulgaire dont le contact est insupportable.

— Alors pourquoi se promène-t-il en sa compagnie ?

— Nous sommes en bande. Il voyage dans notre auto.

— Tu me dis qu'il est pauvre, comment s'offre-t-il d'aussi dispendieux loisirs ?

— Pauvre ! par comparaison, ma tante; Cubzac est très simple, il jouit d'un revenu qui suffit à ses goûts; il habite chez lui, dans un gentil pavillon, à Passy; il fait de la critique à *la Revue Nouvelle*; assuré de son indépendance, il n'aspire pas à mieux.

— Un dilettante sans ambition.

— C'est le mot, je le lui dirai.

Christine s'épanouit, puis ajoute :

— Une très belle nature.

Tante Marie semble réfléchir.

Digitized by Google

Le soleil, en plein dans l'Ouest, verse sur la mer un éclat insoutenable; le Lion du Toulinguet s'éclaire de gris dorés; il règne au milieu des eaux, lourdement couché, l'épaule saillante, les pattes allongées, le mufle puissant; c'est l'heure de la basse mer; avant le renversement du flot, l'Océan immobile et lisse reluit comme un lé de satin; les courants y marquent des routes blanches, pleines d'attrait et d'insécurité.

L'intense réverbération transforme en lentilles les vitres de Pen-Hat; Mlle Kerglaz fait glisser un rideau; la salle en devient instantanément plus fraîche, tirant sa lumière de la fenêtre ouverte sur la lande où paissent, récemment tondues, des brebis aux pattes fines. Mlle Kerglaz désigne à sa nièce l'assiette de gâteaux demeurée sur la table :

— Grignote, Christine, on a toujours faim lorsqu'on arrive à la mer.

La jeune femme croque une galette :

— Comme on est bien chez vous, tante Marie !

Et, s'attendrissant :

— Bonne tante Marie, je n'ai de vraie famille que vous !

Mlle Kerglaz est émue, elle a toujours aimé cette fille de sa cousine, son cœur se crée des devoirs envers la jeune femme.

— Ma petite fille ! dit-elle doucement en lui caressant la tête.

D'un élan, Christine se lève et serre Mlle Kerglaz dans ses bras :

— Je sais bien que vous m'aimez, nous ne nous voyons pas souvent, mais vous avez sur moi plus d'influence que vous ne le pensez. Vous me donnez l'impression d'un refuge. Vous connaissez, en montagne, ces toits chargés de neige ? Le voyageur passe devant leur porte, il continue, insouciant, mais il a repéré leur place dans la solitude et cela le rassure : si la tempête survient, il saura leur demander abri.

— La tempête nous menace toujours, répond Mlle Kerglaz, il est sage de la prévoir. Tu es affectueuse et confiante, Christine, cela m'autorise à te parler en mère, le puis-je sans te froisser, sans blesser ton amour-propre ?

— Vous le pouvez, tante Marie.

— Quelle est ta vie, Christine ? Je ne parle pas de la surface, tu vas, viens, tourbillonnes, tu imites les neuf dixièmes des femmes riches et oisives de ta condition, mais je t'accorde assez de valeur pour te classer, quant au fond, dans le dernier dixième et je répète la question : quelle est la direction de ta vie?

Christine hausse ses sourcils bruns :

— La surface, dites-vous, ma tante, oui, la surface empiète un peu, mais le moyen de s'arracher aux relations, aux obligations qu'elles entraînent, au mouvement de ces jours,

Digitized by Google

moitié à Paris, moitié au Vésinet ? Je voudrais m'occuper davantage des deux petits, — convenez toutefois que Mademoiselle me seconde à la perfection, — mais comment y arriver ? Quelquefois je me juge un vrai forçat, je n'ai pas le loisir de souffler. Tenez, la veille de mon départ, j'ai pris le train à huit heures cinquante, — Charles se servait de l'auto. — A peine débarquée à Saint-Lazare, me voici courant les magasins, — le moment d'un départ s'encombre toujours d'emplettes jusque-là négligées. — Comme je tenais absolument à visiter l'exposition Van Toogen, je n'avais pas le temps d'aller déjeuner avec Charles; Cubzac me donnait rendez-vous pour deux heures, j'étais à jeun, il m'a contrainte à entrer dans un bar, j'ai avalé deux sandwichs; ensuite une orgie de peinture, — admirable d'ailleurs, ce n'est pas du temps perdu; — de là, j'ai couru boulevard Haussmann où se trouve notre pied-à-terre, je me suis habillée en vingt minutes, puis en route pour la place Vendôme où Mme Tageot-Linier, la femme du sous-secrétaire d'Etat, offrait un thé à grand falbalas : 30° à l'ombre, c'était exquis ! mais la Banque a besoin de Tageot-Linier, rien ne pouvait me dispenser de la corvée. Le soir, on jouait une revue aux Percherons, Charles avait entendu vanter une danseuse, j'aurais dû l'accompagner, je l'ai laissé avec les Hottières pour rentrer au Vésinet, plutôt fourbue, vous le pensez bien !

— C'était une journée exceptionnelle.

— Non, pas tant, les heures s'emplissent, se surchargent, rien à y faire.

— Crois-tu ? on dirait que tu cherches à t'étourdir; ferme un peu la porte sur ton âme.

Le clair visage de Mme Antréville se voile d'un désenchantement qui tire vers le menton les coins rieurs de ses lèvres, ses yeux fixent un point incertain là-bas par delà les toits du Kermeur :

— Mon âme ? Ah ! ma pauvre tante, je devine ce que vous allez dire, mon âme... Que voulez-vous, la foi m'a abandonnée, c'est comme l'amour, on n'y peut rien.

Avant que Mlle Kerglaz ait pu répondre, la porte s'ouvre, Monique et Calixte paraissent.

— Comme tu as chaud, Calixte !

Le jeune homme souffle un peu, ses yeux se creusent d'un cerne de bistre, Christine s'en aperçoit :

— Tu es fatigué, dit-elle.

Monique regarde son compagnon, discerne un peu d'inquiétude dans le ton maternel :

Digitized by Google

— Oh ! Madame, c'est ma faute ! j'ai tellement l'habitude de grimper les dunes, j'ai mené la course..., je suis désolée...

Calixte secoue la tête, rejette en arrière ses cheveux légers :

— Non, non, Mademoiselle, je ne suis pas fatigué... Les Grottes doivent être bien belles ; nous resterons à Camaret jusqu'au moment où elles seront visibles, n'est-ce pas, maman ? Aux grandes marées, vers la fin du mois.

— C'est loin !... Enfin nous verrons.

Mme Antréville prend congé. Accompagnée de Calixte, Christine marche d'un pas juvénile.

Mlle Kerglaz et Monique les regardent s'éloignant :

— Je comprends que vous aimiez Mme Antréville, dit Monique, elle inspire la sympathie.

— Et Calixte, est-il un compagnon agréable ?

— Oui, répond franchement l'adolescente, il me plaît ; il est simple et réservé ; nous avons causé comme si nous nous connaissions depuis longtemps ; il est très cultivé malgré tant d'arrêts dans ses études, il aime la musique, nous avons fredonné du Ravel, nous nous sommes emballés !...

— Emballés !...

Mlle Kerglaz sourit, Monique implore :

— Ne vous moquez pas de moi, tante Marie, j'apprendrai à mettre une sourdine « mondaine » à mes admirations ; mais votre neveu n'a pas paru surpris par mon enthousiasme, lui aussi se passionne quand il est au concert.

— O jeunesse !... répond doucement Mlle Kerglaz.

Puis, ne plaisantant plus :

— Vous avez raison, Monique, à quinze ans, la pondération serait une vertu d'excès.

— Bien sûr, conclut vivement la jeune fille, et à quarante ans je serais aussi insensible qu'un mollusque !

Tante Marie s'écrie :

— Je ne crains pas cela pour vous !

Christine et Calixte ont rejoint la route, ils descendent, leurs silhouettes ont disparu. Du côté du Kermeur, les champs de seigle sont presque blancs et les toits des villages se massent, plumages de ramiers endormis, entre l'eau azurée de l'anse du Vérillarc'h, l'indigo du port de Camaret et la turquoise pâle des fonds, par delà les îles, là-bas.

***

— C'est trop fort, crie Charles Antréville, cet imbécile de Saturnin l'a fait exprès ! Je vais couper court aux parties de pêche, il passe son temps chez les Le Goff, il ne s'occupe pas

Digitized by Google

de sa voiture ! La panne s'est produite faute de soin. A présent, il faut aller à Brest, trouver une pièce de rechange ! Pourvu qu'elle s'ajuste exactement ! Nous voici bloqués, vraiment je la trouve mauvaise !

— Bloqués ? répond paisiblement Christine. Pas tout à fait, tu circuleras avec les Hottières.

— Je n'aime pas déranger les autres... Et si tu veux sortir ?

— Je n'y tiens pas, je me promène à pied, je me repose, le régime me réussit.

— Tant mieux ! ronchonne Antréville. Veux-tu venir à Brest ? Il y a, ce matin, un bateau direct, on partira dans une heure ; on déjeune bien au Bar de la Marine, nous rentrerons par Le Fret, ce soir.

Christine flâne, en kimono ; la perspective d'errer dans Brest, d'échanger l'odeur pure de la dune avec les relents de rues nauséabondes l'induit à se sentir lasse :

— J'ai la migraine, non, je ne bougerai pas.

— C'est bon, rien ne t'y oblige, Calixte m'a déjà refusé... Je vais rejoindre Sallanches.

— Sallanches t'accompagne ?

— Certainement, ces dames aussi, et Léon des Hottières..., tu parais surprise ?

Christine sourit :

— Non,.., mais pour Léa c'est un tour de force : quel zèle !

Une demi-heure plus tard, Christine entend une voix aiguë :

— Eh ! bien, paresseuse, au revoir ! Voyez le soleil : les vents et les flots sont pour nous ! Nul fantôme de petit baquet, la traversée sera liesse et divertissement !

— Amusez-vous bien, répond Christine, au revoir !

Sido en linon rouge semble un grand coquelicot sur le sentier. Sallanches, qui la rejoint, l'enveloppe d'un regard connaisseur, s'empare de son manteau, la complimente sur son lever matinal. Mme Lagrange rit, ses dents un peu larges, mais très blanches, ses lèvres passées au carmin, l'éclat de ses yeux soulignés au crayon lui composent une beauté sans délicatesse, mais tentatrice ; elle plaît, s'en aperçoit, toute sa personne triomphe et le triomphe lui sied ; mais, derrière elle, une voix s'élève dont l'accent impérieux se feutre de velours :

— Sido ! Sido ! Je t'ai confié mon face-à-main hier, il est resté dans ton réticule, aie l'obligeance de me le donner.

Sido fronce le sourcil, s'arrête, cherche entre sa boîte à poudre, sa glace, son mouchoir, ses gants, son bâton de rouge, son carnet, son écharpe de gaze... La chaîne du face-à-main accroche l'écharpe, la boîte à poudre roule au milieu des

Digitized by Google

cailloux, Sallanches se précipite, la rattrape, la relève..., le charme est rompu et Mme des Hottières, d'un geste royal, tend une main pointue que Sallanches effleure d'un baiser.

De sa fenêtre, Christine a suivi le manège : Voilà, se dit-elle, ce qu'on peut appeler une rosserie.

La bande s'éloigne sur la jetée.

Cubzac, un livre à la main, s'asseoit dans le jardin de l'hôtel; le dos appuyé, les jambes allongées, il prend un bain de soleil avec l'attitude béate d'un homme satisfait. Calixte, qui circule depuis une heure, passe devant lui, rapidement :

— Vous n'allez pas en ville, Cubzac ?

— On est trop bien ici !

Le jeune garçon répond par un geste qui veut dire : c'est mon avis ! puis il monte chez sa mère, d'un trait :

— J'étais sur le quai, maman, j'ai rencontré tante Marie qui fait ses provisions, elle a su que nous étions seuls, elle nous invite à déjeuner; je n'ai pas voulu qu'elle montât jusqu'ici, je vais lui porter votre réponse.

— Comme elle est bonne ! dit Mme Antréville. Il faut la remercier, mon chéri, mais nous serions indiscrets en acceptant, elle est à peu près sans domestique...

Calixte est déçu, Christine s'en aperçoit :

— Tu désires déjeuner à Pen-Hat, cela te ferait plaisir ?

— Oui, beaucoup, répond le jeune homme sans hésitation.

— Accepte pour toi, un convive de ton âge est peu gênant; je déjeunerai à l'hôtel, ce pauvre Cubzac est resté pour nous tenir compagnie... J'irai te chercher là-haut quand la chaleur sera tombée.

Les yeux de Calixte brillent de contentement :

— C'est entendu, maman, merci, à ce soir !

— Tu pars déjà ?

— Je remonte avec tante Marie, je l'aiderai à porter son sac; vous êtes gentille, maman !

Sur le seuil, d'un geste rapide, Calixte envoie un baiser.

Christine flâne; par instants, elle s'approche de la fenêtre. Didier se rôtit consciencieusement sur un banc dont la chaleur écaille la peinture. Le soleil est si cru qu'il doit être impossible à Cubzac de maintenir son regard sur les pages de son livre; il attend; Christine se polit les ongles. Elle jouit d'une agréable sensation : retarder juste assez pour sa coquetterie le plaisir qu'elle va causer en paraissant.

Cubzac que guette l'insolation se décide à bouger, il se défend correctement de lever la tête vers le second étage, mais il ne parvient pas à franchir la barrière verte du jardinet; il y

Digitized by Google

demeure, considérant le port, le Goulet et le bateau qui s'éloigne, suivi d'une robe à queue que le calme élargit indéfiniment.

— Enfin vous voici !

Avant que Cubzac ait parlé, Christine devine ce qu'il va lui dire, elle a déjà recueilli le compliment, la veille, à Pen-Hat, et, de fait, Mme Antréville l'impose au plus indifférent.

Elle est jeune, tout son être vit avec une souple activité; elle pourrait bondir sur la dune comme Calixte, comme Monique Gervais; elle le sait, mais le regard de Cubzac lui en renouvelle l'assurance et la certitude embellit.

Ils échangent quelques paroles banales, leur tête à tête n'a pas la saveur d'une nouveauté, ils se rencontrent si souvent à Paris! Christine n'a pas le temps de rester chez elle, mais, sur chacune de ses journées, elle trouve celui de rencontrer Cubzac : il téléphone, avertit Mme Antréville qu'il a deux places de concert, deux entrées d'exposition; il passe boulevard Haussmann pour chercher la jeune femme ou lui donne rendez-vous dans un thé.

Ici, pourtant, l'atmosphère est différente; plus de coudoiements, d'amis rencontrés, ni ce geste agaçant du poignet tendu pour lire, au fin cadran du bracelet, l'heure de la visite « impossible à remettre », de l'essayage ou du dîner.

Cette journée court sur un sable fin, elle prend l'odeur libre de la brise que le flot ramène sur le dos des vagues, entre leurs crinières d'argent.

Devant l'hôtel de la Mer, Cubzac et Christine ont trouvé l'ombre de la tente; Soazic empressée dispose leur couvert dehors. La table est exiguë, intime, Cubzac et Christine déjeunent sans hâte, ils sont gais.

Un grand char-à-bancs s'arrête, plein de touristes qui s'ébrouent avec satisfaction; les enfants accrochent leurs filets de pêche, les mouches piquent le cheval, la troupe se précipite sous la tente et, lorsqu'Eugénie, qui introduit les nouveaux-venus, leur propose une table ronde tout au fond de la salle :

— Pas du tout ! s'écrie l'un des arrivants. Nous voulons déjeuner à l'air, installez-nous dehors, auprès du jeune ménage.

Mme Antréville a surpris le propos; avec un rire étourdi :

— Décidément, dit-elle, aujourd'hui tout le monde s'entend pour me rajeunir !

Mais le visage de Cubzac, l'expression douloureuse, tourmentée de son regard coupent court à cette fusée. Christine embarrassée rougit et tourne avec obstination sa cuillère dans une tasse de café dont le sucre a depuis longtemps fondu.

Un silence. Les yeux distraits de Cubzac errent sur les

Digitized by Google

chaloupes au repos; nombreuses, leur voilure carguée, leurs mâts légèrement bercés au gré du clapotis, elles semblent le vol abattu de lourds scarabées, rapprochés et somnolents. La chaleur de juillet pèse sur les carènes goudronnées, recuisant l'odeur âcre de la rogue et du poisson; seule, une d'entre elles balance une écharpe arachnéenne, un nuage d'air tissé, un azur déteint et immatériel.

Christine sent qu'il faut parler, elle dit au hasard :

— Regardez ce filet bleu..., une vraie robe de sirène..., vous imaginez-vous toute une flottille voilée de cette mousseline-là ?

— Je me l'imagine, répond Cubzac, quel beau voyage à tenter sous cet augure. Je vous emmène... Où le vent nous poussera-t-il ?

D'un ton d'ironique mélancolie :

— Le vent n'a partie liée qu'avec les toiles épaisses, le vent passe dédaigneux à travers la dentelle, nous n'irions probablement nulle part.

Elle se lève un peu brusquement :

— Je rentre, quelques lettres à écrire... Voulez-vous que, ce soir, je vous emmène à Pen-Hat ?

— A vos ordres; j'irai vous chercher à quatre heures, nous prendrons le chemin des écoliers.

Quelques lignes pour Annette, une carte-postale pour Alban, et Christine demeure oisive, accoudée sur sa table.

Le soleil a tourné, un peu d'ombre coule de la maison sur le jardin. Plus bas, dans le port, voix claires qui se chamaillent, des gamins naviguent à la godille tandis que d'autres les suivent en nageant; des coups de marteau, des coups de maillet vibrent dans le chantier où se construisent les chaloupes; deux jeunes moineaux s'abattent sur la fenêtre, essayant un vol maladroit et court. Ces bruits parviennent à Christine sous forme de ronronnement; elle est distraite, elle trace, du bout de son stylographe, des dessins incohérents; quelque chose d'embrouillé lui gâche cette journée allégrement commencée.

Elle a presque l'envie de s'allonger sur un fauteuil comme un enfant qui boude, et de dormir. Il est deux heures et demie; ce soir, la bande reviendra, bruyante, Sido fera claquer sa porte en s'écriant : « La femme de chambre ! Où est la femme de chambre ? C'est insensé, pas d'eau pour le tub !... » Léa, déjà pourvue, poussera son verrou pour n'avoir pas à partager son abondance; Sallanches changera son complet gris pour un complet blanc, M. des Hottières sifflotera et Charles..., oui,

Digitized by Google

Charles rentrera avec la pièce de l'automobile, réclamant son courrier et son wisky and soda.

Tout cela tellement prévu, quotidien et plat s'inscrit sur une perspective d'indéfinissable ennui. « Je ne sortirai pas, pense Christine, je monterai tout juste à Pen-Hat... » Au fait, pourquoi ? Christine pose son stylographe, croise ses mains, y appuie son menton : à qui en ai-je ?

L'image de Cubzac surgit, s'empressant et s'effaçant à la fois. Serviteur fervent, tenu par un lien de fleurs, il doit professer une humeur inaltérable, ne rien exiger, recevoir de menues aumônes avec une reconnaissance comblée, vivre en marge du livre d'autrui, trop heureux si le texte chante. Christine a l'impression d'un pacte tacite dont elle s'accommode absolument, tellement qu'elle se refuse à envisager la possibilité d'une fissure, laquelle, si fine qu'elle soit, marquerait chaque parole d'une sourde discordance. Mais comment maintenir un homme jeune dans ce servage platonique et satisfait ? Le danger s'insinue dans le jeu, le hasard d'une surprise et tout se trouble avec l'alternative de rompre ou de céder. Christine se redresse, chasse l'éventualité fâcheuse : ce qui serait désagréable ne doit pas survenir.

Sa lassitude a disparu ; un coup de peigne, un imperceptible duvet de poudre... Il faut mener les événements : gardons de la vie ce qui lui donne de l'attrait.

Christine descend et sourit à Cubzac. Au sortir du jardin, ils tournent à droite : l'étroit chemin suit la falaise, les maisons du quai s'y adossent ; en contre-bas, dans des cours sombres, les filets sèchent ; les chapelets de liège, les « suroîts » sont mis à l'air et des figuiers jaillissent, étendant leurs feuilles grasses jusqu'à la hauteur du sentier.

— Où me conduisez-vous ? demande Christine.

— Fiez-vous à moi.

— Sur une plage ? Nous allons rôtir.

— Non point, j'ai repéré un refuge.

Didier n'a plus le visage tourmenté. Mme Antréville, allégée, se sent expansive, elle éprouve le besoin de récompenser :

— Cubzac, dit-elle, vous êtes un compagnon sans défaut.

Le compagnon sans défaut tourne vers son amie un sourire ému, il oublie la phrase mondaine qui s'impose et Christine a le loisir de s'exclamer sur le paysage :

— Ce moulin, Cubzac, ce vieux petit moulin !

Ils sont parvenus au sommet de la côte : de chaque côté du chemin, une maigre moisson ondule, décolorée par les morsures du sel. Une musique singulière s'y promène dont une

Digitized by Google

oreille subtile distinguerait les modulations : l'avoine grelotte, sable fin passé au tamis ; l'orge est une soie molle déplissée ; le seigle, un taffetas neuf ; la mer, en mesure, roule les galets ; l'alouette trille et la brise circule, va, vient, emporte, rapproche la symphonie, tantôt découvrant la basse, tantôt accentuant le chant.

Mais, passé le village du Kermeur, toute culture cesse : la lande nue, la roche, un gouffre éclatant.

Christine et Didier s'arrêtent :

— Quelle splendeur !

— Ai-je bien fait de vous amener ici ?

L'ajonc, la bruyère, le serpolet, mille petites plantes aromatiques tissent un velours épais sur les grandes croupes solitaires ; plus de maisons, rien que le petit sémaphore, là-bas, noyé dans le roc, pareil à lui.

L'ardeur de l'été presse le sol feutré pour en exprimer le parfum : c'est une odeur unique, l'iode et le miel y sont mêlés ; les vêtements s'en imprègnent, les mains, les cheveux, on l'emporte avec soi comme un enivrant bouquet.

Cubzac marche devant, le sentier dégringole, remonte, redescend, traverse un ruisseau dont les joncs s'étonnent du grand voisinage salé :

— Nous arrivons !

A l'abri du lourd soleil, dans les falaises de la Pointe, un coin d'herbe uniforme s'étend entre deux rochers : les promeneurs s'y asseoient, le spectacle les dépasse, ils demeurent silencieux.

Des cheveux châtain-clair, séparés par une raie sur un front trop haut, un nez long, carré du bout, des lèvres fines et rasées, une nuance d'inquiétude ou d'hésitation dans le regard bleu, Didier Cubzac se transfigure quand un vif sentiment le remue. Ce « dilettante sans ambition » peut être « agi » par l'enthousiasme. Sa sensibilité a manqué de discipline : un père trop âgé, une mère nerveuse, Didier a vécu selon sa fantaisie, enfant négligé chez lequel le sens droit de la vie n'est pas éteint, mais assoupi. Il vit seul, servi par la vieille Valérie qui a été sa nourrice ; ses trente ans n'éclatent point en fanfare bruyante ; il goûte le délicat et le joli, il ignore la nécessité et le coup de fouet de l'effort.

— J'ai pris des notes, dit-il à Christine, je veux établir le rapport de l'image à sa réalisation, — à sa stylisation, si vous préférez, — j'écrirai un article sur les peintres de l'Ecole camarétoise.

— L'Ecole camarétoise ? oh ! oh !

Digitized by Google

— Le terme n'est pas déplacé, de semblables visions devaient inspirer des chefs-d'œuvre. Dans ce pays-ci l'extérieur s'impose : j'ai beau emporter des bouquins, je ne les lis pas.

— Très juste, approuve un peu négligemment Christine.

Mme Antréville subit un engourdissement agréable ; l'ombre de la roche, le bruit frais de la marée basse bruissant en douceur sur le galet la préservent d'une chaleur aride ; le bien-être physique détend l'esprit ; à quoi bon s'encombrer de subtilités, de scrupules ? Demain ? Demain, logiquement, se tissera des mêmes fils qu'aujourd'hui, mêlés différemment peut-être : cet imprévu est l'attrait de la vie. L'imprévu ?

Christine regarde Cubzac assis un peu au-dessous d'elle ; instinctivement le jeune homme se retourne, change de place sous le prétexte que l'herbe sèche est glissante, s'installe aux pieds de Mme Antréville. Christine est adossée au roc, ses mains oisives sur ses genoux ; Cubzac est à demi-couché en travers de la pente chaotique, il gratte distraitement le lichen qui, sur les pierres, écaille une lèpre d'or ; il est troublé.

Christine, dont l'humeur a plusieurs fois changé depuis deux heures, s'amuse par avance de ce qu'il va dire ; mais Cubzac continue à se taire, respirant plus court, comme oppressé. Ses pensées tournent autour d'une idée fixe, il ne sait plus sous quelle forme les présenter ; à mesure que le silence se prolonge, cela s'embrouille jusqu'à la torture.

Les yeux bruns de Mme Antréville brillent d'une coquetterie ironique ; comme on se jette à l'eau, Cubzac soupire :

— Ah ! Christine ! Christine !... Quelle journée !

Du coup, Christine éclate de rire ; un agneau noir qui broutait un peu plus haut s'offusque, s'arrête, la tête levée, et, par bonds rapides, va rejoindre sa mère, sous le ventre de laquelle il cherche un lait tari.

— Vous vous moquez de moi !

— Mais non, mais non.

Christine rit toujours.

— Je suis ridicule...

— Pas du tout.

— Que voulez-vous, fait Cubzac avec dépit, dès que l'on s'épuise dans la contrainte, on finit par dire des absurdités !

Mme Antréville jouit avec malice de l'embarras de son compagnon, il surgit en elle une gaminerie optimiste qui la pousse ; étourdiment, elle plaisante :

— Mon pauvre Cubzac, c'est la chaleur qui vous déprime !

— Vous raillez, reprend Cubzac, vous savez que rien ne me fâchera... Cubzac est votre chien fidèle, vous l'appelez, vous

Digitized by Google

le renvoyez, son devoir est d'être toujours content; il y est appliqué, mais cela devient pénible, exaspérant !

— Ne prenez pas figure d'élégie, Cubzac, vous auriez tort.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes très heureux.

Le jeune homme se redresse, et, d'une voix qui tremble :

— Très heureux, oui, j'ai cru l'être, et, en vérité, de quoi me plaindrais-je ? Vous me tolérez !...

— Je ne vous tolère pas, je tiens beaucoup à vous.

— Bien sûr, je joue les utilités !

— Que vous êtes amer, aujourd'hui, mon pauvre Didier !

— Amer ? non, je souffre, voilà tout... Il y a de petits riens qui déclenchent brusquement toute une série de rouages...

Le visage de Christine s'est assombri, elle esquisse un geste las qui peut se traduire : que voulez-vous ? je n'y peux rien.

Cubzac continue :

— Je suis attaché à vous par tant de liens, nous avons tout écouté, regardé, admiré ensemble ! J'en arrive à ne rien goûter, si je ne le partage avec vous...

— Avez-vous oublié, interrompt Mme Antréville, le joli nom que vous me donniez ?

— Je vous appelais « grande sœur », j'étais sincère. Vous êtes la main féminine que je n'ai jamais sentie auprès de moi et dont je ne puis plus me passer. Ma mère était une malade, elle ne parvenait pas à porter les menus soucis d'une vie facile, il fallait lui étendre un chemin de velours; m'aimant beaucoup, elle me donnait peu et je craignais encore d'être trop exigeant; j'ai pris à son contact l'habitude de marcher sur des feutres et de ne pas m'appuyer aux chaises de peur d'en faire craquer le dossier.

— Au dehors, vous étiez libre.

— C'est vrai, mais je suis assez peu fait pour ce que vous appelez « le dehors ». Je paraîtrais bien ridicule à Mme des Hottières, à Mme Lagrange, à Sallanches, à tous ceux que nous coudoyons et dont le mouvement crée notre atmosphère, si je laissais entrevoir cette lâcheté... Au fond, j'ai la hantise de la tendresse...

Christine conseille d'un air ambigu :

— Il faudra vous marier, Cubzac.

Didier répond simplement :

— Vous n'êtes pas libre et toute la question se résume en ceci : vous êtes belle, je ne suis pas un saint...

Prenant la main de Christine, il y attache ses lèvres douloureusement.

Digitized by Google

D'un geste brusque, Christine se lève :

— Si j'étais libre, dit-elle, j'aurais six ans de plus que vous, mon ami !

— Vous paraîtrez toujours la plus jeune !

Mme Antréville oscille entre des sentiments compliqués : tout au fond de soi, elle n'est point fâchée, mais elle tient à prendre une attitude sermonneuse :

— L'imagination, dit-elle, pare ce que nous ne pouvons atteindre... Pour vous consoler, je vous chercherai une jeune fille parfaite.

Ayant prononcé ces paroles, elle admire sa propre sagesse, son désintéressement; mais la pensée logique d'éloigner Cubzac ne l'effleure point : à quoi bon faire du zèle ? Le destin n'est-il pas chargé de mettre en ordre ce que nous aurions déplaisir à toucher ?

Cubzac secoue la tête obstinément :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? C'est de la dureté de votre part; vous savez bien que je ne me marierai pas, ne me retirez pas le peu que vous m'accordez ! C'est si délicieux d'être ici, seul auprès de vous, de goûter l'harmonie de vos gestes dans ce paysage intraduisible !...

Sur le socle formidable du cap, la silhouette de Mme Antréville se dresse, face aux deux toiles tendues du ciel et de la mer; elle est le point où se conjuguent les deux lignes sur cette limite indéfinie qui courbe l'horizon. Entre les formes monstrueuses des pierres, elle paraît toute fragile comme un jouet d'ivoire; le vent tire en arrière les deux ailes de son écharpe pour la soulever et l'emporter.

Elle ne se sent guère peser sur le sol, elle s'adapte toute à la joie de l'été, à la dangereuse griserie du jour qui passe ! Que de choses à vivre encore !

Mais tout à coup une pensée aiguë lui traverse le cœur : Calixte ! Cet enfant menacé, est-ce donc à travers cette tendre chair qu'elle est appelée à souffrir ?

Une subite angoisse fait trembler ses narines et d'un pas vif, entraînant son compagnon qui ne comprend plus :

— Hâtons-nous ! on nous attend à Pen-Hat.

Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LE DROIT DES RELIGIEUX

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

Le 17 mars 1903, un député, M. Rabier, rapportait, à la tribune de la Chambre, les demandes d'autorisation de 54 congrégations religieuses. Au mépris de la parole précédemment donnée, au mépris du texte même de la loi qui exigeait, pour chaque demande, un examen particulier, le rapporteur concluait au rejet en bloc : la guillotine n'était pas assez expéditive, la noyade en masse était préférable.

Assistant, par hasard, à cette séance, j'entends encore la voix rêche de l'orateur répondant avec impatience aux protestations, — bien platoniques, — de la Droite et du Centre; je revois les visages crispés des hommes de gauche, pressés de passer au vote et d'en finir avec leur misérable besogne[1]. A mes côtés, un brave homme, quelque « clérical » attardé, sans doute, ne pouvait contenir son indignation.

Rebuté par le spectacle qu'offrait cette Chambre, je détournais les yeux et, me remémorant une page familière, je songeais à la vision de l'historien des moines, « dans le silence des nuits, sous le toit du vieux manoir » où il composait son ouvrage, alors qu'il croyait voir apparaître « l'imposant cortège des saints, des pontifes, des docteurs, des missionnaires, des artistes, des maîtres de la parole et de la vie, issus de siècle en siècle des rangs pressés de l'ordre monastique ». Et, comme Montalembert, j'entendais sortir « de leurs mâles et chastes poitrines une voix noblement plaintive : tant de travaux incessants, tant de maux endurés, tant de services rendus, tant de vies consumées pour la gloire de Dieu, pour

1. Le refus d'autorisation fut voté, le lendemain 18, par 300 voix contre 257. (« Vifs applaudissements à gauche, et à l'extrême gauche, cris : Vive la République », note l'*Officiel*.)

Digitized by Google

le bien des hommes et, pour prix, la calomnie, l'ingratitude, la proscription, le mépris[1] »!

Accompagnant ces grands moines d'autrefois, les saints religieux fondateurs ou restaurateurs d'ordres au siècle qui venait de finir se joignaient maintenant au cortège, précédant la longue théorie de leurs fils spirituels qui allaient s'acheminer vers l'exil. Abandonnés des fidèles et s'abandonnant eux-mêmes, moines et religieuses partaient silencieusement, souhaitant seulement que l'iniquité de leur proscription ne portât pas malheur à la France, qu'à travers leurs épreuves ils ne cessaient d'aimer.

En sortant de la triste séance à laquelle je venais d'assister, des paroles prophétiques me revenaient à l'esprit : « Si la démocratie, devenue souveraine, et seul arbitre de ses destinées, imite la bourgeoisie voltairienne dans sa répugnance pour le frein religieux, dans son indifférence pour le frein moral, dans sa haine du prêtre ; si, comme sa devancière, elle se laisse pervertir et énerver par la prospérité, pour ne retrouver la foi et la raison que sous l'empire de la souffrance et de la peur, on peut lui prédire une prompte et honteuse ruine[2] ».

La souffrance est venue, et la ruine de toute notre civilisation menace actuellement la France et l'Europe entière. Auparavant, le fléau d'une guerre sans précédent s'abattit sur notre pays. On vit alors ces mêmes moines, chassés de chez nous, rentrer en « rangs pressés » pour défendre la patrie qui les avait reniés et aider à la délivrer du joug étranger. Pour prix de ce témoignage de fidélité, les successeurs des hommes de 1903, ceux-là même qui nous conduisent à l'abîme, tentèrent, dès leur arrivée au pouvoir, de reprendre la politique d'avant-guerre : n'ayant rien oublié ni rien appris, ils pensaient, comme aux beaux jours du combisme, que la chasse aux curés leur tiendrait lieu de programme.

Mais alors quelqu'un troubla la fête : on avait oublié que moines et fidèles, de nos jours, étaient d'anciens combattants et qu'ils n'étaient plus disposés à se laisser brimer impunément comme la génération précédente. Le 14 juin 1925, un

1. Montalembert : *Les Moines d'Occident*, introduction, p. 259.

2. Montalembert : *Discours de Malines* (1683), *Œuvres*, 2e édition, T. III, p. 424. — On ne saurait citer tous les passages des œuvres de Montalembert qui s'adaptent aux circonstances actuelles. Outre ceux qui ont été retenus pour le présent article, on en trouvera un grand nombre judicieusement recueillis dans les « pages choisies de Montalembert », rassemblées et annotées par M. Victor Bucaille.

Digitized by Google

« imposant cortège » de religieux s'achemina, non plus vers l'exil, mais vers l'Arc de Triomphe. Tout le long de cette même année, les catholiques, dressés en masse, ont signifié à nos dirigeants éphémères qu'ils entendaient mettre un terme à toute menace de nouvelle persécution : et, du coup, toute mesure persécutrice a été provisoirement ajournée.

Ce premier résultat, pour satisfaisant qu'il soit, ne saurait contenter l'opinion catholique. Purement négatif, il ne constitue qu'une solution passagère. A l'abri précaire d'une accalmie momentanée il importe de substituer l'établissement sûr et solide d'un régime définitif de pleine liberté religieuse. Le prologue est terminé, la véritable action commence.

Le 15 décembre dernier, 20 000 catholiques réunis à Paris, à Luna Park, réclamèrent des pouvoirs publics l'abrogation de toutes les lois contre les congrégations : le titre III de la loi de 1901 créant un régime spécial pour les associations religieuses et la loi de 1904 tout entière, qui leur interdit l'enseignement. Enfin ! peuvent dire ceux qui assistèrent aux pouloureux exodes d'il y a vingt ans...

Témoin obscur, mêlé à l'immense foule frémissante, je ressentais l'enthousiasme des longues acclamations qui saluaient l'éloquent abbé Bergey et les autres orateurs. Et, de nouveau, les grandes figures d'autrefois surgirent à mes yeux : Lacordaire, Guéranger, Ravignan. Il me semble qu'ils étaient là, dominant et bénissant l'assemblée, lui demandant un souvenir et un hommage : eux seuls, en effet, en restaurant les ordres ruinés par la Révolution, rendaient possible le mouvement qui entraîne la masse catholique. Sans ces grands reconstructeurs, on ne saurait peut-être plus en France ce que c'est qu'un moine [1].

Auprès d'eux, cette fois, je voyais, avec un sentiment filial, se dresser un autre personnage : Montalembert, à leur côté, assistait à la séance, et, « jésuite autant qu'on peut l'être [2] », applaudissait le vaillant P. Doncœur. La première renaissance catholique revit dans la seconde, à un siècle d'intervalle. Une noble figure protestante ne manque ni à l'une ni à l'autre. En 1845, M. de Gasparin disait à la Chambre des députés : « Si on entend par jésuites ceux qui ne veulent pas accepter le gouvernement du spirituel par l'Etat, je le suis ».

1. Cf. le témoignage de Montalembert. *Moines d'Occident.* Introduction pp. 13, 14.

2. « Je suis moi-même aussi jésuite qu'on peut l'être, dans le sens de la définition qui a été donnée par un député protestant, le fils de notre excellent collègue, M. de Gasparin, lequel a dit à l'autre Chambre : « Si on entend par jésuites

Digitized by Google

En 1925, M. le pasteur Soulier donne à la réunion de Luna Park un concours généreux et reprend à son compte le mot fameux de Lacordaire : la liberté ne se donne pas, elle se prend. En 1830, trois jeunes gens audacieux[1] fondent l'Agence générale : elle ressuscite, immensément amplifiée, dans la Fédération nationale catholique d'aujourd'hui.

On peut considérer Montalembert comme le précurseur direct du mouvement actuel : pour la première fois, en France, il appela les fidèles, les laïques à se grouper pour défendre l'Eglise aux côtés de leurs pasteurs. Vingt ans de luttes ont abouti à la conquête de la liberté d'enseignement. Cette liberté, depuis lors, n'a jamais plus été attaquée directement. Elle a permis de remettre lentement en honneur la religion chrétienne dans la plupart de nos grandes écoles, et, avec elles, dans toute l'élite de la jeunesse. Ainsi s'accomplit, en sens inverse, un travail intellectuel analogue à celui qui, au XVIII[e] siècle, insuffla le philosophisme aux élites, avant de le répandre dans la masse, par la révolution, puis par le laïcisme. Ce mouvement inversé, ce sont les catholiques de 1830 et de 1850 qui l'ont rendu possible.

Il semble dès lors que l'initiateur du renouveau catholique en France, il semble que Montalembert ne peut être absent de la campagne qui se poursuit de nos jours. Sa parole peut retentir encore; mort, il peut continuer à servir ce qu'il servit vivant : le catholicisme, l'Eglise, les moines.

Il peut, comme autrefois, pousser les catholiques en avant et sonner leur ralliement. Il s'est levé parmi vous, redirait-il aux puissants du jour, une génération d'hommes que vous ne connaissez pas.... Nous avons appris, avec le respect chrétien et légitime des pouvoirs établis, comment on leur résiste quand ils manquent à leur devoir et comment on leur survit[2]». Les catholiques ont repris la « bonne, vieille devise chrétienne qu'on leur a volée : Aide-toi, le ciel t'aidera....., la vraie devise de la foi chrétienne, des gens de cœur qui croient au ciel et qui savent que, pour y avoir une place, il faut l'avoir gagnée[3] ».

L'épiscopat de France est à la tête du mouvement; il a présidé et béni la plupart de ces grandes réunions où les

« ceux qui ne veulent pas accepter le gouvernement du spirituel par l'Etat, je « le suis ». — Montalembert. *Discours du 11 juin* 1845. *Œuvres*, T. II, p. 83.

1. Montalembert, Lacordaire et de Coux.

2. Montalembert, *Discours à la Chambre des pairs*. 16 *avril* 1844. *Œuvres*, T. I, p. 219.

3. Montalembert, *Œuvres*, T. IV, p. 430.

Digitized by Google

catholiques ont fait entendre leur voix, d'un bout à l'autre du pays. Et, derrière les évêques, dont la puissance est « indépendante de toute autorité humaine », derrière les Pontifes « commis par Dieu au gouvernement de l'Eglise »[1], se groupe tout le clergé affirmant son entière solidarité avec les congrégations religieuses. A Luna Park, M. l'abbé Bergey a souligné l'échec complet des gouvernants de 1924, dans leur tentative de séparer les réguliers des séculiers, les évêques des curés « en soutane verdie ».

Cet essai de division a été dicté par la crainte qu'inspirait aux maîtres de l'heure l'ampleur du redressement catholique. Comme autrefois « ceux qui sont contre le Christ » ont eu « peur de notre foi et de notre vie, peur de notre Pape, peur de notre habit religieux, peur de nos prêtres, peur de nos sœurs, peur de nos écoles, peur de nos prières, peur de notre liberté, peur de tout »[2]!

Et cependant on peut leur demander avec Montalembert: Que craignent-ils ? « Honneurs, crédits, places, traitements, tout cela leur appartient exclusivement »[3]. Les catholiques et les religieux, moins que tous autres, ne revendiquent ni les honneurs ni les places; mais ils ne veulent plus être des « ilotes » au milieu d'un peuple libre[4]; ils veulent que les gouvernants comptent avec eux, comme avec toute autre catégorie de citoyens. En affirmant cette juste revendication, il ne s'agit nullement d'attendre de « bonnes élections » ni d'être la majorité : les socialistes, par exemple, n'ont actuellement la majorité ni au Parlement, ni dans le pays. Les catholiques peuvent donc exiger que les pouvoirs publics aient pour eux et leur Eglise, pour leurs prêtres et leurs religieux, autant d'égards que pour les églises socialiste ou laïciste, leurs « militants » ou leurs adeptes. Les catholiques réclament leur droit, et, tant que ce droit ne leur sera pas accordé dans sa plénitude, ils reprendront à leur compte les

1. Montalembert, *Discours du* 16 *avril* 1844. *Œuvres*, T. I. p. 193.

2. Montalembert, *Discours de Malines*, 21 *août* 1863. *Œuvres*, T. III, p. 489.

3. Montalembert, *Discours à la Chambre des pairs, le* 26 *avril* 1844. *Œuvres*, T. I, p. 277. Plus tard, à Malines, Montalembert signalait (dès 1863!) l'envahissement des fonctions publiques « dont le nombre s'accroît sans cesse et dont l'ardente curée enflamme successivement toutes les générations. Cette passion, universelle et furibonde, des places, fait de la société une proie dont vivent des générations entières de parasites, en attendant que d'autres générations de solliciteurs affamés aient réussi à les remplacer..... par la marée montante de la révolution ». (T. III, p. 418).

4. Montalembert, *Discours du* 16 *avril* 1844. C'est l'apostrophe qui conclut par la parole fameuse : « Nous sommes les fils des croisés et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ».

Digitized by Google

fières déclarations de Montalembert : « Nous le disons sans détour, à nos adversaires d'abord, puis à ceux qui se font les complices de nos adversaires par amour du repos : Non, vous ne l'aurez pas, ce repos; non, vous ne dormirez pas tranquilles entre une Eglise asservie et un enseignement hypocritement démoralisateur..... Nous sommes assez d'ultra-montains, de jésuites, de néo-catholiques dans le monde pour vous promettre de troubler votre repos jusqu'au jour où vous nous aurez rendu notre droit »[1].

Le premier droit de tout Français est de vivre à sa guise sur le territoire de France. Aussi la première revendication des catholiques a-t-elle pour objet le retour à la liberté complète pour les religieux et les religieuses, par l'abolition de lois iniques et surannées. Ces lois ne peuvent être tolérées plus longtemps, d'abord parce qu'elles sont contraires au droit naturel le plus certain, ensuite parce que l'on peut répéter aujourd'hui de tels religieux illustres et éminents ce que Montalembert disait au gouvernement de Louis-Philippe, à propos de Lacordaire et de Ravignan : « Ces hommes, l'honneur de la France catholique, ces hommes dont je chercherais difficilement les rivaux et surtout les supérieurs à aucune autre tribune, soit politique, soit littéraire, ces hommes, vous les proscrivez....., vous les excluez de cet enseignement auquel se livrent impunément tels hommes....., qui ont soulevé tant de scandales[2]; vous les excluez, eux seuls; je me trompe, eux et les coupables flétris par la justice criminelle du pays... Et pour quelles causes les excluez-vous ? Leur capacité ne saurait être douteuse, et, d'ailleurs, ils ne reculeraient, eux et leurs frères, devant aucune question de capacité. Est-ce donc leur moralité qui vous inquiète? Ont-ils commis quelque délit ? Sont-ce des conspirateurs, des ennemis du repos public ? Non, leur vie est aussi irréprochable que leur éloquence est éclatante, ils ont passé partout en faisant le bien. Leur crime, le voici : c'est d'avoir senti qu'il fallait mettre leur talent, leur énergie, leur dévouement, leur désintéressement même sous la sauvegarde d'un lien sacré; c'est d'avoir juré à Dieu de rester chastes, pauvres et obéissants; c'est d'avoir renoncé aux trois grandes tentations de l'humanité : la chair, l'or et l'indépendance de la volonté; leur

1. Montalembert, *Du devoir des catholiques dans les élections*. *Œuvres*, T. IV, p. 432.

2. Montalembert faisait allusion aux cours de Quinet et de Michelet. Que dirait-il aujourd'hui de certains instituteurs communistes ?

Digitized by Google

crime, c'est de s'être engagés, par obligations spéciales et inviolables, et jusqu'à la mort, au service de Dieu et du prochain[1] ».

Par ce noble témoignage décerné aux vertus religieuses, Montalembert préludait au grand œuvre de ses années de retraite, à l'Histoire des moines d'Occident. « Je suis moine, par la grâce de Dieu ! J'aimais ma vocation : maintenant j'en suis fier », écrivait à l'auteur un saint religieux, après avoir lu les premiers volumes[2].

Le rappel de l'idéal monastique et de ses aspirations sublimes, c'est-à-dire les plus hautes vertus évangéliques, est plus nécessaire que jamais, alors que toute notre civilisation paraît chanceler sur ses fondements. Ou peut appliquer aujourd'hui au socialisme et au communisme ce que le grand catholique disait de la démocratie, il y a plus de soixante ans déjà, la dernière fois qu'il parut en public, alors que, regardant devant lui, il voyait « le déluge monter, monter toujours, tout atteindre et tout recouvrir. Je m'en effraierais volontiers comme homme, s'écriait-il; je ne m'en effraie pas comme chrétien, car en même temps que le déluge je vois l'arche. Sur cet immense océan de la démocratie avec ses abîmes, ses tourbillons, ses écueils, ses calmes plats et ses ouragans, l'Eglise seule peut s'aventurer sans défiance et sans peur. Elle seule a la boussole qui ne varie pas, le pilote qui ne fait pas défaut[3] ». Dans le même discours, un peu plus loin, Montalembert revient à la charge et c'est en rappelant cette déclaration, d'une actualité toujours saisissante, qu'il convient de clore l'appel fait au témoignage d'un serviteur passionné de l'Eglise : « J'affirme que la société contemporaine ne se sauvera pas sans un recours énergique au christianisme intégral, au christianisme dans sa forme la plus complète et la plus vitale : l'Eglise catholique[4] ».

Ainsi parlait le champion du catholicisme au siècle passé. Puisse sa voix être encore entendue, puisse-t-il contribuer, comme autrefois, au triomphe du droit des religieux et des revendications catholiques en notre pays !

Antoine DE MEAUX.

1. *Discours du 8 mai* 1844. *Œuvres*, T. Ier, p. 303.
2. Lettre du P. Chocarne, Dominicain, le 5 octobre 1860, publiée par Lecanuet : « *Montalembert* ». T. III, p. 313.
3. *Discours de Malines*. *Œuvres*, T. III, p. 403.
4. *Ibid.*, p. 424.

Digitized by Google

LA VIE ET LA MORT D'UN BARDE

J.-P. CALLOCH (BLEIMOR)

Le 7 janvier 1917, *l'Echo de Paris* publiait, sous le titre : « Pour la Légende », un article de René Bazin dont je transcris le préambule [1] :

Ceux qui entendent, pendant un voyage, une chanson qui leur prend le cœur, ceux qui entendent seulement une phrase belle doivent les noter, car le monde a besoin d'être soulevé un peu..... Les poètes sont chargés, non pas seuls, de cette mission d'assistance. Ils ne savent pas tout leur pouvoir d'allégement. Ils perdent bien du temps en amusements vains. Mais nous, qui écoutons le vent qui passe, nous qui recevons tant de lettres, d'essais, de demandes....., nous éprouvons parfois, lisant la lettre d'un inconnu, cette émotion qui ne trompe pas, et que nous devons faire partager, comme un bien de la communauté française..... C'est ainsi que je veux publier aujourd'hui les vers d'un soldat de Bretagne.....

Le lieutenant C... décrit en vers bretons du dialecte de Vannes le guetteur dans la tranchée..... Il ne m'a rien demandé ; il n'a mis dans l'enveloppe que les vers bretons, la traduction, — heureusement, — et son nom. Jugez et dites si ce n'est pas une belle chose.

La *Prière du Guetteur*, de Calloch, suivait ce préambule. Et c'est ainsi que le barde J.-P. Calloch, du jour au lendemain, devint célèbre. Hélas ! quelques semaines plus tard René Bazin remplissait dans le même journal un pieux devoir : il venait annoncer précisément à ces nombreux lecteurs qui « avaient partagé son émotion » d'alors une triste nouvelle. L'auteur de l'admirable *Prière du Guetteur* venait d'être tué au front, devant Saint-Quentin, il n'avait pas vingt-neuf ans !

Mais qu'était donc ce jeune officier dont le nom avait la rude sonorité des galets secoués par les vagues ? De quel coin pittoresque ou retiré de la Bretagne tirait-il son origine ? C'est ce que nombre de lecteurs désiraient avidement connaître et c'est pour leur donner satisfaction que la maison d'édition Plon et Nourrit se décida, sur

1. A notre connaissance, cet article n'a pas été réédité depuis 1917.

Digitized by Google

les instances de M. René Bazin, à publier le recueil de *Lais Bretons*, connus sous le titre de *Ar en Deulin* (A genoux), paru en 1921.

Ce manuscrit se trouvait, à la mort de son auteur, entre les mains du conseiller général d'Ouessant, M. Pierre Mocaër. Des circonstances imprévues n'avaient pas permis, écrit son détenteur, de livrer plus tôt au public l'œuvre de Calloch dont il était devenu le confident et l'ami. Les lecteurs de *Ar en Deulin* trouveront en tête du volume un récit assez bref de la vie du poète. M. Mocaër est loin d'avoir tout dit sur l'existence laborieuse de Calloch. Depuis la publication du recueil, des amis du barde : MM. Yves le Diberder, d'Angers; M. Léon Le Berre, de Quimperlé, et surtout le docteur Léon Palaux[1], de Bais, Mayenne, se sont efforcés de faire connaître à ceux qui sont devenus les dévots du Barde-Saint la véritable physionomie du poète. Grâce à leur zèle pieux, sa vie de douleurs et d'efforts est aujourd'hui mieux connue; mais il n'a pas été donné de cette vie et de cette œuvre, tout entière consacrée à la grandeur de la race bretonne et à Dieu, une vue d'ensemble permettant de mesurer l'importance de la perte que la Bretagne a faite en voyant disparaître prématurément un de ses fils les meilleurs et les plus ardents : J.-P. Calloch, dit Bleimor.

Lui-même a donné dans son ouvrage une synthèse poétique de sa brève existence.

Je suis né au milieu de la mer, — trois lieues au large. — J'ai une petite maison blanche là-bas; — le genêt croît près de la porte et la lande couvre les alentours... —

Mon père était comme ses pères, — un matelot. — Il a vécu obscur et sans gloire. —...

Ma mère aussi travaille — pour gagner du pain — ...

Nous étions six alors, nous ne sommes plus que trois —. La mort a frappé à la porte —. Et en moi un barde naquit — .

Telle est, résumée par lui-même, l'enfance de J.-P. Calloch. Il n'y a rien à ajouter à ce récit qui ressemble à une vie de saint breton contée par quelque naïf hagiographe.

Calloch fit ses premières études à l'école des frères de Groix où il reçut cette empreinte de l'esprit chrétien qui devait orienter sa vie vers la plus haute spiritualité. Il y fait de bonnes études primaires et déjà sur les bancs de cette école il commence à écrire en vers. On m'a parlé, à Groix, d'une poésie française adressée à son père dont on trouvera, j'espère, un jour l'original. Il semble que sa famille hésita à ce moment pour savoir si elle ferait de cet enfant un marin ou un savant. Sur les conseils des vénérés prêtres de Groix on l'envoya au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Grâce au zèle amical du docteur Léon Palaux, camarade de collège de Calloch, nous savons d'une manière précise quelle fut au séminaire de Sainte-Anne l'existence du jeune poète. M. Léon Palaux devant rééditer

1. Le docteur Léon Palaux fera paraître prochainement une biographie de J.-P. Calloch, accompagnée des œuvres inédites du barde.

Digitized by Google

les articles qu'il a consacrés au barde sous le titre *Histoire d'une amitié*[1], nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à cette étude attachante. Retenons toutefois que Calloch entra à Sainte-Anne en l'année 1900; il avait alors onze ans; d'après son biographe il était déjà « grand, robuste et comme taillé dans le granit de son île ». Calloch révéla très vite à ses professeurs la vivacité de son esprit, une intelligence au-dessus de la moyenne et une faculté d'assimilation qui lui permettait, m'a raconté M. l'abbé Maréchal, l'un de ses maîtres, de pasticher Victor Hugo. Il était alors un admirateur enthousiaste du poète romantique, bien que la lecture en fût interdite aux élèves.

A cette époque Calloch lisait aussi l'œuvre de Brizeux, le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué, les ouvrages de Luzel [2] et même les œuvres de bardes modernes tels que Jaffrennou dont la réputation en Bretagne commençait à se répandre. La fréquentation de ces auteurs, dont le mérite n'est pas égal, enthousiasma le futur barde qui n'écrivait pas encore en breton, sa langue maternelle; mais, encouragé par son ami Palaux, il se mit activement à cette étude et s'assimila en peu de temps la grammaire et le vocabulaire du dialecte vannetais dans lequel il devait écrire plus tard toute son œuvre.

En 1904, il était en rhétorique; il n'avait alors que quinze ans et déjà il publiait dans la revue bretonne *Ar Vro*, éditée par Jaffrennou, ses premiers essais sous le pseudonyme de Bleimor (loup de mer) qu'il venait de choisir comme nom bardique. A la fin de juillet 1905 il était bachelier ès lettres et à la rentrée d'octobre il faisait son entrée au grand séminaire de Vannes. Quoique jeune encore, aucune des épreuves de la vie ne lui avait été épargnée. Il était déjà orphelin de père, celui-ci étant mort accidentellement à l'âge de cinquante-six ans. La disparition du gagne-pain de la famille qui comptait deux garçons et deux filles apporta la gêne dans la maison de Calloch. Aucune des préoccupations maternelles ne devait échapper à ce garçon sensible qui aimait la méditation et l'isolement. En 1907 il écrivait dans la *Gwerze de la Mort* cette douloureuse confession : « Oui, le malheur aveugle m'a frappé au cœur, — frappé à tort et à travers, sans pitié, comme une brute; — sous ses coups répétés j'ai plié la tête, — plein de larmes, à moitié étouffé par l'angoisse ».

Il ne faut pas voir dans ces lamentations de simples réminiscences du livre de Job. Il ne faut pas y voir davantage une attitude romantique. Calloch avait souffert de maux réels. Il avait vu mourir sa sœur aînée, cinq ans après son père, et sans doute il savait sa plus jeune sœur atteinte du mal impitoyable qui devait les emporter toutes deux (l'une à vingt-trois ans, l'autre à vingt-sept). Ces deuils successifs inspirèrent plus tard au poète des strophes déchirantes : « Nous étions six alors, Sainte Marie, — autour de la table, — maintenant tout cela est changé, — nous ne sommes plus que trois. » —

1. Ces articles ont paru dans *l'Union Agricole* de Quimperlé.
2. Barde breton qui fut le collaborateur et l'ami d'Anatole Le Braz.

Digitized by Google

Ces vers sont de 1914, l'année de la mort de sa plus jeune sœur dont la q eautéblonde et l'intelligence étaient renommées dans l'île.

En dépit de ces chagrins, sa volonté ne fléchit pas et Léon Palaux rend au courage de son ami ce témoignage qu'il est intéressant d'enregistrer après les citations que nous venons de faire : « Je n'ai pu découvrir dans ses lettres un seul mot de révolte contre la Providence, même aux jours les plus mauvais, et ils furent nombreux ».

Il était entré au séminaire poussé par une vocation irrésistible. Le 1er janvier 1906, il écrit à son ami Palaux : « Je te promets bien que, si le Bon Dieu me fait un jour la grâce d'être prêtre, il n'y aura pas beaucoup de prêtres à aimer Breiz Izel (la Bretagne) autant que moi ».

Cette double profession de foi témoigne de la force de conviction de Calloch et de son attachement au pays. Elle montre un caractère. Malheureusement cette vocation fut contrariée par des circonstances indépendantes de la volonté du jeune séminariste et il dut souffrir cruellement de la décision qui fut prise à son endroit par les autorités ecclésiastiques. En vertu des règles du droit canon, la prêtrise est refusée à ceux qui ont dans leurs ascendants ou leurs proches des maladies d'origine nerveuse [1] ; c'était le cas pour Calloch dont la santé cependant était, en apparence, très robuste.

Il se résigna et continua, quelque temps après que ses maîtres lui eurent révélé leur décision, à porter la soutane et à suivre les cours du séminaire où il resta deux ans. Nous trouvons dans son œuvre le reflet de cette amère déception. Quand il conserve l'espoir d'être prêtre, voici sous quelle forme heureuse il exprime son enchantement :

O douceur des messes dans une chapelle, — une petite chapelle silencieuse dans les campagnes de Bretagne. — Etre par un cœur pur la lumière frêle qui brille sans cesse devant l'hostie, ô douceur ! — Etre le prêtre ardent debout contre l'autel, — à offrir la victime, douceur !... O douceur !...

Ce poème est de 1910 ; en 1912 il sait d'une manière certaine qu'il ne sera jamais « le prêtre ardent debout contre l'autel », et il écrit :

Puisque vous avez voulu me rendre ma liberté, — quand je souhaitais d'être enchaîné au pied de vos autels ; — puisque le rêve de ma jeunesse est mort, — et que vous m'avez enlacé dans le rets du malheur, — ô Maître ! puisque je suis brisé et que je pleure, — soyez béni pour ce que vous avez fait.

Il se résigne, mais comme cette résignation lui est douloureuse ! Après deux ans de séminaire, il entre dans une institution libre à Paris. Il ne semble pas que la capitale ait exercé sur cet esprit profondé-

1. Ces manifestations morbides constatées chez les proches de J.-P. Calloch sont difficilement explicables. Nous tenons pour certain qu'elles ne provenaient pas de l'ascendance du poète. Le docteur Palaux s'est livré à une enquête très serrée à Groix et ses conclusions sont formelles. Calloch lui-même écrivait à son ami : « J'ai étudié mon ascendance des deux côtés, aussi loin que je l'ai pu. Elle n'y est pour rien, au contraire la race est des plus vigoureuses. »

Digitized by Google

ment croyant une action décisive. La nostalgie du pays le remplit :

Mon cœur est dans la Basse-Bretagne, écrit-il en 1913... — Ici sur le *fumier* de la grande ville — croît la fleur de l'angoisse. — Ici sur les âmes un vent froid hurle. — Ici c'est l'antre du péché. — Comme des bêtes autour de moi, — j'entends les hurlements impurs des voix du mal...

Paris est à ses yeux essentiellement la ville du « Mal ». Il trouve un refuge passager contre les puissances malfaisantes, qui, de toutes parts, l'assiègent, dans les églises où l'on prie : l'Ile des pauvres : Notre-Dame des Victoires ; l'Ile des Nations : la basilique du Sacré-Cœur, et enfin l'Ile des Anges : la Chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur, où la plupart des nouveaux convertis de ce siècle ont entendu l'appel du Seigneur.

Au printemps de 1909 il quitte Paris pour le collège de Saint-Joseph de Reims où il occupe un modeste emploi de répétiteur et où il se lève à quatre heures du matin pour recevoir la sainte communion avant l'heure de son service.

En octobre 1909 il est soldat de deuxième classe à Vitré, dans un régiment où l'immoralité ambiante l'effraie et lui cause un immense dégoût. Il se protège contre elle par la lecture de l'*Imitation*. Il ne renonce nullement, malgré tout, à « ses rêves de résurrection et de grandeur pour la patrie aimée, sauf Dieu, plus que tout ». Son ambition n'a pas varié : « Défendre jusqu'au bout, sans lâcher pied, la culture catholique et celtique en Bretagne ». (Lettre à Léon Palaux). Entre temps, il se met à recueillir des documents pour une histoire de l'Ile de Groix qu'il rêve d'écrire et il se lie avec les bardes qui sont à la tête du mouvement celtique. C'est le 20 août 1911 qu'il apprend qu'il ne rentrera plus au séminaire, il écrit à Léon Palaux :

Je vais rentrer dans le monde, gagner du pain pour mes frères et sœurs et pour ma mère qui atteint ses soixante ans et ne peut guère plus travailler pour les nourrir. A ma sortie de caserne je préparerai mon brevet pour devenir probablement instituteur libre, peut-être à Groix. Le motif de mon exclusion n'a rien de déshonorant, tu le vois... Ma mère n'en sait rien encore, on va lui apprendre cette triste nouvelle ces jours-ci. Quel coup pour elle ! Je te demande, cher Léon, un bout de prière pour les miens et pour moi. Je vais en avoir tant besoin ! Quand même, avec la grâce de Dieu, je ne me découragerai pas.

Il quitte la caserne à la fin de 1911. Le 2 février 1912, M. Léon Palaux le revoit à Paris : « Il avait grandi, écrit son biographe, il mesurait 1^{m},85, avait le buste large, la tête puissante, avec la mâchoire inférieure légèrement proéminente, une physionomie de penseur et de lutteur. Un pli de souffrance marquait le front. » Il avait conservé son enthousiasme de jadis, avait foi en l'avenir. J'ajouterai, pour compléter ce portrait, que, si Calloch avait un visage énergique, ce visage n'était pas beau. Il avait les lèvres épaisses, les traits taillés au couteau ; mais, me dit M^{lle} T... qui l'a fort bien connu, il avait des yeux bleus magnifiques qui lui « prenaient toute

Digitized by Google

la figure ». Les yeux de sa sœur, affirme Mlle T..., et j'ajoute, maintenant que je connais Mme Calloch, les yeux vivants, tendres et ardents de sa mère.

C'est alors qu'il fonde avec M. Yves le Diberder la vaillante et combative revue d'action bretonne appelée *Brittia* où, écrit Calloch, « ils étaient décidés à faire tout le catholicisme et les actes de foi » qu'ils voudraient. La revue ne devait, par ses articles, porter nul ombrage à « l'orthodoxie la plus stricte ». La collaboration de Calloch n'était acquise qu'à cette condition et, tout récemment, M. le Diberder m'écrivait qu'en effet son ami plaida en maintes occasions, en faveur de l'orthodoxie catholique, contre les tendances de son fougueux collaborateur.

Quelques mois plus tard, il quittait Mesnières où il avait occupé un poste provisoire et il acceptait à Paris, sur la recommandation de son ami Palaux, un poste de répétiteur à l'Ecole supérieure de commerce. M. Palaux nous conte ce que fut l'existence des deux amis à Paris. Ils ne sont préoccupés l'un ni l'autre de « faire la fête », comme il arrive à de bons étudiants de province fraîchement débarqués sur le pavé de la capitale. Les heures de loisirs se passent en conversations sérieuses : ils parlent du « pays »; ils se font part de leurs projets : « Conquérir cette indépendance après laquelle plus que tout autre le Breton aspire, cette liberté qui leur permettrait de réaliser leurs rêves d'adolescents, de travailler à la gloire de Dieu et de la Bretagne ».

Plus que jamais Calloch faisait des « Saints Evangiles » et de la Bible en latin ses livres de chevet, « il s'en pénétrait, écrit M. Palaux, et comprenait que la vie est une petite chose, un temps de sacrifice, et qu'il importe de songer à ses fins dernières ». Le jeudi et les jours de congé, au lieu d'aller se promener, Calloch fréquentait la Bibliothèque nationale ou celle de l'Arsenal, ou bien se rendait aux Archives Nationales. C'est alors qu'il se lie d'amitié avec un remarquable celtisant : M. René le Roux, aujourd'hui retiré en Bretagne et qui a eu une grande part dans la formation intellectuelle du barde.

Enfin Calloch collaborait activement à la revue *Brittia* et y publiait la plupart des poèmes qui ont été réunis ensuite sous le titre *Ar en Deulin*. Calloch rédigeait d'abord en breton, traduisait son œuvre en français, et préparait déjà l'ouvrage que M. Mocaër n'eut qu'à livrer aux presses d'une imprimerie morlaisienne, que la maison Plon et Nourrit chargea du travail d'impression. Il écrivait aussi des nouvelles en breton et des articles en français, l'un d'eux qui devait s'intituler : « Les pêcheurs bretons en Mauritanie » était destiné au *Correspondant*, mais n'y put paraître. Cette question devait passionner Calloch, car cet intellectuel, au dire de MM. Mocaër et Le Berre qui ont fait des enquêtes à ce sujet, redevenait marin dès qu'il touchait les pierres polygonales qui font comme une mosaïque de granit au quai et aux cales du port de pêche de son île natale. Il s'embarquait parfois sur ces

Digitized by Google

dundees, à la carène à la fois élégante et trapue, aux coques peintes de couleurs claires, aux hautes voilures couleur de brique qui donnent à ces flotilles des airs de vaisseaux couverts du grand pavois sur la mer bleue des îles. Un poème de *A Genoux* nous conte une de ces croisières de dix-huit jours, pendant laquelle ces hardis marins fouillèrent en vain les profondeurs du large. Ils ne ramenèrent en tout que dix-huit poissons et naïvement le barde demande à Dieu de « bénir les lignes du bateau » pour qu'il prenne beaucoup de poissons dans l'avenir. Le plus souvent, il partait pour la journée, non pas, comme on l'a dit [1], pour ajouter à son salaire de répétiteur, mais pour sa satisfaction personnelle et pour obéir à un besoin atavique de son cœur, sur ces petites barques à une voile que j'ai vues se balancer dans le port de Saint-Nicolas, ce petit havre fermé par un énorme bloc de granit posé là par la nature et qui laisse deux portes de sortie latérales aux barques qu'il protège. Je vois le barde-marin en surtout bleu, comme les marins ses frères, le bonnet sur la tête, marchant de ce pas balancé sur les rochers schisteux et glissants usés par les sabots de générations de marins. Le pays est grand, et pourtant plein d'intimité. Ces rocs de schiste bleu, ces bruyères roses, ce feutre vert des coteaux les voient passer tous les jours, par tous les temps, leurs anneaux de cuivre aux oreilles comme des filles mauresques. J'ai eu la curiosité de demander à un grand diable en « salopette » bleue, qui préparait sa « boëde » [2] pour partir en mer, s'il avait connu Calloch. « Si je l'ai connu ! » m'a-t-il répondu, avec un bon sourire attristé, « nous étions comme des frères, ah ! c'était un bon homme, s'il y en a jamais eu dans l'île ». J.-P. Calloch n'est pas oublié à Groix ; on connaît son cœur, si l'on ignore son œuvre, cela suffit [3].

S'il est vrai que Calloch consentait à partager avec ses compagnons de misère les gains de la journée, ils devaient servir à améliorer l'ordinaire dans la petite « maison blanche » de la côte où la vieille mère du poète vit encore retirée avec son dernier fils. Jean-Pierre avait un véritable culte pour sa mère ; quand il était loin, il lui écrivait souvent, et il lui faisait parvenir les quatre cinquièmes de son traitement. Aussi voyait-on Calloch hésiter à s'acheter des livres. Il n'allait pas au théâtre, mais se rendait parfois aux concerts Touche et Lamoureux. Car les places n'y étaient pas coûteuses et il aimait la musique. Il jouait agréablement de la flûte, et modulait de vieux airs bretons. Cette flûte ne le quittait guère et je me le représente, en mer, dans les zones calmes, au moment de la sieste, enchantant ses compagnons de pêche de ces vieux airs naïfs dont les oreilles bretonnes sont si friandes.

C'était là, vraiment, en Bretagne « qu'était son cœur », déclare-t-il

1. Je possède un témoignage écrit de Mme Calloch à ce sujet.
2. Appât pour prendre le poisson.
3. Cependant, dès l'âge de dix-neuf ans, Calloch avait fait représenter à Groix une pièce de théâtre : « Pardonnez-nous nos offenses ».

Digitized by Google

lui-même. C'est qu'à Paris il devait souffrir cruellement pour ses convictions religieuses. Le milieu de l'Ecole de commerce était hostile aux croyances, mais Calloch pratiquait sans respect humain, se souciant peu du qu'en dira-t-on. Il avait dès le début « exposé avec insolence » qu'il était « réactionnaire et clérical » et « expliqué sans douceur à quelques cuistres que, si l'on abordait irrespectueusement devant lui certaines questions, il dégageait, à l'avance, toutes responsabilités au sujet de diverses explorations de braies auxquelles pourraient se livrer son pied ». (Lettre à Léon Plaux).

Ce géant de 1m,85 était de taille à se faire respecter. Le directeur de l'Ecole, M. Wiriath, a rendu hommage aux convictions de son ancien collaborateur, lorsque, le jour de la distribution des prix de l'année 1918, il rappela aux élèves et aux maîtres réunis quelle avait été la fin héroïque de Calloch : « Le réconfort dans une vie qui n'était pas unie, il le puisait dans une foi ferme, aimée, trésor hérité de ses ancêtres, qu'il pratiquait sans ostentation, mais aussi sans respect humain, cette pire forme de la lâcheté ».

Pendant son séjour à Paris, Calloch se lia avec le pamphlétaire catholique Léon Bloy dont, par certains côtés, mais avec plus de discrétion et de mesure, il rappelle la fougue et l'esprit de sarcasme. Le barde aimait la satire et ne manquait pas d'esprit. Attiré par l'idée royaliste, il aurait volontiers mis son talent au service des chefs de ce mouvement, si les circonstances le lui avaient permis. Nous avons lu de lui dans une revue bretonne morte aujourd'hui, *Buhez Breiz*, des pages qui découvrent un Calloch inconnu, au caractère âpre et même violent de puissant polémiste. Le tour oratoire de ces pages montre que l'auteur eût pu viser à jouer dans le pays un rôle politique.

Comme l'écrit M. Léon Palaux, entièrement d'accord avec nous sur ce point, « le tempérament de Léon Bloy lui plaisait; il découvrait en lui quelques traits de son caractère ». Remarque fort juste. Calloch était bien plus près du polémiste Bloy que de l'élégiaque Brizeux à qui, je ne sais pourquoi, certains critiques veulent le comparer. C'est de cette ambiance intellectuelle, de cette atmosphère de combat pour les idées que l'arracha le cataclysme de 1914.

J.-P. Calloch, dont la taille était anormale, appartenait au service auxiliaire, quand éclata la Grande Guerre; il vit donc partir, sans pouvoir les suivre, ses compagnons d'étude et fut mobilisé à l'arrière. Cette situation lui devint vite fort pénible, car il ne rêvait que de sacrifices. Il se sentait humilié, me dit Mlle T... qui le voyait alors assez souvent, et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour être pris dans le service armé. La Celtie avait vu partir les meilleurs de ses enfants; le cœur du poète saignait de voir son île abandonnée des hommes valides : « Les douces maisons de la Celtie sont vides, à part quelques foyers de ci, de là, où le feu depuis longtemps est éteint, et devant lesquels on voit pleurer de pauvres femmes et des petits enfants qui songent, songent... »

Digitized by Google

Lui aussi, il se sent appelé par le « hurlement de la guerre aux frontières ». Mais il faut d'abord qu'il fasse son apprentissage de combattant et il est choisi, parmi beaucoup d'autres, pour aller au centre d'instruction d'élèves officiers de Saint-Maixent. C'est de là qu'il écrit à M. Mocaër pour lui confier son manuscrit : « J'aurai à vous confier en dépôt un manuscrit (une trentaine de poésies bretonnes) à publier au cas où je ne reviendrais pas. Si je reviens, je vous le reprendrai et m'occuperai moi-même de la publication. Ce sera tout ce qui restera de moi au cas où *je laisserais ma peau dans l'aventure* [1] ». Le 13 août 1915, il écrit encore à M. Mocaër : « Je vous confierai le pauvre « dépôt » que je vous remercie de vouloir bien accepter ».

Le 30 août, Calloch est en première ligne et rejoint sa compagnie « à travers les boyaux ». La vie de tranchée commence pour ce fantassin dont le moral est excellent. « Je suis, écrit-il, avec des bretons de Cornouailles, de bons gars, dont l'un, engagé volontaire de la classe 1874, a fini par se faire citer à l'ordre après avoir frisé le conseil de guerre ».

Nous renvoyons le lecteur au *Journal de route* de Calloch publié avec ses *Lais Bretons*. Ces pages sont à lire; elles ont, malgré des imperfections de traduction [2], la même valeur littéraire, la même grandeur morale, la même force édifiante que ses poèmes et sont inséparables de ses chants de guerre. Parmi ces Bretons qui sont au combat en même temps que Pierre Calloch, il en est deux qui méritent une mention : le lieutenant-abbé Le Cam, aujourd'hui vicaire à Lorient, et le sergent Pierre Le Clech, sculpteur marbrier à Carhaix. Pierre Le Clech était sous les ordres directs de Calloch. Ils étaient inséparables. Le Clech vénérait son lieutenant. Celui-ci était légendaire à la compagnie. La discipline y était fraternelle. Un jour, un camarade ivre veut franchir les lignes et se rendre à l'ennemi, il était justement porteur d'une demi-douzaine de bidons pleins de « pinard » qu'il était chargé de distribuer aux camarades. Calloch est prévenu, il court après le misérable, l'empoigne et lui administre une râclée : ce fut son unique punition. Le lieutenant qui est grand et fort porte les sacs des soldats de sa compagnie; ce singulier officier avait toujours le sac au dos « même aux haltes horaires », et ce n'était jamais le même sac ! Le lecteur peut juger à quel point il était aimé des hommes.

Nous sommes en 1917. C'est un des moments les plus durs de la campagne. C'est la guerre de mouvement, les Allemands quittent leurs positions de l'hiver pour se retirer sur la ligne Hindenburg. L'hiver s'achève; mais il neige; Calloch écrit à un ami, le 10 avril 1917 : « En plein bled, dans un trou recouvert d'une tôle sous le rideau d'acier des canonnades. Il fait grand froid, pluie et neige, et nous ne pouvons pas faire de feu. C'est le pays de la misère et de la désolation ici ».

1. C'est nous qui soulignons.
2. La traduction n'est pas de Calloch.

Digitized by Google

Le sergent Pierre Le Clech de qui je tiens le récit qui va suivre confirme, en tous points, cette impression : « C'était une nuit d'hiver ; un sale temps de neige, l'ennemi fuyait ; impossible de creuser des tranchées. Le moindre trou qu'on faisait se remplissait d'eau. Je venais de parler au lieutenant ; il était à côté de moi dans un abri improvisé. Les Allemands bombardaient ferme. Tout à coup, on m'appelle : le lieutenant vient d'être blessé. Je cours à son gourbi et je le trouve étendu mort. Il n'avait pas l'air d'avoir été touché. Un éclat d'obus de 77 l'avait terrassé. Je commande deux hommes et on emporte sur un brancard notre cher lieutenant. C'était devant la ferme de Lafolye, à droite de Saint-Quentin ».

La voix du barde Bleimor s'était éteinte à jamais. Ce n'était pas seulement un soldat de moins dans l'armée française au temps où les hommes tombaient « comme des cerises en la saison » pour ememprunter la belle image de Barrès qui eût tant aimé Calloch ; mais c'était un barde de moins dans notre Bretagne et quel barde ! L'Ile de Groix allait porter le deuil de son héros et de son chantre.

Le corps du lieutenant Calloch fut transporté au petit village de Cerisey dans l'Aisne et inhumé dans un cimetière de soldats. Il y resta jusqu'en 1923. L'été dernier, le vapeur *Ile de Groix* ramena vers son île aimée les restes du jeune officier. Ce dut être une traversée bien émouvante. Je vois par l'imagination le cercueil porté par le petit vapeur ; la mer tout autour scintille ; les flottilles de bateaux de pêche profilent sur le ciel et la mer leurs sombres voilures, et les grands dundees, toutes voiles déployées, semblent, secoués par le roulis, saluer la dépouille du soldat marin venant chercher son repos éternel sur ce rocher creusé de havres, où, comme son grand compatriote Chateaubriand, il va dormir bercé par la mélopée des vagues. Aujourd'hui, J.-P. Calloch a trouvé son repos définitif, il dort sous une pierre tombale en granit bleu de Pont-Aven, entouré de toutes parts de l'inapaisable agitation de la mer océane.

« Lorsque je mourrai, écrivait-il, dites les prières et enterrez-moi comme mes frères, mon front tourné vers l'ennemi ». Le vœu du barde est accompli, il repose ainsi sous les ormes et les cyprès du cimetière de sa paroisse, le front tourné vers l'Est. Une croix celtique, taillée dans le granit de Pont-Aven, marque la place de la tête et indique au passant que celui qui est là, pour humble qu'il fût, n'en est pas moins grand.

René VILLARD.

Digitized by Google

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Le déficit du budget entrave les travaux publics. — Le port de Strasbourg et la liaison fluviale Strasbourg-Marseille. — Pour utiliser rationnellement le combustible, brûlons du coke. — La chambre de commerce de Bourg recommande la consommation du vin ordinaire dans les hôtels et restaurants. — Le tourisme facteur de richesses publiques. — L'office national des routes. — Les chemins de fer et la concurrence automobile. — Le trafic du canal de Suez. — L'exploitation de notre domaine colonial. — La répartition des matières premières. — La guerre des Anglais et des Américains au sujet du caoutchouc. — La nécessité des traités de commerce.

Une des conséquences de notre situation financière est qu'elle empêche toute amélioration de l'outillage économique de la France. Le moment serait, en effet, mal choisi pour engager des dépenses en vue de grands travaux publics qui n'auraient de rendement qu'à longue échéance. La nécessité de comprimer un budget déjà trop lourd entrave donc notre développement économique.

N'allons pas croire au surplus qu'il soit facile de réduire les crédits proposés au budget pour les ministères de la production nationale, ministères des travaux publics et du commerce : ils sont dérisoires et plus faibles proportionnellement que dans aucun autre pays. Il y aurait, à vrai dire, quelque chose à faire pour une meilleure répartition de ces crédits. C'est ce que demandait la chambre de commerce du Havre, au mois d'octobre dernier, en attirant l'attention du Parlement « sur les inconvénients très grands et les dangers de la politique suivie depuis quelques années en ce qui concerne les ports maritimes ».

Une législation récente prévoit pour les ports un régime destiné à faciliter leur développement et leur prospérité : c'est celui de l'autonomie. Nous en avons parlé dans notre chronique du 10 mars 1922. Deux ports en jouissent aujourd'hui : ceux de Bordeaux et de Strasbourg; tous les deux promettent d'en tirer un excellent parti. A Strasbourg, ce régime a permis de concentrer les services divers qui s'occupaient des questions fluviales et de navigation. Concentration d'autant plus nécessaire en l'espèce qu'il fallait coordonner la direction du port de Strasbourg avec celle du port allemand de

Digitized by Google

Kehl, sur lequel le traité de Versailles nous a accordé un contrôle qui prendra fin le 10 janvier 1927 ou le 10 janvier 1930, si la Commission centrale du Rhin nous accorde cette prolongation.

Nous ne rappellerons pas ici toutes les difficultés que le gouvernement allemand avait opposées à la création du port de Strasbourg. Grâce à la ténacité alsacienne, la ville les avait surmontées et c'est elle-même qui avait construit son port, malgré la mauvaise volonté de l'Etat. Le trafic se tient aujourd'hui entre 2 et 3 millions de tonnes, c'est-à-dire que Strasbourg est déjà au quatrième rang des ports maritimes français pour le nombre d'arrivée des bateaux et le tonnage des marchandises expédiées. Les travaux prévus doivent le développer encore. Ils vont commencer par l'aménagement du port au pétrole.

Le trafic profitera aussi de l'amélioration des communications fluviales entre Strasbourg et Marseille par le canal du Rhône au Rhin et le Rhône. Strasbourg, en effet, Lyon et Marseille jalonnent la voie fluviale qui doit créer un grand courant de trafic entre la Méditerranée et la mer du Nord. Il est aujourd'hui réduit par l'insuffisance du canal du Rhône au Rhin, lequel n'est pas encore aménagé sur toute sa longueur pour les péniches de 300 tonnes. Les travaux sont activement poussés et elles peuvent déjà circuler de bout en bout avec un tirant d'eau réduit. Le tirant d'eau de 1,80 ne pourra être assuré sur le parcours entier que lorsque des réservoirs d'eau auront été établis pour améliorer l'alimentation du canal.

Le programme de 1879 prévoyait sa mise au gabarit normal, mais l'Allemagne avait intérêt à drainer le trafic vers la mer du Nord plutôt que l'envoyer vers la Méditerranée. Depuis la guerre, le Conseil supérieur des travaux publics a étudié le problème. On avait parlé de mettre le canal au gabarit de 600, 900 ou même 1 200 tonnes, pour qu'il fût accessible aux bateaux venus du Rhin. Finalement on eut la sagesse de s'en tenir au gabarit de 300 tonnes. Les travaux nécessaires sont déjà très importants et très coûteux.

La création de la voie navigable Strasbourg, Lyon, Marseille a fait au Congrès national de la navigation intérieure et de l'aménagement des eaux, qui s'est tenu à Grenoble au mois de juillet dernier, l'objet de rapports très documentés. Ils concluent à l'impossibilité d'envisager pour le moment la création d'un grand canal Rhône-Rhin, de même que l'aménagement complet du Rhône, qui coûterait des prix fantastiques. Il convient donc de s'en tenir à des améliorations partielles. Au surplus, la navigation sur le Rhône entre Lyon et Marseille existe déjà. Peut-être l'élévation progressive des tarifs de chemins de fer va-t-elle la développer encore.

= Pour hâter notre relèvement, nous avons heureusement d'autres moyens moins coûteux que la création de l'outillage économique. Il faut n'en négliger aucun. Tâchons donc d'utiliser le mieux possible les richesses que nous fournit notre sol et de diminuer les gaspillages de toute sorte qu'entraînent encore les conditions

Digitized by Google

économiques d'aujourd'hui, malgré les progrès dont nous nous targuons. Le chauffage des locaux d'habitation nous montre un des exemples les plus frappants de ce gaspillage. Dans la plupart des maisons, en province et même à Paris, on en est resté à un chauffage aussi primitif qu'au Moyen-Age, en utilisant des cheminées qui laissent perdre de 50 à 95% de la chaleur produite par le combustible employé. On se grille, on ne se chauffe pas. Il n'y a pas longtemps qu'un immeuble pourvu du chauffage central était regardé comme un immeuble de luxe, alors que la chaleur devrait être distribuée à tous les locataires de même que le gaz ou l'électricité.

Ce système progresse, mais trop lentement, puisque l'on construit encore de nombreux immeubles où il n'est pas installé et où les occupants en sont réduits à entretenir du feu dans autant de cheminées qu'ils ont de pièces. Même les installations de chauffage central, telles qu'elles existent le plus souvent, ne tiennent pas compte de la nécessité d'économiser le combustible. C'est ainsi que la plupart du temps elles ne peuvent fonctionner qu'avec l'anthracite. Dans une de ses récentes « Revue des Sciences » M. Francis Marre a établi une comparaison intéressante entre le prix de revient du chauffage central au gaz et à l'anthracite. Nous parlerons aujourd'hui du coke. Nous importons d'Angleterre une grande partie de l'anthracite que nous consommons, et le payons d'autant plus cher que le franc est plus déprécié. Même les charbons anthraciteux de Belgique ou d'Allemagne sont très coûteux par rapport à un combustible que nous trouvons chez nous : le coke métallurgique. Nos houillères du Nord et de la Loire, qui depuis la guerre ont beaucoup développé la carbonisation, peuvent en fournir d'énormes quantités, tout en procurant à l'économie nationale des sous-produits d'une grande valeur : ammoniaque, benzol, huiles et goudrons. Il ne dépendrait que de nous d'utiliser ces cokes dans les chaudières de chauffage central. Nous y aurions un double profit : en évitant des sorties d'argent et en obtenant des corps dérivés de la houille, dont nous importons aussi des quantités considérables. Les chaudières de chauffage central peuvent, moyennant de faibles modifications, s'adapter à la combustion du coke concassé. Lors du deuxième Congrès du chauffage et de la ventilation, M. de Thy a fait à ce sujet une communication très intéressante, au cours de laquelle il n'a pas manqué de mettre en parallèle la manière dont nous gaspillons le combustible avec la stricte économie que pratiquent les Allemands, pourtant beaucoup plus riches que nous en charbon. M. G. Debesson, ingénieur-expert près le Tribunal civil et le Conseil de préfecture de la Seine, a de son côté publié, sur le chauffage des immeubles, une étude concluant à la nécessité d'établir partout le chauffage au compteur. Il est certain qu'il y aurait là un progrès à ne pas négliger, aussi bien pour le confort que pour l'économie du combustible.

= Avec un peu d'imagination et de bonne volonté, nous pourrions faire beaucoup dans tous les domaines; il suffirait d'y penser.

Digitized by Google

C'est ce que dit M. Couibes, vice-président de la chambre de commerce de Bourg, à propos de la consommation du vin ordinaire dans les restaurants et hôtels. On sait quelles répercussions la mévente du vin exerce sur la situation économique générale et même sur la situation politique. Pour satisfaire les réclamations toujours bruyantes des viticulteurs, le gouvernement n'a jamais essayé que des mesures inefficaces telles que la réduction des tarifs de transport. Il y aurait mieux à faire, en essayant d'intervenir auprès des syndicats de restaurateurs et d'hôteliers. Il semble, en effet, que, dans ces milieux, on s'efforce de réduire la consommation des vins d'ordinaire au lieu de la développer.

Autrefois, dans tous les hôtels, le prix du repas en comportait une certaine quantité, une bouteille ou une demi-bouteille; cette coutume s'appliquait à peu près partout où se servaient des repas à prix fixe, et, en tous cas, dans les établissements où le vin ordinaire n'était pas compris dans le prix du repas, il y avait toujours à la disposition du consommateur un bon vin ordinaire en carafes ou en bouteilles ouvertes; on prenait le repas avec le vin ordinaire et la bouteille cachetée de vin de cru devenait la consommation de luxe, le supplément extra qui complétait le repas.

Aujourd'hui, nous pouvons constater que, dans beaucoup de restaurants et dans presque tous les hôtels de villes d'eaux ou de stations de villégiature, le vin ordinaire n'existe plus; on impose au consommateur le vin fin en bouteille, dont le prix est toujours très élevé et dont la qualité n'est pas toujours en rapport avec le prix; on ne trouve plus de vin en carafes, et, dans les hôtels de première et de deuxième catégorie, souvent même de troisième, il n'y a pas de vin à moins de 6 à 8 francs la bouteille de 60 centilitres.

Il en résulte très souvent que le consommateur s'en tient à la bouteille d'eau minérale et ne boit qu'un peu de vin à la fin du repas, à moins qu'il ne le supprime complètement.

Est-ce de la part des hôteliers une bonne spéculation ? Non, parce que le consommateur, s'il trouve avec son repas un des excellents vins ordinaires que produisent tous les vignobles de France, en boira comme il en a la coutume chez lui. Il n'en sera que mieux disposé à compléter son repas par un vin d'un cru supérieur. De même pour les étrangers, nous aurions tout intérêt à les habituer chez nous à boire nos bons vins ordinaires, puisqu'heureusement tous les pays ne sont pas encore atteints par la vague prohibitionniste.

Comme le dit M. Couibes, en évoquant le souvenir de Brillat-Savarin, il appartenait au département de l'Ain, où l'on pratique le culte de la table et qui lui a fourni son plus éloquent panégyriste, de pousser un cri d'alarme « pour que soit remis en faveur, sur toutes les tables des hôteliers fastueux ou modestes, le bon vin ordinaire de France, d'ailleurs toujours prêt à céder le pas, au moment opportun, par esprit de famille, à ses parents riches des grands crus. »

= Ne perdons pas de vue que le tourisme peut être un puissant facteur de notre relèvement économique et financier. Les étran-

Digitized by Google

gers qui viennent visiter la France nous apportent chaque année des sommes considérables que l'on évalue à plusieurs milliards. Nous devons donc tout faire pour exploiter rationnellement et rendre le plus productive possible cette industrie du tourisme. Les apports d'argent étranger qu'elle nous vaut représentent en effet des capitaux neufs qui viennent augmenter la fortune nationale.

Plusieurs grandes associations s'emploient de leur mieux à cette tâche. Citons le Touring Club de France, l'Automobile Club, le Club Alpin, les 400 syndicats d'initiative groupés eux-mêmes en 29 fédérations, lesquelles constituent une Union des fédérations. Ces associations apportent leur concours à l'Office national du tourisme, qui fonctionne au Ministère des Travaux publics. Il coordonne les efforts des groupements divers, touristiques ou hôteliers, et mène une propagande très active en France et à l'étranger. Nous avons des Offices français du tourisme à Barcelone, à Gênes, à New-York, à Londres. Leur action est pour beaucoup dans l'afflux des visiteurs qui viennent en France chaque année.

Parmi les institutions officielles qui ont pour objet de développer le tourisme, il ne faut pas oublier le Crédit national hôtelier. L'organisation centrale exerce son action par les comités régionaux, rattachés à chacun des groupements économiques que M. Clémentel a institués en 1919. L'objet du Crédit national hôtelier est d'accorder des prêts aux propriétaires d'hôtels qui désirent améliorer leur établissement et remplissent certaines conditions.

Mais, de plus en plus, l'élément essentiel du tourisme, ce sont les routes. Il circule en France 460 000 automobiles de tourisme. C'est peu à côté des 15 millions et demi que l'on compte aux Etats-Unis. La France n'en vient pas moins au deuxième rang des pays européens, après l'Angleterre qui en compte 567 000. Il y en a 597 000 au Canada, 180 000 en Australie, 154 000 en Allemagne, 120 000 en Argentine, 65 000 en Italie, 60 000 en Espagne, 54 000 en Belgique, etc.. Nous ne parlons que des voitures de tourisme; le nombre des camions dans ces pays est sensiblement proportionnel.

Mais nos routes n'ont pas été faites pour supporter la vitesse et le poids de ces voitures. Les empierrements qui duraient autrefois de trois à quatre années ne font plus aujourd'hui qu'un an à peine. Comme ils coûtent beaucoup plus cher, ils ne sont pas remplacés aussi fréquemment qu'il le faudrait. Nos routes, dont jadis nous étions si fiers, font aujourd'hui le désespoir de ceux qui les utilisent. Il y a trois ans, on évaluait à 3 milliards environ, à répartir sur huit ou dix années, le programme de reconstruction de nos routes nationales et départementales. A la fin de cette période, la partie du réseau routier qui aurait été la première reconstituée aurait déjà besoin de réparations sérieuses, le travail serait constamment à refaire.

Pour remédier à l'inconvénient de crédits annuels parcimonieusement accordés par le Parlement, les grandes associations touristiques : Automobile Club, Union des fédérations des syndicats d'initiative, Chambre syndicale des constructeurs d'automobiles,

Digitized by Google

Chambre de commerce de l'automobile, avaient émis dès 1920 l'idée de créer un Office des routes. Presque tous les conseils généraux et chambres de commerce de France appuyèrent cette proposition. Elle aboutit, en 1923, à un projet de loi toujours en instance devant le Parlement. La fonction principale de cet Office des routes consisterait à recevoir chaque année les crédits que l'Etat consacrerait au service des routes. Sur ce gage, il emprunterait les sommes nécessaires à une augmentation très rapide du réseau. L'Office tirerait une partie de ses ressources d'un impôt spécial sur les automobiles et sur les véhicules à traction animale servant au transport des marchandises et capables de recevoir une charge utile de plus de 1 000 kilogrammes par essieu.

Un autre projet de loi prévoit la création de routes à grand trafic ou à trafic exceptionnel.

Les étrangers sont en avance sur nous à cet égard. Depuis 1909, il existe un Office des routes en Angleterre. Les Italiens ont fait mieux. En 1922, l'Etat italien a concédé à une société anonyme la concession d'un réseau de routes réservé exclusivement aux automobiles allant de Milan aux lacs Majeurs, de Côme et de Varese. L'aide financière qu'il donne à la société est très faible, puisqu'elle se limite en pratique à garantir le service des intérêts et de l'amortissement pour un capital-obligations représentant une fraction assez faible du capital employé dans la construction du réseau. Les ressources de la société lui viennent des taxes prélevées sur les voitures qui utilisent la route spéciale. La circulation moyenne journalière a atteint 700 véhicules au mois d'août dernier. Il faudrait arriver à un trafic journalier de mille, lequel ne paraît pas impossible.

En Allemagne, les chemins de fer supportent une telle concurrence de la part du trafic routier qu'ils ont pris des mesures spéciales pour ramener à eux le transport des marchandises en augmentant la vitesse et en régularisant les transports. Ils ne veulent pas supprimer totalement la concurrence automobile, mais bien la tranformer en une pourvoyeuse de trafic pour les chemins de fer, dans l'intérêt même de l'économie nationale. A cet effet, la Compagnie des chemins de fer du Reich a pris une participation financière dans une société de transports automobiles et consenti des prêts à d'autres sociétés similaires, pour un capital de 1 500 000 marks.

Elle entretient aussi des rapports étroits avec les sociétés de transports aériens en ce qui concerne les horaires et le transport des bagages et des voyageurs aériens. Enfin elle étudie le moyen d'établir une coopération réelle de trafic entre la voie d'eau et la voie ferrée. Elle a pris à cet effet une participation financière dans la Société *Rhein See Schiffahrt*.

Au total, la participation financière de la Compagnie des chemins de fer du Reich à diverses sociétés d'autres transports atteint la somme de 2 500 000 marks environ. Ce serait, dit la Compagnie, une grave erreur de croire que cette somme aurait été mieux employée à réduire certains tarifs de chemins de fer. En effet, une

Digitized by Google

réduction des tarifs-marchandises, ne fût-elle que de 10%, entraînerait une diminution de recettes de 250 à 300 millions de marks, c'est-à-dire dix fois la somme dont la Compagnie des chemins de fer du Reich a cru bon de disposer dans l'intérêt de son trafic.

Cette politique est raisonnable, car on ne peut douter que l'aménagement des voies de circulation et des moyens de transport ne soit un des facteurs essentiels du développement d'un pays. Il n'est pas de dépenses plus productives que celles qui peuvent développer ou créer des courants de circulation.

= Nous en avons un bel exemple dans le canal de Suez; son trafic s'accroît constamment. En 1924, le mouvement maritime était en progrès de plus de 2 millions de tonneaux sur celui de 1923; celui des marchandises avait progressé de près de 2 millions de tonnes métriques. Les résultats pour 1925 seront plus beaux encore : dans le premier semestre le tonnage marque, sur la période correspondante de l'an dernier, un progrès presque équivalent à celui de tout l'exercice 1924 par rapport à 1923.

C'est sur le mouvement de retour que porte l'augmentation du trafic, pour la moitié sur les céréales, pour un quart environ sur les oléagineux et les huiles minérales. Celles-ci viennent de l'exploitation des richesses pétrolières de la Perse. En 1913, l'Anglo-Persian n'expédiait que 6 000 tonnes, elle en a expédié 1 933 000 en 1924.

Par contre, il y a, par rapport à 1913, une diminution de plus de 50% du charbon britannique à destination de l'Extrême-Orient. Nous touchons ainsi du doigt une des causes du malaise dont souffre présentement le commerce britannique. Non seulement la diminution de ses exportations houillères représente pour lui une perte difficilement réparable, mais elle atteint aussi la marine marchande, car ce charbon lui assurait un fret de sortie particulièrement régulier et avantageux qu'elle n'a aucun moyen de récupérer.

= Il va de soi que jamais nous n'avons eu un aussi grand intérêt que dans les circonstances présentes à tirer parti de nos richesses naturelles, à la fois pour les exporter et pour diminuer nos propres achats à l'étranger. A cette occasion se pose la fameuse question de la mise en valeur de nos colonies. Nous avons un domaine colonial immense et d'une richesse prodigieuse; nous n'en tirons malheureusement qu'un bien faible profit. Voici quelques chiffres, car rien de tel pour préciser les idées.

En 1924, le pourcentage des ventes de la Grande-Bretagne à ses Dominions et Colonies a atteint 41% de ses exportations totales. Pendant la même année, les importations en Angleterre des Dominions et Colonies ont atteint 27% des achats de la Métropole à l'extérieur. Pour la France, la part des exportations coloniales a été de 12,7% et celle des importations n'a pas dépassé 10,1% du trafic total. On voit donc que le Royaume-Uni se réserve, dans son domaine extérieur, une participation beaucoup plus importante que la France par rapport au commerce général.

Digitized by Google

Notre infériorité n'a rien d'étonnant. Nous avons investi dans notre domaine colonial à peine 10 milliards de francs; l'Angleterre a consacré au sien une centaine de milliards; la Hollande a mis 20 milliards à Java, la Belgique 6 milliards au Congo. Les Belges viennent d'annoncer le lancement d'un nouvel emprunt de 1 milliard. Sans capitaux, impossible de mettre en valeur les richesses que pourraient nous donner nos colonies. Dans le rapport que M. de Monzie a présenté au Sénat sur le budget des colonies en 1925, rapport où nous trouvons les considérations politiques et sociales les plus intéressantes, notamment sur les mouvements d'idées qui travaillent les milieux indigènes, il donne des précisions sur notre effort financier en Afrique occidentale française. Nous avons faiblement misé, écrit-il : 346 millions d'emprunts consentis en 22 ans, c'est moins que l'Angleterre n'a dépensé pour le seul port de Lagos.

Conséquence : alors qu'il nous faut 300 000 tonnes de coton 307 000 tonnes de laine, 400 000 tonnes d'huiles et de graines oléagineuses, 40 000 tonnes de cacao, nos colonies nous fournissent 2 500 tonnes de coton, 446 tonnes de laine (sans compter l'Algérie), 140 000 tonnes d'huiles et de graines oléagineuses, 20 000 tonnes de cacao.

Les capitaux privés ne se prêtent guère non plus à notre expansion coloniale. Depuis dix ans, le total des capitaux français investis dans les affaires coloniales, non compris l'Algérie et les protectorats, ne dépasse pas 700 millions. On comprend le cri d'admiration de Lord Northcliffe visitant l'Indo-Chine. Au regard des Anglais, ce que nous avons fait, nous l'avons fait avec presque rien. Mais l'active ingéniosité de nos gouverneurs et administrateurs ne peut pas suppléer au manque de capitaux. Jamais ceux-ci ne seraient plus utiles qu'aujourd'hui pour nous permettre de trouver dans notre domaine les matières premières dont nous avons besoin.

= La question de la répartition des matières premières entre les Etats est aujourd'hui si importante qu'elle est venue devant la Conférence de Gênes, la Société des Nations et la Chambre de commerce internationale. Dans toutes les réunions internationales qui ont eu lieu depuis la guerre, les Italiens ont bataillé vigoureusement pour faire régler cette répartition dans un sens favorable aux pays déshérités. On n'a pas oublié les interventions particulièrement énergiques de M. Quartieri, à Bruxelles, et du professeur Gini, à Genève. Ils n'ont d'ailleurs obtenu aucun succès. Inutile de dire que ce sont les Anglais et les Américains qui ont fait le plus d'opposition à un accord possible.

Un juste retour des choses les met aux prises aujourd'hui, précisément au sujet d'une matière première, le caoutchouc. L'histoire de leur différend est amusante et pleine d'enseignements. Le prix du caoutchouc avait beaucoup monté avant la guerre. Les perspectives d'avenir semblant favorables, les plantations se multiplièrent dans les Indes néerlandaises et britanniques, à Ceylan, en Indo-

Digitized by Google

Chine, dans l'Afrique Equatoriale, et les planteurs engagèrent de gros capitaux. Tout alla bien jusqu'en 1920 : la consommation, qui s'était beaucoup développée par suite du large emploi des transports automobiles pendant la guerre, tomba brusquement. Par contre-coup, les prix, qui avaient été poussés à des taux excessifs dans l'ère de prospérité, se mirent à baisser d'une manière non moins exagérée. Les sociétés par actions, qui s'étaient formées si nombreuses en Angleterre et en Hollande, virent leurs bénéfices disparaître à peu près complètement.

Les porteurs d'actions cherchèrent à s'entendre pour mettre fin à la crise. Ils n'envisagèrent pas d'autre remède que de restreindre la production. L'entente n'ayant pas pu se faire entre producteurs britanniques et hollandais, les Anglais résolurent d'agir pour leur propre compte. Ils établirent un projet dit « plan Stevenson », du nom du fonctionnaire colonial qui présida la commission instituée au ministère des colonies en vue d'étudier la situation du caoutchouc dans les colonies et pays de protectorat britanniques. La restriction de la production est obtenue par un droit progressif qui frappe le caoutchouc exporté.

Le plan a si bien donné le résultat escompté que, trois ans après son application, à la faveur des circonstances et la spéculation s'en mêlant, les prix du caoutchouc sont remontés plus haut qu'ils n'avaient jamais été. La hausse fut d'ailleurs très brusque, puisqu'elle n'a guère commencé qu'au mois d'avril dernier. La production des possessions britanniques était tombée de 271 000 tonnes en 1922 à 218 000 en 1924, passant de 67% à 52% de la production mondiale. Celle-ci n'a pas diminué dans son ensemble. Par conséquent, le plan Stevenson n'a réussi que parce que la consommation s'est accrue et que les fabricants américains, qui sont les plus gros consommateurs, ont précipité leurs achats après avoir laissé tomber leurs stocks à un niveau très bas.

Quoi qu'il en soit, ils se sont violemment indignés contre la manœuvre des producteurs britanniques qui leur faisaient payer à un prix soi-disant excessif une matière première indispensable à l'industrie américaine. Ils ont chiffré l'excédent de dépenses que cette hausse doit entraîner pour eux et calculé qu'à la valeur présente du caoutchouc, les Etats-Unis auront payé en quatre ans à la Grande-Bretagne l'équivalent de la dette britannique. Pour peu que continue en même temps la baisse du coton et du blé, la balance sera renversée et la Grande-Bretagne retrouvera sa situation de créditrice.

M. Herbert Hoover, ministre du commerce des Etats-Unis, dans un discours auquel la T. S. F. a donné toute la publicité voulue, s'est indigné contre les pratiques déloyales des pays qui, en constituant des trusts sur des matières premières, exploitent sans ménagements le consommateur. Il a visé, entre autres, le café, le nitrate, le caoutchouc, menacé le Brésil et l'Europe de leur fermer le marché financier des Etats-Unis. « Je dois déclarer catégoriquement que, si cette pratique devait se poursuivre, elle affecterait non seulement

Digitized by Google

les relations économiques, mais aussi les relations politiques des Etats-Unis avec les pays d'où elle émane. Si l'Europe désire engager avec nous une guerre de matières premières, elle peut le faire. Cela n'aboutira qu'à retarder son relèvement ».

Le 21 décembre, la Chambre des représentants a décidé une enquête sur le contrôle des marchés. Une commission doit être nommée pour étudier comment s'établissent ces cours artificiels; le rapport qu'elle rédigera servira de base à une législation destinée à stabiliser le prix des denrées ou matières premières importées aux Etats-Unis. M. John Q. Tilson, qui a présenté la proposition, est le porte-parole des industriels américains du caoutchouc.

Sous la direction de M. Hoover, la commission ferait porter son étude sur les points suivants : moyens de ralentir ou d'empêcher les prêts consentis par les banques aux importateurs américains qui se procurent du caoutchouc à des prix exagérés. Campagne en faveur d'une économie de caoutchouc. Recherche des substituts possibles. Développement de la production dans les pays où le produit n'est pas soumis à des fixations arbitraires de prix. Constitution d'une commission du commerce du caoutchouc ayant pouvoir d'empêcher les importateurs de se concurrencer à l'excès.

De la part de tout autre pays que les Etats-Unis, cette indignation et ces mesures de représailles pourraient se comprendre à la rigueur, bien que le commerce ait pratiqué de tout temps les procédés incriminés. Mais elles ne s'expliquent pas, si l'on songe comment les Américains triturent à leur profit les prix des denrées dont ils font le marché, telles que le blé, le cuivre, le coton. A la vérité leur impérialisme économique est tel qu'ils ne supportent pas qu'une seule matière première échappe à leur contrôle. C'est ce qui nous explique l'âpreté de la lutte qu'ils soutiennent contre les Anglais pour leur disputer le marché du pétrole. L'esprit de conquête aujourd'hui vise moins l'accroissement territorial que la possession des richesses matérielles. C'est un résultat du développement du capitalisme et de l'industrialisation poussée à l'excès.

= Une des conséquences de la guerre, sur laquelle on ne saurait trop insister, fut de hâter cette industrialisation. La rupture des courants commerciaux, l'isolement plus ou moins complet des belligérants les ont amenés à développer ou à créer de toutes pièces chez eux des industries dont ils s'étaient passés jusqu'alors. Du moment qu'elles existent, il faut les approvisionner en main-d'œuvre et en matières premières et leur procurer des débouchés. Elles ne trouvent des ouvriers qu'en les arrachant à la terre, ce qui accentue encore le déséquilibre entre la production agricole et la production industrielle. Pour nourrir cette population ouvrière qui grossit toujours, devient de plus en plus exigeante, et est incapable de satisfaire ses propres besoins alimentaires, il faut acheter au dehors des quantités croissantes de blé et des autres denrées indispensables. Pour les payer, il faut développer l'exportation des produits fabriqués. Comme tous

Digitized by Google

les pays en sont là, ils se font sur tous les marchés du monde une concurrence de plus en plus rude. Pas d'autre moyen d'y mettre fin que la création de cartels internationaux et la conclusion de traités de commerce.

Il faudra bien que la France en vienne à ces traités. Mais nous n'y arriverons pas sans nous libérer de l'état d'esprit qui règne dans certains milieux et s'est opposé depuis la guerre à la conclusion d'accords commerciaux de quelque durée. La néfaste loi du 29 juillet 1919 nous en a empêchés jusqu'à présent. Il va de soi qu'aucun pays étranger ne consentira à nous accorder ses conditions les plus favorables, du moment que nous lui refusons la clause de la nation la plus favorisée !

D'autre part, le fait que nous n'avons pas réussi depuis la guerre à reviser notre tarif douanier, qui date de 1892, nous met aussi en situation défavorable en face des autres pays avec lesquels nous avons à négocier. Sur ce terrain comme sur d'autres, on constate l'action nuisible qu'exercent les commissions parlementaires qui tendent constamment à se substituer au gouvernement. Les tractations que nous poursuivons sans succès avec les Allemands, depuis deux ans, nous trouvent désarmés, alors qu'ils ont dans leur tarif un excellent instrument de négociations, d'autant plus qu'ils ont fixé les droits en conséquence, pour pouvoir exercer une pression sur les autres pays. Il n'aurait dépendu que de nous d'être aussi bien outillés. La question est vaste et malheureusement restera longtemps encore d'actualité. Sans doute aurons-nous l'occasion d'y revenir.

Antoine DE TARLÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours, par Charles Gide et Charles Rist. 5e édition, revue et corrigée. 1 volume in-8° de XIV-814 p. (Société anonyme du recueil Sirey. 1926).

Le fait que ce livre atteint sa 5e édition montre qu'il répond à un besoin. Si l'on ignore l'histoire des doctrines, il est impossible de comprendre le mouvement des idées qui donnent lieu à des discussions si vives dans la presse et au Parlement toutes les fois que les questions économiques viennent sur le tapis. Aucune idée nouvelle, en effet, qui ne se rattache à une théorie ancienne. La réputation des deux auteurs nous dispense de louer l'œuvre. Leur renom s'est encore accru depuis que l'expérience a montré qu'ils furent à peu près les seuls à avoir discerné quelles seraient les conséquences de la guerre et à quels obstacles matériels se heurterait l'absurde règlement que l'on avait prévu pour les réparations. Cette nouvelle édition comporte, avec des remaniements de forme, les additions rendues nécessaires par les événements récents, tels que l'installation du communisme en Russie. Elle est appelée au même succès que celles qui l'ont précédée. Puisse ce livre trouver des lecteurs non seulement parmi les économistes et les étudiants, mais encore chez les parlementaires trop nombreux qui se figurent que l'on peut se jouer des faits économiques comme de l'ignorance de l'électeur. — A. T.

Digitized by Google

A TRAVERS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

REVUES DE GRANDE-BRETAGNE

The Review of Reviews. — The Round Table. Fortnightly Review. — Blackwood's.

Locarno et les intérêts anglais. — LOCARNO AND THE BRITISH INTERESTS, par Wickham Steed. (*The Review of Reviews.* Décembre 1925).

... Le Pacte de Locarno peut signifier la fin de la grande guerre. Il peut aussi signifier la sortie de l'Allemagne de son isolement politique et psychologique, pour la première fois depuis 1914. L'effet de cette sortie d'isolement sur le peuple allemand lui-même ne peut être vraiment bien compris que par ceux à qui leurs relations avec l'Allemagne durant ces dernières années ont montré combien ce pays est maintenant loin de la position qu'il occupait avant la guerre.

La participation de l'Allemagne à la S. D. N. changera assurément la nature de cet organisme, — et peut-être d'une manière qui, à nous Anglais, ne plaira guère. Mais le travail accompli dans la S. D. N. changera probablement aussi la nature de la pensée politique de l'Allemagne et modifiera profondément sa manière de voir le monde en général. Sous quelque angle qu'on le regarde, l'accord de Locarno fait, en effet, évanouir le préjugé si insidieusement et profondément ancré dans l'esprit des Allemands et suivant lequel les traités de paix sont, par essence, intolérables. En outre, au cas où l'idée d'une revanche militaire resterait encore enfoncée dans l'esprit de l'Allemagne, de même que celle d'atteindre son ancien but au moyen d'une entente internationale, cet esprit militariste allemand, sous ses diverses formes, pourra être de mieux en mieux maté, sinon entièrement aboli. L'objet de la politique allemande à l'égard de la Russie, telle qu'il est indiqué au traité de Rapallo en avril 1922, pourra être affaibli ou changé : et pourtant, si le gouvernement soviétique russe cherchait à imiter l'exemple de l'Allemagne et à « s'implanter dans la S. D. N. », l'esprit de ce projet pourrait hanter prochainement le palais de la paix à Genève. A voir les choses d'ensemble, il ne semble donc pas absurde d'imaginer que l'accord de Locarno puisse avoir un effet très grand d'enseignement sur le peuple alle-

Digitized by Google

mand et qu'il puisse, en fin de compte, servir à développer l'influence des éléments non prussiens sur les autres éléments de la vie nationale en Allemagne et d'une façon telle que cela ne s'était pas produit depuis 1863.

Il peut être prématuré, à ce moment de crise financière et politique, de prédire les effets de l'accord de Locarno sur la France. Cet accord devrait cependant contribuer à empêcher tout renouveau du nationalisme militant en France et à convaincre le peuple français que, puisque sa sécurité extérieure se trouve désormais sauvegardée mieux qu'elle ne l'a jamais été par des accords internationaux, sa principale tâche est maintenant de mettre sa propre maison en ordre et de provoquer l'admiration de l'Europe par la puissance de son intelligence et par sa capacité d'économie et de travail.

Il ne faut pas oublier qu'une nouvelle preuve de la fécondité des pactes de Locarno, autant en ce qui regarde la France qu'en ce qui concerne les nations directement intéressées, réside dans la conclusion de traités d'arbitrage entre l'Allemagne, la Pologne et la Tchécoslovaquie. Cette stabilisation morale de l'Europe centrale, cette reconnaissance tacite que le nouvel ordre établi par les traités de paix sur les frontières de l'Est et du Sud de l'Allemagne n'est pas une création artificielle d'hommes d'Etat affolés et ignorants, entassant les « gaffes » à la Conférence de la paix de Paris, mais est, dans ses lignes essentielles, une expression permanente des forces ethniques et politiques réelles et anciennes, est une œuvre dont le peuple allemand lui-même aura un jour des raisons de se réjouir. Quelque solide que soit le principe d'après lequel la Grande-Bretagne ne pouvait ni ne peut prendre à sa charge des garanties spécifiques en Europe en dehors de la Rhénanie et tout à fait en dehors des obligations éventuelles stipulées au Covenant et à la S. D. N., l'Angleterre ne doit jamais rester indifférente au fait que la situation dans l'Europe centrale de l'Est demeure non consolidée ou continue à être ce qu'est l'Europe d'après la déclaration de M. Baldwin en mars dernier, — « un sable mouvant » prêt à enliser tous les peuples vivant sur ses frontières. Nous aussi nous vivons sur les frontières de l'Europe et plus il y aura de marais stagnants drainés ou comblés dans l'Est et dans l'Ouest, plus de raisons aurons-nous de nous réjouir.

En dehors de l'Europe, la principale sinon la seule place où l'influence de Locarno doive se faire plus favorablement sentir, c'est l'Amérique. C'est devenu un axiome que le désir de l'Amérique de coopérer avec l'Europe dépend largement de la mesure dans laquelle les peuples européens peuvent, par mutuel accord, s'aider eux-mêmes et même, en cas de besoin, montrer une unité de front. Dans la question des dettes de guerre nous n'avons pas à entrer.....

Pour nous, Anglais, la signification de Locarno paraît claire. La Grande-Bretagne a apporté la plus large contribution qu'il est actuellement en son pouvoir de donner à la sécurité européenne. En retour du sacrifice de son insularité théorique, elle a acquis un intérêt réel dans la bonne marche du corps politique européen auquel elle est attachée, quoiqu'elle puisse ne pas lui appartenir entièrement. Elle a renoncé à ses vues « de clocher » en politique étrangère, et a reconnu que ce pays n'est pas dans la position d'un riche capita-

Digitized by Google

liste qui place quelques centaines de livres sur une valeur de spéculation et qui se moque de « gagner un tas » ou de « sortir de l'affaire avec un trou ». Nous ne sommes pas en position de « couper nos pertes » dans la Compagnie illimitée de liquidation européenne. Nous faisons partie à titre permanent du Conseil d'administration et nous ne sommes pas loin de le présider. C'est notre intérêt et c'est aussi notre devoir de veiller à ce que les affaires de la compagnie soient bien conduites et que les dividendes de la paix soient raisonnablement bons et régulièrement payés. Maintenant que son memorandum et que les articles de l'Association ont été rédigés et mis en vigueur, le travail de l'administration et le contrôle doivent aller de l'avant avec vigueur et une vigilance zélée.

L'accord de Locarno. — THE LOCARNO PACT, par X. (*The Round Table.* Décembre 1925).

..... Au point de vue de l'Allemagne, l'arrangement de Locarno signifie le rétablissement d'une situation dans laquelle les armements de l'Allemagne deviendraient largement équivalents à ceux de ses voisins. Il signifie que l'Allemagne sera libérée de toute servitude, militaire ou autre, incompatible avec l'exercice des droits que le droit international accorde à tout état souverain. Les difficultés et peut-être les dangers qui ne manqueront pas de suivre la restauration en Allemagne de cet état d'indépendance et de puissance, auquel il semble que le nombre et la capacité de ses habitants lui donnent droit, ne manquera pas d'être immense. Il ne sert de rien de nous aveugler devant ce fait. Pourtant il n'y a guère moyen de l'éviter en essayant de maintenir l'Allemagne dans sa condition actuelle de dépendance et d'infériorité. L'essayer serait seulement rendre une nouvelle guerre certaine et prochaine.

[L'auteur croit que dans l'Europe orientale le traité ne résout aucune des questions dangereuses. Il déclare que la valeur des traités d'arbitrage est tout à fait problématique.]

.....En ce qui concerne l'Europe, les traités d'arbitrage ne sont donc encore qu'une expérience, parfaitement généreuse dans sa conception idéale, mais qui reste d'une efficacité douteuse même dans la région limitée où elle doit être appliquée. Il faut assurément que cette expérience soit tentée, car, si elle vient s'ajouter aux autres clauses de l'arrangement, — entrée de l'Allemagne dans la S. D. N. et stabilisation de la frontière de l'Ouest, — elle peut aider à arracher l'Europe au bourbier de nationalisme et de militarisme excessifs où elle est encore enfoncée. Le plan dans son ensemble devrait être exécuté pour tout ce qu'il vaut, mais c'est sagesse de faire des réserves quant à son efficacité finale.....

Nous Anglais sommes évidemment intéressés directement dans les conséquences possibles d'un arrangement d'après lequel la Grande-Bretagne abandonnera sa liberté de choix et les avantages que lui assure sa situation géographique dans la mesure qui est maintenant proposée. Notre inquiétude ne vient pas tant du fait que la Grande-Bretagne s'est déclarée vitalement intéressée dans la stabilité d'un arrangement occidental que du fait qu'elle s'est engagée à employer des sanctions automatiquement. Car, dans son caractère essentiel, le pacte est une entreprise qui n'a

Digitized by Google

pas en vue de faire la paix, mais de faire la guerre. Nous nous occupons maintenant, avec toute notre attention, à faire des frontières à la fois de la France et de l'Allemagne en Rhénanie une partie des frontières de l'Empire britannique et, dans cette mesure, à nous en remettre à la discrétion des puissances européennes pour décider du moment auquel la Grande-Bretagne devra partir en guerre sur le continent européen. C'est là un effrayant engagement pour la Grande-Bretagne, déjà obérée par tant de responsabilités dans toutes les parties du monde. C'est à peu près nous placer comme un rideau de fer entre la France et l'Allemagne. Cela peut conduire à d'insurmontables difficultés à la fois avec les Dominions et avec les Etats-Unis. En outre, nous doutons beaucoup que les traités, tels qu'ils sont rédigés, puissent donner effet au principe fondamental qui a été sous-entendu dans toutes les négociations, à savoir que l'obligation de la Grande-Bretagne est de ne maintenir le *statu quo* que dans l'Ouest, sous la surveillance de la S. D. N., et que l'obligation d'intervenir ne s'étendra pas par elle aux affaires de l'Europe orientale. La vérité est que l'opinion publique en Grande-Bretagne acceptera une obligation de maintenir le *statu quo* général dans l'Ouest de l'Europe mais qu'elle n'acceptera jamais celle d'intervenir automatiquemen dans les disputes de l'Europe orientale qui auront leur contre coup dans l'Ouest, excepté après examen de chaque cas particulier. Il est indispensable que cette vérité soit bien connue dans le monde entier et sans retard.

Le Pacte de Locarno est inséparablement mêlé au travail de la S. D. N. Les Dominions sont membres de la S. D. N..... Le problème soulevé par les traités de Locarno pour les nations de l'Empire est beaucoup plus compliqué que le problème restreint de savoir si les Dominions ratifieront ces traités ou non.

La terreur à Florence. — THE TERROR IN FLORENCE, par le Professeur Salvemini [1]. (*The Review of Reviews*. Décembre 1925).

[On se rappelle qu'à la suite d'une campagne, soi-disant antimaçonnique, un chef de faisceau, M. Luporini, qui opérait dans la maison d'un anti-fasciste notoire, Bandinelli. fut tué par un assistant, M. Bucciolini, indigné du traitement infligé au vieillard. M. Salvemini rappelle ces faits et poursuit :]

..... Au bruit des coups de revolver, les fascistes qui étaient de garde dans la rue montèrent pour voir ce qui se passait. La confusion parmi les autres locataires de la maison et les passants attirés par le bruit permirent à Bandinelli de se mêler à la foule, de gagner la porte et de s'enfuir. Becciolini, — l'homme qui avait tiré sur Luporini, — de son côté s'échappa sur les toits et s'y cacha.

L'alarme donnée, une escouade de fascistes fouilla l'apparte-

1. Le professeur Salvemini, historien éminent, ancien professeur à l'université de Florence, a été récemment révoqué de ses fonctions et a dû quitter l'Italie à cause de ses opinions anti fascistes. Actuellement chargé de cours à l'université d'Oxford, il décrit dans cet article les scènes auxquelles il a assisté durant la « nuit de la Saint-Barthélemy à Florence », le 3 octobre dernier.

Digitized by Google

ment de Bandinelli pour trouver des complices, pendant que Luporini expirait. Becciolini fut découvert dans sa cachette, jeté sur un camion et envoyé au quartier-général, Piazza Mentana, où il nia désespérément sa culpabilité. De là, il fut ramené à pied à la Via dell' Ariento, à travers les principales rues de la ville, étant insulté, frappé et torturé tout le long de la route. Mis en présence de la sœur de Bandinelli, celle-ci le reconnut pour l'homme qui avait tiré. Pendant ce temps, une foule considérable s'était réunie, silencieuse et terrorisée, dans la rue. Quelques carabiniers et deux agents de police, qui essayèrent de protéger Becciolini contre les fascistes, furent houspillés et chassés. Les fascistes, déchargeant leurs revolvers en l'air pour intimider et disperser la foule, conduisirent leur prisonnier jusqu'au Vieux marché. Ils le placèrent contre une grille de fer et le criblèrent de balles. Ils revinrent ensuite à l'appartement de Bandinelli, brisèrent tout, jetèrent les meubles par les fenêtres, les empilèrent dans la rue et y mirent le feu. L'appartement de Becciolini subit le même sort. Les pompiers, accourus pour éteindre l'incendie, furent reçus par les fascistes revolvers aux poings et forcés de se retirer.

En fait, les représailles ne faisaient que commencer. Elles devaient se poursuivre sur une grande échelle contre des personnes qui n'avaient rien à voir avec l'incident Bandinelli. Ces représailles firent bientôt place à une terreur organisée de sang-froid. Les escouades fascistes, ayant été rassemblées au quartier-général, reçurent des instructions : et, deux heures après la mort de Luporini, entre neuf et dix heures du soir, le travail commença.

On « nettoya » d'abord les rues centrales de la ville. Les gens qui rentraient chez eux furent bousculés et battus. Cela avec un double résultat : une apparence de manifestation silencieuse de sympathie en l'honneur du « martyr » et l'élimination de tous les non-fascistes qui auraient pu devenir des témoins gênants. Les cafés furent fermés de force. Les théâtres furent envahis et les spectacles interrompus. Les fascistes pénétrèrent dans le théâtre Verdi, brandissant des bâtons, des pieds de table et des revolvers. Connaissant les coutumes locales, les Florentins s'en allèrent mécontents, mais résignés : mais les étrangers, parmi lesquels se trouvaient des Américains qui avaient payé l'équivalent de 8 à 12 dollars pour leurs places, protestèrent et firent appel à la police régulière. Ils n'en furent pas moins entourés, menacés et poussés dehors aux cris de : « A la porte ! A la porte ! »

Chassés des théâtres et pourchassés dans les rues, les gens prirent les tramways d'assaut pour s'enfuir plus vite. Cependant les voitures furent arrêtées, les passagers forcés de descendre, fouillés et violentés sous prétexte de rechercher des suspects.

L'œuvre de destruction commença peu après dix heures du soir. Les bureaux de onze avocats, d'un comptable et d'une entreprise de confections, enfin de nombreuses boutiques comprenant celles d'un pharmacien et d'un bottier furent pillés et détruits, — presque tous dans le centre de la ville, — non loin de la préfecture, du quartier-général et des casernes des carabiniers. Les meubles et tentures furent brisés, arrachés, jetés dans la rue et incendiés. Quelques-uns parmi les opérateurs saisirent l'occasion pour

Digitized by Google

emporter des coupons de soie, chaussures, machines à écrire et réquisitionnèrent même un omnibus pour le transport.

Une heure plus tard les opérations s'étendirent aux habitations particulières. Dans la via Giusti, les fascistes commencèrent une fusillade en face de la maison habitée par la femme-auteur Mme Amalia Roselli, la mère d'un jeune anti-fasciste. La maison avait déjà été fouillée des caves au grenier le 15 juillet. Vers minuit, une escouade fasciste retourna à la maison de M. Frontini qu'ils avaient commencé d'attaquer un peu plus tôt déjà. Les femmes et les voisins se mirent à crier au secours et, cette fois, un certain nombre d'officiers et d'hommes sortirent des casernes avoisinantes et mirent les fascistes en fuite. Une autre escouade essaya de pénétrer chez le professeur Mariotti, socialiste, qui avait déjà subi leurs violences à plusieurs reprises et chez le docteur Gaetano Puraccini, conférencier à l'Université. Ne pouvant enfoncer les portes, les agresseurs grimpèrent sur un monticule d'où ils se mirent à tirer dans les fenêtres de la chambre à coucher de Mariotti, heureusement sans tuer personne. Ils tirèrent de même dans la maison de Puraccini dont ils ne purent forcer la porte. Ils en agirent de même avec beaucoup d'autres maisons.

Pendant ce temps ceux qui se trouvaient sur les collines entourant Florence purent voir des colonnes de fumée et des flammes s'élever en maints endroits de la ville.

Vers minuit, une escouade fasciste s'approcha silencieuse de la maison de M. Pilati, ancien député socialiste au Parlement. De cette escouade faisaient partie les fascistes réputés pour leur férocité dans les attentats perpétrés à Florence et dans les environs au cours des années précédentes. Pilati avait perdu son bras droit à la guerre et avait reçu la croix pour la valeur militaire. Vivant très modestement, il était universellement estimé pour la douceur et l'amabilité de son caractère, pour son intelligence et sa vie de travail forcené. Lui et sa petite famille dormaient, n'ayant rien su de ce qui était arrivé. Les fenêtres étaient restées ouvertes à cause de la chaleur. Les fascistes, après avoir silencieusement mis une échelle contre le mur, grimpèrent et pénétrèrent dans la chambre par la fenêtre. Ils donnèrent l'ordre d'allumer l'électricité. S'éveillant en sursaut, Pilati tourna machinalement le bouton pendant que sa femme qui dormait à son côté s'éveillait aussi. « Allons ! Oust ! au quartier-général » ! commanda l'un des fascistes en menaçant Pilati de son revolver. « Est-ce la police » ? demanda le malheureux. Et le dialogue suivant eut lieu : « Es-tu Pilati » ? — « Oui, je suis Pilati ». — « Alors, inutile pour toi de venir ». Et le fasciste déchargea son revolver à bout portant sur Pilati. Son fils, âgé de quatorze ans, s'élança à ce moment de la chambre voisine. Les fascistes commandèrent à Mme Pilati de ne donner leurs noms sous aucun prétexte, sinon ils tueraient le fils comme ils venaient de tuer le père. Ils volèrent alors 30 000 lires en monnaie et pillèrent la maison tandis que leurs compagnons, qui étaient restés dans la rue, tiraient dans les fenêtres des maisons voisines afin d'empêcher les locataires de ces maisons de regarder dehors et de pouvoir identifier les agresseurs.

Blessé à la jambe, à la face, à l'épaule et au ventre, tandis qu'une autre balle traversait le lit entre lui et sa femme,

Digitized by Google

et qu'une autre allait se loger dans la porte, Pilati fut ultérieurement transporté à l'hôpital où il mourut après une agonie de trois jours. En arrivant à l'hôpital, il vit près de lui une jeune doctoresse qui portait les insignes fascistes : « Ah ! Madame, s'écria-t-il, ce ne sont pas les Autrichiens qui m'ont mis dans cet état, ce sont des Italiens..... ».

De la maison de Pilati, l'escouade fasciste se rendit à la maison de M. Consolo, avocat, 10, rue Timoteo-Bartelli. Consolo avait déjà été arrêté au mois de mai sous l'accusation d'avoir aidé à la distribution du journal anti-fasciste *Non mollare* (Tiens ferme !) et il avait subi une détention de quarante jours avant d'être finalement reconnu innocent. Mais, quand les juges acquittent, les fascistes exécutent. Durant la soirée, les bureaux de Consolo avaient été envahis et pillés. Chez lui, avec lui, se trouvaient sa femme et ses deux enfants, l'un âgé de dix ans, l'autre de sept. On avait déjà essayé d'arriver jusqu'à lui. Des individus avaient sonné à sa porte, disant qu'ils avaient un message pressé à lui remettre. Cependant, soupçonnant leurs intentions, il avait refusé d'ouvrir et avait téléphoné au poste de police le plus voisin pour avoir du secours. On lui répondit de se tenir tranquille et qu'il n'avait rien à craindre. Vers une heure du matin pourtant, la maison fut entourée de fascistes qui tirèrent des coups de revolver en poussant des cris de guerre. Cette fois encore, Consolo essaya de téléphoner pour obtenir de l'aide. Il fut mis en communication avec le préfet. Pendant ce temps, les fascistes enfonçaient la porte. Laissant alors le récepteur du téléphone sur la table, Consolo alla se cacher dans la chambre de ses enfants entre les deux lits. Le récepteur du téléphone transmit automatiquement aux oreilles du préfet tous les bruits qui furent faits et toutes les paroles qui furent dites. Mme Consolo implora les fascistes qui fouillaient l'appartement, leur demandant d'avoir pitié. Les enfants, éveillés en sursaut, arrivèrent en pleurant dans sa chambre. L'un des fascistes les poussa, avec leur mère, dans un coin, tandis que trois autres pénétraient dans leur chambre où se trouvait Consolo. Ils déchargèrent huit coups de leurs revolvers en le prenant pour cible. Cinq balles atteignirent Consolo tandis que trois autres se logèrent dans le mur.

Le préfet semble avoir pris son temps pour envoyer des secours, car, lorsqu'une camionnette chargée d'agents de police arriva sur les lieux, les agents trouvèrent la maison complètement pillée. Les meubles avaient été jetés dans la rue et brûlés et la veuve et les enfants sanglotaient sur le corps saignant du mari et du père. Peu après, Mme Consolo devint folle et l'un des enfants succomba à une méningite.

Le nombre exact des victimes, tant à Florence qu'en d'autres villes, durant cette nuit du 3 octobre, n'est pas encore connu. Le chiffre donné par la police est de 4 tués et 46 blessés. Un très grand nombre de personnes ont disparu. Personne ne sait si elles se sont cachées ou bien si elles ont été « supprimées ». La presse a reçu l'ordre de se taire.

La parabole du Fascisme. — THE PARABOLA OF FASCISM, par James Murphy. *(The Fortnightly Review.* Décembre 1925).

[L'auteur rappelle les débuts politiques de M. Mussolini, son programme à tendances nettement bolchevistes, « impôt sur la

Digitized by Google

richesse, lourd impôt sur le capital, confiscation des profits de guerre, confiscation des biens ecclésiastiques et des bénéfices épiscopaux, etc. » (Déclaration de M. Mussolini dans l'été de 1919). Il montre M. Mussolini se déclarant de cœur et d'enthousiasme avec les ouvriers socialistes lorsqu'ils s'emparent des usines en 1920 allant même jusqu'à leur envoyer des émissaires, à la Confédération du travail, pour leur offrir l'aide des « chemises noires ». Cependant, l'affaire ayant mal tourné, M. Mussolini se retourna lui-même, reçut des subsides du gouvernement et des grands industriels dont il devint l'agent. M. Murphy continue :]

A partir de ce jour, les soldats de Mussolini ont agi comme les employés des industriels, de la ploutocratie bancaire et de la bourgeoisie. Nous devons d'abord nous mettre ceci dans l'idée, si nous voulons comprendre ce qui s'est passé en Italie au cours de ces trois dernières années. En d'autres termes, nous devrons considérer les leaders du fascisme comme des *condottieri* politico-militaires assez semblables aux *condottieri* du Moyen-Age, qui prêtaient leurs épées à une cause ou à une autre, suivant les conditions de l'emploi et les espérances de prébendes après la victoire. Je ne dis pas que le fascisme fut purement une aventure mercenaire et je ne prétends incriminer les mobiles de personne ; mais je désire simplement attirer l'attention sur un fait historique sans la connaissance duquel l'histoire de l'Italie d'après-guerre resterait incompréhensible.

La marche sur Rome fut organisée d'accord avec les leaders politiques des anciens partis, les chefs militaires et les leaders nationalistes, ceux-ci représentant les industriels et les banques. On pensa d'abord donner la conduite de l'anabase fasciste à d'Annunzio, mais le poète refusa. L'on n'eut pas plus de succès avec le général Peppino Garibaldi qu'on pressentit ensuite. L'expédition fut assez bien mise en scène, la musique qui l'accompagnait jouant d'interminables marches avec sonneries de clairons et de trompettes. Cependant la dernière scène ne fut pas jouée suivant les directions données par l'auteur. Ce n'est qu'une impression, mais je ne crois pas que ceux qui organisèrent et financèrent le mouvement eurent jamais en vue l'éventualité du signor Mussolini devenant Premier Ministre d'Italie sous l'égide du roi Victor-Emmanuel III...

En résumé, le fascisme fut principalement bolcheviste à son origine. Quand la révolution bolcheviste des socialistes échoua, le fascisme s'engagea sous la bannière des intérêts bancaires du pays. Ayant pris en mains les rênes du pouvoir politique, il a été incapable de faire disparaître son esprit révolutionnaire de violence. C'est ainsi que ceux au service desquels les militants fascistes ont combattu monopolisent actuellement la direction de l'Etat. Quand l'évolution sera achevée, le fascisme aura rempli sa fonction. Et ceux qui ne sont pas portés vers lui aujourd'hui peuvent encore admettre que cette fonction était nécessaire, bien qu'elle ait pris fin d'une façon assez maladroite.

Le dernier avatar de l'Italie sera complètement différent du premier. Le peuple italien se réveillera un jour pour trouver que l'esprit de liberté, sous l'égide duquel le *Risorgimento* vit le jour, sera dorénavant emprisonné, derrière les barreaux de fer de la règle abso-

Digitized by Google

lutiste. Et il aura alors à lutter de nouveau pour le libérer. Pour ce faire la populace devra s'unir comme elle n'a encore jamais réussi à le faire. Nous assisterons probablement à la disparition des innombrables sectes politiques qui se partagent et divisent aujourd'hui l'esprit public. Et nous verrons probablement surgir à leur place un grand bloc national des dépossédés contre les classes privilégiées. La lutte se fera d'après la vieille méthode classique des libéraux contre les tories. Et pendant cette lutte la populace pourra acquérir une connaissance pratique de la manière dont doivent s'exercer les droits des citoyens dans les affaires publiques du pays. Jusqu'ici le défaut de ce sens pratique politique a fait la plus grande faiblesse de l'Italie moderne.

En flânant. Les Américains vus par un Anglais. — MUSING WITHOUT METHOD. (AMERICANS AS SEEN BY A BRITON). (*Blackwood's*. Décembre 1925).

Les Américains ont les yeux fixés sur ce qu'ils appellent le progrès. Ils croient dur comme fer à la marche en avant de l'intelligence et pour eux l'intelligence, si elle marche, marche toujours dans la bonne direction, lorsque cette direction est celle des dollars. M. Hoover a récemment déclaré, dans le rapport préliminaire qu'il a présenté comme secrétaire du commerce, que « le type de la vie aux Etats-Unis était le plus haut dans l'histoire du pays et par conséquent le plus haut dans toute l'histoire ». Pourquoi il a écrit ces huit derniers mots, je ne saurais le dire. Il est en effet reconnu dans le monde entier que les Etats-Unis ne peuvent être comparés qu'à eux-mêmes. Qu'est-ce qu'ils ont à faire avec l'histoire ? Avant eux, l'histoire n'existait pas et ils ont marqué leur propre et merveilleux progrès en brisant tous les records connus. Vous les voyez empochant des dollars d'une main et distribuant de l'autre des « idéaux » à l'Europe obscurantiste et terrorisée. Imaginez-vous la gloire d'être le seul partant dans la course à la richesse et au confort, et de dépasser tout ce que vous avez fait de mieux jusque-là à chaque foulée de galop ! Certes la carrière de l'Amérique est sans égale et, s'il suffit d'avoir de l'or pour mener le jeu, toute l'Europe sera bientôt à genoux devant les Etats-Unis, mendiant les miettes qui pourront tomber de la table lourdement chargée de matérialisme.

L'Athènes de Phidias, d'Ictinus et de Périclès a vu le Parthénon s'élever sur l'Acropole d'où il regarde encore maintenant en bas, dans toute sa beauté. Le grand Auguste a trouvé la Rome de bois et a laissé une Rome de marbre. Comment comparer ces œuvres, ces pures et merveilleuses compréhensions de la vie avec celle de M. Hoover qui, nous assure-t-il, place les Etats-Unis hors concours dans l'histoire de l'univers ? « Notre épargne nationale, dit M. Hoover, s'accroît avec une incomparable rapidité ». Ce doit être une source de considérable satisfaction pour les citoyens dont les buts de vie ont surpassé tous ceux qui étaient connus, « les plus hauts dans l'histoire du pays et, par conséquent, les plus hauts dans toute l'histoire ». Mais, quand ils célèbrent ainsi leur splendeur matérielle, quand ils proclament dans le monde entier combien ils sont grands, combien ils vont être encore plus grands, est-ce qu'aucune

Digitized by Google

réflexion ne leur vient à l'esprit pour abaisser leur orgueil, n'ont-ils aucune humilité qui puisse leur suggérer que, peut-être, même avec les hauts idéaux mentionnés plus haut, tout n'est pas parfait aux Etats-Unis ?

Plus ils grimpent haut, et plus ils s'éloignent de toute chance de se connaître eux-mêmes. La maxime « Connais-toi toi-même » n'est certes pas faite pour eux. Leurs yeux extérieurs étant fixés sur l'échelle du progrès, dont chaque échelon est marqué par un accroissement de dollars, comment les yeux intérieurs de leur conscience pourraient-ils se tourner vers eux-mêmes ? Depuis qu'ils se sont révoltés contre l'Angleterre qui fut leur mère-patrie et qui n'est plus depuis longtemps la mère-patrie de leurs citoyens cosmopolitains, ils n'ont plus cessé de grandir en arrogance et en richesse. L'un de leurs historiens, Francis Parkman, leur a donné, voici beaucoup d'années déjà, cet avertissement :

Ceux qui, dans la faiblesse de leurs dissensions, ont eu besoin de l'aide de l'Angleterre contre les sauvages campés sur leurs frontières ont formé une nation qui peut défier n'importe quel ennemi, mais qui doit se défier d'elle-même plus que de n'importe quel ennemi, et qui ne pourra atteindre le magnifique avenir auquel elle est destinée qu'à condition qu'elle se garde de l'excès et de la perversion des principes qui l'ont rendue grande, qu'elle débite moins de sottises sur ses ennemis du passé et qu'elle soit plus prête à lutter contre les ennemis du présent, qu'elle s'applique à résister à la foule et au démagogue comme elle a résisté au Parlement et au roi, qu'elle garde son pouvoir en dehors de la course à l'or et du délire de la prospérité matérielle, afin de s'établir sur des fondations solides sur lesquelles la véritable prospérité puisse être assise, à condition enfin qu'elle applique une bonne partie de ses énormes forces mentales à d'autres objets que le progrès matériel et le jeu des partis politiques.

Tel fut l'avertissement de Parkman. Les Etats-Unis ne l'ont pas entendu. Leur vanité les pousse actuellement à croire qu'il suffit qu'ils soient présents lorsqu'une grande action est accomplie pour que ce soit eux qui aient accompli cette action. C'est cette étrange hallucination qui les a portés à proclamer que c'était eux qui avaient gagné la guerre. Qu'ils trouvent drôle d'interpréter les lettres A. E. F., qui désignaient leurs troupes de combat pendant la guerre, par les mots : *After England Fails* (après que l'Angleterre a échoué), nous n'y voyons aucun inconvénient. Nous savons trop bien ce que nous avons souffert et ce que nous avons accompli pour nous soucier le moins du monde de ce qu'ils disent. Mais que dire d'eux ? Qui pourra avoir le plus petit respect pour des gens qui se respectent eux-mêmes assez peu pour proférer de tels bobards ? Et voilà les gens qui ont réalisé « le plus haut type de vie dans l'histoire du pays et par conséquent dans toute l'histoire » ! Il est peu probable que nous oubliions cette éloquente déclaration. Nous pouvons seulement nous demander s'il est profitable à un homme de gagner le monde entier, mais de perdre son âme.....

Traduit de l'anglais par Georges LECHARTIER.

Digitized by Google

NOTES ET APERÇUS

« L'ENSEIGNEMENT SOCIAL DE JÉSUS »

Tel est le titre général que M. l'abbé A. Lugan a donné à un ensemble de volumes, dont six ont déjà paru, les deux premiers en étant à leur quatrième édition[1].

Il y a là une publication d'une haute importance et d'un grand intérêt sur laquelle nous voudrions attirer et retenir quelque peu l'attention des lecteurs du *Correspondant*. Sans doute, en raison de notre incompétence, nous ne saurions avoir la prétention de juger ces livres du point de vue théologique : il nous suffira de constate. que chacun d'eux est revêtu de l'imprimatur de l'autorité religieuse. Mais nous voudrions en montrer l'opportunité et la valeur au point de vue de l'enseignement social.

L'auteur, auquel on doit déjà plusieurs volumes fort estimés sur des questions religieuses, est un homme d'une vaste érudition et, de plus, ayant séjourné hors de France longtemps et à plusieurs reprises, il connaît, d'une façon directe, les milieux et les publications de l'étranger; aussi trouvons-nous dans ses livres de très nombreuses citations et références d'écrivains et de penseurs anglais, américains ou allemands. Il est également parfaitement au courant des théories sociales et des divers problèmes de l'heure présente. J'ajouterai que sa langue est claire, élégante, et que, malgré le caractère parfois fort abstrait de tel ou tel de ses chapitres, on le comprend sans peine et on le suit avec plaisir : on sent, en effet, que lui-même a écrit ces livres avec une chaleureuse ardeur et la volonté de faire mieux aimer le Christ en le faisant mieux connaître.

Est-ce à dire que, dans ces onze à douze cents pages, on ne puisse discuter telle ou telle opinion ? M. Lugan a l'esprit trop libre pour avoir une telle prétention. Mais nous estimons que, dans ses livres, on trouve mis en pleine lumière l'enseignement social que l'on peut et que l'on doit tirer de l'Evangile.

Dans la préface de la quatrième édition de son premier volume, M. Lugan expose d'ailleurs ainsi qu'il suit son dessein :

> ... Une seule préoccupation m'a guidé dans mon travail : montrer que le christianisme, même dans son expression première, n'est pas en ennemi de la vie noblement et harmonieusement entendue et développée. Depuis la Réforme et le Jansénisme, les libertins au XVII^e^ siècle, les encyclopédistes au XVIII^e^, les rationalistes de toutes catégories depuis Auguste Comte jusqu'à Renan et ses suiveurs, tous, avec ou sans hypocrisie, se sont acharnés à diminuer, sinon à nier

1. Les six volumes se trouvent aux Editions *Spes*.

Digitized by Google

la valeur humaine et sociale des doctrines du Christ et ils y ont réussi, jusqu'auprès de certains qui fréquentent les églises.

A moins de consentir à l'emprisonnement de l'idée chrétienne à l'ombre des couvents, ou sous quelques gestes rituels, et d'admettre qu'on doive lui interdire l'accès de la conscience du citoyen, du banquier, de l'industriel, du commerçant, du patron et de l'ouvrier, il faut protester contre cette doctrine qui n'a fait que trop de ravages; il faut prouver par écrits et par œuvres que Jésus est venu nous apporter non seulement la vie, mais la vie en sa plénitude. Ces livres n'ont pas d'autre objet.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les grandes lignes de ces livres,

Dans les deux premiers volumes qui ont pour sous-titre : *les Grandes directives sociales*, il répond tout d'abord à cette question : l'Evangile a-t-il apporté une doctrine sociale ? Et il conclut que « l'Evangile ne contient pas une doctrine sociale, si par là on entend un enseignement dont l'objet déterminé et précis serait les rapports de l'homme avec ses coassociés ou avec les biens terrestres », mais, dans les paroles et dans la vie de Notre-Seigneur, nous trouvons les principes qui peuvent nous permettre de résoudre les problèmes sociaux. C'est ce que montre ensuite M. Lugan en étudiant « Jésus et l'individu », « Jésus et la famille », « Jésus et la société » : à ce sujet, il établit que certaines idées, comme les idées d'égalité et de fraternité, que d'aucuns se plaisent à regarder comme exclusivement modernes, ont leur source et leur fondement dans le christianisme.

Les tomes III, IV et V sont particulièrement intéressants : après avoir rappelé que l'on trouve en action dans l'Evangile la douce loi sociale de l'amour des hommes (amour des parents et des amis, amour de la patrie et de l'ensemble des hommes, amour même des ennemis), l'auteur étudie en détail la grande loi sociale de la justice et il établit que l'Evangile prêche le respect de tous les droits légitimes, droits de Dieu, droits de l'être humain et notamment de la femme, droits des parents, droits de l'Etat et des diverses autorités légitimes.

Le sixième volume est consacré à la loi du travail et répond, avec une force et une précision remarquables, à tous ceux, rationalistes ou socialistes, qui soutiennent que le Christ, dans l'Evangile, est ennemi de la vie humaine, parce qu'au nom d'intérêts supraterrestres, le divin Maître aurait méprisé ou dédaigné le travail.

Enfin M. Lugan annonce qu'un septième volume, qui traitera de l'Evangile et des biens de ce monde, est en préparation.

Par cette rapide analyse, on peut voir le vif intérêt que présente cet ensemble de livres qui, en exposant « l'enseignement social de Jésus », nous donnent le fondement même sur lequel devait reposer ensuite l'enseignement social des docteurs et des chefs de l'Eglise.

Ces livres nous paraissent donc offrir la plus grande utilité à quiconque, d'une manière générale, veut étudier les doctrines du catholicisme social, mais ils nous semblent devoir être consultés avec le plus grand profit, en particulier, par tous ceux qui se dévouent aux œuvres populaires : ils contiennent, en effet, des réponses précises à quantité de questions et d'objections qui se posent aujourd'hui dans les milieux ouvriers.

Max TURMANN.

Digitized by Google

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

Le Joueur de viole à l'Opéra-Comique. — M. Laparra quitte l'Espagne. — Comment on acquiert du génie. — Le symbole et la vie. — *Le Dompteur ou l'Anglais tel qu'on le mange.* — Un Savoir inédit. — Petit hors-d'œuvre sur l'art et la morale. — La signification artistique du spectacle. — Un théâtre d'avant-garde émigré sur le boulevard. — Mise en scène et musique de scène. — Les curieuses soirées de *la Musique vivante*. — De l'hôtel Majestic à la Société de géographie. — Des programmes étincelants et bariolés. — L'initiative d'un homme d'esprit. — *La Revue musicale* et les « concerts pour l'élite ». — Le VII[e] quatuor de Darius Milhaud. — Le plaisir en musique. — Un récital Segovia. — Deux heures et demie de guitare sans clair de lune. — Le réveil d'un bel instrument et sa nouvelle influence. — Exclusions et réceptions au Musée du Jeu de Paume. — L'art étranger à Paris.

Il faut accepter « ce qui est écrit ». M. Raoul Laparra, musicien connu, jadis grand prix de Rome, auteur d'une violente *Habanera* qui n'a cessé de plaire aux abonnés de la salle Favart et enfin le plus Espagnol de nos compositeurs, était marqué par le Destin pour inaugurer la nouvelle direction de l'Opéra-Comique. Le public ne semble pas avoir protesté contre ce décret. Faisons comme lui. Le musicien, cette fois, a troqué sa guitare espagnole contre une viole française. Il n'est pas sûr qu'il ait gagné au change et que le romantisme fougueux, le pathétique émouvant et coloré, la vie incontestable qui anime sa *Jota* ou sa *Habanera* trouvent leur équivalent dans sa dernière création. La mélodieuse Ile de France, où il place son « conte lyrique », peut-être lui convient-elle moins (quand il monte sur le théâtre) que l'Espagne bariolée ou le dur pays basque. D'ailleurs il joue bien de cet instrument, s'il n'en joue pas exactement selon la mode... Et à la chanson du *Joueur de viole*[1] l'Opéra-Comique a donné le plus somptueux accompagnement. C'est une bonne maison.

Homme fort lettré, il a écrit lui-même son livret. Poème tout pénétré de musique et né d'une conception musicale. Un vieux maître luthier s'est mis dans la tête de fabriquer une viole « qui aurait la voix des saisons », c'est-à-dire quatre cordes assez mystérieuses, évoquant chacune le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver, ce qui au théâtre donne quatre bons actes. Point de départ qu'on ne s'explique pas fort précisément, mais qu'on accepte fort bien, puisqu'il s'agit d'un conte et que dès l'abord on est plongé dans l'allégorie. Cette viole extraordinaire symbolise « l'Œuvre », la création du grand artiste, qui pour avoir sa plénitude doit vibrer à l'appel de l'amour, de la gloire, de la douleur et de la mort, — quatre sentiments

1. Partition chant et piano chez Heugel.

Digitized by Google

éternels, quatre saisons de la vie humaine. Aucun spectateur bien né qui n'approuve cette claire philosophie, ce symbolisme évidemment très noble, parfaitement accessible et déjà familier. Non, ne dites point que ces idées abstraites risquent d'éloigner le public : elles sont d'un genre qui le flatte et qui flatte d'ailleurs ses bons penchants. Le vieux luthier, si savant, n'a point réussi. La science ne suffit pas, il faut le don (qui l'ignore ?) et surtout l'épreuve de la vie. Les cordes seront inventées successivement par le fils du luthier, qu'on appelle simplement « le joueur de viole » (il n'y a dans ce poème aucun nom propre, pour en mieux affirmer la signification universelle et l'universelle poésie), apprenti indolent et rêveur de génie, que son père rabroue volontiers, — par où l'on voit, comme par le symbole même des saisons et des cordes, que M. Lappara n'a point dit adieu à son romantisme, s'il en a changé le ton et l'allure. Le joueur a beaucoup appris en ne faisant rien ou en se bornant à « vivre ». Son juvénile amour pour la fille du bailli lui fait soudain, à l'ébahissement du vieux luthier, imaginer la « corde du printemps », — qui est une « corde » de la majeur. Et ainsi à chaque acte et à chaque saison nous aurons une agréable mélodie pour violon, épanouie, triste ou désespérée. La seconde sera due à l'intervention du roi, un aimable et frivole roi d'opéra, qui, se promenant dans la vaste campagne avec sa suite, laquelle est aussi une cour de fantaisie ou de conte bleue, surprendra le joueur et sa belle, et remarquera tout ensemble le génie de M. Friant et la grâce blonde de Mlle Yvonne Brothier; il les emmène : corde de la gloire et de l'été (andantino grazioso, et la majeur de nouveau, mais avec des modulations caractéristiques). Le roi pareillement, et sans le vouloir, sera la « cause occasionnelle » de la troisième corde, — automne et douleur, — ayant conquis la faible jeune fille à la barbe du génial amoureux et fait naître en lui la féconde souffrance. Cette corde qui, honnêtement, ne doit occuper qu'un acte exige cependant deux tableaux : la mort du vieux luthier qui s'endort en écoutant la triste et merveilleuse cantilène inspirée à son fils par l'amour blessé; l'image brillante et légère de la cour traîtresse, fatale aux joueurs de viole sensibles et romantiques : pour faire contraste avec la douleur de l'artiste et la froideur de sa jeune amie, quelques danses s'ébauchent discrètement, pavane, menuet, musette et bourrée, dans le grand parc automnal aux rouges frondaisons; ce bref échantillon ne permet pas évidemment de juger la nouvelle maîtresse de ballet, Mlle Louise Virard, mais elle a déjà monté agréablement la merveilleuse *Boîte à joujoux* de Debussy, et nous savons qu'enfin on s'occupe de donner à l'Opéra-Comique une troupe de ballet convenable à ses traditions et de restituer à la chorégraphie la place qui lui sied. On danse encore, quelque peu, et on se livre à des pantomimes burlesques durant le quatrième acte, qui est le plus animé ; nous assistons aux préparatifs d'une fête, que l'on veut faire autant que possible originale, et capable de dissiper la mélancolie du roi, cependant que la tempête mugit au dehors sur la plaine glacée (ah ! le bruit du vent... ce n'est pas le meilleur trait de la mise en scène, qui au surplus est ordonnée d'une façon traditionnelle, mais avec beaucoup de soin). Au dénouement, la rafale ayant cassé les vitres et déchiré les tentures, on aperçoit tout à coup la campagne neigeuse et la

Digitized by Google

nuit d'hiver, et le joueur debout, au fond du théâtre, silhouette mystérieuse et vengeresse. Il fait vibrer la dernière corde, — celle de la Mort, — et il meurt en effet, et la jeune fille, au dernier instant reconquise, expire avec lui, amoureuse et désespérée. Mais « l'Œuvre » est immortelle. Devant le roi, d'abord furieux, bientôt stupéfait du miracle, le viole continue de chanter, sans joueur et sans archet.

Un drame si gonflé de symboles, il semble qu'il ne puisse guère vivre sur la scène et surtout qu'il ne puisse faire vivre une musique de théâtre. Mais il faut avouer que le poète musicien a réussi à lui donner une vie assez humaine et à intéresser les spectateurs, — mérite appréciable en la rencontre. De la musique elle-même il y a peu de chose à dire, sinon qu'elle est écrite par un bon artiste, qu'elle n'est pas fort originale, qu'elle n'est pas notre contemporaine, qu'elle ne surprendra guère les musiciens et ne piquera guère leur attention, mais qu'elle plaira certainement à un public assez nombreux et que ce public n'aura pas tort : il écoute même avec satisfaction les préludes, qui sont importants, et il fait répéter celui du deuxième acte, orné d'un solo de violon. Pour lui plaire davantage, on lui offre cinq décors très soignés, très propres, très « finis » où sont employées toutes les ressources d'une vieille et solide expérience... M. Laparra qui, poétiquement, se garde bien de préciser l'époque de son drame, et indique seulement comme *termini post quem* et *ante quem* la seconde moitié du XV^e^ siècle et la fin du règne de Louis XVI, a donné toutefois, dans la partition imprimée, mille indications sur les décors, les costumes, la mise en scène, le jeu des acteurs, le caractère des personnages; il désire pour la décoration « aussi peu de stylisation que possible »; il a été entendu. Et il doit être content aussi des habits, qui sont riches et variés. Les abonnés ne le sont pas moins. Je souhaite fort sincèrement que ce plaisir dure longtemps. Mais évidemment ce n'est pas *le Joueur de viole* qui guérira le drame lyrique d'une maladie apparemment mortelle.

Le minuscule théâtre Michel, qui est le type même des salles « chic » et des scènes de boulevard, joue une comédie de M. Alfred Savoir, lequel est précisément un modèle d'auteur boulevardier. Voilà, dira-t-on, qui n'est pas surprenant et qui au surplus n'intéresse guère les artistes... Ce qui, du moins, est surprenant, c'est qu'on ait appelé Gaston Baty pour mettre en scène la nouvelle comédie et qu'on ait demandé sa parure musicale à Georges Auric. Mais le plus étonnant, c'est qu'une telle collaboration se révèle parfaitement harmonieuse et que le texte même l'indiquait et que M. Savoir est assez intelligent pour l'avoir préférée à toute autre. Car nous ne trouvons pas au Michel le Savoir qu'un vain peuple pense, et nous sommes assez loin d'*Un homme*, qui brille actuellement au théâtre de la Madeleine, ou même de *la Couturière de Lunéville*. M. Saegel a observé fort justement et il a regretté que « partant toujours d'une idée originale, M. Savoir la traitât généralement dans le ton de la comédie de boulevard »[1] : la vérité, c'est que cet écrivain à la mode est un artiste, qui ne « s'ignore » pas, mais qui a renoncé pour un temps, qui a refréné en lui-même la fantaisie pittoresque et la poésie pour atteindre au succès que des œuvres plus raffinées ne lui pouvaient

1. Cf. *Le Ménestrel*, 25 décembre 1925.

Digitized by Google

obtenir; il revient, fort de l'autorité qu'il s'est acquise, à ses premières amours et il les impose en des lieux qu'on ne prévoyait pas. Cette aventure est plus grosse de conséquences qu'il ne paraît d'abord.

Sa nouvelle pièce, *le Dompteur ou l'Anglais tel qu'on le mange*, est des plus remarquables (avec quelques légères imperfections [1]) et surtout d'une extrême originalité; je ne connais rien au théâtre qui lui ressemble absolument. A l'égard de la morale, disons sans réticences qu'elle est malaisément défendable... Le goût de « faisandé » y est plus accusé qu'il n'est indispensable pour donner de la saveur et de la tendresse au gibier; ce sont des bécasses qu'on a oubliées pendant quelques jours; elles tombent de la corde où on les a suspendues. Et ce pessimisme désespéré, que voile la fantaisie, pour avoir une certaine allure et un âcre parfum, n'est pas moins périlleux. Le spectacle aussi n'est pas fait pour tous les yeux. D'ailleurs soyons juste... Un censeur, — ou un spécialiste, — qui se préoccuperait uniquement de la qualité morale, ne laisserait pas d'observer ceci : le fait même qu'une pièce est une incontestable œuvre d'art l'élève toujours au-dessus des plates grossièretés qui gangrènent nos théâtres, au-dessus de la vulgaire pièce de boulevard; il y a là une *idée*, quelque chose qui se meut sur un plan supérieur; il n'est pas faux (bien que ce soit un lieu commun...) de dire que l'art emporte toujours avec soi quelque moralité, — ou diminue l'immoralité. D'autre part un air de comédie italienne, des personnages à moitié irréels, participant, malgré leur vérité profonde, du guignol ou des tréteaux forains, un papillotement de couleurs, un rythme délibérément conventionnel et une apparente folie, voilà qui atténue régulièrement la nocivité d'une œuvre dramatique [2].

En ce qui concerne l'évolution du théâtre, chose qui nous intéresse dans cette chronique, la comédie de M. Savoir ne peut pas ne pas être notée sur nos tablettes. L'auteur a pris comme sujet l'anecdote fameuse de l'Anglais qui suit un dompteur et ne manque pas une de ses exhibitions, espérant bien le voir mangé par ses bêtes. Mais il en a tiré les variations les plus éblouissantes et les plus

1. Je les signale tout de suite : un peu trop d'importance (un peu seulement) donné au personnage d'Arabella, ce qui conduirait un auteur moins habile à désaxer la pièce ou à infléchir dans une autre direction le sujet véritable; M. Savoir ne va certes pas jusque là, mais un observateur attentif et sévère note d'imperceptibles gauchissements; par suite le dialogue, toujours excellent, incisif et nerveux entre les hommes, baisse (quelquefois) d'un demi-ton quand paraît la femme; la partie « sentimentale » est certainement la moins bonne; j'ajoute qu'une « vedette » illustre comme Mlle Spinelly fait presque nécessairement passer au premier plan un rôle qui, en soi, devrait être mis dans une lumière moins éclatante. — Quant à une certaine « obscurité » ou même une certaine ambiguité du texte, ce n'est pas moi qui la reprocherai à l'auteur, loin de là : en vérité c'est richesse et c'est poésie; c'est une source d'harmoniques bourdonnant au-dessus de l'accord; c'est la suggestion même qu'apporte une belle musique; c'est du théâtre...

2. Il ne saurait y avoir d'équivoque sur le dessein de cette chronique; il n'est point évidemment de classer les œuvres à l'égard de la morale; au surplus la façon dont j'en parle renseigne là dessus discrètement, mais clairement, si je ne m'abuse; du moins j'en ai le souci. Mais on voit bien que je cherche surtout à décrire l'état de l'art « vivant », je veux dire celui qui distingue une époque, à en marquer les caractères et de quelque façon à en dessiner la courbe : comme d'ailleurs il y a beaucoup de fatras et qu'on ne peut parler de tout, je choisis, autant que possible, des œuvres significatives, — et parfois significatives « négativement »...

Digitized by Google

inattendues. Il a fait de ce Lord Lonstale, attaché aux pas du brutal, naïf et stupide belluaire Angelo, un philosophe extraordinaire, « idéaliste » à sa façon, qui croit à une justice immanente et conclut qu'il est équitable et nécessaire à l'ordre du monde que les lions opprimés dévorent leur tyran. Mais il y a aussi une Miss Arabella, écuyère de cirque et femme du dompteur, mystérieuse créature, fascinée, comme les lions, par le maître puissant qu'elle hait en secret. Peut-être le mangera-t-elle plus sûrement que les bêtes. En réalité c'est le Lord qui est mangé, à la fois moralement, par la femme carnassière qu'il a épousée après le divorce, et matériellement, par les lions; car il est entré dans la cage, en habit et gants blancs, sans cravache : Arabella ne peut obéir, Angelo le lui a confié, qu'à un homme capable de dompter les bêtes; il triomphe de celles-ci, élégamment..., prodigieusement; mais, au moment de sortir, il aperçoit Arabella qui se fait embrasser par le petit groom de l'établissement; il se laisse manger... A vrai dire, j'indique le thème, simplement. Pour suivre la pièce en ses détours capricieux il me faudrait beaucoup de place : ce ne sont pas des œuvres qu'on résume sans les trahir. Les détails même y sont plus importants que l'ossature. Les mots profonds et lourds de sens abondent, traduits dans une forme sèche et coupante, souvent placés (comme il est naturel) dans la bouche de ce simple et rude Angelo : « Je ne serai pas mangé; on aime celui-là qu'on redoute; les lions m'aiment, puisqu'ils ont peur de moi. » « Si je suis mangé, un autre viendra; il y aura toujours un dompteur. » Et il y aura toujours un Lord Lonstale, sans cesse animé de la même foi, éternellement vaincu par la bonne brute habillée de rouge : à peine le clown, apportant l'habit plié fort soigneusement et les souliers vernis, seuls vestiges de l'Anglais dévoré, a-t-il conté en soupirant la triste aventure qu'il pousse un cri de frayeur : « Le voilà... Lord Lonstale ». Et, en effet, un nouveau Lord Lonstale apparaît, souriant, léger, tout neuf, identique au premier, un peu plus jeune seulement; c'est le fils, qui vient prendre la succession du père dévoré dans l'exercice de ses fonctions et suivre la vocation héréditaire des Lonstale, toujours affamés de justice, toujours déçus, toujours confiants. Final très neuf et non seulement fort adroit, mais riche de suggestion. L'auteur se garde bien de conclure sur la tonique : une cadence... suspensive et la pièce recommence — indéfiniment. Mais ce dénouement sans dénouement, ou ce brusque « changement de pied », comme disent les chorégraphes, c'est le caractère même de la pièce [1]. De la farce à la tragédie (ah! sans insistance et fugitive...) tous les genres et tous les styles se mêlent ici, —parfois dans l'espace d'une scène fort courte et dans la succession bariolée de quelques répliques. Une extraordinaire fantaisie. Des changements à vue et on n'éteint pas les chandelles... A peine ose-t-on parler de

1. Une excellente remarque de M. Antoine. Avec la même donnée ou le même point de départ, on pouvait construire une pièce à l'ancienne mode, et c'est, on l'a vu, ce que M. Savoir a fait en plus d'une occasion. « Imaginez la comédie sentimentale qu'un autre aurait pu tirer de ce sujet, le mari brutal et jaloux, l'amant sensible et tendre, la femme coquette et martyre; croyez-vous qu'elle nous eût offert le piquant et la richesse psychologique de cette version ? ». (*L'Information*, 21 décembre). Evidemment, mais il faut dire plus encore : c'eût été une pièce *absolument différente*, d'une banalité affreuse et, j'y reviens, probablement moins satisfaisante encore, moralement, que cette originale fantaisie.

Digitized by Google

modulations, — ou du moins elles sont fort brèves et toujours « aux tons éloignés ». Mais le spectateur n'a jamais l'impression du disparate. Un glissement rapide, sans bruit, — et le paysage est différent, ou mieux une chiquenaude, vive, légère, insensible : le volet a tourné; le même manège va le remettre en sa place, avant qu'on ait eu le temps d'y penser. C'est d'une sûreté, d'un art admirable. Et le spectateur, le spectateur du Michel..., accepte tout cela, suit avec ravissement cette prestidigitation, ne la comprît-il qu'à moitié. Ce résultat n'est pas le trait le moins curieux de ce curieux spectacle.

Il faut dire que Gaston Baty n'y a pas médiocrement contribué. Un bon texte est le principal élément d'un bon spectacle; mais sans la mise en scène qui le met en valeur, il est mort et ses qualités restent dans l'ombre : c'est la loi de l'art dramatique. J'ai vu la pièce en compagnie d'un très grand artiste, l'un des plus grands de ce temps, admirable technicien de la mise en scène; il a fait à Baty les plus vifs compliments; la couleur du spectacle et son pittoresque ingénieux l'ont ravi. Les coulisses du cirque (au 1er et 3e actes), peintes par l'excellent décorateur André Boll, forment une ordonnance des plus neuves et des plus évocatrices, et elles doivent beaucoup à l'influence du metteur en scène. Les habits piquent là dessus, — sur un fond en camaïeu, — des taches joliment bigarrées. Mlle Spinelly, longue et fine, se promène vêtue (si l'on ose dire) en des costumes de cirque fort piquants; le clown amusant, au visage plâtré; l'immense Angelo, avec sa veste rouge et galonnée d'or, ses bottes impressionnantes, sa moustache en crocs, ses yeux bonasses et terribles et sa face épanouie; le Lord impeccable, tout verni, svelte et blond, à la fois souriant et impassible, toujours en habit, voire en habit bleu (chic anglais); quelques comparses, un barman, des valets de pied très Ancien Régime dans le château du Lord (d'une fantaisie très spirituelle, avec un « enfoncement » de colonnade suprenant, au 2e acte), voilà des silhouettes colorées qui amusent les yeux et, comme le décor, s'harmonisent merveilleusement avec le texte. Le jeu même des lumières, dont les intentions et la subtilité sont nouvelles sur cette scène, ont un rôle important dans le spectacle. Et il est impossible de jouer avec plus de perfection que l'élégant et nuancé Debucourt (Lord Lonstale) ou le puissant et truculent Alcover (Angelo), et aussi leurs camarades, Henri Crémieux ou Jacquin. Quant à la musique de Georges Auric, cet orchestre minuscule comme le cadre lui-même et comme la pièce (j'entends comme « l'extérieur » de la comédie), cette partitionnette d'une absolue discrétion, soumise exactement aux exigences du théâtre, auxiliaire intelligent, servante dévouée de l'art dramatique, ce style net, précis et d'ailleurs très fantaisiste, légèrement parodique quand il le faut, et toujours finement ironique, musique de cirque et de parade à l'occasion, ou mieux *évoquant* le cirque (mais combien distinguée...), c'est le plus savoureux commentaire du dialogue et qui en a toutes les qualités. J'ai déjà dit qu'Auric me semblait l'un des meilleurs, je puis corriger : le meilleur *musicien de théâtre*, à proprement parler, que nous ayons aujourd'hui; écrire une « musique de théâtre », ce n'est pas la même chose que composer une belle « musique de scène », au sens ordinaire du mot, ou intercaler une magnifique symphonie dans les entr'actes, et c'est beaucoup plus rare... L'artiste dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui louait Baty,

Digitized by Google

jugeant non en musicien, mais en homme de théâtre, a tout de suite remarqué cette musique, et il en a été heureusement surpris.

L'importance véritable et la signification artistique d'un pareil spectacle, c'est précisément qu'il soit donné non pas sur un tréteau d'avant-garde, mais au théâtre Michel, — en plein boulevard, — et qu'il réussisse. C'est une victoire incontestable et c'est d'un bon augure pour le renouvellement si désiré du théâtre français. Il est bien fâcheux que le moraliste, en l'occasion, ne puisse en dire autant que l'artiste. Mais enfin j'aime mieux cela, même moralement, et y compris les audaces de Mlle Spinelly, que les œuvres qui s'épanouissent ordinairement sur le plateau du Michel.

C'est une bien curieuse institution que cette *Musique vivante* organisée tout récemment par l'ingénieux Léon Vallas. Sorte d'université ambulante, on la voit élire domicile successivement dans le vieux Conservatoire ou dans le très moderne hôtel Majestic, puis dans la salle des Agriculteurs, aux murs ornés de suaves et idylliques peintures... que tous les musiciens « savent par cœur », les ayant mille fois caressées d'un regard distrait, pendant les entr'actes des concerts ou même pendant qu'un virtuose ignoré tourmente le clavier, — et encore dans la salle de la Société de géographie, plus austère et qui n'est parée que de cartes et mappemondes bariolées ou monochromes, plates ou en relief : parmi ce décor scientifique, la haute silhouette, la silhouette indéfinie de M. Léon Vallas se dresse, aimable, souriante, ironique, au bord d'un piano. Ce contraste n'est pas absolument inattendu et la salle en a vu bien d'autres, conférenciers ou musiciens; je crois même qu'elle abrite les « offices » de ne sais quelles sectes ou religions, *Salvation Army* ou *Christian Science*. C'est au point que les profanes et les âmes frivoles se demandent si la Société de géographie se réunit jamais chez elle, et, peut-être, si elle existe...

Mais revenons au spirituel Léon Vallas, inventeur et animateur de ces agréables soirées, meneur du jeu, comme il s'intitule fort justement. Homme d'une vaste culture et parfait lettré, musicologue prodigieusement érudit qui connaît tout de l'art le plus antique et de l'art le plus moderne, musicologue très sensible (voilà qui est plus rare) et même passionné (voilà qui est beau), dévoué à la musique et singulièrement à la musique française (il se proclame cyniquement nationaliste et j'avoue que ce parti pris ne me déplaît pas), la servant, au besoin, avec rudesse et franchise, et très efficacement, M. Vallas était fort exactement le personnage qui devait inventer *la Musique vivante*, grand mérite, et la faire vivre effectivement, mérite encore plus grand. Personne n'imaginait qu'il pût tenir ses promesses avec cette infaillibilité (s'il ne les a même dépassées), qu'il réussît aussi vite et aussi brillamment. Nous sommes, je crois, à la douzième séance; aucune n'a été faible, aucune n'a été ennuyeuse, plusieurs ont été singulièrement éclatantes et animées.

Mais à quoi passe-t-on son temps ? Voici le plan général, non pas rigide, sans cesse modifié par les circonstances, se pliant aux exigences de la « vie ». — Pour commencer, une histoire de la musique et des instruments, — des anciens Grecs à nos jours, de Terpandre à Honegger..., en vingt-quatre leçons de quinze minutes (y compris les « exemples » et auditions). Le professeur Vallas, si peu profes-

Digitized by Google

seur au mauvais sens du mot et bien qu'il soit docteur ès lettres..., me plonge dans la stupeur et me fait périr d'envie. Comment peut-on être si peu bavard, et toutefois si clair et si substantiel ? Des pilules concentrées, — d'ailleurs fort agréables au goût, toute parfumées d'esprit. — Seconde partie, fort nouvelle : « le film de la vie musicale ». D'abord on y examine ce qui s'est passé d'intéressant pendant la semaine écoulée, — critique des œuvres entendues, critique des critiques (ou morceaux choisis et commentés de nos plus éminents confrères...), puis *la seconde audition*; voilà qui est précieux : on joue (et on explique) les morceaux récemment donnés en première audition, bon moyen de contrôler, de rectifier parfois, — souvent... — sa première impression. N'est-il pas étrange que cet art fugitif et aérien, et aujourd'hui si complexe, la musique, il faille en quelque sorte la juger à la volée, après une seule épreuve, se fiant à sa mémoire (car les œuvres ne sont pas toujours imprimées ou, s'il s'agit d'orchestre, on doit se borner à une réduction). Aussi Florent Schmitt disait-il plaisamment qu'on devrait interdire les premières auditions et ne donner que des secondes... Fréquemment les auteurs eux-mêmes nous viennent offrir leurs productions, depuis un illustre musicien, comme Schmitt, déjà nommé, qui nous présente un extrait de *Salammbô*, jusqu'aux plus jeunes compositeurs, comme Maurice Jaubert, qui dirige devant nous son *Magicien prodigieux*. Les auteurs encore montent sur l'estrade pour nous entretenir de leurs créations inédites, car après l'histoire de la semaine déjà vécue on prépare la semaine à venir. On présente œuvres et artistes, compositeurs et chefs d'orchestre, que sais-je encore : de nouveaux instruments (comme cette *viola alta*, qui déchaîne d'âpres discussions entre contempteurs et défenseurs de l'alto traditionnel). Est-il besoin de noter l'intérêt d'une pareille innovation et son importance, et les bienfaits de cette vulgarisation sans vulgarité ? — Une troisième partie, encore plus animée (du moins quelquefois et quand le public n'est pas trop hésitant ou timide...) se compose de « meetings en miniature et controverses de bon ton ». Et l'on discute sur l'enseignement du Conservatoire ou l'organisation des grands concerts, on défend M. Rouché attaqué par M. Marnold, on examine des « cas » : le cas Tchaïskowsky, le cas Scriabine, le cas Honegger..., on décortique la fameuse Sonate pour piano de Strawinsky, — ou le retour à J.-S. Bach (petit morceau, mais gros gibier, nous en parlerons quelque jour). — Enfin il y a une quatrième partie qui est « l'imprévu » et qui ne manque jamais de jouer son rôle, empiétant même sur ses voisines.

Conférence, controverse, causerie, concert, « intermède » aussi, *la Musique vivante* participe de tous les genres. Tout cela bref, rapide, allant, courant, adapté, comme le dit Vallas, « à notre vie trépidante ». Enfin une allure extrêmement libre, cordiale, presque familiale, — voilà peut-être qui était le plus difficile à obtenir. Et toujours des salles pleines. Nous aurons le loisir, j'espère, de faire quelques visites à M. Vallas et à sa troupe ondoyante et diverse, ou de piquer une référence à ces causeries et discussions. Mais il fallait d'abord saluer *la Musique vivante*. C'est véritablement un grand bienfait et des plus aimables [1].

1. Les séances de *la Musique vivante* sont organisées « en liaison » d'une part avec *le Guide du concert* et son remarquable directeur, M. Bender, de l'autre

Digitized by Google

Henry Prunières et sa *Revue musicale* organisent, à côté de leurs grandes manifestations, une série de concerts privés, dont les abonnés forment une association, — « des concerts pour l'élite » — et qui nous promettent des joies assez neuves.

Le premier concert était une séance de quatuors. L'admirable quatuor belge *Pro Arte* exécuta le chef-d'œuvre de Debussy avec une perfection de style et un sentiment musical extraordinaire. On a beau le savoir quasi par cœur, on a l'impression de le découvrir quand on l'entend jouer de la sorte. C'est une source toute fraîche et toute neuve qui s'épanche en nous. Il n'est pas besoin de dire que le célèbre *andantino* y exhala, voilée sous la grâce noble et subtile, toute sa profonde émotion. Mais le dernier mouvement, qui, après ce sommet gravi, nous apparaît quelquefois légèrement inférieur, on voit bien, grâce à une interprétation qui lui donne toute sa clarté, toute sa force même, sa force contenue, qu'il est de la même qualité que le reste. Et comme l'architecture enfin se révèle nettement, non pas dissimulée, enveloppée seulement, attendrie par la brume sonore et délicieusement irisée. Ce sont là des exécutions dont l'amateur ne perd jamais le souvenir et que les musiciens aiment à citer.

On entendit encore le premier quatuor, un peu long, du Hongrois, Belà Bartok, et un quatuor (dédié au *Pro Arte*) du Russo-Américain Louis Gruenberg, jeune musicien déjà célèbre : œuvre pleine d'humour, de procédés un peu trop cherchés, non pas toujours heureux, œuvre parfois amusante, assez peu «quatuor». Mais la vraie nouveauté de la soirée, du moins pour les Parisiens, car le *Pro Arte* l'a donné à Bruxelles, c'était le VII[e] quatuor, en si bémol [2], de Darius Milhaud. Œuvre assez brève, œuvre exquise; n'attendez point, comme on le suppose trop aisément sur le nom de l'auteur, des grincements et des bizarreries singulières; non : une construction légère et très souple; une poésie délicate, une charmante veine mélodique; une musique qui chante, claire et souple, et qui sourit. Le premier mouvement est d'une délicatesse aussi aimable qu'originale, mais je ne suis pas de ceux qui prisent moins le mouvement lent : le chant du premier violon, dans l'enveloppement des autres cordes en sourdine, la grâce en lianes joliment déployées, une « polyphonie » à la fois souple, fine et tassée, voilà qui me satisfait pleinement, comme ensuite la vivacité joyeuse et brillante du final. Mais j'aime aussi le deuxième mouvement et j'aime tout le quatuor... C'est là, je crois, la vraie musique de chambre, dépourvue d'ambitions inutiles, qui ne lutte point avec la vaste

avec la *Nouvelle Revue musicale* que dirige M. Vallas et qu'il rédige même, à lui seul. Comme d'ailleurs M. Vallas est professeur d'histoire de la musique au Conservatoire de Lyon, il répète à Lyon les séances données à Paris, — et il arrive qu'on le voie se lever brusquement à dix heures, abandonnant à un successeur le soin de « mener le jeu », pour ne pas manquer son train. Pourquoi d'autres villes de province n'imiteraient-elles pas cet exemple ? Ce serait tout bénéfice pour l'art musical. Les programmes détaillés ainsi que les comptes-rendus de chaque séance, et aussi le « cours » de M. Vallas, sont publiés dans *le Guide du Concert*, cette précieuse revue hebdomadaire, actuellement indispensable au musicien et familière à l'amateur. J'ajoute que notre confrère Etienne Royer, musicien excellent dont nous aurons à parler, est devenu récemment secrétaire de rédaction du *Guide* à côté de M. M. David.

2. Et non en mi bémol, comme le programme l'indique par erreur. — L'ensemble est d'ailleurs très tonal.

Digitized by Google

symphonie, qui fuit les empâtements et n'évite pas moins soigneusement une éloquence hors de propos, qui se contente de son joli domaine, qui d'abord veut plaire et qui plaît [1].

Dans un excellent article sur Georges Auric, que publie *la Revue musicale* de janvier, Boris de Schloezer note comme le caractère essentiel de quelques jeunes musiciens français (un Auric, un Poulari, un Jacques Ibert, par exemple) le désir de plaire, d'écrire une musique agréable, légère, facile, — facile du moins pour l'auditeur, — car on sait bien à quel travail pénible et serré, — ainsi chez Auric, — est due quelquefois cette aimable impression : c'est l'aventure de certains vers « faciles » chez nos classiques. Il a raison, comme il a raison de dire qu'en cela même consiste leur vraie révolution, — réaction contre une « grande » musique, parfois admirable, mais qui a lassé par trop de tension et d'austérité, — non point dans les innovations harmoniques qui ont marqué leurs débuts, qui ne sont qu'un détail de technique, à quoi on s'est trop arrêté, que d'ailleurs ils abandonnent volontiers. Mais on voit que Milhaud, souvent plus lyrique, cultive aussi, et non pas seulement dans *le Train bleu*, ce que Schloezer appelle l'hédonisme musical [2].

Sur l'estrade imposante de la salle Gaveau, un artiste est assis, grave, appliqué, la guitare aux mains, amoureusement penché sur son bel instrument, suivant « son rêve intérieur », musicien pris par la musique et ne songeant qu'à la pureté du chant qui s'envole des cordes pincées. Il ne s'agit pas de donner une sérénade au clair de lune dans les rues de Séville, mais d'intéresser, d'enchanter, d'émouvoir une assemblée fort nombreuse où abondent les musiciens connus. Andrés Segovia y parvient sans la moindre difficulté. Il retient son public, jamais lassé, pendant plus de deux heures; on bisse plusieurs morceaux, on le rappelle trois fois à la fin du con-

1. Le sixième quatuor de Milhaud, en sol (1922), dédié à Francis Poulenc, vient de paraître (Universal-Edition, Vienne, partition de poche) : un très agréable premier mouvement, très mélodique et joliment ondulé (« souple et animé »), un deuxième mouvement (« très lent ») dont j'aime infiniment la poésie fraîche et bucolique (tout au moins j'y vois du bucolique...), un final net, incisif, rapide. C'est une belle œuvre. Le VII[e] quatuor est encore inédit.

2. Auric vient de publier (chez Heugel) cinq mélodies sur des poèmes de Gérard de Nerval. Toutes sont charmantes, mais la grâce mélancolique de la dernière (*Une allée au Luxembourg*) m'enchante particulièrement. Visiblement Auric a pensé à l'agrément léger de certaines romances françaises et il a tourné les yeux vers Gounod. Toutefois il cherche à en reproduire l'esprit seulement et il ne le pastiche point. Quelques détails suffisent à montrer que ce Gounod est plus moderne que l'ancien. Ou, si l'on veut, Gounod, né plus tard, écrirait aujourd'hui à peu près dans cette langue. Mais voyez, M. Camille Bellaigue, qui est l'exégète le plus autorisé de Gounod, a justement quelques sourires pour Georges Auric. Les poèmes de Nerval ont été chantés par M[me] Croiza de façon incomparable dans un concert du samedi à l'Opéra-Comique. Un peu plus tard, dans un concert moins solennel, la même artiste les faisait précéder de quelques romances de Gounod; le rapprochement était curieux. — Puisque je parle de mélodies, je veux signaler, dans un genre assez différent, les trois pièces humoristiques, intitulées *A contre-cœur*, de l'excellent musicien P.-O. Ferrond, que nous aurons bientôt l'occasion de retrouver avec une œuvre plus importante. M[me] Marcelle Gérar vient de les chanter à la S. M. I. Elles sont écrites sur des textes de Franc-Nohain, Jean Cocteau et René Kerdyk (*Sollicitude, Odile, Théo*), brefs « poèmes » farcis de calembours et d'à peu près. Ces bagatelles amusantes sont l'occation d'un sayant et joli travail musical. Il faut avertir qu'il n'est pas séant de faire chanter la troisième pièce, cocasserie d'ailleurs sans venin..., à des jeunes filles. (Durand, éditeur).

Digitized by Google

cert, et il joue trois fois, de bonne grâce. La voix sans fracas d'une simple guitare a suffi pour créer un pareil enthousiasme. Il est vrai que Segovia est sans doute le premier guitariste de notre temps.

On peut prédire, facilement, que la guitare, par le truchement de ce grand artiste, aura quelque influence sur notre musique; rien d'étonnant à une époque où les compositeurs, un peu fatigués des timbres usuels, cherchent de nouvelles combinaisons instrumentales; on voit déjà quelques musiciens français induits en tentation par la guitare et par son merveilleux interprète, et qui se mettent à écrire pour l'un et l'autre. La destinée de l'instrument qui pour les poètes symbolise la musique espagnole est assez curieuse : grandeur et décadence alternativement. Resté d'abord « populaire » durant un assez long temps, il conquiert la cour et l'aristocratie au XVII^e siècle et devient instrument noble, comme ailleurs le luth ; c'est une période triomphale, pleine d'œuvres brillantes et de virtuoses. Au XVII^e siècle, il sommeille, — toujours aimé, d'ailleurs, toujours pratiqué dans le « peuple », — chassé qu'il est par l'influence française et le style italien. Au commencement du XIX^e siècle, il a un merveilleux réveil grâce à d'admirables artistes comme Aguado et surtout Ferdinand Sor, qui le font rayonner bien au delà des Pyrénées. Berlioz le pratique et Paganini se fait l'élève du célèbre guitariste Huerta. Rossini, qui fréquente plusieurs grands artistes d'Espagne, le goûte fort et avec lui d'autres musiciens fameux, qui écrivent pour la guitare. Après quoi il semble qu'il y ait un léger recul. Mais nous sommes peut-être à la veille d'une nouvelle faveur.

Instrument souple et riche, bien plus qu'on ne l'imagine. J'ai vu de grands musiciens, en des cercles privés, stupéfaits de ce qu'en tire un Segovia. Mais il est vrai qu'à une technique et un style d'une sûreté admirable et d'une incomparable perfection il joint une intelligence et une sensibilité musicales du premier ordre.

L'autre soir, il nous a offert un programme des plus variés, qui proteste excellemment contre cette erreur, si d'aventure on la professe, que la guitare est monotone, et surtout qu'elle ne convient pas à la grande musique... Nous avons entendu des classiques de la guitare, somme Sor, avec ses belles « Variations sur un thème », si merveilleusement écrites pour la guitare, et qui au plaisir musical ajoutent une bienfaisance impression de sécurité : cette pièce, que j'ai admirée plusieurs fois, ne cesse de m'enchanter. Nous avons entendu des œuvres anciennes composées pour le luth (ce cousin de la guitare... ah ! comme nous souhaitons qu'un Segovia fasse chanter, sous ses doigts magiciens, le noble et vieil instrument...) : une suite de Robert de Visée, luthiste de la cour de Louis XIV, et différentes pièces de Bach, expressément écrites pour le luth, Segovia en avertit l'auditeur avec raison : il arrive d'ailleurs qu'une même suite, les manuscrits le démontrent, ait été successivement écrite par Bach lui-même pour deux instruments (la suite IV pour luth correspond ainsi à la partita III pour violon); il ne s'agit donc pas d'une transcription arbitraire. Enfin nous avons entendu des morceaux tout modernes, pleins de couleurs et parfumés d'Espagne, souvent inspirés par le talent même de notre artiste (ainsi le beau *fandanguillo* de Turina, exécuté en première audition et dédié à Segovia, comme le *Lamento e guitarreo* de Pedrell). Ce n'est pas la première fois qu'un admirable

Digitized by Google

exécutant, quand il possède la culture d'un Segovia, agit de cette manière sur les compositeurs et au surplus les aide à écrire pour un instrument déterminé en leur faisant part de son expérience technique. Parmi les grands musiciens français d'aujourd'hui, Albert Roussel est le premier sans doute qu'ait tenté l'art de Segovia : de là cette pièce habile, amusante et pittoresque qui porte le nom même du guitariste et que nous avons applaudie salle Gaveau. D'autres vont suivre, qui se préparent déjà [1]. Le merveilleux Segovia ne se borne pas à nous enchanter, il fait éclore de nouvelles chansons...

Annexe charmante du Luxembourg, abri souriant des écoles étrangères, le Musée du Jeu de Paume, sort tout rajeuni des mains de son nouveau conservateur M. André Dézarrois (adjoint de M. Masson au Luxembourg). Une commission avait été nommée pour faire un tri nécessaire au Jeu de Paume et au Luxembourg lui-même, évidemment un peu encombrés, un peu « mêlés ». Au Jeu de Paume, l'opération vient d'être achevée. Quelque deux cents toiles ont été sacrifiées, qu'il n'y a pas lieu de regretter (ah ! je sais bien, on s'étonne de ne plus voir l'admirable portrait de sa mère par Whistler, mais il est maintenant au Louvre ; c'est un avancement). Quelques-uns jugeront qu'on aurait dû aller plus loin dans la voie du sacrifice... Ce qui reste, M. Dézarrois l'a extrêmement bien distribué, mettant les toiles en valeur, composant avec une vive intelligence des ensembles clairs et très instructifs. On sait d'ailleurs les grands mérites de cet homme de goût, savant et lettré, à qui nous devons chaque année de belles expositions, soigneusement disposées, d'une école étrangère. La section belge a été regardée unanimement comme la mieux représentée (notons l'entrée de la célèbre *Femme au bain*, de Stevens, et de quelques jeunes contemporains). Jusqu'ici le « dernier état » de la peinture à l'étranger, « l'art qui se fait », les trouvailles les plus vivantes et les plus originales manquaient un peu au musée. On s'occupe d'y remédier. Choix difficile et manœuvre délicate. On peut avoir confiance en M. Dézarrois, homme exactement informé de l'art contemporain, et il fera tout ce qu'il dépend de lui pour satisfaire les amateurs raffinés. Déjà on voit quelques nouveaux venus qui sont les bienvenus : de charmants Japonais (y compris naturellement M. Foujita), l'Egyptien (et Parisien) Sabbagh, des Russes, comme la séduisante Chana Orloff. Mais je ne sais pourquoi en écrivant (amour de la danse classique, et influence de la croix décernée à Mlle Zambelli...) je revois surtout ce blanc portrait à mi-corps d'*Anna Pavlova* (par Sorine remarqué, il y deux ou trois ans, au Salon d'Automne) : cette figure osseuse et saisissante, et si bien « architecturée », ce visage calme, légèrement penché au-dessus des épaules tombantes, de la taille svelte, du vaste bouillonnement neigeux que fait la jupe en tarlatane, fleur délicate et précise sortant d'un grand feuillage immaculé ; mise en page intéressante, au surplus, tableau en largeur, que détermine le costume classique de la danseuse ; sa lumière égale et cette tache de blancheur attirent les yeux ; le souvenir de l'illustre Pavlova restera lié peut-être à cette effigie comme celui de la Camargo l'est aux merveilleuses toiles de Lancret.

Maurice BRILLANT.

1. Un second récital de Segovia nous a depuis fait connaître en particulier deux œuvres nouvelles et charmantes de M. Samazeuilh et de M. Raymond Petit.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Si elle ne se jouait à nos frais, la partie d'échecs engagée entre le gouvernement et le cartel serait assez amusante. Il s'agit en apparence de finances. En réalité, toute la politique est en cause. Telle solution ou telle autre sera en effet donnée au problème financier selon que le problème politique aura été réglé dans un sens ou dans l'autre. Et que l'affaire soit d'importance, nul ne peut plus en douter. Dans les jours qui viennent va se décider, au moins pour quelques mois, le sort du franc, qui se confond désormais avec le sort de la France.

M. Briand répugne aux opérations un peu rudes. Il préfère, — il en connaît l'art, — manœuvrer, pour franchir les passes difficiles, et il compte sur le temps, qui l'a souvent servi, pour apaiser les esprits et arranger les choses. Il avait obtenu, dans les derniers jours de décembre, la trêve des confiseurs. Elle fut courte. Un instant, certains avaient pu s'imaginer qu'un regroupement des forces parlementaires s'effectuerait au cours des vacances de la Chambre. Le congrès socialiste se réunissait. Malgré *le Quotidien*, M. Renaudel et M. Paul-Boncour, les « antiparticipationnistes » — pardon pour cet affreux mot! — l'emportaient, suivant M. Compère-Morel, qu'appuyait discrètement M. Blum. Etait-ce la rupture définitive du cartel ? Il suffisait de lire le lendemain l'article de M. Pierre Bertrand pour voir qu'il n'en était rien. Dédaignant les avances des radicaux-socialistes, qui, depuis que la franc-maçonnerie a évolué dans le sens de la Révolution, se croient destinés à la réaliser, les socialistes refusaient bien d'entrer dans un gouvernement où ils ne seraient pas les maîtres absolus et ne tiendraient pas, selon l'expression d'un des leurs, tous les « leviers de commande » : l'intérieur, pour « abattre le fascisme », la guerre, pour « assainir les états-majors », l'instruction publique, pour « fonder l'école unique », le travail, pour « établir les assurances sociales ». S'il n'avait pas été parlé ce jour là des finances, c'était parce qu'il n'en était même pas besoin : quand M. Herriot avait tenté de former naguère un cabinet de cartel pur, il lui avait été déjà signifié que l'installation de M. Vincent Auriol rue de Rivoli serait, à la participation du

Digitized by Google

parti, la condition *sine qua non*. Seulement, on ne l'a pas assez remarqué au premier moment, la motion du congrès socialiste, interdisant aux membres du parti de prendre leur part du pouvoir et de ses responsabilités, — dangereuses par le temps qui court! — ne signifiait pas du tout que le groupe parlementaire allait simplement retourner à l'opposition, et il signifiait moins encore que l'alliance électorale du 11 mai 1924 était finie. Or, tant que durera cette alliance dans les circonscriptions, — et elle dure, — croire à la rupture du cartel, c'est ne pas vouloir regarder les faits en face. M. Pierre Bertrand, lui, les avait regardés. C'est pourquoi *le Quotidien* était mécontent que fût encore ajournée la constitution d'un ministère Herriot-Blum; mais il n'était pas inquiet : le cartel persistait dans le pays et, par suite, il ne pouvait pas ne pas persister à la Chambre. La preuve en a été immédiatement fournie par la commission des finances.

La commission des finances était en présence de deux projets, celui de M. Doumer et celui du comité nommé par les groupes de gauche. Deux systèmes, deux thèses. Partant de cette constatation que l'Etat a besoin d'argent, non pas dans un an, mais tout de suite, M. Doumer écarte le prélèvement sur le capital, dont le produit arriverait trop tard : entre le moment où il serait ordonné et le moment où il serait effectué, des mois passeraient, pendant lesquels il serait impossible d'éviter de nouvelles inflations, entraînant de nouvelles dépréciations du franc, et le résultat serait nul. En conséquence, comme firent dans le passé les restaurateurs de nos finances, Gaudin, bientôt duc de Gaëte, au temps du Consulat et de l'Empire, le baron Louis et Villèle sous la Restauration, Thiers et Magne après la guerre de 1870, il veut recourir de préférence à des impôts indirects, dont le rendement serait immédiat et sûr. Les gens du cartel entendent au contraire augmenter encore les impôts directs, frapper les successions et ce qu'ils appellent le luxe, détruire le capital sous toutes ses formes. La majorité de la commission a choisi sans hésiter. Elle n'a presque rien laissé debout du projet Doumer et a adopté d'enthousiasme les formules du cartel.

C'est alors que M. Briand est intervenu. Il ne se soucie pas de sacrifier M. Doumer aux rancunes de M. Malvy et aux exigences de M. Blum. Mal au courant, il se plaît à le répéter, des choses de finances, il s'en rapporte à son grand argentier, qui a l'oreille du Sénat, dont lui-même ne prétend pas faire fi. Allait-il, ainsi que le lui enjoignait impérieusement *le Quotidien*, porter le débat sur le champ devant le Parlement en posant la question de confiance ? Il le parut durant quelques heures. Cette façon d'agir aurait rendu la situation claire. M. Briand n'a pas osé. Il est embarrassé. Dans son gouvernement, il a installé aux postes les plus

Digitized by Google

importants, avec M. Painlevé, les anciens associés de M. Herriot. Ceux-ci se sont ralliés en rechignant au projet de M. Doumer; mais ils ne cachent pas qu'ils restent fidèles au système du 11 mai. Plus près des réalités, ils sentent probablement que les conceptions financières et fiscales des socialistes et des radicaux-socialistes sont absurdes; mais ils ont été élus en promettant de supprimer le chiffre d'affaires et les autres taxes indirectes, et leur collègue des finances leur demande d'augmenter celles qui existent, d'en voter d'autres! Première cause de faiblesse pour M. Briand. La seconde est qu'il n'est pas assuré de trouver une majorité à la Chambre.

Pour que triomphent les propositions de M. Doumer, il faudrait en effet que les modérés les votassent. Beaucoup ne s'en soucient guère. Ce n'est pas qu'ils manquent du courage fiscal. Ils le manifestèrent imprudemment, ce courage, à la veille du 11 mai. Seulement, depuis lors, ils ont compris que la responsabilité impliquait l'autorité, que l'une n'allait pas sans l'autre. La responsabilité, on la leur offre, on les presse d'adopter des mesures qui feront des mécontents et dont leurs adversaires se serviront contre eux. Mais l'autorité, on la leur refuse : le cartel est toujours au pouvoir; et ils continuent d'être combattus, dans leurs départements, par les agents du gouvernement qui accepterait volontiers leurs voix à la Chambre. « Si nous votons les impôts Doumer et s'ils réussissent à rétablir la situation, me disait l'un d'eux, ce seront le gouvernement et sa majorité cartelliste qui s'en feront honneur, sans nous en témoigner aucun gré. Si ces impôt échouent, le cartel nous les imputera en nous dénonçant à la vindicte publique. Aux prochaines élections, nous serons battus et, en même temps que nous, notre cause. » Sous les coups injustes qu'ils ont subis, les modérés sont devenus moins malléables. Pour ma part, je ne les blâmerai pas!

En outre, dans les projets de M. Doumer, tout n'est pas bon. Ils ont le mérite de n'être ni inquisitoriaux, ni spoliateurs. Mais le chapitre des économies y est trop court, l'utilisation des ressources de l'Etat n'y figure même pas. Le ministre des finances annonce « sa volonté de collaborer avec les Chambres en vue de comprimer autant que possible les dépenses du budget de 1926 ». Avec les Chambres ? Les députés de la majorité ne songent, en fait de réductions, qu'à porter leur indemnité de 27 000 francs à 42 000... Aucune cession de monopoles n'est envisagée. M. Doumer prévoit la création d'une caisse d'amortissement. Tout ce qui compte dans le monde des producteurs, — en particulier ces industriels du Nord qui ont généreusement offert de s'employer à procurer des ressources à l'Etat, — ont insisté pour que cette caisse

Digitized by Google

fût autonome, fût mise à l'abri des fluctuations de la politique et des caprices de la Chambre. « La caisse alimentée par nous, a dit par exemple M. Mathon, président du comité central de la laine, à un rédacteur de *Paris-Midi*, nous entendons en conserver la gestion... Nous ne saurions admettre la présence au conseil d'administration de membres du Parlement ou de la C. G. T. » Que ce soit de la défiance, peut-être; mais elle répond au sentiment général. M. Doumer, lui, imagine un conseil de onze membres : un sénateur, un député, sept fonctionnaires plus ou moins sous la coupe du gouvernement, et, comme représentants des intérêts économiques du pays, le président de la chambre de commerce de Paris et le syndic des agents de change. Deux en face de neuf !... Les modérés, nous aimons à le croire, auraient fait mieux, et l'on conçoit que se compromettre pour un projet si insuffisant et si défectueux ne leur sourie pas.

Est-ce la crainte de marcher à un échec, s'il engageait tout de suite la bataille devant la Chambre ? Toujours est-il que, jeudi, M. Briand semblait résolu à trancher dans le vif, et que, vendredi, il disait à la commission des finances qu'il était prêt, pourvu qu'elle procurât à M. Doumer de l'argent sans délai, à s'entendre avec elle. Des officieux s'étaient entremis. Ce contre quoi regimbait le plus le cartel, c'était l'article 13 du projet de M. Doumer, instituant « une imposition extraordinaire et temporaire de 1,20% sur les paiements ». Cette imposition, s'écriaient les radicaux et les socialistes, n'est, sous un autre nom, que le doublement, ou presque, de la taxe sur le chiffre d'affaires. Blanc bonnet, bonnet blanc. Nous n'en voulons pas ! M. Raoul Péret et d'autres insinuèrent qu'on pourrait l'établir seulement jusqu'au 31 décembre 1926, qu'à cette date elle devrait, et le chiffre d'affaires du même coup, disparaître à tout jamais. La commission, d'où s'étaient retirés les modérés, s'est remise au travail. Mais ce ne fut pas, comme on le pensait, en s'inspirant des projets de M. Doumer; ce fut pour mettre les suggestions du cartel sur pied. De plus en plus, les systèmes s'affrontent : impôts directs et impôts indirects; et, inexorablement, l'heure des échéances approche, les caisses sont vides...

Quand paraîtra cette chronique, la Chambre aura peut-être prononcé. M. Briand espère manifestement que ses efforts de conciliation auront eu de l'écho, que des radicaux-socialistes, devant le gouffre toujours béant, et que les inventions du cartel ne sauraient combler, se résigneront à soutenir les projets de M. Doumer, que, de leur côté, beaucoup de députés modérés, délivrés de la crainte d'être seuls à les voter, s'y rallieront à leur tour, qu'il y aura ainsi une majo-

Digitized by Google

rité, non seulement pour repousser le système de prétendu redressement financier inspiré par M. Blum, mais pour adopter celui du gouvernement. Ce n'est pas impossible. Ce ne le serait pas surtout, si, au risque de se séparer de quelques membres de son ministère, le président du Conseil, qui ne l'a pas fait jusqu'ici, définissait la politique qu'il prétend suivre. Il est temps. Le Trésor est à sec, les ressources des particuliers se rétrécissent de jour en jour, la vie est de plus en plus chère, chacun voit avec anxiété fondre la valeur de ses billets de banque. La partie que jouent M. Briand et une commission, pour savoir qui, de M. Doumer ou de M. Malvy, sera fait échec et mat, n'est pas de saison. Le public, qui aurait pu en d'autres circonstances s'en distraire, se lasse et réclame autre chose de plus substantiel et de plus net.

En attendant, ce n'est pas le spectacle auquel nous assistons qui rétablira le prestige du Parlement. La faute, assurent quelques-uns, en est à ce qu'il n'existe pas de majorité à la Chambre, — le cartel n'est en effet, si l'on va au fond des choses, qu'une association électorale, non un instrument de gouvernement, — et cette absence de majorité tient au mode de recrutement des députés, à la représentation proportionnelle, au scrutin de liste. Revenons à l'arrondissement, comme M. Briand le désire. Quoique certains des mes amis en soient partisans, j'avoue n'être pas convaincu. Dans des périodes de calme, au sein d'un Etat ordonné et tranquille, il se peut que le scrutin d'arrondissement soit plus simple, plus logique et plus naturel; qu'il permette mieux à l'électeur de juger son élu et de le nommer en connaissance de cause; qu'il offre une représentation plus minutieusement exacte et comme un miroir plus fidèle des mille nuances de l'esprit public. Mais nous ne sommes pas à une époque paisible; nous sommes à une époque de trouble. Le scrutin d'arrondissement, endiguant les grands courants d'opinion, faisant déborder le flot des petites passions locales, n'est bon que pour ceux qui veulent garder leurs places. « Mares stagnantes », disait M. Briand, quand il fonctionnait. La représentation proportionnelle, avec la prime à la majorité, permet et favorise, il est vrai, les coalitions immorales. Mais le scrutin d'arrondissement les empêcherait-il ? Peut-être, si le député devait être élu à la majorité relative, ainsi qu'en Angleterre, dès le premier tour. Malheureusement, ce n'est pas là ce que ses promoteurs ont en vue. C'est le scrutin d'arrondissement à deux tours, tel qu'il fonctionne pour les élections cantonales, le vieux scrutin d'arrondissement où, pour le ballottage, le cartel, un instant rompu, se reformerait vite. Il aidera du moins, assurent ceux qui le défendent, à la création d'une majorité parlementaire. Le député, qui n'aurait plus à tenir compte de ses camarades de liste, serait plus libre de s'agréger

Digitized by Google

à un parti de gouvernement, de voter selon ses vues. Hélas ! Ce qui nous manque, ce sont des partis ayant une doctrine bien définie. L'arrondissement ne les fera pas naître; il est essentiellement favorable aux petits groupes. Il y aurait bien d'autres critiques à en faire. L'intrigue et la corruption, la pression administrative ne jouent-elles pas plus facilement dans un cadre restreint que dans un cadre élargi ? L'électeur, dans un horizon étroit, n'est-il pas davantage tenté de faire passer l'intérêt de son clocher avant celui de l'Etat ? Le meilleur candidat n'y devient-il pas souvent celui qui, inférieur et subalterne, donne l'impression qu'il sera moins le député de ses électeurs que leur commissionnaire ? Il faut faire surgir des hommes de valeurs, ouvrir le Parlement à l'élite : un sous-vétérinaire, habitué des foires, fréquentant les cafés, visitant les fermes, aura toujours plus de popularité dans son arrondissement qu'un maître ès-sciences politiques, qui a moins d'occasions de donner des poignées de mains...

Je n'admire pas du tout au surplus le mode actuel de scrutin. Ses défauts sont éclatants. Je crois de plus en plus que, pour donner une image vraie de la nation dans un Parlement, il faudrait recourir à un autre système, à la représentation, par exemple, non des individus, mais de ce que Berryer appelait « les intérêts corporés ». De son temps, il était trop tôt pour l'essayer. Les matériaux, si je peux dire, n'existaient pas. La Révolution avait détruit tous les groupements, et ils ne s'étaient pas reconstitués. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Associations de producteurs, syndicats d'ouvriers, d'employés et même de fonctionnaires, sociétés d'artistes, de gens de lettres, de gens de finances, de gens de lois, il n'est plus guère d'électeurs qui ne puissent être rangés dans une catégorie bien déterminée de citoyens organisés. Que ces électeurs, consultés sur deux ou trois idées générales, visibles et compréhensibles à tous, très claires, votent à l'intérieur de leurs groupements, il y aura des chances pour que ce soit l'élite, presque partout, qui soit choisie : l'élite seule en mesure de faire la politique, qui est la plus haute application des facultés de l'esprit, qui exige la connaissance des traditions, le sens du progrès, le discernement capable, dans les causes, de prévoir les effets, en un mot les qualités rares permettant de guider la marche de l'Etat, de ses finances, de sa diplomatie, de son armement, de ses travaux publics dans le sens favorable à la prospérité et à la sécurité de tous. Il est possible que, pour cette réforme du suffrage universel qu'on ne supprimera plus, l'heure n'ait pas encore sonné. Mais substituer au scrutin de liste actuel, qui répond à une idée incomplètement réalisée de justice, le scrutin d'arrondissement pur et simple, ce ne serait pas un remède, ce ne serait qu'échanger un cheval borgne contre un boiteux.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement à Paris que l'absence d'une majorité parlementaire stable rend malaisées la constitution et l'existence des gouvernements. Berlin est témoin de la même crise. On se souvient que le cabinet de M. Luther, ayant adhéré au pacte rhénan, se trouva, devant le Reichstag, dans la position la plus fausse. Il s'appuyait sur les populistes et les nationalistes. Les nationalistes refusèrent de souscrire à l'arrangement de Locarno; bien plus, ceux des leurs qui les représentaient au gouvernement donnèrent leur démission. M. Luther se retira. Partisan lui-même des accords locarniens, le président Hindenburg tenta alors de constituer une « grande coalition » orientée à gauche. Mais les socialistes ont refusé d'y entrer, ou plutôt ils ont mis à leur concours des conditions que n'acceptaient pas les populistes : subsides de plus en plus larges aux chômeurs, journée de huit heures, etc.. Le maréchal Hindenburg a rappelé M. Luther, et l'on annonce que celui-ci a réussi à mettre sur pied un ministère de modérés, où les portefeuilles sont répartis entre les populistes, les démocrates et le centre catholique. Ce sera un gouvernement de minorité. Sur près de 500 députés que compte le Reichstag, les partis moyens représentent à peine 180 voix, et encore, parmi les catholiques, beaucoup qui semblent assez peu sûrs.

Pour gouverner, le chancelier Luther devra donc recommencer à osciller de droite à gauche, à faire appel, pour les questions intérieures, au soutien des nationalistes, et, pour les questions extérieures, si M. Stresemann, qui reste aux affaires étrangères, entend pratiquer la politique de Locarno, au soutien des socialistes. Mais le fera-t-il ? Quand on voit ce qui se passe en Allemagne, les campagnes, auxquelles la presse officieuse prend part, pour réclamer, en vertu des prétendues « promesses de Locarno », la réduction des effectifs alliés dans les pays rhénans, pour protester contre l'exécution du plan Dawes, il est permis de se demander si le chancelier, qui a déjà sacrifié un ministre jugé trop républicain, ne va pas se lier de plus en plus avec la droite. De ce côté, les progrès de la véritable paix sont lents.

Ils le sont également dans l'Europe centrale et dans les Balkans, où se multiplient les signes de trouble. La renonciation au trône du prince Charles de Roumanie, pour des motifs qu'on assure d'ordre uniquement privé, a produit à Bucarest de l'émotion et de l'inquiétude. En Autriche, le chancelier Ramek a donné une démission qu'il reprendra sans doute. Mais, en reformant un cabinet, il n'y maintiendrait pas, aux affaires étrangères, M. Mataja, qui est souffrant. M. Mataja, partisan résolu de l'Autriche indépendante, était vigoureusement contraire aux entreprises de ceux qui poussent à son rattachement au Reich. Sa retraite,

Digitized by Google

si elle se confirme, n'indiquera-t-elle pas des tendances autres ? La chute à Sofia de M. Tsankof qui, tout en matant le communisme, avait su avoir une politique raisonnable à l'extérieur, notamment à l'occasion du récent conflit avec la Grèce, n'est pas non plus très claire. Son successeur, M. Liaptchef, veut proclamer l'amnistie pour tous les délits révolutionnaires et revenir aux méthodes démocratiques. Mais quelles sont au juste ses intentions en ce qui concerne les relations de son pays avec ses voisins ? M. Tsankof n'a-t-il pas été ébranlé, autant que par ses procédés dictatoriaux, par la prudence qu'on lui reprocha lors de l'incident grec ? Si le gouvernement semble à Sofia évoluer vers le libéralisme, c'est, à Athènes, la dictature qu'instaure le général Pangalos, et, en procédant à ce coup d'Etat, il a avoué crûment qu'il ne pardonnait pas aux chefs des partis politiques de l'avoir gêné au moment du conflit gréco-bulgare, de ne pas lui avoir permis de le pousser à fond. Ce ne sont pas là des indices très bons.

L'affaire qui a fait le plus de bruit chez nous est celle de la fabrication de faux billets de la Banque de France par le prince Windischgraetz et ses associés. Singulière histoire en effet ! Les faussaires n'étaient pas des besogneux. Ils avaient des visées politiques, ils ambitionnaient de restaurer la monarchie avec l'archiduc Albrecht, grand ami de l'Allemagne, et il paraît bien qu'ils avaient trouvé des complices dans les milieux gouvernementaux, même dans l'entourage du régent Horty. Cependant, avant de vouloir faire de ce scandale une question internationale, il sera sage de réfléchir. On s'agite fort à Prague, où persiste la vieille haine contre les Magyars; on y souffle sur le feu, on y cherche à exciter la France. Nous n'avons pas à épouser les querelles des Etats successeurs de la monarchie austro-hongroise. Essayer de les apaiser est notre seul rôle. Sinon, nous serions pris dans un engrenage, et il pourrait vite nous en cuire. La situation dans l'Europe centrale est trop complexe, et nous avons en ce moment d'autres chats à fouetter, pour que nous nous mêlions, en prenant parti, des passions incendiaires qui couvent là-bas.

Il faut le constater une fois de plus. Avant 1914, les Balkans étaient le souci constant de l'Europe, qu'ils ont fini par mettre à feu et à sang. Les problèmes balkaniques n'ont pas été résolus en 1919. Mais les artisans de la paix, balkanisant avec une folle imprudence tous les bords du Danube, en ont posé d'autres, qui sont tout autant chargés de menaces.

Bernard DE LACOMBE.

20 janvier 1926.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Virgile, Enéide. Livres. I-VI. Texte établi par Henri Goelzer et traduit par André Bellessort 1 fort vol. in-12 de la Collection Budé. (Les Belles Lettres).

Tous ceux qui ont lu les magnifiques conférences de M. Bellessort sur Virgile, si intelligentes, si « artistes » et si sensibles, devinent quelle est la valeur de sa traduction, comment, à une rare fidélité elle joint un charme littéraire fort séduisant, comment elle rend, autant qu'il est possible en français, la fine saveur de l'original. La traduction d'un texte poétique est toujours chose extrêmement délicate; traduire Virgile est particulièrement difficile, si l'on ne se résigne pas à voir s'évaporer le subtil parfum; à cette tâche, qui demandait un grand latiniste, un esprit d'une vaste et fine culture, un homme de goût au sens le plus exquis du mot, M. Bellessort a excellemment réussi. L'introduction est, en quelques pages, un remarquable essai de critique. Le texte est établi, avec toute la science désirable, par un spécialiste bien connu. Et le volume est, comme toujours dans la collection, extrêmement bien présentée.

La nouvelle législation de l'Index, par A. Boudinhon, recteur de Saint-Louis des Français. 2e édition, adaptée au Code du droit canonique. 1 vol. in-8°. (Lethielleux).

La première édition de cet ouvrage, parue il y a vingt-cinq ans, est devenue classique; on sait avec quel soin et quelle précision le travail est écrit et les renseignements d'ordre historique et pratique qu'on y trouve; il est d'ailleurs superflu de louer la science du maître canoniste, son souci des nuances et de l'exactitude juridique. La nouvelle édition n'offre pas de changements très grands, et le commentaire subsiste en son fond, puisque la constitution *Officiorum* de Léon XIII relative à l'Index a été presque entièrement incorporée au nouveau Code, mais son adaptation à ce Code est précieuse et on est heureux d'avoir de nouveau à sa disposition un si bon guide.

Madame de Sévigné, sa famille et ses amis, d'après des documents inédits, par Jean Lemoine. I. Les origines. Enfance et jeunesse. 1 vol. in-8° carré. (Hachette).

On sait que l'auteur, qui a publié de nombreux ouvrages relatifs au dix-septième siècle, connaît admirablement cette période. Utilisant ici un grand nombre de documents nouveaux, soigneusement étudiés et bien mis en lumière, il nous apporte sur la fameuse épistolière dont on célèbre le centenaire, sur ses origines familiales, sur son éducation, sur son entourage, une foule de renseignements précis et contrôlés; c'est aussi toute une partie du dix-septième siècle qu'il évoque avec une érudition impeccable. Le premier volume s'arrête après le mariage de Mme de Sévigné. Contribution importante à notre histoire littéraire.

Un jour d'orage, par Léon Daudet. 1 vol. in-12. (Flammarion).

Roman des plus originaux et des plus remarquables. L'intrigue ou le drame psychologique se déroule parmi une atmosphère de prodiges, de phénomènes « métapsychiques », qui donnent au récit une couleur extraordinaire et qui d'ailleurs, loin d'être un ornement accessoire, jouent leur rôle dans le dénouement. Il y a en particulier une scène d'évocation des morts dans un cimetière qu'on n'oublie plus. Et la figure du Nostradamus, comme on surnomme le mystérieux Tressan, sorte de sorcier bienfaisant, est des plus curieuses. Il va de soi que l'auteur, qui décrit ses prouesses surnaturelles avec tant de verve, ne veut pas nous inciter à imiter ce sympathique thaumaturge, — d'ailleurs chrétien. C'est un beau livre et qui, au point de vue moral, ne soulèvera pas d'objections.

Tarsicius ou le martyr de l'Eucharistie, 3 actes en vers. — **L'Enfant prodigue,** parabole évangélique, 4 actes en vers. — **David et Jonathas,** tragédie biblique, 4 actes en vers. — **Blaise Pascal,** 2 actes en vers. — Brochures in-12. (Imprimerie G. Rolland, 7, rue Verte, Rouen).

On connaît le beau talent de l'auteur, poète, romancier, écrivain habile à traiter, — en une prose d'artiste, — les questions d'éducation. Le poète dramatique ne mérite pas moins d'éloges. Nous signalons donc quatre de ses drames, particulièrement remarquables, écrits dans une forme très littéraire et animés d'une haute inspiration, — car en ce moment même le *Bon Théâtre* du quai de Passy monte avec soin son *Tarsicius*, que joue la troupe des *Philippins* de Rouen, cette œuvre sociale si précieuse et si originale, dirigée par M. E. Montier, à laquelle l'Académie Française vient de décerner un prix important.

Marie Bashkirtseff. Confessions. Préface de Pierre Borel, 1 vol. in-12. Coll. des Cahiers féminins. (Bloud et Gay).

Journaliste rompu au métier, attaché à un grand journal de Nice, critique d'art averti et fin lettré, à qui nous devons un certain nombre de volumes justement remarqués, M. Pierre Borel nous présente, pour la seconde fois, d'importants inédits de la célèbre et curieuse artiste russe, dont la figure originale et le génie étouffé par une mort prématurée ont séduit tant d'écrivains. Ces cahiers (embrassant la seconde partie de l'année 1880) nous la montrent sous un jour assez nouveau et très humain. Ils contribueront, ainsi que l'importante préface abondante en témoignages divers, à éclairer une personnalité que la légende a souvent défigurée. C'est un livre auquel le succès ne peut manquer.

Tout ce qui concerne la rédaction de la Revue doit être adressé à M. Edouard TROGAN, directeur du *Correspondant*, 31, rue Saint-Guillaume, à Paris, VIIe.

R. C. Seine 113.919. *L'un des Gérants :* ALBERT MARTEAU

Digitized by Google

ARMEMENTS ET SÉCURITÉ[1]

III. — LA GARANTIE

Pouvons-nous fonder nos espoirs de paix certaine et de tranquillité d'avenir exclusivement sur les accords qui ont vu le jour à Genève ou à Locarno ? Nous ne le croyons pas.

Le Pacte de la Société des Nations constitue un engagement pris par les signataires pour le règlement pacifique des conflits et une volonté de limiter les risques de guerre, mais sans les faire disparaître complètement. La création d'une haute cour de justice internationale et l'aménagement des procédés d'arbitrage ont facilité des discussions et suscité d'heureuses solutions dans des différends qui eussent pu troubler, — partiellement tout au moins, — la paix de l'Europe au cours des années dernières. Le Protocole de Genève, recommandé par la Société des Nations et signé par la France, marquait un progrès très important dans la lutte contre la guerre. Il n'a pas été adopté. Enfin les traités de Locarno ont envisagé un petit nombre de conflits éventuels, pouvant éclater en Europe centrale ou occidentale, et ont mis sur pied une procédure d'arbitrage obligatoire pour leur règlement.

Dans cette marche lente vers un état nouveau du monde, où les nations seront soumises à des règles et à des devoirs, comme le sont aujourd'hui, dans chacun de leurs pays, des citoyens quelconques, on se heurte à de très grandes difficultés. La preuve qu'elles ne sont pas insurmontables, c'est qu'on a fait dans cette voie d'importants progrès et que chacune des assemblées de la Société des Nations apporte des précisions

1. Voir *le Correspondant* des 25 décembre 1925 et 10 janvier 1926.

Digitized by Google

pour le présent et de nouvelles possibilités pour l'avenir.

Mais la lecture des pactes, accords et traités existant actuellement entre les membres de l'Assemblée de Genève montre : 1° que, même pour les conflits éventuels prévus et réglés par un arbitrage, le risque de guerre demeure, à la vérité, très réduit, s'il s'agit des frontières franco ou belgo-allemandes, mais plus sérieux, s'il s'agit des frontières germano-tchèques ou germano-polonaises ; 2° que, les intérêts des grandes nations se heurtant, non seulement en Europe, mais dans le monde entier, des conflits pourront surgir, qui n'auront pas été réglés à l'avance par des accords particuliers ou par un arbitrage et qui seront justiciables du Pacte, dont les termes vagues et imprécis n'excluent pas la possibilité d'une guerre ; 3° que, dans tous les accords, pactes ou traités qui ont été conclus à Genève, les textes élaborés se sont toujours appuyés sur la loyauté réciproque des contractants, mais aussi sur les forces armées que chacun de ceux-ci pouvait entretenir, soit pour se défendre en cas d'agression, soit pour obéir à une décision de la Société contre un perturbateur.

D'autre part, pouvons-nous fonder nos espoirs de sûreté et de garantie sur un désarmement général simultané et progressif de toutes les nations ? Pas davantage.

Nous l'avons dit en commençant. On n'empêche pas les gens de se battre en leur enlevant leurs armes. On n'empêche pas les peuples de se battre, au point où en sont la science et l'industrie, en leur supprimant des canons et des fusils. Seul, le désarmement des esprits est valable. Il résulte de la sécurité, et nous tournons ainsi dans un cercle vicieux. Le désarmement matériel et préalable ne donne pas grande garantie. De plus il peut créer un péril pour un peuple de bonne foi, résolu à respecter scrupuleusement dans la forme et dans le fond les termes d'un engagement, en face d'un autre peuple moins soucieux des conventions écrites et qui le tiendrait à sa merci après une préparation secrète.

Nos espoirs de paix, nos garanties de sûreté et de protection, à nous autres Français, qui ne sommes isolés de nos voisins par aucune mer et aucun océan, c'est une solide organisation militaire. Elle ne peut pas être un instrument de guerre, et d'ailleurs il est facile, dans sa définition même, de lui enlever aux yeux de tous ce caractère. Elle doit être pour nous une garantie de prestige, de dignité et de force, en même temps que pour le monde une garantie de paix.

Quelles sont les caractéristiques que doit présenter cette organisation militaire pour répondre aux différentes obli-

Digitized by Google

gations que nous avons énumérées dans notre deuxième article et aux multiples conditions que nous impose notre situation, politique, sociale et géographique ?

***

Le but de l'organisation militaire d'un pays est la préparation, — aussi complète et économique que possible, — de la mobilisation et de l'utilisation raisonnée pour la guerre de toutes les ressources de ce pays.

L'organisation militaire peut revêtir des formes très différentes, suivant la situation géographique des peuples qui la conçoivent, suivant leurs possibilités sociales, politiques et financières, suivant enfin les traités et accords divers auxquels ils ont souscrit. Nous voyons ainsi la Grande-Bretagne donner tous ses soins à sa marine et à son aéronautique, l'Allemagne chercher à se reconstituer une force militaire moderne, sans violer exagérément les traités existants, la France s'orienter vers une organisation défensive, exempte de toute préoccupation d'attaque et prête seulement à répondre vigoureusement à une agression éventuelle.

Dès 1919 on a parlé chez nous de réorganisation militaire. Peut-être en a-t-on parlé trop tôt. Dans les discussions passionnées qui se sont déroulées jusqu'au vote de la loi sur le recrutement, tout le monde a voulu dire son mot, et sans doute un peu de confusion a-t-il régné. D'autre part, on était bien près de la guerre et sans assez de recul pour en dégager les enseignements généraux. Enfin on ignorait dans quel sens réagiraient l'Empire allemand, dont on escomptait la dissociation, et les autres nations européennes, dont on prédisait l'accord. Nous entrons dans la septième année qui suit la guerre, et nous avons eu le temps de réfléchir. Nous avons pu peser les arguments si libéralement exprimés. Nous pouvons juger le prochain avenir d'après le récent passé. Et nous avons ainsi moins de chances de nous tromper en essayant de définir par ses caractéristiques principales la conception qu'on se fait généralement aujourd'hui de l'organisation militaire française.

Il semble qu'on puisse la diviser en deux grandes parties : l'une que nous appellerons l'organisation nationale, l'autre qui sera l'organisation militaire proprement dite. Chacune d'elle visera à donner la plénitude de sa force et de ses ressources à la Nation mobilisée.

Enfin l'armée active du temps de paix sera constituée

Digitized by Google

par les permanences indispensables des organisations citées plus haut et par les forces nécessaires à la garde de notre empire colonial.

A) L'organisation nationale.

Elle doit permettre de passer très rapidement de l'état de paix à l'état de guerre. Son premier acte administratif est un inventaire de toutes les ressources de la nation, en personnel et en matériel, en même temps que la tenue à jour d'une liste des besoins à satisfaire au moment de la déclaration de l'état de guerre. Son second acte est la tenue à jour d'un plan de répartition des ressources au prorata des demandes. Il ne s'agit point là seulement des besoins militaires en hommes, en chevaux, en automobiles ou en armes. Il s'agit des besoins de tous les domaines de l'activité nationale, orientés vers une production intensive ou un rendement décuplé : industrie, commerce, transports, finances, justice, etc..

La base de cette organisation nationale est la division du territoire en un certain nombre de régions, improprement appelées régions militaires, et qui devraient être comprises sous le terme plus général de régions de mobilisation. Etant donné les ressources de toutes sortes inégalement réparties sur notre territoire et l'intérêt qu'il y aurait à rassembler autant que possible dans la main d'un même administrateur des ressources de même nature, peut-être conviendrait-il de faire un nouveau tracé de ces différentes régions. On pourrait les diviser en régions industrielles, régions agricoles, régions maritimes, etc..., et mettre à la tête de chacune d'elles un commandant offrant des aptitudes particulières pour sa bonne administration.

L'inventaire des ressources est donc fait par région, et transmis à un organisme central qui se charge de la répartition. Dans chacune des régions de mobilisation, il peut donc y avoir une partie des ressources qui sera destinée à l'extérieur et une autre partie qui sera utilisée sur place.

En dehors de l'organe directeur, qui est le Conseil supérieur de la défense nationale, et des organes subordonnés, qui sont les commandements de régions, il faudra qu'il existe, à la mobilisation, des centres administratifs, chargés d'acheter, de réquisitionner ou de recevoir les différentes ressources, d'en faire la répartition et de les livrer aux parties prenantes. Certains de ces centres seront organisés sur un même modèle dans toutes les régions. Certains autres seront différents d'une région à l'autre, suivant la nature des ressources de

Digitized by Google

ces dernières. Quelques-uns existeront partiellement dès le temps de paix, d'autres ne seront constitués qu'au moment de la mobilisation. Nous connaissons, sous le nom de centres mobilisateurs, parce qu'on en a beaucoup parlé, des organes chargés de réunir, d'équiper, de former en unités et de livrer au commandement les hommes des réserves, au fur et à mesure de leur appel sous les drapeaux. Ces centres sont, en effet, les plus importants, parce qu'ils conditionnent la formation de l'armée de la défense, et parce que leur rôle se prolonge pendant toute la durée des hostilités. Mais il semble logique d'envisager de même, pour les besoins commerciaux, industriels, financiers ou juridiques et pour la mise en marche des services de guerre qui satisferont à ces besoins, des organes analogues aux centres mobilisateurs, avec locaux désignés d'avance, fichiers préparés et tenus à jour, personnel réquisitionné dès la première heure et au courant des nécessités de son service.

On voit que cette organisation générale n'a rien de spécifiquement militaire. Rien ne s'oppose à ce qu'on la confie dans chaque région à un officier général : les affaires qui regarderont spécialement l'armée combattante y seront mieux traitées. Mais il semblerait logique que cet officier général comptât dans son entourage quelques directeurs civils. Il serait ainsi constitué à la tête de chacune des régions une réplique du Conseil supérieur de la défense nationale. On voit aussi que cette organisation n'est pas invariable, et qu'il ne suffit pas d'avoir, une fois pour toutes, opéré un classement et constitué des dossiers, pour ne les ouvrir qu'au moment de la mobilisation. Les ressources varient, le personnel change, l'organisme qu'il s'agit d'exploiter évolue et se modifie. C'est quelque chose de vivant. Il y a donc nécessité d'une tenue au courant et d'une perpétuelle transformation vers le mieux. Les demandes varient, elles aussi, et les besoins changent, avec les progrès de la science, les possibilités de l'industrie, les capacités de l'ennemi. Il faut donc une permanence et le travail n'est jamais clos. Mais le pays n'est pas riche et un grand nombre de fonctionnaires spécialisés lui est interdit. On cherchera donc à réduire au minimum la permanence du temps de paix pour les différents services. Pour cela, il conviendra de rapprocher, autant que faire se pourra, les méthodes militaires des méthodes industrielles et commerciales, l'administration militaire de l'administration privée, le matériel militaire du matériel national, les grands services militaires des services généraux du pays.

Digitized by Google

Résumons. L'organisation nationale comprendra un conseil directeur : le Conseil supérieur de la défense nationale, fonctionnant sous l'autorité du président du conseil et comprenant tous les ministres dont les départements sont touchés par la mobilisation. Ce conseil aura autorité sur les commandants de régions, entourés de chefs de service et réglant le fonctionnement d'organes existant dès le temps de paix, ou formés à la mobilisation, et chargés de l'exécution des mesures pour passer, à l'intérieur du pays, de l'état de paix à l'état de guerre.

Parmi ces organes, les centres mobilisateurs, chargés de la formation des unités de disponibilité ou de réserve, existeront dès le temps de paix, à cause des nécessités de stockage de matériel, de garde d'approvisionnement, et d'équipement de troupes qui peuvent leur incomber, bien avant que soit décrétée la mobilisation générale.

B) L'organisation militaire proprement dite.

L'organisation *nationale* vise à mettre sur pied la totalité des ressources du pays. Il n'y a pas discussion sur le but, mais seulement sur les méthodes à suivre pour y mieux arriver. L'organisation *militaire*, au contraire, dépend d'une idée préconçue, d'une volonté et d'un ennemi. Exemple : nous nous battrons, si l'on nous y oblige, en dehors de nos frontières; nous défendrons la ligne du Rhin. — Elle comporte une série de mesures d'exécution; exemple : il y aura tant de divisions sur tel point et dans telle formation le troisième jour de la mobilisation. C'est l'application d'un cas concret.

L'organisation militaire proprement dite relève des techniciens, qui ne font pas les lois de la guerre, comme on aime à le dire, mais qui les subissent, et s'efforcent de maintenir leur pays en état de résister victorieusement à un conflit éventuel, Elle comprend tout d'abord une partie théorique, ou plus exactement, sous forme de plan, des prévisions qui ne s'exécuteront complètement qu'en cas de guerre, mais qui pourront exiger des réalisations partielles dès le temps de paix; elle comprend ensuite une partie technique traitant de l'organisation des troupes combattantes et de leur armement; enfin une partie pratique, si l'on peut dire, qui est l'instruction de tous les jeunes Français.

Les plans ou prévisions précisent tout le système de la mobilisation militaire, c'est-à-dire la suite des opérations qui prennent naissance au moment où les premières forma-

Digitized by Google

tions de réserve sont livrées par les centres mobilisateurs au commandement. Ces plans peuvent comporter une exécution partielle. La couverture, par exemple, est une nécessité de notre organisation générale, qui ne peut être réalisée sans un délai et une protection; elle est aussi une conséquence de notre esprit résolument pacifique, qui renonce à toute agression spontanée, mais doit se mettre à l'abri d'une agression adverse. Ce serait d'ailleurs une erreur de concevoir la couverture comme un rideau sur la frontière. Elle comporte des unités constituées, renforcées au moment de la mobilisation, réparties sur le territoire, stationnées à proximité de moyens de transport et amenées en un minimum de temps (trente ou quarante heures au maximum) sur la frontière menacée.

Certains stockages de matériel, certains approvisionnements préparés et gardés, une permanence de la direction du service des transports, une garnison réduite pour les fortifications, un service de renseignements, etc... sont des nécessités de mobilisation, qui résultent du plan d'action proposé par l'Etat-major de l'armée et accepté par le Gouvernement.

Toutes ces réalisations obligées, troupes, services et organes administratifs, sont, en temps de paix, tout naturellement constituées en grandes unités et en directions. Elles dépendent d'un commandement des troupes qui n'a aucun lien obligé avec le commandement des régions et qui a une mission bien définie de protection aux frontières, après renforcement par une ou plusieurs classes de disponibilité.

Cette armée de première urgence, qui doit être prête dans le minimum de temps et dont la mobilisation peut être progressive, est le premier souci des techniciens militaires proprement dits. Ils indiquent ce qu'ils considèrent comme des nécessités. Ils organisent les ressources qu'on leur donne. Leur rôle est de faire quelque chose de viable avec ce qu'ils ont et de proportionner leurs ambitions aux moyens qu'on met à leur disposition. Pour avoir voulu trop de grandes unités, on a ruiné un système. Dans l'organisation de demain, il faudra réduire de moitié le nombre de nos divisions actives. Il en résultera peut-être une réduction du nombre des régions actuelles, mais nous vivrons fort bien ainsi, et à meilleur marché.

L'organisation des réserves, leur équipement, leurs approvisionnements, leurs transports constituent la seconde préoccupation des techniciens. Cette besogne est presque uniquement théorique et n'a de réalisations pratiques qu'au cours des manœuvres annuelles. Elle est assurée par les officiers de l'Etat-major de l'armée et des directeurs de service.

Digitized by Google

Ce sont encore les techniciens militaires qui sont responsables, — toujours dans la limite des crédits qu'on met à leur disposition, — de l'organisation des troupes combattantes et de leur armement.

On se souvient qu'à la fin de la guerre et pendant les années qui ont suivi, nous sommes restés sous l'impression de la longue période de tranchées, qu'avaient seule connue la plupart des Français envoyés sur le front. Nous en avions conclu un peu prématurément que la guerre était uniquement une question de matériel et de terrassiers, de gros matériels et de terrassiers immobiles. Et nous en étions venus à ne plus penser qu'à l'artillerie lourde, sans souci de l'infanterie qui baissait de qualité dans des proportions inquiétantes, ou de la cavalerie qui, renforcée en moyens matériels et heureusement transformée, pouvait rester notre arme d'exploitation et nous éviter ces batailles indécises que nos adversaires ou nous-mêmes avons menées pendant la guerre. Comme, d'autre part, des armes nouvelles étaient nées, aviation et chars d'assaut, et que ces armes, très prisées du public, exigeaient des sujets d'élite, il ne restait plus pour la bataille et la poursuite que des laissés pour compte.

Il appartient à nos techniciens militaires de réaliser une organisation harmonieuse de nos troupes combattantes, de façon à leur permettre de gagner des batailles en manœuvrant, en avançant et en exploitant le succès obtenu. Il leur appartient de les armer, de donner à l'infanterie ces mitrailleuses lourdes et ces engins d'accompagnement dont sont dotées déjà certaines infanteries étrangères, de pousser la cavalerie dans la voie de l'automobile cuirassée et de l'armement léger et rapide, de façon à lui conserver ses qualités d'allant tout en lui donnant les moyens de combattre. Il lui appartient aussi de maintenir la valeur de l'aviation, la puissance de l'artillerie et le progrès des chars d'assaut, tout en restant au-dessus des intérêts et des desiderata des différentes armes, pour n'envisager que l'intérêt supérieur de l'armée et du pays.

Enfin nous arrivons à la vraie tâche pratique des militaires professionnels, qui est *l'instruction militaire de la nation.* Il faut comprendre que c'est l'œuvre essentielle à assurer. Elle est difficile, parce que, comme on l'a dit souvent, tout militaire est devenu un spécialiste, et que la somme des connaissances qu'on exige de lui est infiniment plus grande que celle qui était demandée avant la guerre ; parce que les gradés sous-instructeurs manquent et qu'on n'arrive plus à les recruter ;

Digitized by Google

parce que la pénurie d'effectifs, qui règne actuellement dans les unités, ne permet de donner aux hommes que l'instruction primaire, sans jamais passer à une application raisonnée dans des travaux d'ensemble; parce qu'enfin la multiplicité des fonctions dans le combat et le maniement des armes automatiques exigent non seulement une instruction une fois donnée, mais un entraînement périodique, et que les réservistes ne sont plus convoqués; parce qu'enfin l'incorporation tous les six mois crée pour les instructeurs une besogne fastidieuse et décevante.

Il faut évidemment réformer tout cela, sous peine d'avoir des soldats ignorants et des spécialistes incapables de se servir de l'outil perfectionné qu'on mettra entre leurs mains. On peut remédier aux inconvénients du manque d'effectifs par la réduction des unités, revenir au système de l'incorporation annuelle, quitte à ne pas la faire à la même époque dans tous les régiments, et rétablir au plus tôt des convocations régulières de réservistes de façon à maintenir leur entraînement. Enfin, et surtout, il faut doter l'armée du cadre permanent d'instructeurs et d'entraîneurs que constituent les engagés et rengagés. C'est toute une politique nouvelle à suivre : de prestige militaire rétabli, de paiements suffisants, d'emplois civils assurés, de carrières facilitées et peut-être d'avantages sociaux pour les jeunes gens qui consentiront à passer cinq, dix ou quinze ans de leur vie sous les drapeaux.

C) L'armée active du temps de paix.

Elle se compose de trois éléments, de trois parties distinctes; la première est constituée par la permanence de l'organisation générale du pays pour la guerre : commandements des régions, directions des services, centres mobilisateurs, magasins, etc.; la seconde, par les réalisations partielles qu'exige notre plan de mobilisation et de concentration : grandes unités de couverture, stockage du matériel, garnisons des places, etc.; la troisième, par les recrues à instruire.

Enfin il reste à faire face à la garde de notre empire colonial, à prévoir des garnisons lointaines avec leurs relèves, et à entretenir un renfort sérieux stationné dans la métropole pour faire face à tout événement du genre de ceux qui se sont produits l'année dernière. Mais toutes ces forces ne jouent aucun rôle dans l'économie européenne, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'on doit, en bonne justice, soustraire de nos effectifs, qu'on aime fort à grossir à l'étranger, tous ceux qui sont

Digitized by Google

employés ou qui seraient employés éventuellement dans notre empire colonial, pour sa défense ou sa pacification.

On voit donc que la constitution de l'armée active du temps de paix dépend d'un grand nombre de conditions dont nous ne sommes pas les maîtres, et qui peuvent d'ailleurs varier dans l'avenir. On voit aussi qu'on commet une erreur, quand on prétend que les militaires professionnels demandent un temps de service très supérieur à celui qui est nécessaire pour instruire les recrues du contingent. Ce ne sont pas les militaires professionnels qui le demandent ! *C'est la situation politique, géographique, financière et coloniale de notre pays qui l'exige.* Il faut qu'il y ait sous les drapeaux un nombre déterminé d'hommes pour que tous les services énumérés plus haut soient assurés. Dès qu'on sera assez riche pour remplacer par des hommes suffisamment payés ceux à qui on fait monter la garde gratuitement, rien ne s'opposera à la réduction du temps de service. Mais nous aurons une armée de métier, comme l'Allemagne, à côté de notre armée d'instruction.

***

Nous avons cherché à esquisser et à justifier le type d'organisation militaire auquel les esprits sont arrivés chez nous, — au moins en ce qui concerne ses lignes générales, — après bien des tâtonnements. On discute encore : — sur la possibilité d'augmenter dans de sérieuses proportions le contingent colonial qui sert dans notre armée ; — sur le nombre de régions à maintenir dans la métropole et sur la façon de les définir ; — sur le commandement de ces mêmes régions et la nécessité de le confondre avec le commandement des troupes ou de le distinguer de ce dernier ; — sur la constitution et le stationnement des unités de couverture ; — sur la formation des unités-cadres ; — sur la manière de conduire l'instruction ; — sur la meilleure façon de recruter des militaires de carrière en bas de l'échelle, et de se débarrasser de ceux qui sont en haut. Dans les milieux politiques, on désire ardemment le service d'un an, et l'on s'efforce de mettre d'accord les nécessités d'effectifs, les aspirations du pays, l'état de préparation de nos anciens adversaires et les ressources financières dont nous disposons...

Il n'est pas mauvais, au fond, que les opinions les plus diverses et les plus contradictoires aient été professées et publiées sur l'organisation générale de notre armée à venir et sur tous les points secondaires que soulève cette organisation. Il ne faut pas regretter qu'une première expérience

Digitized by Google

ait été tentée sans succès et ait fait apparaître au grand jour les défauts d'un plan élaboré avec beaucoup de hâte par des spécialistes un peu trop convaincus de la puissance du seul matériel. Il est naturel que les techniciens militaires soutiennent des thèses contraires sur presque tous les points. N'en est-il pas de même en finances, ou en politique ?

Seulement, aujourd'hui, il faut choisir et vouloir. Il n'est plus besoin que d'un chef résolu, volontaire et stable.

Si l'on estime qu'à l'heure actuelle et pour le prochain avenir la meilleure, la seule garantie certaine de la paix est une organisation militaire raisonnée et solide, il faut en commencer tout de suite la réalisation, en se souvenant que c'est une œuvre de longue haleine, dont les résultats heureux apparaîtront seulement huit ou dix ans après qu'elle aura été mise sur pied. Disons-nous bien qu'en construisant cet édifice nouveau de la défense nationale, nous travaillerons pour la génération qui monte, comme nos pères avaient travaillé pour nous de leur mieux, après l'invasion d'il y a cinquante ans. Persuadons-nous bien de cette idée que nous devons une protection efficace aux jeunes; ils connaîtront peut-être des luttes aussi âpres que celles d'où nous sortons, et ils n'improviseront pas ce mécanisme compliqué, souple et sûr qui leur sera indispensable pour en sortir vainqueurs. Comprenons enfin que nous avons aujourd'hui plusieurs années de retard sur d'autres peuples qui ont travaillé, eux, et suivi lentement, mais en progressant, la voie nouvelle qu'ils s'étaient tracée.

L'organisation nationale est à peine ébauchée, et le projet de loi qui en parle officiellement n'a pas encore été discuté par la Chambre. L'organisation militaire existante soulève les plus vives critiques et risque de compromettre notre défense nationale; les projets pour la remplacer se succèdent, au rythme des changements de ministère, et sans qu'une conclusion pratique marque jamais qu'on avance sur le chemin de la réalisation. L'armée active a perdu son prestige d'autrefois, et des puissances mauvaises et antinationales cherchent à l'affaiblir et à la paralyser. Il est manifeste qu'elle ne peut plus faire face à ses obligations. Son personnel se résigne difficilement à la vie misérable qu'il doit mener et au métier ingrat qu'on lui impose...

Il est grand temps de rebâtir.

AIGLAT.

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE EN 1925[1]

II. — LA POLITIQUE EXTÉRIEURE :

VERS LA LIBERTÉ DE MANŒUVRE POUR L'EXPANSION DU GERMANISME

Si l'arrivée au pouvoir des partis de droite, complétée peu de temps après par l'élection du maréchal von Hindenburg, — dont l'attitude en politique extérieure ne répond pas, du reste, aux espoirs nationalistes, — a pu encourager les extrémistes réactionnaires à intensifier leur propagande pour la dénonciation immédiate du traité de Versailles, le gouvernement du Reich, fort justement inquiet de la répercussion dans l'ordre international des tendances manifestées par la nouvelle majorité gouvernementale, s'est efforcé, durant toute l'année 1925, d'afficher des sentiments conciliants et modérés. En dépit des injonctions du parti national allemand, le fin diplomate qu'est M. Stresemann n'a donc rien changé aux grandes lignes de sa politique de détente et de réalisations amorcée en 1924 et seule capable, à son avis, de rendre au Reich sa situation prépondérante de 1914.

L'Etat allemand, dont l'armature rigide commence à craquer de toutes parts, poursuivra bien la lutte contre l'odieux « Diktat » de Versailles, dont aucun parti, quel qu'il soit, ne saurait admettre la validité ; mais les réalistes prudents qui président à ses destinées, instruits par les fâcheuses expériences des années précédentes, abandonnent l'intransigeance agressive d'avant et de pendant la Ruhr pour des méthodes

1. Voir *le Correspondant* du 25 janvier 1926.

Digitized by Google

diplomatiques plus rémunératrices. Les événements qui ont amené à une revision définitive des clauses du traité concernant les réparations doivent fatalement, pensent-ils, conduire les Alliés à des concessions plus larges encore, intéressant cette fois le désarmement et les frontières territoriales. L'Allemagne travaille donc de toutes ses forces, au cours des douze mois qui viennent de s'écouler, à la transformation amiable du traité, à son adaptation aux circonstances, à l'aménagement progressif ou à l'abolition totale des dispositions qu'elle estime incompatibles avec sa dignité de grande puissance réadmise sur un pied d'égalité dans le concert européen.

L'opinion de la masse évolue parallèlement. La question des criminels de guerre et les plaintes relatives à la « honte noire »[1] ne font plus recette que dans certains organes spécialisés de l'extrême droite. La gallophobie systématique devient même un anachronisme dans les milieux qui veulent bien réfléchir. Par contre, la campagne menée contre le principe de l'occupation rhénane[2] et la lutte contre les responsabilités de l'Allemagne dans le déchaînement de la dernière guerre restent aussi vigoureuses que par le passé, sous la direction d'associations vivaces. La ligue de combat contre le mensonge de la culpabilité (Deutscher Kampfbund gegen die Schuldlüge) se distingue entre toutes par le fanatisme de sa propagande. Passée de 7 à 93 sections en moins d'un an, elle agit dans toutes les classes de la société et multiplie les conférences populaires sur les questions de politique nationale. Le Comité d'action des associations allemandes (Arbeitsausschuss deutscher Verbände) et le très actif comité universitaire de Munich contre la paix dictée et le mensonge de la culpabilité (Akademischer Ausschuss gegen Friedensdiktat und Schuldlüge) travaillent dans le même sens[3], organisent des expositions spéciales dans les centres les plus importants, remuent la jeunesse des écoles et répandent à profusion une traduction dans toutes les langues de « l'appel aux

1. Elles sont d'autant plus déplacées, du reste, que notre armée d'occupation ne comprend plus depuis six mois aucune troupe de couleur.

2. Les récriminations ont été très violentes dans la population rhénane, au moment du regroupement des unités consécutif à l'évacuation de la zone de Cologne. La municipalité de certaines villes, — Trèves, notamment, — a fait preuve, à cette occasion, d'une animosité comparable à celle des plus mauvais jours de la résistance passive.

La question des effectifs d'occupation vient d'être reprise par la voie diplomatique, et il est vraisemblable que les Allemands obtiendront une certaine réduction des chiffres réalisés par les armées alliées au moment de la remise de la première zone d'occupation aux autorités allemandes (31 janvier 1926).

3. Le dernier de ces groupements a fait paraître un « catéchisme du problème des responsabilités de la guerre », dont la diffusion est extrême.

Digitized by Google

consciences » de Victor Margueritte, réclamant au nom de la justice la revision de l'article 231 du traité de Versailles[1].

Cette agitation répond certainement au secret désir de la presque unanimité de l'opinion, mais on note en même temps chez elle une tendance à voir les problèmes européens et mondiaux sous un jour moins tragique et à se résigner, temporairement du moins, à certaines conséquences de la défaite. Du choc de ces sentiments contradictoires naît un état d'esprit favorable à une politique européenne constructive, dont nous tenterons de dégager les données essentielles.

A. — L'ALLEMAGNE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

L'Allemagne aux abois accueille en 1918 l'évangile wilsonien, — et par conséquent la Société des Nations, — comme une planche de salut. Épouvantée par l'ampleur de la catastrophe dont elle se trouve menacée, elle voit dans les principes posés par le Président des Etats-Unis la seule chance qui lui reste d'échapper aux conséquences d'un désastre inévitable et rêve d'une paix blanche consolidant l'empire des Hohenzollern au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

La jeune République allemande, pleine des plus larges illusions, manifeste donc dès 1919 son désir de recevoir asile dans la nouvelle société. La réponse des Alliés, qui subordonnent son admission à l'exécution loyale du traité, dont le Covenant n'est que la préface, plonge ses dirigeants dans une stupéfaction profonde. La révélation brutale de l'interdépendance de la Société des Nations et d'un traité, que personne, outre-Rhin, ne songe sérieusement à exécuter, les ancre dans l'idée qu'ils se trouvent en présence d'un syndicat de vainqueurs pour l'exploitation indéfinie des vaincus. Dès lors, c'en est fait de la Société des Nations dans l'opinion allemande; la cruelle déception du début se transforme en méfiance d'abord, puis en hostilité déclarée au fur et à mesure que les années passent. La délimitation des frontières de Haute-Silésie porte un dernier coup à son prestige. L'universitaire, le fonctionnaire, le petit bourgeois, l'ouvrier des syndicats considèrent désormais l'organisme de Genève comme un instrument au service de la mégalomanie française et le hait de tout son cœur. Les événements de la Ruhr et l'échec des protestations relatives aux

1. « Les gouvernements alliés et associés déclarent et l'Allemagne reconnaît que l'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés et leurs nationaux en conséquence *de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés...* »

Digitized by Google

écoles françaises de la Sarre renforcent si bien ce sentiment que le parti pris par le gouvernement allemand d'ignorer complètement ce qui peut se passer aux sessions successives de l'Assemblée est unanimement approuvé par la masse du peuple, resté convaincu que l'Allemagne a volontairement déposé les armes en 1918 sur la promesse formelle de la part des Alliés de fonder la paix sur les principes posés par le président Wilson.

Mais, si les partis de droite, prisonniers de leurs formules stériles, s'obstinent actuellement encore dans une attitude négative, la gauche et surtout les socialistes finissent par se rendre compte qu'en boudant la Société des Nations l'Allemagne a perdu depuis 1919 les plus belles occasions d'améliorer sa situation en Europe. Le programme politique des partis de Weimar comporte donc, depuis 1924, l'entrée du Reich dans une société que les événements ont consacrée comme un instrument efficace de politique internationale. Ils considèrent cette admission comme le seul moyen de faire rendre son maximum à l'activité extérieure allemande et de permettre à leur pays de manifester une volonté dont les autres nations seront obligées de tenir compte à l'occasion du règlement des problèmes qui leur tiennent le plus au cœur : Sarre, Dantzig, désarmement général, statut des minorités, etc..

A ces arguments la droite réplique que toutes les occasions intéressantes sont passées. Les mesures désagréables à l'Allemagne ont déjà produit leurs plus fâcheux effets; quant à la question autrichienne, à la Sarre ou au désarmement, il apparaît pratiquement impossible de faire prévaloir à Genève le point de vue germanique avec quelque chance de succès. S'il s'agit de la Sarre, en effet, la majorité absolue joue seule, rendant inopérant le droit de veto du Reich. L'unanimité est au contraire nécessaire pour résoudre la question autrichienne, si bien que la France ou l'un de ses satellites peut indéfiniment s'opposer à l' « Anschluss » (annexion) de l'Autriche.

Des garanties illusoires, un acte avilissant, puisque l'édifice stratégique de la Société des Nations est la base même du traité de Versailles et que l'Allemagne ne peut reconnaître ni ses nouvelles frontières, ni le partage de la Haute-Silésie, ni la séparation d'avec les frères allemands d'Autriche, voilà tout ce que les nationalistes voient dans la participation du Reich aux délibérations périodiques de Genève. L'expectative, — qui réserve entièrement l'avenir, maintient intacte la liberté d'action et permet d'attendre le jour très proche où le pays, dont le relèvement se poursuit avec une rapidité

Digitized by Google

vertigineuse, se sentira assez de force pour réclamer, au besoin les armes à la main, ce qu'on lui refuse aujourd'hui, — leur paraît une solution cent fois préférable.

Il faut croire à la force de ce raisonnement, dont nous ne discuterons pas la valeur pour l'instant, puisque le Reich a volontairement laissé passer, jusqu'à la conclusion des accords de Locarno, toutes les occasions favorables de présenter une demande d'admission, inventant des prétextes généralement absurdes pour ajourner à une date chaque fois plus lointaine la démarche décisive. C'est ainsi que tout était prêt à Genève en septembre 1924 pour accueillir l'Allemagne comme l'enfant prodigue et lui donner immédiatement une large place dans tous les organismes dépendant de la Société.

Le Dr Marx s'était subitement trouvé un amour immodéré pour les bords du lac Léman et villégiaturait comme par hasard à proximité immédiate de Genève..., mais on avait compté sans l'intransigeance de la droite réactionnaire, rêvant toujours d'un conflit généralisé en Europe orientale et restée prête à sacrifier l'avenir de l'Allemagne aux plus louches combinaisons avec la Russie bolchevique. Son influence était déjà trop puissante à cette époque et son attitude à l'égard d'un gouvernement, suspect de vouloir se rallier à la grande idée de solidarité européenne, trop certaine pour permettre au Reich de jouer franc jeu.

Les invites de M. MacDonald sont cependant si pressantes qu'un conseil des ministres est réuni d'urgence à Berlin; il décide, après d'âpres discussions, de prendre le large et croit bon de couvrir sa retraite en posant aux Alliés des conditions susceptibles de les diviser une nouvelle fois ou tout au moins de les amener à un refus catégorique, dont on pourra les rendre responsable.

Du document adressé à ce sujet, fin septembre 1924, aux gouvernements représentés au Conseil nous retiendrons seulement la prétention émise par le Reich d'être définitivement dispensé *de participer, en quelque circonstance que ce soit, aux mesures de contrainte prévues par l'article* 16 *du Pacte*. La réponse ne pouvait faire de doute; tous les Etats consultés, même les plus germanophiles, déclarent la suggestion allemande inacceptable dans son fond et dans sa forme. M. Stresemann, conscient de s'être fourvoyé, change brusquement ses batteries et décide de recourir à un subterfuge suffisamment adroit pour retourner la situation au profit du Reich. Telle est l'origine première du Pacte de sécurité.

Digitized by Google

B. — Le pacte de sécurité.

Pour être tout à fait exact, il est juste de dire que M. Stresemann n'est pas le seul auteur du Pacte rhénan. Le memorandum allemand du 9 février 1925, qu'on a fort injustement qualifié de conjuration anglo-allemande contre la France, est manifestement d'inspiration britannique. Il reflète trop les préoccupations de l'opinion anglaise, menacée dans son empire colonial par les progrès croissants du nationalisme bolchevisant dans le Proche et dans l'Extrême-Orient, et désireuse de ne prendre que des engagements limités sur le Continent tout en y jouant un rôle prépondérant, pour que Lord d'Abernon n'ait pas trempé dans sa rédaction.

Le coup est remarquablement joué, du reste; M. Stresemann *élimine la Société des Nations*, qu'il veut encore ignorer, en suggérant au Président du Conseil français la conclusion d'accords *particuliers* enregistrant la promesse formelle des puissances intéressées de ne plus faire la guerre l'une contre l'autre, pendant une période à déterminer, et de recourir à l'arbitrage pour le règlement des conflits juridiques ou politiques à intervenir entre elles, et garantissant enfin le *statu quo* territorial sur le Rhin ainsi que la démilitarisation des territoires rhénans prévue par les articles 42 et 43 du traité de Versailles. — Mais le Ministre des Affaires étrangères allemand avait compté sans l'extrême habileté de la diplomatie française, soutenue, du reste, malgré les quelques nuages passagers du début, par la loyauté britannique.

Les efforts de M. Briand vont avoir, en effet, pour but immédiat de ramener le Pacte proposé dans le cadre du « Covenant », œuvre singulièrement délicate, puisqu'il faut vaincre les préventions de l'Angleterre contre toute réapparition du « Protocole », considéré par M. Baldwin comme une œuvre définitivement morte. Nous ne saurions entrer dans le détail des négociations engagées à ce propos; un article entier n'y suffirait point et elles intéressent moins la politique purement allemande que les rapports franco-britanniques. Nous chercherons seulement à suivre l'évolution des idées allemandes au fur et à mesure du développement des pourparlers.

Si l'opinion moyenne, tiraillée de droite et de gauche, reste fort longtemps hésitante, en se demandant où l'on veut réellement en venir, M. Stresemann s'engage à fond dès les premiers jours. La discussion du budget des affaires étrangères au Reichstag lui donne, le 18 mai notamment, l'occasion

Digitized by Google

d'exprimer officiellement son point de vue [1]. Evidemment les restrictions subsistent dans ses déclarations quant à l'intangibilité des frontières orientales du Reich [2], mais l'hostilité de principe s'atténue déjà dans une large mesure à l'égard de la Société des Nations [3].

La réponse française du 16 juin, extrêmement conciliante à tous points de vue, éclaircit encore la situation et permet au chancelier Luther d'aller plus avant dans la voie de la détente, en « saluant avec joie l'ouverture de négociations dont le but serait la conclusion d'accords constituant une garantie réelle de paix », dans un des nombreux discours prononcés pendant les fêtes du millénaire rhénan.

De telles paroles ressemblent peu, — nous aurions mauvaise grâce à ne pas le reconnaître, — aux grincements de dents des années précédentes; mais pour rester impartial nous avouerons aussi que notre attitude s'est sensiblement modifiée depuis le moment où les discours dominicaux servaient de prétexte à attiser toutes les haines et toutes les rancunes : et cela, — n'en déplaise à certains, — sans qu'aucun des droits essentiels résultant pour nous du traité de paix s'en trouve sérieusement amoindri. Il s'en faut cependant que tous les partis politiques approuvent sans réserve la conduite du chancelier. La réponse française, probablement parce qu'elle place le problème des négociations sur son véritable terrain, soulève la colère des nationalistes et d'une partie des populistes. Leur pression sur le cabinet devient formidable dès qu'ils en connaissent le détail, et la conspiration est bientôt si menaçante qu'on en arrive à se demander, au début de juillet, si M. Stresemann ne va pas être sacrifié au ressentiment des pangermanistes. L'Angleterre heureusement ne l'entend pas de cette oreille; Lord Balfour lance un avertissement précis dans lequel il exprime sa profonde surprise à l'annonce que certains hommes d'Etat seraient prêts à accepter la responsabilité de se retirer au point où les négociations en sont parvenues. L'action parallèle de

1. « La question de sécurité est une partie essentielle du problème européen, dont toute solution est impossible sans le concours de l'Allemagne, plus désireuse aujourd'hui que jamais d'une collaboration active dans ce dessein. »

2. « Personne en Allemagne ne peut reconnaître qu'une frontière tracée en violation du droit de libre disposition des peuples doit être à jamais immuable, mais quant à la modifier par la force, l'Allemagne n'en a ni les moyens, ni la volonté. »

3. « Nous sommes d'avis que l'Allemagne désarmée ne peut accepter comme les autres Etats le danger d'être entraînée dans des complications militaires... Le gouvernement allemand s'efforcera d'obtenir encore des éclaircissements à ce sujet, et *il ne veut certes pas à cet égard se cramponner à des susceptibilités de forme...* »

Digitized by Google

M. Montagu Norman, gouverneur de la Banque d'Angleterre, et de M. Benjamin Strong, président du Federal Reserve Board, menaçant de couper tout crédit au Reich, si la réponse allemande à la note française n'est pas faite sur un ton modéré, est plus décisive encore..

Le document de la Wilhelmstrasse du 20 juillet se ressent donc de ces influences contradictoires. Rédigé dans une forme qui veut être conciliante, il persiste à sous-entendre que la conclusion du Pacte rhénan doit entraîner une revision amiable du traité de Versailles et profite des suggestions relatives à une adhésion obligatoire de l'Allemagne à la Société des Nations pour demander que l'Assemblée de Genève ait désormais à connaître des différends concernant certains points particuliers du traité de paix, notamment la démilitarisation rhénane et les frontières orientales.

Le débat qui suit, deux jours après, au Reichstag laisse une impression fâcheuse, car, même en ne tenant aucun compte des exagérations habituelles aux nationalistes, tous les partis sont unanimes à enjoindre au gouvernement de faire rendre au maximum les conversations en cours et de réclamer en tout cas des compensations substantielles à la signature du Pacte. Le Dr Luther, désemparé et très peu sûr de lui-même, n'ose affronter le courroux des interpellateurs; il reste dans un vague prudent en se bornant, dans un discours fort ennuyeux, à développer le thème classique du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Les négociations n'en continuent pas moins très actives et M. Briand décide, le 24 août, de brusquer les choses en invitant le Reich à des pourparlers directs précédés d'une réunion de juristes qualifiés. M. Stresemann accepte sans désemparer, et les experts immédiatement désignés se réunissent à Londres dans les premiers jours de septembre... Le Pacte entre dès lors dans la voie des réalisations définitives, mais M. Stresemann, qui conserve sur le cœur les attaques nationalistes du mois de juillet, veut amener le parti national-allemand à ne pas esquiver la responsabilité qu'il a prise en approuvant le memorandum du 9 février, origine première des pourparlers en cours. Toutes les concessions possibles en politique extérieure leur sont faites dans ce dessein : rétablissement de l'ancien uniforme, interdiction de pavoiser aux couleurs républicaines dans les bâtiments militaires, reprise de la célébration du Sedanstag, revision des tarifs douaniers dans le sens demandé par les agrariens, projet de rétablissement de l'école confessionnelle, etc... Ses chefs, poussés par

Digitized by Google

les industriels assoiffés de crédits, semblent bien évoluer dans le sens désiré, mais les comités locaux restent intraitables. Tous protestent avec une rare violence qu'on ne saurait « sous aucun prétexte renoncer à quelque territoire allemand que ce soit », et la fraction parlementaire du parti doit s'incliner...

Cependant le rapport du Dr Gauss, expert à Londres, est si favorable qu'il ne peut plus être question de reculer. Le Cabinet d'Empire et la Commission des Affaires étrangères du Reichstag sont définitivement saisies, les 24 et 26 septembre. Toutes deux concluent à la continuation des conversations. Les Alliés en sont avisés le 26 ; mais, comme la diplomatie allemande ne perd jamais une occasion de faire une gaffe retentissante, M. von Hoesch remet à M. Briand, en même temps que l'acceptation définitive de son gouvernement, une « note verbale » de ton inadmissible et n'ayant d'ailleurs aucun rapport avec les négociations futures. Destinée à couvrir la retraite humiliante des nationalistes devant l'opinion et n'apportant aucune réserve sur les points encore litigieux, elle n'a d'autre résultat que de produire une impression fâcheuse aussi bien à Londres et à Bruxelles qu'à Paris et d'amener des réponses désagréables[1], dont M. Stresemann se serait certainement fort bien passé.

Le détail des journées de Locarno, l'approbation du Pacte par les trois ministres nationalistes, leur démission forcée quelques jours après et la confusion politique consécutive sont encore trop présents à toutes les mémoires pour que nous croyions devoir insister. Nous regretterons seulement que les nationalistes intelligents, — il en est beaucoup[2] qui approuvaient formellement la politique du Pacte, — aient cru devoir obéir aux injonctions anonymes des comités locaux dont la compétence était, pour le moins, fort discutable en pareille matière. Faute d'un peu de courage civique de leur part, le Pacte rhénan et ses annexes n'ont été ratifiés, le 27 octobre dernier, au Reichstag que par 300 voix contre 174, — celles des communistes, des racistes et du parti national-allemand, assemblage vraiment caractéristique !

En dépit de l'opinion courante dans certains milieux, nous

1. Celle de M. Vandervelde se contente de rappeler en des termes d'une sécheresse caractéristique l'aveu public de l'outrage fait à la Belgique par l'ex-chancelier Bethmann-Hollweg dans son discours au Reichstag du 4 août 1914.

2. Vingt et une personnalités extrêmement en vue du parti nationaliste, mais n'appartenant pas au Reichstag, publient en octobre une déclaration approuvant de la façon la plus complète la politique suivie par le chancelier Luther et les « tentatives faites en vue d'assurer la collaboration de l'Allemagne avec les autres puissances européennes sur la base de l'égalité des droits. »

Digitized by Google

persistons à considérer les traités de Locarno comme un événement considérable, moins parce qu'ils éloignent pour de nombreuses années des menaces et des dangers très proches que par les trois ordres de résultats suivants :

D'abord le *rapprochement des diplomaties*, prélude obligatoire de la politique de collaboration internationale, que les événements extérieurs à l'Europe rendent indispensable.

Puis une *détente des esprits*, qui a certes le don d'exaspérer les extrémistes de tous les pays, mais qui achemine les vastes zones de l'opinion publique moyenne à regarder l'ennemi d'hier sans vouloir lui sauter à la gorge, qui permet aux peuples de s'aborder avec un peu moins de défiance et de renouer les rapports économiques et spirituels, sans lesquels la rancune, génératrice des plus graves conflits, persisterait indéfiniment.

Enfin un *renforcement de la Société des Nations*, dans laquelle l'Allemagne acquiert de nouveaux droits, mais où elle assume des obligations précises suceptibles de la rendre moins menaçante qu'à l'époque où son isolement la poussait naturellement à désirer et à préparer une revanche.

Le système bâti sur les bords du lac Majeur contribue, en outre, à ramener le Reich dans le bloc européen occidental, en le détachant de l'alliance désespérée conclue à Rapallo avec le « subversivisme » russo-asiatique. Il renforce donc dans une large mesure la solidarité des nations civilisées en face des menaces extra et anti-européennes. Il contribue enfin à relever la valeur morale de l'Europe dans le monde. Tout cela est d'autant moins négligeable que les dirigeants de la Russie contemporaine considèrent l'Allemagne comme une des pièces maîtresses de l'échiquier européen pour la réalisation de leur programme essentiellement destructeur et qu'une alliance plus ou moins déguisée avec le Reich est à la base de leur politique extérieure depuis 1921.

On comprend mieux alors les hésitations de M. Stresemann, si l'on songe surtout que M. Tchitcherine s'est employé de toutes ses forces à montrer au Reich les dangers d'un rapprochement avec les puissances occidentales. Son voyage « médical » à Varsovie et à Berlin, à la fin du mois de septembre, n'a, en effet, d'autre but que de prouver à M. Stresemann que la République soviétique n'est pas embarrassée pour remplacer l'Allemagne comme alliée éventuelle[1] et de lui

1. M. Tchitcherine a passé à Varsovie les journées des 27, 28 et 29 septembre ; il y a été reçu avec empressement et cordialité. M. Skrzynski s'est répandu en protestations d'amitié à l'égard de la République soviétique, dans tous ses discours ; le plus caractéristique s'exprime en ces termes : « Nous comprenons

Digitized by Google

insinuer que le rapprochement polono-russe, conséquence inévitable de la signature du Pacte rhénan, marquera sans revision possible la consécration des frontières allemandes de l'Est, telles qu'elles résultent du traité de Versailles...

L'intervention inopportune du commissaire du peuple aux affaires étrangères plaçait donc le Reich en face d'un dilemme fort embarrassant : Russie ou constellation franco-britannique. D'un côté évidemment d'énormes possibilités d'avenir, mais rien ou presque pour le présent [1]; de l'autre des réalités, car l'Angleterre voit peu à peu graviter dans son orbite les nations de l'Europe orientale : la Pologne d'abord, que son besoin urgent de crédits fait singulièrement loucher du côté de Londres, puis les Etats baltes, l'Esthonie notamment, dont le premier ministre a négocié à différentes reprises, en 1925, de façon mystérieuse avec la Grande-Bretagne [2].

Une politique ouverte d'alliance avec la Russie est, dans ces conditions, hasardeuse, pour ne pas dire dangereuse; une politique d'attente, pouvant laisser croire à des amitiés d'un caractère douteux, risque de laisser le Reich un beau jour complètement isolé au centre de l'Europe. M. Stresemann, tout bien pesé, croit donc plus rémunérateur de s'orienter par les voies de Locarno vers la Société des Nations [3].

Ce point est un fait acquis depuis le vote au Reichstag,

votre arrivée à Varsovie comme la manifestation du désir d'établir entre les deux pays voisins des relations de confiance de nature à donner un nouvel esprit au traité existant (il s'agit du traité de Riga du 18 mars 1921, mettant fin à la guerre polono-russe). »

M. Skrzynski doit rendre sa visite à M. Tchitcherine en mai prochain. Nous signalerons, d'autre part, la signature de la convention de Yampol du 25 août 1925 par laquelle tous les incidents de frontières seront désormais réglés par entente entre les autorités locales sans recourir à la voie diplomatique.

1. La fameuse concession de la Mologa en est l'exemple le plus frappant: elle vit, mais elle a de lourdes dettes et ses bénéfices restent nuls malgré la compétence avec laquelle elle est dirigée.

2. Les conversations auraient porté sur la situation financière du pays, mais aussi sur les îles d'Œsel et de Dago qui commandent le golfe de Riga et que l'ambassadeur d'Angleterre aurait, au hasard, choisi comme villégiature.

3. M. Tchitcherine n'estime pas encore la bataille complètement perdue et pour bien le montrer il a profité des derniers jours de l'année pour venir conférer à Berlin avec le général von Seeckt. Rien n'a transpiré de leur entrevue qui a durée environ une demi-heure, mais au cours du déjeuner qui a suivi, et auquel assistaient le secrétaire d'Etat von Kenpeer et le directeur de ministère Dirksen. M. Tchitcherine a exposé que l'armée allemande, bien que peu importante, pouvait en cas de guerre contre l'Occident être utilisée comme le noyau solide autour duquel la masse des troupes russes viendrait s'agglomérer, ce qui n'excluait pas la possibilité, résultant de la politique de Locarno, que l'Allemagne fût utilisée par les puissances occidentales comme « stostrupp » contre l'Est. On raconte enfin qu'à la fin du déjeuner Tchitcherine, levant son verre et souriant d'une façon ironique vers von Seeckt, aurait bu à « l'éventualité dont nous espérons qu'elle ne se produira pas ».

Digitized by Google

par 278 voix contre 183 et 6 abstentions, du deuxième paragraphe du texte de loi portant approbation du Pacte de sécurité et des conventions annexes... ; mais une motion, présentée par le Centre, les Démocrates et les Populistes et immédiatement adoptée à mains levées, enjoint au gouvernement « de s'employer de toutes ses forces, jusqu'à l'admission du Reich à l'Assemblée de Genève, pour obtenir, conformément à l'esprit des accords de Locarno, une extension des soi-disant répercussions promises ».

Des négociations laborieuses ne manqueront certes pas de s'ouvrir à ce sujet. Les obligations résultant de l'article 16 du Pacte en feront vraisemblablement les premiers frais, puisque les délégués français, anglais, italien, tchèque, polonais et belge ont paraphé à Locarno un projet de lettre à la délégation allemande interprétant l'obligation du Covenant comme « une collaboration loyale et efficace pour faire respecter le Pacte et pour s'opposer à tout acte d'agression *dans une mesure qui soit compatible avec la situation militaire de chaque Etat et qui tienne compte de sa situation géographique* ». M. Stresemann a déjà déclenché d'autre part sa grande offensive sur les effectifs maintenus en Rhénanie, question très délicate sur laquelle le lecteur nous permettra de revenir.

Il y a certainement là matière à d'âpres discussions ; mais, en dépit de l'opposition toujours plus violente des nationalistes contre ce qui regarde la Société des Nations, le Reich a trop d'intérêt à entrer au plus tôt dans l'Assemblée de Genève pour ne pas réduire, momentanément du moins, ses prétentions actuelles. Soyons sûrs d'avance, en tout cas, que ses délégués « n'y resteront pas commodément assis dans un fauteuil à se tourner les pouces dans l'inaction ». Le programme qu'ils apporteront est particulièrement chargé et, comme le Pacte contient certaines dispositions, — l'article 19[1] notamment, — dont M. Stresemann n'ignore pas la valeur, il se passera peu de temps avant qu'ils ne soulèvent les revendications qui tiennent le plus au cœur de la majorité des Allemands et que nous allons étudier.

C. — Le rattachement de l'Autriche.

L'Autriche continue à supporter les conséquences de la désarticulation totale de la monarchie des Habsbourg, erreur

1. « L'Assemblée peut de temps à autre inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables ainsi que des situations internationales dont *le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde.* »

Digitized by Google

fondamentale des traités d'après-guerre. Les Etats dont elle était faite, unis depuis plusieurs siècles, avaient fini par constituer une communauté économique pratiquement indissoluble. Isoler Vienne, qui en constituait le centre financier, industriel et économique, était une solution de primaire, dont les résultats devaient se révéler désastreux, les Etats sucesseurs ayant eu naturellement pour premier soin de s'organiser avec les crédits fournis par les Alliés, et de couper toute relation avec l'ancienne capitale en élevant des barrières douanières formidables autour de leurs frontières.

Le mal autrichien empira si rapidement que la Société des Nations dut intervenir pour empêcher la malheureuse République de périr d'asphyxie. Ses projets, dans le détail desquels nous regrettons de ne pouvoir entrer, visent à rattacher économiquement Vienne et son hinterland aux anciens Etats austro-hongrois en constituant une sorte de Confédération danubienne; mais ni les Allemands, ni une grosse partie des Autrichiens ne les estiment capables d'aboutir sous le prétexte que Praha (Prague) ne tolérera jamais de ne pas devenir le pôle attracteur de la nouvelle Europe centrale et que la situation misérable de l'Autriche actuelle l'amènera fatalement à une mise en tutelle par ses jeunes concurrents, ce qu'elle ne saurait en aucune façon supporter. De là à conclure que l'Autriche du traité de Saint-Germain est définitivement incapable de rester indépendante et que la seule solution durable du problème autrichien est son incorporation dans un grand marché intérieur germanique, formant bloc, — en attendant le rattachement politique, — il n'y a qu'un pas. Des couches de plus en plus nombreuses de l'opinion des deux pays l'ont déjà franchi et rêvent de voir Vienne devenir un nouveau Hambourg en direction des Balkans. Tout est fait, du reste, pour entretenir un état d'esprit favorable au rattachement. Sans parler des innombrables manifestations de second ordre, dont l'année 1925 est remplie, nous citerons d'abord la soirée donnée à Berlin, le 6 août, par la ligue populaire austro-allemande en l'honneur du nouvel ambassadeur autrichien M. Frank. Les autorités du Reich s'y font représenter par le Dr Braun, dont un speech sur la nécessité du rapprochement économique et culturel des deux branches sœurs de la vieille Germanie est copieusement applaudi. La manifestation viennoise du 30 août, à laquelle participe le président du Reichstag Loebe, — ironie d'autant plus amère qu'il se rend directement de Vienne au 24e Congrès de la paix à Paris, — est plus symptomatique encore, car,

Digitized by Google

si le gouvernement autrichien et le parti chrétien-social ne s'y font pas représenter, 15 000 personnes, dont une majorité d'ouvriers, acclament la plus grande Allemagne avec une vigueur caractéristique. Le 27 septembre, ce sont 30 000 racistes qui, rassemblés à l'occasion de l'anniversaire du traité de Saint-Germain, adoptent une résolution à l'adresse du maréchal von Hindenburg pour réclamer le rattachement immédiat. Le 13 octobre, les fédérations des postiers autrichiens et allemands organisent à leur tour et dans le même sens une manifestation parallèle de part et d'autre de la frontière. Même revendication au congrès des universités germaniques du mois de juin. Les représentants mandatés par les professeurs et les étudiants allemands et autrichiens rédigent un manifeste, approuvé par l'unanimité des présents, demandant que la volonté des deux peuples soit respectée...

Tout cela est très inquiétant, car, si l'ex-chancelier Mgr Seipel a manifestement exagéré en déclarant à un envoyé de *la Nation belge* [1] qu'en cas de plébiscite, 90% des voix autrichiennes se prononceraient pour l'union avec le Reich, il est à peu près certain qu'il y aurait actuellement dans le peuple autrichien une majorité imposante pour le rattachement. Les organismes se multiplient du reste, tant à Vienne qu'à Berlin, pour accentuer le mouvement. L'un des derniers en date, fondé le 30 octobre à Munich et intitulé « Comité d'entente germano-autrichien » (Deutsch-œsterreichische Arbeitsgemeinschaft), s'est donné pour mission de tracer des buts communs dans le travail de propagande, de favoriser les échanges culturels, d'agir sur les parlements et d'exposer l'état d'esprit des masses.

L'opinion publique nous paraît sensiblement plus avancée, du reste, dans l'idée du rattachement de l'Autriche au Reich que les hommes politiques ou les classes dirigeantes. A Vienne notamment, les chefs du parti chrétien social sont encore très hésitants [2], pour ne pas dire défavorables; beaucoup d'industriels se demandent d'autre part avec une anxiété croissante si l'industrie autrichienne sera jamais capable d'affronter la concurrence de l'industrie lourde allemande et si la disparition des barrières douanières ne sera pas le signal de son

1. *Neue Freie Press*, du 21 octobre 1925.

2. On remarquera cependant que le remaniement du cabinet Ramek au début de 1926 est caractérisé par la retraite définitive du ministre des affaires étrangères M. Mataja, qui s'est constamment affirmé comme le champion de l'Autriche indépendante et qui s'est opposé de toutes ses forces aux menaces des partisans de l'union avec le Reich. C'est là l'indice d'une tendance dont nous ne saurions suivre le développement avec trop d'attention.

Digitized by Google

absorption par les grands cartels germaniques. Mêmes flottements à Berlin. Car, si les partis de Weimar font leur chose de la grande Allemagne et ne laissent pas passer une occasion de réclamer la réunion des frères autrichiens sous la vieille bannière noir, rouge et or, les partis de droite sont beaucoup moins absolus. La fameuse « Mittel-Europa » de Friedrich Naumann, dont les pangermanistes rêvaient avant la guerre, ne leur dit plus rien aujourd'hui que les agrariens réclament des barrières douanières toujours plus hautes. La fusion avec l'Autriche serait, en outre, le tombeau définitif de tous les espoirs d'une restauration monarchique et l'on comprend que le parti national-allemand y regarde à deux fois avant de lancer ses troupes dans cette aventure.

Il n'en reste pas moins que M. Dinghofer, un des leaders du parti national-allemand d'Autriche, a été fort affablement reçu, il y a quinze jours à peine, par le président von Hindenburg. Les longs entretiens qu'il a eu d'autre part avec MM. Luther et Stresemann, au sujet de la création d'un organisme officiel mixte chargé de traiter les questions économiques et douanières et de rendre possible une action commune de l'Autriche et de l'Allemagne sur le terrain diplomatique, ont certainement besoin d'être confirmés. Mais, comme la masse est travaillée avec assez de continuité et de soin pour qu'un gouvernement décidé à user de l'article 19 du Pacte de la Société des Nations pour refaire la carte de l'Europe à sa guise trouve l'opinion tout entière derrière lui au moment favorable, il y a certainement aujourd'hui au centre du continent des matières à complications possibles dont il serait imprudent de nous désintéresser. Les protestations que le mouvement actuel n'est que la reprise des Burschenschaft de 1820, le retour aux aspirations de 1848, et qu'il est opposé à la politique allemande de Bismarck, dont le premier soin fut d'évincer l'Autriche de l'Allemagne, n'empêchent pas, en effet, que l'« Anschluss » ferait du Reich le véritable vainqueur de la grande guerre. Sa situation en Europe deviendrait immédiatement prépondérante, car la Hongrie serait totalement incapable de se soustraire à l'attraction du bloc germanique, qui s'enflerait démesurément, constituant une masse de 75 millions d'habitants, capable de s'accroître de 800 000 âmes par an...

Tout bien pesé cependant, un coup de force ne semble pas imminent à Vienne et les nombreuses manifestations organisées de part et d'autre en 1925 paraissent avoir eu surtout pour but de voir où est en la fusion des institutions des deux

Digitized by Google

pays et aussi d'éprouver la résistance que rencontre en Europe l'idée de l' « Anschluss ». Raison de plus pour que notre diplomatie soit plus active et plus vigilante que jamais et pour qu'elle sache profiter de toutes les occasions susceptibles de montrer à l'Autriche la sollicitude de la France à son égard. Rien de mieux dans ce dessein que de persévérer dans la voie suivie par nos délégués en septembre dernier à Genève. Leur attitude, qui n'a d'ailleurs abouti à aucun résultat pratique en raison de l'intransigeance de nos alliés, a été commentée à Vienne de la façon la plus favorable ; sachons d'autant moins l'oublier que les hommes politiques autrichiens pondérés préfèrent garder leur autonomie politique, si la situation économique de leur pays devient supportable [1]. Ce fait péremptoire nous fera regretter une fois de plus que la discussion du rapport de MM. Rist et Layton, enquêteurs officiels de la Société des Nations, sur la situation de l'Europe centrale ait été ajournée *sine die* au moment où la question autrichienne est venue sur le tapis... Persuadons-nous, en tout cas, que l'idée du rattachement disparaîtra le jour ou s'atténuera la psychose du « chacun pour soi » qui sévit dans l'Europe nouvelle et profitons de notre influence auprès de nos amis tchèques, polonais et yougo-slaves pour les amener, au moment où s'ouvrira la prochaine Conférence économique internationale, à cette notion que la solidarité et la concorde doivent remplacer, sur le continent, des égoïsmes nationaux toujours prêts à se déchirer et à se combattre.

D. — L'occupation rhénane et le gage sarrois.

M. Stresemann attendait et attend encore dans un avenir qu'il s'efforcera de faire très proche de larges compensations aux concessions qu'il a cru faire en signant les accords de Locarno. La presque unanimité de la population allemande considère, en effet, l'évacuation de Cologne et la réduction, — plus théorique que réelle, à la vérité, — de l'effectif des contingents alliés en territoire occupé comme des conséquences normales et attendues du traité de paix. L'atténuation du régime d'occupation [2] consentie par M. Briand lui apparaît insuffisante et elle réclame avec une insistance croissante une évacuation totale, qui désarmerait les esprits.

1. Elle n'en prend guère le chemin pour l'instant, puisque le nombre des chômeurs vient d'atteindre 300 000 pour 6 millions d'habitants !

2. Diminution sensible des pouvoirs de la Haute Commission interalliée, suppression de ses délégués dans les cercles, atténuation du régime de la presse, etc...

Digitized by Google

Aux arguments historiques ou sentimentaux M. Stresemann ajoute, du reste, que « le Pacte rhénan a mis au point un système de sécurité si parfait qu'il rend désormais inutiles les précautions prises par le traité de Versailles sur la rive gauche du Rhin ».

Le ministre des affaires étrangères allemand est certainement dans son rôle en niant toute raison d'être à l'occupation rhénane; mais il oublie trop facilement que, si le plan Dawes a réglé la question des réparations et si le Pacte rhénan a amorcé la solution du problème de la sécurité, le désarmement matériel *minimum*, dont les Alliés se sont bénévolement contentés, doit être le prélude d'un désarmement moral que nous serions heureux de voir poursuivre en apprenant la dissolution réelle et non pas théorique des associations patriotiques et politico-militaires, si dangereuses pour la paix européenne, et la réduction effective de la police aux chiffres convenus le 16 novembre dernier.

Nous n'ignorons certes pas que l'occupation militaire crée outre-Rhin une ambiance peu favorable à la pacification des esprits, mais avec les concessions faites sur les attributions de la Haute Commission interalliée et surtout... avec un peu de bonne volonté de part et d'autre il semble bien possible d'arriver en Rhénanie à un *modus vivendi* qui nous laisse des garanties suffisantes et rende l'occupation supportable. D'autre part, si le plan Dawes est bien une réalité, puisque les premiers paiements ont été effectués avec la plus grande ponctualité, le Reich n'en est encore qu'à la période de moratoire, et surtout l'on n'a pas encore parlé d'une façon sérieuse et pratique du *placement de la première tranche des 5 milliards d'obligations industrielles et des 11 milliards d'obligations de chemins de fer dont les accords de Londres ont prévu la mobilisation*.

La prudence la plus élémentaire, que l'hostilité récemment manifestée contre le plan Dawes par certains industriels allemands [1] n'est certainement pas faite pour atténuer, nous oblige donc à ne pas nous dessaisir, jusqu'à confirmation des bonnes dispositions allemandes, du gage que le traité de Versailles a mis entre mes mains. M. Stresemann aurait mauvaise grâce à ne pas nous comprendre et son premier devoir est d'orienter dans ce sens l'opinion de ses compatriotes.

L'occupation rhénane n'est pas le seul problème que M. Stresemann compte voir mûrir à Genève; l'opinion allemande est

1. Voir *le Correspondant* du 25 janvier 1926, « L'Allemagne en 1925. La politique intérieure », page 178.

Digitized by Google

plus montée encore, si c'est possible, sur la *question sarroise*, à propos de laquelle il est courant d'entendre dire que l'affermissement de la paix et la réconciliation avec la France sont impossibles tant que la Sarre, « terre profondément allemande, restera sous la menace des méthodes administratives françaises, avec le risque d'être constamment violentée ! » Tous les prétextes sont bons, du reste, aux pangermanistes pour monter les Sarrois contre notre pays et réclamer le plébiscite immédiat... La situation en Sarre est évidemment très complexe, car, si nous sommes les maîtres incontestés du pays en ce qui concerne le charbon et si nous tenons la très importante métallurgie sarroise (sauf l'aciérie Rœchling), le point de vue politique est beaucoup moins brillant. L'introduction du franc a fait long feu depuis que le mark s'est stabilisé et l'on constate depuis un an un accroissement sensible du mouvement de défaveur contre la France [1], assez explicable d'ailleurs. Bien que la Prusse ne soit en effet mêlée à la vie sarroise que depuis 125 ans, le Reich dépense à Sarrebruck des sommes considérables pour les besoins de sa propagande ; la nôtre est pendant ce temps absolument nulle, faute de savoir au juste ce que nous voulons. Parmi les fautes les plus graves, il faut signaler notre indifférence en matière religieuse. Le clergé a en Sarre [2] plus d'influence que les chefs socialistes. Or, si le territoire a été détaché politiquement, administrativement et économiquement du Reich, rien n'a été fait au point de vue religieux. Le Pape n'a pas été invité à la Conférence de la paix, il ignore donc totalement la Sarre et les curés sarrois obéissent aux évêques de Trèves et de Spire nommés sur propositions des gouvernements de Berlin et de Munich, qui choisissent évidemment des hommes résolus à lutter contre toute politique séparatiste...

Nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet. Le plébiscite n'est prévu que pour 1935 et il n'existe aucune raison valable d'en avancer la date. Souhaitons que d'ici là nos dirigeants veuillent bien ne pas traiter la Sarre comme un champ d'expériences et prendre surtout les moyens utiles pour y faire œuvre française pendant qu'il est temps encore.

1. Aux dernières élections des délégués mineurs, les candidats de l'union sarroise francophile ont obtenu au total une centaine de voix sur 45 000 votants. Quant aux écoles françaises, elles ont perdu 1 500 élèves sur 5 000 depuis un an.

2. La population sarroise se répartit en 511 810 catholiques, 194 229 protestants, 4 218 israélites et 2 848 personnes sans religion déclarée. Au Landesrat, sur 30 députés, on en trouve 14 appartenant au Centre, 6 sont socialistes, 5 communistes, 4 conservateurs et 1 propriétaire foncier.

Digitized by Google

E. — Les mandats coloniaux.

L'agitation en faveur des colonies, dont nous avons déjà signalé l'ampleur en 1924, s'est sensiblement accrue en 1925. A droite on met en avant des raisons de prestige, à gauche des raisons humanitaires et civilisatrices, mais le but est le même : obtenir la restitution des colonies d'avant la guerre, éventualité dont le gouvernement du Reich s'est déjà sérieusement occupé, puisque la commission interfractionnelle du Reichstag a été réunie au mois de juin pour entendre une communication confidentielle du député Bell à ce sujet.

Nous passons sur les manifestations diverses dont l'année a été remplie (semaine de propagande de Berlin, réunions de juin à Munich, création d'un foyer colonial à Weimar, inauguration d'un monument commémoratif des colonies à Brunswick, etc.) pour essayer de dégager l'état présent de l'opinion allemande sur cette question. Nous restons, en tout cas, d'avis que l'Allemagne étouffe dans le cadre étriqué du traité de Versailles et que l'attribution de colonies au Reich devient une nécessité d'autant plus urgente qu'elle canaliserait les passions perpétuellement exacerbées des ultra-nationalistes et des petits bourgeois restés partisans de la revanche par esprit de tradition. L'opinion s'hypnotiserait moins certainement sur la Sarre ou sur le couloir de Dantzig, si elle avait pour aliment quelques difficultés coloniales. Le procédé n'est pas neuf, du reste, et l'exemple de Bismarck est trop connu du lecteur pour qu'il soit utile d'insister.

Fait curieux, cependant, il s'en faut que tout le monde soit absolument d'accord outre-Rhin sur le désir de voir le Reich à la tête d'un nouveau domaine colonial. Si toute une partie de l'opinion estime qu'il y a en Afrique d'immenses richesses dont l'Allemagne doit avoir sa part, il existe une minorité assez influente d'un avis diamétralement opposé. Elle déclare très franchement qu'en ces temps de divisions et de rivalités coloniales le spectateur est sensiblement plus à l'aise que l'heureux possesseur et qu'il serait dangereux de se fourrer dans le guêpier africain au moment où le mouvement de rébellion contre l'Europe prend des proportions inquiétantes. Mieux vaut, à son sens, accroître le commerce avec l'Amérique et l'Extrême-Orient et protéger efficacement les Allemands de l'étranger que risquer d'épuiser les forces germaniques dans des entreprises coloniales hasardeuses.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, on semble généralement admettre aujourd'hui, en Allemagne, que la restitution des colonies allemandes suivra de près l'entrée du Reich dans la Société des Nations, et une partie de la presse utilise ce levier pour agir sur l'opinion dans un sens favorable à l'Assemblée de Genève. Mais, si l'Allemagne est de nouveau appelée à participer à la grande œuvre civilisatrice qu'est la colonisation, il lui est indispensable d'obtenir un changement radical de mentalité de la part de ses officiers et de ses fonctionnaires. Sans cette précaution, les fautes commises au Cameroun et au Sud-Ouest africain se renouvelleraient inévitablement et l'on verrait comme par le passé les indigènes brimés et les commerçants allemands fuyant les militaires et le cadre de l'administration locale pour s'installer dans les colonies britanniques voisines..., n'en déplaise à la *Gazette de la Croix*, qui affirme, sans apporter de preuve, du reste, que les indigènes de l'Afrique orientale, du Cameroun et du Togo réclament impérieusement le retour des fonctionnaires allemands.

L'Allemagne est donc prête à accepter tous les mandats coloniaux du monde, et nous aurions mauvaise grâce à ne pas le comprendre, pour les raisons déjà exposées; mais le Reich devra se rendre compte, s'il lui est donné satisfaction, — et nous passons la parole à ce sujet à la *Vossische Zeitung* du 23 septembre 1925, — qu' « une *Europe unie* peut, seule, espérer diriger à la longue, sans trop de sacrifices, l'exploitation des richesses africaines ».

Cette très rapide esquisse de l'activité extérieure allemande en 1925 serait incomplète, si elle laissait de côté les rapports germano-polonais, la politique d'expansion à l'étranger, le problème du désarmement et les ambitions aériennes germaniques. Nous ne traiterons pas aujourd'hui les deux dernières questions, mais on nous permettra, avant de conclure, de définir la position exacte de l'Allemagne en Europe orientale et de signaler la nouvelle étape accomplie par le Reich de 1925 dans sa politique d'expansion européenne et mondiale.

Les rapports germano-polonais sont le point le plus noir de la situation européenne présente et la guerre des « optants » a été cette année l'épisode le plus caractéristique des relations inamicales qui sont depuis 1919 la règle entre les deux pays. Cet état d'esprit est d'autant plus curieux que le Polonais moyen n'est nullement germanophobe et que les Allemands intelligents ont toutes les peines du monde à trouver

Digitized by Google

des prétextes justifiant leur animosité contre la Pologne[1].

Nous ne nions pas que l'amélioration constante de l'armée polonaise puisse exciter les jalousies du Reich, mais la Pologne ne saurait pourtant, pour gagner les bonnes grâces du général von Seeckt, ouvrir toute grandes des frontières que leur nature rend très difficiles à défendre. Le fait qu'il existe en Pologne une minorité allemande n'est pas une raison plus valable; sa situation est, d'ailleurs, largement plus enviable que celle des Polonais sous le joug prussien. La Pologne existe, c'est un fait; l'Allemagne n'y peut plus rien et il lui faut définitivement choisir entre une hostilité latente, pleine des plus graves dangers, et des rapports de bon voisinage... La signature du traité d'arbitrage germano-polonais et sa ratification par le Reichstag marquent un premier pas dans la deuxième voie. Souhaitons qu'il soit l'indice d'un changement véritable de mentalité de la part des dirigeants du Reich. Nous sommes persuadé que les frontières ne peuvent être fixées pour l'éternité, surtout dans une partie de l'Europe où la délimitation des Etats a eu un caractère particulièrement artificiel et accidentel. Nous reconnaissons très volontiers d'autre part que, sans l'impuissance de l'Allemagne en 1918 et sans l'effondrement militaire de la Russie, l'Europe eût été découpée de tout autre façon. Le relèvement de ces deux puissances est donc un élément d'instabilité dont on aurait tort de ne pas tenir compte; mais de là à admettre toutes les revendications allemandes sur le corridor polonais, il y a vraiment plus qu'une nuance...

L'Allemagne, en tout cas, a déjà trouvé le moyen de remuer à son profit les minorités que les traités de 1919 ont essaimées dans tous les coins de l'Europe. C'est pour protester contre les mesures d'assimilation prises par les Italiens[2] que le congrès de la Ligue pour le germanisme à l'étranger a tenu ses assises aux frontières du *Tyrol* dans le courant de l'été. Du côté du *Slesvig-Holstein* les manifestations ont pris une allure si insolente que le Danemark a dû restreindre l'usage des passeports collectifs utilisés par les groupements pangermanistes désireux de se livrer en territoire danois à des menées irrédentistes. Dans le même ordre d'idées, la Roumanie s'est vue contrainte d'arrêter et de renvoyer en Allemagne

1. Nous ne parlons pas ici bien entendu de l'opinion des ultras qui rêvent d'une revanche où que ce soit et qui, estimant la France trop forte, voudraient tomber sur la Pologne afin de satisfaire leurs velléités belliqueuses sans risquer une nouvelle catastrophe.

2. Obligation d'employer la langue italienne dans les écoles, dans la vie administrative et dans le commerce.

Digitized by Google

un train spécial amenant des écoliers en *Transylvanie* pour y passer les vacances chez des paysans allemands et y travailler pour la « mère patrie ». En *Tchécoslovaquie*, si les élections du 15 novembre n'apportent aucun changement sensible au nombre des opposants allemands aux deux parlements tchèques, les 1 300 000 voix des agrariens, des chrétiens sociaux et de la Sozial-democratie se prononcent pour l'« activisme », c'est-à-dire pour une politique positive, contre 355 000 voix pour le « négativisme » (politique d'opposition systématique et d'irrédentisme) des nationaux allemands, ce qui va permettre à la minorité allemande de prendre sur la politique générale tchèque une influence [1] dont nous devons d'autant moins nous désintéresser que les désastres de 1870 ont eu Sadowa pour prélude. Il n'est pas jusqu'à l'*Alsace* où l'Allemagne ne tente de s'insinuer de nouveau sous le couvert d'une propagande cauteleuse, dont le but est un appel éventuel à la Société des Nations. Le journal hebdomadaire alsacien la *Zukunft* travaille si bien dans ce sens que le *Tag* de Berlin n'a pas pu dissimuler sa joie en écrivant tout récemment : « Il dépend de l'Allemagne de favoriser le mouvement autonomiste et de l'étendre aussi bien par une politique extérieure habile que par une politique économique vigoureuse ». Cette politique d'expansion ne se limite pas aux voisins immédiats, elle gagne les pays de *langue espagnole*, traverse les mers, se développe au *Mexique*, au *Brésil*, aux *Etats-Unis*, où la Steuben-Society a fondé un prix de 5 000 dollars pour la propagation de la langue allemande en Amérique, au *Japon* et enfin en *Chine*, où le commerce reprend et où la section allemande de l'Université de Pékin projette la création d'un vaste réseau de collèges germano-chinois.

Conclusions.

L'activité extérieure allemande en 1925 peut paraître au premier abord singulièrement touffue; on peut cependant rattacher les efforts du Reich à trois ordres d'idées différents qui visent, chacun dans leur sphère, à faire oublier les heures noires de 1918 et à mettre l'Allemagne en mesure de jouer un

1. Le président de la nouvelle chambre, M. Malypek, agrarien, a été élu grâce à l'appui des 26 agrariens allemands. Parmi les incidents les plus symptomatiques, au point de vue de l'attitude des minorités dans la nouvelle chambre tchèque, nous citerons d'abord la manifestation d'une des élues du parti national allemand, qui, après avoir serré la main du président du conseil, lors de sa prestation de serment, essuya la sienne ostensiblement avec son mouchoir. Le lendemain, après que les Slovaques eurent chanté leur *Hej Slovane* ! les Allemands entonnèrent à pleins poumons le *Deutschland ueber alles*... qui n'avait jamais été toléré sous le régime autrichien.

Digitized by Google

rôle de premier plan dans la politique mondiale des années à venir : élimination des contrôles consécutifs à la défaite, préparation d'un bloc européen où le Reich sera prépondérant, enfin protection et extension du germanisme à l'étranger.

C'est déjà ce que nous avions signalé en 1924 ; mais en 1925 les méthodes se sont singulièrement assouplies et perfectionnées. MM. Luther et Stresemann, qui ont contribué plus que personne depuis la chute de Bismarck à fortifier les bases du germanisme, et que le président von Hindenburg est venu appuyer de toute son autorité morale, ont compris que la détente était le seul remède possible du malaise européen, sans la disparition duquel l'Allemagne aurait toutes les peines du monde à reprendre son mouvement en avant. Souhaitons que 1926 voie la confirmation de cette attitude, car l'Islam s'agite et la Russie travaille en Extrême-Orient à l'unification d'une Pan-Asie marxiste dont le développement peut brusquement modifier le rapport des forces mondiales.

Devant la menace d'un réaménagement total de l'humanité par les Asiatiques, *l'union intercontinentale autour d'un noyau franco-allemand* est une nécessité urgente ; c'est pourquoi nous approuvons Locarno de toutes nos forces. Mais, si le Pacte rhénan est une *promesse* de choix[1], il a besoin de la bonne volonté unanime des peuples pour donner des résultats tangibles et servir de préface à la réconciliation que nous estimons nécessaire. Il n'a d'ailleurs effectivement résolu que le problème de la sécurité, et l'horizon international reste encombré de nuages que nous voudrions ne jamais voir devenir menaçants. Sans parler de l'Europe orientale, en effet, l'application du traité de Versailles n'a pas épuisé le cycle des discussions possibles entre la France et le Reich. Le désarmement peut soulever à bref délai de nouvelles difficultés, car l'augmentation des dépenses militaires allemandes dans le projet de budget pour 1926-1927[2] est inadmissible. L'impopularité du plan Dawes auprès de certains industriels n'est pas non plus un indice très favorable. La grosse industrie ne peut évidemment payer les sommes prévues[3] que si elle a des débouchés proportionnés à son essor, ce qui n'est

1. Il est, en effet, fondé sur l'intangibilité pratique de la barrière du Rhin et sur une renonciation *spontanée* de la part de l'Allemagne à des revendications sur l'Alsace-Lorraine et sur les territoires d'Eupen et de Malmédy, — ce qui n'est pas sans mérite, car nos amis belges reconnaissent eux-mêmes que le Reich a conservé de nombreuses sympathies dans ces deux cercles.

2. 113 393 430 Reichsmark d'augmentation dont 65 957 110 pour l'armée, 47 436 320 pour la marine.

3. 125 millions de Reichsmark en 1926, 300 en 1927.

Digitized by Google

pas le cas présent, puisque la situation économique et sociale du Reich s'avive au fur et à mesure que les semaines passent, accroissant la misère et le chômage... Nous faisons cependant confiance, sur ce point, à la prochaine conférence économique internationale. Il n'en sortira certainement pas encore une union douanière européenne brisant les barrières artificielles maladroitement élevées par les 30 domaines économiques indépendants du continent, mais, si le contact journalier entre les différentes délégations peut définitivement prouver aux gouvernements que la concorde et la solidarité sont seules capables de sauver le monde occidental du déclin qui le guette, ce sera, à la suite de Locarno, un résultat dont les conséquences peuvent être incalculables.

L'année 1926, — après les promesses de 1924 et de 1925, — sera en tout cas décisive quant à l'orientation de la politique générale allemande. Nous souhaitons que cette dernière soit inspirée par les chefs du parti catholique dont l'organe de premier plan, — la *Germania*, — mène depuis plusieurs mois une campagne en faveur d'un rapprochement franco-allemand, symptôme d'autant moins négligeable que la *Germania* interprète l'instinct et l'opinion intime d'une portion de la population allemande dont l'influence politique a singulièrement grandi depuis cinq ans. Mais, pour que la paix règne en Europe, l'esprit de Locarno, — le même d'ailleurs qui inspira le fameux message lancé en 1917 par Benoît XV et si amèrement reproché à cette époque au Souverain Pontife, — ne doit pas pénétrer seulement les catholiques allemands, il doit gagner des couches de plus en plus profondes de la population germanique, leur faire oublier les rêves ridicules de l'Allemagne « intégrale »[1] et finir par les persuader que le vieux continent travaille à sa déchéance définitive en donnant au monde le spectacle d'une arène où toutes les races et toutes les opinions ne cherchent qu'à se heurter et à se dresser les unes contre les autres.

28 janvier 1926. Jacques DE PRÉCHAC.

1. Elle a été définie dans un ouvrage intitulé « Deutschlands gerechte Grenzen » (les justes frontières de l'Allemagne) dont l'auteur signe du pseudonyme d'Adriaticus. La Germanie, telle qu'il la conçoit, englobe la majeure partie de la Pologne, toutes les parties du territoire tchèque de langue allemande, le Burgenland et la Basse-Styrie, le pied de la chaîne des Alpes Juliennes du côté de l'Adriatique, l'Autriche et le Trentin. A l'Ouest, la frontière « naturelle » est tracée par le Morvan, les Faucilles et les collines de la Meuse. Mais, « afin d'établir des relations de bon voisinage avec la France », Adriaticus se contente comme limites du front de 1918 ! Un plébiscite est enfin prévu pour décider du sort des Flandres et de Dunkerque, qui recevront en tout cas une autonomie culturelle étendue... Le plus grave est qu'un pareil ouvrage puisse faire recette en librairie.

Digitized by Google

LES LIVRES QUI NOUS TUENT

Trop de nos écrivains, qu'ils soient poètes, romanciers, dramaturges ou critiques, ne prennent pas assez garde qu'à l'heure actuelle ils ont moins de lecteurs peut-être en France qu'à l'étranger, et que le meilleur de leur clientèle est en dehors de nos frontières. Un ouvrage lancé aujourd'hui par nos grandes maisons d'édition s'étale aux devantures des librairies d'Europe ou d'Amérique dans la semaine ou le mois qui suit sa publication. Il renferme, sous le frais écrin de sa couverture, l'essence la plus recherchée qui soit sur le marché international : celle de l'esprit français. Il est à la fois un messager et un témoin. On est curieux de sa nouveauté, mais on évalue aussi très exactement ce qu'il pèse. De là une singulière aggravation de notre responsabilité d'écrivains.

Aujourd'hui nous sommes justiciables devant l'univers tout entier de l'image que nous propageons de notre pays et de l'opinion qu'on se fait de nous à travers nos livres. Ceux qui ont passé de longues années loin de la France peuvent apprécier à sa juste valeur la répercussion de notre littérature sur l'estime qu'on nous témoigne et le respect qu'on nous porte. Or on oublie trop facilement en France que la mentalité parisienne s'arrête à nos frontières et que l'incroyable indulgence dont nous faisons preuve à l'égard des livres corrompus rencontre à l'étranger, même chez les peuples de moralité facile, des censeurs d'autant plus sévères qu'on nous jalouse et que nos ennemis sont trop souvent heureux de pouvoir souiller le visage de la France avec de la boue française.

Un autre point qu'il ne faut pas oublier, c'est que l'étranger recherche, avant toutes choses, dans nos ouvrages, une orientation et des lumières. On nous lit moins pour se distraire, pour enchanter l'ennui d'une heure morose avec les visions plus ou moins radieuses de la vie parisienne que pour découvrir dans nos écrits les routes de l'avenir. En art, en sociologie, en politique, en morale, dans tous les domaines et dans

Digitized by Google

toutes les directions, on nous consulte pour savoir ce que nous pensons, où nous allons, et pour emboîter le pas derrière nous. Ce rôle est parfois ingrat, je le reconnais.

J'admets aussi que ce sentiment perpétuel de responsabilité peut, dans une certaine mesure, gêner la libre expansion de notre personnalité. Mais, cette situation, nous ne l'avons pas choisie. Elle s'impose à nous comme un devoir. Elle nous incombe comme une mission. Qu'elle soit lasse de son rôle ou non, la France fera toujours figure de proue. Or un livre composé sans souci de ses conséquences ressemble à ces bâtards qu'on jette dans la vie sans s'inquiéter de leur destin.

Encore, si ces écrits irresponsables avaient été créés selon un idéal désintéressé, dans un mouvement d'inspiration, un entraînement joyeux, ils apporteraient avec eux quelque chose de l'atmosphère où ils auraient pris naissance : une belle indépendance, un détachement spirituel, le souffle printanier des libres éclosions. Mais on sait à quels motifs obéissent ceux qui composent ces ouvrages : au besoin de réclame, à la passion du gain. Il ne s'agit pas pour eux de créer de la beauté, mais de faire du bruit. Il faut être remarqué, attirer l'attention, et dans ce dessein tous les moyens sont bons. Le scandale qu'on a cherché pour se tirer hors pair devient à l'étranger un scandale pour la pensée française. Vous vous êtes revêtu d'un manteau de charlatan. A l'étranger, ce manteau, c'est votre pays qui l'endosse. Et le rire amusé ou gouailleur dont on accueille chez vous vos billevesées se transforme vite, hors des frontières, en ricanement de mépris envers la France.

La question est assez complexe, je le sais bien. Elle peut soulever des objections faciles et nombreuses. On me répondra qu'un souci trop constant des répercussions de la pensée risquerait d'altérer, à sa source même, l'originalité de cette pensée. Les productions de l'intelligence sont libres et variées, comme celles du sol. Sans doute, mais il ne faut pas oublier que la graine épanouit une législation dont elle est prisonnière, tandis que l'esprit fleurit selon des déterminations qu'il a créées lui-même. C'est précisément dans cette indépendance que résident, à la fois, notre devoir d'écrivain et les responsabilités qui en dérivent. Et puis les fleurs de France, quel parfum le monde en a-t-il toujours attendu, si ce n'est celui qui exalte le cœur et embellit l'esprit !

Deux exemples me serviront à montrer tout le mal que peut faire un ouvrage dont on n'a pas suffisamment calculé les répercussions à l'étranger.

Digitized by Google

Le premier me sera fourni par le livre de M. Georges Anquetil : *Satan conduit le Bal*. Je l'ai lu avec attention. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir à ce sujet, je veux croire qu'il est sincère. Je veux admettre qu'il a été composé dans l'intention la plus loyale. En présence du débordement d'iniquités, de perversion et de débauche qu'on voit monter de toutes parts autour de nous, Anquetil a donc poussé un cri d'alarme. Il analyse le mal et il indique un remède. Ce remède vaut ce qu'il vaut, mais enfin c'en est un. Or, pour mieux nous convaincre du dérèglement de nos mœurs, qu'a imaginé l'écrivain ? Il a ramassé, condensé, concentré dans un volume toute la lie, toute l'écume qu'il a pu recueillir à la surface de la société, de notre monde politique, de notre littérature, de notre vie administrative et coloniale. Il en a composé une mixture. Et il nous a dit : « Respirez ! » Je ne sais quel effet cet ouvrage a pu produire en France. A l'étranger, ce dont je suis certain, c'est qu'il nous a porté un coup mortel. J'ai pu en contrôler moi-même les résultats. Ils sont effrayants. On a dit : « Eh ! quoi, c'est ça, la France » ? On a détourné la tête et l'on s'est bouché le nez.

C'est qu'on n'a pas réfléchi que, derrière la bande d'escrocs, de sadiques, de proxénètes et d'invertis qu'Anquetil agite frénétiquement sous la baguette de Satan, il y a tout un peuple qui peine, qui souffre et qui travaille, des millions de braves gens, l'armature du pays, ou plutôt son sang rouge, son beau sang généreux, non ses humeurs ou sa sanie. Au contraire, on a généralisé et l'on a dit : « Tenez, la voilà la France, c'est du propre ! » Si bien que ce livre, répandu, encouragé, multiplié par la propagande ennemie, circule maintenant partout comme un virus. Vous avez voulu, dites-vous, écrire un livre susceptible de guérir votre pays, et son premier effet a été de nous tuer à l'étranger.

Je sais bien ce que l'auteur me répondra. Il me dira : « Je n'ai pas voulu cela, et, en réalité, je n'ai pas fait cela. J'ai dénoncé des coquins. J'ai arraché des masques. J'ai donné des preuves. En m'efforçant de renseigner mon pays, en le réveillant, fût-ce à coups de bâton, en le forçant à ouvrir les yeux, je cours la chance de le sauver, et, par là même, de le ressusciter aux yeux du monde ». Hélas ! je ne sais pas dans quel esprit ce livre a été lu chez nous, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'à l'étranger on n'y prend d'intérêt que pour mesurer plus exactement la profondeur du bourbier dont l'écrivain nous a facilité

Digitized by Google

l'approche, et pour en faire un socle où dresser notre effigie.

Le second exemple me sera fourni par le cas de M. Joseph Delteil, lauréat de la « Vie Heureuse ». Delteil est un écrivain primesautier, vigoureux, original, mais qui aime à pousser la crudité de son langage jusqu'aux limites du cynisme. Il a de bons éditeurs, il faut le reconnaître. Avant la décision du jury, ses ouvrages s'étalaient déjà, en nombre respectable, aux devantures de l'étranger. *Choléra* surtout s'y faisait remarquer. On ne le lisait pas, le nom de l'auteur n'ayant pas encore fait explosion dans le public. *Choléra* sommeillait sous sa couverture grise, pareil à un bouillon de culture dans son tube de verre. Il n'était pas nuisible. Huit dames de la « Vie Heureuse », — nous apprécions pourtant leur distinction et leur talent, — l'ont, sans y prendre garde, éveillé de ce sommeil. En couronnant *Jeanne d'Arc*, du même auteur, elles n'ont pas songé un instant que récompenser un livre, c'est désigner un homme, c'est appeler l'attention du public non pas seulement sur le volume élu, mais sur l'œuvre entière. Voilà donc *Choléra*, libéré par leurs mains, qui bondit de son bocal et répand au dehors sa contagion. Voilà ce microbe auréolé du rayonnement de Jeanne d'Arc! Il monte avec la Sainte dans la même lumière. La figure la plus pure de notre histoire, celle dont des millions de Français ne prononcent le nom qu'avec un tremblement de respect, elle répand les parfums de ses lys et les clartés de son martyre sur l'un des livres les plus regrettables qui soient jamais sortis de l'imagination d'un romancier.

Que conclure de cela ? C'est que la responsabilité de nos critiques et de nos écrivains s'est démesurément aggravée. Il ne suffit plus aujourd'hui de juger les livres, ni surtout de les écrire, pour un cercle restreint, une coterie privilégiée, une étroite chapelle dont nous sollicitons l'encens et les ferveurs. Il faut nous habituer à écrire et à juger d'un point de vue mondial. Je ne vois pas ce que la pensée française pourra y perdre, mais je vois très bien ce qu'elle y pourra gagner. En montrant un souci plus scrupuleux de nos responsabilités, c'est-à-dire en prenant plus d'inquiétude de la répercussion de nos ouvrages à l'étranger, nous serons conduits, en même temps, à sauvegarder ce qui peut encore subsister parmi nous de dignité et de bon goût.

Léon THÉVENIN.

Digitized by Google

LA POLITIQUE RELIGIEUSE DU FASCISME ET LE SAINT-SIÈGE

La politique religieuse du régime fasciste en Italie, la position délicate et difficile du Saint-Siège à son égard viennent d'être mises en lumière par des faits et des incidents de polémique qui sont significatifs. Ils ont au moins une valeur psychologique, celle de montrer les termes d'une situation qu'on présente trop souvent d'une façon inexacte. Cette situation n'est pas aisée à comprendre pour ceux qui, connaissant mal l'Italie, l'observent du dehors; il n'est pas étonnant que le public étranger ait de la peine à s'en rendre compte, d'autant plus que les informations qui lui arrivent par delà les monts n'ont guère pour but de l'éclairer à ce sujet.

Il y a un an environ, le gouvernement nommait une commission qui était chargée de préparer la réforme de la législation ecclésiastique en vigueur dans le royaume d'Italie. Cette commission a terminé ses travaux; elle vient d'en consigner les résultats dans un rapport adressé, le 31 décembre dernier, à M. Rocco, ministre de la justice et des affaires du culte. Ce rapport, qu'accompagne une lettre du sous-secrétariat d'Etat de ce département, M. Mattei-Gentili, président de la commission, est un document qui résume une œuvre importante. Il était visible qu'on s'attachait à ne pas diminuer cette importance. On lit, dans la lettre introductive de M. Mattei-Gentili, un paragraphe qui mérite d'être reproduit. Il indique assez bien, sans trop l'exagérer ici, le caractère de la réforme. Il exprime mieux encore l'esprit dans lequel ses auteurs y ont travaillé, leur but et leurs intentions, la manière dont ils tiennent à la présenter.

Digitized by Google

Si l'on considère la masse des matières traitées, leur gravité et leur délicatesse, je crois que l'on peut dire que la Commission a correspondu à la tâche qui lui était assignée en conscience et avec élan *(slancio)*, pleinement pénétrée de l'idée de collaborer à une œuvre d'une valeur historique. Il ne m'appartient pas d'exprimer un jugement sur les conclusions auxquelles elle est arrivée et qui sont largement illustrées dans le rapport que je transmets à Votre Excellence. Mais je crois qu'on peut relever que les propositions formulées, sans trop radicalement innover, interprètent toutefois fidèlement l'esprit, qui a changé, avec lequel on considère aujourd'hui les rapports entre l'Etat et l'Eglise, et que, en suivant la ligne générale d'une cordiale collaboration, en sauvegardant toujours les droits du premier et le respect dû à la liberté spirituelle législatrice de la seconde, elles marquent la voie vers la réalisation d'une autre grande et bienfaisante réforme législative du nouveau Régime.

Cette réalisation viendra sans doute dans un délai assez bref et sera vraisemblablement conforme aux propositions de la commission. Il serait très intéressant, en attendant, d'étudier de près cette réforme pour marquer sa place dans l'histoire délicate et compliquée des rapports de l'Eglise et de l'Etat en Italie, et aussi en tant que manifestation de la politique religieuse du fascisme, comme une nouvelle et habile tentative d'utiliser, si possible, la puissance de l'Eglise au service du régime. Il faut se borner à des indications sur la manière dont elle a été préparée et conçue.

M. Alfredo Rocco a présidé, en sa qualité de ministre de la justice et des affaires du culte, la séance inaugurale de la commission, le 12 février 1925 ; il y prononçait un discours où il traçait le plan et marquait l'importance de ses travaux. Il ne semble pas qu'au cours de l'année qui vient de s'écouler, il ait eu le temps ou l'idée d'exercer quelque action sur eux. M. Rocco est un juriste qui s'est fait le théoricien et le metteur en œuvre, sous le régime fasciste, d'une doctrine nationaliste du droit appuyée sur une idolâtrie de l'Etat qui ne s'arrête pas à mi-chemin. Il l'a exposée avec force dans un discours caractéristique, l'été dernier, à Pérouse. Il est le père de ces lois fascistes, dites lois « fascistissimes », qui ne visent à rien de moins qu'à transformer tout le milieu politique, moral et social qui a été jusqu'ici celui de l'Italie. Absorbé par la construction d'un édifice aussi formidable — dans tous les sens du mot — qui paraît sorti presque entièrement de son cerveau, il est peut-être heureux qu'il ne se soit pas trop occupé de la nouvelle législation ecclésiastique italienne qui s'élaborait à côté dans un esprit un peu différent.

C'est son sous-secrétaire d'Etat, M. Mattei-Gentili, qui a présidé en titre et effectivement la commission. M. Mattei-

Digitized by Google

Gentili est un catholique, appartenant à la fraction qui s'est détachée du parti populaire pour appuyer franchement le fascisme et profiter des avantages qu'il offrait ouvertement sur le terrain religieux. Il a été longtemps directeur du *Corriere d'Italia*, qui représente cette tendance, dont l'attitude a paru un peu gênée au cours des incidents polémiques dont il sera parlé plus loin, comme elle l'a été dans les discussions soulevées par la grave question des syndicats catholiques menacés par l'organisation nouvelle que crée la loi « fascistissime » des syndicats qui établit un monopole au profit des syndicats fascistes auxquels sont réservés tous les privilèges qui découlent de la reconnaissance juridique.

Parmi les membres de la commission de la réforme ecclésiastique, le gouvernement a voulu appeler trois prélats distingués qu'il a choisis comme étant bien disposés pour le fascisme, mais aussi comme étant bien vus du Saint-Siège qui leur a conféré des charges et dignités. Ces trois prélats, Mgr Talamo, Mgr Capitani, Mgr Cisterna, chanoines des trois grandes basiliques romaines, avaient une compétence respective en matière juridique, administrative et financière. Leur présence et leur concours, qui étaient utiles, visaient à marquer une apparence de collaboration dont on pouvait se parer à condition de n'y point trop insister. Chacun d'eux faisait partie, suivant sa compétence, d'une des trois sous-commissions formées pour étudier, la première, le statut des ordres religieux, la seconde, la question du *placet* et de l'*exequatur*, la troisième, le gros problème de la réorganisation du patrimoine ecclésiastique. Une quatrième sous-commission devait s'occuper de la coordination. La lettre de M. Mattei-Gentili, qui nous indique la composition et le fonctionnement de ces diverses sous-commissions, nous apprend aussi le rôle qu'un fonctionnaire opportuniste qui a monté en grade avec le fascisme a joué un rôle très actif dans le travail de la commission, M. Giannini, conseiller d'Etat. Il a présidé trois des quatre sous-commissions ce qui explique qu'on l'ait chargé de rédiger le rapport qui présente l'œuvre de cette commission.

***

Le rapport traite successivement des matières variées et diverses qui entrent dans le vaste champ de la réforme, situation juridique des églises, fabriques, statut des ordres religieux, *exequatur* et *placet*, droit de patronat royal, réorganisation du patrimoine ecclésiastique avec celle du *Fondo*

Digitized by Google

per il culto, avec les impositions et la main-morte, à n'énumérer que les principales questions.

Il y a là une refonte de l'ancienne législation ecclésiastique, — qui était composée d'un ensemble assez compliqué de législations de divers Etats combinées avec la fameuse loi des Garanties du 13 mai 1871, votée après l'entrée des Italiens à Rome, — pour régler unilatéralement la situation juridique du Saint-Siège et de l'Eglise dans le royaume unifié. Il y a une transformation dans l'esprit de cette législation, qui est beaucoup plus une mise au point résultant de l'évolution dans les idées et dans la situation des deux pouvoirs, du rapprochement de fait opéré entre eux à travers le maintien d'une hostilité apparente, qu'une opposition tranchée, comme le fascisme aimerait à le faire croire, entre deux manières différentes de traiter l'Eglise : avant le fascisme, après le fascisme.

La politique religieuse du fascisme, comme sa politique sur d'autres terrains, innove beaucoup moins qu'elle ne le dit. Elle applique, enregistre ou réalise avec ostentation des choses qui existaient avant elle ou qui étaient déjà préparées. La différence est dans l'allure et dans le ton. L'ancienne politique ne paraissait pas rechercher la collaboration et l'accord que la nouvelle vise à afficher; celle-ci provoque, elle imposerait volontiers ce qu'on s'appliquait jadis à dissimuler.

Cela dit, il est incontestable que les réformes proposées font à l'Eglise des concessions appréciables, qui sont habiles. Elles renoncent à des prérogatives dont l'ancienne politique ecclésiastique du libéralisme italien, très défiante en théorie à l'égard de l'Eglise, de plus en plus conciliante dans la pratique, n'usait guère et dont l'exercice n'allait pas sans inconvénients; elles se gardent bien de sacrifier aucun des droits essentiels.

On peut voir un exemple caractéristique des concessions de ce genre dans la modification de l'*exequatur* et dans la suppression du *placet*. L'*exequatur* est le droit que s'était réservé le pouvoir civil d'accorder, et par conséquent de refuser, le bénéfice attaché à la fonction après qu'un évêque a été nommé par le Saint-Siège. Le refus, rarement exercé, amenait parfois des conflits désagréables. L'*exequatur* est remplacé par un simple *nihil obstat*, délivré avant la nomination et communiqué à l'administrateur du diocèse, sur la sollicitation qu'il en a faite, ce qui sauvegarde le prestige et l'autorité du Saint-Siège. La disposition est conforme à ce qui est établi dans les récents concordats conclus avec la Bavière et la Pologne. Il semble qu'on se soit attaché à offrir au Saint-Siège, dans une législation qui devait être forcément unilatérale, ce qui

Digitized by Google

serait résulté d'un accord passé avec lui, s'il avait pu avoir lieu.

Le *placet* est le droit de concession des bénéfices mineurs à ceux qu'a nommés l'évêque aux postes, comme les cures, qui en sont pourvus. La nouvelle législation le supprime, renonçant ainsi à toute immixtion dans les nominations de l'évêque. Il faut noter qu'on renonce également au droit de « patronat royal », c'est-à-dire de désigner directement les titulaires pour un certain nombre de bénéfices majeurs ou mineurs en vertu des privilèges accordés aux anciens Etats. L'application de ce droit, jusque là revendiqué et parfois contesté, soulevait des difficultés. Il est curieux de constater que le rapport invoque, pour en justifier l'abandon, un motif de conformité avec les principes formulés par le nouveau Code de droit canonique. En faisant ces concessions d'ordre théorique, le gouvernement est bien loin de diminuer ses moyens pratiques d'action sur le clergé, quand il se réserve expressément le droit de retirer la jouissance des revenus des bénéfices à tous ceux qui donneraient des sujets de mécontentement. Il est à peine besoin de faire observer quelle arme pourrait devenir un tel droit, entre les mains d'un gouvernement énergique, pour influer sur l'attitude du clergé. La surveillance de celui-ci s'exercerait par l'accord et la collaboration avec l'autorité hiérarchique; c'est à elle que, s'il avait à se plaindre d'un membre du clergé, le gouvernement s'adresserait.

C'est par le même accord et la même collaboration que s'exercera la surveillance du clergé régulier auquel la nouvelle législation, et c'est l'un de ses traits qui seront le plus remarqués, constitue formellement un statut juridique. Deux lois italiennes antérieures sur la question, celles de 1866 et de 1873, refusaient toute existence de droit aux congrégations religieuses. En fait, celles-ci ont, depuis, multiplié et développé leurs établissements en Italie d'une manière qui inflige un démenti singulier et éclatant à cette doctrine du vieux libéralisme à propos de laquelle le rapport ne craint pas de prononcer le mot d' « hypocrisie ». Il reconnaît le fait des congrégations, il proclame, en face de la doctrine périmée, le droit à l'existence juridique des ordres religieux, « y compris les jésuites », qui ne sont pas nommés ici sans intention.

Les ordres religieux sont reconnus, et cela est assez significatif, en tant que reconnus par le Saint-Siège lui-même, en tant qu'institutions *juris pontificii*. Ils sont reconnus, avec des formalités de déclaration et de contrôle, non dans leur existence générale et internationale, mais pour chacun de leurs établissements particuliers en Italie, pourvu qu'il ne compte

Digitized by Google

pas plus d'un tiers de membres étrangers. Les maisons générales à Rome ont une situation spéciale comme représentant leurs ordres auprès du Saint-Siège. Il est à noter que les ordres religieux pourront récupérer d'anciennes églises qui leur ont appartenu et qui leur ont été prises lors de la suppression légale; ce retour se fera sous forme non de restitution, mais de cession *ex novo*; il sera surtout une satisfaction donnée, dans beaucoup de villes d'Italie, à des traditions religieuses et à de vieux souvenirs historiques.

La partie de la réforme qui paraît avoir été étudiée de plus près, où se montre le mieux la préoccupation de répondre à des *desiderata* du clergé, est celle qui a trait à la réorganisation du patrimoine ecclésiastique. Il y avait là une matière extrêmement touffue et embrouillée dont l'ordonnancement était promis en vain depuis plus d'un demi-siècle, un état de choses où l'insuffisance et la diminution des ressources qui devaient subvenir aux besoins du culte et du clergé, l'enchevêtrement et les défauts des administrations bureaucratiques qui avaient à s'en occuper donnaient lieu à beaucoup de plaintes et aux réclamations les plus justifiées. L'ancienne organisation du *Fondo per il culto* est réformée et simplifiée; on y introduit, à côté de l'élément laïque, une collaboration ecclésiastique, ce qui, dit le rapport, « confirme encore une fois ce principe de la coopération des deux pouvoirs qui inspire toute la loi ».

C'est sans doute le point où l'application de ce principe doit être le plus agréable au clergé italien. Des Français ne peuvent s'empêcher de faire ici des comparaisons assez tristes entre les dispositions qui se manifestent dans les deux pays voisins. Ils constatent chez le législateur italien la préoccupation de la propriété ecclésiastique, non pour la détruire ou l'empêcher de naître, mais au contraire pour lui permettre d'exister, le souci d'assurer la conservation et l'entretien des édifices sacrés. Et la comparaison devient plus triste, quand ils lisent aujourd'hui dans nos journaux l'attribution à des établissements laïques de biens, provenant des églises, dont le sort n'avait pas encore été fixé.

La préoccupation des conditions actuelles du clergé et de sa situation se fait sentir aussi, et elle ne peut manquer non plus de produire son effet. Le rapport de la commission pour la réforme ecclésiastique trace un plan d'assurances contre l'invalidité et la vieillesse pour le clergé; il insiste sur la création et les avantages d'une caisse de prévoyance qui doit pourvoir à un certain nombre d'exigences et de besoins. On ne

Digitized by Google

s'étonne pas de le voir s'étendre, avant de conclure, sur cet ordre de considérations, quand on sait qu'une association comme la *Federazione del Clero*, avec son très actif vice-président, Mgr Orlandi, a eu part aux travaux de la commission et qu'elle est intervenue auprès d'elle pour faire aboutir quelques-unes de ses revendications [1].

***

Il faut distinguer, dans cette réforme de la législation ecclésiastique italienne, la réforme elle-même, à laquelle ont travaillé des gens qui ne se préoccupaient pas des intérêts du fascisme, dont beaucoup de dispositions, étudiées auparavant, répondent à des vœux exprimés depuis longtemps et sont conformes à l'évolution naturelle des rapports de l'Eglise et de l'Etat en Italie, et les visées de ceux qui peuvent songer à s'en servir aujourd'hui. Il n'est pas douteux que le régime fasciste y voyait un moyen de s'assurer l'appui de l'Eglise, la bienveillance des catholiques et de les utiliser à ses fins. Il y voyait certainement une arme merveilleuse pour achever l'écrasement du parti populaire, son adversaire le plus détesté, dont les efforts non réalisés en faveur de l'Eglise et des catholiques aboutiraient ainsi, par la comparaison des résultats obtenus, à son propre triomphe qu'ils auraient préparé. Il devait y voir aussi une avance nouvelle faite au Saint-Siège, dont celui-ci ne pouvait manquer de lui être reconnaissant. Il tenait par-dessus tout à marquer ce caractère de collaboration qu'on avait cherché à donner à la réforme; il entrait là l'intention d'affirmer et de montrer une collaboration réelle ou possible entre le Saint-Siège et l'Italie.

Cette intention perçait dans le passage que nous avons cité de la lettre de M. Mattei-Gentili précédant le rapport de la commission; son expression ne sortait pas ici des limites qui permettaient d'éviter un désaveu fâcheux du Saint-Siège. Ces limites, le sous-secrétaire d'Etat catholique au service du fascisme les dépassait un peu dans une interview publiée par la *Tribuna*, qui est devenue, par sa fusion avec *l'Idea Nazionale*, l'organe du nationalisme italien. En présentant la réforme et en exaltant son esprit, il se laissait entraîner

1. La *Federazione del Clero*, présidée par le cardinal Maffi, dirigée effectivement par son vice-président, Mgr Orlandi, un prêtre de Sienne, a été fondée, après la guerre, pour la défense des intérêts du clergé italien. Elle reste en dehors de toute politique; elle n'est pas le moins du monde « fasciste ». Elle a protesté constamment et énergiquement contre les violences fascistes exercées sur des prêtres; elle l'a fait notamment, avec courage, pour la plus tragique d'entre elles, l'abominable assassinat, resté impuni, de don Minzoni.

Digitized by Google

à prononcer des phrases comme celle-ci : « Nous voulons passer d'un état de guerre sourde à un état *quasi concordataire* ». Il est très faux que l'état des rapports entre les pouvoirs civils et religieux fût en Italie un état de guerre, même sourde, avant l'avènement du fascisme. Qui pouvait mieux savoir le contraire que M. Mattei-Gentili, alors directeur d'un journal catholique qui paraissait en relations excellentes et étroites avec les divers gouvernements italiens ? Mais comment un homme aussi familier, pendant des années, avec les gens et les choses du Vatican, avec les directions et la manière de la politique pontificale, a-t-il pu laisser échapper ce mot de « quasi concordataire » dont l'imprudence, à elle seule, suffisait à provoquer la mise au point ?

En même temps, un certain nombre de journaux, plus ou moins amis du régime (il est difficile de ne pas l'être dans l'état actuel de la presse « fascistisée »), célébraient sans mesure les résultats de cette réforme de la législation ecclésiastique, en forçant la note de la « collaboration ». Ils voyaient là « un grand pas » accompli dans la voie du rapprochement et de la conciliation. Ces diverses manifestations portaient la date du 10 janvier qui était un dimanche, jour où ne se fait aucun journal en Italie. Dès le lendemain soir, dans l'*Osservatore Romano* daté du 12, paraissait, en tête, la note suivante :

A la suite des travaux de la Commission gouvernementale pour la réforme de la législation ecclésiastique en Italie, divers journaux, à la date d'hier, se sont laissés aller à de trop faciles enthousiasmes ; ils sont allés jusqu'à parler de collaboration, de rapprochement et même de grands pas vers la conciliation entre l'Eglise et l'Etat en Italie. Il est nécessaire de faire des réserves en rappelant quelques points préjudiciels.

Il n'est pas exact de parler de collaboration entre le Saint-Siège et le Gouvernement ; le projet de loi qui a été préparé est une œuvre unilatérale du Gouvernement à laquelle les autorités ecclésiastiques sont demeurées étrangères. Et, si ce projet apporte des améliorations sur la législation passée, si injuste à l'égard de l'Eglise, qui est due à ce libéralisme qui pendant plus d'un demi-siècle a gouverné l'Italie, il est bien loin toutefois de représenter tout ce qui aurait été nécessaire pour une complète réparation et une totale pacification religieuse du pays. Pour y arriver, il est à peine besoin de le rappeler, il faudrait avant tout, après avoir aboli cette loi des garanties qui a été qualifiée de chef-d'œuvre (?) du libéralisme, assurer au Saint-Siège cette situation de pleine liberté et indépendance, *tant réelle qu'apparente aux yeux du monde entier*, à laquelle il a un droit imprescriptible, et procéder ensuite à la réforme de toutes les lois injustes par l'accord entre les deux autorités.

Cette note disait beaucoup de choses dans sa concision sèche et peu agréable pour ceux qui se l'étaient attirée.

Digitized by Google

Elle disait surtout l'imprudence et la maladresse qu'ils avaient commises. Elle montrait l'irritation du Saint-Siège à voir traiter de cette façon des problèmes aussi graves par des gens qui s'imaginaient qu'ils allaient les résoudre au gré de leurs désirs ou en imposer la solution. Elle marquait de nouveau la nécessité où il se trouve d'affirmer et de revendiquer un « droit imprescriptible » chaque fois qu'on veut forcer ou présenter comme accompli le rapprochement. En rappelant les conditions et la situation internationale du Saint-Siège, elle mettait en lumière le fait que ses rapports avec l'Italie actuelle ne se déroulent pas toujours dans un accord parfait et complet comme on s'applique à le laisser croire à l'étranger.

On eût mieux aimé sans doute faire le silence, comme on l'a fait souvent pour d'autres notes ou manifestations récentes de l'organe pontifical. Les gens habiles trouvaient plus sage de ne rien dire ; quelques journaux officieux du fascisme ont commencé par ignorer la note de l'*Osservatore* et n'en ont parlé ensuite que très peu, avec une modération remarquable. On cherchait à lui donner le moins de retentissement possible ; les correspondants étrangers, qui tiennent à être agréables ou qui y sont forcés, n'ont pas télégraphié un document qui était pourtant d'une certaine importance. On l'a à peine connu chez nous par l'écho de la polémique qu'il a soulevée.

Il était difficile d'empêcher cette polémique ; il semble qu'on l'ait laissée volontiers s'engager dans des organes où elle compromettait moins le gouvernement. La note de l'*Osservatore Romano* était un rappel et une leçon dont on se serait passé. Une telle façon de répondre à ce que l'on considérait comme une grande avance du fascisme, une avance qui venait après tant d'autres et sur laquelle on comptait pour faire un pas important dans la voie qu'on s'était tracée, pour lier la cause de l'Eglise à celle du fascisme, devait déplaire et irriter. On en faisait porter la responsabilité à la personne du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, qui passe pour être peu favorable au fascisme et à qui l'on attribuait les manifestations d'opposition qui s'étaient produites au cours des derniers mois. En mettant en cause le cardinal secrétaire d'Etat, on faisait intervenir dans la polémique le parti populaire qu'on représentait comme ayant été créé, appuyé et soutenu par lui, ce qui était peu exact, mais ce qui était, aux yeux du fascisme, le crime le plus grave dont il pût être chargé [1].

1. La note de l'*Osservatore Romano* avait paru le soir du 11 janvier, jour où avaient eu lieu les funérailles de la reine Marguerite. Plusieurs journaux ont incriminé avec vivacité cette coïncidence et, plus encore, le fait que la note parais-

Digitized by Google

***

Le plus curieux et le plus typique de ces articles dirigés contre la note de l'*Osservatore*, le cardinal Gasparri et le parti populaire, qui étaient dénoncés ensemble à la vindicte fasciste, est sans doute celui de la *Tribuna-Idea Nazionale*, du 13 janvier. Il est intéressant d'en reproduire un passage à cause du ton désinvolte de l'organe nationaliste (ce n'était pas la première fois qu'il l'employait) à l'égard du cardinal secrétaire d'Etat et du journal pontifical, et aussi parce qu'il exprime sans ambages une doctrine de politique religieuse fasciste avec l'intention arrêtée d'y persévérer, que cela plaise ou non à qui que ce soit. Après avoir essayé de répondre à la mise au point de l'*Osservatore* sur la question de la « collaboration » avec l'autorité ecclésiastique et du caractère « unilatéral » du projet du gouvernement, l'article ajoutait :

Il apparaît de plus en plus manifeste que la conduite du Gouvernement fasciste procède d'une manière délibérée et cohérente; non d'un critère de compromis ou d'adaptation, avec des sous-entendus politiques, ou, pis encore, parlementaires, tels qu'ils auraient pu exister, si ce parti populaire, qui a été une malheureuse créature du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, avait eu meilleure fortune; mais qu'il continue d'avancer avec un point de repère *(caposaldo)* fasciste, celui d'appliquer, dans la lettre et dans l'esprit, l'article premier du Statut qui déclare la religion catholique religion de l'Etat italien. Et il ne s'agit pas d'une application bureaucratique, mais d'atteindre le but d'une véritable et propre unité nationale, dont le catholicisme est reconnu un facteur fondamental.

Sur cette voie, le Gouvernement fasciste s'est placé et il continuera. Sur cette voie, on ramène la paix religieuse en Italie, enlevant aussi à la religion certains aspects et certaines formations sectaires qui étaient seulement justifiables du point de vue de la lutte socialiste-maçonnique, mais qui n'ont plus de raison d'être aujourd'hui. Sur cette voie, on montre ce que valait cette formation électorale-démocratique-parlementaire du parti populaire dont l'Eglise devra un jour remercier le Fascisme de l'avoir délivrée.

Sur cette voie, on peut encore rencontrer les protestations, qui sont désormais de pragmatique, de *l'Osservatore* et les cataloguer. Sans les surestimer. En aucun sens.

A côté de la *Tribuna-Idea Nazionale*, il vaudrait la peine de citer le *Giornale d'Italia* qui, le même jour, publiait deux grands

sait en tête de la première page du journal pontifical, alors qu'il reléguait le compte-rendu d'une manifestation grandiose du patriotisme italien dans une demi-page de chronique à la suite d'un morceau sur les « salles de bal ». *L'Osservatore Romano* s'est excusé, le lendemain, sur ce dernier point provenant d'une erreur de mise en page. Ces petites histoires montrent l'irritation et aussi les inconvénients de ces polémiques qui ravivent les vieilles susceptibilités. On est allé jusqu'à rappeler, à ce propos, l'incident pénible de la prière composée par la reine après l'assassinat du roi Humbert, qui fut désapprouvée alors « pour des raisons liturgiques », dans une note de l'*Osservatore*.

Digitized by Google

articles contre la note de l'*Osservatore*. On a accusé, du côté fasciste, le *Giornale d'Italia*, dont la position à l'égard du fascisme a varié plus d'une fois et n'était pas encore réglée alors dans la « fascistisation » nouvelle de la presse, d'avoir cherché à envenimer les rapports du fascisme avec le Saint-Siège; on eût pu aussi bien lui reprocher de faire sa cour au fascisme contre le cardinal Gasparri et l'*Osservatore*. Il a toujours eu une attitude marquée dans les affaires religieuses italiennes où perçait parfois une certaine défiance à notre égard. Il tenait à opposer ici les avantages, que l'Italie offrait généreusement à l'Eglise, à la situation qui lui était faite dans le statut des « Diocésaines », montrant par là que son acceptation par le Saint-Siège n'était pas une chose qui l'avait comblé de joie. Et il insistait avec quelque aigreur sur ce qu'il y avait de plus significatif dans la note officieuse de l'*Osservatore*, cette revendication de l'indépendance « tant réelle qu'apparente aux yeux du monde entier » où il affectait de croire qu'on se préoccupait plus de l'apparence, à cause de l'opinion catholique étrangère, que de la réalité.

Le 14 janvier, l'*Osservatore* publiait une seconde note qui complétait et achevait la mise au point de l'attitude du Saint-Siège et de son représentant autorisé, le cardinal secrétaire d'Etat.

Notre note d'avant-hier sur la réforme de la législation ecclésiastique n'a pas été bien comprise par quelques journaux qui, par suite, se sont laissés aller à des observations et à des commentaires qui ne répondent pas à nos observations et aux paroles de la note. La note, en effet, n'affirmait pas que la réforme projetée ne contenait pas des améliorations assez importantes sur la législation ecclésiastique que le libéralisme anticlérical, qui a dominé pendant plus d'un demi-siècle, avait imposée à l'Eglise. Elle ne méconnaissait pas l'esprit, exempt des préjugés d'un libéralisme démodé, qui avait inspiré la réforme. Mais elle voulait seulement avertir que l'œuvre de la Commission était bien loin de pouvoir être qualifiée de parfaite, comme il avait semblé à l'imagination des journalistes, alors que persistait toujours le très grave point préjudiciel des conditions faites au Saint-Siège. C'est à ces conditions qu'il faut malheureusement attribuer le fait qu'une œuvre, qui se fait normalement par l'entente amiable de deux parties, a été accomplie unilatéralement, c'est-à-dire par les seuls représentants de l'Etat italien.

On a cherché à présenter cette seconde note comme une rectification de la première; elle la précise. On a même dit, et c'était plus fort, qu'elle marquait par rapport à l'autre un recul et un repentir. Pour démentir une interprétation aussi fausse que tendancieuse, il suffisait de lire la fin de la note qui vise les attaques de la *Tribuna* contre le cardinal Gasparri et le parti populaire.

Digitized by Google

Et, à propos de commentaires erronés de journaux, nous ne pouvons passer sous silence ce que dit la *Tribuna*, que le parti populaire « a été une malheureuse créature du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat ». Plaisanterie rafraîchie *(freddura)*, à peine digne de la température que nous subissons en ce moment. Le parti populaire a surgi spontanément, sans aucune intervention de la suprême autorité ecclésiastique, pour défendre les principes chrétiens contre le libéralisme qui avait sévi et qui sévissait encore en Italie.

La *Tribuna* et ceux qui ont attaqué le secrétaire d'Etat du Saint-Siège, à propos des notes de l'*Osservatore*, ne se sont pas trompés sur un point, l'attribution de ces notes au cardinal Gasparri; elles portent sa marque et sa griffe.

Dans le camp des adversaires, les uns, et c'étaient les plus sages, se contentaient de relever avec satisfaction que le cardinal reconnaissait quelques mérites à la nouvelle législation ecclésiastique italienne; ils insistaient sur les éloges relatifs qu'il lui décernait en glissant sur les réserves essentielles et primordiales qu'il maintenait. Les autres continuaient de l'attaquer. Parmi ceux-ci, M. Farinacci, une sorte de cheminot violent, devenu aujourd'hui le second personnage du fascisme, dans son organe, *Regime fascista*, dévoilait, en enfant terrible, le fin du fin de la politique religieuse du fascisme.

Plus d'un avait déjà remarqué, au cours de cette polémique, que le fascisme n'avait cessé de combler l'Eglise de faveurs qui avaient été, de sa part, purement gratuites. M. Farinacci appuyait avec bonheur sur ce point : « Ce serait le cas, écrivait-il, d'établir un bilan. Le cardinal Gasparri l'accepte-t-il ? » Dans ce bilan, il faudrait mettre, à l'actif, tout ce que l'Eglise a gagné à l'ascension du fascisme au pouvoir et tout ce que l'Etat a donné à l'Eglise. Dans le passif, il faudrait mettre, d'après M. Farinacci, plusieurs siècles d'histoire et, à côté de cela, « l'action contemporaine de ce parti populaire, qui a fait tout son possible pour mettre obstacle à la marche du fascisme et qui a les sympathies de Gasparri..... Tirez les comptes, le fascisme est toujours créditeur ». Citons encore la courte note que l'*Osservatore* a cru devoir consacrer à cette attaque :

L'attaque que le *Regime fascista* s'est permis de faire au sujet de notre note sur le projet de réforme de la législation ecclésiastique est de celles auxquelles on ne répond pas. Tout au plus pourrions-nous répéter le dicton français : « Tu te fâches, donc tu as tort ».

Dans un organe extrémiste comme le *Tevere*, les attaques allaient jusqu'à la caricature, puis à la menace de publication de documents que, le lendemain, jour annoncé pour cette publication, on disait avoir été déposés entre les mains du

Digitized by Google

président du Conseil. Elles précisaient leurs réclamations. Avec la condamnation du parti populaire, c'était maintenant l'éloignement du cardinal Gasparri. Et l'on pourrait dire à M. Farinacci que ce que l'Eglise avait gagné au fascisme, c'était de subir, en attendant mieux, une telle intimation de journaux fascistes demandant au Pape de renvoyer son secrétaire d'Etat. Cependant les dirigeants de l'*Action catholique* venaient apporter au cardinal l'hommage de leur fidélité et leur protestation indignée. Et le Pape répondait à ces attaques en lui envoyant, avec une médaille de prix, une lettre où il faisait allusion « aux difficultés et aux peines qui ne sont ni rares, ni légères » que le cardinal éprouvait dans ses fonctions. « Celles-ci, déclarait le Pape, vous désignent à tous comme Notre collaborateur quotidien et l'interprète autorisé de Notre pensée. Nous Nous empressons d'ajouter, et Nous avons plaisir à le faire, que vous avez toujours été et Notre collaborateur infatigable et Notre interprète fidèle. »

Quand le Pape eut ainsi affirmé au cardinal Gasparri sa confiance et sa solidarité, les attaques cessèrent; la polémique au sujet de la réforme était déjà tombée. Parmi les articles qu'elle a suscités, celui que le *Messaggero* a publié le 13 janvier tranche sur les autres par l'allure et le ton. C'est l'article d'un homme qui connaît le terrain sur lequel il s'avance avec une prudence avisée; il sait qu'il vaut mieux ne pas l'aborder quand ce n'est pas nécessaire. Ecrivant deux jours après l'apparition de la note dans l'*Osservatore Romano*, il ne cache pas que le *Messaggero* ne l'a pas reproduite d'abord de propos délibéré; il n'en aurait pas parlé, si d'autres n'en avaient parlé et, à son avis, on le voit, mal parlé. Avec une parfaite convenance de langage qui veut tenir compte des conditions et de la situation du Saint-Siège, il s'applique à montrer doucement qu'il n'y avait pas à s'étonner de la note de l'*Osservatore*, qu'il était inutile et même peu adroit de « réagir » contre elle. Il s'efforce d'y chercher ce qui peut satisfaire au lieu de ce qui pourrait irriter. L'enseignement qui se dégage de cette leçon de politique romaine, c'est que les polémiques de ce genre sont plutôt dangereuses et qu'il est imprudent de soulever sans raison les questions qui s'arrangent mieux dans le silence que dans la discussion.

***

Ce qu'il y avait d'intéressant dans l'article du *Messaggero* (qui est un organe fasciste de ton modéré), c'était de voir les vieilles méthodes traditionnelles de la politique italienne

Digitized by Google

essayer de pénétrer, de contenir, d'instruire la politique religieuse du fascisme dont l'allure est un peu différente. Le *Messaggero* rappelait le débat, qui s'était ouvert dans ses colonnes, engagé en 1921, après la reprise de nos relations avec le Vatican, sur la possibilité d'un accord direct entre l'Italie et le Saint-Siège. Il rappelait le discours prononcé alors par M. Mussolini, député nouveau venu à la Chambre, où un passage sur la question religieuse, influencé certainement par ce débat, avait fait sensation dans la bouche d'un homme qui avait professé jusque là et affiché longtemps l'anticléricalisme le plus violent.

J'affirme, — proclamait M. Mussolini à Montecitorio, le 21 juin 1921, — que la tradition latine et impériale de Rome est représentée aujourd'hui par le catholicisme. Si, comme le disait Mommsen, on ne reste pas à Rome sans une idée universelle, je pense et j'affirme que la seule idée universelle qui existe aujourd'hui à Rome est celle qui rayonne du Vatican..... Le développement du catholicisme dans le monde, le fait que 400 millions d'hommes, dans toutes les contrées de la terre, ont les yeux tournés vers Rome, voilà qui est de nature à nous intéresser et à nous enorgueillir, nous qui sommes Italiens.

C'était la première manifestation de la politique religieuse du fascisme; elle montrait déjà ses tendances et son esprit. La politique religieuse du fascisme aperçoit bien la valeur du caractère italien de la papauté et aussi celle que représente la force internationale du Saint-Siège aujourd'hui. Son dessein n'est rien de moins que de les insérer toutes deux dans sa conception fasciste de la grandeur de l'Italie. Il est évident qu'une telle conception ne peut être tout à fait celle du Saint-Siège et qu'elle doit éveiller au moins l'attention de l'étranger.

Il sera curieux de voir comment la réforme de la législation ecclésiastique italienne, quand elle sera réalisée, sera présentée par le *Duce*, au génie duquel quelques-uns de ses admirateurs du dehors ne manqueront peut-être pas de l'attribuer. Il sera curieux de voir comment elle sera enregistrée, quelle sera l'attitude du Saint-Siège après les réserves qu'il a faites, qu'on l'a, on peut le dire, obligé de faire. Dans quelle voie et avec quelle manière, l'ancienne ou la nouvelle, les rapports de l'Italie et du Saint-Siège vont-ils poursuivre leur évolution ?

Il faut comprendre combien la situation du Saint-Siège est difficile. Peut-il ne pas prendre acte de tous les avantages que le régime fasciste offre et accorde, gratuitement dit-il, à l'Eglise ? Peut-il ne pas se préoccuper de ce qui pourrait être demandé en retour ?... L'épisode, complètement terminé

Digitized by Google

aujourd'hui, de la polémique menée par une partie de la presse fasciste à propos d'une note officieuse parue dans l'organe du Saint-Siège n'est qu'un incident sur lequel nous avons insisté pour tâcher de montrer une telle situation.

Il devrait être rattaché à d'autres faits et incidents qui se sont produits au cours des derniers mois et qu'on semble s'être efforcé de laisser parvenir le moins possible à la connaissance de l'étranger. Il faudrait exposer en détail ce que représentent pour l'avenir des intérêts catholiques en Italie, qui se sont développés en grande partie autour des œuvres et des organisations sociales, la très grosse question des syndicats catholiques et la situation qui est faite à ceux-ci par la nouvelle loi fasciste sur l'organisation des syndicats, — l'une des plus caractéristiques du régime et l'une des plus graves de conséquences. Depuis plusieurs mois, l'*Osservatore Romano* a publié d'innombrables articles ou notes pour en signaler les dangers et défendre la liberté des syndicats; il a polémiqué longuement là-dessus avec l'organe des corporations fascistes et avec des journaux fascistes.

On n'a rien fait jusqu'ici pour calmer les inquiétudes des catholiques au sujet de la nouvelle législation; on a manifesté l'intention arrêtée de poursuivre l'œuvre sans s'occuper des protestations. Des députés catholiques de marque ralliés au fascisme, comme M. Cavazzoni, ancien ministre, qui a joué un rôle important dans le parti populaire, comme M. Tovini, ont essayé de soutenir qu'on avait eu quelque égard aux réclamations catholiques; l'*Osservatore Romano* leur a répondu sèchement en le démentant. Dans l'allocution consistoriale du 14 décembre, le Pape a fait entendre sur ce point une parole nette et significative; bien qu'elle fût mêlée à d'autres qui devaient sonner plus agréablement, comme les éloges pour l'ordre matériel maintenu autour de l'Année Sainte et pour les égards qu'on montre à la religion, la presse fasciste a presque étouffé la parole pontificale; l'*Idea Nazionale* n'a pas craint d'indiquer qu'on n'en tiendrait pas compte.

Dans cette campagne au sujet des syndicats, on avait dénoncé déjà l'intervention du cardinal Gasparri. Et l'on avait remarqué aussi les notes de l'*Osservatore* sur des faits de violence, des articles qui combattaient, au nom des principes chrétiens, la théorie fasciste de la violence. Parmi les autres faits qui seraient à signaler pour marquer l'attitude du Saint-Siège, il faudrait rappeler une circulaire de la secrétairerie d'Etat interdisant aux autorités ecclésiastiques,

Digitized by Google

si hautes soient-elles, de traiter directement avec les autorités civiles sans lui en référer.

Pendant assez longtemps, le Saint-Siège, placé entre le fascisme et le parti populaire, a pu se sentir assuré de deux côtés. Il ne pouvait que refuser au fascisme de détruire de ses mains le parti populaire auquel il était et se proclamait étranger; il n'aura garde de l'achever, dans la situation actuelle. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question du parti populaire et de la possibilité pour lui de subsister. Il y a une question plus générale et plus haute. Ce qu'il s'agit aujourd'hui de préserver, c'est le principe d'une organisation indépendante pour les forces catholiques en Italie. Les syndicats catholiques se sont rangés sous la direction de l'*Action catholique*; cela ne satisfait pas les exigences de la politique fasciste qui trouve leur existence inutile. Le fait qu'il y ait ou qu'on songe à créer des journaux catholiques, indépendants d'un parti politique, se rattachant à l'*Action catholique*, paraît de ceux qu'on ne peut supporter.

La situation des catholiques italiens qui refusent de se soumettre aux injonctions du fascisme et qui subissent ses violences est émouvante[1]. Quant à celle du Saint-Siège, on comprend qu'elle soit embarrassée. Il ne peut négliger la considération des intérêts de l'Eglise universelle; il doit, lui qui voit plus loin que le présent, songer à l'avenir. Et, s'il était un peu effrayé devant l'idée qu'il pourrait apparaître, en Italie ou aux yeux de l'étranger, sous la dépendance du fascisme ou livré à sa discrétion, cela serait trop naturel pour qu'il y eût à s'en étonner.

Pierre DE QUIRIELLE.

29 janvier 1926.

1. On pourrait apporter, comme exemple et témoignage significatif de leurs sentiments, un discours (cité dans le *Corriere*, de Turin, du 30 décembre) prononcé par Mgr Gaggia, évêque de Brescia, le jour de Noël. Le vénérable prélat, — un patriote dont un mandement pour la résistance a eu grand effet à une époque critique de la guerre, — parlait sous le coup de mesures violentes et arbitraires prises contre des organisations catholiques. Son discours impressionnant, où il laisse déborder l'amertume de son cœur, sans sortir du caractère d'une homélie religieuse de Noël, dénonce des vices de la société actuelle et un esprit antichrétien où il est impossible de ne pas reconnaître les traits essentiels du fascisme.

Digitized by Google

LE RÔLE

DES BANQUES DE DÉPÔTS

DANS L'ÉCONOMIE NATIONALE

Recevoir des dépôts d'argent et accorder sur ces dépôts des avances au négoce, c'est une pratique fort ancienne. Quand le change des monnaies et le trafic des métaux ne leur suffisaient pas, les *argentarii* de Rome acceptaient les dépôts des citoyens qui s'absentaient et, grâce à ces fonds de roulement, ils pratiquaient le prêt à intérêt. Déjà aussi le *receptum* ou promesse de payer une certaine somme à un jour donné circulait comme titre de crédit. On connaît d'autre part le développement extraordinaire que prirent au Moyen-Age toutes les opérations qui se pratiquaient sur les « bancs » des changeurs des républiques italiennes ou des villes hanséatiques : celles-ci durent en partie leur prospérité au concours actif que prêtèrent à leurs communautés commerçantes des institutions aussi anciennes que la Banque de Venise, fondée en 1157, la Banque de Gênes, celle d'Amsterdam ou celle de Hambourg.

La traite ou lettre de change elle-même est tellement antérieure à l'apparition du grand capitalisme moderne que nous voyons Sancho Pança s'en faire délivrer une en bonne et due forme par son maître Don Quichotte, le jour où, au plus profond des défilés de la Sierra Morena, il demande à être dédommagé de la perte de son âne :

« Madame ma gouvernante, écrit Don Quichotte, vous paierez comptant, par cette première de change, à mon écuyer Sancho Pança, valeur reçue de lui, trois ânons de cinq, que

Digitized by Google

j'ai laissés sous votre garde. Fait au milieu des montagnes de la Sierra Morena, ce 22 août de la présente année ».

Termes qui correspondent, à peu de chose près, à ceux de nos traites d'aujourd'hui et qui expriment les principaux éléments de temps et de lieu nécessaires à la validité de nos lettres de change.

Ni les prêts sur dépôts, ni la circulation des effets de commerce ne sont donc des phénomènes nouveaux engendrés par l'avènement des manufactures et la concentration du grand capitalisme moderne : on vient de voir qu'ils leur sont antérieurs de plusieurs siècles.

***

Il n'est, au point de vue de l'histoire du commerce de banque, qu'un seul grand phénomène qui soit vraiment moderne : c'est celui de la distinction très nette qui s'établit dans la seconde moitié du XIXe siècle entre les banques d'affaires et les banques de dépôts et qui aboutit au développement, en Angleterre, des Joint Stock Banks et, en France, des grands établissements de crédit spécialisés dans l'ouverture de comptes-courants à vue et dans l'escompte des effets de commerce ou des effets du Trésor à court terme.

Jusque-là, c'était en général la même banque qui recevait des dépôts de sa clientèle, qui les faisait directement fructifier dans telle ou telle entreprise, qui émettait des billets remboursables en or, qui trafiquait sur les monnaies et les métaux précieux, etc..

Dans de telles conditions, les dépôts remboursables à vue ne pouvaient qu'être assez rares et le simple remboursement de leurs billets en or donnait suffisamment de souci aux financiers qui avaient pareil droit d'émission. Témoin l'histoire de ce banquier de province qui, aux dires de Maberly Phillips, lorsqu'il avait besoin d'aller à Londres chercher de l'or pour compléter son encaisse, prenait grand soin de ne quitter sa petite ville qu'en carriole comme pour aller à ses champs et ne montait en chaise de poste qu'à plusieurs lieues de là, afin de ne pas éveiller les inquiétudes de ses clients. Témoin encore l'aventure de Jonathan Backhouse, banquier, auquel Lord Darlington voulut, dans les débuts du XIXe siècle, jouer un mauvais tour en contraignant tous ses fermiers à lui payer leur loyers en billets de la maison « Backhouse », afin de pouvoir les présenter tous d'un seul coup à la banque dans l'espoir que celle-ci n'aurait pas assez d'or en caisse et devrait

Digitized by Google

fermer ses guichets. Backhouse avait été prévenu, par une indiscrétion, des intentions de son vieil ennemi : il était parti en toute hâte de Darlington pour Londres chercher l'or nécessaire et, comme, au retour, une roue de sa chaise de poste s'était détachée, il avait, plutôt que d'attendre, empilé tout son or à l'arrière de la voiture et était rentré à Darlington sur trois roues, mais l'honneur sauf et prêt à faire face à ses engagements.

L'histoire des petites banques anglaises du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle fourmille d'anecdotes de ce genre qui révèlent à quel point les banquiers honnêtes étaient obsédés par la nécessité où ils se trouvaient de disposer d'une encaisse suffisante pour faire face aux remboursements de leurs billets ou de leurs dépôts.

Au fur et à mesure que les manufactures allaient se développer, les anxiétés du petit banquier de province ne pouvaient que s'accroître, car il se trouvait obligé de faire fructifier dans des entreprises qui ne deviendraient productives qu'à des échéances assez lointaines des fonds qu'on ne lui prêtait qu'à des termes plus rapprochés. Manifestement, si les établissements à succursales multiples ne s'étaient pas créés, il serait venu un moment où les petites banques n'auraient pas pu, en plus de leurs opérations habituelles, assurer les besoins courants du crédit commercial et industriel et ouvrir à leur clientèle les comptes de dépôts remboursables à vue qui exigent d'importantes disponibilités immédiates.

C'est ainsi qu'au cours du XIX^e siècle se dégagea peu à peu des anciennes formules de banque celle du grand établissement de crédit, qui assure le jeu des fonds de roulement de l'économie nationale.

Deux conditions préalables étaient nécessaires pour permettre le développement de cette formule. Il fallait d'abord que la pratique du crédit fût entrée profondément dans les mœurs, c'est-à-dire que le public eût assez confiance dans les banques pour leur apporter, en retour d'un intérêt minime, toutes ses disponibilités afin que l'argent liquide pût être toujours en travail. Il fallait ensuite que la communauté commerçante développât entre ses membres ses habitudes de paiement à crédit.

Ces deux conditions se complètent et se commandent l'une l'autre. Pour qu'une banque de dépôts puisse fonctionner en toute sécurité, il faut qu'elle trouve des placements à court terme absolument sûrs en contre-partie de ses dépôts

Digitized by Google

à vue ou à court terme. Elle ne peut pratiquement le faire qu'en utilisant les fonds de ces dépôts pour l'escompte des effets de commerce qui représentent des marchandises échangeables contre de l'or. Ainsi elle assure en même temps le roulement des entrées et des sorties de fonds de toutes les entreprises disséminées sur les parties les plus éloignées du territoire national et la distribution des disponibilités selon les besoins de crédits des diverses places de ce territoire.

En outre, à la faveur du développement et de l'action des banques, la pratique du crédit se répand et la communauté commerçante développe ses habitudes de paiements par chèques ou par virements, la compensation des achats et des ventes par simple jeu d'écritures entre la banque de l'acheteur et celle du vendeur créant réellement, et conformément aux besoins de l'économie nationale, de nouveaux moyens financiers.

De cette façon se répand une circulation annexe qui allège d'autant la circulation fiduciaire, corrige l'inertie productrice des capitaux avant leur immobilisation et les rend utiles en même temps qu'elle les sert.

***

On peut ainsi saisir toute l'importance du rôle que jouent les Joint Stock Banks ou les Banques de dépôts dans la distribution des fonds de roulement et la régularisation des moyens de crédit mis à la disposition de l'économie nationale.

Et c'est la conscience qu'elles ont de l'importance de ce rôle et de la lourdeur de leurs responsabilités qui les oblige à gérer leurs affaires selon les règles de la prudence la plus stricte et à s'interdire par principe certaines opérations auxquelles peuvent se livrer les banques d'affaires.

Les banques d'affaires peuvent, en effet, investir leurs capitaux dans des immobilisations dont elles se dégagent par des placements dans le public des titres qu'elles ont pris ferme. L'obligation de conserver toujours liquides leurs dépôts interdit aux établissements de crédit des opérations de ce genre. Cela ne veut pas dire qu'ils n'interviennent pas pour assister l'industrie dans son développement, et l'on peut même affirmer que, par rapport au capital-actions constitué par les banques d'affaires, le capital-obligations que les établissements de crédit ont mis à la disposition de l'industrie est incommensurable. L'expansion coloniale et la vitalité

Digitized by Google

industrielle du pays ont reçu ainsi une assistance de tous les instants, grâce à la capacité de placement des guichets.

Mais les guichets des établissements ne recourent qu'aux économies réelles du public, avec son consentement. Les banques ne sauraient rien prélever pour des placements à long terme sur des dépôts qu'elles sont appelées à rembourser d'un jour à l'autre. Elles ne peuvent que les employer à court terme.

Toutes les opérations de crédit pratiquées par elles en faveur des entreprises commerciales peuvent donc se ramener facilement à deux types principaux : les crédits consentis aux entreprises en vue de leurs achats et ceux qui leur sont accordés afin de faciliter les rentrées de numéraire provenant des ventes.

Dans le premier cas, la banque fait, par exemple, l'avance des fonds réclamés par un vendeur étranger au moment de l'embarquement de sa marchandise (crédit documentaire), ou elle accepte une traite pour garantir la solvabilité de l'importateur français (crédit sur acceptation), ou encore elle consent à ce dernier des avances sur des marchandises emmagasinées, sur celles qui sont en cours de route, sur celles qui sont retenues à la douane, etc..

Dans le second cas, la banque facilite les ventes en faisant encaisser les effets de commerce (ce qui est très aisé, grâce à son réseau de succursales extrêmement étendu), et surtout en acceptant les traites au bénéfice des vendeurs qui sont pressés de rentrer en possession de leurs fonds et qui ne peuvent attendre l'échéance fixée pour le paiement. Tout vendeur qui a besoin de numéraire peut ainsi, sous déduction d'un intérêt à peu près égal à celui du taux d'escompte de la Banque de France, disposer instantanément du produit de sa vente à terme. Les établissements, de leur côté, sont assurés de pouvoir toujours trouver à la Banque de France le réescompte de leurs effets. Ils sont donc en liquidité constante, et c'est là la clé de voûte de toute notre architecture financière, car l'obligation pour la Banque de France de trouver des billets, en échange d'un effet de commerce représentant une valeur réelle, est la garantie que les établissements de crédit pourront toujours, à quelque moment que ce soit, retrouver et rendre aux déposants les espèces qui leur ont été confiées et qu'elles ont prêtées à court terme au commerce aux lieu et place de la banque émettrice de papier-monnaie.

Assurés d'une telle sécurité, les établissements de crédit peuvent user des capitaux disponibles comme d'un volant qui

Digitized by Google

harmonise le jeu des échanges et grâce auquel ils opèrent les virements, compensent les changes, font les découverts de campagne, assurent le crédit par le « ducroire »[1], régularisent les « à coups » de la Trésorerie d'Etat, etc..

***

A notre sens, d'ailleurs, le véritable problème de l'économie moderne ne consiste pas tant dans la création de nouveaux moyens de production que dans l'écoulement continu et régulier des produits fabriqués. La plupart des entreprises industrielles sont, à l'heure actuelle, incapables de le faire par leurs propres moyens parce quelles ne peuvent ni immobiliser des capitaux ni thésauriser des espèces pour conserver dans leurs caisses de quoi couvrir leurs frais généraux, entre le moment où les commandes leur sont passées et celui où les livraisons correspondantes leur sont payées.

En fait nous avons vu qu'elles chargent de ce soin les grandes banques de dépôts, qui servent ainsi de réservoirs généraux pour toutes les disponibilités et tous les moyens de crédit éparpillés sur le territoire national. Grâce aux innombrables bureaux qu'ils possèdent jusque dans les moindres chefs-lieux de canton, les établissements de crédit recueillent ainsi dans toute la France des dépôts qui représentent l'excédent des disponibilités sur les besoins des entreprises ou des particuliers, et ils utilisent cet excédent pour le répartir, sous les diverses formes de crédit à court terme que nous avons signalées, entre les industries et les maisons de commerce qui en ont momentanément besoin. Ils arrivent ainsi, avec une encaisse monétaire relativement faible, à multiplier l'efficacité de la monnaie et à assurer la mobilisation et la répartition du crédit entre les différents facteurs de la richesse nationale.

Encore n'avons-nous voulu ici, de parti pris, — et pour ne pas allonger démesurément notre exposé, — ne tenir compte que de l'aide directe que les banques de dépôts apportent à notre économie nationale. Nous avons donc délibérément laissé de côté les secours plus ou moins indirects qu'elles lui apportent en mettant leurs guichets soit à la disposition des grandes entreprises en quête de capitaux, soit à la disposition de l'Etat pour assurer le placement de ses emprunts ou la souscription de ses valeurs à court terme.

1. Garantie, donnée par une banque, de la bonne fin d'une opération de crédit.

Digitized by Google

Tout le monde connaît, en effet, l'étonnante faculté de formation des capitaux nouveaux, dont jouissait avant la guerre l'épargne français. En 1913, l'Association des porteurs français de valeurs mobilières évaluait à 2 ou 3 milliards par an le chiffre global des placements nouveaux, une fois déduits les remboursements de toutes sortes. Et l'effort de cette capitalisation était d'autant plus remarquable qu'il ne pesait pas sur la constitution des dépôts en banque, puisque ceux-ci passaient, pour les quatre grands établissements de crédit français, de 1 139 millions en 1900 à 2 142 millions en 1913. Dans l'ensemble, par conséquent, le marché financier français faisait preuve d'une extraordinaire vitalité, et la formation incessante de capitaux nouveaux, grâce à l'apport de l'épargne, n'y entravait jamais le jeu du fonds de roulement nécessaire à la marche de l'économie nationale. Aussi de nombreux observateurs étrangers ont-ils été des premiers à louer, bien avant la guerre, les qualités de notre organisation bancaire, depuis la souplesse du mécanisme de la Banque de France jusqu'à l'excellent rendement des succursales les plus modestes de nos grands établissements de crédit.

Mais l'on a peut-être, depuis la guerre, attiré moins souvent l'attention du public sur le rôle de premier ordre que les banques de dépôts jouent dans l'économie publique en prêtant à la Trésorerie de l'Etat le secours de ses guichets et de leurs souscriptions.

Car, si l'Etat montre depuis la guerre une tendance à devenir de plus en plus le banquier de la nation, il est indéniable que les banques de dépôts sont actuellement pour lui les intermédiaires qui lui permettent d'accomplir sa tâche.

En effet, en dehors des innombrables souscriptions aux Bons de la Défense, Bons du Trésor, titres d'emprunt, etc., que le public apporte par l'intermédiaire des guichets des banques, celles-ci trouvent un emploi complémentaire de leurs disponibilités dans la souscription aux effets à court terme du Trésor, qu'elles peuvent toujours, en cas de besoin, faire escompter par la Banque de France.

Mais, cela dit, plus on réfléchit aux résultats qu'ont obtenus avant la guerre, en dehors de toute intervention de l'Etat, les créateurs de notre organisation bancaire, plus on constate la fécondité d'une formule qui met à la portée de tous les producteurs les moyens de crédit fournis par les disponibilités de tous les épargnants.

En centralisant, grâce à leurs innombrables comptes de

Digitized by Google

dépôts, l'excédent des disponibilités dont peut jouir l'économie nationale et en utilisant cet excédent multiplié par leur propre crédit au mieux des intérêts temporaires du commerce et de l'industrie, les grands établissements ont réalisé, dans leur propre sphère d'action, une véritable révolution démocratique.

Avant 1848, l'usage du crédit paraissait réservé à quelques privilégiés du commerce et de l'industrie dont la solvabilité était notoire et dont la situation était personnellement connue de tel ou tel banquier privé.

Les fondateurs de nos grandes banques de dépôts ont imaginé un système des plus heureux, mais fort audacieux cependant pour l'époque, grâce auquel les disponibilités de tous sont mises au service de tous et où les dépôts des moindres épargnants sont utilisés pour aider tous les commerçants ou industriels, grands ou petits, de toutes les régions de la France. *Ils ont en réalité démocratisé le crédit.*

La centralisation des fonds de roulement que les banques ont opérée leur a permis de pratiquer l'escompte à des taux inconnus auparavant. La grande baisse du loyer de l'argent à court terme, qui a été un des facteurs essentiels de la vie économique à la fin du XIX^e^ siècle, n'a pu être obtenue que par le développement de la formule de la banque de dépôts à succursales multiples, — le transfert des crédits d'un point à un autre du territoire suffisant en temps normal à celle-ci pour qu'elle puisse faire face à tous les besoins et le recours au réescompte de la Banque de France étant réservé pour les heures de crise.

Vouloir demander davantage aux banques de dépôts, c'est vouloir aussi en fausser le mécanisme.

Nous avons longuement indiqué dans quelles limites elles pouvaient apporter leur concours au commerce, à l'industrie et même, en cas d'absolue nécessité, à la Trésorerie de l'Etat. Ce faisant, elles sont les meilleurs agents du développement de l'épargne et de l'accroissement de la production. Mais ce serait vouloir renverser tout l'échafaudage du crédit que de prétendre les mêler plus directement encore aux aléas de la production ou les lier plus étroitement à la politique de l'Etat.

Paul LECLERCQ.

Digitized by Google

C'EST VOTRE HISTOIRE[1]

La messe est finie, les quelques fidèles qui suivent en semaine cette matinale dévotion ont déjà quitté l'église. Les sabots claquent au dehors, la porte se referme avec un gros bruit de loquet qui résonne dans le silence. Tante Marie est à genoux, mains jointes, les yeux clos, absorbée par l'oraison.

Monique a fermé son livre, fait le signe de la croix, remis ses gants; elle regarde discrètement Mlle Kerglaz qui ne bouge pas. Au-dessus d'elle, une Pieta en bois s'appuie à la muraille. Il y a deux ou trois siècles, en hiver, sans doute, quand les coups de noroît succèdent sans intervalle aux coups de suroît, quand les bateaux abrités dans le port chassent sur leurs ancres ou cassent leurs amarres, un pêcheur camarétois a taillé dans un chêne cette mère douloureuse soutenant le corps de son Fils. Les yeux de Monique vont de la face vénérable au visage de Mlle Kerglaz : elles se ressemblent, pense la jeune fille, ce sont les mêmes traits frustes dont aucune ligne ne rappelle les termes conventionnels de la beauté, mais une patine surnaturelle règne sur ces deux masques... Les yeux de Mlle Kerglaz, noirs entre des cils un peu abîmés, sont des puits où s'attardent les âmes qui ont soif... Chère tante Marie !...

Mlle Kerglaz relève la tête, pense tout à coup que Monique n'a pas déjeuné, se signe, fait sa génuflexion et, d'un pas court qu'elle sait rendre rapide, se dirige vers la porte.

Sur le parvis, elle ne peut réprimer un geste :

— Calixte !

Le jeune homme témoigne d'un vif étonnement, s'approche, salue. Monique s'exclame :

— Que vous êtes matinal !

— Pas autant que vous, Mesdemoiselles.

— Moi, répond Monique, sans la messe, je serais paresseuse !

1. Voir *le Correspondant* du 25 janvier 1926.

Digitized by Google

Mlle Kerglaz observe son neveu :

— Où vas-tu ? il est à peine sept heures et demie; et ton régime, mon pauvre Calixte, voilà comment tu le suis ?

Le jeune homme rougit vaguement, s'embarrasse :

— Les matinées sont si agréables, si fraîches.

— C'est vrai ! approuve Monique. Quand j'ai fait le petit effort de sortir du lit, je suis récompensée dès que je pose le pied sur la lande.

Tout en parlant, tante Marie et Monique prennent la route de Lagat-jar; le jeune homme les suit, il goûte entre ces deux femmes un charme dont il ne s'explique pas la douceur.

La chaumière, là-haut, s'enveloppe d'une atmosphère dont l'âme sort reposée, la jeune grâce de Monique y règne et Mlle Kerglaz mêle à sa lucide compréhension des êtres une optimiste charité dont l'accueil est réconfortant. Calixte, cependant, n'ose pas conduire ses amies jusqu'à Pen-Hat, il redescend, il rêvasse, sa matinée est embaumée par l'effleurement d'une robe blanche.

La lumière caresse les toits lépreux qui luisent comme des perles grises; le clocher pointant au-dessus a saisi toutes les roses du matin; Calixte ralentit sa marche. Monique et tante Marie sortaient de l'église, une goutte d'eau bénite aux doigts de leur gant; l'église... Calixte songe. Sur le parvis, les petits Lambazen jouent au palet; ils entourent le jeune homme et, loquaces :

— Monsieur, monsieur, vous nous donnerez encore des sous, aussi, donc ? Louise est montée à Pen-Hat, elle est chez les demoiselles qui causaient avec vous tout à l'heure. Louise va aider le mardi et le jeudi; Mlle Monique lui montre à coudre...

A Pen-Hat, tante Marie et Monique, de bon appétit, absorbent leur premier déjeuner; Louise Lambazen se montre :

— Veux-tu prendre une beurrée ?

— Oui, donc.

Tante Marie coupe le pain et se met en devoir d'étendre le beurre, Louise en profite pour bavarder :

— Mes frères, commence-t-elle, ont vu jouer aux cartes, hier, les messieurs et les dames qui sont avec le jeune homme.

— Cela n'offre aucun intérêt, interrompit tante Marie; Louise, va prendre ton ouvrage, Mlle Monique te montrera comment tu dois t'y prendre.

Louise Lambazen obéit à regret, elle se dirige vers la cuisine, laissant la porte entr'ouverte, et déverse sa confidence

Digitized by Google

rentrée dans l'oreille de Fine, la femme de ménage :

— Il paraît que les dames ont tant de bagues, ça fait comme un bracelet sur leurs mains, et puis poudrées et coiffées !...

— Il ne manque pas de Parisiennes fardées par ici, l'été, réplique Fine sans enthousiasme, et ça n'en vaut pas mieux pour les filles de Camaret qui veulent faire comme elles; tout ça c'est pas des femmes bien.

— Pas des femmes bien ? *Doué!* s'exclame Louise scandalisée, dis au contraire des dames du grand monde et si riches ! Hier au soir, les dames étaient à jouer aux cartes avec les messieurs et, tu sais, y avait de l'or comme nous on mettrait des sous... C'est comme je te dis, Fine, mes frères ont vu, ils étaient sur le quai, derrière la croisée, et on jouait, on jouait, toute la nuit, je pense bien !

Monique se sent gênée, elle aurait voulu ne pas entendre, devant Mlle Kerglaz, les sots bavardages de Louise. Tante Marie est violemment choquée par l'étalage d'un luxe de mauvais ton, froissée par les commérages qui en résultent. Malgré sa jeunesse, Monique est plus blasée. Elle passe ses hivers sur la Riviera auprès de sa tante, Mme de Saint-Rummel; dans les thés, les casinos, même dans le salon de la villa Béatrice, elle a coudoyé le mouvement hétéroclite de ce pays où tant d'argent glisse de mains désœuvrées. Sans la providentielle rencontre de tante Marie, cette fille de quinze ans, si intelligente, si développée, porterait déjà l'amertume d'un tourment sans issue : connaître assez le monde pour le mépriser et n'avoir pas la force d'en éviter les troubles séductions.

Mlle Kerglaz apporte des livres, les dispose sur la table qui occupe le centre de la pièce et commence à travailler. Elle prépare une conférence : *De l'influence du Cycle Breton à travers la littérature contemporaine.* En face d'elle, Mlle Gervais initie Louise aux délicatesses d'un surjet.

Tandis que Monique, dont les doigts seuls sont appliqués, laisse errer son esprit, Mlle Kerglaz essaie de se rassembler; vraiment, cela est difficile; aux lieu et place d'Arthur, de Merlin, d'Elaine, les Antréville obsèdent sa mémoire.

La mère de Christine était la cousine germaine de Mlle Kerglaz. Entre Marie et Geneviève une amitié raisonnée avait succédé aux jeux de l'enfance. Dans le ménage Hautefleur Marie était fraternellement accueillie, on la traitait en cadette, on s'ingéniait à la gâter. La nature sensible et généreuse de Mlle Kerglaz prenait note : plus tard, pensait-elle, s'ils ont besoin de moi !...

Digitized by Google

Marie Kerglaz, la plume en l'air, s'interroge. Elle déteste les paroles maladroites, l'indiscrétion du zèle intempestif; et que dire ? Mmes des Hottières et Lagrange dépassent-elles ce qu'une morale mondaine accepte couramment ? M. des Hottières, homme d'allures compassées, ne hasarde aucune observation; Sallanches, — que son allure de bel homme satisfait rend tout à fait antipathique, — se conduit comme tant d'autres le feraient à sa place; Cubzac...

Un mouvement agite les lèvres de tante Marie, comme si elle les mordillait : oui, Cubzac... : pas antipathique ce garçon, mais il le faudrait écarter de Christine. Une sourde irritation vient à Mlle Kerglaz à la pensée qu'Antréville, le mari, celui que cela regarde... et quelle légèreté de la part de Christine ! Quel contre-sens également, car Mme Antréville aime ses enfants, se montre pour Calixte une mère passionnée. Comment peut-elle allier sa sollicitude maternelle et la cour niaise de ce garçon falot ? Des enfants ! Mlle Kerglaz soupire : si j'en avais eu !... puis, son humilité l'arrêtant : eussé-je fait mieux que tant d'autres ? ne jugeons pas !... J'essaierai d'être utile à Christine, à Calixte, au sincère, enthousisaste et charmant Calixte !

Monique a pris l'ouvrage des mains de son indolente apprentie, elle fronce les sourcils avec application; un peu impatientée, elle lance sur un meuble le chapeau que, dans sa hâte, elle avait conservé sur la tête.

Tante Marie s'aperçoit que, séparés denx eutresses, les cheveux de la jeune fille dessinent des cabochons sur les oreilles.

— Comment êtes-vous coiffée, Monique ?

— J'avais trop chaud, tante Marie, ma natte pesait sur mon cou...; la mode est jolie; trouvez-vous qu'elle me soit seyante ?

— Oui, assez; cependant, si votre nuque y gagne un peu de fraîcheur, que diront vos oreilles sous ce petit matelas ?

Monique secoue la tête :

— Non, cela ne me gêne pas.

La glace lui propose son image nouvelle : le dessin noir de la chevelure serre d'un casque ajusté le front et les tempes, les sourcils paraissent plus fournis, les yeux plus longs.

Mlle Kerglaz constate :

— Cela vous vieillit, Monique.

— Oui, je crois.

Un accent joyeux timbre la voix de Mlle Gervais.

Mlle Kerglaz en conclut : Monique veut paraître une femme; pour plaire à qui ?

Digitized by Google

Comme une réplique, le profil aquilin, le regard gris de Calixte traversent le champ de sa mémoire, elle se rappelle le léger embarras du jeune homme, inopinément levé à l'heure où tout dort encore dans l'annexe de l'Hôtel de la Mer. Calixte a marqué de leur rencontre un étonnement trop grand pour que l'expression en soit restée naturelle.

Mlle Kerglaz soupire; Monique, un peu de rose sur ses joues mates, a repris l'aiguille de Louise. Tante Marie, distraitement, ouvre l'un des livres qui la sollicitent...

***

Mme des Hottières a demandé, négligemment, à Christine :

— Qui est l'élève de Mlle Kerglaz ? Vous me l'avez nommée hier quand elle a salué, Mlle Gervais, je crois ?

— Monique Gervais.

— La fille du baron ?

— Oui.

— Je sais, j'ai rencontré le baron Gervais à Chantilly.

— Il a une écurie de courses.

— Près d'Evreux, au château de la Valverte; mon mari a eu l'occasion de visiter la propriété. Sallanches doit connaître le baron Gervais, ils sont voisins de campagne au Cap-Martin et se rencontrent à Paris dans les lieux où l'on s'amuse.

— Vraiment ?

— Le baron est veuf et vous constatez qu'il ne s'encombre pas de sa grande fille.

— Elle est charmante, fait Christine, si naturelle !

— Cette jeune fille doit posséder une dot considérable.

— Je n'en sais rien.

Léa observe, sur sa main gauche, le reflet de ses bagues et, d'un air naïf :

— Calixte ne la quitte pas.

Etonnée, Christine répond :

— A leur âge, cela ne comporte aucune signification.

La belle personne, indolemment, murmure :

— Vous croyez ? J'avais pensé tout autre chose. Une mère clairvoyante comme vous suppute sans qu'il y paraisse l'avenir de ses enfants.

Mme Antréville éclate de rire :

— Je vous le répète, Calixte a seize ans !

Mme des Hottières se rend avec une condescendance apitoyée :

— C'est vrai, Calixte est un enfant et puis, si fragile, il vous faudra renoncer à le marier jeune.

Digitized by Google

Christine se redresse :

— Fragile, oui, nous avons beaucoup lutté pour sa santé, mais il se fortifie, il a déjà repris du poids, il...

Léa des Hottières saisit la main de Christine :

— Chère petite, ne vous affigez pas, je trouve Calixte tout modifié depuis que nous sommes à Camaret; ce séjour comporte pour lui des bienfaits inattendus...

Mme Lagrange survient :

— Où va-t-on cet après-midi ? J'ai besoin de rubans; je ne trouve rien dans les boutiques chères à Christine, mais je connais une modiste à Quimper...

— A Quimper ! T'imagines-tu que Quimper est à trois lieues ? il faudrait partir entre le café et les cigarettes; j'ai besoin de l'auto à cinq heures pour aller chercher Dani qui arrive par Le Fret.

— C'est vrai, dit Christine, Dani sera ici ce soir, nous fêterons le succès du joli Saint-Cyrien...

Sido interrompt :

— Pas encore, il n'est qu'admissible.

Mais Léa réplique :

— A moins de passe-droit, je suis sûre de mon fils; ses études ont été si brillantes ! il pouvait choisir entre Navale, Saint-Cyr et Polytechnique, ses professeurs me l'ont affirmé.

Ni figue, ni raisin, Sido s'écrie :

— *Amen* ! c'est un merle blanc ! Il est bien gentil quand même.

Christine pense à Calixte si fin, si compréhensif dont chaque année scolaire fut coupée par une maladie; la jalousie ne l'effleure pas, mais la vanité étalée de Mme des Hottières blesse quelque chose au fond de son cœur.

Il est onze heures et demie, ces dames flânent sur le quai; de légers nuages courent, une brise assez vive rafraîchit l'air, la marée haute clapote, les gamins sautent d'un bond dans les youyous accostés et s'en vont godillant jusqu'aux radeaux.

Ces messieurs ont fait une heure de *footing*, on les aperçoit s'avançant. Lourde, un peu essoufflée, Mlle Le Hur accourt vers le groupe :

— Monsieur des Hottières, dit-elle, on vous appelle au téléphone, faut aller bien vite à la poste !

Au bout d'un quart d'heure, des Hottières reparaît, son visage froid semble fermé plus qu'à l'ordinaire. Sa femme s'en aperçoit :

— Qui vous a téléphoné ?

— C'est Gouron, le fondé de pouvoirs.

Digitized by Google

— Entendiez-vous nettement ?

— Pas trop... A propos, Antréville, j'ai un mot à vous dire.

Les deux hommes s'éloignent. Mais Mme Lagrange, impétueusement, interpelle des Hottières dès qu'il revient avec son associé :

— Léon, pouvez-vous nous faire conduire à Quimper? J'ai des achats urgents.

— A Quimper, quand cela ?

— Dans l'après-midi, nous irions ensuite au Fret pour chercher votre fils.

M. des Hottières retire son monocle, l'essuie lentement avec une languette de peau de daim :

— Impossible, fait-il, le courrier arrive à quatre heures, je désire être ici avec ma voiture prête à partir.

Antréville complète :

— Il se peut qu'une affaire nous rappelle à Paris.

— C'est vexant !

— Attendez jusqu'à cinq heures, vous pourrez nous accompagner : Antréville et moi filerons sur Quimper, nous y rejoindrons l'express du soir.

Léa intervient :

— Et Dani ? sera-t-il obligé de venir du Fret dans une guimbarde ?

— Il y a ma voiture, dit Antréville.

— Certainement, ajoute Christine, Saturnin vous conduira.

Personne n'interroge les banquiers sur les motifs de leur brusque décision. Après le déjeuner, cependant, Mme Antréville fait un signe à son mari :

— Je monte chez moi...

Charles la rejoint, et, la porte fermée :

— Qu'y a-t-il ? Tu parais préoccupé, et, quand des Hottières frotte son monocle avec persistance c'est signe de tempête.

Antréville s'assure que personne ne stationne au-dessous, dans le jardin, et parlant à mi-voix :

— Des bruits de guerre circulent entre la Russie et l'Autriche.

— Je sais, mais quel rapport ?

— Nous nous sommes fortement engagés dans les pétroles de l'Oural. Et alors, si la guerre éclate, de grosses difficultés nous attendent.

— Crois-tu cette guerre probable ?

Antréville hausse les épaules :

— Les affaires s'embrouillent singulièrement; Gouron n'a pas pu s'expliquer au téléphone, mais il a écrit, nous

Digitized by Google

recevrons sa lettre tout à l'heure, nous sommes décidés à partir. Mon congé tirait à sa fin, je devais rentrer le 1er, laissant quinze jours à des Hottières; nous absenter ensemble est une fantaisie qui ne saurait excéder une semaine; Gouron n'aime pas à porter seul la responsabilité. Je te laisse la voiture avec Saturnin; il y a Calixte, Cubzac, Sallanches; pour trois femmes, c'est une garde du corps.

Christine insiste.

— En considérant le pire, que pourrait-il advenir ?

— L'arrêt de l'exploitation.

— Et puis ?

— La stagnation des capitaux engagés, ce qui équivaut à leur perte.

— Si les Russes font la guerre, ils auront besoin de pétrole, il leur en faudra même davantage.

— C'est possible.

Antréville ne paraît pas convaincu, Christine se trouble :

— Quel souci !

— N'exagérons rien ! je te confie une préoccupation, ne la transforme pas en cataclysme, il ne faut jamais être l'oiseau de mauvais augure. Demain matin, à Paris...

— Téléphone-moi !

— Que te dirais-je ?

— Un mot pour me rassurer.

— Si j'ai le temps, je téléphonerai, à présent n'en parlons plus.

***

L'arrivée de Daniel des Hottières procure à Calixte un médiocre plaisir. Il n'éprouve aucune antipathie pour ce camarade d'enfance, aucune jalousie de son succès, mais il prévoit une entrave à sa liberté.

Mme des Hottières s'est rendue au Fret dans la voiture des Antréville, la voici, plus blonde que jamais, ramenant le futur Saint-Cyrien dont elle paraît la sœur aînée.

Daniel lui ressemble, il a le profil bourbonien, les yeux un peu gros et cette manière rengorgée qui cambre le buste de la belle Léa; une légère moustache brune, des cheveux lustrés et, quoique sa vue soit excellente, un monocle, héritage du tic paternel : au résumé, joli garçon.

Les compliments épuisés, Calixte interroge :

— Quelles vacances vas-tu prendre ?

— Très courtes, répond Daniel, j'ai mon oral à travailler.

— Je te montrerai le pays.

Digitized by Google

Mme des Hottières surprend-elle une légère fêlure dans l'empressement poli du jeune Antréville ? Elle intervient :

— Quarante-huit heures ! Quarante-huit heures seulement ! Dani ne voudra pas te déranger, te priver de tes amies...

— Oh ! Madame !

D'un geste, Mme des Hottières interrompt la protestation du jeune homme :

— Tout est conciliable, j'ai l'intention d'aller saluer Mlle Kerglaz, — je l'ai rencontrée autrefois chez vous, Christine, — elle doit me juger fort incorrecte...

— Non ! ma tante n'est pas formaliste ; en villégiature, chacune prend sa liberté.

La belle Léa sourit avec grâce.

— Mlle Kerglaz est indulgente, néanmoins... tu voudras bien nous annoncer, Calixte.

Les jeunes gens et Cubzac se promènent sur le quai. Le même souci charge Christine et Mme des Hottières qui rentrent ensemble, mais leur intimité est trop superficielle pour que l'une des deux hasarde une allusion ; chacune peut-être a promis le silence...

Le lendemain, après la classique excursion à la Salle-Verte, le groupe se sépare, Mme Lagrange, Sallanches et Cubzac redescendent vers le bourg, tandis que Léa, Christine et les deux jeunes gens prennent sur la falaise le sentier des douaniers.

Le matin, pendant quelques minutes, Calixte a rejoint ses amies, juste le temps de leur annoncer la visite des Legrand des Hottières ; son plaisir de l'après-midi est à demi-gâché par la présence des fâcheux.

Construite avec une pierre semblable à celle des menhirs ses voisins, jaillie à même la roche qu'elle continue, la chaumière occupe une place unique sur le point culminant de la lande. Si petite, si basse sous une toiture trapue, elle commande l'horizon dans sa totalité, elle est la rose des vents ancrée au milieu. Jadis peints en vert, ses volets mordus par le sel et la lumière ont pris une couleur fanée, celle du pic, à l'automne, quand les plumes de son ventre sont pareilles à l'herbe des vergers toute mêlée de feuillages d'or.

Daniel des Hottières s'intéresse aux forts de la côte :

— Le Toulinguet est-il armé ? et Kerbonn ? Y a-t-il des canons au cap de la Chèvre ?

Mme des Hottières, dont la lande attaque avec obstination les chevilles délicates, réprime un froncement de sourcil et, d'un accent qui s'extasie :

Digitized by Google

— Délicieux ! Que penses-tu, Dani, de cet ermitage ? C'est idyllique, n'est-ce pas ?

Considérant Mlle Kerglaz comme « une littéraire », Mme des Hottières s'entraîne à des compliments adéquats.

Un léger coup frappé à la porte; la voix de tante Marie répond :

— Entrez !

Et Calixte introduit les visiteurs.

Les présentations faites, Mme des Hottières s'assied sur sur un fauteuil de paille.

Le plancher, que Fine lave chaque samedi, est recouvert par un tapis de corde, l'échelle qui conduit au grenier descend au milieu de la pièce; un grand buffet aux ferrures polies, une travailleuse, une commode rustique sont, avec la grande table carrée, le seul mobilier de la salle.

Léa, d'un regard souriant, inventorie ce qui l'entoure :

— Il doit faire bon vivre ici, dit-elle, dans cette simplification qui est une vérité.

Mlle Kerglaz se met à rire.

— Je ne sais si la rusticité de Pen-Hat a l'éloquence d'une vérité, mais pour la simplification nous en réalisons le maximum, je crois.

Mme des Hottières s'adresse à Monique :

— Vous devez jouir infiniment de vos vacances en Bretagne, Mademoiselle ?

— Oui, Madame.

Mme des Hottières se met en frais pour la jeune fille.

— J'ai rencontré Monsieur votre père à Chantilly, il y a trois ans, il y présentait une jument superbe...

Et, se tournant vers son fils :

— Tu te rappelles, Dani, ton admiration pour cette jolie bête' tu avais parié sur elle avec un enthousiasme qui nous amusait.

Dani, qui ne se rappelle rien du tout, bredouille avec politesse :

— Parfaitement, parfaitement...

Et Mme des Hottières glisse :

— Dani a hérité de moi cette passion, il adore les chevaux!

— Vous montez probablement, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle, quand je sortirai de Saint-Cyr, je choisirai la cavalerie.

— Un de mes cousins qui est à Saumur fait des acrobaties de cow-boy !

— Mais vous-même, Mademoiselle, devez être une bonne écuyère ?

Digitized by Google

— Je monte un peu.

Mme des Hottières sourit :

— A vous voir, on pressent vos qualités sportives : la souplesse, la vigueur... Je suis certaine que vous jouez merveilleusement au tennis.

Calixte écoute une conversation dont il paraît exclu. Le sport ! cette expression heureuse et violente de l'activité, ce jeu des muscles qui le hante et dont une santé malchanceuse le prive obstinément ! Il oubliait son adolescence maladive et voilà des propos qui le replongent dans une amertume remâchée.

Il envisage les bondissantes parties de foot-ball, le saut à la perche, le rowing, — le rowing surtout, en maillot échancré, avec la solidité des jambes arc-boutées et le long redressement du buste entre deux volutes d'eau qui fuient, — tout cela dont il a essayé de ci, de là, pour s'en voir arracher presque aussitôt le plaisir salubre et passionnant.

Mlle Kerglaz perçoit une ombre sur le visage de son neveu.

— En ce moment, dit-elle, la jeunesse accorde grand crédit aux jeux du plein air, elle a raison ; il ne faudrait pas cependant que la culture de l'esprit y perdît tous ses droits. A ce propos, j'aurai besoin de mes revues, les as-tu lues, Calixte ?

— En partie, ma tante, je vous les apporterai ce soir.

— Rapporte-moi seulement le numéro du 1er juillet, celui qui contient un article sur Rimbaud.

Monique vivement tourne la tête vers Calixte, ses yeux s'animent :

— Vous aimez Rimbaud ? Je n'ai pu en lire que des fragments, mais quel vertige !

Ni Mme des Hottières, ni Daniel ne connaissent le poète des *Illuminations* ; cependant le visage de Léa exprime, reflet docile, l'expression enthousiaste de ses interlocuteurs ; ses lèvres très roses laissent tomber :

— Les livres sont les amis de la solitude, ils ont ici leur place tout indiquée ; un poète trouverait à Pen-Hat matière à son inspiration.

Monique se pince les lèvres, elle sourit avec gaminerie :

— C'est déjà fait, dit-elle, un poète a écrit de très jolies strophes sur la chaumière...

Après avoir pris congé, Mme des Hottières et Christine s'éloignent, accompagnées des jeunes gens qui bientôt les ont devancées.

Sozaic, qui a guetté le retour de ces dames, court à leur rencontre :

Digitized by Google

— C'est toutes les deux aussi qu'on a demandées au téléphone, allez vite à la poste, qu'a dit la demoiselle !

C'est l'heure du courrier, quelques personnes attendent, il y a un gendarme, le vaguemestre du Toulinguet, des fillettes qui frottent des timbres sur leur langue et les collent de travers sur des cartes postales. Un carillon retentit :

— Allo, Paris... oui, c'est Camaret... Mme des Hottières. Hotel de la Mer... je lui passe l'appareil... Vous pouvez causer, Madame.

Christine, malgré elle, surprend quelques paroles; aussi, quand arrive son tour de prendre les écouteurs, elle est à peu près renseignée. La communication est brève :

— Eh ! bien ?... tant mieux... Oui, je suis bien contente... Et les enfants ? Alban s'amuse ? Annette est sage ?... Oui, dis-leur que je prolongerai sans doute à cause de Calixte, la mer lui fait tant de bien ! Au revoir..., embrasse les enfants.

Léa, qui décachète son courrier, attend Christine sur la place, les deux femmes se regardent.

— Enfin, formule Christine comme se parlant à elle-même, tout paraît s'arranger...

Avec difficulté Mme des Hottières enfonce une feuille de vélin dans une enveloppe doublée.

— Oui, fait-elle froidement, on dirait...

Saturnin, qui revient de la pêche, godille le long du quai dans le canot de Jérôme Le Goff :

— Voulez-vous faire une petite promenade, Monsieur Calixte ? Ça ferait-il plaisir à Monsieur Daniel?

Les jeunes gens embarquent, Daniel questionne Saturnin qui, redevenu matelot au contact de l'eau marine, a repris un vocabulaire imagé.

Calixte muet, assis à l'arrière, laisse errer son imagination :

> Le soir pur qui descend dans la fraîcheur salée
> Roule autour de Pen-Hat son écharpe d'argent,
> Et la dune, en parfums sous vos pieds exhalée...

Avant d'écrire le quatrième, Calixte intérieurement se chante ses trois premiers vers :

> Et la dune, en parfums sous vos pieds exhalée...

Daniel, qui peut à présent désigner de façon technique chaque partie du petit bateau, se tourne vers son ami :

— Dis donc, Calixte, elle est charmante Mlle Gervais, la connais-tu depuis longtemps ?

— Oui..., non..., répond Calixte brusquement réveillé de sa songerie.

Digitized by Google

— Oui, non..., répète Daniel en riant, ça veut dire quoi ?

Calixte s'est ressaisi :

— Pardon, j'étais distrait... Oui, c'est-à-dire que Mlle Gervais est charmante; non, c'est-à-dire que je l'ai rencontrée pour la première fois il y a quelques jours.

Le canot accoste, les jeunes gens sautent à terre, Daniel passe son bras sous celui de Calixte et, gaiement :

— Je suis enchanté d'être venu jusqu'ici ! Maman m'a consenti l'immense sacrifice de sa baignoire de porcelaine et de sa manucure, mais cela en valait la peine.

— Quand repars-tu ? demande instinctivement Calixte.

— Après-demain; mais, à Paris, je me ferai présenter au baron Gervais, c'est une relation à cultiver, un homme qui a de pareils chevaux ! Si, dans deux ans, il m'en confiait un pour le monter en concours hippique !...

« Le soir pur qui descend dans la fraîcheur salée » reflète sur la Pointe de Roscanvel un rose éclatant; le long du quai, les noires de la mer prennent peu à peu des reflets noirs.

***

Midi sonnant, Christine, Cubzac et Calixte se mettent à table sur la terrasse de l'Hôtel de la Mer. On est bien. L'effort de parler romprait la somnolente douceur dont s'enveloppent le « critique d'art » et Mme Antréville.

Mais Calixte, tout à coup distrait :

— Tante Marie entre chez l'épicière, au Café du Port !

— Tu fais erreur, Calixte, il est midi, tante Marie déjeune.

— Je vous affirme, maman...

En effet, Mlle Kerglaz affairée sort de l'étroite boutique; Calixte se lève :

— Excusez-moi, je vous demande deux minutes... Que peut-il se passer ? Quelqu'un est malade peut-être...

Calixte à grandes enjambées disparaît dans une ruelle.

Christine hoche la tête :

— Cet enfant est trop sensible; quelle imagination !

Cubzac sourit, plein d'affectueuse indulgence :

— Il s'inquiète pour Mlle Gervais, il en a pâli, ô jeunesse !

— Cela lui passera, comme aux autres...

Mais Christine n'a pas le temps de poursuivre ses réflexions désenchantées, Calixte revient, ses joues ont repris une couleur normale, il reste seulement un peu agité.

— Eh ! bien ? interroge Mme Antréville.

— Un des enfants Lambazen est malade. Des orphelins

Digitized by Google

qui demeurent dans le village, là-haut. Alors ma tante est venue chercher des remèdes, elle va soigner ce petit.

— Très bien.

Mme Antréville reprend sa conversation avec Cubzac. Calixte ne s'y mêle plus. Il a pris l'habitude de voir Cubzac à côté de sa mère ; il est trop averti pour ne pas discerner la ferveur qui attache le « critique d'art » à Mme Antréville, mais une grande passion commande son jugement : comment n'admirerait-on pas, comment n'aimerait-on pas une femme aussi merveilleuse que sa mère ? D'ailleurs, elle est invulnérable.

L'après-midi, ils se sont assis sur le sable, ils ont des livres. Cubzac prend des notes. Calixte regarde sa montre et se lève :

— Quatre heures, le courrier arrive.

— Tu attends des lettres ?

— Je vais acheter les journaux.

Cubzac suit des yeux le jeune homme qui s'éloigne très vite, il regarde Christine et sourit. Elle sourit à son tour, puis ils se mettent à rire franchement.

— Calixte ne tient pas en place.

— Une âme en peine...

Déjà le jeune homme a disparu.

Les feuilles sont remplies de nouvelles dramatiques : l'Autriche, la Serbie... Calixte parcourt, puis met le journal dans sa poche, sa lecture ne l'absorbe pas.

Que faire ? monter chez les Lambazen ? Non, l'amour-propre le retient. Il erre, il consulte sa montre : six heures..., elles ne sont plus au village, je ne risque pas de les y rencontrer. Calixte se hâte : derrière lui, le bourg, la dune ondulée ; déjà, sur la pente déclive, vers le Sud, on a coup éun champ de seigle prématurément mûri.

Le soleil descend peu à peu, Calixte hésite : peut-être sont-elles encore chez les Lambazen ? Si je les rencontrais ?... Il aimerait qu'on le vît, mais une sauvagerie adolescente le retient. Très développé intellectuellement, mais retardé en apparence par une santé fragile, Calixte est timide. Il se sent « page » auprès de Monique « princesse » ; Monique qui jouit à la fois d'une santé exubérante et de l'aisance qu'apporte une « grande branche », la situation exceptionnelle d'une famille dans le monde.

Soudain une main se pose sur son épaule, il sursaute :

— Tante Marie !

— Je t'ai appelé.

— Je n'ai pas entendu.

Digitized by Google

Mlle Kerglaz a beaucoup réfléchi : Monique ? Quel danger court le cœur de son élève ? Mlle Gervais, chez son père comme chez sa tante, évolue dans un milieu extrêmement mondain. A douze ans, elle voyait déjà se former autour d'elle la cour de ceux qui, pour l'avenir, escomptaient l'alliance brillante de la fille du baron Gervais. Monique n'est pas une pensionnaire dont l'imagination s'accroche au premier jeune garçon rencontré; Calixte lui plaît, c'est indiscutable, il est charmant, il écrit des vers pour elle, mais Monique a quinze ans, demain cette idylle de vacances sera tout à fait oubliée.

Et Calixte ? Pour lui, tout est profit; ses seize ans ne risquent pas la fidélité qui fait souffrir et les journées passées à Pen-Hat lui révèlent une atmosphère; sa nature sensible est en quête d'une direction, où la trouvera-t-il ?

Ses pensées vont de la tête blonde à la tête brune, les deux fronts portent la même noblesse; quelque chose de mystérieux, une de ces intuitions dont Mlle Kerglaz possède l'expérience spirituelle, lui conseille de laisser faire : pour les purs, tout est pur.

Les alouettes, dont Monique aime si fort le chant passionné, tendent sur l'azur la trame sonore de leurs trilles, tandis que leurs couvées, s'égaillant dans les seigles, prélèvent leur dîme sur la récolte. Arc-boutée sur ses jarrets, une chèvre tend ses cornes, son chevreau saute le talus avec un bêlement apeuré; quelques matelots, qui se rendent, au fort de Kerbonn, passent en chantant, leur sac sur l'épaule gauche; un grand cargo, au sortir du Chenal du Four, traîne sa fumée sur l'horizon.

La vieille fille et le jeune homme poursuivent en silence leurs pensées. A mesure que Calixte s'éloigne du Kermeur, l'absence de Monique qui est restée chez les Lambazen s'affirme plus nettement, le regret survient. Calixte questionne :

— Pierre Lambazen sera-t-il bientôt guéri ?

— L'état dangereux peut se prolonger pendant quelques jours, la convalescence sera longue.

— Pauvre petit ! ces gens-là manquent de tout..., ils vous ont, heureusement ! A Paris, on ne voit pas les pauvres; on donne, maman ne refuse jamais : quêteuses d'œuvres, misères qu'on lui signale, sa bourse est ouverte, — papa la gronde quelquefois pour avoir eu les mains trop larges, — mais il lui est impossible de faire plus : ses allées et venues entre Paris et le Vésinet, ses obligations mondaines... ; maman est invitée partout, elle est si aimable et si jolie !

L'accent du jeune homme attendrit tante Marie :

Digitized by Google

— J'aime beaucoup ta mère, répond-elle.

Puis, après un temps, elle ajoute :

— Et toi aussi, mon enfant.

La gorge de Calixte se serre légèrement; incapable d'exprimer par une phrase la reconnaissance qui lui gonfle le cœur, il passe son bras sous celui de la vieille fille. Tous deux sentent se nouer entre leurs âmes un sentiment que les contingences n'entameront plus.

***

Au-dessus du cap Saint-Mathieu, des pannes de nuages s'accumulent; le ciel devient opaque; la mer, d'un gris verdâtre, — pareille au corps ocellé d'un reptile, — se plisse d'ondulations violentes dont les sommets se heurtent et jaillissent en écume livide.

Plus au Sud, les nuées étirent de longs barreaux plombés. Le soleil, brouillé de vapeurs, pose un visage fauve au judas de cette geôle mouvante. Parfois, sa lumière disparaît totalement : une calotte de fer pèse sur la presqu'île; puis, de nouveau, un caprice véhément de la bourrasque ouvre une mince fissure et, sous forme de pinceau électrique, un rayon filtre, vertical et aveuglant.

Protégée par un vêtement de sport, Christine se dirige vers Pen-Hat. A mesure qu'elle monte, le vent se fait plus violent; passé les Ecoles, Mme Antréville s'arrête, tourne le dos un instant, respire, enfonce son bonnet sur sa tête, croise hermétiquement son manteau; elle se remet en route plus lentement et, lorsqu'elle débouche sur la lande, une telle rafale la happe qu'elle se demande : irai-je plus loin ?

Le sémaphore de Camaret a hissé le « Cône-Nord »; celui des Pois, là-bas, accroché à la roche, ne fait plus qu'une grisaille noirâtre avec le ciel. Il semble à Mme Antréville qu'elle remonte un torrent dont les eaux stridentes traversent ses vêtements, s'insinuant sur sa peau fouaillée, et emplissent ses oreilles d'une clameur d'avalanche.

A mesure qu'elle approche des falaises, le grondement des eaux s'ajoute aux glapissements de la tempête et l'on mesure le bond des lames déchaînées heurtant, au fond des Grottes, les ruisselants plafonds de grès.

Christine se courbe, la tête rentrée dans les épaules, ployant les genoux à chaque pas.

Tante Marie, qui la voit venir, ouvre la porte; dès que l'écran de la maison s'est interposé entre elle et le vent,

Digitized by Google

Mme Antréville, d'une grande aspiration, reprend haleine. Les joues colorées, les yeux brillants, elle s'écrie :

— J'atteins le paradis, je l'ai bien gagné, j'ai cru ne jamais arriver jusqu'ici !

— Durant l'équinoxe, répond tante Marie, nos voisins de la dune passent quelquefois trois jours sans pouvoir descendre à Camaret, ils vivent des provisions qu'ils trouvent au fond de leur buffet. Je ne t'attendais pas aujourd'hui, tu es bien gentille, vraiment.

— Vous étiez fatiguée, névralgique, je voulais prendre moi-même de vos nouvelles.

Christine se débarrasse de son vêtement, retire son bonnet, soulève, à deux mains, sa chevelure et s'installe dans un fauteuil. La salle, pareille à une lanterne, trépide; son vitrage résonne et, sur le toit, un tel bruit s'abat qu'on dirait d'une cavalerie manœuvrant dans le grenier.

Pour s'entendre, les deux femmes se rapprochent :

— Calixte est au Kermeur, dit Mlle Kerglaz, Monique continue à soigner le petit Pierre, elle est partie étourdiment, munie d'un vêtement trop léger, des grains torrentiels peuvent survenir, j'ai prié Calixte de lui porter un imperméable, il l'accompagnera pour le retour.

— Il doit être joliment content !

Tante Marie sourit, puis, se levant :

— J'oubliais !

Elle desserre la coulisse d'un sac en soie ramagée et, proposant des bonbons à sa nièce :

— Calixte t'a remerciée de ma part, mais j'aurais voulu descendre : le petit Lambazen, mes névralgies, tu m'excuseras... Tu nous a trop gâtées, Christine !

Avec sa franchise ordinaire, Mme Antréville réplique gaiement :

— Ne me remerciez pas ! Je n'ai pas le mérite d'avoir acheté ces bonbons, vous les recevez par ricochet et, si leur histoire vous amuse ?...

— Bien sûr !

Le visage de Christine prend une nuance de gaminerie juvénile, quand elle papote sur son entourage :

— Eh ! bien, voici. Sido avait repéré, à Quimper, certain petit magasin élégant; il lui fallait une ceinture, que sais-je ? Quand M. des Hottières et Charles ont dû rejoindre cette ville pour prendre leur express, Mme Lagrange est partie avec eux dans l'intention d'acheter ses fanfreluches.

Léa se rendait au Fret où débarquait son fils; Sido,

Digitized by Google

pour elle toute seule, put enlever le beau Sallanches !

— Il ne me plaît guère, votre beau Sallanches.

— A moi non plus; d'ailleurs, à l'égard de sa femme il a eu des torts que...

— Sa femme ? Il est veuf ?

— Non, divorcé; mais revenons à Quimper : Sido l'emmène dans la boutique aux rubans, regarde, questionne; la vendeuse flaire de bons clients, elle couvre le comptoir de fantaisies délicieuses.

Mme Lagrange témoigne bruyamment de son admiration — pour un sac de perles monté sur ivoire, un joujou de trois cents francs. Sallanches ne pouvait hésiter, l'objet d'art passe aux mains de Sidonie qui, tout en remerciant, s'exclame :

« Vous deviez nous offrir une promenade à Ouessant, nous ne la ferons pas, puisque nous avançons notre départ, voilà qui remplace mon passage sur le *Toat* ! » Du coup, Sallanches est entré dans un second magasin, il y a choisi une boîte en écaille, très belle chinoiserie du XVIIIe siècle, à l'intention de Mme des Hottières, et, comme Mme Antréville ne pouvait décemment être laissée pour compte, Sidonie a conseillé un panier de friandises : — tout le monde en profite, n'est-ce pas, c'est pratique pour la collectivité !

Christine rit à belles dents, puis continue :

— La première servie a été vous, ma tante Marie ! « Comment faire ? disait mon fils. A cause de Sallanches vous ne pouvez pas monter la bourriche tout entière à Pen-Hat ? » J'ai avisé un foulard des Indes dont Calixte ne s'était pas encore servi, j'ai faufilé une apparence de sac, nous l'avons rempli.

Mme Antréville croque une noisette délicatement enrobée :

— Ma foi, ils sont bons, conclut-elle.

Mlle Kerglaz répète avec conviction les paroles de tout à l'heure :

— Que tu es gentille !

Et sans doute son regard émeut Christine qui soupire :

— Ma pauvre tante, je ne vaux pas grand chose, mais je vous aime bien et je vous admire beaucoup.

— Contente-toi de m'aimer, répond la vieille fille.

Et, comme une attaque brusquée :

— Pourquoi dis-tu : « je ne vaux pas grand chose » ?

La mélancolie qui, lors de sa première visite à Pen-Hat, a voilé le visage de Christine se répand de nouveau sur ses traits :

— Parce qu'à votre contact je sens cela.

Digitized by Google

— Tu es peut-être bien sévère pour toi-même ?

Avec quelque découragement, la jeune femme répond :

— Non, non..., je me juge, tout simplement.

— Tu te juges ? Alors, si la voie te paraît mauvaise, changes-en.

Christine se tait.

Le vent, qui dans sa fuite éperdue rencontre l'obstacle massif de la chaumière, se divise en deux courants rageurs qui tournent autour des murailles, les serrent, font craquer les charpentes comme une noix.

— Qu'est-ce qui te tourmente ? continue Mlle Kerglaz. Tu n'as pas à te plaindre de ton mari, ton fils aîné est charmant, les petits sont beaux et forts, tu es riche, beaucoup plus riche que ne le furent tes parents; il me paraît qu'au milieu de telles satisfactions honnêtes...

— Evidemment, interrompt Mme Antréville, on appelle mon lot « tout ce qu'il faut pour être heureuse » et vous avez raison, j'ai beaucoup de bonheur et la vertu facile !

Christine s'énerve, elle rit, mais ce rire n'a pas le même son que tout à l'heure.

— Alors, je ne vois pas.

De nouveau le silence tombe; Mlle Kerglaz sent un léger raidissement de la part de sa nièce, elle lui prend une main qu'elle caresse avec douceur :

— Petite fille !

Cette parole maternelle contient une qualité de tendresse qui détend la jeune femme :

— Vous ne voyez pas ? Moi non plus, mais je cherche à comprendre. La vie ? en quoi me plaindrais-je de la vie ? J'ai assez de liberté pour y prendre ce qui me plaît... C'est seulement auprès de vous que je connais ce singulier souci.

— Explique-toi !

— C'est trouble, tante Marie, c'est obscur, une sorte de gêne, un mécontentement de moi-même dont je me sens incapable de discerner la raison.

— On peut être malade sans connaître son mal.

— Au physique...

— Au moral surtout.

Regimbant légèrement, Christine de nouveau se dérobe :

— Je me porte fort bien.

Mlle Kerglaz ne s'attarde pas à cette déclaration :

— Chez un être sain comme toi, je ne crois pas aux effets sans cause, je veux dire à un malaise, si momentané soit-il,

Digitized by Google

dont on ne puisse découvrir l'origine. Faisons un peu de psychologie...

Pour ne paraître ni indiscrète, ni pédante, tante Marie s'excuse :

— Tu sais, je m'occupe d'éducation, je suis portée vers ces recherches, c'est ma déformation professionnelle !

— Cherchez, tante Marie !

— Cherchons, mon enfant !

Mlle Kerglaz paraît se recueillir; une paix lumineuse enveloppe son visage dont les traits sont magnifiés.

— Les amis qui t'entourent, dit-elle.

— Les amis ? interrompt Christine. Il convient d'entendre ce mot à la façon mondaine, pour la plupart tout au moins; je vous affirme que, sans les relations quotidiennes de nos maris, — ils sont liés par l'intérêt, leurs caractères s'accordent, des Hottières est un honnête homme, — sans ces considérations qui s'imposent, la belle Léa n'aurait aucun droit à mon intimité !

— Mme des Hottières est très composée, ce manque de simplicité prévient contre elle.

— Je lui préfère sa sœur, Sido est plus sincère.

Mlle Kerglaz ne peut s'empêcher de rire :

— En effet, Quimper et le sac de perles indiquent que Mme Lagrange ne s'embarrasse pas facilement, mais conviens avec moi que son éducation est tout au moins discutable.

— C'est une femme qui a besoin de luxe et n'a pas d'argent.

— L'excuse est insuffisante. Elle est sans fortune, me dis-tu; alors que va-t-elle faire à Dinard au milieu de gens qu'aucune dépense n'arrêtera ?

— Elle se débrouille. Hottières, sans le dire à Léa, paiera l'hôtel de sa belle-sœur, Sallanches offrira le casino, le théâtre, le thé.

Une moue de dégoût effleure les lèvres de Mlle Kerglaz :

— Quel manque de dignité !

— Mais, ma tante, Léa ne refusera pas davantage les billets d'entrée et les cinq heures exquis de chez Le Bras.

— Mme des Hottières est pratique.

— Très pratique. Elle dépense, mais strictement pour soi-même.

— Et quel profit retire M. Sallanches de ces générosités ?

— « Cela est une autre histoire », comme dirait Kipling, je ne sais pas... Ces dames s'ingénient à l'accaparer; Sallanches possède non seulement ses usines de Marseille, mais une fortune foncière, il a des forêts dans l'Estérel, des villas

Digitized by Google

au Cap-Martin, cela pose un homme, quel qu'il soit, cela lui attire des flatteurs, sinon des amis.

— Dans certains milieux.

— Hélas! ma tante, dans presque tous les milieux... Oui, je sais ce que vous me direz, je réagis plus que d'autres en face des puissances de l'argent, je ne suis pas pour rien la fille d'un officier pauvre et satisfait de porter, — suivant le vieux dicton militaire, — « plus d'or sur ses manches que dans ses poches », je vous affirme que je ne subis pas béatement le prestige de la richesse, mais je regarde autour de moi, et je constate. Pour Sido, le cas est très clair.

— Elle veut devenir Mme Sallanches.

— Elle le veut de toute sa séduction.

— Elle épousera sans scrupule un homme divorcé ? N'a-t-elle reçu aucune éducation chrétienne ?

— Mais si... Elle a fait sa première communion, comme tout le monde, ses Pâques jusqu'à son mariage, je crois....

— De tout cela rien n'est demeuré qui l'arrête devant l'immoralité d'un tel projet ?

Christine fait un geste évasif :

— La vie est une chose compliquée.

— Et toi, approuves-tu Mme Lagrange, assisterais-tu à son mariage ?

Christine est prise au dépourvu :

— L'approuver, non... Assister à son mariage ? Cela déplace la question. Après tout ce sont ses affaires, le monde a ses obligations, il faut les considérer d'un esprit large.

— Le « monde » !

La tempête renforcée s'acharne sur la petite maison qui, cramponnée au-dessus de l'abîme, se défend par la cohésion de ses pierres. Les lames courent les unes sur les autres, creusées de gueules ouvertes, hérissées de crinières sinistres; l'hydre aux mille têtes aboie et rugit, lançant sur la côte des langues chargées de bave qui avalent d'un coup le sable et les galets.

— Le « monde » !

Un assaut plus violent de la rafale fait tressaillir Christine, mille démons sifflent et ricanent; absorbée, Mlle Kerglaz n'entend pas. Mme Antréville regarde sa tante, elle songe brusquement à la lampe perpétuelle que les vierges sages protègent de leurs deux mains et dont nul souffle ne fait vaciller la flamme.

Mlle Kerglaz reprend enfin :

— Tu ne me parles pas de M. Cubzac ?

Digitized by Google

Christine rosit imperceptiblement :

— Que vous dirai-je, ma tante, vous avez vu Cubzac, vous le jugez bien supérieur à Sallanches.

— Certainement; à quoi s'occupe-t-il ?

— Il est très doué, c'est un artiste.

— Qui ne produit rien, tu me l'as dit; mais par ailleurs ?

Mme Antréville est embarrassée :

— Comment, par ailleurs ?

— Oui, il fait de ci, de là une critique d'amateur et le reste de son temps s'emploie à te faire la cour ?

Mlle Kerglaz veut ménager son ouaille, elle a prononcé ces dernières paroles sur un ton à demi-plaisant.

Christine ne s'en froisse pas, elle rit :

— Une cour dont je ne suis pas autrement troublée !

— Ton mari, qu'en pense-t-il ?

— S'il fallait que Charles s'offusquât chaque fois qu'un homme m'adresse quelque galanterie.

— J'entends, tu jouis d'une liberté complète.

— Du moment où je n'en abuse pas.

— N'importe, ton mari est un imprudent.

Mme Antréville sursaute :

— Vous voudriez qu'il fût ombrageux, tyrannique, qu'il me rendît la vie insupportable ?

— Non point.

— Nous avons la réputation de former un bon ménage.

— Vous êtes bien élevés, vos caractères ne se heurtent pas, mais, à part vos enfants, quels liens profonds vous unissent ?

— On ne joue pas les jeunes mariés pendant dix-sept ans !

— Il y a la manière.

Christine s'exclame :

— Les anciens l'ont si bien compris qu'ils mirent au nombre de leurs dieux Philémon et Baucis : évidemment ces jeunes vieillards furent les seuls de leur espèce; l'amour n'a qu'un temps.

— Tu veux dire la passion; l'amour dans le mariage est d'une tout autre qualité.

— Ah ! ma pauvre tante !

Mlle Kerglaz comprend :

— Je suis une vieille fille, tu penses de moi : que peut-elle connaître d'un état qu'elle n'a pas expérimenté ?

Christine se défend poliment :

— Non, ma tante, vous êtes si intelligente, vous avez reçu tant de confidences...

— Tous les états de la vie, Christine, tournent autour du

Digitized by Google

même pivot; l'instabilité est humaine, rien ne s'établit qui persiste, si le sable est au fondement; on vit, mais comment?

Pelotonnée dans son fauteuil, les coudes aux genoux, Mme Antréville soupire :

— Au petit bonheur !

— C'est bien cela, au hasard, trébuchant, se rattrapant, glissant de nouveau... Tu te satisfais du régime, mais il t'a débilitée, l'appui manque, tu ressens aujourd'hui le malaise du voyageur sous les pieds duquel la terre tremble sans qu'il se rende compte d'où le vertige provient.

Charles ? Cubzac ? les deux images passent devant Mme Antréville; se méprenant sur l'intention profonde de Mlle Kerglaz :

— Quel appui ? dit-elle. Pour quoi ou contre quoi ? Précisez, puisque je me confie à vous !

Mlle Kerglaz est tentée de répondre : « à moitié ! », mais elle se gardera d'effaroucher cette âme ombrageuse :

— Je t'en remercie, mon enfant, tu peux, — en quelque circonstance que ce soit, — compter sur ma bonne volonté; mais préciser n'est pas facile : pour qui ? demandes-tu, pour toi; contre qui ? contre toi; et quel appui ? l'appui dont je te parle ne sera apporté ni par mon affection, ni par aucune autre amitié; tu ne peux le trouver qu'en toi, c'est-à-dire au-dessus de toi. Peut-être es-tu trop heureuse encore pour l'y vouloir chercher.

Mme Antréville frissonne :

— Trop heureuse, dites-vous ? J'ai porté ma part de soucis : j'ai perdu mes parents, lorsque j'avais encore tant besoin d'eux, j'ai soigné Calixte dans l'angoisse, il me semble que j'ai bien droit à jouir du jour et du soleil ! Ah ! ma bonne tante, vous êtes une sainte femme, vous vivez dans la compagnie des anges...

Mlle Kerglaz veut parler, Christine lancée l'arrête :

— J'admire, fait-elle, j'admire de toutes mes forces; seulement, cela n'est pas pour moi. La vie mystique est un livre dont je ne saurai jamais déchiffrer le grimoire, je marche sur le sol...; mais je m'incline devant ceux qui ont des ailes...

Et, ne laissant pas à Mlle Kerglaz le temps de protester :

— Vous êtes une sainte et moi une pauvre femme comme tout le monde !

Mlle Kerglaz déteste qu'on la canonise, sa modestie bousculée lui fait battre des paupières, elle rougit tandis qu'une expression infiniment jeune pare son visage de candeur :

— Tu dis des sottises, Christine, je ne suis pas une sainte

Digitized by Google

et tu n'es pas une « pauvre femme comme tout le monde », tu vaux plus que tu ne le crois.

Mme Antréville, debout, enfile rapidement son imperméable, se coiffe et, consultant sa montre :

— Le « critique d'art » m'attend, mais soyez rassurée, tante Marie !...

Elle éclate de rire, puis :

— Je vous abandonne Calixte que vous comblez.

Avant de quitter Pen-Hat, sur le seuil, dans l'étroit espace abrité du vent, Christine se retourne, serre très fort dans ses bras Mlle Kerglaz :

— Je vous aime tout plein ! Au revoir !

Avec un sous-entendu malicieux, elle ajoute :

— Me voici de nouveau le jouet des vents !

Le rire de Mme Antréville fuse dans la tempête qui la pousse aux épaules et la contraint à courir. Tante Marie la regarde qui diminue, rapide, et disparaît au tournant de la route. Refermant la porte, la vieille fille pensive s'asseoit.

Bien des fois, l'été, en ce petit bourg de Camaret où passent tant de visages divers, elle a remarqué des groupes amenés par des voitures puissantes. Ces gens étalent le goût effréné des jouissances matérielles. Dehors, en grand tapage, ils se font servir, boivent, mangent, achètent, exhibent des promiscuités honteuses et ce sont des rires de femmes excitées, un déploiement grossier de vêtements et de bijoux : le plaisir dans sa formule animale, affiché avec ostentation.

Sous le masque d'une éducation différente, les Legrand des Hottières et leur bande ne présentent-ils pas le même appétit trouble, les mêmes instincts qu'aucune discipline ne jugule ? Ils jouissent d'une situation sociale supérieure, leurs gestes se parent d'une trompeuse élégance, mais ils courent vers le même abîme.

Tante Marie joint les mains, elle soupire :

— Pauvres gens !... qui les réveillera de leur terrible bonheur ?

***

Le plus souvent, lorsque Christine reçoit une lettre de son mari, elle la passe à Calixte; le jeune homme lit quelques phrases courtes où s'inscrivent les noms d'Annette et d'Alban, d'une pièce de théâtre, d'un homme d'affaires rencontré.

La dernière lettre de Charles Antréville reste enfermée dans le buvard de Christine; elle dit seulement :

— J'ai reçu des nouvelles de ton père.

Digitized by Google

— Tout va bien ?

— Tout va bien. Les petits se sont amusés au garden-party des *Enfants tuberculeux*, il paraît que c'était superbe.

— Les petits ! nous serons contents de les revoir, n'est-ce pas, maman ?

— Partons ! fait en plaisantant Mme Antréville.

Calixte sourit :

— Encore quelques jours, puisqu'on ne nous réclame pas.

Christine caresse du bout des doigts la souple chevelure de son fils :

— Va, mon grand, jouis le plus possible de ce bon séjour !

Calixte se mire dans la glace d'une armoire boiteuse : il a bruni, son cou s'est musclé, sa poitrine s'emplit d'air avec un mouvement plus large, son regard ne présente plus cette apparence de lac morne qui épouvantait sa mère.

— J'ai bonne mine ! conclut-il.

Christine le regarde avec une tendresse un peu malicieuse, un flot de sang rosit le visage de Calixte, il fait le geste de chercher sa canne et le béret marin dont il se coiffe :

— Au revoir, maman, à ce soir !

La dune embaume le miel, d'innombrables petites immortelles y sont en fleurs; le jeune homme, au hasard des vallonnements veloutés, prend le chemin de Pen-Hat.

Restée seule, Mme Antréville s'assombrit. Une semaine vient de s'écouler dont les jours ont glissé comme des perles; le délicat avertissement de tante Marie, ce petit frisson de l'âme ressenti auprès de la vieille fille, tandis que la tempête rôdait autour de la chaumière, n'ont été qu'un parfum fugace, évaporé par le grand vent.

Et d'abord Cubzac s'est appliqué, il s'est montré si fraternel qu'un peu plus la coquetterie de Christine protestait ! Mais les jours, — ciel marin varié par les sautes du vent, — ne furent pas tous aussi limpides. Avec la belle présomption de la fillette qui se dérobe, d'un rapide mouvement d'épaule, au jeu provocant du colin-maillard, Christine conduit le « critique d'art » par des chemins dangereux. Elle prend à son tour l'habitude de l'attendre, elle s'ennuie en son absence, et leur plaisir à se trouver ensemble éclate aux regards les moins avertis.

Huit jours pendant lesquels Christine Antréville a posé loin d'elle, — livre ennuyeux qu'on rouvrira plus tard, — tout ce qui défend l'équilibre menacé de sa vie. Au courrier, la lettre de Charles est arrivée : « ...ne t'inquiète pas outre mesure, notre agent d'Odessa demeure optimiste quant à

Digitized by Google

l'exploitation, au rendement, à la vente des pétroles; mais, du point de vue de la tension politique, la situation est sérieuse, le conflit austro-serbe est une torche jetée à travers l'Europe; quels incendies allumera-t-elle ? »

Christine n'est pas au courant; dans les journaux qu'elle parcourt, elle passe le plus souvent la « politique étrangère », elle lit l'article de tête, le « Courrier des théâtres », la « Revue des livres », la « Chronique mondaine »... Quels incendies ?

Mme Antréville coiffe son panama, jette une écharpe sur ses épaules. Elle marche vite le long de la falaise, enfile la pente raboteuse, les cailloux roulent sous ses pieds. A la poste, il y a encombrement; Soazic attend, chargée d'un télégramme; elle explique :

— C'est demain les régates, y a beaucoup de touristes à l'hôtel.

— Je voudrais téléphoner, dit Christine.

— Il est cinq heures, vous n'aurez pas la communication avant une heure et demie, le bureau ferme à six heures.

— Et demain matin ?

— Demain dimanche, jusqu'à dix heures, oui.

Christine se rend sur le quai. Elle est soucieuse et cherche Cubzac.

Il vient à elle, perçoit une ombre sur le clair visage :

— Qu'y a-t-il ?

— Une lettre de Paris.

— On vous rappelle ?

— Non, répond Christine, mon mari me parle de la tension politique, il semble inquiet, que pensez-vous des événements ?

— La guerre peut en surgir.

— Pas pour nous ?

— Mais si.

— Et vous ne m'en parliez pas ? Vous n'y pensiez pas ?

Le « critique d'art » regarde avec une admiration mélancolique les grands yeux anxieux, les petites mains nerveuses qui tirent les pans de l'écharpe :

— J'y ai pensé plus d'une fois, mais à quoi bon vous inquiéter ?

— Oh !

— Vous voilà tout affolée par une simple supposition, on apporte toujours assez vite les nouvelles fâcheuses.

— Vous aviez l'air si calme !

— Je suis auprès de vous, dit simplement Cubzac, j'en profite autant que je puis, qui sait ?...

Digitized by Google

Mme Antréville et Cubzac arrivent au Notic, ils prennent la jetée qui conduit au môle.

Christine se sent lasse, l'émotion lui coupe les genoux.

Sur le galet, autour des chantiers de construction, des billes de bois sont allongées :

— Asseyons-nous, fait la jeune femme.

Cubzac a fini de parler, sa compagne demeure absorbée, les yeux fixés sur les pierres polies.

La halte n'est plus sentimentale, un rideau de fer, celui qu'on laisse tomber entre le public et la tragédie, semble séparer de l'heure frivole du matin la dure réalité du soir.

Au bout d'un instant :

— Et si c'était la guerre, demande Christine, qu'adviendrait-il de vous tous ? Calixte est trop jeune, heureusement, mais...

— Antréville a quarante ans, il ne sera pas immédiatement mobilisé; des Hottières, plus âgé, ne sera pas mobilisé du tout, il pourra défendre sans coupure les intérêts de la Banque.

— La guerre, Cubzac, la guerre ! Quelle chose horrible !

Cubzac se tait pendant une minute, puis répond :

— Il n'y a pas lieu de vous agiter : personnellement, vous êtes à l'abri.

Christine perçoit une amertume secrète dans l'accent de son compagnon; alors, posant sa main sur celle de son ami :

— Et vous, mon pauvre Cubzac ?

— Je suis sous-lieutenant de réserve, je partirai tout de suite, mon régiment se forme à Cholet, contingent vendéen.

Le buste de Christine est courbé, ses mains se rejoignent au-dessous de ses genoux, elle secoue la tête :

— Non, Cubzac, ce n'est pas possible, personne ne désire la guerre, tout cela s'arrangera au dernier moment.

Sans conviction, le jeune homme réplique :

— Souhaitons-le.

La préoccupation de Christine sépare sa pensée de celle de Cubzac; auprès d'elle, il reprend une place secondaire, il le sent, un poids lui tire le cœur.

Muets tous deux, ils reviennent lentement.

Cubzac interroge :

— Avez-vous averti Calixte ?

— Non, il était si gai !

— Il a seize ans, c'est un jeune homme.

Mme Antréville passe une main sur son front :

— Demain, fait-elle, demain.

Digitized by Google

***

Il pleut, le mur de granit qui entoure le parvis de l'église se lèpre de taches foncées; la messe de huit heures est dite.

Rentrant au bourg, Calixte est surpris d'apercevoir Mme Antréville; distante de cinquante pas, Christine ne voit point son fils, elle traverse rapidement la place, elle entre dans le bureau de poste; Calixte y pénètre à son tour.

— Bonjour, maman !

Mme Antréville se retourne, son visage est préoccupé.

— Vous téléphonez ? continue Calixte. Demandez à papa ce qu'il pense des événements, les journaux de ce matin sont ambigus, le feu couve...

— Attends-moi, nous téléphonerons ensemble.

— Dans combien de temps la communication ?

— Une demi-heure.

— J'ai promis une réponse à Jérôme Le Goff, j'y cours et je reviens.

Dix minutes plus tard, Calixte ouvre la porte, Mme Antréville est dans la cabine, elle cause; sans quitter l'appareil, elle passe un écouteur à son fils.

— Calixte est ici, dit-elle.

Frôlant de son front la tête de sa mère :

— Bonjour, papa ! fait le jeune homme d'une voix joyeuse.

Puis il se recule.

— C'est entendu, reprend Mme Antréville, demain matin !... Oui, par Brest, nous passerons la voiture par le bateau, ce sera plus pratique... C'est cela, quarante-huit heures, nous coucherons à Rennes.

— Nous partons ? murmure Calixte.

— Allo ! Allo ! on a coupé... allo, Mademoiselle, allo ! pourquoi a-t-on coupé ?

Plus rien.

— Rentrons, fait Christine, je t'expliquerai.

Calixte la suit machinalement, une pensée l'obsède : c'est la dernière journée qu'il passe auprès de Monique.

Poussée par le vent, la marée éclabousse le quai; un vapeur venu de Brest débarque ses passagers sur une planche vacillante. Cette foule endimanchée, qui escompte la saute du vent, se répand dans les hôtels et les auberges.

A peine entré dans la chambre, Calixte interroge :

— Alors, maman, nous partons ?

Christine saisit un tremblement dans la voix de son fils; la petite peine sentimentale du jeune homme, qui en toute

Digitized by Google

autre circonstance attendrirait son cœur maternel, lui apparaît incidente et négligeable.

— Oui, dit-elle, ton père estime que des complications graves sont imminentes, il nous faut rentrer à Paris immédiatement.

D'une voix un peu enrouée, le jeune homme prononce :

— La guerre ?

Mme Antréville fait signe que oui.

Calixte est demeuré immobile; à travers le store perlé de la pluie, il regarde la Pointe de Quélern dont il a admiré le fort et les canons :

— La guerre..., dit-il enfin, à quel âge peut-on s'engager, maman ?

Christine sursaute :

— Je n'en sais rien... D'ailleurs, avec ta santé...

— Je vais bien.

Redressé dans un élan viril, l'adolescent paraît grandi. Il s'approche de Christine, passe un bras autour de ses épaules et, d'une voix grave, d'une voix d'homme :

— Ne vous tourmentez pas, maman chérie, on verra bien.

Christine, dont les nerfs sont tendus depuis la veille, éclate en sanglots sur l'épaule de son fils...

Vers cinq heures une embellie semble poindre, la foule des promeneurs s'éparpille, les tables sortent sur le seuil des auberges, quelques couples tournent au son d'un accordéon; une gaîté populaire circule, naïvement confiante.

La table où Mlle Kerglaz et Mlle Gervais ont rejoint les Antréville pour le thé est placée à l'une des extrémités de la tente. Rapprochés, ils parlent à mi-voix. Monique est assise auprès de Calixte, Christine interroge tante Marie :

— La guerre déclarée, resterez-vous à Pen-Hat ?

Spontanément, Mlle Kerglaz répond :

— Non, certainement non !

— Si notre départ n'était pas aussi précipité, je vous proposerais deux places...

— Merci, Christine, nous nous retrouverons à Paris.

La gorge un peu serrée, Calixte demande :

— Et vous, Monique ?

— Je rentrerai à la Valverte, mon père décidera, mais j'espère bien ne pas demeurer inactive.

Un silence s'établit, séparant chacun de son voisin, sauf les deux jeunes êtres dont se rejoint la tendre rêverie; Calixte n'ose pas préciser un « Vous reverrai-je ? »

Et Monique dit seulement :

Digitized by Google

— Quand nous serons à Paris, j'irai chaque jour chez Mlle Kerglaz.

Six heures sonnent, tante Marie se lève.

— Je vous reconduis, fait Calixte.

— Moi aussi, ajoute Christine.

— Non, répond Mlle Kerglaz, j'accepte Calixte, mais je te laisse à tes préparatifs; demain, au sortir de la messe, nous viendrons t'embrasser et te mettre en voiture.

A sept heures et demie, le lendemain matin, l'automobile est prête, elle stationne devant l'*Inscription maritime*,

Tante Marie et Monique se tiennent auprès de la voiture, où Christine et Cubzac ont déjà pris place. Le moteur ronfle. Calixte ne se décide pas à monter; son front d'ange, sur lequel le vent agite des mèches claires, luit dans la fraîcheur matinale; il regarde Monique dont les yeux francs ne se dérobent pas.

Baissant la voix, Mlle Kerglaz s'adresse anxieusement à Cubzac :

— Avez-vous appris quelque chose ?

Cubzac se penche :

— L'administrateur, dit-il, donne des ordres au doyen des patrons-pêcheurs : la flottille des dundees ne partira pas. Hier, pendant le banquet des régates, un télégramme en clair a été remis à M. Baret : *Ouvrez le pli V, rappelez les officiers permissionnaires*, c'était le premier signal de la mobilisation.

Saturnin tire sa montre :

— Je crois que, si Madame ne veut pas manquer le bateau...

Christine est pâle :

— Adieu ! dit-elle.

— Adieu ! Adieu !

Mais la voix claire de Monique :

— Pas adieu, au revoir !

La voiture démarre.

En haut de la côte, Calixte se lève, se retourne et regarde, de l'autre côté de la vallée, posée sur le socle de la dune, entre la mer qui bleuit et le ciel parsemé de nuages d'argent, la petite chaumière de Pen-Hat, que la lumière traverse de part en part.

Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE.

La suite prochainement.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'AVANT LE DÉLUGE[1]

VII. — POLICE ET BAS-FONDS

Les « beaux crimes », comme disait J.-J. Weiss, ont toujours passionné la curiosité publique, mais jamais comme au temps des affaires Prado, Gouffé et du Panama. Les Barboux et les Demange étaient à cette époque les grands maîtres du Barreau, les Labori, les Millerand et les Henri Robert en étaient l'avenir, et la Police des Goron, des Jaume et des Rossignol était elle-même le dernier mot de la mode.

Comme je faisais au *Gil Blas* la physionomie des grands procès, j'avais été frappé de tout ce qu'ils laissaient entrevoir, en dehors des audiences, d'extraordinaire et d'ignoré, quelquefois même d'invraisemblable ou de monstrueux comme bas-fonds, et une entrevue avec Goron, alors chef de la Sûreté, m'avait confirmé dans cette impression. Il y avait là un monde inconnu ou mal connu, et qui pouvait être l'objet d'un certain tourisme pour lequel la Police était le guide tout indiqué!

Mieux renseigné que personne sur tout ce qui était crime ou monde criminel, très parisien en même temps que d'esprit cultivé, Goron n'avait pas eu besoin de longues explications pour comprendre les raisons de ma visite, et il m'avait dit tout de suite, en souriant d'avance à l'idée de ce qu'allait pouvoir me révéler le tourisme qui me tentait :

— Il faut que vous fassiez la connaissance de Rossignol et de Jaume. Ils vous mettront eux-mêmes en rapport avec leurs agents, et vous saurez tout ce qu'on peut savoir... Vous en verrez, et vous en entendrez...

J'allais, en effet, en voir et en apprendre. Ma première

1. Voir *le Correspondant* des 10 août, 10 septembre, 10 octobre, 10 novembre, 10 décembre 1925 et 10 janvier 1926.

Digitized by Google

excursion me donnait déjà lieu de me féliciter, et je devais toujours m'en rappeler une de ces scènes qui ne peuvent pas s'oublier,

Rossignol m'avait confié à deux jeunes agents de la voie publique, les inspecteurs Blusset et Ysquierdo, deux vaillants et joyeux garçons qui m'avaient tout de suite surpris par leur passion pour leur métier, la conscience qu'ils mettaient dans leur mission et la gaîté avec laquelle ils s'en acquittaient. Nous revenions d'une tournée dans les environs de la Bastille, et nous passions, vers les huit heures du soir, boulevard Bonne-Nouvelle, lorsque nous y étions arrêtés par l'incendie d'un marchand de couleurs dans une rue voisine.

— Courons au feu! s'étaient immédiatement écriés les deux agents en fendant la foule et en se précipitant dans la rue.

Une femme accourait en même temps en poussant des cris et en suppliant qu'on sauvât son mari. Il était vieux, paralysé, et ne pouvait pas bouger de sa chambre, au deuxième étage au-dessus de la boutique en feu. Il allait être brûlé.

— Au deuxième ?... se faisait fiévreusement expliquer Blusset... Au-dessus de la boutique ?

— Oui, là... là...

Nous étions devant la maison, et je vois toujours Blusset, celui des deux agents qui dirigeait l'autre, la mesurant des yeux, la figure éclairée par les flammes qui sortaient par les fenêtres, serrant les poings et les dents, les joues et le menton crispés. Puis, d'un bond, ils disparaissaient tous les deux dans un escalier, près de la fournaise. C'était comme l'élan de deux baigneurs qui auraient piqué une tête du haut de la girafe. Seulement, au lieu de la piquer dans l'eau du haut en bas, ils la piquaient dans le feu de bas en haut, et reparaissaient un instant après, tenant le paralysé dans leurs bras et courant le porter dans un débit de vin.

— Allons, lui disaient-ils gaîment en l'y déposant, et tout en secouant des étincelles de leurs moustaches et de leurs casquettes, t'es sauvé, mon vieux !

— C'est pas plus malin que ça.

— Seulement, tu sais..., on ne gèle pas, là-haut...

La femme s'était assise auprès de son mari et lui demandait anxieusement comment il se trouvait, s'il n'avait pas de brûlures, s'il n'était pas blessé, mais il semblait déjà tout ragaillardi et répondait avec soulagement, en haletant encore un peu, pendant que les deux agents l'écoutaient en riant :

— Mais ça ne va pas mal, non, pas trop mal... Ça m'a procuré une petite réaction.

Digitized by Google

C'était un tout petit vieux, et il n'avait pas dû peser très lourd dans les fortes mains qui l'avaient enlevé. Ils avaient, lui et sa femme, la physionomie d'un de ces ménages de vieux petits bourgeois qui finissent une petite existence tranquille dans une paisible petite aisance où ils entendent ne pas se faire de mauvais sang, et elle se penchait, à un moment, à son oreille en lui parlant à demi-voix, mais assez haut pour qu'on l'entendît lui rappeler la reconnaissance qu'ils devaient à ses sauveteurs. Puis elle se levait et venait au comptoir où se rafraîchissaient les agents.

— Messieurs ?

— Madame ?

— Tenez...

Et elle leur remettait sérieusement à chacun une pièce de vingt sous qu'ils laissaient tomber par terre en éclatant d'un rire comme je n'en ai pas entendu souvent. Chaque fois ensuite que je les revoyais pour refaire une excursion, ils ne manquaient jamais, à un moment, de me rappeler en riant ces vingt sous, le prix de la reconnaissance du petit vieux et de sa petite bourgeoise.

***

Rossignol s'était fait une véritable célébrité et quelques-uns de ses exploits tenaient un peu du prodige. Fils d'un officier sans fortune, il avait été élevé comme enfant de troupe, s'était engagé ensuite aux zouaves de la Garde et avait été admis comme clarinette dans la musique du régiment. Interné en Allemagne en 1870, puis rentré en France, il était retourné aux Zouaves et revenait en 1875 de la campagne de Kabylie, quand il avait quitté l'Armée pour la Sûreté, où l'ancien zouave joueur de clarinette avait fait merveille.

L'agent de police modèle, comme on le rêvait alors, n'était pas un être ordinaire. Il n'avait d'heure ni pour dormir, ni pour manger. Au petit jour à Pantin, à midi à Vaugirard, le soir à Montmartre, à minuit à Palaiseau, il apprenait tout à coup, par un indicateur, que l'assassin filé était à Madrid ? Sans s'être reposé, il sautait dans le train et se relançait à sa poursuite. Puis, de Madrid, s'il le fallait, il repartait pour Lisbonne, de Lisbonne pour Londres, de Londres pour Berlin, et finissait par trouver son bandit, mais il avait fait tous les métiers, pris tous les costumes, toutes les figures, couché dans les rues, fréquenté les bouges, plongé dans tous les cloaques et bravé tous les genres de mort. Tout cela pouvait se dire de Rossignol, et la physionomie même de l'homme était significa-

Digitized by Google

tive. Plutôt petit, trapu, leste, nerveux, puissant d'épaules, il avait une figure où se mélangeaient la rudesse, la ruse et la sensibilité, deux yeux d'une clarté perçante, des muscles qu'on voyait jouer sous ses manches, et, avec cette figure et cette carrure, sous la petite calotte noire dont il se coiffait dans son bureau, un air d'être tout en fer.

J'ai gardé une copie de ses états de service d'inspecteur, et ils sont aussi curieux par le laconisme des mentions que par le bon marché auquel on évaluait les services rendus à la sécurité publique :

1er *janvier* 1878, *zèle et intelligence dans le service : traitement porté à* 1 300 *francs...* 1er *janvier* 1879, *zèle et intelligence dans le service : traitement porté à* 1 500 *francs... Avril* 1879, *arrestation des assassins Gille et Abadie* : 30 *francs de gratification.... Mai* 1879, *acte de courage et d'intelligence dans une mission périlleuse pour laquelle il s'est spontanément offert : traitement porté à* 1 600 *francs.... Juin* 1879, *s'est jeté dans la Seine pour sauver un cheval qui allait se noyer* : 20 *francs de gratification.... Avril* 1880, *arrestation de l'assassin Richelet* : 20 *francs de gratification.... Avril* 1880, *arrestation de Sonnet, auteur du vol chez le général Schramm* : 20 *francs de gratification.... Décembre* 1881, *arrestation des assassins de la veuve Stordeur : traitement porté à* 1 700 *francs.... Juin* 1886, *blessé grièvement en maintenant un cheval emporté* : 40 *francs de gratification et médaille d'argent de deuxième classe....* 20 *octobre* 1886, *a procédé à l'arrestation d'un malfaiteur dont il ne s'est rendu maître qu'après avoir été blessé de cinq coups de couteau : médaille d'or de première classe....* 30 *octobre* 1886, *a procédé à l'arrestation d'un malfaiteur qui l'a blessé gravement de plusieurs coups de poignard* : 50 *francs de gratification....*

...

Et la nomenclature continue par un défilé de coups de poignards, de sauvetages, d'arrestations, à 20 ou 50 francs par exploit !

...

Un vol inexplicable avait été commis chez un avoué. Tout l'argent du tiroir-caisse avait disparu, sans trace d'effraction et sans qu'il fût possible de soupçonner quelqu'un. On avait interrogé les domestiques ainsi que la concierge, une bonne vieille femme depuis trente ans dans la maison, la mère Casamajor, des locataires, des voisins, mais personne n'avait aucune idée de rien, ne voyait aucune piste à indiquer.

— Attendez, avait dit Rossignol, je vais vous trouver le voleur... Laissez moi seulement passer une nuit dans l'appartement, mais sans qu'on le sache...

Un soir, il arrivait en cachette avec un collègue, attachait au tiroir-caisse un fil qu'il faisait cheminer sous les portes et les tapis jusqu'à une pièce où il s'installait avec son compagnon, après avoir mis un poids à l'extrémité du fil, et là, il attendait, guettait, commençant à trouver le temps long,

Digitized by Google

lorsque le poids remua au bout du fil. Il entrait aussitôt dans l'étude, et qui voyait-il en train de fouiller le tiroir et d'y prendre l'argent ?... La bonne concierge, l'excellente mère Casamajor qu'il trouvait munie d'une fausse clé!

L'assassinat d'une veuve Stordeur avait fait grand bruit, et on en connaissait l'un des auteurs, un nommé Charles Bistor. Il avait disparu, mais on avait su, par des indicateurs, qu'il se cachait sous un faux nom dans les environs de Paris, on savait aussi le nom qu'il avait pris, et on donnait mission à Rossignol et à Jaume de découvrir l'assassin. Ils se mettaient en campagne, mais l'opération n'était pas facile. Il s'agissait pour eux d'avoir peut-être à battre une centaine de localités, et ils se déguisaient en colporteurs. Jaume en marchand de toile, Rossignol en marchand de bijoux s'en allaient par les foires et dans les maisons, et tâchaient de faire causer les gens en vendant leur marchandise.

— Allons, criait Jaume en étalant sa camelote, qui veut de bons draps, de bonnes chemises, de belles serviettes de table ?... Tenez, Monsieur... Tenez, Madame, un joli mouchoir de poche... Mais voulez-vous me permettre de vous demander un renseignement ?... Savez-vous si M. Charles est ici ?

— M. Charles ?

— Oui, un marchand.

— Un marchand ?... M. Charles ?... Mais nous ne connaissons pas de M. Charles.

— Pardon... Vous auriez peut-être pu savoir...

Et Rossignol, de son côté, criait en montrant son éventaire :

— Voilà des bagues, des chaînes de montre, des épingles de cravate, des médaillons pas chers... Tenez, Madame, une jolie broche... Mais pardon, je vois M. Charles... Tiens, non, ça n'est pas lui... Est-ce qu'il n'est pas ici ?... Vous connaissez bien M. Charles ?

— M. Charles ?... Qui ça, M. Charles ?

— Le marchand d'objets de cuisine... Il vient toujours pour la foire.

De Bourg-la-Reine à Puteaux et de Garches à Robinson, ils roulaient ainsi des semaines, mais personne, nulle part, n'avait entendu parler de M. Charles, et ils avaient fini par renoncer à explorer la banlieue, quand à Creil, où les avaient dirigés les indicateurs, un client leva la tête à leur question.

— M. Charles ?... Est-ce qu'il ne vend pas des livraisons ?

Et, l'appelant par son faux nom :

— M. Charles..... ?

— Oui, c'est bien ça.... C'est lui... Où demeure-t-il ?

Digitized by Google

— Tenez, par ici, route de Montataire... Il est en voyage, mais sa femme doit être là.

Un instant après, ils étaient route de Montataire, frappaient à la porte de la maison et appelaient dans l'escalier :

— Hé ! Charles... Tu es là-haut ?...

— Qui est là ? répondait la femme.

— Des amis... Des marchands... Des camaros.... Est-ce que Charles est en voyage ?

— Oui, mais il doit revenir ce soir.

— Bon... Bien... Merci... Alors, à un autre jour !

Le soir même, Bistor était arrêté.

Une autre fois, seul en mission dans le Pas-de-Calais, pour y retrouver un nommé Charpentier, Rossignol s'était déguisé en mineur, avait parcouru les charbonnages tout un hiver, par la glace et la neige, et une autre fois encore, dans l'affaire Gille et Abadie, avait tout dépassé comme travestissement. Les deux assassins, d'après des informations sûres, avaient jeté à un endroit du canal Saint-Martin le couteau avec lequel ils avaient tué la femme Bassingeaud, ainsi que nombre d'objets ramassés dans sa boutique, et le plongeur était descendu dans le canal, mais sans résultat.

— C'est trop fort, avait dit Rossignol, il est certain que tout est là... Comment ne trouve-t-on rien ?... Je vais plonger moi-même. Je trouverai !

En effet, au bout de quelque temps, la corde de communication remontait un marteau, puis une fourchette, une lampe, des verres, des bouteilles, un masque de salle d'armes, toute une boutique de bric-à-brac, et Rossignol remontait enfin lui-même, triomphant et tendant le couteau d'Abadie... Il était resté plus de trois heures sous l'eau et s'écriait en riant, tout exténué qu'il était, dans son scaphandre dégouttant de vase :

— Avec cet habit-là, les pègres ne me reconnaîtront plus !

***

Jaume avait aussi sa célébrité, et qui se justifiait également par l'éclat et le pittoresque de ses services. Comme Rossignol, il avait été enfant de troupe, mais n'était pas resté dans l'armée, et s'était essayé à tous les métiers. Clerc d'avoué, relieur, bijoutier, hôtelier, marchand de vin, cultivateur, il semblait avoir voulu s'exercer à prendre toutes les figures. Il avait même pensé à être acteur, et aurait fait un excellent comique. On avait quelquefois envie de se demander, quand on l'entendait « cuisiner » un assassin dans son bureau, si

Digitized by Google

on n'était pas aux Bouffes. Tout en rondeur et en facéties, avec sa tête en boulet et ses mollets en cerceaux, son nez goguenard, son œil pointu, sa voix perçante, son petit ventre et ses gilets à fleurs, il était intarissable de rouerie loquace et burlesque ; et le plus singulier est qu'avec ses blagues, ses grosses plaisanteries comme les murs du Quai des Orfèvres en ont entendu plus d'une, il tirait des criminels des aveux que n'en aurait pas obtenus le meilleur des juges d'instruction.

— Voyons, disait-il à l'escarpe que lui avaient amené les gardiens et qu'il installait sur une chaise après lui avoir fait délier les mains, en s'asseyant lui-même devant lui sur le coin de sa table et en mettant sa calotte de travers, voyons, tu as tué une vieille femme, hein ?... Bon, c'est bien, parfait !... Mais pourquoi ne veux-tu pas l'avouer ?... Avoue-le donc !

Puis, avec une solennité bouffonne :

— Allons, tu as commis un crime. Et puis après ?... Mais tout le monde en commet, des crimes !.. Mais j'en ai commis, moi... Mais Monsieur qui est là, qui assiste à notre entretien, et qui est substitut, il en a commis aussi... Seulement, nous avons avoué... Voilà tout... Allons, avoue, avoue donc... Qui est-ce qui n'a pas tué sa vieille femme ?

Et, tantôt sur le ton de la farce, tantôt sur celui du drame, se levant, se rasseyant, lançant sa calotte sur la table, se la remettant sur la tête, s'indignant, s'attendrissant, bouffonnant, il chapitrait ainsi durant une heure des voleurs ou des assassins qui finissaient par rire ou par s'attendrir et se laisser gagner par la bonhomie ou les facéties du « cuisinage ».

Un crime avait été commis à Neuilly. Un jardinier avait été assassiné. On ne s'expliquait pas pour quel motif, mais on n'avait aucun doute sur l'assassin, et il avait été arrêté.

— Vous arrivez bien, me disait Jaume en me voyant entrer un matin dans son bureau. Vous avez entendu parler de l'assassinat de Neuilly. On ne sait toujours pas pourquoi l'assassin a commis son crime, et je viens de l'envoyer chercher pour l'interroger... Vous allez le voir, et je vais l'inviter à déjeuner... Vous assisterez à ça...

Un instant après, on amenait un de ces individus à horrible figure comme il en défile aux assises, et Jaume ordonnait :

— Déliez-lui les mains et laissez-le moi, vous viendrez le reprendre plus tard.

Puis il disait à l'assassin :

— Alors tu ne veux toujours pas dire pourquoi tu as tué le jardinier ?

— Mais ce n'est pas moi qui l'a tué.

Digitized by Google

— Blagueur !... On t'a vu... Il y a des témoins... Tout le monde sait que c'est toi... Ne dis donc pas de bêtises, et donne-nous plutôt tes raisons qui pourront peut-être t'excuser. Assieds-toi... Nous allons causer.

Et, tirant sa montre :

— Onze heures... Je t'invite à déjeuner.

En même temps il sonnait le garçon de bureau, faisait installer deux couverts sur une petite table, s'y asseyait, y faisait asseoir l'assassin, et lui disait en lui tendant le menu d'un marchand de vin du voisinage :

— Tiens, tu es l'invité, commande... Mais qu'est-ce que tu as, et pourquoi fais-tu cette tête-là ?... Ça ne te va pas de déjeuner avec moi ?

— Mais si, Monsieur Jaume.

— Allons, qu'est-ce que tu prends ?...

Et il le criblait de plaisanteries sous lesquelles l'assassin finissait par rire :

— Dis donc.

— Monsieur Jaume ?

— Il y a du veau à la sauce tomate... Est-ce que tu vas encore oser, après ton assassinat, prendre de la sauce tomate ?

— Oh ! Monsieur Jaume.

— Mais oui, prends-en donc... C'est une sauce pour toi !

On apportait le déjeuner, et Jaume continuait à plaisanter :

— Allons, mets ta serviette et ne te salis pas... Surtout, ne fais pas tomber de sauce tomate sur ton gilet... On ne fait pas tomber de sauce tomate sur soi, quand on est un assassin.

— Mais, Monsieur Jaume...

Et l'assassin protestait, mais riait. On le sentait presque déjà sur le chemin de la confession, et il ne s'y décidait pas d'ailleurs ce jour-là, mais ne devait pas tarder à le faire et, après s'être « mis à table » pour déjeuner, à s'y mettre encore autrement, selon l'expression employée dans « la Maison ».

La comédie au service de la Police, et à l'occasion pour elle-même, lorsque l'effet scénique le tentait par trop, tout Jaume était là. Surmené un jour par un surcroît d'affaires et pressé de les expédier, il y travaillait avec son secrétaire, quand on frappait à sa porte à petits coups discrets. Agacé, il ne répondait pas. On frappait de nouveau. Il ne répondait pas davantage. Mais on frappait encore, toujours à petits coups, et il criait alors d'une voix de tonnerre :

— Entrez !

Un petit monsieur timide se présentait en saluant, et bégayait tout tremblant :

Digitized by Google

— Monsieur, je viens d'être cambriolé... Des voleurs sont entrés chez moi... On m'a dit de m'adresser ici.

— On s'est trompé, Monsieur !

— Mais, Monsieur...

— Sortez, Monsieur !

— Oh ! Monsieur... Vous n'êtes pas poli.

— Pas poli ? tonnait Jaume... Pas poli ?... Qu'est-ce que vous dites-là ?... Comment, pas poli ?... Mais vous ne savez donc pas avec qui, ici, on est poli ?... Pas poli, et vous vous plaignez ?... Mais on n'est poli ici qu'avec les canailles !

Ahuri, foudroyé, le petit monsieur avait disparu.

La vie n'était pas encore à cette époque la fièvre qu'elle devait devenir à tous les degrés de la société, mais elle y allait, et le Barreau n'était déjà plus le temple de dignité qu'on avait connu. Certains avocats couraient après les procès comme les coulissiers après les valeurs à vendre, et tout un groupe s'en trouvait réuni un après-midi dans le bureau de Jaume, quand on voyait entrer une dame d'apparence correcte, et qui s'approchait de lui avec gêne. Il la recevait très froidement, mais l'écoutait bientôt avec intérêt, apprenait qu'elle était poursuivie pour vol dans un magasin, qu'elle n'avait pas d'avocat, qu'elle venait en chercher un, et il se levait aussitôt plein d'empressement, la saluait avec la plus grande amabilité, et criait de toutes ses forces à son secrétaire, par-dessus le bruit des conversations :

— Bacqué, Madame a volé... Offrez une chaise à Madame !

Personne n'avait peut-être jamais possédé comme lui l'art de « cuisiner » les criminels et n'y déployait une maîtrise pareille à la sienne. Dans un vol avec effraction, commis dans des circonstances étranges, tout un appartement avait été mis à sac sans que personne eût rien entendu. Il avait été chargé de l'enquête et, avec la divination particulière dont il était doué, avait jugé dès le premier coup d'œil que le voleur devait être le prétendu volé lui-même. Dans un dessein et un intérêt à éclaircir, le soi-disant volé avait simulé un cambriolage, puis était allé le dénoncer à la Police pour mieux donner le change. Jaume, seulement, s'était bien gardé de montrer ses soupçons, ne s'était même pas contenté de les cacher, mais avait témoigné au volé-voleur une commisération, une estime, une sympathie sans bornes.

— Vous avez été affreusement dévalisé, mon cher ami, lui répétait-il avec compassion, Ah ! vous êtes bien malheureux, horriblement malheureux, et je vous demande bien pardon de vous fatiguer par mes questions... Mais vous êtes seul à

Digitized by Google

pouvoir nous éclairer, nous ne trouvons que vous comme témoin, et je suis bien obligé de vous questionner... Excusez-moi... J'en souffre encore plus que vous... Mais soyez tranquille, vous serez vengé !... Nous découvrirons le voleur !

Et, tout un après-midi, il le criblait de questions, comptant sur son accablement pour l'amener, le moment voulu, à ne plus savoir se défendre :

— Voyons, rappelez-vous... A quelle heure êtes-vous rentré ?... Et ce meuble fracturé ?... Combien aviez-vous d'argent ?... Mais je vous fatigue... Reprenez haleine...

Puis il recommençait encore à l'interroger, le pressait sur un détail, sur un autre, insistait, le mettait hors de lui, doutait de moins en moins de sa culpabilité, le voyait se trahir de plus en plus, mais le laissait de nouveau se reposer, et lui disait à un moment :

— Allons, c'est fini... Je sais tout ce que je voulais savoir, et je n'ai plus maintenant qu'un mot à ajouter avant de vous permettre de retourner chez vous... Je viens de vous interroger comme témoin, je vais vous arrêter comme accusé, et vous allez tout avouer.

— Hein ?... Quoi ?... Avouer ?... Comment ?... Arrêté ?... Mais avouer ?... Mais pourquoi ?... Pourquoi avouer ?

— Parce que vous êtes un honnête homme, et incapable d'un mensonge !

Et le soi-disant volé avait tout avoué.

***

— Un de ces soirs, m'avait dit Rossignol, je vous mènerai voir un bel indicateur.

Il me menait rue des Martyrs, un quartier bourgeois, mais dans quelle maison ! Une cour fétide et noire, où débouchaient des escaliers sombres indiqués par de petites lueurs expirantes pareilles à des tremblotements de veilleuses.

— Tenez, montons là... Tâchez de ne pas trop buter.

A l'entresol, après avoir fini par trouver le cordon de sonnette, il sonnait trois ou quatre petits coups espacés chacun de quelques secondes, on entendait un pas, un filet de lumière filtrait au-dessus d'une porte, la clé criait dans la serrure, la porte s'ouvrait, et on voyait un géant débraillé et blême, qui nous regardait d'un œil terne et disait d'une voix caverneuse, mais où il y avait du respect :

— Ah ! c'est vous, Monsieur Rossignol ?

— Bonsoir, B... Alors, tu es chez toi ?

— Toujours à cette heure-ci, Monsieur Rossignol.

Digitized by Google

— Tu reviens de la Grande Jatte ?

— Naturellement, Monsieur Rossignol.

— Allons, fais-nous entrer... Monsieur est magistrat...

— Bien, Monsieur Rossignol...

Et il nous conduisait dans une petite pièce basse où il y avait une table et des chaises de paille, nous y faisait asseoir, mais restait debout, toujours respectueusement.

C'était un nommé B..., un forçat libéré, autorisé à résider à Paris, mais par exception, sous la surveillance de la Police, et qui travaillait le jour à l'Ile de la Grande Jatte.

— Allons, lui dit Rossignol, assieds-toi... Tu n'as rien de neuf à m'apprendre ?

— Oh ! Monsieur Rossignol, il y a toujours quelque chose... J'irai vous voir un de ces jours, et je vous parlerai...

Il avait l'air de ne pas tenir à parler devant moi, et reprenait, comme pour faire une diversion :

— Ah ! Monsieur Rossignol, je me réhabilite... Je travaille, je suis en train de devenir un honnête homme... Tenez, ajoutait-il en se levant, regardez mes outils...

Et, brandissant une cognée énorme qu'il allait prendre dans un coin et qui ne semblait même pas maniable, mais qui ne lui pesait pas plus dans la main qu'un petit balai :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous fasse ?... Voulez-vous une commode ? Voulez-vous une armoire à glace ?... Voulez-vous même que je vous fasse un piano ?

Rossignol riait, lui posait des questions qui se référaient à des affaires en cours, puis lui demandait à un moment :

— Et ta femme ?

Il répondait de sa voix sombre :

— Elle *travaille* tous les soirs jusqu'à dix heures, Monsieur Rossignol... Elle va rentrer.

Vers dix heures, en effet, on entendait sonner à petits coups espacés, et le géant blême disait en allant ouvrir :

— La voilà...

Quelques secondes après, il revenait suivi d'une femme en grand deuil, et dont la figure était couverte de fard sous un voile qui lui tombait jusqu'aux pieds.

Elle entrait en saluant d'un signe de tête, mais sans que Rossignol lui rendît son salut, passait se déshabiller dans une pièce voisine, revenait mise comme une bonne, mais toujours aussi fardée, et s'asseyait sans rien dire à un coin de la table où elle se mettait à lire un journal pendant que Rossignol continuait à questionner le géant :

— Sais-tu où est Un Tel ?... Tâche donc de le trouver...

Digitized by Google

Et X... ?... Tu dis que tu l'as rencontré... Mais il n'a pas le droit d'être à Paris... Qu'est-ce qu'il y fait ?... Et Gros-Jules ? Je ne le vois plus... Et Michel ?...

— Il va probablement venir ce soir.

— Chez toi ?

— Oui...

En le renseignant ou non, mais vaguement, et en continuant à paraître préférer se montrer prudent en ma présence, le colosse lui répondait toujours sur le ton du respect, et la femme, sous son fard, lisait silencieusement son journal à son coin de table, quand on sonnait encore à petits coups comptés :

— Tiens, disait Rossignol, on vient te voir ?

— Ça doit être Michel...

C'était bien Michel, un petit homme trapu et fort, mais borgne, ayant tout un côté de la figure défoncé sous une grande casquette, le menton crochu, avec cela bavard et pétulant, ne s'arrêtant pas de parler, et dont la considération pour Rossignol avait aussi quelque chose d'extraordinaire.

— Ah ! Monsieur Rossignol, vous êtes là... Salut !... Ah ! comme j'ai bien fait de venir... J'ai à vous parler... Je veux toujours aller vous voir.

— Allons, bonsoir, Michel... Oui, je suis là avec Monsieur...

Et, me montrant :

— Monsieur est magistrat... Mais on ne te voit plus... Qu'est-ce que tu fais ?... Pourquoi ne viens-tu plus ?

— J'irai, Monsieur Rossignol... J'irai... Mais pardonnez-moi. J'irai, et j'aurai bien des choses à vous dire !... J'en aurai !

Il parlait avec une volubilité éraillée, comme pour forcer les mots à sortir de sa bouche à moitié défoncée sous l'œil qui lui manquait, nommait des gens, donnait des adresses, des renseignements, racontait des histoires et s'écriait à un moment, comme dans une explosion, après avoir encore demandé pardon de ne pas aller plus souvent à la Sûreté :

— Ah ! Monsieur Rossignol, c'est que moi, voyez-vous, ça n'est pas de ma faute, si j'ai été ce que j'ai été et si je suis ce que je suis... J'ai trop souffert, quand j'étais petit, j'ai été trop malheureux !... Savez-vous ce que faisait ma mère ?... Elle ne me donnait pas à manger, et m'envoyait le soir coucher dans la rue... Oui, Monsieur Rossignol, même en hiver, quand il faisait froid, qu'il gelait ou qu'il neigeait, et qu'elle trouvait que je la gênais... Aïe donc !... Elle me jetait dehors pour toute la nuit... Par bonheur, seulement, j'avais aussi ma grand-mère... Alors je courais chez elle, et elle ne me renvoyait pas... Elle me gardait, me faisait

Digitized by Google

manger, me réchauffait à son feu, me disait de ne pas pleurer, me faisait coucher dans sa chambre... Oh ! elle m'aimait bien, la bonne femme !... Aussi, vous savez, et je ne crains pas de le dire, à vous, à tout le monde, et devant Monsieur qui est magistrat, et je le crie bien haut : ma mère, c'est une vieille r...., mais ma grand-mère, c'est mes petits boyaux !

Je revenais de cette visite un peu étourdi. Quels bas-fonds vous révélaient des êtres comme ce géant blafard à la voix sépulcrale, cette fausse veuve avec son fard sous son voile et ce bavard et horrible borgne avec ses propos répugnants où l'on sentait cependant la petite fleur du sentiment, mais poussée dans quel épouvantable fumier ! Et comment pouvait-on aussi y montrer une pareille déférence, et qui semblait même sincère, pour un agent de l'autorité ? Avec quelle main et quels liens de fer, et de quelle mystérieuse et savante manière, la Police pouvait-elle tenir ainsi des bandits en laisse, et les faire aller et marcher comme elle le voulait ? Dans des excursions qu'il m'avait mené faire au Père Lunette et au Château-Rouge, un caboulot et un bal de brigands alors célèbres, j'avais déjà remarqué combien et de quelle manière leur imposait Rossignol, leur facilité à se faire ses indicateurs, et l'espèce de fascination exercée sur eux par sa force physique, et par la bonhomie, la gaieté, l'humanité ou la rudesse de sa manière.

— Alors tu es là ? demandait-il à l'un.

— Oui, Monsieur Rossignol.

— Rien de nouveau ?

— Si, Monsieur Rossignol.

— Bon... Viens me voir... Tu me diras ça.

Ou bien, à un autre :

— Ah ! ça, dis donc, toi, te voilà au Père Lunette... Qu'est-ce que tu fais ici ?... Tu n'as pas le droit d'être à Paris... Viens demain matin à mon bureau à la première heure... Et, si tu ne viens pas, gare à toi... Oust !... Tu viendras ?

— J'irai, Monsieur Rossignol.

Quelques jours après la soirée de la rue des Martyrs, j'allai voir Rossignol un matin à son bureau, et je le trouvai avec mon ami Hugues Le Roux, qui étudiait aussi les dessous de Paris et dont on connaît les intéressants travaux.

— Nous parlions justement de toi, me disait-il en me voyant entrer... Ah ! tu viens de manquer un joli indicateur.

— Gardeuse, ajoutait Rossignol en riant.

— Gardeuse ?... Qu'est-ce que c'est que ça, Gardeuse ?

Digitized by Google

— La Gardeuse d'Oies, m'expliquait Hugues Le Roux en riant aussi... C'est son surnom.

— Oui, reprenait Rossignol toujours gaîment, mais nous avons un autre indicateur du même genre et encore plus beau, c'est La Muette !

Et il nous racontait l'histoire d'un faux sourd-muet qui allait à domicile demander des secours en montrant des certificats qu'il avait volés, et que son air de gentil garçon et sa figure de petit saint faisaient bien accueillir dans les maisons riches. Il était en même temps au courant de tous les crimes, renseignait aussi la Police, et ils composaient ainsi toute une petite bande habitant le même garni, portant des sobriquets de filles ou de femmes, et se dénonçant entre eux par des lettres anonymes. L'un d'eux, La Ouistitite, avait même dénoncé leur logeur, qu'ils appelaient Ma Belle-Mère, comme fabriquant de la fausse monnaie, cachant dans son fourneau des matrices de pièces de cinq francs, et accusait aussi un autre de leurs camarades, surnommé La Vierge Rouge, d'avoir commis un assassinat dont on était en train de rechercher l'auteur. Il avait seulement supplié, en se jetant à genoux avec toutes sortes de grimaces, de ne jamais laisser soupçonner qu'il avait parlé. Il se déclarait sûr, autrement, de ne pas rester vivant vingt-quatre heures.

— Mon cher ami, me disait Hugues Le Roux en nous en allant, tu appelles du tourisme ce que tu es en train de faire et ce que je fais moi-même, et tu as raison... C'est bien du tourisme, et quel tourisme ! Que sont les précipices de l'Auvergne ou des Pyrénées à côté de ceux de la société ?... Maintenant je vais te faire mes adieux, car tu ne me reverras pas de quelque temps... Je vais pousser mon tourisme un peu plus loin.... Je pars découvrir l'Afrique...

Quelques mois après, je recevais une carte postale illustrée devant laquelle j'aurais cru rêver, si quelque chose avait encore pu me surprendre. On y voyait un roi nègre hautainement assis au milieu de sa cour, et devant lui, dans une attitude déférente, en grandes bottes noires, serré dans un joli costume blanc, un jeune Européen qui lui apportait ses hommages... On lisait au-dessous : *Hugues Le Roux présente à Ménélik la carte du Nil bleu.* Le futur sénateur de Seine-et-Oise était en visite, au fond de l'Afrique, chez le souverain noir où la légende voyait le dernier descendant du Roi Salomon et de la Reine de Saba, et ce tourisme-là vous emmenait en effet un peu loin. Il dépassait celui de la rue des Martyrs, du Père Lunette, de la Muette, de Ma Belle-Mère et de la Ouistitite.

Digitized by Google

***

Dans les hauteurs de la Tour Pointue, Puibaraud a laissé, comme Directeur général des Recherches, des souvenirs qui resteront. Très loin de manquer d'esprit, il se recommandait volontiers des traditions de M. de Sartine. D'une excellente famille du Périgord, il avait, sous ses tendances voltairiennes, un fond de vieille éducation catholique et bourgeoise qui lui donnait du bon sens et de la raison. Ayant d'autre part le goût de l'humour, il s'amusait, à l'occasion, à vous montrer des photographies de criminels, dont il avait toute une collection et d'où il tirait des comparaisons plaisantes, mais parfois troublantes, entre leurs figures et celles de personnalités à la mode ou même officielles dont il avait aussi les portraits, et il me disait un jour en m'apportant celui d'une dame qu'il était allé chercher dans un tiroir :

— Tenez, connaissez-vous Mme de... ?

— De nom, comme tout le monde.

— La voilà...

Mme de... était très en vue pour sa fortune et son intimité avec un souverain. Un certain bruit, où il n'y avait rien d'ailleurs que d'inoffensif, s'était récemment fait à son sujet, et un journal, à cette occasion, avait même reproduit un certain nombre de photographies d'elle dans différentes poses. Elle avait un château princier dans les environs de Paris, et les unes l'y représentaient sous les ombrages de son parc, d'autres parmi ses fleurs, d'autres dans sa galerie d'honneur, d'autres à cheval. Je les rappelais à Puibaraud, et il me répondait :

— Oui, je sais... Ça a paru dans *Le X*..... J'ai le numéro... Mais attendez...

Il allait en même temps ouvrir un autre tiroir, en rapportait une carte et me disait, avec son sourire :

— Regardez...

C'était une vieille carte de l'Anthropométrie, marquée de différents timbres, et qui devait dater de très loin. Elle représentait une fille aux cheveux en désordre, jolie, très jeune, dans une mauvaise camisole sur le devant de laquelle on lisait un numéro, et photographiée les mains en l'air. Je retournais la carte pour lire le nom, mais il était effacé. Je regardais Puibaraud qui continuait à sourire, et il me donnait l'explication du portrait. Il y avait une vingtaine d'années, un assassinat avait été commis chez un marchand de vin des fortifications. On avait soupçonné la servante, une pauvre fille de quinze ans, d'en être complice, et on l'avait arrêtée. Mais

Digitized by Google

elle était innocente, on l'avait relâchée après l'avoir photographiée, et c'était sa photographie.

— Maintenant, avait ajouté Puibaraud, regardez bien ces deux portraits, Mme de... dans son salon et la servante du mastroquet... Eh ! bien...

Et il ne pouvait s'empêcher de rire largement :

— Eh ! bien, Mme de... c'est la servante, et la servante c'est Mme de...

— Ça n'est pas possible !

— C'est très sérieux... Tenez, examinez bien les deux photographies, n'oubliez pas qu'il y a plus de vingt ans de distance entre les deux, étudiez-les, prenez votre temps, et vous n'aurez plus aucun doute.

Je me demandais encore si ce n'était pas une plaisanterie. Mais, en observant avec attention les deux figures, en prenant son temps, on ne pouvait pas, en effet, ne pas être troublé.

— Mais ces mains en l'air ?

Puibaraud souriait de nouveau :

— Justement... Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi cette fille a été prise dans cette pose. C'est parce qu'elle avait des mains énormes et qu'on voulait pouvoir la retrouver, grâce à ces mains-là, dans le cas où il y aurait eu lieu plus tard de la rechercher... Eh ! bien, regardez le portrait de Mme de... dans son salon. Elle a des gants noirs qui lui montent jusqu'au-dessus des coudes et qui cachent précisément ses mains. Or ces gants-là, elle ne les a pas seulement dans ce portrait-là, mais dans tous, et partout où elle va elle les a toujours. Ni dehors, ni chez elle, jamais elle ne les quitte. Tout le monde l'a remarqué. Vous les lui revoyez dans toutes ses photographies, et vous ne lui faites pas une visite sans les lui revoir !

— Mais est-ce qu'elle n'est pas étrangère ?

— Pas du tout... Elle est de Paris, et tout ce qu'il y a de plus pavé de Paris, tout ce qu'il y a de plus « parigote » !

— Mais son accent ?... Elle passe pour en avoir un comme elle est seule à l'avoir.

— Elle a su le prendre !

Et il me donnait encore détail sur détail. Elles étaient trois sœurs, les sœurs Z..... L'aînée s'était fait un renom dans le demi-monde, la seconde était marchande des quatre-saisons, et la cadette était la Mme de...

J'étais de plus en plus confondu. Certains traits des photographies reproduites par le journal me revenaient aussi comme des coups de lumière, et je finissais par demander :

— Mais comment ne connaît-on pas une pareille histoire ?

Digitized by Google

— Oh ! pardon... On la connaît peu, et même très peu, mais on la connaît un peu... Il y a peu d'initiés, mais il y en a, et qui savent l'histoire des trois sœurs Z.....

— Et comment, par quelles aventures, en passant par quoi, la troisième, en partant d'où elle était partie, a-t-elle pu parvenir où elle est arrivée ?

Mais Puibaraud, à cette question-là, m'arrêtait net, se mettait un doigt sur la bouche, fermait les yeux, et, riant en même temps d'un rire encore plus clos que son sourire :

— Chut !... Chut !... Chut !... Ici, *motus*, mystère, silence total... Non seulement personne ne sait rien, mais personne ne doit rien savoir... C'est que Mme de... a un salon des mieux fréquentés... Ah ! l'humanité... Que de complications !

Un instant après, il avait reporté les portraits dans leur tiroir, repris son sourire, et me disait en revenant :

— Maintenant il faudra que je sache quelque chose... En songeant aux photographies reproduites par *Le X.....*, j'imagine que le journal aura dû aussi avoir celle de l'Anthropométrie, et qu'il en aura coûté bon à Mme de... pour qu'il ne la reproduise pas à côté des autres...

Et il riait encore à plein rire :

— *Le X...* a dû faire là une jolie affaire... Vous voyez d'ici la série... D'abord Mme de... dans son salon, avec ses gants... Puis dans son parc, avec ses gants... Puis à cheval, avec ses gants... Puis dans sa galerie d'honneur, toujours avec des gants... Et puis, vingt ans plus tôt, les mains en l'air... Ça aurait été terrible, mais assez savoureux... Pauvre Mme de... ! Car, après tout, vous savez, c'est une bonne femme, très bonne, et il n'y a jamais rien eu à dire sur elle, bien qu'elle n'ait pas toujours eu ses gants, quand on lui faisait sa photographie... Oui, elle n'aura pas dû s'en tirer à bon marché... Mais je le saurai, ça, et je vous le dirai... Je saurai... Ah ! la presse !... Allons, au revoir, le service me réclame.

— A quand ?

— Après les vacances... Je suis un peu fatigué, et je vais partir pour les eaux... Nous nous reverrons à l'automne...

Je retournai le voir en octobre, mais il était malade, on lui avait fait une opération, et les journaux, un mois plus tard, annonçaient sa mort. Il était allé finir à Nontron, dans la paix de sa famille et de son pays, loin de la Tour Pointue et des tiroirs de l'Anthropométrie.

Maurice TALMEYR.

La suite prochainement.

Digitized by Google

UNE GLOIRE DE LA SCIENCE FRANÇAISE

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE[1]

Il y a soixante ans, si le nom d'Ampère jouissait de quelque notoriété, c'était surtout grâce à l'aimable écrivain qui venait de disparaître, après s'être intitulé lui-même le « critique en voyage ». Membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, professeur de littérature française au Collège de France, polyglotte, philologue, archéologue, très répandu dans les cercles politiques, littéraires et même purement mondains, promenant sous toutes les latitudes, à travers tous les âges, parmi presque toutes les connaissances humaines une infatigable et hâtive curiosité, ami et à l'occasion collaborateur du *Correspondant*[2], Jean-Jacques Ampère était de ces hommes qui s'imposent pour un temps à l'attention du public cultivé et dont la mort même provoque quelque bruit, aux échos progressivement assourdis[3]. — On le savait bien fils d'un savant, qui lui aussi s'était intéressé à bien des problèmes et était l'auteur de quelques découvertes capitales; mais, malgré une notice de Sainte-Beuve, vraiment merveilleuse de compréhension, de pénétration, de sympathie et de largeur d'esprit, malgré un lumineux et éloquent « éloge » d'Arago, André-Marie Ampère n'était guère connu que comme le père de Jean-Jacques[4].

1 *Le Grand Ampère*, d'après des documents inédits, par Louis de Launay, membre de l'Institut — xv-277 pages in-8° avec 7 planches hors texte (Perrin).

2. Sans partager totalement les convictions ni surtout les pratiques religieuses de nos aînés, J.-J. Ampère était en étroite sympathie avec eux. En 1856, le prince Albert de Broglie avait sollicité sa collaboration par une lettre éloquente (dont nous aurons sans doute à reparler quelque jour) et il donna notamment en 1859 un article nécrologique sur son intime ami Alexis de Tocqueville.

3. M. de Launay donne à espérer à ses lecteurs qu'il consacrera bientôt une étude spéciale à Jean-Jacques Ampère.

4. Je viens de vérifier que le volume des *Biographies individuelles* du Catalogue de l'histoire de France de la Bibliothèque Nationale, volume publié en 1865,

Digitized by Google

Au lendemain de la guerre de 1870, trois volumes de correspondance et de souvenirs, publiés par Mme Cheuvreux (qui avait à demi dissimulé sa personnalité sous de discrètes initiales), révélèrent au public lettré l'exquise et naïve sensibilité d'André-Marie Ampère, le pur et douloureux roman de sa jeunesse. Un peu plus tard, le prodigieux développement des applications de l'électricité mit rétrospectivement en relief le génie scientifique de celui qui avait découvert et formulé les lois de l'induction : on discerna peu à peu que sa place, parmi les Français appliqués à l'étude des sciences physiques, chimiques et naturelles, était au premier plan, je veux dire entre Lavoisier et Pasteur. Un congrès international lui a décerné ce suprême honneur, partagé avec l'Italien Volta et l'Allemand Ohm, de baptiser de son nom une unité électrique : mais parmi les wattmen et même les ingénieurs qui consultent à tout moment l'*ampéromètre* combien encore ignorent le génie encyclopédique et surtout l'incomparable valeur morale d'Ampère !

M. Louis de Launay a donc fait œuvre non seulement attachante et intéressante, mais éminemment utile, en retraçant la carrière scientifique et la vie intime de celui que nul ne lui reprochera d'appeler le *Grand* Ampère. Outre les originaux des lettres publiées par Mme Cheuvreux avec la liberté et même le sans-gêne bien intentionné qui étaient de pratique courante il y a encore un demi-siècle, il a eu à sa disposition la correspondance d'Ampère avec des amis de jeunesse, notamment avec Ballanche et ce Bredin qui, modestement confiné dans la direction de l'école vétérinaire de Lyon, n'en paraît pas moins avoir été un esprit très cultivé et un cœur très serviable[1]; aux Archives de l'Institut, il a dépouillé trente-quatre cartons bourrés de notes, de travaux manuscrits, de lettres abordant les sujets les plus variés (il faudrait presque dire les plus disparates). De ces riches matériaux M. de Launay a tiré un livre substantiel, instructif et charmant. Avec plus de méthode que son héros, il possède comme lui une variété d'aptitudes et de connaissances qui se fait de plus en plus rare à notre époque de spécialisation. Ce membre de l'Académie des Sciences, cet inspecteur général des Mines est poète, romancier, historien, philosophe,

est muet sur le compte d'André-Marie Ampère, tandis que la rubrique Jean-Jacques Ampère comporte deux ou trois articles : ceci est très significatif.

1. M. de Launay s'occupe de réunir la correspondance complète d'Ampère, avec l'intention de la publier.

Digitized by Google

économiste, voyageur : pour donner aux profanes une idée élémentaire, mais exacte, des questions scientifiques les plus ardues, il dispose de dons de séduisante vulgarisation qui rappellent ceux de notre collaborateur à jamais regretté Albert de Lapparent. Je n'aurai garde de m'aventurer à sa suite sur un terrain qui recèle tant d'embûches pour les incompétents, « le seul endroit peut-être », a dit Albert Sorel, « où l'on ne puisse impunément parler par à peu près des choses qu'on ne connaît pas ». Mon dessein se limite à indiquer rapidement à nos lecteurs ce que M. de Launay rappelle ou révèle sur l'originalité du caractère et du génie d'André-Marie Ampère.

***

Celui-ci naquit à Lyon en 1775, d'un père négociant et d'une mère apparentée à la famille dont devait descendre un critique très peu idéaliste, encore moins chimérique, Francisque Sarcey. Il avait sept ans, quand son père renonça au commerce pour se retirer dans un village de la banlieue lyonnaise, à Poleymieux, sur les pentes des collines qui dominent le cours paresseux de la Saône et portent le nom quelque peu présomptueux de Mont-d'Or. Cette installation rurale contribua à assurer à l'enfant la formation très spéciale, affranchie de toute école et même de tout maître, qu'Arago admirait et déplorait tout ensemble. Sans doute André-Marie perdit à l'absence d'éducation en commun ce frottement qui aurait émoussé ses singularités, averti ses naïvetés, qui l'aurait rendu plus apte au professorat et surtout au combat de la vie; mais par contre la fraîcheur de sa sensibilité demeura intacte, et d'autre part il économisa, pour des études variées et des lectures immenses, le temps que les élèves bien doués gaspillent fatalement dans les meilleurs collèges et écoles. De cette enfance d'autodidacte il garda toute sa vie des traces significatives, par exemple « une énorme écriture de bébé qui commence à tracer des lettres entre deux lignes ». Laissé libre de butiner et d'approfondir à son gré, il manifesta de bonne heure la double faculté de s'intéresser à tout, de creuser les questions auxquelles il s'arrêtait. Sainte-Beuve a noté que jusqu'à la fin, « bien qu'il fût en quelque sorte la science pure, il avait des curiosités de tout genre ».

On connaît ce conseil bien typique d'un grand seigneur du XVIII[e] siècle à son fils : « Vous achèterez l'*Encyclopédie*,

Digitized by Google

et vous vous assiérez dessus pour lire *Candide* ». Ampère adolescent lut-il *Candide* ? Nous l'ignorons, et il n'y paraît guère en tout cas dans sa vie morale non plus que dans ses écrits. Mais ce que nous savons, c'est qu'il lut à fond, d'affilée, les *vingt-deux* in-folios de l'*Encyclopédie*, et que, si les insinuations antichrétiennes n'altérèrent point la candeur de sa foi religieuse, sa prodigieuse mémoire retint jusqu'à la fin de sa carrière l'essentiel et même le détail des articles les plus étrangers à ses préoccupations habituelles, tels par exemple que ceux sur le *blason* ou la *fauconnerie*. — A treize ans, un livre tombé sous sa main lui révéla les mathématiques, qu'il se mit à étudier avec frénésie, toujours sans maître, et que ses raisonnements solitaires poussèrent fort loin, renouvelant le tour de force de Pascal enfant. Désireux de se perfectionner en géométrie analytique, et déçu d'apprendre que les traités relatifs à cette science étaient alors presque tous rédigés en latin, il se mit intrépidement au latin, qu'il posséda bientôt assez à fond pour écrire et même pour versifier. Concurremment avec la botanique et l'herborisation (qui étaient alors la science et le sport à la mode), il cultivait aussi la poésie française, et ébauchait notamment sur la découverte de l'Amérique une épopée, *l'Américide*, où bien entendu le rôle odieux était attribué aux Espagnols, où bien entendu aussi le jeune versificateur les appelait

. . . . . une troupe en furie
De barbares vomis du fond de l'Ibérie.

L'infatigable imagination de l'adolescent s'attachait encore à ce rêve d'une langue universelle qu'ont caressé les plus nobles esprits, tels que Descartes et Leibniz, et qui semble aujourd'hui plus chimérique que jamais, au lendemain d'une guerre quasi-universelle aussi, qui a brassé et mélangé les peuples sans qu'ils aient trouvé d'autre moyen de conversation qu'un grossier *sabir*, étranger à toute méthode scientifique.

Le plus singulier et le plus étonnant peut-être, c'est que le jeune Ampère s'absorbait dans ces travaux intellectuels infiniment variés, à une heure de terrible crise politique qui aurait dû, nous semble-t-il à distance, accaparer son attention et celle de tous ses concitoyens. Sans doute, la nouvelle de la prise de la Bastille détermina chez lui une émotion qu'il aimait à comparer à celle qu'il avait ressentie au jour de sa première communion : mais le choc fut éphémère et ne l'empêcha point de se redonner tout entier à ses recherches

Digitized by Google

scientifiques, aux jeux de son imagination. Cependant la tragédie nationale eut à son foyer une douloureuse répercussion. Son père, qui avait cru sagement agir en quittant la campagne pour revenir à Lyon, où il serait moins en vue, son père avait été nommé juge de paix, et c'est lui qui en cette qualité avait décerné un mandat d'arrestation contre l'agitateur jacobin Chalier. Lors de la réaction terroriste à laquelle présidèrent Fouché et Collot d'Herbois, le malheureux magistrat fut une des premières victimes de la « vengeance populaire ». Son courage ne se démentit pas plus que sa générosité; quelques minutes avant de monter à l'échafaud, il écrivait à sa femme qu'il pardonnait à ses bourreaux : « Quant à mon fils », ajoutait-il prophétiquement, « il n'y a rien que je n'attende de lui ».

Le coup fut d'autant plus cruel à André-Marie que, demeuré à Poleymieux et tout occupé de mécanique analytique, il ne soupçonnait que très vaguement la gravité du péril; par un heureux rapprochement, M. de Launay remarque qu' « en ces jours d'horreur sa puissance d'abstraction rivalisa avec celle d'Archimède ». Ramené brusquement à l'atroce réalité, il tomba dans une prostration voisine de l'abêtissement, et resta pendant une année incapable de s'intéresser à rien, pas plus à ses travaux de prédilection qu'à sa situation pécuniaire, fort compromise par la condamnation paternelle. C'est à la promenade, puis à la botanique qu'il reprit d'abord goût à l'automne de 1794. La poésie vint ensuite, et il eut le courage (ne faut-il pas dire l'inconscience ?) de rimer des vers burlesques contre le culte de Chalier [1].

***

Il y a une pointe d'agréable paradoxe, mais une pointe seulement, dans cette affirmation de M. de Launay, que la découverte du télégraphe électrique tint d'abord à la ruine du patrimoine d'Ampère par les confiscations révolutionnaires, puis « à la rencontre qu'il fit, le 10 avril 1796, d'une belle jeune fille aux cheveux d'or ». On peut soutenir, en effet, que sans le cataclysme révolutionnaire, sans la nécessité d'entretenir son ménage, Ampère, pourvu d'une modeste aisance, eût indéfiniment *musé* ou poursuivi la chasse aux papillons dans le jardin des connaissances humaines; con-

1. On sait que les jacobins, dans une pensée qui n'était point uniquement de parodie sacrilège, s'étaient efforcés d'introniser le culte de la trinité des martyrs révolutionnaires, le Peletier-Marat-Chalier.

Digitized by Google

traint d'entrer dans l'engrenage administratif et universitaire, d'insipides besognes lui dévorèrent sans doute des heures précieuses, mais son génie quelque peu dispersé se trouva par là « canalisé » et plus apte à prolonger l'effort dans un sens donné.

Il faut ranger au nombre des plus touchantes confidences amoureuses le journal, échelonné sur un peu plus de sept années, qui commence par cette réminiscence ravie : « Je l'ai vue pour la première fois », et se clôt sur ce sanglot de douleur contenue et chrétiennement résignée: « 13 (juillet 1803) mercredi, à neuf heures du matin. *Multa flagella peccatoris; sperantem autem in Domino misericordia circumdabit*[1] ». Les traits de candeur y abondent : « Je servis le vin blanc; je bus dans un verre rincé par elle... Je mangeai une cerise qu'elle avait laissée tomber, je baisai une rose qu'elle avait sentie ». Ceci sans doute provoque le sourire, mais pour en ricaner il faudrait ignorer ou méconnaître ce qu'est une inclination pure et ardente au seuil de la jeunesse. Le journal d'Ampère contient quelques-unes des plus exquises, des plus brûlantes strophes de ce cantique de l'amour ingénu, respectueux et respectable, que les générations montantes ne se lassent pas d'entonner à tour de rôle, pour l'honneur et le bonheur de l'humanité. — A un autre point de vue, les éphémérides d'Ampère font curieusement revivre les mœurs de la petite bourgeoisie provinciale sous le Directoire et le Consulat. Le contraste est significatif, un peu mélancolique même (le biographe n'a point manqué de le mettre en relief) entre cette simplicité enjouée, fine, cultivée sans pédanterie, et « la trépidation maladive, le sentiment d'instabilité, l'inquiétude, l'affectation, le débraillé » qui dominent aujourd'hui dans la plupart des milieux.

Julie Carron (elle s'appelait en réalité Catherine-Antoinette, mais l'usage était alors établi de modifier les prénoms au gré de la fantaisie ou de la mode), Julie Carron demeurait avec sa mère veuve et sa sœur (qui joua en cette idylle un rôle de secourable et spirituelle abnégation) dans le village de Saint-Germain au Mont-d'Or, voisin de Poleymieux. Bien qu'Ampère, conquis dès la première rencontre, se fût gauchement trahi par des visites multipliées sous le prétexte d'emprunt de livres, bien qu'il n'eût point tardé à se déclarer ouvertement, Mme Carron hésita trois ans avant d'autoriser

1. M. de Launay a eu l'excellente idée de publier la reproduction en fac-similé de la première et de la dernière page du journal d'Ampère; cette évocation est singulièrement expressive et émouvante.

Digitized by Google

les fiançailles. Le soupirant était, en effet, bien jeune, plus jeune de quinze mois que Julie; la santé de celle-ci donnait déjà des préoccupations; surtout, on pouvait se demander s'il était sage de laisser fonder un ménage sans ressources assurées. Le futur membre de l'Académie des Sciences envisagea sérieusement la perspective soit de gérer une charge d'agent de change, soit de se livrer au négoce. Il se résolut enfin à donner des répétitions d'algèbre et d'italien, tout en postulant une chaire dans l'une des écoles centrales qui venaient d'être récemment créées. Quand il obtint, en mars 1799, la permission d'écrire à sa bien-aimée, il se lamenta en termes un peu amphigouriques, mais touchants de tendresse contenue, sur son impuissance à exprimer ce qu'il ressentait: « J'ai gémi de mon inaptitude à bien écrire, de la faiblesse de mon style, de celle peut-être de notre langue, et j'ai souhaité inutilement qu'on pût écrire le langage du cœur ».

Béni en cachette par un prêtre insermenté [1], le mariage fut célébré le 7 août 1799 à l'administration municipale du canton Nord de Lyon, et le jeune ménage s'installa dans la rue du Bât-d'Argent où, par une remarquable rencontre, se trouve aujourd'hui le lycée *Ampère*. Dans sa première lettre à sa mère, Julie se déclarait presque parfaitement heureuse, je dis « presque », car elle ne pouvait s'empêcher de remarquer : « Avec de la fortune, tout irait parfaitement bien ».

Cette charmante femme, idéaliste, romanesque, instruite, avait en effet sur son mari cette supériorité (c'en est incontestablement une, quoi qu'on puisse prétendre à l'encontre) de ne pas perdre de vue les exigences de la vie pratique. Un peu plus âgée que son mari, infiniment plus expérimentée, plus avisée, plus soucieuse d'éviter les propos des médisants ou des railleurs, elle prit bien vite l'habitude de le traiter en quelque sorte maternellement, de réparer ou de censurer le négligé de sa toilette, de doucement critiquer même certaines effusions trop publiques : « Demain j'arriverai par la diligence... Je te prie, mon bon ami, si tu me dis bonjour en m'embrassant devant tout le monde, n'aie pas ton air ordinaire à me serrer dans tes bras. Je t'en prie, réserve cela pour quand nous sommes seuls, et je t'en saurai bien bon gré ». Et une autre fois : « Mon bon ami, j'ai reçu ce matin ta lettre,

1. Le registre indique que la cérémonie eut lieu « après les publications possibles dans les circonstances présentes »; cette formule en dit long sur les persécutions ou tout au moins les tracasseries antireligieuses à la fin du régime directorial.

Digitized by Google

et comme l'adresse était *à ma Julie*, celui qui me l'a remise prétendait que j'étais sa Julie. Ainsi voilà à quoi tu t'exposes en mettant une adresse comme cela ! »

Julie villégiaturait alors à Saint-Germain au Mont-d'Or, pendant que son mari était retenu à Lyon par ses leçons. Bientôt le ménage dut subir l'épreuve d'une plus sérieuse séparation, car en décembre 1801 Ampère fut nommé professeur de physique à l'école centrale de l'Ain. La santé déjà chancelante de sa femme, mère d'un tout jeune enfant, lui permettait d'autant moins d'effectuer un déménagement en plein hiver qu'on comptait bien qu'il ne s'agissait là que d'un poste d'attente et que la nomination à Lyon ne tarderait guère. Ampère fut donc dans la dure nécessité de s'installer seul à Bourg-en-Bresse, d'où il fallait alors un jour et demi de trajet fatigant et compliqué pour gagner Lyon.

Les écoles centrales créées par la Convention, et qui ne devaient point survivre au Consulat, n'avaient que le nom de commun avec notre moderne Ecole centrale des arts et manufactures : c'étaient, à raison d'un par département, des établissements d'enseignement secondaire, dont les élèves, tous externes, suivaient non point une hiérarchie de *classes*, mais un ensemble de *cours*, entre lesquels leur choix s'exerçait à peu près librement; le plan d'études, infiniment trop encyclopédique pour des adolescents, constituait une application posthume des idées favorites de Condorcet. Quant au corps professoral, sa composition, comme plus tard au début des lycées, trahissait l'improvisation et se ressentait de la crise révolutionnaire. Après avoir pris pension chez un de ses collègues, Ampère, pourtant le plus candide et le plus aveugle des hommes, s'aperçut que son hôtesse était perdue de réputation. Un autre professeur avait jeté sa soutane aux orties pour épouser une jeune fille de bonne famille, puis avait abandonné sa femme par lassitude ou par scrupule : il devait rentrer dans l'Eglise au Concordat [1] et mourir chanoine honoraire de Versailles. Un autre encore, fils de paysans du Jura, avait avec lui un frère qui ne s'exprimait qu'en patois de Saint-Claude.

Ampère, si curieux de toutes les choses intéressantes, si prompt à l'enthousiasme, ne s'avisa qu'au bout de quatre mois de séjour à Bourg de visiter l'église de Brou, et ceci est

1. On sait que le légat Caprara reçut les pouvoirs nécessaires, soit pour réhabiliter les prêtres mariés, soit pour les réduire à la communion laïque et les autoriser à continuer la vie conjugale en toute sécurité de conscience.

Digitized by Google

une preuve de plus du discrédit où était alors plongé l'art de la Renaissance. Il faut dire que, sans fuir les honnêtes ou intéressantes distractions, le jeune professeur se complaisait surtout dans la pensée de son bonheur conjugal. Certain jour, il passa le plus clair de l'après-midi, assis sur le bord de la rivière, à relire toutes les lettres de sa fiancée et de sa femme; ce grand distrait avait pris la précaution de prévenir son hôtesse qu'elle n'eût point à compter sur lui pour le dîner : « Elle croit que je dîne en ville; mais, comme j'avais bien déjeuné, je m'en suis mieux trouvé de ne dîner que d'amour ».

La tristesse de la séparation se doublait pour lui des angoisses provenant de la santé de Julie, qui languissait depuis la naissance de son fils. Bien loin de discerner que le mal était sans remède, le mari désespéré courait des médecins aux charlatans, suppliait sa femme d'essayer les traitements les plus extraordinaires et parfois les plus rebutants. La ténuité des ressources du ménage compliquait encore la situation; Ampère, si résigné d'habitude, si indifférent aux questions d'argent, en venait un jour à exhaler ce cri d'indignation et presque de révolte sociale : « Est-il possible que tu sois privée de mille choses indispensables, tandis que ceux qui ne méritent pas les richesses en regorgent » ? Mais il se ressaisissait vite, pour composer cette admirable prière : « M'ôterez-vous tout bonheur sur cette terre ? Vous en êtes le maître, ô mon Dieu ! mes crimes m'ont mérité ce châtiment... J'espère en vous, ô mon Dieu ! mais je serai soumis à votre arrêt, quel qu'il soit... O Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre [1] » !

Le 4 avril 1803, Ampère était transféré comme professeur de mathématiques au lycée [2] de Lyon. C'était la réunion rêvée depuis plus d'une année : elle lui permit seulement d'assister à l'agonie de sa femme, qui succomba le 13 juillet.

Ces quatre ans de mariage avaient été semés de mille épreuves : séparations fréquentes, préoccupations d'avenir, soucis d'argent et de santé. Ils n'en demeurèrent pas moins,

1. Le rapprochement s'impose, avec ce sublime commentaire du cantique d'Ezéchias que l'attente d'une mort prématurée dictait cinquante ans plus tard au fils d'adoption d'André-Marie Ampère, Frédéric Ozanam : « C'est moi que vous demandez. Il est écrit, au commencement du livre, que je dois faire votre volonté. Et j'ai dit : « Je viens, Seigneur »... Ah ! si ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles soient un hymne à votre bonté »!

2. La loi du 11 floréal an X avait créé les lycées, qui devaient être progressivement substitués aux écoles centrales.

Digitized by Google

dans la mémoire d'Ampère, comme une sorte de Paradis perdu. Alors que sa carrière était déjà orientée vers les postes importants et la haute notoriété scientifique, il écrivait à Ballanche : « Pourquoi ne suis-je pas resté toute ma vie professeur de chimie à Bourg et à Lyon ? Je n'ai jamais été heureux que pendant ce temps si court ; là, avec elle, je serais devenu un grand homme ».

***

Par une réaction trop explicable, Ampère au lendemain de son deuil trouva intolérable ce séjour de Lyon qu'il avait passionnément souhaité de partager avec sa Julie. Comme pourtant il fallait vivre, il envisagea un instant l'idée saugrenue de s'établir à Paris marchand de produits chimiques ! La protection du grand astronome Delambre ménagea une solution plus sensée : à l'automne de 1804, André-Marie fut nommé répétiteur à l'Ecole Polytechnique.

Ce « déracinement », qu'il avait désiré, lui fut atrocement douloureux. Comme l'a écrit Arago, « en quittant Lyon, il n'avait pas assez calculé ce qu'il laissait d'amis et de souvenirs dans cette ville ». Il partageait l'ombrageuse et un peu jalouse défiance de ses compatriotes à l'égard de Paris, où « tout le monde lui semblait dépourvu d'enthousiasme ». Les pompes mêmes du sacre impérial, qui contrastaient avec sa mélancolie, le laissèrent indifférent : son âme compatissante se préoccupait surtout des soldats en faction dans la neige.

En le voyant si profondément désemparé, si peu capable de mener un ménage et d'élever un tout jeune enfant, ses amis en vinrent à envisager pour lui l'éventualité d'un second mariage. Comme on pouvait s'y attendre, il se révolta à la première ouverture, mais n'en consulta pas moins son ami Ballanche, qui, presque aussi naïf que lui-même, lui envoya des encouragements pour le moins inattendus : « Eh ! mon Dieu ! dans le monde, où tous les sentiments s'affaiblissent, où toutes les douleurs morales finissent, on trouvera très naturel votre second mariage ; on croira qu'il est le fruit de l'inconstance de nos affections et de l'instabilité de nos sentiments, même les plus vifs et les plus profonds ».

En réalité, si passionnément épris qu'il eût été de sa première femme, si saignante que demeurât la plaie, Ampère eût été mieux qu'excusable d'assurer l'éducation de son fils et de chercher des consolations pour son propre compte en contractant un mariage de raison. Son double tort fut

Digitized by Google

de s'engager à la légère et de retomber follement amoureux.

Un Lyonnais encore, Gérando, animé des meilleures intentions du monde, le mit en relations avec une famille sur laquelle il s'était insuffisamment renseigné. Optimiste et enthousiaste à son habitude, Ampère s'éprit instantanément d'une jeune fille à laquelle son imagination prêtait tous les charmes, toutes les vertus. En réalité, Jenny P. était « vaniteuse, minaudière, égoïste et sans aucun principe élevé », ce qui n'empêchait point l'inflammable fiancé d'écrire : « Je n'aurais jamais cru que l'amour pût renaître dans mon âme et lui faire éprouver une seconde fois les mêmes transports. » Sa candeur ne fut point mise en défiance par les clauses exorbitantes, léonines, dont les futurs beaux-parents exigèrent l'insertion dans le contrat; des amis vigilants crurent devoir le prévenir, mais une comédie de larmes le décida à faire généreusement litière de ses propres intérêts. Ce sacrifice n'assura point son bonheur : à peine marié, il s'apercut qu'il avait affaire à une névrosée, qui, par une perversion fort rare à cette époque, ne lui pardonna point de l'avoir rendue mère. Ampère, qui avait eu l'imprudence de s'installer chez ses beaux-parents, fut de mille manières berné, bafoué, insulté, et finalement mis à la porte. Il refusa obstinément de se prêter au divorce[1], mais la séparation s'imposa définitive. La seconde Mme Ampère disparut dès lors complètement de l'existence de son mari; intéressée jusqu'au bout, elle prétendit toucher une pension à la mort de celui qu'elle avait odieusement délaissé, lui survécut trente ans et s'éteignit octogénaire en 1866.

Le malheureux Ampère traversa des heures de détresse morale plus cruelles peut-être que celles qui avaient suivi la mort de Julie. A cette époque, il confessait à un ami qu'il ne traversait jamais la Seine sans éprouver l'envie d'enjamber le parapet du pont. Il connut d'autres tentations, plus subtiles, plus périlleuses pour une âme sentimentale comme la sienne : à divers reprises, des inclinations platoniques risquèrent de dégénérer en liaisons vulgaires. Le pauvre honnête

1. Mal vu de Napoléon, proscrit du monde de la cour et de la littérature dramatique ou romanesque, mais maintenu dans le Code Civil, le divorce, comme j'ai déjà eu occasion de le dire ici (*Correspondant* du 25 avril 1921), était assez répandu dans la bourgeoisie. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans l'agréable et érudit volume que M. Henri Malo a récemment consacré à *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin* (XI-341 pages in-8° écu avec 7 planches. Emile-Paul). En effet, Sophie Nichault de la Valette, mariée religieusement et mère de trois filles, divorça d'avec son vieux mari pour épouser Jean-Sigismond Gay.

Digitized by Google

homme avouait candidement : « Tout mon chagrin est de ne pas pouvoir être pire que je ne suis ». En 1814 encore, le déchirement d'une séparation nécessaire l'empêchait de prendre intérêt à la restauration des Bourbons.

Un sentiment de droiture native l'empêcha de céder à ce sophisme déjà classique alors de « l'obéissance à la nature », dont M. de Launay a excellemment dit qu'elle s'identifie avec « la soumission aux mauvais instincts, dont l'affranchissement constitue à proprement parler tout l'homme ». Surtout, il fut préservé des lourdes chutes par ses convictions religieuses, qu'il n'abdiqua jamais, mais qui furent à de certaines heures plus vacillantes que ne l'ont prétendu des biographes dominés par une inspiration de tendancieuse et maladroite apologétique. Ampère triomphant de ses doutes, Ampère reconquérant la plénitude apaisée de sa foi, tel que nous le révèle M. de Launay, est d'un plus réconfortant exemple que le personnage de vitrail qu'on nous représentait semant avec une régularité mécanique les propos édifiants.

Très pieux dans son enfance, sa première communion avait été une source de durables émotions. Sa mère était une chrétienne admirable, quelque peu rude et austère, qui après la mort de sa bien-aimée Julie ne lui fardait point l'essentiel de la révélation évangélique : « Tâche donc, mon bon ami, de porter ta croix avec Jésus; car il visite ceux qu'il aime ». Les objections et les sarcasmes de la philosophie du dix-huitième siècle n'avaient pour ainsi dire point eu de prise sur l'esprit du jeune lecteur de l'*Encyclopédie*. De même, et contrairement à ce qu'a cru Edmond Scherer, ni le développement de ses connaissances scientifiques, ni la fréquentation des savants impies du début du dix-neuvième siècle [1] n'ébranlèrent sérieusement la foi de son enfance. Ses doutes intermittents lui vinrent de ses études philosophiques et procédèrent surtout de l'infinie mansuétude de sa nature : par exemple, il y avait des heures où son bon cœur, plus que son intelligence, se refusait à admettre le dogme de l'éternité des peines. Ces périodes de doute étaient pour lui un temps d'inetolérable souffrance : bien loin de considérer l'incertitud

1. Lalande, à la fin de sa vie, se livra à des déclarations d'un athéisme si agressif que Napoléon crut devoir mettre le holà en le prétendant tombé en enfance. Laplace, plus correct dans la forme, n'en fit pas moins cette réponse dédaigneusement blasphématoire à l'empereur, qui l'interrogeait sur la part de l'intervention divine dans son système de la mécanique céleste : « Sire, je n'ai jamais eu besoin de cette hypothèse ». — Et ce ne sont là que deux exemples entre bien d'autres.

Digitized by Google

comme un mol oreiller, « son scepticisme momentané », a dit M. de Launay, « cherchait avec navrement le dieu perdu ». Ce dernier mot me semble même exagéré, car, si Ampère à de certains moments discuta, abandonna même le catéchisme de son enfance, il demeura toujours convaincu de l'existence de Dieu et de son intervention dans les lois de la nature. Vers la fin de sa vie, il interrompait parfois ses méditations sur des problèmes scientifiques ardus pour interpeller le jeune étudiant en droit auquel il donnait l'hospitalité : « Que Dieu est grand, Ozanam » ! Cette exclamation, Ampère aurait pu avec la même sincérité la pousser tout le long de sa carrière.

Après de nombreuses et douloureuses alternatives, il recouvra l'intégrité et la sérénité de sa foi chrétienne vers 1817, « non pas », précise son biographe, « par un simple piétisme atavique, par un mysticisme indiscuté et purement sentimental ainsi qu'il arrive parfois, mais comme conclusion d'un long effort, très raisonné, très conscient, où s'était appliquée douloureusement toute la force de son génie ». Mais c'est surtout Sainte-Beuve, un contemporain et un témoin, qu'il faut citer sur la mentalité religieuse d'Ampère pendant la dernière période de sa vie : « Jusqu'à la fin..., nous l'avons toujours vu allier et concilier sans plus d'effort, et de manière à frapper d'étonnement et de respect, la foi et la science, la croyance et l'espoir en la pensée humaine et l'adoration envers la parole révélée [1] ».

Pour reconstituer tant bien que mal le foyer deux fois dépeuplé, Ampère fit venir à Paris sa mère et sa sœur, avec lesquelles il s'installa dans la silencieuse rue Cassette. Sa seconde femme n'avait eu garde de lui disputer l'éducation de leur fille, Albine, dont la destinée fut des plus tristes. Trompé par les apparences et par des renseignements de complaisance, Ampère la maria en 1827 à un officier des gardes du corps, qui ne tarda pas à se révéler joueur, criblé de dettes et atteint de folie alcoolique; les scènes de violence se répétèrent si brutales, si fréquentes que la raison de la malheureuse finit par sombrer.

Si le fils de Julie, Jean-Jacques, donna lui aussi à son père des sujets de soucis, la somme des satisfactions de cœur et

1. Aux lecteurs que ces lignes étonneraient sous la plume de Sainte-Beuve, il faut faire remarquer qu'elles sont de 1837, c'est-à-dire d'une époque où il ressentait pour la religion chrétienne une sympathie qui allait parfois jusqu'à l'attrait. Il ne se fût point exprimé de la sorte à la fin de sa vie, quand il se posait, contre les cardinaux du Sénat impérial, en fidèle du « diocèse de la libre-pensée ».

Digitized by Google

d'amour-propre l'emporta de beaucoup. Sainte-Beuve a finement noté que, malgré la dissemblance des goûts, des convictions, des champs d'étude, il y avait entre le père et le fils une parenté intellectuelle nettement marquée. Il y avait surtout entre eux une étroite et tendre affection. Sans doute, Jean-Jacques, homme d'habitudes et presque de manies, souffrait du décousu, du désordre régnant en permanence dans la maison paternelle; sans doute, après une séparation qui lui avait paru interminable, André-Marie, avec son incurable besoin de totale sincérité, s'exclamait : « C'est drôle, Jean-Jacques, j'aurais cru que ça m'aurait fait plus de plaisir de te revoir ! » Ce fut un regret pour lui de constater que son fils s'enrôlait parmi les soupirants de Mme Récamier, et surtout se dérobait à un projet de mariage avec la charmante Clémentine Cuvier. Mais ce fils n'avait pas atteint vingt ans qu'André-Marie demandait à un ami lyonnais : « Crois-tu que Jean-Jacques ait du génie [1] ? » Il applaudit avec transport aux premiers essais poétiques de Jean-Jacques, et sa joie ne connut plus de bornes, quand ce dernier devint son collègue au Collège de France : « Je me rappelle », racontait Scherer, « avoir vu le bonhomme assister aux leçons de Jean-Jacques, assis derrière lui et dans sa chaire même. C'était étrange et touchant ».

***

Au point de vue matériel, Ampère demeura toute sa vie dans cette médiocrité, non point dorée, comme celle du poète latin, mais grise et maussade, qui, d'une façon générale, est l'honneur de la science française et l'opprobre de l'Etat français (sous toutes les formes de gouvernement) : « Elevé à l'école de la pauvreté, qui fut toujours celle de la science française, il a montré par son exemple qu'il n'est pas indispensable, pour accomplir des découvertes géniales, d'avoir des laboratoires outillés à coups de millions de dollars, bien que ceux-ci ne soient pas toujours inutiles ». Les difficultés pécuniaires entravèrent ou interrompirent plus d'une fois ses plus belles découvertes, en le contraignant d'accepter, de solliciter même des besognes rémunérées qui l'arrachaient à ses travaux et l'éloignaient de son laboratoire.

Par contre, une fois le pied à l'étrier, la carrière universitaire de ce professeur dépourvu de tout diplôme se développa avec une facilité qui semble inouïe à notre époque de manda-

1. Sainte-Beuve remarque à ce propos : « C'était lui, l'illustre savant, qui avait du génie ; son fils avait un talent qui se cherchait encore ».

Digitized by Google

rinat. Une première candidature à l'Institut, en 1813, eut le double inconvénient de ne lui procurer qu'une voix et de l'orienter vers la classe de mathématiques, en le détournant par là même des recherches chimiques et physiques. Il eut le bon esprit de ne point se décourager et de se remettre prestement en campagne : « Je veillais une partie des nuits pour préparer mon cours, tandis que les jours se passaient en visites aux membres de l'Institut, à faire des notes et des extraits de mes travaux pour mettre mes titres en évidence ». Cette constance fut récompensée dès 1814, où il fut élu au premier tour de scrutin. La même année, il était nommé chevalier de la Légion d'Honneur : mais il est quelque peu humiliant pour les deux monarchies de constater qu'il en demeura là, même après la découverte de l'électro-magnétisme, et que la rosette d'officier lui fut formellement refusée en 1827.

Le poste d'inspecteur général, qui améliorait sa condition pécuniaire, lui fut brusquement retiré à deux reprises, puis rendu en 1828. Son cours à l'Ecole Polytechnique lui valait de la part du conseil de surveillance de désobligeantes admonestations, qu'il partageait à la vérité avec l'illustre mathématicien Cauchy : on leur reprochait à tous deux de se perdre dans des abstractions, de ne point se mettre suffisamment à la portée des élèves. Ce savant génial, ce merveilleux causeur, qui, lorsqu'il était en verve, tenait ses interlocuteurs suspendus à ses lèvres durant des journées entières [1], était un médiocre professeur, distrait, embarrassé, à la parole hésitante : absorbé par d'autres pensées, il s'empêtrait dans ses démonstrations au tableau, et parfois, en désespoir de cause, finissait par donner à son jeune et malin auditoire sa parole d'honneur que le théorème était vrai. De même, il se tirait la plupart du temps assez mal de ces inspections des collèges de province qu'il sollicitait comme une faveur. Arago a conté combien il était impropre à vérifier les comptes des économes; comment, dans la visite des classes, il s'évadait à l'improviste vers des régions inaccessibles à d'autres qu'à lui-même : « Une fois excitée, son ardente imagination franchissait, à vol d'oiseau, le cadre des théories classiques. Un seul mot, vrai ou faux,

1. Dans une page singulièrement poétique, Sainte-Beuve l'a comparé au Silène de l'églogue de Virgile, à l'Homère de l'idylle de Chénier : « Il ne fallait pas l'enchaîner, lui, le distrait et le simple, pour qu'il commençât..... Et celui qui, tout à l'heure, était comme le plus petit parlait incontinent comme les antiques aveugles, — comme ils auraient parlé, venus depuis Newton..... Etant un soir avec ses amis Camille Jordan et Gérando, il se mit à leur exposer le système du monde; il parla treize heures avec une lucidité continue ».

Digitized by Google

prononcé devant notre confrère, le jetait souvent dans des routes inconnues, qu'il explorait avec une ardente perspicacité, sans tenir aucun compte de son entourage ».

En 1824, une chaire se trouva vacante au Collège de France. Cet enseignement, affranchi de toute sujétion de programme et de préparation aux examens, convenait beaucoup mieux à Ampère, qui posa sa candidature, sans prendre garde que le précédent titulaire, Lefèvre-Gineau, venait d'être durement destitué par le ministère Villèle et qu'il y avait une sorte d'inélégance à briguer ainsi sa succession. Il en résulta que l'Académie des Sciences et le corps des professeurs se montrèrent hostiles, et qu'Ampère se trouva dans cette fâcheuse posture, lui qui avait si peu de goût pour la politique, d'être le candidat du gouvernement contre les corps savants. Les choses s'arrangèrent heureusement, et c'est sur la présentation de ses pairs qu'il finit par occuper la chaire qui était si bien adaptée à son genre d'esprit. Sans s'astreindre à un programme, sans se laisser même limiter par l'heure, se promenant le plus souvent sur l'estrade à la manière des prédicateurs italiens, il donna pendant quelques années au Collège de France un enseignement prodigieusement personnel et varié, où il improvisait au gré de sa fantaisie et livrait à un auditoire émerveillé ses réflexions, ses hypothèses *de omni re scibili* [1]. Quelque imprévu que soit le rapprochement, j'ai idée que ses leçons sur la physique devaient ressembler à celles que donnait cinquante ans plus tard sur l'histoire de l'Eglise l'inoubliable abbé Huvelin.

***

On peut affirmer sans paradoxe que la passion dominante d'André-Marie Ampère se porta vers la philosophie, vers la métaphysique en particulier. Pour lui comme pour les grands penseurs de l'antiquité, les mathématiques, les sciences naturelles n'étaient qu'une branche de la connaissance générale du monde. Naturellement curieux et investigateur, son esprit scrutait volontiers les détails, s'y absorbait parfois pendant

1. Un mémorable exemple de ces *excursus* fut la controverse qui s'établit entre Ampère et un autre illustre professeur au Collège de France, Cuvier, au sujet de l'unité des êtres organisés, unité dont Ampère était partisan. Durant des semaines, on polémiqua courtoisement sur cette question d'une chaire à l'autre, les deux jouteurs rivalisant de science, de dialectique et d'ingéniosité : « Chaque semaine », a raconté Arago, « Ampère semblera terrassé sous les coups de ce nouvel Hercule; et chaque semaine aussi, comme l'Antée de la fable, on le trouvera prêt à soutenir d'autres combats, non toutefois sans avoir quelque peu et fort habilement changé de terrain entre deux assauts successifs ».

Digitized by Google

un certain temps, mais pour revenir aux principes, témoin cette adjuration qu'il adressait à un ami : « Je ne trouve que des vérités; enseigne-moi la vérité » ! Nul chercheur en effet ne répugnait davantage à se complaire ou même à se reposer dans le scepticisme : « Le doute », a-t-il éloquemment écrit, « est l'état le plus pénible pour l'intelligence, parce que Dieu a voulu que l'homme souffrît quand il s'écarte de la vérité, comme quand il s'écarte du devoir [1] ». Mais comme ici-bas il ne nous est pour ainsi dire jamais donné de réaliser notre idéal, la prévision formulée par Sainte-Beuve au lendemain de la mort d'Ampère s'est vérifiée : « Dans l'histoire de la philosophie, pourquoi faut-il que ce grand esprit, qui s'est occupé de métaphysique pendant plus de trente ans, ne doive vraisemblablement laisser qu'une vague trace » ?

Il faut dire que sa modestie, que sa défiance de lui-même lui firent traverser un certain nombre d'écoles, à commencer par celle des *idéologues* du début du dix-neuvième siècle, contre laquelle le scrupuleux Ballanche tentait de le prémunir : « Prenez bien garde, mon cher et très cher ami, vous êtes sur la pointe d'un précipice [la métaphore est quelque peu osée; Ballanche n'a-t-il pas voulu écrire « le bord » ?] : pour peu que la tête vous tourne, je ne sais pas ce qui va arriver ». Plus tard, il se plut dans la familiarité de Maine de Biran et de Victor Cousin débutant. En 1819, il alla, malgré ses écrasantes occupations, jusqu'à demander et obtenir de professer un cours de philosophie à la Faculté des Lettres; par la suite, il profita de la latitude laissée à l'enseignement du Collège de France pour y aborder la psychologie. Sainte-Beuve, qui fut au nombre de ses auditeurs, a rendu ainsi leur impression : « Dans sa description et son dénombrement des divers groupes de faits, l'intelligence humaine leur semblait tout autrement riche et peuplée que dans les distinctions de facultés, justes sans doute, mais nues et un peu stériles, de nos autres maîtres ».

Sur la fin de sa vie, ce génie encyclopédique entreprit de créer un nouveau vocabulaire scientifique, inspiré d'étymologies grecques et résumé dans les vers latins d'un *Carmen mnemonicum* :

Ut mundum noscas, moles et vita notandae.....

1. Que la certitude soit un besoin invincible pour toute âme humaine, c'est ce que M. de Launay a fort heureusement rappelé : « Autour de l'esprit inquiet, tout se meut, tout roule, tout finit, tout évolue..... Mais après s'être livré ainsi au cyclone plus ou moins longtemps, suivant son tempérament, suivant sa race, chacun, à un moment donné, jusqu'au plus nihiliste, éprouve le besoin désespéré de se raccrocher à une certitude et il le fait, consciemment ou non, par un appel à une évidence, tout aussi discutable pour d'autres esprits que les principes antérieurement renversés par lui ».

Digitized by Google

De cette tentative il n'a guère surnagé que les deux expressions de *cinématique* et de *géométrie analytique*. Mais Ampère nourrissait une ambition plus vaste encore : après d'Alembert et Diderot, avant Auguste Comte, il méditait une classification générale des connaissances humaines. Arago, après avoir renouvelé contre ce projet les objections humoristiques de Molière, les objections philosophiques de la *Logique de Port-Royal* et de Malebranche, reconnaissait pourtant dans l'œuvre ébauchée « l'empreinte indélébile d'un savoir également prodigieux par l'étendue et par la profondeur ».

***

Epris avant tout de généralisation, Ampère, nous l'avons dit, n'en était pas moins curieux des détails, où il s'absorbait volontiers pour un temps, mais pour un temps seulement, et comme « en amateur », de sorte que l'honneur lui a échappé de plusieurs découvertes scientifiques, dont il avait eu la première intuition. Sainte-Beuve a pu dire qu'il avait ressuscité et renouvelé « l'hypothèse antique retrouvée dans sa grandeur, l'hypothèse à la façon presque des Thalès et des Démocrite, mais portant sur des faits qui ont la rigueur moderne ». De même, son dernier biographe a noté qu'il a réalisé plus que quiconque l'idée que nous nous figurons communément du génie, « une surexcitation, une hypertension du cerveau aux effets discontinus. Cela n'empêche pas ensuite le travail approfondi de coordination et de mise en valeur conscientes. Mais la clarté arrive d'abord par éclairs, par illuminations, avec un imprévu qui déroute nos pauvres petites déductions logiques ».

C'est ainsi, pour ne citer que quelques exemples, qu'après Pascal, Ampère esquissa une théorie des risques du jeu, qu'il fut un précurseur de la théorie atomique, qu'il joua un rôle essentiel dans la découverte du chlore, du fluor, de l'iode, et réussit, au cours d'une longue correspondance, échangée en pleine guerre, à imposer ses idées sur ce point au grand chimiste anglais Davy.

Si son nom fut immortalisé par la découverte de l'électromagnétisme, ce fut presque une pure chance, car dans sa pensée il ne s'agissait là aussi que d'un épisode. « Ce jour-là », a pu écrire M. de Launay, « comme il avait reçu le don du génie, il a été merveilleusement récompensé de s'être laissé distraire ». En 1820, à l'Académie des Sciences, Arago avait rendu compte des expériences d'Œrsted sur la déviation de l'aiguille aimantée par un courant électrique : le physicien danois jugeait le fait curieux, sans songer à lui attribuer une

Digitized by Google

portée générale. Intrigué d'abord, puis attiré, Ampère se mit à répéter les expériences, à réfléchir, et en deux semaines il aboutit à cette conclusion géniale, qui « ramène le magnétisme à l'électricité en supprimant une cloison étanche ».

Mais, comme l'a encore noté M. de Launay, ces cloisons des sciences sont « si commodes pour les bureaucrates de la physique, de la chimie et de l'algèbre » qu'Ampère fut d'abord accueilli comme un trouble-fête, comme un chimérique novateur. « On résiste tant qu'on peut », constatait-il lui-même, « à changer les idées auxquelles on est accoutumé ». A l'opposition des routiniers s'ajouta celle des jaloux, parmi lesquels on a regret de compter, comme plus tard parmi les adversaires de Pasteur, des esprits très distingués, sinon très nobles. Ampère du moins trouva un ferme soutien en la personne d'Arago, qui, sans prévoir les innombrables et lointaines conséquences de la loi mise en lumière, telles que le téléphone ou le transport de la force à distance, voulut du moins rendre hommage à l'exceptionnelle qualité des recherches et des raisonnements de son ami : « Ces méthodes resteront comme un des plus précieux modèles dans l'art d'interroger la nature, de saisir, au milieu des formes complexes des phénomènes, les lois simples dont ils dépendent ».

***

Arrêtée dans ses lignes essentielles en quinze jours, la découverte de l'électro-magnétisme occupa Ampère pendant six ans à peine, de 1820 à 1826. Il se remit ensuite tout entier à ses besognes professorales et administratives, à ses spéculations philosophiques, à son existence familiale et charitable.

Il avait fait l'acquisition, dans la provinciale et presque rurale rue des Fossés-Saint-Victor, d'une petite maison, avec une cour plantée plutôt qu'un jardin, où il aimait à recevoir quelques amis et à donner devant eux libre cours à son imagination. « Pour ceux qui l'abordaient », a constaté Sainte-Beuve, « c'était un puits ouvert », un puits aussi intarissable que facilement accessible. Il se plaisait moins, à la différence de certains savants, dans les réunions mondaines, où l'on raillait ses naïvetés, sa prolixité, son embarras, ses légendaires distractions. Sainte-Beuve encore a très judicieusement et très discrètement noté son infériorité sur ce terrain : « M. Ampère savait mieux les choses de la nature et de l'univers que celles des hommes et de la société. Il manquait essentiellement de calme, et n'avait pas la mesure et la pro-

Digitized by Google

portion dans les rapports de la vie. Son coup d'œil, si vaste et si pénétrant au delà, ne savait pas réduire les objets habituels ».

Plus encore que les chagrins, la perpétuelle tension de la pensée avait usé en lui l'enveloppe corporelle : avant soixante ans, ses traits et sa démarche donnaient l'impression de la caducité. En 1833, comme une tournée d'inspection l'avait amené à Limoges et qu'il dînait chez le préfet, la jeune et malicieuse fille de ce haut fonctionnaire était frappée, encore plus que de l'abondance de sa conversation, de « son profil détruit et désastreux [1] ».

Malgré sa fatigue croissante, il acceptait pourtant, il sollicitait même de longues et lointaines tournées d'inspection. L'une d'elles le conduisit en 1836 à Marseille, où, vaincu par la fatigue, il dut s'aliter. Bientôt une pneumonie se déclarait, et le mal parut sans remède. Sa fin fut celle d'un sage, et d'un sage chrétien. Aux offres de l'aumônier du collège il répondit qu'avant de quitter Paris il s'était mis en règle pour un plus grand voyage; comme le proviseur (un de ces proviseurs que le P. Deschamps et l'abbé Combalot s'apprêtaient à vilipender) entamait la lecture d'un chapitre de l'*Imitation*, le mourant le remercia en murmurant qu'il savait le livre par cœur. Ce furent ses dernières paroles (10 juin 1836).

Sainte-Beuve (qu'on ne saurait se lasser ni de consulter ni de citer) constatait (en le déplorant) que « la perte de M. Ampère, à un âge encore peu avancé, n'a pas fait à l'instant aux yeux du monde, même savant, tout le vide qu'y laisse en effet son génie ». On dérogea pourtant aux règles administratives, qui réservaient ce mode de communication aux messages officiels, pour transmettre la funèbre nouvelle de Marseille à Paris par le rudimentaire télégraphe de Chappe, ou, comme Arago se croyait obligé de dire en ce jargon ampoulé sans lequel on ne concevait point alors d'éloquence académique, par « l'instrument aérien aux communications rapides». C'était comme un inconscient et symbolique hommage rendu au génie grâce auquel, bien mieux que par les gesticulations de la machine de Chappe, la pensée, la parole humaines devaient un jour traverser l'espace avec la rapidité de l'éclair.

DE LANZAC DE LABORIE.

1. La comtesse de Saint-Cricq, née de Théïs, ne s'en tint pas là : comme elle était douée d'un joli talent de peintre et de dessinateur, elle profita de ce qu'après le dîner Ampère s'absorbait dans la causerie pour le « croquer » à la dérobée, en inscrivant au bas du portrait la mention : *M. Ampère. Ressemblance garantie.* Cette esquisse un peu caricaturale, mais très expressive, dont l'original se trouve en ma possession, a été reproduite à la fin du volume de M. de Launay.

Digitized by Google

LE REPAS DÉLECTABLE

Pourquoi suis-je gourmet, éperdument et, même, combativement gourmet ? Je me le suis souvent demandé, car les hasards de la vie, la fréquence de mes voyages en Europe, dans les Orients proches ou lointains, en Afrique, en Australie, mes longs séjours en Grande-Bretagne ou en Scandinavie auraient dû me prédisposer, — en même temps qu'aux maladies d'estomac, — à l'observance de régimes anachorétiques ou au contentement d'une alimentation aussi amorphe et américaine que celle des palaces.

Or l'atavisme m'a joué ce tour pendable de s'affirmer en moi, subtil, violent et ingénu, par ce goût intense de la bonne chère, préparée avec soin, servie avec grâce, dégustée, — et non point ingurgitée, — avec joie et modération. De même pour le vin, cet élixir de santé physique et morale dont les Américains se privent, ce qui est un blasphème.

Mon atavisme de gourmet provençal, — qui s'est affiné à la pure gastronomie lyonnaise, — remonte assez haut et j'en ai trouvé des traces aux archives d'Aix-en-Provence, de Marseille, de Manosque, de Villecroze et de Sanary. Aucun de mes ancêtres cependant, à ma connaissance, n'avait écrit, — fors quelques épistoles, — sur le sujet qui m'est cher. Et voici que ces jours derniers, me livrant à des recherches de folk-lore à la Bibliothèque Nationale, je découvrais un petit, tout petit opuscule de 46 pages, jauni, aux beaux caractères, sous une couverture touchante de mauvais goût et de simplicité :

LE GASTRONOME A PARIS
Epître
à l'auteur
de la GASTRONOMIE
ou
l'Homme des Champs à Table
par S. C. C. M. (Croze-Magnan)
Paris
de l'Imprimerie de Suret
An XI = 1803
Se vend chez Desenne, libraire, palais du Tribunat
galerie de pierre

Digitized by Google

Dans cette épître de 500 vers, mon *prédécesseur* a visé deux buts : rétorquer certains principes gastronomiques avancés par Berchoux et donner la composition d'un dîner, grand dîner modèle. Que ses mânes permettent à son indigne arrière-petit-neveu de faire revivre ici quelques-uns de ses vers faciles, spirituels et sages, et de le morigéner parfois, à son tour, très humblement.

***

Après un vif et léger prélude en hommage au poète charmant qui vient de publier *la Gastronomie*, l'auteur entre dans le vif du sujet et dit à Berchoux en quoi consistent les qualités d'un gastronome :

Savoir connaître et choisir un bon mets;
Dire les lieux où meilleur il doit naître;
En varier, en soigner les apprêts;
C'est le talent d'un gourmand [1] passé maître,

Mais rien ne vaut l'exemple, et ce parlementaire (Croze-Magnan fut député à la Constituante) nous dit la journée d'un gourmand à Paris, telle qu'on la concevait à l'aurore des temps modernes. La promenade gastronomique est agréable. Rejoignons-le seulement à la fin du jour. Il dîne chez Montdésir, le prototype de l'amphitryon gastronome, qui possède de vastes caves où le regard se pose charmé sur la belle ordonnance des tonneaux alignés selon leur âge et des bouteilles méthodiquement rangées :

Vous trouveriez haute et basse Bourgogne,
Le rouge et blanc des environs de Reims,
Arbois, Pouilly, Côtes de l'Hermitage,
Bordeaux, Gascogne, odorant Jurançon,
Cassis, la Malgue, et très vieux Roussillon,
Même Cahors décoloré par l'âge,
Ceux que le Rhin sur ses bords a produits,
Et le Tokai, trésor de la Hongrie;
Dans les vins doux, Archipel, Italie,
Les grains sucrés que le soleil a cuits,
Muscat, Constance, Espagne et Canarie,
Tous destinés à réchauffer les fruits [2].

La sixième heure va sonner, — l'heure du dîner à cette époque où les femmes ne se permettaient pas de faire attendre les convives et de créer cette mode déplorable de dîner de plus en plus tard. Les invités sont arrivés, exacts. On franchit le seuil de la salle

1. Notons que le mot « gourmand » n'avait nullement alors le sens péjoratif qui justifie la place donnée à la gourmandise parmi les péchés capitaux. D'autant moins que nos aïeux étaient de très gros mangeurs. En cela, nous avons fait de réels progrès, car, depuis la fin du règne de Napoléon III, on sait mieux manger qu'auparavant, plus modérément, plus hygiéniquement, plus délicatement. Et c'est pourquoi le mot « gourmet », — qui, préalablement, désignait le seul expert dégustateur en vins, — s'est substitué au mot « gourmand ».

2. Et dire que certains osent prétendre qu'il faut, avec les fruits, boire de l'eau !

Digitized by Google

à manger et, debout, l'on boit un verre de vermouth (*vermoût* dans le texte). Suit le menu :

A l'un des bouts est un potage au ris;
A l'autre, bisque au coulis d'écrevisse;
Pour relevés, — brochet à la Chambord;
Dindon braisé, dont le jabot factice
S'enfle et contient truffes du Périgord :
Dans le milieu, pièce de bœuf du Nord,
Dont la couronne est chou-croûte et saucisse.
En pâté chaud, quenelles de poisson;
Blanc de volaille au coulis de jambon;
Dans un salmis, bécassines et grives;
Sur épinars, des ris en fricandeaux;
Et pour pendant un canard aux olives;
Gros ortolans dans des culs d'artichauts.
Et de surplus quelques hors-d'œuvres froids,
Beurre en panier, huîtres, radis, anchois.
On nous donna pour boisson ordinaire
Du vin de Beaune et tête de Bordeaux,
Grave, Lafite, Haut-Brion et Margaux,
Le goût prescrit le choix qu'on en peut faire.

Et, satisfait de l'appétit de ses convives pour ce premier service, Montdésir invoque Comus en un « toste » et, pour qu'il leur soit propice, il s'écrie :

A verre plein, par le coup du milieu,
Témoignons-lui notre reconnaissance;
... Employons tous à la libation
Rack, eau-de-vie ou rum de Jamaïque,
Seules liqueurs pour la digestion
Qu'en pareil cas ce dieu lui-même indique [1].

Cependant que « l'officier » preste dégarnit la table et la recouvre avec habileté,

1. Ce « trou bourguignon » (il n'est normand qu'avec un des calvados comme l'incomparable Busnel) est une erreur d'hygiène gastronomique : 1° parce qu'il est terriblement dangereux pour des estomacs simplement ordinaires et pour des cerveaux un peu vifs; 2° parce que, lèvres, langue, gencives, bajoues, glotte et palais râpés par cet alcool à haute tension, le buveur n'aura plus les papilles chatouilleuses largement dilatées, comme il convient, pour déguster et les mets et les vins qui composent le crescendo du deuxième service de ce festin peut-être un peu bien plantureux.

Comme « trou normand », je n'admets que de très vieux Busnel, non point bu (encore moins englouti d'un trait, ce qui est une insulte à ce nectar), mais humé, par deux ou trois gouttes, tout en mangeant de virginale *salade cauchoise* ennuagée de belle crème battue.

Comme « trou », les Danois ont trouvé mieux et, par expérience répétée en ce pays de bonne chère, je conseille leur méthode : un grand verre plein d'eau minérale gazeuse, comme la Périer ou la Claris, très fraîche, mais non point glacée, — la glace ne valant que pour les coktails qui, eux, ne valent rien. Cela, oui, c'est un bon trou qui apaise au lieu d'irriter, rafraîchit le sang et les méninges et vous met, telle une ablution lustrale, en état de déguster largement les grands vins qui accompagnent rôts et fromages.

Digitized by Google

Il place au centre un beau pâté de foie,
Mets précieux, des gourmands si vanté,
Et que Toulouse ou Strasbourg leur envoie [1].
Pour plats de rôt, — deux couples de guignards [2]
Que Chartres seul en hiver nous procure;
Et vis-à-vis se montre à nos regards
Un jeune coq poussé de nourriture
Et conservé dans sa virginité [3].
Les entremets [4] sont, de chaque côté,
Placés selon le rang qu'on leur destine.
Premier de tous est le moëlleux cardon,
Presque toujours l'écueil de la cuisine;
Truffe au champagne et croûte au champignon;
Une sous-gorge et langue de Vierzon;
Crêmes en pots; une double friture
Des éperlans que vit pêcher Harfleur [5];
Et des beignets étalant leur dorure;
Tarte de fruits et pois dans la primeur;
Fondus brûlants [6] que l'on sert à mesure
Pour que sur table ils ne soient refroidis.
Sur les deux flancs — on met une salade
En pieds fendus de tendres céleris,
Et la saucière offre une rémolade.
Pour ce service on a les vins de Nuits,
De Chambertin, Voujaut, la Romanée,
Qui quatre fois ont vu finir l'année;
Et l'entremets souvent est arrosé
Par ce vin d'Aï, rouge, blanc ou rosé.
C'est le moment où la gaîté commence;

---

1. Si le pâté de foie gras truffé de Périgueux, qui rivalise aujourd'hui avec celui de Strasbourg, est omis ici, c'est que Périgueux n'employa le foie d'oie que vers 1845. Jusque-là ses pâtés étaient de foie de poularde ou de chapon, et sa glorieuse renommée résidait, — du XVII[e] au commencement du XIX[e] siècle, — dans ses pâtés de perdrix qui disparurent vers 1845 et qui revivent dans les terrines Courtois depuis une quinzaine d'années.

2. Sorte de pluvier particulier à la Beauce et à la Sologne.

3. Par cette aimable périphrase que n'eût pas désavouée l'abbé Delille, le poète veut évidemment parler d'un jeune et dodu chapon du Mans.

4. On remarquera que sous le nom d'entremets nos modernes restaurateurs n'ont gardé de cette nomenclature, — assez hétéroclite d'ailleurs, — des anciens entremets que les plats de douceur, lesquels ne figuraient au deuxième service que comme *éléments décoratifs* et n'étaient mangés qu'*après le fromage*; logiquement, car le fromage, étant salé, ne « va » plus après un mets sucré, et, au surplus, comme avec un plat de douceur l'on ne peut boire qu'un vin doux, plus ou moins rafraîchi, comment peut-on revenir ensuite au noble et généreux vin rouge, chambré, ou au blanc très sec qui doit, obligatoirement, ajouter à la délectation de l'un de nos innombrables et exquis fromages ?

5. Du poisson à la fin du repas est une de ces hérésies incompréhensibles que, sous le nom de *savouries*, les Anglo-Saxons précieusement conservent.

6. L'ancien masculin est plus logique que le moderne féminin, car le mets se compose de fromage fondu. A cause de sa solidité, certains le mangent comme relevé, bien que classiquement ce soit un entremets; sa place au menu est donc simple question d'estomac. Cet admirable brouet dauphinois, savoyard, suisse ou comtois doit être servi non seulement brûlant, mais sur réchaud et dans de petites écuelles de faïence ou d'argent.

Digitized by Google

Car, l'appétit venant à se passer,
Donne au convive une certaine aisance
Et par l'esprit se laisse remplacer.

C'est l'heure des propos joyeux. La plus jolie des invitées

A de Bacchus proposé la santé;
Il n'en est point aux buveurs de plus chère :
Et dans l'instant un champagne mousseux
Versé de haut a débordé le verre [1].

Et le gastronome blâme rudement Berchoux, — le professeur, — pour sa façon d'étaler le dessert et de servir des fleurs en confiture et surtout de montrer son antipathie pour le fromage [2]. Il lui oppose Montdésir car

A son dîner, Montdésir fait bien mieux :
Sur un plateau qu'avec art il décore
... A chaque bout sont deux larges corbeilles.
L'une contient brillantes pommes d'or;
Poires dans l'autre, et des apis vermeilles.
Bien persillé, morceau de Roquefort [3],
Proscrit par vous, garnissait une assiette;
Ici, fruits secs, passes de Malaga;
Marrons du Luc, cachés sous la serviette [4];
Là, de Marseille un carré de nouga.
Double compote et pêche à l'eau-de-vie;
Biscuits en caisse et doré macaron;
Candits, bonbons, que leur couleur varie;
Raisins cueillis dans l'arrière-saison;
Et l'ananas, don charmant de Pomone,
Qui dans un vase étale sa couronne.
Plus d'un vin doux circule en carafon,
Et le nectar s'unit à l'ambroisie;

1. Si l'on n'a pas eu l'occasion de servir le champagne en même temps que le rôt, — surtout rôt de volaille, — c'est en effet le meilleur moment pour le faire pétiller dans les flûtes (et non pas dans des coupes); mais il le faut très sec, — d'ailleurs le doux ne convient qu'au goûter et c'est liqueur de demoiselle, — afin qu'on puisse faire honneur au fromage et revenir ensuite au grand et majestueux bourgogne, ou au bordeaux orthodoxe, avant de délicatement s'amuser aux vins doux qui arrosent si moëlleusement toutes les charmantes bagatelles qui doivent constituer les desserts d'un grand dîner bien ordonné.

2. Le plus bel exemple de tolérance et d'éclectisme gastronomiques me fut donné l'an passé, lorsqu'en Comité de l'Association des gastronomes régionalistes j'abusais joyeusement de mes fonctions de président pour mener à fond de train une campagne en faveur de nos fromages, de tous nos parfaits fromages de France L'un des plus chauds partisans qui me secondaient était M. Maurice Brillant, le délicat historiographe de l'Opéra-Comique et de la gastronomie angevine et parisienne; aussi l'un de nos collègues ne put s'empêcher de lui dire : « Vous devez en manger du fromage, vous! — Heu ! repartit Brillant, avec le plus amusant et le plus amusé sourire, heu ! pas trop... je ne l'aime pas. Mais je comprends. qu'on l'aime, puisqu'il fait apprécier le vin ».

3. Comme tous les bleus, c'est plutôt un fromage de déjeuner. A moins qu'on ne le serve avec du très fin Coulommiers dont on « beurre » son pain. Délectable.

4. Lorsqu'ils sont bouillis à point dans une eau convenablement salée et aromatisée d'un bon brin de fenouil, ces marrons, pelés tout chauds et enfouis dans une cuillerée de gelée de coing ou de cassis, sont délicieux et... ce n'est pas cher

Digitized by Google

Diverses fois chacun prend sans façon
Chypre, Xérès, Madère ou Malvoisie [1].

Après quoi

... un fromage à la glace
En crême et fruits, et divisé par quart,
Avec honneur vient occuper sa place.
Suivant son goût chacun choisit sa part.
Le sorbet pris, on se lève de table,

Et c'est, au salon, le « divin Moka », puis les liqueurs

De veuve Amphoux, créole et baume humain;
Curaçao, Dantzick, double anisette,
Et de Zara parfumé marasquin.

Et l'on cause, car seuls les plaisirs de l'esprit, conversation ou musique, peuvent succéder aux plaisirs de la table et faire couler agréablement les heures. Il est minuit. On sert du thé auquel personne ne touche, mais on prend

à deux fois un grand verre
De punch bien chaud, tonique et restaurant [2].

Et chacun se retire enfin, joyeux, demandant au ciel la grâce
Le lendemain d'en pouvoir faire autant.

Alors, voici, comme conclusion, la belle leçon que notre gastronome donne à Berchoux, allant même jusqu'à cette grandiloquente exagération qui, pour tout bon Provençal, n'est qu'un hommage à la vérité : puisque l'on ne croit jamais qu'à demi ce que nous disons, il faut bien doubler la vérité pour qu'on l'absorbe entière !

Or convenez, dans le fond de la Bresse,
Qu'un campagnard, malgré sa basse-cour,
Et le gibier qu'il doit à son adresse,
Et les étangs poissonneux d'alentour,
En déployant son luxe et sa richesse
Ne parviendrait à donner un repas
Tel que celui que je viens de décrire :
Hors de Paris, quoi qu'on en veuille dire,
On peut manger, mais on ne dîne pas.
J'observerai qu'il est telle substance
Légume, fruit, viande et surtout poisson,
Qu'il faut goûter au lieu de sa naissance;

1. Pour couronner un tel dessert, Chypre, Xérès et Malvoisie, — avec le Chio, le Syracuse et le Porto, rouge ou blanc, l'on n'a que l'embarras du choix, mais le Madère, oh! oh ! est-ce bien sa place ? En tout cas, n'oublions pas nos propres vins de desserts, ces vins si réjouissants, nos Frontignans, nos muscats et toute la gamme de nos vins cuits de Provence, de Lorraine, du Languedoc et du Roussillon.

2. Cette vieille coutume, qui date de Louis XV et n'a pas survécu au bal Mabille cher à Gavarni, s'est gardée, — et comment ! — en Suède où jamais l'on ne laissera partir l'hôte sans l'avoir largement abreuvé de punch (l'on prononce joyeusement *pounch*) frappé; il n'est pas rare que chacun doive en ingurgiter deux ou trois bouteilles d'un quart de litre. Je confesse avoir subi avec gaieté, et fermeté, ce traitement cordial à Malmö, Linjöping, Lund, Upsala, Stockholm, Göteborg et ne pas m'en être trouvé mal, le punch suédois étant plus délicat que fort.

Digitized by Google

Qu'il est tel mets, qui frais est toujours bon,
Dont le transport dénature l'essence,
Qu'on doit surtout manger dans sa saison.
Je ne crois pas que de moi l'on se raille,
Quand je dirai qu'il faut aller à Bourg,
Si l'on désire une fine volaille;
Je sais fort bien qu'il faut être à Strasbourg
Pour manger chaud et mis en caisse un foie
Qu'on fit grossir en martyrisant l'oie;
Près de Bordeaux qu'on trouve les royans,
L'anchois à Nice, et chapons gras au Mans;
Que dans Marseille on a rougets, baudroie,
Truite à Genève, et bons carpeaux à Lyon;
Que rouge-gorge est meilleur en Lorraine,
Grive en Bourgogne [1], à Rouen le caneton;
Qu'il faut manger l'alose sur la Seine,
Et sur le Rhin délicat saumonneau;
Aux ports de mer, crevettes et sardines [2],
Et dans Sardam la perche cuite à l'eau.
Chaque pays a son genre en cuisine :
Le voyageur curieux et gourmand
Avec grand soin voit, observe, examine,
Et dans cet art s'instruit en pratiquant.

L'impartial gastronome cite rapidement quelques-uns des mets heureux d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre, voire de Provence encore avec la bourride. Il souhaite qu'on les garde pour la joie du voyageur gourmand, chaque pays apportant sa note particulière et franche dans le concert gastronomique.

Enfin le gastronome, reconnaissant Berchoux comme son maître en poésie, conclut en s'excusant d'avoir dû lui prouver que *la Gastronomie* péchait

en science gastrique :
Et, dans le fait, votre ouvrage charmant,
Qui d'agréments et d'esprit étincelle,
Vous nuit un peu; car en vous il décèle
Le bon poète et le mauvais gourmand.

De combien d'écrivains ou de poètes n'en pourrait-on dire autant, depuis que la gastronomie est revenue à la mode et que trop d'amateurs, — sans études véritables, que dis-je, sans la lente culture qui est ici nécessaire, — se sont improvisés gastronomes !

Austin DE CROZE.

1. L'on ne connaissait pas encore le fin du fin, le *merle corse*, lequel surpasse en finesse et saveur toutes les meilleures grives du monde.

2. Appert n'*inventait* que dix ans après, — en 1813, — la méthode de conserver la sardine à l'huile, cette véritable merveille de l'industrie de la conserve dont on n'a même pas fêté le centenaire. Depuis, les incomparables produits de la côte bretonne, — car ce n'est qu'entre Camaret au Nord et le Croisic au Sud, deux extrêmes, que la sardine est parfaite, en absolu, pour la conserve à l'huile, — ont suscité d'innombrables concurrences, de la Norvège aux Etats-Unis, du Maroc au Portugal. Bien plus, la chimie et la funeste mode des erzatz ont *cadavérisé* la sardine en employant d'autres huiles que l'huile d'olive.

Digitized by Google

A TRAVERS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

REVUES D'AUTRICHE

Das Neue Reich. — Schoenere Zukunft.
Der Œsterreichische Volkswirt. — Der Kampf.

Vue d'ensemble : l'Autriche. Non signé *(Das Neue Reich,* de Vienne, 16 janvier 1926). — [Chrétien-social et surtout nettement catholique].

La politique d'assainissement de l'Autriche, commencée sous le patronage de la Société des Nations en 1922, a atteint avec la fin de 1925 un stade important du fait de la suppression du contrôle établi dans certaines conditions par les Etats intéressés sur la situation financière de l'Autriche. Mais avec l'équilibre budgétaire et la stabilisation de la monnaie une partie seulement du problème se trouve résolue. L'Autriche doit maintenant vivre par ses propres moyens et trouver un débouché sûr pour rendre la vie à son bilan commercial toujours fortement passif. Le gouvernement autrichien a soumis en juillet dernier à la Société des Nations, par l'intermédiaire de ses experts économiques, un exposé des raisons de la crise économique autrichienne. Malheureusement les espoirs fondés sur cette expertise et sur des projets de traités entre les Etats successeurs ne se sont pas réalisés.

Le Conseil de la Société des Nations, dans sa dernière séance de décembre 1925, a voté une résolution dans laquelle il se contente de recommander aux Etats successeurs de venir autant que possible au secours des besoins autrichiens. Le « Sacro egoismo » a une fois encore tout détruit et une fois encore la Société des Nations s'est montrée trop faible pour faire entendre une voix d'autorité dans un conflit d'intérêts où une des grandes puissances était en jeu. Ce manquement de la Société des Nations n'est pas seulement à déplorer au point de vue économique. Une solution pratique du problème aurait certainement contribué pour une grande part à éveiller en Autriche cette conscience civique qui est de la dernière importance dans la lutte pour la vie. Il n'est pas étonnant que cette nouvelle déconvenue non seulement ait permis à la propagande de l'*Anschluss* de gagner de nouveau du terrain, mais encore qu'elle ait favorisé des rumeurs de haute

Digitized by Google

fantaisie concernant le partage de l'Autriche. Les moulinets de sabre de Mussolini ont donné naissance à des bruits d'incursion fasciste dans le Tyrol septentrional, et une déclaration du ministre de l'instruction publique yougoslave Raditch, bavard bien connu, a permis de répandre dans certains milieux deutsch-national la nouvelle d'une incursion en Carinthie. Malgré la rapidité avec laquelle on a découvert le non-fondé de ces bruits, tout cela n'a pas moins démontré la nervosité de l'Autrichien qui, dans sa situation désespérée, ne se sent pas en sécurité du côté de ses voisins. Même avec la Hongrie, que pourtant l'on devrait pouvoir considérer comme un allié naturel de l'Autriche, on n'a pu arriver à conclure des accords plus étroits, pas même un traité de commerce; la Hongrie, en effet, témoigne encore moins de compréhension pour les besoins autrichiens que la Yougoslavie, avec laquelle on a réussi à conclure, quoiqu'après beaucoup de difficultés, un traité de commerce.

Le manque de conscience civique de l'Autrichien (cette mentalité lui a été octroyée en même temps que la forme républicaine) se manifeste également dans la politique intérieure. Entre les deux partis majoritaires se place la pensée de l'*Anschluss*, qui compte de nombreux partisans jusque parmi les chrétiens sociaux, et qui paralyse toute politique positive et vraiment pratique. D'un autre côté se trouve l'opposition social-démocrate très peu inférieure numériquement [à la majorité]. Elle vient dernièrement avec son chef le Dr Bauer de se poser une fois de plus en fourrier du bolchevisme et prétend arriver à ses fins par la terreur, la grève et l'obstruction. Les déclarations de la feuille communiste, la *Rote Fahne*, ne doivent malheureusement pas permettre d'envisager la situation avec optimisme. D'après elle, il n'y aurait pas de terrain propice en Autriche pour un mouvement radical. Il faut interpréter cet aphorisme de la façon suivante. La social-démocratie autrichienne est déjà si proche du communisme qu'une évolution vers le radicalisme est pour elle surérogatoire. Le socialisme en Autriche ne peut espérer de domination durable aussi longtemps qu'il n'aura pas gagné la classe paysanne. C'est pour cette raison que la social-démocratie a, lors de son dernier congrès, lancé un programme agrarien dans lequel elle a jeté pardessus bord tous les principes marxistes inutilisables et où, pour gagner le village, elle a renié toute sa haine contre la religion et l'Église. Espérons que la classe paysanne autrichienne résistera à ces avances, mais, pour que de ce côté on puisse avoir quelque sécurité, il faudrait une action commune de tous les éléments conservateurs. Sans aucun doute, un symptôme des plus inquiétants est la complète incompréhension que certaines personnalités administratives, même appartenant aux partis majoritaires, révèlent du problème des fonctionnaires..... Le problème des fonctionnaires et celui du chômage sont les spectres les plus dangereux avec lesquels l'Autriche aura l'impérieuse nécessité de lutter dans l'avenir le plus prochain.....

[L'auteur déplore la passivité du gouvernement en face de l'activité des social-démocrates].

Le risque d'une grève générale et des perturbations économiques qu'elle entraînerait ne doit en aucune façon être méconnu. Les

Digitized by Google

mêmes phénomènes de faiblesse et d'incertitude de l'époque qui a suivi l'effondrement se reproduisent aujourd'hui, mais avec des conséquences plus dangereuses encore, et d'autant plus que l'on tarde davantage à adopter une politique résolue et pratique. Il serait de toute nécessité de retracer, aux hommes politiques des partis bourgeois autrichiens, l'histoire du gouvernement Kerenski en Russie. Bien des manifestations de la crise autrichienne ne sont pas des spécialités de l'Autriche, on les retrouve comme conséquences de la guerre dans la plupart des Etats européens; mais, tandis que les autres pays jouissent d'appréciables richesses naturelles, l'Autriche ressemble à un homme que l'on a jeté à l'eau après lui avoir lié les mains et les pieds avec l'ordre, sous peine de mort, d'apprendre à nager. Il est heureux que, malgré tout l'optimisme encore vivant de l'Autrichien, on ait fini par juger nécessaire de relâcher un peu ses liens. Mais un véritable assainissement n'apparaîtra en Autriche que lorsque, comme l'a dit le Dr Seipel, — ce qui lui valut les moqueries de nos adversaires et l'incompréhension de nombre de ses partisans, — nous aurons assaini nos âmes. La grande détresse de la guerre et de l'après-guerre a éveillé beaucoup de sentiments ténébreux de l'humanité. Avec la faim est née aussi la soif du gain et ainsi il n'est pas étonnant que les prophètes qui eurent le plus de succès furent ceux qui promirent aux gens de transformer les pierres en pains. Les chefs des partis chrétiens ne surent pas lutter contre la propagande matérialiste, car le démon de Mammon a fait des ravages jusque dans leurs rangs, comme cela a été démontré au moment de la spéculation sur le franc, ou bien aussi parce qu'il ne s'est pas trouvé chez eux une compréhension suffisante des nécessités sociales et religieuses de l'heure. Les exceptions ont été des voix criant dans le désert. Ce n'est que dans les plus jeunes générations que se fait jour de nouveau un christianisme actif, et c'est par elles seules qu'on peut espérer sortir de l'état où nous sommes.....

[Et l'auteur conclut en conseillant à ses concitoyens de s'inspirer de la lettre pastorale de fin d'année des évêques d'Autriche].

La Tchécoslovaquie après les élections, par le comte Ledebur Wicheln, sénateur. (*Schönere Zukunft*, de Vienne, 10 janvier 1926). — [Catholique d'intérêt général].

Le résultat des élections parlementaires tchécoslovaques a été remarqué bien au delà des frontières du pays, d'un côté à cause des luttes vives auxquelles les élections ont donné lieu et de l'autre à cause du grand intérêt que le développement de la politique intérieure dans la République, le meilleur fruit des traités de paix, éveille en de nombreux milieux de l'étranger. D'après le dernier recensement de 1921, il y a environ [en Tchécoslovaquie] 49% de Tchèques, 24% d'Allemands, 16% de Slovaques, 6% de Magyars, 3% de Rhuthènes, 1% de Polonais.

Si l'ancienne loi électorale avait déjà favorisé la nation tchèque au détriment des autres nations [de la République], si bien qu'en 1920 celles-ci obtinrent une douzaine de mandats de moins que leur nombre ne leur en donnait le droit, ce phénomène a été encore intensifié par la loi électorale de 1925. Un des articles les plus

Digitized by Google

importants de cette loi dit, en effet, qu'un parti engagé dans la lutte électorale doit atteindre dans la circonscription où il présente un candidat la majorité absolue, soit un chiffre d'environ 23 000 voix. Au cas contraire, toutes les voix acquises par lui sont perdues. Les voix des partis qui n'ont pas obtenu de mandat après le premier ni le deuxième scrutin sont classées, au troisième, suivant une méthode qui a valu aux partis gouvernementaux, aux dernières élections, plus de 322 000 voix. Ainsi les suffrages des petits partis d'opposition tchèques, des partis juifs, ruthènes, des Slovaques de l'opposition et des Polonais ont été reportées sur les partis gouvernementaux, bien que de droit elles appartiennent à l'opposition. Les partis gouvernementaux ont de cette manière acquis huit ou neuf mandats indus.

Les députés se répartissent ainsi :

A. Partis tchèques : Parti agrarien tchèque, 45 représentants (23 sénateurs); social-démocrates, 29 représentants (14 sénateurs); parti populaire, 31 représentants (16 sénateurs); socialistes nationaux, 28 représentants (14 sénateurs); parti industriel, 13 représentants (6 sénateurs).

B. Partis allemands : Union des agriculteurs (liste unitaire) et Ligue des partis des agriculteurs et industriels allemands et du parti national hongrois, 24 représentants (12 sénateurs); social-démocrates allemands, 17 représentants (9 sénateurs); chrétiens-sociaux allemands, 13 représentants (7 sénateurs); parti national allemand, 10 représentants (5 sénateurs); socialistes allemands, 7 représentants (3 sénateurs).

C. Partis divers : Parti populaire slovaque, 23 représentants (12 sénateurs); chrétiens-sociaux hongrois, 4 représentants (2 sénateurs); communistes, 41 représentants (20 sénateurs); parti ouvrier polonais, 1 représentant (pas de sénateur); parti autonome agraire de la Russie Subcarpathique, 1 représentant (pas de sénateur).

Un total de 7 105 276 suffrages ont été exprimés; si l'on additionne les voix de tous les partis qui ont fait campagne dans l'opposition, on arrive à un total de 3 918 823 pour l'opposition en face de 3 186 453 voix pour les partis gouvernementaux. Le fait que les partis d'opposition ont obtenu, malgré leur évidente majorité, moins de sièges que les partis gouvernementaux montre combien les mesures prises par le gouvernement ont été efficaces. Cependant le gouvernement n'a pas dans son ensemble atteint le but qu'il visait. En effet, le résultat des élections n'a pas créé une situation permettant de constituer une majorité gouvernementale assurée. L'opposition est donc aujourd'hui notablement plus forte que dans le dernier Parlement. Les partis gouvernementaux, même en leur adjoignant le parti industriel tchèque jusqu'ici dans l'opposition, ne peuvent compter que sur une majorité de 18 voix. Même si l'on réussit à gagner au gouvernement les « cléricaux » slovaques, la majorité absolue ne serait que de 41 voix. Seulement une telle majorité ne tarderait pas, à cause des violentes divergences existant entre le cléricalisme et le socialisme, à offrir une image de faiblesse politique semblable à celle à laquelle on était accoutumé dans le Parlement tchécoslovaque.

Ces derniers temps, on a accumulé les pronostics, prédit les combinaisons les plus improbables..... Le résultat le plus normal des élections devrait être la constitution d'une majorité gouverne-

Digitized by Google

mentale avec tous les partis bourgeois de toutes les nationalités. Mais une pareille combinaison, étant donné l'animosité manifestée par la politique officielle contre toutes les nationalités non tchèques, n'a pu être réalisée jusqu'à présent, et une collaboration dans tous les domaines politiques des représentants des plus importantes majorités nationales ne pourrait se produire sans heurts..... Une preuve du peu de foi que l'on fonde, dans les milieux gouvernementaux, sur une majorité parlementaire assurée est donnée par le fait que dès maintenant, dans maint organe des partis gouvernementaux, on parle de la probabilité de nouvelles et prochaines élections.....

Du côté de la coalition gouvernementale tchèque, le parti républicain agrarien a gagné 4 sièges. Ce gain résulte surtout du fait que le président du Conseil appartient à ce parti et que le gouvernement a tout particulièrement pris les intérêts de ce groupe. Le même raisonnement vaut pour le parti socialiste national tchèque auquel est inscrit le ministre des affaires étrangères, le Dr Benès. Le plus fort gain, — il n'a pas été désiré par le gouvernement, mais il est bien l'expression de l'opinion populaire, — a été obtenu du côté tchèque par le parti populaire catholique. Le nombre de ses élus a passé, dernières élections, de 20 à 31. Les pertes pour les partis gouvernementaux tchèques ont été supportées par les social-démocrates qui, par rapport à la dernière législature, ont perdu 22 sièges sur 51.

A ce mouvement vers la droite, s'oppose le fort accroissement du parti communiste qui avec 933 711 voix a pu obtenir 41 mandats. Le parti communiste compte, en effet, dans tous les groupements des nationalités de l'Etat tchécoslovaque, et en particulier chez les Slovaques et les Ruthènes, une imposante majorité. D'après les calculs de différents spécialistes, il faudrait attribuer de 150 à 200 000 voix communistes aux nationalités de langue allemande et plus de 700 000 aux Slovaques.....

[Malgré ce que veut faire croire le gouvernement, continue l'auteur, les communistes tchécoslovaques forment un parti véritable et constituent presque uniquement l'opposition de race slave. La situation de l'important parti agrarien tchèque (disposant de 45 mandats), que le gouvernement affecte d'opposer aux communistes, serait fortement diminuée du fait de la scission provoquée par le départ d'un de ses membres, l'ancien président du Sénat, Karl Prasek, pour fonder un parti conservateur, ce qui enlèverait, jusqu'à un certain point, au parti agrarien tchèque sa teinte conservatrice.]

Un résultat évident est la forte augmentation, dans le camp tchèque aussi bien qu'allemand et en Slovaquie, des partis se plaçant sur un terrain nettement chrétien, c'est-à-dire catholique. La totalité des gains pour ces groupes est de 1 600 000 voix. L'accroissement de l'opposition slave est également une des caractéristiques des dernières élections. La proportion des voix d'opposition en Slovaquie a été de 41,5% en 1920, elle est de 67% en 1925. Au point de vue des minorités nationalistes, les Allemands ont donné à l'opposition 1 700 000 voix, les Slovaques environ 1 387 000, les Magyars plus de 200 000 et les Polonais environ 26 000.

L'échec des négociations pour constituer une union des oppositions nationales avant les élections a eu pour conséquence, notam-

Digitized by Google

ment du côté allemand, une diminution légère sur les résultats antérieurs. Cependant, par rapport à 1920, on ne remarque pas un recul de voix pour les nationalités non tchèques. Le refus de constituer une liste unique comprenant tous les partis allemands a été interprété bien plus comme une manifestation de l'impossibilité, dans le camp allemand, de se rallier à des revendications communes que comme un signe de non maturité politique et une preuve de l'injustice des plaintes portées à plusieurs reprises devant les organismes internationaux par les Allemands des Sudètes..... Les enseignements que les hommes en place de l'Etat tchécoslovaque doivent tirer des dernières élections sont que la vitalité de l'Etat dépend de la possibilité de contenter les nations non tchèques, c'est-à-dire de les intéresser à l'existence de l'Etat. Le système de gouvernement en vigueur jusqu'à présent doit donc, en l'occurrence, être complètement modifié. De plus, il est clair que la majorité des citoyens catholiques ont manifesté ne plus vouloir tolérer une politique essentiellement antireligieuse et anti-ecclésiastique. Les dernières élections ont également prouvé et averti que le facile jeu avec les théories économiques communistes et socialistes était non seulement dangereux, mais encore peu du goût des gouvernements de droite d'Occident. Le nouveau gouvernement tchécoslovaque n'offre en aucune façon la certitude que ces considérations entreront pour lui en ligne de compte. La politique intérieure continuera probablement à évoluer au milieu de nouvelles crises et mènera à une nouvelle agonie de la coalition tchèque. Si la République tchécoslovaque ne trouve pas un moyen de restaurer complètement son organisation gouvernementale, on devra considérer avec inquiétude son développement à venir.

Le Mandement de Noël des évêques autrichiens, par Aurel Kolnai. (*Der Oesterreichische Volkswirt*, de Vienne. 9 janvier 1926). [Périodique d'affaires à tendances pangermaniques].

..... Ce mandement est jusqu'à un certain point un événement dans la littérature sociale autrichienne. Il s'élève avec une force inaccoutumée contre les bases du capitalisme et du mammonisme, il n'en attaque pas moins, avec une violence fanatique [!], le mouvement socialiste et notamment les aspirations concrètes de ce dernier.

[Dans la partie consacrée au capitalisme, l'auteur fait trois reproches principaux aux évêques : il les accuse d'abord de méconnaître la valeur économique et le rôle de la Bourse, dont les opérations sont aussi nécessaires à l'existence du pays que les semailles et les labours. En second lieu, l'épiscopat mépriserait les enseignements de l'histoire dans sa charge contre le capitalisme et en préconisant le retour à un état social patriarcal qui n'a jamais existé. Enfin, la théorie du juste salaire et de la participation ouvrière, telle que l'envisagent les prélats autrichiens, conduit à la fin du régime capitaliste et, en dernière analyse, à ce socialisme que l'auteur ne s'explique pas qu'ils critiquent].

..... N'y a-t-il pas, au sein de la vie ouvrière, un esprit de justice et de solidarité ? Des aspirations et des mobiles religieux se rencontrent parmi les milieux socialistes anglais, allemands, et récemment autrichiens, dans des proportions bien plus fortes peut-

Digitized by Google

être que chez leurs adversaires. Dernièrement, lors de l'élaboration du programme agraire, il y eut au Congrès du parti social-démocrate des aspirations très nettes vers un idéal paysan de christianisation du socialisme. On commence à s'apercevoir que la haine des « calotins » n'est qu'un reste du nihilisme bourgeois. Elle est le fait des bolcheviks, mais ceux-ci semblent réaliser la révolution bourgeoise attardée de l'Orient. Dans la haine de l'Eglise de maint socialiste, il y a bien plus de religion que dans la froide protection des ploutocrates pour cette religion dans laquelle ils ne voient qu'un éteignoir à l'usage du peuple. Est-ce chrétien de repousser et de décourager ces bons sentiments existant et mûrissant au sein du mouvement socialiste ? Est-il catholique de bannir de l'Eglise l'avenir ? Et puis, aurait-on mille fois plus de reproches à faire que ce n'est le cas au monde socialiste ouvrier, il n'en est pas moins le monde ouvrier. Il devrait être l'espoir et la dernière ressource de l'Eglise. Comment les évêques peuvent-ils être certains que ce n'est pas en lui que le christianisme est le plus vivant aujourd'hui pour y resplendir peut-être demain d'une gloire sans pareille ? Les desseins et les voies de Dieu nous demeurent souvent cachés. Ce qui, par exemple, a ramené à la pensée catholique la jeune philosophie allemande n'est pas tant la propagande scholastique que la phénoménologie d'Husserl et de Scheler, qui a émergé du désert des spéculations idéalistes allemandes. Les rapports du mouvement des guildes socialistes d'Angleterre (fonctionnalistes) avec le système chrétien similaire du Moyen-Age sont très intimes. L'action catholique ne devrait pas consister à miner l'organisation socialiste et à mettre ses tenants au ban. Elle devrait, au contraire, collaborer loyalement avec elle et parmi eux. Qu'y aurait-il à craindre, dans cette éventualité, des meneurs athées ? Ils seront irrémédiablement submergés, si l'Eglise et le monde ouvrier collaborent. La fausse route des illusions matérialistes a peut-être été aussi utile que la persécution des chrétiens aux premiers siècles. Là où existe un noyau de christianisme, l'aide ne doit pas être refusée. Il ne s'agit pas, comme il ne faut cesser de le répéter, de ramener le bon vieux temps de la grande industrie, mais d'arriver à un temps meilleur et plus chrétien. C'est à l'Eglise et au mouvement ouvrier d'en préparer la voie. Le socialiste ne peut, en l'occurrence, méconnaître les enseignements du Moyen-Age.

..... Au sens catholique [le socialiste] peut mener la guerre contre le bourgeois en tant que membre d'une classe tout en respectant sa personne, ses intérêts et ses propres sentiments d'altruisme à son égard. Il peut essayer de tirer son âme hors du désert de la mentalité commerciale et d'affaires. Oui, seul un socialisme imprégné de ces sentiments religieux et moraux peut, en menant la véritable guerre des classes, travailler à la rédemption intime du monde capitaliste.....

L'entente du socialisme et de l'Eglise est-elle une irréalisable utopie ? Saint-Simon, Ozanam, Lamennais, Chesterton, Förster et avec eux bien d'autres ne le croient pas. Que la communauté de tendance entre ces deux systèmes n'apparaisse pas clairement aujourd'hui, cela ne vient en réalité que d'apparences purement extérieures. La cause en est en partie imputable à l'animosité contre l'Eglise du libéralisme moderne qui nous a caché, par la violence,

Digitized by Google

les caractères démocratiques et les services du catholicisme..... L'hypnose des conceptions matérialistes du monde appartient au passé. Notre pensée se délivre lentement, mais sûrement, de la « libre-pensée ». De plus en plus le socialisme travaille à transformer son idéologie et à la libérer du nihilisme de l'étatisme intégral, qu'elle doit au libéralisme, et à l'arracher à la mentalité du bolchevisme. Mais pareillement le fossé entre l'Eglise et les mouvements réactionnaires agressifs (parti populaire, fascisme) se creuse de jour en jour davantage en Occident. L'Eglise et le socialisme, les deux seules espérances de notre époque déçue, vont à la rencontre l'un de l'autre. Qui tendra le premier la main de l'union ? Celui qui le pourra. Toi ou moi ? Où, comment et quand ? Comme cela nous sera possible. Ce rôle reviendrait peut-être à l'Eglise, car elle doit se dévouer davantage; elle a en effet un pied dans l'Eternité. Peut-être appartient-il au socialisme d'aller à sa rencontre ? C'est possible. Que l'on sache seulement que toute attitude anti-socialiste de l'Eglise apporte de l'eau au moulin de l'athéisme des social-démocrates, et que toute attaque publique ou dissimulée des socialistes contre le catholicisme ne fait que renforcer le cléricalisme réactionnaire. Puissent les milieux catholiques appuyer les avances démocratiques et sympathiques aux ouvriers plutôt que leurs attaques contre le socialisme. Que le monde ouvrier social-démocrate agisse de même.

Architecture prolétarienne, par Franz Schuster et Franz Schacherl. (*Der Kampf*, de Vienne, janvier 1926). — [Social-démocrate].

..... Ya-t-il quelque chose qui ressemble à un art prolétarien ? ou à une architecture prolétarienne ?.....

La demeure de notre siècle de technique et d'industrie, la maison de la communauté prolétarienne, du combattant de la lutte finale, du travailleur en blouse bleue doit résolument et définitivement sortir des cadres tout faits et ne plus montrer figure de village romantique ou de petite ville commerçante bourgeoise. .....Londres abat de vastes et vieux quartiers pour satisfaire au trafic du XX^e^ siècle. Les vieilles maisons succombent les unes après les autres, sacrifiées aux exigences de l'époque, car elles sont une des plus grandes causes de misère pour le prolétariat. Les coins les plus jolis et les plus pittoresques sont toujours les habitacles les plus immondes des villes, ceux qui manifestent davantage l'abaissement de l'humanité.

Rappelons-nous le Lichtental, tous les nombreux coins pittoresques du vieux Vienne qui ont dû succomber, et pourtant nous voulons sauver leur architecture. Nous voulons garder l'habit et écarter l'esprit ? N'est-ce pas là un dangereux commencement ? Ne savons-nous pas comment l'habit façonne fortement l'esprit ?.....

.....Nous devons avoir le courage de remplacer un passé périmé par du nouveau qui n'ait vraiment plus rien de commun avec lui, comme cela a eu lieu à toutes les époques fortes, lorsqu'on plaça la cathédrale gothique dans une ville romaine et à côté de l'église gothique le palais rococo. Peut-être les nouvelles bâtisses auront-elles des toits plats ou des formes cubiques ? Peut-être ressembleront-elles plus à une fabrique qu'à un palais. Elles ne paraîtront pas plus étrangères dans notre ville que la coupole de la Karls

Digitized by Google

Kirche se dressant au milieu des pignons gothiques des faubourgs. .....La beauté de l'architecture socialiste, dans sa grande simplicité, sa clarté, sa pureté, son sens pratique, sera également saisie pourtant par les grandes masses et finalement tous se sentiront plus à l'aise dans ces nouvelles formes, qu'ils jugeront en harmonie avec leurs autres désirs, que dans cette ambiance périmée, romanesque, sentimentale et petit bourgeois, qui est encore aujourd'hui l'idéal de larges masses.....

L'ouvrier le plus fier de sa classe et le plus combatif, celui qui possède au plus haut point l'esprit communiste, reste individualiste dans l'arrangement de sa maison..... Il craint la simplicité, la clarté et la technicité pour son habitation. Un arrangement simple et pratique lui semble devoir bannir de chez lui la poésie, la civilisation et l'art. Il ne s'aperçoit pas qu'à la place d'un logis pratique et libéré, il introduit dans sa demeure un monde de formes périmées et méprisées qui n'ont plus rien à faire avec sa mentalité..... Son idéal est un vil et poudreux romantisme. Toutes les dentelles, les couvertures, les rideaux de velours, les meubles ornés de fioritures et de crochet, les psychés et tous ces objets lui semblent avoir de la valeur, parce qu'il les emprunte à une bourgeoisie mourante qui essaie par un éclat tout extérieur de donner le change sur une situation inexistante depuis longtemps déjà. Soyons francs ! N'est-il pas honteux que nous allions chercher notre demeure, ce qui fait le cadre quotidien de notre vie, dans un passé des plus lointains ? Dans un monde et dans une conception qui ne nous sont pas seulement étrangers, mais ennemis ? Ne nous moquerions-nous pas, si nous voyions un ouvrier se promener le dimanche avec des souliers à la poulaine, en pourpoint à tuyaux et l'épée au côté. Nous trouverions cela ridicule et ce n'est pourtant pas un autre spectacle que nous donne l'ouvrier dans sa demeure. Non, ce n'est pas un autre spectacle.

La demeure prolétarienne devra avoir sa forme propre, un style personnel, une inspiration particulière, l'inspiration du sens pratique, de la salubrité, de la clarté, quand cela ne serait que dans l'intérêt de la libération de la ménagère ; tous nos efforts, en effet, tendent à libérer la femme de l'esclavage. A quoi sert-il que la femme soit socialement libre, si elle reste l'esclave dans son logement d'un romantisme périmé, si elle perd son temps à nettoyer les nombreux coins et recoins de poussière, à épousseter toutes les fanfreluches, tous les bibelots, même sans valeur, qui ornent la commode, qui sont toujours trop chers, alors même qu'ils viendraient du bazar à 25 kreutzer. L'ouvrier qui ne craint pas l'uniformité de la bimbeloterie de Paris, de Reichenberg, de New-York ou de Hanovre redoute une uniformité de propreté et de sens pratique. Et pourtant ces détails le feraient progresser. Il n'est pas indifférent que nous construisions des maisons ou des gratte-ciel ; peut-être est-il inopportun de citer à l'heure actuelle le grave problème du développement urbain ; c'est pourtant pour l'évolution du mouvement socialiste une question capitale.....

Traduit de l'allemand par Pierre LECLERC.

Digitized by Google

REVUE DES SCIENCES

Les répercussions de la guerre sur la consommation mondiale du blé. — Nouveau traitement du lupus. — Nouveau traitement préventif du tétanos. — Le centenaire du physicien Carnot. — Le rendement laitier des brebis.

Voici quelques indications un peu inattendues, et qui résument toute une série de documents officiels. Elles sont relatives aux répercussions de la guerre sur la production et la consommation mondiales du blé.

En 1913, la Roumanie exportait plus de 11 millions de quintaux de froment; depuis 1920, elle arrive à peine à produire les quantités qui lui sont nécessaires. Plusieurs causes interviennent, assurent les spécialistes : la suppression des grands domaines, le morcellement des terres, les droits de sortie prohibitifs qui ont fait délaisser la culture du blé pour celle de l'orge et de l'avoine. Mais il est non moins certain que les Roumains des diverses classes de la population ont pris, aux armées, l'habitude de manger du pain; ils en consomment aujourd'hui sept ou huit fois plus qu'ils ne le faisaient autrefois.

Il en est de même aux Indes, où le peuple se nourrissait surtout, avant 1914, de riz et de millet, tandis qu'il est devenu grand amateur de pain et de pâtisseries.

Il en est également de même au Japon; il y a vingt ans, le riz était l'aliment national; en 1924, on a importé, d'Amérique, plus de 7 millions de quintaux de blé; le pays en a produit près du double et une Union meunière vient de grouper 19 minoteries, de création récente, dont chacune produit, en moyenne, 5 à 600 sacs de farine par jour.

Les Etats-Unis ont diminué d'un tiers environ leurs exportations, et cela non pas à cause de leur change élevé, mais parce que la consommation intérieure a très sensiblement augmenté depuis la guerre.

Il est donc permis de prévoir que l'habitude de manger du pain va se développer en maints pays où elle n'existait

Digitized by Google

pas il y a douze ans. Et, sans doute, cette habitude aura pour conséquence prochaine une perturbation profonde dans les courants commerciaux du blé, en même temps que d'extraordinaires modifications dans la géographie des pays producteurs.

= Peut-on croire que le lupus est désormais une maladie curable ? Répondre à cette question par l'affirmative serait imprudent; répondre par la négative ne le serait peut-être pas moins. En tout état de cause, il est permis de noter que, le 14 janvier 1926, la Société française de dermatologie, réunie en congrès à l'hôpital Saint-Louis, a été saisie, par un praticien de province, le docteur Aurégan (de Lannion), d'une communication très importante, portant sur un traitement du lupus qu'il applique avec succès depuis 1904. Après anesthésie, il procède à un curetage profond de la région atteinte et, dès que l'intervention est terminée, il remplit la cavité opératoire avec du permanganate de potasse réduit en poudre impalpable, qu'il applique au tampon et tasse le mieux possible, de façon à assurer une obturation complète. Un pansement occlusif maintient le tout en place. Au bout de quinze à vingt jours, on découvre et on débouche la plaie. Presque toujours, on constate que le lupus a disparu : si quelques points en subsistent encore, un nouveau curetage, suivi d'une nouvelle application de permanganate pulvérisé permet d'en venir à bout.

M. Aurégan a présenté des malades soignés et guéris par lui depuis de longues années, et soumis à ses pairs une statistique de cas heureux qui porte sur vingt années consécutives. Une discussion s'en est suivie, au cours de laquelle divers spécialistes ont fait remarquer que l'emploi de la curette d'une part, celui du permanganate de l'autre ne sont pas chose nouvelle; par contre, leur emploi combiné, suivant la technique qui vient d'être sommairement indiquée, paraît bien appartenir en propre au praticien de Lannion. Aussi faut-il retenir la conclusion du débat, formulée par le professeur Sabouraut : « des preuves ayant vingt ans d'existence ne permettent pas de douter qu'on se trouve en présence de guérisons définitives, et il y a lieu de mettre à l'étude la méthode Aurégan pour le traitement du lupus ».

= De son côté l'Académie des Sciences a été saisie des travaux récents de MM. Ramon et Zeiller : ceux-ci ont réalisé une antitoxine qui peut être injectée à l'homme sans aucun inconvénient, même à dose relativement massive, et qui confère

Digitized by Google

l'immunité contre le tétanos. Le fait que cette affirmation a été présentée à l'Académie par le docteur Roux, directeur de l'Institut Pasteur, ne permet pas de la révoquer en doute.

Les essais ont été faits sur des cobayes, avec des doses allant jusqu'à 5 et 10 centimètres cubes. Les résultats ont été tellement concluants que, depuis quelques semaines, plus de 100 personnes ont été traitées par injection de faibles doses allant de 1 /2 à 2 centimètres cubes.

Evidemment, on ne peut pas songer à vérifier sur des hommes si l'immunité est bien acquise : il faudrait, pour cela, leur inoculer le tétanos, et les risques à leur faire courir seraient trop grands. Mais on a injecté à des cobayes des doses de virus tétanique qui, sans être mortelles pour eux, ont permis de voir comment le remède nouveau se comporte dans l'organisme. Toutes les analyses faites à ce sujet ont donné des résultats concordants. Elles établissent que l'antitoxine se développe dans l'organisme même, dont la répétition de faibles doses accroît les facultés de résistance; après trois injections successives, et convenablement espacées, d'un centimètre cube, un cobaye peut recevoir, sans le moindre inconvénient, des doses de toxine tétanique qui sont de 1 000 à 2 000 fois supérieures à la dose mortelle pour eux. L'immunité est donc acquise. L'expérience a montré qu'elle est durable. Il semble même probable qu'elle est permanente; mais à ce sujet des recherches sont en cours.

Quoi qu'il en soit, le docteur Roux estime que, dès maintenant, il est sage d'injecter la nouvelle antitoxine de Ramon et Zeiller à toute personne atteinte d'une blessure susceptible de fournir au germe tétanique une entrée dans l'organisme.

= La Société des Ingénieurs civils a célébré, un peu tardivement, le centenaire de la publication d'un opuscule, paru en 1824 et dû à un homme de vingt-huit ans, Nicolas-Léonard-Sadi-Carnot, le fils aîné du grand Carnot, l'organisateur de la Victoire. Cet ouvrage de 100 pages avait un titre bien modeste : « Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance ».

On y trouve en germe toute la thermodynamique, c'est-à-dire l'une des parties les plus importantes de la physique et l'une des plus fécondes en applications industrielles.

A l'époque où Carnot publia son petit livre, la machine à vapeur existait : mais on ignorait, à son sujet, bien des choses. Quelle quantité de travail mécanique peut-on obtenir au moyen d'une quantité déterminée de chaleur employée

Digitized by Google

au foyer ? Quelle est, à cet égard, l'influence de la température de cette « source chaude » et celle du condenseur ou « source froide » ? Est-il préférable d'avoir recours à une vapeur plutôt qu'à une autre, et à la vapeur d'eau plutôt qu'à celles de l'alcool, de l'éther, du mercure ou encore qu'à l'air ou à un gaz quelconque ? Autant de questions auxquelles les physiciens n'avaient pas trouvé de solution définitive.

Carnot s'attacha à la trouver et il aperçut que la production d'énergie mécanique dans une machine à vapeur est la conséquence d'une chute de température entre la chaudière et le condenseur, exactement comme dans une machine hydraulique elle est la conséquence d'une chute d'eau entre le niveau d'amont et le niveau d'aval.

Cette conception le conduisit à des conclusions qui sont unanimement admises aujourd'hui : « Partout où il existe une différence de température, il peut y avoir une production de force motrice ». — « La puissance motrice de la chaleur est indépendante de la nature des agents mis en œuvre pour la réaliser ». — « Sa quantité est fixée par les quantités entre lesquelles se fait, en dernier résultat, le transport de calorique ».

En d'autres termes, le rendement est d'autant meilleur que la chaudière est plus chaude et que le condenseur est plus froid. C'est toute la théorie de la machine à vapeur moderne et des moteurs à explosion.

Pour claires et logiques qu'elles fussent, les idées de Carnot n'ont pas été, tout d'abord, estimées à leur juste valeur. Elles parurent ingénieuses, mais non géniales. C'est seulement trente ans plus tard qu'un Allemand, Clausius, et un Anglais, William Thomson (devenu depuis Lord Kelvin), eurent leur attention attirée, non pas sur le livre de Carnot, mais sur une représentation graphique proposée en 1834 par Clapeyron, pour rendre plus facilement accessibles les raisonnements de notre compatriote. Il leur fallut, à l'un comme à l'autre, plusieurs années pour en arriver à proclamer que l'œuvre de Carnot serait immortelle.

Aujourd'hui, c'est une opinion courante et qu'on ne discute plus. On apprend au collège que « la chaleur n'est autre chose que la puissance motrice, ou plutôt le mouvement qui a changé de forme. Elle est un mouvement dans les particules des corps. Partout où il y a destruction de puissance motrice, il y a en même temps production de chaleur, en quantité précisément proportionnelle ». Et tous les aspirants-bacheliers savent que Carnot a fixé à 370 kilogrammètres l'équiva-

Digitized by Google

lent de la chaleur, ce qui est un nombre très voisin de celui que, dix ans plus tard, Mayer et Joule ont fixé à leur tour...

= Pour évaluer le rendement laitier des brebis, il est nécessaire de tenir compte des races, de l'individu, du climat, de la nature du sol, de la nourriture, et, par là même, le rendement est très variable. Si on prend comme type la meilleure de nos races laitières françaises, celle du Larzac, célèbre à raison de la notoriété universelle du fromage de Roquefort (lequel doit être fait exclusivement avec du lait de brebis), on voit que les femelles de cette race donnent un rendement annuel de 65 à 80 litres de lait, pour les sujets autochtones non améliorés, et de 100 à 120 litres pour les femelles « bien nourries » dont les ascendantes ont été soumises depuis plusieurs générations à la gymnastique fonctionnelle du massage des mamelles. Évalué en fromage, ce rendement oscille entre 25 et 40 kilogrammes par an.

Par contre, les brebis de la Frise donnent couramment 3 à 4 hectolitres de lait pendant le même temps; les sujets sont assez nombreux, qui fournissent 5 hectolitres. On en rencontre exceptionnellement dont la production annuelle atteint 6, et même 7 hectolitres de lait, c'est-à-dire presque la production d'une vache aveyronnaise. Il convient de remarquer toutefois que le lait des brebis frisonnes renferme seulement, en moyenne, de 5 à 6% de matières grasses et 5% de caséine, tandis que les brebis du Larzac donnent un lait contenant de 6 à 7% de matières grasses et de 5 à 6% de caséine. Aussi leur lait mérite-t-il d'être payé, à l'unité, un peu moins cher que celui des brebis du Larzac.

En revanche, la quantité fournie est tellement supérieure que l'on n'a pas hésité à introduire des béliers frisons dans la région de Roquefort. On y a été amené par ce fait que le rendement n'est pas fondé seulement sur la production du lait, mais encore sur la laine et les agneaux produits. Or la brebis du Larzac ne donne guère qu'un petit par an, tandis que la brebis frisonne en donne deux, trois et parfois quatre, les parts gémellaires représentant 75 à 80% des mise-bas.

L'aire de la race de Frise est très étendue, ce qui laisse espérer que son acclimatation sera possible dans de très nombreuses régions. Il faut néanmoins escompter une diminution de son rendement, toutes les fois qu'on la transplante hors de son habitat naturel.

Francis MARRE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Entre l'opinion publique et l'opinion parlementaire existe décidément une muraille de Chine. Le débat financier en a fourni une preuve de plus. La foule, qui est inquiète, pour ne pas dire anxieuse, s'imaginait que les députés de tous les groupes, faisant taire leurs passions, allaient rechercher les moyens d'équilibrer le budget et de procurer des fonds au Trésor. Avec le ministre des finances, quelques-uns l'ont fait. Au début de la discussion, M. Le Cour Grandmaison a demandé courageusement que soit interrompu le jeu des partis et que le soin d'agir soit confié à un gouvernement d'union nationale, comme aux jours de 1914; à la fin, M. Bokanowski, dans un discours nourri d'idées et de faits, a montré qu'il fallait avant tout rétablir la confiance. Mais, dans l'intervalle, quand les orateurs du cartel étaient à la tribune, ce n'était plus de l'intérêt général qu'il était question, c'était de l'intérêt électoral, des systèmes propres à faire payer les impôts par le moins de contribuables possible, — au risque d'écraser les autres, — et à ménager des clientèles, à ne pas s'aliéner des « voix ». M. Briand en personne a dû le constater : « Si les contribuables, a-t-il dit avec mélancolie, n'étaient pas en même temps électeurs, la situation s'en trouverait bien simplifiée ! » Il n'y a pas eu, il est vrai, de pugilats dans l'hémicycle, les séances ont été calmes. On n'en voyait que mieux la bassesse des préoccupations chez tous ces discoureurs du cartel; leur incapacité de s'élever un instant, pour éviter la catastrophe et sauver le franc, au-dessus des petits intérêts de partis. Et le pire est qu'ils ne s'en rendaient même pas compte. Un de leurs amis, un député qui est journaliste, et journaliste de talent, dont même ses lecteurs qui partagent le moins ses idées goûtent souvent le raisonnement lucide et l'esprit vif, se pâmait d'admiration au sortir de la Chambre. Eloquence, gravité,

Digitized by Google

conscience et science : aucune épithète ne lui semblait trop belle. Et il traînait aux gémonies « les myrmidons grotesques » — « coalition du crétinisme, de l'arrivisme et de l'envie », — qui « aboient contre nous ». Peut-être n'y avait-il dans les tribunes que des myrmidons et des crétins. Mais je n'y ai aperçu personne foudroyé d'enthousiasme en écoutant M. J.-L. Dumesnil ou M. Vincent Auriol, ni même M. Lamoureux. Au contraire, le sentiment qui dominait était l'agacement, un agacement grandissant, qui s'exprimait à haute voix.

Nous ne savons pas, à l'heure où nous devons écrire ces lignes, de quelle loi accouchera la Chambre. Les faits sont clairs. La crise financière n'a guère que des causes morales et politiques. Le pays n'est pas ruiné, mais il se sent au bord du gouffre, et il se décourage, il est effrayé par les menaces qui pèsent sur lui depuis le 11 mai, menaces contre le capital et l'épargne, menaces d'impôts vexatoires et spoliateurs, menaces de faillite de l'Etat, tandis que le coût de la vie augmente et que diminue la valeur du franc. Le cartel, en guise d'économies, a accru de 12 milliards et demi les dépenses budgétaires, — 23 milliards 402 millions en 1923 et 35 milliards 856 millions en 1926, — il a fait pour 17 milliards d'inflation, et la livre, qui était à 68 francs, est à 130. Voilà ce qui émeut le pays; et il a peur, si l'on ne réagit pas, que les titres de rente achèvent de fondre dans les tiroirs, que l'industrie soit ralentie, que le chômage arrive, avec la détresse générale à sa suite, la faim. Pour éviter ces malheurs, le remède est connu : appliquer un programme raisonnable et définitif, dont les grandes lignes ont été exposées maintes fois, et qui soit fondé sur la confiance et l'équité. La confiance, c'est l'état d'âme de ceux qui sont délivrés de la crainte. L'équité, c'est le contraire de ce qui, dans le vocabulaire du cartel où les mots changent de sens, est appelé la justice; ce sont les charges réparties également entre tous les citoyens en proportion de leurs facultés, et non l'exemption des uns et le dépouillement des autres, pour aboutir au nivellement dans la misère.

L'Etat manque d'argent. Les particuliers en ont encore. Il faut le leur arracher de force, à ceux du moins qui ne votent pas pour nous. Telle est la thèse des socialistes, qui ne s'intéressent, dans les projets soumis à la Chambre, ils l'ont déclaré crûment, qu'à la confiscation d'une partie des héritages et à la suppression des titres au porteur. Il faut surtout, ajoutent les radicaux-socialistes, éviter de mécontenter le gros de nos électeurs et, en puisant l'argent où il est, ne pas le chercher dans la poche de ceux qui nous donnent

Digitized by Google

leurs suffrages. D'où la rage des uns et des autres contre les impôts indirects.

L'accueil fait à la taxe sur les paiements en est un exemple. La taxe sur les paiements était destinée en principe à être payée par tout le monde. Gros et petits, les commerçants devaient tous y être assujettis. Etait-elle irrecouvrable ? Personne ne le soutenait. Mais elle était susceptible de déranger certaines habitudes peu favorables aux recouvrements du fisc. Non seulement, en effet, son application pouvait, grâce au système des timbres, être contrôlée sans trop de peine, mais, mieux encore que la taxe sur le chiffre d'affaires, elle offrait le moyen de surveiller les déclarations des bénéfices commerciaux. Les chambres de commerce, sans qu'elle leur plût, s'y résignaient provisoirement. Des groupements du commerce de détail s'insurgèrent. Cette taxe sur les paiements, pour eux, serait une intolérable gêne et, aux prochaines élections, ils le feraient bien voir ! Devant le tollé qui s'est élevé, M. Doumer lui-même a cédé. Au lieu de la taxe sur les paiements, il n'envisage plus qu'une taxe à la production, destinée à la remplacer et à remplacer aussi la taxe sur le chiffre d'affaires, une taxe à la production, telle qu'elle fonctionne, paraît-il, en Belgique, et qui peut au surplus offrir des avantages, mais dont tout le mérite, aux yeux du cartel, serait de n'atteindre qu'une minorité, le quart des commerçants à peine, les « gros ».

Le Quotidien et M. J.-L. Dumesnil, aux applaudissements du cartel, expliquent que la nation est partagée en deux : à droite, les mauvais citoyens, les « blancs », profiteurs, fraudeurs et le reste ; à gauche, les bons citoyens, les « bleus », payant honnêtement leurs impôts, mais adversaires des privilèges et des abus, amis du peuple. Ainsi, dans mon enfance, un livre d'images représentait le bon Toto et le méchant Tom. L'histoire, dans la réalité, n'est malheureusement pas aussi simple. Thiers disait que les hommes ne sont ni des anges, ni des démons. Les contribuables, et autant ceux de gauche que de droite, les « bleus » que les « blancs », sont des hommes. Verser leur argent au fisc ne leur est pas agréable. Ils préféreraient l'employer à autre chose. Presque tous cependant, à l'heure qu'il est, comprennent qu'un effort est inévitable. Et ceux qui le comprennent le mieux, — témoin le geste généreux que firent naguère les industriels du Nord, proposant d'aider l'Etat à amortir ses dettes, — sont souvent les possédants, les capitalistes, qui n'ont peut-être pas plus de vertu que les autres, mais qui ont plus d'intérêt à ce que la maison

Digitized by Google

soit remise en ordre et à ce que les affaires marchent bien. Ils demandent seulement à ne pas être des quelques-uns, toujours les mêmes, auxquels l'Etat s'en prend; ils veulent que les charges soient partagées entre tous, selon les forces de chacun, et ils pensent que l'exonération de certains n'encourage pas les autres à remplir leur devoir à l'égard du fisc; enfin ils réclament la garantie que leur sacrifice, consenti d'avance, ne sera pas en pure perte, qu'ils ne devront pas le recommencer, comme ceux qu'ils ont acceptés ces derniers temps, sans apercevoir jamais, au bout du tunnel, un peu de lumière, sans que la sécurité, la tranquillité paraissent à l'horizon.

Non ! ce n'est pas la bonne volonté qui fait défaut. L'aspiration à remédier au gâchis et à en finir une fois pour toutes avec les crises du franc est unanime. Tous les « vœux » en sont la preuve, que ne cessent de formuler les chambres de commerce, les associations de producteurs, les syndicats agricoles, et auxquels le cartel des fonctionnaires des finances a joint naguère les siens. Signe des temps, la lettre adressée par ces derniers au président de la République, où l'on a vu une leçon au gouvernement et aux Chambres ! Les gardiens de l'orthodoxie parlementaire en ont été scandalisés, et je ne soutiendrai pas qu'en principe ils aient eu tort. Il est indéniable que les agents des finances sont sortis de leur rôle. Destinés à appliquer les lois, ils ne sont pas faits pour les dicter. N'empêche qu'ils ont exprimé plusieurs suggestions fort justes. Abordant le problème de la réforme administrative, leur lettre porte : « Le cartel des fonctionnaires des finances croit que l'heure est venue d'adapter l'organisation politique des pouvoirs publics au rôle économique de l'Etat moderne. Il n'est plus admissible, à une époque où la législation doit se préoccuper de plus en plus d'assurer la vie même de la nation, que la loi soit élaborée par les seuls élus d'un suffrage qui n'assure pas la représentation économique du pays. Il convient qu'à côté de la représentation politique, ou collaborant avec elle, soit instituée une délégation économique de tous les éléments qui participent, de quelque manière que ce soit, à la production nationale : grands groupements de la production, du commerce et de la consommation, confédération générale du travail, travailleurs intellectuels, fonctionnaires des services publics. Ainsi cessera le paradoxe dangereux de ces lois qui, nées du vote du Parlement, demeurent inappliquées et inapplicables. » La place me manquerait pour continuer la citation; mais je ne pou-

Digitized by Google

vais, sans en prendre note, laisser passer ces idées si voisines de celles qu'à propos de la représentation des intérêts, j'émettais, il y a quinze jours, ici même... Nous traversons une crise. Le salut est cependant en vue, il est à portée de la main. Toutes ces manifestations du pays en sont la preuve. L'obstacle n'est que dans l'actuelle majorité parlementaire, et aussi dans la faiblesse et l'hésitation d'un gouvernement qui n'ose pas.

Le gouvernement a fait piètre figure en effet pendant le débat financier de la Chambre. M. Doumer, qui passait pour avoir du caractère, avait apporté un projet. Devant les grondements du cartel, il en a abandonné le principal, la taxe sur les paiements, qui en était la base, et l'on ignore encore ce que, pour la remplacer, il proposera au juste. Quant à M. Briand, il est manifestement pour un compromis. Interrompant l'autre soir M. Bokanowski, qui parlait de la confiance et de l'union comme il en avait parlé lui-même, il a repoussé cette main qu'on lui tendait et il a esquissé un sourire vers les gauches. Le lendemain, il a été encore plus loin. Donnant son avis sur les pires propositions de la commission, c'est tout juste s'il n'en a pas fait l'éloge, et il s'est borné à expliquer que leur adoption ne pouvait avoir de résultats immédiats, mais que l'on verrait à les reprendre plus tard. Que veut-il ? A-t-il un plan ? Il sait que le cartel est incapable avec ses menaces de remplir les caisses vides de l'Etat. — Les habiles de la gauche semblent d'ailleurs peu empressés à appliquer leur programme agrémenté de taxes impopulaires. — Il sait que, pour faire sortirl'argent de ses cachettes, l'empêcher de se dérober et d'émigrer, de fuir comme l'eau entre les doigts, la force et la violence, préconisées par M. Blum et ses amis, ne peuvent rien. — Est-ce que pendant notre Révolution, au temps de l'emprunt forcé sur la « classe aisée des citoyens », la guillotine a arrêté la faillite ? Est-ce que le bolchevisme russe, remplissant les prisons, multipliant les massacres, y a réussi mieux ? — Il sait qu'entre des thèses aussi opposées que celle de la contrainte et celle de la confiance il n'existe pas de moyen terme, que la conservation sociale et la révolution sont en présence; et il ne peut pas s'imaginer que des mesures transactionnelles, qui lui feront peut-être gagner quelques semaines, arrangeront les choses.

Si M. Briand louvoie, incertain, sans indiquer ses buts, les socialistes ont, eux, une méthode et des visées qui sont nettes. Avant-hier, M. Blum a posé les conditions de leur concours.

Digitized by Google

Les articles du projet de la commission ne seraient pas discutés dans l'ordre. La Chambre commencerait par examiner ceux qui peuvent servir la révolution, les derniers, concernant la réforme des impôts existants, et qui tendent avant tout à permettre à l'Etat de s'emparer d'une partie des héritages privés. L'Etat héritier, en violation du code. Le gouvernement a consenti à ce tête à queue. Et, après avoir repoussé de parti pris un très intéressant contre-projet de la droite, présenté par M. de Baudry d'Asson, et qui a du moins servi à poser en pleine lumière la question des monopoles, la Chambre a abordé le projet de la commission des finances par son article 58.

Cet article n'était pas le plus mauvais. Visant la déclaration pour l'impôt sur les revenus, il exigeait d'abord qu'elle fût faite sous la foi d'un vague serment, ce qui était absurde, mais il imposait ensuite, ce qui était raisonnable, que tout le monde y fût obligé, y compris les non-assujettis. Personne n'ignore en effet que, si l'impôt sur le revenu donne des déceptions, c'est moins parce que certains contribuables font une déclaration incomplète que parce que beaucoup n'en font pas du tout. La majorité a voté l'absurde, le serment et tout ce qui s'en suit. Elle a rejeté le raisonnable, la déclaration obligatoire, qui aurait contrarié ceux qui ne sont pas les « poires », les habitués de l'évasion fiscale et de la fraude. Et ce sont ces gens qui n'ont que des mots d'égalité et de justice à la bouche ! Ajoutons que, pendant que le gouvernement imitait de Conrart le silence prudent, le texte mutilé a été renvoyé à la commission. Nous en sommes là.

L'attitude de M. Briand et de son gouvernement est incompréhensible pour le public. De deux choses l'une : ou il faut vraiment des impôts nouveaux, quoique les fonctionnaires des finances le contestent; ou l'on peut s'en passer, et ce n'était pas alors la peine d'agiter et d'alarmer l'opinion. Mais, si, comme beaucoup le pensent, la crise existe, elle ne fera, dans le désordre, que s'aggraver vite, et bientôt ce sera une nouvelle inflation inévitable et une non moins inévitable chute du franc. Quoi qu'il en soit, le pays, qu'ont déçu les discours de la semaine dernière, attend des actes. Il attend et, au spectacle de cette impuissance du gouvernement et de la Chambre du 11 mai, s'acheminant dans une confusion, prélude de la catastrophe, vers des décisions qui ne peuvent produire rien de bon, il regarde de plus en plus, avec M. Coty, « hors du Parlement ». M. Briand, si

Digitized by Google

prompt d'ordinaire à flairer la moindre brise, ne perçoit-il pas la tempête qui souffle ?

Nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui aux événements de l'extérieur, bien que plus d'un mérite l'attention. C'est un exemple, fait pour nous inspirer quelque envie, que cet arrangement anglo-italien relatif aux dettes de guerre, qui est un succès de plus pour la politique de M. Mussolini, et qui n'a pu être réalisé que parce que son gouvernement a su donner confiance aux financiers et aux diplomates de Londres. D'autre part, avec l'évacuation de la zone de Cologne par les troupes britanniques, une page d'histoire s'achève, celle de l'esprit de la Ruhr, sans qu'il soit certain que la suivante, celle de l'esprit de Locarno, vaudra beaucoup mieux. Le désarmement de l'Allemagne n'est pas accompli. Non seulement la commission interalliée de contrôle a constaté que le gouvernement de Berlin n'avait pas satisfait aux réclamations concernant le grand état-major et les forces de police, mais on a appris avec stupeur que ses dépenses militaires s'accroissaient de plus en plus. Le Reich soi-disant désarmé a consacré, en 1925, 78 millions de marks-or à l'entretien de ses troupes, — presque autant que la France, si l'on ne compte pas les effectifs du Maroc, de la Syrie, de la Sarre et du Rhin, — et elle prévoit, pour 1926, une augmentation de 10 % ! Aussi est-il permis de conclure, à ce signe et à plusieurs autres, — parmi lesquels on ne peut négliger la demande de huis-clos (sous prétexte qu'un débat public pourrait « compromettre les intérêts de l'Etat en face de l'étranger ») pour le procès des assassins du soldat Pannier, procès qui promettait d'apporter des révélations sur l'organisation de la Reichswehr noire, — que le désarmement moral de l'Allemagne n'a, pas plus que son désarmement matériel, fait des progrès très grands. Et c'est pourquoi il convient de se féliciter que la conférence du désarmement général, qui ne visait en réalité que nous, les Polonais et les Belges, soit ajournée : la question n'était évidemment pas mûre.

Au milieu de ces heures troubles, une grande lumière s'est éteinte. Le cardinal Mercier, archevêque de Malines, est mort après une lente et sereine agonie et, avec la Belgique, l'élite de la pensée humaine est en deuil. Entre tous les hommes de ce temps, aucun, en effet, n'apparaissait plus grand. La grandeur, la majesté émanaient de lui. Je le revois encore, un soir de décembre 1918, où il voulut bien me recevoir dans son archevêché de Malines. De taille très haute, d'une maigreur presque ascétique, le corps noyé dans les plis de

Digitized by Google

son ample soutane, il en imposait tout de suite. On était comme subjugué par son regard puissant. Dans la figure osseuse, sous le vaste front, des yeux brillants, où passaient des reflets d'âme, un mélange d'intelligence et de volonté, une spiritualité un peu distante, qu'humanisait, en l'adoucissant, un sourire suave et bon. Ce prince de l'Eglise avait le plus grand air qui soit.

Mais, après la belle étude sur le cardinal Mercier qui parut dans cette revue à l'époque de la guerre[1], je n'ai pas la prétention de refaire son portrait, pas plus que d'exposer son œuvre si multiple et si féconde. Son œuvre, deux noms de villes voisines la résument, Louvain et Malines. Louvain, quand, jeune prêtre, l'abbé Mercier fut choisi pour y enseigner la philosophie de saint Thomas d'Aquin, que Léon XIII voulait remettre en honneur. Et il y réussit, renouvelant la doctrine du Docteur Angélique, la revivifiant, l'adaptant aux acquisitions de la science moderne, tout en la conservant intacte au centre des connaissances humaines pour les éclairer comme d'un phare, il y réussit avec une telle force et un tel éclat que non seulement son public d'étudiants catholiques, mais le public universel des savants et des philosophes s'intéressa passionnément à son cours. Malines, ce fut l'évêque dans toute l'acception du mot, l'homme de pensée et de prière devenant un homme d'action, prêchant, créant d'innombrables œuvres religieuses et sociales ; ce fut, lorsqu'éclatèrent la guerre et le drame de la Belgique envahie, le défenseur de la cité, — *defensor civitatis*, — qui, pareil aux pontifes d'autrefois, se dressa en face des nouveaux Barbares, et dont les paroles intrépides, si émouvantes, devant la patrie et la justice violées, retentiront à jamais à travers l'histoire ; ce fut enfin l'autorité morale, que nulle autre ne dépassait, et qui attirait les âmes en quête de la vérité, les représentants de ces Eglises séparées, dont, jusqu'à son dernier souffle, il travaillait à préparer le retour dans le giron de l'Eglise de Rome.

Le cardinal Mercier est mort dans la gloire et dans la paix. Le monde entier s'est incliné devant son cercueil. Et cet hommage a été juste. Ce grand serviteur de Dieu était de ces hommes dont parle Carlyle, qui, par l'élévation de leur âme et par la noblesse de leur vie, donnent aux autres hommes la fierté d'être hommes.

Bernard DE LACOMBE.

4 février 1926.

1. *Correspondant* du 10 février 1916.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires, souvenirs, opinions et écrits du duc de Gaëte. Réimpression en fac-similé de la 1re édition de 1826, 1 vol. in-8°. Tirage limité. (Colin).

Ministre des finances pendant toute la durée du Consulat et de l'Empire, pris ensuite à son service par la Restauration et devenu gouverneur de la Banque de France, le duc de Gaëte, dont on a trop oublié le rôle, peu bruyant, mais de première importance, a été l'un des grands financiers qu'a connus notre nation. Après le Directoire, il réussit en quelques mois à tirer le Trésor et tout le pays d'une situation sans précédent et à restaurer complètement les finances françaises. Cette œuvre est exposée dans sa *Notice historique sur les finances de France* (1800-1814) parue en 1818 et réimprimée dans le premier volume de ses *Mémoires* (1826), lequel comprend la période du Consulat et de l'Empire. C'est ce premier volume, devenu introuvable, que réimprime aujourd'hui la maison Colin en fac-similé photographique, dans une édition des plus soignées. Document capital pour l'histoire, c'est aussi un ouvrage qui retrouve aujourd'hui, dans la crise que nous traversons, une actualité véritablement saisissante. Les vues de ce grand administrateur et les conseils de son expérience peuvent nous être *des plus précieux* et les leçons qu'il nous offre seront méditées par les esprits préoccupés de ces questions vitales.

Mémoires de Robert Lansing. Edition française, par Louis-Paul Alaux. 1 vol. in-8° (Coll. de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale). (Payot).

Voici l'un des livres les plus intéressants de la précieuse collection que nous avons signalée maintes fois et l'un des plus importants pour l'historien. Ministre des affaires étrangères et délégué à la Conférence de la paix, on sait que M. Lansing s'y trouva en désaccord radical avec le président Wilson qu'il accompagnait. Le livre est donc un réquisitoire contre la politique wilsonienne et il s'oppose ainsi, en les complétant, aux documents relatifs à Wilson publiés dans la même collection. Sa signification essentielle vient de ce qu'il nous indique les raisons pour quoi les Etats ont refusé — du moins jusqu'ici — de suivre leur président, c'est-à-dire de ratifier le traité de Versailles et d'entrer dans la Société des Nations.

Le merveilleux voyage de saint Brandan à la recherche du paradis, légende latine du IXe siècle renouvelée par Paul Tuffrau. 1 vol. in-16. (L'Artisan du livre).

La légende latine de saint Brandan, parti d'un monastère d'Irlande à travers les mers pour visiter l'île merveilleuse où Dieu récompense ses élus, a eu pendant des siècles un grand succès. M. Paul Tuffrau l'a « renouvelée », comme il le dit lui-même, plus que traduite. Il faut l'en remercier. Le récit y a gagné un ordre, un enchaînement, je dirais presque une vraisemblance que n'a point l'original. Louons aussi la ferme douceur du style. Comme d'ordinaire les récits de ce genre, le *Voyage de saint Brandan* pourrait servir de document pour une savante étude sur l'idéal, les connaissances et les mœurs de ceux qui l'ont composé, ou accru. Il nous suffit d'y trouver une lecture attachante, dont la naïveté ne fait jamais sourire. Pour traverser heureusement ces périlleuses aventures, le saint et ses compagnons ont besoin d'un miracle à chaque page. Ils ne s'en étonnent point, avec une foi profonde. Et cette sérénité impressionne le lecteur.

La vie de Franz Liszt, par Guy de Pourtalès. Coll. « Vies des hommes illustres ». 1 vol. in-12. (Gallimard).

L'existence mouvementée du grand musicien forme par elle-même le plus curieux et le plus varié des romans, — s'il n'est pas toujours complètement édifiant, — et la religion couronne magnifiquement sa longue et dernière partie. C'était une belle matière : la musique sans cesse mêlée à la vie, les orages d'un cœur romantique, les courses triomphales à travers le monde, la sérénité de Rome enveloppant l'artiste devenu l'abbé Liszt; l'excellent et délicat écrivain qui vient de la mettre en œuvre et de lui donner un vêtement littéraire a su en composer un livre des plus vivants et des plus pittoresques et aussi des plus compréhensifs et des plus pénétrants, qui se lit avec un extrême intérêt.

Dans ma nuit, par Bertha Galeron de Calonne. 4e édition. Préf. de Ch. Le Goffic. 1 vol. in-12. (Les Gémeaux).

Ce livre est la réédition, modifiée et augmentée, d'un recueil de vers paru en 1890 et qui fut aussitôt admiré par de nombreux lettrés et vanté justement par des écrivains célèbres; la préface reproduit en particulier une belle lettre de Mallarmé à l'auteur. Or l'auteur de ce livre était une jeune femme devenue aveugle et, après ce premier malheur, frappée de surdité. On lira son histoire et celle de son talent dans l'émouvante préface de Ch. Le Goffic. Et on en goûtera ces poèmes (ceux que vient d'ajouter l'auteur sont aussi remarquables que les premiers), d'une profondeur de pensée et de sentiment, d'une « musique intérieure », d'une qualité proprement poétique qui manifestent les plus beaux dons et méritent bien l'admiration qu'ils ont déjà suscitée.

Tout ce qui concerne la rédaction de la Revue doit être adressé à M. Edouard TROGAN, directeur du *Correspondant*, 31, rue Saint-Guillaume, à Paris, VIIe.

R. C. Seine 118.919. *L'un des Gérants :* ALBERT MARTEAU

Digitized by Google

LETTRES A MA FILLE[1]

I. — COUP D'ŒIL SUR LA DIPLOMATIE

La Sauge. Juin 1925.

Ma chère fille,

Lorsque tu t'es trouvée pour la première fois en présence d'un diplomate, — tu avais, je crois, une douzaine d'années — j'ai senti dans ta révérence une nuance de curiosité et de légitime émoi. Tu n'aurais pas présenté tes devoirs tout à fait de la même façon à Monseigneur ou à notre vieil ami le général Bautemps. Que savais-tu d'un diplomate ? Le mot est du vocabulaire moderne : on ne le trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie de 1762, ainsi que je viens de m'en apercevoir. Tu l'avais entendu employer, comme adjectif, pour qualifier un homme à la fois perspicace, impénétrable, aboutissant à ses fins par d'heureux détours, doué même d'un flair particulier, le tout relevé par un souci délicat des formes. Mais l'occasion t'avait échappé jusqu'alors de l'appliquer, comme substantif, à un personnage de chair et d'os, à un

1. Il n'est pas besoin de présenter longuement à nos abonnés l'auteur de ces *Lettres*. Ils n'ont pas perdu le souvenir de l'acuité de vision dont il fit preuve dans « la nouvelle question romaine » qu'il étudia ici même, il y a quelques mois. Ils savent, d'autre part, qu'il a rempli à l'étranger des missions délicates avant et pendant la guerre. Ces expériences, — on en pourrait citer d'autres, — suffisent à marquer sa compétence dans les questions qu'il va exposer et expliquer... à sa fille.

Nous avons pensé que cette série de *Lettres*, sans prétendre, bien entendu, au caractère encyclopédique, offrirait une occasion de parcourir sans fatigue le domaine très étendu des questions internationales. Dans les premières lettres, on passera en revue les matériaux, pour ainsi dire, qui sont à la disposition de la diplomatie, en dégageant les idées que recouvrent, avec plus ou moins de fantaisie, les grands mots de nationalisme, impérialisme, sympathies et affinités politiques, etc.. Dans ce cadre, les principales questions du moment se trouvent naturellement répertoriées. Les lettres suivantes seront consacrées à une

Digitized by Google

représentant authentique de la profession. Dès lors il n'était pas difficile de lire dans tes yeux la satisfaction d'approcher quelqu'un en qui toutes ces qualités sont présumées réunies, et un peu la crainte de n'être pas encore assez grande pour en déguster l'arôme.

Tu as eu sujet de t'apercevoir depuis que la présomption souffre des réserves. Cependant, tout compte fait, les comparaisons auxquelles prête l'expérience de la société t'ont laissé une opinion favorable aux diplomates de carrière. Cette manière de juger a toute mon approbation. Evidemment leur profession n'échappe point à cette règle qu'aucune n'évoque nécessairement les esprits supérieurs. Mais je tiens qu'un des mérites de celle-là est de bien former les valeurs moyennes, et que même un homme ordinaire, imprégné des traditions de la vieille et vénérable diplomatie, n'est jamais tout à fait insuffisant. On prête cette boutade à un secrétaire d'ambassade quadragénaire, scandalisé de voir promu inopinément un député à un poste délicat : « Si encore c'était une valeur ! Mais, du moment qu'il suffisait au ministre d'une médiocrité, nous étions là ! » Dans le fond c'est un compliment qu'il décochait à ses collègues et à lui-même, sans en avoir l'air. Car son propos peut fort bien s'interpréter en ce sens : à médiocrités égales, la nôtre est beaucoup plus rassurante. Je n'y contredirai point.

Cet hommage qu'à mon humble avis mérite la Carrière doit être complété par un autre que, même dans les oraisons funèbres, on ne lui a pas rendu souvent. A tous les talents qu'on réclame d'un diplomate, et que souvent il possède, qui donc s'est avisé d'ajouter les petites vertus : patience, égalité d'humeur, habitude de sourire à mauvais jeu, de subordonner aussi les convenances personnelles aux exi-

sorte d'excursion à travers les principaux pays, — excursion partielle, comme il est inévitable, notre soin étant, par ailleurs, de la conduire, en détail, et jour après jour, depuis plus de vingt ans.

Quant à la forme choisie, on s'apercevra vite qu'elle laisse au fond la solidité, tout en se prêtant à l'agrément de la lecture. Le ton de la correspondance familière autorise l'aisance des jugements et de leur expression. Il peut servir aussi de sauf-conduit à la critique... Les sujets les plus sérieux peuvent n'avoir rien à perdre à être traités parfois avec la liberté d'allures et les immunités des épistoliers.

Ces *Lettres*, comme l'indique le titre, sont destinées aux femmes qui, — fort heureusement, et en nombre toujours croissant, — s'intéressent aux questions de cet ordre. Nous avons cependant quelques raisons de croire que, cette fois encore, comme dit le fabuliste, « bon nombre d'hommes *seront* femmes ». — N. D. L. R.

Digitized by Google

gences de la « représentation » et des fréquentations ennuyeuses ? Ces vertus sont peut-être plus nécessaires à cet état qu'à aucun autre, par le contraste entre la grandeur qu'on lui prête et les servitudes auxquelles il est astreint. Tu n'es pas assez candide pour t'imaginer qu'un ambassadeur passe son temps à élaborer des combinaisons de haute politique et à refaire la carte du monde : si d'ailleurs il y pensait toujours, on lui ferait sentir, de partout, combien cette hantise est inopportune. Veux-tu donc que nous essayions de nous représenter sa « journée », en temps normal ? C'est peut-être le meilleur moyen de saisir, sur le vif et dans le vrai, en quoi consiste le métier de diplomate, comme aussi de nous rendre compte des vertus qu'il requiert, et qu'on a tort de reléguer simplement dans l'ombre des qualités.

L'ambassadeur fait en général son apparition dans la chancellerie, où travaillent ses secrétaires, vers le milieu de la matinée. Il commence par prendre connaissance des télégrammes arrivés pendant la nuit. On est en train de les déchiffrer. C'est cette opération qui donne, dès l'abord, à une chancellerie diplomatique, l'imagination aidant, un faux air de sanctuaire. Au vrai, il y a bien quelque chose du lutrin dans les châssis sur lesquels on étale les tables dites *chiffrantes* et *déchiffrantes*, et l'on peut trouver des réminiscences de psalmodie dans l'énonciation alternée des nombres conventionnels et des mots correspondants. La science de la cryptographie remonte à la plus haute antiquité. Déjà, chez les Anciens, elle devait faire penser au duel entre la catapulte et la forteresse : on dirait aujourd'hui entre la cuirasse et le canon. Car, s'il est vrai qu'il existe des « chiffres » compliqués à souhait, et qui semblent aux profanes défier les indiscrétions, il est vrai aussi qu'aucun ne passe pour impénétrable à certains spécialistes, recherchés à bon droit par les gouvernements. Les gouvernements sont donc d'accord pour se garantir le secret de la télégraphie diplomatique, comme aussi pour le surprendre aussi souvent qu'ils peuvent. Telle est la règle du jeu, et cette sorte de tricherie, qui serait jugée indécente au *Nain jaune*, ne passe pas pour y déroger.

Les télégrammes que reçoit un ambassadeur, à son petit lever, du ministère dont il dépend, ne sont pas toujours agréables : l'un le charge d'une corvée, l'autre repousse une de ses suggestions, le troisième entretient un malentendu entre le point de vue du « poste » et celui du « Département ».

Digitized by Google

Outre, en effet, qu'il n'est pas aisé de voir les choses de la même façon, selon qu'on est placé au centre des affaires ou chargé de les suivre d'un point de la périphérie, la tendance naturelle à presque chaque diplomate est d'attribuer une importance majeure à celles dont il s'occupe et à considérer qu'elles sont le centre des autres. Multipliée par le nombre des postes, cette tendance risquerait de placer le ministre devant une cruelle et continuelle énigme, surtout si, comme il arrive souvent en France, il est peu familiarisé avec la technique de sa fonction. Heureusement pour lui, et pour la continuité de la politique nationale, ses bureaux départagent, avec plus ou moins d'autorité et de sagacité, ces suggestions contradictoires. On a comparé le corps diplomatique français à un orchestre où les solistes se présentent en nombre et en qualité. L'exécution de la symphonie, quand elle n'est pas confiée à un véritable chef, dépend de la façon dont réussit à s'imposer un métronome, que remonte la « tradition ».

Voici maintenant, chez notre ambassadeur, le défilé des visites : collègues, habitués de la maison, gens admis à exposer une affaire personnelle, correspondants d'agences télégraphiques et de journaux. Son éclectisme a de quoi s'exercer; son tact et sa prudence aussi.

Fréquemment un « bon vent » amène un compatriote de passage. Il en est de toute qualité. Songe que, s'il est député, membre de la Commission des affaires extérieures, il faut lui parler avec rondeur, mais sans abandon, de peur qu'il ne répète à contre-temps ou qu'il ne déforme les propos entendus. Industriel, commerçant, financier, rien ne saurait le dissuader que l'intérêt qu'il expose se confond avec l'intérêt national, de sorte qu'aucun effort ne doit coûter à l'ambassade pour lui procurer satisfaction. Publiciste, sa respectabilité professionnelle exige qu'il informe le public, même au prix d'une indiscrétion : il en est venu chercher la matière là où l'art et le devoir sont d'accord pour ne pas la lui livrer. Conférencier, organisateur d'exposition, vice-président d'une société sportive, femme de lettres, ténor, il arrive, lui aussi, lui surtout, imbibé d'intérêt national. Et, puisqu'il est là, il faut que l'ambassade s'occupe de lui; elle n'a plus autre chose à faire. Porteur d'une lettre de recommandation signée d'une haute personnalité politique, il a le sentiment, non pas de demander un service, mais d'apporter un concours, et de quel prix !

Les compatriotes établis sur place forment une « colonie »,

Digitized by Google

dont l'importance numérique est très variable. Elle se recrute dans diverses professions, mais surtout dans le négoce. Heureux quand cette colonie se groupe autour d'une chambre de commerce réfractaire aux querelles de partis ou aux rivalités de personnes. Trop souvent on y distingue une « gauche » et une « droite », ou encore des Capulet et des Montaigu qui, de père en fils, se disputent une présidence. Quand ces compétiteurs disposent d'amitiés illustres parmi les sénateurs ou les députés, ils ne se dispensent pas toujours de le faire sentir. C'est à l'ambassadeur à tenir compte de ces contingences, quand l'intérêt du poste l'amène à exercer une action pacificatrice. Il l'exerce par des combinaisons déliées, des conseils, même aussi par des discours.

Mais oui, des discours ! — Ce métier de diplomate, dont une des noblesses, jadis, consistait à n'être redevable en rien à la publicité et même à la fuir, réclame de plus en plus l'exercice de la parole en public. Le 1er janvier, le 14 juillet, des banquets, des réceptions, des inaugurations, des expositions, des commémorations exigent qu'il prononce des harangues officielles ou de brillantes improvisations préalablement canalisées dans le silence du cabinet. Je veux que le style de ces morceaux d'éloquence ne perde rien à se rapprocher du modèle que MM. de Flers et de Caillavet nous ont laissé dans *le Roi* : tu te souviens, le premier orateur porte, au nom de la France, la santé de la Cerdagne ; le second, au nom de la Cerdagne, la santé de la France, en phrases courtes et rigoureusement stéréotypées... Cependant on est un peu las, aujourd'hui, de ces formules excessivement prudentes. On permet à l'ambassadeur, on attend même de lui un peu plus d'originalité. En somme, l'orateur diplomatique doit satisfaire trois galeries qui ne sont pas superposées dans le même théâtre : les gens du pays où il est accrédité, le ministère dont il dépend et la foule anonyme à laquelle les grands quotidiens servent son discours.

Abrégeons, ma chère fille, ce *memento* de la journée d'un ambassadeur. Elle se continue par les entretiens professionnels, les démarches qu'il ne peut confier à de simples secrétaires, les tête-à-tête avec son conseiller, sans compter ce qu'il en réserve à la vie « représentative », *five o'clock*, dîners, soirées, fêtes de bienfaisance, et j'en passe. Journée bien remplie, comme tu vois, et qui, les jours de départ de la *valise*, devient fiévreuse.

On étonnait autrefois les provinciaux en leur confiant

Digitized by Google

que la valise diplomatique transporte de la parfumerie et des comestibles, surtout quand elle vient de Paris. De nos jours elle est assez vaste pour contenir des orgues et des automobiles, car il ne faut pas la confondre avec la *sacoche*. En réalité la sacoche est la seule légitime survivante de la tradition qui consiste à placer sous la sauvegarde d'un courrier la correspondance de l'ambassade et les plis confidentiels. Portative, le courrier ne s'en sépare pas. La valise ne consiste plus que dans le groupe des bagages, souvent copieux, qui voyagent dans le même train, sous la protection de scellés, grâce auxquels ils jouissent de l'exemption de la visite douanière.

C'est une politesse fort goûtée qu'une ambassade fait quelquefois aux personnes étrangères à la Carrière, lorsqu'elle les autorise exceptionnellement à user de ce mode de transport. Les femmes surtout y sont sensibles; elles font volontiers allusion à ce privilège devant leurs bonnes amies. Comme d'ailleurs la plupart sont, de goût naturel, un peu contrebandières, tout ce qui offre la saveur d'un recel à la curiosité de la douane leur paraît une revanche sur une nécessité fiscale qu'elles n'ont jamais comprise.

Mais il est temps d'entamer un chapitre plus grave. Je passe aux sujets qui occupent la diplomatie.

Des gens qui ne craignent pas de poser des questions académiques se sont demandé quelle figure ferait Napoléon Ier, si, revenu de l'autre monde et invité à gagner une bataille, il se voyait inopinément entouré d'auto-camions, d'aéroplanes, de canons-géants, de tanks, d'un réseau téléphonique et de piles d'obus à gaz asphyxiants.

Ses admirateurs, dont je reste, opinent qu'il se mettrait très vite au courant, et je ne trouve ni motif, ni utilité à les contredire. Mais je serais moins affirmatif, si le revenant s'appelait Richelieu, Vergennes ou Talleyrand, et si l'épreuve consistait à lui proposer de gagner une bataille diplomatique avec les ressources et dans les conditions qui s'offrent à leurs successeurs. Non pas qu'un grand esprit doive être embarrassé d'utiliser son génie selon la matière, pourvu qu'il y soit approprié, mais c'est que la matière elle-même, ou, si tu veux, le terrain de l'action, a plus changé encore pour le diplomate que pour l'homme de guerre.

Jadis la diplomatie avait à s'exercer de préférence sur les questions dynastiques, l'ordre de succession dans les familles régnantes, les mariages entre maisons souveraines, la con-

Digitized by Google

nexion entre les affaires politiques et les affaires religieuses. Je me défie un peu de la synthèse qui consiste à représenter le monde d'autrefois comme gravitant autour du trône et de l'autel. Cependant il faut avouer que les questions de trône et d'autel emplissent l'histoire jusqu'à la veille de la Révolution. On ne trouve guère autre chose à l'origine des compétitions territoriales, des luttes pour l'hégémonie, et, pour ainsi dire, dans le délié des paraphes qu'on mettait au bas des traités. Seules ou presque, les questions coloniales commencent, au XVIII[e] siècle, à nous donner un avant-goût de ce que sera la politique moderne, et à esquisser la courbe de matérialisation que suivra désormais, presque sans arrêt, la diplomatie à son service.

D'un autre côté, fais compte de ce qu'un secrétaire d'Etat, dans ces temps lointains, n'avait à répondre de ses actes que devant une tête couronnée. L'intrigue pouvait en éliminer un excellent, la faveur en faire surgir un médiocre. Mais, qu'il fût ceci ou cela, la fonction ne risquait pas de se dérober sous lui en un tournemain. Les peuples alors ne disposaient pas d'eux-mêmes, ni les députés du sort d'un cabinet. Point de contrôle parlementaire, point d'opinion « éclairée » par de grands quotidiens. Il avait donc du temps pour réfléchir, travailler (quand il en était capable), cultiver son art. La technique même de cet art était infiniment plus circonscrite qu'aujourd'hui, non seulement par les raisons que je viens de dire, mais par les bornes géographiques, scientifiques, industrielles du monde civilisé de cette époque. On comprend dès lors que la pratique des affaires exigeât du diplomate, ministre ou ambassadeur, plus de qualités personnelles, — éducation, coup d'œil et tact, — que d'érudition proprement dite. Il pouvait ne pas savoir grand chose, ou s'en rapporter au savoir des autres, et néanmoins s'acquitter convenablement de son office. Il eût devancé et étonné son temps, s'il avait eu l'idée du Droit international.

Aujourd'hui on ne conçoit guère de véritable diplomate qui puisse se passer d'une érudition très étendue. Le champ des questions avec lesquelles sa profession doit être familiarisée s'est agrandi chaque fois qu'un peuple a passé d'un degré de civilisation à l'autre, qu'un progrès a été accompli dans la locomotion, qu'un marché s'est ouvert, que la circulation des capitaux est devenue plus intense. La carte politique s'est enrichie d'une foule de nouveaux Etats; la carte juridique de traités et de conventions dont, il y a un siècle, on ne soup-

Digitized by Google

çonnait pas le but. On a peine à imaginer une culture assez encyclopédique pour embrasser des sujets si divers. Quelle école, quel stage, quelle expérience formeront ce nouveau type de professionnel ?

Les situations paradoxales portent en elles-mêmes le principe de leur dénouement. Elles se dénouent par des transformations qui, sous la même étiquette, mettent une réalité à la place d'une autre. Tel est le cas de la diplomatie. Le mot est resté et, pour ceux qui se contentent des apparences, il est presque aussi riche de sens qu'autrefois. En fait l'institution n'a conservé qu'une faible partie des attributs qui formaient autrefois sa « compétence », et non la plus substantielle.

Jadis la diplomatie détenait pour ainsi dire le monopole de la tractation des affaires d'Etat à Etat : elle les *négociait*, plus ou moins lentement, presque toujours secrètement, par voie d'échange de notes, de mémoires, de communications écrites ou orales. Les représentants des puissances ne se réunissaient autour de la table d'un Congrès, pour engager une conversation générale, qu'à de longs intervalles, le plus souvent à la suite d'une guerre, et c'étaient encore des diplomates qui s'asseyaient à cette table pour tracer des frontières, conclure des alliances, débattre les conditions d'un traité. Monopole, te dis-je, et, comme de juste, le prestige était à la hauteur de la fonction.

A présent ces conversations générales sont considérées comme beaucoup plus efficaces que les négociations séparées (qu'elles n'excluent pas, d'ailleurs). On ne peut plus s'en passer, elles deviennent périodiques. Le Congrès de la paix, qui s'est clos à Paris en juin 1919, a été suivi d'innombrables conférences, à Washington, à Rapallo, à San Remo, à Gênes, à Cannes, à Lausanne, à Bruxelles, à Londres, à Locarno, sans même faire compte des assemblées de la Société des Nations. Les chefs de gouvernement n'ont pas hésité à se déplacer pour y prononcer des discours et régler l'attitude de leur propres délégations. Et non seulement les diplomates voient leur échapper des questions sur lesquelles autrefois nul autre qu'eux n'aurait mis la main : ils participent à ces débats en qualité de simples conseillers, au même rang, tout au plus, que des spécialistes en tous genres, financiers, juristes, économistes, sociologues, professeurs. Les professeurs constituaient, aux côtés de M. Wilson, leur illustre collègue, la fleur de la délégation américaine qui a collaboré au traité de Versailles (on s'en est aperçu, du reste). Les Britanniques ont

Digitized by Google

un faible pour ce qu'ils appellent les *experts* : ce sont des délégués recrutés dans les conseils d'administration des compagnies maritimes ou de chemins de fer, des banques ou des grandes affaires industrielles, et qui, ce mandat rempli, rentrent dans la vie privée.

Cette nouvelle façon de porter les questions internationales en quelque sorte sur le Forum répond-elle à l'idée, qui flatte le populaire, de diplomatie ouverte ? J'aimerais presque autant dire que ce n'est plus de la diplomatie du tout. Du moment qu'on fait appel aux capacités techniques les plus variées; du moment que les couloirs de ces conférences sont encombrés de journalistes, chargés de rapporter beaucoup de choses et à qui l'on permet d'écouter le reste, nous sommes plutôt en présence d'une procédure mixte : elle tient de la réunion d'affaires et du régime parlementaire, sans aucun rapport avec les usages que la diplomatie avait consacrés. Le diplomate, s'il a gardé le culte de cette tradition, ne doit plus savoir comment s'y vouer. Dépaysé dans ces assemblées, où il n'est guère considéré à son tour que comme un simple *expert*, je comprends qu'il éprouve la désillusion d'un artiste dont le chef-d'œuvre, tombé dans le domaine public, est tyrannisé par la chromolithographie.

La Carrière a subi en outre une évolution de recrutement. Il suffit d'exagérer un peu pour soutenir qu'elle est la seule qui offre aux débutants dans la hiérarchie la certitude de n'en pas atteindre les sommets. Comment cela ? Prends un crayon et trace le *schéma* d'une pyramide à la base de laquelle figurent de petites portes ; à l'intérieur un escalier aboutissant à une plate-forme ; sur cette plate-forme, accessible aux aéroplanes, d'autres portes qui mènent droit au plus haut étage. Par ces dernières s'engouffrent inopinément tantôt un rapporteur-général de la Commission du budget, tantôt un préfet de première classe, tantôt une personnalité parlementaire que le président du Conseil n'est pas fâché d'éloigner. Le survenant obstrue le passage à ceux qui viennent de monter péniblement l'escalier : un instant après, promu Excellence au choix, il devient leur chef hiérarchique. Je ne dis point que ces choix soient uniformément malheureux. Mais quel encouragement pour la jeunesse qui se dispose à pénétrer dans la pyramide !

Malgré tout, le concours des Affaires étrangères est assez fréquenté. On aurait tort de croire que les mœurs démocratiques éloignent les candidats. Au contraire, une maison de bonne bourgeoisie radicale-socialiste sait qu'elle se blasonne

Digitized by Google

un peu, et sans trop faire crier le bourgeois d'en face, lorsqu'elle met le fils aîné « dans les ambassades ». N'est-ce pas d'ailleurs lui acheter un billet à la tombola où l'on peut gagner le cœur d'une opulente étrangère ? Et puis la jeunesse de nos jours est pratique. Plus d'un se dit que, vers la quarantaine, à l'âge où l'on ne trouve déjà plus très distrayant de rédiger des dépêches ou de faire passer des chapeaux de femmes par la valise, une occasion peut se présenter de briguer les suffrages du département natal. A ce moment le fonctionnaire diplomatique se fait mettre en congé et passe à la Chambre ou au Sénat. Trois années d'assiduité à des commissions importantes en valent, au point de vue de l'avancement, quinze passées dans des postes éloignés. Vient le moment psychologique, passe l'aéroplane, voilà notre homme ambassadeur. Il est rentré dans la Carrière, quand ses aînés y sont encore, mais sur les marches de l'escalier.

Les candidatures au concours s'inspirent assez fréquemment de ces espérances. S'il fallait se contenter des réalités, elles ne tenteraient que les riches fils de famille. Le traitement de début d'un secrétaire d'ambassade est de l'ordre de celui d'un instituteur ou d'un maréchal des logis de gendarmerie. Pourtant la fonction exige beaucoup plus de cravates, pour ne point parler du reste. On revient ainsi, sans oser le dire, à la conception qui prévalut sous la Monarchie française, savoir que l'honneur de servir le Roi doit suffire au titulaire d'un emploi si beau. Je ne me charge pas de t'expliquer comment ce point de vue se concilie avec les principes républicains. Il me semble qu'il doit gêner, notamment, les partisans de l'école unique.

Ce qui est sûr, c'est que beaucoup d'agents subalternes, qui se sont engagés dans la Carrière il y a quelque vingt ans, lui restent fidèles, faute seulement de saisir une occasion de s'en évader. De temps à autre, un article ou une homélie parlementaire nous rappellent la « grande pitié » des consuls ou des commis qui ont à faire honorablement figure, avec des traitements étriqués, par ce temps de vie chère et de fourberies du change. En l'état de nos finances, les Chambres portent remède à ces situations d'une main hésitante, rarement généreuse. Elles savent plutôt gré à un ministre d'assurer l'équilibre de son budget par la réduction du nombre des postes, la compression des dépenses des services centraux, ou même des économies sur les fonds réservés à la propagande.

Digitized by Google

La propagande ! Encore une personne de qualité dont tu as beaucoup entendu parler pendant la guerre et que je te présente ici au titre d'auxiliaire de la diplomatie. En effet, ouvrir des Cercles français à l'étranger, répandre nos livres, faire entendre nos conférenciers, susciter une succursale du *Crédit lyonnais*, subventionner des écoles, exercer au besoin un discret patronage sur un couvent, c'est créer de la vie autour d'un poste diplomatique ou consulaire. C'est en tous cas donner l'impression qu'il représente autre chose et mieux qu'une maison où l'on offre des dîners officiels et où l'on vise les passeports. Idéalisons un peu le rôle de la propagande : nous dirons qu'elle assure le rayonnement de la France intellectuelle et qu'elle fournit des cadres permanents à notre esprit de prosélytisme, qui jadis se bornait à passer la frontière en tirailleur ou en amateur...

Oui bien, mais, par les mêmes raisons, j'incline à croire qu'après avoir été pour la diplomatie une auxiliaire, la propagande finira par en être une rivale de plus. Qu'attendons-nous d'elle, sinon de disposer l'opinion en notre faveur ? Et ne voilà-t-il pas, du moins de nos jours, le moyen le plus efficace de nous concilier les gouvernements ? — Déjà au pays des Soviets, les représentants à l'étranger du Conseil des Commissaires du peuple sont les très humbles agents de la propagande communiste. Les Allemands, six mois après la signature de l'armistice, avaient retourné en leur faveur une partie de l'opinion européenne et américaine, et je pense que leurs publicistes, leurs banquiers, leur commerçants, leurs touristes même avaient plus de part encore que leurs consuls à ce résultat.

Nous-mêmes... Mon Dieu, n'as-tu pas entendu dire bien souvent que nous avions besoin de rassurer l'opinion extérieure, de l'éclairer sur les fausses intentions que la malignité nous prête, et même d'attendrir un peu, sinon les inexorables calculateurs, du moins le sentiment public anglo-saxon, sur le point délicat des dettes interalliées ?... — Propagande encore, et certes bien utile, à laquelle chacun, plus ou moins, s'est employé : présidents du Conseil, orateurs parlementaires, corps savants, artistes, journalistes, hommes d'affaires. Propagande, prends-en note, qui ne se subordonne pas à la diplomatie, mais qui, bien plutôt, se la subordonne. Car enfin, si la conquête de l'opinion est le grand point, la place de bataille d'un corps muet, ou du moins autorisé à ne parler que par exception, n'est qu'en seconde ligne.

Digitized by Google

Puis donc que la politique extérieure doit être aussi protéiforme que l'opinion elle-même, il est naturel qu'elle ne récuse aucun concours, qu'elle en recherche même partout où paraît se présenter une bonne volonté, qu'elle ne méprise aucun adversaire. Dans la mesure où elle multiplie ses attouchements et ses adaptations, elle dépouille aussi le caractère professionnel. Si tu pouvais dénombrer et identifier les personnages qui franchissent, au cours d'une journée prise au hasard, la grille du quai d'Orsay, il t'apparaîtrait que l'immense majorité ne sont pas des diplomates. Tu éprouverais plutôt l'impression d'une ruche, autour de laquelle bourdonnent des abeilles parlementaires, financières, industrielles, d'information, littéraires ou pseudo-littéraires, venues là, qui pour offrir leur miel, qui pour rappeler leur aiguillon. De temps en temps on voit errer dans le couloir un homme au visage soucieux, qui a l'air d'être déjà venu, qui n'est pas sûr d'être reçu, qui a pourtant quelque chose à dire, et dont l'extérieur dénote la politesse résignée. C'est quelque titulaire d'un poste lointain qui se présente, en fin de congé, pour rappeler une affaire, exposer ses titres à l'avancement, solliciter le ruban rouge ou violet en faveur de quelque notabilité de sa résidence... Il est l'image de la Carrière, qui se sent à peine chez elle dans sa propre maison, et qui ne doit qu'à la classique urbanité du lieu de n'y point être traitée en parent pauvre...

Les Muses passent pour offrir libéralement aux fonctionnaires des délassements et, au besoin, des consolations. Expropriée des coins jadis réservés de son domaine, réduite à exploiter le reste en participation, la diplomatie fréquente de plus en plus, ceux-ci les bois sacrés de la poésie, ceux-là les pelouses du roman leste. Que dis-je, elle est représentée jusque chez les auteurs dramatiques et les librettistes de ballets ! Les noms sont aux vitrines des libraires; d'ailleurs plus d'un t'est déjà connu. — Richelieu ne se privait pas d'écrire des tragédies, entre deux épisodes de la guerre de Trente Ans. Toutefois les pièces de son métier valaient mieux que celles de ses loisirs. J'en souhaite autant aux diplomates qui le prennent encore pour modèle.

Ton père.

Charles LOISEAU.

La suite prochainement.

Digitized by Google

UN GRAND TOURNANT
DE L'HISTOIRE AMÉRICAINE

L'ENTRÉE DES ÉTATS-UNIS A LA COUR DE LA HAYE

Les Etats-Unis viennent de prendre une décision qui a passé beaucoup trop inaperçue chez nous. Au contraire, nos voisins d'outre-Manche ont paru inclinés à l'exagérer en lui donnant une plus grande portée qu'elle n'en a actuellement, surtout. Ils ont paru y puiser, trop tôt, de trop grands espoirs pour l'avenir. Le fait en lui-même a une gravité irrécusable. L'entrée des Etas-Unis à la Cour de la Haye, telle qu'elle fut votée au Sénat de Washington, par 76 voix contre 17, le 27 janvier dernier, marque, en effet, en dépit des huit réserves qui lui sont accrochées, une avance, sinon encore décisive, du moins très nette dans la voie de la participation aux affaires européennes. Il n'est que juste de rappeler que cette voie est celle même qu'avait clairement aperçue, hautement préconisée et merveilleusement préparée, dès 1919, le président Wilson. Quelle signification exacte a donc aujourd'hui la démarche américaine ?

***

Dans son message-programme lu, devant les deux Chambres réunies, à l'ouverture du Congrès, le 9 décembre dernier, le président Coolidge disait :

Depuis près de trois ans le protocole établissant une Cour permanente de justice internationale reste en attente devant le Sénat. Lorsqu'il fut d'abord soumis au Sénat, le protocole présentait

Digitized by Google

quatre conditions, à savoir : 1° que, en adhérant à la Cour, nous n'assumerions aucune obligation envers la S. D. N.; 2° que nous participerions sur un pied d'égalité avec les autres nations à l'élection des juges : 3° que la part incombant aux Etats-Unis dans les dépenses de la Cour serait déterminée par le Congrès américain seul; 4° que les statuts de la Cour ne pourraient être amendés sans notre consentement. J'insisterai enfin pour que nous ne nous trouvions pas liés par des avis ou opinions ayant titre de conseils (*advisory opinions*) et qui auraient été pris sans notre consentement.

La Cour de la Haye paraît être indépendante de la S. D. N... Il ne me paraît pas que l'autorité qui lui est conférée pour donner des avis s'oppose à son indépendance... Il ne me semble pas qu'aucune clause des statuts confère à cette Cour une autorité plutôt politique que judiciaire... Si nous devons adhérer à une Cour de justice, nous ne devons pas nous faire illusion : nous ne pouvons en créer une pour notre usage exclusif et qui ne s'inspirera que de nos idéaux. Les autres nations du monde ont leurs coutumes et leurs institutions, leurs manières de voir et leurs méthodes de vie. Si une Cour doit être internationale, sa constitution devra faire la part à tout ce qu'il y a de bon dans tous ces divers éléments. Il ne nous sera pas davantage possible de nous rallier à une Cour qui serait parfaite et à l'égard de laquelle nous demeurerions sans obligations. Si nous attendons de découvrir une telle Cour, nous ferons aussi bien d'avouer tout de suite que nous ne voulons entendre parler d'aucune Cour. Si l'on arrive à quelque accord, ce sera parce qu'on aura cherché à établir un tribunal qui pourra accomplir quelques-unes des choses que les autres nations désirent voir s'accomplir. Nous n'aurons pas à supporter une part disproportionnée des fardeaux du monde en adhérant à la Cour existante, et nous devons nous rappeler que nous ne pouvons absolument pas éviter de prendre notre part des charges de la Cour de toutes manières. Nous rendrons un bien plus grand service à nous-mêmes et aux autres si nous admettons ces faits et si nous acceptons de remplir notre devoir volontairement que si nous refusons maintenant de les admettre et si nous sommes finalement obligés de nous soumettre aux mêmes obligations contre notre gré.

Il est difficile d'imaginer quelque chose qui puisse être de plus grande utilité au monde que la stabilité, la tranquillité et la justice internationale. Nous pouvons certes dire que nous contribuons déjà à assurer ces facteurs dans notre indépendance : mais d'autres nations, dans une position moins favorisée que la nôtre, ne peuvent y contribuer dans une égale mesure que par la coopération. La vieille balance des pouvoirs, des alliances mutuelles et des grandes forces militaires n'a pas eu son origine dans un dégoût de l'indépendance, mais est résultée de la force des circonstances. Elle nous a été finalement imposée à nous-mêmes. Quoi que nous en ayons pu dire, dès que nous nous sommes joints aux autres nations engagées dans la guerre, nous nous sommes engagés dans une alliance, nous sommes devenus une puissance militaire, nous avons partiellement renoncé à notre indépendance. Les guerres ne jaillissent pas de rien. Elles résultent d'incidents minimes, de ridicules irritations qui pourraient être ajustées et calmées par une Cour internationale. Nous pouvons contribuer grandement à faire progresser nos idéaux en nous joignant aux autres nations pour assurer et maintenir un tel tribunal.

Digitized by Google

Dans cette belle déclaration, le président Coolidge ne faisait que donner une forme plus précise et un ton plus pressant aux exhortations du président Harding dans le discours mémorable qu'il prononçait quelques jours avant sa mort, le 21 juin 1923, à Saint-Louis. Il marquait surtout une étape de plus et un progrès considérable dans « l'effort constant de l'Amérique en vue d'établir une Cour de justice ».

Faut-il rappeler les phases qui avaient précédé cette dernière démarche et comment les hommes les plus éclairés des Etats-Unis, — conscients de la situation qu'ils avaient créée à leur pays en rejetant aveuglément le traité et le *Covenant*, le 20 mars 1920; assurés que l'Amérique, ayant des intérêts dans le monde entier, ne pouvait, sans perdre à la fois de son prestige et de sa force, se désintéresser des affaires des autres nations de ce monde au nom d'un principe désuet et d'une doctrine depuis longtemps inobservée; inquiets enfin de l'avenir et de leur propre responsabilité devant l'histoire, — avaient, dès la Convention de Chicago, en juillet 1920, inséré au programme du parti républicain un projet de participation « à quelque Cour de justice mondiale ». Cette clause avait immédiatement été dénoncée et combattue par l'ancien groupe du sénateur Borah et des ennemis « irréconciliables » du traité, et avait failli, dès ce moment, créer une scission dans le parti. La lutte s'était poursuivie et aigrie aussitôt après la victoire républicaine et quand le nouveau président Harding avait insisté, dans son discours inaugural, puis dans ses nombreux messages et déclarations suivants, sur la nécessité, pour les Etats-Unis, de participer à *une* Cour de justice mondiale. En son dernier discours de Saint-Louis, il avait enfin nommé la Cour de la Haye et avait exposé, un peu obscurément et avec beaucoup de restrictions, quelques-unes des raisons qui furent reprises et précisées par son successeur, et qui devaient commander l'adhésion des Etats-Unis.

La majorité de l'opinion, guidée par la presse républicaine, se montrait à ce moment encore plus indifférente qu'hostile. Cependant les hommes d'affaires et grands banquiers qui président, aux Etats-Unis, aux destinées du parti républicain non seulement avaient déjà reconnu la nécessité de ne pas se tenir obstinément à l'écart des affaires européennes, mais en étaient déjà venus à chercher la forme la plus pratique à donner à la coopération éventuelle de l'Amérique. Leur influence s'était naturellement fait sentir au Congrès, et surtout au Sénat, et avait peu à peu diminué l'obstination et le nombre des partisans de l'intransigeance et du sénateur

Digitized by Google

Borah. L'accord de Locarno, — qui abattit chez beaucoup d'Américains l'orgueil que leur inspirait la situation privilégiée et arbitrale des Etats-Unis devant le reste du monde, — leur fit craindre aussi que l'Europe, maintenant capable de se passer de l'Amérique, ne s'organisât bientôt et ne présentât un front unique contre elle. La presse contribua à développer cette crainte dans le public, qui se trouva préparé à un brusque changement de méthode politique et à l'abandon du traditionnel isolement. Ce travail sourd eut son contre-coup à la Chambre, puis au Sénat. Et c'est ainsi que, lorsque le projet Harding-Hughes-Coolidge de participation à la Cour de la Haye fut finalement discuté le mois dernier, l'obstruction organisée et maintenue pendant trois jours par le groupe Borah ne fit qu'irriter l'opinion et préparer la victoire du président. Au moment du vote les seules voix dissidentes furent celles des dix-sept Irréconciliables.

Si l'on se rappelle l'acharnement de la lutte qui s'était circonscrite entre le sénateur de l'Idaho et le président durant le premier terme de M. Coolidge à la Maison Blanche et les nombreuses victoires remportées, pendant ce premier *round*, par M. Borah, on comprendra mieux la force et le nouveau prestige acquis par M. Coolidge dans l'opinion américaine depuis sa réélection : et l'on ne sera pas tenté de sous-estimer l'importance de cette dernière victoire.

***

Au cours du débat qui a précédé la décision de Washington, d'innombrables réserves, la plupart nettement annulantes, quelques-unes purement humoristiques, ont été présentées au Sénat. Huit seulement ont été retenues et adoptées. Ce sont les suivantes. Il a été entendu que les Etats-Unis n'adhèrent à la Cour de La Haye que sous condition :

I. — Que la participation à la Cour mondiale n'implique aucune connexion légale avec la S. D. N.

II. — Que les Etats-Unis seront sur un pied d'égalité avec les autres nations pour le choix des juges.

III. — Que les Etats-Unis paieront leur part de dépenses de la Cour « dans la mesure déterminée par le Congrès américain ».

IV. — Que les Etats-Unis pourront à tout instant et à leur gré se retirer de la Cour.

V. — Que les statuts de la Cour mondiale ne pourront être amendés sans le consentement des Etats-Unis.

VI. — Que les avis et verdicts de la Cour affectant les Etats-Unis ne pourront pas être rendus sans leur consentement.

VII. — Que tous les autres membres de la Cour accepteront les

Digitized by Google

réserves américaines avant que les Etats-Unis ne signent le protocole de la Cour.

VIII. — Qu'aucun recours à la Cour par les Etats-Unis ou par une autre puissance ne pourra être présenté sans le consentement préalable des Etats-Unis.

Du point de vue américain, tel qu'il a été exposé dans les discours et déclarations successives de MM. Harding, Hughes, Coolidge et tel qu'il a été commenté par des experts juristes internationaux comme MM. Root, John Bassett, Moore, ces réserves non seulement ne sont pas « annulantes », comme elles ont pu d'abord le paraître, mais sont parfaitement conciliables avec les statuts de la Cour de la Haye.

Sur le premier point de l'indépendance de la Cour, M. Kellogg avait dit, plusieurs années déjà avant la dernière déclaration de M. Coolidge, dans un discours prononcé devant les membres du barreau de New-York : « Le fait que la S. D. N. a choisi la Commission qui a été chargée d'établir le projet de la Cour ne rend pas cette Cour tributaire et partie de la S. D. N. non plus qu'il n'entraînera les Etats-Unis participant à la Cour à devenir membre de la S. D. N. ».

De ce même point de vue, il est faux, certes, de dire que la Cour n'a aucune connexion avec la S. D. N., tout de même qu'il est faux d'assurer que la Cour est dépendante de la S. D. N. ou est dominée par elle. Le fait est que la Cour a divers points de connexion *administrative* avec la S. D. N., mais que la S. D. N. ne contrôle ni ne peut contrôler la Cour.

L'un de ces points de connexion administrative est précisément l'élection des juges qui fait l'objet de la seconde réserve.

Il est vrai, ont déclaré MM. Harding, Hughes et Coolidge, que les juges sont élus par le Conseil et l'Assemblée de la S. D. N.. Cependant ils sont *nommés* par les groupes nationaux de la Cour de la Haye. Or les Etats-Unis faisant partie de ces groupes n'auront pas à siéger dans le Conseil de la S. D. N. pour *élire* les juges ; mais ils les *nommeront* sur un pied d'égalité avec les représentants des autres nations à la Cour. Le Conseil et l'Assemblée ne feront plus ensuite que ratifier leur choix.

Les réserves III et IV, d'après les mêmes sources, n'offrent pas plus de difficultés. La Cour, en effet, a, depuis l'adoption du « Règlement financier » du 1er janvier 1923, l'administration de son budget autonome. Et, ses dépenses étant réglées et réparties par elle-même, il n'est pas à prévoir que les Etats-Unis fassent objection à payer la même part que chacun des membres de cette Cour. Que ces paiements soient effectués à quelque bureau de la S. D. N. ou à la Cour elle-même, ce détail

Digitized by Google

purement administratif ne saurait les lier *de facto* à la première.

Quant au retrait des Etats-Unis, à n'importe quel moment, de la Cour, la procédure n'a pas été exactement définie par les statuts, sinon à l'article 24 qui prévoit que, « si pour une raison spéciale l'un des membres de la Cour estime ne pouvoir siéger dans une affaire déterminée, il en fait part au Président et, en cas de divergence, la Cour décide ». Le cas ne s'étant pas présenté, il sera temps, le moment venu, de fixer la procédure.

Au sujet des cinquième et sixième réserves qui ont été stipulées plus encore pour calmer certaines appréhensions américaines que pour sauvegarder les intérêts des Etats-Unis, les difficultés qu'elles pourraient soulever, au sujet du privilège accordé aux Etats-Unis non membres de la S. D. N. sur les membres de cette Assemblée, ont été réglées provisoirement par un *échange de notes* entre les quarante-huit nations actuellement membres de la Cour.

La septième réserve est purement une affaire de procédure.

La huitième réserve a trait au chapitre II des statuts de la Cour. A ce sujet on doit d'abord remarquer que la commission de juristes qui a fait le projet des statuts avait recommandé que la juridiction de la Cour fût obligatoire, mais que le Conseil de la S. D. N. a biffé cette clause. En conséquence, et pour être partie dans un cas soumis à la Cour, une nation doit avoir accepté de soumettre l'affaire soit au moment de la dispute, soit dans un traité stipulant que les disputes seraient présentées à la Cour, à charge pour celle-ci de la résoudre. Une nation ne peut donc être traduite contre son gré et en l'absence de tout traité devant la Cour. Donc, au moins en ce qui concerne les Etats-Unis, certitude leur est donnée qu'aucun recours par eux-mêmes ou par une autre nation ne sera fait sans leur consentement préalable.

Tel se présente le point de vue des juristes américains au sujet des réserves mises à leur adhésion.

Ce point de vue est naturellement discutable.

L'indépendance de la Cour par rapport à la S. D. N. ne paraît pas *de jure* aussi absolument établie que les déclarations Harding-Hughes-Coolidge l'admettent. Le protocole établissant la Cour de La Haye a été composé par une commission de la S. D. N. et adopté par la S. D. N. en 1920. La Cour, émanation de la S. D. N., n'aurait pu exister sans la S. D. N. et lui reste donc étroitement, indissolublement attachée. Nier ce lien, c'est nier d'abord le principe même de la Cour. — Il est non moins évident que ce ne pourra être que par une singulière tolérance que les Etats-Unis, n'étant pas

Digitized by Google

membre du Conseil de la S. D. N., seront admis à nommer, sinon à élire, les juges de la Cour sur un pied d'égalité avec les nations membres de la S. D. N.. — Il faudra une égale tolérance pour accepter que la cotisation des Etats-Unis soit fixée par le Congrès, même si cette fixation doit, en pratique, corroborer celle qui est fixée par la Cour et perçue par la S. D. N.. — Une plus grande tolérance encore sera nécessaire pour admettre les réserves suivantes. Nombreux seront les cas qui sembleront appeler une revision des statuts, revision qui, d'après la cinquième réserve, ne pourra avoir lieu qu'à condition qu'elle favorise les Etats-Unis. — La dernière réserve surtout pourra paraître leur accorder un privilège intolérable. Si l'on se rappelle, en effet, le débat brusquement surgi à Genève en 1924, pendant la discussion de l'article 5 du protocole d'arbitrage et lorsque le délégué japonais. baron Adatci, insista pour qu'aucune question intéressant la souveraineté nationale d'une nation ne fût écartée de la compétence de la S. D. N.; si l'on se souvient surtout de la réaction immédiate causée à Washington par l'initiative japonaise et de l'annonce que le gouvernement américain ne tolérerait en aucun cas aucune intrusion étrangère dans le règlement de questions le concernant directement, — il s'agissait de l'immigration japonaise dont le nouveau règlement américain venait de causer presque une révolution au Japon, — on peut apercevoir déjà les difficultés qui ne manqueront pas d'être soulevées par les nations membres de la S. D. N. dans toute dispute qui pourra, sous le nouveau régime, s'élever entre elles et les Etats-Unis. Et peut-on espérer que le Japon signera sans protestation le protocole qui lui interdira par avance tout recours à la Cour de la Haye contre les Etats-Unis ?

En fait, c'est le point de départ même des propositions américaines qui paraît être erroné. Il n'est pas exact de dire que la Cour de la Haye est « beaucoup plus judiciaire que politique » et que les Etats-Unis, membres de cette Cour, pourront demeurer indépendants des questions politiques traitées par la S. D. N.. Les disputes judiciaires entre nations sont aujourd'hui trop étroitement liées aux politiques pour que l'on puisse, hormis exceptionnellement, faire abstraction des secondes. Lorsque la Cour a donné un verdict dans la question de la souveraineté du territoire comprenant le monastère de Saint-Naoum, la dispute entre l'Albanie et la Yougo-Slavie était essentiellement politique. Il en fut de même pour l'Allemagne dans l'affaire du Wimbledon et lorsque fut débattu à la Cour le droit de passage dans le canal

Digitized by Google

de Kiel ; de même encore dans le cas des deux réclamations grecque et bulgare au sujet de l'interprétation du traité de Neuilly, dans la dispute entre la Pologne et l'Allemagne au sujet des ressortissants allemands établis en Haute-Silésie. Enfin, lors du plus récent désaccord entre la Grande-Bretagne et la Turquie au sujet de la frontière de l'Irak, la question, pour la Turquie tout au moins, était purement politique.

On peut donc prévoir que, à mesure que seront plus nombreux les cas présentés pour avis ou verdict à la Cour, et surtout lorsque ces cas, — comme dans l'affaire récente des lois d'immigration mexicaine, — toucheront plus au vif les intérêts des Etats-Unis, des difficultés de procédure et de principe se révéleront plus sérieuses quant à l'interprétation des réserves américaines.

Ces diverses critiques d'ailleurs n'ont nulle part été mieux exposées que dans la déclaration suivante du sénateur Borah, au lendemain même du vote du Sénat :

Il serait difficile de dire au juste où nous en sommes avec notre vote d'adhésion à la Cour mondiale, dit M. Borah.

Nous avons proposé divers changements draconiens dans le *statut* de la Cour qui, s'ils sont acceptés par les autres gouvernements, constitueront un amendement virtuel aux statuts. Avant de connaître le résultat de notre travail, il nous faut attendre la décision des autres nations. Comme exemple : nous avons prévu que la Cour ne considérera aucune demande d'avis ou verdict concernant toute dispute dans laquelle les Etats-Unis sont intéressés, ou assurent l'être, sans s'être assurée d'abord du consentement des Etats-Unis. Ceci place évidemment la juridiction conseillère de la Cour sous le contrôle absolu des Etats-Unis dans toute question où les Etats-Unis, prétendant que leur intérêt se trouve engagé, pourront priver la Cour de sa juridiction. Et, comme toute affaire revient à une question de considération d'intérêt, les Etats-Unis seront finalement seuls juges en tout état de cause. Si ceci est accepté, le moins qu'on puisse dire est que la Cour sera tout à fait différente de ce qu'elle est maintenant.

En outre, nous avons prévu que nous pourrions nous retirer de la Cour à n'importe quel moment et aussi que notre adhésion à la Cour ne pourrait en aucune manière affecter la politique traditionnelle des Etats-Unis en ce qui concerne les alliances enchevêtrantes, ceci au moment précis où nous nous enchevêtrons nous-mêmes et la doctrine de Monroe dans des affaires étrangères. C'est là une position étrange, incongrue, presque grotesque. Si ces réserves sont acceptées par n'importe laquelle des autres nations membres de la Cour, alors la question se posera : « Quelle institution est-ce là ? Quelle juridiction aura-t-elle ? Et quels seront ses moyens d'action ? »

***

Est-ce à dire pourtant que ces réserves ne peuvent absolument, et sans amendements bouleversants apportés aux

Digitized by Google

statuts, être admises par la Cour ? Faut-il croire que les autres nations repousseront ces réserves à première discussion et d'emblée ? Il y aurait sans doute exagération à le prétendre.

Ce fut toujours le rôle des juristes de tous les pays et de tous les temps de concilier les inconciliables et d'assimiler les contraires. Il ne paraît guère à craindre que les experts juristes de la Cour de la Haye manquent cette fois à suivre la tradition. Le vice-président de la Cour, l'érudit professeur Weiss, a déjà montré dans une déclaration, faite le jour même où fut connue ici la décision de Washington, que ce ne serait qu'un jeu pour ses collègues d'adapter les exigences américaines aux statuts de la Cour mondiale [1]. Il y a tout lieu de croire que la plus grande majorité de ses collègues aura de sérieuses raisons d'adopter la même manière de voir et d'agir.

Il va de soi, en effet, que l'adhésion officielle des Etats-Unis rehaussera singulièrement le prestige de la Cour de la Haye et pourra ou devra lui donner dans l'avenir la force qu'elle n'a pas encore. Les membres de cette Cour ne peuvent manquer de reconnaître dans le privé que, devant le reste du monde, l'organisation de la Haye est plutôt considérée actuellement comme un institut juridique supérieur, théâtre de discours académiques sur le droit international, que comme un tribunal fonctionnant régulièrement et rendant des arrêts efficaces. On imagine volontiers dans le public que la Cour élabore à loisir les règles du nouveau Droit des nations à peu près comme l'Académie française fait le dictionnaire de la langue, mais que ses avis et verdicts, étant dépourvus de sanctions, n'ont de valeur réelle qu'autant que la nation en faveur de laquelle ils sont rendus est assez puissante, moralement et militairement, pour les imposer à celle contre laquelle ils sont édictés. En fait et alors qu'elle pourrait et devrait être la Cour suprême du monde, elle ne joue encore que le rôle d'avocat-conseil ou d'arbitre bénévole et largement rétribué. Il paraîtra donc à cette Cour, qu'elle ne saurait payer d'un trop haut prix, voire de sacrifices réels dans la lettre de ses statuts et dans l'esprit même qui a inspiré sa constitution, l'avantage de voir participer officiellement à ses travaux

1. M. Weiss a déclaré au *New-York Herald* : « Comme mes collègues, je considère la décision du Sénat américain comme un acte de justice et comme la reconnaissance de notre impartialité en tant que juristes internationaux. Les réserves sont une question secondaire et ne causeront, j'en suis sûr, aucune sérieuse difficulté. Les principes du droit international restent intacts et l'on est prêt à admettre que l'application de ces principes peut changer suivant les diverses nations : et, ceci étant admis, les Etats-Unis n'ont absolument rien à craindre de la Cour de la Haye telle qu'elle est actuellement constituée... »

Digitized by Google

la grande nation qui lui apporte sa part d'autorité.

Cependant l'admission des Etats-Unis à la Cour ne dépend pas seulement ou ne dépend que dans une très petite mesure de la Cour elle-même. C'est la S. D. N. et son Conseil qui doivent se prononcer en premier ressort sur les conditions de l'admission. Et l'Assemblée de Genève, ignorée et méprisée par les Etats-Unis, l'Assemblée qui compte parmi ses plus anciens et irréprochables membres la nation qui a le moins intérêt à admettre les réserves qui doivent la lier d'avance et sans contrepartie aux décisions du gouvernement qui s'est montré à la fois le plus opposé à ses intérêts vitaux et le plus insultant à son prestige national, cette Assemblée, qui n'a pas le même objet ni les mêmes avantages précis que la Cour de la Haye, n'a pas non plus les mêmes raisons d'admettre les Etats-Unis aux conditions d'exception et d'inquiétants privilèges stipulés dans les réserves.

Là encore pourtant le jeu des intérêts politiques semble devoir l'emporter sur la force des principes annoncés ou des sentiments controversés. Si les Etats-Unis se présentaient seuls devant la S. D. N., il paraît possible ou probable que leur récente proposition se heurterait, sinon à un échec, du moins à une violente et acharnée opposition. Cependant on peut prévoir dès maintenant qu'ils auront à Genève un avocat et un allié dont l'intérêt direct et l'influence prépondérante devront venir à bout des résistances sans trop grandes difficultés, et feront triompher leur cause au sein même de la S. D. N.. Cet avocat sera, est déjà la Grande-Bretagne.

***

La politique rigoureusement suivie par la Grande-Bretagne depuis la paix, — et davantage encore depuis la reprise du pouvoir par les conservateurs et depuis la Conférence de Washington, — a été de faire tendre tous ses efforts à entraîner les Etats-Unis dans la participation aux affaires de l'Europe. Cette politique a été plus particulièrement défendue et maintenue par des hommes d'Etat de rare valeur, tels que Lord Balfour et M. Baldwin, par des publicistes de haute notoriété, tels que M. Wickham Steed et Lord Northcliffe. La raison de cette politique était encore tout récemment et presque ingénument exposée dans un article éditorial et excellent du *Times* qui, à propos de la décision américaine, déclarait:

Nous, en Grande-Bretagne, sommes pleinement conscients de la nécessité absolue de l'unité en Europe, mais nous, de tous les peuples, sommes ceux qui pouvons le moins ignorer que l'Europe n'est qu'une

Digitized by Google

partie d'un monde beaucoup plus vaste, car nos intérêts vitaux s'étendent sur tous les continents et océans. Même en laissant complètement de côté les intérêts directs de nos Dominions, nous ne devons pas permettre, d'après notre point de vue, que le développement de la zone de coopération amicale en Europe assume un caractère de défiance et d'exclusion à l'égard de n'importe quelle grande nation d'outre-mer, plus particulièrement à l'égard des Etats-Unis.

En d'autres termes la Grande-Bretagne et les Etats-Unis sont les deux nations dont les intérêts sont dispersés sur toute la surface du monde. Ces intérêts puissants tantôt se concilient ou, plus souvent, sont rivaux. Actuellement ceux des Etats-Unis isolés de l'Europe et du monde échappent à tout contrôle et peuvent ignorer ou écraser ceux de la Grande-Bretagne. Mais l'Amérique a déjà pu reconnaître que ces singuliers avantages étaient contrebalancés par de plus graves inconvénients. Et c'est cette constatation qui a déterminé leur récente décision. A supposer maintenant que les Etats-Unis se laissent persuader, continuent leur avance et entrent enfin dans la S. D. N. d'Europe, la Grande-Bretagne, en favorisant cette entrée, se fera d'abord leur alliée; et, dans cette alliance, elle trouvera les moyens à la fois de fortifier son action économique et de résoudre les conflits éventuels de moindre importance. Dans les cas graves, pourtant, qui pourront et ne manqueront pas de se présenter plus tard, et lorsqu'isolée elle serait impuissante à réagir contre un empiétement ou un développement inattendu de l'activité économique américaine, elle pourra s'adresser, de bonne foi et avec toute la puissance de persuasion que lui donnent ses sept votes dans l'Assemblée de la S. D. N., à l'un ou l'autre organisme de cette société pour résoudre à l'amiable le différend ou écarter le danger. La première et plus importante démarche était donc d'obtenir l'entrée des Etats-Unis dans quelque organisme dépendant de la S. D. N. et avec l'espoir ou la conviction que, suivant l'expression imagée de M. Wickham Steed, « dès que l'Amérique aura une fois le bout du doigt pris dans l'engrenage européen, le corps y passera ensuite tout entier ». Ce premier but étant désormais atteint, on ne peut douter qu'aucune avance ne sera négligée par elle, aucun prix ne lui paraîtra trop élevé, pour préparer, faciliter la démarche décisive.

Afin d'écarter donc toute opposition, à supposer qu'il s'en présentât, à l'admission des Etats-Unis à la Cour de la Haye sous les conditions et réserves stipulées par eux, la Grande-Bretagne ne manquera pas de demander l'appui de la France. Et nous avons, de notre côté, actuellement de trop sérieux et nombreux intérêts à conserver nos bonnes rela-

Digitized by Google

tions avec notre créancière et voisine d'outre-Manche, — tandis que nous n'avons aucun avantage, mais pourrions trouver de sérieux inconvénients à envenimer des rapports déjà fort éloignés de l'amitié avec les Etats-Unis, — pour refuser cet appui. Enfin trop nombreux sont les moyens de persuasion dont peuvent disposer la Grande-Bretagne et la France unies pour ne pas douter que les préventions, voire les intérêts les mieux établis, comme pourraient l'être à première vue ceux du Japon, ne cèdent pas devant l'intérêt général tel qu'il pourra être entendu et présenté par ces deux puissances.

La plus sérieuse opposition à la participation des Etats-Unis aux travaux de la Cour de la Haye ne se rencontrera donc probablement pas de ce côté de l'eau; mais elle se manifestera aux Etats-Unis même.

Les dépêches qui nous sont parvenues de Washington aussitôt après le vote du Sénat annonçaient la formation inévitable de deux grands et opposés mouvements d'opinion parmi le public américain : l'un en vue d'obtenir le retrait, dans un avenir plus ou moins prochain, des Etats-Unis de la Cour de la Haye, l'autre en vue de précipiter leur entrée dans la S. D. N.. Le premier de ces mouvements, bien qu'il semble devoir faire sentir son action jusqu'au sein de la Cour suprême [1], paraît n'avoir que peu de chances de succès final. Il donnera surtout lieu à beaucoup de luttes et discours électoraux et suscitera pas mal de perturbations au moment des prochaines élections pour le renouvellement partiel du Sénat. Cependant l'autorité de M. Coolidge et la confiance qu'il a su inspirer au grand public américain depuis sa réélection semblent devoir triompher aisément des attaques que ne manqueront pas de lancer les amis des Irréconciliables. Le second mouvement, à supposer, comme l'admet déjà l'opinion le plus autorisée en Grande-Bretagne, qu'il conduise finalement à la victoire, n'atteindra probablement pas son but avant longtemps et sans beaucoup de luttes.

La prévention américaine contre la S. D. N a en effet des causes nationales trop profondes pour pouvoir être aisément vaincue. La première de ces causes, l'attachement à la politique traditionnelle d'isolement et à la doctrine de Monroe, n'est probablement pas la plus sérieuse. Le nombre des Américains qui se rendent compte que cette doctrine est

1. M. Ben-Catching, juge à Washington, vient de demander à la Cour suprême des Etats-Unis de faire connaître si l'adhésion américaine à la Cour internationale de justice n'est pas contraire à la Constitution américaine. Il a déclaré en outre que les réserves faites par le Sénat américain concernant cette adhésion étaient tout à fait contraires à la politique traditionnelle des Etats-Unis.

Digitized by Google

aujourd'hui désuète, inapplicable en théorie et, depuis les inventions modernes de transmission et de transport rapides, inexistante en fait, va sans cesse croissant. Plus nombreux sont ceux qui comprennent que le véritable intérêt des Etats-Unis, aussi bien en ce qui concerne leur prospérité qu'en ce qui touche à leur prestige, consiste à ne pas soutenir plus longtemps une politique inadéquate à leurs aspirations et à leurs idéaux comme aux conditions de la vie moderne. Les deux causes plus proches de la défiance américaine à l'égard de la S. D. N. doivent être trouvées dans l'histoire même des Etats-Unis, enfin, et surtout, dans l'hostilité du parti au pouvoir contre l'œuvre essentielle du président Wilson.

Au cours d'une curieuse conférence faite tout récemment à l'université d'Oxford, un jeune professeur de cette université, M. MacElroy, a clairement montré que les Etats-Unis, au cours des luttes de leur propre histoire, ont eu à étudier et à résoudre les mêmes problèmes qui confrontent aujourd'hui l'Europe et la S. D. N.. Ils ont essayé de donner une forme pratique à la dure doctrine de Jefferson sur l'égalité des hommes et ils ont fait quelques progrès, par leur propre expérience, dans l'interprétation des problèmes qui se trouvent actuellement au centre même des travaux de la S. D. N. et qui découlent du postulat de l'égalité des nations souveraines. Les nations ne sont pas égales. Mais, au sein de la S. D. N., elles sont supposées égales. Et cette société, qui croît sans cesse en force par le nombre de ses adhérents et par son influence, aura très probablement à lutter avec des difficultés analogues a celles que les Etats-Unis ont eu beaucoup de peine à vaincre au cours de leur développement. Ce fait historique peut expliquer la répugnance avec laquelle le peuple américain a d'abord accueilli les formules générales et nécessairement imprécises qu'a présentées la S. D. N. au début de sa carrière. Cette répugnance pourtant pourra s'atténuer avec le temps et surtout dans la mesure où la S. D. N. fera appel au représentant du peuple américain à la Cour, plus justement à l'expérience et à la pensée américaines pour mieux éclairer son chemin. Rehausser le prestige américain devant les autres nations, garder ou attribuer à l'Amérique un rôle, au moins honoraire, de conseiller arbitral dans les grandes affaires du monde, tels se présentent les meilleurs moyens de faire tomber la prévention encore très forte des Etats-Unis contre l'Assemblée de Genève. On peut s'attendre à ce que la Grande-Bretagne ne manque pas à les faire agir.

La seconde cause de la prévention américaine, l'hostilité

Digitized by Google

du parti républicain contre la personne et l'œuvre du président Wilson, paraît, depuis la mort du sénateur Lodge, en voie de s'atténuer. L'implacable haine que le leader républicain avait vouée au président démocrate n'a pu être mesurée que par ceux qui ont assisté au développement des événements politiques entre 1914 et 1920. M. Wilson était, pour le sénateur Lodge, l'homme qui avait eu le double avantage ou tort de prendre et garder le pouvoir à l'un des plus grands tournants de l'histoire des Etats-Unis ; puis, ayant ce pouvoir, de ne pas avoir accordé au chef du parti de l'opposition, qui se trouvait être en même temps le président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat, toute la déférence, voire toute l'attention à laquelle ces deux titres paraissaient lui donner droit. Toute l'histoire du traité, ou du moins l'extraordinaire grossissement des responsabilités qu'entraînerait pour l'Amérique l'acceptation du *Covenant*, a sans doute son explication dans ce fait. A cause de cette haine d'homme à homme, de cette lutte véritablement à mort contre celui à qui était échu le 2 avril 1917 le rôle d'arbitre du monde, le leader républicain, d'ailleurs secondé par la majorité de ses collègues républicains qui avaient eu à subir les mêmes froissements personnels et les mêmes rancunes de partisans, avait pu rejoindre l'inexorable aversion de l'autre chef du groupe d'opposition, du sénateur Borah. Des vanités blessées, des appréhensions sincères, une opinion publique supérieurement manœuvrée avaient préparé la trappe où l'œuvre vive du président Wilson était venue tomber pour un temps.

La lutte pourtant n'a cessé ni avec le changement de régime, ni avec la mort de l'auteur du *Covenant*. Et, lorsque, dans le même discours où il exhortait les Etats-Unis à se joindre à la Cour permanente de justice internationale, le 21 juin 1923, le président Harding déclarait que « la question de la S. D. N. était aussi morte que l'esclavage », il se laissait aller lui-même à l'une de ces « incantations verbales » que le sénateur Lodge avait reprochées à son prédécesseur, mais auxquelles l'opinion publique donnait créance. La grande œuvre qui a fait naître cette question s'est au contraire développée depuis lors et à tel point que, ainsi que nous l'indiquions plus haut, la crainte de la « consolidation du front européen », qui devrait naturellement causer d'abord la perte du prestige mondial des Etats-Unis d'Amérique, a, dans une large part, influencé la décision du Sénat en faveur de l'entrée de l'Amérique à la Cour de la Haye.

Il n'est pas sans intérêt de constater que non seulement la

Digitized by Google

première hostilité qui s'est montrée aussi violente qu'injuste contre la grande œuvre du président Wilson paraît aujourd'hui, et après six années écoulées, avoir perdu (sauf auprès d'un très petit nombre de politiciens) à peu près toute sa violence, mais elle tend à disparaître de plus en plus et à mesure que s'affirme dans le monde la vitalité, la puissance et l'immense portée de cette œuvre. Il est curieux de voir que ce sont les plus éclairés parmi les républicains d'aujourd'hui qui ont aperçu d'eux-mêmes et qui s'emploient à faire comprendre à leur pays les avantages qui devront découler pour l'Amérique de la revision du procès de 1920. Il est encourageant enfin de reconnaître que les termes mêmes qu'a employés M. Coolidge dans son message de décembre dernier, préconisant l'entrée des Etats-Unis à la Cour de la Haye, reproduisent la pensée exacte du président Wilson dans la première allocution qu'il prononça, voici bientôt dix ans, en faveur de la S. D. N.. Parlant, en effet, le 27 mai 1916, devant une assemblée de New-York, M. Wilson disait :

Cette guerre doit être suivie par la formation d'une association de nations libres et indépendantes chargées de préserver la paix sur terre avec la liberté des mers et ayant autorité pour contraindre les aspirants belligérants à soumettre leurs différents à un tribunal représentant l'opinion honnête du monde. Ce que nous demandons est le règne de la loi, fondée sur le consentement de l'opinion gouvernée par la justice et soutenue par l'opinion organisée du monde [1].

Et dans son récent message M. Coolidge déclarait :

C'est en établissant les moyens de formuler et de promulguer des jugements honnêtes que je crois que nous avancerons plus sûrement dans la voie qui conduit à une paix durable. Ainsi, du moins, nous commencerons l'actuelle mise-hors-la-loi de la guerre [2].

Les Etats-Unis se retrouvent donc, après une route zigzagante et circulaire de dix années, au point de départ exprès où les avait conduits le président Wilson. Quels que soient les termes employés pour justifier leur adhésion, quelles que soient les réticences formulées pour rassurer l'opinion encore hésitante ou déconcertée, leur démarche du 27 janvier dernier constitue le plus important départ qui, depuis la déclaration du président Monroe au Congrès américain en 1823, ait été accompli dans la voie de la « participation européenne ». L'Europe ne doit ni l'ignorer, ni encore en exagérer l'importance. Elle aurait tort de le décourager.

Georges LECHARTIER.

1. Président Wilson, discours devant la *League to Enforce Peace*, 27 *mai* 1916.
2. Président Coolidge, message au Congrès, 9 décembre 1925.

Digitized by Google

MADAME DE SÉVIGNÉ

ET PORT-ROYAL

Port-Royal occupe tant de place dans l'histoire du XVIIe siècle qu'il est difficile d'étudier la vie d'un quelconque de ses personnages sans voir bientôt s'y projeter, estompée ou précise, l'ombre du célèbre monastère. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne Mme de Sévigné qui fut non pas l'élève, ni même la disciple, mais seulement ce que ses contemporains eussent appelé : une amie du dehors.

Suivre leurs relations durant toute la vie de l'illustre épistolière, montrer dans quelle mesure elle subit l'influence de la sévère école, comment dans son esprit et dans son cœur elle fut ce qu'on est convenu de nommer : janséniste, voilà ce que nous voudrions faire en ces quelques pages inspirées non par une longue étude, car on ne l'étudie pas, mais par une fréquentation assidue de Mme de Sévigné.

Quand et comment elle connut Port-Royal ? Nous ne le saurions dire ; sans doute en entendit-elle parler dès son plus jeune âge, dès son berceau d'orpheline. On n'ignore pas les très affectueuses relations de sainte Chantal avec la Mère Angélique et son monastère. Or Mme de Chantal ne se désintéressa pas de l'éducation donnée à sa petite-fille. Ses lettres aux autres grands-parents, M. et Mme de Coulanges, en font foi et disent la tendresse profonde qu'elle avait vouée à l'enfant de son fils, « sa petite » comme elle l'appelait : « Je l'aime, écrivait-elle, comme j'aimais son père ». En 1641, quand sa grand-mère mourut, Marie de Chantal avait quinze ans. Elle n'a pu manquer de la voir souvent lors des deux longs séjours que la fondatrice de la Visitation fit à Paris en 1635 et en 1641, et il devient dès lors probable que ce fut la sainte elle-même qui fit connaître à sa petite-fille ses amis de Port-Royal.

De ces relations, malheureusement, nous n'avons aucune preuve écrite ; le premier témoignage imprimé n'apparaît qu'en 1645. Ce sont les *Lettres de l'abbé de Saint-Cyran*, publiées par Arnauld d'Andilly, au lendemain du mariage de Mme de Sévigné. Comment

Digitized by Google

admettre que la jeune femme n'ait pas été mise au courant, consultée même, comme le dictait la simple courtoisie, par l'auteur d'un ouvrage où étaient insérées plusieurs lettres de celle que d'Andilly nomme déjà « la Bienheureuse Mère de Chantal ». D'ailleurs, par son mariage avec Henri de Sévigné, Marie de Chantal s'était rapprochée de Port-Royal en devenant proche parente de l'archevêque de Paris, M. de Gondi, qui avait toujours montré à la maison de la Mère Angélique une vive sympathie que partageait son neveu, le futur cardinal de Retz.

Plus près d'Henri de Sévigné, il y avait son oncle Renaud, chevalier de Malte, alors aux armées, que la grâce guettait pour en faire dans la suite un des solitaires les plus fervents de Port-Royal. Il y avait encore des amis, notamment le secrétaire d'Etat Henri du Plessis-Guénégaud et sa femme Isabelle de Choiseul, qui continuaient, dans leur salon de l'hôtel de Nevers, la tradition laissée par l'hôtel de Rambouillet. Chez les du Plessis, soit à Paris, soit au château de Fresnes, Mme de Sévigné se sentit vraiment chez elle, surtout après son veuvage. Ce fut là qu'eurent lieu son plein épanouissement, la formation complète de son merveilleux talent, là aussi que se nouèrent des relations qui devaient durer toute sa vie. Les du Plessis, qui faisaient élever leurs enfants, filles et garçons, à Port-Royal, étaient fort attachés au monastère dont la doctrine, écrit le jésuite Rapin, passait par eux « dans le beau monde ». Ce témoignage d'un ennemi est précieux à recueillir, surtout quand on sait que plusieurs *Provinciales* partirent de l'hôtel de Nevers.

M. de Pomponne et son frère, l'abbé Arnauld, comptaient parmi les familiers de la maison; et le voisinage de Pomponne amenait aussi de temps en temps à Fresnes leur vieux père, d'Andilly, en rupture de solitude, « le bonhomme », comme on l'appelait affectueusement. Mme de Sévigné l'y retrouva et y fit la connaissance de ses fils. Le portrait le plus gracieux peut-être qui ait été tracé d'elle se trouve dans les *Mémoires* de l'abbé Arnauld : « Il me semble, écrit-il, que je la vois encore telle qu'elle me parut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de Monsieur son fils et de Mademoiselle sa fille, tous trois tels que les poètes représent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane, tant il éclatait d'agrément et de beauté dans la mère et dans les enfants ». Cette charmante vision est de 1657. L'abbé Arnauld qui l'évoque bien des années plus tard ajoute qu'il se tient fort glorieux d'avoir conservé « le don si cher et si précieux » que Mme de Sévigné lui fit alors de son amitié. Plus tendre encore était celle qu'elle avait vouée à Pomponne, et surtout à M. d'Andilly auquel elle écrivait : « Vous êtes au premier rang de ce qui m'est le plus cher au monde ».

C'est à Pomponne que sont adressées les si importantes lettres de 1664 relatives au procès de Fouquet. Pour l'historien de Port-Royal, l'intérêt en est double, car on y trouve l'écho des querelles

Digitized by Google

religieuses qui troublaient alors le monastère, avec le jugement qu'en portait la marquise. Jeune et gaie, elle ne pouvait prendre trop au tragique « ce diantre de formulaire » précisément signé par l'une des sœurs de M. de Pomponne, religieuse de Port-Royal transférée à la Visitation; et, comparant la joie pieuse qu'avait procurée cette signature aux Visitandines avec la douleur non moins pieuse que la même signature avait causée à M. d'Andilly, Mme de Sévigné concluait : « Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur ». Elle n'en avait pas moins admiré de loin, dans l'église de la Visitation, la Mère Agnès Arnauld, également captive : « J'ai vu Madame votre tante qui m'a paru abîmée en Dieu, écrivait-elle à Pomponne, elle était à la messe comme en extase ».

La contre-partie de cette appréciation est jolie et mérite d'être mise en parallèle. Peu auparavant, la religieuse, ayant appris que Mme de Sévigné, envoyée par son oncle le solitaire, avait inutilement tenté de l'approcher, écrivait à ce dernier : « J'aurais beaucoup perdu du fruit de ma solitude, si j'avais eu l'honneur de voir Mme de Sévigné, puisqu'une seule personne qui lui ressemble tient lieu d'une grande compagnie». Il est impossible de mieux dire, et ces lignes de la Mère Agnès complètent d'une façon charmante le portrait tracé par son neveu l'abbé Arnauld.

Quel dommage que nous n'ayons plus les lettres de Pomponne et celles de M. d'Andilly ! Elles nous auraient fait toucher du doigt le plaisir qu'avait « à obliger les gens de ce nom-là » Mme de Sévigné, qui sans nul doute souscrivait au jugement de Balzac : « Tout raisonne, tout prêche, tout persuade en cette maison, et un Arnauld vaut une douzaine d'Epictète ».

Ce n'était plus alors...

> le temps de la bonne régence,
> Temps où la ville, aussi bien que la cour,
> Ne respirait que les jeux et l'amour.

Mais, pour la marquise, c'était mieux et plus enivrant encore. A la cour d'un roi de vingt-cinq ans, c'était l'heure des débuts de Mlle de Sévigné dans le premier éclat d'une beauté qui, au jugement de Tréville, pouvait brûler le monde; et sa mère, assez jeune pour prendre sa part des plaisirs, y jouissait avec ivresse de la présence et des succès de l'enfant adorée. Quoi d'étonnant qu'à cette époque, la plus mondaine de sa vie, elle glisse joyeusement sur les pensées; le moment n'est pas encore venu de multiplier les lectures graves et les réflexions sérieuses.

Et cependant, à Livry, dans l'abbaye de Christophe de Coulanges, son cher *Bien-bon*, où elle règne si véritablement que son admirateur posthume Walpole s'est amusé à l'appeler : *Notre-Dame de Livry*, elle lit et elle lit beaucoup; car elle l'a toujours eue, la jolie, l'heureuse disposition. Elle mêle le grave au doux, passe du

Digitized by Google

plaisant au sévère ; comme La Fontaine, en prend qui sont du Nord et qui sont du Midi. Mais dans les quelques lettres conservées d'alors on ne trouve rien du résultat de ces lectures. Pour en être instruits, il nous faut attendre un peu de temps encore, marier la plus jolie fille de France, puis l'envoyer en Provence rejoindre son noble époux. Nous pourrons alors dérober à Mme de Grignan le dessus de tous les paniers, savoir ce qu'ont produit dans l'esprit et dans le cœur de Mme de Sévigné les conversations et les ouvrages des vertueux amis qu'elle appellera bientôt « ses frères ».

***

Elle n'avait pas eu à les faire connaître au comte de Grignan, proche parent par sa première femme, Angélique de Rambouillet, de la Mère Du Fargis, abbesse de Port-Royal des Champs. L'honnête courtisan qu'était le comte ne semble pas s'être trop souvenu de cette parenté ; mais le lettré qu'il était aussi n'en appréciait pas moins les ouvrages venus « du saint désert ». Aussi sa belle-mère pouvait-elle lui écrire dès 1670 : « Je lui ai donné, c'est-à-dire à ma fille, un livre pour vous. Vous le trouverez d'une extrême beauté. Il est de l'ami intime de Pascal. Il ne vient rien de là que de parfait. Lisez-le avec attention ».

Il s'agit vraisemblablement ici du premier volume de la *Perpétuité de la Foi* publié l'année précédente par Arnauld, et surtout Nicole, contre le ministre Claude, livre dont le succès avait été très grand et qui venait même de déterminer la conversion au catholicisme du protestant Turenne. Cela avait dû toucher très fort Mme de Sévigné, amie du maréchal, et augmenter encore l'estime où elle tenait l'auteur. Son estime d'ailleurs n'était pas exclusive, elle allait à tous les talents, et particulièrement en cette année 1670 au Père Bourdaloue.

On l'a appelé : le plus janséniste des jésuites. Le mot pourrait être de Mme de Sévigné dont c'était tout à fait l'avis, ce qui lui permettait de le louer sans se contredire, et d'associer dans son esprit, de confondre dans son admiration Bourdaloue et Port-Royal. L'entendre, disait-elle, devait pour le moins la rendre sainte, mais elle constatait d'autre part qu'il lui faudrait pour cela « vivre seulement deux cents ans », et M. d'Andilly, avec l'affectueuse autorité de son grand âge, se chargeait de lui dire qu'elle avait fort à faire, lui reprochant surtout d'être « une jolie païenne qui faisait de sa fille une idole dans son cœur ». Ce reproche, la marquise ne devait pas l'oublier.

Peu après parurent les premiers *Essais de Morale* : « Nous avons un livre nouveau de Nicole, écrivait-elle avec joie ; c'est de la même étoffe que Pascal. Mais cette étoffe est merveilleuse, on ne s'en ennuie point... Jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces messieurs-là ». Elle le lut avec enthousiasme, puis se mit à le

Digitized by Google

relire, y trouvant tout et regrettant de n'en pouvoir faire un bouillon pour l'avaler. Il est à remarquer combien, à propos de Nicole, Mme de Sévigné parle souvent de Pascal. C'est le maximum de l'éloge qu'elle décerne à l'un que de le comparer à l'autre : « Je mets Pascal de moitié à tout ce qui est de beau », écrivait-elle en songeant à l'admiration qu'elle et Mme de Grignan avaient éprouvée, l'année précédente, en lisant ensemble la première édition des *Pensées*.

Les *Instructions chrétiennes* tirées des Lettres de l'abbé de Saint-Cyran par Arnauld d'Andilly eurent bientôt après son approbation. Elle les appelait des maximes et sentences qu'on retient par cœur comme celles de M. de La Rochefoucauld, et bien vite leur donna place au château des Rochers sur la « tablette de dévotion » où près des Pères de l'Eglise étaient rangés tous les livres de Port-Royal.

Certes, elle avait raison, et tant de pieux auteurs auraient dû la rendre sainte. Mais voilà : « A-t-on gagé d'être parfaite, comme disait un jour Mme de La Fayette ? Non assurément, et si j'avais fait cette gageure, j'aurais bien perdu mon argent ». Dans le mail des Rochers, après une lecture de Nicole ou de l'abbé de Saint-Cyran, les rêveries entre chien et loup de la marquise devenaient des méditations très graves et très chrétiennes; un instant, elle sentait prendre corps « sa grande envie d'être dévote », et puis, le lendemain, « un souffle, un rayon de soleil emportaient toutes ces réflexions du soir ». Elle le disait du moins; mais en réalité l'empreinte demeurait gravée. Sur cette aimable et vive intelligence Port-Royal avait mis sa marque indélébile.

***

L'année 1671 apporta une grande joie à tous les amis des Arnauld : l'élévation de M. de Pomponne au ministère. Plus que tout autre, Mme de Sévigné s'en réjouit, heureuse de voir apprécié par le Roi l'homme de cœur et d'esprit qu'elle appréciait elle-même depuis si longtemps. Si on l'en croit, — et pourquoi ne la pas croire, — il était d'un commerce aussi sûr qu'agréable ce ministre qui portait au pouvoir, en les parant de grâces mondaines, les hautes vertus de sa famille. C'est, dans tous les cas, une preuve de son bon goût que l'estime où il tenait Mme de Sévigné : « Il croit toujours que je vaux plus que je ne vaux effectivement, écrivait-elle... Il me donne toujours de l'esprit... Il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même ». N'en avait-on pas dit autant de l'illustre cousin germain de M. de Pomponne, celui que n'avaient pu retenir dans le monde ses éclatants succès au Barreau et qui était mort quelques années auparavant, humble solitaire de Port-Royal ? Qui sait ? Peut-être qu'au temps même où la marquise visitait à Paris le nouveau ministre dans tout l'éclat de sa grandeur, là-bas, près du monastère des

Digitized by Google

Champs, Renaud de Sévigné prenait dans la maison des Granges la cellule laissée vide par la mort d'Antoine Le Maître.

Le vieux militaire s'était en effet retiré aux Champs après la séparation de 1669 et, de là, continuait d'affectueuses relations avec sa nièce à laquelle nous le voyons envoyer tantôt des livres pour Mme de Grignan, tantôt des tubéreuses pour elle-même, comme jadis Arnauld d'Andilly envoyait à la reine Anne « des fruits bénits ». Il approchait de sa fin, sa carrière de pénitent commencée dans l'effort s'achevait dans la sainteté; et son exemple ne laissait pas de faire impression sur Mme de Sévigné. Malgré sa magnifique santé encore sans défaillance, l'idée de la mort se présente souvent dès lors à sa pensée avec son cortège de redoutables incertitudes : « Comment serais-je avec Dieu ? Qu'aurais-je à lui présenter ? Que puis-je espérer ? Suis-je digne du Paradis. Suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! Quel embarras ! »

Ces craintes effleurent son esprit; mais en même temps, et l'influence de Port-Royal est là encore plus sensible, quelques scrupules passent dans son cœur : « Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime », répète-t-elle à sa fille. Et au moment de Noël, poussant plus avant : « Pourvu que Dieu me fasse la grâce de l'aimer encore plus que vous !... Cette petite circonstance d'un cœur qu'on ôte au Créateur pour le donner à la créature me donne quelquefois de grandes agitations ». C'est le souvenir direct des reproches de M. d'Andilly; la jolie païenne ne les a pas oubliés, et elle ajoute que de cela elle « parle très sérieusement » avec M. de Pomponne.

Il est curieux de noter, à l'époque où nous voyons Mme de Sévigné se confier ainsi à un ami, qu'à aucun moment de sa vie il n'y a trace sur elle d'une influence quelconque exercée par un directeur. Il est évident même qu'elle n'en a pas eu et qu'à ses confesseurs elle n'a jamais demandé que le secours tout passager de leur ministère. Ses livres, ses amis, ses réflexions, son hérédité, voilà les guides de sa vie religieuse, ceux qui lui ont fait une piété si vraie tout en étant si personnelle : « C'est dans son cœur, disait-elle, qu'on doit trouver ses devoirs, et il n'est louable que de prendre sur lui pour faire le sien ». Elle s'y efforçait bravement d'ailleurs et acceptait des décisions qui semblent sévères à nos esprits refroidis. Elle approuve le prêtre, « un très habile homme », qui lui refuse l'absolution parce qu'elle garde une rancune trop vive contre un ennemi des Grignan et elle trouve sage une autre fois le confesseur qui ne lui permet pas d'approcher de la Table Sainte parce que son cœur, trop uniquement rempli de sa fille, « n'était capable d'aucune autre pensée ».

Ce n'est pas seulement la doctrine, c'est encore la méthode dite janséniste que Mme de Sévigné accepte. Elle le montre nettement en parlant des dispositions saintes où se trouvait le jeune duc de Longueville quand il fut tué au passage du Rhin : « Il avait été à

Digitized by Google

confesse avant que de partir... Ce fut une confession conduite par nos amis dont l'absolution fut différée plus de deux mois. Cela s'est trouvé si vrai que Mme de Longueville n'en peut pas douter. Vous pouvez penser quelle consolation ! »

C'est vers cette époque, peu après la retraite de la sœur de Condé à Port-Royal des Champs, que Mme de Sévigné y alla pour la première et, je crois, la seule fois de sa vie. Elle y vint le 24 janvier 1674 voir M. d'Andilly alors âgé de quatre-vingt-cinq ans et bien proche de sa fin. Six heures durant, elle fut avec son vieil ami, et vit aussi son oncle de Sévigné. Quant au vallon lui-même, on sait quelle impression profonde il fit sur elle : « Ce Port-Royal est une Thébaïde. C'est le Paradis. C'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée. C'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde. Il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît pas, qui vivent comme des pénitents de saint Jean Climaque. Les religieuses sont des anges sur la terre... Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est saint, tout est modeste ».

Mme de Sévigné ne dit pas avoir pénétré dans l'abbaye où elle ne connaissait personnellement aucune religieuse, et cela nous est une preuve encore qu'elle a toujours été plus près des idées que des personnes de Port-Royal. Cela ressort du moins de sa correspondance où il est beaucoup plus souvent question des ouvrages venus de là que de leurs auteurs. Pour elle, Port-Royal semble avoir été comme une entité, une personnalité unique, tout en étant multiple, mais dont les membres, par cela seul qu'ils en sont, ont droit à son estime, à son respect, au titre qu'elle leur donne de ses amis et de ses frères. Ce qu'elle leur demande, c'est l'éducation religieuse de sa pensée, l'intelligence progressive de l'Evangile dont ils lui semblent les meilleurs interprètes ; et ce travail intime qui la conduit à une soumission complète à la Providence divine l'a fait accuser d'un véritable fatalisme.

Laissons aux théologiens le soin de discuter cette conception qui nous semble, à nous, très chrétienne, et bien voisine en effet de celle des gens de Port-Royal. Mme de Sévigné, qui sans vouloir être le moins du monde une « Mère de l'Eglise » se vantait cependant de bien savoir sa religion, y trouvait la base solide sur laquelle elle appuyait toute sa vie : « Qui m'ôterait la vue de la Providence, s'écriait-elle, m'ôterait mon unique bien. Et, si je croyais qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne faire pas, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserais pas à trouver un moment de repos. Il me faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive ».

C'est ainsi qu'elle vit « le canon qui tua M. de Turenne chargé de toute éternité », disant ailleurs que « les balles ont leurs commissions ». Puis toujours elle revenait à la lecture de Nicole qui restait son auteur favori : « On croit n'avoir lu de français que ce livre »,

Digitized by Google

écrivait-elle des Rochers, en 1676, après l'apparition du troisième tome des *Essais*. Et elle grondait très fort cet étourdi de Charles qui avait le front de trouver parfois le moraliste ennuyeux : « C'est comme qui mangerait trop de blanc-manger », décrétait-il d'un ton de Conseil d'en-haut. Peut-être n'avait-il pas tout à fait tort, le gentil compère, et il avait certainement raison quand il proclamait que M. Pascal était supérieur à tous : « Il dégoûte des autres », ajoutait-il lestement, sans prévoir que ces autres, il les imiterait plus tard. En attendant, il lisait leurs livres, fût-ce pour les critiquer et rompre des lances en leur honneur avec sa « maman mignonne ».

J'admire d'ailleurs avec quelle rapidité les livres des solitaires parvenaient à Mme de Sévigné. C'est généralement tout de suite après leur apparition, — quand ce n'est pas avant, — qu'elle les reçoit et les commente. Ou les libraires étaient bien stylés ou les auteurs étaient bien empressés. Il en est ainsi pour les *Mémoires* de Pontis publiés par du Fossé en 1676, et que la marquise trouve écrits « avec tant de naïveté, de vérité et de bon sens ». Encore de même pour les *Figures de la Sainte-Ecriture* « dont le style fort beau vient de bon lieu » et où la lectrice ne cherche pas à démêler la touche grave de M. de Sacy d'avec la simplicité charmante de Nicolas Fontaine. Ce livre a donné lieu à bien des commentaires, parce qu'après l'avoir lu, Mme de Sévigné, en contradiction formelle avec elle-même, dit préférer la doctrine des Jésuites à celle de leurs adversaires : « Ils sont au moins tout d'une pièce, écrit-elle, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien et concluent mal. Me voilà dans Escobar ».

Nous faut-il conclure à notre tour que Mme de Sévigné change d'avis avec une mobilité désespérante, ou qu'un réflexe inattendu de la grâce efficace l'a subitement conquise à ceux qui la nient ? Ne nous en hâtons pas ; et, ce qu'ont négligé les auteurs qui se sont fait une arme de ce passage, achevons-en la lecture : « Ma fille, termine la marquise, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis ». Oui, certes, nous le voyons aussi, et d'autant plus que l'exquise railleuse, invariable dans ses convictions, demandait trois jours plus tard à Arnauld de Luzancy un précepteur pour le petit marquis de Grignan, trop heureuse si on eût pu lui en trouver un à Port-Royal.

Puis, pour charmer les loisirs de son séjour à Livry, elle reprenait avec Charles la lecture des *Provinciales*, « chose entièrement divine et pour le sérieux et pour la parfaite raillerie ». Sitôt qu'il rouvrait son Pascal, le jeune homme redevenait janséniste : « Il n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, plaisantait sa mère, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir, moi seule, notre père saint Augustin ».

Ce ne fut pas saint Augustin qu'elle eut bientôt à soutenir, mais d'une façon moins abstraite ceux qui se disaient ses disciples, car l'année 1679 vit, avec la mort de Mme de Longueville, le recommen-

Digitized by Google

cement des querelles religieuses. Mme de Sévigné fut fidèle à ses amis malheureux comme elle l'avait été jadis à Fouquet, et leur rendit, quand les occasions s'en présentèrent, tous les services qui furent en son pouvoir. La disgrâce de Pomponne arrivée sur ces entrefaites l'affligea sans la surprendre, et, comme on lui disait du ministre tombé : « C'est un crime que sa signature », elle répondit vivement : « Oui, c'est un crime pour eux de signer et de ne signer pas ». Plus que jamais, elle s'afficha l'amie de M. de Pomponne, proclamant en même temps sa profonde admiration pour la sœur de celui-ci, l'abbesse de Port-Royal, Angélique de Saint-Jean.

***

Au printemps suivant, Mme de Sévigné partit pour la Bretagne dont le séjour était si propice à ses lectures et à ses méditations. En chemin, elle s'arrêta chez les Visitandines de Nantes, restées, bien plus que celles de Paris, dans l'esprit de leur fondatrice. Elle leur trouva même des idées si semblables aux siennes qu'elle leur donna le livre d'Arnauld *De la Fréquente Communion*. Puis elle s'en fut aux Rochers où elle demeura plusieurs mois, passant, écrit-elle, « une partie de sa vie seule dans de grands bois où les pensées ne peuvent être que sombres et solides ». Solides, oui certes; mais sombres ! Oh ! que non pas. Même si elle le voulait, Mme de Sévigné n'arriverait jamais à les rendre telles. La charmante imagination de sa jeunesse est toujours là pour chasser « les dragons », s'ils osaient s'approcher d'elle. Et, si, dans ses grandes allées, le *Don de la persévérance* en mains, elle s'attarde un peu trop à méditer avec saint Augustin, voici que le frémissement de la brise dans les arbres l'oblige à lever la tête et qu'elle se prend à désirer d'entendre chanter les feuilles : « Oh ! la jolie chose qu'une feuille qui chante, et la triste demeure qu'un bois où les feuilles ne disent mot ». Non vraiment, il ne faut pas que ce soit dans son mail que la châtelaine des Rochers lise saint Paul, saint Prosper ou saint Augustin.

Pour cela, elle a son cabinet avec la « tablette de dévotion » où sont les livres de Port-Royal qu'elle approuve si fort : « Je pense comme nos frères, écrit-elle à sa fille, et, si j'imprimais, je dirais : je pense comme eux ».

En Provence, ces idées n'étaient pas sans causer quelque émoi, et surtout la profonde antipathie témoignée en toute occasion par Mme de Sévigné aux productions des auteurs molinistes. Moitié sérieusement, moitié plaisamment, Mme de Grignan le reprochait à sa mère ; entre elles deux volait gaiement à travers la France l'accusation d'hérésie que la marquise reconnaissait ainsi avoir méritée : « J'ai tort, ma bonne, en vérité. C'est moi qui suis hérétique. J'offense les Jésuites et vous n'attaquez que le baptême. Il n'y a point de comparaison ». Aussi elle continuait ses lectures qui la laissaient si parfaitement elle-même qu'elle pouvait écrire peu après : « Mon

Digitized by Google

père disait qu'il aimait Dieu quand il était bien aise. Il me semble que je suis sa fille ».

Elle dut donc aimer Dieu de toutes les forces de son être durant la période qui suivit, puisqu'elle y jouit pendant plusieurs années de la présence de Mme de Grignan et y maria son fils. Ce charmant étourdi, revenu des légèretés de sa jeunesse, devait se montrer encore plus attaché que sa mère aux idées jansénistes et, sans prétendre « surpasser la Mère de Chantal, qui serait proprement vouloir aller par delà paradis », sans cesser non plus d'être savant et gai comme il convenait au fils de Mme de Sévigné, mener la vie du parfait chrétien selon l'esprit de Port-Royal.

Son mariage le fixa en Bretagne où la marquise l'alla retrouver à différentes reprises, profitant de ses voyages pour visiter à Angers le vieil évêque Henri Arnauld qui lui inspirait le plus profond respect. Comme jadis son aïeule en approchant M. de Genève, elle l'avait appelé : saint, dans son cœur, et recueillait pieusement les paroles et les conseils tombés des lèvres vénérables du frère de la Mère Angélique : « Il faut laisser faire Dieu, comme dit M. d'Angers », répétait-elle souvent, adoptant cette parole de confiance qui répondait si bien à son besoin d'abandon.

Sa belle santé ne lui faisait pas sentir les atteintes de l'âge, mais elle voyait passer sa génération. Condé en mourant semblait avertir non seulement Bossuet, mais tous ses contemporains du compte qu'ils allaient bientôt avoir à rendre de leur administration. Et parmi les gens de Port-Royal plusieurs en ces mêmes années répétèrent par leur mort le grave avertissement. Comment Mme de Sévigné n'aurait-elle pas été touchée en voyant disparaître le Père Desmares dont elle avait tant admiré l'éloquence, M. Le Tourneux et M. Hamon dont elle allait lire ou relire les ouvrages, Mme Périer qui descendait à Saint-Etienne du Mont dans la tombe de Pascal, l'abbé de Coulanges enfin, le cher *Bien-bon*, qui, âgé de quatre-vingts ans, s'en alla doucement à Dieu en 1687 ?

Rien n'indique qu'il y eût jamais contact entre Port-Royal et ce parfait honnête homme dont le sens pratique était peu fait pour comprendre les renoncements du monastère. Tout autre se devine son frère, M. de Saint-Aubin, qui mourut l'année suivante et dont Mme de Sévigné raconte avec émotion l'admirable fin. Il termina ses jours près des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, au lieu même où était morte Mme de Longueville, assisté comme elle par le curé de Saint-Jacques, M. Marcel, si fervent ami de Port-Royal : « Voilà comme l'on meurt en ce quartier-là », dit de lui le janséniste Tréville. Mme de Sévigné fut profondément édifiée, et, quand, après la mort, elle assista aux funérailles, c'est une impression toute pascalienne qu'elle y ressentit : « Enfin on le jette dans cette fosse profonde où on l'entend descendre, et le voilà pour jamais». N'est-ce pas comme l'écho de la terre qu'on jette sur la tête, et dont, après deux siècles, nous percevons encore le bruit sourd dans l'immortelle pensée de Pascal ?

Digitized by Google

A toutes ces tristesses la marquise cherchait une consolation dans ses livres. Celui qu'elle lut alors avec profit fut l'ouvrage posthume de M. Le Tourneux, *les Règles de la vie chrétienne*. Naguère elle avait fort apprécié « la simplicité apostolique » de ce confesseur de Port-Royal dont Boileau avait pu dire à Louis XIV, étonné de son prodigieux succès dans la chaire de Saint Benoît : « Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté. C'est un prédicateur qui prêche l'Evangile ».

Mme de Sévigné le goûta de telle sorte que ce fut le livre de dévotion dont, au moment de Noël, elle fit lire quelques pages au jeune Grignan, officier de dix-sept ans qui revenait du siège de Philipbourg. Plus que cet enfant auquel « sa jeunesse faisait du bruit » elle approuvait chaque jour davantage la doctrine grave de Port-Royal, condamnant, comme les solitaires, l' « abus » qu'elle voyait faire des sacrements. Elle critique même Mme de Grignan de regarder parfois la multiplication de ses communions comme une obligation de sa charge : « Saint Louis, écrit-elle, qui était plus saint que vous n'êtes sainte, ne communiait que cinq fois l'année. Mais sait-on sa religion ? Tout est en pèlerins, en pénitents, en ex-voto, en femmes déguisées de différentes couleurs ».

Elle s'étonnait que sa petite-fille Pauline fût, de cette religion, insuffisamment instruite, et exhortait Mme de Grignan à la lui apprendre : « Vous la savez fort bien, lui mandait-elle, vous avez les bons livres. C'est un devoir. En récompense, votre belle-sœur l'abbesse lui apprendra à vivre dans le monde ». Elle ne disait pas qu'elle seule aurait pu enseigner les deux sciences, puisque, chrétienne éclairée, elle n'en demeurait pas moins une mondaine avertie. Mme de Maintenon, qui ne l'ignorait pas, la faisait, à ce moment même, assister à Saint-Cyr à l'une des premières représentations d'*Esther*. On sait l'enthousiasme que la pièce lui inspira. Mais l'ivresse même qu'elle ressentit quand le Roi lui adressa la parole lui fit-elle oublier que Racine, ce Racine « qui avait tant d'esprit », était alors d'enfant ingrat devenu l'ami pardonné et tendrement fidèle de Port-Royal dont le souvenir passait dans la touchante mélodie de ses vers ?

Par une coïncidence digne de remarque, presque en même temps, conduite par Mme de Coulanges, Mme de Sévigné allait écouter à Saint-Gervais un jeune prédicateur déjà renommé, l'Oratorien Soanen, futur évêque de Senez, qui devait se mettre au premier rang des continuateurs posthumes de Port-Royal.

La marquise, certes, ne le pouvait deviner, pas plus qu'elle ne prévoyait, prenant après Pâques le chemin des Rochers, qu'elle y allait pour la dernière fois de sa vie. Le temps « qu'elle poussait à l'épaule » la poussait elle-même ; elle le sentait vivement. « C'est ce qui est fâcheux, disait-elle, à ceux qui ont déjà beaucoup vécu, mais il faut avoir du courage, quand il est impossible de faire mieux ».

Près de son fils et de sa belle-fille « toujours aimables et l'aimant

Digitized by Google

beaucoup », elle retrouvait ses invariables amis, les livres; et cela montre la sereine unité de sa vie, cette remarque toujours la même qui peut être faite à chacun de ses voyages en Bretagne. Là-bas, si loin de l'abbaye des Champs, elle paraît s'en trouver par l'esprit plus proche encore qu'à Paris, puisque toujours, dès son arrivée, peut-on dire, on la surprend lisant un livre de Port-Royal. C'est Nicole que l'on retrouve dans sa main en 1689, tout comme dix-huit années auparavant, dix-huit années pendant lesquelles le moraliste n'avait pas cessé d'être son auteur favori, celui qui, plus que les autres, la faisait « rêver à Dieu, à sa Providence, posséder son âme et songer à l'avenir ». A sa lecture elle joignit bientôt celle du *Traité de la prière continuelle*, livre posthume du médecin et solitaire de Port-Royal, Jean Hamon, qu'elle recommanda aussitôt à M. et Mme de Grignan : « Ce traité est si spirituel, si lumineux, si saint qu'encore qu'il nous passe cent pieds par-dessus la tête, il ne laisse pas de nous plaire et de nous charmer. On est bien aise de voir qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des gens à qui Dieu communique son Saint-Esprit et sa grâce avec une telle abondance ».

Ces gens lui avaient appris, entre beaucoup d'autres choses, l'art de chrétiennement vieillir et d'attendre avec confiance le secours divin, quand sonnerait pour elle l'heure inéluctable de sa décadence. Elle la sentait prochaine : « Il me semble, écrit-elle, et on croit lire Bossuet, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse. Je la vois. M'y voilà. Je voudrais au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui me dit : « Il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir ».

***

Oui, Mme de Sévigné vieillissait; mais qu'importe de vieillir, quand le cœur sur lequel ne se gravent pas les rides ressent avec la même vivacité les émotions et les joies qui l'ont fait battre dans sa jeunesse ! C'était le cas pour la marquise. Plus que sexagénaire, et toute pénétrée encore de ses lectures, elle goûtait aussi délicieusement qu'autrefois le charme de la nature, la beauté même des arbres où ne chantaient plus les feuilles, la douceur du soleil d'hiver, les agréments enfin d'une société où sa présence mettait toujours une lumière. Si sérieuse quand il le fallait, elle gardait intacte l'originale fraîcheur de son caractère : « J'ai une fantaisie que je n'ose dire qu'à vous, écrivait-elle à Mme de Grignan. C'est que..., si j'étais dévote, touchée comme je le suis naturellement de la reconnaissance, au lieu de dire mille maux de moi comme font les dévots, de me charger d'injures, de m'appeler un vaisseau d'iniquités, je ferais honneur à la grâce de Jésus-Christ, et j'oublierais

Digitized by Google

mes misères pour célébrer ses louanges et ses miséricordes ».

Convenons qu'il est difficile d'avoir une religion plus aimable, et, comme Mme de Sévigné mérite mille fois l'appellation de janséniste, il faut convenir aussi que ce jansénisme puisé à la source n'a rien de maussade. Si c'est là ce qu'ont produit en elle la conversation d'Henri Arnauld, de d'Andilly et de Pomponne, la lecture de Pascal, d'Hamon et de Nicole, c'est la preuve qu'une piété profonde ne perd rien à s'accompagner d'une spontanéité joyeuse, privilège d'un cœur resté pur et d'une conscience sans reproche. La pensée grave peut ainsi toujours être accueillie par l'esprit sans que sur les lèvres cesse d'errer le sourire; et ces réflexions salutaires qui semblent à Mme de Sévigné des grâces divines, la solitude des Rochers contribue si fort à les entretenir « que, si l'on n'avait point une chère bonne que l'on aime trop, on aurait peine à comprendre pourquoi on quitterait une vie si convenable et si propre à faire la chose qui en bonne justice nous devrait occuper ».

Sans doute... ; mais il y avait cette chère bonne ; et, comme depuis deux ans elle en était séparée, Mme de Sévigné, qui depuis seize mois vivait près de son fils, prit la juvénile décision d'aller retrouver en Provence la tendresse qui était toute sa vie : « Vous me prendrez pour un oiseau, quand vous verrez la date de cette lettre », écrit-elle de Grignan à Bussy ; et à l'hymne de joie que lui inspire la réunion tant désirée répond le cri d'amour de Mme de Grignan : « Oui, nous sommes ensemble ! nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur... Il n'y a que [ma mère] au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises ».

Le bonheur fut complété quelques mois plus tard par l'arrivée de Charles qui vint à son tour en Provence. Pourquoi l'abbé Arnauld n'y fut-il pas aussi ? Il aurait retrouvé la radieuse vision de 1657. Latone était toujours entre ses enfants, faisant oublier à tous par la victorieuse jeunesse de son esprit que tant d'années avaient passé.

Elle pourtant ne l'oubliait pas et s'estimait trop heureuse : « Tout cela ensemble fait très bien et trop bien, mandait-elle à Bussy, car je trouve que les jours vont si vite, et les mois, et les années, que pour moi je ne puis plus les retenir. Le temps vole et m'emporte malgré moi... ; cette pensée me fait grand peur ». La mort subite de Louvois bientôt suivie du retour aux affaires de M. de Pomponne lui fut une nouvelle source de réflexions, l'occasion de reconnaître et d'adorer les décrets de la Providence. Mais bientôt aussi elle commença à s'alarmer au sujet de Mme de La Fayette dont la santé déclinait de telle sorte que le désir de la revoir hâta son retour à Paris où elle revint avec Mme de Grignan à la fin de 1691.

La pauvre malade devait languir des mois encore durant lesquels Mme de Sévigné lui prodigua les trésors de son amitié, faisant de la voir « quasi toute l'occupation de sa vie ». A son chevet, elle rencontra bien souvent plusieurs de ceux qu'elle appelait toujours

Digitized by Google

« ses frères ». C'est par Port-Royal, en effet, que Mme de La Fayette avait été ramenée à la pratique d'une piété oubliée et consolatrice. Le directeur qui l'assistait était l'Oratorien janséniste Du Guet, l'un des maîtres les plus accomplis de la vie intérieure. Racine, qui le rapporte dans sa correspondance, ajoute qu'auprès de Mme de La Fayette se succédèrent aussi plusieurs des messieurs de Port-Royal qu'elle avait, dit-il, en grande vénération, et qui l'aidèrent à souffrir chrétiennement les rigueurs de ses infirmités. Pacifiée et résignée, elle s'éteignit pieusement au printemps de 1693, laissant dans la vie et le cœur de son amie un vide que l'amour maternel lui-même ne put pas remplir : « Je me trouvais trop heureuse d'être aimée d'elle, écrivait Mme de Sévigné au lendemain de sa mort..., et depuis quarante ans c'était la même chose. Cette date est violente, mais elle fonde bien aussi la vérité de notre liaison ». Plus de quarante ans, en réalité, s'étaient écoulés depuis que Renaud de Sévigné en devenant le beau-père de la future comtesse de La Fayette l'avait fait connaître à la jeune femme de son neveu, et il est permis de supposer que dans la douleur de celle-ci, en 1693, passa le souvenir du vieux parent jadis aimé dont la retraite les avait toutes les deux rapprochées de Port-Royal.

***

Durant les mois qui suivirent, Mme de Sévigné revit ceux dont elle avait admiré l'action bienfaisante au chevet de son amie. Près de Tréville qu'elle connaissait depuis longtemps, il y avait Du Guet dont elle appréciait la haute valeur, mais en gardant toute son indépendance. Aussi, le prêtre obscur auquel elle s'adressait en confession, un certain M. Hopines, étant mort à cette époque, ce ne fut pas au célèbre Oratorien qu'elle confia « le soin de sa pauvre âme ». Elle choisit le prieur de Sainte-Catherine qu'elle ne désigne pas autrement, mais que nous reconnaissons être le P. Polinier, futur abbé de Sainte-Geneviève, futur *appelant* de la Bulle *Unigenitus*. La marquise avait pour lui beaucoup d'estime, et d'autant plus qu'elle le jugeait très différent des Jésuites en face desquels se trouvait le prieuré dans la rue Saint-Antoine : « J'entre dans le goût qu'il a de ne pas ressembler à ses voisins, et je le traite à sa mode qui est aussi tout à fait la mienne », écrivait-elle à la comtesse de Guitaut, montrant peu après que cette mode faite de réserve et de mesure n'en était pas moins profondément chrétienne : « Je me souhaite à moi toute la première, mandait-elle à la même amie le 1er janvier 1694, toutes les grâces dont j'ai un extrême besoin pour aimer Dieu plus que toutes choses, persuadée qu'il n'y a que cela de bon et dédaignant de désirer autre chose ».

Qu'aurait-elle pu désirer en effet, quand, arrivée à un âge où les regards se portent surtout en arrière, elle jouissait du seul bonheur qu'elle avait passionnément souhaité sur terre : la présence de sa

Digitized by Google

fille : « Que ne puis-je m'attacher à vous pour jamais !... finir ma vie avec la personne qui l'a occupée tout entière », lui avait-elle écrit au cours de leur dernière séparation. Son vœu était exaucé, puisqu'elle ne devait plus quitter Mme de Grignan qu'elle suivit en Provence, quand celle-ci y retourna au printemps de 1694. Le 11 mai, Mme de Sévigné s'éloignait de Carnavalet qu'elle ne devait jamais revoir.

Les trop rares lettres qui nous restent de ses deux dernières années ne permettent guère de pénétrer dans l'intimité d'une vie « trop douce », écrivait-elle, et que réjouirent bientôt les mariages successifs du marquis de Grignan, puis de sa sœur Pauline. Mais au milieu de ces joies, au milieu surtout des profondes inquiétudes que lui causa la santé gravement ébranlée de Mme de Grignan, il est impossible que du château provençal où règnait « une si aimable liberté », « dans les trois heures pour le moins » qu'elle réservait chaque jour à la lecture et à la réflexion, la pensée de Mme de Sévigné ne se soit tournée souvent vers ceux qui en avaient été les guides, ces gens de Port-Royal qu'elle avait tant admirés, et, quelques-uns, si véritablement aimés. La mort d'Arnauld survenue au mois d'août 1694 ne put la laisser indifférente. Non seulement elle dut s'associer au deuil de M. de Pomponne, mais regretter pour lui-même le grand docteur, mort en exil, dont elle avait tant lu, tant admiré les ouvrages. Plus que Nicole, il méritait l'épithète de « dernier des Romains » qu'elle allait jeter l'année suivante comme un suprême hommage sur la tombe du moraliste ; et, si elle avait été à Paris, les mêmes regrets l'eussent sans doute rapprochée de Racine, dont l'amitié envers ses anciens maîtres se montra, en ces circonstances, si dévouée, si courageuse même.

L'abbesse du monastère des Champs était, en cette fin de siècle, la tante du poète, la Mère Agnès de Sainte-Thècle. Comment Mme de Sévigné ne l'aurait-elle pas vue, si elle eût pu accepter l'affectueuse invitation de Mme de Chaulnes, nouvellement installée au château de Dampierre : « J'espère bien, lui écrivait la duchesse, que vous y viendrez faire de petits séjours avec moi et que vous ne serez pas fâchée de voisiner un peu avec Port-Royal des Champs ».

L'expression était involontairement bien exacte, car, toute sa vie, en effet, Mme de Sévigné avait voisiné avec l'esprit de Port-Royal, sans toutefois en franchir la clôture, trop mondaine pour le pénétrer complètement, trop religieuse et trop instruite pour ne le pas admirer et en imprégner sa conduite. En 1674, lors de sa visite aux Champs, elle s'était arrêtée dans les dehors du monastère. Eût-elle pénétré plus avant en 1696 ? Peut-être ; car ses méditations, ses lectures, la vie enfin dont elle voyait venir le terme, tout cela avait rendu sa piété plus sérieuse, plus grave, plus conforme à ce qu'avaient souhaité pour elle Arnauld d'Andilly et le saint évêque d'Angers : « Il est bien sûr qu'on ne rit pas toujours », écrivait-elle à Coulanges à l'automne de 1695. Et trois mois plus tard, peu

Digitized by Google

de semaines avant la maladie foudroyante qui devait l'emporter en quelques jours, elle adressait au Président de Moulceau, en lui souhaitant de nombreuses années, ces lignes qui semblent un testament : « Pour moi, je ne suis plus bonne à rien ; j'ai fait mon rôle, et par mon goût je ne souhaiterais jamais une si longue vie. Il est rare que la fin et la lie n'en soit humiliante ; mais nous sommes heureux que ce soit la volonté de Dieu qui la règle comme toutes les choses de ce monde. Tout est mieux entre ses mains qu'entre les nôtres ».

Cet acte d'abandon où chante l'*in manus* de nos saints livres, Mme de Sévigné allait le répéter bientôt après en face de la mort, la mort qu'elle avait tant appréhendée de loin, et qu'elle envisagea de près, au témoignage du comte de Grignan, « avec une fermeté et une soumission étonnantes ». « Cette femme si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, écrit-il au même Président de Moulceau, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. Nous avons dû remarquer par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avait amassées, continue-t-il, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de ces saintes lectures pour lesquelles Mme de Sévigné avait une avidité surprenante ».

Il est difficile de mieux juger, et ces lignes qui font tant d'honneur à celui qui les a écrites seront aussi la conclusion de notre étude. Nous avons vu à quelles sources, dans quels livres, Mme de Sévigné avait puisé la solide instruction religieuse qui, tout en lui laissant son incomparable charme, fit la dignité de sa vie, la noblesse tranquille de sa mort. Mondaine exquise, elle n'en demeure pas moins l'héritière de sainte Chantal ; et, si l'affection de l'aïeule pour la maison de la Mère Angélique en illumine l'aube d'un rayon sanctifié, les sentiments de la petite-fille reflètent ce rayon jusqu'au crépuscule, faisant de Mme de Sévigné, comme l'a très bien dit Sainte-Beuve, le type accompli de l'amie de Port-Royal.

Cécile GAZIER.

Digitized by Google

LES IDÉES FONDAMENTALES

DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

De tous les coins du monde, dévasté, meurtri ou ébranlé non seulement par cinq ans de guerre impitoyable et de barbarie scientifique, mais aussi par cinq autres années de paix illusoire, d'égoïsmes nationaux exaspérés et d'ardentes rivalités internationales, monte une clameur confuse, mais puissante, exigeant impérieusement le règne de la paix bienfaisante, de la justice véritable et de l'entente des peuples. Au lieu de la domination de la force brutale et de la prééminence des mensonges subtils dans les rapports internationaux, on voudrait instaurer le règne de la loi protectrice et de la justice puissante pour que les nations ne soient plus une proie les unes pour les autres, mais s'unissent au contraire comme des associés bienveillants dans l'œuvre commune de la civilisation mondiale. Or toute amélioration des rapports internationaux suppose trois conditions, à savoir :

1° L'abandon de la notion absolutiste de la souveraineté qui a exercé de si grands ravages à la fois dans l'ordre intérieur et dans l'ordre international;

2° Une organisation internationale assez souple et assez modeste pour ne pas heurter les susceptibilités ombrageuses et les sentiments patriotiques légitimes;

3° La substitution de l'esprit international à l'esprit d'exclusivisme national.

De ces trois conditions l'importance est inégale. Les deux premières ne sauraient se réaliser sans la troisième, qui pourrait au contraire suffire, si elle était assez développée. Examinons brièvement ces trois notions fondamentales sur lesquelles est bâtie toute l'œuvre nouvelle de la Société des Nations.

Pendant des siècles, on a laissé à l'anarchie des souverainetés particulières le soin de pourvoir aux intérêts généraux de l'humanité. La Société des Etats ressemblait alors à une société d'affaires avec une justice imparfaite et une police qui l'était encore davantage. Ses membres souverains et fiers professaient avec une conviction inébranlable la religion amorale de l'intérêt égoïste et pratiquaient

Digitized by Google

avec une application égale et une dextérité variable le culte de leur propre infaillibilité. L'on reléguait Dieu au ciel et la morale au cercle restreint de la vie privée, ouvrant ainsi le monde à toutes les entreprises de la violence, de l'astuce et de la duplicité. Le droit n'était que l'humble serviteur de la force au service d'Etats guidés par des ambitions sans autre frein que la crainte de l'insuccès et par des prétentions fondées sur des appétits de puissance ou des préjugés désuets, soutenues par la menace et tranchées en fin de compte par la violence. C'était un renouvellement de la conception païenne et antique qui place l'Etat au-dessus de tout, même de la morale et de la justice, qui se refuse à subordonner son culte à des considérations d'ordre moral plus élevées que lui-même. Chaque peuple s'estimait bien supérieur aux autres et mesurait l'étendue de ses droits à celle de sa puissance. Le véritable Dieu était l'Etat divinisé devant qui tout le monde devait se courber servilement, au besoin par la force ou la duplicité, car tous les moyens étaient bons pourvu qu'ils aboutissent à un succès.

Selon ces doctrines à la fois nouvelles et anciennes, les Etats ne sont plus que des personnes morales absolument indépendantes, soit les unes à l'égard des autres, soit les unes et les autres à l'égard de toute puissance étrangère et supérieure. La morale ne devait en aucune manière restreindre l'autonomie intégrale des Etats, chacun étant la puissance dans sa plénitude, le droit dans son absolutisme. Ils avaient donc le droit de poursuivre leur développement et leur prospérité par les moyens qu'ils jugeaient les meilleurs. Les actes de l'Etat relevaient d'une morale autre que celle des particuliers. La puissance de l'Etat constituait la règle suprême de toute activité.

Partout et toujours, dans l'ordre interne et dans le domaine des relations extérieures, l'on affirmait la même doctrine invariable, le même leitmotiv de la souveraineté parfaite, de la maîtrise intégrale, de l'autonomie absolue qui excluaient même la notion de responsabilité. Qu'attendre d'un Etat qui s'arroge un pouvoir illimité d'expansion nationale, une liberté absolue de mouvement sans tenir compte équitablement des intérêts des autres puissances, sans d'autres bornes que la force de résistance des antagonistes, sans autre mesure que sa volonté changeante, aussi libre de rejeter que d'accepter une obligation au gré de ses intérêts ? Nouer des rapports contractuels avec des pouvoirs qui ne se reconnaissent pas soumis à la loi morale ressemble singulièrement à une duperie, du moment que les traités n'engagent qu'autant qu'il servent. Devenaient-ils gênants, il s'agissait uniquement de trouver un prétexte pour rompre à condition de ne pas se tromper dans ses calculs. Ainsi de la théorie de l'équilibre on avait fait non une maxime de droit, mais un prétexte commode pour s'agrandir soi-même et diminuer le voisin.

C'était une autre erreur de subordonner la paix et la prospérité des peuples non à l'observation d'une loi morale supérieure, commune à tous, mais à une certaine balance de richesse et de puissance matérielle que le mouvement de la vie dérangeait sans cesse et que

Digitized by Google

chacun appréciait librement selon ses vues particulières et ses raisons d'Etat qui quelquefois ne sont que des déraisons. Inspirés par cet idéal tout matériel, les Etats continuaient à dépenser leur temps et leur argent à se préparer aux luttes, par lesquelles ils espéraient s'agrandir, en accumulant ainsi des ruines, des souffrances, des larmes et du sang au cours de longs siècles d'histoire.

Et pendant tout ce temps les juristes, séduits et égarés par l'esprit impérialiste de l'ancienne Rome, revenaient sans se lasser sur cette idée de souveraineté absolue, de maîtrise suprême, d'indépendance complète et d'expansion illimitée. A les lire on dirait qu'ils avaient peur d'omettre l'une quelconque des directions que pouvait préférer cette plénitude de liberté incontrôlée. Leur énumération est presque indéfinie, car comment pourrait-on dénombrer toutes les formes d'activité libre d'un être qui a la plénitude de la puissance ? Sans doute, les docteurs du droit international reconnaissent l'existence de la communauté internationale et la nécessité pour les Etats d'entretenir entre eux des relations, mais l'indépendance juridique et politique restait toujours telle qu'en aucun cas un Etat ne saurait être tenu de respecter une règle de droit, à laquelle il n'aurait pas volontairement adhéré, même si la règle de droit, réclamée par la conscience mieux éclairée de l'humanité, semble nécessaire au progrès universel.

Une telle conception de la souveraineté ne laissait guère de place pour les obligations positives des Etats qui se ramenaient définitivement à une seule, l'obligation de non-intervention dans la libre activité des autres. Puisque chaque Etat est considéré comme une activité s'exerçant à l'intérieur de compartiments isolés, comment les relier solidement les uns aux autres par une réciprocité de devoirs et d'obligations ? La situation était considérablement aggravée par la décadence de l'esprit religieux qui fait que l'Etat apparaît de moins en moins comme une institution morale. L'irréligiosité laisse l'Etat devenir le jouet des flots changeants de la politique, sans appui solide et sans but certain. Or, si la politique n'a plus dans la morale un fondement assuré et une base ferme, tout lui semble permis. Dans le choc des passions et le chaos des idées la science de la justice cède la place aux calculs de l'intérêt. Les hommes sont plus favorables à la domination de la politique qu'au règne de la justice.

L'homme est naturellement porté par ses passions à abuser de ses avantages et de ses forces. Sa conscience proteste, il est vrai, contre l'abus qu'il veut faire de sa puissance, et lui rappelle que la loi morale impose comme premier devoir de lutter contre lui-même afin de respecter les droits d'autrui. Si la force a le pouvoir de fouler aux pieds la justice dans des drames sans cesse répétés, celle-ci n'en garde pas moins l'autorité morale de juger et de condamner la force. Pour assurer l'ordre et la paix, la force devrait se courber devant la justice, se mettre à la disposition de la justice contre les abus des individus et des groupes. Ainsi le progrès véritable de la

Digitized by Google

civilisation consiste justement à faire de la force l'instrument de la justice. L'Etat ne sert et ne fait progresser la civilisation que dans la mesure où il est fidèle à sa mission essentielle de faire régner l'ordre dans la justice. L'expérience de longs siècles nous apprend cependant que l'autorité aux mains des gouvernants est malheureusement sujette à toutes les défaillances et aberrations humaines, qu'elle sert fréquemment les passions et les intérêts égoïstes de certains groupes qui tournent ainsi la force contre la justice d'une manière soit brusque et ouverte, soit insinuante et perfide. C'est ainsi que les lois et coutumes constituent l'aboutissement des idées vraies ou fausses, des sentiments bas ou élevés, qu'elles dépendent essentiellement des fluctuations des idées, des progrès et des reculs dans l'ordre intellectuel, moral et religieux.

La théorie de l'égalité des souverainetés absolues porte également en elle une fissure qui s'élargit aisément, sous l'influence de l'esprit de conquête et de domination, en une large brèche par où la politique peut faire passer tous les abus de la force. Les Etats qui ne veulent pas ou qui ne savent pas écouter les conseils de la justice recourent facilement à la violence et invoquent comme une des prérogatives de leur souveraineté, de leur indépendance et de leur égalité le droit d'imposer par la guerre leurs prétentions. Le droit international étale alors le scandale de son impuissance à maintenir la justice et à garantir la faiblesse. Il admet, sous la pression de la force, que le droit de guerre est l'inévitable aboutissement de la souveraineté qui en use sans avoir à rendre compte de la justice de sa cause. L'impuissance du droit international à mettre obstacle à la guerre invitait la politique à se charger de ce soin. Et dans les questions où les Etats prétendent que leurs intérêts vitaux ou leur honneur se trouvent engagés la politique ne se soucie guère du principe de souveraineté des autres. Et cette formule, dont chaque Etat restait juge suprême et absolu, pouvait être invoquée au gré de ses fantaisies, couvrant des passions inavouables.

Les Conférences de la Haye ont constitué une première ébauche pour réaliser la communauté juridique des Etats. Elles ont été une première et bien timide protestation contre l'arbitraire des souverains et l'anarchie des souverainetés, en sollicitant d'eux des concessions sur l'usage de leur omnipotence, des renonciations à l'extravagance dans leurs fantaisies. La politique, qui avait été laissée à la porte de ces deux conférences, en gardait jalousement les clefs et n'entendait point se laisser déposséder de sa toute-puissance traditionnelle. L'œuvre de la Haye est par cela même moins importante par les textes élaborés que par l'état d'esprit dont elle naquit et auquel elle donna une impulsion nouvelle, ouvrant ainsi un horizon nouveau dans un lointain avenir. On n'obligeait pas les Etats signataires à recourir pour la solution de leurs litiges aux procédés ou procédures pacifiques qu'on leur offrait. Les puissances signataires restaient libres d'user ou de ne pas user de ces moyens qui n'avaient d'autre ambition que de faciliter aux gouvernements

Digitized by Google

et aux peuples de bonne volonté le règlement amiable de leurs différends, en perfectionnant et en multipliant les instruments qui pouvaient rendre l'accord plus aisé. Les conflits les plus graves échappaient toujours à l'arbitrage, la politique refusant de se courber devant le droit qu'elle se flattait de modifier à son gré. L'arbitrage était un instrument dont on pouvait opportunément se servir, non un idéal qu'on devait servir avec abnégation et amour.

Ainsi la voie suivie était essentiellement conservatrice et prudente. Elle visait à développer le droit sans mettre en question les prérogatives de la souveraineté aux fondements équivoques et amoraux, puisque les Etats en font non seulement la base de leur autorité, mais aussi un prétexte pour s'affranchir eux-mêmes de toute autorité. Ainsi une contradiction existe entre l'esprit de paix et de justice qui anime les conventions de la Haye et le droit de guerre arbitraire qu'elles laissent intact. C'est cette contradiction entre l'esprit et l'œuvre de la Haye qui allait éclater aux yeux de tous par la volonté de quelques puissances, provoquant la catastrophe de la guerre mondiale où la politique amorale menaçait de faire sombrer tout le droit international, déchiré avec les chiffons de papier dont il était le garant impuissant, étranglé au seuil de la Belgique par le choc des passions, la clameur des appétits et le fracas des armes. Alors le monde comprit enfin, à la lueur sinistre des malheurs qui fondirent sur lui, l'urgence de remédier à l'anarchie des souverainetés, de donner au droit des gens le pouvoir de fixer des limites rationnelles à l'action de la politique et de lui rappeler qu'elle ne saurait s'affranchir de toute règle et s'abandonner, au mépris de la justice, à toutes les aberrations de la volonté de puissance. C'est de cette nécessité inéluctable et de ce désir ardent que naquit, au milieu des ruines amoncelées, du sang et des larmes versées la Société des Nations.

Le but idéal de la Société des Nations est de mettre la force, principe matériel, au service du droit, principe spirituel. Le droit est par sa nature même étranger à la force. Il ne peut pas par lui-même la maîtriser et la dominer, mais il peut souvent être tenu en échec et réduit à l'impuissance par elle.

Jusqu'à présent le droit international a été à la merci de la politique : elle en a abusé en prétendant en user, utilisant à cet effet toutes les insuffisances et toutes les contradictions dans les principes. Il a donc été nécessaire de remédier à ces insuffisances et de faire disparaître ces contradictions, de reviser la notion fondamentale sur laquelle reposent à la fois le droit international et la politique internationale, de mettre fin à une équivoque dont a joué la politique pour ruiner le droit tout en lui faisant sa révérence. Pour faire régner l'ordre dans les esprits et la paix dans le monde, le principe de la souveraineté absolue devait au préalable être débarrassé de ses exagérations fallacieuses et ramené aux limites commandées par la raison et la morale. En effet, une organisation pacifique de l'humanité ne saurait être imaginée sans une modification

Digitized by Google

de l'idée de souveraineté absolue, édifiée sur les préjugés de l'antiquité païenne et soutenue par la confusion des notions de droit et de puissance, qui porte en elle le germe de destruction de tous les droits. La souveraineté n'est pas le *droit* de tout faire, car le souverain n'a pas le *droit* de commettre des injustices.

Déjà l'avènement de la politique mondiale dans la dernière décade du XIX^e^ siècle avait révélé les vices du système juridique jusqu'alors maintenu. Cette évolution politique avait du reste été concomitante de celle qui entraînait les producteurs vers la constitution des ententes internationales, des cartels et des trusts. Une même force agissait à la fois sur les usines et les chancelleries. De même qu'à l'intérieur de ses frontières aucun Etat moderne n'est plus capable d'accommoder sa vie économique et sociale au régime individualiste et anarchique qui excitait l'enthousiasme de nos pères au XVIII^e^ siècle, de même l'humanité refuse d'adhérer plus longtemps à une conception individualiste et libertaire de l'autonomie nationale, également ruineuse pour sa sécurité et pour son progrès. En fait, et en droit, cette conception ne peut plus être acceptée parce qu'elle nous apparaît comme erronée dans ses prémisses et comme immorale dans ses conséquences. De même que l'individu est un être social par excellence, qu'il vient à la vie dans une société, qu'il est protégé par l'effort associé d'innombrables groupements qui président à sa croissance et à son développement, de même il n'est au pouvoir d'aucun gouvernement de se draper dans son « splendid isolement », parce que ce prétendu isolement n'est que le mirage où se complaît l'ignorance ou l'égoïsme. Et ce n'est pas là une thèse abstraite, une induction aventureuse, mais un fait dont la troublante certitude inquiète autant qu'elle réjouit. Et ce fait conduit inévitablement à une conception différente des relations entre les Etats et de leur souveraineté. Ainsi les raisonnements et les faits convergent avec une même force vers l'abandon du dogme absolutiste de la souveraineté.

L'Etat, seul sujet du droit international, n'est pas une fin en soi. Il n'existe pas en dehors des hommes. Il est tout simplement une personne juridique du droit des gens dont la fin, telle qu'elle est déterminée par le droit public interne, est d'assurer l'ordre par la justice entre ceux qui le composent sur le territoire de leur établissement. Il n'est qu'un instrument en vue d'un but et ce but c'est l'épanouissement de la plénitude de l'activité et de la prospérité des hommes qui le composent. Tous les droits qui appartiennent aux Etats d'après le droit des gens sont, au fond, des droits qui appartiennent à l'homme. Le véritable titulaire des droits, c'est l'homme. L'utilité de l'Etat, qui d'abord ne fut que purement interne, est devenue internationale par le progrès même des relations internationales sans cesse grandissantes. Pour remplir sa mission tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'Etat doit avoir le pouvoir de contrainte juridique sur ses ressortissants. Mais la Société des Etats est une société de souverains, qui, dans l'exercice de leurs relations mutuelles, n'ont pas à faire sentir le poids de ce pouvoir de contrainte.

Digitized by Google

La constitution de la Société des Nations implique que les Etats associés reconnaissent qu'ils devront avoir désormais une conception plus juste et plus morale de leur souveraineté et de leur autonomie. Il sera souvent facile d'éveiller les susceptibilités nationales contre ces idées nouvelles. Mais la communauté internationale comme la vie sociale a un besoin profond et permanent de discipline organisée et de réglementation sanctionnée. L'ordre et la discipline sont partout les conditions de la véritable liberté. Il existe sans doute des lois oppressives et des règlements tracassiers, mais l'anarchie sera toujours encore plus oppressive. En fin de compte ce n'est que par la loi que l'on s'affranchit. La réglementation est la meilleure auxiliaire de la réelle indépendance.

L'Etat moderne, en tant qu'incarnation du droit, fondé sur des garanties, ne renferme aucun élément absolu. Tout pouvoir possédé par l'Etat est conçu comme relatif et limité. S'il ne reconnaît pas de supérieur, il reconnaît des égaux à la fois parmi ses propres organes constitutionnels et dans la communauté internationale dont il est membre. La souveraineté ne constitue donc pas un pouvoir absolu et despotique sans d'autres bornes que celles de son propre arbitre. Liberté ne signifie pas licence, mais l'exercice ordonné et réglementé des facultés naturelles dans les limites de la loi. Le droit international lui-même est fondé sur l'idée d'une société d'Etats dont les membres ne peuvent plus prétendre à une autorité illimitée, du moment qu'ils se reconnaissent des droits et des devoirs réciproques. Dans le domaine des rapports internationaux, la souveraineté se trouve limitée par le fait naturel de la coexistence de nombreux Etats. Tout droit qu'un Etat possède comporte des obligations correspondantes. Chaque souveraineté n'est maîtresse de ses actes que tant qu'ils ne portent pas atteinte aux droits égaux et primaires des autres membres de la communauté internationale. Le droit de chacun de faire ce qui peut favoriser son bonheur, sa prospérité, ses progrès est limité par le respect des mêmes droits chez les autres. Dans le conflit des intérêts, des besoins, des sentiments et des aspirations des peuples divers, le droit international a pour rôle éminent de faire régner l'ordre et la justice, bases premières de toute civilisation et de tout progrès humain. Le principe de la souveraineté ne peut être équitablement et rationnellement dégagé de l'idée de justice et de morale sans conduire à la négation de la vérité et à la destruction de l'ordre. Invoquer ce principe pour se soustraire à l'accomplissement de ses devoirs n'est point en appeler à une règle du droit des gens, c'est abuser d'une idée juste pour se placer au-dessus du droit lui-même. Pour être respectée, la souveraineté doit être respectable.

***

Ce serait sans doute nourrir de grandes illusions que de croire que les souverains renonceront dorénavant à abuser de leur puis-

Digitized by Google

sance par la simple raison que la notion de souveraineté sera interprétée dans le sens de l'ordre et non de l'anarchie. Mais, si l'ordre dans les idées ne garantit pas la justice dans les actes, il la prépare, la facilite et favorise ainsi l'avènement de cette communauté internationale dont parlait il y a déjà trois siècles l'illustre Jésuite Suarez de Salamanque dans les termes suivants :

Le genre humain, réparti en divers peuples et divers royaumes, vit sous la loi d'une unité non seulement spécifique, mais encore, et d'une certaine façon, politique et morale; si chaque Etat, république ou royaume, constitue en soi une communauté parfaite, il n'en est pas moins vrai que chacune de ces communautés est aussi membre d'un ensemble, qui est le genre humain; que ces communautés, ne pouvant se suffire dans leur isolement, doivent, pour leur bien et leur développement, entretenir entre elles certaines relations d'aide réciproque et de société; qu'elles ont besoin par conséqnent d'un droit qui les constitue suivant l'ordre et les dirige en ce genre de mutuelle communication et de société.

C'est à la réalisation de cet idéal que la Société des Nations travaille avec une ardeur enthousiaste et un succès variable, où il convient de regarder davantage l'esprit qui l'anime que les progrès accomplis, au milieu de difficultés politiques, économiques et psychologiques de toute sorte. Mais la politique, si elle ne s'est pas encore faite l'humble servante du droit, en a cependant reconnu l'empire.

C'est dans la conciliation entre les droits et les obligations réciproques des nations qu'il faut chercher l'organisation internationale de la paix dans la justice. En réaction contre ce qu'avait d'exclusif, d'exagéré et d'erroné la théorie de l'équilibre, cet idéal tout matériel, au-dessus de la morale et de la justice, ayant entraîné des guerres sanglantes et les violations de territoire les plus audacieuses, les peuples se mirent à faire passer la nation avant le souverain. En lançant dans le monde ce principe nouveau des nationalités, qui n'est qu'une application dans le domaine de la politique internationale de la doctrine plébiscitaire sur le primat de la volonté individuelle, la Révolution française vint aggraver les effets des doctrines antérieures, en continuant à mettre la nation au-dessus de tout et en dehors de la morale. Tour à tour ce fameux principe disloquera de puissants Empires ou donnera naissance à de redoutables mouvements, en servant de prétexte historique commode aux entreprises conquérantes, préoccupées de reconstituer, sous couleur de faire revivre les grandeurs d'un passé lointain, une formidable et oppressive hégémonie. D'autres fois, il a su dissimuler des manœuvres habiles de puissantes nationalités, ardentes à se frayer une route vers un impérialisme amoral. La Nation demeurant sa fin dernière à elle-même, chaque nation non seulement se pose dans le monde, mais s'oppose aux autres. Ne voyant que ses intérêts particuliers et prétendant monopoliser à elle seule, celle-ci la science, celle-là la philosophie, cette autre la puissance économique, elles

Digitized by Google

provoquent ainsi des discordes, des haines, des jalousies, des luttes sangiantes et désastreuses.

Proclamer que le gouvernement n'a qu'à se préoccuper de l'intérêt de son peuple, que les gouvernés ont pour unique devoir d'aimer leur nation par-dessus tout, faire de l'égoïsme national le seul critérium de leurs devoirs, c'est placer la politique internationale au delà du bien et du mal, c'est-à-dire en plein mal. Cela permet aux pires instincts de désordre et d'anarchie de se donner libre carrière, de déchaîner des violences dévastatrices et de provoquer de sanglants conflits. Ainsi ceux qui n'ont à offrir au monde que le culte suprême de la nation ne travaillent qu'à perpétrer le désordre. L'intérêt national demeurant le seul inspirateur des mesures à prendre, la force reste le seul moyen de résoudre les inimitiés et les compétitions déréglées, se couvrant du voile du patriotisme. Malaise et oppression au dedans, rivalités et haines au dehors, tels sont les fruits de la doctrine païenne qui met la nation au-dessus de tout et oublie de faire intervenir, dans les rapports des individus et des peuples, l'idée morale supérieure de justice, de solidarité, d'humaine fraternité.

Le patriotisme a sa raison d'être dans le besoin des peuples de se procurer au dedans plus de vitalité et au dehors plus de sécurité. Le territoire exerce ici une indéniable activité par sa nature même. Il y a comme des commandements que la terre adresse à l'homme et qu'il ne peut éluder de siècle en siècle. Le plus profane des hommes sera sensible aux suggestions puissantes émanant d'une île. Selon ses ressources plus ou moins abondantes, sa position plus ou moins favorisée, un territoire comportera telle ou telle politique alimentaire qui deviendra vite de la politique tout court. La permanence des intérêts impose de siècle en siècle à l'occupant, quel qu'il soit, des gestes politiques identiques d'une importance capitale pour le développement de la nationalité. Une bonne frontière doit aussi, autant que possible, se prêter à la défense et englober les ressources naturelles, nécessaires à la vie nationale. La force des choses l'inclinera tôt ou tard à s'assurer d'abord son alimentation, puis à protéger son travail. A cet égard l'on a pu dire qu'une nation est un système économique, ayant pour but de faire vivre une population. La suggestion géographique est donc un facteur important. La Suisse est née en grande partie du principe géographique.

La langue remplit également une fonction importante dans la formation d'une nation, parce qu'elle en est l'âme, le secret de son être et de sa conscience. Parler une langue, c'est déjà agir nationalement. La langue est comme le miroir de l'âme. La langue charrie aussi toute une littérature avec ses passions, ses préjugés, ses orgueils nationaux. On est moralement annexé par elle à une culture avant de l'être à un Etat. Chaque idiome historique porte en lui-même, par ses chansons populaires, historiques et ses épopées, un élixir national.

Ainsi le patriotisme est la conscience vive et légitime que prend une nation de sa personnalité morale, legs de la nature et de l'histoire, surtout des conditions historiques également acceptées en

Digitized by Google

commun, transmises de génération en génération, avec ce que les sacrifices consentis ont apporté de légitime fierté et de réelle grandeur, le passé laissant au présent l'orgueil de le continuer en vue d'un avenir encore meilleur. Nous sommes les héritiers d'un précieux patrimoine, les continuateurs d'un long passé. Nos patries sont faites de plus de morts que de vivants. C'est sur le souvenir de nos morts, sur leurs rêves et leurs exemples que nous réglons nos manières de sentir, de penser et d'agir. C'est de la poussière de leurs traditions qu'est façonnée notre conduite. Nous sommes les branches les plus récentes d'un arbre très ancien dont il faut garder la sève nourricière qui monte des origines pour la transmettre intacte à ceux qui viendront après nous. Et cette continuité n'est pas l'immobilité, mais la marche en avant. Mais pour marcher avec les vivants il n'est ni nécessaire, ni possible de renier les morts. *Continuer nos ancêtres, ce n'est pas être ce qu'ils furent, mais ce qu'ils seraient.* Continuer leur tâche, c'est faire ce qu'ils feraient dans les conditions modifiées où nous sommes. Si nous devons prolonger une continuité magnifique, c'est pour la perpétuer sans abdiquer nous-mêmes.

La patrie, cette famille agrandie, n'est donc pas une fiction, une création de notre imagination, une entité purement idéale. Elle constitue au contraire une réalité objective, vivante et tangible, un ensemble précieux d'hérédités, de coutumes, de traditions, d'enchaînements de faits et de liens de dépendance. La patrie doit être un foyer rayonnant que nous avons à entretenir et à développer, de telle manière que par sa lumière et par sa chaleur soient vivifiées même les parties lointaines de l'humanité.

Au premier abord les nations apparaissent comme des compartiments isolés, établis par Dieu et la nature. Les frontières sont comme de hautes murailles qui séparent ces divers compartiments, soigneusement gardées. De temps à autre des conflits s'élèvent entre les gens des cases voisines. Alors les peuples entrent en ébullition, débordent les fossés qui les séparent, s'affrontent en des luttes formidables jusqu'à ce que l'épuisement de l'un d'eux amène un apaisement forcé. La tourmente se calme, les murailles se déplacent un peu, chacun rentre chez soi, le vainqueur, — la fierté du triomphe dans l'âme, — le vaincu, — le cœur rempli de haine et de rancune, — pour recommencer la même lutte stérile et sanglante à la première occasion favorable.

Or aujourd'hui les murailles des frontières se sont abaissées et à travers ces compartiments jadis étanches et jalousement fermés circulent sans cesse de formidables courants de richesses, de biens matériels et spirituels, amenant une perpétuelle compénétration d'hommes et de choses, de marchandises et de pensées, indispensables à la vie normale des uns et des autres. Chaque Etat ne vit plus seulement de sa propre vie, mais aussi de la vie des autres. Le monde entier est arrivé à ressembler à un corps gigantesque à travers lequel les pulsations d'une sorte de vie commune doivent entretenir les échanges nécessaires à la santé des membres divers

Digitized by Google

et du corps entier. Obligés de vivre les uns par les autres, est-ce que les peuples ne doivent pas aussi vivre dans une certaine mesure les uns pour les autres ? Alors faut-il tâcher d'assurer le règne de la fraternité entre tous les enfants de la grande famille humaine sous l'égide de la justice, du respect d'autrui, de la compréhension mutuelle et de la bienveillance réciproque, ou faut-il continuer à se soumettre passivement à ces conflits violents et à ces rivalités jalouses entre les peuples, aux termes desquels il y a des amoncellements de cadavres, des ruines monstrueuses, des misères effrayantes? Avons-nous le droit moral de se laisser déchirer sans cesse l'unité de la grande famille humaine, de laisser les outrances d'un nationalisme suraigu rendre impossible la compréhension saine des intérêts communs, plus grands que les intérêts secondaires, et accumuler ainsi dans les cœurs humains non les fruits de la charité chrétienne, mais des haines féroces et des rancunes tenaces ?

La conscience nous dit, comme la science nous l'enseigne, que pour vivre il faut s'entr'aider et non s'entretuer. Au lieu des discordes qui déchirent et des haines qui aveuglent, il faut tâcher de faire régner l'entente loyale et la compréhension mutuelle entre cette multitude d'êtres humains, travaillés des mêmes besoins et des mêmes passions, également soucieux du pain quotidien, tous occupés à se ménager ici-bas la part la plus large possible de bien-être et de prospérité. Et, si l'on ne peut pas accomplir une impossible unité des esprits, l'on devra tout au moins réaliser tant bien que mal l'union des cœurs qui est la base de l'enseignement religieux et chrétien.

L'idée d'une organisation juridique internationale est en germe dans ces constatations. Elles conduisent à la conception d'une vaste Société des Nations que le haut Moyen-Age s'était déjà efforcé de réaliser et qu'il est du devoir de chaque homme de cœur et de pensée de vouloir renouveler aujourd'hui dans le cadre élargi de la politique mondiale. La multitude animée des êtres humains, dont les races et les nations ont évolué dans des voies différentes, et qui ont été travaillées par des conflits d'intérêts, des jalousies, des rivalités, des préjugés et des passions, représente cependant une même grande famille par sa communauté d'origine, de nature et de destinée. Au fur et à mesure que les groupes humains se rapprochent, que la civilisation avance, que la vie se complique, chaque nation devient incapable de se suffire à elle-même. Il est donc naturel que la notion d'humanité aille en se développant à mesure que la civilisation progresse.

L'association de plus en plus étendue semble être une des grandes lois de l'évolution historique de l'humanité. Elle a commencé par la famille, le clan, la tribu et la province. En dépit des barrières existantes et bientôt les renversant les unes après les autres, elle a dépassé les provinces et formé la nation. L'évolution naturelle semble donc indiquer que peu à peu arrivera une époque où l'Europe, malgré tout ce qui la divise actuellement, deviendra une association de plus en plus étroite d'Etats libres, où, sous la pression des cir-

Digitized by Google

constances, les luttes actuelles feront place à un régime d'ordre, de stabilité et d'entente, qui ne soit plus une menace pour la continuation de la civilisation européenne, centre et partie à la fois de la civilisation mondiale.

Dès maintenant, nous assistons à l'unification progressive du monde au point de vue économique. La facilité des communications entre les diverses nations non seulement de l'Europe, mais de l'univers tout entier démontre avec une force croissante qu'elles ont un mutuel besoin les unes des autres, que leur intérêt primordial est de s'unir et non de se combattre sur des divergences d'intérêts indéniables, mais secondaires. En face d'une unification progressive et d'une prospérité croissante du continent américain et du monde d'Extrême-Orient, l'Europe comprendra-t-elle son intérêt évident d'abandonner autant que possible les funestes rivalités de jadis, la nécessité inéluctable de remplacer la lutte épuisante par une entente féconde, sous peine de voir sombrer son riche héritage moral et spirituel des siècles passés.

Pour bien des personnes, la Société des Nations n'est qu'un mauvais roman naturaliste, peuplé de bacchantes démocratiques, exposé au scepticisme des juristes, à l'indifférence des politiques et aux intrigues des gouvernements. Ce serait une grave erreur de n'y voir qu'une pure conception abstraite tandis qu'en réalité elle obéit aux lois de l'histoire et au mouvement des âmes. Tous les esprits avertis et généreux sentent la nécessité d'une ordonnance meilleure du monde et de garanties moins décevantes de la paix. Un courant d'idées collectives entraîne le monde dans des directions sinon absolument nouvelles tout au moins meilleures. L'opinion publique, qui dans les conférences de la Haye avait déjà vu un premier pas vers la consécration des principes de droit et d'équité comme garantie d'une évolution plus stable des peuples, réclame un effort nouveau dans la même voie, aboutissant peu à peu, grâce à une patience inlassable et de prudentes, mais sûres étapes, au maintien d'une juste paix par la substitution aussi large que possible du droit à la force. Une association libre de nations libres, mais conscientes de leur interdépendance croissante, semble constituer un idéal de coopération pacifique des peuples, car il n'abolit pas, mais se contente sagement d'épurer de ses exagérations irrationnelles et de son exclusivisme amoral l'idée de patrie, sans laquelle l'humanité présente ne saurait véritablement progresser. Malgré la diversité inévitable des traditions nationales, des conceptions politiques, morales et sociales, malgré l'opposition réelle, mais souvent secondaire des intérêts économiques, les nations avec leurs génies divers restent toujours les ouvrières d'une grande œuvre de civilisation commune. La force morale et intellectuelle de la Société des Nations consiste justement à vouloir réaliser cet idéal, en associant l'idée nationale, féconde et indispensable, à la conception profondément chrétienne et largement humaine d'une justice régulatrice et d'une compréhension mutuelle entre les peuples.

Digitized by Google

Ce nouvel organe de la communauté internationale, dont la politique mondiale nous révèle chaque jour davantage l'existence certaine, n'a pas voulu restreindre son activité à l'Europe seulement. Avec une clairvoyante audace, il a tenu à réunir dans son sein toutes les races et tous les continents, embrassant ainsi le monde entier, sans pour cela négliger l'importance d'une sorte d'union libre et bienveillante entre les divers membres qui forment ensemble l'Europe. Mais les créateurs immédiats de la Société des Nations ont sagement compris que l'unité de l'Europe n'est pas un problème exclusivement économique ou juridique. C'est avant tout une question d'âmes. L'harmonie dans le monde ne résulte pas seulement de la satisfaction des intérêts matériels ou de l'équilibre momentané des forces qui risquent d'entrer en conflit. Elle se fonde essentiellement sur la bonne volonté permanente des hommes et des peuples qui sont résolus à vivre en paix et en bonne entente. C'est pourquoi « les Etats-Unis d'Europe » n'existeront véritablement et ne seront une force que lorsqu'ils seront parvenus à former une société d'âmes.

La Société des Nations, qui admet des ententes régionales, allant jusqu'à embrasser tout un continent, a senti qu'il importe aussi de ne pas leur donner ni un caractère d'antagonisme à l'encontre du reste de l'humanité, ni un caractère d'uniformité étouffante. Si l'on unifiait l'Europe en vue seulement de concentrer les forces européennes en face de la puissance américaine ou asiatique, on risquerait d'élargir sur un champ plus vaste les antagonismes qui divisent encore les peuples. Au lieu de tendre tous les efforts vers la communauté pacifique de *toutes* les nations, l'on aboutirait simplement à une gigantesque organisation de combat qui serait une menace pour l'humanité tout entière. Le vrai progrès consiste non dans l'unification de l'Europe en opposition avec l'Amérique ou l'Asie, mais dans l'élargissement incessant du respect mutuel et de la coopération réciproque entre toutes les nations du monde pour la conquête définitive du globe par le travail et l'échange, sous l'égide d'une juste paix.

Il ne faut cependant pas oublier que la diversité des patries au point de vue des idiomes, des traditions et des mœurs rend difficile l'unité de l'Europe. Cette multiplicité des patries n'est pas une chose purement conventionnelle ou arbitraire. Elle est la conséquence naturelle et légitime des divergences physiques, morales, spirituelles des peuples. Il ne serait pas sage de vouloir faire disparaître soudainement et radicalement les diverses patries européennes ou de s'efforcer de déraciner tout esprit national. En effet, l'humanité tout entière, et l'Europe avec elle, constitue une grande patrie commune, dont les divers Etats sont des collaborateurs féconds avec leurs génies divers et leurs richesses variées. L'esprit national dans les divers Etats européens n'est une menace pour la paix que dans la mesure où il tend à nier l'interdépendance des peuples, à exciter les haines entre les nations et à éveiller des appétits de conquête. Son erreur serait de méconnaître cet effort d'union libre et

Digitized by Google

d'entente loyale qui est la marque distinctive de notre mission civilisatrice actuelle. S'il faut dénoncer avec force les excès, les déviations et les défaillances de l'esprit national, il ne convient cependant pas de le décapiter sous prétexte de le guérir de ses maux momentanés. La Société des Nations ne favorise l'idée d'une constitution future des Etats-Unis d'Europe qu'à condition qu'elle marque non un appauvrissement, mais un enrichissement moral, spirituel et économique du monde et de la civilisation.

Le Pacte de la Société des Nations repousse ainsi tout internationalisme niveleur et destructeur des individualités nationales. Il n'admet ni l'institution d'une souveraineté supra-nationale, placée au-dessus des Etats pour les conduire et les dominer, ni l'institution d'une véritable Fédération universelle avec un pouvoir central s'imposant à tous les Etats et se substituant à leur autonomie, ce qui ne serait guère possible qu'entre peuples homogènes, ayant les mêmes traditions, mœurs et aspirations. Une confédération mondiale exige une bien plus grande uniformité d'institutions politiques, d'idées et de sentiments parmi les nations du monde qu'il n'en existe actuellement. C'est pourquoi l'on a sagement évité toute solution absolue, tendant à garantir la paix par une réduction très radicale de la souveraineté de chacun des Etats. Le Pacte de la Société des Nations est fondé sur l'idée que l'univers doit encore rester divisé entre un certain nombre de nations, conservant leur existence distincte et leur personnalité particulière. L'uniformité serait un élément de régression et aboutirait à une intolérable oppression de sentiments respectables et d'aspirations légitimes. Le Pacte a ainsi essayé de tenir un juste milieu entre l'anarchie des souverainetés et des nations et l'oppression tyrannique d'une étouffante uniformité.

L'on voit aisément par ces faits comment la nouvelle institution mondiale à Genève n'est pas une vaine idéologie, aveugle aux réalités et perdue dans les chimères, mais un grand idéal à la fois prudent et audacieux, à la réalisation progressive duquel nous avons tous l'inéluctable devoir moral et religieux de coopérer avec le meilleur de notre esprit et de notre volonté et dans une compréhension constructive. La tâche à entreprendre est sans doute redoutable. Elle apparaît si disproportionnée à nos forces et à nos moyens d'action sur la pauvre nature humaine. Mais nous n'avons plus le choix. La destinée emporte les nations et les hommes dans son tourbillon de la politique mondiale, dont nous pouvons peut-être regretter l'existence, mais à laquelle aucun peuple n'a le pouvoir de se soustraire efficacement. D'autre part, si les hommes et les nations sont toujours au-dessous de leur tâche, ce n'est pas une raison pour les en détourner. Autrement nous les ferons croupir dans des mares stagnantes. Ils ont au contraire le devoir moral de se vaincre eux-mêmes, de se hausser au-dessus de leurs préjugés et passions, de faire ce qu'ils n'ont pas encore fait, de devenir ce qu'ils n'ont pas encore pu être.

Digitized by Google

Sans rompre avec de longues et fortes traditions nationales, la Société des Nations s'est donc contentée d'en corriger et d'en redresser les erreurs les plus flagrantes, en tâchant d'étendre les conquêtes du droit au dépens de la force arbitraire. Le Pacte est sans doute en avance sur les mœurs politiques, mais il donne à *l'esprit de compréhension mutuelle* une impulsion nouvelle, fort précieuse au milieu des difficultés redoutables de l'heure. Dans certain cas il a déjà su offrir un exutoire aux passions nationales, une issue aux impasses politiques dangereuses, un complément heureux aux négociations diplomatiques, compromises par des erreurs de fond ou des maladresses de forme. Dans la Société des Nations la discussion en commun des grands intérêts qui divisent les Etats peut faciliter utilement la mise au point de solutions acceptables. L'exacte notion des accommodements possibles et des transactions opportunes s'en dégage mieux que dans des négociations séparées, où chacun se défie de l'autre et où l'amour-propre national peut souvent envenimer l'amertume des concessions inévitables. La Société des Nations pourra également jouer avec avantage un rôle éminemment modérateur pour détourner les ambitieux des entreprises belliqueuses, en modifiant la proportion des risques à courir et des bénéfices à en recueillir. Mais pour y réussir il faut que les peuples et les gouvernements se haussent à une notion plus large et à une vision plus nette des intérêts nationaux, qu'ils s'inspirent chaque jour davantage d'un esprit sainement international qui constitue l'âme même de la Société des Nations.

***

L'idéal de la politique est de réaliser la justice sans trop froisser les intérêts. Il n'est pas sage de considérer uniquement le bien auquel on vise. Il faut aussi tenir compte du mal qu'on peut provoquer par un changement trop brusque. La politique dans le meilleur sens du mot ne se contente donc pas de bonnes intentions et de principes solides, elle exige également la connaissance des hommes et l'art de les manier. A l'honnêteté du but elle doit joindre l'art des moyens et le savoir-faire pour les mettre en œuvre. L'homme d'Etat doit consulter avec soin l'opinion afin de s'appuyer sur elle. Il doit ménager ses préventions et se plier à ses exigences dans l'intérêt même des principes dont il poursuit l'application. Mais cette science des concessions et des compromis, cette habileté à tourner les difficultés, à ménager les intérêts, à diriger sans faire violence, à faire jouer tous les ressorts compliqués et délicats de l'âme humaine, absorbent aisément toute l'attention de l'homme d'Etat et lui font souvent perdre de vue le but premier de ses efforts : la réalisation de la justice.

La politique internationale règle des problèmes qui mettent aux prises les idées, les aspirations, les passions divergentes des hommes et des groupements humains. Elle peut d'abord tenter de recourir

Digitized by Google

à la persuasion et la conciliation. Si elle échoue dans cette tentative, elle hésite rarement de recourir à la pression de la force. Elle ne viole pas le droit, mais elle côtoie l'injustice. Parfois elle prétend même se passer de la justice et s'en affranchir violemment. Mais la plupart du temps elle préfère se placer en apparence sous son égide pour l'asservir à ses desseins, et coudre la peau du renard à celle du lion, quand celle-ci est trop courte.

Dans un siècle d'ardentes aspirations nationales et de publicité effrénée, la tentation reste souvent grande pour les hommes d'Etat de mettre leur gloire à triompher avec éclat de leurs antagonistes et d'obtenir les suffrages fallacieux de la popularité dans le succès de prétentions excessives. Il faut plus de courage pour rechercher l'harmonisation équitable des intérêts et l'apaisement des passions que pour soutenir avec hauteur les revendications qui flattent l'amour-propre national. Pour bien comprendre les droits, les intérêts et les aspirations d'autrui et ne pas exagérer les siens, il faut des renoncements fréquents à des ambitions séduisantes et des efforts constants d'intelligence et de volonté où l'on risque de s'attirer la disgrâce et le mécontentement.

Trop fréquemment la diplomatie n'a été que l'art de brouiller et de débrouiller les cartes, de rejeter sa propre faute sur autrui, de faire passer un service requis pour un service rendu, de mêler la douceur à la violence, de chicaner sur les textes en vieux procédurier consommé, sans en être dupe, en séparant toujours les réalités avec les chimères et les paroles veloutées. Frédéric le Grand et Bismarck nous offrent deux exemples typiques de cette diplomatie ondoyante et diverse à l'infini, habile à ménager des explications contradictoires à une conduite équivoque, à remuer les vases du fond pour dérouter les autres et cacher son propre jeu, à répandre l'espérance et à agiter les chimères, à obtenir qu'on donne sans rien donner soi-même, si ce n'est de vagues mirages que la réalité pourra dissiper sans responsabilité précise pour celui qui les aura suscités, sinon sans dommages pour ceux qui auront consenti à être victimes de leur imagination.

L'histoire n'est cependant pas une longue leçon d'immoralité, parce que dans la suite des événements rien n'est vain. Toute erreur se paye, tout excès se compense, tout crime s'expie. Si rare qu'ait été l'action des idées morales et des sentiments de justice sur la politique internationale, elle n'a pas été nulle. Tous les grands penseurs ont considéré comme leur devoir de réintégrer dans la politique la justice qui n'en peut être bannie qu'au détriment de l'humanité dont nous faisons tous partie. La justice exige la soumisssion à des règles d'ordre moral, laissant à chacun son dû, ne permettant pas d'exagérer ses propres droits et de mépriser les droits d'autrui. C'est précisément à ces idées de justice et d'équité que le Pacte de la Société des Nations a voulu donner une impulsion nouvelle et une haute consécration en prônant l'esprit international, qui n'est autre que l'aptitude à concevoir le

Digitized by Google

bien de chaque nation en relation avec le bien général de l'humanité.

Le Pacte de la Société des Nations n'ignore pas que, par l'infirmité morale des hommes, la politique, appuyée sur la force, aura souvent un rôle prépondérant, mais il ne veut pas qu'elle ait un rôle exclusif. Il lui trace des limites, les unes reconnues et consacrées par l'expérience : ce sont les règles du droit international positif; les autres plus hautes, non seulement contestées, mais souvent niées : ce sont les règles de la justice et de la morale internationales, sans lesquelles la sécurité des Etats et la prospérité des nations risquent de s'écrouler. Le Pacte l'a formellement reconnu dans son préambule où il est dit que pour développer la coopération entre les nations et leur garantir la paix et la sécurité il faut non seulement respecter scrupuleusement toutes les obligations des traités dans les rapports mutuels des peuples et observer rigoureusement les prescriptions du droit international, mais aussi fonder les relations internationales sur la justice et l'honneur.

Le droit international positif s'écarte souvent du droit théorique. Le premier prévoit, accepte et réglemente parfois des situations que le second réprouve et repousse. Les intérêts, les passions et les préjugés ont trop fréquemment introduit et fait adopter une pratique contraire aux commandements de la stricte justice. Cette pratique même se modifie suivant le cours des âges et selon les changements introduits dans les intérêts et dans les passions par les événements historiques ou par les découvertes scientifiques. C'est pourquoi le droit des gens positif est dans un état d'évolution permanente, de constante transformation. Il n'arrive jamais à une conclusion dogmatique achevée, destinée à rester en vigueur dans le présent et dans l'avenir.

Les principes du droit rationnel ou théorique fournissent le critérium nécessaire pour apprécier la valeur réelle des règles du droit positif. Ils fournissent les moyens de conserver les progrès acquis, de combler les lacunes, de préparer les améliorations, de justifier les modifications. Le droit international théorique est tellement nécessaire que, si les peuples en venaient à être réduits aux seules obligations fondées sur les coutumes observées entre eux, ou qui ont été formellement contractées par les Etats, ils tarderaient peu à revenir aux impulsions grossières de l'égoïsme national. La voix de la raison se taisant, les idées de moralité internationale s'altéreraient, les pratiques saines se dénatureraient et la brutalité des anciens âges reprendrait tout son empire.

La tâche première de la science du droit des gens, dit avec raison Franz de Holtzendorff, est d'établir une distinction entre le droit existant au sein de la communauté d'Etats juridiquement indépendants, mais effectivement dépendants l'un de l'autre, et le droit idéal dont il s'agit de poursuivre la réalisation en se plaçant au point de vue de la morale, de la justice, de l'utilité et de la logique.

En fin de compte, la justice est l'utilité de tous, elle est la règle de l'intérêt général et doit ainsi inspirer toute politique saine et clair-

Digitized by Google

voyante. Mais il ne sera jamais possible d'établir les rapports des peuples sur les règles du droit strict. Ses procédés rigoureux ont besoin d'être tempérés par les exigences de la charité. Tant que les nations se tiendront uniquement et exclusivement sur le terrain de leurs droits, jamais l'ordre international ne sera pleinement assuré. Le droit par lui-même ne fait que marquer des limites, il sépare et oppose.

Il faut autre chose pour établir le lien entre ceux qu'il divise. Un monde où ne règne que le droit, avec ses réclamations intransigeantes et ses impitoyables rigueurs, est un enfer où les relations sont dans un état latent de conflit perpétuel, surtout dans le domaine international où tant d'intérêts sont en cause, où les égoïsmes nationaux sont exposés à se donner libre carrière, où les ignorances et les malentendus règnent en maîtres. A la dureté des contacts juridiques les nations se froissent perpétuellement et les ressentiments s'exaspèrent en haines où la paix est à la merci d'un banal incident. Lorsque les nations sont âpres dans la défense de leurs droits, souvent la paix est incertaine.

De même que les hommes, outre leurs obligations juridiques, ont, les uns envers les autres, certains devoirs moraux dont l'accomplissement dépend de leur exclusive volonté, de même les Etats doivent avoir et ont entre eux, outre leurs devoirs juridiques formels, correspondant à des droits positifs et concrets, le respect de la loi morale. Il y a une morale internationale comme il y a une morale individuelle.

Or la loi morale commande aux Etats une conduite loyale et bienveillante. Elle leur enjoint de se faire le moins de mal possible pendant la guerre et le plus de bien possible pendant la paix. Les nations ont encore le devoir moral de s'aider et de se secourir mutuellement dans la mesure de leurs forces : des actes de bienfaisance doivent se produire dans les grandes catastrophes; des secours doivent être envoyés aux populations décimées par la famine ou ruinées par les inondations. Les Etats jouissant d'une civilisation supérieure doivent reconnaître que des devoirs moraux leur incombent à l'égard des populations arriérées des autres parties du monde.

En fait, les Etats ont bien souvent pris la morale comme base essentielle de leurs décisions. C'est à la diffusion des idées morales que l'on doit, par exemple, la convention de Genève du 22 août 1864 sur les secours à fournir aux blessés.

Ce sont de même les préceptes de la morale qu'a consacrés le préambule de la convention de la Haye du 1er octobre 1907 sur les lois et coutumes de la guerre sur terre, en faisant allusion à l'application des principes du droit des gens « tels qu'ils résultent des exigences de la conscience publique ».

Ces idées un peu timides de moralité internationale ont été reprises et amplifiées par le Pacte de la Société des Nations, qui exhorte tous les membres de la grande communauté internationale à une coopération féconde et pacifique sous l'égide non seulement

Digitized by Google

du droit, mais aussi de la justice, qui dans les rapports des peuples n'est autre que la morale.

Pour faire régner entre les peuples la paix et la justice, il faut d'abord cultiver l'esprit de paix et de justice qui, derrière le droit en vigueur, fait voir le droit en formation, qui se garde de pousser ses droits et ses intérêts à l'extrême sans égard aux intérêts d'autrui et à la justice, qui au-dessus de la souveraineté des Etats et de la diversité des nations place l'idée essentielle de l'unité de l'humanité et de la civilisation. C'est dans le consentement volontaire et la ferme résolution de tous les Etats à observer l'honneur et à pratiquer la justice que se trouve la meilleure garantie de la paix générale et de l'équité des rapports entre les peuples. Il importe donc de créer une conscience publique dominante en faveur de la paix, fondée sur la justice. Les idées les plus justes risquent de demeurer stériles, si elles ne sont pas vivifiées et soutenues par l'élite de l'opinion publique, car un simple statut ne suffit pas à rendre les nations vertueuses. Sans l'opinion publique, il restera lettre morte. Avec l'opinion publique, il sera une force vivante. Elle est la souveraine du monde et domine les gouvernements, même si elle ne les dirige pas. La Société des Nations en a compris toute l'importance en créant la Commission internationale de coopération intellectuelle qui a pour but de faciliter les contacts intellectuels, de détruire des préjugés désuets et d'accroître la compréhension mutuelle des peuples, sans pour cela porter atteinte à l'originalité nationale des divers membres de la grande communauté internationale. Il faut chercher à rapprocher les hommes non seulement mécaniquement pour les besoins courants de l'existence, mais par les cœurs et les esprits qui sont les deux ailes permettant à l'humanité de s'élever vers ses destinées supérieures.

***

Ce bref exposé n'a eu d'autre dessein que de faire voir comment la Société des Nations a été constituée en vue de réaliser un très noble idéal de justice et d'humanité et de créer sans cesse de nouveaux liens moraux entre les différents peuples qui, sur toute l'étendue du globe, travaillent au grand œuvre commun de la civilisation. Les progrès de la science ont diminué l'immensité des océans qui nous séparent. D'analogues vibrations de l'âme humaine ont fait naître des aspirations semblables. C'est pourquoi l'on a voulu créer un champ commun pour travailler ensemble, de près ou de loin, au progrès de la justice et de la bienveillance réciproque. L'originalité profonde de la Société des Nations réside précisément dans cette harmonieuse coopération non seulement des divers peuples, mais aussi des vieilles traditions et des idées nouvelles de l'humanité.

Olof HOIJER.

Digitized by Google

C'EST VOTRE HISTOIRE[1]

II

Calixte se souleva sur le coude gauche, allongea péniblement le bras droit et baissa la mèche qui fumait. Ce mouvement qui lui tirait les muscles amena sur son visage une fugitive crispation. Christine leva la tête :

— Pourquoi ne m'as-tu pas demandé de baisser la lampe ?

— Vous êtes encombrée par votre ouvrage.

— Tu souffres ?

— Non.

— Dis la vérité !

— Très peu ; si ce n'était cette impossibilité de bouger...

— Tu n'as pas froid ?

— Non, je suis couvert, mais vous ?

Dans le poêle un peu de charbon agonisait. Christine resserra son écharpe et, de la tête, fit signe que non.

Calixte se remit à lire, Christine à perler une tunique. Le bruit des autobus qui passaient dans la rue de Vaugirard s'assourdissait à travers les murailles ; lorsque les taxis ne cornaient pas, leur glissement sur la chaussée parvenait à peine jusqu'au vieil hôtel de la rue Férou. Une cour ouvrant sur l'étroite voie, le carré d'un jardin à la française, les arbres du Séminaire isolaient la bâtisse où Christine et ses enfants s'étaient réfugiés.

Les pièces mansardées dont disposaient les Antréville avaient été, jusqu'en 1914, réservées au personnel ; puis, les propriétaires de l'immeuble s'étant décidés à le louer par étages, Christine avait obtenu deux pièces et un cabinet. Ce dernier servait de cuisine, l'aménagement en demeurait sommaire, une prise d'eau commune s'ouvrait dans le corridor, l'électricité s'arrêtait à l'étage inférieur.

Les deux chambres étaient basses d'étage, mais vastes ;

1. Voir *le Correspondant* des 25 janvier et 10 février 1926.

Digitized by Google

Christine y avait pu tasser un certain nombre de beaux meubles, disposer les lits en divans, ordonner un intérieur agréable aux yeux; cela rendait plus facile à ses enfants, — à elle-même, — le brutal changement de vie imposé par les événements.

Les traits de Calixte s'étaient accentués, une virilité grave y remplaçait le charme clair de l'adolescence, mais Christine s'attendrissait en retrouvant, le long des tempes, à la racine des cheveux, cette blondeur de métal qui, jadis, lui faisait une chevelure d'ange primitif; elle surprenait aussi dans les yeux de son fils, lorsqu'il souffrait, le lointain reflet de ses détresses d'enfant, cela rapide et masqué par un sourire, dès qu'il se sentait observé.

A l'autre bout de la pièce, Alban dormait sur une méridienne Empire.

— Bonsoir, mon Calixte, dit la mère, j'ai mis auprès de toi tout ce qu'il te faut.

Christine prit entre ses bras la tête de son fils, baisa longuement son front entre l'arc frémissant des sourcils. Elle emporta la lampe, ferma doucement la porte et se coucha rapidement. Elle ne dormait pas. Au souci que lui causait la santé de Calixte s'ajoutaient de tenaillantes préoccupations pécuniaires. Christine calculait : jeudi... je ne toucherai rien avant samedi; j'ai bien recommandé au charbonnier de livrer seulement lundi matin... il faut des remèdes pour Calixte... le pauvre enfant était si fier, le mois dernier, de me rapporter quelque argent ! Que va dire Riquelet ? Si cela continue, il ne pourra pas garder un secrétaire aussi intermittent...

Le lendemain, quand Mme Antréville entra dans la chambre où reposaient ses deux garçons, elle vit Calixte, assis sur le bord de son lit, s'accrochant à l'une des colonnes pour essayer de se mettre debout.

Le visage du jeune homme blémissait :

— Je ne peux pas, murmura-t-il.

— Ne te tourmente pas, suppliait la mère, j'irai prévenir Riquelet.

Calixte fit un geste de découragement :

— Encore une affaire perdue ! Ce n'était pas superbe, mais...

— Je verrai Riquelet, je lui expliquerai, il tient à te garder.

Traversant la chambre :

— Alban ! allons, Alban ! Lève-toi, il est l'heure !

Une fois éveillé, le gros garçon bondit vers son frère :

Digitized by Google

— Mon pauvre Calixte, toujours tes rhumatismes ?

Mais aussitôt, distrait :

— Maman, s'il y avait moyen, Châtel a un « truc » pour les billes... Ça coûte vingt-cinq sous.

— Nous verrons cela plus tard.

Alban est déçu et garde un air maussade, Christine énervée insiste :

— Je ne comprends pas, mon enfant, que tu sois aussi peu sérieux !

Alban a pris son cartable, il descend. La porte refermée

— Pauvre gamin, à son âge j'avais tout ce que je voulais !

— Il y a dix ans de cela, réplique Christine.

Elle se hâte et, tout en circulant :

— J'irai jusqu'aux Halles, tout y est moins cher.

Sur la plus haute marche de l'escalier, Mme Antréville trouve le charbonnier, un sac noir sur l'épaule, la main déjà tendue vers la sonnette :

— Est-ce pour moi ? demande Christine. J'avais dit lundi, pas avant lundi.

— Peut-être bien, répond l'homme, moi, je ne sais pas, on m'a envoyé aujourd'hui, comme ça vous serez sûre de ne pas en manquer. Le reste est en bas, tenez, voici la note.

Il tire un papier sale : quarante-huit francs.

Christine ouvre son porte-monnaie : un billet de vingt francs, un de cinq. S'efforçant au sang-froid :

— Je descends, dit-elle, je réglerai en bas.

L'homme la regarde, un peu surpris :

— Comme vous voudrez.

Tout au long des quatre étages, Christine se sent les genoux faibles, un léger tremblement l'agite ; les voici dans la cour :

— Une minute..., dit-elle.

Et, pénétrant dans la loge de la concierge, d'un ton qu'elle veut rendre enjoué :

— Madame Dufour, figurez-vous que mon fils, par mégarde, a conservé les clefs. J'ai sur moi juste de quoi faire mon marché, pourriez-vous m'avancer cinquante francs, je vous les rendrai dans l'après-midi.

Mme Dufour, qui n'a pas vu descendre Calixte, jette à Christine un regard singulier, elle n'est pas dupe, Mme Antréville se sent rougir.

— Je n'ai pas l'habitude de prêter de l'argent aux locataires, marmonne la concierge.

— Ni moi d'en emprunter, répond spontanément Christine.

Puis, sentant qu'il faut à tout prix obtenir cette com-

Digitized by Google

plaisance, Mme Antréville s'efforce à rire et, feignant la plaisanterie :

— Voulez-vous que je vous laisse un gage, ma bague, par exemple ?

Mme Dufour se décide à fouiller sa poche, elle compte lentement dix billets de cinq francs, repoussant le bijou d'un geste maussade :

— Ce n'est pas la peine.

Christine se sent allégée :

— Merci, fait-elle souriante, merci beaucoup, je n'oublierai pas votre complaisance.

Dans la rue, Mme Antréville ravale un sanglot et, trottant vite sous la brume froide du matin, se précipite vers le tramway qui la conduira jusqu'aux Halles.

Pendant ce temps, Calixte, seul dans l'appartement, s'essaie à sortir de son lit.

Un coup de sonnette : « je n'ouvrirai pas, » pense le jeune homme. Mais, après ce premier coup : dign, dign, dign...

Calixte reconnaît le signal; traînant une chaise, il parvient jusqu'à la porte :

— Vous à cette heure, tante Marie ? Quelle bonne surprise !

Mme Kerglaz s'exclame :

— Encore malade, mon pauvre enfant !

— La guigne s'acharne, n'est-ce pas ?

Puis, changeant de sujet :

— Maman vient de sortir, elle comptait sur vous cet après-midi.

— En effet, répond Mlle Kerglaz, mais, pour la convenance d'un de nos professeurs, j'ai dû changer l'heure de mon cours. Je ne voulais pas que ta mère m'attendît en vain.

— Comme vous êtes fidèle, tante Marie !

Et, d'un ton plus bas :

— Quel bienfait pour nous !

— Fidèle, réplique joyeusement Mlle Kerglaz, cela m'est facile, j'ai le goût de l'amitié.

Avisant le livre, le crayon, la page couverte de notes :

— On travaille, Calixte, que fais-tu ?

— Je tâtonne, je cherche.

— De la poésie.

— C'est bien loin.

— Pas tant :

« Le soir pur qui descend dans la fraîcheur salée
Roule autour de Pen-Hat son écharpe d'argent... »

— Le paysage était admirable, les vers mauvais.

Digitized by Google

— Mais non, tu avais seize ans. Montre-moi le fond de tes tiroirs.

— Ils sont vides, quand aurais-je trouvé le temps d'écrire ?

— C'est vrai, la guerre déclarée, tu as préparé tes baccalauréats.

— Ensuite ce fut l'écroulement de la Banque, la mort de mon père... Je me suis engagé : six mois de préparation, six mois de front, un an d'hôpital.

— Je sais; ensuite tu as dû gagner ta vie immédiatement.

— Depuis un mois, chez Riquelet, je jouis d'une situation qui me plaît : secrétaire d'un éditeur; la maison débute, elle est petite, n'importe, cela m'intéresse; mais, si je recommence à faire du rhumatisme chronique, Riquelet me remplacera; il me faudra retourner dans quelque affreuse boîte où je remplirai mal une besogne ignare, parce que je ne puis ni attendre, ni choisir.

— Ton séjour chez Letron t'a laissé de l'amertume.

— J'étais au-dessous d'une tâche imbécile; l'employé duquel je dépendais m'ahurissait par ses menaces; résultat : au bout de quinze jours : « Passez à la caisse ! »

Le jeune homme baissa la tête :

— Malgré tout, c'est dur !

Tante Marie observe ce grand garçon aux mains d'aristocrate :

— Très dur.

Puis, encourageante :

— Pour le moment, ta santé subit une crise, mais cela est superficiel; parer aux difficultés de l'heure ne doit pas entamer la confiance.

— A force de vous suivre, ma tante, j'arriverai sans doute à me le persuader.

Quoiqu'il s'en défendît, un encouragement, une satisfaction secrète pénétraient le jeune homme, la présence de Mlle Kerglaz agissait.

Calixte la savait « toute à tous », suivant la formule adoptée, mais cette vivante charité, chez tante Marie, ne restait jamais anonyme et c'était une onction infiniment douce pour les âmes qu'elle pansait. Marie Kerglaz apportait à chacun l'impression qu'il était aimé pour soi-même : cette impression ne mentait pas. Sortie de son moi par un dépouillement complet, Marie adoptait l'épreuve d'autrui, elle la vivait, elle la souffrait, dans une telle chaleur de sympathie que les plus dénués ne se sentaient pas seuls : une épaule était là, s'offrant à leur fardeau.

Digitized by Google

Chez les Antréville, on attendait chaque visite de tante Marie avec la même impatience, on trouvait bien courts les instants qu'elle dérobait à son travail pour réconforter ses amis.

Elle s'était chargée d'Annette qui vivait au cours comme pensionnaire. La fillette ressemblait à son père, brune et vigoureuse, contente de vivre. Mlle Kerglaz respectait ce tempérament optimiste tout en s'efforçant à en extirper l'insouciance.

— Et la petite ? demanda Calixte.

— Elle sortira jeudi.

— Travaille-t-elle ces jours-ci ?

— Sans zèle; Annette a de la facilité, elle se tient dans la première moitié de sa classe.

— C'est insuffisant.

— Quatorze ans tout juste, fit tante Marie avec indulgence, dans deux ans je te dirai si elle possède le sens pédagogique; nous l'orienterons alors suivant ses facultés.

Calixte soupira :

— C'est long ! J'ai hâte de sentir maman plus aidée et vous déchargée, tante Marie, alors que je ne suis bon à rien !

Tante Marie fit un geste vif :

— Annette ne me gêne pas.

Puis, tirant la montre qu'elle glissait dans sa ceinture :

— Je vais te quitter, il me faut acheter un lainage, je passerai au Bon Marché.

Une clef tournait dans la serrure :

— Voici maman !

Mme Antréville entra dans la cuisine; d'un sac en toile à fleurs elle retira les provisions dont le poids lui coupait le bras gauche; Mlle Kerglaz la surprit; ce fut un élan :

— Vous, ma tante ? Cela, c'est une chance !

Elle dit plus bas, d'une voix rapide :

— Je suis passée chez vous tout à l'heure, j'avais quelque chose à vous demander.

Puis elle fit un signe : silence ! Mlle Kerglaz acquiesça de la tête, Alban rentrait, il était l'heure de préparer le repas. Tante Marie se tenait debout, prête à partir.

— Surveille ce qui est à cuire, dit Christine au garçonnet, je reconduis ta tante.

Dès qu'elles furent seules :

— Qu'y a-t-il ? demanda Mlle Kerglaz.

Son visage reflétait l'inquiétude.

— J'ai honte, ma tante, d'avoir encore recours à vous, à

Digitized by Google

votre bonté..., c'est si absurde, si banal, si lamentable aussi !

En quelques mots, Christine conta l'arrivée inopportune du charbonnier, l'emprunt fait à la concierge :

— J'ai hâte de rendre à cette femme les cinquante francs qu'elle m'a avancés !...

Les yeux de tante Marie s'éclairèrent :

— Ce n'est que cela? Tu vas t'acquitter immédiatement, j'ai tout juste emporté un peu d'argent en prévision d'un achat.

— Oh ! ma tante !...

— Mets cela dans ton sac et descends tout de suite.

Mme Dufour reçut d'un air indifférent le billet et les remerciements de Christine.

Tante Marie rentra chez elle, pensant qu'un lainage neuf n'était pas indispensable à sa garde-robe et que ses cinquante francs avaient trouvé leur meilleur emploi.

***

La lettre de Monique était pressante :

« Pour vous décider, tante Marie, je vous envoie un « permis » de circulation de Paris à Cannes; mon oncle, qui est administrateur du P.-L.-M., n'a pu me refuser cette faveur. J'insiste parce que j'ai besoin de vous, parce qu'*il faut* que je vous voie; en récompense de votre peine, vous trouverez ici le bienfait d'un soleil qui est joie et bénédiction ».

Vers cinq heures du soir, Mlle Kerglaz monta jusqu'à la rue Férou : Annette était en vacances, Alban revenait du lycée, Calixte, auquel Riquelet avait conservé son poste, se trouvait chez l'éditeur; Christine travaillait.

— Mon départ s'est décidé tout d'un coup, expliqua Mlle Kerglaz, je viens vous en avertir et vous embrasser en courant; je voudrais vous emmener avec moi, cela me fera mal au cœur de jouir toute seule d'un aussi beau voyage...

— Il ne le faut pas ! interrompit Christine. Prenez du repos et du plaisir, tante Marie. D'autant plus, ajouta-t-elle, que, si vous vous déplacez, c'est encore, bien sûr, pour le service d'autrui.

Annette s'écria :

— Je voudrais être moi aussi l'amie de Mlle Gervais ! La connaissez-vous, maman ?

— Je l'ai rencontrée à Pen-Hat avant la guerre.

L'heure pressait :

— Au revoir, fit Marie Kerglaz, j'aurais aimé à passer auprès de vous le jour de Noël... J'entrerai chez Riquelet pour entrevoir Calixte; est-il satisfait ?

Digitized by Google

— De plus en plus.

Comme une certitude heureuse :

— Dans quelques années, il ne s'occupera pas uniquement des bouquins des autres !

— Pour faire du roman, dit Christine, il faut être mondain, voyager, vivre; mon pauvre Calixte est astreint à une existence casanière.

— Pour faire un grand écrivain, répliqua péremptoirement Mlle Kerglaz, deux choses suffisent : une belle âme et du talent, ni l'un ni l'autre ne lui fera défaut !

Elle descendit, vive malgré son embonpoint et les cinquante-six ans qu'elle avouait sans coquetterie.

Chez Riquelet, on signait le courrier, impossible de parler à Calixte, Mlle Kerglaz rentra chez elle, dîna rapidement et prit la route.

La part faite au regret de ne pas partager avec « ses enfants », — son cœur nommait ainsi les Antréville, — le bienfait de quinze jours au soleil, Mlle Kerglaz s'enchanta dès la première minute.

Lorsque, vers quatre heures du soir, le rapide s'arrêta, le lendemain, en gare de Cannes, tante Marie ne contenait plus son émerveillement : les Maures, l'Estérel, les forêts vertes qui déconcertent notre sentiment des saisons, cette flambée qui monte de la côte rouge vers un invraisemblable coucher de soleil, elle jeta tout cela à Monique :

— Que c'est beau, ma chère enfant, que c'est donc beau !

Mlle Gervais escomptait l'enthousiasme de son amie, la moindre froideur l'eût déçue; elle saisit le bras de Mlle Kerglaz:

— Oui, cette côte est admirable, mais en votre compagnie tout me semblera meilleur, car vous voici, c'est vrai, bien vrai ! J'avais tellement peur que quelque chose n'accrochât !

Mlle Kerglaz voulut sacrifier au cérémonial :

— Mme de Saint-Rummel est très aimable de m'accueillir...

Monique interrompit :

— Ma tante vous apprécie beaucoup, tante Marie; mais, si vous le voulez bien, cette quinzaine m'appartiendra; nous fréquenterons les hôtes de « Thalassa » juste assez pour être polies.

Mlle Kerglaz regarda ses vêtements noirs :

— Je ne demande pas mieux; vous savez, mon enfant, que je ne possède pas la robe du soir en usage dans le monde, il faudra beaucoup d'indulgence à Mme de Saint-Rummel.

L'auto franchit une grille, entra dans un jardin et vint stopper devant un perron à balustres.

Digitized by Google

Par les portes ouvertes, un bruit de voix arrivait, mêlé d'une musique à contre-temps; Mlle Kerglaz aperçut des tables de bridge entre lesquelles des couples tournoyaient.

— Votre tante reçoit, dit-elle à Monique, vous avez abandonné ses hôtes.

— C'est comme cela tous les jours, dit Monique; quelquefois on excursionne, on va prendre le thé au Victoria ou entendre un concert au Savoy; mais la plupart du temps, de cinq à huit, la maison est pleine de gens qui n'ont rien de mieux à faire.

— Votre absence y laisse un vide.

— Cela m'est bien égal.

Monique suivit Mlle Kerglaz dans son appartement :

— Est-ce que je vous dérange ? Passez dans le cabinet de toilette, je resterai dans la chambre; je sonne pour qu'on nous monte de quoi luncher.

— Mais, Monique...

— Je suis contente, si contente, ne me renvoyez pas, tante Marie ! Votre petite fille à tant à vous dire ! Je crois être à Paris, dans votre parloir, assise à vos pieds sur une chaise d'enfant et bavardant et me confiant ! En voit-il passer ce parloir d'âmes en peine et de brebis errantes !

Monique jase, Mlle Kerglaz s'apprête. Quand elle sort du cabinet de toilette, elle a revêtu sa robe « habillée », c'est à-dire une jupe de soie usagée et un corsage un peu plus neuf. Avec une naïveté qui prête une expression de vingt ans à son visage un peu ridé :

— Une écharpe par là-dessus, un collier de jais qui était dans les tiroirs de ma mère, cela peut passer, n'est-ce pas, Monique ?

La chambre de Mlle Kerglaz est au second étage, directement au-dessous de la terrasse à l'italienne; Mlle Kerglaz et Monique se sont assises auprès de la fenêtre, le plateau du thé entre elles deux. Monique bavarde :

— D'abord, il faut que je vous mette au courant, non pas de tous ceux qui fréquentent ici, mais certaines personnes cherchent à s'immiscer dans ma vie, il faut que vous les connaissiez.

— Ils sont nombreux.

— Jusqu'à présent, mon âge m'a mise à l'abri; mon père admet qu'on se refuse à parler de mariage jusqu'à vingt et un ans. Ma tante de Saint-Rummel regimbait, elle s'est mariée à dix-sept ans, — elle n'en a pas été plus heureuse pour cela. mais c'est une petite vanité. — Depuis quelques semaines,

Digitized by Google

je ne sais pourquoi, mon père s'est allié à ma tante, on me sert à chaque instant cette phrase protocolaire : « Il convient de prendre en considération les démarches de ceux qui aspirent à ta main ». Plusieurs « brillants partis » reçurent ma considération négative, il en reste d'autres.

— Et alors ?

— Ce sera tout pareil.

Monique se blottit, pose sa tête sur les genoux de Mlle Kerglaz, prend entre les siennes les mains un peu épaisses de la vieille fille :

— Vous avez mis en moi, tante Marie, un sens de la vie qui me rend exigeante, j'envisage le mariage comme une action grave, chargée de lourds devoirs, *définitive*; je ne puis accepter tout cela que pleine de confiance et d'amour.

— Personne encore ne vous a plu ?

Monique hésite :

— Certains hommes qui étaient beaux ont éveillé en moi je ne sais quel appel; il s'y mêlait l'influence du décor, — le décor, ici, est insidieux, tante Marie, — mais vous m'avez encore appris ceci : rentrer en moi-même; j'ai senti que cela se nommait caprice et qu'on n'édifie pas une vie sur une fumée.

— Aucun visage alors dans le secret de votre cœur ?

Monique rougit légèrement :

— Peut-être, mais c'est si lointain, si naïf...

La jeune fille attend une autre question, Mlle Kerglaz devine une allusion qu'elle n'avait pas prévue, elle se tait.

— Un enfantillage..., poursuit Monique.

Puis, s'enhardissant :

— J'ai rencontré des hommes bien séduisants, mais jamais les yeux profonds et le front noble de Calixte Antréville.

Mlle Kerglaz ne bronche pas :

— Vous aviez quinze ans, dit-elle, lui, seize, c'était la première émotion de l'adolescence; à travers ce prisme tout paraît admirable; mais parlons du présent.

Tante Marie ajoute, regardant autour d'elle :

— Quand vous le jugerez à propos, j'irai saluer Mme de Saint-Rummel.

— Eh ! bien, si vous n'êtes pas trop lasse, descendons, je vous promets quelques surprises.

Monique ouvrit la porte du petit salon; Mme de Saint-Rummel ne s'y trouvait pas; Mlle Kerglaz l'aperçut, debout au milieu du salon voisin, en face d'une visiteuse qui prenait congé. De cette dernière on entrevoyait le profil aquilin, les

Digitized by Google

boucles très blondes noyées sous un feutre, la taille élancée que drapait un burnous blanc.

Mlle Kerglaz pensa : « Je connais ce visage, mais qui ?... »

Monique murmura :

— Mme Suèvres.

Mme Snèvres, en franchissant le seuil, se retourna, fit un signe. Un jeune capitaine qui se tenait au milieu d'un groupe, à l'autre bout du salon, esquissa un geste vers elle.

— Dani, tu me retrouveras au concert.

Le jeune homme s'inclina :

— Oui, maman.

Mme de Saint-Rummel tendit la main à Mlle Kerglaz et, coupant court aux remerciements de celle-ci :

— C'est moi qui vous suis reconnaissante, Monique désirait beaucoup votre arrivée !

On entrait, on saluait, on sortait, Mme de Saint-Rummel accordait une minute à chacun. Elle désigna un siège à Mlle Kerglaz, celle-ci prit place auprès d'une étrangère brune, épaisse, d'un âge problématique, vêtue de couleurs baroques, mais qui entama la conversation avec une volubilité chargée d'intentions excellentes. Mlle Kerglaz pouvait se dispenser de tout effort, quelques exclamations approbatives, un mouvement de tête accompagné d'un sourire, et son interlocutrice suffisait au reste.

— Un tango ! Qu'est-ce qui nous jouera un tango ?

Le propos atteignit la voisine de tante Marie :

— Ces enfants, fit-elle, ils aiment le plaisir !

Elle se levait complaisamment, Mme de Saint-Rummel intervint :

— Vous n'allez pas mettre la princesse au piano pour vous faire tourner ? Je me proposerais bien, mais vous n'appréciez pas mon talent.

Un oh ! poli courut sur les lèvres.

— Si, si, je sais ce que je dis, je ne joue pas à contre-temps, je ne disloque pas.

Monique écarta ses voisines, prit place devant le clavier :

— Tournez ! dit-elle.

Quelques jeunes gens protestèrent, elle insista :

— Cela m'amuse autant que de danser.

Le jeune capitaine se pencha vers la musicienne :

— Alors, et moi ? C'est ça, votre prochain tango ?

Monique répondit :

— Je n'ai pas fait mes exercices, j'avais les doigts raides : excellent !

Digitized by Google

Le jeune homme fixait sur elle un singulier sourire, il restait accoudé sur le piano.

En passant, une jeune fille blonde lui rit au nez, puis se ploya de nouveau sur la poitrine de son danseur. La princesse désignait le couple à Mlle Kerglaz, hachant ses phrases de courts silences tandis qu'elle observait autour d'elle :

— C'est Mlle Donnazac, la fille de l'ambassadeur, elle danse avec mon neveu qui est attaché en Roumanie... il est Français... fils de ma sœur qui a épousé le comte d'Aventin.

Mlle Kerglaz sourit poliment :

— Ils sont charmants, dit-elle.

La princesse rejeta en arrière sa tête coiffée de plumes, les perles bruirent :

— Oui, dit-elle sans élan, la petite Donnazac est bien faite, mais elle n'a pas la grâce de Monique Gervais.

La princesse regardait le piano : Monique, un pli entre les sourcils, l'officier sûr de soi, un impérieux sourire au coin des lèvres. Poursuivant une pensée :

— Est-ce que vous connaissez le capitaine des Hottières ?

Mlle Kerglaz eut un mouvement de surprise :

— Ah ! c'est...

— Oui..., le fils du banquier qui a perdu sa fortune... les pétroles, vous savez ? Nous aussi, en Roumanie...

— J'ai aperçu ce jeune homme avant la guerre, je ne l'aurais pas reconnu.

— Et sa mère ? Vous avez vu tout à l'heure ?

Tante Marie fit un geste évasif :

— Non, je ne sais pas.

— Si, quand vous entriez dans le salon, une belle personne, elle ressemble à Martine Havel, un peu tirée à présent, elle s'est fait maigrir, c'est très, très mauvais...

— Je croyais, répondit Mlle Kerglaz, avoir entendu nommer Mme Suèvres ?

— Oui, Mme Suèvres, c'était une Mlle Suèvres, fille de l'ingénieur, elle est divorcée.

— Divorcée ?

— Il n'y a pas longtemps, son mari est parti pour la Chine, il tâche de se remonter, elle ne voulait pas le suivre, vous comprenez.

— De quoi vit-elle ?

La princesse avança ses lèvres peintes :

— Hou ! fit-elle, ne soyez pas en peine, cette belle personne était prudente, elle a ses réserves, je pense, et puis il y a les amis.

Digitized by Google

La princesse regarda son poignet :

— Hé ! fit-elle très haut, huit heures ! huit heures moins cinq minutes ! Il me semble que si vous allez au concert !

Un brouhaha, les capes jetées sur les épaules. Quelques personnes s'attardent, elles dînent à Thalassa.

Dani des Hottières a laissé partir la foule, il s'avance vers Mme de Saint-Rummel, prolonge le baise-main avec une familiarité qu'il veut rendre fervente, Mme de Saint-Rummel cède :

— Restez à dîner, Dani.

— Oh ! Madame !

Le jeune homme s'incline pour un second baiser.

A table, tante Marie parle peu.

— Faites-vous encore des conférences, Mademoiselle ?

Et, pour renseigner ses invités :

— Mlle Kerglaz s'occupe beaucoup du Cercle des Jeunes Filles Catholiques, elle parle admirablement.

Les convives à qui les jeunes filles catholiques et les conférences sont totalement indifférentes émettent quelques banalités ; la conversation dévie, tante Marie est soulagée.

Elle écoute : c'est à la fois pour elle un plaisir discret et une détente. Tantôt sa finesse s'amuse, tantôt son esprit s'évade, s'abstrait, se repose, non dans la méditation d'un objet précis, mais dans l'atmosphère de méditation où il est accoutumé de vivre.

On discute à propos du concert :

— Pour mon compte, dit Monique, je vous prierai de m'excuser, ma tante, j'ai un commencement de migraine ; si vous le permettez, je tiendrai un instant compagnie à Mlle Kerglaz et j'irai me reposer.

Mme de Saint-Rummel comprend :

— Certainement, Dani m'accompagnera.

Une lueur dure passe dans les yeux du jeune homme, mais aussitôt il accepte avec empressement.

Quand Monique se trouve seule avec Mlle Kerglaz :

— Eh ! bien, tante Marie ?

— Je suis déjà renseignée, Monique.

La jeune fille reprend sa petite chaise : l'épanchement, les confidences, cela va être délicieux. Elle pose ses coudes sur les genoux de tante Marie et, la tête levée vers elle :

— Racontez !

Mlle Kerglaz sourit :

— Vous aviez ce soir deux prétendants, l'un futur ambas-

Digitized by Google

sadeur, l'autre futur général, tous deux de belle allure, il faut le leur accorder.

— Je sais qui vous a instruite.

— C'est facile à deviner.

— Cette excellente princesse est bien amusante, vous l'avez conquise, elle m'a tirée à part pour me dire : « Votre amie est une femme remarquable, beaucoup, beaucoup d'esprit ! »

Tante Marie est amusée :

— Je n'ai pas prononcé quatre mots, dit-elle.

— Justement, c'est à cause de cela! La princesse n'écoute jamais ce qu'on lui répond, elle considère qu'on interrompt sa démonstration et en conserve, — sinon une secrète rancune, car elle est bonne, — du moins un déplaisir qui persiste.

Monique reprend :

— Et vous avez vu Mme Suèvres ?

— Oui, ma surprise n'en est pas encore passée.

Mlle Kerglaz évite de critiquer Mme de Saint-Rummel, Monique comprend :

— A Paris, dit-elle, ma tante ne recevrait pas cette femme divorcée, ici les circonstances lui ont forcé la main. C'est une histoire, ce sont plusieurs histoires.

— Vraiment ?

Le silence s'est fait dans la villa, on n'entend plus que le grand bruissement mouillé de la mer.

— Vous vous rappelez, pendant la guerre, cette mode furieuse des marraines et des filleuls ?

— Oui, dit tante Marie, au début, ce fut bien touchant; j'ai eu des filleuls, moi aussi, ils étaient des régions envahies, il y avait un mineur, un garçon boulanger, deux paysans, ils m'appelaient ma « maman de guerre ».

— De vrais filleuls, des abandonnés, des pauvres; mais la belle pensée initiale a souvent dévié !

— Tellement qu'il vaut mieux passer outre.

D'un air entendu, Monique reprend :

— Le cas qui nous occupe reste correct, mais ce filleul n'avait pas besoin de cette marraine, ni cette marraine de ce filleul. Je ne sais plus comment cela a commencé, j'ai passé six mois sans voir ma tante; quand je l'ai retrouvée, une correspondance s'échangeait, elle me mit une lettre entre les mains. Je constatai avec ahurissement que sa vanité l'égarait à un jeu ridicule !

— Monique !

— Tante Marie, j'aime beaucoup ma tante Saint-Rummel,

Digitized by Google

mais, puisque je vous parle, laissez-moi dire tout : le filleul se faisait sentimental et ma tante savourait cette prose de bonbon fondant avec une naïveté !

— Mon enfant, fit doucement Mlle Kerglaz, il faut se montrer indulgent aux faiblesses de l'imagination, aux petites vanités inoffensives ; votre tante a été belle : les femmes qui vivent dans le luxe ont tant de soin de leur personne qu'elles s'imaginent ne pas vieillir.

— Pourtant, dit Monique sur le ton tranchant de la jeunesse, il y a les miroirs ! Vous êtes plus jeune que ma tante, est-ce que vous attendez le Prince charmant ?

— Votre comparaison ne tient pas debout ! Ce soir, les hommages du capitaine des Hottières s'adressaient-ils à Mme de Saint-Rummel ?

— J'ai réfléchi sur tout cela, tante Marie, j'ai vu clair. Je ne reproche pas à ma tante cet aveuglement qui l'incline à être dupe, elle aura toujours des flatteurs parce que sa situation mondaine comporte les hypocrisies, c'est M. des Hottières que je juge sévèrement.

— Il a trouvé ce moyen pour gagner les bonnes grâces de Mme de Saint-Rummel, le voici traité en familier, tout cela pour vos beaux yeux.

Monique secouait la tête :

— Je n'admets pas le calcul, la rouerie. Mme des Hottières, depuis l'après-midi où vous l'avez reçue à Pen-Hat, a décidé d'entrer en relations avec ma famille. Elle s'est arrangée pour rencontrer mon père, le complimenter sur moi. Papa, qui la trouve jolie femme, a répondu galamment ; cela ne l'engageait à rien, Mme des Hottières ne pouvait lui rendre visite, il n'y a pas de femme dans la maison.

— Je vois, dit tante Marie, que vous tenez cela pour un ancien complot. Le coup de foudre, peut-être ?

— Il n'y a rien en moi pour le provoquer ; à cette époque, mes quinze ans, mes grosses tresses roulées... Non, tante Marie ! Si j'avais été la fille d'un pauvre gentilhomme campagnard chargé d'enfants, Dani des Hottières ne se serait pas aperçu de ma présence.

— Cependant vous lui plaisez.

— C'est possible...

Monique battit un peu des paupières pour ajouter :

— Moi aussi, je le trouve beau, mais je ne veux pas l'épouser.

Elle appuya :

— Non, non, ne fût-ce qu'à cause de sa famille !

Et, véhémente :

Digitized by Google

— Mme des Hottières a divorcé, ce que je ne puis admettre; dans certains cas, néanmoins, tout en conservant une réprobation de principe, on s'explique que des personnes sans foi, et qui sont très malheureuses, se refusent à souffrir; mais Mme des Hottières était fort libre, satisfaite, gâtée, elle a cherché je ne sais quelle querelle à son mari, quand le pauvre homme a été ruiné.

— Depuis quand se trouve-t-elle à Cannes ?

— Elle va, vient, et, — cela est la seconde histoire, — elle passe la saison au Cap-Martin, chez M. Sallanches.

Mlle Kerglaz dressa l'oreille :

— Vous connaissez M. Sallanches ?

— Mon père possédait des terrains au Cap-Martin; il y avait fait construire un grand pavillon qui portait le nom de ma mère, Béatrice; ma tante Saint-Rummel s'y installait chaque hiver.

— Je croyais que la Béatrice appartenait à Madame votre tante.

— Non, et désormais cette maison n'appartient plus à aucun de nous, ma tante est ici en location, mon père a vendu la Béatrice à son voisin M. Sallanches qui habite la Pinède. Sallanches est le plus grand propriétaire foncier du Cap-Martin.

— Quelle fortune !

— M. Sallanches était déjà très riche en 1914; pendant la guerre ses usines ont travaillé pour l'Etat. Bref, voilà pourquoi mon père, ayant eu, paraît-il, à se louer des procédés de M. Sallanches, — au moment où nos terrains sont passés entre ses mains, — n'a pu refuser à Mme des Hottières de l'introduire à Thalassa. Présentée par Sallanches, mère de Dani, il ne restait à ma tante qu'à entr'ouvrir sa porte.

— Mme des Hottières n'a-t-elle pas une sœur ?

— Mme Lagrange ? Oui, elle est aussi dans le Midi, mais la condescendance ne s'étend pas jusqu'à elle; d'ailleurs, il n'en a jamais été question.

Mlle Kerglaz réfléchissait :

— Avez-vous regretté la Béatrice ?

— Un peu..., mon père voulait acheter un domaine contigu à la Valverte : il y a des prairies admirables, l'élevage du cheval s'y fera tout seul; mon père aura dans six mois la première écurie de France, c'est la grande passion de sa vie..., je crois qu'il y réussit.

Mlle Kerglaz remarqua le « je crois » prononcé sans grande conviction, mais Monique ne s'arrêtait pas à cela, elle reprit :

Digitized by Google

— A présent, parlons du diplomate, la princesse Ciucusko a dû vous le présenter.

— Non, il dansait avec Mlle Donnazac.

— Il finira par l'épouser, dit Monique, Simone Donnazac lui convient, elle est intelligente, hardie, dénuée de préjugés, très moderne.

— Ce n'est pas elle qu'il recherche.

— La princesse a voulu pressentir ma tante, mais elle a compris que le moment ne convenait pas, elle attend.

— Qu'attend-t-elle ?

— Que les Hottières aient laissé la place; elle travaille à les démolir.

— Et si elle y parvient ?

— Elle n'en profitera pas, dit Monique, je suis édifiée, M. d'Aventin ne m'aime pas.

— Il vous contemple avec une ostensible admiration.

— Evidemment, je plais encore à celui-là ! Vous n'imaginez pas combien il est irritant de plaire !

— Les femmes, en général, ne raisonnent pas comme vous, les plus hautaines se font gloire même du grossier hommage d'un goujat !

— Pas moi, dit Monique, cela me blesse, il y a là quelque chose de brutal, certains regards me donnent l'impression d'une limace sur mes épaules et, pour en revenir à M. d'Aventin, quand on prétend aimer une jeune fille, on rompt certains liens inavouables.

— Qui vous met au courant de telles histoires ?

— Qui ? Mais, consciemment ou non, tout le monde; je vous assure qu'on ne s'en tient pas aux allusions; Simone Donnazac, — elle se pique de savoir tout ce qui se passe à Cannes, — ne se gêne pas pour lancer des pointes à M. d'Aventin. On trouve cela tout naturel.

Monique soupire :

— Moi, je retarde un peu, ce doit être de votre faute, tante Marie !

Mlle Kerglaz caresse la jeune tête :

— Eh ! bien, Monique, tout me semble clair, vous n'épouserez ni M. d'Aventin, ni le capitaine des Hottières, vous attendrez celui qui vous offrira la joie de l'amour partagé en même temps que l'estime et la confiance : nous prierons Dieu de vous l'envoyer.

Monique soupira nerveusement, puis resta muette; Mlle Kerglaz comprit qu'il lui restait à dire quelque chose de plus embarrassant :

Digitized by Google

— Est-ce là tout ce qui vous préoccupe ?

Résolument :

— Non, dit la jeune fille, ce qui me tourmente, ce pourquoi j'ai besoin de vous, c'est ma propre faiblesse ; mon âme n'est pas en place, elle subit des oscillations... Cela provient d'impressions contradictoires qui me torturent et dont je rougis : je n'aime pas M. des Hottières, non, je ne l'aime pas, je ne l'estime qu'à demi et cependant...

L'aveu coûtait à Monique, Mlle Kerglaz l'aida :

— Vous avez refusé de danser avec lui, n'est-ce pas significatif ?

Monique plongea sa tête entre son bras arrondi et les genoux de tante Marie et, comme un gémissement :

— Je ne veux plus danser avec lui... Quand nous tournons avec lenteur au rythme énervant de la musique, je sens que je perds la lucidité qui contrôle, que je suis le courant comme un bateau dont les avirons pendent le long du bord.

Et, sanglotant tout à fait :

— Tante Marie, n'est-ce pas qu'il y a lieu d'avoir honte de soi ?

Les jeunes épaules se soulevaient, les larmes coulaient sur les mains de Mlle Kerglaz.

— Calmez-vous, chérie, calmez-vous !

Monique continuait dans une fringale d'humiliation :

— Jamais je ne me reprocherai assez fort une semblable lâcheté ! Songez à quel abîme elle pourrait me conduire : lier ma vie à un homme que je n'estime pas !

Elle avait relevé la tête, elle s'essuyait les yeux, frottant ses paupières comme un enfant :

— Si vous saviez quelle atmosphère on respire ici ! C'est dissolvant ! Pourtant je n'aurais jamais cru possible une contradiction pareille !

Monique ne regardait pas tante Marie, celle-ci sourit imperceptiblement, puis, avec douceur :

— Vous êtes une créature humaine, dit-elle, vous subissez la tentation, mais votre intention est droite, puisque vous y résistez et, — ce qui vaut mieux, — voulez la fuir.

— Alors, implora l'enfant, je ne vous scandalise pas trop ? J'étais trop orgueilleuse sans doute, je me détournais avec trop de répulsion des êtres qu'un mauvais souffle effleurait... Quelle pénitence ! tante Marie, c'est affreux.

Tante Marie prit entre ses mains la tête humiliée, la releva, regarda l'enfant aux yeux :

— Monique, dit-elle, écoute-moi...

Digitized by Google

D'instinct, elle employait le tutoiement, quand elle voulait pénétrer jusqu'à l'âme de « sa fille ».

— Ecoute-moi et ne t'agite pas dans le scrupule, nous mettrons ces choses au point pendant la quinzaine que je vais passer à Thalassa.

Monique jeta ses bras au cou de Mlle Kerglaz :

— Quinze jours, c'est vrai ! Que cela sera bon ! Rien qu'à vous entendre, je reprends courage, je suis allégée..., vous m'aimez toujours autant, dites ?

— Ma fille !

— C'est que... j'avais peur !

— Et maintenant tu vas dormir, te reposer en paix.

Mlle Kerglaz posait sa main droite sur le front de l'enfant, elle y traça du pouce une petite croix :

— En paix !

***

Calixte et sa mère avaient assisté à la messe de minuit; Annette et Alban rentraient d'une messe matinale; Christine qui faisait sa chambre les entendait parlementer, se disputer à mi-voix dans la cuisine :

— Il faudra bien que tu le dises, autant vaut tout de suite !

— Tu m'ennuies, répondait Annette, tais-toi ! laisse-moi tranquille !

— Eh ! bien, ma fille, reprenait le garçon, si tu crois que maman ne verra rien !

— Je sais bien qu'elle le verra, mais tu n'as rien à dire ! D'ailleurs, je ne porterai plus une horreur pareille !

Christine ouvrit brusquement la porte :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Elle était lasse, nerveuse, elle avait passé la soirée de la veille à établir des comptes. Comptes de pauvre qui sont courts et toujours trop longs cependant, soustractions terribles qui, tirant par dessous, font écrouler le patient effort.

Pendant la messe, elle retenait ses larmes à cause de Calixte.

Poussant une exclamation :

— Ah ! te voilà bien ! Mais qu'as-tu fait ?

D'un ton qu'elle voulait rendre léger :

— Je vais réparer cela, dit Annette.

Sa mère d'un geste rapide la fit virevolter devant elle :

— Couverte de boue ! Et ici... oh ! Annette !

L'accent de Christine, d'abord impatient, était devenu douloureux, la fillette baissa le nez, s'excusant:

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai buté...

Digitized by Google

Elle retirait son manteau d'où pendait une langue d'étoffe. Christine regardait sa fille.

— Il était vieux, reprenait la fillette, trop court pour la mode.

La colère de Christine remonta :

— Tu comptes te passer de vêtement ?

Annette répliqua :

— De toute façon, il fallait m'en acheter un autre.

— Je ne t'en achèterai pas.

— J'en demanderai un à tante Marie; quel drame pour si peu de chose !

Christine bondit :

— Egoïste, fit-elle ! Je te défends de rien demander à tante Marie ! Ce qu'elle fait pour nous aider dépasse ses moyens; quant aux nôtres, tu devrais savoir ce qu'ils sont !

— Je sais, je sais...

La fillette gardait une assurance boudeuse; elle ajouta, faisant l'importante :

— Je compte bien rendre à tante Marie, plus tard, quand j'aurai fait un beau mariage.

Alban éclata de rire; Calixte ouvrit la porte.

Il rentrait, portant à la main deux paquets ficelés, son visage était joyeux :

— Quoi donc ? fit-il interloqué.

Christine exaspérée le mit au courant, le jeune homme hochait la tête :

— Petite sotte ! dit-il à sa sœur.

Entourant sa mère de ses bras aimants :

— Maman chérie !

Une détente se produisit, les larmes lentement coulèrent des yeux de Christine. Calixte, qui, voyant chaque jour le cher visage, n'en observait point le changement, se prit à considérer cette face pâle. Au-dessous des paupières mouillées, un réseau marquait la peau délicate, les tempes étaient plus creuses, le coin des lèvres se tirait. Les peines, plus que le temps, en étaient les artisans sournois.

Une émotion grave remua le cœur du jeune homme : la beauté de sa mère avait flatté son adolescence, la jeunesse de sa mère lui avait accordé une sœur aînée et voilà que, brusquement, quelque chose survenait, différent, qui lui donnait envie de pleurer et de s'agenouiller :

— Maman !

Ce n'était plus, penchée, en robe du soir, au-dessus du petit lit de l'enfant, cette vision qu'il plaçait en rêve au milieu

Digitized by Google

des fées, ni la jeune forme vigoureuse qui luttait avec le vent sur la « montagne » de Camaret; la tête de Christine pesait sur l'épaule de son fils, une porte s'entr'ouvrait : la vieillesse, pourtant lointaine, faisait passer ses avant-courriers et le cœur de Calixte débordait d'un amour dont il ne connaissait pas encore la plénitude.

Il entraîna Christine, fit un signe aux enfants :

— Restez ici !

Quand Mme Antréville se fut assise, tenant entre ses mains le vêtement déchiré, le jeune homme parla doucement, s'intéressant à l'accroc comme s'il avait l'expérience des reprises :

— Cela peut s'arranger, maman, une étoffe chinée, ça ne se verra guère.

Dans l'étroite cuisine, Annette demeurait immobile, debout, ne sachant quelle contenance tenir. Au bout d'un instant, son frère vint à elle et, sans violence :

— As-tu la notion, lui dit-il, de l'absurdité et de l'inconvenance de ta conduite ? Un drame, dis-tu ? Ce drame n'est pas un accroc dans du drap, c'est la difficulté de vivre, l'amertume d'être contraint à faire état de choses aussi misérables.

La fillette, que le premier mouvement hérissait toujours, regrettait déjà son insolence et, quand il la poussa vers sa mère, Annette s'écroula en sanglotant parce que Mme Antréville, une aiguille entre ses doigts qui tremblaient, pleurait toujours silencieusement.

La mère et la fille restèrent seules, Calixte passa dans la pièce qui, en même temps qu'elle lui servait de chambre, remplissait l'office de studio et de salle à manger. Le jeune homme dénoua des ficelles; Alban suivait ses gestes avec une curiosité intéressée.

Deux sacs revêtus d'une adresse de confiseur sortirent du premier paquet; l'autre, intact, fut déposé sur la table.

— N'y touche pas ! dit Calixte, attends que nous soyons réunis.

Annette, prise d'un beau zèle, s'empressait, disposant le couvert; elle poussa un petit cri de contentement :

— Chut ! fit Calixte.

Le repas préparé, Christine entra dans la salle, elle s'arrêta, une soupière entre les mains; des larmes de tout à l'heure, persistaient quelques soupirs convulsifs; elle regarda Calixte et crut que cette émotion, — bien différente de celle qui l'avait précédée, — se traduirait encore par des pleurs, mais le contentement qui paraissait au visage de son fils lui imposa un effort :

Digitized by Google

— Calixte, Calixte, dit-elle, tu nous a gâtés! Quelle surprise!

Alban n'y tenait plus :

— Je peux voir ?

— Regarde !

Un cri de joie :

— C'est mon « truc » pour les billes, mais il est bien plus chic que celui de mon camarade !

Calixte se mit à rire :

— Bien sûr : il est neuf.

— Et un cent d'agates par-dessus le marché !

L'enfant bondit sur Calixte, l'embrassa comme on bouscule et, déjà à genoux sur le tapis, fit rouler les premières billes.

— Alban, Alban, tout à l'heure !

Le nuage était passé.

— Quel beau ruban ! disait Annette, le sac de maman est noué par une simple faveur, tandis que le mien !

— C'est pour tes cheveux.

— Oh ! Calixte !

— Il pense à tout, fit Christine.

Le jeune homme s'épanouissait; cette responsabilité de la famille qu'il voulait à toute force assumer lui faisait les épaules plus larges et le cœur plus viril.

Et, comme Mme Antréville interrogeait :

— Comment t'y prends-tu? Tu m'as remis hier l'argent de Riquelet, ferais-tu des miracles ?

Calixte tira de son portefeuille la coupure d'un journal et la tendit à Christine : *Le fardeau léger*, conte, par Calixte Antréville. Annette et Alban manifestaient bruyamment, Christine lisait. La fierté, une joie qui contenait beaucoup d'espérance remuaient le fond de son âme :

— C'est charmant, murmurait-elle, délicat, profondément pensé...

Une allégresse imprévue, plus sensible par réaction, se propageait autour de la table. On sonna :

— Qui cela peut-il être ? fit Annette. On était si bien !

— Cubzac, dit Calixte.

Le « critique d'art » se tenait à la porte :

— J'arrive un peu tôt, dit-il, mais...

D'une main il déposa sur la table un objet lourd qui avait une apparence de pâté en croûte et de l'autre jeta sur les genoux de Christine une gerbe de mimosa.

Les fleurs, qui, sans doute, sortaient de leur emballage, avaient encore ce pli que leur donne l'entassement. Leurs

Digitized by Google

délicates feuilles sensitives, fermées comme un livre, détendaient inégalement leurs palmes, mais les grappes en forme de plume n'avaient pas trop perdu leur duvet et ce jaune radieux éclairait la pièce où le jour d'hiver mesurait ses rayons.

Christine enfouit son visage dans le bouquet. Les paupières closes, humant voluptueusement l'odeur fine et forte, elle murmura :

— Délicieux !

Puis, tendant à Didier une main qu'il baisa :

— Ami, lui dit-elle, je ne vous remercie pas, la joie des visages vous parle, elle vous dit combien chacun est heureux de vous voir ici. Apporte un couvert, Annette !

Après le repas vite desservi, Cubzac s'allongea sur la méridienne et tira des cigarettes. Sa maigreur s'était accrue et ses yeux clairs luisaient dans un masque terne.

— Vous devriez ne pas fumer, dit Christine.

Il haussa légèrement les épaules en tirant une première bouffée :

— Je crois qu'aucun régime ne me réparera.

Encourageant, Calixte s'empressait :

— Vous vous portez mieux, Cubzac.

— Peut-être ; je respire un peu moins mal, mais rien n'est aussi traître que cette intoxication. Un « gazé » se croit guéri, essaie de reprendre la vie normale, vlan ! une gifle le jette par terre ; c'est le coup sur la tête du noyé qui gagnait la surface et y avalait deux gorgées d'air.

— Il vous faudrait du soleil, soupira Christine.

— Bah ! j'habite Auteuil, j'ai une fenêtre en plein Midi, le bois tout près.

Annette plaçait son mot :

— Si vous alliez sur la Côte d'Azur comme tante Marie...

— Mlle Kerglaz est dans le Midi ?

— Oui, continua la fillette loquace, villa Thalassa, boulevard de la Croisette, chez Mme de Saint-Rummel.

— Mme de Saint-Rummel n'hiverne donc plus au Cap-Martin ?

— Pas cette année.

S'adressant à Christine :

— A propos, dit Cubzac, les Gervais-Saint-Rummel possèdent là-bas une villa voisine de la Pinède, et savez-vous qui Sallanches héberge en ce moment ?

— Non.

— Mme Lagrange et son aimable sœur.

— Qui vous a renseigné, Cubzac ?

Digitized by Google

— Des amis qui rentraient à Paris, la Côte d'Azur tient le record des potinières.

Dans la pièce voisine, Alban roulait ses billes, Annette avait noué ses cheveux avec le ruban choisi par Calixte :

— Maman, vint-elle dire, il va être l'heure de partir.

Cubzac voulut se lever :

— Ne bougez pas, dit Mme Antréville, les enfants ont reçu des places pour une matinée. Calixte se dévoue, il les accompagnera.

— Mais vous-même ?

— Je n'ai pas l'intention de sortir, ma récréation sera une flânerie au coin du feu, en votre compagnie.

— On est bien chez vous, répondit Cubzac.

Christine secoua la tête :

— Combien c'est relatif, mon pauvre ami !...

Lorsqu'ils se trouvaient seuls, le passé s'imposait à leur mémoire, plus intact dans l'esprit de Cubzac, évolué, mais fidèle dans celui de Mme Antréville.

— Vous disiez donc, fit-elle, que Léa et Sido sont installées chez Sallanches ? C'est assez piquant.

— Oui, c'est même épineux; la partie se joue serrée, elle dure depuis longtemps. Vous rappelez-vous, il y a sept ans, nous avions parié quelque chose ?

— Pourquoi Sallanches n'épouse-t-il pas Sido ?

Didier Cubzac tira une bouffée, regarda un instant la fumée :

— Peuh ! fit-il, c'est une impulsive, elle a mal manœuvré.

— Pendant la guerre, rappela Christine, ne s'est-elle pas éprise d'un blessé beau parleur, joli garçon, mais sans éducation, ni fortune ?

— Un coup de tête, elle a failli le suivre, mais cela se passait en décembre 1918 : à cette époque, Sallanches revenant au Cap-Martin, Léa lui envoyait Dani en convalescence, bon prétexte pour Mme Suèvres qui s'installait elle-même à la Pinède; la jalousie mordit Mme Lagrange, elle a tout lâché pour se rendre au Cap-Martin.

— Triste monde ! conclut Mme Antréville.

— Je n'ai jamais éprouvé de sympathie pour Sallanches, répondit Cubzac, mais je le supposais plus sérieux : les femmes prennent sur lui une influence qui lui jouera quelque mauvais tour.

Un maigre feu craquait dans la corbeille de fonte, déjà le crépuscule venait. C'était l'heure où, avant la guerre, Cubzac donnait rendez-vous à Christine; ils faisaient quelques courses ensemble, buvaient une tasse de thé noir dans un

Digitized by Google

tea-room sans éclat qui, pour trier sa clientèle, cotait plus cher que les palaces. La jeune femme le traînait, amoureux transi qui peu à peu se brûlait au jeu, si bien qu'elle-même...

Sept ans! Pour l'un et l'autre le bilan de ces années pesait bien lourd.

Cubzac se trouvait à Belfort lorsque, en 1915, Charles Antréville était entré à l'hôpital. Dans la salle des typhiques où on l'avait transporté, des vides se faisaient journellement; Antréville sentit le danger, il parla :

— Nous sommes ruinés; Legrand des Hottières, — qui est un honnête homme, — fera de son mieux pour redresser nos affaires; qu'on lui fasse confiance; mais il y a Christine et les trois enfants. J'ai été imprudent, Cubzac, la vie était facile, on ne se refusait aucun plaisir, on ne savait pas... Si j'étais seul, je ne regretterais rien, mais il y a Christine et les trois enfants...

Son regard déjà terni errait dans le vague, épuisé par l'effort, il répétait :

— Les trois enfants !...

Cubzac, à cette minute, écarta comme honteuse cette pensée: « Christine va être libre », qu'un démon secret lui soufflait à l'oreille. La grande misère de l'heure, l'anonymat tragique de l'hôpital, cette figure de soldat mourant l'élevaient au-dessus de soi-même.

Il prit la main devenue squelettique, il la serra :

— Tout ce que je pourrai, je le ferai pour eux, dit-il...

— Merci, murmura Antréville, merci...

L'image survivait, précise; non point à cause du portrait dont l'ombre encrassait la pâte, mais parce que cette mort avait ouvert une voie, suscité des devoirs nouveaux.

Chacun d'eux, — Christine et Cubzac, — mis en face de soi-même, après plusieurs années, savait qu'il n'y avait pas failli; c'est pourquoi l'amitié, cette récompense parfaite, se solidifiait entre eux en s'épurant.

Cubzac, réformé en 1917, n'était pas rentré dans sa jolie garçonnière, il avait vendu le pavillon de la rue Vineuse. La vieille Valérie, désorientée, avait pris une loge de concierge et c'est par elle que, la guerre terminée, Cubzac obtenait un appartement très modeste dans l'immeuble qu'elle surveillait à Auteuil. Christine, soupçonnant un revers de fortune, n'avait jamais questionné Cubzac à ce sujet. Les « questions d'argent » l'avaient tellement obsédée depuis quelques années!... Elle essayait de se taire, malade qui a peur de réveiller son mal; mais Didier, quelquefois, laissait percer son

Digitized by Google

souci d'être toujours malade alors qu'il devrait travailler.

Les revues dans lesquelles il écrivait avant la guerre avaient plus ou moins disparu ; certaines s'étaient fondues avec des firmes importantes ; à l'assaut de chaque rubrique, une foule affamée se ruait et les directeurs riaient au nez de ce « dilettante » qui prétendait à une rétribution..

Cubzac s'obstina, il finit par obtenir, dans un quotidien, la chronique des expositions de peinture. Il s'en tirait avec érudition et délicatesse, en lettré, en gentilhomme ; on le payait à la ligne, rognant ses articles, quand ceux-ci risquaient d'empiéter sur la réclame.

Mais les démarches vaines, pour lui, n'avaient pas pris forme d'humiliation ; Christine n'en aurait pu dire autant.

Les débris de son luxe desservaient la jeune femme.

Ses amies ! Auprès de plusieurs sa situation de femme du monde lui nuisait également. L'une prétendait : « C'est difficile, on n'ose pas faire une observation, refuser un travail qui ne plaît pas ». L'autre renchérissait : « Et payer ! Comme le geste est déplaisant ! Cela me gêne ». Cynique égoïsme, hypocrite délicatesse. D'autres témoignaient de meilleures intentions, mais il fallait se déranger, ou écrire : « Christine n'a pas le téléphone... »

Mme Antréville avait expérimenté aussi la difficulté de se mettre au travail sans spécialisation. Son intelligence, sa culture la rendaient apte à beaucoup de choses, mais le pas à franchir est grand entre le chiffonnage et la tâche.

Après d'angoissantes hésitations, elle avait choisi le dessin et la broderie. Le goût des couleurs voyantes chamarrait la mode. Autrefois, pour son amusement, Mme Antréville dessinait des tentures, peignait des abat-jour ; elle possédait des cartons entiers : motifs relevés dans les musées ou chez les marchands d'objets exotiques ; elle en tirait des pochoirs, des broderies en série et venait d'obtenir la commande de quelques pièces uniques, travail intéressant et plus rémunérateur.

Mme Antréville avait allumé une lampe, tiré les rideaux. Cubzac se leva :

— Il est temps que je rentre chez moi, c'est loin.

— Couvrez-vous bien, Cubzac, il fait sec, heureusement.

Sous la banalité de la phrase, il sentit une sollicitude très tendre et s'éloigna le cœur un peu réchauffé, au milieu de la foule des jours de fête, dans les rues qui sentaient la peau d'orange et les marrons grillés.

Digitized by Google

***

Mlle Kerglaz était sortie de bonne heure, elle avait entendu la messe à Notre-Dame de Bon-Voyage; comme elle remontait dans sa chambre, on lui apporta le courrier; d'un regard, elle fit le triage, mit à part une enveloppe timbrée rue de Tournon et prit d'abord connaissance des autres.

Tout en déjeunant, elle parcourait sa correspondance; enfin, comme un dessert, elle ouvrit la lettre de Calixte.

« Chère tante Marie, écrivait le jeune homme, vous avez pris la peine d'entrer chez Riquelet deux heures avant votre départ, je ne vous ai pas vue, mais j'ai quand même trouvé cela bien bon.

« Votre fidélité est si totale, votre soin de nous si fervent qu'il en découle une certitude pleine d'allégresse.

« Ceux qui effleurent seulement l'amitié, ceux qui se dispersent, les frivoles, les inconstants, négligent un des plus beaux présents de la vie. A dire vrai, les sentiments sont à la mesure des cœurs et peu de cœurs à la dimension du vôtre.

« Ce soir, tante Marie, je suis content et il faut que je vous l'écrive; la journée de Noël n'a pas été vaine, j'ai apporté à maman une joie que je vous envoie toute fraîche à vous aussi : un premier conte publié par *le Nouveau Paris*. C'est un petit sourire sur notre ordinaire rechigné, maman s'y est détendue, elle en a besoin, surtout en ces jours où votre sérénité nous manque.

« Combien nous sommes avides, égoïstes! Mais n'en tenez pas compte, jouissez de tout là-bas, jouissez-en pour plusieurs afin de nous rapporter toute vives les chaudes images méridionales.

« Je parlais de votre sérénité, c'est autre chose, c'est davantage, c'est le sens de la vie qu'il faudrait dire. En considérant celle-ci comme une étoffe, ne pensez-vous pas que la plupart des gens la brossent à rebours ?

« A votre contact, on se persuade ceci : la direction des événements nous échappe en partie, mais nous sommes libres quant à leur retentissement profond sur nous. La même essence, suivant le vase qui la reçoit, sera liqueur ou vinaigre, tant pis pour ceux qui n'ont pas nettoyé le flacon ou le laissent ouvert à tous les vents !

« Avec vous, on ne peut jamais être tout à fait dénué; on recueille; même si les fruits ont des piquants, c'est un profit.

« Vous affirmez que, si cette science est en vous, elle n'est pas *de* vous, vous vous effacez dans la lumière et c'est là

Digitized by Google

où il nous faut vous suivre. Soyez patiente à nous guider.

« Maman a terminé la tunique aurore, le « critique » déclare que c'est bien, j'ajoute : un petit chef-d'œuvre de goût.

« Annette profite de ses vacances ; que dire de plus pour cette grosse fille sans souci ? Alban s'enrichit, il gagne des billes, les revend, il emplit le Luxembourg de son négoce.

« Vous savez quelle tendresse, quelle reconnaissance vont, de nous tous, vers vous !

« CALIXTE. »

Mlle Kerglaz, ses doigts rejoints sur le bord de la table, ferma un instant les yeux.

Chaque fois que le témoignage lui venait, aussi direct, de son action sur les âmes, elle sentait le besoin immédiat de courber la tête et de s'humilier. Il lui semblait qu'elle élevait en ses mains indignes le calice de vérité ; la terreur la prenait, insupportable, d'être considérée comme autre chose qu'un organe de transmission ; c'était une blessure ; elle s'effondrait dans la crainte de l'orgueil, jusqu'à ce qu'une voix intérieure l'eût rassurée, chassant le scrupule, la confirmant dans la simplicité.

A travers sa méditation, des images passaient : Christine se débattant au milieu de combinaisons empiriques, creusant un trou pour en boucher un autre et cela malgré l'ordre et la bonne volonté, parce que la dépense flottait au hasard de la hausse des denrées et les recettes au petit bonheur d'un travail mal assuré ; Calixte que le rebondissement de la jeunesse et les possibilités qu'il démêlait en soi arrachaient par instants aux tiraillements du quotidien ; Monique comblée par le dehors, mais, au moral, totalement isolée, pleine de trouble au seuil de la vie, cherchant à mettre en accord ses gestes et son âme, touchante de bonne volonté.

Pour elle qui savait, qui, depuis plusieurs années, recevait la confidence de ces deux jeunes êtres, un lien se formait. Jusqu'où une pensée humaine rapproche-t-elle ceux dont elle rejoint les images dans le silence de la réflexion ?

Mais, pour le dehors, tout ce qui constitue non seulement le rempart factice des idées reçues, mais les barrières de la délicatesse élevait un mur qu'il ne fallait pas tourner. Les manœuvres de Mme Suèvres répugnaient à Mlle Kerglaz.

On ne pénètre pas l'intention des âmes, cela nous contraint à respecter l'apparence. Tout au fond de soi, Mlle Kerglaz se répétait : c'est dommage ! comme c'est dommage !

Un index impatient qui frappe :

— C'est vous, Monique ? Entrez !

Digitized by Google

L'express les conduit jusqu'à Saint-Raphaël. De là une automobile les emporte, par la route, vers l'Ouest, du côté de Sainte-Maxime. Quand la route s'engage dans la forêt, Monique fait arrêter la voiture et guide seule la promenade. Elle a ménagé ses effets. Elle arrête Mlle Kerglaz à ce point de la forêt où, tout d'un coup, la brousse fait place au thym, au romarin, aux lavandes, tandis qu'une étroite calanque s'enfonce dans la roche pour y abriter son azur.

Mlle Kerglaz s'assied, Monique à côté d'elle, et toutes deux un instant demeurent silencieuses.

Pas de vent, tout juste ce frisson qui fait bruire dans les branches un chœur à bouches fermées; la chaleur développe l'odeur des pins, des eucalyptus et celle, plus insidieuse, des genêts d'Espagne, des petites plantes foulées au ras du sol.

Marie Kerglaz se rappelle une autre mer, une côte occidentale et décharnée, la lande gréseuse, le vent terrible, les pluies qui croulent d'un ciel rapide et bas, la lutte continuelle de l'homme avec la nature, mais ici...

— Quelle facilité ! murmure-t-elle.

Monique fait écho :

— Quelle dangereuse facilité !

Elle reprend, s'excitant :

— Je ne vous l'ai pas soufflé, cela est venu sur vos lèvres parce que, pour tout être qui pense et qui sent, l'impression s'impose. Il ne faut pas conduire sur cette côte, tante Marie, ceux qui doivent combattre et se ressaisir.

Et, sans laisser à Mlle Kerglaz le temps d'une réponse :

— Vous m'avez enseigné que l'âme ne peut pas être dupe : elle doit parvenir à cet équilibre qui neutralise les courants extérieurs; depuis que je vis sous ce climat, la notion vacille en moi de cette sagesse; la faute en est à la caresse dissolvante de ce pays; on ne s'y possède plus, on y est possédé !

Baignée dans l'odeur musquée de la forêt, tante Marie répond sans hâte :

— Je comprends... oui, tout est trop tiède, trop aisé, trop beau... il faut venir ici pour se réparer, cette atmosphère convient à la blessure, elle exaspère certaines santés. Vous subissez, Monique, l'enivrement des Barbares, quand la descente des Alpes les jetait en Italie; mais la réaction vous est possible, vous valez mieux que cet asservissement de l'être à la couleur du temps.

Se jetant au cou de tante Marie.

— Aidez-moi ! dit Monique, tenez voici mon courrier de ce matin.

Digitized by Google

Mlle Kerglaz n'eut pas besoin de commencer par la signature, le ton lui fit, dès les premières lignes, deviner le capitaine des Hottières.

— Pourquoi tolérez-vous cette correspondance ?

— Je n'y réponds pas, je l'ai prié de cesser.

— Avertissez votre tante.

Monique fit la moue, Marie Kerglaz reprit :

— Brûlez sans lire.

— Oui...

Tante Marie mesurait le singulier envoûtement subi par ce jeune être loyal; elle en était surprise comme d'une solution fausse dans un problème bien raisonné; mais sa psychologie, heureusement, n'était point mathématique, elle tenait compte de ce fond obscur qui met l'âme aux prises avec des puissances ténébreuses, des facteurs *étrangers* à elle-même, ce qui, détruisant toute logique, s'assimile à l'accident.

Tante Marie arrachait une tige de lavande, elle pressait entre ses doigts les fleurs sauvages, plus poivrées que celles des jardins, mais le paysage ne lui importait plus; une légère angoisse survenait en elle : cet homme veut compromettre Monique... D'une voix ferme elle prononça :

— Il faut en sortir.

L'enfant répondit :

— C'est pour cela que je vous ai appelée. Quand vous êtes auprès de moi, tout s'éclaire, je ne puis rien me permettre qui soit indigne de vous.

Mlle Kerglaz embrassa Monique, puis, les sourcils rapprochés, se prit à réfléchir.

Mlle Gervais, pendant ce temps, déchirait menu la lettre du capitaine des Hottières et tirait de son sac une feuille imprimée; toute détendue, avec une versatilité naïve :

— Autre chose, dit-elle, ceci est pour vous, tante Marie ! C'était la page d'un journal : *Le Nouveau Paris*, 22 décembre.

— Pour moi ? A cause de... ?

Du doigt Monique souligna une signature : Calixte Antréville.

— J'ai pensé, tante Marie, que cela vous ferait plaisir; et, à présent que j'ai, par hasard, renoué avec la pensée de ce compagnon d'autrefois, donnez-moi quelques détails : que sont devenus les Antréville ?

Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LE PUBLIC ET LA MORALE

Plus de cent cinquante mille divorces (153 494) ont eu lieu depuis la fin de la guerre, jusqu'à l'année passée. On doit prévoir qu'il y en aura au moins autant dans une nouvelle période de six années; la moyenne annuelle (qui a chance de grossir, et peut-être même beaucoup) atteignant le chiffre de 25 500. Donc, vers 1930-1931, plus de cent cinquante mille *autres* divorces auront sans doute été enregistrés. Considérées ensemble et depuis la guerre, ces mesures administratives représenteront la destruction de *trois cent mille* (300 000) familles, au moins.

Mœurs nouvelles, en vérité. L'ancienne France, créatrice du patrimoine intellectuel, moral, social et financier sur lequel nous vivons, — et que nous avons bien l'air de dévorer sans vouloir nous soucier de deviner par quoi le remplacer, — l'ancienne France écartait le divorce comme un crime et comme un fléau. Elle avait raison, ainsi que le prouve l'expérience poursuivie par nous-mêmes et sur nous-mêmes.

Visiblement, la morale s'est modifiée et continue de changer.

Les psychologues les moins rigoristes avouent une « crise de la pudeur ». Quand un « moraliste » comme M. Marcel Prévost déclare que la pudeur des jeunes filles est en train de s'affaiblir et peut-être de se gâter, c'est que des préoccupations de ce genre sont vraiment justifiées. Or, l'année dernière, l'écrivain renommé publia là-dessus un volume rempli d'inquiétude. Il peignait les effarements d'une mère jusque-là tranquille, indulgente, optimiste, ayant eu d'ailleurs pour familial conseiller M. Marcel Prévost lui-même! Soudain, et de plus en plus, elle se voyait déconcertée, troublée, assez souvent terrifiée par les allures de ses deux filles. Costume, langage, opinions, tendances, manières et fantaisies; vilaine désinvolture, croissante déperdition de sérieux, de distinction et de charme; une systématique et absurde préférence pour la « mode exaspérée », telles sont les plaintes que la maman confiait à M. Marcel Prévost. Celui-ci les reconnaissait fondées. A son tour, il déplorait les manières et les tendances de la jeune fille nouvelle : « l'abandon de la politesse et le mépris du sentiment »; la « baisse du change féminin »; l'avènement du « sexe sportif »; la « conquête du maillot ». Il notait même, expressé-

Digitized by Google

ment, une « crise de la pudeur ». Toutefois il se hâtait d'affirmer qu'on ne devait pas, de là, inférer une « crise de la vertu ». Sans doute, bien des lecteurs, nullement portés au rigorisme, n'auront pu s'empêcher d'ajouter : — pas encore, mais peut-être bientôt.

L'attachement à la « mode exaspérée », dont parlait le hardi romancier un instant devenu censeur, cette passion ne se manifeste pas seulement à propos du costume, du langage, du sport, etc..

Sur les idées aussi la mode exerce son influence, parfois très vive ou très profonde. Beaucoup de gens ne pensent que d'après les idées à la mode. Lancées par le roman ou par le théâtre et soutenues par quelque fait-divers, certaines formules sont entrées dans la mentalité publique jusqu'à se confondre avec elle. Depuis trente ans, la fameuse maxime que formula Ibsen (peut-être après l'avoir plus ou mois empruntée à Spinoza, prophète de la *vie intense*), la maxime *vivre sa vie* est, en bien des milieux, devenue une règle des devoirs et souvent la règle principale.

Se souvient-on de Bonnot ? Il florissait vers 1912, terrifiant la banlieue parisienne. Pour le traquer et le réduire, il fallut la police entière et pas mal de troupe. Ce Bonnot avait quelque lecture. Par la voie du théâtre, des journaux et des romans, un peu de philosophie nouvelle avait glissé jusqu'à lui. Dans son testament (car il s'offrait la coquetterie de montrer qu'il connaissait les usages de la société à travers laquelle il promenait le vol et le meurtre), Bonnot expliquait qu'il aurait pu être un tranquille bourgeois, tout comme un autre, mais que, plus fier, il avait voulu « vivre sa vie ».

La profession de foi posthume du bandit produisit une certaine sensation et donna lieu à des commentaires assez variés. Avec son minimum d'ironie, Alfred Capus déplora que des mains assassines eussent compromis le prestige d'une maxime si bien frappée. Le brillant écrivain publiait alors, dans *le Figaro*, des *Chroniques* dont il a fait deux volumes, sous le titre justifié : *Les mœurs du temps*. L'élégante alacrité de pensée et de langage déployée par Alfred Capus a vraiment saisi la physionomie et l'état d'âme du public dans ces années-là. L'observateur-artiste n'avait, on le sait, rien de chagrin ou de sévère. Sa belle humeur indulgente plaidait naturellement pour la société d'alors. Néanmoins il apercevait la désagrégation qui, d'ancienne date, s'opère parmi nous. Il croyait bien voir un peu disjointes les assises sociales et distinguer çà et là des fléchissements continus, assez doux peut-être, mais sinistres. Sans rien perdre de la plus fringante désinvolture, il savait signaler des symptômes désagréables.

L'année précédente, abordant déjà ce sujet à propos d'un fait-divers banal, Capus, avec une sagesse singulière chez un sceptique,

Digitized by Google

avait dit : « Ce qui est bien de l'heure actuelle, ce n'est pas de tuer, de voler ou de trahir, c'est de le faire *au nom d'un principe*; que ce soit le droit au bonheur ou le besoin d'agrandir sa personnalité... »

En effet, outre la formule du Norvégien Ibsen, notre public possède aussi, d'origine française sans doute, la maxime « Droit au bonheur ». Les deux maximes s'accordent jusqu'à fournir l'expression de la même pensée.

Evidemment elles ont ce qu'il faut pour conduire très loin, et jusqu'aux antipodes de la vieille morale, les gens que ne distingue pas un goût marqué pour la délicatesse et pour le scrupule, c'est-à-dire le public le plus nombreux.

N'oublions pas que le meurtre et le suicide ne se produisent pas seulement dans le monde des bandits.

Entre amoureux jaloux ou déçus la colère, la simple tristesse ou le vulgaire ennui arrivent vite à voir rouge. D'ailleurs, pour tuer, l'amour d'aujourd'hui n'a pas besoin d'être devenu furieux. Bon nombre de couples irréguliers cherchent dans la mort le bonheur, tout au moins la consolation et la tranquillité. C'est le fait-divers de chaque semaine. L'homme tue sa compagne et ensuite se tue. Les journaux mentionnent cet incident avec une ponctualité froide et laconique; — laconisme qui, pourtant, ne se passe point, sinon de morale proprement dite, du moins d'un certain ton à la fois péremptoire et dégagé, mais sentencieux. Le rédacteur de la sanglante et banale nouvelle-diverse a soin de conclure que : « le meurtrier s'est fait justice ».

Généralement le public approuve cette conclusion. Car beaucoup de gens, qui ne sont nullement nigauds à d'autres égards, pensent apercevoir quelque caractère, sinon héroïque, du moins réparateur ou purificateur, presque vertueux, dans le suicide qui complète l'assassinat.

On dit que notre temps respecte beaucoup la mort : jusqu'à lui rendre l'équivalent d'un culte. Mais, en réalité, il y a confusion. Si le public vénère, — un moment, — les défunts, il est enclin à s'irriter devant la mort et à l'injurier comme une ennemie personnelle, indigne et méprisable, quoique, hélas ! invincible.

Cette disposition d'esprit s'affirme très souvent dans les discours funèbres et dans les notices nécrologiques. Si le défunt n'est pas un vieillard ; si, selon la commune destinée, il a subi des épreuves et disparaît avant d'en avoir été dédommagé, il est déclaré victime innocente ; et la mort se trouve abondamment incriminée d'injustice, de cruauté et de sottise. Il paraît qu'on ne doit mourir que dans un âge très avancé et après avoir goûté un ample bonheur.

Quand s'éteignit Gambetta, la mort fut, dans une foule d'articles de journaux et lors des funérailles, accablée d'injures et flétrie

Digitized by Google

comme une criminelle imbécile. Les orateurs qui se succédaient devant le cercueil soulageaient leur propre peine et comptaient bien interpréter la douleur générale en maudissant la mort avec le plus violent mépris : « mort injuste » ; « mort aveugle » ; « mort stupide » ; surtout « stupide ». Un vaste public, qui serait encore bien plus nombreux aujourd'hui, concluait qu'en effet la mort ne méritait pas d'autre traitement.

En 1906, lorsque, dans la rue, le pauvre grand savant Curie eut la tête broyée sous la roue d'un camion, ce fut encore une longue explosion de deuil imprécatoire. Les journaux les plus graves injurièrent la mort, selon le rite et le vocabulaire qui l'accusent surtout de dureté jalouse et stupide.

« Vivre sa vie » avec le moins de scrupules possible, — et détester la mort comme un asservissement inepte et cruel, — tels sont à peu près, aujourd'hui, les deux pôles de la pensée publique. Cette pensée contraste vraiment beaucoup avec la mentalité civilisée dont la France fut si longtemps la personnification glorieuse.

D'un coup d'œil, nous apercevons l'immensité du changement : — Autrefois, on devait compte à Dieu de l'emploi de la vie... Douze siècles durant, ce fut, dans notre société, le principe général, fondamental, essentiel et sacré. Lois, institutions, philosophie, politique, administrations et professions quelconques ; mœurs officielles et mœurs privées ; esprit et langage publics ; pensée familiale et intime ; littérature, savante ou populaire ; fêtes et plaisirs, tout cela signifiait et déclarait expressément que l'usage de la vie comportait une finale reddition de comptes fournie par l'homme au Créateur et sur laquelle le Créateur prononçait une sentence. Explicite et catégorique, la règle était comprise, acceptée, aimée de tout le monde.

Cette grandiose et toute raisonnable notion de la vie avait pour digne complément, *sur la mort*, une notion génératrice d'innombrables chefs-d'œuvre dont témoignent encore nos églises, qui autrefois en étaient remplies. On le voit dans les livres magnifiques où Emile Mâle retrace l'histoire, les manifestations et l'esprit de l'art religieux au Moyen-Age.

Rien, dit-il, ne se peut comparer à nos belles effigies funèbres du XIII^e^ du XIV^e^ et parfois du XV^e^ siècle. Certaines pierres tombales sont au nombre des œuvres les plus pures que le Moyen-Age ait produites. Les Grecs n'eurent pas la main plus sûre. Aucun détail inutile, une simplicité grandiose, des lignes qui semblent conférer à la figure du mort un caractère d'immutabilité ; jamais on ne fit mieux sentir ce qu'il y a de divin dans la créature humaine [1].

1. *L'Art religieux de la fin du Moyen-Age en France*, par Emile Mâle. Chapitre III. *L'Art et la destinée humaine. Le tombeau*, p. 438. (Colin).

Digitized by Google

Aujourd'hui, si, à la tribune parlementaire, quelqu'un, même avec éloquence, se risquait à déclarer qu'une telle notion de la vie et de la mort est la seule digne, raisonnable et véritable, il provoquerait les huées et le soulèvement d'une masse de législateurs. Plusieurs modérés aussi lui reprocheraient de négliger l'à-propos et peut-être les convenances. — Seuls, les représentants catholiques, connus, déclarés, estampillés, les « cléricaux », fort peu nombreux, oseraient le soutenir, et sans nul espoir d'arrêter l'élan de la manifestation impie.

Ce n'est pas seulement la politique agissante et militante qui répudie nos douze siècles de foi. Les grandes administrations et notamment celle qui a conservé le plus de prestige, l'administration judiciaire, donne le même exemple. Pour bien juger de l'entier contraste avec l'ancien esprit, il faut avoir atteint la vieillesse; ce qui paraît assez honteux et même ridicule, aujourd'hui que, dans des milieux divers, surtout dans la littérature, on passe chef d'école avant la trentaine! Est-il encore permis d'avoir soixante-dix ans? En tout cas, une telle ancienneté, excessive, abusive, sinon inconvenante, procure l'avantage, peut-être appréciable, de savoir ce qu'était autrefois la séance annuelle dite *Rentrée des cours et tribunaux*.

Alors, dans tous les chefs-lieux judiciaires, des discours d'apparat, naturellement fort étudiés, distribuaient à la magistrature et au grand public une solennelle leçon de morale plus ou moins religieuse, dont quelque chose, la presse aidant, finissait bien par arriver à la grosse foule. La notion de l'âme immortelle apparaissait dans ces discours. En outre, ils rappelaient que la vraie morale et la vraie justice ont pour origine et pour soutien un Dieu personnel et vivant, créateur et juge de l'humanité. — Ce fut ainsi jusques un peu après 1830. La première manifestation en sens opposé date d'environ 1882; peut-être d'une séance judiciaire tenue alors dans l'Ouest.

Depuis, parmi nos magistrats, règne l'usage de formuler, dans les *Discours de Rentrée*, quelque déclaration laïque. Elle est destinée à rappeler que, désormais, les hommes font la morale eux-mêmes, eux seuls et pour eux seuls, bref « pour leur propre usage », comme l'enseigne expressément la haute philosophie nouvelle [1]; c'est-à-dire sans se préoccuper d'aucune autorité autre que la leur, surtout d'une autorité qui prétendrait les juger et leur faire expier leur résolution de vivre à leur guise.

Les dévots du laïcisme sursautent, lorsqu'ils entendent dire : « C'est une chose merveilleuse que, s'adressant à tous, la religion

1. M. Gustave Belot, *Etudes sur la philosophie morale du XIX^e siècle*, 1904, pp. 4-6. *Leçons professées à l'Ecole des Hautes-Etudes sociales*, par MM. Belot, Darlu, Gide, Bernès, etc. (Librairie Alcan).

Digitized by Google

semble n'avoir en vue que mon unique bien à moi... Combien de gens ne nient Dieu que pour se rassurer ! » L'idée et la tournure sont de Charles Le Goffic. Le puissant et charmant écrivain, romancier psychologue, peintre des âmes et des caractères comme des paysages, grand interprète de l'âme bretonne, poète profond et gracieux, conteur épique de la guerre, s'affirme encore, en restant lui-même, possesseur de l'esprit et de la phrase qui moulent les *pensées* et les *maximes*[1].

A l'encontre de la doctrine catholique, l'homme moderne entend être innocent. Ses passions l'excusent et le justifient, puisqu'elles proviennent de ses besoins, lesquels, évidemment, sont légitimes. Quelle loi, supérieure à lui, le convaincrait de culpabilité ou même d'erreur ?

Si longtemps sacro-sainte, comme ayant été gravée en nous par quelque Dieu, la fameuse *loi naturelle*, aujourd'hui, est, ou peu s'en faut, confondue avec l'ensemble des instincts. La nature, c'est ce qui plaît aux hommes, — et ce qui peut leur procurer les satisfactions de l'existence. Sans éclat ni bravade, selon le milieu et les conditions où nous nous trouvons, nous entendons bien, nous, laïques, « vivre notre vie »; c'est-à-dire en tirer tous les avantages possibles. Nous n'allons pas, nous laïques, nous laisser impressionner par aucune règle religieuse. Qu'est-ce que la religion ? Voici : « Un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés ».

On lisait cette phrase, il y a quinze ans, à la quatrième page d'un volume bourré, affectant la science et même la distinction, néanmoins vulgaire et parfois brutal, intitulé *Orpheus*, lancé en abondance, avec l'emploi de tous les procédés et de tous les instruments de diffusion. Sans le savoir, l'auteur, M. Salomon Reinach, de l'Institut, formulait le principe qui convenait à la libre-pensée, ignorante ou lettrée.

Celle-ci, d'ailleurs, pour devenir une mode et pour recueillir tout le surcroît de prestige que la mode confère, n'avait pas attendu d'y être autorisée par des doctrines scientifiques. En 1856, et avec le plus grand succès, le Victor Hugo des *Contemplations* chantait :

> J'ai des pleurs à mon œil qui pense,
> Des trous à ma robe en lambeaux ;
> Je n'ai rien à la conscience.

L'homme moderne n'a jamais *rien à la conscience*. S'il s'avise de se repentir, c'est qu'il n'est pas digne de son époque. Vers 1893, lors des affaires de Panama, un ancien ministre fut accusé d'avoir succombé à l'offre de sommes considérables. Ayant nié avec énergie, il se trouva bientôt assiégé par les preuves. Sans doute aussi, il

1. *In angello. Revue du Siècle*, 1er juillet et 1er août 1925.

Digitized by Google

ressentait le besoin de dire la vérité. Il fit des aveux complets et abondants. Il les réitéra, même après sa condamnation, après aussi les quelques années de prison que lui avait values sa faute. Cette faute, il continua de s'en repentir tout haut; et il en parla encore dans deux ou trois volumes. On le trouva ridicule et ennuyeux; plus méprisable qu'il n'avait paru quand il n'était que simple condamné tout frais repentant. Des murmures s'élevèrent, dont une bouche spirituelle donna ironiquement la signification exacte : « Il abuse de sa culpabilité ».

L'affreux conseil pratique que, du haut de l'échafaud, Avinain jetait aux serviteurs du crime rencontre chez les gens réputés honnêtes une bizarre disposition correspondante. Si, devant la justice, l'aveu perd l'assassin, devant le public, même distingué, tout aveu entraîne quelque détriment. Non, l'aveu n'est pas bien vu.

Aussi avec quel mépris notre fière époque entend et prononce le mot confession ! Cet acte qui consomme l'aveu tout pénétré d'humilité, d'une humilité abaissée jusqu'au repentir, jusqu'au ferme propos et jusqu'à la pénitence !

En 1898, lors d'une distribution de prix dans quelque Loge maçonnique, un pilier des Loges et de la Chambre — dont il fut longtemps président, après avoir collaboré aux plus graves journaux libres-penseurs, — M. Henri Brisson, recommandait au lauréat de méditer spécialement cette phrase de Voltaire, phrase dont il ignorait l'origine [1] : « Le public, qui pardonna à Louis XIV toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son confesseur [2] ». Dans la presse, devant les Chambres, dans les réunions publiques, n'importe où, cette phrase est irrésistible, comme, au théâtre et ailleurs, les plus célèbres tirades du *Tartuffe*.

Pas plus que la page sur le bourreau, on n'a pardonné à Joseph de Maistre ces quelques mots sur la confession : « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin : je ne l'ai jamais été; mais celle d'un honnête homme est abominable [3] ». Il paraît qu'une telle déclaration témoigne d'un fanatisme sans excuse.

1. *La Franc-Maçonnerie en France*, par Georges Goyau, pp. 30-31. Paris, 1899. (Perrin).

2. *Siècle de Louis XIV*. Chapitre XXVIII. (*Suite des anecdotes*). — En réalité, dans la phrase susdite, Voltaire, si empressé à vilipender tout prêtre comme tel, visait cependant le rôle public plutôt que la fonction sacramentelle du P. Le Tellier. Il parlait principalement des nombreuses et furieuses cabales que, même enterré, le savant, pieux et noble jésuite eut à subir, en tant que conseiller ou bien administrateur, plutôt qu'en qualité de confesseur. Bien entendu, ni avant, ni après, Voltaire ne se privait de dénoncer le prêtre, mais, enfin, là, il y a lieu de distinguer une nuance, dont n'avaient nulle idée le fantoche pontife Henri Brisson et ses semblables et dont nul d'entre eux n'aurait voulu ni su tenir compte.

3. Lettre au chevalier de Saint-Réal. Pétersbourg, 22 décembre 1816 (2 janvier 1817). *Lettres et Opuscules inédits*, 1er vol., p. 450. Librairie Emile Vaton, 1873.

Digitized by Google

Il n'y a pas encore longtemps, le public a bien été très ému, attristé, humilié et pour ainsi dire scandalisé de certaine parole, — néanmoins admirable, tout à fait admirable, — prononcée par Littré près de mourir. Pendant la guerre fut publiée, sur les dernières années de Littré, une étude où le grand et vieux linguiste incrédule soupirait : « Je pleure parce que j'ai péché et parce que je ne sais pas à qui demander pardon ! ». Seuls, les catholiques jugèrent cette déclaration très profonde et très noble, éminemment raisonnable. Les autres admirateurs de Littré conclurent que, dès lors, il était ramolli.

Peut-être le mot de « péché » est-il aujourd'hui l'un de ceux qui paraissent le plus ridicule. « On me demande quelquefois ce que je fais du péché... Je crois bien que je le supprime... », disait jadis Renan avec une perverse, arrogante et joyeuse malice, qui émerveillait son auditoire choisi et tout un monde de lecteurs distingués.

On a montré ici les revues pédagogiques enseignant aux maîtres et aux maîtresses d'école, pour qu'ils le fassent comprendre aux enfants : qu'il n'y a *plus de péché*... et que les hommes, si par hasard ils deviennent coupables, ne le sont que les uns envers les autres.

Nous avons maintenant, et depuis environ quarante ans, l'*école sans morale*. C'est le terme employé par un des hommes qui connaissent le mieux l'état réel de ces choses et qui en parlent avec le plus d'élévation et de courage : M. Théodoric Legrand. Lui-même instituteur, jusqu'à une date peu ancienne, il a suivi et noté tous les progrès de la désorganisation qui a engendré l'*école sans morale*. Il a fondé le journal *l'Instituteur français*[1], vaillant et précieux organe de lutte contre l'esprit sectaire.

En somme, le public est de plus en plus assuré que, désormais, il se trouve libre de se faire la morale qu'il veut, selon les circonstances, selon ses intérêts et selon son goût. Voilà exactement l'opinion et la disposition générales, d'accord avec l'état d'esprit du grand monde philosophique.

Depuis un bon demi-siècle, nombre d'individus et de personnages qui parlent péremptoirement sur la morale laissent voir qu'ils ne savent pas du tout à quoi désormais elle se réduit. D'ailleurs, selon eux, le problème serait sans importance pratique et aussi sans intérêt intellectuel. Inutile de se mettre en frais d'analyse ou de définition. Aux originaux travaillés de ce singulier besoin, on répond : « La morale, c'est la morale », — après quoi, rien ne reste plus à dire, la preuve étant faite de la vigueur, de l'élévation, de la richesse, de l'équilibre et de la lucidité dont peut se prévaloir l'indépendante pensée moderne. Exiger davantage, ce serait, paraît-il, avoir envie de chercher midi à quatorze heures,

1. Organe mensuel; rue La Fontaine, 41 *bis*, Paris, 16e.

Digitized by Google

puisqu'il y a toujours une morale, c'est-à-dire un ensemble de règles et de coutumes... En effet, même chez les cambrioleurs et chez les sauvages : ne fût-ce que pour se partager plus ou moins équitablement le butin.

Certes, il y a toujours une morale et, de même, une vertu ; mais comme l'une et l'autre peuvent varier ! Aujourd'hui (sauf les catholiques) le public est tout à fait pénétré de la théorie que, voici quarante-cinq ans bientôt, Renan, en pleine Académie, développait à propos de la vertu. Il déclarait que la vertu, honorée sous la Coupole et glorifiée par des prix annuels brillamment distribués, ne se connaissait plus cependant aucune véritable et compréhensible raison d'être. Aux naïfs, qui le questionnaient ou qui s'interrogeaient eux-mêmes sur les origines de la vertu, Renan se donnait le plaisir de répondre : « Les origines de la vertu !... Mais, Messieurs, personne n'en sait rien, ou plutôt nous ne savons qu'une chose : c'est que chacun la trouve dans les *aspirations de son cœur* ». Et toute la morale y passait. En effet, Renan ajoutait que pas une seule théorie philosophique sur les fondements du devoir ne supporte l'examen et que, méditant sur son exploit, le héros se sent « absurde ». Or en cela consisterait l'héroïsme, c'est-à-dire dans l'absurde obéissance « à une voix qui commande de la façon la plus claire, sans donner ses raisons ».

Cette pensée académique est aujourd'hui la pensée populaire. De plus en plus, nos contemporains se comportent d'après ce qu'ils appellent les « aspirations » de leur cœur. Sans doute, c'est risquer de prendre pour l'élémentaire morale penchants, impressions et désirs qui lui ressemblent fort peu. Notre cœur contient beaucoup d'incertitude, de trouble et, pour peu qu'on daigne ou qu'on ose y regarder, bien pis encore. — Soit. L'homme moderne compte bien faire son choix là-dedans en toute liberté et même en toute fantaisie ; sans « donner » lui non plus « ses raisons ».

N'a-t-il pas entendu les plus grands écrivains se glorifier, comme Victor Hugo, d'avoir travaillé

A mettre en liberté l'amour !

Et quels autres désirs d'affranchissement n'ont pas été ensuite satisfaits ! En 1893, le sociologue Durkheim se préparait à dominer la Sorbonne, pour agir par elle sur la mentalité de la France entière. Il annonçait une morale nouvelle : son œuvre à lui. Animé du plus impérieux entrain, il déclarait que très souvent le mal (appelé ainsi) « n'est qu'une anticipation de la morale à venir » ! On prit vite l'habitude de répéter une affirmation si riche d'espérances. Il fallut qu'en 1900 un libre-penseur qui avait conservé son équilibre, Alfred Fouillée, interrompît ce beau concert, en criant : « Dites donc, tout de même, tout de même... Et les gens qui coupent les femmes en morceaux » ! Mais ce n'était pas encore

Digitized by Google

fini, puisqu'en 1902, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (novembre), un éminent littérateur imaginait d'écrire : « L'idée subversive et abominable d'aujourd'hui sera peut-être la légalité de demain; et la conscience des honnêtes gens du siècle prochain aura peut-être pour contenu ce que les honnêtes gens d'aujourd'hui appellent des rêves fous ou des doctrines scélérates ». Les fantaisies de l'éminent littérateur et d'autres analogues éveillaient, surtout chez les écrivains de deuxième ou de troisième ordre, l'esprit d'imitation et d'invention aussi. Avec la propagande des journaux, les extrêmes fantaisies finissaient par apparaître à la foule comme un enseignement naturel et raisonnable.

On se disait que les gens qui « coupent les femmes en morceaux » et les simples meurtriers et ceux qui « se font justice » ne forment encore qu'une petite minorité. — En effet. Toutefois ce nombre, déjà fort appréciable, s'accroît avec une régularité singulière.

Et puis, visiblement, un autre genre de crime est en voie d'acquérir sa naturalisation et sa justification pour ainsi dire complètes. Dans le grave et courageux volume publié chez Bloud et Gay, en 1920, par M. Paul Bureau, et intitulé *l'Indiscipline des Mœurs*, certaines pages sont d'une simplicité terrifiante. Elles contiennent une liste de syndicats ouvriers adhérents au programme dénommé « la prophylaxie anticonceptuelle »... Cette liste, dont chaque ligne marque une association, n'a pu (il s'en faut) mentionner tous les groupes du genre auquel elle se rapporte. Et cependant elle remplit *plusieurs* pages ! Ces quelques pages désignent tout un monde. En outre, on est bien obligé de se souvenir que la susdite... « prophylaxie » est pratiquée par une multitude de gens qui ne font partie d'aucun syndicat.

Est-ce trop pénible à penser, trop embarrassant à dire ? Du moins certains auteurs, parfois considérables par leur situation et par leur rôle, savent traiter cette matière sur le ton le plus dégagé. — Un député fort influent, chef reconnu du parti socialiste, M. Léon Blum, a, en 1914, fait paraître un volume qui a pour titre *Du Mariage*. Là, trois cents pages durant, sur un ton désinvolte et sensiblement ironique, sont (au profit du maintien... peut-être provisoire ! du mariage) préconisées diverses réformes *morales*, surtout les deux que voici : la femme ne doit se marier qu'après avoir, comme l'homme, satisfait « au besoin de changement »; pas ou presque pas d'enfants avant trente ans. Les enfants qui surviendraient mal à propos tomberaient sous la garde de l'Assistance publique. Deux cents législateurs socialistes pensent comme M. Léon Blum, lequel serait demain, s'il le voulait, chef du gouvernement français.

Digitized by Google

Jadis Renan s'amusait à dire et à écrire : « Nous vivons du parfum d'un vase vide... Nous vivons de l'ombre d'une ombre... De quoi vivra-t-on après nous » ? Auditeurs et lecteurs se divertissaient autant que lui. Il paraît que c'était charmant. Aujourd'hui le parfum est évaporé. Quant à l'ombre d'une ombre, cela ne se distingue sur aucun cadran solaire ou social. Les hommes nouveaux savent seulement qu'ils font eux-mêmes et eux seuls leur morale pour leur « propre usage », selon la formule professorale sorbonnienne, et qu'ils seraient bien naïfs et bien sots, si ce n'est hypocrites, de se préoccuper encore de l'idéal, celui-ci ayant, depuis trente années, été nié et ridiculisé par un maître, aujourd'hui le plus éminent de la Sorbonne sociologique. Tant de hauts enseignements ont reçu leur traduction et leur diffusion populaires.

Si coupable qu'elle soit, n'accusons pas la seule philosophie. De la grande poésie au plus inepte feuilleton, la littérature a bien, elle aussi, prétendu faire prévaloir une morale nouvelle. Pour le public d'à présent, pour les amoureux de salon, d'atelier ou de ferme, la morale se compose de quelques aphorismes, qui, tous, offrent la même et identique signification : — Vivre sa vie. — Droit au bonheur. — On n'a qu'une vie. — On est maître de son corps.

Est-ce sur le roman ou sur le feuilleton ou sur le théâtre ou sur le cinéma qu'il faut compter pour restaurer les mœurs de notre pays ?

Est-ce sur les juges et sur les lois ? Un très savant et très honoré professeur de la Faculté de Droit de Paris, qui a longtemps enseigné la législation criminelle et le droit pénal, M. Garçon, dans l'ouvrage récent (1922) intitulé *Le droit pénal. Origine. Evolution. Etat actuel*[1], constate ceci : « La société elle-même *n'a plus la claire notion de son devoir de punir*; les doutes l'assaillent à la fois *sur la justice* et sur l'efficacité de la répression ».

La société moderne, qui a répudié le droit de punir, sous prétexte qu'on ne savait plus au nom de qui et au nom de quoi punir, cette société qui voulait ne posséder qu'un droit uniquement défensif, finit, comme aujourd'hui, par ne plus savoir de quelle façon ni même au nom de quoi se défendre.

Le livre *En Chine*, publié il y a deux ans par M. Abel Bonnard, contient beaucoup de tableaux ou de récits pittoresques et charmants; mais l'art de l'élégant écrivain sait aussi aborder divers sujets très graves. Il observe et il peint la faiblesse et l'embarras de « l'homme blanc » devant le jaune (ou le noir) qui raisonne à la manière européenne. L'auteur dit de l'homme blanc : « Sa faiblesse intime, essentielle, est dans son esprit : il manque d'une source où puiser l'âme de ses actes. C'est seulement lorsqu'il se sera refait une doctrine qu'il sera, à la fois, plus noble et plus fort ».

1. Librairie Payot.

Digitized by Google

La remarque est si juste qu'elle s'applique à notre crise intérieure. En fait de *doctrine*, nous avons le laïcisme, auquel nous devons le divorce (153 000 familles détruites depuis la guerre et autant ou plus d'ici à quelques années); la destruction de toute morale théorique et le continuel abaissement de la morale courante; l'agitation des instincts stimulés par plus de cent mille instituteurs et institutrices, par une immense publicité à sottise et à scandale, par la fureur des modes qui se donnent le droit et la mission de saccager le bon sens autant que la pudeur et la moralité.

Bref, la société française *glisse*; elle se laisse *glisser*.

Je me serais senti flatté d'avoir eu l'idée d'employer ce mot *glissement*; mais je préfère, et de beaucoup, l'avoir vu tracé d'abord par un écrivain distingué, aussi libre penseur que possible : M. Benjamin Crémieux. Voilà plus d'un an (8 novembre 1924) que ce critique instruit et adroit, profondément anti-chrétien, appréciant, dans *les Nouvelles littéraires* les tendances des jeunes auteurs, notait : « un très remarquable *glissement* des mœurs », — l'instabilité où se débat le monde entier « depuis dix ans »; et il concluait en engageant à prévoir ceci : « une conception *inédite* des rapports entre les *sexes* » et « une hiérarchie nouvelle des valeurs sentimentales »; — autant dire l'anarchie et la sauvagerie conjuguées.

Combien de temps la société française laïcisée *glissera-t-elle* encore ainsi ? On ne saurait le calculer; mais on est bien obligé de s'attendre à une formidable secousse.

Pour la réorganisation à réaliser ensuite, il restera le monde catholique, qui, en sauvant la France et l'Europe, sauverait encore, selon une vieille habitude, ses ennemis d'eux-mêmes. Le monde catholique n'a pas cessé de multiplier les merveilles de prévoyance et de générosité. Séculairement, c'est son œuvre propre. Mieux que jamais, peut-être, il s'y applique « de toute son âme », selon l'admirable formule du maître écrivain catholique René Bazin, qui, ayant consacré cinquante romans à peindre les impressions et les passions de la nature humaine, n'a pas sur la conscience une phrase sensuelle ou simplement équivoque.

« De toute son âme », le monde catholique se dévoue à l'œuvre commune. Il est capable et il s'est juré d'accomplir tous les prodiges nécessaires. Mais on ne peut imaginer ce qu'il en faudra !

Eugène TAVERNIER.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

A PROPOS DE L'ORTHOGRAPHE

La véritable cause de la crise du français est-elle l'abandon du latin ? Si oui, les petits enfants d'aujourd'hui doivent pouvoir supporter la comparaison avec les petits enfants d'hier. Il ne peut être question de les assimiler aux victimes de la réforme de 1902 : pour des élèves de huit ou dix ans, le latin n'est pas en cause. Or, à les comparer avec ce que nous étions au même âge, ils sont plus réfractaires à la grammaire, orthographient plus mal, parlent plus incorrectement et savent moins de mots. De quoi donc sont-ils victimes ?

Mon ami Robert est un produit réussi d'une certaine éducation, un type représentatif de cette génération d'enfants bien spontanés, à l'intelligence ouverte et à l'orthographe déplorable. Il est vif, curieux, actif; tout ce qu'il fait l'intéresse... peut-être parce qu'on ne lui demande encore rien d'ennuyeux... Il n'a pas le temps de lire, et d'ailleurs il n'aime pas lire. Même en classe il lit peu. Ses maîtres lui expliquent ses leçons et, comme il écoute bien, il n'a guère besoin de les apprendre; au fait, quelles leçons lui demande-t-on ? En histoire, de raconter des anecdotes ou de décrire de mémoire des images vues. En géographie, de tracer de petites cartes, de modeler de la terre glaise en forme de caps ou d'îles, de se rappeler les voyages qu'il a pu faire et d'imaginer les contrées qu'on lui a dépeintes, avec leur flore et leur faune. En histoire naturelle, de comparer entre elles les plantes qu'il trouve, d'en remarquer les caractères extérieurs, de les dessiner. Il apprend peu par cœur : quelques fables, quelques poésies simples comme il lui semble qu'il pourrait en composer... et d'ailleurs il en compose. Quant aux disciplines fondamentales, français, calcul, elles ne comportent presque pas de livres : ce sont *des activités*. Il manie des objets, il mesure, pèse, évalue, calcule, se familiarise avec les rapports des nombres. Il fait quelques exercices d'accord, de conjugaison, beaucoup moins que nous n'en faisions, et des rédactions qui consistent à décrire des objets ou conter

Digitized by Google

des histoires parfaitement à sa portée, au moyen d'un vocabulaire qui est le sien, et de constructions élémentaires où les mots se rangent sans difficulté. On a systématiquement orné sa route de tout ce qui présente naturellement un intérêt pour lui; on en a écarté non moins systématiquement tout ce qu'il pourrait ne pas bien comprendre, et tout ce qui lui demanderait un effort qu'une première réflexion ne justifierait pas. Aussi c'est un petit garçon éveillé, ouvert au monde extérieur, qui ne se paie pas de mots, dont l'intelligence claire aime à saisir les pourquoi et les comment. Il est donc supérieur à l'animal qui ne sait qu'utiliser. Et peut-être aussi est-il supérieur à beaucoup de petits garçons d'autrefois, qui ne connaissaient guère les choses que par des livres, des livres remplis non d'images, mais de mots, et de mots difficiles, assemblés en un langage compliqué. Mais, pour cette nécessité à laquelle il était astreint, de lire tous ces livres trop forts et de se familiariser avec ces mots qui dépassaient son expérience, le petit garçon d'autrefois se préparait à la « culture », ce mot signifiant d'abord et surtout, dans le vocabulaire des hommes « cultivés », connaissance des langages et exercice de la pensée spéculative; le laboratoire désigné de la « culture » est la bibliothèque.

Un homme comme Robert en sera un a-t-il plus ou moins de valeur qu'un homme « cultivé », je n'en sais rien. Mais il est autre. A élever les Roberts par milliers, nous ne recueillerons pas, — je parle en général, — une génération d'hommes cultivés; l'aptitude à l'action, un jugement rapide et averti, une intuition et des instincts plus sûrs ne définissent pas la « culture ».

La culture serait-elle le bien le plus enviable ? Non, à coup sûr. Si, pour ses raffinements, nous perdons l'équilibre de nos nerfs, la fécondité, la santé morale, qui est quelque chose de simple et même d'un peu rude; si la recherche des nuances délicates nous fait abandonner la lumière crue de la vérité; si le juste est dédaigné pour le rare et le fort pour le subtil, ne sommes-nous pas un peuple près de sa fin ? Par contre, l'excessive mécanisation scientifique, qui, en compliquant les cadres de l'existence, dissout toute spiritualité, serait une autre façon de mourir.

Ce n'est ni la culture intellectuelle, ni le progrès matériel qui est le premier bien de l'homme. Mais la vie qui dure. La vie propre à l'homme et ce qui l'accroît. La vie intérieure, la sensibilité profonde, l'abondance des formes de la pensée. La discipline des appétits, la hiérarchisation exacte des vraies valeurs, et, lorsque l'idéal est construit sur ces fondements, l'aptitude à réaliser cet idéal. La vie intérieure, si elle ne constitue pas tout l'édifice, en est pourtant la pierre d'angle. Or il est deux moyens d'accroître cette vie; on l'accroît au prix de la simplification du milieu extérieur : on se donne ainsi le temps d'éprouver et de réfléchir; et on l'accroît en développant le langage, objet et condition de la culture. Les mots font la pensée, à

Digitized by Google

mesure qu'ils l'expriment; les mots créent. La Genèse nous propose une expression magnifique de cette vertu du mot : Dieu, pour créer, parle. L'homme ne paraîtrait pas grand chose de plus qu'un animal supérieur, s'il n'avait la parole, par où son âme se révèle, et d'abord à lui-même. L'homme à sa plus haute expression, Jésus-Christ, est appelé *le* Verbe. Tout homme est un verbe, quoiqu'imparfait, et d'autant moins homme, en un sens, que son langage est plus pauvre Les aveugles-sourdes-muettes, qui n'ont presque aucun de nos moyens d'information, *à partir du moment où elles ont acquis un langage, se développent intellectuellement.*

Si ce sont nos actes qui nous jugent, et non nos paroles, ce sont nos paroles intérieures qui jugent nos actes. Celui qui pense sait ce qu'il fait. La voix du Législateur souverain résonne en mots dans la conscience : la loi, pour s'imposer, se formule; une intuition vague, une sourde tendance à départager le bien et le mal, une aptitude à jouir et à souffrir ne sauraient fonder une responsabilité. Seulement, alors qu'une pensée rudimentaire et qu'un code à dix articles suffisent pour justifier l'obligation morale, une pensée claire et nuancée, aux formes d'expression précises et multiples, est l'outil ordinaire de la sainteté, comme aussi de l'intellectualité supérieure. A sensibilité, imagination et force nerveuse égales, *celui qui pense* le plus et le mieux est celui qui pourra s'élever le plus haut. Celui qui pense, c'est-à-dire qui, pour établir des rapports entre les idées et faire jouer le mécanisme cérébral, a le plus riche système de symboles. A défaut des choses, sources de sensations et par suite d'idées, il nous faut un signe qui les représente; or l'image visuelle, auditive, tactile ou motrice est un signe relativement lent à apparaître, admet difficilement une complexité consciente, et échappe à l'analyse précise; le mot, au contraire, est un substitut commode, rapide, toujours prêt, qui amène avec lui le bout de la chaîne des raisonnements, même s'il n'évoque plus que faiblement la chose signifiée. Chaque mot abstrait en particulier est le rappel d'une culture complexe et résume un long travail, fait en nous et avant nous; chaque mot est riche de mille expériences, plus ou moins claires à notre conscience actuelle; il déborde de sens. Si pour qu'il nous serve au maximum il faut que nous le comprenions parfaitement, pour qu'il nous serve un peu il suffit que nous entrevoyions sa signification; par la suite, chacune de nos expériences l'éclairera davantage; la première ne projette jamais que des lueurs, à quelque âge qu'on la fasse. Une éducation qui multiplie les leçons par les choses aux dépens des leçons par les mots ne maintient-elle pas trop longtemps l'esprit dans le facile domaine du concret?

Mon petit ami Robert entre en sixième et va commencer le latin; je l'en plains; il ne peut éprouver pour ce genre d'effort aucun intérêt spontané : or c'est l'intérêt qui, jusqu'à présent, a guidé

Digitized by Google

ses acquisitions et si bien ouvert son intelligence. Faudrait-il déplorer plutôt qu'on n'ait pas rompu ses facultés naissantes aux disciplines verbales, ce qui faciliterait la tâche de ses maîtres d'aujourd'hui ?

Je ne sais. Je n'oserais dire qu'un cerveau de dix ans fonctionne avec plus d'aisance et de souplesse, quand il sait faire de l'analyse grammaticale et que l'accord des parties du discours se fait automatiquement sous sa plume; normalement, un cerveau d'enfant est un écran où passent des images plutôt qu'un livre où s'alignent des phrases. Et c'est heureux; celui qui possède la maîtrise de l'instrument verbal et le fait fonctionner à vide est mille fois plus pauvre que celui qui amasse des trésors d'images et exerce ses intuitions. Mais, l'âge venu d'extérioriser ses trésors et d'utiliser ses intuitions, l'âge venu surtout de généraliser et de créer à partir de l'expérience, si l'instrument n'est pas prêt, comment faire ? On balbutie et on marque le pas.

Par horreur du verbalisme, la pédagogie moderne délaisse le verbe. Par horreur du type livresque, elle prépare une génération d'anti-intellectuels. Et, en négligeant l'étude précoce de la grammaire, elle compromet l'avenir de la langue.

On peut essayer de prouver que le fléchissement des études est dû à l'insuffisance des préparations grammaticales; ou, à l'inverse, que le maniement de la langue est devenu moins aisé et moins correct depuis que les études fléchissent. Mais on pourrait démontrer plus justement que le fléchissement des études et l'insuffisance de la langue sont dus tous deux à une cause plus générale, à une sorte de démocratisation intellectuelle. Les formes de tout ordre sont jugées et condamnées dès qu'un premier regard leur découvre une imperfection. Chaque jour diminue le nombre des puissances d'autorité qui fournissaient jadis des critériums à notre vie morale, nos relations, notre goût littéraire ou esthétique. Le passé ne nous tient plus, nous voulons nous-mêmes édicter nos règles et à chaque génération tout recommencer. La pédagogie nouvelle n'évite pas ces excès. Elle suppose que des traditions qui ont longtemps servi ont perdu toute vitalité; les disciplines verbales ont pendant des siècles formé la base de l'éducation intellectuelle : c'en serait assez pour les condamner aux yeux de certains. Mais elles ont un autre caractère. danger si on l'appelle convention, tare si on l'appelle artifice : la pédagogie nouvelle dit artifice. C'est pour leur échapper qu'elle plonge les petits dans l'observation de la nature et dans les exercices sensoriels. Mais sera-ce d'apprendre le latin à onze ans qui guérira les enfants de n'avoir pas appris le français à sept ?

Même si, dans le dessein de regagner cette culture traditionnelle, l'on se soumettait de nouveau aux conventions, — en matière scolaire. lire, écrire, conjuguer, analyser, faire des dictées, — aurait-on fondé pour cela dans les esprits une discipline qui est en train de nous échapper, et les enfants rangeraient-ils les mots avec logique

Digitized by Google

et rigueur, après s'y être exercés par beaucoup de devoirs de français, voire de latin, s'ils continuaient à vivre dans un milieu social en désagrégation ? Un tel problème touche à bien autre chose qu'à la pédagogie. Le peuple qui se déchristianise parce qu'il ne sait plus voir la beauté et la nécessité de l'organisation des forces spirituelles, le peuple qui se pervertit parce qu'il soumet au caprice individuel la constitution familiale, le peuple qui élève ses enfants dans le relâchement appelé liberté, le peuple qui fait la fortune des peintres cubistes et des poètes décadents, qui abandonne sa langue aux journalistes et se plaît à parler argot, ce peuple-là ne sauvera sa culture séculaire ni avec des analyses ni avec des versions.

On peut traiter de haut ces vastes questions et philosopher à leur sujet. On peut aussi, pour préparer aux philosophes un argument de second ordre, mais argument quand même, les traiter d'en bas et en étudier de près un petit signe particulier.

***

Ce signeest-il petit en réalité ? A première vue, tout le monde l'affirmerait, puisqu'il s'agit de l'orthographe. Mais, quand on réfléchit que des milliers de maîtres usent leur dévouement et le temps des jeunes générations à l'acquisition pénible d'une discipline dont la valeur est mise en doute, on se demande si cette toute petite question de l'orthographe a, dans les préoccupations des parents et des dirigeants de l'instruction publique, la place à laquelle semblerait lui donner droit le nombre énorme d'heures qu'il faut lui consacrer, si on veut la maîtriser!

Tel est le dilemme : apprendre l'orthographe est un moins bon usage du temps que de faire de l'histoire naturelle et des travaux pratiques; donc il faut, en la simplifiant, débarrasser les maîtres du souci de l'enseigner et les élèves de l'ennui de l'apprendre; ou bien ses difficultés se justifient, pour la plupart, par la structure interne du langage, adapté à la pensée complexe d'un peuple civilisé, et il faut les respecter, les étudier, manier l'instrument dans tous les sens; ainsi le pédagogue fera ce qu'il peut pour que la langue soit gardée dans sa pureté et que la pensée qu'elle recouvre, toujours plus souple, plus aisée, mieux communicable, reste dans la tradition française et contribue à sauver notre culture.

Dans le premier cas, nous suivons la pente du génie moderne, qui est régression dans un sens en même temps que progrès dans un autre; dans le second cas, nous opérons une réaction méritoire et isolée; car, nous l'avons vu, ce n'est pas dans le domaine seul des exercices scolaires qu'il faudrait agir. Si les enfants d'aujourd'hui font plus de fautes d'orthographe que ceux d'hier, cela tient en effet pour une large part, quoiqu'indirectement, à leur époque, à tout le milieu qui les façonne; et cela tient aux procédés pédagogiques, tributaires aussi de l'époque et du milieu. Avant d'examiner

Digitized by Google

ce second aspect de la question, que l'on me permette d'ouvrir une large parenthèse sur les dispositions individuelles des enfants eux-mêmes; cela est de tous les temps, et pourtant c'est encore un point obscur. Pourquoi tel enfant a-t-il plus de dispositions que tel autre pour mettre l'orthographe ? Et quels sont les rapports de l'orthographe avec la faculté verbale ? Ainsi nous rejoindrons notre point de départ.

***

Les observations qui suivent ont été puisées dans le carnet de notes d'une praticienne; on en glanerait cent autres; je ne crois pas qu'aucune contredise formellement les conclusions qui se dégagent de celles-ci.

B. N., à huit ans et demi, ne sait pas lire couramment, bien qu'appartenant à un milieu où on se préoccupe de bonne heure de l'instruction; le mot écrit n'a pour elle aucun charme, elle lit mal, non par insuffisance mentale, mais par manque d'intérêt; or elle n'a pas, à son moindre degré, le sens de l'orthographe usuelle. Ce n'est pas défaut d'attention : si on lui expose une règle de grammaire, elle l'applique sans défaillance, quoique laborieusement, dans la dictée qui suit l'exposé; quant au reste, aucune lettre ne manque qu'appelle le son. B. N. est une petite artiste : d'un tempérament nerveux, impressionnable, tout ce qui a trait à la nature se grave dans sa mémoire : les mœurs des animaux, le chant des oiseaux, la forme et la couleur des plantes, les nuances du ciel, le mouvement des êtres vivants; elle est douée pour la musique, et pour le dessin, remarquablement; elle invente et peuple de petits paysages coloriés avec un sentiment exquis de l'harmonie et de la vie; elle les « voit » intérieurement. Par ailleurs, elle est plutôt maladroite de ses mains et bégaie parfois légèrement. En résumé, prédominance de la sensibilité et de la mémoire visuelle; faculté verbale et motrice un peu au-dessous de la moyenne; attrait vif pour les réalités concrètes, froid pour la lecture : orthographe nulle.

M. G. est peu douée, mais réfléchie; s'est exercée de bonne heure à l'observation et en a conservé une habitude de bien « voir ». Elle a appris à lire péniblement et orthographie encore plus mal que B. N.; elle aussi est très attentive et applique les règles, quand elle vient de les apprendre. Mais elle écrit, à neuf ans, dans un devoir d'histoire : « Allor le landemain on lamena dans un sercueille et il y hus tune messe ». Le développement de la faculté visuelle et l'habitude de la soumission au réel s'arrêteraient-ils au seuil du domaine grammatical ?

O. L., à onze ans, ne sait pas encore lire couramment. C'est un bel enfant, de santé équilibrée, mais peu intelligent, et le dernier de sa classe en orthographe. Non seulement il n'a pas le sens de l'aspect légitime des mots et écrit pauvre, chaud, rabot, pot, indifféremment par au ou o; mais il ne s'intéresse pas aux modifica-

Digitized by Google

tions grammaticales, ne les retient pas, n'applique les règles que par hasard; l'insuffisance mentale joue ici son rôle: il ne réagit pas à la logique du langage. Au contraire, il a le sens du calcul : tandis que les rapports des mots lui échappent, il saisit les rapports des nombres; mais on sait que le don mathématique est loin d'être toujours en corrélation avec le degré d'intelligence; il y a au contraire, à parler en gros, corrélation entre l'intelligence générale et la mémoire; or O. L., qui possède une bonne mémoire visuelle pittoresque, n'a pas de mémoire auditive ou verbale. Il n'a encore jamais récité une fable sans faute, mais dessine ce qu'il veut, de souvenir et sans effort. Donc, ici encore, la mémoire visuelle ne se montre d'aucun secours pour l'orthographe.

R. M. est déjà, à neuf ans, un type d'intellectuel : dons artistiques, sensibilité littéraire, richesse de vocabulaire, mémoire excellente, réussite dans tous les exercices scolaires, quoiqu'il ne s'applique guère, ses cahiers mal tenus en font foi : il lit beaucoup, il orthographie bien (quoiqu'étranger et depuis peu de temps en France, il est le second de sa classe en orthographe).

J. F., quoique réellement intelligente, deviendrait volontiers, grâce à sa mémoire et à son désir de briller, un petit perroquet; c'est un type verbal net, par opposition au type intuitif; or, à sept ans, elle ne fait presque plus de fautes d'orthographe dans les textes simples.

E. D. n'a rien appris, sauf lire et écrire, n'a été dressé à rien; toute sa première éducation a consisté à causer de tout avec des grandes personnes; il connaît les choses, non pour les avoir regardées, mais pour en avoir parlé; d'où un vocabulaire étendu et souvent sans attache avec aucune réalité; c'est aussi un type verbal caractérisé : il lit bien et son orthographe usuelle est relativement bonne.

J. R. est un paresseux instable, très intelligent, d'une grande sensibilité morale; ses rédactions révèlent un cerveau riche d'idées; à onze ans, il goûte la littérature; mais il est fort ignorant d'histoire, de géographie et ne possède aucune des notions même élémentaires que l'observation concrète permet d'acquérir. Son incapacité en dessin est révélatrice; il ne peut pas même copier une carte : s'il trace les contours de la France, il oriente la Bretagne à l'Ouest, et quelle Bretagne! et il fait couler le Rhône de concert avec la Seine. On le classe sans hésitation comme verbal intelligent. Or ce paresseux, qui aime beaucoup lire, est, de très loin, le meilleur de sa classe en orthographe.

N. R. a, en apparence, le type le plus opposé qui soit au type de J. R.; il est, pour parler clair, bête; la mesure de l'intelligence selon Binet-Simon a révélé chez lui un retard mental de plus de deux ans, retard qui n'est certainement pas dû à un état physique défectueux ou à une première éducation négligée. Il comprend très lentement et seulement un certain ordre de choses;

Digitized by Google

quoique plein de bonne volonté, il ne sait pas fixer son attention ; il est lent, le regard vide, l'imagination stérile. Mais il retient presque automatiquement les *mots* et les répète docilement, sans chercher à comprendre. C'est donc aussi un verbal, mais inintelligent. Or son orthographe d'usage est correcte et son orthographe de règles n'est pas très mauvaise.

La mémoire de A. S. est visuelle plutôt qu'auditive, très peu motrice. Il a parlé tard et appris à lire péniblement, quoiqu'il soit intelligent ; il entend et imite mal les sons, l'*x*, le *un* français, le *th* anglais.

Or, étant donné l'observation courante que la mémoire visuelle est corrélatrice à l'aptitude à l'orthographe, il eût dû orthographier sans peine. En effet, quand il commença à lire couramment, l'aspect visuel des mots se gravait dans sa mémoire, on pouvait le supposer, à l'entendre prononcer *mon-sieure* pour *meu-s.eu* et *heu-reu-xe*, pour *eu-reu*. Pourtant il fut longtemps avant d'orthographier correctement. Il n'invente pas, comme B. N. à neuf ans, *la faillansse*, *des l'esares*, *le seuquerai* ; mais à onze ans il écrit encore : *je rirais*, *il était décorait*, *elle a dis quelle était bien*, *tout ce qui ce passe*. L'infériorité de la faculté verbo-motrice a entraîné cette conséquence : l'aspect visuel des sons, acquis par des lectures fréqu[illegible]ne s'allie pas à leur représentation idéale, et les formes d'un même son se confondent, sans égard à leur signification ou leur rôle différents (*mais mets mes*) [1] ; chaque mot est traité isolément, comme si le raisonnement élémentaire qui reconnaît un rapport au moins entre les plus voisins faisait défaut. Jamais, par exemple, l'œil n'a pu voir dans un livre « je mais ». Si la faculté verbo-motrice joue, comme je le crois, un rôle important dans la pensée spéculative, on rapprochera de cette difficulté éprouvée par A. S. à apprendre à parler, puis à lire, à orthographier correctement, à prononcer une langue étrangère, la difficulté à poursuivre un raisonnement ; la solution d'un problème est pour lui un travail laborieux, même s'il ne s'agit que de le refaire après le maître. Mais alors, dira-t-on, c'est une infériorité presque générale, et l'intelligence brute doit être incriminée ? Heureusement pour A. S., l'intelligence brute n'est pas seulement fonction de la faculté verbo-motrice, et les tests Binet-Simon ont révélé chez lui un âge mental supérieur d'un an à l'âge chronologique ; il réussit particulièrement bien les épreuves d'intuition et de jugement. Malgré cette avance, il est en retard de plus d'un an dans ses études. Ce qui appuie mon assertion de tout à l'heure : le degré de culture intellectuelle est

1. Des adultes ayant une grande habitude d'écrire lient parfois la question de l'orthographe à la mémoire motrice ; la main trace les mots mécaniquement, comme le pianiste joue ses traits, ce qui explique, quand l'attention s'absorbe dans la pensée, des inadvertances comme celles-ci, vite reconnues : l'heure pour leur, laid pour les, etc.. Je ne crois pas que cette explication vaille seule pour de jeunes enfants.

Digitized by Google

en rapport, non avec le développement intégral de l'être humain, mais surtout avec le développement de sa faculté verbo-motrice.

D'autre part, il semble permis de conclure de ces observations à un certain parallélisme entre le développement de la faculté verbo-motrice et l'aptitude à l'orthographe; or nos méthodes actuelles d'éducation ne favorisent pas le développement de la faculté verbo-motrice.

Autrefois l'enfant commençait son instruction en apprenant ses lettres; c'était une gymnastique où la mémoire, et la mémoire verbale, jouait un rôle beaucoup plus grand que le jugement; car on nommait *emme* un symbole qui signifie *m'*, *cé* un autre qui se prononce tantôt *sss*, tantôt *qu'*, *hache* un signe qui ne se prononce pas. Après cela, on accouplait les symboles; l'enfant, résigné à l'arbitraire, épelait *elle i enne* : *lin*, *elle a i enn* : *lain*. Que de fois il lui fallait, après le maître, répéter ces sons, les yeux fixés sur ces signes, pour établir entre eux une association indestructible !

Aujourd'hui on emploie plusieurs méthodes, plus ingénieuses les unes que les autres, qui épargnent à l'enfant les répétitions fastidieuses et inutiles à l'égard de la lecture. L'une associe aux lettres leur forme et leur son. *E* est une étagère à trois étages, avec un pied sur celui du haut quand il possède un accent. *T* est une table, etc. (Dr Chauvois, *Bulletin de la Ligue pour l'hygiène scolaire*). Une autre (méthode phonomimiqne) fait effectuer des gestes et prononcer des onomatopées : *hue*, cri du cocher, *hé*, cri d'appel, *s*, serpent. Ou bien la lettre à étudier est l'initiale d'un mot intéressant pour l'enfant, écrit sous une figure; on devine le mot en regardant l'image. Un pas plus avant dans les méthodes, on ne s'occupe plus de la lettre isolée, mais d'un ensemble. On lit d'un coup, avec sa prononciation définitive, la syllabe entière ou même le mot entier. Une synthèse approximative s'établit dans l'esprit de l'enfant entre le mot lu et l'objet familier qu'il évoque; le mot reparaissant, — lui ou son frère, — évoquera de nouveau l'objet. Lui ou son frère, car cette méthode est une méthode par à peu près. Si le cerveau plastique de l'enfant n'a pas, dès le début de son apprentissage, pris l'habitude de décomposer le mot, d'en considérer l'un après l'autre tous les éléments et de le reconstituer ensuite, d'abord très laborieusement, puis avec une facilité de plus en plus grande, il l'acquerra difficilement plus tard; il verra le mot en bloc et, s'il doit l'écrire, il se contentera d'une reproduction approchée de la forme totale saisie au hasard des lectures. On objecte à cela que, même formé par la méthode analytique, l'enfant a tendance à voir la forme globale du mot; par exemple, il confondra important, importun, impotent. D'accord; mais la méthode analytique corrige plus qu'elle ne favorise cette tendance. Et, en gros, le travail complexe de la lecture n'est pas le même chez l'enfant qui a appris à lire analytiquement et chez celui qui a appris à lire globalement, comme on fait aujourd'hui. Cette méthode

Digitized by Google

globale, le Dr Decroly la pousse à l'extrême dans ses écoles d'anormaux : l'intuition étant plus riche chez ceux-ci que les facultés d'analyse et d'abstraction, il obtient qu'ils associent noir sur blanc à quelque chose d'intelligible en leur donnant à lire, d'emblée, des phrases entières, liées à des actions qu'ils accomplissent réellement ou à des images dont l'intérêt s'impose à eux.

Evidemment les procédés qui parviennent à stimuler les anormaux au point de leur faire acquérir un mécanisme difficile comme celui de la lecture réussiront à merveille avec les normaux. On supprime les efforts stériles et en trois semaines nos enfants lisent aussi bien que nos grand-mères en six mois. Efforts stériles ? Oui, du point de vue de la lecture. Mais du point de vue de l'exercice de la faculté verbo-motrice ? Pascal eut l'idée d'un réel progrès, quand il demanda qu'on fît appeler les lettres d'un nom qui se rapprochât le le plus possible du son qu'ils représent ; il eût été bon de s'en tenir là.

Autrefois l'enfant écrivait quand il savait lire. Beaucoup de formes orthographiques s'étaient déjà gravées dans son cerveau. L'apprentissage de l'écriture était long : des cahiers entiers de bâtons, de jambages, de boucles étaient un préambule obligatoire. Aujourd'hui l'enfant écrit comme il dessine, presque librement. Mme Montessori, par des procédés ingénieux, met dans les doigts de ses petits élèves un outil dont, au jour qu'ils en auront l'idée, ils pourront se servir pour écrire d'emblée des mots et des phrases. En Italie, la méthode se justifie ; l'enfant, s'il est habitué à subordonner le mot écrit au mot entendu, le représente avec une orthographe phonétique qui rencontre le plus souvent l'orthographe officielle. Mais en France ? Or les petits Français, comme les petits Italiens, aiment à écrire sitôt qu'ils savent écrire, et ils se gravent ainsi dans l'esprit des formes qu'ils ont inventées et que notre langue ne justifie pas. Ou bien ils mêlent toutes les formes possibles pour le même son, et c'est un désordre pire. Ce serait ici le cas de redire : rien ne se crée de solide qu'avec du temps et des efforts. Si l'on apprend à écrire pour écrire, notre pédagogie est plus économique que l'ancienne ; si c'est pour écrire élégamment, qui oserait affirmer que nos neveux ont plus belle main que nos grands-oncles ? C'est d'ailleurs une autre question, et secondaire. Mais, si l'on apprend à écrire pour écrire correctement, suivant des règles léguées par nos pères et dont jusqu'ici nous n'avons pas jugé bon de nous départir, l'ancienne pédagogie voyait plus loin ou, si elle ne voyait pas, atteignait plus loin.

Dès que l'enfant d'il y a seulement trente ans savait lire et écrire, il « apprenait sa grammaire » ; une grammaire figée, formaliste, ennuyeuse, soit, mais une grammaire à la discipline sévère de laquelle nul maître ne songeait à se soustraire, ce qui, au moins, assurait une certaine unité d'enseignement d'une maison à l'autre et qui obligeait à de multiples exercices d'accord, de conjugaison, d'analyse. Parfois on relevait dans son enseignement des erreurs

Digitized by Google

pédagogiques; ainsi la récitation mot à mot des définitions et des règles, ainsi encore l'abus de la dictée-contrôle, non préparée. Mais ces inconvénients, que les bons maîtres savaient du reste déjà éviter, étaient largement compensés par les avantages de la répétition, fondement de toute éducation, tant intellectuelle que morale. Le pensum lui-même, si démodé, n'apportait-il pas ce gain ?

Les enfants n'étaient d'ailleurs pas si malheureux qu'on le croit, quand ils remplissaient des cahiers de verbes copiés, de morceaux choisis copiés, pour l'application de telle ou telle règle, de mots difficiles copiés, de dictées recopiées. Ils faisaient cela machinalement, sans grand effort, sinon les esprits actifs et qui aiment à vaincre des difficultés; cela ne leur pesait guère. Certes, ils ne s'y enrichissaient pas autant qu'ils s'enrichiraient aujourd'hui dans des écoles actives, mais, à onze ou douze ans, ils possédaient le mécanisme élémentaire de leur langue, et c'est une base qu'on juge encore indispensable.

On nous répète : l'enfant est l'artisan de sa culture; son propre effort seul est capable de le former intérieurement. Oui, mais, un mécanisme n'étant pas une formation intérieure, une véritable culture, si l'on veut joindre à la culture l'acquisition du mécanisme, il est indispensable de joindre aux méthodes intuitives le dressage, puisque le dressage est supérieur aux autres méthodes pour l'acquisition des mécanismes. Et, d'ailleurs, les méthodes de dressage font appel, plus souvent qu'on ne croit, aux facultés supérieures. Une dictée, par exemple, dont on sanctionnera les fautes, ne fût-elle pas préparée, suscite un effort volontaire d'attention orthographique qu'un enfant ne fournit pas dans une rédaction. Cet effort un peu prolongé, et souvent répété, fait plus, au total, pour une orthographe automatique, que les efforts exigés par quelques rares et courtes dictées, fussent-elles méticuleusement préparées, surtout si à ces rares dictées se joignent de fréquents exercices déformateurs de l'orthographe, telles que rédactions libres ou lettres spontanément écrites.

***

On fait une campagne périodique contre les abus de la vivisection; il faudrait en faire une contre les abus des nouveautés pédagogiques. Ceux qui disent « pauvres cobayes » admettent cependant que la science médicale n'a pas dit son dernier mot et réclame des victimes. Il n'est pas non plus question de décourager les chercheurs grâce à qui progresse la psychologie enfantine et s'améliorent les procédés d'enseignement. Mais qu'ils prennent garde de ne pas aimer ni faire aimer leurs recherches plus que l'enfant lui-même. Les étudiants en médecine opèrent sur des cadavres; les pédagogues n'ont que de la matière vivante à leur disposition : qu'ils la ménagent; qu'ils tiennent certaines vérités

Digitized by Google

pour acquises et consentent à n'expérimenter qu'à partir de là; que même ils réfléchissent, avant d'expérimenter, sur les résultats probables de leurs essais, et qu'ils tâchent, surtout, de s'entendre sur le but; cela éclairera la route.

Veut-on exercer la volonté jusque dans le domaine de l'éducation intellectuelle ? Qu'on exige non pas seulement des efforts d'attention spontanée, mais des efforts d'attention volontaire, c'est-à-dire se portant sur des objets en eux-mêmes peu attrayants, quoiqu'utiles.

Veut-on réveiller le sens de l'autorité ? Qu'on réintroduise dans les petites classes le prévu des exercices, le respect de la parole du maître ou du livre et qu'on renvoie à plus tard la culture intensive du sens critique.

Veut-on conserver la culture intellectuelle ? Qu'on favorise les disciplines littéraires, et, essentiellement, la science du langage, parlé et écrit.

Veut-on éviter le psittacisme, les habitudes moutonnières, l'esprit de routine ? Qu'on fasse de l'école active. Et qu'on supprime des programmes l'orthographe et quelques autres choses.

Veut-on poursuivre tous ces avantages à la fois ? Alors il ne s'agit pas de choisir, mais de doser. Et ce n'est pas à l'entrée en sixième, c'est dès le début de l'instruction que la question se pose, plus tôt encore : dès le début de l'éducation intellectuelle.

Dosage difficile : car il s'agit de mesurer le temps à des formations qui, si on les considère isolément, paraissent toutes plus essentielles les unes que les autres. Sacrifier l'Acte au Verbe ? Ou le Verbe à l'Acte ? Ne sacrifions pas l'Acte; il n'en est du reste pas question. Mais ne laissons pas la joie des disciplines actives envahir le temps que réclame impérieusement l'austère grammaire. Rappelez-vous, hommes mûrs, si vous le pouvez, — mais vous ne le pouvez pas, — à quelle somme d'heures monotones vous devez de posséder votre langue; et songez que les enfants d'aujourd'hui ne l'acquerront pas à meilleur compte, quelle que soit l'habileté de leurs maîtres.

Marie FARGUES.

Digitized by Google

UN PHILOSOPHE LYONNAIS

JOSEPH SERRE

S'il est prématuré de narrer avec une pieuse indiscrétion une existence toute d'harmonie, dressée ainsi qu'une stèle à travers les brouillards du Rhône et qui, à elle seule, constitue un poème aux strophes ailées, du moins me sera-t-il permis d'exalter un penseur, — « célèbre par son obscurité », aurait dit Hello, — dont la voix s'élève dans sa pure solitude au-dessus des vains bruits d'une réclame tapageuse, à la manière d'un chant solennel et pathétique.

Depuis fort longtemps, nous étions quelques-uns à réclamer à grands cris une nouvelle édition du chef-d'œuvre de Joseph Serre : *Au Large* ! écrit en 1889. L'auteur, alors âgé de vingt-cinq ans, dans une intuition de génie, édifiait d'un coup cette cathédrale intellectuelle à laquelle, le restant de sa vie, il devait travailler, complétant l'édifice, relevant l'ensemble extérieur et les proportions, taillant quelques neuves décorations ornementales au fronton et contre le porche.

Enfin un éditeur intelligent nous restitue, dans tout l'éclat de son éblouissante jeunesse, cette clef de voûte que ni les griffes du temps, ni les bourrasques de la mode, ni les systèmes philosophiques successifs ne sont parvenus à desceller [1].

Pour un penseur de la qualité de Joseph Serre, en effet, il ne sert de rien de composer des chefs-d'œuvre ; encore faut-il être lu et bien lu. L'auteur d'*A la découverte du Vrai*, n'a-t-il pas noté que « la publicité est le premier devoir de l'écrivain, parce que son premier devoir est la charité. La publicité, c'est la charité de l'écrivain. » Ayons le courage de l'avouer ici : Joseph Serre a soixante et un ans, il a publié huit volumes de vers, quatorze livres de philosophie, une trentaine de brochures, sans compter les mille articles au jour le jour dispersés dans la presse par une plume féconde comme un rayon de soleil. Eh ! bien, à l'exception de son *Hello*, qui eut plusieurs édi-

1. *Au Large*, esquisse d'une méthode de conciliation universelle et d'intellectualité intégrale, par Joseph Serre, paraîtra incessamment chez Aubanel fils aîné, à Avignon.

Digitized by Google

tions, aucune des œuvres du penseur lyonnais n'est parvenue à la pleine lumière, n'a été vraiment répandue dans le grand public lettré. Faudra-t-il donc attendre qu'il ait quitté ce monde pour exhumer soudain l'œuvre de l'auteur d'*Au Large*, comme on a découvert d'autres philosophes lyonnais, tels Blanc de Saint-Bonnet et Lacuria, et s'apercevoir enfin que cet homme avait du génie ?

Une des raisons de l'injustice des hommes envers un des talents les plus originaux de l'époque, attribuons-la à Joseph Serre lui-même, dont l'excessive humilité et la très noble modestie ont toujours répugné au tumulte et aux procédés turbulents de la publicité à la mode.

Lui qui a tant travaillé pour d'autres, lui qui a fait connaître Hello, Numa Boudet, Lacuria, Antoine Mollière, n'a jamais rien demandé pour lui-même. Et pourtant, si j'ose me servir, à son endroit, des mots qu'il emploie à propos d'Hello, Joseph Serre « a besoin de la gloire, non par égoïsme, mais par amour ». Nul mieux que Serre n'a senti ni avec autant d'acuité les besoins spirituels de son époque. S'il écrit, c'est comme par devoir et par charité, afin que la lumière s'épanouisse sur ses semblables. Comme l'auteur de *l'Homme*, Joseph Serre n'a qu'un désir : « jeter son or à la foule ». Dire le vrai et répandre le bien, voilà sa seule joie. Cette charité intellectuelle, ce désintéressement, cet amour des autres, il les a poussés si loin qu'afin d'être plus sûrement entendu, plus facilement accessible, l'auteur d'*Au Large*, malgré nos amicales remontrances, a maintes fois abandonné ses importants travaux philosophiques pour jeter à pleines mains, dans des centaines d'articles ou de brochures périssables, la manne de vérité. Non, jamais la parole de Sénèque ne fut plus actuelle : « Les uns ont la réputation, les autres la méritent ».

Les liens du sang, mon enfance heureuse et la jeunesse pensive de Joseph Serre passées côte à côte dans le même parc somptueux dessiné par Le Nôtre, sur le modèle d'un Versailles en raccourci, et tel qu'il dominait encore de sa grave beauté, il y aura bientôt trente ans, la banlieue lyonnaise, une quotidienne fréquentation intellectuelle de ce poète métaphysicien, que je me suis permis d'appeler un jour « le philosophe dans les fleurs », mille affectueuses affinités que je ne saurais dire me sollicitent d'esquisser en quelques traits la physionomie morale de l'auteur d'*Au Large*, en distinguant tour à tour l'homme, le penseur et l'écrivain.

***

Si vous rencontrez un jour Joseph Serre, vous ne l'oublierez plus. Ce long nez, cette barbe en pointe qu'il caresse d'une main distraite, ces mèches de cheveux rebelles, jetées en arrière, ce col rabattu, ce superbe front largement découvert, ces longs doigts étrangement fins, cette peau du visage d'une extrême jeunesse, comme diaphane, cet air gauche et triste, et ces yeux surtout, ces yeux profondé-

Digitized by Google

ment enfoncés, mais d'une douceur prenante, ces yeux si calmes, toujours plongés dans le rêve, — tout cela compose une physionomie vivante et très originale que la bonté, la gravité et je ne sais quelle fraîcheur d'âme neuve illuminent.

Seul, livré à ses méditations, Joseph Serre semble lutter avec mille scrupules, se forger des remords imaginaires, son âme tourmentée s'abreuve de souvenirs amers. De là ces hésitations sans doute, ces longs silences peut-être, ce front pesant, ces insomnies dévorantes.

Mais cet ascète d'une étonnante maigreur, le voici devant un ami. Aussitôt son regard s'éclaire, son front se déride. Il sourit. Et vous n'avez plus devant vous qu'un petit enfant qui se donne. Ainsi le génie m'apparaît un être *effrayant de simplicité* : son âme fulgurante lance des rayons, tandis que ses mains sont pleines de roses.

« Avec un lingot d'or on peut être embarrassé pour prendre un fiacre », disait Drumont. Voilà tout Joseph Serre. Ce qui lui manque, c'est la petite monnaie...

Il ne se trouve à l'aise que dans l'absolu. Les contingences, ces portes basses de la vie qu'on ne franchit qu'en se courbant, ces mille riens dont s'embarrassent nos actions quotidiennes, bref ce que nous appelons « le pratique », ne concernent pas ce maladroit transcendant. Oui, Joseph Serre n'est pas pratique, si l'on entend par *pratique* toutes les entraves qui retiennent nos barques et les empêchent de voguer librement, et cela permet de le distinguer de la plupart des hommes. Il rirait bien, si vous lui reprochiez de regarder plus haut que ses pieds. Il sait que nous avons coutume de prendre souvent les mots dans un sens absurde et que précisément la vie a son sommet dans ce que certains nomment l'inutile. Retournant la proposition, Joseph Serre avoue que nos mesquines préoccupations, nos pauvres querelles d'intérêt, nos ridicules ambitions, tout ce pour quoi nous nous agitons bassement n'est que du temps perdu et que la vie et la gloire des hommes est ailleurs. Le seul reproche qu'il adresse à ses contemporains, c'est précisément de n'être pas des gens pratiques.

Car une chose unique importe à ce métaphysicien égaré dans un siècle hanté par l'or, — ou mieux par le souvenir de l'or, — et cette chose est Dieu. Dieu, c'est-à-dire la plus vaste conception de l'intelligence.

Joseph Serre, comme Spinoza, mais dans un tout autre sens, est ivre de Dieu, puisqu'il est ivre de vérité. « Depuis que je pense, je pense ceci, écrit-il dans *Au Large*, c'est que la vérité est immense ». Cette vérité, ce pragmatisme absolu, c'est le catholicisme.

Dès sa naissance, guidé par de pieuses mains maternelles, Joseph Serre possède sa certitude. A peine au sortir de l'enfance, le soleil catholique l'éblouira, et ce disciple de Gratry n'aura plus d'autre soin, par ses livres, que de permettre à ses semblables de contempler un peu de cette lumière qui l'inonde. Les trésors de sa foi, il

Digitized by Google

es veut partager avec tous. La joie de la vérité entraîne toujours le don de charité et d'amour. *Ubi caritas et amor ibi Deus est.* Tout le pain spirituel qu'il possède, Serre le distribue chaque matin, sous forme de quelque brochure, à ceux qui ont faim d'aurore.

Ce pur, ce simple, moderne Parsifal, a découvert la pierre philosophale de la paix et de l'union. Réconcilier les idées comme les hommes et les réconcilier en Dieu, tel est l'alpha et l'oméga de sa doctrine.

Un homme, un de ces porteurs de flambeaux devant qui Barbey d'Aurevilly s'est incliné comme devant un prince de lumière, Ernest Hello, devait jouer, après Gratry, dans la formation spirituelle de Joseph Serre, le rôle de la foudre embrasant soudain un jour d'été. A la lecture de l'auteur de *l'Homme*, l'esprit de Serre flambe comme une torche. Un monde inconscient qu'il portait en lui surgit des profondeurs de son âme, un merveilleux continent émerge brusquement dans cette mer d'idées. Ce fut sa nuit de Pascal.

Heureux celui qui, au seuil de sa vie, trouve sur quelque roc de la pensée son point d'appui et son levier. Un commerce intellectuel d'une fécondante activité s'établit entre ce jeune philosophe lyonnais et l'œuvre du solitaire de Kéroman. Nul maître n'aura jamais eu un disciple plus passionné; nul penseur en sa fleur ne fut jamais mieux confirmé dans son intuition. Ainsi telle humble pâquerette n'attend qu'un certain rayon en route depuis des siècles pour éclore. Que cette goutte de lumière la rencontre une seconde à travers le jeu des mondes, et voici qu'une fraîche corolle émerge dans la prairie immense.

Cette emprise de l'auteur des *Paroles de Dieu* sur celui d'*Au Large*, ou mieux cette similitude de deux intelligences tournées vers les mêmes problèmes pathétiques, projetant la même auréole, épousant les mêmes idées, clichant leurs pensées dans le même rythme et dans le même style, est bien un des phénomènes le plus curieux de *reconnaissance* ou de mimétisme moral que je sache dans l'histoire des doctrines religieuses du XIX^e^ siècle.

S'il est vrai que, depuis le mythe de Platon, toutes les âmes ont leur double, celle d'Hello et de Joseph Serre sont manifestement sœurs : mêmes coups d'ailes, même amour des cimes, même esprit tourné vers Dieu, même majesté dans les concepts, mêmes regards profonds et toujours distraits, mêmes corps débiles et souffrants, mêmes douleurs physiques. Il n'est pas jusqu'à la complète ignorance du grand public pour l'œuvre jumelle qui n'achève de nouer l'un à l'autre ces deux penseurs. Mais entrons plus avant dans la philosophie de Joseph Serre.

***

Le génie n'est que la plus haute forme de la simplicité humaine. L'homme de génie n'a qu'une idée, mais celle-ci contient et résume tout l'être.

Digitized by Google

La philosophie de Joseph Serre repose sur une seule idée : la conciliation universelle. D'où le titre de son ouvrage capital : *Au Large*. Très frappé de la variété des systèmes, depuis qu'il y a des hommes et qui coordonnent leur expérience spéculative, Serre, avant William James, a conçu une manière de système pragmatiste par le moyen duquel chacun de nous, pour peu qu'il le veuille et qu'il se prémunisse contre une étroitesse d'esprit dangereuse, mais, hélas ! trop fréquente, devient à même de connaître, de posséder la vérité universelle.

James, partant de cette constatation décevante que, d'après lui, depuis Thalès de Milet, aucune doctrine n'est parvenue à nous imposer sa certitude, cherche dans un principe stable, unique, le critérium de la vérité Ce critérium, il croit le découvrir dans la notion de l'*utile*. De là son théorème : « tout ce qui est utile est vrai ».

Ce système pragmatiste possède le grave défaut d'être encore un système précisément, c'est-à-dire une vue partielle du réel. James accepte certaines portions de vérité, rejette les autres, celles qu'il juge incapables d'entrer dans le moule tout fait et *a priori* qu'il a construit.

Tout autre se présente le pragmatisme de Joseph Serre. Sa grande supériorité sur tous les systèmes de métaphysique, c'est qu'il est un *essai* de conciliation de tous les systèmes et non un *système* lui-même. Un système, en effet, n'épuise jamais la nature, elle s'en affranchit et le déborde de toutes parts. Rejeter ce par quoi les systèmes sont des systèmes et partant incapables d'embrasser le réel en sa totalité, voilà la fin poursuivie dans *Au Large*, que Serre a magnifiquement résumée dans une page célèbre : « l'Océan ».

Qui a créé les systèmes ? L'étroitesse d'esprit, sorte de lunette par les verres de laquelle l'homme n'aperçoit jamais qu'un pan de l'horizon intellectuel, un morceau de vérité. Or il importe de se placer au point central d'où se découvre la vérité tout entière. Comment donc élargir les systèmes ? En supprimant la négation ! Tout système porte en lui une parcelle de négation. Rayons le négatif. C'est la belle parole de Leibnitz : « Les systèmes sont vrais par ce qu'ils s'affirment et faux par ce qu'ils nient ».

Certains philosophes exhument, d'autres inhument, Joseph Serre ressuscite la vérité splendide. Sa grande innovation est de ne rien innover. Il prend donc tous les systèmes, et non point seulement quelques-uns, à la manière d'un Cousin ou d'un éclectique qui *choisit*. Il ne choisit pas, il ne rejette rien que l'*exclusion*. Lorsque l'Océan reçoit en lui les rivières, il les accepte toutes et ne leur demande à l'entrée qu'un sacrifice, « celui de leurs rives, car de limites, il n'en faut pas à l'Océan ».

Joseph Serre admet non *quelques* idées, mais *toutes* les idées, moins leur limite, il n'exclut que l'exclusion. Il concilie les *contraires*, non les contradictoires, comme, hélas ! Hegel. La vérité est simplement le contenu de tous les systèmes. « Ce n'est pas moi qui concilie

Digitized by Google

les systèmes : j'ôte la borne seulement et ils sont conciliés. Tout se concilie où rien n'est exclu. » Lorsque le matérialiste écrit : « Il n'y a que la matière ». Joseph Serre dit : « Il y a la matière». « Il n'y a *que* l'idée », déclare l'idéaliste. Joseph Serre écrit : « Il y a l'idée » — les *que* sont toujours à retrancher.

Poussant plus loin cette hardie synthèse, Joseph Serre a montré que certaines affirmations ne sont que des négations déguisées. Un « *libre penseur* », par exemple, est parfois le type même du pense-petit et de l'esprit étroit; un « républicain », l'expression vivante du sectaire. Grammaticalement, rien n'est plus facile que de donner à une négation une forme affirmative, mais ne soyons pas dupes des formes grammaticales.

Avec une abondance extraordinaire d'images et d'exemples bien vivants, l'auteur d'*Au Large* a développé son essai de conciliation universelle, sur quoi repose l'ensemble de son œuvre. La vérité, pour Joseph Serre, est l'intellectualité intégrale, la complète ouverture de l'intelligence et du cœur à toutes les idées, à tous les sentiments harmonieusement équilibrés dans une largeur d'esprit qui n'exclut rien que la négation. Et cette immense largeur d'esprit s'affirme justement le contraire du scepticisme : elle est une foi absolue, — la foi catholique. Résumant, un jour, devant moi sa philosophie, cet audacieux penseur s'écria : « Catholique veut dire universel. J'ai traduit le mot, voilà tout ».

Et c'est ici qu'éclate dans toute sa lumière la fécondité d'une philosophie. Parti d'une méthode critique et positive : la synthèse supérieure de tous les systèmes, Joseph Serre aboutit à une métaphysique transcendante et à une ontologie religieuse. Toutes les religions traînent avec elles des négations. Seule la religion catholique concilie tout dans une harmonie vivante, parce qu'elle est la religion de l'esprit large, du rapprochement universel et qu'elle appelle en haut les choses d'en bas, donnant à l'hommes son sens plein, aboutissant à la grande unité humano-divine. « Les deux bras de l'Homme-Dieu sur la croix, étendus entre terre et ciel, font vraiment le geste divin, le geste infini, le signe de la conciliation et de l'embrassement universel; et de même que toutes les fautes du genre humain viennent se perdre en son immense pardon, ainsi toutes nos erreurs, c'est-à-dire toutes nos vérités partielles, toutes nos religions humaines, viennent s'unir et se fondre dans la plénitude harmonieuse de son esprit, de son Eglise qui est la *Religion totale* ».

Joseph Serre n'a fait que compléter dans ses ouvrages postérieurs ces vues sur la vérité et l'universelle synthèse. Pour l'esprit large, la grande loi en philosophie est celle des *plans divers de la pensée*. « Chaque vérité doit être vue dans le jour et la perspective qui lui convient, sous peine de n'être plus qu'une erreur ou un mensonge. » C'est ainsi qu'un physiologiste définira l'homme : un agrégat de cellules. Un philosophe le définira, sur le plan rationnel : une intelligence servie par des organes. Un poète, sur le plan mystique,

Digitized by Google

l'appellera un dieu tombé qui se souvient des cieux. Et les spécialistes jugeront ces définitions contradictoires. Pour l'esprit large, toutes ces définitions sont vraies, *chacune à sa place et dans son plan.* Il n'y a pas de contradictions pour lui, il n'y a que des plans divers de la pensée, et tout est vrai, vu dans l'esprit et le jour qui convient. L'orthodoxie consiste à embrasser la totalité des points de vue.

***

Une doctrine aussi vaste, aussi aérée, aussi audacieuse ne pouvait prendre forme que dans le cerveau d'un poète. Avez-vous remarqué que tous les grands philosophes, depuis Platon, furent toujours de grands poètes, tellement l'amour de la vérité illumine ses prêtres et fait naître dans les cœurs avides d'absolu des intuitions lyriques. Toute création intellectuelle intense détermine un état mystique. Chez Joseph Serre l'exaltation de la vérité poussée jusqu'à la certitude de la foi catholique trouvait un terrain tout préparé. Ses œuvres poétiques, dont nous n'avons pas à parler ici, sont aussi nombreuses que ses livres de philosophie. Bien mieux, il me plaît de ne point distinguer les uns des autres, car la vie méditative d'un homme comme celle de l'auteur de la *Philosophie par les yeux* ne saurait s'extérioriser que dans un style tout en ailes.

Si des brouillards s'étendent sur notre Rhône, aux soirs d'automne, la phrase de Joseph Serre se dresse claire dans le soleil. Lui-même a écrit dans la préface d'*Au Large* : « La largeur d'esprit est ma philosophie même, et la clarté est mon style. Je veux qu'une lectrice puisse comprendre, et un penseur approuver ». Jamais, au cours d'une œuvre considérable et profonde, notre écrivain ne se départira de cette limpidité éblouissante que beaucoup lui envient. Pour lui, avec raison, l'obscurité de la phrase est encore une négation, un symbole de l'esprit étroit. La vérité n'est que lumière, et la pensée de Joseph Serre est assez riche pour ne donner que de l'or.

Espérons qu'enfin ce livre où l'auteur a condensé le meilleur de lui-même, de son expérience religieuse, de ses rêves grandioses et généreux, sonnera dans les cerveaux et dans les cœurs comme une cloche de Pâques.

Pour ceux, — trop peu nombreux, — qui l'ont entendue et écoutée tinter dans le recueillement d'eux-mêmes depuis leurs plus jeunes années, cette chanson de bronze les fera tressaillir de nouveau et leur redira que la vérité est la synthèse des lumières et que ce qui est petit n'est pas divin.

Tancrède DE VISAN.

Digitized by Google

DIALOGUE

DE LA MÈRE

ET DU PETIT ENFANT MORT

LA MÈRE.

Voici bientôt un an que tu t'es envolé.

Les doux saules agitent toujours au vent leurs branches vert-de-gris,

Les oiseaux familiers lancent toujours auprès de nous leurs chants ailés,

Et, quand rentrent les hirondelles, c'est toujours dans l'air noir la marche hésitante des chauves-souris.

Voici bientôt un an que ta vie a passé.

Rien n'est changé dans la campagne, dans le jardin et dans nos cœurs meurtris,

Nos bras sont toujours vides et nul angelot ne t'a encore remplacé,

Je ne sais rien de mon enfant, dis-moi ce que tu fais dedans ton paradis.

Est-ce que tu joues, mon enfant, toi qui n'as pas joué sur terre ?

Est-ce que tu ris, toi dont je ne connais pas la douce petite cascade ?

Te berce-t-on parfois ? as-tu grandi ? as-tu toujours cette blancheur sans voix et sans pensée qu'on m'a ravie ?

Joues-tu parfois avec l'Enfant-Jésus de Prague, et vous relancez-vous gaiement sa boule qui est un Monde ?

M'entends-tu, comprends-tu que je m'adresse à toi ?

L'ENFANT.

Maman, ta voix muette et tes soupirs montent à moi comme à travers un mur.

Digitized by Google

Je suis toujours petit, je suis toujours celui qui s'échappa de toi pour s'en aller au ciel,

Mais il n'est pas de commune mesure entre les morts qui n'ont guère vécu et les vivants d'en bas.

Je t'aime et je veille sur toi, mais je ne puis te parler, tu ne peux me comprendre,

Les mots que je te dis s'épaississent si fort pour parvenir à toi que je ne les reconnais plus.

Légère, sans poids, douce, brillante, inaccessible, mon âme flotte, transparente, au travers de l'éther.

Pesante, obscure, ta pauvre âme est rivée à ton corps de boue et volète lourdement au ras du sol.

LA MÈRE.

O mon enfant trop beau, ne peux-tu pas descendre un peu tout auprès d'elle ?

C'est à ce corps de boue, qui souffrit pour te modeler, que tu dois cependant de vivre maintenant dans la lumière.

Je t'ai porté en moi comme un fardeau qui tirait sur toutes les fibres de ma substance,

Tu mangeais mon sommeil, tu buvais ma santé, tu déchirais mes nerfs et je t'aimais,

Et, dans la torture des mères, je ne songeais qu'à toi et qu'à ton souffle en essuyant mon front couvert de la grande sueur.

O mon enfant trop beau, ne dédaigne pas ta mère terrestre,

Dieu lui-même veut bien aimer mon âme : sous un manteau de taches, elle offre encore Son reflet.

L'ENFANT.

Je n'ai pas de dédain, pauvre maman de chair promise à la poussière,

Mais le lien qui va de toi à moi, ta vue bornée ne peut pas le saisir,

Les mots d'amour que je t'adresse sont ceux qu'on chante au ciel et tes oreilles assourdies n'arrivent pas à les entendre,

Le petit doigt lumineux que, la nuit, je viens appuyer sur ton cœur, ton cœur lui-même, qui le sent, ne le raconte pas au jour.

Je le sais bien que tu la tiens de Dieu, cette âme plus grande que toi et qui ne peut rester en ton corps qu'accroupie et repliant ses ailes,

Mais la prison charnelle où tu la tiens pressée la coupe de tout appel direct avec le ciel.

Digitized by Google

Comme sur le rivage d'une île, elle tourne les yeux vers le bord du suprême Continent que des brumes lui cachent :

Mes petites ailes ne peuvent pas me porter jusqu'à l'îlot où tu fais ton exil.

Que j'ai pitié de toi, moi petit conquérant sans mérite et sans risque,

Moi privilégié de la mort, moi petit favori de Dieu, moi petit cierge vite éteint qui n'ai été que lumière et blancheur !

LA MÈRE.

La chaleur de mon sein, et mes chansons, et mes bras qui se faisaient si tendres d'avance,

Et ces sourires promis que nul encore n'avait connus et que je réservais pour toi depuis ma naissance,

C'est donc vrai, mon enfant, que tu ne les regrettes pas un peu ?

L'ENFANT.

J'ai là-haut la Mère de tous, j'ai Sainte Marie, mère de Dieu...

LA MÈRE.

Ton berceau blanc où tu n'as reposé qu'une moitié de jour, ton moïse bleu dont tu ne connais pas les dentelles,

Tes petits habits que tu n'as pas mis, cet inutile sein dont tu n'as pas goûté,

Ces arbres, ces fleurs, ces sources, cette herbe verte où tu ne t'es pas roulé, petit agneau,

Ces oiseaux, ces couchers de soleil, ces nuits chaudes et parfumées où les étoiles éclosent,

Ce monde créé par Dieu, si beau, si clair, si plein d'amour, est-ce bien vrai que tu ne regrettes pas ces choses ?

L'ENFANT.

Pauvre maman, oublies-tu donc que d'un coup d'aile je suis monté dans le seul Amour, dans la Lumière qui est triple et une ?

N'essaie pas de te leurrer, il n'est plus entre toi et moi de cadence commune.

Ton enfant mort n'est plus à toi à la façon des hommes, et la façon de Dieu comment la saurais-tu ?

Je ne puis même pas pleurer avec toi, je ne puis essuyer tes larmes,

Digitized by Google

Et mon amour plane au-dessus de toi sans que tu sentes le souffle de son vol.

J'ai presque un an selon la terre, mais je compte selon la loi de l'éternel.

La mort n'est pas une tranquille porte qu'on ouvre et qu'on referme à son heure,

C'est un passage terrible qu'on ne suit qu'en tremblant :

Rappelle-toi que j'ai crié, moi qui gémissais en murmure, rappelle-toi que j'ai lancé un cri, quand j'ai senti qu'il me faudrait partir.

Ne brise pas ta pauvre tête dans ces mystères qui dépassent les hommes.

Plie les genoux, joins les mains, ferme les yeux, calme ton cœur et prie tout bas.

C'est quand tu pries, c'est quand tu demandes au Père de t'aider à l'obéissance

Que mon souffle enfantin t'effleure et que je suis plus près de toi.

LA MÈRE.

Mon enfant, mon enfant, je ne suis pas qu'une âme, je souffre de mon enveloppe,

Et mon enveloppe de chair réclame un enfant de chair.

Je suis là, à genoux, j'ai joint mes mains et les appuie sur les sursauts de mon cœur faible,

Je suis là prosternée, et, les yeux clos, je demande à notre Père la paix.

J'essaie de ne lui demander que la Paix que Jésus, trois jours après sa mort, donnait à ses apôtres,

Mais vous ne savez pas, vous qui devîntes des anges avant d'avoir été des hommes, comme il est difficile d'étouffer la voix humaine du désir !

Laudate, pueri, Dominum; *laudate Nomen Domini*,

Louez le Seigneur, ô enfants, louez le Nom du Seigneur,

Et donnez-nous la force de chanter Ses louanges tandis que nos yeux pleurent...

Henriette CHARASSON.

Juillet 1922.

Digitized by Google

A TRAVERS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

REVUES D'ALLEMAGNE

Hochland. — Die Weltbühne. — Deutsche Rundschau. Gelbe Hefte. — Stimmen der Zeit.

Les dirigeants de la France, par le Dr Werner Wittich. (*Hochland*, de Munich, janvier 1926). — [Grossdeutsch, catholique].

..... L'élection d'un réformé comme Président de la République est un phénomène dont la portée ne doit pas être négligée, et qui nous amène à examiner l'influence politique des réformés au sein des partis actuellement au pouvoir en France.....

Pour pouvoir déterminer exactement cette influence, il nous semble nécessaire de préciser au préalable la situation politique des autres groupements religieux en elle-même et par rapport à celle des réformés. Parmi ces groupements il faut compter les catholiques, les francs-maçons et athées et les juifs. La grande majorité du peuple français appartient à la religion catholique et romaine. La très importante proportion des aconfessionnels n'en appartient pas moins pour la plus grande partie à des familles catholiques, mais nous ne voulons considérer comme catholiques que ceux dont les tendances politiques se laissent encore influencer sur certains points par leur religion. A cet égard on peut les confondre avec les véritables croyants dits catholiques pratiquants. Politiquement, à quelques rares exceptions près, ils appartiennent à la droite et au centre républicain... L'hostilité des partis et gouvernements de gauche à l'égard de l'Eglise romaine est en partie motivée par cette orientation politique du catholicisme français. — En opposition avec les catholiques se placent les francs-maçons. Naturellement ils ne constituent pas un groupe à tendances religieuses, étant donné que leurs membres sont issus des diverses grandes confessions ou leur appartiennent virtuellement. Leur doctrine n'est pas non plus nettement anti-chrétienne ou athée, mais l'opposition traditionnelle de l'Eglise romaine à ce groupe a eu pour résultat de réunir sous leur drapeau tous les éléments anti-catholiques et surtout les sans-

Digitized by Google

confession et les athées. Leur influence s'exerce sur les partis de gauche et même jusque sur une forte proportion de socialistes, avec bien plus de force que ne le fait le catholicisme sur la droite et le centre. — Les juifs enfin n'ont pas en France une couleur nettement déterminée. On les trouve dans tous les partis, mais en majorité dans ceux de gauche.

Quelle est maintenant la position des réformés par rapport à ces autres groupes ? En face des catholiques, ils forment une homogénéité religieuse et plus qu'eux peut-être un parti religieux dans le vieux sens du mot... En tant que parti religieux, ils sont en opposition marquée avec l'Eglise romaine. Aux catholiques des droites s'opposent les réformés de la gauche. Mais au sein de celle-ci, ils sont en union spirituelle avec les francs-maçons, les athées et les socialistes athées..... Depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la lutte contre Rome domine en France la vie politique intérieure du pays. Toutes les autres questions sont secondaires par rapport à celle-là. La guerre mondiale n'a procuré dans ce domaine qu'une accalmie passagère. Le retour de la paix a rallumé le vieux brasier. Comme dans le vieux poème des *Niebelungen* où Siegfried mène, caché par un casque invisible, la lutte contre Brunehild de concert avec le roi Gunther, ainsi le calvinisme contemporain lutte invisible avec la gauche contre l'Eglise romaine et ses tenants politiques en France

Quels sont donc les moyens et les points d'appui de la politique calviniste ? En dehors des qualités déjà citées du groupe calviniste, trois de leurs avantages méritent d'être signalés. D'abord ils dominent la grande presse radicale. Des trois journaux, *le Quotidien*, *l'Ere Nouvelle* et *l'Œuvre*, deux au moins sont sous l'influence calviniste. A cause de leur haute culture intellectuelle, les calvinistes dominent les universités et autres grandes écoles. Et enfin leur position internationale semble avoir été très utile à leur influence sur la politique intérieure. Les ressortissants de l'Eglise romaine défendent avec succès la théorie suivant laquelle l'influence de la France en Orient est la conséquence de sa situation protectrice des chrétiens de là-bas, et ce droit de protection ne peut être conservé que par une entente entre la République et la Curie. A cette thèse les calvinistes peuvent opposer que, seuls de tous les Français, ils peuvent servir d'intermédiaires entre leur patrie et les puissances bien plus importantes anglo-saxonnes : l'Angleterre et les Etats-Unis. Par-dessus le fossé moral qui sépare la France en partie libre-penseuse et en partie catholique des classes dirigeantes rigoureusement religieuses et protestantes d'Angleterre et d'Amérique, il n'y a qu'un pont : le calvinisme français. Les deux grandes Eglises libres de ces deux empires sont, en effet, riches en influence non seulement sur le terrain religieux, mais aussi sur la vie politique, sociale et intellectuelle de ces pays, et elles sont d'origine et de confession calvinistes. Or la France est le pays d'origine du calvinisme que les pays de langue allemande, la Suisse, le Haut-Rhin et la Hollande, ont propagé. Il serait trop long ici de donner un tableau complet des relations dans lesquelles les réformés de France ont servi d'intermédiaires entre leur pays, l'Angleterre et l'Amérique.

Quels sont donc les résultats de l'activité si développée de l'actuel calvinisme dans la politique française ?

L'échec du Bloc National, la défaite de ses chefs sont son œuvre,

Digitized by Google

non pas seulement parce que le petit groupe des réformés a pris une part politique quelconque dans cette lutte, mais parce que ce sont eux qui ont organisé la victoire remportée par les radicaux, les radicaux-socialistes et les socialistes. Ce sont eux qui ont fourni les moyens moraux et aussi matériels de la victoire; les centres intellectuels sous leur influence ont donné le mot d'ordre aux électeurs..... Une des modifications de la politique française dans lesquelles ils ont eu le plus de part est le changement de politique à l'égard de l'Allemagne. Toutes les importantes étapes sur le chemin de la réalisation de meilleurs rapports entre les deux pays : acceptation du plan Dawes, évacuation de la Ruhr et des villes occupées de la rive droite du Rhin, conférence de Locarno, ont été accomplies sous leur impulsion ou tout au moins avec leur assentiment et leur collaboration. En ce qui concerne leur attitude à l'égard de l'Allemagne, les faits suivants entrent en jeu : leur sentiment envers la patrie de Luther et l'asile qu'on y prêta autrefois à leurs coreligionnaires n'est pas celui des autres Français. Leur inimitié contre Rome ne leur rend pas désirable la destruction de l'Allemagne en grande majorité protestante. En communauté de sentiments avec leurs coreligionnaires anglais et américains, pacifistes convaincus, partisans de la Société des Nations, ils estiment la guerre indésirable et considèrent comme possible l'organisation pacifique de toutes les nations..... En Alsace, ils ont rendu de très grands services pour l'assimilation de la population protestante. Le professeur de théologie Jean Monnier, un des hommes les plus remarquables incontestablement de la nouvelle université de Strasbourg, travaille plus, par son enseignement, ses sermons et l'exemple qu'il donne au sein de la bourgeoisie luthérienne de Strasbourg, en faveur de la France que tous les autres propagateurs de la civilisation française en Alsace.....

Leur attitude a groupé toutes les forces des partis de gauche et les a conduites à la victoire. Grâce à eux, on a mis fin à une situation rendue dangereuse par un nationalisme exagéré et qui conduisait la France à la catastrophe. En même temps ce sont eux qui ont inspiré aux partis au pouvoir leur programme de réconciliation des peuples et de rétablissement des rapports normaux avec l'Allemagne.....

[Et l'auteur de conclure que l'avenir seul dira si l'influence des protestants français est durable. Il semble en douter à cause du ver rongeur que représente pour eux la note d'inimitié antiromaine de leur programme.]

Le fascisme en France ? par Ignaz Wrobel. (*Die Weltbühne*, de Charlottenburg, 5 janvier 1926). — [Social-démocrate].

Le fascisme français est un mouvement moral vigoureux..... Qu'est-il et que veut-il ? Avant tout il n'est absolument pas impérialiste. Ses grands groupes sont *l'Action Française* avec Daudet et Maurras, et, à leur droite, un homme venu de chez eux, l'économiste nationaliste Valois, le chef des Chemises bleues. Ces deux groupes ne sont pas très forts en nombre. *L'Action Française* peut compter sur quelques centaines de mille adhérents, les gens de Valois sur 10 000. Les *Jeunesses Patriotes* de M. Tait-

Digitized by Google

tinger, député de Paris et directeur de *la Liberté*, comptent 216 sections et au plus 70 000 hommes. *L'Action Française* ne considère pas son moment comme venu et est en conflit avec le groupe Valois, ce qui vient de donner lieu à un coup de main à la salle Wagram (*sic*). Ces gens sont financés par des industriels mécontents; le rôle de ces messieurs n'est pas très clair. L'appui des fascistes italiens est peu probable. Ces groupes ne sont d'accord que sur un point et ce point est négatif : ils repoussent le parlementarisme dans sa forme actuelle. Et sur ce terrain, comme j'ai pu m'en apercevoir, ils rencontrent de forts partisans dans la jeune France, des groupes divers qui ne sont ni royalistes, ni partisans de Daudet, mais qui rejettent en bloc le parlementarisme. Sans aucun doute, le Parlement a subi en France, durant ces derniers mois, une grande perte d'autorité et de considération. Il faut se rappeler que le Français, parce qu'il est démocrate, n'a jamais accordé au point de vue moral un rôle exagéré au Parlement. Celui-ci était le cerveau de la nation ou plutôt se figurait l'être, — et son corps considérait avec un certain mépris cet organe superflu qui ne mangeait pas, ne voyait pas, ne sentait pas et ne se remuait pas. En période calme on laissait faire.....

[La question des dettes extérieures et intérieures passionne actuellement l'opinion publique française. Le peuple en supporte péniblement la charge, mais, contrairement à ce qui a été raconté par les journaux allemands, le public français, plus discipliné que celui du Reich dans une situation semblable, n'est ni alarmiste ni défaitiste.]

..... *Le Temps*, toujours bien informé, a dernièrement tâté l'opinion provinciale de France, et ce que j'y ai vu moi-même l'été passé au cours des deux mois où j'ai séjourné dans la France de l'Ouest correspond absolument à son enquête. La province n'a pas d'opinion d'ensemble, n'élabore pas de larges programmes, pour le moment du moins. Les petits intérêts locaux que l'on discute en France au Café du Commerce suffisent, mais il est très perceptible qu'il y a là une possibilité de revirement. Les masses actuellement silencieuses peuvent demain entrer en jeu. Ce sont elles qui ont renversé Poincaré en 1924 et non Paris. La force en puissance est là et elle est entre les mains de la jeunesse. Si l'on veut connaître la véritable opinion du pays, il faut lire et fréquenter de préférence les milieux et les journaux de la droite. Nous sommes, en effet, malheureusement obligés de dire que le cartel des gauches, comme se dénomme ce groupe de partis purement parlementaire, n'a pas cette compréhension de la situation européenne que les amis de la gauche désireraient lui voir, et qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les milieux à tendances conservatrices plus de compréhension, plus de largeur de vues, plus de sens politique que dans les autres partis qui, Briand à part naturellement, se cantonnent dans un idéal petit bourgeois et provincial.....

Quel est donc l'aspect de cette jeunesse française à tendances conservatrices ? Par expérience personnelle, je puis dire que la conversation avec ces jeunes gens est toute différente de celle que j'ai eue avec leurs pareils d'Allemagne. Les plus violents mangeurs d'Allemands parlent avec un Allemand et ils parlent comme on parle en France, c'est-à-dire poliment, aimablement et convena-

Digitized by Google

blement. La discussion ne devient jamais personnelle. Jamais on ne met au vent la flamberge gauloise..... Ces jeunes gens sentent qu'il y a quelque chose de dérangé dans l'Etat, ils cherchent une solution, toute une littérature cherche avec eux. On ne doit pas oublier que la grande Révolution française a été préparée de cette façon-là, et que, s'il doit survenir quelque chose en Europe, — je ne crois pas que le mouvement soviétique puisse l'empêcher, — le germe est là. Le pays classique du parlementarisme cherche une nouvelle forme dont les éléments sont dans son sang et dans sa chair : les bases de la liberté individuelle. Les Parlements ? Qu'ont fait tous les Parlements au moment de la déclaration de guerre ? Les a-t-on consultés ? Ils ont eu la permission de dire oui, et ils ont dit oui. Et cela, on le sent en France.

[D'où l'indifférence complète et méprisante de la jeunesse nouvelle pour le parlementarisme.]

Le fascisme français a une possibilité, une seule : la catastrophe économique du pays. Celle-ci peut le faire surgir, elle peut brusquement lui mettre dans les bras une foule de gens mécontents, trompés, affamés..., mais il n'y a pas d'affamés en France. La France est un pays de paysans et se suffit à elle-même. Les quelques faubourgs des centres industriels seuls ne peuvent pas se suffire, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas se suffire aujourd'hui parce qu'on n'est pas préparé aux nécessités d'un pareil mouvement. Mais ces possibilités, ils peuvent les acquérir un jour. Le fascisme français n'a pas de chef. C'est l'argument que rétorquent en souriant les parlementaires de métier. C'est bon ! Leurs chefs à eux ne sont pas si forts qu'ils puissent se mesurer avec les chefs de l'opposition de droite, trop nouveaux venus au Palais-Bourbon pour qu'on puisse se rendre compte s'il en est d'agissants. Et puis un mouvement ne crée-t-il pas lui-même des hommes ? Surtout quand ces hommes de l'avenir ne sont pas des jeunes gens bébêtes ou des officiers mis en congé. Là est la question. Si l'on réussit en France à surmonter les difficultés financières, la situation actuelle se prolongera cahin-caha. Si l'on n'y réussit pas, il existe un moule fragile encore, si l'on veut, mais il existe, dans lequel le flot des masses pourra se couler un jour. Je défie que l'on puisse me contredire sur ce point.

Si la démocratie de tous les pays veut jeter un regard sur l'avenir, qu'elle considère comme très grave le mouvement anti-parlementaire français. Que le mouvement qui abandonne le Parlement donne cette leçon : Le Parlement dans sa forme actuelle est un anachronisme.

Le militarisme polonais, par Adolf Eichler. (*Deutsche Rundschau*, de Berlin, janvier 1926). — [Nationaliste].

Dans le passé, il n'est aucun peuple de l'Europe orientale qui ait mené de plus nombreuses guerres de conquête que la nation polonaise, attaqué si souvent des peuples paisibles et les ait plus opprimés eux et leur âme..... Sienkiewicz, le romancier le plus génial de Pologne, fait dire dans ses *Croisés* à son vieux Maczko : « Quel malheur pour le beau royaume de Pologne ! Je crains que Dieu ne châtie notre orgueil..... Les Croisades ne leur suffisent pas,

Digitized by Google

ils voudraient enchaîner le monde entier, et cela s'appelle tenter Dieu. » Les anciens instincts de conquête se sont réveillés dans la nouvelle Pologne. Entre les mains des impérialistes de ce pays, l'armée est devenue l'arme la plus dangereuse.

Pendant l'été de 1920, après la prise de Kiev, toutes les parties de la Pologne nationale-démocrate étaient prêtes à pardonner au militarisme rouge de Pilsudski sa place prédominante dans l'Etat en faveur de sa victoire militaire. Tandis que du temps de l'occupation allemande, on se contentait des frontières de 1772 (du premier Partage), chaque victoire polonaise sur les faibles forces bolchevistes augmentait la soif d'expansion imbridable de la nation. Les frontières des traités d'Andrussov (1667) et d'Oliva (1660) ne suffisaient plus; la domination polonaise devait s'étendre à l'Est sur les Etats baltes, Lettonie, Esthonie et Lithuanie, la Russie Blanche, l'Ukraine, à l'Ouest sur une partie de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de la Silésie, y compris Breslau, Posen, la Prusse occidentale et orientale et la Poméranie.....

Pour faire admettre le passage de 655 à 765 millions de zloty nécessaire à l'augmentation de l'armée malgré la grave obération du Trésor, le ministre de la guerre Sikorski n'eut qu'à agiter le drapeau du danger allemand. D'après lui, l'Allemagne nourrissait une multitude de combattants qui n'avaient qu'un désir, celui de se jeter sur la Pologne désarmée. La Pologne devait donc s'armer, être sur ses gardes, et pour cela augmenter la puissance offensive de son armée.....

Dans les pays scandinaves, mais tout particulièrement en Suède, l'opinion publique s'occupe depuis ces derniers temps du problème de la Pologne dans la Baltique. On sait là-bas que la flotte de guerre polonaise, déjà forte de 70 000 tonnes, envisage d'autres augmentations encore. En cas d'une guerre russo-polonaise, la tâche de la flotte serait d'assurer la liberté des mers vers la France. Dans l'éventualité d'hostilités contre l'Allemagne, cette même flotte doit assurer l'isolement du corridor coupant la Prusse orientale du Reich et empêchant toute importation. On songe dans une guerre sur les deux fronts à employer les forces navales polonaises pour empêcher la jonction des armées de mer de l'Allemagne et de la Russie des Soviets. La flotte polonaise doit également servir à maintenir la « politique de paix » polonaise, qui rend impossible pour nous toute paix. On doit essayer de faire triompher par un geste d'agressivité polonaise contre les Etats baltes opposants ce que la Pologne n'a pu obtenir par des moyens diplomatiques lors des conférences baltes de 1922 et 1923 : la création d'une quadruple alliance baltique sous la direction de la Pologne, que fit échouer la Finlande, hostile alors à une alliance germanophobe. En Suède, on croit qu'il est dans les desseins de la politique extérieure polonaise d'user de cette nouvelle flotte pour essayer sur d'autres Etats baltiques la réalisation de son système d'alliance politique. Et c'est la raison pour laquelle on s'élève violemment en Suède contre le désarmement du pays.....

[L'auteur donne ici quelques détails sur les efforts de Sikorski pour obtenir les 30 millions de zloty nécessaires au projet d'augmentation de la flotte, somme qui fut couverte dans une forte proportion par la France malgré l'obération de son Trésor. Après avoir

Digitized by Google

esquissé une biographie succincte de Pilsudski, Sikorski et Haller, physionomies caractéristiques, dit-il, de la moderne Pologne, M. Eichler continue :]

Depuis toujours, jouer au soldat a été dans le sang polonais. Ce n'est pas en Galicie seulement. où Pilsudski, prévoyant avec tant de clairvoyance la guerre mondiale, exerçait sa formation de combat, que la Pologne a donné libre cours à la joie que lui procurent les armes. Dix ans avant la guerre mondiale, l'Union nationale polonaise organisait aux Etats-Unis quelques centaines d'associations de gymnastique et militaires dont les membres purent former un corps d'armée. Cette Union avait également pour but de soutenir les mouvements nationalistes polonais tendant à la restauration du Royaume de Pologne. Dans plus de cent villes américaines se trouvaient des formations d'infanterie, « régiments » dont les membres s'exerçaient avec le fusil militaire américain et le sabre court. Ils portaient le même uniforme fantaisiste : veste bleue, pantalon noir à passepoil rouge, et chapka ornée des armes polonaises et des étoiles de l'Union. A côté de ces formations se trouvaient également d'autres régiments de dragons, de hussards, de uhlans de Jean Sobieski en dolmans et pantalons à passepoil bleu..... Des formations montées d'artillerie avec canons complétaient l'ensemble. Cette armée défilait, drapeaux déployés, aux parades et fêtes nationales. Une école de guerre formait les officiers. Les « diètes » de l'Union nationale délibéraient publiquement sur la préparation militaire de la jeunesse et sur son armement. C'est dans les rangs de ces « régiments » polonais d'Amérique que se recrutèrent surtout les Légions polonaises des armées de l'Entente, et, en dernier lieu, les soldats de Haller.

Joseph Haller a l'an passé réchauffé les relations avec l'Union nationale polonaise et ses anciens compagnons d'armes au cours d'un voyage en Amérique. Il ne s'est pas contenté de cet effet moral, il y a de plus recueilli de riches subsides pour ses organisations militaires. Depuis son retour, l'Union des soldats de Haller se développe de plus en plus en Pologne occidentale, et, aidée de très nombreux collaborateurs (le plus important d'entre eux est le chef du 3e groupe de Silésie supérieure, le lieutenant-colonel comte Mathias Mielzynski), a organisé partout des formations armées de jeunesse. En même temps, les autorités publiques s'occupent activement de l'instruction militaire de la jeunesse. Les étudiants, les lycéens sont plusieurs fois par semaine exercés au tir, sous la direction de carabiniers et de mitrailleurs et aussi sous celle d'officiers.....

[L'auteur indique le rôle des sokols dans ce mouvement ainsi que celui des manifestations plus ou moins théâtrales, mais incontestablement efficaces, destinées à intensifier encore, si c'est possible, l'esprit militaire de la jeunesse polonaise et à créer, dit-il, de ce côté du continent un véritable péril pour la paix européenne.]

Les manifestations politiques des ecclésiastiques, par le baron Ferdinand von Fürstenberg. (*Gelbe Hefte*, de Munich, décembre 1925). — [Parti populaire bavarois (catholique)].

[..... L'auteur tient à avertir ses lecteurs en commençant qu'il ne méconnaît pas le côté épineux de la question qu'il aborde; il

Digitized by Google

affirme d'autre part ne vouloir en rien porter atteinte à l'autorité du clergé, mais, la presse s'étant malheureusement déjà saisie de la question des manifestations politiques des ecclésiastiques et l'ayant introduite dans le domaine public, il croit de son devoir de catholique de l'examiner à son tour.]

La question se pose de déterminer comment se manifeste l'activité politique de celui qui a charge d'âmes. Quelles sont les conséquences politiques et surtout religieuses de cette activité ? Comme la majorité des ecclésiastiques, ici, en Westphalie, appartient au Centre et fait par conséquent la politique du Centre, j'ai surtout sous les yeux ce qui se passe ici. Les conséquences politiques sont à peu près simples et claires. Une partie des électeurs vote pour le Centre par conviction ; une autre, souvent la majorité, vote pour le Centre « parce que le curé l'a dit » ; une troisième partie des électeurs donne ses voix à un autre parti parce qu'il lui plaît mieux ou aussi..... pour faire enrager le curé. Je connais des cas où les gens n'ont voté pour les communistes que poussés par ce sentiment-là !

Il y a donc une très forte proportion de la population qui se trouve en opposition intime avec son curé. De cette opposition découlent des conséquences religieuses fort regrettables. Il est naturel que tout citoyen exerce ses droits et ses devoirs de citoyen. Lorsqu'il les exerce en s'inspirant de sa conscience et de sa bonne volonté, il n'y a rien à dire, à condition que le devoir d'état n'en souffre pas. Mais que le pasteur se pose publiquement en adversaire d'une partie de ses ouailles qui a voté autrement qu'il ne le lui avait recommandé ou qui, — malgré sa répugnance intime, — n'a voté pour le parti indiqué que par soumission à l'autorité du curé, cela peut, étant donné la violence des luttes de partis actuelles, créer un antagonisme qui déborde sur le terrain religieux..... Nous sommes malheureusement allés si avant dans ce sens que nous pouvons d'ores et déjà prévoir les notables dommages religieux qui en sont la conséquence et l'avenir n'est pas envisagé par nous sans de graves inquiétudes.

On s'est efforcé de suggérer aux électeurs qu'il existe encore aujourd'hui un parti représentant plus ou moins la totalité des intérêts catholiques, en un mot un « parti catholique » pour lequel le catholique doit voter..... [Le prêtre menant trop souvent campagne de façon à faire croire que ce parti a le monopole de recruter des adhérents parmi ses ouailles], cela a la conséquence malheureuse de mettre le curé en hostilité avec une partie de ses paroissiens : il est déjà arrivé que les gens aient quitté l'église pendant le sermon parce que le prêtre s'égarait en chaire à faire de la politique de parti. Je connais de plus des cas où le prêtre a usé de son influence dans un intérêt de parti, a persécuté des journaux qui n'étaient pas de sa couleur, et ainsi se creuse de plus en plus le fossé entre le curé et les laïques..... On attaque l'attitude politique des prêtres devant les enfants et les domestiques ; comme il a lui-même fait servir son influence religieuse à des buts politiques, en conséquence naturelle le laïque critique à son tour l'activité religieuse du curé..... Il n'est pas possible que le simple particulier fasse une différence entre l'activité politique et l'action religieuse du prêtre, quand le prêtre lui-même met souvent la religion au service du parti.....

En outre la partie du peuple qui vote encore sous l'influence de

Digitized by Google

l'autorité ecclésiastique pour le parti catholique court également un danger; elle reste fidèle au parti catholique malgré son opposition intime. Plus elle se trouve dans cette situation et plus clairement elle éprouve combien on profite d'elle au point de vue politique, ce qui la rend en fin de compte d'autant plus hostile à l'homme du parti qui est, hélas ! en même temps son pasteur !

Nous ne parlons pas ici de la manière dont la politique menée pendant ces dernières années par le parti dit catholique a été jugée par nos concitoyens protestants, de toutes les fautes dont à leurs yeux sont chargés les « représentants des catholiques » allemands, ni n'ajouterons comment tout cela a été imputé à grief à l'Eglise catholique et cela par la faute d'une partie du clergé catholique qui a créé par son activité politique la légende du parti catholique.....

[En terminant l'auteur convient que se faire le porte-paroles d'un parti n'a pas les mêmes inconvénients pour un prêtre qui n'a pas charge d'âmes que pour celui qui l'a.]

Jeunesse d'aujourd'hui, nation de demain, par C. Nopel, S. J. (*Stimmen der Zeit*, Fribourg-en-Brisgau, janvier 1926). — [Catholique].

[..... A propos des congrès et pèlerinage internationaux des Jeunesses catholiques à Rome pour l'Année sainte.]

Oui, c'était bien la jeunesse catholique allemande qui, le soir, après le pèlerinage dans les églises de la jeunesse catholique du monde, acclamait solennellement dans le Colisée romain les paroles pontificales. [*Pax Christi in regno Christi*]. La jeunesse catholique d'Allemagne sera-t-elle capable de participer à la réalisation de cette pensée ? Aura-t-elle la force de devenir nation et ainsi d'aider à la réconciliation des peuples ? De nombreux milieux se tournent vers la jeunesse catholique en Allemagne, on fonde mainte espérance et maint projet sur elle. Il n'est pas dans notre dessein aujourd'hui d'approfondir davantage cette question. Si pour notre part nous posons un point d'interrogation au sujet de notre jeunesse allemande, nous savons très bien que dans la jeunesse des autres nations bien des choses pourraient être mieux qu'elles ne sont, quand cela ne serait qu'en raison de notre tendance à ne voir chez nos coreligionnaires de l'étranger au point de vue de l'organisation et de la vie catholique que les côtés défectueux plutôt que les bons.

La jeunesse catholique de tous les pays autres que l'Allemagne était représentée par chacun de ses groupements. La jeune Allemagne catholique l'était par un fort groupe de l'Union des jeunes gens..... Le reste des délégués de l'Union doit faire son pèlerinage à Rome après l'Année sainte. L'Union corporative, sous la conduite de son secrétaire, fit le sien la semaine qui suivit le Congrès.

Cette succession n'est-elle pas l'image du manque d'union qui nous a si souvent caractérisés en Allemagne ? Ne sommes-nous pas essentiellement partagés dans nos unions de jeunesse comme sur bien d'autres points et unis extérieurement seulement par un but commun ? Ne sommes-nous pas d'abord étudiants, compagnons, membres d'une corporation, d'une société sportive ? Ce n'est qu'ensuite et dans certaines circonstances solennelles que nous nous disons aussi tous catholiques et unis. Comme cette conception nous semble

Digitized by Google

différente de celle que nous inspire la patrie commune de Rome! L'idée primordiale et commune qui nous unit n'est-elle pas l'idée catholique ? Ne devrait-elle pas être la première, la seule réelle, ce qui nous sépare ne venant qu'en second lieu ?

La déchirure de l'éternel particularisme divise notre jeunesse catholique d'Allemagne. C'est un trait qu'elle a de commun avec le peuple allemand tout entier. Malgré tous les efforts, malgré toutes les luttes pour arriver à une union nationale, nous devons nous dire aujourd'hui que la déchirure depuis le jour de l'effondrement est encore plus grande qu'avant. Un observateur du Congrès universitaire d'Essen, réuni pour servir l'union nationale, l'a démontré. Celui qui est mêlé à notre jeunesse doit, malgré les nombreuses exceptions, confirmer ce jugement. L'aspect des groupes qui se sont trouvés à Rome démontra d'une façon douloureuse ce défaut d'union intime.

Deux mondes se trouvent face à face, l'étudiant et l'ouvrier..... Notre jeunesse studieuse n'est pas allée vers ses frères du peuple. Une partie de ceux-ci, au contraire, la plus éclairée, s'est jointe à elle. Malgré les beaux discours sur la rénovation du peuple, il n'y a au fond dans cette ascension pas autre chose qu'une fuite de l'élite de la masse vers une nouvelle bourgeoisie. Au lieu que les couches studieuses apportent leurs forces à la grande masse, elles attirent à elles l'élite de cette masse. La forme de vie actuelle vient renforcer encore davantage la séparation des situations sociales. Par peur de se perdre, on perd le peuple. Nous autres, Allemands du Reich, avons dû constater que, devant les pays de langue latine, non seulement il manquait à notre jeunesse catholique allemande l'unité intérieure et extérieure, mais encore la direction. La Hollande seule venait après les différents groupements allemands représentés. Nous sentons douloureusement combien nous sommes encore éloignés de l'idéal fort et actif du jeune catholicisme, combien nous différons de l'idéal de la jeunesse catholique tracé par le Saint-Père dans son discours au Congrès. La plus grande faute en est à la jeunesse allemande, ne sachant pas s'évader d'une civilisation morbide, fuyant non seulement devant la masse, mais devant le peuple; notre jeunesse ne s'est pas seulement dérobée au monde mauvais, mais aussi à la réalité. Quoi d'étonnant après cela qu'elle se soit sentie incertaine lorsque la vie continuait son cours, quoi d'étonnant que de larges couches de la jeunesse se soient trouvées brusquement isolées et étrangères, incapables de se conduire elles-mêmes et de guider les autres ? Ce phénomène déplorable n'a pas seulement affecté une grande partie de la jeunesse nouvelle, il n'a pas été sans influencer fortement la nation tout entière. Il a inspiré à de nombreux milieux un désir nouveau, sinon toujours conscient, de ne pas laisser troubler sa tranquillité.....

Malheureusement ce souci de ne pas voir déranger son repos a également atteint ceux qui étaient appelés à instruire et à conduire le peuple. Certainement il est plus commode de diriger une masse qui se contente de la parole qu'on lui donne et qui adopte la manière de penser et de vouloir qui est la nôtre, mais les dernières années nous ont prouvé qu'une pareille masse écoute et obéit aussi bien à une parole venant du parti adverse. C'est une balle dont se joue le vent du moment. Une autre conséquence de cette si commode méthode est la regrettable pénurie d'individus conscients. En

Digitized by Google

voyant les choses au mieux, elle peut former un solide corps de sous-officiers, mais non pas des hommes capables, si c'est nécessaire, de diriger lorsqu'il s'agit d'aller sur la brèche. A quoi sert l'existence d'un mouvement aussi vraiment catholique que celui que recherchent les Unions de jeunes gens, si au bas de l'échelle il n'y a que peu de compréhension, ou aucune, de la formation de la conscience individuelle.....

Si nous voulons une jeunesse catholique active, il nous faut d'abord des chefs, et ce terme doit être pris dans son sens le plus large, capables d'unir les jeunes catholiques et la masse, sinon officiers et soldats seront dispersés. Le premier but à atteindre est l'éveil des masses. On doit stimuler une certaine décision de surmonter le laisser-aller et la mollesse, sinon la mauvaise volonté. Il faut donner partout, à toutes les activités en puissance, une forme qui les rende capables de se développer.....

.....Là où la forme fait encore défaut, il faut au moins éveiller l'esprit..... La seconde tâche du mouvement catholique de jeunes sera de faire un pas vers le peuple et en particulier vers le jeune peuple. Le mouvement des jeunes doit surmonter la peur de la masse, il doit, s'il veut être viable et capable de donner la vie, inspirer dans cette masse le courage et la confiance, sans sombrer. Il doit apprendre qu'être maître et chef ne signifie pas toujours être le frère, mais aussi le serviteur de tous..... Notre jeunesse universitaire doit en particulier se convaincre qu'il n'y a que peu de postes élevés, mais qu'il y en a d'innombrables où le chef est l'ami et le frère capable de donner le pain qu'il a reçu et aussi de recevoir en échange de la main calleuse qui le lui tend le fort pain de la vie journalière. Si notre jeune peuple réussit vraiment à unir ses dons et ses forces et à ne pas construire seulement une église de pierre, mais une église vivante, alors plus aucune bise d'hiver ne pourra briser la vivifiante force de son printemps.....

Plus d'un nous objectera que nos désirs sont trop exigeants et qu'ainsi nous nous aliénerons les masses, d'autres nous feront peut-être le reproche que nous n'avons pas la compréhension du mouvement des jeunes et des lois qui le régissent. Nous ne pouvons nous incliner ni devant les uns, ni devant les autres. Pourquoi devrions-nous désespérer de proposer à la masse notre idéal élevé, alors que socialistes et communistes l'ont tenté ? Lorsque dans un congrès de jeunes socialistes on a prononcé cette belle parole : que la jeunesse ouvrière était appelée à donner son aspect à la masse, avons-nous le droit de ne pas demander pareille chose à notre mouvement de jeunes ? Devons-nous craindre davantage nos masses à nous ?..... Il nous manque l'esprit de mission et d'apostolat. Si nous voulons que notre peuple devienne tout entier de nouveau le peuple du Christ, l'époux de l'Eglise, nous devons avant tout faire couler à flots dans notre jeunesse l'esprit vivifiant du mouvement jeune catholique, nous ne devons pas seulement le désirer, nous devons le favoriser de toute notre force. Nos jeunes gens catholiques d'Allemagne sont encore très éloignés de l'idéal d'une jeunesse catholique allemande, mais en eux est la force et la puissance d'approcher de jour en jour davantage de ce but et de poser par là les fondations profondes d'une unité nationale et, au delà de celle-ci, de l'union des peuples.....

Traduit de l'allemand par Robert ANDÉOL.

Digitized by Google

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

A l'Opéra-Comique. — Les nouveaux sortilèges de Maurice Ravel. — « L'esthétique de l'imposture ». — De la simplification volontaire ou comment un grand artiste se renouvelle. — Evolution ? — L'aventure d'un enfant paresseux ou la vengeance des choses et des bêtes. — L'esprit et la poésie de Colette. — La place de *l'Enfant et les Sortilèges* dans l'histoire du théâtre lyrique. — L'éblouissante variété d'un musicien acrobate, ironiste et poète. — La « modernité » traditionnelle des Vera. — Le peintre Paul Vera et le musicien Maurice Ravel... — Une chatoyante exposition et ses jolis enseignements. — Les *exaltations* d'André Vera sur la vie moderne. — Comment « Néophile » aime son temps. — La nouvelle esthétique. — Ordre, concision, netteté... — Architecture et art des jardins. — L'*Imitation*, les oraisons romaines et le goût moderne... — Un mot sur les concerts Walther Straram. — Le nouveau quatuor de Guy de Lioncourt.

Et le cœur ironique et tendre qui bat sous
Le gilet de velours de Maurice Ravel.

Je ne suis pas le premier à citer les vers du charmant poète Tristan Klingsor. Mais comment échapper à leur souvenir, quand on vient d'entendre *l'Enfant et les sortilèges*[1] ? Nous y retrouvons tout le Ravel que nous aimons : cette ironie précieuse et d'une qualité singulière, miraculeusement unie à cette poésie qu'ordonne le goût le plus fin, à cette tendresse que voile une ombrageuse, une exquise pudeur. Nous y retrouvons l'admirable et l'original musicien, le plus original sans doute qui existe en France de nos jours, et l'extraordinaire technicien de l'orchestre, acrobate qui pirouette sur la corde frêle, avec une aisance infaillible, malgré l'éblouissement des fusées multicolores, prestidigitateur même et illusionniste (on a le choix entre cent métaphores), — mais ses tours de passe-passe ne cessent jamais d'être de l'art véritable et ses gestes les plus menus ont une grâce infinie. Sur quoi il serait bien vain d'insister. Mais la nouvelle partition nous découvre en même temps un Ravel inédit ou presque inédit. Solidement installé dans sa gloire, il ne borne pas ses soins à exploiter un merveilleux domaine (conduite évidemment qui serait fort légitime), il cherche encore, il redevient explorateur. Ah ! qu'il est édifiant de voir cet homme riche, riche jusqu'à la surabondance, volontairement se dépouiller, marcher vers une élégante simplicité, dégager les lignes, alléger l'orchestre. Ce dernier verbe n'est pas fort heureusement choisi, car l'orchestre de Ravel, quelle que fût sa richesse, a toujours montré la plus aérienne légèreté. Mais enfin il le simplifie visiblement. Et il va de soi que le raffinement n'y perd exactement rien, s'il n'aboutit même à de nou-

1. *L'Enfant et les sortilèges*, fantaisie lyrique en deux parties (poème de Colette), partition chant et piano, chez Durand.

Digitized by Google

velles et plus piquantes virtuosités. « Moins *orchestrée* que *l'Heure espagnole*, écrit joliment Roland-Manuel (c'est-à-dire l'exégète le plus sûr et le plus ingénieux de l'esthétique ravélienne), cette œuvre est plus *orchestrale* », ou encore, dit à son tour André George, elle semble avoir été pensée directement en orchestre bien plutôt qu'avoir subi le travail habituel de l'instrumentation [1]. Formules excellentes. Ravel, depuis longtemps et avec plus de subtilité que quiconque, a divisé la matière orchestrale, mis chaque timbre en valeur et fait chatoyer librement leurs sonorités les plus rares; il a prestigieusement isolé, comme on dit, « les tons purs ». Il se préoccupe davantage maintenant de les isoler *successivement*, et dans le temps plus encore que dans l'espace. De ces touches juxtaposées, si fines et si claires, qui s'offrent à nous tour à tour, vivement, coquettement, sans daigner nous avertir, de cette perpétuelle irisation, s'exhale pour l'oreille sensible une étrange volupté. *L'esprit* ne trouve pas moins de plaisir à suivre les jeux fantasques du sorcier musical, — ou de ce charmant écureuil, comme dit Colette, — et le choc des sonorités inattendues. Avec Ravel, c'est toujours l'inattendu qu'il faut prévoir. Nul encore ne l'a mieux dit que Roland-Manuel dans un article au titre plein de sens : « Ravel ou l'esthétique de l'imposture [2] ». Qu'il s'agisse de *l'Heure espagnole* ou de *l'Enfant et les sortilèges*, Ravel semble goûter une joie perverse à dépouiller les êtres humains de leur humanité, mais il donne volontiers une âme aux choses ou aux bêtes, et c'est là que se cache son lyrisme le plus délicat et sa plus tendre poésie... Pareillement dans la technique : « Il n'est personne qui joue plus habilement de la surprise. On me fait désirer une trompette; je l'attends, la voici... *point* du tout : c'est l'ombre d'une trompette évoquée par la flûte. A la fin du premier mouvement du quatuor *en fa*, je sais que le second thème, exposé d'abord en *ré mineur*, va se faire réentendre dans le ton principal : le revoici, en effet, mais sa texture mélodique n'est pas changée, les *pizzicati* du violoncelle se haussent d'une tierce mineure et le tour est joué. » On en trouve plus d'un exemple savoureux dans sa dernière œuvre et c'est ainsi que, lisant tel passage de la réduction, vous prophétiserez, sans crainte d'erreur, un dessin de harpes [3]; mais à l'Opéra-Comique vous entendrez des clarinettes. Et tandis que vous y puiserez un singulier plaisir, vous verrez en imagination clignoter l'œil malicieux du spirituel « imposteur ».

Dans le même temps qu'il allège son orchestre, il donne à la mélodie et au « chant » une part vraiment royale, telle du moins qu'il ne la lui avait jamais encore ménagée. Cause ou effet ?... Mais voilà un caractère notable et une évolution d'importance. — D'ailleurs ce n'est pas hier qu'il commençait à écrire *l'Enfant et les sortilèges*, et la même volonté de simplification, — par quoi il « marche avec son temps », — éclate dans l'admirable sonate pour violon et violoncelle (composée en 1920-1922) qui a surpris par sa nouveauté. Je ne sais quelle place tiendra cette partition dans l'œuvre entière de Ravel, mais je sais bien qu'elle aura sa place, et une place curieuse, dans l'histoire de notre musique, comme elle

1. Roland-Manuel dans *le Ménestrel* du 5 février, André George dans *les Nouvelles littéraires* du 13 février 1926.
2. *Revue Musicale*, avril 1925, numéro spécial consacré à Ravel, pp. 16-21.
3. Dans une partie de l'épisode de la princesse.

Digitized by Google

aura une place dans l'histoire du théâtre lyrique. Elle marque, à l'égard de l'une et de l'autre, une transition ? Sans doute. Mais il m'importe peu, quand je l'entends, et il m'importe moins encore de savoir si il la faut mettre au-dessus ou au-dessous de telle autre merveille. Car j'avoue pour cette jolie chose, à tort ou à raison, un assez violent amour et que proprement elle m'enchante.

Le livret de Mme Colette nous donne sa part d'agrément. Il s'agit, on le sait déjà, d'un enfant qui boude sur sa page d'écriture, s'exaspère, « tire la langue à maman, lacère les cahiers et les livres, pourfend la tapisserie, houspille l'écureuil et le chat, puis s'apaise, rassasié de menus crimes ». Mais il espère vainement goûter dans le crime une tranquille paix. D'accord avec Lamartine et avec Maurice Ravel, les objets inanimés prouvent qu'ils ont une âme, — et qui se venge. Tous les meubles et les objets familiers s'animent soudain, le moquent, l'affolent; puis au jardin les arbres et les bêtes l'assiègent et le meurtrissent. Mais sa pitié le sauve, car il vient de panser un écureuil qui s'est blessé dans la mêlée; les bêtes s'émeuvent et, faisant trêve à leurs injures, elles portent doucement l'enfant épuisé jusqu'à la maison. Le texte est animé d'une extraordinaire fantaisie et paré de mille inventions cocasses qui, comme toujours, se fondent aisément dans cette poésie, d'une saveur tout originale, propre à l'auteur des *Dialogues des bêtes*. Rien n'est plus Colette. Mais rien n'est plus dangereux à mettre en musique, rien n'est plus fragile comme support d'un drame lyrique, rien n'est plus malaisé à faire vivre aux chandelles et sur le plateau d'un théâtre, où mille intentions, subtiles, rapides et fugitives, risquent d'être dévorées par le grand mouvement et par la grande lumière de la scène. Mais, difficile ou non, ce genre de spectacle est, pour nous et dans l'état de notre scène lyrique, fort nouveau; comme *l'Heure espagnole* (et d'une façon bien différente), il se classe parmi les essais, rares encore, faits pour remplacer un matériel incontestablement vieilli et vermoulu par des formes jeunes ou du moins rajeunies; peut-être indique-t-il l'un des chemins qui conduisent à ce théâtre musical que nous prévoyons obscurément. Particulièrement, et Henri Prunières l'a noté avec raison [1], « *l'Enfant et les sortilèges* est *sous une forme nouvelle* un opéra-ballet comme en écrivaient nos musiciens au XVIIIe siècle. Le chant est ici toujours associé à la danse *et celle-ci naît de l'action* » [ce qui est le propre ou doit être l'idéal du genre]. Du moins, en soi, *l'Enfant et les sortilèges* peut-il être interprété comme une sorte de ballet avec chant (on n'a pas adopté entièrement ou avec une absolue franchise ce parti à l'Opéra-Comique, mais je ne prétends pas qu'une telle exégèse ne soit pas légitime). Or on sait bien, je l'ai rappelé en examinant *Padmavati*, que cette forme extrêmement séduisante est l'une de celles qui tentent aujourd'hui les chercheurs intelligents et avertis.

Obéissant au livret, et faisant bien plus que lui obéir, la partition montre une incroyable variété; parés des couleurs les plus bigarrées, les épisodes se succèdent, brusques, imprévus, comme on tourne le commutateur pour la lumière bleue ou la lumière rouge. Mais le mouvement est réglé avec tant de précision, l'électricien a tant d'adresse et tant de goût qu'il peut bien négliger les prépara-

1. *Revue Musicale*, numéro cité, p. 101. Henri Prunières venait d'entendre l'œuvre nouvelle à Monte-Carlo, où elle a été créée l'an dernier.

Digitized by Google

tions et même les transitions véritables : on n'a jamais le sentimen du disparate et on est toujours émerveillé. Un court prélude, auss dépouillé que possible, est formé seulement d'un lent, monotone et délicieux balancement de quartes et de quintes nues, confié à deux hautbois et qui évoque joliment, non sans ironie, « l'atmosphère » désuète du conte puéril. Bientôt une phrase s'introduit en tapinois (harmoniques de contrebasse) et elle pique froidement, dès la première note, ses *fa* naturels, qui persistent, tandis que les hautbois conservent le *fa dièze* du ton [1]. Sur la même musique, imperturbable, le petit paresseux se met à chanter sa volonté de paresse... Et l'on reconnaît la déclamation ravélienne, à la fois souple, sèche et précise. Je suis fort éloigné de m'en plaindre... Mais elle ne régnera pas longtemps et la « mélodie » va faire valoir ses droits au trône. Cependant maman est entrée, qui fait de justes reproches et se voit répondre par une damnable insolence. Quand elle est partie, nous assistons à la scène de colère et de vandalisme : la théière et la tasse du goûter (sans sucre, par punition...) sont mises en miettes ; l'écureuil est piqué avec le porte-plume, le chat houspillé, le feu saccagé, les bergers qui font des grâces sur la tenture déchirés avec le tisonnier, l'horloge faussée, les livres et cahiers soigneusement lacérés (il va sans dire que l'orchestre s'amuse infiniment) C'est alors que le lourd fauteuil, où veut s'asseoir le petit bonhomme essoufflé, refuse tout service, qu'il va saluer cérémonieusement la bergère Louis XV et l'invite à danser le menuet, aux accords du clavecin, en chantant des choses désagréables pour l'Enfant. Puis tous les meubles s'agitent et soudain la grosse horloge, sonnant *ding, ding* avec une rapidité inattendue, — signe fort clair de détraquement, — s'avance affolée sur ses deux pieds courts et chante son indignation de se voir ainsi déréglée, à son âge. C'est le tour maintenant de la Théière de Wedgwood et de la Tasse chinoise, lesquelles entament le dialogue le plus invraisemblable, soit en anglais de contrebande ou en chinois de Montmartre, sur un rythme de fox-trott, évidemment fort nouveau à l'Opéra-Comique, — et avec les glissandos de cuivre obligés. Tout à coup le Feu, qui « chauffe les bons et brûle les méchants », s'élance de la cheminée en habit pailleté devant le gamin muet de terreur : scherzo éblouissant où fusent les souples vocalises et les trilles moqueurs. Un épisode exquis lui succède : c'est le chœur à quatre voix des pastoureaux et des bergères, arrachés à la tenture, et qui se disent adieu avec la plus fraîche mélancolie ; chanson dansée, fine chanson d'Ile de France, comme la pouvait écrire l'auteur de *Nicolette*. Ils s'en vont, puisque l'Enfant méchant les a dispersés. Et voici que, du livre d'images sauvagement lacéré, la Princesse de légende se lève, merveilleuse et d'or scintillante, qui lui reproche doucement sa

1. On a beaucoup parlé de l'emploi « sage » mais « très net » que ferait Ravel de la bitonalité dans sa dernière œuvre, et on y a vu, je crois, une de ses principales nouveautés. Peut-être a-t-on « généralisé » un peu vite. Je crains que plusieurs des passages auxquels on semble faire allusion ne s'expliquent autrement. Il s'agit parfois de simples appoggiatures, ailleurs d'une façon d'écrire. Par exemple, quand on trouve dans la réduction de piano une armure différente à deux portées superposées, il est bon de se demander s'il n'y a pas là un procédé orthographique mêlé d'astuce ravélienne... Comme le répéterait sans doute Roland-Manuel en cette occasion, « au labyrinthe des accords complexes »... Ravel ne lâche pas volontiers « le fil d'or de la tonalité ».

Digitized by Google

cruauté. La première partie de sa lente et poétique mélodie, soutenue, en un contrepoint habile, par la seule arabesque d'une flûte (bel exemple encore de ce dépouillement...) est une des pages les plus séduisantes de la partition. Un épisode comique succède immédiatement à cette élégie dans un presto endiablé. D'un autre volume malmené se lève un petit vieillard sardonique qui se met à débiter rapidement des énoncés de problèmes : « Deux robinets coulent dans un réservoir... Deux trains omnibusse quittent une gare à vingt minutes d'intervalle ». — « Mon Dieu, gémit l'Enfant, c'est l'Arithmétique... ». Impitoyable, cette science, qu'on jugeait plus austère, prend sa revanche d'être souvent bafouée par les petits paresseux : accompagnée de son cortège de Chiffres en goguette, elle mène autour de l'Enfant une ronde cruelle, en chantant précipitamment des choses assez propres à le rendre fou : « Onze et six vingt-cinq ! Quatre et quatre dix-huit ! Millimètre, centimètre, des billions, des trillions, etc. ». Ce sont huit pages d'une musique infiniment amusante et d'une cocasserie parfaitement ingénieuse. La première partie se clôt sur le dialogue amoureux du Chat et de la Chatte, lesquels échangent des miaou et des miinhou et des mornaou et mille curieuses onomatopées, vraisemblablement pleines de signification en cette langue des chats qu'entend seule M^me^ Colette, confidente des animaux domestiques. Puis ils sautent dans le jardin et l'Enfant derrière eux.

L'acte du jardin est une merveille de poésie, — non pas descriptive, mais évocatrice — et la variété, différente, n'y est pas moindre. L'écrivain a dû être satisfait, qui prévoyait une « musique d'insectes, de rainettes, de crapauds, de rires de chouettes, de murmures de brises et de rossignols ». Un bref prélude frissonnant, qu'on voudrait appeler en « vert mineur », un bref, complexe et pittoresque chœur de grenouilles à six parties réelles, et voici, toute saignante sur des harmonies graves et pleines, la lamentation des arbres que l'Enfant a blessés. Tournons la page et, vêtues de maillots collants aux teintes cendrées, nous voyons les libellules (martyres du filet) danser avec les sphinx « une valse américaine », amusante et curieuse, que suit le trille lumineux du rossignol et la reprise du chœur des grenouilles (augmenté de la libellule et du rossignol). Les malédictions des Bêtes (l'Ecureuil, sarcastique, dresse un véritable acte d'accusation et la chouette lance des *hou* inquiétants) alternent avec d'autres valses dansées soit par les rainettes ou par les libellules. Mais, l'Enfant terrorisé ayant appelé sa mère, la colère saisit cette foule bigarrée, qui le presse, le heurte, le griffe, le mordille, le renverse. Il y a là un chœur, rapide et adroitement amplifié jusqu'au tumulte sauvage, qui compte parmi les passages les plus remarquablement écrits d'une œuvre où tout est remarquable. Cependant un petit Ecureuil a été meurtri dans la lutte et l'Enfant l'a pansé avec un de ses rubans. Contraste saisissant, un long silence étonné se fait parmi les Bêtes tout à l'heure furibondes. Elles expriment leur vague admiration. Mais le chant a cessé : ce n'est plus qu'une déclamation parlée (que guide toutefois une notation musicale) et là encore Ravel offre une leçon opportune, bien que renouvelée des Grecs, au théâtre lyrique... La partition est couronnée, magnifiquement, par le chœur large, noble et d'une rythmique extrêmement souple, où les Bêtes célèbrent la bonté de l'Enfant, et qui

Digitized by Google

évoque les plus belles polyphonies de la Renaissance. Et la « Maman » secourable apparaît sur le seuil, cependant que, soutenues par l'orchestre des cordes, renaissent discrètement les quintes berceuses du prélude.

Remarquablement dirigé (de mémoire) par M. Albert Wolff, l'orchestre est excellent. Et la difficile partition n'est pas moins bien chantée qu'elle n'est jouée. Les personnages sont ici trop nombreux pour qu'on en parle en détail, et je dois signaler seulement la jeune Mlle Gauley, qui tient le rôle de l'Enfant, créé par elle à Monte-Carlo : sa jolie voix et son jeu agréable méritent tous les compliments [1]. La mise en scène d'un tel ouvrage est évidemment, surtout quand on la désire quelque peu « réelle », d'une extrême difficulté. L'Opéra-Comique a montré là beaucoup de soins et beaucoup de science (et ce n'est certes pas moi qui lui reprocherai de n'avoir pas agrandi toutes choses « à l'échelle »). Mais je la conce-vrais, pour ma part, d'une façon très différente. Peut-être d'ailleurs ne satisferais-je pas l'auteur du livret... Quoi qu'il en soit, de voir la nouvelle direction de l'Opéra-Comique monter, pour ses « seconds débuts », et monter amoureusement une œuvre de cette qualité, voilà qui autorise les beaux espoirs que nous avions formés.

Aux murs de la galerie Druet, c'est encore une chanson d'Ile de France que nous chante Paul Vera. Malgré tant de différences, visitant son exposition après avoir entendu *l'Enfant et les sortilèges*, on est tenté de le comparer à Maurice Ravel. Son orchestre a la même légèreté lumineuse et le rapprochement des couleurs subtilement choisies forme des accords neufs et personnels, mais où le goût le plus sûr, comme chez le musicien lui-même, évite les chocs pénibles ou bien les résout en plaisir harmonieux. Sobre et fin, il garde une mesure exquise et, pas plus que Ravel, il n' « insiste »; poète charmant, il n'étale point son lyrisme, mais, comme Ravel, il prend conseil d'une pudeur qui a son prix aux yeux de l'honnête homme : le parfum sans violence qui monte du flacon purement ciselé n'en est que plus précieux, plus riche et plus émouvant. La rhétorique indiscrète et le développement fastidieux sont les personnages dont on a le moins à redouter la fâcheuse rencontre dans le salon de ce peintre et de ce musicien. Ajoutez que la féerie voltigeante des nuances aériennes, qui parfois semblent se poser à peine sur la toile, dont le grain se devine et la blancheur surgit, ou sur le papier mat de l'aquarelle, croyez bien qu'elle est fort éloignée de prendre sa course au hasard, dans une ivresse sans contrôle; comme le tourbillonnement des sons diaprés, les jolies couleurs, sont ordonnées par une mathématique infaillible; sans cesse elles gardent pour support et pour guide une architecture fort stricte, habilement dissimulée sous les fleurs dont elle se fane

1. Elle en mérite d'autres, que les personnes qui ont assisté seulement à la répétition générale ne lui peuvent donner. Dans les représentations ordinaires, l'œuvre de Ravel est précédée par *le Barbier de Séville*. Or c'est Mlle Gauley qui est Rosine, et une Rosine excellente (si je ne me trompe, elle a obtenu son prix au Conservatoire dans ce même rôle). — A propos du *Barbier*, je signale dans la jolie collection « Les chefs-d'œuvre de la musique expliqués », dirigée par M. Landormy (chez Mellottée), que le volume consacré à l'œuvre de Rossini vient tout justement de paraître, et qu'il a été rédigé par M. Guido M. Gatti, homme tout désigné pour cette tâche.

Digitized by Google

point le sourire ni ne durcit l'aimable souplesse : mais sa présence invisible et certaine guide elle-même notre joie, nous versant une bienheureuse sécurité, indispensable à lui donner sa plénitude. Parmi tous leurs raffinements les plus désinvoltes et les plus hardis, usant librement de la langue la plus neuve, le peintre et le musicien suivent la voie royale d'un classicisme sans raideur. Comme ils ne se ressemblent point, d'ailleurs, cela prouve seulement qu'ils appartiennent à la même élite et qu'ils sont des fils privilégiés de la même race. Peut-être Vera serait-il l'artiste désigné par les Muses pour illustrer les partitions de Ravel, — comme Maurice Denis pour illustrer celles de Claude Debussy ? Je n'en sais rien... Mais je sais bien qu'on ne pouvait choisir exégète plus charmant et plus sûr, dès qu'il s'agissait de commenter la sobre et délicate *Psyché* de La Fontaine. Car cet artiste si « moderne », l'un de ceux qui font le plus d'honneur à notre art décoratif et lui donnent sa figure nouvelle, est tout pénétré de l'esprit du XVIIe siècle, et l'on sait bien que ses femmes noblement allongées, déesses ou allégories, bien qu'elles s'avèrent comme nos contemporaines authentiques, sont évidemment les petites-filles des créatures harmonieuses inventées par un Coysevox ou un Girardon. Ainsi André Vera, le frère de notre artiste, maître en l'art des jardins, est le plus séduisant héritier de Le Nôtre, et d'ailleurs le moins archaïsant. On verra chez Druet de savoureuses études pour cette *Psyché*, que vient d'éditer « la Cité des Livres » dans une typographie impeccable, elle-même apparentée à nos plus belles traditions [1]. Sans parler des ornements en noir, les aquarelles qu'il a imaginées pour ce précieux volume sont d'une grâce, d'une poésie, d'une fluidité incroyables, touches aériennes, dont les couleurs délicates et la lumière atténuée s'accordent heureusement avec la typographie, et que relie, sans les opprimer, une géométrie toute musicale.

On voit chez Druet bien d'autres merveilles, dessins ou aquarelles, pastels ou peintures, et soit des panneaux décoratifs ou des cartons de tapisserie, technique dont il est aujourd'hui l'un des maîtres les plus charmants et les mieux avertis, l'un de ceux qui accommodent le mieux un souple talent aux conditions particulières du métier [2]. Parmi ses études, un panneau est exposé qu'ont exécuté les nouveaux ateliers d'Aubusson, lieu de rénovation pour cet art charmant : rien de plus piquant, de plus poétique et de plus frais que cette fantaisie adroitement réglée (ah ! ce pinceau merveilleux ne va jamais au hasard) ; une jeune figure, élancée, qui est un orphée assis de trois quarts sur une biche au repos, joue de la flûte droite,

1. La même librairie, dirigée par deux lettrés des plus savants et des plus fins, édite aussi des livres non illustrés, dont la typographie seule fait des œuvres d'art et des modèles de bon goût, — textes modernes (collection du « Roman français d'aujourd'hui », commencée avec *Kœnigsmark* et *Maria Chapdelaine*), textes classiques, inaugurés par le beau *Racine* de Dubech, à quoi viennent de s'adjoindre le 1er volume du *Pascal* de Massis (contenant les 10 premières *Provinciales*, avec introduction et notices qui valent d'être examinées), puis le 1er volume des *Œuvres de Madame de La Fayette* (*Zayde*), que précède une longue et remarquable introduction de Robert Lejeune, extrêmement bien écrite. On doit publier prochainement la *Genitrix* de François Mauriac, avec des eaux-fortes de l'excellent peintre Gernez ; j'en ai pu voir des épreuves chez l'artiste ; elles me semblent des plus puissantes et surtout des plus « évocatrices ».

2. Aussi Vera se trouve-t-il en bonne place dans l'excellent volume que vient de publier M. Luc-Benoist : *Les tissus, la tapisserie, les tapis* (Coll. *L'art français depuis vingt ans*, Rieder).

Digitized by Google

et la ligne du corps et la double arabesque des bras levés qui portent l'instrument forment elles-mêmes une claire mélodie; un fond de verdures épaisses et somptueuses, où le regard se perd voluptueusement (le peintre aime à faire jouer délicieusement la gamme des verts proches et contrastés), met en valeur les beaux tons orangés de la draperie; des bêtes curieuses accourent à l'appel de la musique et des oiseaux brillants, note vive piquée adroitement, sortent du feuillage et volent autour de la chanson; l'un deux, minuscule, s'est hardiment juché sur l'extrémité de la flûte: idée plaisante, mais surtout raffinement de dessinateur et de coloriste; cet ornement termine bien, il diversifie avec bonheur la ligne horizontale, et, d'autre part, le ton ainsi disposé, c'est en vérité un « timbre pur », qui chante à la place convenable, dans l'orchestre.

Non, rien qui soit extérieur à la peinture : artiste souverainement intelligent et dont l'intelligence règle le métier, homme d'une vaste et fine culture, il se garde bien, disposant ses couleurs et ployant la liane des souples arabesques, il se garde bien de donner dans l'écueil de la « littérature »; mais la pensée veille toujours auprès de lui, lampe de Psyché dont il ne faut point abuser; et toute son œuvre est éclairée, enrichie, ennoblie par sa culture; belle peinture de France et fontaine de délices pour les honnêtes gens. Voyez l'esquisse des quatre panneaux qui ornaient, à l'Exposition des Arts décoratifs, le pavillon Sue et Mare[1] : Peinture, Art des jardins, Architecture, Musique; figures louis-quatorziennes, mais animées d'une vie différente et d'un sourire plus léger, renouvellement exquis de l'ancienne allégorie, devenue nôtre et capable d'entrer de plain-pied dans notre existence familière, tout opposée enfin à la formule académique : voilà une des plus curieuses sorcelleries de Paul Vera. Voyez encore ses rondes cadencées de jeunes femmes en un paysage de chez nous : le thème des Trois Grâces, transposé, revivifié, plus voisin de nos chansons de terroir, mais conservant toute son eurythmie. Et encore ce couronnement de Flore ou cette toilette de Vénus, compositions d'un équilibre admirable, symphonie de couleurs où les instruments n'ont pas besoin d'être en nombre infini pour nous charmer, d'autant plus riche, — insistons là-dessus et la leçon est bonne — qu'elle n'est point surabondante, qu'elle est fort strictement ordonnée, que toute chose est mise en sa place et qu'il n'y a rien de trop; mais aussi rien ne se perd et chaque fleur donne tout son parfum; il y a là de quoi rêver je ne sais combien d'heures et, si l'on est poète, de quoi faire naître plus d'un poème... Mais notez le beau jardin qui forme le décor de cette fête, et qui n'est certes pas la partie la moins « suggestive » de l'ensemble, et ces outils familiers, ces outils du moderne horticulteur, devenus si aisément accessoires décoratifs (car cette poésie ne se défend point, grâce à Flore, d'être souriante et spirituelle). Vous y reconnaîtrez (qu'importe si les détails ne sont pas exacts, et rien ne vaincra votre obstination), vous y reconnaîtrez le jardin merveilleux, le pur jardin à la française, qu'André Vera s'est ménagé à Saint-Germain, que vous avez sans doute visité, — curieux que vous êtes de voir un

1. Vera travaille volontiers pour Sue et Mare et il leur a fourni, qu'il s'agisse d'une pendule ou d'un paravent, des modèles de choix, d'ailleurs connus, au point qu'on parle d'un style Vera.

Digitized by Google

modèle parfait de cet art qui renaît, — et dont vous avez gardé un souvenir ébloui, mais en même temps, chose essentielle, paisible et tout empreint d'une bienfaisante sérénité.

D'ailleurs André Vera n'aime pas seulement les jardins de Le Nôtre, et, puisqu'il les accommode à notre vie d'aujourd'hui, cette circonstance montre bien qu'il n'est pas enchaîné aux formes du passé. Tout à l'inverse. Justement il vient de publier un fort élégant volume intitulé *Modernités* [1]. Le sous-titre est encore plus éloquent : *Exaltations sur la vie moderne.* Ah ! voilà une confession dénuée d'hypocrisie, et qui nous console un peu de voir tant d'amateurs, uniquement séduits par les reliques anciennes, se détourner, aussitôt qu'il parlent d'art, des choses qui vivent sous leurs yeux. Il semble à quelques-uns, principalement s'il est question des objets familiers, du cadre ou de l'ornement de notre existence journalière, qu'il n'y ait d'art que du passé. Un carrosse Louis XV peut être une fort belle chose, mais on dirait qu'elle n'est belle, à leur sentiment, que parce qu'elle est sortie de l'usage et on se demande s'ils l'eussent admirée dans sa nouveauté. Une voiture automobile, dont l'esthétique est fort différente, opposée même, et qui, par la force des circonstances, est toute sobriété, qui ne peut jouer qu'avec la force et la grâce des lignes dénudées ou des surfaces planes, quand l'autre est toute guillochures, s'amuse des mille reliefs évidés, contournés, dorés, bariolés, une automobile n'est pas moins belle pour être adaptée à nos mœurs et à nos besoins. L'automobile et le carrosse, — voilà, si l'on veut, le symbole de deux arts décoratifs et de deux étapes de la civilisation matérielle. Tout de même, il est pratiquement impossible à une femme de porter en chemin de fer, dans l'automobile, dans le métro, dans la rue même des robes à paniers, fussent-elles délicieuses, mais il n'y a pas de raison pour qu'une robe moins encombrante et d'une ligne plus sobre ait moins de valeur artistique [2]. Une puissante locomotive et les wagons d'un train rapide n'ont pas le même « pittoresque » sans doute que les diligences, mais ils ont leur beauté, que l'on peut même estimer supérieure, et ils n'animent pas moins agréablement le paysage, et ils ne le gâtent pas davantage que l'ancien véhicule. L'auteur de *Pacific 231* n'est pas le seul qui admire la force, la souplesse, l'élégance précise et la vie concentrée de ces machines au cœur d'airain. André Vera parle sagement. Il faut aimer la figure du temps où nous vivons, en jouir intelligemment, travailler nous-mêmes à la rendre plus noble et employer ce qu'elle a de beau ou d'utile (mais l'un et l'autre ne sont point frères ennemis et nous les devons réconcilier) à des fins très humaines et très hautes, — même à l'avènement, je le dis sans nulle hésitation, du règne de Dieu sur

1. Un volume pet. in-8°, avec 4 vignettes gravées sur bois par Paul Vera (Librairie de France).

2. Il va de soi que le vêtement (soit féminin ou, avec un peu moins d'évidence masculin) s'accorde avec les autres caractères de notre temps et qu'il est, en grande partie, déterminé par les circonstances de la vie, — l'influence des couturiers (ou celle de la fantaisie) s'exerçant principalement sur des détails, qui peuvent frapper d'abord, avoir de l'importance à d'autres égards, mais qui proprement ne sont pas essentiels. Sur le changement de la mode féminine en ces dernières années (on s'aperçoit qu'il y a eu non pas une évolution lente, mais une véritable révolution), René Bizet a publié un livre très agréable et très spirituel, qui montre le chemin parcouru et ses étapes avec une parfaite clarté : *La Mode*, Coll. « l'Art français depuis vingt ans » (Rieder).

Digitized by Google

cette terre, comme nos pères l'ont fait avec ce qui était « moderne » en leur siècle. Car le misonéisme, encore qu'il soit chose naturelle et qu'il ait toujours existé, semble une maladie de notre époque, maladie de gens qui ont bu indiscrètement le lait de l'histoire et avec quelque goinfrerie [1].

« Concision d'abord, dit quelque part André Vera. Un développement est une dilution. Essences, élixirs importent seuls ». Son livre est lui-même un flacon d'essence concentrée. On ne le résume point. En 76 petites pages, il enferme une telle richesse d'idées, toujours nettes et précises, qu'il sera pour les historiens futurs un document des plus rares et des plus lumineux, un véritable traité de l'esthétique moderne, parfaitement lucide, et comme les âges antérieurs malheureusement ne nous en ont guère laissés : mais jamais on ne s'est analysé comme nous le faisons ; « l'intelligence » règne (dans des cercles qui malheureusement deviennent plus restreints que jamais...), à tel point qu'il suffirait d'un pas et l'art en serait desséché. Tout le volume, naturellement, obéissant au rythme de nos arts et de notre vie, est écrit en phrases rapides, pleines, volontiers métalliques, ordinairement brèves, dédaigneuses du superflu, ne s'attardant point aux liaisons et transitions, usant de l'anacoluthe avec prédilection, mais animées d'images vives et lumineuses, originales et surprenantes, et qui éclairent, qui remplacent un développement. Vous retrouverez, sinon ce style exactement, du moins le même état d'esprit chez plus d'un écrivain essentiellement « moderne », comme vous y retrouverez (peut-être est-ce un effet de la concision désirée) une jolie préciosité, dont je le complimente, fort loin de le blâmer, car c'est encore une tradition de notre XVII^e siècle... L'ouvrage est d'un excellent écrivain et très personnel.

Pour exposer ses idées, il a pris une fiction agréable. Il met en scène un amoureux de notre temps qu'à la façon de La Bruyère il appelle *Néophile* et qui s'en va chasser à la campagne chez l'un de ses amis, autre Néophile. Tout en conduisant sa torpédo, le voyageur médite sur les choses qu'il a vues ce matin, depuis la clef de son appartement (nous en avons admirées à l'Exposition qui sont des œuvres d'art), l'ascenseur ou le fusil de chasse, jusqu'au vêtement des femmes aperçues et à sa propre automobile. Partout l'aspect est dépourvu de vaines fioritures, — lisse, ramassé, destiné pour l'usage, adapté à sa fonction et en cela même agréable. « En ordre réduit et dissimulé, non découvert et dispersé, se présentent les choses modernes... L'arasement doit être net, aspérités et anfractuosités sont lieux dommageables ». Il en va de même pour la maison, et toute l'architecture moderne est dans une page évoquée. Pareillement le meuble, où la richesse de la matière, l'architecture logique, la ligne harmonieusement choisie font presque toute la beauté : « L'ornementation n'est pas diffuse..., mais avec soin compartie..., maintenue soit au niveau de la surface générale, soit dans les bornes précises d'un contour particulier ». Nous sommes aussi loin que possible du meuble Régence, mais l'élégance ou la

1. Par une loi de compensation nécessaire, une autre maladie s'est développée singulièrement, qui est celle du « snobisme ». Elle est moins dangereuse en ses effets, si elle est souvent plus ridicule... Elle favorise beaucoup (bien que ce soit aveuglément) les recherches des artistes et elle leur donne ce qui justement leur manque : l'appui matériel... Les artistes ont le droit imprescriptible de railler le snobisme, mais aussi d'en profiter.

Digitized by Google

vertu d'art peut rester la même et aussi française. Le paysage, lui, n'a pas changé, le fin paysage d'Ile de France que nous aimons d'un amour resté semblable. Toutefois quelques bâtisses nouvelles y sont écloses, tel ce gazomètre sur le coteau boisé, dominant les ponts dont les arches font sur la Seine un double mouvement symétrique et contrasté. Le renierons-nous, parce qu'il est « industriel » et qu'il ne ressemble point absolument (vu de près...) à la moitié d'un antique donjon ? Point du tout : « Le gazomètre est beau comme le fort Saint-Ange dans le tableau du Louvre par Poussin, *Orphée et Eurydice*, paysage humain de la campagne romaine ». Tout en roulant sur la chaussée unie et goudronnée, l'ami de son temps continue de réfléchir. Les automobiles construites en série qui croisent la sienne et quelques autres circonstances le font songer à l'uniformité de la vie moderne. Il n'en est pas trop effrayé. J'ajoute que ce n'est pas la première fois que le phénomène se révèle et il y a eu dès le Moyen-Age un art européen. Je ne crois pas non plus que l'originalité nationale en soit menacée. Peut-être les différences deviendront-elles plus subtiles, — charme nouveau pour un esprit délicat. Il ne faudra qu'un détail, une nuance dans l'arrangement, le sourire d'un esprit invisible et toujours reconnaissable, l'infléchissement d'une arabesque et une simple modulation rythmique pour déceler le goût français. Mais il le faudra savoir bien discerner. Tant pis, ma foi, pour les Barbares [1].

Il réfléchit sur beaucoup d'autres choses et notamment sur le rapprochement de l'Art et de la Science et les bontés que celle-ci peut et doit avoir pour celle-là. Mais enfin il entre dans la maison de son ami. Ai-je besoin de dire qu'elle est une aimable mise en pratique des idées que nous connaissons ? Tout y est disposé pour la commodité, la vie rapide et pleine qui est la nôtre, le travail intense et le repos léger qui le doit suivre, les heures sans souci, parées d'un art intelligent et facile, — lecture, causerie, musique, — qui compensent, — hygiène de l'esprit, — les heures actives jusqu'à la violence. Hygiène de l'esprit, mais l'hygiène du corps, plus indispensable que jamais, n'est certes pas oubliée, qui ne se sépare jamais ici de l'art et se tourne aisément à la beauté. L'art, en effet, *qui reste un jeu* et qui en doit garder la souplesse rieuse, se place tout naturellement dans le cadre de l'utile. Vera dirait sans doute avec Maritain que nous rejoignons le thomisme, doctrine d'équilibre... Le décor de la maison, sobre, lisible, facile, mais qui ne manque jamais de se montrer « intelligent » et de parler à l'esprit, est consonnant à ces vues, et particulièrement le décor peint, touches légères et concises, — il suffit d'évoquer, sans inutile développement, et nous saisissons à demi-mot, — mais réglées par la ferme et claire ordonnance que l'on sait. Les sujets sont modernes : les sports, le travail des champs, l'automobile, la musique du jour, ou bien allégoriques, mais sans cesser d'être modernes.

1. Au surplus l'art moderne et les « Néophile » travaillent pour le goût français. Vera montre bien que nous avons renoncé à cet exotisme qui charmait la génération précédente, que, sans rejeter les apports curieux et piquants ou les leçons de l'étranger, nous donnons plus d'attention à ce qui est nôtre et que nos décorateurs cherchent plus volontiers leurs motifs dans notre flore ou dans notre faune domestique. Ailleurs il fait dire à Néophile, définissant le jardin de son ami : « Ni paysager [c'est-à-dire « anglais »], ni japonais : tout géométrique » [c'est-à-dire français et « à la française »].

Digitized by Google

En voici un curieux exemple : « La Physique et la Chimie dirigeant l'Abondance »... Oui le XVIIe siècle renaît. Mais il est bien évident qu'il n'y a là ni froideur, ni grandiloquence, ni académisme — Paul Vera nous l'a montré joliment, — et que tout cela est fort net et saisissable dès l'abord. Laissons la maison; nous n'en finirions pas; laissons même le jardin, où, promeneur matinal, Néophile s'attarde et réfléchit de plus belle (ah! les séduisantes évocations et que ce jardin ordonné, mais vivant, où les fleurs et les feuillages savamment combinés forment la plus diverse musique de couleurs, ah! qu'il enferme de sortilèges...). Néophile ne le peut quitter, de l'aube jusqu'à l'heure de la messe.

Car Néophile ne manque point la messe. La veille au soir, dans sa chambre, on l'a vu prendre en quelque sorte une pilule spirituelle. Le passage est curieux. « Ayant soigné son corps, l'ayant même couché, il se met à lire d'un petit volume aux dimensions de calepin, imprimé fin sur papier mince et recouvert d'une reliure souple. C'est l'*Imitation de Jésus-Christ*. Style de mathématiques... [Par où l'on voit que la mathématique moderne n'exclut pas la plus tendre poésie.] Chaque phrase est à la ligne, étant un corps avec ses moelles. Pour marquer la progression, le texte porte des chiffres ainsi qu'une route des distances kilométriques... Il faut aider [le lecteur] par la densité, l'ordre, la brièveté ». Le matin, au réveil, ayant consulté sa montre bracelet aux aiguilles et chiffres imprégnés de radium et pressé la poire électrique, il reprend son texte. Il en extrait un viatique pour la journée. « Il a l'habitude non de recueillir les pensées en un bouquet spirituel..., résumé trop volumineux et trop varié, mais de les réduire en un comprimé capable d'engendrer actions et réactions, de les abréger en un mot dictatorial, mortifiant et vivifiant ». Cette modernisation du vieux livre, assez riche et souple, comme le christianisme lui-même, pour s'adapter en souriant à toutes les mœurs et à toutes les cultures, conservant la même doctrine bienfaisante sous un vêtement dont seulement diffèrent, chose indifférente, la coupe et la couleur, voilà en vérité qui ne me déplaît pas et qui m'inciterait à suivre Néophile à la grand-messe. Mais je crains qu'il ne soit un peu tard aujourd'hui. Nous l'y verrions développer (non, indiquer...) ses idées, originales, pleines de sens, traditionnelles aussi et très utiles pour le développement de l'art chrétien. Et il nous parlerait fort aimablement de « l'humanisme dévot », car l'art que nous aimons peut bien être sobre, il n'est point janséniste. Je voudrais seulement qu'il nous donnât son sentiment sur les oraisons romaines qu'il a entendues ce matin-là. Car rien ne va mieux à son propos. Cette forme solide et concise, et, certes, exempte de fioritures, toute en muscles, toute en doctrine, belle surtout par le rythme des périodes exactement calibrées, où pas un mot n'est de trop, où pas un ne manque qui soit exigé par l'harmonieux ensemble[1]... N'est-ce pas

1. J'entends les oraisons « de la bonne époque », c'est-à-dire les plus anciennes (ainsi les collectes de l'Avent, des féries de Carême, du temps après la Pentecôte, des Quatre-Temps, etc.). Il n'est pas un liturgiste digne de ce nom qui ne les aime avec passion. Et l'on voit le savant Mgr Batiffol, qui ne donne guère dans le romantisme et qui est plus homme d'esprit que lyrique déchaîné, quand il les cite, tomber presque en extase. A l'inverse, les prières écrites en grec, souvent ornées d'une poésie charmante et pleines de trouvailles exquises, sont plutôt un fleuve qui s'épand et non toujours sans quelque redondance.

Digitized by Google

à tout le dessein que se propose l'art de notre temps ? Comme l'architecture, comme la décoration peinte ou sculptée, comme le travail du meuble, n'est-ce pas à une forme semblable que veulent atteindre la musique d'un Strawinsky ou les poèmes d'un Valéry ? Non, nous ne sommes pas fort révolutionnaires, et surtout, surtout, nous voilà placés aujourd'hui, si nous ne l'avons toujours été..., à l'opposé de l'anarchie. Je parle bien entendu des artistes...

Maurice BRILLANT.

P. S. — Je parlerai le mois prochain des concerts que vient d'inaugurer Walther Straram et qui ont lieu tous les jeudis soirs à la salle Gaveau. Ils ont trop d'importance pour que je ne les examine pas avec quelque détail et le loisir me manque aujourd'hui. Je dirai seulement que, soit par la valeur du chef, soit par la qualité des exécutants ou l'intelligence et le goût qui marquent les programmes, il n'en est point en ce moment qui sollicitent davantage l'attention d'un véritable amateur. Nos lecteurs savent déjà quelle est la science, le talent et l'autorité de Straram et qu'il s'est vite classé parmi les plus grands maîtres de l'orchestre. Ses concerts sont préparés avec un soin extraordinaire : les répétitions de la symphonie en *ut mineur* sont conduites exactement avec le même scrupule et la même minutie que s'il s'agissait d'un ouvrage inconnu, malaisé à faire comprendre et qui serait pour les exécutants hérissé de difficultés. Mais il ne donne pas des concerts seulement pour nous révéler les symphonies de Beethoven ; il nous apporte des ouvrages inédits et qu'il choisit bien (citons, quitte à y revenir, *l'Arche de Noé* de Rieti, *Au Parc Monceau* de Ferroud, *l'Offrande à Siva* de Delvincourt) ou il exhume des pages anciennes que nous n'avons jamais la fortune d'entendre (telle la *sinfonia* n° 1 de J. K. Stamitz, l'un des plus fameux « Mannheimer »). Il faut l'avoir vu à quelqu'une de ses trois répétitions hebdomadaires pour se rendre compte de la façon dont il a réfléchi sur chaque détail de ses textes, pour apprécier sa mise en place infiniment sûre et sa volonté de clarifier tous les recoins d'une musique, sans en rien négliger. Il faut le voir aussi (chose édifiante) faire travailler chaque groupe d'instruments, reprendre un court passage jusqu'à satisfaction complète, diviser, décomposer... Bon, dites-vous, il a sans doute affaire à des novices... Non il a rassemblé les meilleurs chefs de pupitre et des artistes célèbres. Un orchestre de virtuoses, avec lesquels une simple lecture serait déjà une bonne exécution. Un orchestre tel qu'on n'en trouve à peu près nulle part. Mais le chef est digne de pareils soldats, qui sont tous officiers.

La date à laquelle j'ai dû écrire cette chronique m'oblige à ne signaler aussi qu'en appendice le beau quatuor en *mi mineur* (pour piano, violon, alto et violoncelle) de Guy de Lioncourt, dont la première audition vient de nous être donnée dans un concert de la *Schola Cantorum*. Il mériterait évidemment d'être étudié à loisir. C'est une œuvre toute pleine de « substance musicale », et je n'ai pas besoin de dire qu'elle est écrite excellemment, et d'une écriture ferme et souple tout à la fois ; elle est de plus très vivante, très personnelle et, ce qui importe essentiellement dans une musique de chambre, fort agréable. J'en aime toutes les parties : le premier mouvement, très heureusement construit, très allant et très brillant ; le *lento*, dont la première phrase, exposée par l'alto, épanche une large poésie ; le *scherzo*, bref et délicat, plein de poésie aussi, d'une fine et jolie poésie ; enfin le dernier mouvement, le plus original peut-être, animé d'une vie rythmique remarquable. J'ajoute que Guy de Lioncourt a composé récemment un *Mystère de l'Emmanuel*, qui a été représenté plusieurs fois en province, qui est inédit et que je ne connais que par ouï-dire. J'espère le lire un jour et l'entendre, car le peu que j'en sais me persuade qu'il y a là une forme neuve et curieuse de ce drame lyrique chrétien ou, si l'on veut, de ce drame liturgique, dont la renaissance intéresse plus d'un bon esprit.

Enfin, au *Caméléon*, Boris de Schloezer nous a présenté Raymond Petit, musicien trop modeste, qui écrit ses mélodies sur des textes en quatre ou cinq langues, qu'il choisit pour leur sonorité particulière. Mais nous aurons aussi l'occasion de retrouver cet excellent compositeur.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Pour dégoûter leurs enfants de l'ivrognerie, les Spartiates leur montraient des ilotes ivres. Est-ce pour achever de dégoûter les Français du parlementarisme que la Chambre du cartel s'est livrée, toute cette quinzaine, à des contorsions, dont on ne saurait dire si elles ont été plus malfaisantes ou plus sottes. Le gouvernement avait apporté des projets financiers, qui tous, certes, n'étaient pas louables, qui étaient insuffisants, mais qui avaient du moins le mérite, sans être spoliateurs ni inquisitoriaux, de procurer des ressources immédiates au Trésor et d'amorcer la stabilisation du franc et l'amortissement de la dette. La commission, que préside M. Malvy, grand ennemi de M. Doumer, les avait repoussés sans examen et en avait préparé d'autres. La Chambre avait à prononcer. Les gens du cartel ont écarté les textes de la commission, qui pouvaient nuire à leur réélection, mais ils n'ont pas adoptés ceux du ministre des finances, qu'ils redoutaient encore plus. Ils se sont contentés de faire quelques « gestes ». Ils ont voté la publicité dans les mairies des rôles d'impôts, de façon à livrer le secret des affaires et les secrets des familles à la malignité, à la cupidité et à la délation, et, croyant faire leur nuit du 4 août, sur l'invite d'un collègue ironique, la publication dans *l'Officiel* des revenus des députés. Ils ont voté le carnet de coupons et des mesures contre les titres au porteur, afin de préparer, comme l'a avoué M. Palmade, la contribution sur la fortune chère aux révolutionnaires. Ils ont voté des droits qui, assure-t-on, paralyseraient la Bourse, et quelques autres, au petit bonheur. Mais ils ont disjoint à peu près toutes les taxes qui auraient pu avoir du rendement et être, sur le champ, recouvrées sans trop de peine. Tout cela au milieu d'incidents désordonnés : le rapporteur général du budget donnant et reprenant sa démission deux fois, plus de cent députés rectifiant en sourdine un vote dont ils n'avaient pas aperçu le ridicule, les ministres se divisant, les uns pour s'abstenir, tandis que d'autres consentaient à voter avec le président

Digitized by Google

du Conseil. Et pour aboutir à quoi? A laisser le budget en déficit de 2 milliards 400 millions, pendant que la livre montait à 132, 133, 134, 136.

Gouvernement et cartel n'ont pas lieu d'être fiers. Le cartel, où les socialistes font la loi, avait un but très clair : faire une manifestation contre le capital et les « riches ». D'où le projet de l'Etat héritier auquel les gauches tenaient tant. Quant à fournir de l'argent au ministre des finances, c'était le cadet de leur souci. Elles savaient parfaitement que leurs impôts directs ne rapporteraient que peu de chose et ne le rapporteraient pas tout de suite. Elles s'y cramponnaient pour avoir l'air de faire un effort, d'offrir un remède, et parce que ces impôts directs, on peut les agencer de telle sorte qu'épargnant les clientèles, ils ne tombent que sur un petit nombre de têtes. Tout en effet est là, pour ces partisans de la justice et pour ces pourfendeurs de fraude. Il s'agit d'établir des impôts que les méchants électeurs, ceux qui sont contraires au cartel, payent seuls. Avec un cynisme sans fard, M. Palmade, déjà cité, l'a d'ailleurs dit : « Nous sommes à la croisée des chemins. Il faut choisir entre les tendances de la fiscalité moderne qui veut élargir les bases de l'impôt direct, et les grands impôts de consommation auxquels nul ne peut échapper. » Le cartel avait fait son choix. Il avait opté pour les impôts auxquels on peut faire échapper ses amis, en espérant y échapper soi-même. Seulement, le fâcheux est que ces impôts, restreints, si l'on peut dire, à la classe des privilégiés du fisc, sont toujours insuffisants, quelque lourds soient-ils. Une poignée de « riches », vite appauvris, ne parviendraient pas plus à rétablir nos finances qu'une poignée de héros n'auraient réussi, en 1914, à gagner la victoire de la Marne. Pour qu'un pays soit sauvé, il faut que, proportionnellement aux forces de chacun, tout le monde s'y mette. En matière financière, l'exemple du passé est là pour le prouver. Pendant notre Révolution, les grands ancêtres, — car, dans tous les temps, les démagogues ont les mêmes tendances et se heurtent aux mêmes faits, — les grands ancêtres voulurent aussi, après avoir supprimé les impôts de consommation, gabelle, aides, octrois, droits sur les boissons, la viande, les cuirs, le tabac, etc., et tout en poursuivant « le nivellement des fortunes », instituer des impôts directs n'atteignant pas la foule : en 1793, taxe sur les riches, puis emprunt forcé d'un milliard sur les mêmes riches; en 1798 et 1799, nouveaux emprunts forcés sur « la classe aisée des citoyens », dont la fortune devait être évaluée, dans les départements, par un jury de non-assujettis. En attendant la levée de ces contributions, on émettait des assignats. Résultat : le coût de la vie augmenta, malgré la proclamation du maximum. En 1795, d'après *la Gazette française* du 3 ven-

Digitized by Google

démiaire, un boisseau de farine valait à Paris 225 livres, un boisseau de haricots 120, une demi-queue de vin d'Orléans 2 400, une paire de souliers 200, une aune de drap d'Elbeuf 300, tout à l'avenant, et avec la misère, les « rentiers » mourant de faim et de froid, ce fut la banqueroute qui vint. Mais la plupart des députés du cartel ignorent l'histoire et s'en vantent... Ils n'étaient pas cependant sans se rendre compte que leurs impôts directs avaient besoin d'être complétés par des impôts indirects. Se refusant à voter ceux-ci, par peur de l'impopularité, ils pensaient que les modérés, qui en avaient recommandé quelques-uns, auraient l'amabilité de s'en charger. Avertis par l'expérience du 11 mai, les modérés ont décliné l'invite. Taxes indirectes, oui ! Mais nous n'avons aucune raison, remarqua l'un d'eux, de voter n'importe quoi, n'importe comment et n'importe quand, pour servir une politique qui n'est pas la nôtre. En cette occasion, les modérés ont été sages.

Le gouvernement de son côté s'est comporté, presque d'un bout à l'autre de la discussion, comme s'il n'existait pas. Il avait proposé des impôts, il ne les a pas soutenus, et tout ce qu'il a obtenu, c'est que le « train » financier, pour employer le mot de M. Briand, partît enfin, aux trois quarts vide, pour le Sénat. La position du président du Conseil et de son ministre des finances, je veux bien, n'était pas facile. Plusieurs de leurs collègues leur tiraient dans les jambes : tel M. Chautemps, gratifiant d'une lettre d'éloges sans réserves, pour son attitude « dans la rude bataille... contre les forces de réaction », M. Pierre Bertrand, du *Quotidien*, le jour même où celui-ci poussait une charge à fond contre le gouvernement. Mais à qui la faute ? La situation était faussée dès l'origine, du fait que M. Briand avait prétendu faire une politique financière raisonnable avec des collaborateurs et une majorité qui ne l'étaient pas. Les impôts et les taxes de M. Doumer n'avaient chance d'être adoptés qu'avec l'aide de l'opposition, et M. Briand n'avait à son adresse que des paroles acerbes. Il cherchait à substituer au cartel une concentration des centres. Mais il n'a donné à cet égard une indication tion nette que dans la dernière nuit de la discussion, quand M. Renaudel, au nom des socialistes, se dressa contre lui. Alors, alors seulement, il a signifié qu'il existait un « divorce d'idées » entre le gouvernement et les amis de M. Blum. — N'aurait-il pas déjà pu s'en apercevoir, sans attendre que fût posée la question de l'Etat héritier, à propos de la Syrie et du Maroc ? — Il avait préféré louvoyer, attendre, gagner du temps. Il avait consenti que M. Doumer retirât du débat sa principale taxe, il avait admis, pour complaire à l'extrême gauche, que la discussion du projet de la commis-

Digitized by Google

sion commençât par l'article 58. Et il n'a recueilli, pour adopter les quelques impôts sauvés du naufrage, que 258 voix, — 258 voix, qui ne sont pas une majorité dans une Chambre de 600 députés, et qui le sont d'autant moins que tous les partis du centre se sont divisés dans un vote confus qui laisse le gouvernement très faible.

Quelle sera la suite ? On nous dit qu'il faut plus de 4 milliards de ressources nouvelles pour équilibrer le budget; le « train » en a emporté au Luxembourg 1 600 millions à peine. A peine, je dis bien. Il est évident, en effet, que les résultats de mesures comme l'institution du carnet de coupons, l'affichage dans les mairies des déclarations d'impôts et quelques autres, si le Sénat les maintient, ont été calculés largement. M. Briand se propose de représenter au Sénat plusieurs des taxes écartées par la Chambre. Il compte que la Haute-Assemblée, moins soumise à la tyrannie des intérêts électoraux, les examinera avec plus d'indépendance, dans l'intérêt général. C'est possible. Mais il faudra revenir devant la Chambre. Le Sénat n'a pas d'initiative en matière financière. Il peut, paraît-il, reprendre, sur la proposition du gouvernement, des textes disjoints par l'autre Assemblée. Il ne peut pas en établir de nouveaux. Admettons cependant que le Sénat mette sur pieds un projet financier cohérent. Quand M. Doumer le rapportera au Palais-Bourbon, il y a gros à parier qu'il n'y passera pas comme une lettre à la poste. Les mêmes objections seront faites aux dispositions susceptibles de mécontenter les comités de sous-préfectures; la Chambre, piquée dans sa vanité, répugnera par surcroît à recevoir du Sénat une loi toute faite, après qu'elle-même n'a pu la faire. M. Briand a déclaré qu'il dirait aux députés : « C'est à prendre ou à laisser ». Prendront-ils ou laisseront-ils ? Gros doute! M. Renaudel jure qu'ils ne prendront pas, que les représentants du suffrage universel ne s'inclineront jamais devant les représentants du suffrage restreint : quoiqu'il ne soit pas prophète, le conflit et le grabuge sont dans l'air. Et, pendant ce temps, les besoins du Trésor, qui n'encaissera, à condition qu'il les encaisse, qu'une partie des impôts Loucheur, ne diminueront pas; il y aura des échéances redoutables; la menace d'inflation reparaîtra de plus belle... Ne nous étonnons pas que la livre monte et que le franc baisse.

A l'étranger, on nous observe et on nous avertit : la France est sur une mauvaise pente; et le même diagnostic partout est porté sur notre cas. Aucune amélioration, explique par exemple le *Times* dans un article à méditer, n'est possible avec un gouvernement « qui n'a pas de majorité à lui et qui, à chaque pas, dépend des alliés des socialistes, qui sont

Digitized by Google

eux-mêmes des alliés des communistes ». Le grand journal anglais ajoute : « Le débat de la Chambre a fait ressortir en pleine lumière la résolution des socialistes de détruire la propriété privée, telle qu'elle a été comprise dans tous les pays et sous tous les systèmes de gouvernement depuis l'aube de la civilisation. » Le *Times* croit néanmoins que la France se ressaisira, quand elle verra clairement où on la mène.

Mais n'a-t-elle pas commencé déjà? Ce ne sont plus seulement le contribuable, le commerçant, l'agriculteur, c'est l'électeur lui-même qui n'a plus confiance dans les députés du 11 mai pour tirer le pays du gâchis; et le scrutin de Belfort le prouve. Belfort était une citadelle du radicalisme. Il a nommé M. Tardieu contre les candidats des gauches. Il l'a nommé malgré la pression administrative, malgré les appuis venus du dehors à ses adversaires, malgré les efforts de M. de Moro-Giafferi et de M. Blum. Nous ne partageons pas toutes les idées de M. Tardieu. Son rôle au cours des négociations du traité de Versailles, et nous l'avons dit alors, ne nous a pas toujours semblé bon. Mais comment ne pas, cette fois, saluer son succès ? Il n'a pas, en effet, seulement un talent de parole hors de pair; il n'est pas, dans un Parlement, seulement une puissance : il incarne la politique la plus opposée à celle du cartel, et c'est sur ce terrain qu'avec une crânerie vigoureuse il avait engagé la lutte. Sa victoire dans une circonscription radicale indique une révolte électorale contre le parlementarisme tel que le cartel l'a fait. C'est ce qui lui donne tout son sens. Je ne pense pas pour mon compte, au point où nous en sommes, qu'un redressement financier puisse s'effectuer par le moyen des Assemblées. Il serait facile et simple, confié à des techniciens indépendants, à un comité comme celui auquel la Chambre des communes eut le courage de remettre ses pouvoirs pour procéder à des économies et restaurer le prestige de la livre. Des élus, quels qu'ils soient, sont trop tenus par leurs électeurs pour accomplir une telle tâche. Mais que les électeurs eux-mêmes envoient au Parlement l'adversaire le plus tranchant des conceptions, des méthodes, des gestes pratiqués par leurs élus depuis près de deux ans, c'est un signe. M. Tardieu, dont l'élection provoque les colères et la peur du cartel, ne peut guère être comparé à une hirondelle. Son retour au Parlement, dans les conditions où il a lieu, n'en annonce pas moins un renouveau.

Quand la Chambre, qui s'est octroyé une semaine de congé pour se reposer de ses veilles, reprendra séance, une des premières questions qu'elle aura à examiner sera celle de la ratification des accords de Locarno; et du tour que

Digitized by Google

prendra la discussion sur la politique extérieure la politique intérieure pourrait fort bien se ressentir. M. Briand, qui affecte volontiers un certain scepticisme en matière d'impôts, n'admet pas, en effet, que ses succès diplomatiques puissent être mis en doute. Là, c'est tout ou rien; on est pour ou contre lui; la moindre critique le blesse, et il ne la pardonne pas. Ne serait-ce pas la principale raison pour laquelle il demeure si attaché à sa majorité de gauche ?

Les accords de Locarno, nous l'avons dit tout de suite, ont certainement été un progrès. Sans garantir la paix, ils peuvent la servir; mais, pour que la détente se prolonge et s'accentue dans les relations internationales, il faut que l'esprit qui les a inspirés s'affirme partout de même. Pas d'adhésions du bout des lèvres, qui, endormant de légitimes défiances, seraient les pires ! Malheureusement la façon dont l'Allemagne a fait parvenir à la Société des Nations sa demande ou plutôt, — c'est une nuance, mais on ne peut pas ne pas en prendre note, — sa « proposition » d'admission, n'est pas tout à fait rassurante. L'Allemagne manifeste qu'elle n'oublie pas, qu'elle ne renonce pas. Elle profite au contraire de l'occasion pour formuler de nouveau ses revendications, en ajoutant que, pour les faire triompher, elle compte sur la S. D. N.. Les commentaires de l'Agence Wolff, plusieurs propos de M. Stresemann, les articles de ses journaux sont à cet égard fort nets. On y trouve, copieusement énumérés, les buts du Reich : réduction des effectifs alliés en Rhénanie, car « l'Allemagne, dit l'Agence Wolff, ne peut admettre qu'à la suite de la conclusion des traités de Locarno, l'occupation des territoires allemands par des troupes étrangères puisse être encore justifiée »; modification du régime de la Sarre; solution des questions de Dantzig et de la Haute-Silésie à l'aide de l'article 19 du Pacte relatif aux traités devenus inapplicables; restitution de colonies sous la forme de mandats; suppression de tout contrôle militaire; désarmement général, à propos duquel le gouvernement de Berlin « se réserve d'intervenir »; protection des minorités germaniques au dehors; rattachement de l'Autriche. Mais arrêtons cette liste déjà trop longue. Il ne convient pas de prendre au tragique, comme quelques-uns le font chez nous, tout ce qui se dit de l'autre côté du Rhin. Il ne faudrait pas, par contre, comme la presse britannique qui traverse une crise d'optimisme un peu béat, le prendre trop à la légère. L'Allemagne va à Genève pour effacer ses responsabilités de la guerre et les conséquences de sa défaite. Elle se prépare, elle nous en avertit, à y jouer une partie serrée, à y remplir un rôle actif et qui est propre à déranger beaucoup de choses. La vigilance sera donc d'élémentaire prudence, d'autant plus que certains

Digitized by Google

incidents non encore réglés rendent des sons asssez peu favorables à la paix.

Parmi les revendications de l'Allemagne, aucune n'a été, depuis quelques mois, plus fréquemment soulevée par ses journaux que celle qui concerne la protection de ses nationaux en territoire étranger. Où n'y a-t-il pas d'anciens sujets allemands ? Il s'en trouve à Dantzig et dans les deux tiers de la Pologne, il s'en trouve en Danemark, en Belgique, — à Eupen et à Malmédy, — en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Alsace, où nous avons trop toléré leurs agissements, il s'en trouve dans le Haut-Adige. C'est à l'occasion de ces derniers que vient de se produire un éclat. Le premier ministre de Bavière, M. Held, avait risqué publiquement une protestation contre les vexations dont ils seraient l'objet de la part du gouvernement italien. M. Mussolini, qu'irritaient déjà les campagnes de la presse allemande, a relevé le gant. Et de quelle manière ! Rappelant d'abord que les Austro-Allemands avaient voulu annexer, à l'époque de la guerre, des territoires italiens jusqu'au Sud du lac de Garde, employant le langage du vainqueur en face du vaincu, cinglant et menaçant, il a tonné. Il a opposé l'Italianité à la *deutsche Kultur*, et il a terminé par ces mots : « Un journal fasciste de province imprimait l'autre jour sur six colonnes ce titre : « L'Italie fasciste n'abaissera jamais son drapeau sur le Brenner. » Je l'ai renvoyé au directeur avec cette rectification : « L'Italie fasciste peut, s'il est nécessaire, porter le drapeau tricolore au delà, mais jamais l'amener. » Quelles clameurs, si un Français, sur ce ton, en avait dit le quart ! Les journaux allemands ont protesté, doucement; les journaux anglais ont gardé leur calme. Et M. Stresemann, dont on attendait curieusement la réponse, a bien maintenu les prétentions du Reich à s'intéresser aux Allemands du dehors et s'est réservé de porter l'affaire devant la Société des Nations, mais il a désavoué M. Held. Sur quoi, riposte foudroyante de M. Mussolini non satisfait, devant le Sénat italien qui l'a acclamé. — Nous n'avons pas à prendre parti dans la querelle du Haut-Adige. Mais le Duce a évidemment raison au fond, lorsqu'il signifie à l'Allemagne qu'elle n'a pas à se mêler de ce qui se passe chez les autres. Aucun Etat du reste n'en a le droit, sauf quand des traités l'y autorisent; et il n'était pas mauvais, en remarquant que la règle doit jouer pour tous et partout, qu'elle fût, un peu rudement, rappelée à M. Held. Seulement, au lendemain de Locarno, voilà une polémique qui ne fait pas présager à la S. D. N., quand l'Allemagne y siégera, des séances toujours calmes.

Le tumulte fait autour de la candidature de la Pologne à un siège permanent du Conseil de la Société des Nations, candida-

Digitized by Google

ture qui a été bientôt suivie de celles de l'Espagne et du Brésil, est plus grave. Ne parlons que de la Pologne. Il est incontestable qu'il serait absolument injuste que, seule des signataires de Locarno, elle n'eût pas de représentant au Conseil de la S. D. N.. Ce serait par surcroît fâcheux. Aucun pays n'a plus de sujets de friction avec l'Allemagne. Sans même qu'il s'agisse de remaniement de frontières, tantôt l'affaire des « optants », tantôt les relations commerciales, le charbon ou les pommes de terre, quand ce ne sont pas, à Dantzig, des boîtes aux lettres, mettent sans cesse les gouvernements de Beriin et de Varsovie aux prises. Il serait par conséquent tout indiqué de les rapprocher, dans le milieu pacifiant de Genève, pour qu'ils cherchent ensemble des solutions amiables aux problèmes qui risquent à chaque instant de les dresser l'un contre l'autre. Devant des tiers, ces désaccords s'arrangeraient avec moins de peine, et l'Allemagne, si elle était sincère dans son désir de paix, devrait être la première à souhaiter l'entrée de la Pologne dans le Conseil de la S. D. N.. Quand au contraire elle proteste, feignant de considérer l'antique nation ressuscitée comme une jeune parvenue, quand elle s'indigne d'être placée sur le même rang, ce n'est pas sérieux; et, derrière ses cris d'amour-propre blessé, la vérité est visible : ses desseins pour Dantzig et la Haute-Silésie rencontreraient plus de résistance, la Pologne étant présente... Ah! quelle faute de ne pas avoir réservé tout de suite à la Pologne un siège permanent dans le Conseil de la S. D. N.! Car aux raisons si fortes pour qu'elle l'obtienne à présent une seule objection est possible : l'heure est-elle bien choisie ? On n'avait pas parlé à l'Allemagne, pendant les conversations de Locarno, de modifier, à l'occasion de son admission, la composition du Conseil de la S. D. N., d'y introduire la Pologne ou d'autres. Sur ce point, elle n'a pas tort. L'affaire a été mal engagée et maintenant les polémiques s'aigrissent. La Suède prend parti pour le Reich, tandis que des Anglais l'approuvent, en insinuant que la France, qui soutient la Pologne, veut s'entourer de ses alliés, afin, — ce qui est absurde, puisque les décisions ne peuvent être prises qu'à l'unanimité au Conseil de la S. D. N., — de dominer et d'imposer ses vues. Les choses en sont là. Comment ne pas constater, avec regret, que les premiers fruits de Locarno mûrissent dans une atmosphère peu sereine ?

Bernard DE LACOMBE.

19 février 1926.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire de la nation française, publiée sous la direction de Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. Tome VII : *Histoire militaire et navale*, premier volume. *Des origines aux croisades*, par le général J. Colin ; *Des croisades à la Révolution*, par le colonel F. Reboul. — 591 pages in-4° avec 12 illustrations en couleurs, 283 illustrations en noir, 47 cartes et plans. (Plon).

Ce volume est digne à tous égards de la collection dont il fait partie. Le général Colin, qui devait l'écrire tout entier, a glorieusement succombé sur le front de Macédoine après avoir composé quatre chapitres seulement, qui sont un vrai chef-d'œuvre de vulgarisation. Chargé d'achever l'œuvre ou tout au moins de la conduire jusqu'à la Révolution, le colonel Reboul a rédigé un exposé des plus complets, où la précision des détails ne nuit ni à l'intérêt souvent pathétique du récit, ni au développement des idées générales. Tout au plus pourrait-on noter, à partir du seizième siècle, une prédilection quelque peu systématique pour les hommes de guerre qui se rattachent à la religion réformée.

Portraits de catholiques sociaux, par Geoffroy de Grandmaison, le chanoine Looten, le R. P. Guitton, Mgr Besson, Maurice Vaussard, Eugène Duthoit. — 222 pages in-12 carré. (Editions Spes).

Cet attachant volume groupe six conférences biographiques données à Lille sous les auspices de l'Ecole des sciences sociales et politiques de cette ville. Elles font revivre les physionomies du vicomte de Villeneuve-Bargemon, du cardinal Manning, de Léon Harmel, du cardinal Mermillod, de Giuseppe Toniolo et de Henri Lorin : personnages séparés par le temps, le champ d'action, la naissance et la profession, mais tous attachés à la réalisation des doctrines sociales contenues dans l'Evangile. Cette galerie de portraits se parcourt avec autant d'intérêt que d'édification.

Les ancêtres du Livre, du Journal et de l'Almanach en France. — 124 pages in-4°, avec 60 hors-texte sous couverture en couleurs. Prix : 40 francs pour la France et 50 francs pour l'étranger. (Bulletin officiel des maîtres imprimeurs, 7, rue Suger, Paris).

Ce Bulletin réputé, — et luxueusement imprimé comme il sied, — a pris l'habitude, depuis cinq ans, de publier au renouvellement de l'année un numéro extraordinaire qui est très vite devenu un album rapidement épuisé des spécimens les plus beaux et les plus nouveaux de reproductions typographiques. Cette collection curieuse suffirait à expliquer son succès. Mais ses rédacteurs en ont voulu faire aussi une sorte de manuel des arts du livre qui renferme une documentation de premier ordre, très agréablement présentée. En 1922, on y étudia les plus récentes méthodes d'impression ; en 1923, ce fut la glorification des arts graphiques par les poètes et les littérateurs ; en 1924, on traita des arts de reproduction graphique et de l'histoire de la gravure et du papier à travers les âges. Le volume qui vient de paraître continue brillamment cette série fort appréciée des bibliophiles. C'est un succès justifié.

Zigzags autour de nos parlers, 2e série, par Louis-Philippe Geoffrion. 1 vol. in-12. (Québec, chez l'auteur, 125, rue de la Claire-Fontaine).

Comme la première série, cet intéressant et précieux volume veut « rattacher les vocables et les locutions de la langue populaire [du Canada] aux vieux idiomes de France ». C'est tout un recueil, un véritable et curieux herbier, où les façons de parler typiques sont examinées avec précision dans leur état présent et leurs origines. Tous les historiens du français et les linguistes, tous les lettrés, que passionnent de plus en plus ces questions, trouveront là une aimable mine à exploiter.

Les ailes en montée, par Maurice Rigaux. 1 vol. in-12. (Spes).

Nos lecteurs ont pu apprécier récemment trois poèmes qu'ils retrouveront dans ce petit et charmant volume. L'inspiration chrétienne de ces vers, leur charme délicat, leur sentiment exquis de la nature et leur souple harmonie les recommandent aux lettrés.

A travers la nouvelle Europe : hier-aujourd'hui, par A. Soulange-Bodin, ministre plénipotentiaire. — 295 pages in-16. (Perrin).

A d'intéressantes réminiscences sur la Cour de Berlin à la fin du siècle dernier, à un résumé de la carrière du pamphlétaire russe Herzen ce volume joint des observations aussi judicieuses qu'indépendantes sur le présent et l'avenir des « Etats successeurs » de l'ancienne Autriche-Hongrie.

La grammaire des styles. Le style Empire, par Henry Martin. 1 vol. in-8°. (64 p. et 50 illustrations). (Libr. d'art R. Ducher).

Nous avons déjà noté les grands mérites de cette collection si heureusement conçue, si claire, si agréable, si précise et si bien présentée, où l'illustration ne se sépare point du texte et en illumine les données nettes et sobres. Disons donc seulement que ce beau volume, le dixième, termine la série commencée avec l'art grec et romain, et qu'une nouvelle série est en préparation.

Tout ce qui concerne la rédaction de la Revue doit être adressé à M. Edouard TROGAN, directeur du *Correspondant*, 31, rue Saint-Guillaume, à Paris, VII°.

R. C. Seine 118.919. *L'un des Gérants :* ALBERT MARTEAU

Digitized by Google

LE SOVIÉTISME

EN CONTRADICTION FONDAMENTALE

AVEC LE SOCIALISME[1]

La renommée de la Russie, le reflet de sa physionomie réelle dans les yeux des étrangers qui ont vu ce pays et de ceux qui ne l'ont pas vu pourrait faire l'objet d'un essai fort intéressant et même tentant. La Russie a toujours été pour les étrangers une terre fabuleuse. Elle était lointaine et originale, attirante et repoussante, inexplicable et mystérieuse. La littérature étrangère concernant la Russie peut être classée en trois grands groupes. Parmi les étrangers, les uns y ont trouvé moins de traits remarquables et instructifs qu'elle n'en possédait en réalité; leur regard, glissant à la surface, n'a saisi que les contours et souvent les a défigurés. D'autres y ont trouvé parfois plus que ne remarquaient les Russes eux-mêmes; leur regard paraissait être plus pénétrant parce qu'ils venaient du dehors, il saisissait mieux ce qui représentait les « differential specifical » de la vie et des rapports russes com-

1. Il y a un an une délégation des Trade-Unions anglaises, sur l'invitation du gouvernement soviétique, visita la Russie et publia ses impressions sous le titre : « Rapport officiel de la Délégation des Trade-Unions britanniques ». Ce volume présente dans son ensemble un exposé d'idées dont se sert le gouvernement soviétique dans sa propagande à l'étranger. Mais il ne contient, fatalement, que l'examen de matières que les soviets avaient spécialement préparées à l'occasion de ce voyage. Ce rapport peut donner par suite une idée complètement fausse de ce qui se passe actuellement en Russie.

Pour parer à ce danger un livre d'environ 600 pages va paraître à Paris, à la Nouvelle Bibliothèque Française, — avec une préface de M. Hubert Bourgin, — qui met les choses au point, grâce à une irréprochable documentation. M. Pierre Struve, le père du marxisme russe, — et qui est devenu, par une évolution sincère, un des plus actifs « contre-révolutionnaires », — y montre, dès le début, en quoi le soviétisme est la contradiction du marxisme; l'on trouvera sans doute intérêt à lire ces considérations dont l'exposé montre où est le péril et suggère un moyen d'y répondre. — N. D. L. R.

Digitized by Google

parés à la vie et aux rapports des autres pays. D'autres, enfin, n'ont rien remarqué du tout, ils n'ont vu que ce que leur suggéraient leurs inspirateurs ou employeurs.

Le Rapport de la Délégation des Trade-Unions britanniques appartient à cette troisième catégorie. En cela il se distingue d'une manière frappante des œuvres de la deuxième catégorie brillamment représentée (à ne prendre que le XIX^e^ siècle) par l'Allemand Haxthausen, par le Français Anatole Leroy-Beaulieu et par l'Anglais Mackenzie Wallace. Ceux-là ont vu et connu la Russie; ils avaient une parfaite connaissance de sa langue et de son passé, ils étaient indépendants dans leurs jugements et leurs appréciations. Les délégués des trade-unions anglaises ne connaissent rien du passé de la Russie, sauf des phrases ou formules banales et obligatoires et des idées franchement sectaires qui leur ont été inculquées. Ils n'ont vu et ne savent d'elle que ce que sauraient des touristes ordinaires ayant visité un pays exotique. Mais ce tourisme est d'un genre particulier, — c'est le tourisme à thèse. C'est le tourisme à travers des villages socialistes à la Potemkine.

La Russie a subi un cataclysme historique, qui, au fond, est sans précédents dans l'histoire. Jusqu'ici l'histoire avait connu des modifications sociales très lentes et des révolutions politiques plus ou moins rapides. La Russie a subi, en l'espace de quelques années, une formidable révolution sociale et politique. Pour juger une pareille catastrophe historique, il faut non seulement voir le présent, mais aussi avoir vu le passé de ce pays, passé si proche de nous et qui, cependant, paraît être complètement anéanti et disparu. Les auteurs du Rapport n'ont aucune idée de la Russie qu'ils ont vue, car ils ne savent rien de la Russie telle qu'elle était auparavant[1].

1. Pour montrer comment la Russie a rétrogradé en réalité et non pas en apparence, je citerai le fait suivant. Comme on le sait, l'administration locale autonome qui existait dans une grande partie de la Russie (les « zemstvos ») avait, sous le régime impérial, créé une organisation grandiose de médecine sociale, telle qu'il n'en existait nulle part ailleurs. Un des créateurs et des animateurs de cette organisation médicale des « zemstvos » fut le D^r^ Frédéric Erismann, professeur de l'université de Moscou. Il était de nationalité suisse. Quand je lui rendis visite en 1897, lors du congrès de Zurich pour la protection des ouvriers, Erismann, alors membre socialiste de la municipalité de Zurich, me déclara en termes brefs, mais éloquents, que l'organisation médicale créée par les zemstvos russes était le plus grand succès de notre époque dans la sphère de la médecine sociale, car elle réalisait l'assistance médicale gratuite, ouverte à tous et possédant en outre un caractère profondément éducateur. Celui qui connaît la Russie d'aujourd'hui sait que *cette organisation médicale des zemstvos y a été complètement détruite* : ses bases économiques et intellectuelles sont anéanties.

Digitized by Google

C'est pour cette raison qu'ils n'ont pas observé le plus important des faits qu'ils avaient devant eux. Ils n'ont pas compris que la révolution russe était, en fait, dans son essence économique, la plus violente des réactions. S'il est exact, comme l'ont dit les historiens de la « décadence romaine », qu'elle fut une époque de réaction vers l'économie dite « naturelle », la révolution russe est, du point de vue historique et sociologique, remarquable précisément en ce que, sous nos yeux, en plein XX^e siècle, elle reproduit les processus *de retour à la barbarie économique* que l'histoire du monde antique a connus à la limite de l'antiquité et du Moyen-Age, processus dont nous étions réduits à deviner le sens en déchiffrant les indications fragmentaires des sources. Ce que nous déterminions ainsi pour le passé au moyen d'hypothèses, voici que nous l'avons devant nous en Russie, expérience vivante et continue que nous offre l'histoire d'hier et d'aujourd'hui.

Cette vérité, que la Russie a subi du fait de sa révolution non pas une simple commotion passagère, mais une régression barbare et profonde de son régime et de son ambiance économique, peut être démontrée et illustrée par une quantité innombrable de preuves. Suivant que l'on considère tels ou tels aspects de la vie économique russe, cette dégradation ou rétrogradation nous ramène à des époques diverses du XVIII^e et du XIX^e siècles : sous certains rapports, la Russie a été rejetée au milieu ou à la fin du XVIII^e siècle, parfois même au XVII^e; sous d'autres rapports, à divers moments du XIX^e siècle. Le caractère général de ces régressions est toujours le même : c'est la rupture des liens et relations qui, au cours des siècles, s'étaient formés dans l'organisme économique du peuple. C'est le recul vers l'économie dite « naturelle. »

Les théoriciens du régime soviétique eux-mêmes ne contesteraient probablement pas ce fait évident, qui n'a pas été remarqué par les naïfs trade-unionistes britanniques ni cité par les écrivains moins naïfs à la solde de ce régime. Ils tenteraient plutôt d'y trouver une excuse quelconque.

Mais de quel point de vue ?

Ici se pose le problème qui dans l'expérience russe a la plus grande importance et présente le plus grand intérêt.

Si les trade-unionistes anglais s'occupent de cette expérience, c'est qu'ils lui reconnaissent une portée universelle, une valeur significative, c'est qu'elle est une leçon et un précédent.

Il n'y a que deux manières d'envisager la révolution russe :

Digitized by Google

1° Ou bien elle est la réalisation du socialisme;

2° Ou bien elle n'a aucun rapport avec les idéals du socialisme conçu par des esprits civilisés.

Dans l'histoire de la pensée sociale et en particulier du socialisme des deux derniers siècles, on constate deux courants :

Un courant rationaliste et constructif, qui conçoit la vie sociale comme un ensemble édifié d'une manière rationnelle. On peut non seulement concevoir et décrire la société idéale, mais aussi en tracer le plan et la construire d'après ce plan. Ainsi procèdent les grands représentants du socialisme utopique, les grands fantaisistes et inventeurs d'une société parfaite ou tout au moins meilleure. Ces grands utopistes étaient des pacifistes convaincus, des pacifistes dans le plus grand et le plus large sens du mot : car ils étaient par principe adversaires de la violence. — Il est un autre courant de la pensée sociale des deux derniers siècles, qui ne croit pas à l'édification d'une société parfaite ou même meilleure. Il ne voit, ne connaît et n'admet que la croissance organique, plus ou moins lente et continue. La société nouvelle croît au sein de l'ancienne, se formant comme le fruit dans les entrailles de la mère. Cet évolutionnisme peut être teinté de conservatisme, mais peut aussi s'allier au révolutionarisme politique. Marx et les marxistes ont répudié l'utopisme constructif, comme une conception anti-historique du processus économique et social. En ce sens, ils sont adversaires du rationalisme constructif. Mais en même temps ils ont toujours été et se sont proclamés révolutionnaires politiques *dans les limites de l'ordre bourgeois.*

Nous soulignons ces mots : dans les limites de l'ordre bourgeois. Jamais Marx ni les marxistes n'ont songé à prétendre que, tant que la société socialiste n'aurait pas mûri au sein de la société bourgeoise et capitaliste, un groupe ou un parti socialiste (communiste, collectiviste) pourrait, après s'être emparé du pouvoir, établir dans le pays le socialisme (communisme, collectivisme, etc.). Voilà pourquoi Marx et les marxistes ont toujours été en politique les défenseurs des revendications de la démocratie radicale : jamais, un seul instant, ils n'ont considéré même les pays les plus avancés de l'Occident comme mûrs pour l'établissement du socialisme au moyen de la « dictature du prolétariat », — dictature dont l'idée, d'ailleurs très vague et très imprécise, fut empruntée par Marx aux jacobins et à leurs élèves modernes, les blanquistes.

Nous reproduisons ci-dessous une déclaration intéressante de Karl Marx demeurée jusqu'à présent, croyons-nous, à peu

Digitized by Google

près inconnue, quoiqu'elle ne soit pas inédite; elle concerne le but et la mission de l'Internationale; cette déclaration fut faite par lui en août 1871 au correspondant londonien d'un grand journal américain.

Le correspondant. — Quels sont les principes fondamentaux de l'Internationale ?

Marx. — La réponse à cette question serait bien compliquée et prendrait probablement plus de temps que celui dont nous disposons. Je puis vous donner une collection de nos publications, qui toutefois répondra à la question d'une façon plus satisfaisante et plus concise qu'on ne pourrait le faire dans une conversation...

C. — Quel est maintenant le principal objet de vos attaques ? La monarchie ou le capital, — c'est-à-dire, de la façon dont vous l'entendez, le monopole ?

Marx. — L'un est le résultat naturel de l'autre ou plutôt l'un et l'autre appartiennent à un âge et à une civilisation qui sont à la veille de disparaître. Système féodal, esclavage, monarchie, capital, monopole, — tous sont destinés à se succéder rapidement les uns aux autres et à disparaître du monde. Le système féodal est disparu le premier, puis l'esclavage; la monarchie s'en va rapidement, si vite que nous la considérons à peine comme digne de notre acier...; le monopole ou le capital doit la suivre et la suivra. La bataille sera rude. Elle fera monter à la surface toute l'écume de l'humanité; elle véhiculera avec elle toutes les misères que les mauvaises passions des hommes déchaînées entraînent invariablement; mais cela est nécessaire et inévitable. Le capital n'en sera jamais averti à temps et il devra en subir les conséquences. En quoi la condition d'un homme qui travaille pour un dollar par jour, — c'est-à-dire qui se vend pendant une journée pour un prix tout juste suffisant à entretenir sa vie, — est-elle meilleure que celle de l'esclave noir qui est habillé et nourri par son maître ? Après tout, le capital n'est qu'une autre forme de l'esclavage et les conditions du travail sont presque les mêmes dans l'un et l'autre cas. Prenez les arguments dont se servaient les anciens propriétaires d'esclaves dans les Etats du Sud de l'Amérique [du Nord] pour défendre l'esclavage et vous verrez qu'ils sont identiques à ceux dont usent aujourd'hui les capitalistes et les monopolistes. « Quel droit [demandait-on] avez-vous de forcer les noirs à travailler pour votre seul profit, quand vous ne leur donnez que ce qui est strictement nécessaire à leur subsistance ? » — La réponse est toute prête : « Je les ai achetés ». — « Quel droit avez-vous à posséder un million d'acres de terre, que Dieu a donné pour faire subsister un million d'hommes, alors que ces hommes meurent de faim ? » La réponse est la même : « Je les ai achetés » ou : « Ils m'ont été donnés par le Roi ». Quelqu'un avait-il le droit de vendre, le Roi avait-il le droit de donner ? C'est là une question qui ne les trouble pas, dans l'un et l'autre cas. Mais vous leur entendez exprimer cette sottise sur le caractère sacré de la propriété privée, quand tout autour d'eux des hommes meurent de faim, succombent au besoin, au froid, au manque de vêtements, ou vivent une vie de misères et de privations et endurent des peines auxquelles les bêtes mêmes ne sont pas soumises.

Ce qu'on a exposé récemment au sujet d'enfants n'ayant pas plus

Digitized by Google

de quatre ans et qui travaillent dans les briquetteries est un cas qui vient à l'appui de ce que je dis. Voici des enfants, — filles et garçons de huit à dix ans, — portant 40 livres de terre sur leur tête à une distance de 40 milles chaque jour, vivant dans la saleté comme des animaux jusqu'à ce qu'ils aient perdu presque toute apparence de la forme divine de l'humanité; et cependant les hommes qui se sont enrichis grâce au sang, à la sueur, à la peine et aux souffrances de ces pauvres et misérables petites créatures, — trois hommes qui se disent respectables, qui vont à l'église le dimanche dans leur voiture, — viennent me trouver et me parlent, ma foi, du caractère sacré de la propriété privée. Ainsi parlaient les planteurs de coton du Sud. Ainsi parle toute infamie à tête chenue qui ait jamais déshonoré l'humanité.

C. — Prévoyez-vous une guerre civile en Angleterre prochainement ?

Marx. — Nous n'avons pas l'intention de faire la guerre. Nous espérons pouvoir conquérir nos droits d'une façon légale et légitime, par acte du Parlement; c'est l'aristocratie et les hommes d'argent qui se révolteront. Ce sont eux qui tenteront une révolution. Mais nous avons la force du nombre. Nous aurons la puissance de l'intelligence et de la discipline. Qu'ils nous jettent bas, s'ils le peuvent.

C. — Espérez-vous réussir bientôt en Angleterre ?

Marx. — Plus tôt que dans aucun autre pays, par la raison que le travail et le capital sont déjà organisés en un système coopératif, où le travail est fait par un grand nombre de mains expertes, chacun accomplissant sa part de la tâche, et où toutes sortes de machines économisant la main-d'œuvre se trouvent soit à la ferme soit à l'usine. Le travail est déjà coopératif. Il est seulement nécessaire de rendre les profits mutuels en les partageant également entre tous ceux qui sont engagés dans l'entreprise, au lieu de les donner à un seul homme. A cet égard le système anglais est beaucoup mieux adapté à nos idées et aux transformations qui se feront inévitablement que celui qui existe en France où la terre et les manufactures sont divisées en petites parcelles et où le travailleur accomplit sa tâche à peu près isolé et individuellement.

C. — Vous considérez donc les grandes agglomérations de capitaux, de terres, de machines, où de nombreuses mains travaillent à la culture d'un seul produit ou d'une seule classe de produits, ou pour la fabrication d'un seul article ou d'une classe d'articles, comme conduisant mieux à vos idées de progrès que le système de la division poussée à l'extrême et de la possession d'une propriété par petits lots ?

Marx. — Certainement. Car la transformation s'effectuera plus aisément. Mais je vois où vous voulez m'entraîner. Vous voudriez dire que, si le capital est ainsi un auxiliaire du progrès, le capital doit être une bonne chose, — proposition que je ne nie pas du tout. Je considère l'état présent du capital comme une étape du développement, une étape nécessaire dans le progrès humain, qui doit naturellement aboutir à une forme plus haute de perfection, exactement comme la fleur doit tomber pour faire place au fruit ou la tige du blé croître avant que le grain puisse mûrir. Le système actuel nous a menés à construire des chemins de fer, à couvrir l'océan de bateaux à vapeur, à abattre de grandes forêts, à creuser des canaux et à percer les montagnes par des tunnels, à mettre les

Digitized by Google

pôles et les antipodes, les parties les plus éloignées du monde, en communication les unes avec les autres. Tout cela est un progrès, mais grâce à quelle dépense de peine et de souffrance humaines n'a-t-il pas été obtenu ! Et maintenant que nous sommes bien engagés dans notre course, maintenant que nous n'avons plus besoin de ce système, — qui est injuste et cruel, — nous le jetterons de côté et nous adopterons quelque chose de meilleur et de plus noble.

C. — Quel serait votre premier pas, si vous entriez en force au Parlement ?

Marx. — Evidemment de déposer la Reine, la Chambre des Lords et de proclamer la République.

C. — Et ensuite ?

Marx. — Ensuite nous procéderions à la transformation de toutes les grandes propriétés, telles que les usines et les terres, en faveur de l'Etat, qui les exploiterait au bénéfice de toute personne engagée dans la production. Les bourdons, ou ceux qui ne voudraient pas travailler, n'auraient rien.

C. — C'est-à-dire que vous transformeriez tout le pays en une série de sociétés par actions dirigées par un gouvernement ou des gouvernements élus dans ce dessein ?

Marx. — C'est bien ma pensée.

C. — Croyez-vous que cela réussirait ?

Marx. — Exactement comme les sociétés par actions réussissent aujourd'hui.

C. — Nous avons quelque expérience de ceci en Amérique, où un tel plan pourrait réussir, s'il devait jamais réussir. Mais nous nous sommes aperçus que, toutes les fois que le gouvernement entreprenait d'administrer un chemin de fer ou un canal ou une mine ou quelque chose de cette sorte, il l'entraînait invariablement à la ruine.

Marx. — C'est possible, mais le système n'a jamais encore été soumis à un essai loyal...

Ici perce très nettement le caractère évolutionniste et légal de la doctrine de Marx durant la période 1860-70 : il est convaincu que le socialisme (communisme, collectivisme) résulte d'un processus naturel, qu'il mûrit, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans les flancs de la société capitaliste et qu'une révolution politique et sociale radicale peut et doit se réaliser au moyen d'une transformation légale, œuvre du Parlement, dont la majorité passera aux représentants de la classe ouvrière penchant vers le socialisme. Combien il y a loin de cette conception à la révolution russe, qui a été l'introduction *forcée*, l'établissement par la violence du socialisme dans un milieu qui, économiquement, n'y était nullement préparé.

En tant qu'introduction forcée du socialisme, elle est en contradiction avec le socialisme sous sa forme « utopique » et « pacifique », celle d'une « démocratie pacifique ».

En tant qu'établissement du socialisme dans un milieu

Digitized by Google

économiquement non préparé et insuffisamment mûr, elle est en contradiction avec le socialisme sous sa forme marxiste, forme purement politique et combative, mais qui a la prétention d'être scientifique et bâtie sur des fondements historiques. Il suit de là que la révolution russe représente la faillite du socialisme et de l'idée socialiste; elle doit donc être considérée comme une menace et un danger grave pour le socialisme européen.

Car, si le socialisme est tel qu'il est manifesté dans la révolution russe, s'il représente l'affaissement et même la destruction de la civilisation économique dans sa phase capitaliste et, de plus, si l'établissement du socialisme n'est possible qu'au prix de l'anéantissement des fondements de la démocratie, voire de tout régime de droit, l'humanité doit se tenir en garde contre le socialisme.

Que si le socialisme ne peut ni ne doit être établi d'une manière violente et artificielle, s'il ne peut ni ne doit répudier les principes de la démocratie et de tout régime de droit, en leur substituant le despotisme communiste absolu, tout socialiste conscient doit être l'ennemi du pouvoir soviétique et voir en lui l'allié de fait de toute réaction politique et sociale. *Tertium non datur!*

Je n'ai pas l'intention d'apprécier et d'approfondir ici du point de vue socialiste les deux alternatives que je viens d'indiquer; et je terminerai ces réflexions sur un recueil d'études, où des spécialistes russes (parmi lesquels il y a des socialistes) réfutent le fameux Rapport de la délégation des trade-unions, par un parallèle qui est en même temps une réminiscence personnelle. Ma carrière littéraire se trouve avoir été singulièrement liée à celles de Lénine et du plus grand des théoriciens du socialisme anglais, Sidney Webb. L'œuvre principale de ce dernier, *Industrial Democracy*, a été traduite et publiée en langue russe sous ma direction et le premier volume de cette traduction a été fait par Lénine lui-même. D'autre part, la première œuvre russe de Lénine a été une critique détaillée et très mordante de mon premier livre, *Notes critiques sur la question du développement économique de la Russie* (1894); ce livre fut la première manifestation du revisionnisme marxiste (les fameux articles d'Édouard Bernstein ont paru environ trois ans plus tard). La pensée de Lénine, dont la personnalité, ainsi que je l'ai déjà indiqué ailleurs, inspira toujours de l'aversion et presque de la répulsion, non seulement à moi, mais aussi à Georges Plekhanoff, à Véra Zassoulitch, à Paul Axelrod et à Michel Tougan-

Digitized by Google

Baranovsky, fut toujours hostile au fabianisme et au vérisionnisme marxiste. Si Lénine traduisit Webb, sur ma proposition, ce ne fut pas par sympathie, mais pour gagner de l'argent. On peut admettre que le « fabianisme » avait une forte raison d'être à la fin du XIX^e^ siècle, comme aboutissement pratique à la fois des aspirations socialistes du radicalisme philosophique d'un John Stuart Mill et des idées théoriques de son adversaire acharné, Jevons.

Actuellement le « fabianisme » ou plutôt ses fondateurs encore vivants et ses épigones ont toutes raisons de réfléchir à ce que le problème du léninisme représente pour le socialisme en général. Le léninisme est la substitution au socialisme, — conçu comme problème et programme de la rééducation économique, politique et intellectuelle de la société, — du communisme ramené à la domination politique d'un petit groupe de collectivistes sur la société non-socialiste, qu'il opprime et prive de tous droits. Le léninisme est la résurrection victorieuse et l'application au peuple russe de l'idéologie et de la politique des « Physical Force Men » anglais, mais accompagnée de la répudiation consciente de toute démocratie politique. Les bolchevistes ont fait de la Russie ce que les Physical Force Men auraient fait de l'Angleterre, si la culture bourgeoise anglaise, plus ancienne et plus solide, n'avait opposé sa force à la leur. Il y a même une certaine analogie entre les destinées des personnes qui furent à la tête des deux mouvements. Fergus O'Connor, le mauvais génie du mouvement anglais vaincu, est mort fou dans un hospice d'aliénés. Lénine, le mauvais génie du mouvement russe, soi-disant vainqueur, est mort dans le palais du Kremlin, frappé d'une apoplexie qui lui a enlevé le contrôle de sa vie intellectuelle et l'a transformé de son vivant en une figure légendaire, purement orientale, de despote communiste. Loin d'avoir établi le socialisme en Russie, Lénine a préparé le terrain à une renaissance dans les idées et dans les faits, du régime et de l'idéologie bourgeoise, telle que l'histoire n'en a pas encore connue.

C'est en cela qu'il faut voir, à notre avis, la portée universelle et historique de l'expérience russe, dont le sens se dévoilera durant la vie d'une série de générations.

Pierre STRUVE.

Digitized by Google

LES NOUVELLES CONDITIONS DE L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE ET DE LA CIVILISATION

L'apostolat catholique, en quelque temps, en quelque lieu qu'il s'exerce, n'a qu'un but : procurer aux âmes humaines la science et les moyens de leur salut éternel. Mais, toujours, en accomplissant son œuvre d'enseignement et d'éducation, le prédicateur de l'Evangile, parce qu'il ouvre les esprits à des idées de charité et de justice qui leur étaient restées, jusque-là, plus ou moins étrangères, détermine, dans la société au milieu de laquelle il agit, une profonde transformation des mœurs et des institutions. C'est ainsi que s'instaure peu à peu la civilisation chrétienne et que les peuples en arrivent, sous l'influence de ses bienfaits, à vivre dans des conditions susceptibles de mieux permettre aux individus qui les composent d'atteindre leur immortelle destinée.

C'est par l'effort constant des missions catholiques que s'est effectué, au cours des âges, ce lent travail d'évolution pacifique dont l'histoire rend témoignage. Il continue sous nos yeux. Dans quelle atmosphère intellectuelle, morale, économique, politique et sociale, où se mêlent éléments favorables et adverses, c'est ce qu'il importe de chercher à savoir, aussi exactement qu'il est possible. Une telle vue d'ensemble est nécessaire pour donner à comprendre à quiconque pourquoi l'apostolat catholique, en particulier dans les pays infidèles, doit redoubler désormais de vigueur et d'élan, et trouver, parmi le peuple croyant, des auxiliaires de plus en plus nombreux et empressés, soit pour accroître ses ressources matérielles ou pour faire face aux besoins nouveaux dont il doit se préoccuper.

Digitized by Google

I

Besoins nouveaux, encore trop inaperçus du grand nombre; c'est sur ce point, d'abord, qu'il convient de s'expliquer.

Où en est l'évangélisation du monde ? Les statistiques nous révèlent que, sur 1 700 millions d'hommes qui vivent sur la terre, il y a, les uns disent 1 012 millions, les autres, 1 066 millions de païens et de musulmans. Elles nous apprennent aussi qu'au sein de cette masse formidable d'infidèles, l'Eglise romaine ne possède pas encore beaucoup plus de 12 millions de baptisés qui s'augmenteront demain de 1 million 1/2 de catéchumènes. Ce petit troupeau n'a à son service que 13 000 évêques et prêtres blancs et 4 000 évêques et prêtres indigènes. Ils sont aidés par environ 40 000 religieux et religieuses, blancs ou indigènes, et par un peu plus de 65 000 hommes ou femmes qui remplissent officiellement les fonctions de catéchistes.

A cette modeste armée de quelque 125 000 personnes incombe non seulement le soin des baptisés et des catéchumènes, mais encore tout le travail de conquête à poursuivre dans les foules infidèles. Catholiques et missionnaires font donc figure, parmi celles-ci, d'infime minorité, dispersée et comme noyée dans la population d'empires immenses; c'est le grain de sénevé appelé à devenir un grand arbre, mais qui, pour l'heure, du point de vue humain, a poussé à peine ses premières racines et ses premières tiges.

Par ailleurs, les 290 millions de catholiques que comptent les nations de l'ancien et du nouveau monde, malgré la splendide vitalité religieuse et la magnifique émulation missionnaire qui se manifestent parmi eux, sont loin d'être tous d'égale valeur et, dans chacun de leurs pays, en situation politique ou sociale prépondérante. Si l'on défalquait, d'une part, de ce total de baptisés, tous ceux qui, catholiques de nom, ne le sont plus de fait, par la pensée ou par la conduite, on arriverait à un chiffre notablement inférieur. Si l'on considérait, d'autre part, que les catholiques vraiment pratiquants et fidèles forment, en maintes nations, des minorités ayant en face d'elles des majorités schismatiques, protestantes ou indifférentes et ne peuvent, par conséquent, exercer qu'une influence restreinte et contestée sur la direction des affaires de leur patrie, on devrait reconnaître que l'Eglise romaine, tout en demeurant la première force morale du monde, rencontre sur son chemin, dans les Etats modernes,

Digitized by Google

des puissances spirituelles où ce qui subsiste de l'idée chrétienne est battu en brèche par mille doctrines erronées : le schisme avec 157 millions d'adeptes, la réforme avec 212, le judaïsme avec 15, tous les agnoticismes enfin, dont les adhérents se recrutent soit dans les rangs des chrétiens séparés, soit dans ceux des catholiques eux-mêmes et dont le nombre est à peu près indiscernable.

Si l'esprit de l'Evangile informe souvent, à des degrés divers, parfois même à leur insu, ces agnostiques et ces séparés, il faut certainement constater que la civilisation dont ils se réclament et qu'ils s'emploïent à établir dans le reste de l'univers n'est pas intégralement chrétienne, puisque le meilleur s'y mêle au pire, qui en restreint la bienfaisance, quand il ne l'empêche pas.

Or c'est cette civilisation insuffisamment pure qui s'infiltre aujourd'hui dans la masse païenne et musulmane et l'entraîne à une dangereuse évolution. Plus d'un milliard d'hommes sont en voie d'absorber, à des doses infiniment variées, et les éléments sains et les poisons de ce que l'on appelle la « civilisation moderne », qui doit être soigneusement distinguée de la « civilisation chrétienne » telle que l'Eglise l'entend et la propage.

De tous ces faits rapprochés une première conclusion se dégage : l'apostolat missionnaire d'aujourd'hui, en contrées infidèles, se poursuit dans un milieu social qui, pour rester fort différent du nôtre, lui ressemble de plus en plus. Pour parler congrûment des missions catholiques et des missionnaires, pour apprécier justement la difficulté de leur tâche, il faut donc nous défendre de la plupart des manières de penser et de juger qui jusqu'ici nous étaient familières et qui le sont encore à un très grand nombre d'entre nous.

II

Et, puisqu'une revision s'impose de nos conceptions missionnaires, essayons-la.

Dans l'ordre des obstacles matériels que le prédicateur de l'Evangile n'a cessé de rencontrer sur sa route, un très grand changement s'est produit en sa faveur. S'il a toujours à parcourir, par terre et par mer, de longues distances, soit pour se rendre aux lieux où va s'exercer son zèle, soit pour visiter les chrétientés naissantes qui lui sont confiées, il possède aujourd'hui, pour le faire, des moyens de communica-

Digitized by Google

tion infiniment plus rapides et plus sûrs que ceux dont disposaient ses devanciers. Il a les routes, les voies ferrées, les navires à vapeur; il aura demain l'auto-chenille, voire l'avion. C'est du temps et de la peine épargnés.

Ce n'est pas à dire qu'il ne rencontre plus la « brousse » ou le péril des contrées soit montagneuses, soit désertiques. Ces régions d'accès malaisé existent toujours et l'on n'y circule ni sans danger, ni sans fatigue.

Retenons-le, afin de nous rendre compte non seulement des progrès accomplis, mais d'une ressemblance trop insoupçonnée entre l'apostolat missionnaire et celui qui se déroule parmi nous. De même que nous avons un clergé des villes et des centres intellectuels et un clergé des campagnes, il y a, dans les missions, un clergé des agglomérations de la côte et de l'intérieur, qui s'occupe d'une population chrétienne ou païenne plus cultivée, et un clergé de la « brousse », qui s'adresse à des ruraux, à des nomades, à des chasseurs ou à des pêcheurs, assez proches du « sauvage ». L'analogie des situations est encore plus frappante, si l'on songe que les clergés paroissiaux de nos grandes cités, comme Paris, sont absorbés par la nécessité de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques pratiquants, sans pouvoir, autant qu'ils le souhaiteraient et qu'il le faudrait, s'occuper des autres; que nos curés de campagne, dans certains diocèses français ou étrangers, notamment dans les pays mixtes, ont la charge de plusieurs villages; que les uns et les autres, enfin, doivent de plus en plus faire appel au dévouement laïc pour les seconder et les suppléer.

La clientèle des missions catholiques, en terre païenne et musulmane, est donc fort diverse. On y trouve, toutes proportions gardées, quasi les mêmes degrés de culture que dans la clientèle des prêtres de chez nous. Nous avons à tenir compte de ce fait, quand nous lisons les lettres des missionnaires, si nous voulons éviter les généralisations imprudentes. Gardons-nous de confondre l'apostolat des Oblats de Marie Immaculée, dans l'extrême Nord américain, avec celui des Pères Jésuites à l'université « l'Aurore » de Shangaï, en Chine. Or n'est-ce pas plutôt le premier qui intéresse et émeut le public qui nous entoure, tandis que la capitale importance du second reste presque inaperçue? Il est à craindre que certains ne voient encore dans les missions que le pittoresque et l'héroïque.

Dans cet ordre aussi des obstacles matériels, d'autres

Digitized by Google

observations sont à enregistrer. Si les dangers du climat et des maladies sont toujours grands, si ceux des mouvements populaires ou gouvernementaux, dérivant des préjugés et du fanatisme, existent toujours, il est à considérer, d'une part, que l'hygiène et la médecine ont fait de notables progrès, d'autre part, que les risques de mort violente ont diminué.

Le dire ce n'est point découronner le front du missionnaire de son auréole de sacrifice. Il n'est point « dépoétisé » parce que certaines conditions de vie, qui lui étaient et lui sont encore faites, sont, parfois, moins dures qu'hier. Il n'est nullement nécessaire, pour que nous l'aimions, l'admirions et l'aidions, que nos imaginations l'exaltent parmi les étrangetés de mœurs et de costume, s'épuisant aux courses apostoliques les plus invraisemblablement dangereuses, toujours traqué ou à la veille d'être surpris, massacré, déchiqueté et mangé. Il ne l'est pas non plus que nous nous représentions les fidèles à convertir tantôt comme de bons sauvages superstitieux, mais candides, tantôt comme de misérables barbares absolument ignorants. Il s'en trouve beaucoup de tels parmi ceux auxquels le missionniare s'adresse, mais dans leurs rangs il y en a d'autres, dont un bon nombre sont, à leur manière, « civilisés » autant que nous.

III

C'est avec ces derniers, lettrés du Japon, de la Chine, de l'Inde, de notre Afrique du Nord, que nous avons besoin de faire connaissance, si nous voulons avoir une idée de ce qu'est en train de devenir, hors de la « brousse », l'apostolat missionnaire moderne.

Dans l'élite intellectuelle infidèle des pays de missions, le paganisme foncier s'est souvent mué en incrédulité et en athéisme pratique. Il a été remplacé par une foi presque aveugle à la toute puissance de la science et par l'adhésion aux doctrines philosophiques les plus pernicieuses. Ce païen émancipé, c'est, en un certain sens, un homme plus difficile à convertir que l'anticlérical de chez nous, qui garde trace, en dépit de ses négations, d'une première éducation chrétienne et de son atavisme catholique. Notre incroyant occidental a eu beau s'affranchir de toute pratique religieuse, il n'en a pas moins conservé certains principes moraux; il n'en reste pas moins sous l'emprise de certaines disciplines sociales. Il n'en va point tout à fait de même pour l'infidèle évolué, parce qu'aucun passé chrétien des ancêtres n'a

Digitized by Google

agi sur lui. Ebloui par le pire de la civilisation moderne, il peut verser vite dans un excessif libertinage de pensée et de conduite. Joignez à cela le manque d'un certain équilibre du tempérament et du jugement, et vous l'aurez tout entier, non pas sans qualités d'intelligence et de cœur, mais à ses préjugés de race en ayant ajouté d'autres.

Il a fréquenté ces collèges et ces universités que les nations européennes ont établis chez lui et pour lui; il est venu sur ce continent ou il est allé aux Etats-Unis; il a recueilli l'écho de toutes nos controverses, s'est assimilé tout notre acquis scientifique; dans les pays de libre examen, il a pu mesurer le rationalisme dans lequel ont glissé tant d'adeptes du protestantisme; en d'autres, il a eu le spectacle d'une société puissante et prospère que ses dirigeants veulent areligieuse. Il s'est initié enfin à nos techniques commerciales et industrielles, voire à nos techniques politiques et militaires. Concurrent des nôtres dans nos écoles publiques, il s'est vu leur égal, et, parfois, aux examens, leur triomphant rival; la conviction s'est faite en lui qu'il n'y a plus lieu de parler de races inférieures. De là à se demander si c'est un fait fatal et pour toujours nécessaire que l'Europe et une partie des Etats du Nouveau Monde dominent, contrôlent ou contiennent 870 millions d'Asiatiques et d'Africains, il n'y a qu'un pas et il le franchit en concluant par la négative.

Voilà comment le progrès intellectuel a pu contribuer à donner naissance aux nationalismes indigènes. La politique coloniale des grands Etats a fait le reste, et cela par une force des choses dont l'Europe d'aujourd'hui nous fournit des exemples. Sous l'influence des guerres et des idées de liberté, des consciences collectives se sont éveillées : des Allemagnes est sortie l'Allemagne; du morcellement des royaumes et des républiques péninsulaires est née l'Italie; après de longs siècles, les Slaves secouaient hier le joug germanique. De même, des Indes, incohérentes à cause de leur immensité et du cloisonnement des castes, cherche à sortir une Inde indépendante et unifiée. De semblables phénomènes s'annoncent dans l'Afrique du Nord, où s'opposaient des tribus rivales et éparses, maintenant en voie de s'associer. Il y a beau temps déjà qu'au Japon l'œuvre est faite, et la Chine, à travers sa confusion anarchique, s'oriente vers la personnalité politique et le rejet des tutelles étrangères.

Parmi ces hommes de même race, rassemblés sous les mêmes directions administratives, la question sociale a surgi avec

Digitized by Google

le développement, chez eux, de la grande industrie. Les Empires asiatiques et d'autres ont à présent leur classe ouvrière, fort capable de recourir à la grève, quand elle n'est pas satisfaite des conditions de travail qui lui sont faites. Elle a su déjà se servir de cette arme en Chine, aux Indes, au Japon. Le socialisme, peu à peu, la prêche et la gagne.

Mais l'ébranlement décisif paraît bien avoir été donné par quelques événements mondiaux des vingt dernières années. Le premier en date, parmi ceux qu'il faut retenir comme ayant exercé une profonde influence, c'est la victoire du Japon sur la Russie, en 1905. La Russie, que l'on considérait alors comme l'avant-garde des nations européennes vers l'Asie, a été battue par le Japon, la première des puissances extrême-orientales muée en ce que l'on pourrait appeler un Etat moderne de plein exercice. Les peuples asiatiques ont considéré ce triomphe de l'un d'eux comme une revanche de leur continent sur le nôtre et l'ont salué, — aux Indes, par exemple, où les étudiants de Bombay et de Calcutta illuminèrent, — comme l'aurore de leur libération. Tel fut le sentiment qu'éprouvèrent alors l'aristocratie malaise, les intellectuels bengalis et mahrattes et l'élite chinoise elle-même. Il est à l'origine de la Révolution de 1911 dans le Céleste Empire.

Puis, dix ans plus tard, la Grande Guerre est venue. De 1914 à 1919, Asiatiques et Africains ont prêté aux Alliés un concours magnifique. De ce fait, la France et l'Angleterre, en particulier, ont contracté envers eux une dette qu'elles ne peuvent oublier. Mais, de leur côté, ils se souviennent que nous les avons conviés à s'associer à nous au nom de l'idéal pour lequel nous luttions nous-mêmes; ils ont pris en grand nombre au sérieux le programme de libération mondiale que nous avions publié et dont l'un des articles proclamait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; si bien qu'aujourd'hui, — que ce soit à tort ou à raison, peu importe, — leurs élites se croient mûres pour le *self-government*.

Au cours de cette même Grande Guerre, en 1917, s'est accomplie la Révolution russe. Du coup, l'armature européenne de l'Empire des tsars s'est effondrée; sous le nom de communisme et de bolchevisme, c'est, en réalité, une forme savante et organisée de chaos asiatique qui s'est installée. D'avant-garde de l'Europe sur la route de l'Asie, la Russie est devenue l'avant-garde de l'Asie sur la route de l'Europe, en même temps que l'impérialisme des Soviets remplaçait celui des Romanov. La tentative germanique de dresser

Digitized by Google

l'Afrique et l'Asie contre la France, l'Angleterre et leurs alliés ayant échoué, Moscou la reprend à son compte, s'efforçant ainsi d'atteindre, par un vaste mouvement tournant qui jetera leurs colonies dans la révolte, les nations réfractaires à sa propagande.

Maîtresse des petites républiques libres du Caucase, qui lui faisaient barrière sur le chemin des Indes, en contact étroit avec la Chine, ayant fait alliance avec Angora, la Russie soviétique pousse ses émissaires en Afrique noire, prêchant, sous couleur de fraternité universelle, les émancipations nationales, prête à les soutenir, l'heure venue, en mettant à leur service son armée rouge.

De l'armistice de Moudros au traité de Lausanne, la manière dont fut réglée la question d'Orient a rendu aux Turcs leur énergie combative et à l'Islam une partie de ses espoirs. Comme on a frémi d'aise à Bombay et à Calcutta, au lendemain de Tsushima, on y a battu des mains, au lendemain de la victoire turque du Sakharieh; on y applaudirait de même, et dans tout l'Islam, si nous subissions une défaite dans le Riff. Souvenons-nous enfin des griefs des jaunes et des noirs contre les blancs des Etats-Unis, les premiers mécontents des barrières élevées devant le flot de leur émigration, les seconds souffrant avec peine d'être tenus à l'écart du reste de la société.

Voilà, brièvement, et en négligeant mille nuances, le monde nouveau dans lequel ont à travailler les missionnaires catholiques. D'autres propagandes, protestante, islamique, libre-penseuse, révolutionnaire, s'opposent à la leur. Les vieilles philosophies païennes se sont assimilé les philosophies modernes. Une notable partie des masses indigènes s'est éveillée à notre vie économique et ressent des aspirations politiques analogues à celles qui ont déterminé la constitution de nos Etats occidentaux. Si l'on veut s'intéresser utilement aux missions et aux missionnaires, il n'est pas permis d'ignorer tous ces faits et de borner sa connaissance de leur tâche, devenue aussi délicate que complexe, à s'émouvoir et à s'édifier par la lecture de pieux récits exotiques. Il est temps d'y voir clair et, après avoir scruté l'horizon, d'affirmer que le problème de la prédication de l'Evangile, c'est aussi celui de l'avenir de la civilisation chrétienne. Dans l'Asie et l'Afrique de demain, y aura-t-il des nations catholiques, ou tout au moins suffisamment imprégnées de principes catholiques pour qu'elles soient une aide à l'Eglise et au progrès du monde, au lieu de leur être un péril : c'est aujourd'hui exactement en ces termes que se pose la question.

Digitized by Google

IV

Il faut rendre au Saint-Siège cette justice que le tragique de cette situation ne lui a pas échappé. Rome a vu et compris, comme elle avait vu et compris au temps de la chute de l'Empire romain et des invasions de ces barbares dont nous ne devons pas oublier qu'ils furent nos pères. Elle sait que la civilisation chrétienne est menacée et qu'elle l'est de deux manières :

En ce sens, d'abord, que nos nations de l'ancien et du nouveau monde peuvent être atteintes, puis vaincues, sous la force du nombre, comme la Russie l'a été par le Japon, et qu'en un siècle ou deux ce peut être fait de leur vieille culture, comme de ce qui y subsiste encore de l'esprit de l'Evangile.

En ce sens, ensuite, que les nationalismes nouveaux, à supposer qu'ils triomphent et donnent naissance à autant d'Etats autonomes, sont susceptibles d'engendrer des Empires païens, les catholiques n'y étant encore que l'exception ou l'infime minorité et n'y disposant, pour le moment, que d'une influence intellectuelle, politique ou sociale trop restreinte pour compter.

Il reste à l'Eglise à chercher, comme à chaque tournant de l'histoire, à sauver les nations blanches en exercice et les nations jaunes ou noires en puissance.

Comment va-t-elle s'y prendre pour y réussir ?

L'un de ses présents soucis est de « dénationaliser » l'apostolat missionnaire catholique. Avant de nous en plaindre et de l'en blâmer, comme quelques-uns parmi nous y sont portés, efforçons-nous de nous placer à son point de vue et, pour un catholique, rien n'est en somme plus facile, puisqu'il croit, comme la foi qu'il professe le lui enseigne, que Jésus-Christ est mort pour sauver tous les hommes et que l'un des caractères propres de son Eglise est de s'adresser aux peuples de toutes les races et de tous les temps.

L'esprit éclairé par le *docete omnes gentes*, il ne peut cependant ne pas constater les changements qui se sont accomplis dans le monde, au cours des derniers siècles, dans les rapports de l'Eglise avec les Etats modernes. Tant que ceux-ci furent officiellement et réellement chrétiens, l'union entre les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, était si étroite et si parfaite qu'ils ne marchaient jamais l'un sans l'autre et que leur expansion allait du même pas. L'Eglise pouvait alors précéder, accompagner ou suivre les nations organisées dans leurs

Digitized by Google

entreprises colonisatrices et laisser la protection de ses missionnaires au gouvernement du pays de leur naissance.

Dès 1622, Rome, ayant éprouvé les inconvénients de cet état de choses, en constatant, en Extrême-Orient par exemple, que l'Espagne et le Portugal restreignaient à leurs seuls missionnaires nationaux l'accès de ces régions, créa une congrégation spéciale, celle de la Propagande, qui est devenue comme son ministère des Missions et de qui, seule, relèvent désormais tous les missionnaires, auxquels elle donne juridiction pour aller là où il faut, comme elle juge qu'il le faut.

C'était le premier pas vers l'émancipation de l'apostolat missionnaire de la tutelle, parfois gênante, des Etats qui prétendaient se réserver une sorte de monopole de l'évangélisation dans les contrées où ils avaient des intérêts politiques ou économiques engagés. La distinction des deux activités, la spirituelle et la temporelle, est devenue plus nécessaire encore à partir du jour où leurs desseins ont cessé de se rejoindre, où la plupart des Etats, s'étant laïcisés, n'ont pas eu, soit chez eux, soit hors de chez eux, les mêmes visées religieuses que l'Eglise, où ils se sont trouvés en conflit soit les uns avec les autres, soit avec les milieux indigènes, pour la conquête ou la possession des territoires convoités, où leurs méthodes mêmes de mise en valeur et d'administration des pays neufs n'ont plus toujours été strictement conformes aux principes chrétiens. Les Etats colonisateurs entendant ne relever désormais que d'eux-mêmes, il fallait, pour le bien supérieur des âmes, que l'Eglise assurât la complète indépendance de son expansion missionnaire. C'est cette tâche qu'elle poursuit encore sous nos yeux en centralisant à Rome et les instituts missionnaires et les ressources dont ils ont besoin. Il est d'autant plus urgent qu'elle le fasse que les efforts d'apostolat lointain ont longtemps souffert du manque de coordination, faute d'une impulsion et d'un contrôle uniques, et que les frottements s'accentuent entre les Etats colonisateurs et les masses indigènes qu'ils dominent.

De ce que la politique missionnaire de Rome est telle il serait souverainement injuste de conclure soit qu'elle réprouve les entreprises coloniales, soit qu'elle envisage la possibilité de se mettre au service des nationalismes indigènes naissants. Elle a toujours respecté et respectera toujours les situations acquises, dans la mesure où elles ne vont pas ou n'iront pas

Digitized by Google

contre sa doctrine d'universalité. Elle s'est toujours prêtée et se prêtera toujours aux arrangements qui concordent avec l'intérêt bien entendu des Etats et avec les siens, qui sont d'un tout autre ordre. Voilà pourquoi elle n'a jamais consenti à diminuer la première ou à restreindre de son chef le protectorat séculaire exercé par la France sur les chrétiens d'Orient, pourquoi elle a correspondu, pour l'établissement de la hiérarchie au Maroc, aux souhaits du gouvernement français, pour l'administration religieuse des territoires placés sous mandat par les derniers traités de paix, aux vœux des puissances alliées qui n'y voulaient plus voir de missionnaires allemands. Elle a fait en pays de mission ce qu'elle a fait en Europe centrale pour le remplacement des évêques ou la délimitation des diocèses, elle a tenu compte, toujours en vue du bien supérieur des âmes et pour aider à la concorde entre les hommes, des contingences politiques.

Mais elle ne saurait se laisser lier les mains, du fait de l'existence, susceptible de changement, de ces mêmes contingences. Aussi augmente-t-elle le nombre de ses délégations apostoliques qui lui permettent de diriger de plus près l'effort missionnaire dans une région déterminée; aussi, quand une congrégation missionnaire ne peut plus suffire par elle-même aux besoins religieux d'une contrée, fait-elle appel à une autre pour la seconder, car il lui est impossible de laisser les troupeaux sans pasteur et de ne point assurer la multiplication des vicariats apostoliques, là où elle est devenue nécessaire; aussi emploie-t-elle les missionnaires allemands, là où ils peuvent être reçus sans inconvénient politique, parce qu'elle ne se reconnaît pas le droit de récuser leur concours; aussi favorise-t-elle et presse-t-elle le recrutement du clergé indigène, parce qu'il lui faut augmenter le nombre de ses apôtres et que l'honneur du sacerdoce n'est le monopole d'aucune race.

Toutes ces initiatives ne partent nullement d'un secret désir d'évincer ou d'aider telle ou telle nation de l'ancien ou du nouveau monde ayant des intérêts ici ou là. Elles lui sont commandées par le souci qu'elle a du bien général. Elles ne l'empêchent pas de voir avec joie le missionnaire catholique resserrer les liens d'amitié entre son pays d'origine et celui qu'il évangélise, — surtout si celui-ci est soumis à celui-là, — se servir de sa patrie, — si souvent la France, — pour faire son œuvre et, en l'accomplissant bien,

Digitized by Google

faire aimer cette patrie. Si elle lui interdit d'être l'agent d'une politique avant d'être le héraut de la foi, le représentant d'intérêts temporels avant d'être celui de l'Evangile universel, elle ne lui défend ni de porter avec lui sa langue et sa culture intellectuelle, ni, quand la place est inoccupée, d'aider ses compatriotes à s'y établir. Elle n'a jamais contrecarré notre action gouvernementale, par exemple, en Afrique du Nord, ni empêché un Lavigerie de la favoriser. De même, l'Angleterre ne l'a jamais trouvée, aux Indes ou ailleurs, sur sa route, à moins qu'il ne se soit agi d'opposer propagande catholique à propagande protestante.

Tout en travaillant ainsi à maintenir son apostolat missionnaire dans sa ligne doctrinale d'universalité, le Saint-Siège se préoccupe aussi des besoins nouveaux des récents baptisés. Ils ne sont encore qu'un petit troupeau, quasi perdu dans les foules, mais ils croissent en nombre. Le temps est venu qu'ils croissent aussi en influence et qu'ils contribuent, pour leur part, à l'évolution de la société à laquelle ils appartiennent. L'œuvre est d'autant plus urgente à entreprendre que cette société est plus menacée de faire siennes de pernicieuses erreurs et que ses dirigeants indigènes ont accepté et professent des doctrines philosophiques ou sociales destructives de tout l'ordre chrétien et qui font obstacle à tout progrès véritable des mœurs et des institutions.

De là les pressants appels de Rome en faveur du recrutement du clergé indigène et du développement du haut enseignement. Par les séminaires et par les universités, s'ajoutant à l'œuvre des collèges secondaires, des établissements techniques, des écoles primaires, l'Eglise recommence la tâche qu'elle a si bien accomplie au début du Moyen-Age; elle prépare aux sociétés indigènes leurs élites sociales. Les Etats colonisateurs, partout où ils le peuvent, appellent l'indigène à collaborer avec leurs agents; l'Eglise fait et veut faire de même. Le noir ou le jaune, encore païen, mais qui s'est instruit, doit trouver en face de lui le catholique, noir ou jaune, son égal en culture générale, le dépassant même en ouverture d'esprit et en valeur morale. Les nouvelles sociétés qui s'élaborent attendent leur clergé et leurs dirigeants autochtones. Elles y ont droit et rien n'est plus juste et plus nécessaire que de les mettre en mesure de les produire, lentement et prudemment sans doute, mais sans tarder, si l'on ne veut pas que les présentes effervescences

Digitized by Google

entraînent des catastrophes, grosses des plus redoutables conséquences sociales ou religieuses.

Or, dans cette voie de l'ascension des indigènes tant au sacerdoce qu'aux professions libérales ou aux carrières techniques, l'effort catholique n'en est encore qu'à ses débuts. Déjà, cependant, la formation des clergés indigènes marche à grands pas et c'est l'honneur de nos congrégations françaises de s'y appliquer de toutes leurs forces. Celle des élites dirigeantes est moins avancée. Dans toute l'étendue des missions catholiques, il n'y a encore que 8 universités, avec quelque 5 000 étudiants, tandis que les diverses confessions protestantes en entretiennent une centaine, ayant une clientèle de quelque 25 000 jeunes gens et jeunes filles. Il est à souhaiter que se créent de nouveaux centres intellectuels catholiques et que s'ouvrent à des indigènes choisis, plus largement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, nos universités catholiques de l'ancien et du nouveau monde, car, sur ce point aussi, nous avons un retard à regagner, l'afflux des étudiants des pays de missions aux universités protestantes ou neutres demeurant considérable, alors que leur présence est encore rare dans les nôtres.

V

Il est donc permis de parler de nouvelles tâches missionnaires, conçues en fonction des nouveaux besoins religieux et sociaux des missions. La collaboration que celles-ci réclament aujourd'hui de nous doit même aller plus loin que l'envoi continuel d'hommes, de ressources financières et d'objets cultuels ou autres, de première utilité; elle doit s'effectuer aussi dans le domaine de l'aide intellectuelle et celle-ci doit s'accomplir, pour une part, chez nous.

Par quels moyens ? Par cet accueil, d'abord, dans nos universités, nos collèges et nos pensionnats, à l'élite de la jeunesse étudiante indigène, auquel il vient d'être fait allusion, et par son organisation méthodique. Nos missionnaires, dans leurs établissements d'éducation, reçoivent une clientèle d'adolescents dont les uns sont catholiques, dont les autres ne le sont pas, mais dont un nombre croissant accourt chez nous pour s'y perfectionner. Ces jeunes gens quittent des maîtres aimés à l'heure où l'influence de ceux-ci pourrait être décisive. Il peut être désastreux qu'elle leur

Digitized by Google

manque au moment où ils allaient en apprécier la valeur, et qu'ils soient exposés à en subir d'autres, pour la plupart fort dangereuses. Une liaison s'impose entre le clergé enseignant des missions et le nôtre, pour que la jeunesse des missions emporte de chez nous non seulement des diplômes, mais encore des exemples. Notre Société française des Missions Etrangères l'a compris, en chargeant l'un de ses membres de diriger à Paris un foyer des étudiants asiatiques.

Ce sont des foyers de ce genre qu'on souhaite voir se multiplier; ce sont des initiatives comme celles du comité des *Amitiés franco-chinoises de Lyon*, des œuvres comme celles dont Mgr Baudrillart et le *Comité catholique des Amitiés françaises* ont pris la charge qu'il faut faire surgir, dans tous les centres universitaires de chez nous où elles répondent à un besoin. Ce comité, avec les bourses d'études qu'il octroie à des candidats méritants, avec ses cercles d'études, les manifestations ou les promenades qu'il organise pour nos jeunes hôtes, fait, en même temps qu'œuvre française, besogne catholique et missionnaire. Elle mérite d'être connue, appréciée et soutenue.

Mais ce ne sont pas seulement des étudiants des pays de missions qui arrivent ainsi aujourd'hui parmi nous; des Asiatiques et des Africains s'y établissent aussi, les uns pour pratiquer un commerce quelconque, les autres pour renforcer notre main-d'œuvre. Livrés à eux-mêmes, de quelle propagande ne risquent-ils pas d'être la proie ? Nous ne le savons que trop, ayant chaque jour sous les yeux des preuves de la néfaste influence que beaucoup ont déjà subie. De même que les soldats coloniaux ont eu et ont encore des aumôniers, les travailleurs coloniaux doivent avoir des prêtres spécialement chargés d'eux, qui les connaissent et qui puissent les guider et les instruire. A leur égard, enfin, nos grandes associations catholiques ont une tâche à remplir et qui ne saurait plus être différée.

Nos missionnaires le savent, qui transportent, une à une, nos œuvres scolaires et post-scolaires dans leurs jeunes chrétientés, qui, comme au Togo et en Abyssinie, établissent l'Association de la Jeunesse catholique et les cercles d'études, exactement comme ils le sont chez nous, qui s'occupent d'imprimeries, de bibliothèques, de journaux et de revues, bref s'outillent comme nous le sommes, qui entraînent même les catholiques indigènes à prendre part

Digitized by Google

aux mouvements d'opinion contre les survivances de l'esclavage ou l'usage des stupéfiants et recourront demain, s'il le faut, aux associations professionnelles syndicales chrétiennes.

Telles sont les tâches qu'ils abordent aujourd'hui, parfois encore avec quelque timidité, mais pour lesquelles notre concours leur est nécessaire.

Le dernier demi-siècle d'évangélisation catholique commence à vraiment produire ses premiers fruits de civilisation chrétienne. Ne nous contentons pas d'admirer la peine qu'ils ont coûtée ni d'entourer de gloire le souvenir de ceux qui, par l'effusion de leur sang, en ont rendu possible l'éclosion, en défrichant spirituellement et parfois matériellement; allons au secours de leurs successeurs et comprenons l'importance de l'évolution dont ils furent les auteurs, en ce qu'elle a d'heureux.

Mais rendons-nous bien compte que les résultats religieux et sociaux qui s'esquissent sont encore précaires; ce sont de jeunes plants que la moindre tempête peut déraciner; l'ivraie, qui ne pousse que trop dru, peut encore étouffer le bon grain, avant que ce dernier ait acquis une vitalité suffisante. Il faut éviter que le catholicisme arrive trop tard, à où sa présence est indispensable pour assurer l'avenir.

E. BEAUPIN,

Secrétaire général
du Comité Catholique des Amitiés Françaises.

Digitized by Google

HÉLÈNE ET RONSARD

Pierre de Ronsard a vieilli très vite. Les veilles, le plaisir, l'intense vie de l'esprit l'ont usé. Il passe à la campagne deux années de repos (1568-1570), se partageant entre le Vendômois et la Touraine. La compagnie des Muses lui suffit.

Des bruits cependant lui parviennent de la Cour et de Paris. Les poètes continuent à y briller, et l'un d'eux s'annonce comme son rival. Ce Philippe Desportes, qui fut à son école, commence à répandre des vers d'un style nouveau, dans le goût italien qui gagne chaque jour et dont les femmes raffolent. Auprès d'elles, la primauté du maître est-elle en péril? Cassandre et Marie lui gardent-elles toujours les cœurs féminins? Quand il reparaît, tout dédaigneux qu'il soit, il se sent obligé de se défendre avec un chef-d'œuvre.

Le chef-d'œuvre naîtra; il répondra aux *Amours d'Hippolite* de Desportes par les immortels *Sonnets pour Hélène*. Le poète y conte une très noble histoire de sentiment, plus précise, plus circonstanciée que les précédentes, celle d'un homme d'âge n'ayant recherché tout d'abord qu'un thème littéraire et s'enchantant peu à peu au charme d'une liaison intellectuelle.

Le nom d'Hélène de Surgères n'a rien de mystérieux. C'est celui d'une jeune fille qui vit auprès de Catherine de Médicis, dans ce milieu des filles d'honneur où Ronsard a aimé déjà de façons diverses. La baronnie de Surgères est au pays d'Aunis. Au milieu du xvᵉ siècle, un gentilhomme de la maison espagnole de Fonseca l'a eue par son mariage avec l'héritière, Louise de Clermont. Leur petit-fils, René de Fonsèque, baron de Surgères, a épousé Anne de Cossé-Brissac, sœur du célèbre maréchal qui fut vice-roi du Piémont au

Digitized by Google

temps des campagnes d'Italie. Anne de Cossé était une femme remarquable, d'un esprit vif et lucide; l'on en juge par les lettres qu'elle écrivait à son frère le maréchal pour l'entretenir des choses de la Cour et de la conduite de leurs affaires. Elle eut un fils, Charles de Fonsèque, baron de Surgères, chevalier de l'ordre du Roi, gentilhomme ordinaire de la Chambre, conseiller d'Etat, capitaine d'une cinquantaine d'hommes d'armes, et une fille, qui ne se maria point : l'Hélène de Ronsard.

Hélène tenait donc des deux noblesses française et espagnole. Ronsard aime à rappeler à sa « belle Saintongeoise » le « sang ibérien » qui coule dans ses veines. Elle est née au commencement du règne d'Henri II. L'année reste incertaine; mais, comme un poète donne volontiers des détails superflus, le nôtre, célébrant le jour anniversaire de cette naissance, nous apprend que ce fut un 9 avril. Par lui encore, nous savons qu'Hélène passa son enfance dans le Piémont, pendant la vice-royauté de son oncle maternel.

Elle est à la Cour en 1566, comme « fille damoiselle », aux gages de 200 livres, portés à 400 quand elle figure comme « fille de chambre » de la Reine [1]. On la voit inséparable de ses deux cousines, Diane et Jeanne de Brissac, filles du maréchal, et liée d'une intimité particulière avec la seconde, dont le caractère calme et sérieux s'accorde avec le sien. La mort enlève à ce petit groupe une quatrième compagne, Mlle de Bacqueville, sage et savante jeune fille appartenant comme ses amies au service de la Reine. En 1569, ces enfants ont encore à pleurer le frère des deux sœurs, Timoléon de Cossé, tué devant Mussidan, qui donnait aux armes françaises des espérances dignes de son nom. C'est ensuite un autre deuil qui atteint plus directement le cœur d'Hélène : dans la même guerre de religion, périt son fiancé, Jacques de la Rivière, capitaine des gardes, et les vers de consolation que lui dédie Amadis Jamyn sur la mort de son « amy » peignent ses sentiments sous des couleurs assez vives.

De bons poètes d'alors, Desportes comme Jamyn, commencent à célébrer ces jeunes filles. Ils ont entouré de bonne heure ces trois cousines, qui aiment à lire et à étudier ensemble; ils apprécient leur jugement, développé par la connaissance des langues parlées à la Cour, l'espagnole et l'italienne. Baïf compose une longue pièce pour les féliciter

1. Ces renseignements sont dus à M. Pierre Champion dans son très beau livre tout récent, *Ronsard et son temps.*

Digitized by Google

de préférer aux plaisirs courtisans les graves joies de l'étude et pour recommander ses livres à leur gracieuse protection :

Souci des Muses immortelles,
O pair de compagnes fidèles,
Qui, outre le sang qui vous joint,
Vous belles et bonnes cousines,
Sentez mêmes grâces divines
Sous même désir qui vous point !
Quand, du vrai savoir curieuses,
Je vous vois, toujours studieuses,
Tenir quelque livre en la main,
En langue nôtre ou étrangère,
Nymphes de Brissac et Surgère,
Que vous ne feuilletez en vain...

Ces livres qui forment l'esprit de cette jeunesse, nous en savons l'étrange substance. C'est la littérature morale et poétique qui transmet au siècle de la Renaissance la doctrine néo-platonicienne de l'amour. De *la Parfaicte Amye* d'Héroet aux dialogues *De l'Amour* de Léon Hébreu, il n'y a de différence que dans le degré de l'exaltation. La Beauté sur la terre est une émanation directe de l'harmonie divine. L'amour vrai ne se satisfait que par l'union des âmes. L'amante parfaite est celle qui domine et purifie les passions des hommes. Cet amour spirituel est tout sourire et toute joie. Mais, selon des thèses raffinées, sa fin suprême ne peut être que Dieu lui-même : par les vertus intellectuelles qu'il développe dans l'âme humaine, il la prépare merveilleusement à la contemplation éternelle. Comme l'élève d'Horace et d'Anacréon est loin de ces visions surhumaines ! et quels malentendus l'attendent dans la voie nouvelle où il va s'engager !

Il a vécu à la Cour des Valois, au temps où régnaient sans partage des mœurs brutales et corrompues. C'est là qu'il a fait ses premières expériences de la passion. L'influence de Catherine de Médicis s'est exercée dans un sens tout autre. Devenue régente, elle a exigé la décence à la Cour du petit Charles IX. Elle ne tolère pas, du moins dans son entourage immédiat, le moindre écart de conduite ; ses brillantes filles d'honneur, choisies parmi les meilleures familles du royaume, n'auraient garde de manquer aux désirs d'une maîtresse qui sait récompenser aussi bien que punir. Son poète va essayer de se modeler sur des habitudes qui le surprennent, et un aimable guide s'offre à lui dans ce pays inexploré.

Est-ce Catherine de Médicis, ainsi qu'Hélène voudra plus tard le laisser croire, qui l'a désignée au poète comme par-

Digitized by Google

ticulièrement digne de ses chants ? Est-ce la voix publique, qui l'appelle familièrement « la Minerve » ou, comme dit Brantôme, « le docte de la Cour » ? Croyons plutôt à l'instinct d'un choix qui va royalement à la plus parfaite. Il a remarqué cette jeune fille, au teint mat, aux longs cheveux presque noirs, sans traits souverains, mais douée du charme des brunes aux yeux bleus. Il avait pu l'apercevoir dans les jardins, seule, un livre à la main, traduisant du latin ou récitant des vers ; un mot lui suffit pour l'y peindre :

> Regarde-la marcher toute pensive à soi...
> Pressant dessous ses pas les herbes bienheureuses.

Hélène aussi connaissait Ronsard. Dès son arrivée à la Cour, ses compagnes le lui avaient montré parmi les courtisans où le distinguait moins sa prestance de gentilhomme que son beau regard de poète. Avec les autres, elle chantait ses vers, vêtue en nymphe ou en sirène, à Saint-Germain ou à Fontainebleau. On peut croire qu'à lire les poèmes pour Cassandre, plus d'une fois elle se prit à envier sa renommée. Elle avait aimé ; mais le jeune capitaine de qui elle fut la fiancée n'aurait pu lui donner ce qu'une femme lettrée comme elle devait désirer. Par l'exemple de Laure, dont toutes les dames de ce temps ont envié l'honneur, elle savait ce que vaut l'amour des poètes, quand ils ont assez de génie pour en imposer le respect aux temps à venir. Pierre de Ronsard étant de ceux qui disposent des grandes couronnes, Hélène comme tant d'autres désirait confusément d'être choisie.

Au mois de mai 1572, la Cour revenait de Touraine, ayant séjourné près d'un an à Amboise, à Blois et à Chenonceaux. Par ce printemps léger de Paris, Hélène se promenait aux Tuileries, le beau jardin particulier de la reine Catherine, orné de labyrinthes et de fontaines et planté dans un ordre parfait. Le château en construction apparaissait à travers les arbres et plus loin les tours du vieux Louvre, que joignait le bâtiment nouveau. Les barques passaient sur la Seine, qui baignait les murs du jardin royal. Au bord d'une eau jaillissante, Hélène était assise avec une amie. Ronsard saisit cette occasion de lui parler. Il vint auprès d'elle ; et elle l'interrogea sur ses nouveaux poèmes, d'une voix chantante qui le charma. Il parla surtout de ses tristesses, de ses ennuis de courtisan et d'écrivain, et soutint que, si l'on peut se passer de gloire, on ne peut se passer d'amour. Hélène écoutait, émue et déjà conquise. Il lui rappela une église où il avait pris la har-

Digitized by Google

diesse de contempler ses yeux, ce qui n'était peut-être qu'une réminiscence de Pétrarque, et, quand vint enfin sur les lèvres du poète l'aveu qu'elle attendait, elle sourit sans répondre.

Elle eût préféré, sans doute, que tout cela s'enveloppât des subtilités à la mode et de dissertations préalables « sur la nature d'amour ». La véhémence de Ronsard avait, d'un seul coup, jeté bas ces frêles obstacles. La jeune compagne ne suivait qu'à demi leur discours et les interrompait sans cesse. Malgré l'importune présence, le poète fut si heureux de cette première causerie que, longtemps après, il en fixe avec précision tous les détails, comme s'il voulait ne rien perdre de ces souvenirs.

De ce jour, Pierre s'attacha aux pas d'Hélène. Mais il l'aima d'abord sans passion; la « vertu » seule de son amie la faisait choisir pour l'objet de ses vers :

Ce premier jour de mai, Hélène, je vous jure
Par Castor, par Pollux, vos deux frères jumeaux...
Et par les rossignols, miracle des oiseaux,
Que seule vous serez ma dernière aventure.
Vous seule me plaisez; j'ai par élection,
Et non à la volée, aimé votre jeunesse...
La vertu m'a conduit en telle affection.

Bien que le mot de « vertu » n'ait pas tout à fait, au seizième siècle, le sens purifié d'aujourd'hui, et qu'il y reste quelque chose de la *virtù* un peu païenne de la Renaissance d'Italie, il implique avant tout la hauteur de l'âme et la noblesse des désirs. Hélène y ajoutait une chasteté souriante qui étonnait un peu le poète en lui présentant un charme de plus

La chasteté, qui est des beautés ennemie,
Comme l'or fait la perle honore son printemps...
Le siècle où tu naquis ne te connaît, Hélène,
...Il met comme ignorant les vertus à dédain.

Cette âme charmante, révélée à Ronsard par le son de la voix, était singulièrement mélancolique. Elle aimait, entre tous, les poèmes, assez rares en ce temps, qui parlaient au cœur pour l'apaiser; elle avait dû goûter pleinement certains sonnets de Joachim du Bellay et les lire quand elle était seule, « toute pensive à soi »; elle choisissait de préférence, pour en écouter l'écho, les grands vers tristes de Ronsard :

Nous promenant tout seuls, vous me dites, maîtresse,
Qu'un chant vous déplaisait, s'il n'était doucereux;
Que vous aimiez les plaints des chétifs amoureux,
Toute voix lamentable et pleine de tristesse.

Digitized by Google

« Et pour ce, disiez-vous, quand je suis hors de presse,
Je choisis vos sonnets qui sont plus douloureux;
Puis d'un chant qui est propre au sujet langoureux
Ma nature et l'amour veulent que je me paisse ».

Au milieu d'une cour bruyante et frivole, Hélène souffrait. L'intrigue et la violence habitaient ce Louvre brillant, où l'existence la plus parée n'était qu'esclavage. Cérémonies, divertissements, voyages la fatiguaient. Plus d'une fois, elle rêva le repos du cloître, les jeûnes et les oraisons qui mettent l'âme en pleine liberté. Ronsard était le confident de pensées secrètes, qui répondaient aux siennes; lui-même, souvent, quittait la Cour pour la campagne où il pouvait rimer en paix et vivre dans la compagnie des livres. Sa présente carrière de courtisan l'assujettissait à de mesquines et humiliantes contraintes. Charles IX les adoucissait, en ami; mais, dans l'entourage des princes, ignorance et prétention ne sauraient manquer, et mainte fois le poète y fut froissé dans son orgueil. Il se redressait de toute sa gloire, et malheur alors à qui l'avait blessé ! Ce n'est pas seulement à d'obscènes pamphlétaires, armés par la haine politique, que sait répondre l'ironie hautaine du maître; c'est souvent un « mignon de Cour », « frisé, fardé », et moqueur des poètes, que soufflette sa verve sans pitié.

Que de fois Hélène l'a consolé, lui a rendu courage dans la lutte ! C'était dans les réduits discrets de Saint-Germain, sous les rayons colorés des verrières, que le soleil traversait « pour voir Hélène » à n'en pas douter; c'était dans ce coche qui les menait aux environs des résidences royales, « raisonnant de l'amour »; c'était dans les parterres du jardin où pour la première fois ils avaient parlé avec abandon. On les évoque volontiers au Louvre neuf, accoudés l'un près de l'autre aux grandes fenêtres donnant alors sur la campagne. Hélène est vêtue du costume du temps, la robe montante, bouffante aux épaules, et la collerette en fraise sous le menton; ses cheveux, relevés au-dessus des tempes par des arcelets, sont serrés dans un réseau d'or et de soie. Ronsard porte la cape à l'espagnole, l'épée au côté et la toque ronde à plume sur ses cheveux gris. Leur conversation familière se prolonge jusqu'au soir; ils oublient leur peine quotidienne, la vie fiévreuse qui recommencera demain; ils se donnent l'illusion de la solitude et de la paix des champs :

Laisse-moi cette cour et tout ce fard mondain...
Demeure en ta maison pour vivre toute tienne.

Digitized by Google

Tels sont les conseils, bien chimériques, que Ronsard adresse à Hélène, et voici des vers, où l'émotion se contient, qui résument certainement une de leurs causeries :

Vous me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour :
« La solitaire vie et le désert séjour
Valent mieux que la Cour, je voudrais bien y être... »

Ronsard allait rendre visite à Hélène dans sa chambre. Elle demeurait au plus haut étage du Louvre où se trouvaient les logements des filles d'honneur :

Je ne serais marri, si tu comptais ma peine
De compter tes degrés recomptés tant de fois;
Tu loges au sommet du palais de nos Rois;
Olympe n'avait pas de cime si hautaine.
Je perds à chaque marche et le pouls et l'haleine,
J'ai la sueur au front...

Il arrive donc tout essoufflé et peut-être de méchante humeur, mais une intimité incomparable le paye de la fatigue, et, quoiqu'il se plaigne du dédain et de la froideur qui l'accueillent, on peut croire qu'il n'y est jamais trop malheureux. Un matin, il assiste à la toilette de la jeune fille. A ce moment, sans doute, la « laide et sotte demoiselle », servante de sa déesse, a fermé ses yeux « d'Argus ». Il voit dérouler les cheveux fins et « subtils »,

qui coulent aux talons,
Entre noirs et châtains, bruns, déliés et longs,

et dont il voudrait faire à son cou un lien symbolique. Un jour, tout en causant, il entoure le bras d'Hélène d'un fil de soie rouge, comme il souhaiterait, lui dit-il, enchaîner sa fantaisie; une autre fois, il boit après elle dans une tasse où elle aurait versé son cœur. Il voit auprès d'elle des fleurs et des herbes, qu'elle a cueillies afin d'en étudier les vertus; il se demande si ces plantes ne sont pas pour le guérir d'amour :

Certes, je crois que non; nulle herbe n'est maîtresse
Contre le coup d'Amour envieilli par le temps.
C'était pour m'enseigner qu'il faut de la jeunesse
Comme d'un usufruit prendre son passe-temps,
Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse
Et qu'Amour et les fleurs ne durent qu'un printemps.

C'est peut-être chez Hélène qu'a été composée la jolie chanson :

Quand je devise, assis auprès de vous...

Digitized by Google

Et cette autre au rythme admirable :

... Dans les Champs-Elysées une même navire
Nous passera tous deux.
Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines,
Nous verrons tous les jours
Les héros près de nous avec les héroïnes
Ne parler que d'amours...
Et celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artémise et Didon,
Et cette belle Grecque à qui ta beauté semble
Comme tu fais de nom.

La jeune fille était maladive, d'un sang appauvri. Au mois d'août, Ronsard la trouvait assise auprès d'un feu, ne pouvant parvenir à s'y réchauffer, « toute pâle en une robe grise ». « Je tremble, disait-elle,

Tout le corps me fait mal et vivre je n'ai pu
Saine depuis dix ans, tant l'ennui me tient prise.

D'autres fois, elle le recevait étant au lit, élégamment coiffée et plus séduisante encore dans son alanguissement de femme souffrante :

Quand l'été dans ton lit tu te couches malade,
Couverte d'un linceul de roses tout semé...
C'est un plaisir de voir tes cheveux arrangés
Sous un scofion peint d'une soie diverse,
Voir deçà, voir delà tes membres arrangés
Et ta main, qui le lit nonchalente traverse,
Et ta voix qui me charme et ma raison renverse
Si fort que tous mes sens en deviennent changés.

Hélène venait voir Ronsard à son tour, quand il ne pouvait sortir. Elle se faisait conduire chez lui, obligée d'aller chercher la Seine au Pont-au-Change, puis au Pont-Saint-Michel, pour gagner la montagne Sainte-Geneviève. C'était fatigue bien récompensée, car le poète chante les visites de sa maîtresse avec autant de gratitude que celles de la Reine ou du Roi à sa maison de Touraine. Même en santé, il ne traversait pas l'eau tous les jours; ses amis, ses travaux le tenaient sur la rive gauche. Il écrivait; quand trois jours passaient sans réponse d'Hélène, il devenait tout triste ou prêt à l'invective; il dépêchait alors son secrétaire Jamyn, qui rapportait des nouvelles.

Lorsque la Cour séjournait à Saint-Germain, Ronsard allait voir Hélène. Il partait de bonne heure, seul, à cheval, traversait les boucles de la Seine aux bacs de Neuilly, de Chatou et du Pecq, et la rejoignait au château. Mais, lorsque

Digitized by Google

la Cour était au loin ou résidait sur les bords de la Loire, la séparation pouvait être de plusieurs mois. S'il arrivait à la jeune fille de venir à Paris en passant, pour les affaires de la Reine, elle ne manquait pas d'en prévenir Ronsard. Moins heureux sur ce point que ne fut Pétrarque, il lui demanda vainement son portrait. Un soir, au moment où il quittait le Louvre, elle promit de lui remettre le lendemain ce souvenir auquel il tenait si fort; mais elle partit de nuit avec la Reine, sans y penser davantage. Il y vit un affreux manque de parole :

> Ni ta simplicité, ni ta bonne nature,
> Ni même ta vertu ne t'ont pu garantir
> Que la Cour, ta nourrice, école de mentir,
> N'ait dépravé tes mœurs d'une fausse imposture...

Lui-même n'était pas sans reproche. Durant les galantes conversations, au milieu des dames, dans l'antichambre de Catherine de Médicis, et surtout aux heures de solitude à deux, le poète, aux pieds d'Hélène, oubliait l'austérité de sa jeune amie, pour baiser trop ardemment de belles mains qui le repoussaient. Parfois le délit restait impuni, mais il pouvait l'être de façon cruelle. Un jour, Hélène était assise auprès de sa cousine, quand Ronsard passa et s'arrêta pour les saluer. Jeanne de Brissac voulut bien le regarder; Hélène ne daigna pas lever les yeux, et le poète en fut pour un sonnet qui chanta sa peine.

N'était-il pas volage, au reste ? disait Hélène, n'avait-il pas d'autres amours ? Pareil à Tibulle qui ne regardait plus aucune femme depuis qu'il avait vu Délie, Ronsard n'admettait même pas que la question fût posée :

> Injure plus mordante au cœur je ne reçois,
> Car douter de ma foi c'est crime d'hérésie.

Il a écrit pour Hélène quelques vers assez brûlants auxquels elle a répondu par un désintéressement dédaigneux. « Je n'aime point Vénus », ajoutait-elle, et l'on voit assez que, sur les choses de l'amour, sa pensée s'égarait en d'autres sphères. Il fallait se résigner, pour l'adoucir, à écouter avec patience les thèses du néo-platonisme que cette enfant maniait avec dextérité; mais pouvait-elle convaincre ?

> Vous dites que l'Amour entretient ses accords
> Par l'esprit seulement : — hé ! je ne le puis croire !
> Car l'esprit ne sent rien que par l'aide du corps !

Digitized by Google

Le poète s'étonnait de trouver en cette jolie tête un cerveau aussi muni, « séjour de science », et redoutait ce jeune visage où s'enflammait, au moindre écart, le courroux pudique. A la fin, cependant, Hélène paraît gagner sa cause ; Ronsard rend les armes ou, du moins, reconnaît de bonne grâce que la pureté convient aux affections tardives de la vie :

J'errais à la volée et sans respect des lois,
Ma chair, dure à dompter, me commandait à force,
Quand tes sages propos dépouillèrent l'écorce
De tant d'opinions frivoles que j'avois.

En t'oyant discourir d'une si sainte voix,
Qui donne aux voluptés une mortelle entorse,
Ta parole me fit par une douce amorce
Contempler le vrai bien duquel je m'égarais.

La chasteté de cette liaison n'en a pas exclu la jalousie. Le poète est défiant, il n'aime pas « comme on aime à la Cour » ; il s'inquiète des sourires qui ne vont pas à lui ; il rappelle qu'il ne veut pas de partage :

L'amant, non plus qu'un roi, de rival ne demande.
Vous aurez en mes vers un immortel renom ;
Pour n'avoir rien de vous, la récompense est grande.

En imitant Properce, il livre sa propre pensée :

Mon ombre me fait peur, et, jaloux, je ne puis
Avoir un compagnon, tant amoureux je suis
Et tant je m'essencie à la personne aimée.

Son Hélène était spirituelle et entourée. Il savait trop que, pour être aimé, la jeunesse vaut mieux que le génie. « La gloire, dira Chateaubriand, est pour un vieil homme ce que sont les diamants pour une vieille femme : ils la parent et ne peuvent l'embellir ». Ronsard, à cinquante ans, se plaint de même plus d'une fois. Il souffre lorsqu'Hélène danse aux ballets du Louvre et reçoit pour sa grâce les compliments de tous. Quand elle le quitte, interrompant le propos commencé pour répondre au salut d'un jeune seigneur, les paroles les plus banales de son accueil, les formules les plus ordinaires semblent au poète des légèretés ou des trahisons. Ces souffrances inavouées châtient celui qui s'obstine à oublier l'heure.

Ainsi qu'il arrive souvent aux mélancoliques, Hélène sent parfois le besoin d'échapper à soi-même. Elle a des instants de gaieté très vive qui peuvent tromper ; Ronsard lui reproche avec amertume d'aimer le carnaval : « Je souffre, lui dit-il,

Digitized by Google

Tandis que vous dansez et ballez à votre aise
Et masquez votre face ainsi que votre cœur...

Sans être coquette, elle connaît le prix de son charme tant célébré, et peut-être a-t-elle été trop louée :

Elle se glorifie en ses cheveux frisés,
En sa verte jeunesse, en ses yeux aiguisés.
Pourquoi te braves-tu de cela qui n'est rien ?
Les beautés en un jour s'en vont comme les roses.

Le lieu commun se relève aussitôt par la fière déclaration du poète. Ce qui compte, ce qui demeure, c'est le don de la Muse, l'honneur qu'il attache à un nom :

Longtemps après la mort, je vous ferai revivre :
Vous vivrez et croîtrez comme Laure en grandeur,
Au moins tant que vivront les plumes et le livre !

Et déjà, à qui donc Hélène doit-elle sa renommée présente ?

Les dames de ce temps n'envient ta beauté,
Mais ton nom tant de fois par les Muses chanté,
Qui languirait d'oubli si je ne t'eusse aimée.

Ces petits poèmes, en effet, donnaient à Hélène une véritable gloire. Ils étaient lus et relus au Louvre, comme des chefs-d'œuvre. Les dames en prenaient des copies; la reine Catherine en réclamait la primeur; Charles IX surtout, plus sincèrement épris des vers que sa mère, emmenait l'auteur dans son cabinet pour lui faire réciter son dernier sonnet pour Mlle de Surgères. Grands motifs de vanité à coup sûr et dont Ronsard s'inquiète. Il croit que l'affection qu'on lui témoigne est intéressée; il en veut à cette jeune ambitieuse,

Qui ne m'aime sinon pour avoir des chansons...
Elle a de nos chansons et non de nous souci !

Le caprice autant que l'indifférence le tourmente; une autre serait moins fantasque et sans doute apitoyée :

J'étais vraiment un sot de te prier, maîtresse...
Tu m'as très mal payé pour avoir bien servi...
Maîtresse, je n'ai pas les cheveux si grisons
Qu'une autre de bon cœur ne prenne votre place.

Un plus tendre sentiment vint tardivement chez Hélène. Longtemps son poète lui avait reproché de répondre à l'amour par l'amitié. Après cinq ans, il attendait encore. Il ne comprenait pas que, vivant parmi les dames les plus avenantes

Digitized by Google

et les plus beaux cavaliers, accoutumée à ce milieu galant et facile, Hélène résistât. Il est impossible, disait-il, étant jeune et belle comme les autres dames,

> Que votre cœur gentil d'amour ne soit ému,
> Sinon d'un grand brasier, au moins d'une étincelle.

Elle avait accepté, peut-être par orgueil, les hommages de Ronsard et l'offrande si loyale de sa passion. Mais, un jour, peu de temps avant leur séparation, la reconnaissance fit naître la tendresse. « Le ciel le veut », dit-elle. Il était bien tard pour s'en aviser. Pourtant la jeune malade donna à son vieil ami cette douloureuse consolation :

> Prenant congé de vous dont les yeux m'ont dompté,
> Vous me dites un soir, comme passionnée :
> « Je vous aime, Ronsard, par seule destinée;
> Le ciel à vous aimer force ma volonté. »

Il importe peu qu'on ait prononcé des serments solennels sur une table de feuillage avec une pompe à la romaine, inventée par Ronsard. Les mots échappés à Hélène ne valent-ils pas tous les serments ? L'aveu, si longtemps imploré par le poète, vient d'être fait; Cassandre ni Marie n'ont jamais dit si douce parole.

Leur vie à la Cour paraît avoir été étroitement unie à certains moments. Leur liaison plaisait à Catherine de Médicis comme un rappel de ces nobles amitiés intellectuelles qui longtemps fleurirent dans l'Italie lettrée. Ronsard ne composait pas seulement des poèmes éloquents destinés à servir sa politique; il savait fournir aux divertissements royaux les idées de ballets et les vers à chanter ou à dire. Il prit une part considérable, par exemple, aux fêtes organisées pour la réception des ambassadeurs polonais, qui vinrent saluer le duc d'Anjou, le futur Henri III, et lui notifier son élection au trône. Il nous reste de lui l'ode principale, chantée aux Tuileries, lors du ballet des Nymphes, consacré à nos provinces françaises et clos par la louange de la France. C'est un des poèmes où l'orgueil patriotique de l'écrivain s'étale avec une joyeuse abondance :

> Je suis des Dieux la fille aînée
> De cent lauriers environnée,
> La bonne nymphe des François,
> Qui, d'armes et d'hommes féconde,
> Ai toujours fait trembler le monde
> Sous la puissance de mes lois...

Digitized by Google

Mlle de Surgères avait lu la première ces strophes dans sa chambre du Louvre, et, comme on n'a aucun nom des filles d'honneur qui participèrent à la figuration, on peut penser que le poète confia à son amie le soin de réciter ses vers dans le rôle de la Nymphe de France. Elle brillait, du moins, dans les grands ballets de la Cour, comme le montrent ces vers si colorés :

Le soir qu'Amour vous fit en la salle descendre
Pour danser d'artifice un beau ballet d'amour...
Le ballet fut divin qui se soulait reprendre,
Se rompre, se refaire, et tour dessus retour
Se mêler, s'écarter, se tourner à l'entour,
Contr'imitant le cours du fleuve de Méandre.

Hélène et Ronsard participaient à ces plaisirs incessamment renouvelés; ce n'était pas pourtant la principale occupation de leur vie. Le poète, dans une période de grand travail et de composition active, donnait au public les derniers livres de ses *Poèmes* et les premiers de la *Franciade*. Il ne se doutait guère que, parmi ses œuvres d'alors, ce qui survivrait serait les sonnets et les chansons qu'il offrait à son amie.

L'un et l'autre quittèrent Paris après la mort de Charles IX, Hélène eut à suivre dans le Midi la Reine-mère qui se rendait à la rencontre d'Henri III, revenant de Pologne par l'Italie. La Cour entra à Lyon, avec le nouveau roi, le 16 septembre 1574, et descendit le Rhône jusqu'en Avignon. Après un séjour de trois mois dans la cité des Papes, elle revint par la Bourgogne à Reims, où se firent le sacre et les noces du souverain, le 15 février 1575. Mlle de Surgères fut de tout le voyage. Elle figure dans un récit de Marguerite de Valois sur le séjour à Lyon. C'est de Provence qu'elle fit parvenir à Ronsard des oranges et des citrons, gracieux envoi qu'il chante avec reconnaissance. Elle ne devait plus le revoir qu'à de longs intervalles, à cause des déplacements continuels de la Cour.

Ronsard vieillissant se rattachait davantage à sa terre natale et à la libre nature tant aimée. Il y menait avec lui, en pensée, son dernier amour. Il y plantait en l'honneur d'Hélène le pin, « arbre de Cybèle », gravait son nom aux écorces, à la façon de Gallus, et lui dédiait une fontaine, comme à une divinité rustique de son pays. Le fidèle Jamyn en informait la jeune fille :

Les fontaines, les pins ne portent que ton nom.

Digitized by Google

Cette « fontaine d'Hélène », aussi célèbre que « Bellerie », on vient de la reconnaître dans un gracieux site du terroir de Vendôme, arrosé par le cours de la Cendrine. Il plaît d'y chercher l'écho des stances mélodieuses confiées par la rêverie du poète aux voix alternées des bergers de ce vallon :

Afin que ton honneur coule parmi la plaine
Avant qu'il monte au ciel engravé dans un pin,
Invoquant tous les Dieux et répandant du vin,
Je consacre à ton nom cette belle fontaine...

De telles fantaisies, dont on parlait à la Cour, enchantaient Hélène. Dans la première ferveur de son remerciement, elle projeta de faire placer sur sa fontaine un petit monument de marbre qui eût éternisé l'union de ces rares amants. Des vers de Ronsard en auraient fourni l'inscription :

Le passant en été s'y puisse reposer,
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
Mille chansons d'Hélène, et de moi se souvienne !

Cependant l'éloignement faisait son œuvre. Nul souvenir assez vif ne resserrait des liens distendus. A distance, le poète voyait mieux ce qu'avait eu d'artificiel une liaison où il avait tout donné et si peu reçu. Il sentait enfin que l'amour n'était plus de son âge : « J'ai honte de ma honte », disait-il :

Il est temps de me taire
Sans faire l'amoureux en un chef si grison...
Les roses pour l'hiver ne sont plus de saison.

Pouvait-il même être assuré qu'on gardait intact, loin de lui, le trésor des souvenirs ? Ce doute s'imposait à sa vie « étrange et solitaire » et assombrissait ses promenades. Il ne le chassait qu'après en avoir rassasié sa tristesse :

Je m'arrête et je dis : Se pourrait-il bien faire
Qu'elle pensât, parlât ou se souvînt de moi !
Encor que je me trompe, abusé du contraire,
Pour me faire plaisir, Hélène, je le croi.

Son âme hautaine plaçait au moins dans l'avenir les certitudes dont elle avait soif. « Je sais, disait-il à Hélène,

Qu'alors que le vieil âge
Aura comme un sorcier changé votre visage,
Et lors que vos cheveux deviendront argentés,
Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantés,
Que toujours vous aurez, si quelque soin vous touche,
En l'esprit mes écrits, mon nom sur votre bouche.

Digitized by Google

C'est le même accent, la même fierté et aussi la même mélancolie que dans le grand sonnet sonnant sa gloire :

> Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle.
> Assise auprès du feu, dévidant et filant,
> Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
> « Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle... »

Pourquoi faut-il que la lassitude du cœur fasse oublieux et durs les êtres qui se sont aimés ? Hélène et Ronsard ont vu pâlir l'auréole de leur légende, depuis qu'on sait la fin de leur liaison par une lettre du poète récemment retrouvée. La littérature, qui avait uni ces deux esprits, les mit un jour en conflit. Le recueil des *Sonnets pour Hélène*, paru en 1578, fut repris par Ronsard six ans plus tard, pour une édition dernière de ses œuvres. Suivant ses habitudes et son droit d'écrivain, il y adjoignait maintes pièces écrites sous la même inspiration et d'abord laissées aux *Amours diverses*. Quelques détails s'y trouvaient précisés d'une façon qui inquiéta Hélène sur l'opinion qu'on pourrait prendre d'elle ; plus platonicienne que jamais, et soucieuse des expressions trop vives de son soupirant, elle émit la prétention d'intervenir dans le nouveau classement et de disposer des pages de leur histoire commune.

Au fond de sa province, Ronsard l'apprit avec colère. A Scévole de Sainte-Marthe, qui surveillait l'impression à Paris, il répondit que Mlle de Surgères n'y entendait rien et que la composition de ses recueils ne regardait que l'auteur. La lettre, écrite de son prieuré de Croixval, est d'un ton sans réplique :

> C'est un grand malheur de servir une maîtresse qui n'a jugement ni raison en notre poésie, qui ne sait pas que les poètes, principalement en petits et menus fatras, comme élégies, épigrammes et sonnets, ne gardent ni ordre ni temps. C'est affaire aux historiographes qui écrivent tout de fil en aiguille. Je vous supplie, Monsieur, ne vouloir croire en cela Mlle de Surgères, et n'ajouter, ni diminuer rien de mes sonnets, s'il vous plaît. Si elle ne les trouve bons, qu'elle les laisse, je n'ai la tête rompue d'autres choses. On dit que le roi vient à Blois et à Tours, et pour cela je m'enfuis à Paris et y serai en bref, car je hais la Cour comme la mort.

Cette âpreté atteint un autre de leurs souvenirs, cette fontaine que de nobles poèmes consacraient à Hélène et qu'elle rêva ornée par ses soins :

> Si elle veut faire quelque dessin de marbre sur la fontaine, elle le pourra faire, mais ce sont délibérations de femmes, qui ne durent

Digitized by Google

qu'un jour, qui de leur nature sont si avares qu'elles ne voudraient dépendre (dépenser) un écu pour un beau fait. Faites-lui voir cette lettre, si vous le trouvez bon...

Voilà un Ronsard misogyne qui n'apparaissait guère dans les *Amours*. N'est-il pas dommage que cette méchante humeur contre les femmes lui vienne de celle qu'il a le mieux parée dans notre mémoire ?

Elle ne lui en tint pas rigueur. Elle n'ignorait pas cette âme fantasque et fière, aisément blessée et qui s'aigrissait de voir approcher la vieillesse. Le poète revint à des sentiments plus affectueux. Peu de temps avant sa mort, il lui demandait d'user de son crédit pour la pension qu'il recevait du Roi et qui restait souvent en retard. Par une lettre aujourd'hui perdue, il priait son ami Galland « de présenter ses humbles baisemains à Mlle de Surgères et même de la supplier d'employer sa faveur envers le trésorier régnant pour le faire payer de quelque année de pension ». Et le vieil écrivain qui nous conserve ce texte se plaît à croire qu'elle assistait volontiers son ami de ses démarches, « en récompense de tant de beaux vers qu'il avait faits pour elle et par lesquels il avait immortalisé son nom ».

***

Quand on visite, en Vendômois ou en Touraine, les lieux champêtres où Ronsard voulut finir sa vie, on évoque aisément dans ce décor de nature les années de l'apaisement et de la sagesse.

A Saint-Côme-lez-Tours, qui réunit maintes fois les lettrés pour les fêtes du Centenaire, la chambre où le poète est mort regarde vers le fleuve aux douces collines. Elle donnait sur le jardin du prieuré, semblable à tous ceux qui firent son plaisir :

J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage...

Il y cheminait souvent un livre à la main, parmi ses fleurs préférées, au chant des oiseaux de sa jeunesse. Quels moments du passé, en son dernier automne, se présentaient à cette imagination chargée de souvenirs fiers et charmants ? Les images de l'amour le cédaient-elles à celles de la gloire ? Toutes s'effaçaient-elles devant les tableaux de la mort, que l'épreuve de la maladie lui annonçait et qu'il attendait d'un cœur ferme, ayant réservé au Christ de miséricorde ses vers suprêmes et l'offrande très humble de ses souffrances ?

Digitized by Google

Que reste-t-il de sa chair troublée, à ces heures de grâce qui lui accordent de se recueillir dans la solitude ? Quels regards l'appellent encore, de tous ceux où il lut la tendresse, l'indifférence ou la passion ?

O doux yeux, qui m'étiez si cruels et si doux !

Il songe dans les allées de buis, où les fleurs n'ont plus de parfum. Les roses d'autrefois étaient si belles ! Il revoit l'enfant délicieuse du château de Blois chantant devant le Roi l'air dont il s'est souvenu toute sa vie, et l'autre adolescente qui filait la quenouille au pays d'Anjou et qui mérita d'être pleurée. Il se retrouve dans Paris, au préau discret de dame Genèvre, à Fontainebleau, entouré des filles d'honneur de la Reine ou courtisant de grandes dames folles de fêtes, de musiques et de galanteries. Où va-t-il encore, s'essoufflant à gravir l'escalier du Louvre ? Là-haut est la chambre d'Hélène... Et le mol zéphyr de Loire pousse jusqu'au paisible enclos l'écho des chansons ardentes, des poèmes faits pour être aimé.

Mais sans doute prêtons-nous au vieux poète une rêverie qu'il n'eut point. Ces visages de femmes, leurs noms qui vont nous être chers, les saurait-il encore s'il ne les avait mis dans ses livres ? Le cœur, presque autant que les sens, est oublieux. Elles n'ont guère plus de réalité pour lui que Néère, Cynthie ou Laure, qui lui firent pareillement compagnie au cours de sa vie. Poésie et vérité se confondent dans sa mémoire, qui lui garde seulement les traverses de sa carrière et le magnifique labeur de sa pensée.

Ronsard meurt guéri du mal que tant de fois il crut sans remède. S'il en prononce encore le nom, il ne se rappelle ni ses illusions, ni ses tourments, car le temps peut tout effacer, même le souvenir de l'amour.

Pierre DE NOLHAC.

Digitized by Google

LE MAROC RELIGIEUX

ET L'ÉVOLUTION DE L'ISLAM

La Koutoubia de Merrakech, la tour Hassan de Rabat, la Giralda de Séville... Trois sommets, trois chefs d'œuvre, trois témoins des splendeurs de l'Empire du Moghreb. Trois symboles émouvants aussi; et qui prêtent à rêver... La Giralda est devenue chrétienne dans l'Andalousie, joyau de la civilisation maure, reconquise sur le croissant par la croix. La tour Hassan est en ruines, mais prestigieuse encore, imposante à l'extrémité d'un champ de colonnes de marbre qui ne supportent plus que le ciel, rose pilier autour duquel volent les cigognes au-dessus de Rabat et de la blanche Salé. La Koutoubia, vrai tour de force, se lézardait et menaçait ruine au-dessus de la plus mystérieuse des cités marocaines, port du désert et de l'Atlas berbère, quand les architectes du protectorat accoururent la consolider. Toutes trois avaient été construites par le Sultan Yaqoub El-Mansour l'Almohade, vainqueur des Espagnols, souverain de toute l'Afrique du Nord, successeur du Mehdi Ibn Toumert qui, au début du XII^e^ siècle, avait donné à sa dynastie le nom mystique d'amie de l'Unité (Almouahidoun, les unitaires).

Cette unité est bien compromise. Religieusement le monothéisme intransigeant de l'Islam est battu en brèche par bien des déviations. Socialement le rêve universaliste conçu par les quatre premiers Khalifes, démenti par les divisions politiques, a dû se réfugier dans l'idéal panislamique moderne et xénophobe. Pour le Maroc en particulier, le brillant Empire berbère des Almoravides, des Almohades et des Mérinides n'a pu être durable, de même que l'Empire chérifien des Saadiens et des Alaouites n'a pu que momentanément éviter l'anarchie. C'est du dehors, par la conquête étrangère, que

Digitized by Google

s'est faite, non spontanément, l'unification. Les trois tours sœurs sont ou captive, ou en ruines, ou lézardée et séparée par l'étranger.

Mais il ne faut pas s'y tromper, la Koutoubia, la Giralda et la tour Hassan ne sont pas seulement des souvenirs. L'Islam manifeste aujourd'hui encore une vitalité, une force et même une sorte d'unité qu'il ne faut point méconnaître. Les crises qu'il subit n'excluent point un renouveau. La domination étrangère même est une épreuve, et les épreuves sont considérées par les hommes de foi comme le gage de la victoire. La guerre même, qui a opposé, de par la volonté de l'Europe, les musulmans entre eux, est considérée par beaucoup comme l'aurore d'une rénovation par laquelle l'Islam, immense caisse de résonance qu'on ne peut toucher au Caire ou au Riff sans que le contre-coup se fasse sentir jusqu'aux Indes, prend de plus en plus conscience d'être une communauté, une église (*Oumma*) dont les différents Etats n'arrivent pas à voiler la réalité profonde. Ce n'est pas en vain d'ailleurs que 250 millions d'hommes prient Dieu chaque jour dans les mêmes formes, se tournent tous pour cette prière vers un même centre et ce n'est pas en vain qu'ils conservent malgré tout cette idée de soumission, d'abandon (*islam*) à la volonté divine, essentielle à la religion de Mahomet.

***

L'islamisation de la Berbérie. — En ce qui concerne le Maroc, après avoir jeté un coup d'œil sur l'histoire religieuse de ce pays, bornons-nous à examiner les rapports de l'orthodoxie musulmane avec le vrai et le faux mysticisme, le culte des saints, l'important problème des confréries, puis la façon dont l'occupation française réagit sur ces différentes questions, plus graves et même d'un intérêt pratique plus considérable qu'on ne le suppose généralement.

Les Berbères sont au Maroc plus nombreux que les Arabes et ceux-ci sont aujourd'hui souvent fort métissés de sang juif, berbère ou noir. Soumis à Rome, les Berbères embrassèrent le christianisme et lui donnèrent un saint Augustin, un Tertullien, une sainte Monique, une sainte Perpétue. Ils inclinèrent souvent du côté des hérésiarques, furent volontiers Ariens, Manichéens, Donatistes ou Circoncellions (ceux-ci furent violemment réprimés vers le quart du v[e] siècle). Lors du concile d'Hippone (330) il y avait soixante-dix évêques en Ifriqia-

Digitized by Google

Vinrent les Arabes récemment galvanisés par la prédication du Prophète. Ce fut d'abord, dès 647, Oqba ben Nafi, celui qui poussa son cheval dans les eaux de l'Atlantique en s'écriant : « Seigneur, tu le vois, si cette mer ne m'en empêchait, j'irais plus loin encore combattre pour ton règne ! » Puis Moussa ben Nouceïr en 705. Mais l'immense Empire des Khalifes s'étendant de Baghdad à Montpellier, arrêté par la bataille de Poitiers (732), ébranlé en Afrique par la révolte berbère de 740, ne tarda pas à se désagréger.

Le Maroc accueillit avec enthousiasme un descendant du Prophète persécuté par Haroun Errachid, Idriss l'Ancien, dont le fils fonda Fès (vers 808) où il est l'objet du culte le plus éperdu. Les Idrissites firent progresser l'islamisation du Moghreb, mais bien des îlots chrétiens ou juifs (ceux-ci ont subsisté jusqu'à nos jours dans les sombres Mellahs) existaient encore dans la montagne berbère qui, même lorsqu'elle fut islamisée religieusement, ne le fut pas complètement du point de vue social, conservant sa coutume *Izref* à l'exclusion du *Chrâa* coranique, et résistant farouchement à l'emprise du Makhzen. Les Berbères accueillirent d'ailleurs avec autant de faveur les hérésies musulmanes qu'ils avaient jadis fait pour les chrétiennes : le schisme des Kharidjites, le messianisme des Fatimides Chiites (Obeïd Allah, x^e^ siècle). Les Arabes de race pure étaient encore fort peu nombreux; mais, à partir du xi^e^ siècle, les Sultans du Caire jetèrent sur le Moghreb, pour se débarrasser de leur voisinage, les tribus hilaliennes qui s'abattirent comme un vol de sauterelles (l'expression est du grand philosophe de l'histoire Ibn Khaldoun). Les Sultans Mérinides furent assez tolérants : Fès avait un évêque chrétien au xv^e^ siècle. Ce fut la menace espagnole et portugaise, la main-mise de ces deux peuples sur plusieurs villes de la côte qui provoquèrent une réaction xénophobe violente. Les chrétiens furent chassés de partout à la fin du xv^e^ siècle au chant de *Dalil El Khaïrat* du grand mystique Jazouli. C'est somme toute de cette époque que date au Maroc le triomphe universel de l'Islam; c'est aussi, on peut le dire, du même temps que date la grande expansion des *Tariqas*, des confréries, à la fois sociétés secrètes et congrégations religieuses; c'est au début du xvi^e^ siècle que l'Empire Fortuné commence à être gouverné par les *Chorfa*, descendants du Prophète, sortis du Draa (Saadiens), puis du Tafilalet (Alaouites actuels).

Digitized by Google

***

Sounnisme et Maraboutisme. — De même que le chiisme des Persans et les tendances panthéistes des Indous ont sérieusement modifié l'Islam primitif, de même le culte des saints, tel qu'il existe au Maroc, et les pratiques étranges des confréries seraient sans doute en abomination au Prophète qui interdisait de prier devant les tombeaux ou d'ériger sur eux des Qoubbas. L'Islam est, somme toute, une religion simpliste. Mais les théologiens veillaient et ne tardèrent pas, avec la complicité de l'absolutisme des Khalifes de Baghdad, à édifier, sur les ruines du libéralisme moutazilite, une scolastique rigoureusement dogmatique et conservatrice. Cette intolérance doctrinale, jointe à l'intolérance pratique des Turcs devenus maîtres de l'Islam qui engendra les croisades, fut, selon Lothrop Stoddard, un immense malheur pour l'humanité. Les espoirs s'évanouirent d'une entente entre l'Orient et l'Occident, entente qui eût peut-être avancé la Renaissance en Europe et empêché la pétrification du monde musulman, qui commence seulement de nos jours à se réveiller.

Cette théologie intransigeante, conservatrice et hérissée n'empêcha nullement les innovations de toutes sortes, ni même les dépravations dans lesquelles la nature humaine, portée au paganisme, retombe toujours quand l'Esprit divin ne la libère pas de l'esprit de lourdeur. Le Maraboutisme est condamné par les « vrais Sounnites » comme une déviation formelle; le culte des saints est, en effet, poussé jusqu'à l'idolâtrie, car l'esprit simpliste du peuple illettré, le caractère même, pour ainsi dire, extrémiste (comme le désert) de la race, ignore les nuances.

Les réformateurs libéraux, qui veulent purifier la religion en luttant contre ceux qui préfèrent l'exploiter, les esprits progressistes, qui veulent revenir au « véritable Islam », à la pure *Sounna* (que l'on définit : tout ce que le Prophète a fait, dit ou approuvé) qu'ils estiment parfaitement compatible avec le véritable « progrès » moderne, sont encore peu nombreux, mais semblent savoir ce qu'ils veulent et l'affirment de plus en plus nettement, malgré des résistances de toutes sortes. Leurs citations irréfutables des textes coraniques ou des *hadiths* ne viennent pas toujours à bout de la force inde'rtie, de la résistance passive de la coutume et de « l'usage », mais ils constatent avec satisfaction qu'ils peuvent aujourd'hui

Digitized by Google

dire ouvertement ce qui, il y a un quart de siècle, les eût fait traiter d'infidèles et de *Kafers*. Sous l'influence d'écrivains tels que Ibnou Timya (puriste un peu trop enclin à condamner en même temps le vrai et le faux mysticisme), du plus récent Cheikh Mohammed Abdou et d'autres auteurs, Egyptiens surtout (le Caire apparaît comme un Eden intellectuel, la terre promise de l'Islam contemporain), des hommes d'âge mûr, des *Ulémas* de la *Qaraouiyne*, sont sortis avec éclat des confréries et s'indignent aujourd'hui de voir les neuf dixièmes de leurs concitoyens baiser les murs de la *Zaouia* de Moulay Idriss, boire l'eau de sa source, se frotter le visage avec l'étoffe du tombeau afin de s'imprégner de la *Baraka*, et, bien entendu, jeter dans le trou l'aumône qui ne servira qu'à permettre aux *Chorfa* Idrissites de vivre de ces rentes.

Une partie de la jeunesse a appris le français, s'est initiée à la culture classique française dans les collèges musulmans, sans négliger pour cela la culture classique arabe, et sait à l'occasion se passionner pour André Gide, Molière, Rousseau, ou Fénelon, et la querelle du quiétisme. Elle adhère avec enthousiasme à ce parti représenté à la vieille université Qaraouiyne, surtout par le Cadi Si Mohammed ben Larbi El Alaoui (de la famille royale) et par Si Abdesselam Es-Serghini qui prononça et fit imprimer l'an dernier une conférence retentissante sur la *Sounna* et la *Bidaa* (innovation, déformation.) Ce mouvement se rattache au mouvement *salafi*, né aux Indes il y a un siècle, et dont le Wahabisme dont on parle tant est l'aspect le plus radical.

La vie quotidienne présente à chaque instant des cas typiques. Me promenant par exemple avec un « vrai Sounnite », un mendiant nous accoste et demande l'aumône au nom du grand saint de Baghdad, Moulay Abdelqader El Jilani, dont toute pauvresse sait marmonner éperdument le nom du matin au soir. « Ne me demandez pas cela au nom de Moulay Abdelqader. — Au nom de Moulay Idriss alors, concède volontiers le mendiant. — Non plus. — Au nom de Moulay Abdesselam, dit enfin l'homme, pensant peut-être que mon voisin était du pays des Djebalas dont ce saint est le patron. — Non vraiment, mon ami, vous tombez mal. Ne pouviez-vous tout de suite me demander l'aumône au nom de Dieu » ?

Ces mendiants ont, en effet, parfois des trouvailles. Mais ils se croient obligés de défiler des kyrielles de noms vénérés pour faire plaisir aux gens de différentes localités, voire des

Digitized by Google

différents quartiers dont chacun a un patron spécial. Ils savent demander pittoresquement « au nom de celui qui a fait le ciel sans colonne », et il est édifiant parfois (tout comme il est édifiant de voir quelque portefaix en haillons donner à plus pauvre que lui) de les entendre énumérer quelles raisons ils ont de compter sur l'obole due à la munificence divine (elle vient de Dieu bien plus que de celui qui a mis la main à sa poche) qui n'oublie point le plus humble des êtres, quelles faveurs d'autre part sa charité vaudra à l'homme généreux, aux siens, à ses parents et à ses hoirs...

C'est qu'il y a, en effet, malgré toutes les déviations et les superstitions (lesquelles à vrai dire ne sont étymologiquement que l'exagération, la déformation d'un sentiment légitime), une religiosité profonde qui est loin d'être toujours du pharisaïsme. Le mal vient de l'ignorance et de la force d'inertie acquise. Ce n'est pas seulement par habitude qu'on fait chaque jour les cinq prières et qu'on observe le Ramadan rigoureux. Si beaucoup vont chez les Israélites du Mellah boire du vin et des alcools réprouvés, ils le font avec remords, honteux de leur faiblesse et en baissant la tête. Ce n'est pas du bout des lèvres qu'on fait à chaque instant intervenir Dieu, qu'on multiplie ces formules : *Inchaa Allah. Baraka Allah oufik*, que Dieu vous bénisse, vous aide, vous assiste, vous guérisse, bénisse vos parents, nous pardonne,etc., formules qui donnent à la conversation un ton de gravité, de dignité et de mysticisme (dans la mesure où le mysticisme est l'appel d'un autre monde).

C'est aussi le sentiment de la présence d'un autre monde, la foi absolue en cet Invisible qui donne aux musulmans une confiance entière en sa protection, confiance qui, mal comprise, peut devenir malheureusement du fanatisme ou de l'orgueil. L'Islam, sans inspirer le détachement d'ici-bas, donne au moins la conviction que l'Eternité seule est importante (et c'est ce qui fait le succès des confréries qui promettent le Paradis à coup sûr et quasi automatiquement par la participation toute matérielle à telle ou telle *Baraka*). Il inspire le culte de l'esprit et fait préférer les valeurs spirituelles aux matérielles à un degré qui étonne, hélas ! les Européens d'aujourd'hui, fiers du progrès de l'industrie et du Progrès abstrait, divinisé depuis un siècle.

Sans doute sait-on apprécier les bienfaits matériels apportés par la France, les routes, la sécurité, etc.; mais ce n'est pas sur eux que l'on juge l'Occident. Tout cela est compté pour

Digitized by Google

rien à côté des valeurs morales. « La venue d'un bon professeur, dit-on à chaque instant, vaudrait mieux que tous les auto-cars pour touristes américains ». L'on nous juge alors sur ce que nous aurions pu faire, sur ce qu'on attendait de nous, sur les principes idéalistes que nous proclamons dans tous nos discours, que nous inscrivons dans tous nos journaux et sur tous nos murs, mais que nous ne donnons pas l'impression de pratiquer. « Nous sommes très heureux d'être soignés et guéris par vos médecins, dit-on encore; mais cela ne suffit pas : il faut que nous puissions être médecins nous-mêmes ». Et l'on jette un regard d'envie du côté de Tunis et surtout du Caire. La science ou la mort, *Al Ailmou wa illalmaout*, tel est le titre d'une brochure publiée à Fès par Si Omar El Hajoui. Certains souhaiteraient des collèges de Jésuites, estimant que ces derniers, très tolérants et larges d'esprit dans les milieux musulmans, ont rendu à la culture les plus grands services en Orient, et jugeant par ailleurs qu'un vrai croyant peut s'entendre plus facilement avec un autre adorateur de Dieu, même *Roumi*, qu'avec un athée, qui n'est même pas un homme.

***

Congrégations religieuses et sociétés secrètes. — La question des confréries est encore plus complexe et plus grave que celle du maraboutisme et du culte des saints, car elle a d'une part un aspect politique au premier chef et d'autre part elle met en cause les relations du vrai et du faux mysticisme. Ceux qui fondèrent au siècle passé ces *Tariqas* (voies), ces diverses congrégations auxquelles aujourd'hui une grande partie de la population est affiliée, devaient être pour la plupart de vrais saints, de purs mystiques, ayant de bonnes intentions, et vraisemblablement parvenus à un haut degré d'oraison : tel est le cas sans doute de Sidi Abd-el-Qader El Jilani, de Jazouli, etc.. Maurice Barrès a montré quels beaux germes de ferveur il y avait même chez les Derviches tourneurs de Konia, disciples lointains du grand poète Jalal Eddin Er-Roumi, auxquels il a consacré les plus belles et suggestives pages de son *Enquête aux pays du Levant*. Nous gagnerions à mieux connaître l'admirable mystique (plus abordable depuis les travaux d'un Massignon) des Jounaïd, des Hallaj, des Bistami, des Bel Farid, des Ghazali. Jazouli lui-même serait bien étonné de voir ses divers disciples chercher l'extase par les moyens les plus grossiers,

Digitized by Google

croire fermement s'assurer le Paradis par la récitation de tel ou tel *Dikr* compliqué, et se livrer aux pratiques les plus étranges pour exciter l'admiration et la générosité du public.

Les mystiques définissaient le *Taouhid* comme l'unité de Dieu en même temps que l'union avec Dieu; celle-ci est une faveur gratuite, un don de l'Esprit qui « souffle où il veut », mais un certain entraînement peut la favoriser. L'Eglise chrétienne impose des limites assez sévères à cet entraînement. L'Orient, lui, a cherché éperdument tous les moyens de favoriser l'inspiration, d'exciter l'enthousiasme, de réveiller l'Esprit. L'on comprend comment la masse vulgaire en vient à préférer les plus faciles, les plus matérielles de ces méthodes, et comment on admit que certains *Cheikhs* pouvaient y nitier leurs disciples soumis. La tendance *magique*, centripète, égoïste, venant naturellement corrompre le pur sentiment religieux de dévouement désintéressé à la personnalité divine, le désir mystique fit place au désir de se rendre la divinité matériellement favorable par l'intermédiaire d'hommes détenteurs ou soi-disant détenteurs d'une *Baraka* privilégiée. Dieu parut inaccessible sans eux; et ce fut la négation du vrai mysticisme. Tandis que le vrai *çoufisme* veut diviniser l'homme de la même façon que le christianisme, en le faisant communier avec le Père Céleste, l'Ami par excellence, l'on tomba dans le culte anthropolâtrique des marabouts. Et aujourd'hui, dans le langage courant, le mot *Chath* qui signifiait l'union mystique ne s'applique plus pratiquement qu'à la danse et à l'extase que procure la danse, même celle des femmes de mauvaise vie.

Ces confréries qui ont multiplié leurs *Zaouias*, centres d'enseignement, dans toute l'Afrique du Nord, et *particulièrement au Maroc*, sont depuis longtemps déjà l'objet de critiques; mais c'est surtout ces dernières années qu'une école nouvelle s'est formellement prononcée contre elles. Déjà au siècle dernier le sultan Moulay Sliman avait composé et fait lire dans toutes les villes du Maroc un sermon contre elles. Moulay Hafid, prédécesseur du souverain actuel, avait écrit plusieurs livres et un notamment contre les Tijaniines; et il avait fait mettre à mort son ennemi déclaré, le Kettani, fondateur d'une branche des Derqaoua, les Kettaniines, aujourd'hui assez prospères chez les Chleuhs, et dirigés par Abd El Haÿ El Kettani, possesseur d'une des plus riches bibliothèques de Fès, et qui sait cumuler la distribution des chapelets avec la composition de livres d'histoire et de théologie, fort savants, assure-t-on.

Digitized by Google

Je n'ai point la prétention de reconstituer la chaîne compliquée des fondateurs des confréries, d'Abdelqader à Sidi Bou Median, à Moulay Abd Es-Slam ben Mechich, à Chadili, à Jazouli. Les deux grandes *Tariqas* en vogue au Maroc, la Qadiria et la Chadilia, engendrèrent chacune plusieurs confréries. Il y a aujourd'hui des *Qadiriines* (qui s'occupent, dit-on, beaucoup de magie) proprement dits, et des *Jilalas* et des *Guenaouas*, nègres qui disent se rattacher aux Qadiriines, mais sont parmi les sociétés les plus grossières se livrant au culte des démons mâles et femelles qu'ils nomment Sidi Hammou, Sidi Mimoun, Sidi Moussa, Moulay Brahim Sultan des Guenaoua, Lalla Mira, Lalla Jémilia, et n'ayant en réalité rien de musulman.

Chadili naquit près de Chichaouen; il n'y a pas d'école chadilite au Maroc, mais Jazouli, le grand apôtre du XV^e^ siècle, y fit pénétrer son influence indirecte. Les *Jazoulias*, les *Zerrouqiines*, les *Youssefines*, les *Ghaziincs* et les *Naciriines* relèvent plus ou moins de lui. Au Jazoulisme se rattachent plus ou moins directement les Aïssaouas (XVI^e^ siècle), les *Hamadchas* et les *Dghoghiines* (XVII^e^ siècle), les Ouezzaniine (Moulay Abd Allah Ech-Cherif (1646-1679), les *Derqaouas* mêmes, très nombreux, fondés par Moulay El Arbi Ed-Derqaoui chez les Beni Zeroual († 1823). Des *Naciriines* de Tamegrout procède la grande Zaouïa d'*Ahançal* si influente dans l'Atlas berbère. Des *Derqaouas* procèdent les Kettaniines fondés à Fès en 1850 par Sidi Mohammed bel Kebir El Kettani dont nous avons parlé. Les *Tijaniines* fondés en Algérie en 1781 par Ahmed Et-Tijani, qui mourut à Fès en 1815, se sont introduits au Maroc et ont une importante Zaouïa à Fès.

On ne peut énumérer toutes ces Taïfas. Citons seulement encore les Heddaouas qui sont célibataires, fument du kiff, élèvent des chats et vagabondent, accompagnés d'un chevreau, colportant les nouvelles; Sidi Ahmed Ou Moussa, patron des acrobates qui vont jouer même jusqu'en Amérique, qui ont une Zaouïa dans le Tazeroualt au Sud; les *Sadqiines*, dont le patron est Sidi Ahmed ben Abd Essadeq, qui ont une Zaouïa à Fès dans le quartier Mechchatine et qui ont pour spécialité d'avaler du feu et de se casser la tête contre les murailles.

Chaque profession, chaque classe a naturellement ses préférences; les confréries, en effet, participent de la congrégation religieuse, monastique et de la société secrète. La récente enquête de M. Massignon sur les corporations marocaines fait ressortir les rapports des divers métiers et des confréries qui s'efforcent d'y recruter le plus possible d'adeptes. Les

Digitized by Google

bouchers, tanneurs, forgerons, etc., les gens exerçant une profession malpropre ou brutale se font sans répugnance *Aïssaouas*; ils déchirent alors et dévorent les moutons vivants, se transforment en chameaux pour manger des épines; en lions, en chacals, en hyènes, pour rugir, écumer, se convulser en mille jeux qu'un Européen non habitué et sensible peut difficilement voir sans se trouver mal. Ou bien ils adhèrent aux Hamadchas et aux Dghoghias (du Zerhoun), qui, ruisselants de sang, aveuglés, dansent en se frappant le crâne avec des haches... Les musiciens, les savetiers, les gens qui s'occupent de l'huile sont souvent des *Touhamas* (se rattachant aux Ouezzaniines). Les autres ouvriers fournissent des recrues aux Derqaouas, aux Kettaniines aux Sqalliines et aux autres confréries. Les Guenaouas sont tous nègres et frappent sur d'immenses tambours. Les gens riches, les gros commerçants ont une préférence pour la Tariqa Et-Tijania dont le patron a la réputation de donner à ses adeptes la fortune, les « métaux » et autres biens de ce monde. Enfin beaucoup de sectes ont un recrutement surtout local (Ouez-zaniines, Dghoghiines du Zerhoun, Ahançaliines, Hamaouch, etc.), ce qui a contribué à l'islamisation de la montagne berbère où des *Chorfa* arabes se sont ainsi implantés et ont acquis une influence considérable. La Zaouïa de Dila luttait contre notre pénétration. Le prestigieux, intègre et vénéré Sidi Raho reste toujours irréductible au cœur du Moyen Atlas chez les farouches *Aït Cheghrouchen*, « oiseaux de la montagne » perchés sur les cimes inviolées.

La question des rapports du protectorat avec ces confréries et en général avec les traditions religieuses orthodoxes ou déformées est, on le voit, fort difficile, et nous n'avons pas la prétention de la résoudre ici. On sait plus ou moins bien quel fut le rôle des congrégations en Algérie et que, par exemple, la rivalité des Tijaniines et des Qadriines permit de vaincre l'Emir Abd-el-Qader, qui appartenait à cette dernière secte. On sait que les Taïbiines soutenaient généralement les Sultans du Maroc, tandis que la plupart des adeptes des autres confréries avaient une attitude souvent antigouvernementale, en même temps que xénophobe. Moulay Ismaïl fit tuer Sidi Youssef Ahançal au XVIII^e siècle; plus près de nous Moulay El Hassan fit emprisonner Sid El Arbi Ed-Derqaoui, et son fils Moulay Hafid lutta contre les Tijaniines, les Kettaniines, etc.. Les Snoussis de Tripolitaine et de

Digitized by Google

Libye, datant du XIXe siècle, incarnent en un sens l'idée panislamique et tendent la main aux réformateurs puritains les Wahabites d'Arabie. Ils chercheraient donc à concilier l'idée de confrérie avec celle de Sounnisme et auraient ainsi une place très à part. Tout cela, on le voit, est très nuancé. Les Derqaouas, qui nous sont, en Algérie et Tunisie, au fond hostiles, avaient au Maroc un Cheikh rallié à l'influence française : le Chérif Derqaoui avait sa Zaouïa au cœur du pays des Beni Zeroual; il prévint des manœuvres d'Abd-el-Krim et du fléchissement de la tribu; puis, quand celle-ci partit en dissidence, à la fin d'avril, il resta seul, ou à peu près, fidèle, ce qui fut d'ailleurs et depuis le cas de quelques Qaids...

***

Le Maroc de demain. — On voit combien est délicate l'attitude de la France à l'égard de ces confréries et de l'Islam. Il y a un état de fait (l'expansion considérable des *Taïfas*) dont on ne peut pas ne pas tenir compte, et un mouvement de réformes qu'il faudrait éviter de froisser. Il faut beaucoup d'intelligence, de science et de doigté pour manœuvrer entre ce Charybde et ce Scylla. Il ne nous appartient pas de réformer l'Islam et de décréter quelle est la « voie droite » ou la « vraie religion »; il ne faut pas non plus que respecter les coutumes signifie encourager les abus (et le même problème ne se pose que trop dans le domaine purement administratif et social). Ce que la nation protectrice peut en tout cas faire, sans manquer à aucune prudence, c'est favoriser l'instruction à tous les degrés. Le mal vient bien souvent de l'ignorance, disait Socrate. Et il faut aussi se persuader que l'idéalisme en apparence le plus utopique est parfois plus réaliste et plus opportun qu'un machiavélisme parfois puéril qui ne saurait échapper à la loi divine, qui veut que tout se paie. Rien ne serait plus regrettable que de donner l'impression d'une volonté « obscurantiste » craignant la lumière dans le vain espoir d'empêcher l'émancipation, alors que le but profond, plus ou moins lointain, des colonies est une collaboration évoluant vers l'association plus ou moins étroite de pays plus ou moins autonomes. L'idée du maréchal Lyautey n'était-elle pas qu'un jour des hauts fonctionnaires indigènes, instruits et préparés, remplaceraient peu à peu les Français dans leurs charges ? Mais cette politique à large vue n'a pas été appliquée par les agents d'exécution.

Digitized by Google

Le peuple suit presque aveuglément ce que disent les *Oulémas*. De leur côté les réformateurs, « les vrais Sounnites », les « Jeunes tarbouches », doivent se garder d'une certaine présomption, d'un certain « radicalisme ». Ils feront bien d'éviter d'arracher le froment en même temps que l'ivraie, de confondre tradition et routine, évolution et révolution, épuration et destruction. Il faut comprendre que réforme et progrès doivent être positifs et non simplement négatifs, et ne jamais oublier les exigences de la vie qui est essentiellement spontanéité, renouvellement, équilibre, non point abstraction, apriorisme et dialectique. Il faut aussi se rendre compte que toutes les conférences, les brochures, les discours et les conversations interminables sont choses vaines, si l'on ne triomphe pas d'abord de soi-même, si l'on n'apprend point à voir les divers aspects de chaque question, à se juger soi-même aussi sévèrement qu'autrui, à aimer la justice pour elle-même et non pas seulement quand on souffre de l'injustice, à connaître le prix du temps, à vaincre enfin le *far-niente*, la négligence orientale, à entretenir les maisons avant qu'elles ne tombent en ruines, à s'imposer une méthode, à accomplir un travail persévérant et désintéressé.

Les rapports de l'Orient et de l'Occident entrent dans une période critique. L'Islam penche vers le bolchevisme, non par affinité intrinsèque (les musulmans de Fès seraient bien étonnés de voir ce qu'est en réalité le communisme), mais par opportunisme et par haine de « l'impérialisme européen ». L'heureux avenir de l'humanité exigerait au contraire que l'Islam fût, ce à quoi il est naturellement disposé, l'intermédiaire entre l'Occident et les pays asiatiques ou africains. Mais l'avenir de l'humanité n'est pas nécessairement heureux. Tout se paie. Une ère de catastrophes et de maux universellement répartis n'a rien d'impossible. Il faut pourtant faire un acte de foi et espérer qu'après toutes les tribulations, la concorde et la paix reviendront de l'exil. Dieu conduit les hommes vers des buts qu'ils ignorent par les moyens les plus inattendus. Ce qu'il faut surtout chercher c'est à se connaître et à se comprendre; et il y a à cet égard beaucoup à faire des deux côtés. *La haoula oua la quouwata illa billah el-alil el-adhim*, comme l'on dit à chaque instant à Fès ainsi que dans « les Mille et une Nuits » « il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le Très Haut et le Très Grand ».

Emile DERMENGHEM.

Digitized by Google

FRANÇOIS MAURIAC, ROMANCIER

A côté de changements plus profonds, la littérature d'après-guerre a dû s'adapter à de récentes nécessités économiques. Elles ont agi sur la forme. Le roman s'écourte et fait place à la nouvelle. Ecrire vite et beaucoup, sans fatiguer un lecteur pressé, sans effrayer un éditeur homme d'affaires, il faut penser à tout. On traitera l'auteur de paresseux, mais il doit se résigner à la brièveté. Certain éditeur, naguère, appliquant à la littérature d'excellents principes commerciaux, a perfectionné le « lancement » d'un livre, par une réclame sans exemple, et cette constatation que le public, de lettré, s'était fait bibliophile. Une collection célèbre, qu'il entreprit avec le plus heureux succès, a contribué, peut-être, à ce raccourcissement de l'œuvre littéraire. Ou bien elle s'y est adaptée. Retenons cependant un de ses mérites. Sous la forme concise de « cahiers », elle rendait célèbre le nom de M. François Mauriac.

Dès avant la guerre, des connaisseurs suivaient l'évolution de cet écrivain aux débuts modestes. Mais *le Baiser au Lépreux*, puis *Génitrix*, parus dans les *Cahiers Verts* de Grasset, attirèrent sur lui l'attention du grand public. Et ces deux romans, ces contes, pourrait-on dire, si condensés et si brefs, ne doivent point tromper. Pure concession à la nécessité d'un moment. Déjà formé en 1914, aujourd'hui fécond romancier, l'ampleur de son œuvre témoigne d'un large et solide tempérament d'écrivain.

Digitized by Google

***

M. François Mauriac a fait revivre de façon émouvante son amitié avec un de ses compatriotes du Sud-Ouest de la France, cet André Lafon, dont la fortune littéraire fut inouïe et fugitive. Humble surveillant au collège Sainte-Croix de Neuilly, il publie en 1912 un roman, *l'Elève Gilles*. Maurice Barrès, l'Académie vont l'arracher à cette cour où jouent bruyamment des gamins. Il en sort avec le Grand Prix de Littérature. En 1913, *le Correspondant* publie sa *Maison sur la Rive*. Mais, converti dès 1910, puis comme « brutalisé par la grâce », il se retire peu à peu du monde. La guerre vient. Sa santé l'en éloigne et, en 1915, à Blaye, sous l'uniforme, il s'éteint, tertiaire de saint Dominique. Les deux amis faisaient partie du groupe de Francis Jammes, collaboraient aux *Cahiers*, et ne pensaient à rien de moins qu'à créer un art catholique. Il faut lire, dans *la Vie et la Mort d'un Poète* (1924), le récit d'une amitié et d'une jeunesse vouées tout entières à la religion et à la littérature.

Comme Lafon, avant d'être romancier, M. Mauriac avait été poète. En 1910, il fait la critique des poèmes dans l'éphémère *Revue du temps présent*. Il publie deux recueils de vers : *les Mains jointes*, en 1910, *l'Adieu à l'Adolescence*, en 1911. C'est la même veine poétique que celle de Lafon. Souvenirs d'une enfance heureuse et recueillie, puis un mariage tendre et chrétien. La religion, qui toujours veille, est douce et familière. Dieu est un ami sans cesse présent, et qui console. Poésie classique, beaux sentiments, beaux vers, tout est honorable. Mais, comme Lafon, M. Mauriac, poète, ne fût jamais sorti de l'ombre. Est-ce l'exemple de son ami, est-ce une inspiration heureuse qui lui épargna d'être, comme ceux qu'il a dépeints, « un de ces poétereaux qui traînent leur premier livre de vers comme les poussins la moitié de leur coquille » ? Quatorze ans plus tard, en 1925, il publiera la belle plaquette *Orages*. Mais un jour il quitta la poésie pour le roman. Il devait réussir.

Grasset, déjà, l'avait deviné. En 1913, il éditait son premier roman, *l'Enfant chargé de chaînes*, histoire d'un jeune homme. Fils d'un riche campagnard, grossier et bon, orphelin de mère, il achève à Paris ses études. Intellectuel et répugnant aux basses distractions de ses camarades, religieux sans ferveur, lucide et faible, il souffre de son isolement et de la sécheresse de son cœur. Entraîné dans un parti socia-

Digitized by Google

liste chrétien, il s'enthousiasme, croyant rompre avec un passé vide et monotone. Feu de paille vite éteint. Chassé du parti, sa vie devient plus terne encore. Puis, au cours d'une retraite, la Grâce lui montre le remède : aimer une cousine iuq l'aime, et mener une vie ordinaire. Mais il est faible encore, et celle qu'il méprisait est grandie par cette tâche de le préserver de ses chaînes.

En 1914, paraît *la Robe prétexte*, récit d'une adolescence calme, où ne se passe presque rien, mais qui pressent tout de la vie. Un orphelin, élevé en province entre des femmes, vieilles ou pieuses, ne voit ni ne connaît personne. Quelques lueurs sur le caractère de son père, un oncle viveur suffisent pour lui faire entrevoir un monde inconnu. Ses quinze ans sont purs et pieux; mais c'est l'âge où l'enfant devient un homme. Ces deux romans d'avant-guerre sont de la même veine et trahissent la même inspiration. On y reconnaît l'influence de Lafon et de son *Elève Gilles*. Mais l'auteur a utilisé des souvenirs personnels d'enfance et d'adolescence, et les a mélangés à la fiction. Certains cadres de la vie des jeunes gens, qu'il a bien des raisons de connaître, familles et usages du Bordelais, salons littéraires de Paris, patronages et journaux d'action sociale, donnent à ces livres un réel accent de sincérité. Romans sans éclat et point parfaits, mais plus intéressants et plus profonds que bien d'autres, et où sont déjà indiquées, sinon développées, sinon systématisées, toutes les préoccupations artistiques, psychologiques et religieuses de l'écrivain maître de son talent.

La guerre vient. M. Mauriac se tait. Quelle épreuve, ensuite, de se remettre au travail ! Deux romans paraissent pourtant, *la Chair et le Sang*, en 1920, *Préséances*, en 1921. Le premier est un parallèle entre deux jeunes gens. Claude, fils de jardinier, intelligent et pieux, quitte le séminaire, doutant de sa vocation. De retour au potager paternel, il s'éprend de May, fille du châtelain, grand marchand de vin de Bordeaux. Cet amour la trouble, puis elle rencontre le bonheur dans un mariage d'arrangement. Claude se console dans la religion et le travail manuel. Edward, frère de May, intelligent et faible, quitté par sa maîtresse, se suicide. Celui qui a la foi et le cœur pur renaît de sa grande déception. Le protestant avide et blasé ne survit pas à la rupture d'une habitude.

Le sujet de *Préséances* est également double. Dans la société exclusive des grands marchands de vin de Bordeaux, Florence, sœur du narrateur, sur la lisière de « ce monde-là »,

Digitized by Google

épousera-t-elle un fils de grande Maison ? Elle y réussit. Mais tous deux, dans leur jeunesse, ont subi le charme d'Augustin, camarade de collège, grand cœur et grand esprit. Il les quitte. Plus tard, au milieu d'une vie déréglée, le frère et la sœur sont hantés de son souvenir. Ils le retrouvent sans joie. Son ancienne image était restée en eux; sa personne ne peut les sauver. Florence devient tout à fait folle, et son frère commence à entrevoir la lueur de la Foi. Un souvenir est plus fort qu'une présence. Mais la thèse idéologique manque de fermeté, et s'efface devant l'étude de la société bordelaise, plus exclusive qu'aucune autre, et impitoyablement hiérarchisée.

Ces deux romans, différents des premiers, leur ressemblent en plus d'un point. Sans aucun doute, ils ont été conçus et esquissés avant la guerre. Beaucoup de souvenirs d'enfance et de collège. Mais l'auteur s'en débarrasse plus aisément, n'en fait pas confidence, les asservit à la fiction, ou les invente. C'est bien la mécanique du roman. Enfin il nous dépeint avec exactitude et pittoresque des gens et des milieux. La caste des grands marchands de vin de Bordeaux est tout entière dans *Préséances*. Les influences réciproques et décisives, les caractères, les âmes préoccupent de plus en plus M. Mauriac. Mais ce ne sont point encore, à proprement parler, des romans psychologiques. L'étude de la société dépasse la recherche de l'âme humaine.

***

Un roman psychologique, s'il faut m'expliquer sur ce point, a pour caractère la limitation du sujet. Il étudie un sentiment, une situation, une crise. Non point abstraitement, comme un traité de philosophie ou de morale. Le romancier revêt de figures humaines les idées, et les fait évoluer dans le cadre de la vie journalière. Les événements inventés, le milieu choisi tendent à la démonstration. S'il a du talent, les personnages vivent, et nous croyons être là. Le roman ordinaire présente ce qu'on appelait naguère une « tranche de vie », aux éléments disparates et divers. Il y faut de la psychologie, mais le cadre est plus large. Il étudie tout, en bloc, au lieu d'isoler un cas particulier et de s'y tenir. On débute rarement par un roman psychologique. Un premier roman est assez facile à écrire. On s'y met soi-même tout entier, avec sa vie, ses sentiments, ses souvenirs, et tout ce que l'on a dans son

Digitized by Google

esprit et dans son cœur. On peut ainsi faire un livre très convenable, ou un chef-d'œuvre. Le difficile est d'en faire un second, et, quand on a ainsi épuisé sa substance, de la recréer sans cesse pour une œuvre nouvelle. La fécondité, dans une certaine mesure, est signe de génie. Mais celui qui est assez fort pour cette perpétuelle renaissance en vient presque fatalement au roman psychologique. Avec *la Chair et le Sang*, M. Mauriac avait trouvé un titre puissamment symbolique. Or il dépasse le livre et pressent l'œuvre à venir. M. Mauriac devait arriver au roman psychologique.

Cela ne tarda pas. La série est ouverte en 1922 par *le Baiser au Lépreux*, ce « cahier vert » court et ramassé qui le rendit célèbre. Dans la campagne bordelaise, Jean Péloueyre, souffreteux, laid et timide, épouse une belle fille pauvre. Il l'aime. Elle l'estime, mais a le dégoût physique de ce corps malade. Il s'en rend compte, s'exile à Paris, puis s'expose volontairement à la tuberculose, et meurt pour la délivrer. Elle a été troublée par un beau médecin, mais, veuve fidèle, ne connaîtra jamais que le baiser au lépreux. Ce triste amour, qui séparait leurs corps, a joint leurs âmes dans l'héroïsme.

En 1923, *le Fleuve de Feu* reprend largement tout ce qu'il y avait d'indéfini encore et d'inexprimé dans *la Chair et le Sang*. C'est le livre de la concupiscence. Gisèle de Plailly, jeune fille pieuse, cède pour la deuxième fois à sa chair ardente. Malgré la surveillance de son amie, Mme de Villeron, austère directrice, elle se donne à un débauché. Son amie l'en arrache. Gisèle se relève de cette chute ; et cette aventure, qui a troublé la pure Mme de Villeron, met le séducteur sur le chemin de la Foi.

La même année, un autre « cahier vert », *Génitrix*, qui est comme le pendant du *Baiser au Lépreux*, ajoute encore à la renommée de M. Mauriac. Félicité Cazenave aime son fils, quinquagénaire timide, d'un amour si passionné et tyrannique qu'elle le détache de sa jeune femme, et, à demi consciente, laisse mourir cette rivale. Ce crime lui aliène son fils, qui vit dans le souvenir de la morte. La mère disparaît à son tour, et le vieil homme, libre enfin, sent renaître en lui toute l'âpre énergie de sa race. C'est le livre de l'amour maternel, hypertrophié, inhumain, dénaturé jusqu'à être égoïste.

En 1924, l'éphémère revue *Demain* publie *le Mal*, de la même époque et de la même inspiration que *le Fleuve de Feu*. Lutte sans merci du désir charnel et de la morale religieuse.

Digitized by Google

Fabien Dézaymeries, pieusement élevé par une mère austère, devient l'amant d'une ancienne amie de Mme Dézaymeries, Fanny. Il se livre à sa passion, mais sent sa déchéance. Il s'éprend de la belle-fille de Fanny. Cette dernière cherche à mourir, puis se détache de lui. Fabien renonce à cette vie brûlante, se réfugie chez sa mère. On croit qu'il sera repris par la Grâce, mais il lui faudra lutter encore.

En 1925, enfin, M. Mauriac nous donnait *le Désert de l'Amour*. L'amour d'un adolescent marque toute sa vie. Malheureux, il poursuit sa victime. Un homme mûr souffre, mais se raccroche à quelque chose. Raymond Courrèges, à dix-sept ans, s'est épris d'une femme entretenue qu'aimait aussi son père, le docteur Courrèges. Elle les a repoussés tous deux. Il a rompu alors avec ses parents, pour mener une vie déréglée. Vingt ans après, il revoit en même temps son père et la femme qu'il n'a jamais oubliée. Elle est mariée, le docteur a été repris par la vie de famille. Lui seul, par ce malheureux amour, sera toute sa vie un dévoyé.

La facilité avec laquelle j'ai pu résumer ces dernier romans les fait rentrer dans la définition que je donnais tout à l'heure du roman psychologique. Il y a une idée centrale, simple et dépouillée. Les péripéties de l'action, les milieux décrits, les caractères, les personnages, tout l'art, en un mot, sont les esclaves de cette idée, et marchent vers un but commun. De telles œuvres veulent avoir une signification. C'est pour imposer sa pensée que M. Mauriac s'est fait artiste.

***

Chaque fois que je lis quelques pages de M. Mauriac, je ne sais pourquoi, le mot de *romantique* me vient aux lèvres. Et cette impression ne doit pas être tout à fait exacte. Le romantisme, certes, ne lui est pas antipathique. Ses jeunes gens se nourrissent volontiers d'*Atala* et de *René*. « Il mêle en lui le vieux romantisme de René à celui plus âcre et plus intellectuel de l'enfant de *Sous l'œil des Barbares* », disait-il de lui-même en 1914, dans *les Beaux-Esprits de ce temps*, inédit dont il vient (1926) de nous donner quelques chapitres. Il professe une grande admiration pour un Lacordaire. « Tout n'est peut-être pas fou dans la conception romantique des passions », a-t-il dit quelque part. Et c'est sans doute cette préoccupation presque exclusive des passions qui apparente M. Mauriac aux écrivains de la première moitié du XIXe siècle.

Digitized by Google

Pourtant cela ne suffit pas pour le qualifier de romantique. Moderne, il ne l'est pas davantage. Dans *la Vie et la Mort d'un Poète*, où il a exposé ses idées littéraires, il dénonce lui-même ce caractère de la littérature moderne, d'être systématiquement destructive. Laissons de côté certaines écoles exagérées. Il y a de grands noms parmi nos écrivains actuels. Malgré sa sympathie pour M. Gide et son groupe, M. Mauriac en est bien différent. Il est éminemment constructif. En fait, je ne crois pas qu'on puisse le ranger dans aucune école littéraire. Il a un style qui lui est propre, une personnalité bien établie, des convictions pour lesquelles il combat. Il est M. Mauriac. C'est pourquoi je dirai qu'il est classique. Sans attacher à cette épithète un sens scolaire. Il est classique, parce qu'il construit des œuvres cohérentes, raisonnables, humaines. Ses personnages sont moins spéciaux et plus près de nous que ceux de Marcel Proust ou de M. Paul Morand.

Il est classique, naturaliste même (si ce mot n'était réservé à une école littéraire bien démodée), par le soin qu'il apporte à l'étude du cadre et du milieu. Entre tant d'autres particularités, M. Mauriac est un écrivain régionaliste. Nul doute que les titres de ses livres ne figurent un jour en tête des guides du Sud-Ouest de la France. *Le Fleuve de Feu* excepté, tous nous ramènent à Bordeaux ou dans ses environs immédiats, vers les Landes. C'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa jeunesse, qu'il vient de nous raconter (*Bordeaux*, 1926). De cette province, il connaît tous les aspects, gens, usages, nature, beautés et ridicules. Les grands marchands de vin, les familles bourgeoises de Bordeaux, dans leurs hôtels des quais, leurs maisons de banlieue ou leurs villas d'Arcachon, avec leur inexplicable, mais incontestée hiérarchie, sont étudiés sans pitié. *Préséances* n'a été écrit que pour cela. Mais quelle sympathie pour ces petits propriétaires ruraux, guère moins intellectuels, qui ne quittent jamais le logis de famille, moitié château, moitié métairie. Tous, ils vivent de cette vie aisée de province, où l'on s'occupe un peu trop du voisin, mais où l'on se loge au large, où l'on mange bien et l'on boit sec, sans s'user comme à Paris. Comme l'auteur, les jeunes gens quittent volontiers le pays natal, au moins pour un temps. Mais ils sont dépaysés à Paris, où les trahit un terrible accent, dans ces mornes salons littéraires où l'on s'ennuie, dans ces grandes écoles où l'isolement du provincial rend son travail pénible, par ces longues journées, dans ces

Digitized by Google

foules parisiennes, pleines de dangers pour la province éperdue. De la Gironde ou de la Garonne ils conservent le souvenir des métairies aux toits bas, enfouies dans les haies, des passages de palombes, de l'atroce chaleur des soirées d'août, quand les cigales s'exaspèrent, avant les lourdes pluies d'orage.

***

Le souci de la signification psychologique exige un asservissement de l'art, composition rigoureuse et développement surveillé. Du jour où M. Mauriac a donné le pas à l'étude de notre âme sur la description de nos usages, il a discipliné sa manière. Remarquons de nouveau l'allure brève et raccourcie du *Baiser au Lépreux* et de *Génitrix*. Il n'y reste plus que l'essentiel des sentiments et des faits, et les caractères en prennent une saisissante rigueur. Les proportions, cependant, sont justes, et rien ne manque à l'œuvre. Ailleurs, M. Mauriac se laisse plus volontiers aller, je n'ose pas dire à sa fantaisie, mais à une sorte de faconde méridionale (et ce mot dépasse ma pensée) matée par un art prudent. Il n'a pas tort, au reste, de condamner ses personnages à des vies calmes, sans grandes complications matérielles. Il a une véritable incapacité à imaginer des aventures. Il tombe facilement dans l'invraisemblance. La supercherie pour remplacer Augustin, dans *Préséances*, puis son retour sont d'enfantines péripéties. Dans *le Mal*, dans *le Désert de l'Amour*, l'action tourne autour d'une rencontre au restaurant, après une longue absence : cas bien fortuit, truc bien usé.

Cette pauvreté des moyens disparaît devant l'ardente vie intérieure des personnages. De leur apparence physique nous savons peu, surtout dans les premiers livres. C'est au moment où M. Mauriac a porté toute son attention sur la psychologie des êtres qu'il créait qu'il a le mieux réussi (grâce à d'évidentes connaissances médicales) à nous en donner une image physique. On pense au « jeune homme » de *la Robe prétexte*, mais on voit Jean Péloueyre lui-même du *Baiser au Lépreux*. En fait, M. Mauriac a conquis en même temps, mais non du premier coup, le fond et la forme. Certains de ces enfants ont droit de cité dans ce monde irréel des personnages de roman, où n'est pas admis qui veut, où il faut posséder un corps, en même temps qu'une âme, et que fréquentent le père Goriot et Mme Bovary. Parmi ces êtres qui ne sont pas des abstractions, retenons la servante Marie

Digitized by Google

de Lados veillant sa maîtresse morte : « Assise, le buste droit, elle dessinait sur le mur une ombre étrange : sa bouche édentée et véloce remuait. Les grains du rosaire étaient au creux de son tablier comme du maïs et de l'orge ». Ne la voyons-nous pas ? Ses traits ne sont pas décrits. Un seul détail révèle son âge et sa physionomie, et une comparaison chargée de sens livre cette figure modelée par une longue vie de travail. Image à peine ébauchée, qu'éclaire une seule ligne précise.

Le régionalisme de M. Mauriac, que je signalais tout à l'heure, s'affirme dans ces descriptions de la nature du Sud-Ouest, chères à tous ses romans. M. Mauriac ne peut oublier (voir surtout *la Chair et le Sang*) la terrible chaleur des bords de la Garonne, à « l'époque où il ne reste plus qu'à laisser face à face le soleil et la vigne ». Il entend encore, la nuit, le « chuchotement » de la pluie si longuement attendue : « les feuilles aspiraient ces premières gouttes si avidement qu'il fallut près d'une heure avant que la pluie touchât la face consumée du monde, et que montât son odeur, odeur du désir loin encore de l'épanouissement, mais déjà transformé en joie ». Il s'est fait le peintre des Landes, où le soleil, en août, allume de larges incendies. Ces descriptions, parfois remarquables, sont forcément peu variées, presque monotones. Elles servent cependant à l'idée, persuadé qu'est M. Mauriac de l'influence des choses sur les corps et sur les âmes. Ou bien elles sont prétexte à définir un caractère, comme dans ce magnifique et un peu artificiel tableau :

> Il partait seul, à travers les pignadas, dans ces Landes qui étaient l'héritage paternel, mais dont les horizons sableux, les fûts rigides aux résineuses blessures reflétaient l'enseignement de sa mère. Rien de si nu que ce pays, rien de si plat ni de si uniforme; et pourtant des ruisseaux cachés, dont le courant est teint d'ocre par cette terre nommée alios, y frémissent sous le couvert des aulnes, et des sources glacées sourdent d'entre les menthes. Ainsi un cœur volontairement dépouillé, mais frémissant d'amour, est pénétré par la Grâce.

Ces quelques exemples peuvent donner une idée du style de M. Mauriac. Il n'a rien que de classique. M. Mauriac a lentement et longuement mis au point son arme. Ce serait une intéressante étude littéraire que de mesurer le chemin parcouru entre *l'Enfant chargé de chaînes* et *le Désert de l'Amour*, en passant par *le Baiser au Lépreux*. Ne la tentons pas. Mais concluons de cette étonnante souplesse de ton que le style de M. Mauriac est entièrement au service de son maître et ne l'entraîne pas ailleurs qu'il ne veut. Il lui permet

Digitized by Google

l'ironie mordante de *Préséances*, où la vanité humaine est mise en formules, la concision dramatique de *Génitrix* et les passionnés débats psychologiques du *Mal*.

Mais M. Mauriac, dans *la Vie et la Mort d'un Poète*, se prononce formellement contre la théorie de l'art pour l'art. Le style, alors, je le répète, n'est plus que l'arme qui lutte pour l'idée. La psychologie passe avant tout. En plus des cas particuliers qui constituent véritablement chaque livre, on trouve mille figures intéressantes dans ces provinces où les caractères s'usent moins vite et restent plus saillants qu'à Paris. Hommes de science ou d'affaires, qui vivent, sans comprendre et sans être compris, avec des femmes, épouses ou mères, uniquement occupées de devoirs domestiques; enfants qui deviennent des hommes sous l'œil aveugle de leurs parents; parents timides dont les enfants n'aperçoivent pas la tendresse; toutes ces personnes, qui ne se quittent jamais et que séparent à jamais le sexe ou l'âge, peuplent ces études parfois cruelles. Au fur et à mesure que M. Mauriac va s'avançant dans la vie, ses héros vieillissent aussi. Dans *le Désert de l'Amour*, Raymond Courrèges, à trente-cinq ans, commence à s'apercevoir qu'il n'est plus un tout jeune homme et qu'il ennuie les adolescents. Serait-ce un regret personnel ? M. Mauriac a toujours étudié l'homme un peu plus jeune que lui. Ira-t-il jusqu'au vieillard ? Tout récemment, en 1926, il vient de faire paraître *le Jeune Homme*, étude, littéraire et psychologique, des forces qui nous pétrissent et nous modèlent, de la quinzième à la trentième année. Mais plus évocatrice que ces pages, pourtant vibrantes, encore jeunes, est son œuvre, pleine de ces jeunes gens à l'orgueil douloureux, timides et toujours en fièvre. Elle est consacrée à cette folle adolescence, riche de tant de trésors, et si fugitive, cette « grâce éphémère, ce printemps d'une heure, l'intervalle de durée où chaque être est un dieu : ô brève adolescence ! » Age des cruels et périlleux combats de la Foi et du Doute, et plus encore de la Chair et de l'Ame. Et c'est là toute l'œuvre de M. Mauriac.

***

« Quel romancier catholique, a-t-il écrit dans *la Vie et la Mort d'un Poète*, ne s'épuise en luttes contre les filles et les fils de son esprit, redoutant que par eux le scandale arrive ? » M. Mauriac s'est épuisé dans ces luttes. Je ne sais si le scandale est arrivé. Mais on a crié au scandale.

Digitized by Google

Non point au nom de la doctrine, mais au nom de la morale. On a reproché à M. Mauriac d'en revenir sans cesse à ce combat, qui, perpétuellement, chez l'homme fait, met aux prises la Chair et l'Ame, et à ce « drame secret de l'homme qui se débat chez l'enfant ». Dans presque tous ses romans il étudie (admirant qu'elle soit tantôt lave brûlante et tantôt boue sordide) ce que Bossuet appelait « cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents ». Il est invinciblement attiré par « cette âme éprise de Dieu, mais qui, toujours, aima plus ardemment ses souillures ». Ses personnages les plus purs ne sont pas à l'abri d'un trouble passager des sens. Il peint, a-t-on dit, cette passion calculatrice qui, dans le remords et le sentiment de la déchéance, trouve une volupté nouvelle et une aggravation du péché. Et son talent, que l'on ne conteste pas, donne à ces aventures passionnées bien plus d'attraits qu'aux joies de l'âme. Pour certains juges, M. Mauriac, qui se dit romancier catholique, serait un « empoisonneur public ».

Par deux fois, au moins, il a présenté une défense en règle: en 1920, dans ses *Petits Essais de psychologie religieuse*, étudiant *le Catholique Charles Baudelaire*, puis, en 1924, après *le Fleuve de Feu*, dans *la Vie et la Mort d'un Poète*. Il répondait directement à ces attaques, affirmant comme d'Aubigné, que

> ... Le mal n'a point pour mère la science
> Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Une certaine littérature d'édification, disait-il, falsifie la vie. La transcendance du christianisme éclate dans sa conformité avec le réel : ne truquez donc pas le réel. Peindre l'homme d'aujourd'hui dans toute sa misère, c'est démasquer l'abîme qu'ouvre, dans le monde moderne, l'absence de Dieu. Certes, il faudrait inventer, si nous n'en étions déjà pourvus, ces abbés Bethléem, qui interdisent aux faibles l'approche de ce dont ils seraient troublés. Mais derrière ce cordon de sentinelles sachons n'être pas timorés. Portons notre art à ce point de perfection où, avec le plus de pudeur, tout le nécessaire est exprimé. Les pieuses gens qui se persuadent que nous cherchons le succès par le scandale sont-ils dignes de comprendre cet effort de l'artiste chrétien pour demeurer à la fois véridique et chaste ?

Dans son œuvre, aurait-il pu ajouter, l'amour-passion est une force mal appliquée, et qui, un jour, se tournera vers Dieu. Et puis il est de ceux qui jettent sur le pécheur des yeux de miséricorde. Il aime en Baudelaire ces fautes et ces blasphèmes, volontairement énormes, d'un croyant romantique. Chez le jeune Lacordaire, il se plaît à entendre « crier

Digitized by Google

la chair et le sang ». Il cite avec complaisance cette parole de Péguy : « Le pécheur et le saint sont deux parties, on peut le dire, également intégrantes, du mécanisme de chrétienté ». Il rappelle « la prédilection du Sauveur pour ce qui est perdu » et la « mystérieuse prérogative » que l'on a « après la chute ». La plus pure et la plus austère de toutes ses femmes, Mme Dézaymeries, « veilla son fils paisible, songeant peut-être que cette poitrine, qui fut haletante dans la volupté, avait été choisie comme la margelle du puits, comme la table du publicain, comme le mauvais lieu où le Fils de l'homme mange et boit, parce qu'Il est venu sauver ce qui était perdu ». La noblesse du péché est à la base de la religion de M. Mauriac. Pourquoi s'abstiendrait-il de peindre le péché ?

***

Mais la question est grave et demande une réponse nette. M. Mauriac est-il ou n'est-il pas ce qu'il veut être : un romancier catholique ?

Qu'il soit sincère, personne n'en doute. Que ses œuvres soient imprégnées de pensée religieuse, cela est évident. Ses personnages, dressés à l'examen de conscience, nourris de lectures chrétiennes, qui, depuis l'enfance, considèrent Dieu comme l'ami à qui l'on parle, à qui l'on se confie, sont bien les fils de ces longues générations croyantes, vivant, au cours des siècles, en familiarité avec leur Dieu. Ils ne sont ni théologiens, ni spéculatifs : « Hélas ! qu'est-ce que la foi, si elle n'est vécue ? Un système, une explication de l'univers plus péremptoire : il n'importe de s'y rallier que pour la vivre ». Ils s'en tiennent résolument à la morale. Mais, peut-être parce qu'ils n'ont guère de principes abstraits, leurs âmes sont passionnées, leurs corps faibles. C'est alors que les cœurs s'inquiètent. C'est dans le trouble des sens que la Foi s'efface en eux, jusqu'à ce que la Grâce les ressaisisse, brutalement, comme « un gibier forcé », ou par de lentes et tortueuses ruses. Aidée par l'effort ou découragée par la résistance, la Grâce joue un grand rôle dans l'œuvre de M. Mauriac. Elle y connaît d'éclatants triomphes, mais après quelles défaites !

Mais une telle œuvre ne peut être sans action. Elle sera utile ou nuisible. Un romancier catholique ne peut pas ignorer les critiques catholiques. Elles n'ont pas manqué. Ce n'était pas, je pense, pour quelques plaisanteries inoffensives. Le

Digitized by Google

prédicateur qui « empêche de se recueillir », le curé de province « commis-voyageur en drôleries cléricales », la « clientèle d'un grand-oncle jésuite », tout cela n'est pas méchant. Mais on a craint que l'œuvre de M. Mauriac ne peigne trop bien les passions.

Qu'ajouter après des voix autorisées ? La critique du siècle ne peut qu'en donner la profane impression. Il est difficile de se contenter du morne ennui que dégage trop souvent la « littérature édifiante ». Mais il serait naïf de croire que la description réaliste des passions en détourne l'homme. De là, malgré la réserve du ton et de l'action, l'impression trouble, désagréable, que l'on ressent à la lecture de romans comme *la Chair et le Sang* et *le Fleuve de Feu.*

Il est cruel de traiter ainsi tant de talent et de sincérité. Mais M. Mauriac a pris une position si nette qu'il faut bien se prononcer. Non, je ne crois pas qu'une peinture aussi passionnée de la vie soit sans danger pour les âmes faibles. Elle peut entraîner le cœur avec les sens. En vérité, il est difficile de doser la morale et la littérature. M. Mauriac s'en rend bien compte : « Le drame tout intérieur, a-t-il dit lui-même, d'un homme qui mate son cœur de boue, — drame que ne trahissent ni paroles ni gestes, — comment le décrire ? Quel artiste oserait imaginer les cheminements et les ruses de la Grâce, protagoniste mystérieux? C'est notre servitude et notre misère de ne pouvoir peindre sans mensonge que les passions ».

A. DE LUPPÉ.

Digitized by Google

C'EST VOTRE HISTOIRE[1]

Les brouillards de l'hiver pesaient sur la poitrine de Cubzac. Il dut s'aliter pendant quelques jours.

Valérie, qui, depuis la vente du pavillon de la rue Vineuse, était concierge à Auteuil, résolut de prévenir Mme Antréville. Elle arriva rue Férou un peu essoufflée, se hâtant; Christine s'effraya :

— Etes-vous inquiète, Valérie ?

— Ma foi, Madame, pas plus qu'à l'ordinaire, c'est une crise comme Monsieur en a depuis la guerre. Il ne sait pas que je viens rue Férou, il en serait fâché, il a tant peur de déranger Madame !... Monsieur sacrifierait tout pour Madame et les enfants, et, comme Madame n'est pas une ingrate...

Christine fait asseoir Valérie qui reprend :

— Que de changements pour tout le monde ! Deux chambres et une vilaine cuisine pour Madame habituée au joli appartement du boulevard et à la grande maison du Vésinet !

— On se fait à tout, dit Christine.

Valérie continue :

— Si encore Monsieur n'avait pas vendu le pavillon, les appartements convenaient pour deux ménages, Madame et les enfants auraient été autrement mieux qu'ici et mon pauvre Monsieur aurait conservé sa chambre et son fumoir. D'ailleurs Madame sait bien pourquoi Monsieur a vendu le pavillon ?

Christine s'étonne :

— Non, Valérie, je ne me serais pas permis...

Valérie pousse un : ah !... si étonné que Mme Antréville reste en suspens.

— Alors Monsieur n'a rien dit à Madame ?

— Je vous répète que non, Valérie, laissons cette affaire.

Mme Antréville est debout, la vieille servante reste assise :

— Malgré tout, Madame, il faut que je parle, ça ne serait

1. Voir *le Correspondant* des 25 janvier, 10 et 25 février 1926.

Digitized by Google

pas juste que Madame ignore cela, et, si Monsieur devenait plus malade...

— Je ne vous comprends plus du tout, Valérie.

— Madame sait bien que j'ai élevé M. Didier; Mme Cubzac était nerveuse, un peu maladive...

— Je sais, Valérie.

— Si je rappelle tout ça à Madame, c'est pour que Madame comprenne que je ne suis ni curieuse, ni bavarde...

La conversation menaçait de s'enliser dans les souvenirs chers aux nourrices. Christine brusqua :

— Alors ? dit-elle un peu impatiemment.

— C'était pendant la guerre, Monsieur était en permission; voilà qu'un soir je vois entrer M. des Hottières, — bien changé le pauvre Monsieur ! — M. Cubzac lui tend les mains: « J'ai trouvé un moyen, des Hottières, le pavillon n'est plus utile à qui s'en retourne sur le front et n'en reviendra peut-être jamais, je vais vendre ». C'était plus fort que moi, — Madame le comprendra, — je restai figée à la porte; ces Messieurs continuaient à parler : — « J'ai trouvé acquéreur, disait M. Cubzac; sitôt l'affaire conclue, je vous remettrai les fonds. — Avez-vous bien réfléchi ? répondait M. des Hottières, le sacrifice est gros, ne craignez-vous pas un regret» ? M. Cubzac jeta sa cigarette dans le foyer et, se retournant, les mains dans ses poches : — « Non, j'ai promis à Antréville mourant de m'occuper des siens, cette somme sera portée au compte des enfants Antréville, faites-la prospérer, mon ami. » Le lendemain, Monsieur remarqua que j'avais les yeux rouges : « — Qu'as-tu, Valérie ? » Je ne répondis pas, il insistait, je finis par dire : « — Ce que fait Monsieur ne me regarde pas, mais tout de même le pavillon, tous les souvenirs de la défunte Madame... » M. Didier posa une main sur mon épaule : « — Tu as entendu, ma bonne Valérie ? Eh ! bien, sois discrète. Les souvenirs, dis-tu ? Oui, en un autre temps le sacrifice en serait bien cruel, mais la guerre nous a dépris de beaucoup de choses. Nous quitterons le pavillon, Valérie, tu déposeras les grosses pièces au garde-meuble et tu me trouveras un petit appartement pas bien cher. »

Mme Antréville, debout, adossée à la porte de la cuisine, demeurait muette; des larmes coulaient sur son visage; la vieille femme, gagnée par l'émotion, tira son mouchoir

— Oh ! Valérie, je ne me suis doutée de rien !

— Monsieur m'avait fait promettre le silence, je n'ai jamais dit un mot à personne; mais Madame doit savoir parce que, si Monsieur venait à mourir...

Digitized by Google

Les pleurs coupèrent la phrase de Valérie ; Christine enfonça son chapeau sur sa tête :

— Partons !

Cubzac s'était levé ; il avait placé près du foyer un gros fauteuil capitonné ; lorsqu'il vit entrer Christine, il poussa un ah ! de joyeux étonnement, puis, menaçant du doigt Valérie qui avait introduit la jeune femme :

— C'est toi qui es allée chez Mme Antréville ! Tu n'en feras jamais d'autres !

— Elle a bien fait, répondit péremptoirement Christine.

La bienfaisante présence animait le visage du malade, la voix de Mme Antréville lui semblait plus émouvante qu'à l'ordinaire, chargée d'une sourde musique qui lui fondait le cœur.

Christine regardait cet homme qui, sept ans plus tôt, réglait sa vie sur un frivole désœuvrement. L'épreuve était venue, l'obligation à l'effort ; des zones profondes, stagnantes jusqu'alors, avaient été remuées, le « dilettante » avait senti que, pour ne pas demeurer honteusement au-dessous du devoir, il était nécessaire de se dépasser.

Christine connaissait le dévouement de Cubzac : il l'avait aimée d'amour, l'amitié d'aujourd'hui en demeurait enrichie comme ces liqueurs qui roulent des paillettes d'or ; mais combien, parmi ceux qui ont désiré une femme, sont capables d'un sacrifice réfléchi ?

Peut-être, devant le visage mourant de Charles Antréville, Cubzac avait-il eu, dans son âme, la révélation de la faute, sinon consommée, du moins consentie et appelée. Antréville, l'Antréville d'avant-guerre, était un mari peu scrupuleux. Il aimait Christine et ses enfants, mais se permettait les à-côtés : incartades, fantaisies. Christine, d'ailleurs, ne se donnait aucune peine pour les entraver. Si Cubzac s'indignait parfois contre Antréville, c'était à la seule fin de relever une injure pour Christine et de justifier un amour qui se transformait en passion.

A l'hôpital, de soldat à soldat, la question se dénudait : une dette secrète pesait sur Cubzac, il en eut conscience, il promit. Sa sensibilité et sa volonté se portaient garantes, sans marchandage.

Cubzac était assis à contre-jour, la lumière fine d'un bel après-midi d'hiver poudrait le teint délicat de Christine. Pendant quelques secondes, Cubzac oublia la maladie, les vicissitudes, s'enchantant à cette douceur harmonieuse, récompensé par ce visage ensoleillé.

Digitized by Google

Lorsqu'elle sortit, talonnée par l'heure, il demeura pensif. Les fonds produits par la vente du pavillon avaient été placés dans une affaire commerciale, un entrepôt d'huile, à Marseille. Depuis plus d'une année, des Hottières était en Extrême-Orient, mais il avait confié l'entrepôt à un gérant honnête. C'était du 10% assuré et sans doute, un peu plus tard, une vente à gros bénéfices.

Les mois passaient. Didier, ne recevant aucun dividende, avait écrit à Marseille. La réponse vint, évasive : impossible d'entrer en relations avec tout autre que M. des Hottières; ce dernier, tenu au courant, réglerait directement le compte de ses actionnaires.

Didier patienta pendant quelques semaines, puis transmit à des Hottières la réponse ambiguë de son gérant. Il y avait bientôt trois mois de cela.

La visite de Christine avait réveillé le souci de Cubzac, aiguillonné sa hâte : quand donc aiderait-il effectivement ses amis de la rue Férou ?

Une clef tourna dans la serrure, Valérie tendit une lettre. Les doigts du malade s'en saisirent, ils tremblaient en la décachetant.

« Je suis très préoccupé, écrivait des Hottières, mon gérant est mort il y a six mois, sa femme a continué les affaires, aidée d'un employé qui ne m'inspire pas confiance. Si vous pouvez vous rendre à Marseille immédiatement, je vous conseille de voir Sallanches. Il connaît à fond tout le Midi commercial et peut nous renseigner sérieusement. J'ai perdu de vue Sallanches depuis nos revers, mais je ne doute pas de sa bonne volonté : une immense fortune la rendra facilement agissante. Je lui écris par ce courrier; si vous pouvez l'atteindre, cela vaudra beaucoup mieux ».

Cubzac posa la lettre auprès de lui, sa respiration se faisait plus courte. Puis crispé par une ironie impatiente : Sallanches! Hottières s'adressant à Sallanches! Ce pauvre Hottières ignore les séjours alternés de Sido et de Léa Suèvres au Cap-Martin et que les hôtes de la Pinède servent de fable aux hivernants ! Sallanches !

Didier se prit la tête entre les mains; le spectre de la malchance s'asseyait sur le fauteuil où, quelques minutes plus tôt, souriait Mme Antréville.

***

Une haie d'agaves et de cactus défendait la première terrasse. Au delà, le jardin s'étendait : petits bois de yuccas

Digitized by Google

enchevêtrant leurs têtes-de-loup rigides, genêts, mimosas, mimosas surtout; les plus souples, les plus radieux embaumaient les terrasses, le parc, débordaient, se répandaient sur la côte tout entière qui n'était plus qu'un bouquet.

Derrière la villa, dans cette pinède qui lui donnait son nom, Sallanches avait fait organiser un stand; il s'y exerçait au tir chaque matin, après son heure d'escrime, de tennis ou de golf.

Depuis que Léa s'était tout à fait installée à la Pinède, Sido n'y paraissait que par intermittences. Joueuse, une singulière veine la favorisait; elle riait, il y avait dans son rire la frénésie du risque, l'insolence du succès, je ne sais quoi d'un peu fou qu'elle portait en soi et qu'excitait une vie sans frein.

L'argent qui lui venait chaque soir était dépensé le lendemain. Elle s'étourdissait jusqu'à rompre ses nerfs d'acier et, dans la brusque prostration de leur déficience, mâchait une rancune violente contre Sallanches, qui était versatile, et surtout contre cette sœur mauvaise qui le tenait à son détriment.

La belle Mme Suèvres, ce jour-là, allongeait au soleil un corps de Diane; le valet de chambre apportait le courrier, journaux du soir, lettres, invitations.

Mme Suèvres fit le triage et, tout à coup, s'arrêtant :

— L'écriture de mon mari !

Sallanches remontait les terrasses, il s'approcha; d'un doigt allongé, Léa griffa l'enveloppe chargée de timbres chinois.

— Que peut-il me vouloir ?

— Je me le demande, lisez donc !

La première impression de Léa, tout instinctive, avait été désagréable; l'écriture de Legrand des Hottières remuait le passé; pendant une demi-seconde, elle avait oublié qu'ils étaient devenus l'un à l'autre légalement étrangers et que rien de ce qui tourmentait le pauvre homme ne pouvait atteindre son égoïsme.

A présent, elle jouissait de songer à cela, elle s'allongeait sur la chaise de rotin avec des étirements de chatte impérieuse et nouait sous sa nuque la blancheur fardée de ses mains.

— Alors ?

— Rien, une lettre d'affaires.

— Peut-on voir ?

Mme Suèvres parcourut les pages où son mari faisait l'aveu de ses préoccupations, sollicitait un amical secours. L'expression caressante de tout à l'heure avait disparu, un autre sourire

Digitized by Google

durcissait l'arc pincé des lèvres; visiblement elle triomphait.

— Peuh! tout ce que M. des Hottières entreprendra se terminera de la sorte; rien à faire avec des cerveaux de cette espèce.

Sallanches hésitait, fuyant le regard appuyé sur le sien :

— Je verrai, fit-il, affectant l'indifférence; les enfants Antréville sont intéressés là-dedans; Cubzac aussi, me semble-t-il.

— Cubzac n'a besoin de rien; les enfants Antréville sont pupilles de la nation, l'aîné atteint l'âge où l'on doit se suffire, Annette est chez sa tante. Je l'ai rencontrée dernièrement, cette Mlle Kerglaz, sa mise de religieuse laïcisée posait une tache baroque dans le salon Saint-Rummel; c'est une dévote qui essaie d'influencer Monique Gervais; elle a dû convertir Christine; ces gens-là n'ont que faire de l'argent.

Sallanches se taisait, perplexe.

— Croyez-moi, Sallanches, dit-elle en s'approchant, si je me permets un conseil, c'est parce que je prévois mille difficultés; relisez bien cette lettre; le gérant est mort, sa femme ne vaut pas grand chose et le soi-disant contremaître est un *nervi*. Ils ont déjà tout croqué

— Un reliquat à sauver, peut-être.

— Sauver quoi ? Ce gibier-là glisse entre les mains, ils sont insolvables; vous vous mettrez en peine pour un néant.

Assise auprès de Sallanches, la belle personne pose un avant-bras parfumé sur l'épaule de l'homme hésitant :

— Il y a eu des malversations, vous ne sauriez prendre en mains une affaire dépréciée, une affaire où l'on a trafiqué peu honorablement.

Et, comme Sallanches hésite encore :

— C'est plus fort que moi, Ludo, mais il m'est pénible de vous sentir en rapports avec M. des Hottières...

— C'est presque impersonnel.

— Autrefois cet homme me séparait de vous... de toi que j'aimais en silence, j'ai tant souffert !... Déchirez cela, Ludo !

Sallanches a enveloppé de son bras la taille inclinée de Mme Suèvres; celle-ci, frémissante d'avoir triomphé, se dresse, à côté de lui :

— Que nous importe tout cela qui grouille de par le monde? Il y a vous et moi, Ludo, et rien d'autre!

Derrière eux, par la porte ouverte sur la vérandah, une glace lointaine offre son miroir; Léa se retourne et Sallanches avec elle : l'homme robuste et brun, la femme éclatante d'un or factice forment un couple orgueilleux.

— Regardez ! dit-elle en se serrant contre lui.

Digitized by Google

Ils décidèrent que leur mariage aurait lieu à Paris, formalité rapide, — deux signatures à la mairie du dix-septième; — à cause de Dani, il était préférable de ne pas entourer d'apparat cette union civile.

La nouvelle des fiançailles se répandit aussitôt.

Sido l'apprit un certain soir à Monte-Carlo. Depuis quinze jours on ne l'avait pas vue à la Pinède.

Mme Lagrange était assise au jeu, ses mains adroites lançaient la mise; tout à coup, la chance tourna, Sido perdait; autour d'elle des propos s'échangeaient, Mme Lagrange perçut celui-ci :

— La belle Léa le tient, c'est officiel. Le mariage aura lieu à Paris, dans un mois.

Il parut à Sido que l'on ricanait.

Son sac ne contenait plus que quelques billets de cent francs, elle se leva avec un rire de bravade :

— Je laisse passer la guigne! Vous verrez cela tout à l'heure !

Un de ses compagnons s'empressa :

— Très sage, cela ! Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à souper ? Nous reviendrons au jeu aussitôt après.

C'était un étranger hivernant à Monte-Carlo. Sido accepta; elle retenait une exaspération qui lui tordait les nerfs.

Lorsqu'ils furent installés devant une chère luxueuse, l'étranger parla :

— Les femmes sont nerveuses, il ne faut pas; quelques billets ? La veine est en route, c'est vrai, vous devez me croire.

Le sourire aigu de Mme Lagrange masquait mal son excitation; insinuant, son compagnon reprenait :

— Permettez seulement... je jouerai de moitié avec vous, cela changera la main et puis... vous êtes si charmante !

Mme Lagrange rentra dans la salle de jeu.

A deux heures du matin, elle perdait trente mille francs.

L'étranger lui prit le bras doucement :

— Nous gagnerons demain; acceptez que je vous reconduise ?...

Brusque, elle se dégagea :

— Non ! je réglerai ma dette.

L'homme sourit, incrédule, mais patient, il baisa longuement le poignet de Sidonie.

Elle ne dormit pas; le lendemain, la femme de chambre la trouva debout, tout habillée à huit heures du matin :

— Je sors, demandez-moi une automobile !

La voiture roulait sur la corniche. Souvent, débordant des

Digitized by Google

jardins, le mimosa tendait ses plumages embaumés; la voyageuse n'y prenait pas garde, pelotonnée au fond de la voitures, les yeux fixes, les mains serrées. Cent mètres avant la Pinède, elle fit arrêter le chauffeur, le paya et le congédia.

Les bruits du matin animaient la villa. Une petite chienne éventa sa présence, aboya, puis, la reconnaissant, se tut presque aussitôt.

Sido écoutait : des coups secs... on tirait dans le stand, Ludovic Sallanches était là.

Mme Lagrange s'avança; quand Ludovic l'aperçut, il posait auprès de lui son revolver déchargé.

— Vous ne m'attendiez pas !

La voix de Mme Lagrange était saccadée. Sallanches pensa : elle a perdu. Il se fit tout aimable :

— Vous êtes rarement aussi matinale, que vous arrive-t-il ?

— Le plaisir de vous voir !

Un tremblement de colère rendait ses paroles sifflantes. Sallanches attendait, sur ses gardes, prévoyant une bourrasque. Comme il ne lui proposait pas d'entrer, elle s'assit, le regardant fixement, prise entre la violence qui montait et la nécessité d'être calme pour obtenir de l'argent. Sallanches dit enfin :

— Alors ?

Elle eut un mouvement des épaules :

— Une soirée de guigne !

Sallanches parut délivré :

— Chacun connaît cela ! Combien ?

— Quarante mille.

— Vous allez bon train !

— Je vous les rendrai.

Il réprima un sourire.

— Je vais vous signer un chèque, accordez-moi un instant.

Mme Lagrange, saisie par cette facile victoire, demeurait immobile; puis, brusquement, le sang envahit son visage : Sallanches lui jetait à la hâte cette aumône, trop heureux de se débarrasser d'elle.

Ses mains se crispaient; prendrait-elle cet argent ?

— On se joue de moi ! pensa-t-elle tout haut.

Comme Sallanches rejoignait Sidonie, Mme Suèvres, avertie par la femme de chambre, se précipitait :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien, un petit compte entre Sido et moi.

— Deviez-vous quelque chose à ma sœur ?

— Il faut le croire.

Digitized by Google

Le papier s'était engouffré dans le sac de Mme Lagrange.

Les narines de Léa frémissaient :

— Tu as ce que tu veux, dit-elle.

— Toi aussi !

Elles se mesuraient.

— Je te défends de remettre les pieds ici !

— Si je veux ! Te crois-tu chez toi ?

— Je vais appeler les domestiques !

Hors de soi, Mme Lagrange bouscula un banc, une table sur laquelle se trouvait le revolver, qui glissa dans un massif. De la villa, les gens sortaient... Sido s'enfuit à travers les pins.

Mme Suèvres était blême :

— J'entends que cela ne recommence pas !

Sallanches haussait les épaules :

— N'en parlons plus.

Léa prit tacitement la résolution de monter la garde autour de son futur mari.

Quelques jours après, elle recueillit la carte d'un visiteur :

Didier Cubzac.

— Ne le recevez pas, dit-elle à Sallanches, il vient pour vous relancer au sujet de l'affaire des huiles.

Le valet de chambre glissa poliment :

— Ce Monsieur a fait tout exprès le voyage de Paris malgré sa mauvaise santé : il serait reconnaissant si Monsieur voulait bien lui accorder cinq minutes.

Léa posa sur le domestique un regard glacé, puis, doucement :

— Après tout, mon ami, cela vous regarde.

Sallanches ordonna :

— Faites entrer.

La porte qui séparait le fumoir du grand salon était ouverte ; à peine les deux hommes s'étaient-ils serré la main que Mme Suèvres traversait le salon.

Cubzac se leva ; Léa s'avançait, souriante, des fleurs sur son bras replié :

— Me reconnaissez-vous ?

Et tout d'un trait :

— Que devient cette pauvre Christine ? Et les enfants ?

Elle affectait des curiosités, un intérêt qui horripilaient Cubzac ; elle dit enfin :

— Vous parliez d'affaires, je vous gêne, ne vous occupez pas de moi, je refais une corbeille que le valet de chambre a sabotée.

Sallanches fronça légèrement le sourcil, un pli d'amertume creusa les lèvres de Didier.

Digitized by Google

Cependant il exposa sa requête, il se fit pressant, son émotion ébranlait Sallanches qui dit :

— J'ai reçu une lettre de M. des Hottières, je crains qu'il ne se soit mal engagé, pourtant je ne refuse pas, je me renseignerai; voulez-vous me laisser la note que vous avez écrite ?

Didier tenta un dernier effort :

— Promettez-moi votre concours !

Un bruit dans la pièce voisine fit se retourner les interlocuteurs.

On entendit la voix de Mme Suèvres :

— Ce n'est rien, un livre qui tombe.

— Je vous écrirai, dit Sallanches.

Cubzac prit congé, la partie était perdue.

D'ailleurs, au cours de son voyage rapide, quelques amis rencontrés l'avaient renseigné.

Le « drame de la Pinède », depuis une semaine, distrayait les hivernants. La querelle des deux sœurs, surprise par les domestiques, se transformait en feuilleton; Sallanches était absurde entre ces deux péronnelles qui se disputaient la place.

Mlle Kerglaz était repartie; Mme de Saint-Rummel avait reçu les confidences du capitaine des Hottières. Celui-ci manœuvrait adroitement et Mme de Saint-Rummel pensait avec satisfaction : si Monique n'était pas ma nièce, Dani ne s'en soucierait point. La vieille Madame se bouchait les oreilles pour ne pas accueillir les échos fâcheux venus du Cap-Martin; mais la princesse Ciucusko, en sous-main, faisait avertir le baron Gervais. Ce dernier parla net et, sa belle-sœur se refusant à fermer la porte au beau capitaine, le baron rappela sa fille.

C'était l'époque où le printemps éclate sur la côte. Sur la Croisette, les femmes circulaient sans écharpe, un simple crêpe, — une aile d'abeille, — entre leurs épaules et la lumière.

Monique regarda la corniche rouge et ses arêtes rocheuses, les lignes souples des Maures, les dattiers, les cactus, les agaves. Tout cela fuyait derrière le rapide qui bientôt obliquerait droit au Nord.

Monique ferma les yeux, concentrant sa pensée sur une autre image, un petit parloir vaguement oriental au fond d'une cour austère : d'avance la jeune fille se jetait dans les bras de Mlle Kerglaz.

***

On parvenait difficilement à saisir Mlle Kerglaz : Christine bénéficia de ce que, dans son entourage, on n'attendait tante Marie que le lendemain.

Digitized by Google

Mme Antréville avait un visage las : la gêne qui rogne sur tout lui imposait une lancinante torture; à certains jours le mal s'exaspérait.

Quand elle se chauffait, Christine calculait le prix du combustible; quand elle regardait l'appartement encombré par ses meubles, la hantise du terme la rongeait. Chaque détail empoisonnait sa vie : les petits usaient trop, Calixte était vêtu comme un pauvre. Il lui semblait que toute la personne de son fils, — depuis sa démarche jusqu'à son regard, — portait le poinçonnage acide du dénuement.

Mlle Kerglaz sentit la crise, elle parla très peu d'elle-même, laissant à sa nièce le loisir de s'épancher.

— Tante Marie, disait Mme Antréville, je vis sur un gril : on se tourne, on se retourne, c'est pareil. Ce pauvre Riquelet est un honnête homme, mais chimérique, mal armé pour les affaires; on parle de fermer sa maison d'édition. Que va devenir Calixte ? Il me cache son souci, j'essaie de lui dissimuler le mien, cela use, cela use... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Il y a des moments où l'on se sent dépassé, je n'en puis plus, mais je ne l'avouerai qu'à vous !

— Tu as raison, ma pauvre chérie, on ne peut parler de ces choses qu'avec ceux qui les ont souffertes.

Puis, sentant qu'une confidence aiderait Mme Antréville :

— Je suis comme toi à la merci d'une maladie qui entrave le travail. J'ai été une fillette heureuse, une jeune fille sans souci; mon père mourut, la face du destin changea, je me suis mise au travail. Tu connais la suite... Il a plu à la Providence de me tenir en haleine, c'était sans doute nécessaire à ma faiblesse.

Christine dit âprement :

— Je ne crois pas cela. La pauvreté n'est pas une source de vertu.

— Tu as raison, il ne faut jamais dire *la pauvreté*, mais *l'esprit de pauvreté*, c'est en lui que les âmes trouvent la paix.

— La paix ! Vous la possédez ! On peut donc souffrir et se sentir en paix ? C'est une chose extraordinaire... Je vous envie, comment y êtes-vous parvenue ? C'est cela que je veux savoir ! Est-ce tout d'un coup ? Est-ce après des années de luttes ? Mais à quoi bon ?... Cela n'est pas pour moi..., c'est la part des saints !

Nerveuse, s'angoissant :

— Tant de canailles ont accru leur opulence ! Qu'ai-je fait pour mériter ce degré de misère ?... Je me révolte; je me débats, ce n'est plus supportable... Vous avez votre secret, es-le, que j'essaie de vous imiter !... Que faut-il faire ?

Digitized by Google

Doucement, discrètement, Mlle Kerglaz insinue :

— Si tu pouvais accepter...

Christine sursaute :

— Que j'accepte d'un bloc tout un avenir ravagé ?

— Tout un avenir ? non, mais seulement l'heure qui te pèse, la journée tout au plus... C'est minute par minute qu'il faut demander le courage de vivre.

— Vous me prêchez tout simplement la résignation.

— Non, la résignation est passive, la paix que tu souhaites est agissante, elle naît d'un *libre* consentement.

— Je ne comprends pas.

— Celui dont l'intention adhère étroitement à la Volonté du Père répond sans le savoir au grand appel des parfaits : « laisse tout, suis-moi ! » Il se dépouille dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel et, du même coup, il s'enrichit de tout le divin qui afflue en lui, transformant son impersonnalité.

Christine a la gorge serrée :

— Comment ?

— Les vases vides seuls peuvent être remplis, les autres sont engorgés par le soin d'eux-mêmes.

— C'est trop haut...

Le regret, dans sa voix, prend forme de supplication. Mlle Kerglaz sent que la minute est venue, elle peut oser davantage, un souffle impérieux la pousse :

— Ce n'est pas trop haut, affirme-t-elle, tu peux, tu dois monter jusque-là ! La résignation contrainte n'est pas digne de toi, tu croupirais dans ce marécage ; laisse cette part aux tièdes, aux paresseux, aux âmes sans désir, il te faut atteindre à l'amour !

Et, désignant la Sainte-Face, au-dessus de son petit bureau :

— Regarde, Christine, Celui qui t'appelle, le Pauvre, le Grand Pauvre auquel tout appartient !

La force intérieure qui meut Mlle Kerglaz traverse son humble forme matérielle ; Christine, saisie, en perçoit le mystérieux resplendissement. Elle baisse le front, pose ses lèvres sur les mains de Mlle Kerglaz et toutes deux demeurent silencieuses. Puis, au bout d'un instant, avec une voix presque basse, toute chargée de respect et d'émotion, Mme Antréville murmure :

— Merci !

Elle sort, un peu titubante, ne sachant trop ce qui la remue à ce point ; cependant une sorte d'allégement se prépare en elle, une source frémit, imprécise, souterraine ; de cet exemple, de ce contact direct une « vertu » est sortie ; Chris-

Digitized by Google

tine bouleversée n'en doutera plus. Traversant le mouvement de la rue, elle chemine, absorbée, le regard tourné en dedans. Elle rentre chez elle avec un visage meilleur.

Désormais Mme Antréville ne descendrait plus aussi bas dans le noir ravin du découragement; la magnification de la vie quotidienne lui apparaissait possible, relevant les tâches rebutantes, engendrant le goût d'une perfection applicable à chaque geste. Sa bonne volonté s'efforçait lentement.

De cela Christine ne dit rien à Calixte. Malgré l'intimité profonde qui unissait la mère et le fils, un enclos secret persistait, défendu par une singulière pudeur. De son côté, Calixte ne communiquait pas à sa mère sa correspondance avec Mlle Kerglaz.

Celle-ci terminait la correction d'une pile de copies quand, six semaines plus tard, Monique Gervais entra chez elle.

— Vous ne m'attendiez pas, tante Marie ? Cela s'est décidé brusquement. Vous savez par mes lettres que je m'étais reprise; votre contact, vos conseils, vos prières avaient eu leur action. J'évitais la présence de Dani; peu à peu, l'espèce d'influence « psychique » qu'il exerçait sur moi s'éparpilla; lorsque nous nous rencontrions, je ne subissais plus la volonté trouble de ce bel homme. A l'égard de ma tante, la situation se compliquait d'autant. J'ai écrit à mon père : je crois qu'il était déjà au courant; presque aussitôt, j'ai été rappelée sous un prétexte poli.

— Il faudra vous marier en Normandie, fit Mlle Kerglaz, choisissez un homme de votre monde.

— Tante Marie ! me supposez-vous capable de m'enflammer pour un goujat ?

— Je veux dire, un jeune homme que votre père accueille avec plaisir.

Tante Marie, parlant ainsi, répondait à une pensée secrète que Monique ne saisissait pas :

— Il est sage, continua-t-elle, non point de conclure ce que l'on appelle un mariage de convenances, mais un mariage auquel les convenances ne fassent point défaut; on évite ainsi bien des mécomptes.

Monique se mit à rire :

— Vous parlez, tante Marie, comme une douairière en robe à queue ! Auriez-vous un candidat ?

— Aucun, mais j'en sais plusieurs autour de vous.

— Je ne suis pas pressée de choisir; la grande passion ne vient pas, je ne la connaîtrai peut-être jamais.

Digitized by Google

— Cela me surprendrait, surveillez votre imagination, Monique.

Le Nouveau-Paris traînait sur la table.

— Est-ce Calixte Antréville qui vous le fait envoyer ?

— A quel titre ?

— Collaborateur. Cela m'amuserait de rencontrer Calixte Antréville.

Tante Marie répondit évasivement :

— Il travaille, il ne vient presque jamais chez moi.

Monique n'insista pas.

— Je resterai à Paris jusqu'après Pâques, tante Marie. Mon père va, vient, mais je ne le suivrai à la Valverte qu'au vrai printemps, quand il y aura des fleurs sur les pommiers. Mon père fait d'énormes travaux là-bas, c'est une grosse affaire; dans l'entourage de ma tante, on critique : « Une écurie, c'est de la spéculation, il y a beaucoup de risques ! » Moi, je n'y connais rien, papa est bien libre, n'est-ce pas ? Qu'il gagne de l'argent ou qu'il en perde, cela ne regarde pas le public, il y en aura toujours assez pour moi. Croyez-vous que la fortune rende heureux ?

— Il faut beaucoup de courage, Monique, pour renoncer à ce dont on a joui.

— Je le crois, je ne voudrais pas devenir pauvre; mais une moyenne me plairait : pas de grand train à soutenir, pas de flagorneries, — j'en suis tellement dégoûtée depuis cette saison ! — une petite maison dans la verdure, deux bons vieux serviteurs, un gros chien...

— Eh ! mon Dieu ! s'écria Mlle Kerglaz, vous venez de lire Bernardin de Saint-Pierre ! Vous raisonnez comme ses personnages ! Les rêveries amollissent et ne conduisent à rien; appliquez-vous à être parfaite dans la condition où la Providence vous a placée, c'est plus difficile qu'on ne le croit.

***

Dans la montagne, quand le voyageur ascensionne, il gravit en silence un sentier difficile; l'effort et le danger l'absorbent, il ne se retourne pas, par crainte du vertige; courbé en avant, chaque pas nécessite son application. Mais de loin en loin une place plus large et unie se présente, c'est un palier : on fait halte, on mesure le chemin parcouru; avant de repartir, on s'asseoit pour souffler.

Christine et Calixte, depuis quelques mois, avaient atteint un palier.

La maison Riquelet tenait toujours, le travail de Christine

Digitized by Google

était assez régulier, Annette s'appliquait davantage, Alban avait obtenu une bourse.

Le printemps qui allège les charges du pauvre tiédissait les murs de la rue Férou. Les arbres de l'ancien Séminaire verdoyaient, la douceur du soleil sur ses épaules détendait Mme Antréville; parfois elle lâchait l'aiguille, se redressait dans un geste familier aux femmes qui cousent et respirait l'air doré, dans lequel un léger arome de feuillage et de fleur corrigeait la détestable odeur de l'essence.

Calixte accumulait des notes, il n'avait guère le temps de les rédiger.

Quand il sortait de chez Riquelet, le courrier du soir expédié, il se sentait las, toujours un peu guetté par un mal chronique; Christine insistait pour qu'il sortît, les jours s'allongeaient et le Luxembourg, si proche, se faisait délicieux.

Calixte retrouvait des camarades. Ceux-ci, le plus souvent, à l'affût de l'aventure qui passe, peu exigeants, grossiers dans leurs propos, affectaient une vantardise cynique. Le dégoût lui venait à les entendre.

— Quand tu seras marié..., disait Christine.

— Nous en sommes loin!

C'était un sacrifice, moins peut-être à cause de la femme que pour les enfants, « la meilleure joie de la vie ».

Il plaignait la solitude de Cubzac, il disait à Christine :

— Vous avez des charges, maman, mais à cause de nous trois vous êtes plus heureuse que lui.

Mme Antréville approuvait; plus encore que Calixte elle s'affligeait au sujet du « critique » qui devenait taciturne et découragé.

Elle interrogea Valérie :

— Depuis que Monsieur a été dans le Midi, c'est pire que jamais, ma pauvre Madame!

Christine ne pensait pas à elle en s'inquiétant des affaires de Cubzac, elle souffrait pour lui; l'admirable sacrifice de ce fidèle ami n'avait réussi qu'à le ruiner; il y avait cinq ans que le pavillon était vendu, l'évidence s'imposait.

Christine se sentait un devoir envers Cubzac, comment le remplir ?

Un après-midi, la légèreté de l'air lui rendant la marche plus aisée, Didier s'en vint à la rue Férou; Christine l'accueillit avec un empressement affectueux. Elle ouvrit avec une hâte juvénile un paquet de cigarettes :

— A l'eucalyptus! je comptais vous les apporter, goûtez-y tout de suite.

Digitized by Google

Le fumeur fit une moue amicale :

— Ce doit être affreux, mais vous êtes bien gentille ! Est-ce donc vrai que vous pensez à moi ?

Christine eut un beau regard :

— J'ai deux amis, dit-elle, deux amis sur qui je sais pouvoir compter absolument, deux amis en qui j'ai foi mieux qu'en moi-même...

— Mlle Kerglaz.

— Oui, tante Marie et Didier Cubzac.

— Je vous remercie, Christine, c'est un grand honneur pour moi d'être haussé sur le plan de Mlle Kerglaz ; je ne vous offre point l'appui qu'elle vous apporte, mais pour ce qui est de vous aimer...

La voix de Cubzac sombra.

Christine ravala un sanglot :

— Je sais, dit-elle seulement, je sais.

Cubzac était assis sur le divan, un coude sur son genou :

— Ni fortune, ni santé, fit-il d'un ton qu'il cherchait vainement à rendre badin ; si seulement il me restait l'une ou l'autre ! Mais que faire d'un individu tel que moi ? Bien portant et riche, peut-être m'eussiez-vous épousé, Christine ?

Christine le regarda longuement :

— Si je devais me remarier, je vous épouserais malade et sans fortune ; je ne me remarierai pas, trop de choses ont évolué en moi, mais retenez bien ceci : vous sentir malheureux sera ma suprême tentation.

Cubzac se redressa, un éclair de joie dans les yeux :

— Ah ! mon amie, que je suis absurde et que vous êtes belle ! oui, belle, entendez-le dans le sens où je le comprends, on ne dit pas du Paradis qu'il est « bon », n'est-ce pas ?

Ce fut une grande douceur entre eux ; la Christine nouvelle, celle qui avait souffert et prié, devenait bienfaisante à son tour.

— Vous avez trop de courage pour que j'en manque, disait Cubzac, j'aurais honte auprès de vous.

Alban qui rentrait sauta au cou de Cubzac :

— Maman, l'ami Didier reste avec nous, il dîne ici !

Le geste spontané de l'enfant plut à Christine ; quelques minutes après, Calixte rentra. On se mit à table. Le jeune homme parlait, riait ; Christine scrutait le visage de son fils ; dans le son de sa voix elle percevait un entrain de commande : une sourde inquiétude lui en vint.

Quand Didier fut parti :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Digitized by Google

En un geste de protection, Calixte entoura de ses bras les épaules de sa mère :

— Et d'abord, fit-il, il ne faut pas vous émouvoir, ce qui survient était prévu...

— Riquelet liquide !

— Je passerai encore huit jours chez lui; donc, pas d'affolement ! Huit jours, c'est quelque chose, on voit venir.

— Prévois-tu un autre secrétariat ?

— Non, pas encore, mais j'ai une liste.

Il prit une feuille d'annonces commerciales :

On demande jeune homme, préparations pharmaceutiques, pas besoin diplôme. — On demande jeune comptable.

— Ma petite maman. Allez demain chez le pharmacien en question : *pas besoin de diplôme*, voilà qui est rassurant ! Peser des centigrammes de poudre, coller des étiquettes. J'aurai l'esprit libre, je composerai mon roman en manipulant des cachets; c'est le moyen d'attendre sans chômage un nouveau secrétariat.

Sans chômage! Le petit budget se tenait à peine, Christine n'avait pas remboursé Mlle Kerglaz.

Calixte dissimulait à sa mère l'amertume de cette aventure; il donnait un effort considérable, quittant l'usine où il manipulait tout le jour pour s'attabler devant un manuscrit.

Une chaleur violente, survenue tout à coup, lui causait une gêne anormale : deux jours plus tard, il était alité, les jambes raides, gonflées par le rhumatisme.

Christine soignait son fils, elle travaillait moins; l'entrepreneuse se plaignait aigrement, lésinait sur les salaires.

Un soir, Alban revint à la fois ronchonnant et craintif; il remit à sa mère un billet du proviseur.

— C'est trop ! s'écria Christine, non, vraiment c'est trop ! Qu'as-tu fait encore ? Mais qu'as-tu fait ?

— Maman, dit l'enfant, on est trente-quatre dans la classe, on a fait tous les trente-quatre la même chose, un chahut au professeur qui nous punit tout le temps, il y en a trente à qui on n'a pas dit grand chose, mais nous sommes quatre boursiers : « Ceux-là auront de mes nouvelles ! » criait le professeur. Peut-être que, si vous alliez le trouver...

Calixte malade, Alban privé de sa bourse, la série recommençait plus noire que jamais.

Calixte et Christine s'efforçaient; quand le courage était prêt d'abandonner l'un, l'autre le confortait. L'épreuve était aussi tenaillante qu'une année plus tôt; mais quelque chose en eux avait changé.

Digitized by Google

Après des heures d'extrême détresse, l'acte d'abandon survenait et une singulière lumière intérieure le suivait. C'était un étrange paysage de fin de nuit, un tâtonnement indéfinissable; mais, dans cette atmosphère embuée, quelque chose de mystérieux qui soulageait sans que l'on pût préciser la forme du bienfait et, tout au fond de l'horizon, une blancheur présageant la lumière. Alors retombait insensiblement le poids insoutenable des soucis; l'âme se dégageait, colombe qui plane au-dessus des têtes. C'était un repos inexplicable, une assurance dont il eût été impossible de donner les raisons, mais dont la réalité s'imposait. L'esprit, — affranchi de sa prison quotidienne, épanoui dans cette pénombre génitrice de clarté, — murmurait par la voix de l'âme le *tout est bien* des Bienheureux.

L'enfant et la mère, appuyés l'un à l'autre, tempe contre tempe, fermaient des paupières qui avaient retenu leurs larmes; ils se tenaient par la main, dans une union si étroite que leurs pensées, devenues prières, montaient d'une seule coulée, comme deux haleines qui, rejointes dans l'air, ne forment plus qu'une fumée bleue.

Ils percevaient alors la magnificence de cette voie difficile où les pieds sont gonflés et trébuchants, mais où le front, baigné de fraîcheur, reçoit le baiser de la paix.

La dépendance, l'humiliation, la souffrance prenaient un visage brillant et, pour les avoir contemplées ainsi pendant une seconde dans les profondeurs du secret, Christine et Calixte pouvaient accepter, le lendemain, les compagnes ternies qui se cramponnaient à eux.

Mlle Kerglaz, ayant épuisé l'effort matériel, portait sur sa poitrine l'angoisse de « ses enfants ». Un soir, en les quittant, elle entra à Saint-Sulpice et se mit à prier.

Son âme généreuse avait accoutumé de faire sienne la volonté de Dieu, mais une flamme insistante la dévorait quand il s'agissait de ses amis. Elle savait que l'amour fait pression par le privilège de sa familiarité. Quand elle se sentait les mains vides, elle ne se tenait pas quitte, elle exigeait d'En-Haut le secours qu'elle ne pouvait procurer; sa véhémence ne se lassait pas.

Elle rentra chez elle rassurée : ses intuitions la trompaient rarement.

Le lendemain, Cubzac gravit plus rapidement qu'à l'ordinaire les étages des Antréville; à peine s'informa-t-il de Calixte dont l'état n'était pas dangereux :

— Christine, voici ce qui m'arrive pour vous !

Digitized by Google

Il tendait une enveloppe ouverte, chargée de cachets de cire et de timbres étrangers.

Expéditeur : *Legrand des Hottières, Sanghaï*, valeur déclarée : quatre mille francs.

***

Momentanément délivré de la hantise quotidienne, Calixte écrivait.

Ses contes avaient plu, le secrétaire du *Nouveau Paris* avait promis de le caser au journal. Calixte devait, en octobre, remplacer un jeune reporter pris par le service militaire.

En attendant, — et suivant les conseils de tante Marie et de Cubzac, — il lâchait les anti-névralgiques, la colle et les étiquettes pour s'absorber dans son roman.

Le premier roman d'un écrivain ressemble à un premier amour. S'il en a les naïvetés, les gaucheries, il recèle un parfum spécial, une vérité encore non stylisée, un germe neuf sous les pluies d'avril; il enregistre les tendances foncières, celles qui, comprimées par la vie, sembleront extirpées, remplacées chez l'homme mûr, mais qui resurgiront à l'autre bout de la route, quand l'heure vient où l'on fait son compte, à l'automne des dernières moissons.

La première parole de Cubzac, chaque fois qu'il retrouvait le jeune homme, était celle-ci :

— Ça avance ? Où en es-tu ?

— J'ai presque terminé; *Aujourd'hui* pourra paraître à l'automne. *Le Nouveau Paris* l'annoncera prochainement. Si le bouquin a quelque succès, le pas difficile sera franchi, je n'aurai plus qu'à travailler. C'est bon de penser à cela, Cubzac; travailler avec la certitude d'une rétribution honnête ! J'envisage déjà maman soulagée, les petits moins privés.

— Le Pactole, quoi !

— Le nécessaire, répond Calixte, cela me suffira toujours,

— Pour les écrivains, reprend Cubzac, c'est un coup de veine, le succès peut aller au mérite, quoiqu'il s'attache de préférence à la facilité.

Le « critique » était moins essoufflé; l'été peut-être, mais plutôt la satisfaction.

Annette et Alban avaient suivi Mlle Kerglaz en Bretagne, une grande paix régnait rue Férou; le fils et la mère travaillaient en silence et presque chaque soir Cubzac, qui s'accoutumait à l'eucalyptus, venait fumer en leur compagnie, apportant le bout d'article griffonné dans la journée.

Calixte cotait très haut ces pages du « critique d'art »,

Digitized by Google

dont aucune considération vénale n'altérait la franchise :

— Si jamais je deviens quelqu'un au *Nouveau Paris*, disait-il, si j'acquiers auprès des « manitous » une parcelle d'influence, votre tour viendra, Cubzac, vous publierez sur les arts d'admirables bouquins.

— J'accepte ta protection.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Calixte apportait des fleurs, achetait quelques beaux fruits, l'âpre économie se détendait; Christine disait :

— A présent, on respire.

Et Cubzac, que son cœur et son destin maintenaient dans l'ombre de Mme Antréville, recueillait le bienfait de cette quiétude.

Il oubliait sa santé perdue, lorsque Christine, comme autrefois, l'accompagnait dans une exposition, discutant avec lui sur l'article à écrire.

Mme Antréville ne disposait que du dimanche; le choix de ce jour rendait plus rares ses rencontres avec les personnes qui, avant la guerre, comptaient parmi ses relations.

Quelques-unes se firent démonstratives, — le passé recule si vite ! — elles s'exprimaient comme autrefois :

— On ne vous voit plus... Vous êtes si occupée que cela ? Y a-t-il un jour ?... Non, eh ! bien, venez chez moi tous les deuxièmes lundis de cinq à dix heures... Votre fils est charmant, amenez-le !

— Oui, certainement...

Mais, quand elle s'offrait une récréation, Christine tâchait de joindre Mlle Kerglaz.

En octobre, le secrétaire du *Nouveau Paris* tint sa paroie, Calixte entra au journal.

Du coup, le jeune homme, que la malchance avait laissé timide, un peu anxieux, eut l'intuition qu'il « en sortait ». Il s'était tenu longtemps accroché, l'effort essoufflait sa poitrine, soudain c'était le rétablissement sur les poignets, l'air aspiré à pleine gorge, le sentiment neuf de la force et de la réussite.

On revenait, l'hiver était précoce, cinq degrés au-dessous, en novembre. *Le Nouveau Paris* hâta la grande kermesse qu'il organisait pour les Enfants-Malades. Le 1er décembre, dans la grande salle neuve du Palais des Reines, le journal donnait rendez-vous au Tout-Paris.

Le même jour, une note passait en seconde page :

Vient de paraître AUJOURD'HUI, *roman, par notre collaborateur Calixte Antréville. Cette œuvre d'un jeune apporte, sous une forme particulièrement passionnante, une contribution*

Digitized by Google

imprévue à l'étude de la nouvelle génération sur laquelle reposent les destinées du pays.

Christine lisait, puis relisait ces quelques lignes, les montrait à Cubzac, les portait à Mlle Kerglaz. Annette en faisait parade et Alban lançait à quelques camarades vaniteux :

— Et puis, tu sais, mon frère écrit des livres ! Tiens, mon vieux, lis un peu ça ! Quand tu en feras autant !...

A dix heures, Calixte entrait au Palais des Reines; il avait charge de commissaire.

Calixte n'aimait pas le monde. Les souffrances endurées par sa mère l'avaient hérissé contre la frivolité. La vie intérieure, développée en lui par les soins de Mlle Kerglaz, lui révélait le tragique néant de cette agitation.

Un de ses camarades l'entreprit :

— Alors, partant de tes principes, cette fête est un objet de réprobation ?

— Le monde est mal fait, répondait le jeune homme, mais il faut trouver de l'argent et pour cela tenir compte de la psychologie des donateurs.

— Tu en conviens !

— Si chacun ouvrait sa bourse proportionnellement à ses moyens, si chacun savait se déranger, se gêner, se priver un peu au profit des autres, ces vastes « bamboulas » deviendraient inutiles.

— Ce serait fâcheux !

— On tourne en rond autour de petits visages exsangues et ces femmes parées se sont mis pour trois cents louis de chiffons sur le dos afin de nous en apporter dix !

— Moraliste ! fit l'autre en haussant les épaules, bonsoir, je vais danser !

Des femmes passaient, vedettes du théâtre vers lesquelles se bousculait la curiosité. Quelques-unes chanteraient ou diraient des vers :

— Tu conviendras, Antréville, que le plaisir de coudoyer ces artistes suffirait à justifier une fête.

— Je conviens de cela, je ne suis ni huron, ni janséniste, je tiens compte aussi du besoin de plaisir.

Un groupe s'avançait. Une jeune fille dont la rare élégance comportait une dignité pudique arrêta sur Calixte ses yeux francs.

Le camarade s'en aperçut :

— Quel succès, mon vieux ! tu la connais ?

Calixte aperçut un profil perdu, des cheveux noirs :

— Non.

Digitized by Google

La jeune fille disparut dans la foule.

On tirait la loterie, de délicieux bibelots tombaient aux mains des plus connues et des plus belles. La princesse Ciucusko gagnait une boîte à poudre, un ouvre-lettre, un bouquet; Mme de Saint-Rummel était aussi bien pourvue. Les deux femmes ne s'étaient pas assises auprès l'une de l'autre; le jeune comte d'Aventin délivrait Monique de son empressement et la princesse répondait aux insinuations d'une interlocutrice :

— Baron Gervais ? Oui, charmant garçon, mais léger, vraiment trop léger ! Il a reçu une « tape », comme on dit chez vous, au Derby et à Chantilly. Son écurie, ma chère, une folie ! Il veut la première de France, tout son argent il y passera !

Vers deux heures du matin, le directeur du *Nouveau Paris* vint trouver Calixte, il avait une jeune fille à son bras. Touchant légèrement l'épaule du jeune homme :

— Une de vos amies d'enfance.

Et présentant :

— Calixte Antréville dont le roman s'annonce comme un succès, Mademoiselle Gervais, je vous laisse.

Les yeux francs se fixaient sur Calixte, leur regard était délicieux.

Une atmosphère de fête finissante mêlait les bruits et les odeurs : cordes, jazz, bourdonnement des voix, fleurs écrasées, parfum exaspéré des peaux moites, poussières soulevées; Monique fit quelques pas au bras de Calixte et, Camaret évoqué, quelque chose de pur passa :

— Je ne vous ai pas revu, disait la jeune fille, depuis la journée tragique du 27 juillet 1914; vous rappelez-vous ce départ dans le vent du matin ?

— Je me le rappelle; au sommet de la côte, je me suis retourné, la lumière traversait Pen-Hat...

— Pen-Hat ! Je n'ai jamais pu y revenir, mais je ne l'ai pas oublié, je suis au courant des nouvelles : Pierre Lambazen est à l'Ecole des Mousses.

— La fameuse Louise a-t-elle appris à coudre ?

— Je ne le crois pas, mais elle s'est mariée.

— Pas possible ?

— Nous vieillissons !

Tous deux se mettent à rire.

— Une coupe de champagne ?

— Volontiers.

Monique trempe ses lèvres dans le vin léger, Calixte la

Digitized by Google

voit de face. L'image de la fillette qui marchait à contre-vent sur la jetée de Roc'-hamadour s'est accomplie en perfection. Le cou est resté délicat, le buste est devenu moelleux, de l'épaule au poignet la ligne du bras s'affine sans maigreur, le coude présente une fossette enfantine; le visage aux grands yeux n'a guère allongé son ovale court, épanoui par un sourire plein d'éclat.

Comme une bouffée de parfum en plein visage, Calixte, brusquement, retrouve l'émotion d'autrefois, il se tait.

Monique parle de Mlle Kerglaz :

— Tante Marie est ma véritable maman, il faudra que je retourne avec elle dans la chaumière bénie, au pays de la mer.

Puis, sentant le trouble de Calixte, elle interroge, subitement coquette :

— Ecrivez-vous encore des vers ? et votre poème ? il y manquait une ligne, l'avez-vous trouvée ?

Sans plus réfléchir :

— Les poèmes ?... on ne les achève jamais...

Monique pose sa coupe de champagne, elle reprend le bras du jeune homme, elle a surpris de la mélancolie dans la réponse de son compagnon, cela devient tout à fait intéressant.

Enfin le voici donc cet ami d'autrefois dont les réticences de Mlle Kerglaz faisaient un personnage presque chimérique !

Elle le tient, elle le fait parler; on s'isole dans le tournoiement de la foule presque aussi bien que sur les hauts caps, là-bas.

C'est Mme de Saint-Rummel qui, jugeant l'heure tardive, se mit en quête de sa nièce.

— J'allais vous présenter M. Antréville, dit la jeune fille, le neveu de Mlle Kerglaz.

Une phrase polie, puis :

— Nous partons, Monique.

— Déjà !

Mme de Saint-Rummel a toisé Calixte d'un regard peu indulgent :

— Il est trois heures, dit-elle, le chauffeur attend depuis deux heures et demie.

Calixte tint bon jusqu'à cinq heures, suivant la consigne de ses chefs. Un insurmontable ennui l'avait saisi, le bal finissant lui paraissait lamentable. Lorsqu'il rentra, Christine allumait sa lampe pour se mettre à l'ouvrage.

Par un effort de volonté, Calixte chassa la vision de la nuit, regarda l'appartement froid, la petite flamme économe, tandis qu'à Saint-Sulpice tintait l'*Angelus* du matin. Il pensa : la vérité est ici.

Digitized by Google

Pendant les jours qui suivirent, son travail au journal, son service de presse chez l'éditeur absorbèrent le jeune homme; il eut peu de loisirs pour rêver sur la délicieuse rencontre; la raison aidant, il s'en détourna : à quoi bon ce qui ne peut conduire à rien ?

***

On se succédait dans le petit salon de tante Marie; avec elle, pas une banalité, mais la hâte de recueillir. On quittait la place par force, chacun prétendant au tête à tête, mais sachant que, derrière la porte, quelqu'autre âme en peine attendait son tour.

Les unes, en mal de confidences, pas encore au point pour être redressées, se répandaient en lamentations que Mlle Kerglaz écoutait patiemment, laissant venir l'heure où l'intervention serait opportune. D'autres cherchaient une lumière, le sens de la ligne droite, le courage de la suivre. Ceux enfin qui avaient atteint la stabilité de l'âme goûtaient avec ravissement le chant intérieur, la suprême harmonie qui, de cet être à Dieu, montait perpétuellement par la voie de l'abandon et de la simplicité.

Calixte était de ces derniers. La mystique de Mlle Kerglaz avait trouvé en lui une terre propice pendant la guerre. Puis dans cette lutte harassante contre l'adversité la sensibilité excessive du jeune homme s'était trempée d'énergie. Désormais acquise, cette énergie s'appliquait à d'autres fins : la discipline, la maîtrise de soi-même. Calixte entendait vivre sans transiger avec ses principes, accordant exactement ses actes à la noble conception qu'il s'était faite du devoir.

Cette attitude n'allait pas sans un peu d'orgueil, mais elle comportait tant de fierté pure que Mlle Kerglaz n'y voulait pas toucher.

— Les jeunes, disait-elle, doivent envisager l'absolu, ils ont bien le temps de glisser aux à peu près !

Dans le roman de Calixte, elle relevait le sens du présent, le goût de la force, la compréhension des réalités. Le héros d'*Aujourd'hui* dressait, dans la lumière nette de l'heure, une image hardie de l'homme, combinant ce qu'il a d'éternel avec les nécessités immédiates. Une certaine intransigeance parait l'œuvre d'une couleur chevaleresque, passionnée, propre à séduire les imaginations.

Monique, le livre dans la vaste poche de son manteau, entra chez Mlle Kerglaz.

La direction de tante Marie la tenait en bride; l'enfant,

Digitized by Google

si nette dans ses intentions, courbait la tête; l'examen journalier la rendait exigeante pour soi-même; elle avait récupéré une santé morale entamée par la rencontre du beau capitaine des Hottières; mais l'habitude de régner, l'adulation qui dans le monde entourait la fille du baron Gervais justifiaient l'assurance de Monique devant l'entreprise qu'elle méditait.

Cependant, au moment d'amorcer la conversation, une subite timidité l'envahit; elle tira *Aujourd'hui* de sa poche, le posa sur la table :

Mlle Kerglaz demanda :

— Vous l'avez lu ?

— Je l'ai lu.

Puis, se jetant à l'eau :

— Tante Marie, vous rappelez-vous Camaret, le Kermeur, les après-midi de Pen-Hat ? Ne croyez-vous pas qu'à cette époque Calixte Antréville m'aimait ?

Mlle Kerglaz ne mentait jamais :

— Je l'ai supposé, dit-elle, mais vous aviez quinze ans, lui seize, les inclinations de ce genre durent le temps des vacances, trois semaines; c'est pourquoi je n'y ai attaché aucune importance.

— Bien souvent j'ai pensé à Calixte; quand je l'ai croisé, je l'ai reconnu; quand je lui ai parlé, je l'ai retrouvé.

Mlle Kerglaz restait muette, Monique ajouta :

— Et ce livre ? Tante Marie, celui qui écrit un tel livre doit bien s'attendre à remuer les âmes !... Peut-être a-t-il rencontré un grand amour ?

— Je n'en sais rien, dit laconiquement Mlle Kerglaz.

Monique se jeta au cou de sa vieille amie :

— Tante Marie, ne prenez pas cet air fermé qui me fait de la peine; vous voulez la vérité de votre fille, vous l'aurez : pourquoi n'épouserais-je pas Calixte Antréville ?

Mlle Kerglaz fit un geste de reproche et, découragée :

— Monique ! Ne soyez pas romanesque, Monique !... Combien vous me désobligez !

Mlle Gervais secouait sa jolie tête :

— J'ai réfléchi, tante Marie, j'ai ma réponse prête à vos objections; je commence par la grande, — l'unique en vérité, — j'ai de la fortune, Calixte n'en a pas.

Mlle Kerglaz répondit vivement :

— Vous mettez d'un coup les choses au point, je complète. Primo : Calixte ne se mariera pas, parce qu'il aide sa mère à élever les petits; secundo : quand une aussi grande diffé-

Digitized by Google

rence de condition sépare les époux, celui qui en profite matériellement encourt des critiques auxquelles Calixte ne s'exposera jamais.

Monique souriait :

— La grande chrétienne que vous êtes, dit-elle, m'étonne à raisonner ainsi « suivant le monde ». Je ne vous dirai pas que l'amour égalise, mais plutôt que le talent est une fortune inappréciable. Calixte a-t-il du talent ?

Mlle Kerglaz ne répondait pas.

— Ceux qui possèdent, tante Marie, — vous me l'avez assez répété depuis dix ans ! — ceux qui possèdent sont des intendants, rien de plus; ils ont reçu la garde des biens d'ici-bas, charge dangereuse, puisque celui qui vit dans l' « esprit de richesse » n'entrera jamais dans le royaume des cieux ! Vous qui êtes « pauvre », qui êtes si divinement « pauvre », repousserez-vous le partage qui justifie ?

La jeune fille s'exaltait :

— Sans doute, au fond de moi, votre parole, votre exemple ont déposé un souci : quand ma destinée me pousse vers le geste qui l'allégera, avez-vous le droit de me rejeter ?

— Il ne s'agit pas seulement de vous, Monique...

Monique, d'un ton plus calme, répondit :

— Mon père accepterait.

— Calixte ne vous demandera jamais en mariage.

La jeune fille, suivant sa chère habitude, s'était assise aux pieds de tante Marie; ses coudes sur les genoux de Mlle Kerglaz, son charmant visage levé :

— Tante Marie, reprenait-elle persuasive, ne prononcez pas l'ostracisme de l'argent, on en peut faire un si noble emploi ! Que valent les préjugés en face des belles vérités de la vie ? D'ailleurs, qui peut savoir ? Les Antréville ont été riches, eux aussi; ils peuvent le redevenir et nous... Personne ne connaît l'avenir.

Baisant les mains de tante Marie avec une grâce irrésistible :

— Je ne serai heureuse qu'avec Calixte, il est votre œuvre, comme moi; vous nous aimez tant tous les deux !

— Mais, dit enfin Mlle Kerglaz, si Calixte ne vous aime pas ?

Monique, pendant une seconde, demeura interdite, elle n'attendait pas cet argument, elle se reprit aussitôt :

— Il est facile de le savoir.

Mlle Kerglaz ne répliqua pas. Certaines paroles de Monique correspondaient aux pensées qui l'avaient assaillie souvent, qu'elle avait repoussées toujours. Elle était partagée entre sa tendresse pour l'enfant qui se confiait, son goût aigu du

Digitized by Google

bonheur pour ses amis et je ne sais quoi qui lui disait non.

Monique continuait, pressante :

— Tante Marie aimée, vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'être heureuse !

— Votre famille m'accusera d'indélicatesse.

— Non, je dirai tout.

— On ne vous croira pas. D'ailleurs, il ne dépend pas de moi.

— Si !

— Il dira non.

— Parlez-lui !

— Puisque vous n'en démordez pas !...

Monique poussa un cri de triomphe, entoura de ses bras Mlle Kerglaz :

— Tante Marie, ma chérie, ma maman !

Lorsqu'elle se retrouva seule, Mlle Kerglaz regretta de s'être laissé gagner.

Elle pensait : « Je ne veux pas, je ne peux pas être mêlée à cela. »

Plus d'une fois des familles s'étaient rapprochées d'elle pour s'informer de Mlle Gervais, se renseigner sur sa situation; non, tante Marie ne pouvait marier son élève à son neveu.

Elle écrivit un mot à Monique, celle-ci accourut :

— Je me rends, dit-elle, vous avez raison, tante Marie; ne vous mettez pas en peine, je m'arrangerai autrement.

Elle souriait, résolue.

Tante Marie jugea que le mal serait pire; elle dit :

— J'irai ce soir.

Jamais les étages de la rue Férou n'avaient paru aussi élevés à Mlle Kerglaz.

Calixte, Christine et Alban étaient groupés autour de la table. Le petit garçon achevait un devoir, Christine lisait, Calixte écrivait

— Entrez, ma chère tante Marie !

La voix du jeune homme sonnait avec une gaîté virile.

— Tout le monde travaille ? dit Mlle Kerglaz.

— Pas moi, fit Christine, Calixte ne veut plus que je brode après le dîner.

— Vous y perdiez vos yeux.

Christine protesta :

— Ce n'est pas raisonnable, il me faut ménager l'exigence de mes clientes.

Avec autorité, le jeune homme trancha :

— J'ai touché ce matin ma première édition.

Digitized by Google

Et, rendu loquace par la satisfaction :

— Nous sommes heureux, je suis content, ce qui nous reste d'insécurité est tout juste le sel nécessaire à nos énergies.

Mlle Kerglaz se taisait, Calixte reprit avec une ardeur qui flambait :

— Celui qui se repose sur les biens acquis s'engourdit dans la torpeur, nous autres combinons notre effort avec l'action de la Providence : quelle collaboration ! nous vivons dans le présent avec une prévoyance mesurée ; que demandons-nous ? *Notre pain de chaque jour*, pas même celui du lendemain ! Je n'envisage pas de condition plus excellente : être à la fois délivré de la misère qui dévoie et du luxe qui corrompt ! Telle est votre expérience, tante Marie, c'est avec vous, c'est grâce à vous que nous en avons pénétré la valeur !

Sa jeunesse éclatait de confiance :

— De cela je voudrais faire un livre, un beau livre !... Mais le thème est trop magnifique, je resterai toujours en deçà. Que diriez-vous d'un roman *Beati pauperes* ?

Tante Marie sentait passer sur elle le déluge. Alban avait fini son devoir, on l'envoyait se coucher. « Je n'ai qu'à redescendre », se disait la vieille fille, mais elle avait promis.

C'est à sa nièce qu'elle s'adressa ; prenant un ton moitié plaisant :

— Christine, on m'a demandé Calixte en mariage.

— Quelle plaisanterie ! fit le jeune homme.

Le ton de Mlle Kerglaz, son attitude embarrassée surprenaient ses interlocuteurs.

— Pour le moment, je ne suis pas à marier, dit Calixte.

— Et qui donc ? demanda Christine.

— Une jeune fille remarquable.

Christine et Calixte attendaient un nom, Mlle Kerglaz finit par prononcer :

— Monique... Monique Gervais.

— Oh !... fit Mme Antréville.

Calixte fut traversé d'un rapide frisson, fronça imperceptiblement le sourcil et, spontanément, faisant de la main le geste qui arrête :

— Non, dit-il.

Mlle Kerglaz, que sa tâche confondait, voulut placer une parole :

— Elle te plaît, cependant...

D'une voix assourdie :

— Elle me plaît, elle est belle et généreuse, vous l'avez façonnée, tante Marie : tout mon respect, toute mon admira-

Digitized by Google

tion vont vers elle, mais je n'épouserai pas Mlle Gervais.

Christine comprenait, approuvait; toutefois quelque chose passa sur son visage, l'ombre d'une défaillance devant l'éblouissement entrevu.

Tante Marie dit simplement :

— Je m'y attendais, mais Monique s'est montrée si éloquente ! C'est un être exquis, tout de noblesse et de pureté.

Calixte regardait au loin, rassemblant les puissances de son être; son front, dont Christine baisait le soir les tempes encore blondes, se barrait d'une résolution exaltée.

— Que vais-je lui dire ? murmura tante Marie.

Calixte répliqua seulement :

— Que je dois garder la meilleure part; puisque son âme est noble, elle comprendra.

Tante Marie rentra chez elle; son cœur était partagé. Elle, dont la vie était une perpétuelle exaltation vers le parfait, subit une hésitation; pour la première fois, l'héroïsme ne la satisfaisait pas absolument; il lui en restait non le goût amer et tonifiant du sacrifice, mais une sorte de tristesse.

Accoudée sur sa table, la tête entre ses mains, Marie Kerglaz méditait. Un secret accord, plus d'une fois, malgré sa volonté, avait lié dans son esprit ces deux êtres intransigeants et passionnés; elle les aimait, elle les connaissait, et, — Monique l'avait dit, — ils étaient en quelque sorte son œuvre. Son effort, — qui s'appliquait à rester l'instrument des vues providentielles, — n'était-il pas directement en cause ? N'avait-elle pas soulevé ces deux âmes jusqu'au plan où elles se confrontaient ? Toutes deux étaient parvenues à cette noblesse d'intention au contact de quoi tout s'épure : l'inanité de la fortune en soi rend sa possession indifférente aux êtres de cette qualité.

Suivant les variables contingences de leur destin, Calixte et Monique perdraient-ils la trempe limpide de leurs âmes ? Mlle Kerglaz les sentit « en elle » droits, purs, invulnérables...

Et, dans le silence de son humble parloir, ébranlée, elle murmura :

— Qui sait ?

Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'AVANT LE DÉLUGE

VIII. — DÉROULÈDE — LE GÉNÉRAL X

Le 19 février 1899, pendant que l'Assemblée de Versailles élisait Loubet président de la République, le corps de Félix Faure reposait encore à l'Elysée, et un véritable soulèvement populaire agitait Paris. En descendant les Champs-Elysées, pour me rendre à la Ligue des Patriotes, je rencontrai une foule qui portait un prêtre en triomphe. Arrivé à la Ligue, je racontais la scène, et j'apprenais que d'autres manifestations du même genre avaient eu lieu dans d'autres quartiers. Dans sa révolte et son exaltation, la population se retrouvait chrétienne et acclamait un habit dont elle avait souvent ri, quand elle ne l'avait pas insulté. Convoqués pour le soir même place des Pyramides devant la statue de Jeanne d'Arc, nous nous y rendions en masse et, malgré l'heure tardive, les rues étaient de plus en plus enfiévrées. On sentait comme couver une révolution, et Déroulède, dressé devant la statue, de cette voix claire et puissante qui semblait porter jusqu'à l'horizon, nous donnait le mot d'ordre pour la journée du lendemain, dans le plus entraînant appel que j'aie jamais entendu.

De ces vieux souvenirs des jours de lutte, et de bien d'autres, il m'est toujours resté comme le plus noble. Vrai et savoureux poète dans ses *Chants du Soldat et du Paysan*, grand orateur au sens latin du mot où l'éloquence implique l'homme de bien et n'est pas de l'alcoolisme oratoire, il était, avant tout, le magnifique mainteneur du sentiment national et devrait

1. Voir *le Correspondant* des 10 août, 10 septembre, 10 octobre, 10 novembre, 10 décembre 1925, 10 janvier et 10 février 1926.

Digitized by Google

être, à ce titre, une de nos gloires les plus pieusement et officiellement célébrées. Comme la petite flamme de l'Arc de Triomphe est la lueur qui ne s'éteint pas, il fut le clairon qui ne cessa de sonner, et dans l'unique et pur souci de la Patrie, sans arrière-pensée de secte ou de coterie, ni de réclame pour une chapelle politique. Contrairement à de prétendues nobles âmes, qui n'en sont guère tout en se donnant l'air d'en être, il était ce qu'il y a toujours eu de plus rare au monde, un véritable honnête homme aimant et pratiquant l'honnêteté et la loyauté pour elles-mêmes, non dans la mesure où elles rapportent. Peut-être est-ce même d'ailleurs en raison de cette pure honnêteté et de cette véritable noblesse, à fond moral et religieux, que sa statue n'est pas de celles qui dominent nos boulevards et nos places publiques, où règnent en revanche les images d'un Etienne Dolet et de plus d'un autre.

A travers toutes les crises et tous les scandales, il ne cessait de guetter l'heure où pourrait apparaître un général Boulanger qui en serait un, et s'amusait, tout en espérant, car il était la gaieté comme l'espérance, à l'appeler le général X.

— Nous attendons encore quelqu'un, vous disait-il tout heureux avant ces déjeuners d'amis qu'il donnait chez lui avenue Kléber... Nous avons un général !

— Le général qui ?

— Mais le général X !

Et joyeusement, lorsque s'ouvrait la porte du salon et que paraissait le général attendu, l'un des amis de la maison :

— Messieurs, le général X !

Sur le ton plaisant ou sérieux, grave ou badin, le général X, le chef militaire à venir et inconnu avec qui « le coup » devait être possible à l'heure voulue, était ainsi le thème favori de ses conversations et de ses pensées, la grande préoccupation de sa vie, et c'était encore et toujours le général X qu'il nous annonçait, en nous appelant au combat, dans cette délirante soirée de février, mais sans toujours lever le voile qui devait rester baissé jusqu'à l'heure de la bataille. Les obsèques devaient avoir lieu dans la matinée du lendemain, et tout ce que la mort commande de respect, tout ce qu'elle impose de piété, il le rappelait avec une religieuse émotion, en nous exhortant en même temps à tout ce que le combat et la nécessité de la victoire pouvaient exiger d'efforts et de bravoure. Il parlait au pied de la statue, comme inspiré par elle, sous un ciel fourmillant d'étoiles, et terminait avec une flamme et une force dont tous les cœurs étaient étreints :

Digitized by Google

— Tant que le mort sera parmi nous, rien ! Le respect, le silence, la prière !... Mais, quand il nous aura quittés, quand il reposera dans sa dernière demeure, et qu'il ne sera plus là, *tout* !

Tout ?... Qu'avait-il voulu dire par ce *tout*, et que pouvait-il bien avoir annoncé ? La conspiration contre le pouvoir militaire et la France elle-même n'était plus niable. Trois ministres de la guerre avaient successivement donné leur démission pour refuser de s'y associer. Le cabinet Brisson avait été renversé pour être allé jusqu'à repousser un ordre du jour l'engageant à défendre l'Armée, et le président Félix Faure l'avait remplacé par un cabinet patriote, le cabinet Charles Dupuy, mais pour mourir subitement quelques semaines après. C'était bien la guerre à l'Armée et à la Patrie. Le moment était donc venu, et l'heure du général X avait sonné. Déroulède marchait certainement avec lui, le cri qu'il avait jeté ne pouvait pas signifier autre chose, et c'était bien, en effet, ce que tout semblait annoncer pour cette journée du 20 février... Mais rien ne devait en sortir, et elle restait une énigme. Plus on en avait vu de près les incidents, plus on y avait été mêlé, et moins on se les expliquait. On devait en garder comme l'impression d'être entré dans une maison où auraient passé des voleurs, où ils auraient tout dérangé et tout bouleversé, où rien n'aurait plus été à sa place et où il aurait été impossible de se reconnaître.

Tous les ligueurs, le lendemain, selon le mot d'ordre donné, se trouvaient avant midi place de la Nation. C'était l'heure indiquée pour le retour des troupes après les obsèques, et Déroulède devait les attendre à leur passage, venir à elles, adresser son appel au général et marcher à sa suite sur l'Elysée. Nous étions une dizaine qui avions déjeuné le matin avec lui dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Il nous y avait donné ses dernières instructions, nous avait quittés aussitôt après, et il était environ onze heures lorsque nous étions arrivés nous-mêmes au lieu de la convocation. Chacun s'y était rendu de son côté, et nous nous y étions rejoints au café Arago, où j'étais à côté de Gabriel Syveton. Déroulède attendait dans une maison voisine, mais Marcel Habert était avec nous, et les consommations avaient été payées d'avance pour nous rendre plus libres de sortir au premier signal.

Dès midi, nous prêtions l'oreille, mais on n'entendait rien. A une heure, rien ne s'annonçait encore, et la place, comme le café, n'offrait pas des spectacles ordinaires. La place four-

Digitized by Google

millait d'une foule où les ligueurs étaient en masse, et toute frémissante d'anxiété. Il passait parmi eux des silences subits, pendant lesquels les têtes se tournaient toutes vers l'avenue par où devaient revenir les troupes, mais où elles ne paraissaient pas. Toute une masse de ligueurs encombraient également le café, mais en faisant semblant de ne s'être jamais vus, pour donner le change aux agents qui devaient se trouver là. Le plus grand nombre n'avaient pas pu se placer aux tables et, pour ne pas laisser soupçonner le motif de leur présence, jouaient et carambolaient aux billards en s'y bousculant, mais en s'excusant cérémonieusement de s'y pousser, comme s'ils ne se connaissaient pas, même lorsqu'ils se tutoyaient :

— Pardon, Monsieur.

— Oh ! pardon.

— Excusez-moi.

— Je ne vous ai pas fait mal ?

— Non, Monsieur...

— Pardon tout de même...

Et de brusques silences, comme sur la place, passaient dans l'établissement, où ne résonnaient plus par instants que les carambolages et où se tendaient toutes les oreilles, mais où l'on n'entendait toujours rien arriver.

Le temps passait, et l'attente devenait fiévreuse. Marcel Habert ne quittait pas des yeux la place et, d'instant en instant, un ligueur venait lui parler, envoyé par Déroulède, pour lui apporter des nouvelles ou en remporter. A deux heures, l'anxiété tournait à l'angoisse, et Syveton me disait tout bas :

— La partie est perdue... C'est fini...

Trois heures sonnaient... Toujours rien... Dans le café, les silences se multipliaient, et un ligueur, de temps à autre, accourait encore apporter une communication à Marcel Habert, pendant que la foule, sur la place, grossissait et s'agitait de plus en plus... Trois heures et demie... La nervosité s'exaspérait. Que pouvait-il bien se passer, et pourquoi les troupes ne revenaient-elles pas ? Avaient-elles pris une autre route et regagné leurs quartiers sans qu'on les ait vues ? On se perdait en suppositions. On finissait même par se demander pourquoi on continuait à attendre, pourquoi on était venu, si on n'était pas le jouet d'une mystification, et quatre heures allaient sonner, quand un nouveau silence se faisait encore, mais profond, prolongé, et lorsqu'on saisissait un bruit lointain... On écoutait... C'était un roulement de tambour, et tout le monde était debout en une seconde :

Digitized by Google

— La troupe !

— C'est eux !

— Sortons...

— Dehors !...

En moins de cinq minutes, le café était vide, et on se précipitait sur la place où était déjà Déroulède. Les tambours se rapprochaient, arrivaient, couvraient les clameurs, et Syveton me disait en courant :

— Enfin les voilà tout de même... Seulement...

Et il fronçait le sourcil :

— Les lapins aussi jouent du tambour !

Mais la troupe débouchait de l'avenue, précédée par un escadron de Gardes de Paris, et le commandant, en passant devant les ligueurs, les saluait d'un grand salut de son épée, en leur faisant en même temps comme un geste d'intelligence. La sympathie se lisait aussi sur les figures des cavaliers, des simples gardes comme des officiers, et ils défilaient dans les acclamations, les cris d'enthousiasme, les milliers de chapeaux et de casquettes brandis par des milliers de mains. On pouvait vraiment croire « le coup » fait. Puis l'escadron passait, l'infanterie suivait, et c'était alors qu'avait lieu la scène historique qui a été racontée partout : Déroulède se dressant devant le général Roget, s'obstinant à le suivre, l'adjurant de marcher sur l'Elysée, le général s'y refusant, et tout un effroyable tumulte en résultant. C'était une confusion, une bousculade, une débâcle, une folie sans nom, et que traversait la troupe à un pas précipité, malgré les appels de certains officiers qui s'efforçaient de l'arrêter. J'entends encore l'un d'eux essayant de se mettre en travers de ses hommes et criant, le sabre levé, aux ligueurs emportés par la cohue :

— Mais marchez donc, marchez !... Marchez donc, marchez donc !

Une demi-heure après, on ne rencontrait plus que des groupes ou des gens égarés qui se cherchaient, erraient ou se bousculaient, sans se retrouver ni savoir où aller. La troupe avait disparu. On n'entendait plus ni acclamations, ni tambours, et j'allais remonter vers le café, lorsque j'apercevais le député Lasies, célèbre pour la gaieté qu'il apportait à la Chambre, mais qui n'avait plus rien de gai, et me criait de loin en paraissant affolé :

— Déroulède et Habert sont arrêtés à la caserne !...

J'allais chercher à lui parler, mais une poussée de la foule nous séparait et je ne pouvais plus le rejoindre.

Digitized by Google

***

Déroulède et Habert étaient-ils arrêtés ou leur arrestation n'était-elle qu'un faux bruit ?... Je voulais le savoir et je descendais à la caserne de Reuilly. J'y faisais remettre ma carte au général Roget en y indiquant l'objet de ma démarche, je l'y priais de me recevoir, et il m'envoyait chercher par un planton. Il se promenait dans la cour de la caserne, me tendait la main, bien qu'il ne me connût pas, et me disait très aimablement :

— Monsieur, je suis enchanté de voir un ami de M. Déroulède pour le mettre exactement au courant de ce qui s'est passé. M. Déroulède et M. Habert ont tenu à me suivre jusqu'ici et je ne les en ai pas empêchés. Seulement je suis obligé de faire respecter la discipline. M. Déroulède a voulu haranguer les troupes dans la cour de la caserne, et je ne devais pas le lui permettre, pas plus que je ne pouvais le suivre à l'Elysée... Mais ces messieurs ne sont pas arrêtés, ils sont à la salle d'honneur. Le planton va vous y conduire et vous les verrez. Je vous en prie, dites-leur bien de ma part qu'ils sont libres, absolument libres, et qu'ils pourront s'en aller quand ils le voudront !

Le planton, un instant après, m'introduisait dans une grande et haute salle tout ornée de drapeaux, où Déroulède et Habert étaient assis, et Déroulède s'exclamait en se précipitant vers moi :

— Ah ! c'est vous ?... Vous êtes arrêté ?

— Mais non, pas du tout, et ni vous non plus... Je viens vous dire, au contraire, de la part du général Roget, que vous êtes libres et que vous pouvez vous en aller... Vous êtes à la salle d'honneur !

— Comment ? s'écriait alors Déroulède exaspéré. Comment ?... Nous ne sommes pas arrêtés ?... Nous sommes libres ?... Et à la salle d'honneur ?... Ah ! les canailles !

Le cri pouvait sembler un cri de comédie, mais n'était que l'expression de la stupeur justifiée par une journée où tout devenait de plus en plus inexplicable. On n'arrivait pas à comprendre cette résistance à un mouvement acclamé par tous les patriotes, et qu'on étouffait en l'honorant, ou qu'on honorait en l'étouffant. Tout confondu qu'il fût, Déroulède, cependant, ne s'en ressaisissait pas moins vite et disait à Habert en baissant la voix et en s'assurant que personne ne nous écoutait :

— Nous sommes libres pour la seconde, mais nous ne le

Digitized by Google

serons peut-être plus dans une minute et, puisque Talmeyr est là, nous allons nous débarrasser de notre argent entre ses mains. Il le portera à Gauthier de Clagny, qui le joindra au reste.

Et il me faisait remettre une somme d'environ 5 000 francs, dont un paquet d'un millier de francs en pièces de 40 sous qu'il fourrait en hâte dans une poche de mon paletot, où il ne pesait pas un petit poids. Toujours en guettant si nous n'étions pas observés, il me chargeait ensuite de différentes commissions. Puis je lui rappelais encore que ni lui, ni Habert n'étaient arrêtés, et j'insistais pour lui demander s'ils ne trouvaient pas préférable de s'en aller, puisqu'ils étaient libres. Mais il me répondait avec la dernière énergie qu'ils ne voulaient pas de la liberté comme on la leur donnait, qu'ils ne s'en iraient pas et qu'ils entendaient être arrêtés.

A ma sortie de la caserne, il faisait nuit, et la rue était calme, mais on pouvait supposer que, dans l'état de turbulence où était Paris, d'autres mouvements comme celui de la place de la Nation y avaient eu lieu. J'allais m'en informer au *Gaulois*, et j'y étais reçu par un déluge de questions :

— Ah ! le voilà !... Vous voilà !... Eh ! bien ?... Vous étiez du coup ?... Qu'est-ce qui s'est passé ?... Qu'est-ce qu'il y a eu ?... Est-ce qu'on s'est battu ?... Y a-t-il des arrestations ?... C'est raté, et bien raté !... Et Déroulède ?... Où est-il ?... Où étiez-vous ?... Racontez-nous...

Et Arthur Meyer se précipitait hors de son bureau, avec des dépêches à la main :

— Eh ! bien, le coup est manqué, et Déroulède et Habert sont arrêtés !

— Mais non !

— Mais si !

— Je reviens de la caserne de Reuilly, j'ai vu le général Roget, et il m'a dit qu'ils étaient libres.

— Oui, ils l'étaient, et le général Roget voulait en effet les laisser libres, mais le gouvernement vient d'envoyer l'ordre de les mettre en arrestation... Tenez, voilà la dépêche, elle arrive à la minute... Mais vous étiez de l'affaire, vous en revenez, et vous allez nous faire, pour ce soir même, une physionomie de la journée... Quelque chose de vu et de vivant. Des précautions, mais du relief, de la couleur... Que ce soit enlevé, empoignant, mais sans rien casser... Du tact !... Seulement il est déjà tard, et je vais vous faire servir à dîner dans mon cabinet... De cette façon, vous n'aurez pas à aller

Digitized by Google

au restaurant, et il n'y aura pas de temps perdu... Moi, je dîne en ville, mais nous allons tout de même causer un instant... Venez...

Et, m'emmenant dans son bureau :

— Voyons, dites-moi en quelques secondes ce qui s'est passé... Mais pardon, il fait chaud dans mon cabinet, et vous allez enlever votre paletot... Donnez-le moi... Je vais vous l'accrocher là...

Et j'allais m'en débarrasser, lorsque son poids me rappelait ce que j'emportais. La remise de cet argent me paraissait comporter le secret, j'entendais d'avance le cri poussé par Arthur Meyer en soulevant le paquet, je préférais éviter une explication, et c'était, entre lui et moi, toute une petite passe de courtoisie :

— Allons, donnez-le moi.

— Non, pardon... Ne prenez pas cette peine... Je vais l'accrocher moi-même... C'est bien le moins.

— Mais si, mais si... Voyons, vous êtes chez moi... Laissez-moi faire.

— Mais non, mon cher Monsieur Meyer, mais non !

— Mais si !

— Mais non !

— Mais si !

Il était en grande veine d'amabilité, et insistait encore, mais je résistais :

— Mon cher Monsieur Meyer, un directeur n'accroche pas les paletots de ses collaborateurs.

— Et pourquoi pas ?...

— Non... Permettez...

— Donnez...

— Je vous en prie !

Finalement, je l'accrochais moi-même et, par un de ces hasards où plane comme de l'humour, deux garçons, pendant que je dînais, vinrent successivement pour le changer de place.

— Non, disais-je au premier, laissez-le là... J'en ai besoin...

— Pardon, Monsieur... C'est que, d'habitude, on ne les met pas là.

Et à l'autre :

— Mais non, mais non... Laissez-le moi... Je l'enlèverai...

— Bien, Monsieur... Pardon...

A onze heures, l'article était fait. J'habitais Saint-Cloud, mais je trouvais une voiture sur le boulevard malgré les évé-

Digitized by Google

nements de la journée, et personne ne m'arrêtait, à la traversée du Bois, pour me proposer de me débarrasser de mon paletot. Je ne rencontrais âme qui vive, et j'allais, dès le lendemain, voir Gauthier de Clagny, impatient de lui remettre l'argent et de connaître son impression sur l'extraordinaire aventure de la veille. Mais il se montrait fort réservé, et d'une tristesse presque muette. Sa fidélité même à Déroulède et sa vieille et constante amitié pour lui l'avaient-elles engagé à lui déconseiller la tentative, en raison de prévisions qui devaient se réaliser ? Certaines informations lui en avaient-elles fait prévoir l'échec, et l'heure du général X ne lui semblait-elle pas venue ? On l'aurait dit, à la mélancolie silencieuse avec laquelle il paraissait préférer s'abstenir de juger l'événement, tout en rangeant les fonds que je lui rapportais et en m'écoutant lui raconter ma visite à la caserne.

***

Après tous les mystères de « l'Affaire », on pouvait encore en voir un dans l'aventure de la place de la Nation et de la caserne de Reuilly. Comment, lorsque les troupes auraient dû revenir entre midi et une heure, n'étaient-elles revenues que vers quatre heures, et que s'était-il passé dans ces trois heures ? Même aux moments les plus turbulents du Boulangisme, jamais pareille explosion de nationalisme ne s'était vue dans l'Armée et dans la population. Quand, au retour de la troupe, avait paru Déroulède, des officiers allaient jusqu'à l'acclamer en défilant sur la place, et j'avais toujours dans les yeux l'élan et les signes de tête avec lesquels le commandant des Gardes de Paris avait salué les ligueurs. Je revoyais toujours également les gestes d'adjuration des officiers nous suppliant de « marcher », et la sympathie avec laquelle, à la caserne, m'avaient regardé et parlé certains d'entre eux, en sachant pourquoi je venais. Comment le général Roget avait-il pu laisser libres Déroulède et Habert après ce qu'ils avaient fait, et déclarer aussi haut les mettre à la salle d'honneur ? Comment l'ordre de les arrêter avait-il tant tardé, et comment, vrai ou faux, le bruit avait-il pu courir que le président du Conseil lui-même, Charles Dupuy, était pour le « coup » ? Comment tout avait-il échoué, lorsque tout présageait la réussite ?

Peu de jours après, le 20 février, et plus tard chez des amis, je devais revoir le général Roget et, sans connaître immédia-

Digitized by Google

tement tout le secret de l'affaire, en entrevoir déjà quelque chose. Cité comme témoin dans le procès en Cour d'assises qui se termina pour Déroulède par un acquittement triomphal, il avait désiré me parler, et son premier cri, en me recevant, avait été une demi-révélation :

— Ah ! Monsieur, m'avait-il dit, il n'y avait rien à faire avec des soldats qui n'avaient pas mangé... Il était quatre heures, ils mouraient de faim, et n'importe quelle tentative eût été folle. On ne pouvait pas compter sur eux. Il n'y avait plus qu'à rentrer à la caserne !

A quelques mois de là, je le rencontrais chez François Coppée. Il y était beaucoup parlé de Déroulède que la Haute-Cour venait de condamner au bannissement, et il insistait avec force sur l'impossibilité où l'on s'était trouvé de réussir le coup de Reuilly. Il ajoutait, comme il me l'avait déjà dit, que les soldats, n'ayant pas mangé, n'auraient certainement pas marché... Nous lui demandions ce qui avait retardé le retour des troupes, mais il n'en avait donné que des raisons vagues, avait allégué les exigences du service, et nous n'avions pas insisté.

Deux ou trois fois, je l'avais encore revu chez Coppée, et nous en étions toujours revenus à l'affaire des obsèques, toujours avec les mêmes explications. Il ne se lassait pas de me redire qu'il n'y aurait rien eu à faire avec des hommes ayant trop attendu leur soupe, et que le service en avait été la cause. Puis le temps avait passé, et des années s'étaient écoulées, lorsque mon ami Léouzon-Le-Duc, que de vieilles et étroites relations liaient au général, m'invitait à déjeuner avec lui, en me disant avec un certain mystère :

— Il aura quelque chose à vous apprendre.

J'étais, après cette promesse, aussi curieux que charmé de le revoir, et je retrouvais toujours chez lui le même homme aimable et cordial, mais plus libre, plus confiant, et ne demandant qu'à causer. Il m'annonçait tout de suite qu'il voulait, en effet, me parler depuis déjà longtemps, et il semblait comme se libérer d'un poids en me contant ce qui s'était passé dans les trois heures qui avaient suivi les obsèques et précédé le retour à la caserne. Selon les prescriptions de M. de Freycinet, alors ministre de la guerre, tout un bouleversement avait été opéré par le gouverneur militaire de Paris, le général Zurlinden, dans l'ordre où les troupes devaient regagner leurs quartiers. Tel général commandant telle brigade avait été mis à la tête de telle autre,

Digitized by Google

et l'un d'eux, dont on suspectait le loyalisme gouvernemental, avait été écarté de tout commandement. Ces changements avaient pris du temps, retardé la rentrée des régiments, mis les soldats dans un désordre d'esprit, un état de fringale où rien n'était plus possible, et avant tout éloigné un chef militaire dont la présence était la première condition de la réussite. Le mouvement, dans ces conditions, pouvait-il aboutir, et n'était-il pas brisé d'avance ?

Fatalement condamné à toutes les disgrâces pour s'être montré Français, le général Roget venait de prendre sa retraite. Il devait mourir en 1915, en pleine guerre, méconnu par le gouvernement, emprisonné dans l'inaction, y rongeant son frein, et Léouzon-Le-Duc m'a souvent raconté la désolation où l'impossibilité de se faire rendre un emploi où il aurait servi la France avait plongé le pauvre général.

— Je l'ai vu pour la dernière fois en 1915, me dit-il un jour, au moment de partir pour le front pour aller prendre le service auquel j'étais affecté. Je venais lui faire mes adieux, et il me dit, d'un ton que je n'oublierai jamais, en me voyant en uniforme : « Au revoir, Monsieur le militaire ». A l'amertume qui se mêlait à l'amitié dans l'émotion avec laquelle il me disait cela, je mesurais toute la douleur de ce grand soldat qui aurait tant voulu combattre, et qui en était réduit à la lecture des communiqués...

Mais qui donc avait-il été, cet énigmatique général pour l'éloignement duquel tout avait été bouleversé au dernier moment ? Le général Roget ne nous l'avait pas dit, et, sur ce point-là s'était tu. On a nommé le général de Pellieux. Etait-ce lui ? Etait-ce un autre ? On ne devait jamais le savoir, et il resta toujours le général X, inconnu, fantastique, réel ou imaginaire, toujours attendu, toujours espéré, mais qui ne devait jamais paraître ! Et c'était M. de Freycinet qui l'avait fait rester dans l'ombre. C'était l'historique et trottinante souris blanche, toujours avisée et informée, se glissant et se faufilant toujours partout, qui avait empêché son heure de sonner, dérangé le balancier de la pendule, et arrêté l'aiguille sur le cadran, à la minute où on pouvait l'y croire arrivée!

Maurice TALMEYR.

Digitized by Google

FRAYSSINOUS

A LA TÊTE DE L'UNIVERSITÉ

(1822-1828)

D'APRÈS UNE RÉCENTE PUBLICATION [1]

En évoquant dans son *Journal intime* ses souvenirs de séminariste, Mgr Dupanloup rencontrait la figure de Mgr Frayssinous, qui lui inspirait cette digression : « J'ai connu ces nobles et saints hommes, ces héritiers des grandeurs passées de l'Eglise de France. Ils furent très supérieurs aux hommes distingués du clergé du XVIII^e^ siècle. Ils avaient l'ardeur du retour et le zèle de reconquérir. Ils ont refait l'Eglise de France ».

En ce qui concerne particulièrement Denys-Antoine-Luc Frayssinous, sa méritoire originalité est d'avoir non seulement travaillé avec succès à la formation des jeunes clercs, mais inauguré auprès des laïques les modernes procédés d'apologétique. Les deux volumes de la *Défense du christianisme*, qu'il y a un demi-siècle encore on donnait en prix aux collégiens, ont pu, suivant le sort commun, être relégués par des œuvres plus récentes dans la poussière des bibliothèques et dans l'oubli des générations montantes : leur auteur n'en demeure pas moins un initiateur, un précurseur, à qui Lacordaire devait emprunter son idée maî-

1. *Frayssinous, son rôle dans l'Université sous la Restauration* (1822-1828), par le chanoine Adrien Garnier, docteur ès lettres, supérieur de l'Ecole Saint-Maurice de Vienne. — XXIX*-LVIII-588 pages in-8° avec un portrait (Paris, Picard, et Rodez, Carrère).

Digitized by Google

tresse et jusqu'au terme heureusement impropre de *conférences*[1].

C'est un autre aspect, plus discuté, de la carrière de Frayssinous, à savoir sa présence à la tête de l'Université comme grand-maître ou comme ministre, que M. le chanoine Garnier vient d'étudier dans un excellent livre, qui lui a valu, avec les félicitations de la Faculté des Lettres de Grenoble, le titre de docteur, et qui se présente au public sous le double patronage (conjugaison imprévue) du P. de la Brière et de M. Léon Bérard[2]. Aux Archives Nationales et dans d'autres dépôts, des milliers de pièces originales ont été dépouillées avec une conscience qui ferait honneur à n'importe quel érudit, et qui tient du prodige pour qui sait que cette besogne a dû se concilier avec l'absorbante direction d'un établissement d'enseignement secondaire dans une lointaine province; les sources imprimées n'ont pas été recherchées ni analysées avec un moindre soin. De ce travail préliminaire, commencé depuis de longues années déjà, forcément interrompu du 2 août 1914 au printemps de 1919, est sorti un récit supérieurement documenté, présenté sous une forme claire et diserte, dominé par un constant souci d'impartialité et d'indépendance. Tout en s'appliquant à discuter les tenaces préventions amoncelées contre son héros, M. Garnier ne s'est obstiné à nier ni les erreurs d'un homme, ni les excès d'un parti, ni les vices d'un système. Il a écrit un intéressant et instructif chapitre de notre histoire politique, pédagogique, religieuse.

***

A la différence de beaucoup d'entre ses successeurs aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, Frayssinous n'était, quand il fut appelé à diriger l'instruction publique, ni un inconnu pour l'Université, ni un novice en matière d'enseignement. En 1809, après qu'à la suggestion de Fouché Napoléon eut brutalement suspendu les conférences de Saint-Sulpice, le grand-

1. Frayssinous avait débuté en 1801, dans l'église des Carmes, par de vraies conférences, contradictoires et dialoguées, où un ecclésiastique était chargé de présenter et de développer les objections. Il ne tarda point à abandonner un genre condamné à osciller entre la puérilité et la témérité, pour en revenir à des monologues, je veux dire à des instructions apologétiques et didactiques. Mais le nom de *conférences* subsista, appelé on sait à quelle fortune éclatante et prolongée.

2. M. Garnier forme le projet, bien digne d'encouragement, de consacrer ultérieurement un livre à Frayssinous apologiste.

Digitized by Google

maître Fontanes, par un de ces gestes généreux, courageux même, qui tranchaient de loin en loin sur son habituelle courtisanerie, attribua au conférencier dépossédé un poste d'inspecteur d'académie à Paris. Ces fonctions étaient une sauvegarde et un gagne-pain, mais nullement une sinécure, comme en font foi de nombreux rapports disséminés dans les cartons et liasses des Archives Nationales : Frayssinous s'y familiarisa avec les questions d'instruction publique. Rien donc de surprenant à ce qu'en février 1815, tout en remontant dans sa chaire de Saint-Sulpice, il ait été nommé à l'un des douze emplois d'inspecteur général des études, ni que le 15 août de la même année il ait été appelé à siéger à la commission de l'instruction publique, organisme collectif qui, sous la présidence de Royer-Collard, devait exercer les attributions précédemment dévolues au grand-maître. L'abbé ne tarda point d'ailleurs à démissionner, sans crier sur les toits, mais sans dissimuler non plus qu'il trouvait excessive l'indulgence de Royer-Collard à l'égard des universitaires signalés comme opposants. Nommé vicaire général de Paris, puis premier aumônier du roi, il parut quelque temps se cantonner dans l'exercice de son ministère spirituel. L'avènement au pouvoir de la droite pure, avec le ministère Villèle, lui ouvrit l'accès des honneurs de premier rang, puisque dans le cours de la seule année 1822 il devint évêque *in partibus* d'Hermopolis, grand-maître de l'Université, membre de l'Académie française[1], pair de France enfin. Malgré l'identité des titres, Frayssinous disposait comme grand-maître d'une autorité propre infiniment plus restreinte que celle de Fontanes sous l'Empire : il devait sur bien des points prendre les instructions et exécuter les volontés du ministre de l'intérieur, Corbière, plutôt sceptique en son for intérieur, mais partisan de la manière forte. Le 26 août 1824, le prélat quittait cette position encore subordonnée pour devenir titulaire d'un portefeuille ministériel, créé pour lui, celui des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique.

Parmi les créations napoléoniennes, l'Université était une des dernières en date; elle n'avait pas été la moins vivement critiquée lors de la chute de l'Empire. De nombreux pamphlets lui avaient reproché d'asservir l'éducation à un gouvernement tyrannique, de lui donner un appareil et une

1. Il recueillait le fauteuil de l'abbé Sicard, l'instituteur des sourds-muets, coïncidence qui provoqua de faciles et plates épigrammes.

Digitized by Google

destination militaires[1], de favoriser, au moins par sa négligence, le développement de l'impiété et de l'immoralité juvéniles. On se contenta tout d'abord de substituer la cloche au tambour dans les lycées redevenus collèges, réforme assurément symbolique, mais anodine en somme[2]. On annonça bien aussi que « les formes et la direction de l'éducation des enfants seraient rendues à l'autorité des pères et mères, tuteurs et familles » : mais Taine a pu irrévérencieusement traiter cette déclaration de « simple prospectus et réclame du pédagogue nouveau qui s'installe et, par une belle phrase, tâche de se concilier les parents ». Il y eut sans doute, après dix mois d'hésitation et à la veille du retour de l'île d'Elbe, une esquisse de refonte libérale, préfacée par Guizot dans un éloquent préambule. La crise des Cent-Jours eut raison de ces velléités. Il faut dire qu'au début de la Seconde Restauration, la liberté d'enseignement n'avait pour adeptes que des esprits manifestement hétérodoxes comme Benjamin Constant, des hommes de gauche comme les généraux Foy et Sébastiani, des radicaux teintés de républicanisme comme Voyer d'Argenson; à droite, si la majorité de la Chambre Introuvable songeait à supprimer l'Université, c'était pour remettre le monopole dans la dépendance et sous la surveillance des évêques. La tactique des ministères de centre, avec l'appui de Royer-Collard, fut de perpétuer l'Université pour prévenir une réaction outrée en matière d'enseignement. Quand, à la fin de 1821, la droite pure arriva au pouvoir, elle était revenue de beaucoup des impétuosités de 1815 et 1816 : au lieu de tout bouleverser, il lui semblait préférable d'utiliser pour le triomphe de ses idées les institutions existantes et le cadre du gouvernement napoléonien. C'est ainsi qu'on s'arrêta à l'idée non point d'abolir l'Université, mais de la *fleurdeliser*, selon l'expression du P. de la Brière, et d'en faire, au service des idées monarchiques et religieuses, cet instrument de propagande, de pression morale et intellectuelle, qu'on avait après l'abdication

1. C'était le thème d'une pièce de vers latins dédiée à Louis XVIII en mai 1814, au nom des rhétoriciens de Louis-le-Grand, par Charles Alexandre, le futur helléniste; la forme en était irréprochablement classique, mais l'inspiration franchement « pacifiste », pour ne pas dire poltronne :

. . . . . ;
Utne reluctantis raptos ex ubere matris
Barbarus impubes nos in sua castra tyrannus
Cogeret, infleto perituram funere turbam ?

2. J'ai cité ici même les vers, français ceux-là, par lesquels Charles Gay, le futur évêque d'Anthédon, devait en 1830 célébrer le retour du tambour.

Digitized by Google

de Napoléon dénoncé comme une intolérable tyrannie.

Choisi pour présider à cette évolution, pour accomplir cette tâche, Frayssinous parut d'abord s'y prêter sans arrière-pensée comme sans réserve. Il se mit en règle avec les passions d'extrême-droite en fulminant, dans sa circulaire de prise de possession, une sorte d'excommunication contre les mal pensants : « Celui qui aurait le malheur de vivre sans religion ou de ne pas être dévoué à la famille régnante devrait bien sentir qu'il lui manque quelque chose pour être un digne instituteur de la jeunesse. Il est à plaindre, et même il est coupable ». Dieu me garde de suspecter la sincérité de ce langage : Frayssinous y conforma plus d'une fois ses décisions. En pratique pourtant, la naturelle modération de son caractère lui fit souvent préférer les voies de remontrance, de conciliation, et l'évêque d'Hermopolis ne tarda point à devenir suspect à toute une portion du parti ultra, celle dont le plus virulent interprète était alors Lamennais.

***

Dans l'ordre de l'enseignement supérieur, la plupart des mesures reprochées plus tard à Frayssinous remontent à la première période, celle où il n'était que grand-maître, et M. Garnier a pu soutenir qu'elles lui avaient été dans une certaine mesure imposées par le ministre Corbière : le prélat, qui n'était point un pur agent d'exécution, en doit cependant porter la principale responsabilité.

Le ministère du duc de Richelieu avait déjà cru devoir sévir contre la turbulence des étudiants, notamment en fermant temporairement la Faculté de droit de Grenoble[1]. Frayssinous agit de même après que l'abbé Nicolle, recteur de l'Académie de Paris[2], eut été grossièrement hué à la réouverture solennelle des cours de la Faculté de médecine de Paris : les cours furent suspendus pendant près de trois mois, et rouverts après une sérieuse refonte des règlements et un remaniement important du corps professoral. Le témoi-

1. Chateaubriand, qui n'était point alors en veine de libéralisme, avait trouvé tout simple d'écrire officiellement de Berlin que la mesure y produisait « le meilleur et le plus grand effet », et qu'il en avait reçu des félicitations tant du roi de Prusse que des ministres. Ceci en dit long sur l'état d'esprit des plus fiers d'entre les ultras.

2. L'abbé Nicolle ne tarda point à être implicitement éliminé par une ordonnance qui investit le grand-maître des fonctions de recteur de l'Académie de Paris.

Digitized by Google

gnage de presque tous les contemporains confirme celui de Frayssinous sur l'irréligion qui dominait alors parmi les élèves des grandes écoles, irréligion agressive et oppressive, qui ne recourait point seulement au respect humain pour intimider les dissidents : « A peine un petit nombre d'élèves ose se montrer chrétien; souvent il faut qu'ils se cachent dans l'ombre, s'ils veulent échapper aux sarcasmes, aux outrages et aux mauvais traitements de leurs condisciples. »

Aux actes de fermeté sans doute nécessaires pour maintenir ou pour rétablir le prestige de l'autorité Frayssinous joignit des décisions plus discutables, comme celle qui supprimait, à la Faculté de droit de Paris, les chaires tout récemment créées de droit naturel, d'histoire du droit, de droit administratif et d'économie politique, matières jugées trop brûlantes, trop neuves, trop apparentées à la politique. Mais ce qui fit un bien autre tapage, ce fut la suppression de l'Ecole Normale, déjà en possession de la célébrité. Frayssinous a tenté plus tard de justifier cette mesure en alléguant que les études étaient devenues médiocres à l'Ecole Normale et que, de l'établissement primitif, « il ne restait qu'une réunion de jeunes gens, entretenus à grands frais, jouissant à Paris de beaucoup de liberté et exposés à tous les genres de séduction. « Au reste, lui-même, quatre ans plus tard, devenu ministre, ressuscita l'Ecole Normale sur un plan plus modeste, en en faisant une annexe du collège Louis-le-Grand, avec une installation matérielle très défectueuse, presque misérable. Il est piquant de noter que parmi les nouveaux maîtres figurait Jules Michelet, dont on avait garanti au ministre « les bons principes et la conduite irréprochable »; il est d'autre part consolant pour notre actuel béotisme de savoir que lors du premier concours d'admission, il y a un siècle, Jean-Louis Burnouf appréciait ainsi les versions latines des cinquante-sept candidats : « Toutes ces copies sont d'une médiocrité déplorable. Il n'y en a pas une seule de réellement bonne ».

Plus encore que des suppressions et remaniements d'institutions, l'opinion publique, comme toujours, s'émut des mesures qui concernaient les personnes. Frayssinous appela au Collège de France un excellent clinicien, le docteur Récamier, mais contre le double vœu du corps professoral et de l'Académie des Sciences, qui avaient désigné Magendie. En rouvrant la Faculté de médecine, il élimina par prétérition onze professeurs, dont Jussieu, Vauquelin, Pinel, Desge-

Digitized by Google

nettes et Pelletan. Surtout, il suspendit indéfiniment à la Sorbonne le cours d'histoire de Guizot, non pas, comme l'ont avancé de maladroits biographes du prélat, parce que l'illustre professeur était protestant, mais parce qu'en dehors de sa chaire il participait activement à l'opposition libérale, et qu'en haut lieu on trouvait scandaleux qu'un ennemi déclaré du gouvernement fût toutes les semaines applaudi en Sorbonne. L'intéressé a écrit plus tard, avec sa hautaine résignation : « Je ne m'en plaignis point alors, et je ne m'en étonne pas aujourd'hui ». Le public, celui surtout des étudiants, montra moins de détachement. Comme un ministère antérieur avait déjà suspendu le cours de philosophie de Victor Cousin, Villemain demeurait seul à conserver la parole, du fameux trio des grands professeurs de Sorbonne. Il fut question de le frapper lui aussi, après l'ovation évidemment concertée qui avait accueilli le général Foy dans l'amphithéâtre du cours. On l'épargna pourtant, et il en rapportait plus tard le mérite à Frayssinous, en saluant en lui « un homme considérable, un évêque d'un caractère grave et doux, célèbre pour avoir lui-même parlé en public avec mesure et dignité dans les jours de défiante oppression ».

***

Dans l'enseignement secondaire, Frayssinous ne toucha guère aux programmes que pour prôner le thème grec et pour élargir l'enseignement scientifique, aux dépens de l'histoire, qui avait déjà été proscrite sous Napoléon et qui, jugée dangereuse, fut supprimée dans les hautes classes et réduite pour les bambins à une sèche chronologie. En revanche, il se préoccupa beaucoup, comme c'était son devoir, de l'éducation morale et religieuse.

Le milieu et je dirai presque la caste universitaire, telle qu'elle s'est lentement formée au cours du XIX^e^ siècle, avec sa physionomie si caractéristique, n'existait alors qu'à l'état embryonnaire. A l'époque de la création des lycées, il avait fallu improviser à la hâte un corps enseignant, qui nécessairement s'était trouvé fort hétéroclite : parmi les proviseurs et censeurs comme parmi les maîtres, il y avait des laïques, les uns parfaitement respectables dans leur vie privée, les autres ouvertement libertins, quelques-uns impies, la plupart indifférents; il y avait aussi (et ceci s'expliquait par les précédents d'ancien régime) nombre de prêtres et d'ex-reli-

Digitized by Google

gieux, les uns corrects et même pieux, les autres n'ayant gardé de l'état ecclésiastique que l'habit, beaucoup ayant jeté froc ou soutane aux orties. Plusieurs étaient mariés, mais, tandis que les uns, ayant fait régulariser leur situation par le légat Caprara, se conduisaient en pères de famille parfois exemplaires, d'autres, restés ou devenus esprits forts, ne laissaient échapper aucune occasion de bafouer les croyances et les pratiques chrétiennes. Contre cette influence en somme délétère, nul antidote dans la plupart des familles, qui, même « bien pensantes », affichant un grand zèle monarchiste, protestant de leur attachement pour « la religion de nos pères », étaient en fait adeptes du voltairianisme[1]. En outre, on réimprimait en masse et on distribuait largement, en particulier dans la jeunesse des collèges et grandes écoles, les livres du XVIII^e^ siècle et de la période révolutionnaire les plus impies, les plus blasphématoires, les plus obscènes; maint universitaire se faisait l'agent de cette exécrable propagande. Thureau-Dangin, qui avait pu interroger au soir de leur vie bien des collégiens du temps de la Restauration, résumait ainsi leur témoignage : « C'était une atmosphère desséchée, corruptrice, où, sous la double action de l'exemple du maître, tout puissant, surtout quand il est mauvais, et de la tyrannie du respect humain entre écoliers, l'enfant était à peu près assuré de perdre sa foi et souvent aussi sa pureté ».

Frayssinous (et c'est son honneur) prit à cœur de remédier à un tel état de choses. Il s'efforça d'abord d'épurer le corps universitaire, en éliminant les sujets notoirement scandaleux; il semble bien qu'il engloba dans cette proscription les prêtres mariés, même ceux qui avaient été canoniquement relevés de leurs vœux et réduits à la communion laïque. Il s'appliqua encore à confier à des ecclésiastiques, irréprochables ceux-là, le plus grand nombre possible de postes administratifs dans les collèges, en les nommant proviseurs ou censeurs : mais il se heurta sur ce point à un obstacle pratique, l'extrême indigence des cadres du clergé.

1. Le cas n'était pas isolé de ce grand seigneur, pair de France de droite et même d'extrême-droite (je tais son nom par égard pour ses arrière-petits-enfants), qui faisait célébrer la messe le dimanche dans la chapelle de son château et ne manquait point d'y venir... lire le journal. En me contant le fait, notre éminent et regretté collaborateur Thureau-Dangin ajoutait que de même, à la Chambre des députés, le plus grand nombre de ceux qui soutenaient le ministère Villèle, qui votaient la loi du sacrilège, étaient voltairiens de conviction et de pratique. Dans le cabinet même, pour un catholique fervent comme le baron de Damas, combien de sceptiques comme Corbière !

Digitized by Google

Tandis que quelques évêques lui cédaient néanmoins des sujets, bien d'autres alléguaient une excuse de force majeure, comme l'archevêque de Besançon, qui représentait que dans son diocèse *trois cents* paroisses se trouvaient sans desservant[1]. Parmi les prêtres investis alors de fonctions universitaires, citons au moins, l'abbé Menjaud, proviseur du collège royal dans cette même ville de Nancy où il devait plus tard occuper le siège épiscopal. — Certain préfet reprochait à beaucoup d'entre les ecclésiastiques entrés ainsi dans l'Université de « travailler à déchirer le sein qui les reçoit » et de méditer le transfert au clergé du monopole de l'éducation. Au pôle inverse de l'opinion, Lamennais, alors dans toute la fougue de son intransigeance d'extrême-droite, dénonçait dans *le Drapeau blanc* l'inanité des mesures prises par Frayssinous; il traitait les collèges de « séminaires de l'athéisme et vestibule de l'enfer ». Le scandale fut tel que l'archevêque de Paris, Quelen, crut devoir semoncer Lamennais et que le gouvernement, n'osant frapper le journaliste, intenta des poursuites judiciaires contre le journal.

Frayssinous s'occupa aussi de renforcer et d'améliorer le personnel des aumôniers, qui laissait fort à désirer; pour les mêmes motifs, ses efforts n'obtinrent ici encore qu'un succès relatif. Même à Paris, il n'y eut que deux aumôniers vraiment remarquables, ceux du collège Henri IV, les abbés Gerbet et de Salinis, futurs évêques tous deux. Leur collègue de Louis-le-Grand, futur évêque aussi, mais *in partibus*, et personnage très discuté, l'abbé Guillon, se plaignait d'être subordonné au proviseur, lequel entraverait son zèle[2]. Pour remédier à l'insuffisance des aumôniers dans les collèges de

1. Ce détail prouve, soit dit en passant, que la France d'il y a un siècle a déjà connu et surmonté la crise du recrutement sacerdotal.

2. Sous Napoléon, Guillon, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte et professeur à la Faculté de théologie, fatiguait Fontanes de ses lettres de quémandage, postulant tous les provisorats vacants, et même ceux qui ne l'étaient pas. Quoiqu'il eût inauguré à Notre-Dame les sermons de la Saint-Napoléon, il accueillit la Restauration avec enthousiasme et devint aumônier de la duchesse douairière d'Orléans. Peut-être en raison de ce souvenir, Louis-Philippe le nomma évêque de Beauvais : mais, comme sur ces entrefaites il avait été porter les derniers sacrements à Grégoire sans lui demander aucune rétractation, la cour de Rome lui refusa ses bulles et consentit seulement à lui octroyer l'évêché *in partibus* de Marrakech. Aussitôt Guillon de s'intituler « évêque du Maroc » et de publier une lettre pastorale à tous les chrétiens épars dans l'empire chérifien. Chateaubriand a parlé de ses « incroyables menteries », et prétendu qu'il se vantait d'avoir rédigé le discours de Robespierre à la fête de l'Etre Suprême.

Digitized by Google

province, Frayssinous eut l'idée de nommer *aumônier général de l'Université* un prédicateur réputé, l'abbé de Scorbiac[1], qui allait de ville en ville, de collège en collège, donner de véritables missions ou retraites. Au rapport des proviseurs (que M. Garnier soupçonne d'avoir quelque peu embelli la vérité pour faire leur cour à Frayssinous), la parole de l'abbé de Scorbiac opérait des prodiges de conversions, et des prodiges durables. Joignant d'ailleurs au zèle apostolique la prudence et la discrétion, Scorbiac s'opposait parfois, à Nîmes par exemple, à l'organisation d'une communion générale, pour éviter jusqu'à l'apparence d'une pression; durant la retraite, les élèves purent s'approcher individuellement de la Sainte-Table au jour de leur choix.

Cette réserve n'était pas imitée partout. Le P. Gratry, en évoquant les souvenirs de son adolescence incroyante, a rapporté ce propos à lui tenu par son chef d'institution : « Mon cher, je ne suis pas plus bigot que vous et je ne crois pas plus que vous à tout cela; cependant je vous demande de communier à Pâques : cela est à propos dans ce temps-ci ». D'autres contemporains, notamment Montalembert, Pontmartin, Armand de Melun, ont attesté que, moins jaloux de leur indépendance que Gratry, bon nombre de collégiens, harcelés et parfois menacés par leurs maîtres, se laissaient aller à des communions de complaisance; quelques-uns (en moins grand nombre sans doute qu'on ne l'a dit) croyaient se dédommager de cette contrainte morale en commettant d'abominables et sacrilèges profanations.

Personnellement très enclin à la tolérance, Frayssinous (et certains intransigeants ne manquèrent pas de lui en faire grief) eut soin d'assurer le respect de la liberté de conscience des collégiens protestants, et de leur procurer la participation à leur culte partout où la chose était réalisable. La presse de gauche ne l'en accusa pas moins de renouveler à l'égard des élèves non catholiques les persécutions qui avaient suivi la révocation de l'édit de Nantes. Benjamin Constant ne craignit pas de se faire à la Chambre l'écho de cette calomnie; un démenti catégorique lui fut asséné, à la tribune même, par le grand savant Cuvier, membre du conseil de l'Univer-

1. Un collégien d'alors, Martial Delpit, qui fut député de la Dordogne à l'Assemblée de 1871, m'a raconté jadis comment lui et ses camarades, très férus de l'éloquence de l'abbé de Scorbiac, avaient certain jour été tout déconfits d'apprendre que le prédicateur empêché allait être suppléé par un débutant inconnu, qu'on leur présentait sous le nom d'abbé Lacordaire.

Digitized by Google

sité et lui-même protestant beaucoup plus convaincu que Benjamin.

Le régime légal du monopole admettait, à côté des collèges de l'Etat, des pensions ou institutions « agrégées à l'Université ». Les polémistes du parti ultra dénonçaient volontiers le mauvais esprit de plusieurs de ces pensions. Le conseil royal ordonna la fermeture de celle de Montfleury, près Grenoble, en déclarant que l'éducation y était « absolument nulle sous les rapports monarchique et religieux ». Une décision analogue, beaucoup plus discutée, frappa la célèbre école de Sorèze, dirigée par Ferlus, frère de l'ancien bénédictin qui sous la Révolution avait sauvé la maison. Au conseil de l'Université, le sévère et intègre Ambroise Rendu donna des conclusions favorables à Ferlus; mais le vote de répression fut emporté par un rapport de Delvincourt, doyen de la Faculté de droit[1]. Par égard pour son glorieux passé, l'école n'était point fermée, mais complètement réorganisée sous la direction du gendre de Ferlus, et le supérieur du grand séminaire d'Albi s'installait à demeure à Sorèze avec le titre d'inspecteur spécial.

Pour assurer le recrutement du clergé, la législation napoléonienne avait admis, à côté des lycées et des institutions agrégées à l'Université, des petits séminaires, en raison d'un par diocèse, dont les élèves, en nombre déterminé, se destineraient tous à l'état ecclésiastique et porteraient la soutane dans les hautes classes. Sous la Restauration, la surveillance se relâcha de sa primitive rigueur, et à côté des futurs clercs les petits séminaires accueillirent des adolescents exempts de toute vocation sacerdotale, mais à qui leurs parents désiraient assurer le bienfait d'une éducation chrétienne et épargner la dangereuse promiscuité des collèges royaux[2].

Malgré les plaintes de plusieurs recteurs ou proviseurs, l'opinion se montrait assez indifférente à cette infraction au

1. Ce très âpre rapport, reproduit en partie par M. Garnier, contenait des imputations graves, d'autres très contestables, d'autres enfin passablement naïves : « On voit des élèves attacher sous la couverture (le couvercle ?) de leurs pupitres les portraits des actrices ou des femmes célèbres par leur beauté ».

2. La question a été longuement controversée parmi les catholiques, de savoir s'il convenait de réunir ainsi, dans des établissements d'instruction secondaire, les futurs prêtres avec des enfants destinés à vivre dans le monde. Dupanloup, partisan décidé et ardent de ce mélange, l'a réalisé avec grand succès à Saint-Nicolas du Chardonnet comme supérieur et à la Chapelle comme évêque d'Orléans. D'autres essais ont été moins heureux. Si je suis bien informé, de récentes instructions du Saint-Siège déconseillent le système, et enjoignent aux évêques de ne plus admettre dans leurs petits séminaires que des adolescents animés au moins de quelque velleité de vocation ecclésiastique.

Digitized by Google

monopole universitaire. Elle ne se passionna que quand quelques évêques (huit exactement, bientôt réduits à sept) eurent confié la direction de leurs petits séminaires à des religieux de la Compagnie de Jésus, récemment reconstituée. Le nom seul des jésuites suffisait à cette époque à provoquer une émotion qui n'était pas toujours feinte; de plus, les petits séminaires dirigés par les jésuites voyaient affluer des élèves qui n'avaient jamais pensé à embrasser l'état ecclésiastique, et, selon la vieille tradition de la Compagnie, on y cultivait les arts d'agrément, ce qui était significatif. Ajoutons que les jésuites, qui comme de juste attachaient une importance primordiale à la formation chrétienne de leurs élèves, se désolaient que ceux-ci persévérassent en si petit nombre; ils en accusaient l'ambiance indifférente de la plupart des familles, le respect humain alors si répandu dans la jeunesse, et aussi le manque d'œuvres destinées à grouper les adolescents au sortir du collège.

Il ne saurait entrer dans notre plan de résumer l'ardente polémique qui s'engagea dans la presse périodique, dans des brochures et pamphlets, à la tribune même des deux Chambres[1]. Disons seulement que Frayssinous, directement mis en cause, s'expliqua au Palais-Bourbon dans un long discours, partagé entre deux séances. Peu familier avec la tactique parlementaire et jugeant que la loyauté était le parti le plus sûr comme le plus digne, il convint que les jésuites dirigeaient sept petits séminaires (sur plus de douze cents établissements d'instruction secondaire), en ajoutant qu'ils n'y étaient pas comme représentants de leur Compagnie, mais comme mandataires révocables des évêques. Traité *in petto* de « naïve imprudence » par le premier ministre Villèle, ce discours provoqua dans l'opposition libérale des éclats d'indignation : Casimir Périer surtout commenta avec fougue le thème classique :

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur,

et la discussion se renouvela avec la même vivacité au Luxembourg, où la présence des jésuites fut dénoncée comme illégale par d'illustres orateurs, tels que Portalis, Choiseul, Laîné, Barante et Pasquier : le spectre jésuitique faisait évidemment perdre leur sang-froid à ces graves pères conscrits. Un tel état d'esprit présageait les ordonnances de 1828, que Charles X dut signer après la chute de Villèle et la retraite de Frayssinous.

1. J'ai esquissé ce résumé dans *le Correspondant* du 10 mai 1918, à propos du tome Ier de l'ouvrage si complet et si bien documenté du P. Burnichon

Digitized by Google

***

L'enseignement primaire accusait en 1815 une régression très nette par rapport à la fin de l'ancien régime. Au témoignage non suspect de Royer-Collard, il n'y avait dans certains départements qu'une commune sur vingt ou vingt-cinq qui fût pourvue d'une école, et quelle école ! tantôt une chambre sale et enfumée, tantôt un coin de la sacristie, tantôt même les marches ou le porche de l'église. Beaucoup d'instituteurs étaient ignares, grossiers, libertins, surtout faméliques : en Picardie, ils étaient réduits à quêter de porte en porte un morceau de pain après la messe du dimanche. Dans les grandes villes, où il aurait dû y avoir plus d'éléments de prospérité, on s'épuisait en aigres et stériles controverses sur le mérite respectif de l'enseignement simultané et de l'enseignement mutuel, dit méthode *lancastérienne* du nom de son propagateur anglais. Au lieu de discuter posément et sérieusement cette question de pure pédagogie, on faisait verser le débat dans la politique, en traitant de rétrograde l'enseignement simultané et de révolutionnaire l'enseignement mutuel.

Contrairement à une légende calomnieuse, il n'y avait que quelques fossiles à déclarer pernicieux le développement de l'instruction dans la classe ouvrière et paysanne. Frayssinous rappelait à la tribune du Luxembourg que c'était une tradition pour l'Eglise de multiplier les écoles populaires. Affre, le futur archevêque de Paris, pour lors vicaire général d'Amiens, soutenait avec ingéniosité que l'ignorance rendait les petites gens plus accessibles à la propagande impie ou révolutionnaire, et que savoir lire, c'est déjà posséder un soupçon de jugement critique : « L'homme dont l'esprit n'est pas cultivé prend sans examen des opinions toutes faites et ressemble à l'enfant qui vit d'imitation et se forme d'exemple ». Chaminade, le fondateur des marianites, allait plus loin encore, en affirmant que, dans l'état actuel des mœurs, « le peuple ne peut être aujourd'hui ramené à la foi et aux vertus dont elle est le principe que par un degré supérieur de développement pour ses facultés intellectuelles et un accroissement d'instruction ».

A l'exception d'une infime minorité de soi-disant philosophes, l'idée était universellement accréditée que l'enseignement primaire devait avoir une base religieuse. Sous l'Empire déjà, Fontanes avait invité les évêques à questionner les curés sur le compte des instituteurs. Plus tard, le protestant Guizot

Digitized by Google

devait proclamer la convenance de cet accord, au village, entre la science et la religion des humbles, en une page admirable, que M. Garnier a eu grandement raison de reproduire[1]. Mais beaucoup de curés, au-dessus d'eux beaucoup d'évêques portaient plus loin leur ambition, en revendiquant pour l'Eglise non point seulement un droit de tutelle, de surveillance et de remontrance, mais la main-mise absolue sur l'enseignement primaire, dont on lui aurait transféré le monopole. Le sage cardinal de la Luzerne développait lui-même cette thèse, en invoquant les précédents de l'ancien régime. Au dire d'un universitaire doublé d'un excellent prêtre, l'abbé Guairard, certains curés, soutenant que l'autorité du clergé sur l'enseignement primaire était « de droit divin », refusaient d'exercer aucun contrôle par mission gouvernementale, « en sorte que ce qui aurait dû les engager plus puissamment à s'occuper de l'enseignement primaire a été pour plusieurs un motif de ne pas s'en mêler ».

Frayssinous, ici comme dans les autres parties de son domaine, tenta de donner satisfaction aux plaintes du clergé et de l'extrême-droite, tout en suivant son naturel penchant à la conciliation. Il s'employa de son mieux à favoriser l'extension de la célèbre congrégation enseignante fondée par Jean-Baptiste de la Salle, à encourager Chaminade et Jean-Marie de Lamennais dans des tentatives analogues. Il épura le personnel, frappant même certains instituteurs pour simple défaut de ferveur ou de régularité religieuse. Il fit signer à Louis XVIII l'ordonnance du 8 avril 1824, qui augmentait notablement l'autorité des évêques en matière d'instruction primaire.

Certains prélats ne se tinrent pas pour satisfaits. Entre autres l'évêque de Périgueux, Lostanges, se plaignit amèrement qu'il fût offensant pour son prestige de ne pouvoir directement nommer, châtier, révoquer les instituteurs, sans recourir à l'intermédiaire du recteur. Frayssinous rappela très dignement aux convenances de son état ce prélat trop enclin aux coups de crosse : « La mission des successeurs des apôtres est une mission de charité; en tout temps, mais surtout dans un siècle où les idées religieuses sont malheureusement si loin de prédominer, il faut que cette mission

1. N'en rappelons que la dernière phrase, qui n'a rien perdu de son à-propos : « Si le prêtre se méfie ou s'isole de l'instituteur, si l'instituteur se regarde comme le rival indépendant, non comme l'auxiliaire fidèle du prêtre, la valeur morale de l'école est perdue, et elle est près de devenir un danger ».

Digitized by Google

conserve toujours le caractère de douceur qui assure aux premiers pasteurs de l'Eglise l'affection respectueuse et la vénération des fidèles ».

***

Grâce à l'aménité de ses manières et à la naturelle modération de son esprit, Frayssinous avait pu atténuer la rigueur, disons même la brutalité de certaines mesures. Ses cinq ans de grande-maîtrise ou de ministère n'en avaient pas moins été consacrés à mettre la pesante machine du monopole napoléonien au service des idées royalistes et religieuses.

Tous les contemporains (tous ceux du moins dont l'opinion compte) ont constaté le complet échec de cette entreprise, qui contribua pour beaucoup à l'effondrement de la monarchie légitime, au long et cruel discrédit dont le catholicisme allait souffrir en France. Sainte-Beuve, dans une page outrée peut-être, mais où tout n'est point exagéré, a rappelé comment le parti dominant demanda « des gages » au personnel enseignant : « Ces gages étaient des actes indignes d'hommes sincères qui se respectent; c'étaient des affectations publiques de sentiments et de convictions qu'on n'avait pas, c'était un patelinage de monarchisme et de dévotion : tous ceux qui résistaient aux insinuations qui leur étaient faites furent éliminés ». Dans le camp adverse, l'ardent et pieux Ozanam, dont la jeunesse avait mesuré en 1830 l'étendue du mal et qui avait consacré sa vie à tenter de le réparer, Ozanam dénonçait vingt ans plus tard le danger pour l'Eglise de se fier à la protection du pouvoir civil : « La foi ne prospère que là où elle a trouvé des gouvernements étrangers ou ennemis. Ne demandons pas à Dieu de mauvais gouvernements, mais ne cherchons pas à nous en donner un qui nous décharge de nos devoirs, en se chargeant d'une mission que Dieu ne lui a pas donnée auprès des âmes de nos frères : *Unicuique mandavit Deus de proximo suo.* Continuons, étendons le prosélytisme personnel; mais détestons cette faiblesse, cette tentation de paresse et de découragement, qui nous fait appeler à notre secours le prosélytisme légal ». Plus près de nous encore, en 1892, le saint abbé Huvelin gémissait de la mensongère allégation à laquelle le peuple n'ajoute que trop de créance, et qui représente l'Eglise comme insatiable de tyrannie, comme méritant le reproche adressé par Tibère à Agrippine : « Si vous n'avez pas la première place, vous murmurerez toujours; vous murmu-

Digitized by Google

rerez, si vous n'avez pas le souverain pouvoir ». Si cet odieux mensonge a obtenu et obtient encore tant de crédit auprès des masses et même d'une certaine élite intellectuelle, c'est que ceux qui s'en font les propagateurs peuvent rappeler dans le passé des actes comme ceux de Frayssinous, qui, avec les meilleures intentions du monde, prétendait faire, selon la formule si bien burinée par Ozanam, du « prosélytisme légal ». Disons donc très haut, avec le biographe du prélat chef de l'Université : « Ce n'est pas à coup de lois et de décrets que s'exerce une action sur les âmes..... Ce fut une grave erreur et une faute d'imposer par voie d'autorité à une jeunesse généralement incroyante des pratiques religieuses qui ne doivent être que l'expression et, pour ainsi dire, l'épanouissement naturel d'une foi sincère ».

En 1827 déjà, avec la merveilleuse perspicacité qui s'accommodait en son esprit du voisinage de tant d'idées fausses, Benjamin Constant montrait le monopole appelé à favoriser et à vexer tour à tour tous les partis, selon les oscillations du baromètre politique. Résumant l'expérience du siècle écoulé depuis lors, un des plus récents successeurs de Frayssinous, M. Léon Bérard, écrit, précisément à propos du livre de M. le chanoine Garnier : « Le certain paraît être que plus une pédagogie prétendra établir dans la jeunesse, à l'aide de contraintes extérieures, une religion ou une philosophie d'Etat, et plus elle favorisera malgré elle les doctrines adverses..... En fait d'éducation, tout monopole est mauvais et vain ». A nous d'enregistrer précieusement cette maxime, comme un réconfort dans les épreuves de demain, comme une règle de prudence pour le revirement politique dont l'aube ne luira sans doute pas plus tard qu'après-demain.

DE LANZAC DE LABORIE.

Digitized by Google

LES IDÉES ET LES FAITS SOCIAUX

Une prédiction de Zinovief. — Les successeurs de Lénine. — Le succès récent de Staline. — L'abandon de certains principes communistes : le droit de succession dans la Russie des Soviets. — Concessions à des firmes commerciales et industrielles étrangères. — Le mouvement communiste en France. — Quelques chiffres. — Ce qui fait la force de ce mouvement. — Une menace de crise : la lettre des 250 mécontents. — La propagande communiste dans les milieux ruraux. — Le cardinal Mercier et la sociologie catholique. — L'Union internationale d'études sociales. — Une galerie de portraits de catholiques sociaux. — Bibliographie sociale.

Il y a quelques mois[1], l'un des chefs du gouvernement bolchevique, Zinovief, faisait la prédiction suivante : « Le temps n'est plus loin où l'on entendra sonner l'appel révolutionnaire de Shangaï à Calcutta, de Hankéou à Madras, de Tsing-tao au Caire, de Pékin à Alexandrie. En même temps, l'appel sonnera plus fortement à Londres, à New-York, à Paris..... L'éclair du mouvement révolutionnaire en Orient déchire les gros nuages de la réaction qui obscurcissent l'horizon dans tous les pays. » Mais, contrairement à cette prédiction, il semble bien que « les gros nuages de la réaction » obscurcissent encore l'horizon de beaucoup de pays. Il semble même que la Russie des Soviets commence à voir son ciel rouge un peu assombri par une certaine « réaction » ou, tout au moins, par un certain modérantisme.

A la suite du dernier congrès du parti communiste russe, il vient, en effet, de se produire, parmi les dirigeants du bolchevisme, une scission qui peut avoir de très importantes conséquences.

Lénine avait exercé une véritable dictature. A sa mort, survenue le 21 janvier 1924, ses collaborateurs ont institué à leur profit une dictature collective et ils ont choisi pour leur président un homme de second ordre, Rykof. Mais, comme le remarque M. William Martin, en un très intéressant article du *Journal de Genève*[2], « à une dictature collective il faut un principe d'unité. Ils l'ont trouvé dans le culte du maître, — le léninisme, dont on a fait, en Russie, une véritable religion. Principe d'unité dont la qualité était double :

1. Cf. *Humanité* du 21 juin 1925.
2. Cf. numéro du 26 janvier 1926.

Digitized by Google

très fort au point de vue sentimental; peu gênant au point de vue de la doctrine, car Lénine a écrit vingt volumes, et l'on trouve dans ses œuvres de quoi expliquer et justifier toutes les politiques ». Mais une dictature collective « ne peut durer que par une discipline de fer, — non seulement à l'égard de l'extérieur, mais entre ses propres membres. Les dictateurs sont perdus, s'ils se divisent ». Les successeurs de Lénine le savaient; néanmoins ils n'ont pu rester unis que pendant quelques mois.

Ce fut Trotzky qui, le premier, se dressa contre ses collègues, mais, au lieu d'invoquer l'autorité de Lénine, il commit l'erreur de parler en son propre nom : les autres dictateurs, s'unissant contre lui et invoquant la tradition léninienne, triomphèrent de l'ambitieux.

Dès lors, le pouvoir fut partagé en fait entre Staline, Kamenef et Zinovief. Mais, là encore, l'entente ne dura pas une année : au récent congrès du parti communiste russe, ce sont les amis de Staline qui l'ont emporté. Kamenef perdit la présidence du « Politbureau », c'est-à-dire du directoire du parti, pour ne plus en être que le dernier des membres suppléants et Zinovief ne conserva son siège qu'en promettant de se soumettre complètement aux ordres du directoire.

L'intérêt de cet événement, c'est que Staline représenterait, affirme-t-on, les éléments relativement modérés, s'appuyant sur la masse des paysans, tandis que ses deux adversaires étaient soutenus par les violents. Dans tous les cas, il semble bien que les dirigeants actuels des Soviets devront compter avec certaines nécessités économiques et politiques qui les forceront à abandonner, dans la pratique, l'un ou l'autre des principes de leur orthodoxie.

On vient, d'ailleurs, d'en avoir une preuve avec la nouvelle législation concernant le droit de succession. Jusqu'à présent, dans la Russie des Soviets, le droit d'héritage était limité à une somme maxima de 10 000 roubles; le surplus était saisi par l'Etat. Or une nouvelle loi admet l'héritage en ligne directe sans aucune limite et elle établit des taxes sur les successions qui partent de 1 % pour les héritages de 1 000 à 2 000 roubles pour s'élever à 90 % sur les sommes supérieures à 500 000 roubles. Les donations entre vifs sont frappées d'une taxe égale à la moitié du droit de succession.

Voici un autre exemple de l'abandon par le gouvernement russe des principes communistes. Après toutes les ruines accumulées par le régime bolchevique, la Russie se trouve actuellement en mal d'argent. Aussi accueille-t-elle avec empressement les capitaux étrangers : mettant à profit cette situation, un certain nombre d'industriels de différents pays se sont fait octroyer de fructueuses concessions à long terme, puisqu'il, s'agit d'une durée de vingt à quarante ans. Tel est, par exemple, le cas de la société suédoise S. K. T. pour la fabrication des roulements à billes, de la firme allemande Berger et Wirt pour les matières colorantes, de la maison anglaise Lopato pour le tabac; on cite encore d'autres industriels qui ont obtenu pareille concession pour le papier, les produits pharmaceuti-

Digitized by Google

ques, les appareils d'éclairage et de chauffage, etc.. Les concessionnaires s'engagent à payer le loyer des bâtiments mis à leur disposition et un pourcentage, fixé d'avance, sur le revenu commercial de l'entreprise.

A côté de ces concessions pures et simples, que l'on peut comparer à un affermage, il y a des concessions d'un autre type dans lesquelles la société industrielle étrangère et le gouvernement russe font chacun leur apport, dirigent ensemble l'entreprise et partagent les bénéfices. Ces organisations mixtes s'occupent spécialement d'exportation et d'importation, ainsi que d'exploitation forestière. A l'expiration du délai de concession, ces entreprises doivent faire retour à l'Etat et la partie du capital qui n'aurait pu être amortie sera remboursée. Quelques-unes de ces firmes étrangères sont déjà en pleine activité et occupent bon nombre d'ouvriers.

Ainsi donc, aussi bien pour la fameuse nationalisation des industries que pour la suppression du droit d'hériter, les gouvernants de la Russie soviétique ont dû abandonner les principes communistes sous la pression des nécessités de la vie économique et sociale. Ce n'est point d'ailleurs le seul abandon de ce genre auquel ils ont été obligés et nous en avons signalé plusieurs autres dans nos précédentes chroniques [1].

Toutefois, de tous ces faits, il ne faudrait pas conclure trop vite à la disparition du danger bolchevique. Ce danger subsiste. Les hommes de Moscou n'ont point renoncé à leur rêve d'étendre à l'Asie, à l'Afrique et même à l'Europe occidentale leur domination, tout à la fois doctrinale et politique; mais, dans leurs efforts, tout en remportant, de ci, de là, des succès qui ne sont pas négligeables, ils se heurtent, — heureusement pour nous, — à de nombreuses et fortes résistances. On en trouvera le récit dans le très intéressant ouvrage que M. G. Gautherot vient de publier sur *le Monde communiste* [2] : en ce livre, très abondamment documenté, on est heureux de trouver le souci constant de l'exactitude, la clarté et la parfaite loyauté de l'exposé. C'est un ouvrage que liront avec profit tous ceux qui s'inquiètent du proche avenir et qui, en étant des hommes d'action, veulent précisément orienter leur action dans la voie la meilleure et la plus nécessaire. Nous nous servirons des renseignements, précis et variés, que contient l'ouvrage de M. Gautherot pour compléter ce que nous avons déjà dit, en de précédentes études [3], sur l'activité des communistes en France.

***

Le mouvement communiste est, en France, de date relativement récente : il a eu sa première « journée » lors des funérailles nationales

1. Cf. notamment *le Correspondant* du 25 août 1925, pp. 604 et 605 (octroi de certains avantages au commerce privé et autorisation d'employer des ouvriers salariés dans l'agriculture).

2. Gustave Gautherot, docteur ès lettres. *Le monde communiste* (*Editions Spes*, Paris, 1925).

3. Cf. *le Correspondant* du 25 août 1925.

Digitized by Google

de Jaurès, le 23 novembre 1924. Le lendemain, le député communiste Vaillant-Couturier écrivait dans *l'Humanité* :

Nous étions là 100 000 en marche. Avec une discipline déjà révolutionnaire, encadré par notre service d'ordre, le peuple des usines de Paris accourait derrière nos drapeaux..... Devant la Chambre, les cris de la foule éclatèrent comme une colère brusque devant le drapeau tricolore dont on avait souillé le cercueil de l'Honnête Homme mort pour le prolétariat.

Puis ce fut le défilé sur le boulevard Saint-Germain; entre les murailles des maisons riches, les bourgeois, goguenards d'abord, puis pâles, atterrés, fermant les fenêtres de leurs balcons sous nos sifflets. Le peuple tenait le pavé, il chantait encore sans doute, il était sans armes, mais les mots d'ordre inscrits sur les emblèmes qu'il portait étaient nets et tranchants comme des couperets.

Le Paris de la Commune ressuscité reprenait sa marche en avant..... Remercions Herriot ! Il croyait étouffer la volonté de vengeance du prolétariat sous les fleurs. Derrière le cercueil de Jaurès, la Révolution communiste a eu sa première journée.

Cette « journée » ouvrit, d'ailleurs, bien des yeux qui jusque-là se fermaient systématiquement devant le danger, car il est plus commode, — tout au moins pendant un certain temps, — de nier le péril que de prendre la courageuse résolution de lutter contre lui.

Mais les élections législatives du 11 mai 1924 auraient déjà dû révéler la force du parti communiste : celui-ci obtint, en effet, 875 812 voix dans toute la France, — c'est-à-dire environ le onzième des votants et le treizième des électeurs inscrits, — dépassant les socialistes de toutes nuances qui recueillirent 749 647 voix. Sans doute, il ne faut pas considérer comme « communistes » avérés tous les électeurs qui votèrent pour les candidats du P. C.; il y avait parmi eux, extrêmement nombreux, ceux que *l'Humanité* appelle les « sympathisants ». Ainsi, pour la Seine et la Seine-et-Oise, où il y eut 291 968 voix communistes, le parti n'accusait en juillet 1924 que 8 000 adhérents et 50 000 lecteurs de *l'Humanité*; pour la France entière, 57 000 adhérents. Dans les 31 départements pour lesquels on possède des chiffres officiels et précis, il n'y avait, en juin 1924, qu'une moyenne de 400 adhérents par département.

Toutefois, comme le remarque avec raison M. Gautherot, on aurait grand tort de tabler sur ces chiffres bruts et de mesurer d'après eux la force du parti, d'autant plus qu'il est assez significatif, ce fait seul « que 8 000 adhérents ont entraîné dans la région parisienne près de 300 000 suffrages et 57 000 adhérents dans la France entière 875 812 suffrages » . Ces résultats électoraux suffisent à montrer l'énorme influence des membres du parti sur la masse, plus ou moins amorphe, des « sympathisants ».

Il est vrai qu'aux élections municipales du 3 mai 1925, les communistes ont éprouvé, à Paris, un léger recul au point de vue du nombre total des voix : le 11 mai 1924, ils avaient obtenu environ 22% des voix de la capitale (131 000 sur 570 000); en mai 1925, ils n'en obtinrent que les 19% (99 000 sur 529 000). Néanmoins ils

Digitized by Google

eurent huit sièges de conseillers municipaux au lieu de sept. Dans la banlieue parisienne, ils conquirent neuf municipalités, tandis qu'auparavant ils n'en possédaient que six. L'encerclement de la capitale se poursuit en Seine-et-Oise : déjà les purs communistes y régissent sept mairies et ils en surveillent une douzaine par leur minorité d'élus ou leur nombre important d'électeurs. En province, ils ont conquis une trentaine de municipalités dont les plus notables sont celles d'Halluin (Nord), de Nœud-les-Mines (Pas-de-Calais), de Plainfaing (Meurthe-et-Moselle), de Douarnenez (Finistère), de Saint-Pierre-des-Corps (Indre-et-Loire) et de Longueau (Somme).

Ainsi donc, avec d'inévitables variations dans le chiffre total, le parti communiste a réuni, en ces deux dernières années, en France et surtout à Paris, sur le nom de ses candidats, un nombre très important d'électeurs.

Mais ce qui nous paraît surtout redoutable, ce n'est pas tant ces gros effectifs électoraux que l'existence, dans leur sein, de groupements solidement encadrés et décidés à hâter la venue du Grand Soir.

***

Deux choses nous semblent faire la force de ces groupements d'action : d'une part, un certain mysticisme révolutionnaire, et, d'autre part, une discipline de fer.

On ne saurait nier que, chez nombre d'adeptes du communisme, — je ne parle pas des meneurs, mais des menés, — il n'y ait un vague idéalisme humanitaire : en acceptant de travailler à hâter le triomphe de la Révolution sociale, ils rêvent de faire le bonheur de ceux qu'ils regardent comme des opprimés et des spoliés. Aussi, pour gagner et exciter cette catégorie d'adhérents, les propagandistes du parti s'efforcent-ils d'éveiller en eux la pitié pour ceux qui souffrent en même temps d'ailleurs qu'ils font souvent appel à la basse jalousie qui sommeille au fond de bien des âmes.

Nous avons un curieux et topique exemple de cette méthode dans un échantillon de la propagande, telle qu'elle se pratique parfois auprès des élèves des écoles communales de Paris [1]. L'instrument de la propagande est, en l'espèce, une feuille de papier buvard qui porte en diagonale la recommandation : « Adhère aux Pupilles communistes, 120, rue Lafayette, Paris, 10e ». On lit en haut et en bas les suggestions que voici :

Les enfants des bourgeois ont des bonnes, sont bien habillés, mangent à leur faim, vont au lycée, couchent dans un bon lit et connaissent tous les plaisirs, parce que leurs parents font trop travailler et ne payent pas assez les ouvriers.

Les enfants des ouvriers sont mal vêtus, mangent trop peu, souffrent à l'école, sont mal logés et doivent travailler à treize ans, parce que leurs parents ne gagnent pas assez et travaillent trop chez les bourgeois.

1. Cf. *op. cit.*, p. 208. Gautherot.

Digitized by Google

Viens aux Pupilles communistes pour t'amuser, t'instruire et lutter contre ces injustices.

Par ce qui est dit aux jeunes écoliers on peut pressentir les propos que les propagandistes tiennent aux jeunes gens et aux adultes.

Le second élément de la force du parti communiste, c'est une étroite discipline.

Le parti communiste en France n'est que la « Section française de l'Internationale communiste » et doit, par conséquent, obéir aux ordres de Moscou. Il n'a rien de « démocratique » et, comme l'observe M. Gautherot [1], même la liberté de pensée lui est interdite. Selon les termes de l'Appel du Comité Exécutif de l'Internationale communiste, en date de Moscou, le 23 juillet 1924, « les chefs d'un parti communiste n'ont pas le droit de représenter et de propager devant la masse ouvrière leurs opinions personnelles sans l'autorisation du Comité directeur du parti. Toute l'activité journalistique des membres d'un parti communiste doit être dans toutes les circonstances sous le contrôle du parti communiste. Aucun membre du parti communiste n'a le droit de publier des organes ou d'écrire ou de prendre une position politique dans des organes qui ne seraient pas soumis au contrôle du parti sans l'autorisation préalable du Comité directeur et sans son contrôle permanent. Ce principe doit être particulièrement appliqué en France [2] ». Tous les comités et les multiples groupements qui travaillent à la propagande communiste, — depuis les « cellules d'entreprises » créées dans les grands établissements industriels ou commerciaux [3] jusqu'aux 14 commissions centrales du parti, — doivent cette obéissance quasi-aveugle aux ordres de Moscou qui, il est vrai, avec les commandements, fait parvenir aussi de gros subsides.

***

Cette sujétion absolue et quelque peu humiliante aux volontés tyranniques de trois ou quatre individus, étrangers et résidant à l'étranger, est essentiellement contraire à l'esprit et au caractère français. Il s'est donc produit des résistances et des menaces de scissions. Il vient de s'en produire une qui, autant que l'on en peut juger du dehors, présente une particulière importance.

Les *Cahiers du Bolchevisme* du 15 janvier dernier publient, en effet, une lettre adressée à Moscou, au Comité exécutif de l'Internationale communiste, par 250 membres du parti communiste français qui s'élèvent contre la politique du Comité directeur de ce parti en notre pays. Cette lettre est datée du 25 octobre 1925 et fut rédigée à la suite de l'échec de la grève générale.

1. Cf. Gautherot, *op. cit.*, p. 151.

2. *Cahiers du Bolchevisme* du 20 décembre 1924.

3. Sur le détail de cette organisation de la propagande dans les milieux industriels, cf. la très intéressante et très suggestive brochure du R. P. Dauset : *En fourriers de la guerre civile. Le nouvel « Ordre de bataille » du Parti communiste en France* (Paris, *Editions Spes*). Cf. également L. Barde, *La menace du communisme* (*Action Populaire, Editions Spes*, Paris).

Digitized by Google

Tout d'abord, constatons que les signataires sont presque tous de marque : 11 députés sur les 25 que compte le parti : MM. Suffrey, Adam, Baroux, Barra, Bizet, Delourme, Desoblin, Gautier, Henriot, Laporte et Muller ; des maires, des conseillers généraux, des communistes de la première heure, MM. Loriot, Amédée Dunois, etc..

D'autre part, cette manifestation de ce que l'on peut appeler la droite du parti communiste en France coïncide avec l'échec de la gauche en Russie dont nous venons de parler, Zinovief et ses partisans ayant été battus au dernier congrès communiste. Qu'une évolution analogue à celle qui semble se produire en Russie ait lieu en France, c'est possible. Si les modérés conservent leur prestige en Russie, l'influence de M. Loriot, et même celle de MM. Monatte et Boukarine, actuellement exclus du parti, peut redevenir très forte, peut-être même prépondérante. Dans tous les cas, il semble bien qu'il y ait un certain malaise dans le parti communiste en France, et, par suite, un affaiblissement qui, malheureusement, peut n'être que passager et dont on a peut-être trop vite exagéré l'importance.

Cela dit, voyons les critiques formulées par la lettre des 250 mécontents. Tout d'abord, ils affirment que le parti se débat dans une situation pénible. L'Internationale de Moscou l'ignore parce qu'elle n'a « de contact qu'avec une direction trop intéressée à lui montrer les choses sous un jour faussement favorable ». Cette direction n'a pas acquis « une influence puissante sur les masses ». Les ouvriers « n'approuvent pas et ne suivent pas les mots d'ordre avec enthousiasme ». Non seulement le parti ne progresse pas, mais il est « en pleine régression ». Et cependant les circonstances le favorisent (politique du Cartel, Maroc, Syrie). « La direction du parti, en présence du fiasco de sa politique de bluff et d'intimidation, essaye aujourd'hui de diminuer, aux yeux des militants, le désastre dont elle est responsable ». Sa dictature est « intolérable ». « L'opposition a, derrière elle, des camarades beaucoup plus nombreux qu'on ne croit et qui n'ont gardé le silence jusqu'à présent que par discipline. Si vous laissez procéder à de nouvelles exclusions, un dégoût général va s'emparer de tout ce qui raisonne et pense dans le parti, et nous irons tout droit à la liquidation totale du parti communiste français ».

Les 250 mécontents affirment ensuite que la tactique imposée et appliquée en France n'a pas réussi. Après une année, les effectifs ont fondu « comme beurre en poële ». Partout, en notre pays, les cellules sont « sans vie » et les rayons « squelettiques ». Dans des centres importants comme Montceau-les-Mines et le Creusot, on ne trouve qu'une cellule microscopique en regard du chiffre de la population ouvrière. A Montargis, qui compte environ 4 000 ouvriers, il y a quatre cellules comprenant 70 membres. Situation analogue dans la région du Nord et du Pas-de-Calais, de Lyon et de Saint-Etienne, à Marseille, à Limoges : « la faillite des cellules d'usine est à peu près générale ». Et la lettre conclut : « Les cellules ne peuvent pas constituer actuellement en France la base

Digitized by Google

du parti. Affirmer le contraire, c'est méconnaître l'économie générale du pays et l'organisation des grands Etats modernes. Il faut revenir sans retard à la section territoriale comme base organique ».

Telles sont les critiques et les affirmations des mécontents du communisme. Evidemment elles méritent qu'on les retienne parce que, dans une certaine mesure, elles témoignent d'une crise que traverserait le parti communiste français. Mais il est difficile — du dehors — d'en apprécier le degré d'exactitude, du moins en ce qui concerne l'affaiblissement réel du parti. Aussi nous paraît-il prudent de ne pas croire que la bataille soit gagnée contre l'armée de la Révolution. Elle continue avec des alternatives diverses.

***

Pour justifier notre opinion, nous citerons ce qui se passe dans la campagne. S'il est un milieu qui semble devoir être peu favorable à la propagande communiste, c'est bien assurément le milieu rural, et cependant, depuis deux ou trois ans, le parti communiste y a fait de grands progrès : à l'appui de cette affirmation, on nous a cité, en différentes régions agricoles, des faits topiques.

Comment expliquer ce phénomène social dont on ne saurait nier le danger ?

On en donne plusieurs raisons : tout d'abord, le désir instinctif de tout cultivateur de posséder; or les meneurs communistes réclament dans tous leurs discours le partage des grandes propriétés, mais ils se gardent bien de souffler mot de la main-mise sur les petits lopins de terre : de la sorte, ils entraînent à leur suite non pas des communistes dans le sens exact du terme, mais des « partageux ».

Il y a ensuite l'organisation, l'habileté et l'activité de la propagande communiste dans les campagnes. A titre d'exemple, je citerai d'après le livre de M. Gautherot [1] ce qu'a fait, dans le Lot-et-Garonne, un propagandiste comme M. Renaud Jean, président du Conseil paysan français.

En 1919, les communistes y avaient récolté 9 278 voix; en 1920, ils en eurent 12 184 et Renaud Jean fut élu député; en 1924, il fut réélu avec 22 233 voix contre 23 198 à la liste Leygues-Fallières et seulement 15 537 à celle du bloc des gauches. Renaud Jean était aussi devenu conseiller général du canton de Port-Sainte-Marie, battant l'ancien ministre Cels; et, si les centres ouvriers et urbains d'Agen, Casteljaloux, Lavardac, etc., lui avaient fourni la grosse majorité de leurs voix, il n'en reste pas moins que le bloc ouvrier et paysan de 22 233 voix était en majeure partie *paysan*.

Grâce au journal *le Travailleur*, — adaptation locale de *la Voix paysanne*, — ouvriers agricoles, métayers, fermiers et même propriétaires avaient évolué du socialisme S. F. I. O. au communisme. Métayers et fermiers étaient, du reste, enchantés de voir leurs syndicats communistes prendre toujours leur parti sur la question de la plus-value des cheptels et demander pour eux, au moment du partage

1. Cf. *op cit.*, p. 227 et suiv.

Digitized by Google

des récoltes, non pas seulement la moitié, mais les deux tiers, en attendant de « tout garder », puisque la terre doit appartenir à ceux qui la travaillent..... On objectait bien à Renaud Jean que le principe communiste est la mise en commun des terres et non leur partage; mais il répondait qu'on devait d'abord considérer la terre comme « un instrument de travail » et en laisser l'appropriation aux cultivateurs; plus tard, on appliquerait intégralement les principes.....

On comprend qu'une telle propagande ait trouvé et trouve encore bon accueil dans certains milieux campagnards. Ajoutons que M. Renaud Jean fait preuve d'une intelligence et d'une énergie remarquables. Celui-ci, comme le déclare M. Gautherot[1], « a autant de valeur personnelle que d'habileté » :

Fils de braves paysans, blessé de guerre, soigné par une infirmière d'Agen (professeur au lycée), qui devint sa femme et son éducatrice, nommé lui-même professeur suppléant à l'Ecole de Commerce d'Agen, puis forcé de céder ce poste au titulaire démobilisé, il se lança dans la politique avec une infatigable ardeur. Il voyage à pied ou à bicyclette, porte ses papiers dans une musette de poilu, descend chez un métayer ou un petit propriétaire, parle patois, va partout. S'il arrive le dimanche dans une localité à majorité catholique, il demande ostensiblement à M. le Curé l'heure de la messe, pour ne tenir sa réunion qu'à l'issue de l'office; il se présente, en outre, comme l'héritier du vrai christianisme, comme le défenseur des pauvres contre les riches..... Avec cela, c'est un fanatique qui, de sa voix rauque, donne libre cours à sa haine. Sa violence est extrême, mais elle plaît..... Travailleur acharné, doué d'une excellente mémoire et d'une audace d'affirmation sans limites, il a vite fait de démentir les contradicteurs moins bien armés et de conquérir les auditoires populaires.

Dans ces auditoires, un élément qui est gagné, du premier coup, par les orateurs communistes, ce sont les ouvriers agricoles.

La raison nous en a été donnée par des personnes passant leur vie à la campagne. Cette raison, on la trouve dans leur existence très dure et trop souvent misérable.

Pour qu'on ne nous taxe pas d'exagération, nous citerons seulement quelques lignes d'un récent article d'un observateur social que l'on ne saurait accuser d'être un tenant de la Révolution, M. Wladimir d'Ormesson. Voici donc, entre autres choses, ce qu'il écrivait dans *le Figaro*[2] :

... Il faut le dire, elle est pénible, elle est sévère l'existence que mène, dans une ferme, l'ouvrier qu'aucun bénéfice personnel n'intéresse. Il en arrive à préférer les longues journées de printemps et d'été, avec leurs fatigues et leurs sueurs, à ces soirées d'hiver où il traîne son ennui. Encore, s'il était bien logé ! S'il pouvait, dans ce logement, envisager d'établir une famille ?... Mais la plupart du temps le coin qu'on lui réserve est scandaleux. On parle des taudis des villes, que ne parle-t-on des taudis ruraux ! Ils existent pourtant... Dans

1. Cf. *op. cit.*, p. 228.
2. Cf. numéro du lundi 11 janvier 1926.

Digitized by Google

trop d'exploitations agricoles, on traite l'ouvrier comme un animal, on le loge avec moins de souci d'hygiène que le cheval ou que la vache...

Etonnez-vous, remarque M. d'Ormesson, étonnez-vous que cet ouvrier émigre vers la ville, et, pourrait-on ajouter, étonnez-vous qu'il suive ceux qui lui crient que la société est mal faite et qu'il faut tout « chambarder ».

Ces constatations, d'une si franche énergie, dont on pourra peut-être contester la généralisation trop sévère, nous paraissent conduire à une inéluctable conclusion : si on laisse cet état de choses sans modifications rapides et profondes, d'une part, la main-d'œuvre agricole désertera, de plus en plus, la campagne pour les centres urbains, et, d'autre part, les salariés qui n'abandonneront pas le travail des champs seront gagnés chaque jour en plus grand nombre au communisme ou, tout au moins, au socialisme révolutionnaire. Voilà le danger.

Les remèdes essentiels nous paraissent être, d'abord, une forte amélioration des conditions de l'existence matérielle des ouvriers agricoles et, en second lieu, le groupement de ces salariés en des syndicats professionnels chrétiens qui prendraient la défense de leurs intérêts et concluraient des ententes avec les syndicats de propriétaires, de fermiers et de métayers. Dans ces conditions, les ouvriers agricoles, plus heureux, resteraient probablement fidèles au travail rural et aux saines idées morales et sociales. La solution n'est pas sans présenter de très grosses difficultés, mais elle nous paraît s'imposer, si l'on veut parer au danger menaçant.

***

Dans les articles publiés sur le cardinal Mercier, on a mis en éclatante lumière, outre sa haute intelligence, sa science profonde et ses vertus, le rôle de premier plan qu'il a joué en Belgique, dans l'Eglise et, on peut le dire aussi, dans le monde civilisé. Mais, souvent, on a omis de considérer en lui le sociologue catholique. Et cependant le cardinal Mercier s'est toujours et très activement préoccupé des problèmes sociaux.

A maintes reprises, dans ses lettres pastorales et dans ses discours, l'éminent archevêque de Malines a traité ces questions, prêchant sans se lasser la paix dans la justice :

Les socialistes, a-t-il écrit, ont le grand tort de trop souvent flatter le peuple au lieu de songer à le servir. Ils le flattent, lorsque, caressant ce qu'il y a de moins noble dans le cœur de l'homme, ils ravalent la question sociale à une lutte d'appétits et prétendent la résoudre par ce qui ne peut que l'aggraver : l'antagonisme des classes. Il est légitime et noble, le désir d'ascension économique qui travaille le cœur de l'ouvrier : légitime, nécessaire même, le besoin de s'assurer et d'assurer les siens contre les incertitudes d'un avenir précaire, trop souvent malheureux. L'éducation professionnelle, une sage réglementation du travail, les institutions de mutualité, l'organisation syndicale sont autant de moyens de seconder et de diriger les ambitions des travailleurs.

Digitized by Google

Lorsqu'au lendemain de la guerre, sur la très heureuse initiative de M. Eugène Duthoit, fut fondée l'*Union internationale d'études sociales*, destinée à préciser la doctrine catholique sociale sur de nombreux points controversés, la présidence en fut confiée au cardinal Mercier qui en dirigea les travaux et les discussions avec une aménité, une autorité et une science que n'oublieront jamais ceux qui furent appelés à l'honneur de collaborer à cette œuvre, pas plus d'ailleurs qu'ils n'oublieront l'amabilité de l'accueil qu'ils reçurent au palais archiépiscopal de Malines. Si, par la mort du cardinal Mercier, tous les catholiques perdent un chef aimé et profondément aimant, les catholiques sociaux, particulièrement, pleurent en lui un guide sûr et un appui fidèle.

Le cardinal Mercier prendra certainement place bientôt, à côté de Manning et de Mermillod, dans cette galerie de *Portraits de Catholiques Sociaux* que l'Ecole des Sciences sociales et politiques de Lille vient d'inaugurer avec un livre [1] dont nous souhaitons la grande diffusion parce qu'il nous paraît appelé à faire beaucoup de bien non seulement aux esprits, mais aussi aux âmes. Tour à tour, MM. Geoffroy de Grandmaison, le chanoine Looten, le R. P. Guitton, Mgr Besson, MM. Maurice Vaussard et Duthoit nous entretiennent de Villeneuve-Bargemon, du cardinal Manning, de Léon Harmel, du cardinal Mermillod, de Toniolo et d'Henri Lorin; ils le font avec une chaleur et une éloquence vraiment prenantes.

Dans le cas où, comme nous le souhaitons, ce volume serait suivi d'un second, nous nous permettrons d'exprimer le désir que quelques pages y soient consacrées à un jeune et ardent catholique français, bien connu dans les milieux ouvriers, M. Raymond Michon : cheminot, il a été, en Champagne, l'infatigable et courageux apôtre des syndicats chrétiens; il vient de mourir à la peine, mais son labeur incessant et sa loyauté lui ont valu l'estime même de ses adversaires et la sympathie confiante des représentants de l'Eglise : Mgr Monnier, évêque de Troyes, a voulu présider ses obsèques et bénir, comme le dit M. Maurice Guérin, dans *la Voix Sociale* [2], « son cercueil de pauvre prolétaire ».

Il est à souhaiter que soient connues, dans les milieux les plus divers, des vies, toutes de dévouement aux idées généreuses et aux œuvres, comme celle de ce laïque et de cet employé admirable. Il n'est pas moins souhaitable que soient également connues les vies de « bourgeois » d'un dévouement aussi beau : tel M. Paul Lerolle. Heureusement que pour celui-ci vient de paraître l'ouvrage que lui a consacré son ami fidèle, M. Paul Blanchemain [3]. Dans ces pages, précédées d'une exquise préface de M. Georges Goyau,

1. *Editions Spes*, Paris.
2. Numéro de janvier 1926.
3. *Un apostolat social et religieux : Paul Lerolle. Souvenirs d'un ami*, par Paul Blanchemain, avec une préface de G. Goyau, de l'Académie française. (Librairie de Gigord, Paris, 1925.)

Digitized by Google

revit ce catholique éminent qui, au patronage de Nazareth, au Conseil municipal de Paris et à la Chambre, partout et toujours, se dévoua sans compter, mettant sa personne, son éloquence et sa famille au service de l'Eglise et de la patrie. Ce sont là des existences dont il est réconfortant de lire le récit : puissions-nous nous laisser entraîner par de si beaux exemples !

Max TURMANN.

BIBLIOGRAPHIE SOCIALE

— A. Arnou, docteur ès sciences politiques et économiques. *La morale des affaires : Contre le bénéfice exagéré.* (*Action Populaire, Editions Spes*, Paris, 1925). Excellente brochure où l'auteur étudie cette question délicate et controversée du bénéfice exagéré, d'abord du point de vue juridique, ensuite du point de vue de la morale.

— Arthur Saint-Pierre, professeur à l'Ecole des Sciences sociales de l'université de Montréal. *Le Problème social : quelques éléments de solution*, avec une introduction de M. Edouard Montpetit, secrétaire général de l'université de Montréal. (*Editions de la Bibliothèque canadienne*, 6484 avenue Péloquin, Montréal, 1925). Dans ce volume, le très distingué professeur canadien dont le nom est bien connu dans le public catholique de France traite des services syndicaux, du Sweating System, des répercussions sociales du fait industriel, de la famille et de l'industrie, de l'habitation populaire, de la journée de travail, de la participation ouvrière aux bénéfices, à l'administration et au capital. Dans ces différents chapitres, dont plusieurs sont d'intéressantes leçons faites aux diverses Semaines Sociales du Canada, on retrouve les mêmes très grandes qualités de clarté et de sûre documentation. Ajoutons que M. Arthur Saint-Pierre, dans les jugements qu'il porte et les solutions qu'il préconise, s'inspire toujours des doctrines du catholicisme social.

— Bureau international du travail. *La Coopération dans la Russie des Soviets* (Genève, 1925). Volume abondamment documenté de première main sur la coopération russe depuis l'établissement du régime des Soviets jusqu'à l'époque actuelle ; sur cette dernière période, ce livre contient des renseignements particulièrement intéressants.

— Charles Gide. *La lutte contre la cherté et la coopération* (Bibliothèque de l'Association pour l'enseignement de la coopération, 85, rue Charlot, Paris). Ce livre reproduit les leçons faites par M. Gide dans le cours qu'il a donné au Collège de France en 1924-1925. Ces leçons, consacrées au divers problèmes que pose le coût élevé de la vie, se lisent avec le même vif intérêt que tout ce qu'écrit M. Gide ; quand il traite, d'ailleurs, de la coopération, il en parle toujours avec une foi et une ardeur communicatives.

— *La crise de l'autorité* (Gabalda, éditeur, Paris, et *Chronique Sociale de France*, Lyon). Compte-rendu *in extenso* des cours et conférences donnés à la dernière Semaine Sociale de Lyon : il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour indiquer l'intérêt et la valeur de ce volume.

— Comtesse de Keranflec'h-Kernezne. *Trois Semaines rurales féminines.* (Imprimerie Prudhomme, Saint-Brieuc, 1925). Sous ce titre, Mme de Keranflec'h-Kernezne, qui se dévoue ardemment à l'apostolat rural, a réuni ses très instructives et très attrayantes causeries sur l'éducation. Ces causeries s'adressent surtout au public féminin de nos campagnes, mais elles seront lues avec profit dans bien d'autres milieux.

Digitized by Google

A TRAVERS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

REVUES D'ITALIE

La Stirpe. — Critica fascista. — La Civilta cattolica. Echi e commenti. — L'Europa orientale.

L'évolution des élites pendant la guerre et l'après-guerre, par Raoul Romoli Venturi. (*La Stirpe*, de Rome, décembre 1925). — [Organe des corporations et des syndicats fascistes.]

Lorsque l'on dit que la guerre est un énorme facteur révolutionnaire sur le terrain politique et social, on énonce une affirmation répondant à la vérité..... Ce mouvement social est naturellement accompagné d'une transformation des idées et de la politique. Le fait fondamental d'une révolution est constitué par le changement des hommes, de la caste, de la classe et de la génération qui détiennent le pouvoir..... Il est intéressant de connaître quel a été le sort des élites et leur évolution dans les principaux pays d'Europe.

Nous commençons par l'Allemagne vaincue. La défaite est généralement un formidable levier de désagrégation et de renversement des choses. Dans le cas allemand, cette règle n'a pas joué. La défaite a eu et a comme résultat négatif d'arrêter l'énergie d'expansion de ce peuple, mais n'a modifié en rien l'essentiel de la politique et de la situation sociale de la nation. Les partis et les hommes sont restés ceux d'hier. On a chassé l'Empereur et proclamé la République. Les gouvernements sont restés inchangés. Les événements n'ont eu qu'une importance relative. On a conservé les principaux cadres du passé et, dans les différents camps, ce sont toujours les Westarp, les Tirpitz, les Ludendorff, les Stresemann, les Feuerbach, les Müller et les Bernstein. Il n'est pas sans signification que la présidence du Reich soit occupée par l'octogénaire maréchal Hindenburg. La période inflationniste, avec l'expropriation forcée des classes moyennes, la dépression de l'agriculture, a contribué à accélérer le progrès de l'industrialisme déjà bien avancé avant 1914. Les raisons de cette continuité dans le choix des hommes et des systèmes doivent être cherchées dans le manque d'initiative des jeunes générations qui doivent faire leur instruction avant de commander, et plus encore dans la persistance des besoins et des aspirations nationalistes malgré une faillite momentanée.

Digitized by Google

Dans la vie tant impériale que nationale de la Grande-Bretagne, la guerre a mûri des problèmes qui sans elle auraient tardé à arriver à maturité ; telles sont les questions irlandaise, hindoue, égyptienne, les rapports avec les Dominions, le développement de l'action politique des trade-unions..... On notera la diminution de l'importance industrielle et financière de l'Angleterre dans le monde, réalité qui se concrète dans le chiffre du chômage. La suprématie britannique attaquée dans les premières années du siècle par l'Allemagne et par les Etats-Unis n'a pu être victorieusement défendue sur les deux fronts. Pour dominer une rivale il a fallu laisser carte blanche à l'autre.....

La vieille classe politique dirigeante de la France, représentée par une masse bourgeoise conservatrice numériquement supérieure, se débat, malgré la stabilité de cette situation, dans une crise violente due aux lenteurs de son gouvernement et à son particularisme sectaire et individualiste, ses deux défauts permanents ; elle soupire après l'homme, le dictateur. Elle n'a pas d'homme à qui se confier. Le Tigre est vieux. De tous ce serait le plus apte, mais il est trop en dehors du jeu des couloirs parlementaires. On se tourne et se retourne entre Millerand, Poincaré, Briand, Caillaux, types de la France d'avant-guerre, personnages usés, comme on en a eu récemment la preuve. Et la nouvelle génération ? Quelle valeur possède-t-elle réellement ? On doit remarquer en premier lieu qu'elle est très réduite par suite de la stérilité de la race et des grandes pertes de la guerre ; en second lieu, elle s'est abstenue pendant trop de temps au cours des sept années qui ont suivi l'armistice ; enfin le génie parisien et méridional produit une dispersion de forces et de directions. Pour ces jeunes forces, la nécessité d'un coup d'Etat instaurant un gouvernement autoritaire se présente également sous la forme du chef, du dictateur.

La révolution russe a véritablement été totale tant au point de vue politique qu'au point de vue économique et social. Les castes russes dirigeantes étaient usées quand elles succombèrent sous le poids de la guerre et de la révolution. La bourgeoisie, qui avait fait son apparition ici et là dans les cinquante dernières années, était trop faible pour réaliser une tentative d'organisation de l'Etat harmonieuse et durable. Les événements de mars 1917 devaient aboutir à une dictature qui actuellement s'est transformée en oligarchie..... L'aspect le plus grandiose, socialement parlant, de la révolution russe est la distribution des terres aux paysans, c'est l'inconnu de la Russie de demain. Les phénomènes de nature essentiellement rurale arrivent lentement à maturité.

..... En Italie, l'énorme pression démographique a déterminé dans le premier quart du siècle une rapide évolution des élites. La politique qui peut être dite giolittique, du nom de son plus grand promoteur, a corrompu la collaboration des meilleurs éléments de l'opposition. Le jeu a réussi à peu près bien pendant une dizaine d'années. Deux éléments de la minorité sont restés irréductiblement adversaires du régime parlementaire : les nationalistes et les syndicalistes du type Sorel. La lutte pour l'intervention et la guerre devaient les mettre au premier plan. Ils ne pouvaient que recueillir la succession. La classe dirigeante n'existant plus, il n'y avait plus d'obstacle sérieux..... La classe vaincue tenta la contre-révolution en

Digitized by Google

s'écartant de l'unique moyen logique de lutte : la force, mais se servit de ses moyens habituels : la propagande. L'intransigeance du fascisme en 1925 a coupé court à la manœuvre. Les vieux hommes sont tombés les uns après les autres. Si quelques-uns sont restés à leur poste à cause de leur compétence spéciale, c'est sous la surveillance et le commandement de la nouvelle génération se méfiant toujours d'erreurs et de défaillances inévitables.

La révolution fasciste de caractère nettement autoritaire en tant qu'elle renforce l'Etat n'a pas exercé et n'exerce pas une fonction de compression sociale qui serait sa perte. Sa discipline à base hiérarchique n'est pas en contradiction avec la liberté et l'amplitude de l'habituel processus naturel, grâce auquel l'individu et les catégories de plus grandes capacités s'avancent à la conquête du poste dont ils sont dignes. Une continuelle et saine évolution des élites constitue un élément essentiel donnant à notre révolution et à notre race la souplesse et la jeunesse qui les conservent promptes et ardentes devant toutes les audaces.

Le truc philofasciste, par Giuseppe Bottai (*Critica fascista*, de Rome, 15 janvier 1926). — [Revue de doctrine et de critique fascistes.]

Un livre français au titre interrogateur et péremptoire, *Bolchevisme ou Fascisme ? Français, il faut choisir*, a fait le tour triomphal de toutes les officines et de toutes les turnes de scribouillards d'Italie parmi les salamaleks, les louanges des gogos et les cris d'admiration des critiques complaisants. Ce livre a atteint dans son pays d'origine un tirage de je ne sais plus combien de centaines de mille. Il jouit déjà chez nous d'une renommée large et solide. C'est un parfait spécimen de la littérature philofasciste et comme tel il s'est ouvert une brèche dans le cœur de cette vieille Italie romantique qui s'étire béatement au soleil d'un printemps de beauté. Les amoureux du moindre effort, ceux qui n'ont rien de précisément héroïque dans leur vie ont enfin leur livre, facile, digestif, explicatif, profond sans l'être trop et définitif. C'est exactement ce qu'il leur fallait. Une œuvre d'à peu près : le bolchevisme expliqué en trente pages, sans en oublier aucune horreur ni en démentir aucune ; le fascisme en trente-cinq, composées de la rengaine des lieux communs les plus communs, dix pages dédiées au chef qui n'existe pas encore, mais qui se trouvera, et, pour finir, le petit chant guerrier du type du gargarisme à l'usage des orateurs de réunion publique.....

Aux yeux du fascisme sérieux, de celui qui a été formé par une expérience qui remonte à la veille de la guerre et qui embrasse une génération tout entière, la nôtre, ce livre se condamne lui-même, il tombe en poussière. Avec lui, nous sommes encore à ces manifestations antibolchevistes d'heureuse mémoire auxquelles ont participé tous nos adversaires d'aujourd'hui, lesquels en ont revendiqué l'honneur : populaires, francs-maçons, libéraux, démocrates, etc., etc.. Nous connaissons la théorie de la digue. En 1919 tout le monde fabriquait une digue contre le bolchevisme. Or le livre de Camille Aymard est en quelque sorte le livre de la digue et il est clair qu'en France c'est de la digue que l'on veut. Camille

Digitized by Google

Aymard est un écrivain digne de toute considération. En quelques années il s'est révélé puissant directeur de journal (*La Liberté*), journaliste vivant et moderne, polémiste peu ordinaire. Mais cette œuvre-ci est trompeuse. Il confronte deux révolutions : le bolchevisme et le fascisme en faisant précéder cette opposition de la question : qu'est-ce qu'une révolution, — à quoi il fait cette réponse affligeante : « C'est une période de bouleversement politique et social pendant laquelle la haine remplace le sentiment de la solidarité nationale, dans laquelle la violence se substitue à la loi, une époque dans laquelle, au milieu du tumulte populaire, les pouvoirs réguliers abdiquent devant l'insurrection et où les paisibles citoyens ne trouvent plus dans les institutions devenues impuissantes la *protection de leurs personnes et de leurs biens* contre les entreprises audacieuses des factieux. » C'est trop, trop peu et trop facile. (Quelle révolution historique peut entrer dans la définition d'Aymard ?) Tout le livre chemine au son de cet orgue de barbarie dominical et électoral. Nous connaissons cette marchandise.....

La vérité simple et visible à l'œil nu qui s'exprime dans l'antithèse « bolchevisme ou fascisme » a été cultivée en France mieux que dans tout autre pays..... « Chacun sait, écrivait dans *Paris-Centre* un autre écrivain français, Lapertot, que le mécontentement conduit le peuple au fascisme ou au communisme. Nous devons choisir entre ces deux dictatures : l'une, la dictature fasciste, a rendu la grandeur et la prospérité aux nations voisines prêtes à succomber; l'autre, la dictature communiste, a tout détruit sans rien pouvoir reconstruire. Le fascisme agrandit les nations. Le communisme les tue ». Laissons répondre les amis d'*Action Française* qui commentent ainsi le passage cité : « Les nations ? Pourquoi ce pluriel ? Le fascisme n'est pas un mot, c'est une chose, une chose vivante qui a été créée par une seule nation et qui y a réussi parce que le fascisme était national. Le fascio est essentiellement italien. Pour le comprendre, il faut se rappeler les grands souvenirs de la Rome antique, la primauté de la Rome catholique, des républiques italiennes de la Renaissance, les passions du Risorgimento et de l'irrédentisme. De là est né le fascisme. Rien de semblable dans notre France unifiée par mille ans de labeurs monarchiques. » C'est exact.

On doit reconnaître l'originalité absolue du fascisme ou l'on risque de ne pas comprendre les valeurs universelles qui fermentent et sont susceptibles d'agir comme moteurs idéals et pratiques dans les plus lointaines et les plus diverses régions historiques et politiques. La France, terre classique des vulgarisateurs, tente une vaste entreprise de vulgarisation du fascisme, elle le réduit en recettes, en formules, en pilules. Elle l'a inscrit dans sa pharmacopée nationale et en vante les vertus curatives.....

Le fascisme authentique doit se défendre contre ce philofascisme qui s'universalise, qui passe de nation à nation, du bureau du banquier à celui du métallurgiste; il doit se défendre pour son salut, pour celui de l'Italie. Cette chose qui est nôtre et qui nous revient francisée est des plus périlleuses, car elle nous accule au danger d'assurer à l'égard du monde une paternité trompeuse..... Il est nécessaire d'enrayer le développement de cette littérature philofasciste ou du moins de nier que nous y ayons une part. Nous refusons de faire de notre expérience révolutionnaire le commun dénomina-

Digitized by Google

teur de toutes les réactions les plus diverses, les plus lointaines et les plus obscures. Pour trouver notre chemin à travers les peuples, nous ne nous sommes inspirés que de nous-mêmes, comme l'ont fait depuis des siècles les Italiens imposant leur propre pensée et leurs propres lois par la seule vertu agissante de leur esprit.

P.-S. — Les écrivains italiens qui ont parlé du livre d'Aymard et lui ont dispensé de faciles louanges n'ont pas senti le venin caché dans son argumentation. Se sont-ils aperçus qu'en une certaine partie de son ouvrage, Aymard écrivait : « Mais, comme cela arrive toujours en pareil cas, l'Italie, la plus favorisée de toutes les nations belligérantes, etc., etc. ». Ah! ces philofascistes, quand ils s'y mettent!

Le protestantisme au Brésil. Non signé. (*La Civiltà Cattolica*, de Rome, 16 janvier 1926). — [La plus ancienne revue catholique d'Italie. Rédigée par des Pères de la Compagnie de Jésus.]

.....De nombreux renseignements qui nous viennent du Brésil au sujet des efforts et des progrès de l'œuvre du prosélytisme protestant mettent de plus en plus en lumière un dessein de pervertissement religieux et moral des Etats catholiques du Nouveau-Monde. « Le protestantisme, écrit entre autres un illustre prélat brésilien, avait déjà pénétré au Brésil depuis quelques années. Il s'était particulièrement installé dans les capitales des Etats de la Confédération, mais en ces derniers temps s'est développée une propagande formidable qui, on peut le dire de façon certaine, a pour unique point de départ les Etats-Unis du Nord. Il a déjà infesté tous les grands centres des divers Etats d'une façon plus ou moins profonde suivant les régions, et il dessine un mouvement de pénétration partant du littoral vers les Etats de l'intérieur. Nous pouvons dire aujourd'hui que les diocèses restés indemnes de l'invasion protestante sont les plus rares. ».....

Dans le Brésil comme dans le reste de l'Amérique latine, l'infiltration protestante est organisée avec une méthode qui va se perfectionnant d'année en année et qui est soutenue avec une largesse incroyable par les associations missionnaires des Etats-Unis. La fièvre d'expansion commerciale et d'impérialisme américain ne connaît plus de bornes, et, pour satisfaire des intérêts matériels de politique et de commerce, ils n'hésitent pas à attenter au lien le plus sacré qui maintient l'unité morale des nations. C'est sous une autre forme la réédition de la guerre de destruction des Peaux-Rouges qui se renouvelle sous nos yeux avec des méthodes plus modernes et plus perfectionnées, mais animées par le même esprit.....

La gravité du péril qui menace la république brésilienne n'échappe aujourd'hui pas plus à l'épiscopat qu'à ses hommes politiques les plus perspicaces. De très nombreuses personnalités de l'un et l'autre camp sont persuadées, — le ministre des Affaires Etrangères l'a déclaré ouvertement dans un discours prononcé à l'occasion de la fête jubilaire en l'honneur du cardinal Arcoverde, — que la grandeur et la prospérité du Brésil reposent principalement sur les points essentiels et immortels de la religion catholique et que tout ce qui contribue à affaiblir le catholicisme dans le cœur des Brésiliens est un danger pour la nation. Malheureusement on ne peut pas dire que les directives de la politique brésilienne soient en complet et

Digitized by Google

parfait accord avec ces claires et splendides affirmations. Par une mauvaise et excessive interprétation, presque superstitieuse, pourrait-on dire, de la constitution qui reconnaît la liberté en matière religieuse, le gouvernement de la République se maintient dans un état d'inertie et il est impuissant à défendre la nation contre son ennemi insidieux. De plus, autre absurdité, il se trouve que les hommes du gouvernement qui se déclarent favorables à la liberté des cultes ne manquent jamais d'accorder à la propagande protestante la protection de leur autorité.....

Si l'on tient compte des gigantesques moyens employés par la propagande protestante, on doit reconnaître que le prosélytisme, bien que déployant une extraordinaire ardeur, a rencontré une remarquable résistance, grâce à l'amour des Brésiliens pour les traditions de leurs aïeux et à leur compréhension des buts antipatriotiques qui se cachent derrière l'apparence de la philanthropie et de la religion..... La longue énumération que nous donnons des temples, salles, écoles, et autres œuvres de tous genres, que les protestants ont réussi à implanter dans toutes les parties de la République et qui depuis ces dernières années se sont de plus en plus multipliées, prouve que leurs efforts sont cependant loin d'être restés stériles.....

[L'auteur trace ici un tableau de l'œuvre accomplie au Brésil par les différentes sectes protestantes (Eglises luthérienne, anglicane, méthodiste épiscopalienne, presbytérienne synodale, presbytérienne indépendante, baptiste restreinte, baptiste, église congrégationaliste, église chrétienne non protestante, etc.). Dans les onze provinces ecclésiastiques brésiliennes sur lesquelles il donne des détails, il compte environ 180 temples, plusieurs centaines de salles de conférence, écoles, centres, etc., et un chiffre approximatif de 80 000 adeptes protestants.]

Ce ne sont pas seulement les grandes métropoles, les villes, les centres principaux, les régions fertiles et civilisées du Brésil qui se trouvent menacés par ces faux apôtres, ils ont déjà tâté le terrain pour pénétrer dans les régions plus éloignées ou moins accessibles de l'intérieur du Brésil. Ils ont tenté de s'infiltrer aussi dans la zone du Rio-Negro où la vie est plus difficile et le climat malsain. Quelques propagandistes ont pénétré jusque dans la province de Registro de Araguaya, au cœur du Brésil, et ont installé une colonie de quelques douzaines de *garimpeiro* dans le pays de Lageado, habité par une population d'émigrés occupés à la recherche des diamants. Ces missionnaires protestants unissent à leurs buts propres ceux de la politique et de l'industrie. Un rapport provenant du diocèse de Porto Nazionale cite à ce sujet des faits typiques.....

D'un referendum des personnages les plus autorisés du monde catholique brésilien il résulte que l'on est unanime à constater que l'immense accroissement de l'action protestante au Brésil pendant ces dernières années est alimenté, sinon uniquement, du moins pour la part la plus grande par l'or des Etats-Unis que dépense sans compter la Société Biblique et Missionnaire. Suivant un rapport ayant trait à la propagande protestante dans toute l'Amérique latine publié dans le périodique évangélique *Revista missionaria do mundo*, de février 1925, il apparaît qu'en particulier les résultats obtenus au Brésil ont spécialement satisfait les protestants. « Si l'on tient

Digitized by Google

compte, y est-il dit, de la distance à parcourir et des autres difficultés, l'œuvre évangélique dans le Brésil a plus progressé que dans la majeure partie des autres Etats latins de l'Amérique. Il y a été institué une église nationale, puissante et de grande influence, laquelle ne cesse de progresser, grâce à la réussite de ses entreprises. Ceux qui s'occupent d'enseignement ont réussi à organiser des écoles de toute branche et projettent de fonder une université évangélique nationale. Etant donné le zèle et l'expérience de ceux qui président à ce mouvement, il n'y a aucun doute qu'ils arrivent à leurs fins. » Est-il nécessaire d'ajouter, après tout ce que nous avons exposé avec un détail qui pourrait sembler exagéré, que l'unité de la foi et avec elle l'intégrité de la nation, c'est-à-dire la continuité du magnifique avenir réservé à la grande et riche république brésilienne, se trouvent exposées à un péril aussi insidieux que grave ?

Les rapports et les problèmes internationaux au début de de 1926. Non signé. (*Echi e commenti*, de Rome, 5 janvier 1926). — [Eclectique. Les questions du jour y sont traitées par les représentants des différents partis, surtout par des parlementaires.]

.....Parmi les particularités [de la situation actuelle] de l'Italie, il convient de noter deux faits qui, bien que semblant contradictoires, se complètent parfaitement : 1° la politique italienne si intimement mêlée à la politique et à l'activité diplomatique de l'Europe y joue un rôle de premier plan ; 2° l'Italie est le seul pays qui ne soit pas atteint ou menacé par un problème politique européen. Cette apparente contradiction s'explique par le fait que la politique de l'Italie, grâce à sa consolidation et à sa restauration intérieure, et grâce aussi à l'autorité du gouvernement auquel est confié le sort du pays, a pu mener une action énergique dans le concert des puissances et en même temps su résoudre tous les problèmes qui nécessitaient une rapide solution. Ce qui, il y a un an, pouvait sembler une renonciation s'est mué aujourd'hui en avantage. L'accord avec la Yougoslavie, si l'on veut un exemple, a permis à l'Italie de faire figure, dans les tractations et dans les problèmes ardus et complexes, non de partie en cause, mais d'élément de contrôle. L'accord de Giarabub a réglé d'une façon satisfaisante nos rapports avec le monde musulman oriental. De même, la reconnaissance de la Russie a signifié le commencement d'une politique pacifique à l'égard des Soviets qui a permis de considérer avec tranquillité, par rapport à l'Orient, l'entente russo-turque même pour l'avenir. Au point de vue de la politique extérieure italienne, le très important traité de commerce conclu avec l'Allemagne, — le premier que cet Etat ait conclu avec une grande puissance après la guerre, — et d'autres traités très utiles signés avec divers pays ont dénoté la position de premier ordre qui a permis à l'Italie de jouer son rôle dans l'élaboration et l'exécution du pacte de Locarno.

Dans le problème du pacte rhénan et des traités d'arbitrage, la France et l'Allemagne occupent une position d'antagonistes qui ne saurait être surmontée sans l'intervention d'une puissance étrangère jouant le rôle d'arbitre. Ce rôle a été assuré à l'Italie, comme Lord Balfour vient de le reconnaître, grâce à sa situation bien

Digitized by Google

supérieure à celle de l'Angleterre, laquelle s'est compromise du temps de Lloyd George et, pour avoir soutenu certaines exigences françaises, n'est plus complètement libre.....

Après cette énorme victoire de la politique italienne en Europe, on a conclu l'accord de Washington qui a, au fond, complété dans le domaine financier la situation acquise par l'Italie dans la politique internationale et qui a assuré la collaboration financière du monde bancaire américain à notre pays, dont le prestige a été consolidé par sa qualité de puissance faisant honneur à ses engagements et payant ponctuellement ses dettes. L'accord de Washington a beaucoup aidé à développer le crédit italien à l'étranger, et il n'est pas douteux que le capitalisme américain en excédent pontera vigoureusement sur l'Italie. Il reste aujourd'hui à mener à bonne fin la consolidation de la dette italienne envers l'Angleterre au sujet de laquelle des conversations et des tractations animées d'un grand esprit de cordialité réciproque sont en cours à Londres.

[L'auteur a bon espoir quant à la solution du problème qui, pour être difficile, n'est pas insoluble. Il termine par une citation d'une interview accordée par Mussolini à l'United Press :] « ..... Lorsqu'on parle d'une Italie impériale, cela ne veut nullement dire qu'elle aspire à des conquêtes territoriales, mais telle est son attitude virile, résolue, combative, s'il le faut, pour conserver la place qui lui revient dans les grands problèmes internationaux. L'importance de l'Italie parmi les autres nations de l'Europe, ses grands sacrifices dans la guerre mondiale, son exubérante population, tout lui donne le droit à une plus grande expansion dans le monde; il est fou, celui qui voit une attitude agressive dans de telles aspirations. L'histoire ne manque pas d'exemples d'accords pacifiques ayant permis d'instaurer parmi es puissances un équilibre plus juste des forces et de sauvegarder ainsi la paix et la tranquillité de leurs peuples. »

Les vicissitudes du zloty et la crise économique de la Pologne, par Aurelio Palmieri. (*L'Europa Orientale,* de Rome, 31 décembre 1925). — [Recueil officieux de documents et d'études sur l'Orient européen].

..... Le conflit politico-économique entre l'Allemagne et la Pologne, s'il a été funeste pour la seconde, n'a pas pour cela été avantageux à l'économie allemande. La rivalité polono-allemande semble sans issue parce que la Pologne est un obstacle insurmontable pour les aspirations d'expansion commerciale de l'Allemagne. Dans *l'Est européen* d'août, W. Fabierkierwicz faisait justement observer que la Pologne est une pierre d'achoppement sur le chemin qui conduit de l'Allemagne en Russie et que depuis des siècles les Allemands se sont efforcés de maintenir le contact immédiat avec l'immense plaine russe très peu peuplée et par suite propice à la colonisation. La Russie peut fournir à l'Allemagne les matières premières dont elle a besoin et être un terrain d'expansion pour les capitaux allemands. La Pologne devra maintenant servir de territoire de transit pour l'industrie allemande allant vers le marché russe qui l'attire et l'Extrême-Orient. Cela fait comprendre la ténacité avec laquelle l'Allemagne travaille à ruiner le crédit de la Pologne et à prétendre à une rectification de sa frontière orientale qui la remettrait en possession de la zone minière et houillère de la

Digitized by Google

Haute-Silésie. Le dernier épisode de l'irréconciliable antagonisme économique de l'Allemagne et de la Pologne a été la guerre, si l'on peut dire, pour le charbon de la Silésie.

En vertu des traités, la Pologne avait le droit d'importer en Allemagne 1 million de tonnes de houille de Silésie. Or le charbon polonais importé en Allemagne se montait à environ 1/2 million de tonnes par mois. Discutant le nouveau traité de commerce, les Allemands revendiquèrent un traitement de faveur pour leurs marchandises et voulurent réduire à 60 000 tonnes l'importation de charbon polonais. Dans la suite, ils consentirent à élever ce chiffre à 100 000. Les Polonais avaient consenti à réduire à 350 000 tonnes par mois le charbon importé en Allemagne, mais les Allemands tinrent bon et les relations commerciales entre les deux pays furent interrompues. L'Allemagne ferma ses frontières au charbon de la Silésie polonaise et, par mesure de représailles, la Pologne interdit l'importation des marchandises allemandes sur son territoire. Le dommage ressenti de ce fait par la Pologne a certainement été grave. En 1924, l'exportation du charbon représentait 12% de toute l'exportation polonaise. Le boycottage allemand (l'Allemagne absorbait la plus grande partie du charbon polonais) a contribué à aggraver les conditions du trafic international de la Pologne. Un certain pessimisme régnait en Europe quant aux résultats de ce duel économique germano-polonais. On pronostiquait la défaite de la Pologne. Mais le charbon est une de ces matières premières qui trouvent toujours des acheteurs..... En juillet l'exportation du charbon polonais dans les Etats européens, l'Allemagne exclue naturellement, s'élevait de 308 000 tonnes, au mois de juin, à 412 000 et en août à 484 000. Dans ce chiffre d'augmentation d'exportation entraient surtout en ligne de compte l'Autriche, la Tchéco-Slovaquie, la Hongrie et la Roumanie. En juillet, l'Italie apparaissait comme importatrice de charbon polonais pour une quantité de 100 000 tonnes. L'exportation de charbon polonais partant du port de Dantzig triplait, passant de 34 000 tonnes à 92 000 tonnes. La Pologne, répondant à la fermeture du marché allemand, envoyait son précieux combustible à la Suisse (32 000 tonnes en juilllet) et au Danemark (15 000 tonnes). Un accord entre la Tchéco-Slovaquie et la Pologne autorisait celle-ci à pourvoir l'industrie tchéco-slovaque d'anthracite et de charbon courant à raison de 60 000 à 85 000 tonnes par mois. Le port en construction de Gdynia sera organisé en 1926 de manière à permettre l'embarquement d'un million de tonnes, et en 1928 il sera pourvu d'un vaste bassin pour l'exportation du pétrole. On espère de cette façon compenser à 80% les pertes subies du fait du boycottage allemand. Le charbon polonais affluera dans les pays baltiques et en Italie, mais pour cela il faudra que le prix en soit tel qu'il puisse soutenir la concurrence avec le charbon allemand qui a réussi à éliminer dans différents pays le charbon britannique.....

La répercussion de l'offensive allemande contre le zloty s'est fait sentir de nouveau en novembre 1925. A vrai dire, elle était la conséquence du déficit du bilan commercial polonais, lequel s'est manifesté dans les premiers mois de l'année passée. Les importations de produits et marchandises étrangères en Pologne pendant cette période de temps s'élevèrent à 1 216 millions de zloty, tandis que,

Digitized by Google

pendant le même temps de l'année précédente, elles n'avaient atteint que 809 millions de zloty. Il s'agissait de payer en valeurs étrangères et en or cet excédent d'importations et pour cela la Banque de Pologne dut entamer sa réserve-or. Les bourses étrangères jouèrent à la baisse. Rentrant en Allemagne, les optants pour la nationalité allemande avaient emporté avec eux de Pologne des sommes considérables de zloty, qu'ils jetèrent sur le marché allemand en éprouvant ainsi la force de résistance de la devise polonaise..... Le chômage a produit une crise, un certain nombre de fabriques ayant complètement suspendu leur production et aussi ayant réduit le nombre de leurs journées de travail. Il y eut pléthore de certains produits. Ces événements ont été l'origine d'une panique financière en Pologne et ont favorisé la spéculation des baissiers. Comme en France, ce sont les particuliers qui se sont empressés d'acheter des dollars pour se débarrasser des zloty, monnaie dépréciée.....

Pourtant la situation de la Pologne ne justifie pas cette panique soudaine. Les importations ont subi une notable diminution à partir d'août; de 189 millions de zloty en juillet, elles sont tombées à 116 millions en août, à 73 en septembre, 80 en octobre. La Pologne économise son argent en achetant moins à l'étranger. Dans ces derniers temps, le bilan actif de son commerce présentait un progrès notable. Les exportations passaient de 87 millions en juillet à 103 millions en août, 109 millions en septembre et 131 millions en octobre. La diminution d'importation et l'augmentation d'exportation rétablirent l'équilibre du bilan commercial.....

Les bases économiques de la Pologne sont très solides. Le pays est riche en matières premières, pétrole, charbon, fer, et il exporte du bois et des céréales. La crise financière a été de brève durée. La valeur du zloty a passé de 12 pour 1 dollar à 7, et peut-être, lorsque paraîtra cet article, aura-t-il atteint la parité.

Les conditions économiques de la Pologne intéressent au plus haut point l'économie italienne. Au cours du premier semestre de 1925, les importations italiennes en Pologne se sont élevées à 42 millions de zloty et les exportations polonaises en Italie à 4 300 000 zloty. Qu'il suffise de dire qu'il a été importé en Pologne pour 80 millions de lire de fruits italiens seulement. Dans le domaine de nos échanges internationaux, la Pologne pourra bientôt supplanter l'Allemagne et la Russie pour la vente du charbon et des céréales. Ainsi l'accroissement de la prospérité polonaise aura ses répercussions favorables sur le développement du trafic extérieur italien.

Traduit de l'italien par Hughes DUTEMPS.

Digitized by Google

REVUE DES SCIENCES

La véritable histoire de la tiare de Saïtaphernès. — L'unification des mesures dans l'industrie moderne. — Les dénominations modernes des clous, des rivets et des semences. — L'Académie française et les magnétos.

Il y a de cela une quinzaine d'années, — un siècle, puisque cela se passait avant la grande guerre, — le bruit se répandit qu'une pièce d'orfèvrerie ancienne, figurant au musée du Louvre, était l'œuvre d'un faussaire moderne. Les archéologues, cependant, la considéraient comme authentique et, pour eux, la tiare en or de Saïtaphernès avait réellement fait figure jadis d'ornement royal. Ils en louaient l'admirable facture, la composition, d'un art à la fois primitif et raffiné, l'exécution, d'une gaucherie charmante, jusqu'à maints défauts de technique qui établissaient, à leurs yeux compétents, son incontestable antiquité. Cependant un ciseleur caucasien, venu à Paris en solliciteur famélique, déclarait à qui voulait l'entendre qu'il en était l'auteur et, pour preuve de son affirmation, offrait d'en fabriquer une autre, de tous points semblable à l'exemplaire officiel.

L'incident dépassa vite le cercle des collectionneurs : la presse s'en empara et, pendant plusieurs mois, la tiare fournit des sujets d'articles aux chroniqueurs, des thèmes de conversation aux oisifs, des scènes narquoises à toutes les revues des cafés-concerts. Piqués au jeu, les savants se livrèrent à des études approfondies, à la suite desquelles ils n'hésitèrent pas à condamner l'audacieux qui s'accusait d'avoir commis un faux en matière artistique, tandis qu'ils exaltaient l'admirable merveille d'une civilisation plus de vingt fois centenaire.

Mais un beau jour un ingénieur, — ces hommes sont sans pitié, — eut l'idée d'agrandir, par la photographie, certains détails d'ornement figurés sur l'objet du litige, et les constatations qu'il fit eurent cette conséquence inattendue que

Digitized by Google

la tiare disparut de la vitrine où elle trônait. Les spécialistes parurent aussitôt s'être entendus pour n'en plus parler que le moins possible. Un grossissement convenable avait permis, en effet, de remarquer que tous les traits de burin avaient très exactement même largeur, même longueur, même profondeur et que, par conséquent, ils avaient tous été produits par le même outil. Aussitôt un premier syllogisme fut formulé. Tous les traits de burin sont identiques; mais l'or est un métal trop dur pour qu'un seul outil ait pu servir, sans affûtage, à tout le travail de la tiare; donc ce travail a été fait avec plusieurs burins, ou, tout au moins, avec un burin affûté à plusieurs reprises successives.

Ce fut un trait de lumière et l'origine d'un second syllogisme. A l'époque où Saïtaphernès régnait, en bon monarque omnipotent, les artistes affûtaient eux-mêmes le tranchant d'acier de leurs burins; or l'affûtage, effectué de cette manière, ne donne jamais à l'outil des tranchants rigoureusement identiques à eux-mêmes; donc la tiare avait été ciselée non pas avec un seul outil affûté à la main, mais avec plusieurs outils affûtés mécaniquement, c'est-à-dire avec des outils modernes, achetés en série à un des fournisseurs habituels de l'industrie bijoutière.

De constatations en enquêtes et en déductions, on faillit établir la nationalité, l'état-civil et l'adresse du fournisseur.

L'incident eut deux résultats : celui, d'abord, de démontrer aux experts diplômés combien leur science est fragile; celui, en outre, d'apprendre au public, grâce aux commentaires des journalistes, que l'une des causes auxquelles il faut rapporter la perfection des objets fabriqués par l'industrie moderne est précisément cette spécialisation, qui dispense aujourd'hui l'orfèvre d'affûter son burin, l'ouvrier de préparer ses outils, et dont les bienfaits ont inspiré à Sully-Prudhomme le sonnet classique :

Le laboureur m'a dit : « Prends ta charrue et sème... »

Aux temps à peine historiques où les rois orientaux plaçaient sur leur tête, en guise de couronne, une tiare en or massif, l'artisan devait savoir faire bien des choses différentes et être capable d'effectuer de façon impeccable un nombre considérable d'opérations dont chacune constituait, en quelque sorte, « un temps » de sa fabrication. Il lui fallait, pour y parvenir, un long apprentissage et une extraordinaire maîtrise, à laquelle peu d'hommes pouvaient pré-

Digitized by Google

tendre. De nos jours, il accomplit un nombre restreint de besognes, toujours les mêmes, et arrive à les faire avec une perfection inégalable, précisément parce que, chez lui, l'automatisme professionnel est devenu une qualité primordiale. 140 ciseleurs habiles, dont chacun voudrait tirer d'un fragment d'acier une aiguille complètement finie, ne produiraient pas en un jour 140 aiguilles parfaites. Au contraire, dans une usine moderne, 140 ouvriers, dont chacun n'est capable d'accomplir qu'un des 140 temps successifs de la fabrication et dont l'effort est aidé par des machines bien construites, produisent en un jour de 800 à 900 000 aiguilles, toutes absolument irréprochables.

A la base de tout progrès industriel se trouve ainsi la spécialisation qui, réduisant à son minimum le rôle de l'initiative et l'importance de l'habileté individuelle, a supprimé ces « chefs d'œuvriers » qui ne sauraient trouver place dans une de nos usines modernes.

Certains s'en déclarent indignés et regrettent hautement l'époque des maîtres-ouvriers où l'on produisait peu, mais où chaque objet fabriqué reflétait en quelque sorte la personnalité de son auteur. Louis XV offrit un jour à la marquise de Pompadour une montre dont chaque aiguille « légère comme une mousseline tissée avec des fils de la Vierge » avait coûté des mois et des mois de travail à l'horloger breveté de la Cour. Aujourd'hui, une fillette de seize ans conduit une presse dont les balanciers découpent en une seconde des pièces de métal extrêmement ténues et, dans une journée de huit heures, cette gamine spécialisée fait fabriquer à la machine qu'elle conduit 1 440 000 aiguilles de montre. Cet admirable résultat est obtenu parce que, de nos jours, le spécialiste n'a pour rôle que de guider un outil. La spécialisation n'est réellement féconde, au regard de la production industrielle, qu'à la condition de préparer ce que les économistes appellent « le machinisme intégral ». Pour habile et pour expérimenté que soit un ouvrier, pour minutieusement limité que soit le travail dont il est chargé, il faut toujours qu'une ingénieuse machine vienne accomplir la majeure partie de la besogne qui lui incombe, en réduisant son rôle à celui d'un manœuvre attentif.

Du jour où, dans les usines d'une même industrie, la fabrication mécanique, spécialisée en ses plus infimes détails, a rendu possible la fabrication intensive, tous les objets fabriqués ont pu être établis avec une rigueur si grande

Digitized by Google

qu'ils sont devenus absolument identiques les uns aux autres. Au temps des guerres du premier empire, le chien des fusils à pierre dont l'infanterie était armée était forgé par l'armurier du régiment; quand, pour une cause accidentelle, il venait à être brisé, plusieurs heures étaient nécessaires pour en forger un autre et l'ajuster, à la suite de limages minutieux. Aujourd'hui, toutes les pièces du Lebel sont interchangeables et, dans les convois de chaque unité, une caisse d'accessoires permet d'effectuer instantanément toutes les réparations nécessaires. Dans ce mécanisme infiniment délicat et complexe qu'est la fusée à double effet d'un obus, telle goupille minuscule est absolument identique à la goupille correspondante de n'importe quelle fusée adaptée à un projectile de même calibre.

Cette identité, cette « interchangeabilité » de pièces résultent à la fois de la spécialisation des ouvriers et du machinisme qui est à la base de leur travail; elles sont une des caractéristiques les plus constantes de la production industrielle contemporaine.

Mais il ne suffit pas que, dans la production d'une même usine, l'identité des pièces fabriquées soit absolue. Ce fut longtemps une erreur commune que de ne pas l'avoir compris. Il y a une quinzaine d'années, quand on commença à trouver dans le commerce des lampes électriques de poche, dans lesquelles la lumière est produite par une pile sèche, les piles des diverses marques différaient les unes des autres par quelque détail de forme ou de dimension; la pile usée ne pouvait être remplacée que par une autre provenant du même fabricant : excellent moyen pour chaque constructeur de lampes de contraindre sa clientèle à la fidélité, puisqu'il fallait avoir recours à lui pour se réapprovisionner en piles neuves. Un beau jour, cependant, une usine plus habile ou plus entreprenante que les autres s'entendit avec sa principale concurrente. Il fut décidé que toutes deux mettraient désormais en vente des piles identiques comme forme et comme dimension, — des piles interchangeables, — et, à elles deux, ces usines furent à la veille de monopoliser le marché; une entente survint bien vite avec toutes les usines rivales et, aujourd'hui, toutes les piles de poche sont identiques et interchangeables : toutes sont établies sur un modèle unique, sur un modèle type, sur un modèle « standard ». Peu à peu, toutes les industries en viennent à adopter ainsi la standardisation. Les vis ont toutes le même

Digitized by Google

pas, depuis qu'une commission interministérielle a établi la vis-standard. Les fabricants de conserves étudient le moyen d'uniformiser la contenance et les dimensions de leurs boîtes. Les fabricants de pneumatiques pour bicyclettes ont standardisé leurs bandages et les dimensions de leurs chambres à air.

Spécialisation, machinisme, interchangeabilité et standardisation sont maintenant acceptés par tous les industriels comme d'inéluctables nécessités.

Cela est vrai non seulement pour les industries qui fabriquent des objets comportant des ajustages délicats, mais pour celles qui produisent les objets les plus vulgaires. Les cloutiers, par exemple, ont pris, il y a quelques années déjà, une décision qui a maintenant son plein effet et qui a complètement modifié leurs méthodes traditionnelles de travail.

Tout d'abord, ils se sont entendus pour supprimer, dans leurs catalogues, l'emploi de toutes autres unités que celles du système métrique. La loi leur en faisait, comme à tous les Français, une obligation formelle depuis le 1er janvier 1840, qui est la date où est devenue exécutoire la loi de 1837 par laquelle furent supprimées les anciennes mesures (livre, once, aune, ligne, toise, etc...) et adoptées les seules mesures métriques : néanmoins certaines corporations, la clouterie notamment, continuaient et continuent encore à se servir des mesures abolies.

Pour les pointes, fils et rivets, la désignation du diamètre en dixièmes de millimètres a été substituée à l'emploi des numéros de la jauge de Paris[1].

Pour les semences, le numérotage des poids en onces est supprimé, les grosseurs continuent à être désignées par des numéros arbitraires, mais ceux-ci correspondent à des poids en grammes. C'est ainsi que la semence de 16 onces continue à porter le numéro 16, mais il est spécifié que 1 000 semences n° 16 doivent peser 480 grammes. Les longueurs sont exprimées exclusivement en millimètres et non plus en lignes, comme autrefois.

Enfin pour les clous on a supprimé toutes les grosseurs d'une utilité pratique discutable et conservé seulement les nos 3, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16 et 20 correspondant respectivement à des grosseurs de 4/4, 6/4, 10/4, 12/4, 14/4, 16/4 et 20/4.

Ainsi se trouvent désormais réalisées une simplification et

1. Pendant une période de transition qui prend fin cette année, les tarifs et albums ont mentionné avec la désignation en dixièmes de millimètres les numéros de la jauge de Paris.

Digitized by Google

une unification aussi utiles que profitables à l'industrie qui fabrique, aussi bien qu'au commerce de vente.

Il est hors de doute que ces tendances simplificatrices s'imposeront de plus en plus. Les partisans du pittoresque s'en déclareront sans doute mécontents; mais il leur sera difficile de formuler un argument péremptoire pour appuyer leur opinion.

***

Les moteurs dont le fonctionnement est assuré par la combustion de l'air carburé, c'est-à-dire par celle d'un mélange d'air et d'un combustible gazeux ou vaporisé, se divisent en deux grandes catégories, suivant qu'ils sont « à explosion » ou « à combustion ».

Dans les premiers, le mélange carburé est formé en dehors du moteur, puis introduit dans le ou les cylindres, et allumé à un moment déterminé de la course du piston. Il se produit alors une explosion qui est utilisée pour produire du travail mécanique. Dans les seconds, au contraire, on comprime d'abord de l'air sous forte pression, et on injecte ensuite dans cet air comprimé un combustible vaporisé ou finement pulvérisé. On forme ainsi un mélange combustible qui s'enflamme sans l'intervention d'aucun dispositif d'allumage, du fait seul de la forte pression; il se dégage immédiatement des gaz qui agissent sur le piston et provoquent son mouvement de va-et-vient.

Les moteurs à explosion sont ceux dont on se sert pour actionner les automobiles, les avions, les ballons dirigeables, les canots à pétrole, etc.. Naguère ils fonctionnaient tous sans compression préalable du mélange introduit aux cylindres. Actuellement, ils comportent, au contraire, un dispositif qui comprime le mélange carburé; on favorise ainsi le contact intime de l'air et du combustible gazeux ou vaporisé, on facilite la combustion et on obtient un meilleur rendement.

Les organes d'allumage ont pour fonction de provoquer l'explosion du mélange combustible, lorsque celui-ci a atteint son plus haut degré de compression dans le cylindre. Ces organes peuvent être de plusieurs ordres et il est commode de les classer en trois grandes catégories suivant qu'ils déterminent l'allumage par incandescence, l'allumage électrique ou l'allumage spontané.

Le premier est obtenu au moyen de tubes portés au rouge par des brûleurs, au contact desquels le mélange combustible

Digitized by Google

s'enflamme. Employé pour les premiers moteurs d'automobiles, il est remplacé aujourd'hui, sauf dans certains moteurs à gaz, par l'allumage électrique. Celui-ci est provoqué par une étincelle qui jaillit à l'intérieur du cylindre.

Cette étincelle peut être produite soit par la rupture d'un courant électrique à basse tension, soit par celle d'un courant à haute tension. Ces courants peuvent être obtenus par des piles ou des accumulateurs, soit très généralement avec des...

Que nos lecteurs m'excusent; j'étais bien disposé à leur décrire, dans tous ses détails, l'appareil (qu'ils connaissent d'ailleurs aussi bien que je le connais moi-même) au moyen duquel on produit aujourd'hui les étincelles indispensables au fonctionnement des moteurs d'automobiles ou d'avions. Malheureusement l'Académie française rend ma tâche bien difficile. Elle vient en effet de refuser au mot *magnéto* l'accès du dictionnaire. Et cela rend terriblement malaisée toute description du moteur à explosion.

Profondément respectueux des décisions de l'illustre Compagnie, nous devons nous incliner devant elles et ne plus employer le vocable interdit pour désigner ces machines de Gramme en miniature qui sont, pour les moteurs à explosion, un organe essentiel. Par quel vocable autorisé va-t-on pouvoir le remplacer ? Dira-t-on « pyrogène électromagnétique » ou « allumette électrique » ou « électropyrogène » ou, avec moins de concision et de simplicité, « appareil électromagnétique transformant du travail mécanique en énergie électrique génératrice de courant primaire à basse tension dont la rupture détermine la formation d'extra-courants très courts et à haute différence de potentiel qui, rompus à leur tour, donnent, à chaque rupture, naissance à une étincelle dont la température est conditionnée par la tension même de l'extra-courant dont la brusque interruption a provoqué le jaillissement » ? Les trois premières appellations ont le mérite d'être relativement brèves, mais le défaut de ne pas signifier grand chose : au surplus, elles disent fort mal ce qu'elles veulent dire et prêtent aux plus fâcheuses confusions. La dernière est, à vrai dire, un peu longue, mais elle est explicite et remplace par une définition adéquate ce qu'un mot de trois syllabes exprime clairement, parce que tout le monde le connaît et le comprend...

Francis MARRE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Le plus nécessaire à l'heure qu'il est, répètent tous les échos, sans quoi on n'aboutira à rien, c'est de mettre fin à l'incertitude, d'inspirer un sentiment de sécurité et de stabilité, de confiance. Alors, tandis que paraîtront légers les sacrifices les plus lourds, l'Etat ne manquera plus de crédit; il n'y aura plus à craindre de nouvelles chutes du franc. On voudrait être sûr que, victorieux au Sénat, c'est vers cet heureux âge de détente et d'essor que MM. Briand et Doumer nous guident.

Le gouvernement a obtenu de la Haute-Assemblée tout ce qu'il voulait. Soutenu par un rapporteur d'allure cordiale et bon enfant, qui s'entend en vrai Normand à embobeliner son monde, le ministre des finances a fait voter les impôts que lui avait octroyés la Chambre, plus des taxes indirectes, n'épargnant ni le tabac ni le sel, et même sa taxe sur les payements. L'ensemble de son projet a été adopté par 268 voix contre 21. Son succès est incontestable. Quels résultats en attendre ? Le Sénat a suivi M. Doumer pour que le budget soit en équilibre, et de cela on ne saurait le blâmer. Il n'a pas reculé devant des impôts impopulaires : il a eu le courage fiscal qui avait manqué à la Chambre. Mais la discussion rapide à laquelle il s'est livré a causé quelque déception à ceux qui comptaient sur lui — il y en avait ! — pour écarter de la loi l'esprit révolutionnaire. A cet égard, il s'est montré d'une timidité rare. Son conservatisme s'est contenté, les trois quarts du temps, de conserver, en les atténuant à peine, les mesures les plus choquantes que l'autre Assemblée avait inventées pour faire plaisir aux amis de M. Blum : carnet de coupons, affichage dans les mairies des noms des « assujettis » à l'impôt sur le revenu, etc.. Je sais. Le Sénat a des excuses. Il a voulu éviter de se donner l'air trop réactionnaire, il n'a pas voulu engager avec le cartel des gauches la bataille dont le menaçait *le Quotidien*, ni prendre l'initiative

Digitized by Google

d'un conflit pendant lequel aurait pu s'achever la ruine du franc. Il espère, s'étant montré conciliant, que la Chambre l'imitera et consentira à adopter le compromis qu'il a mis au monde. Mais que ce nouveau-né, fruit tout ensemble de la passion démagogique d'une Assemblée et du désir, éprouvé par l'autre, de tirer momentanément le Trésor d'embarras, soit capable, — si, au Palais-Bourbon, une majorité maussade le laisse vivre, — de rétablir nos affaires, c'est une autre histoire ; et il est impossible de ne pas garder un grand doute.

Etablir des impôts n'est pas, en effet, le plus difficile. Le Français, quoique certains prétendent, est bon contribuable et ne rechigne pas devant l'effort. Seulement nous sommes dans une situation où il ne suffit plus d'apporter du papier-monnaie au fisc. Les charges dont on accable le pays ne sont acceptables que si, permettant un répit, le gouvernement l'emploie à réformer des abus, à corriger des erreurs, à résister à des tendances et, pour tout dire d'un mot, à adapter aux ressources de l'Etat son train de vie. Pour cela, il faudrait une politique générale exactement à l'opposé de celle qui a été trop souvent pratiquée depuis la guerre, de celle surtout qui sévit depuis les élections du 11 mai. Le malheur est qu'on n'aperçoit à l'horizon aucune trace de ce revirement. M. Briand a bien compris que les formules et les procédés du cartel des gauches menaient à la catastrophe financière ; il a vu qu'aucun redressement n'était possible avec les méthodes préconisées par l'aile avancée des radicaux-socialistes, à la remorque des socialistes, eux-mêmes entraînés par les communistes. D'où ses tentatives pour dissocier le cartel et pour réaliser une concentration de modérés sur le terrain financier, mais sur le terrain financier seul. Ailleurs, que ç'ait été en formant son ministère avec les lieutenants les plus hauts en couleur de M. Herriot et de M. Painlevé, que ç'ait été en encourageant dans le pays, — ainsi, hier encore, dans la Marne, — les manigances électorales des différentes gauches et en leur prêtant tout l'appui d'une administration à leurs ordres, il n'a rien modifié. Le ministère des finances est occupé par un financier de tradition, mais le ministère de l'intérieur et d'autres, parmi les plus importants, continuent à être gérés par des fourriers de révolution. La politique générale reste inspirée par la coalition des passions et des appétits. Ce n'est pas que des modérés, comme M. Maginot, poussant trop loin peut-être le désintéressement, n'aient à plusieurs reprises tendu à M. Briand le rameau d'olivier :

Digitized by Google

il n'a eu pour eux que des rebuffades à la Chambre; et quand, au Sénat, M. Ratier, au nom de son groupe qui allait voter le projet de loi de M. Doumer, le pressa de fournir quelques éclaircissements sur ses intentions, il s'esquiva, jetant au hasard des déclarations vaporeuses : « On me connaît : mon passé répond pour moi. » Hélas ! le passé de M. Briand est si divers qu'un auditeur peut, à son gré, conclure blanc ou conclure noir... Et, entre temps, le président du Conseil prononçait au Palais-Bourbon, à l'occasion de Locarno, un discours fait pour enchanter tous les fidèles de la doctrine du 11 mai, de ceux qui refusent, malgré les objurgations de M. Painlevé, de voter la dépense d'une convocation de réservistes, ou qui, par amour d'Abd-el-Krim, réduisent d'un million les crédits nécessaires au Maroc.

Pour le moment, — et si la Chambre, encore une fois, ne défait pas l'œuvre du Sénat, travail auquel a commencé de s'employer sa commission, — le budget est en équilibre, sur le papier. Il serait vain d'espérer plus des expédients qu'on nous présente pêle-mêle. Pourvu qu'aucune anicroche ne survienne, le Trésor paraît en mesure de faire face aux prochaines échéances, et le franc, qui n'est pas à l'abri des rechutes, a été un instant réconforté. M. Briand semble vouloir se contenter de ce maigre résultat, qui lui permettrait de gagner du temps. Pas d'opération chirurgicale, s'est-il écrié devant le Sénat : des remèdes normaux suffisent; et il a raison sur ce point. Mais quels remèdes normaux propose-t-il ? Les présidents des chambres de commerce viennent encore d'en indiquer. Il a fait le sourd. Bien mieux. Un grand industriel, M. François Coty, bravant dans un geste plein de crânerie l'envie démocratique, promet 100 millions à verser en dix ans dans une caisse d'amortissement des dettes. Il ne bronche pas. M. Coty, il est vrai, met à sa générosité une condition : la caisse d'amortissement devra être réellement autonome, elle ne devra d'aucune manière dépendre du Parlement. Et personne ne jugera la précaution superflue !... Non seulement, par conséquent, le pays, qui aspire à être guéri, ne refuse pas son aide : il l'offre. Depuis les plus humbles gens jusqu'aux plus gros personnages c'est un élan qui part des profondeurs de la nation, un élan dont le marquis de Vogüé, dans une lettre au directeur du *Figaro*, a expliqué toute la signification : « Si la chose publique, remarque le président de la Société des agriculteurs de France, était gérée comme il convient, les citoyens n'auraient pas à intervenir dans l'accomplissement des devoirs qui incombent normalement à leurs mandataires. » Devant

Digitized by Google

leur absence de volonté, puisque, « par une détestable aberration, c'est vers les solutions de caractère politique, disons électoral, que se tournent les maîtres de l'heure », puisqu'ils ne comprennent pas leur devoir, les simples citoyens, faisant taire l'esprit de parti, sont dans l'obligation de le leur rappeler. La leçon est dure, c'est possible, mais elle est juste. Toutes les élites sont décidées à travailler au relèvement de la France. Elles n'attendent qu'un signal et ne réclament qu'une garantie : on ne leur donne ni l'un ni l'autre. M. Briand continuera-t-il à se boucher les oreilles ou, s'il entend les avertissements, si, comme il est permis de le croire, il juge dans son for intérieur qu'ils contiennent les moyens de salut, les repoussera-t-il, la France dût-elle en périr, par tendresse pour la politique dite de gauche ? Pour commencer, n'accueillera-t-il pas les suggestions de M. Coty, qui a le mérite de ne pas les présenter les mains vides ?

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est le cartel, avec ses folies, ses gaspillages et ses menaces, qui nous a plongés dans le pétrin où nous nous débattons. On serait même tenté de penser qu'il l'a fait exprès et qu'il est maintenant moins pressé de conjurer la crise que de l'utiliser dans un dessein révolutionnaire. Un socialiste anglais, Henry George, donnait à ses amis ce conseil : « Pour faire disparaître la propriété, il n'est pas besoin de recourir à la violence; il suffit de l'accabler de taxes et de charges, à tel point que le propriétaire en arrive à estimer de son intérêt d'y renoncer lui-même. » C'est le programme qu'exécute, inconsciemment ou non, sous le fouet de M. Blum, la majorité de la Chambre. Le gouvernement, lui, se défend de viser un tel but. M. Briand se plaît à faire appel au patriotisme pour sauver le franc. Souvent même il déplore, comme l'autre jour devant le Sénat, que la politique se mêle au problème financier. Mais, s'il est sincère, pourquoi ne l'en sépare-t-il pas ?

Au vrai, le cartel a mis la politique partout, cette politique qui empoisonne l'atmosphère; elle sévit plus que jamais, et l'Etat est incapable de s'opposer à ses méfaits, quand il ne les encourage pas. *Le Temps* en donnait hier des exemples. Aucune sanction pour des agents des postes qui, au dire de *l'Humanité*, se sont vantés de n'avoir pas distribué les circulaires d'un candidat qui n'était pas de leur goût; ajournement, pour ne pas gêner les combinaisons du cartel à propos des élections dans le deuxième secteur de Paris, du procès des communistes assassins de la rue Damrémont, dont le crime, prémédité et flagrant, est déjà vieux d'un an; en revanche,

Digitized by Google

poursuites nouvelles, après un acquittement, contre le religieux qui, auprès de Boulogne, conduisit des enfants sur une plage où ils furent, en dépit de ses tentatives désespérées pour les sauver, victimes d'un accident de mer. L'Etat obéit servilement aux injonctions des révolutionnaires. Il abdique toute son autorité devant eux. Le comte de Blois, en le constatant au Sénat, a cité lui aussi un fait caractéristique à cet égard. C'est dans le Maine-et-Loire. Un ménage d'instituteurs communistes oblige une municipalité à démissionner, un maire à renoncer à ses fonctions; il terrorise la femme de ce maire au point qu'elle n'ose presque plus sortir de chez elle. Pour quel crime ? Son fils unique a été tué à la guerre ! Et l'Etat, qui connaît les faits, qui n'essaye même pas de les nier, assiste impuissant, sans rien faire. Voilà le régime auquel le cartel a abaissé la France. Après quoi, M. Briand s'étonne que la confiance ne réponde pas à ses appels.

Ne tolérez plus des pratiques de guerre civile, imposez silence à l'esprit de faction, lui crient toutes les autorités industrielles, commerciales et agricoles du pays : c'est la première condition du salut financier qui ne peut s'effectuer que dans l'ordre et le calme. Le président du Conseil ne conteste pas. Il sait parfaitement que le pays n'est ni au Parlement, qui fait les lois, ni dans les clubs, qui les dictent; il sait que la politique actuelle n'est pas voulue par l'opinion, et, ce qui est plus curieux, il le proclame : « Le pays ! disait-il en s'adressant à la Chambre, dans la séance du 15 février, pendant que les socialistes boudeurs se taisaient. Le pays ! Je croyais qu'il était ici ! Je l'avais cru ! Il n'y est pas encore suffisamment... » On attendait qu'il ajoutât : « Il n'y est pas du tout ! » Le courage lui a manqué pour aller jusque-là. Mais il pourrait tout au moins, puisqu'il ne cache pas le mal, réagir en gouvernant pour le pays, au lieu de ne gouverner ou de laisser certains de ses collaborateurs ne gouverner que pour le cartel des gauches.

Pendant que le Sénat réparait, en y ajoutant des pièces, la loi de finances venue de la Chambre, celle-ci s'occupait de Locarno, dont elle a ratifié les accords. L'issue du débat n'était pas douteuse. Son développement a été cependant intéressant à suivre.

M. Lucien Romier écrivait un de ces derniers matins : « Pour un grand nombre de gens, les accords de Locarno, c'est la paix après un bon déjeuner, sous la tonnelle, une manière de sieste ». La phrase est jolie et elle est vraie. Elle peint bien le sentiment du public. Mais, dans cette impres-

Digitized by Google

sion de la foule, qu'y a-t-il d'exact ? Quelle est la valeur diplomatique des traités conclus ? Serviront-ils réellement la paix ? C'est ici que, pour répondre, la difficulté commence. Les traités de Locarno ont été le fruit d'une lassitude générale. Après six années de contestations, succédant à quatre années de tueries, le monde entier désirait ardemment une détente, une trêve. Les traités de Locarno l'ont procurée ; ils ont éloigné la menace de guerre. Prétendre par contre qu'ils l'ont dissipée tout à fait, personne ne l'oserait, j'espère, du moins chez nous. Dans son rapport très objectif, animé d'une grande foi, mais d'une foi qui n'est pas aveugle, M. Paul-Boncour, qui est un des plus chauds partisans des accords et qui insiste sur leurs avantages, n'en cache pas les parties faibles. Les frontières de l'Europe de l'Est ne sont pas l'objet des mêmes garanties que celles de l'Europe de l'Ouest. Même sur le Rhin, qu'arriverait-il en cas d'une agression brusquée ? Les responsabilités pourraient-elles être établies sur le champ ? L'intervention des puissances garantes ne comporterait-elle pas des délais ? Et la procédure d'arbitrage elle-même, — M. Paul-Boncour y a insisté à la Chambre, — qui peut, grâce à ses lenteurs, faciliter le maintien de la paix, ne pourrait-elle pas également, dans certains cas, devenir, pour l'un des antagonistes le moyen de camoufler des préparatifs de guerre ? D'autres, M. Fabry, M. Louis Marin, n'ont pas seulement formulé des réserves, auxquelles se sont associés M. Franklin-Bouillon et M. Maginot ; ils y ont ajouté d'âpres et émouvantes critiques. M. Marin en particulier a disséqué les textes et, comme il avait condamné le traité de Versailles, dont il ne vota pas la ratification, il a condamné les traités de Locarno avec une véhémence pleine de force, bien qu'elle semblât parfois excéder la note juste. M. Briand n'a pas tenté, même en répondant à M. Marin, de prendre les objections corps à corps. Ce n'est qu'à force d'insistance qu'on est parvenu, sur quelques points, à lui arracher autre chose que des formules vagues ; et ses discours, le premier surtout, qui a produit un immense effet à l'audition, — à la lecture, il en fait moins, — n'ont été un peu trop que des hymnes à la confiance et à la paix.

Quoique, pour mon compte, je pense que Locarno ait été un progrès et quoique je ne fasse pas de difficultés pour reconnaître que nous avons tiré le moins mauvais parti possible, — je n'irai pas jusqu'à dire le meilleur, — de circonstances qui n'étaient guère bonnes, ce lyrisme de M. Briand n'était pas tout à fait assez. Les accords de Locarno ont des mérites. — Il aurait été possible, croyons-nous, d'obtenir mieux par des entretiens

Digitized by Google

directs avec le gouvernement de Berlin, dont on a laissé passer les occasions en 1919 et en 1923. Mais ne revenons pas sur le passé. — Le traité de Versailles, non ratifié par les Etats-Unis, risquait désormais de nous laisser avec l'Allemagne en tête-à tête sur le Rhin. Nous avons la promesse de ne plus y être seuls. Et M. Briand semble bien avoir raison, lorsqu'il assure que les nouveaux arrangements n'ont détruit ni diminué aucun de nos anciens droits. Cependant les accords de Locarno ont aussi des faiblesses. La moindre, sans rappeler les lacunes ou les insuffisances de plusieurs clauses, notamment en ce qui concerne la stabilité de l'Europe orientale et centrale, la moindre n'est pas que l'esprit de Locarno, dont on parle tant, ne paraît pas souffler de la même manière à Berlin, à Paris, à Rome et à Londres. A Paris on considère que les pactes consolident les situations acquises. N'estime-t-on pas à Berlin qu'ils les ébranlent ? On y voit chez nous le moyen de maintenir ce qui est. N'espère-t-on pas chez les Allemands y trouver des arguments, ou des armes, pour le détruire ? Rome semble s'être placée sur le même terrain que Paris. Mais l'Angleterre demeure entre les deux conceptions, prête à jouer le rôle d'arbitre ; et M. Chamberlain, loyal et fidèle associé, a-t-il l'air de faire pencher la balance dans notre sens, des protestations s'élèvent aussitôt sur les bords de la Tamise. En présence de ces interprétations, M. Briand aurait été bien inspiré d'expliquer en termes nets comment il comprend l'œuvre à laquelle il a pris part et quelle est, à ses yeux, sa portée exacte. Des images, une « lueur », un « germe » ne suffisent pas. Elles risqueraient d'endormir la vigilance et, plus encore que la critique, de paralyser l'action. Car Locarno, au fond, n'a rien réglé définitivement. Voilà la vérité. Sa valeur est d'avoir provisoirement, et seulement dans une certaine mesure, mis dans les engrenages européens de l'huile. C'est un résultat appréciable. Mais à la condition de ne pas, à présent, se croiser les bras. Nous l'avons dit très souvent. La paix ne sera fortifiée que quand les intérêts des différents peuples seront liés de façon à servir de frein à leurs passions et à leurs ambitions, quand les nations sentiront qu'elles ont plus à perdre qu'à gagner dans une guerre. Quoi qu'on prétende quelquefois, pensez-vous que l'Allemagne se serait jetée dans son aventure criminelle de 1914, si elle n'avait cru découvrir au bout des débouchés pour les excédents de sa population et de son industrie ? Le vieux mot : « La faim fait sortir le loup du bois », n'a rien perdu de son sens. Il s'agit d'aménager l'Europe, moralement si c'est pos-

Digitized by Google

sible, et en tout cas matériellement, pour que les désirs de revanches et de conquêtes, les instincts de proie soient bridés par des intérêts plus puissants qu'eux. Et, jusqu'à que ce soit fait, comme l'a dit M. Briand, qui, par un étrange paradoxe, veut maintenir à tout prix dans sa majorité ceux qui veulent nous désarmer : « Gardons notre force ».

En attendant, les polémiques menées autour de l'élargissement du Conseil de la Société des Nations ne se ralentissent pas. M. Austen Chamberlain a eu beau remettre la controverse au point, les journaux libéraux et travaillistes, même quelques journaux conservateurs, continuent en Angleterre à soutenir la thèse allemande avec une véritable rage. Des pays scandinaves, à la suite de la Suède, ont pris parti contre l'entrée de la Pologne au Conseil. L'Italie et la Yougo-Slavie, au contraire, la soutiennent. Et ainsi se prépare la constitution de deux blocs opposés au sein de la S. D. N.. Ce serait, évidemment, pour l'institution de Genève, une crise grave et qui ne serait pas pour déplaire aux éléments turbulents d'Allemagne. Pourtant n'y a-t-il pas encore des moyens de l'éviter ? Que la question ait été maladroitement posée, c'est hors de doute; mais ce n'est pas une raison pour ne pas tâcher de la régler. L'heure a sonné pour les diplomates de faire preuve d'imagination et de trouver la transaction. L'Allemagne, à en juger par quelques propos échappés à M. Stresemann, en proposerait elle-même une : elle consentirait à l'admission de la Pologne, si, par compensation, il était mis fin à l'occupation des provinces de la rive gauche du Rhin. Mais, outre que ce marchandage serait inacceptable, ce n'est pas à l'Allemagne de découvrir la solution à un imbroglio dont elle est cause. D'autres compromis, meilleurs, sont envisagés. On pourrait, par exemple, lier l'octroi du siège permanent à l'Allemagne à la décision de refondre le Conseil, en y attribuant des places à des groupements géographiques, dont l'un serait représenté par la Pologne qui y a tant de titres. Les susceptibilités auraient de la sorte chance de s'atténuer. Mais cette première alerte, même si elle est sans suites, aura été, au lendemain de Locarno et à la veille de l'entrée de l'Allemagne à la S. D. N., une preuve nouvelle que nous n'avons pas encore conquis une situation de tout repos.

Bernard DE LACOMBE.

4 mars 1926.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La défaite militaire de l'Allemagne en 1918 : *L'usure des effectifs allemands. La stratégie allemande et la manœuvre des Alliés*, par le lieutenant-colonel Paquet. 1 vol. in-8° de 304 pages, avec, hors texte, 37 croquis et 3 cartes en couleurs. (Berger-Levrault).

La documentation de base de cet ouvrage a été puisée dans les archives du 2e bureau du Grand Quartier Général. L'auteur compare la méthode allemande, qui rechercha vainement la rupture brutale du front et la percée, avec la conception napoléonienne de la bataille, que le maréchal Foch sut appliquer avec une remarquable maîtrise. En usant sans répit les réserves ennemies par des attaques incessantes sur un front de plus en plus étendu, Foch sut amener les armées allemandes, méthodiquement et inexorablement, au degré d'épuisement nécessaire pour pouvoir déclencher, à l'heure voulue, l'offensive décisive, que Napoléon appelait « l'événement ». En l'occurrence, cette offensive devait être menée en Lorraine, le 14 novembre, par trois armées alliées; mais l'Allemagne n'attendit pas la fin de la manœuvre, et sa demande d'armistice la sauva d'un véritable désastre. Ce livre est passionnant et à la portée de tout lecteur même non spécialisé.

Chrétiennes ou païennes. Le dilemme contemporain dans l'éducation des jeunes filles, par le chanoine Henri Dutoit, vice-recteur des Facultés catholiques de Lille. 1 vol. in-12. (De Gigord).

En quatre chapitres fort substantiels (christianisme et paganisme en éducation : voilà le dilemme, à quoi personne n'échappe et qui se retrouve d'ailleurs dans les autres chapitres, comme par tout...; la vocation de la femme; la vertu; le mariage), un grand lettré, qui connaît à merveille la littérature de son temps et qui en use souvent ici comme d'un exemple, bon ou mauvais, et d'un point de départ, un psychologue et un moraliste très fin et très expérimenté, un théologien enfin, rompu au métier, donne aux mères, ou aux jeunes filles les conseils les plus heureux et les mieux adaptés à notre époque. Il le fait d'ailleurs dans une forme très agréable qui ajoute à l'efficacité de ses critique ou de sa doctrine.

Les femmes poètes de la Hollande, par Lya Berger. 1 vol. in-12, avec 4 portraits. (Perrin).

L'auteur nous avait déjà donné un excellent volume sur les poétesses belges, qui nous avait appris beaucoup de choses. Celui-ci apporte des révélations encore plus neuves au public français. Précédé d'une histoire de la littérature hollandaise qui rendra plus d'un service, il étudie depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours un grand nombre d'écrivains dont il donne souvent d'intéressants extraits. Fruit d'un long et probe travail, dû à un écrivain en prose et en vers justement connu, ce livre sera fréquemment consulté par les historiens, les critiques et les lettrés.

Catholicisme et vie civique, par Charles Flory. 1 broch. in-12. (Libr. de la Jeunesse catholique).

Dans ce beau discours prononcé l'an dernier à la « Semaine sociale » de Lyon, l'actif et intelligent président de la « Jeunesse catholique » examine brièvement, avec vigueur d'esprit et avec pénétration, les obligations qu'impose à un chrétien la vie civique et particulièrement la vie civique à notre époque. Il y a là de fortes, nobles et opportunes pensées où la génération actuelle trouvera un heureux aliment.

Saint Hervé, par l'abbé Hervé Calvez, curé-doyen de Saint-Michel de Lesneven. 1 vol. in-12, nombreuses illustrations. (Imprimerie de la Presse libérale, 4, rue du Château, Brest).

La première partie de l'ouvage est consacrée à la vie du saint telle que la raconte l'ancienne légende; la seconde, qui est neuve et fondée sur une riche documentation en partie inédite, suit l'histoire du culte de saint Hervé à travers les siècles. L'auteur y étudie les monuments liturgiques, les traditions populaires, les chapelles, les statues, etc., qui jalonnent cette histoire, et où la piété et le pittoresque viennent se mêler agréablement. De nombreuses illustrations, d'après les dessins à la plume de M. Louis le Guennec, l'érudit bibliothécaire de la ville de Quimper, ajoutent à l'intérêt de ce remarquable petit volume.

Contes limousins, par Jean Nesmy. 1 vol in-12 av. 80 illustr. de G. Dardaillon. (Spes).

Très bien imprimé sur beau papier, très joliment illustré, ce remarquable recueil méritait, certes, ce coquet vêtement. Nos lecteurs connaissent bien le talent à la fois harmonieux, délicat et pittoresque de l'auteur, qui s'est classé parmi nos conteurs les plus justement réputés et qui est passé maître en un art difficile. Tour à tour souriant, ému et spirituel, peintre exquis de la nature et psychologue délié, on sait d'ailleurs que son beau talent n'a pas besoin, pour se déployer à son aise, pour nous séduire et nous entraîner, de quitter jamais la route chrétienne et française. On trouvera ici avec un choix excellent de ses recueils précédents sept contes inédits et très savoureux.

Tout ce qui concerne la rédaction de la Revue doit être adressé à M. Edouard TROGAN, directeur du *Correspondant*, 31, rue Saint-Guillaume, à Paris, VII^e^.

R. C. Seine 118.919. *L'un des Gérants :* ALBERT MARTEAU

Digitized by Google

LETTRES

DE L'ANNÉE TERRIBLE

Déjà à deux reprises les lecteurs du *Correspondant* ont eu communication de lettres inédites d'Augustin Cochin, notamment d'un fragment important de sa correspondance émouvante avec Montalembert. L'ensemble des lettres, tel qu'il sera publié cette année, formera un des documents les plus vivants et les plus nouveaux sur l'histoire du second Empire et de la pensée catholique au XIX^e^ siècle.

Il perpétuera aussi l'image d'une grande âme et d'un esprit charmant.

De cet ensemble aucune partie n'est plus une, plus animée, plus palpitante que le groupe de 1870 et 1871, de la guerre et du siège de Paris. C'est ce groupe que je suis heureux d'offrir aujourd'hui aux lecteurs du *Correspondant*. Ce sont des lettres à des amis, à des parents, du père à son fils engagé volontaire; — et puis, quand la ceinture du blocus est serrée, ce sont de courts billets par ballon, lettres jetées au hasard, sans réponse possible, lettres vaillantes, lettres touchantes; — rien ne donne plus directe impression des heures tragiques. Puis Paris s'ouvre, et alors vont paraître, après quelques jours de détente et de soulagement, les heures horribles de la Commune.

Henry COCHIN.

I. — LA GUERRE

AU COMTE DE FALLOUX.

La Roche, 18 juillet 1870.

...Une chiquenaude a fait partir la bombe. Ni les origines, ni les chances, ni les résultats de cette guerre formidable n'apparaissent clairement à l'esprit. Les origines importent beaucoup pour les alliances et pour l'histoire. Il faut cependant être tout entier maintenant aux chances et demain aux résultats. L'entrain de l'armée est énorme, le pays blessé depuis 1866 (sans oublier 1813 et 1815) soutient l'armée;

Digitized by Google

elle est bien équipée, bien commandée. Je crois, avec chauvinisme, au succès, mais après ? On se sent humilié en pensant que, si l'on nous offrait pour prix de la victoire ces traités de 1815 que nous avons tous abominés, nous serions fort heureux ; cela mesure le degré d'où nous avons à nous relever.

...Toute l'Europe eût été avec nous pour empêcher la Prusse de s'agrandir !

Il n'y a que des brouillards sanglants devant nos yeux, et le certain, c'est le choc, d'ici à quinze jours, d'un million de jeunes gens héroïques, et le deuil de cent mille familles...

Nous sommes entourés de mères qui pleurent et d'enfants qui partent. Dans notre famille nul n'est enlevé, mais la jeunesse est en feu, et Henry m'est revenu avant-hier exténué, ayant passé la moitié de la nuit à crier : à Berlin ! sur les boulevards. Je me garde de jeter de l'eau froide sur ces mouvements généreux : l'expérience s'en chargera vite. A cet âge, on aime mieux le danger que le devoir, et c'est déjà quelque chose.

Au comte Benoist d'Azy [1].

La Roche, 7 août 1870.

...Tout l'esprit est à la frontière, avec ceux qui versent leur sang. Vous ne pouvez imaginer la panique succédant à la joie dans les rues de Paris, hier. Un homme est venu annoncer, à la Bourse, une grande victoire, et on l'a porté sur les épaules, pour qu'il pût lire sa dépêche à tout le monde. Aussitôt hausse, coup de bourse, délire ! On s'embrasse, on pavoise les rues, on court aux ministères. Là, on apprend que la dépêche est fausse ! Retour de folie. On casse les vitres d'Ollivier, il faut fermer les portes, on va briser la boutique d'un changeur prussien...

...Au Palais (où j'étais allé), les avocats étaient bourdonnants dans la salle des Pas-Perdus, criant, déclamant, les audiences suspendues, une fièvre incroyable.

Il faut une victoire, l'ordre ne peut durer longtemps dans cet état des esprits ; et on passerait vite de la musique de la *Marseillaise* aux paroles. Il paraît bien qu'à l'armée nous sommes loin d'être prêts comme on devait le supposer. Trochu est encore à Paris, ayant un commandement de débarquement, et pas de troupes.

A Wissembourg, on dit que Mac-Mahon a compté sur Failly qui comptait sur lui, que l'Empereur ne commande

1. Père de Mme Augustin Cochin.

Digitized by Google

pas, et, comme dit Reybaud, promène le petit ! Cependant le bruit a couru, ce matin, de la reprise de Wissembourg, et j'espère que nos soldats et nos armes vont encore montrer leur supériorité.

La guerre à si petite distance, et avec toute la nation engagée par la mobile ou l'armée, est au-dessus des forces du cœur humain. On criera : paix et famine ! des deux côtés avant peu de temps. Hier j'ai ramené Beslay et Thureau dîner avec M. et Mme Hochet, et les Saint-Marc Girardin, et nous nous souviendrons longtemps de cette soirée agitée.

J'espère que vos élections municipales se passent doucement comme ici. Ce sera plus dur à Corbeil.

...Ma mère pensera à nous, le 11, jeudi, vingt et un ans d'heureux ménage !

Léopold de Gaillard a raconté [1] comment il avait porté à la Roche le texte de la première dépêche annonçant la défaite de Reichshoffen. Cochin ne put pas la lire tout haut jusqu'au bout. Les sanglots l'étouffaient.

Le lendemain, il part aux nouvelles.

Au comte Benoist d'Azy.

Corbeil, lundi 8 août 1870, 3 h. 1/2.

Je viens de Paris, où je suis allé aux nouvelles dans trois ministères, et où je vais ramener ma famille, parce que là est le devoir pour moi, si je puis quelque chose. Il est certain que nous sommes envahis de deux côtés, et que nous avons perdu *deux* batailles. Cependant on croit encore possible de rétablir la fortune par une revanche qui aura lieu demain, dit-on. Tous les corps d'armée se groupent aux environs de Nancy et de Metz, sauf ceux de Frossard et de Mac-Mahon *abîmés*. Canrobert couvre Châlons. Trochu était encore à Paris ce matin, sans troupes. L'infanterie de marine arrivait. La levée en masse était décrétée.

L'état de siège tient Paris en respect; mais on réclame des armes. La gauche va, dit-on demain, demander la déchéance de l'Empereur. Le ministère tombera au moins, et je souhaite un ministère Thiers, Trochu, Daru, Grévy; mais est-il encore possible ?

Nos destinées vont d'ailleurs sortir de la gueule des canons plus que des paroles. Espérons que notre pauvre cher pays n'est pas réduit aux dernières humiliations.

1. Dans *le Correspondant* du 25 avril 1872.

Digitized by Google

Auriez-vous cru voir deux fois les étrangers ? et un seul peuple, sans l'Europe ! entrer en France ? C'est à pleurer !

Denys veut s'engager ; je le comprends trop pour l'empêcher, et je vais voir comment. Viendrez-vous mercredi ? Peut-être vaut-il mieux rester où sont les siens et les devoirs immédiats. Je vous écrirai tous les jours.

A Monseigneur Dupanloup.

La Roche, 10 août 1870.

Monseigneur,

Je n'ai reçu votre lettre qu'hier soir à minuit en revenant de Paris, où j'étais allé assister à la séance de la Chambre, et où je vais rentrer pour faire mon devoir de citoyen. Encore une bataille, et nous pouvons avoir à défendre Paris ; or cette défaite, malgré l'héroïsme de nos soldats, est bien à redouter, car ils se battent à un contre cinq, grâce à la criminelle imprévoyance de l'Empereur et des chefs de l'armée. Espérons encore pourtant une victoire. Mais déjà notre pauvre cher pays est bien humilié, et il est probable que l'Empire va finir entre la guerre étrangère et la guerre civile. Le spectacle de Paris hier en laissait peu douter. Commencer par Saint-Arnaud, finir par Palikao !

Dans cette heure cruelle, que dire ! Il faut se raidir, se battre, ajourner la liquidation des responsabilités. Il ne s'agit pas d'avoir tel ou tel gouvernement, il s'agit d'avoir, ou non, une patrie. Vous, Monseigneur, vous ne pouviez pas ne pas revenir au milieu de votre troupeau. Vous n'avez à parler, je crois, que pour l'oraison funèbre des morts, pour lesquels vous ferez célébrer un grand service. Mais attendez la prochaine bataille, qui se livre peut-être en ce moment.

Rome me paraît plus menacée que jamais. L'Italie n'a plus peur de nous voir revenir, et je m'attends d'un jour à l'autre à voir sa main s'abattre sur sa proie.

Et voyez, après vingt ans de pouvoir personnel, pas un homme de talent à la cour, à la Chambre, à l'armée, et toutes les causes successivement gâchées, délaissées, ruinées. Pauvre France ! C'est à pleurer, et pourtant ce n'est pas le moment. Si vous parlez, que ce soit pour remonter le cœur et rallumer l'espoir !

Si vous vouliez vous reposer ici, à peu de distance de votre diocèse, ma maison est à vos ordres, et quelle joie de vous y établir !

Digitized by Google

Il est probable que l'évêque ne reçut pas la lettre, car, peu de jours après, en voici une autre, répétant, appuyant les mêmes points. Pour comprendre cette insistance, il faut savoir avec quelle continuelle bonne volonté Augustin Cochin, depuis quinze ans, collaborait avec l'évêque d'Orléans dans toutes ses manifestations publiques.

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP.

14 août 1870.

Dans votre dernière lettre reçue trop tard pour qu'il me fût possible d'aller vous voir à Paris au moment de votre passage, vous me demandiez si vous aviez quelque chose à dire. Je crois que vous aurez bientôt à célébrer un service solennel pour les morts de nos batailles, et ce sera l'occasion de relever les cœurs et de faire faire aux survivants un profond et utile examen de conscience. Un beau thème, ce serait : *le respect dû à la vérité.* Nous périssons par la faute du mensonge en toutes choses; on se paie de mots, de phrases, de promesses, de vantardises, et la société périt malade, pendant qu'on lui répète qu'elle ne s'est jamais mieux portée ! Dix généraux avides du bâton de maréchal, dix politiques avides de ministères auront perdu l'armée, l'Etat, en flattant, trompant et oubliant la pure et sainte vérité, ne voulant ni la voir, ni la reconnaître, ni la dire. ni la servir, et la préférer à tout. Voilà pourquoi tant d'existences et tant de causes sont couchées par terre, blessées et saignantes.

Une bataille, sans doute engagée en ce moment, relèvera peut-être l'honneur du drapeau; aucune victoire ne peut maintenant effacer l'humiliation ni la leçon que nous avons reçue, leçon que notre triste chef est le dernier à sentir, puisqu'il nous place dans les mains d'un ministère dont le choix est une nouvelle offense à la conscience publique. Vous n'aurez pas de politique à faire, mais, en face de la mort, vous pourrez de bien haut rappeler à la réalité.

Je voudrais, certes, causer avec vous de ces tristes événements, mais comment se joindre ? J'ai passé la semaine à Paris, et j'y retourne demain, prêt à enrôler mon fils aîné, si la guerre se prolonge, et à prendre une petite part obscure au service du pays, puisque je suis privé de tout autre moyen. Si je puis aller vous voir ou vous recevoir quelques jours ici, à deux pas de votre diocèse, comme je serai heureux ! J'aimerais à vous parler encore aussi de Rome, évidemment menacée plus qu'à aucune époque en ce moment.

Digitized by Google

Vous devez être content du *Français*, qui, depuis la guerre, est excellent, patriote, bien informé, fier, judicieux. Il grandit [1].

Denys s'est engagé pour le temps de la guerre. Un jour, à la Roche, en voyant passer sur la grand-route des régiments qui gagnaient la frontière, il s'était senti le cœur pris. Il allait avoir dix-neuf ans le 1er septembre.

Le régiment choisi fut le 8e lanciers, dont le colonel M. de Dampierre était un camarade d'enfance de son père. Son père et son frère le menèrent au dépôt.

A Madame Augustin Cochin.

Vienne (Isère), 22 août 1870.

...Nos conscrits devaient être habillés ce matin; déjà Denys a sa barbe rasée, ses cheveux courts, il y a tant de recrues qu'ils ne pourront être déguisés en soldats qu'à midi. A 5 heures ils apprendront le pansement des chevaux. C'est beaucoup d'être dispensé de l'écurie à garder et à nettoyer, de la gamelle et de la chambrée. Le capitaine instructeur pense qu'ils pourront se mettre en route dès lundi prochain. En ce cas, ils passeraient par Paris pour aller à Châlons, et nous verrions Denys au passage. J'écris à M. de Montbel [2] de venir à la fin de la semaine. Je crains que son fils ne soit vraiment trop faible pour porter les grosses bottes et la lance, et je serai bien aise que son père prenne la responsabilité. La mienne est déjà assez lourde, et je ne m'en sentirai dégagé que lorsque, la paix faite, nous serrerons notre brave enfant, sain et sauf, dans nos bras; jusque-là, je traîne un boulet.

Pourtant tout ce que vous m'écrivez et les journaux prouvent que le pays est en péril, en feu, entre une invasion et une révolution; et je sens bien qu'il faut y mettre sa tête, ses enfants, sa vie et son sang, et que ce n'est plus le moment des larmes.

Si vous voyiez, si vous entendiez la petite ville de province où nous sommes, vous seriez encore plus persuadée que vous ne l'êtes à Paris du désordre social. Les élections ont été, ici, du rouge foncé le plus unanime. Il n'y a pas de maire. On insulte les prêtres, bourgeois et soldats, et vraiment j'aime mieux voir Denys à Châlons, devant l'ennemi, que faisant la police dans les rues de Vienne. Figurez-vous, au milieu et au-dessus de cette fourmilière venimeuse, une impo-

1. Le journal *le Français*, fondé en 1868, avait alors à sa tête les dévouements sans borne de François Beslay, Paul Thureau-Dangin, Guillaume de Chabrol.
2. Dont le fils était engagé dans le même régiment.

Digitized by Google

sante cathédrale, des sommets gracieux et hardis, un fleuve majestueux et toute l'impassibilité de la nature indifférente à nos agitations.

Mais Denys arrivera-t-il avant la bataille ? et cette bataille ne va-t-elle pas se transformer en un siège de Paris ? J'ai beau lire les proclamations de Trochu, faites pour habituer la population à cette idée sinistre, je ne puis croire que les Prussiens en viennent là, sans avoir encore affaibli, s'ils le peuvent, nos armées qu'ils tiennent divisées. C'est à Châlons qu'on se battra, et j'espère que Denys y sera. Si brisé que soit mon cœur, je souhaite cet honneur dû à son dévouement. *Une heure.* — On vient de les habiller. Notre Denys a l'air si bon sous sa tenue martiale, pantalon rouge, garni de cuir, tunique bleue à liseré et col jaune, grosses bottes à éperons. Si bon et si peu fait pour tout cet attirail, à la fois grotesque et sublime ! On va leur donner, à 5 heures, lance, sabre et pistolet, et les faire marcher. Je ne les verrai, à cheval, que demain matin. Je compte partir demain soir par le train de 9 heures. Si pourtant Denys me le demandait, je resterais jeudi, et je vous l'écrirais. Si, de votre côté, vous apprenez quelque chose de grave, et si vous savez la ligne de Lyon interceptée, télégraphiez-moi à l'hôtel Chapuis, à Vienne (Isère). La ligne coupée me ferait passer par Orléans. Il me tarde d'être auprès de vous, plus que jamais, et pourtant je ne puis m'éloigner sans peine de notre cher fils, plus digne que jamais de notre estime. Il va très bien, Henry aussi, et moi pas trop mal, mais marchant sur mes nerfs.

Vienne, 23 août 1870.

Votre télégramme s'est croisé avec le mien, et a achevé de me décider à rester. J'ai une extrême envie de revenir à Paris, où vous êtes seule, où je puis avoir des devoirs, et de quitter cette ville, où je n'ai pas besoin de vous dire que je passe, quand je suis seul, quelques-unes des heures les plus tristes de ma vie. Mais Denys est content que je reste, et je veux tout faire pour ce noble enfant, dont je ne puis assez admirer l'énergie souriante. Ce matin, il se levait sans peine, à 4 heures du matin, pour aider un brigadier. Henry est là, bien gentil pour son frère et pour moi, et il écrit à Pierre ; je compte partir demain soir. Télégraphiez-moi, s'il y a quelque chose à m'apprendre, et ne vous inquiétez pas, si quelque incident m'oblige à revenir moins directement. Ne manquez pas d'écrire demain une lettre, gaie et longue, à Denys, qui sera seul jeudi.

Digitized by Google

Au comte de Falloux.

Vienne (Isère), 23 août 1870.

Je reçois votre bonne parole de sympathie à Vienne, où j'accomplis en silence un acte peut-être inutile, mais à coup sûr le plus pénible de ma vie. Mes lèvres sourient, mais mon cœur se tord, quand je vois mon fils aîné déguisé en lancier... et s'exerçant six heures par jour depuis 4 h. 1/2 du matin pour être prêt à aller au feu la semaine prochaine, Dieu sait où ! Ce brave enfant l'a si simplement et si opiniâtrément demandé, il s'y soumet avec une énergie si confiante et notre pauvre cher pays est si malade que j'ai cédé, ne pouvant lui conseiller, pour la première fois de ma vie, de sacrifier le devoir à l'égoïsme, et pris ainsi au piège de ma propre concience dans ce que j'ai de plus cher. Je vais le quitter demain avec Antoine de Montbel qui l'accompagne, et j'espère qu'ils rejoindront à temps mon ami le colonel de Dampierre, qui les attend après ces premiers jours d'exercice indispensable et précipité. Une fois le parti pris, j'aime mieux les savoir au danger, à l'honneur qu'à l'abri.

Plaignez-nous, cher ami, mais vous avez cent mille fois raison de dire que les malheurs privés se noient dans les malheurs publics. C'est le moment de renfoncer ses larmes et de donner tout.

Vous, mon ami, pourquoi ne venez-vous pas à Paris ? Après l'œuvre militaire, l'œuvre politique et l'œuvre diplomatique réclameront le concours des meilleurs citoyens. Votre rôle peut encore être grand, votre conseil indispensable.

Ici, dans cette petite ville industrielle et républicaine, les ouvriers et les mobiles sont dans les rues, dans les cabarets, arrachés au travail, aux affections, aux champs, pour aller au canon par la bouteille, enivrés, puis exposés, pleurant ou braillant dans un tumulte tour à tour sublime ou dégoûtant.

J'ai hâte de rentrer à Paris pour y prendre ma petite part obscure des périls et des devoirs communs. J'ai appelé Rességuier [1] près de sa fille bien courageuse et aussi de ma femme bien seule, mais si énergique. Mon pauvre brave enfant me demande doucement de lui donner un jour de plus, et je ne puis le lui marchander. Mais il faut le quitter, et aller faire autre chose que lever en gémissant les bras au ciel.

1. Le comte Albert de Rességuier, père de Mme Augustin Benoist d'Azy.

Digitized by Google

A Madame Augustin Cochin.

Vienne, 24 août 1870.

J'avais fait mes paquets pour partir ce soir. Après votre lettre reçue, Denys m'a si instamment demandé de rester jusqu'à demain que j'ai cédé. Il me tarde pourtant de revenir près de vous, prendre ma part obscure des devoirs communs. Mais comment refuser quelques heures à ce cher enfant que j'embrasserai sans savoir si je le reverrai ! Il a continué à s'exercer sans relâche, pour être plus tôt prêt à partir. Antoine y met aussi du courage, mais il est fatigué, tandis que Denys résiste. Il va monter à cheval, et en ce moment il manie la lance, multipliant les exercices pour hâter le départ. Il se permet à peine de dire qu'il espère que ce ne sera pas long. Il va d'ailleurs très bien, et ce mouvement physique ne le fatigue pas, au moins jusqu'ici.

Ce matin est arrivé, de Lyon, M. Mayoussier[1] avec un dévouement vraiment touchant, et il reviendra. Nous avons trouvé aussi un brave M. Rondet qui me connaît par Saint-Vincent de Paul, et dont le père est médecin ici. Ce sera une distraction et un compagnon pour Denys qui attend aussi, d'Avignon, son ami Chauffard[2]. La Providence sème donc quelque bonté sur une route si dure. Je crois fermement qu'elle étendra la main sur notre enfant, et sur notre pays. Mais que l'heure est sinistre ! Il me semble évident que nos deux armées sont engagées au Nord, et que, si elles n'écrasent pas, elles seront écrasées, et ne laisseront d'autre espoir au pays qu'un siège de Paris. Si Paris tient bon, il a une nation derrière lui. Ce qui se lève, dans ce seul coin du monde, de gardes mobiles est incroyable. Il y en a, ce matin, plus de 2 000, criant, buvant, s'étourdissant, et le refrain de la *Marseillaise* est ouvertement remplacé par :

Marchons, ça ira,
Marchons, la République
En France régnera !

C'est toute une nation déracinée, enivrée, séparée de son « sillon » et de son foyer; spectacle grandiose, mais horrible, et qu'on ne peut contempler, surtout quand on y a un enjeu sanglant, sans étendre les bras pour maudire l'homme et la race néfastes qui ont fait descendre sur les Français le feu du ciel. Il aura beau se relever par un miracle militaire, ce qui

1. Agent des établissements Perret et Ollivier, à Lyon, et ami dévoué d'A. C.
2. Fils du professeur Chauffard et camarade de collège de Denys.

Digitized by Google

me paraît impossible, cet homme n'aura plus de moi que le mépris et l'exécration, et j'espère bien être de ceux qui travailleront à son renversement. Je répands mon âme, et voici qu'il faut la contenir pour préparer bon visage au retour de nos enrôlés et aller moi-même au champ de manœuvre pour les voir obéir.

Croiriez-vous que sœur Mathieu vient d'arriver, lui apportant des pêches et du raisin, dans un panier que j'ai bourré, en échange, de petits bas et de petits bonnets pour ses orphelins ? Quelle belle nature et comme elle vous aime [1] !

Les nouvelles me font croire que l'axe des opérations militaires se déplace, et que notre sort se joue à Metz. Mais le prince royal ne va-t-il pas occuper le camp de Châlons et s'y installer ? Quelles épouvantables blessures se font réciproquement ces masses d'hommes armés ! Quelle pluie de sang !

A Monseigneur Dupanloup.

Vienne, 24 août 1870.

...Les nouvelles semblent un peu meilleures. Nous avons repris l'offensive et l'avantage ; la France possède encore des réserves énormes d'hommes et d'argent. Nous saurons nous débarrasser de la guerre, de ses suites et de ses causes. Mais soyons sans pitié pour les auteurs de cette humiliation épouvantable, contre lesquels, pour ma faible part, je prononce et je tiendrai la malédiction du père écrasé et du citoyen indigné, honteux, dégoûté, après vingt ans de sécurité et de fausse conscience.

Je vous écrirai de Paris dans peu de jours.

Pensez toujours à une oraison funèbre.

A peine de retour, il écrit à Denys le plus souvent qu'il peut, pour lui faire prendre patience et le mettre au courant de toutes les nouvelles vraies ou fausses qui courent Paris [2].

A Denys Cochin.

Paris, le 26 août 1870.

Mon bon enfant,

Je ne puis pas encore t'envoyer beaucoup de nouvelles, et de notre pays et de notre famille, car je suis arrivé si fatigué

1. La sœur Mathieu, des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, alors directrice d'un orphelinat à Lyon, amie d'enfance de Mme Cochin.

2. Les lettres que Denys écrivait de Vienne à son père ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes* en 1922.

Digitized by Google

ce matin que je n'ai pu voir encore presque personne.

La jonction des deux maréchaux qui conduisent nos armées ne paraît pas encore un fait accompli, comme nous le pensions à Vienne. Regarde la carte de l'Indicateur qui rend bien compte des principales directions. On dit que Mac-Mahon a pu gagner de Reims, par Rethel et Sedan, jusqu'à Montmédy avec l'Empereur, mais qu'il est séparé de Bazaine, lequel est à Metz, par le corps du prince Frédéric-Charles, qui serait à Briey, avec le corps Steinmetz. On dit que le corps du Prince Royal remonte de Châlons à Verdun. On estime que nos deux armées sont deux contre quatre, 200 000 contre 400 000 hommes. C'est dans le triangle qui a Metz pour sommet, Châlons et Montmédy pour angles, que le canon tonne ou va tonner. Il est difficile d'espérer une victoire décisive, il est plus probable qu'il y aura, comme la semaine dernière, nombre de combats glorieux et indécis, pour donner le temps de rassembler autour de Paris toutes les forces éparses dans tout le pays.

Le corps Douay est avec Mac-Mahon. Il est tout naturel que ton colonel ait autre chose à faire qu'à donner de ses nouvelles, car il a dû développer une activité incroyable pour mener son monde de Belfort aux Ardennes, en huit jours [1]. Il est tout simple aussi que votre major aime mieux vous exercer davantage que de vous envoyer au hasard, sans savoir où vous trouverez votre drapeau. Si mes prévisions sont justes, cette guerre va traîner en longueur, les Prussiens ne lâcheront pas pied sans se faire assommer, et la France ne peut pas s'arrêter avant qu'ils ne soient tous dehors. Tu auras donc bien le temps de prendre ta part à la défense nationale. Pour le moment, ne songe qu'à devenir très bon cavalier, et à bien manier les armes, puis dors et mange pour avoir le corps vigoureux, quand viendra la grande fatigue. Mais compte bien sur moi pour m'enquérir et savoir jour par jour les probabilités de notre destinée générale et de ton sort particulier. Il y a à Paris, dans les rues, un calme profond et triste. Mais la Chambre commence à s'agiter beaucoup, et plus tu verras de succès militaires rendre quelque force à l'Empire, plus tu verras s'accentuer la question politique et révolutionnaire. J'en saurai davantage de ce côté dans quelques jours. On rencontre d'énormes troupeaux de moutons et de bœufs qui viennent nous approvisionner.

1. Le colonel de Dampierre et le 8e lanciers appartenaient au corps Douay. Le régiment fut fait prisonnier avant que les recrues de Vienne eussent pu rejoindre.

Digitized by Google

La petite pièce se mêle à la grande et il y a du comique. Je viens de rencontrer sur la place Vendôme le danseur Desrat, courant et sautant presque par-dessus la Colonne. Il m'a crié : « J'arrive d'Epernay où j'étais à la campagne ; j'emporte mes valeurs, les Prussiens sont tout près, on voit s'avancer des masses noires ; ils mangent tout ! brr, brr, brr... » — et il court encore [1] !

Ta mère est courageuse et calme comme tu la connais ; ton oncle Augustin actif et en belle humeur ; ton grand-père atterré de l'avenir de sa famille ; tous ceux que je rencontre (les Mérode notamment, cette nuit, à Dijon, se rendant à Trélon où est Hermann) te félicitent et honorent ton dévouement simple et énergique ; pas plus que ton père, qui t'embrasse de tout son cœur.

Rappelle-moi au souvenir de tes chefs et de tes amis.

P.-S. — M. de Germiny, qui arrive du Sénat, me dit que M. Busson-Billault vient d'annoncer que les Prussiens marchaient sur Paris ; mais Paris est une grosse masse bien approvisionnée, bien défendue et ce sera leur tombeau !

A DENYS COCHIN.

Paris, 27 août 1870.

Nous n'avons pas de tes nouvelles ce matin. Ta lettre aura été empêchée ou mise trop tard à la poste. Je t'engage à nous écrire sans faute tous les jours, et tu peux compter sur un mot quotidien de l'un de nous. Je numérote mes lettres, pour que tu puisses les garder et voir s'il s'en perd. Ne t'étonne pas d'ailleurs, si dans quelques jours la correspondance s'interrompt, car la ligne de Lyon peut être coupée d'un moment à l'autre, soit à Nuits, soit à Montereau. Tu le sauras exactement par M. Roux, le chef de gare.

Ce que je t'écrivais hier a été confirmé. Les Prussiens sont à cinq ou six jours de Paris. Est-ce une marche régulière ? N'est-ce qu'une feinte pour tâcher de ramener en arrière le maréchal Mac-Mahon ? — nul ne le sait ; mais on se prépare au siège, comme s'il était certain. La ville est approvisionnée en farine pour deux mois ; il entre des troupeaux de bœufs et de moutons. On renvoie les repris de justice et les vagabonds. Chacun s'arrange et se précautionne. Je persiste à croire qu'un succès à Metz éviterait le siège et que, s'il a lieu,

1. Desrat, maître à danser très goûté dans la bonne société, tout petit homme, que l'on voyait d'habitude, à la façon de l'ancien temps, son petit violon (*pochette*) dans sa poche.

Digitized by Google

ce siège, Paris tiendra bon et la France se lèvera pour délivrer Paris. Les Prussiens sont plus nombreux que nos soldats, mais ils sont moins nombreux que notre nation, et 35 millions de Français sauront bien purger le sol de 500 000 hommes du Nord.

Je suis allé voir le général Trochu, mais il est invisible et dans une activité de jour et de nuit.

J'ai vu le prince Bibesco, son aide de camp, et je le reverrai souvent pour des questions où je puis être utile. Voilà M. Daru du comité de défense; je l'ai vu longuement. Ils sont tous deux pleins de confiance dans la défense de Paris.

Il se peut que ton camarade Bonnières aille te rejoindre, mais ce n'est pas encore tout à fait décidé. J'en serais bien heureux pour toi [1]. Dis à Hyacinthe Chauffard que son père et sa mère vont bien. Henry est allé leur porter de ses nouvelles. Ce matin, ton frère est parti dès l'aube pour le fort de Meudon où Henry de l'Espée l'emploie [2].

Ta mère va bien. Tu nous manques beaucoup, mais tu es bien, puisque tu es au devoir volontairement accepté. Compte que nous ferons le nôtre, et sans broncher, et ayons tous la confiance que Dieu débarrassera bientôt notre pays, et l'Europe, du fléau qui l'ensanglante. Prions. Agissons. Aimons-nous.

A Denys Cochin.

29 août 1870.

Ton ami Bonnières part ce soir pour Vienne. Je le conduirai à la gare. Si les trains sont exacts, et ce n'est pas sûr, il compte coucher à Lyon et arriver, comme nous, à Vienne, à 3 h. 11. Tâche de l'attendre à la gare; si non, envoie-lui M. Rondet et préviens Mme Chapuis pour qu'elle le traite comme vous.

Je lui ai donné un mot pour M. de Rouot [3], et je le prie de l'autoriser à loger en ville comme vous. Tu seras enchanté de ce camarade qui t'aime beaucoup et qui est plein de bon vouloir. Vraiment la Providence t'entoure de beaucoup de petites faveurs, et j'ai la confiance qu'elle te gardera jusqu'au bout.

Nous avons reçu ta lettre ce matin à midi. Nous commencions à être inquiets. Tâche de nous écrire tous les jours, quand même ce ne serait que deux lignes, pendant que tu

1. Robert de Bonnières, comme on va le voir, s'engagea en effet.

2. Henry de L'Espée avait été chargé de construire un fort à la *Capsulerie*, au-dessus de Sèvres. Il avait pris avec lui plusieurs jeunes volontaires de la garde nationale, François de Broglie, François Daru.

3. Major du 8e lanciers.

Digitized by Google

es encore au dépôt, et préviens-nous de tes mouvements.

Tu ne nous dis rien de Chauffard, je pense qu'il t'a quitté, et qu'il t'a tenu bonne compagnie.

Ta mère qui t'écrit sans doute de son côté t'aura raconté mon voyage d'hier. On nous avait dit que Victor [1] avait quitté la Roche par peur des Prussiens. J'ai voulu aller y voir. Jean était parti la veille pour empaqueter et rapporter nos principaux objets, argenterie, etc. [2]. A la gare, plus que deux trains pour Corbeil. Je pars pour Melun. Je trouve heureusement un mauvais cabriolet qui me rançonne, et j'arrive enfin à la Roche, ayant rencontré sur ma route les champs déserts, les routes pleines de villageois emportant leurs meubles comme devant une inondation. A la Roche, Honorine a filé, Victor tremble, roule des yeux, parle des *atrotrotrotrocités* auxquelles il ne veut pas rester exposé, et il est clair qu'il va s'enfuir. J'ai trouvé le pauvre Chaussin, fidèle et doux, jurant qu'il ne quitterait pas la maison, et je l'ai installé avec sa famille dans deux bonnes chambres, lui recommandant aussi Pataud, qui sautait après moi avec des protestations muettes. Biez est parti, Higot parti, Mathurin, Varlet, Briançon, partis; les Lambert femmes pleurent dans leur tablier pendant que le mari rumine : « Faudra bien que ça finisse », — et — « j'allons enterrer le peu qu'j'ons ».

A Corbeil, bien autre histoire ! La gare pleine de matelas, de meubles, de cages, de casseroles, de malles, le train en retard de deux heures, et dans une foule énorme la duchesse de Reggio, fille, petite-fille, cousines, petites-cousines, se jetant dans mes bras pour que je protège leur retraite. De Corbeil à Paris, trois heures de route, même spectacle à toutes les stations, les compartiments pleins de gens entassés, et la gare de Paris comparable à une ville incendiée et envahie.

C'est à 10 lieues à la ronde une panique indescriptible, les uns fuyant vers Paris, les autres de Paris. Pendant ce temps, la ville est tranquille, et vraiment très ferme; on se sait derrière de bonnes murailles. Les Prussiens s'arrêtent et semblent remonter au Nord. C'est aujourd'hui, demain et après-demain, selon toute vraisemblance, qu'auront lieu nos grandes batailles de nos armées du Nord.

Mais tout ne sera pas dit, et il y aura encore, je crois, du

1. Le jardinier de la Roche.

2. Jean Picard est le serviteur qui va passer tout le siège avec M. et Mme A. C., Honorine est la jardinière, Chaussin le garçon jardinier. Suivent les noms de plusieurs habitants du village et de Lambert le fermier.

Digitized by Google

fer et de la poudre dans le mois de septembre. Tu en auras donc ta part aux environs de Paris.

Adieu, cher bon fils; je m'étais bien aperçu de tes premiers déboires, mais tu les as surmontés; tu es heureux et ardent, bien portant, confiant en Dieu. Cela me soulage moi-même et je te souhaite patience ferme et bonne santé. Ta mère n'est pas mal. Henry rebondit sous son képi [1] et travaille gaîment à son fort. Pierre met les serins à la ration, vu les rigueurs du siège ! — Demande à M. Rondet *le Français*; tu y verras de ma prose. Je tâche d'encourager les Parisiens de mon mieux et d'aider ce brave journal.

A Denys Cochin.

31 août 1870.

Nous sommes encore dans l'attente des graves événements militaires qui décident en ce moment même du sort de la France. Avant-hier on était très inquiet, supposant Bazaine cerné dans Metz et Mac-Mahon à 16 lieues, à Montmédy, obligé de gagner au moins deux batailles pour le dégager. On dit aujourd'hui que l'on va annoncer à la Chambre de meilleures nouvelles, que Mac-Mahon a passé la Meuse, que Bazaine a pu sortir et se rapprocher de lui, qu'ils pourront se battre ensemble dans de bonnes positions contre les Prussiens. On a fait partir ce qui restait à Paris, 35 000 hommes, avec le général Vinoy, pour les rejoindre par derrière. Il est probable que le sang coule aujourd'hui, et que nous ne saurons rien de décisif avant vendredi ou samedi. Rien non plus du siège de Strasbourg, que l'on dit terrible. Prions Dieu de tout cœur pour notre cher pays; c'est une des heures solennelles de son histoire.

Le départ de l'armée de Paris ne me laisse pas douter que tout ce qui peut être appelé des dépôts va être rapproché et que tu partiras bientôt.

Ton régiment va être des premiers exposés avec le corps du général Douay, troupe fraîche que l'on mettra sans doute en tête. Je tiens extrêmement que tu ne quittes pas ce régiment à cause du colonel. Tu auras assez à faire, si Paris est assiégé, ou si la Lorraine et l'Alsace sont à reprendre, et il en sera ainsi, à moins de prodiges militaires, sur lesquels je n'ose pas compter. Laisse-toi donc aller aux ordres qui viendront, sans rien précipiter. Mais pourtant que l'arrivée de Bonnières ne t'accroche pas au delà du temps nécessaire. Je serai bien

1. Engagé au 17e bataillon de la garde nationale.

Digitized by Google

heureux d'apprendre qu'on l'a traité comme vous, et que les commencements ne le rebutent pas trop, car tu es responsable du parti qu'il a pris; c'est ton exemple qui l'a décidé !

...Je n'ai pas grand chose à faire auprès de mes amis Trochu et Daru; leur rôle et le besoin sont exclusivement militaires. Je me borne à visiter les familles à secourir, à écrire des articles pour rassurer et encourager les Parisiens. L'esprit général est calme, et jusqu'ici pas trop révolutionnaire; mais l'explosion viendra avec les revers et la misère.

Je salue tes dix-neuf ans, qui sonneront demain, et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta mère t'écrivait de son côté sans que je le susse; tu vois que nous n'avons pas à nous concerter pour penser à toi.

A DENYS COCHIN.

2 septembre 1870.

Je n'ai qu'un moment parce que je vais voir Henry à son fort, et de là à Versailles.

Rien de nouveau. Cette bataille de quatre jours est affreuse et paraît indécise. Elle continue, l'armée de Vinoy revient, n'ayant pu joindre à temps, dit-on.

J'espère que tu es remonté, et je prie Dieu de t'envoyer gaîté aux lèvres; pour le cœur, comment ne serait-il pas triste !

A DENYS COCHIN.

Paris, 3 septembre 1870.
9 heures, soir.

C'est le moment de s'armer de tous les genres de courage, de patience et de soumission rigoureuse aux décrets de Dieu qui est le Maître.

Il est probable que d'ici à peu de jours nous ne pourrons plus communiquer; mais il est probable aussi que ton dépôt va être appelé à Paris, dont le siège est maintenant plus que probable. Les nouvelles de ce soir sont en effet déplorables. Mac-Mahon battu et blessé, Bazaine battu, l'Empereur prisonnier.

Il y aura sans doute demain une révolution, la Chambre constituant un gouvernement provisoire, dont Trochu sera le membre principal.

Le comité de défense va faire couper les ponts, lignes, routes, autour de Paris, avant peu de jours.

J'espère t'écrire encore demain et peut-être plus longtemps. Je veux même encore croire, espérons contre l'espérance, que

Digitized by Google

nous ne sommes pas si bas qu'on le dit. Cependant, si nous ne pouvons plus correspondre, fais ton devoir froidement, ne te laisse pas monter l'imagination, soumets-toi à tout comme à la volonté de Dieu. Nous ferons ici notre devoir; mais nous nous en tirerons avec plus ou moins de misère; ne crains pas pour nous outre mesure. Mettons nos consciences en paix par une bonne confession, puis allons-y gaiement. Nous sortirons de tout cela et nous reverrons d'heureux jours.

J'écrirai demain à ton major pour demander qu'on t'envoie à Paris; mais cela ne dépendra pas de lui; il recevra des ordres et il faudra qu'il s'y conforme et que tu t'y plies.

Ta mère va bien et est énergique. Henry, Pierre et François [1], qui est avec nous, ne le sont pas moins. Nos domestiques sont fidèles. Nous ne sommes ni exposés, ni inquiets, mais la pauvre France ! — Laissons passer, et adorons les yeux fermés la justice de Dieu.

Que je voudrais t'écrire demain sous une émotion moins vive.

Au comte Benoist d'Azy.

Dimanche, 3 septembre 1870.

Il est vraiment inutile que vous veniez à Paris; vous ne pourriez pas retourner sans peine. Les communications seront sans doute coupées. Nous sommes entre une invasion, une révolution et un siège. J'ai vu, ce matin, Trochu, en pleine division avec Palikao. C'est Trochu qui l'emportera, et je serais bien trompé, s'il n'était pas, ce soir ou demain, le Cavaignac d'un gouvernement provisoire. J'ai vu aussi M. Thiers ce matin, et je viens de la Chambre où il a proposé la nomination d'une commission provisoire de cinq membres, la réunion d'une constituante, dès que les circonstances le permettront.

Le gouvernement propose de nommer Palikao lieutenant général de l'Empire; mais on ne veut ni de l'Empire ni de lui; il ne mérite aucune confiance. La gauche propose la déchéance; les tribunes ont été envahies, la séance a été suspendue. Gambetta a parlé aux foules. J'y retourne pour voir la fin. Puis il faudra songer à se défendre pour sauver au moins l'honneur. Ne venez pas dans cette bagarre qui peut avoir ses contre-coups en province, où vous avez des devoirs. Comptez que nous ferons le nôtre ici.

1. François, fils du prince Albert de Broglie, resté à Paris pour attendre l'ouverture des cours de Saint-Cyr où il venait d'être admis.

Digitized by Google

Ecrivez à Denys, car je ne sais s'il aura mes lettres. Il brûle de quitter le dépôt. Tous les dépôts seront appelés, car il n'y a plus de troupes, et celles dont parlent les ministres dans leur proclamation n'existent pas.

Que Dieu garde la France soumise, en ce moment, à Waterloo et 1848 réunis !

Il met en dépôt, dans des mains amies, quelques papiers précieux et son testament qu'il vient d'écrire.

A Théobald de Soland.

4 septembre 1870.

Entre une invasion et une révolution, je compte bien ne prendre aucune précaution pour nos personnes, et rester où est le devoir. Mais il y a quelques précautions à prendre pour nos testaments et mes lettres, et j'ai compté sur votre fidèle amitié pour garder le petit paquet ci-joint contenant nos deux testaments, et une note des numéros de mes lettres.

S'il arrivait quelque malheur (que Dieu évitera), vous sauriez bien remettre le paquet à mes enfants ou à ma femme.

Vous me le remettrez probablement à moi-même après cette vilaine bourrasque passée.

J'espère que votre ville sera épargnée et exempte des épreuves qui attendent la nôtre.

M. Aubert, qui part ce soir, veut bien se charger de vous remettre ce dépôt; et il me rapportera de vos chères nouvelles. Voyez combien je compte sur vous [1].

Au comte Benoist d'Azy.

Mardi, 6 septembre.

Je ne crois pas que jamais nation ait connu pareil jour dans son histoire et qu'aucune ville ait traversé les heures que nous traversons entre une invasion qui s'avance et une insurrection qui s'installe. Il faut cependant faire crédit à mon ami Trochu pendant une semaine, pour savoir si c'est un héros, acceptant de se battre, même avec des bandits, pour sauver la patrie, et comptant plus sur les enragés que sur les endormis pour cette besogne héroïque; — ou bien s'il a cédé

1. M. Aubert-Hix était professeur au lycée Louis-le-Grand. J'ai publié sa correspondance pendant la guerre dans mon volume *Les Deux Guerres* (1871-1917). — Finalement M. Aubert ne partit pas et les papiers furent confiés à M. Lavedan.

Digitized by Google

aux faiblesses de l'âme ambitieuse... J'en attends mieux; mais voilà un jour de passé à faire des préfets et non pas des cartouches. La garde nationale vote, c'est son exercice de ce matin. Les soldats étaient, hier, débandés dans les rues, se grisant et fraternisant avec les blouses. Les députés n'ont pas eu le courage que vous avez eu en 1851; pas un ne s'est fait mettre la main au collet pour l'Empire; — ils ont été se coucher. — Le Sénat s'est dispersé lui-même. De tous les côtés humiliation. On n'est pas plus « fier d'être Français quand on regarde la Colonne » que quand on regarde l'Hôtel de Ville. Pourtant les remparts, les forts, les redoutes, les magasins sont bien remplis.

Augustin [1], que je viens de voir, dit que son fort de Bicêtre et les voisins sont bien gardés, bien munis. Henri de l'Espée, que nous sommes allés voir, avant-hier, avec la duchesse de Gallieira sur ces belles hauteurs de Bellevue, qui rappellent tant de souvenirs à vous et à moi, achève la construction d'une énorme redoute, avec 500 ouvriers, que mon Henry, François de Broglie et François Daru surveillent, et dont ils mesurent et comptent le travail de 6 heures du matin à 8 heures du soir.

Quatre redoutes semblables gardent le passage de Sèvres, que l'on dit le premier exposé. De tous les côtés, la défense est prête. Si donc le général Vinoy ramène 25 000 hommes, si les 100 000 mobiles annoncés entrent dans Paris, si nos 80 000 gardes nationaux se conduisent bien, la défense est possible; et c'est le seul salut de l'honneur français, anéanti deux fois, au contraire, si les têtes tournent, et si M. de Bismarck paraît moins à craindre que M. Rochefort.

Je crois encore à cette défense; je m'y prépare pour ma pauvre petite part; et je supplie Trochu de passer des revues, de nous tenir en haleine, au lieu de discourir à la Maison de Ville. Il sera déshonoré, s'il signe la paix, après avoir risqué déjà son nom dans une compagnie inacceptable, en dehors du champ de bataille.

Veillez sur votre province, et que les gardes nationales se tiennent prêtes à venir ici, peut-être pour nous délivrer de deux maux à la fois. Je me dis que Dieu arrange peut-être les choses pour que 1848 et 1852 aient le même tombeau. Mais impossible de déchiffrer les volontés de Dieu. La Prusse nous bat, sans valoir moralement mieux que nous. M. de Vendôme,

1. Augustin Benoist d'Azy venait de reprendre du service comme lieutenant de vaisseau.

Digitized by Google

battu, disait : « Est-ce que M. de Malborough va à la messe[1] ? » — Il faut s'humilier et se soumettre sans comprendre. Je tâcherai de vous écrire encore demain, et tant que nous pourrons communiquer. Adeline se soutient et ne va pas mal; l'âme commande au corps.

A DENYS COCHIN.

Paris, 6 septembre 1870.

Nous avons ta lettre et je vois que tu es remonté. Je voudrais bien t'envoyer de l'argent de suite, mais impossible. Je ne reçois plus rien, et il en sera ainsi pendant bien des mois.

Comme j'ai donné ordre à M. Mayoussier de payer ton compte chez Chapuis, il me semble que tu as assez pour ton argent de poche. Ménage un peu les cigares aux amis et les dépenses inutiles, car je commence à être bien serré. Je suis loin de me plaindre, quand je vois tant de gens, très bien mis, littéralement affamés; et cela ne fera qu'augmenter. La rente est descendue à 50 francs; cela dit assez que toutes les fortunes sont diminuées de moitié, et les chemins de fer, où nous avons une partie de la nôtre, ne paieront pas en octobre leurs actionnaires. Il me faut bien des raisons pour que je ne vide pas de suite mes poches dans les tiennes, tu le sais, cher ami, et ces raisons s'aggraveront chaque jour ! Ce côté très sérieux des choses n'est pas le plus grave. L'humiliation patriotique est la principale de mes peines. La République nouvelle (née comme l'Empire d'un coup de force), au lieu d'être la fusion conciliante et martiale de tous les partis devant l'ennemi, commence à s'étaler dans tous les emplois et à placer partout les frères et amis, quelques-uns grotesques, d'autres ignobles, pour la minorité, passables. On vient de destituer tous les maires de Paris, très inoffensifs, comme tu sais, pour les remplacer par les agents électoraux de ces messieurs, et on distribue des fusils à toute la population, pendant qu'il n'y a plus d'armée. Les soldats sont grisés dans les cabarets, ou démoralisés par la vue des fuyards qui commencent à arriver de l'armée dans un état pitoyable.

Malgré ces tristes choses, je me cramponne à l'idée d'une défense. Je veux croire que Trochu sera un héros, qu'il passionnera les masses à la vue des Prussiens, que nous nous battrons tous comme des enragés; mais il perd bien du temps en paroles... Sa proclamation de ce matin est fort belle. La

1. Après la bataille d'Oudenarde.

Digitized by Google

curée des places, la réouverture des prisons, la mise en branle de tous les braillards et de tous les malins n'est pas belle. Il faut faire crédit à ce gouvernement, et l'aider tant que l'ennemi est devant nous. S'il délivre le sol, qu'il soit glorifié; mais, s'il signe une paix honteuse, il croulera à son tour. Nous sommes encore dans le provisoire et les aventures. Ce n'est pas la grande République, c'est une parodie effacée. Regarde encore passer, en riant de la comédie, en pleurant du sang qui coule, mais sans donner ton cœur; garde-le à l'honneur, au respect des lois et de Dieu; ce ne sont pas là des choses provisoires...

Les Prussiens sont à Dammartin. On compte les voir à Paris vendredi ou samedi.

Adieu; confiance dans l'avenir et énergie jusqu'au bout.

A Denys Cochin.

9 septembre 1870.

Je viens de recevoir une lettre de Mme de Dampierre, qui m'annonce que le colonel est prisonnier, mais bien portant, avec le colonel Oudinot et une grande partie de leurs deux régiments...

Il faut lire dans les *Débats* et *le Français* le récit des affreuses catastrophes de Sedan, et surtout les extraits du *Times*. Pierre Daru est revenu, et il raconte ces carnages, où nous avons été accablés... Le maréchal Mac-Mahon n'est pas mort; il est à 2 lieues de Sedan dans un château où Mme de Mac-Mahon et Mme de Castries l'ont rejoint. Il paraît mieux. Failly n'est pas mort...

Les Prussiens semblent marquer le pas, se refaire, se consulter. Nous sommes vraiment prêts à les recevoir. Les forts sont pleins, les remparts armés, les redoutes s'achèvent. Nous avons 110 000 hommes; il en faut 40 000 pour les forts, 60 000 restent pour les sorties. Mais il faut du monde aux remparts; la garde nationale et la mobile tiendront-elles? Je l'espère, malgré bien des lâches. Je suis inscrit dans la garde nationale avec Henry et François de Broglie, et dans notre quartier les bataillons me paraissent bons. Le commandant en chef nouveau, M. Tamisier, est un de nos anciens ingénieurs de la compagnie d'Orléans, très bon officier. En somme je veux toujours croire à une résistance. La panique serait un nouvel abîme de honte.

Voilà les élections annoncées pour le 16 octobre. C'est une

Digitized by Google

manière de dire : « Nous ne sommes pas des usurpateurs ». Mais il est peu probable qu'on puisse voter alors.

Les puissances étrangères essaient d'obtenir un armistice et de négocier. On y met beaucoup de bonne volonté. Cela ne paraît pas réussir, et, selon moi, cela ne réussira qu'après le siège, à moins qu'on ne cède du territoire, ce qui serait affreux et une cause permanente de représailles.

Fourichon n'est pas encore arrivé. Je doute qu'il accepte[1]. Je l'y pousse afin que l'armée et la marine soient en bonnes mains; mais il n'aime pas la mauvaise compagnie.

Nous avons eu ta lettre hier soir seulement, et nous sommes bien contents de voir que ta bonne humeur se soutient. Garde-la bien ! Elle est le cordial de toute la vie, avec la bonne conscience. Est-il vrai que la révolution se passe mal à Lyon ? et que les Prussiens arrivent par Belfort ? — Au chemin [de fer] de Lyon on ne sait encore rien de leur arrivée sur la ligne, et cela doit être un faux bruit.

Je fais tous mes efforts pour qu'on vous appelle à Paris, mais je ne puis pas grand chose. Tu verras au *Français* que je souffle dans mon petit clairon tant que je peux, et sans perdre le sang-froid, Dieu merci, comme tant d'effarés qui nous entourent. François ne peut pas t'écrire; il part à 6 h. 1/2, revient à 8 heures dîner et se coucher; il se rend, avec Henry, très utile.

Victor a quitté la Roche, que Chaussin garde avec Pataud[2]. Nous avons recueilli les poules, placées dans la cour sous la surintendance de Pierre, très courageux, et qui voudrait bien une lettre de toi. Tu as bien encore un ou deux jours devant toi.

Dieu te garde, cher bon enfant.

Au comte de Falloux.

Paris, 11 septembre 1870.

J'ai bien chargé Albert de Rességuier de vous dire que je ne vous écrivais pas parce qu'il le fait chaque jour; et pourtant cela ne suffit pas et je veux vous tendre de loin mon cœur et ma main.

A entendre le petit clairon du *Français* dans lequel je fais de mon mieux *turlututu* tous les jours, vous devez croire que je m'attends à une défense héroïque. J'y pousse de toute mes forces, parce qu'une capitulation et une panique seraient

1. Le ministère de la marine.
2. Il a déjà été question du chien favori.

Digitized by Google

un nouvel abîme de honte. J'y crois sur certains points. Les forts sont en bonnes mains et bien munis. Plusieurs des légions de garde nationale et de mobile sont encore très bien menées, et défendront leur rempart. Mais, dans bien des quartiers, il y a bien des peureux déguisés en héros, et l'armée, ce qui est plus grave, est bien démoralisée par les défaites. Je viens de voir Mme Trochu; je n'ai pas pu voir le général. Je le crains bien noyé dans les discours, et il me semble qu'il pourrait se montrer et s'imposer davantage aux fabricants de désordre qui l'entourent !

Il va enfin passer une revue mardi, et j'espère qu'il animera les troupes et les bourgeois, qu'il fera passer sur les agents de change, les épiciers et les maçons un peu du souffle de Strasbourg, de Toul, de Laon. Le danger présent nous donnera la rage et non la peur, je veux le croire, et j'en réponds pour ceux qui m'entourent dans ce quartier. Cette résistance est nécessaire à une paix honorable. Les démarches diplomatiques sont nulles, sauf la Russie, et le roi de Prusse s'entête à entrer à Paris. Quelle amère douleur, si nous avions la lâcheté de ne pas résister.

Pendant ce temps, préparez les élections en province. C'est la province qui sauvera la France. Les amis du *Journal de Paris* ne s'endorment pas, je vous en réponds. Voyez si vous pouvez me trouver quelque place sur une liste de l'Ouest, car à Paris je serai sur la bonne, et la mauvaise aura le nombre, à moins d'une défaite honteuse, contre laquelle je travaillerai obscurément et obstinément, sans songer à mon avenir, bien entendu. Veillez un peu pour moi, si vous me croyez bon à quelque chose. Mais qui et quoi a de l'avenir ? C'est bien misérable de prononcer son nom. Agissons et prions pour notre malheureux pays...

Les mobiles bretons frappent tout le monde par leur bonne tenue; pourvu que nous ne les gâtions pas !...

Tout le rêve de la famille est naturellement de voir le dépôt de Vienne transféré à Paris. Un détachement y avait déjà été envoyé, sous les ordres d'un sous-lieutenant que j'avais par hasard reconnu dans la rue.

A Denys Cochin.

11 septembre 1870.

Je viens de recevoir la visite de M. Grimardias qui m'a remis la lettre. J'espère que tu pourras recevoir encore celle-ci. Je viens de voir Mme Trochu. On ne suppose pas que les

Digitized by Google

Prussiens soient arrivés, sauf par des bandes d'éclaireurs, avant mercredi ou jeudi. Mais les préparatifs s'achèvent à la hâte. Ordre est donné à Paris d'incendier tous les beaux bois qui servaient à la capitale de couronne charmante. Les remparts sont gardés nuit et jour. Il y a 42 000 bœufs, dont les longues files remplissent les boulevards; et les Tuileries sont pleines de chevaux et d'artillerie. Les mobiles arrivent vraiment en très bon ordre. Je cherche en vain la Nièvre. Nous allons recevoir des billets de logements ce soir.

Acceptons avant tout la consigne d'en haut; et, puisque Dieu te veut à Vienne et nous à Paris, obéissons, et, comme tu le dis, sans gémir et sans hésiter.

Remets cette réponse à M. des Roys. J'ai demandé vivement qu'on vous appelle à Paris, comme il l'indique, même en vous versant dans l'infanterie provisoirement. Mais je ne sais si cela est pratique. Je suis allé à la Place savoir où était le détachement — (Henry avait aperçu la silhouette de M. de Chalendar) — et on m'a dit qu'il était à Versailles avec tous les restes de régiments, pour être dirigé vers la Bretagne. Il vaut mieux être à Vienne. Je crains fort que vous ne soyez utiles à Lyon, où cela paraît aller mal. Comme nos directeurs d'Orléans vont à Tours, ils trouveront toujours moyen de correspondre avec Paris. Je t'engagerai donc, si le chemin de Lyon était coupé, à m'écrire en mettant ta lettre dans une seconde enveloppe, à l'adresse de M. Ratel, ingénieur du chemin de fer à Tours, que je préviens. Je t'avais dit que j'enverrais des papiers à Angers, je ne l'ai pas pu. Ils sont ici sous clef. Si tu as besoin d'argent, demande à Mayoussier, mais tâche de n'en avoir pas besoin. Nous allons être bien gênés. Prenons tout cela gaiement, nos pères en ont vu de plus rudes. Pourvu seulement que Paris résiste un peu. Je ne lui demande que deux semaines ! Nous verrons une paix honorable, et peut-être dînerons-nous à Azy à la Saint-Denys. Mais quelles vacances ! Ecris toujours et je t'écrirai jusqu'à la dernière possibilité.

A DENYS COCHIN.

Paris, 12 septembre 1870.

Au chemin [de fer] de Lyon, d'où je viens, on m'assure que les lettres peuvent encore passer; et je me hâte de te remercier de ta lettre de ce matin. On m'a dit là aussi que la ligne avait transporté trois trains de troupes cette nuit pour remettre

Digitized by Google

l'ordre à Lyon. Je tremblais que cette dure mission ne vous fût confiée, et j'espère que tu n'auras pas à chevaucher dans les barricades.

Sur nos murs, un placard annonce qu'on ne pourra plus sortir de Paris ni y entrer sans permission des autorités, à partir du 15 jeudi. Nous voilà donc bloqués...

Je t'avais écrit que je n'avais pas pu envoyer des papiers de famille à Angers chez M. de Soland. Ils sont envoyés par M. Lavedan, qui partait ce matin. Tu pourrais avoir des nouvelles aussi par mon ami Gérard, à la Fosse, par Montoire (Loir-et-Cher), qui sera en relations avec Saint-Gobain, et qui est un solide ami auquel tu peux aussi demander service au besoin. Toutes ces recommandations seront pour le cas où nous serions tout à fait bloqués ; mais il se passera du temps. Les Prussiens vont nous harceler, nous intimider avant de nous entourer. Puis il faut prendre des forts avant d'ouvrir une brèche et avant de nous attaquer au rempart. Cela prendra des jours et des jours, à moins qu'ils ne s'emparent violemment d'un point, en y accumulant tous leurs feux, ce qui n'est pas impossible. Mais n'exagère pas tes inquiétudes pour nous ; tirer un coup de fusil derrière une muraille n'est pas un grand danger. Rassure-toi bien aussi pour ta mère, Dieu lui fait et nous fait la grâce d'une santé plus forte. Elle est forte d'âme et les forces physiques ne diminuent pas, au contraire. Elle ne veut pas me quitter, pas plus que Pierre, ferme et gentil tant qu'il peut. Henry et François font aussi de leur mieux ; mais leur ouvrage avance peu, les ouvriers refusant le service depuis la révolution. Ils vont venir avec moi dans la garde nationale. Comme nous parlons tous de toi !

J'ai vu hier soir M. Thiers, et il m'a annoncé son départ pour Londres et Saint-Pétersbourg. C'est une noble mission pacifique, que lui seul peut remplir, mais il part sans beaucoup d'espoir d'un succès immédiat. Il croit que le siège commencera d'abord, et cette mission prouve qu'il n'est pas bien convaincu au fond du succès de la résistance. Croirais-tu que les Rouher et Lavalette, ces fléaux de notre pays, intriguent à Londres pour une régence, et pour qu'on ne traite pas avec la République. M. Thiers m'a dit qu'ils seraient une de ses difficultés. Espérons qu'il aura la gloire de sauver les destinées et le repos de notre malheureux pays...

Je ferai tous mes efforts pour que tu reviennes, je te le promets. Il n'y a pas de lanciers ici, mais je trouverai peut-être un autre moyen. Ne crois pas ton temps perdu, ni ce

Digitized by Google

souvenir, ces efforts inutiles dans ta vie. Tu reviendras avec un corps de fer, rompu au cheval et à la fatigue, une expérience acquise en un mois plus que dans toute ta vie, et par-dessus la fumée de tabac, la poussière et la vulgaire espèce qui t'environnent tu gardes un cœur pur et fier, aimant, et honoré par un dévouement désintéressé. C'est un mois bien rempli. Ton ennemi à vaincre c'est l'ennemi de l'impatience d'être cantonné à Vienne, seul, loin de nous exposés sans toi. Tâche de vaincre cet ennemi-là, puisque Dieu ne t'en donne pas d'autre. La vie est remplie de désirs refoulés. — « Comme vous voudrez, tant que vous voudrez ». — Il faut dire cela à Dieu matin et soir. J'ai la ferme confiance qu'il nous réunira bientôt. Ta lettre m'a ravi et touché.

Garde bien ton cœur et mets dedans ton père, ta mère et Dieu. Je t'embrasse.

P.-S. — Et ta photographie en lancier ?

Je suis bien aise que mes articles t'aient plu. J'en ferai d'autres ; mais bientôt ce ne sera plus possible de te les envoyer.

Bonnes nouvelles d'Azy. Les Italiens sont à Rome.

A Monseigneur Dupanloup.

13 septembre 1870.

Vous ne m'avez pas répondu sur la question que je vous ai fait poser par M. Lavedan ?

La mission donnée à M. Thiers a pour but une médiation, la formation d'un congrès, la rupture des intrigues de restauration impérialiste ourdies à Londres par MM. Rouher et Lavalette.

J'ai vu M. Thiers dimanche soir, il est parti hier. Il m'a parlé de *trois* semaines d'absence, pendant lesquelles le siège commencera. Sa mission est bien glorieuse ; mais elle ne prouve pas une grande foi dans les fortifications et leurs gardiens. Elle atteste au moins l'honnête intention du gouvernement. Il approuve fort l'idée que je vous ai envoyée par Lavedan [1].

Je ne sais trop qu'ajouter selon votre désir. Il ne faut qu'un cri contre la guerre et les conquêtes, qu'un cri pour la France et les morts. Allonger c'est s'exposer à n'être pas lu. Cependant je vous envoie une citation curieuse, prise dans

1. En même temps que ses papiers personnels, A. C. avait confié à M. Lavedan un message pour l'évêque d'Orléans, avec un projet de lettre pastorale sur la guerre. M. Thiers, sur le point de partir pour sa tournée européenne, avait approuvé ce projet, dans la pensée que la lettre pastorale pourrait causer quelque impression en Europe.

Digitized by Google

un livre très rare que je viens de lire. Ne pouvez-vous pas faire parvenir votre lettre de *deux* côtés, là où il faut ?

Merci de la lettre de mon fils; il est gardé vraiment par son bon ange, auquel sa mère le recommande. Que vous êtes bon de lui avoir écrit !

Priez pour nous, pour Paris, pour la France.

P.-S. — Si vous ne vous servez pas de mes citations, j'en ferai un article; je vous les donne.

Les citations purent encore trouver leur emploi. On les trouve dans une lettre de Mgr Dupanloup à un homme politique. La principale est une lettre de la reine Louise de Prusse, écrite en 1810, et où on lit ces belles paroles : « Je crois en Dieu; je ne crois pas à la force. Et c'est pourquoi j'espère fermement que de meilleurs temps sont proches. Vivre de pain et de sel, mais dans le droit chemin, ne m'effraie aucunement »[1].

A Denys Cochin.

14 septembre 1870.

Je me suis laissé attarder et je veux pourtant t'écrire un mot, bien que je ne sache plus si tu reçois mes lettres, n'en ayant pas de toi depuis deux jours.

L'amiral Fourichon est arrivé ce matin, et est venu me consulter. Je crois avoir contribué à lui faire accepter le ministère, et, dans le danger actuel, un militaire doit passer pardessus les répugnances personnelles. S'il est ministre, j'aurai plus de crédit pour faire revenir vos dépôts, et t'amener ici. Crois bien que je m'y emploierai de mon mieux. Cependant pas de fausses espérances excessives, car dans un déluge tous les désirs personnels se noient, et il faut se soumettre à son sort. On dit, — c'est peut-être faux, — on dit que les escadrons de cavalerie envoyés en reconnaissance se sont repliés sans tirer leur sabre. Ce serait un triste et grave motif pour en faire venir d'autres.

Nous allons tous bien et nous pensons sans cesse à toi.

P.-S. — Je crains bien que notre pauvre la Roche ne soit bousculé en ce moment.

Augustin Cochin.

La suite prochainement.

1. Monseigneur Dupanloup en fit usage et on la retrouve plus tard à la fin du siège dans un discours d'Augustin Cochin.

Digitized by Google

DEUX ANNÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

1817-1818

LE RÉGIME CENSITAIRE

I

La Chambre *Introuvable*, élue en 1815, avait, tantôt par ses excès de zèle, tantôt par ses usurpations, encouru le double malheur de déplaire au Roi qui se jugeait compromis et à la masse de la nation qui se jugeait provoquée. Par ordonnance du 5 septembre 1816, Louis XVIII la déclara dissoute. Les nouvelles élections se firent les 25 septembre et 4 octobre 1816, et, à défaut de loi spéciale, d'après les règles fixées par l'ordonnance du 13 juillet 1815. Le 6 novembre, les députés tinrent leur première séance. On put calculer tout de suite les forces respectives des partis : à l'extrême droite, 90 membres environ qui figuraient les survivants de l'ancienne Chambre : à gauche, quinze ou vingt nouveaux venus, mais attentifs à ne point se démasquer et circonspects par sentiment de leur petit nombre. Le reste, — près de 150 membres, — formait le centre ministériel, c'est-à-dire le parti de gouvernement.

Or en ces hommes du centre, bourgeois d'esprit, quoique point toujours de naissance, un dessein s'affermit, déjà renfermé en germe dans la Charte, celui de stabiliser la puissance publique en ce *juste milieu* où ils venaient eux-mêmes de se fixer. Répudiant l'ancien régime et pareillement la Révolution, ils organiseraient une surveillance, jalouse en haut, vigilante en bas, pour empêcher les privilèges de revivre et la multitude d'émerger. A la vérité, dans cette combinaison, l'inconséquence éclatait, puisque, après avoir,

Digitized by Google

sous prétexte d'égalité, courbé sous le niveau les anciens privilégiés, on ressuscitait aussitôt l'inégalité afin de contenir le peuple, turbulent ou gêneur. Mais cette objection elle-même ne troublait pas, et l'on répondait avec une brièveté dédaigneuse qu'en se refusant à descendre jusqu'aux foules, on se bornait à écarter l'ignorance. Quand les hommes trouvent à une idée bénéfice ou honneur, ils l'érigent bien vite en doctrine, et la doctrine elle-même ne tarde pas à se transformer en système. Dès la fin de 1816, les premières assises du système se construisent. Contre les retours offensifs de l'ancien régime on se défendra par un barrage; puis par un autre barrage on se gardera contre les poussées d'en bas. Et sous la protection de la double barrière on se constituera en société politique.

II

Dans le recul des temps on découvre, — et peut-être plus distinctement que ne l'ont fait les contemporains, — une suite remarquable dans les mesures qui créent ou affermissent cette domination bourgeoise. Il faudrait d'abord revêtir d'une investiture légale la possession de fait. Dès le 28 novembre 1816, Lainé, ministre de l'Intérieur, déposa un projet fixant le système électoral. Le texte en était d'une simplicité remarquable. Nulles assemblées primaires, mais le système de l'élection directe. Etait électeur quiconque payait 300 francs d'impôt direct; était éligible, selon la Charte, quiconque payait 1 000 francs; ce qui réduisait le nombre des électeurs à 90 000 environ, le nombre des éligibles à 18 000. L'assemblée électorale se tiendrait au chef-lieu du département. Le mandat parlementaire serait gratuit. Ajoutons que, selon la Charte, la Chambre, nommée pour cinq ans, se renouvelait par cinquième.

Beaucoup de motifs se réunissaient pour que le projet rencontrât faveur. Il séduisait par son apparente clarté. Il se combinait bien avec les termes mêmes de la Charte. Le peuple était écarté et les grands propriétaires noyés dans les petits; ce qui concentrait le pouvoir là où on voulait le fixer. Une appréhension régnait, celle des réunions tumultueuses qui, pendant la Révolution, avaient enfanté tant de désordres; or la suppression des assemblées primaires conjurait ce danger. L'esprit de justice était moins blessé qu'on ne l'eût cru par l'élimination de tant de Français privés de tout droit de suffrage : c'est qu'une théorie, fort accréditée, considérait le vote politique non comme un droit, mais comme une fonction réservée exclusivement à qui était capable

Digitized by Google

de l'exercer; à défaut de meilleur signe, on considérait qu'une certaine aisance était présomption de lumières; et ainsi se justifiaient à leurs propres yeux les défenseurs du projet.

L'entreprise, même fondée sur d'aussi plausibles motifs, ne laissait pas que d'être osée. Par interprétation de la Charte, on organisait au cœur de la France un *pays légal* qui de lui-même se constituait à perpétuité le mandataire de l'autre. Au nombre de 90 environ, les membres de la *Chambre Introuvable* avaient été réélus. Ce fut parmi eux que se recrutèrent surtout les adversaires de la loi.

Dès la discussion des bureaux l'opposition éclata. Elle se continua par les débats publics. Tous intervinrent : Bonald en théoricien, La Bourdonnaie en tribun, Villèle en politique. La combinaison, dirent les adversaires de la loi, était bâtarde; point démocratique, tant elle consacrait le privilège de la fortune, point aristocratique non plus, tant elle réduisait à rien les hautes influences sociales ! Les gros imposés étant rares, l'immense majorité des électeurs sera composée de censitaires payant entre 3 et 500 francs, c'est-à-dire ayant environ 2 ou 3 000 francs de rente; la classe gouvernante sera donc celle qui, par la médiocrité de ses ressources, est le plus accessible à l'appât des places et à la corruption. Divers systèmes furent proposés : Bonald eût voulu que la commune, cellule primitive de toute organisation politique, députât au département, le département au royaume. Villèle eût souhaité que l'assemblée électorale fût composée de délégués des corps de ville, des chambres de commerce, des compagnies judiciaires. Au fond, toutes les combinaisons se ramenaient à deux idées : suffrage à deux degrés, et à la base droit électoral reconnu au profit soit des paysans ou des artisans de la plus petite aisance, soit des associations corporatives. Comme au temps de la Chambre introuvable, l'extrême droite se montra plus large de vues que ne l'était le centre. Libérale, elle l'était, mais non sans arrière-pensée. En étendant le vote aux fermiers, aux métayers, aux ménagers, aux artisans, elle espérait que ceux-ci, par affection, révérence, habitude, retour de service, se laisseraient entraîner dans le sillage des anciens seigneurs ou des propriétaires plus notables, en sorte que beaucoup d'électeurs qui seraient petits serviraient à élever des élus qui seraient grands.

La discussion se prolongea pendant dix séances, du 26 décembre 1816 au 8 janvier 1817. Il semble qu'au cours des débats l'opposition, loin de fléchir, se fortifia. Un amendement de M. Barthe-Labastide qui établissait le suffrage à

Digitized by Google

deux degrés ne fut repoussé que par 12 voix de majorité. Quand, le 8 janvier, on procéda au scrutin final, la loi fut adoptée par 132 voix, mais l'opposition compta 100 suffrages. A la Chambre des pairs, la majorité fut moindre encore : 95 voix contre 77. Certaines conversations particulières sont instructives à recueillir. Camille Jordan confessait que volontiers il se fût rallié au système des deux degrés, s'il n'eût cru ce système contraire aux termes de la Charte. M. de Serre, l'un des plus considérables parmi les députés du centre, ne cachait pas ses inquiétudes. Il se défiait, tout en contribuant à la créer, de cette petite société censitaire, repliée sur elle-même, fermée systématiquement en haut, non moins hermétiquement close en bas et qui, peu à peu, sans le savoir, s'intoxiquerait faute de se renouveler. Ainsi s'entretenaient, plus mélancoliques que confiants dans l'avenir, ceux qui semblaient aux yeux du public les patrons de la réforme. Ils se trompaient pourtant, quand ils doutaient de leur œuvre. Une conception politique peut être à la fois très artificielle et très durable. Et la loi électorale du 5 février 1817, cette petite Charte enfermée dans l'autre comme une chapelle indulgenciée dans une grande église, devait, avec une seule modification, fixer pour plus de trente années le régime de la France.

III

C'était décidément la fin de l'ancien régime. Etait-ce tout à fait le régime nouveau ? Je ne poursuis qu'avec embarras un tableau qui est tout en nuances. On parle de démocratie : mais dans la langue du temps démocratie veut dire *société censitaire*, le reste ne comptant pas. On parle d'égalité : mais cette égalité cède devant la puissance de l'argent. A la vérité, il en faut peu, — 300 francs d'impôts, — pour être hors de pair. C'est une aristocratie naine qui a percé dans les ruines de l'autre, comme de jeunes pousses dans un bois coupé à blanc.

Jamais ces jeunes pousses ne deviendront grands arbres, et quiconque voit un peu loin le sent bien. En cette organisation, tout est illogique; et elle ne peut, ni se réclamer du passé qu'elle désavoue, ni se confier dans l'avenir qui la détruira. En revanche, combien cette création tout artificielle n'offre-t-elle pas d'apparente vigueur ! Combien cette société politique qui se constitue à mi-hauteur ne se recommande-t-elle pas par son savoir, son intégrité, son labeur ! Que les regards se fixent sur le Palais-Bourbon qui offre la

Digitized by Google

plus fidèle image du régime. Jamais parlement ne rassembla plus de lumières et ne projeta plus d'éclat.

Sur les institutions constitutionnelles aucun mécompte n'a encore désabusé. L'instrument est tout neuf et manié par des mains confiantes. La confusion où s'est traînée la Chambre Introuvable n'apparaît que comme une leçon dont on compte bien profiter. De là le dessein d'être modéré; ce qui n'implique pas forcément l'impartialité; car la modération peut avoir, comme le reste, sa passion. Une grande ardeur au travail amène de bonne heure au Palais-Bourbon. Nul va-et-vient stérile : quand il faut cinq jours de diligence pour se rendre à Toulouse ou à Marseille, presque autant pour gagner Strasbourg ou Brest, les députés sont gardés contre la tentation d'aller trouver leurs électeurs, et les électeurs mal en point pour chercher leurs élus. Grâce à cette heureuse coupure, le député est moins le mandataire au jour le jour de ses commettants que le gérant attentif des affaires publiques. Beaucoup de décence dans la tenue, beaucoup de réserve dans les propos; nul scepticisme sur soi-même ou sur les autres, mais une foi encore inaltérée dans l'œuvre qu'on accomplit. Sur les bancs du centre, c'est-à-dire dans la majorité ministérielle, l'aspect est parfois gourmé à force d'être grave : là sont des magistrats mal dégourdis de la raideur parlementaire, des bourgeois très solennels, tantôt par sentiment de leur importance, tantôt par une sorte d'atavisme janséniste dont ils gardent la trace, même dans l'affaiblissement de leur foi. A gauche, peu de députés, quoique les élections partielles de 1817 viennent bientôt renforcer d'une quinzaine de membres nouveaux le petit groupe. Ces nouveaux opposants, encore un peu timides, se décorent du nom d'*indépendants* et se contentent de crier : *Vive la Charte!* ce qui les dispense de crier : *Vive le Roi.* — Ce fond rigide ne s'égaie un peu que si l'on regarde vers l'extrême droite. Parmi les survivants de la Chambre Introuvable, quelques gentilshommes se détachent, ne comprenant pas la Charte et bien décidés à ne pas la comprendre, raillant volontiers même leurs amis, tels le laborieux Villèle ou le mystique Bonald, se gardant de la tribune et plus encore du travail, mais se dédommageant dans les couloirs. Ils n'ont rien appris, mais du moins ils ont eu le mérite de ne pas tout oublier; et, toute politique mise à part, ce qu'ils n'ont pas oublié est exquis. Du dix-huitième siècle ils ont conservé l'élégance, le pétillement de l'esprit, ce joli sautillement de conversation aussi déplacé dans les affaires que propre à embellir la vie; et sans se lasser ils

Digitized by Google

déploient au Palais-Bourbon comme en un salon agrandi cet art délicieux et suranné ; éternels étourdis destinés à mourir dans l'aveuglement final, mais à qui l'on pardonne d'être aveuglés, tant ils incarnent, en ses grâces superficielles, une époque, à la fois funeste et charmante, disparue pour jamais.

Au fauteuil de la présidence apparut d'abord Pasquier, ancien fonctionnaire de l'Empire, apte à toutes les tâches et destiné à s'y montrer toujours distingué, jamais grand. Maintenant celui qui dirige les débats, c'est M. de Serre, un peu mélancolique, un peu embarrassé en un rôle qui n'est point le sien, tout travaillé de l'éloquence contenue qui bouillonne en lui. Bientôt le président sera un avocat de Bordeaux, M. Ravez, personnage au plus haut point décoratif, de belle prestance, de voix magnifique, d'intégrité indiscutée, très vaniteux de sa charge, ce qui l'incitera à la bien remplir, très versé dans le droit, sinon dans la politique, non très éloquent, mais juste au point où un président doit l'être. Il sera le président modèle et pendant neuf ans sera maintenu dans cette fonction. Ce fut l'un des mérites de la Restauration de savoir mesurer les tailles et d'assigner à chacun la place qui convenait.

La souveraineté parlementaire n'a encore projeté aucune ombre sur la souveraineté royale. Le roi seul a l'initiative des lois et est investi, en outre, du droit de les sanctionner, en sorte que le premier mot lui appartient, et le dernier aussi. Le droit d'amendement, subordonné lui-même à l'assentiment du souverain, ne s'exerce sans entraves que par une tacite extension de la Charte. Le droit d'interpellation ne s'est pas encore introduit dans les usages, et point davantage l'habitude d'une discussion politique longue et approfondie à propos de l'*adresse* en réponse au discours de la couronne. Les rapports sur les pétitions fournissent souvent l'occasion d'importants débats. La fonction parlementaire n'a pas encore subi les déviations qui plus tard la dénatureront. Elle consiste surtout dans le vote des lois, dans le vote du budget. Seulement, à propos du budget, on commence selon l'expression d'un contemporain à « se dire mutuellement ses vérités ».

Même restreint dans ces limites, quel n'est pas le champ d'action ! Une chose frappe, l'ampleur des débats : au Palais-Bourbon, la loi électorale occupe douze séances, la loi militaire treize. En 1818, la discussion du budget commence le 31 mars et finit le 29 avril. Le plus souvent les discours sont écrits, mais curieusement mêlés de passages improvisés, sorte d'émancipations où timidement l'on s'essaie. Quand la clôture

Digitized by Google

est votée, souvent il reste beaucoup de discours non prononcés; et dans le *Moniteur* on les publie en supplément, comme on énumérerait sur les contrôles d'un corps les officiers à la suite.

En général beaucoup de calme et de dignité; mais tout à coup, au moment le plus inattendu, des montées extraordinaires d'émotion. C'est qu'on a touché, fût-ce incidemment, à des sujets dont il faut se garder : acquéreurs de biens nationaux, empiétements cléricaux, dates révolutionnaires, vote des régicides. Alors ce sont des sursauts subits, des cris de douleur ou de colère comme au contact d'une plaie mal fermée.

En cette chambre, sur les bancs du centre, un groupe attire à lui, par degrés, l'influence; ce n'est pas le plus nombreux, mais c'est le plus important par l'instruction et les lumières. Et cette minorité pénètre de plus en plus les masses de l'Assemblée. On commence à appeler ces hommes d'un vocable qui leur restera. On les nomme les *doctrinaires*.

L'expression est impropre; car ils diffèrent trop les uns des autres pour que le même mot puisse les désigner; et ils sont, d'ailleurs, trop indépendants pour se subordonner. Une commune antipathie les a ligués naguère contre la Chambre Introuvable. En prenant contact, ils se sont plu : mêmes habitudes de travail, même passion de lecture, même aptitude aux généralisations, même goût de conversations, non de conversations frivoles et évoluant sur les surfaces comme celles du dix-huitième siècle, mais de conversations poussées à fond, et dont la philosophie, la littérature, l'histoire fournissent les éléments. C'est que les lettres les retiennent presque autant que la politique et qu'ils se passionnent à la fois pour le livre qu'ils achèvent et pour les discours qu'ils méditent. Mais sous ces traits communs que de différences ! Doctrinaires ils le sont, en ce sens qu'ils sont tous hommes de doctrines; mais ils n'ont pas les mêmes doctrines, ni surtout le même tempérament; et pour quiconque essaierait de les peindre l'attrait résiderait moins dans la ressemblance que dans le contraste des physionomies.

Le plus en vue, — mais peut-on l'appeler chef ? il n'y en a point, — c'est Royer-Collard. Un long passé d'intégrité imprime sur lui le respect. Il a vécu toute la Révolution sans s'abaisser, et l'un des premiers, à la tribune des Cinq-Cents, a plaidé pour la paix civile. Quand le Coup d'Etat du 18 fructidor a désabusé de la République, il s'est tourné vers la Monarchie et l'a servie, non sans péril, mais jamais jusqu'aux conspirations. Silencieusement il a traversé l'Empire. La méditation est son lot comme pour d'autres l'action. Quand il

Digitized by Google

monte à la tribune et déploie ses feuillets, — car il lit, — un silence religieux l'accueille. Ses discours s'étalent en développements majestueux, puis se condensent en maximes d'une brièveté lapidaire; et ces maximes, amenées avec un art consommé, semblent descendre de si haut, ont un tel air de profondeur que les mémoires s'en imprègnent pour ne plus les laisser échapper. Ainsi arrive-t-il que, de harangues oubliées depuis longtemps, subsistent, dures et solides comme des médailles, des sentences qui se répètent encore. — De l'ensemble de ces discours peut-on dégager un système ? Il y a dans les raisonnements bien des fêlures. Nul ne fut illogique avec plus de dogmatisme et indécis avec plus d'apparente certitude. Nul n'excella mieux à soutenir d'une armature forte et magnifique des idées fragiles. Royer-Collard entoure le pouvoir royal d'une vénération presque sacrée et le fixe à une telle hauteur que nul partisan de l'ancien régime n'eût imaginé plus de respect. Mais, l'ayant élevé comme sur un autel, il l'isole à la fois et du peuple, qui n'est à ses yeux que multitude, et de l'aristocratie, dont il pleure en termes éloquents la ruine, sans entreprendre de ranimer ou même d'utiliser le peu qui en reste. Et pour unique soutien de la monarchie il n'imagine rien de mieux que le pays censitaire; car, entre tous les patrons de la loi électorale, il a été le plus convaincu. Homme de pensée, et uniquement de pensée, il est inapte au pouvoir et le sait. C'est de quoi il s'irritera toute sa vie, à la fois hautain et morose, déclinant tout et s'irritant secrètement contre quiconque acceptera ce qu'il a refusé. De là des brouilles, des ressentiments; de là toutes les manifestations d'un orgueil chagrin, mécontent des autres et de lui-même. Et pourtant cet homme est entouré d'un prestige qui dure encore; car il représenta le désintéressement, la fidélité en des temps de péril, l'intégrité à toute épreuve, par-dessus tout l'éloquence; et, bien que serviteur incommode de son parti, bien que lui échappant souvent par rogue indépendance ou boutade, il en demeure la décoration.

Entre tous les doctrinaires, voici celui qui est, je crois, le plus grand. C'est M. de Serre. Jeté tout jeune parmi les émigrés, il a combattu dans l'armée de Condé; puis de soldat il est devenu avocat et magistrat; car c'est une des singularités de ce temps que ces ressauts de destinées. Il a été premier président, à Hambourg sous l'Empire, à Colmar sous la Restauration, et les électeurs du Haut-Rhin l'ont envoyé à la Chambre. La duchesse de Broglie en ses lettres, Barante en ses souvenirs ont tracé son portrait. Ils le montrent sévère

Digitized by Google

d'aspect et presque monacal, peu raffiné de manières, point homme du monde, timide comme sont souvent les fiers, modeste d'attitude, quoique non dépourvu d'ambition, par-dessus tout, dit-on, « d'une admirable simplicité ». Rien en lui ne l'éloignait de la société nouvelle : l'ancien régime lui eût-il donné, à lui gentilhomme de médiocre lignage, ce que lui apportait la monarchie constitutionnelle, à savoir un haut rang dans la magistrature, la présidence de la Chambre, le légitime espoir de devenir ministre du roi ? Et pourtant l'orientation future du monde politique l'effraie jusqu'à l'épouvanter Il n'imagine pas la démocratie pure et, bien qu'il ait voté la loi de 1817, se sent mal à l'aise dans les cadres étroits de la démocratie censitaire. D'instinct il se retourne vers l'ancien régime, non pour le reconstituer, — ce qui serait à ses yeux pure folie, — mais pour en sauver quelques débris, — débris d'institutions, débris de tradition, — et les fondre dans l'édifice moderne pour le consolider. Seulement que ressaisir ? Nulle forte aristocratie digne de ce nom; nul vieil établissement qui ne soit devenu caduc; rien que des forces si bien désagrégées qu'elles s'évaporeront en poussière, si on tente de les capter. Et c'est de quoi M. de Serre se désole. Cette recherche n'est point chez lui froide spéculation de théoricien, mais souci anxieux et passionné. — Je touche ici au trait principal qui marque sa nature : la passion. Il ne sait vouloir qu'avec passion; et cette passion chez lui est tout ensemble la force qui le soulève et la faiblesse qui par instants amoindrit son autorité. Avec passion il est attaché à la société présente, avec passion aussi il voudrait relier le présent au passé. Mais ces deux aspirations, très nobles toutes deux, se choquent en lui au lieu de se fondre, en sorte que, libéral avec véhémence, puis conservateur avec véhémence aussi, il paraîtra varier, se contredire même, tandis qu'il ne fera que poursuivre, à travers les contrastes apparents, le même dessein de fusion. C'est de cette même passion que son éloquence se nourrit. Chez lui rien de plaideresque à la manière d'un avocat, rien de dogmatique à la façon d'un professeur, rien non plus de l'élégance dégagée où se complaît l'homme du monde; mais un don de généralisation qui élève et grandit toutes choses, une émotion intense et communicative, une force de conviction qui attire et attache, puis, tout à coup, sous la contradiction, des mots terribles que l'excitation de l'heure fait jaillir et que la raison ne mesure point toujours. Mais, au moment où nous sommes, dans le rôle de président de la Chambre, l'éloquence de M. de Serre ne peut se déployer

Digitized by Google

qu'à demi. C'est dans les années suivantes que l'orateur en lui achèvera de se révéler. Il se révélera aux côtés des doctrinaires. Il se révélera surtout quand, séparé de ses anciens amis et ayant évolué vers la droite, il déploiera une verve d'éloquence, rarement égalée, presque jamais surpassée.

A côté de M. de Serre, Camille Jordan, rare type d'homme de bien, personnage de second plan pour la politique, de premier plan pour qui pèse la vertu. Puis à ces trois noms d'autres noms s'ajoutent qui, dans l'une ou l'autre Chambre, complètent le groupe : le duc Victor de Broglie, de grand esprit autant que de grande race et déjà connu, malgré sa jeunesse, car il a refusé, comme pair, de condamner le maréchal Ney ; Pasquier, alors garde des sceaux, souple, côtoyant ses amis sans se fondre en eux, en homme qui se prête, mais ne se donne pas tout à fait ; Barante, écrivain et administrateur plus encore qu'homme politique ; Beugnot, sceptique, spirituel, empressé à se moquer des autres et de lui-même : « Notre canapé », dira-t-il un jour en faisant allusion au petit nombre des doctrinaires, et le mot restera. — Si peu nombreux qu'il soit, le parti a ses aspirants et comme ses surnuméraires : tel Rémusat, tout jeune encore et bien loin de la politique. Le duc de Broglie dit de lui : « C'est le *princeps juventutis*, l'esprit le plus riche que j'aie connu ». Mais la duchesse de Broglie survient qui retouche le portrait : « Il est, écrit-elle, singulier en ses goûts et aime le pédantisme comme d'autres la grâce ». En cette énumération, je n'ai pas nommé le plus actif de tous : Guizot. Il est l'un des plus jeunes. Mais a-t-il jamais été jeune et n'est-il pas né : *Monsieur Guizot*. Il n'a guère dépassé trente ans : il a professé à la Sorbonne, il a été secrétaire général au ministère de l'Intérieur ; il est maître des requêtes et bientôt sera directeur des affaires départementales. Il a pour lui la hauteur de vues, l'ardeur au travail, et dans les conciliabules du parti apporte une parole tranchante, péremptoire, qui souvent entraîne et persuade, mais parfois ne laisse pas que de blesser sur des lèvres si jeunes. Il ne fait pas partie de la Chambre, mais en semble déjà l'un des membres, tant il en suit les débats, tant il fréquente les abords du Palais-Bourbon ! De la loi qui a fixé à quarante ans l'âge de l'éligibilité il se désespère, et volontiers il sacrifierait, s'il se pouvait, les années pour hâter l'heure qui le rapprochera de la tribune et, — il l'espère bien, — du pouvoir.

En un salon, — sinon sur un canapé, — tout le groupe pourrait tenir. Mais beaucoup de lumières lui assurent beau-

Digitized by Google

coup d'influence. Cette influence est d'autant plus grande qu'en ces premières années le personnel gouvernemental éprouve quelque peine à se recruter. Il y a les royalistes d'origine et de tradition, dévoués toujours, spirituels souvent, sages même à l'occasion, mais inexpérimentés. Puis il y a les anciens serviteurs de l'Empire, intelligents, laborieux, mais de fidélité suspecte. En cette occurrence, quelles ne sont pas les chances pour des hommes d'instruction étendue et de haute culture qui sont demeurés étrangers à l'Empire ou ne l'ont servi que passagèrement sans être tenus à la reconnaissance et sans garder de regrets! Ce qui consolide le crédit des doctrinaires, c'est que nulle loi n'a interdit le cumul du mandat législatif et des fonctions publiques. Les principaux d'entre eux sont conseillers d'Etat, en sorte qu'ils saisissent dès leur origine et dans leur élaboration tout intime les mesures qu'ils seront appelés à voter.

Avec beaucoup de savoir-faire, ils mettent à profit ce sort privilégié. A la fin de l'été de 1815, avant la chute de Talleyrand, les linéaments principaux de la loi électorale ont été tracés dans une commission extra-parlementaire. C'est alors que s'est précisée l'idée du système censitaire. Or qui a fait partie de cette commission ? Royer-Collard, Barante, Guizot, presque tout « le canapé », sans compter Molé qui, par intervalles, ne dédaignera pas de s'y asseoir. La loi de 1817 ne sera que la refonte de ce projet primitif, et à tel point que le duc de Broglie pourra écrire plus tard : « Le ministre de l'Intérieur Lainé ne fut que le père putatif de la loi ; mais c'est nous qui l'avons faite ». Et dans la loi militaire se trahit la même ingérence. Elle est préparée sous les auspices de Gouvion Saint-Cyr, dans une commission que préside Barante. Au moment où la loi est présentée à la Chambre, qui tient la plume ? Guizot. C'est lui qui rédige l'exposé de motifs. Et c'est encore lui qui compose le discours que prononcera le maréchal à la fin de la discussion.

En participant aux actes du gouvernement, dans quelle mesure Royer-Collard et ses amis se donnent-ils à lui ? En 1815, en 1816, ils se sont accolés, presque soudés à la royauté afin de pouvoir, abrités derrière elle, combattre plus sûrement la Chambre Introuvable. Maintenant ils se tiennent en une attitude expectante, favorables sans doute, mais sans se laisser absorber, et se rangent en cette partie de la Chambre qu'on nomme le centre-gauche. Pourtant ils ne marchandent pas à la royauté les prérogatives et, à l'exemple de Royer-Collard, mettent hors de pair, et bien au-dessus de tous les

Digitized by Google

autres, le pouvoir monarchique. C'est continuation de la politique qu'ils ont suivie au temps de la Chambre Introuvable. C'est survivance, peut-être inconsciente, de la vieille conception bourgeoise qui fortifie la royauté pour se garder contre l'aristocratie. C'est enfin confiance dans le roi qu'on sait attaché à la Charte et décidé à prévenir toute réaction.

Je sens, en écrivant ces lignes, le danger des généralisations. Comment réunir sous des traits communs des hommes si dissemblables et qui n'ont de tout à fait pareil que l'intensité de leurs amours-propres. Ce qui achève de déconcerter, c'est que parfois chez ces doctrinaires le philosophe, l'homme de lettres, l'historien se jette à la traverse du politique. On note alors des découragements, des désabusements, des retours, mêlés tout ensemble de dépit et de douceur, vers les livres interrompus. « La politique, écrit un jour l'un deux, est un sujet bien monotone quand on est d'accord, bien âpre quand on est divisé ». Ces hommes, d'ailleurs si différents, ont trop d'esprit pour ne pas se pénétrer : ils se connaissent bien, ils se connaissent même trop et, comme ils causent beaucoup, comme ils écrivent beaucoup, on pourrait composer un chapitre très expurgé d'indulgence en rassemblant les opinions qu'ils ont, à diverses époques, portées les uns sur les autres. Pasquier se plaint de Royer-Collard; plus tard, les griefs s'accumulant, il dénoncera « le ridicule de son pédantisme et son orgueil de Satan ». Guizot est jugé par Pasquier trop rigide. De ce même Guizot Royer-Collard dit à son tour : « Il me regarde comme une pièce dans son jeu d'échecs, mais je ne veux pas lui servir de marchepied ». « En m'enfonçant jusqu'au cou dans le parti doctrinaire, a écrit le duc de Broglie, j'appris à en connaître les défauts ». Ces défauts, la duchesse, avec une ironie tantôt très douce, tantôt un peu cinglante, se charge de les signaler. On connaît son jugement sur le jeune Rémusat. De Royer-Collard elle dit : « Il a le doute le plus dogmatique et l'incertitude la plus tranchante ». Elle s'égaie de Guizot et de la métaphysique où il s'ébat joyeusement. N'est-ce pas à plusieurs d'entre eux qu'elle pense, quand dans sa correspondance elle trace cette phrase : « Dans ce pays-ci, on fait du dogme en tout, excepté en religion ».

Cependant, à la fin de 1818, la France étant libérée de l'étranger, le duc de Richelieu, moitié sentiment que sa tâche est achevée, moitié répugnance à chercher son point d'appui ailleurs que dans la droite, se démet de ses fonctions : Lainé le suit dans sa retraite. Voici que le 29 décembre 1818 se forme, remanié dans un sens libéral, un ministère dont le chef offi-

Digitized by Google

ciel est le général Dessoles, mais dont le chef réel est Decazes, devenu ministre de l'Intérieur. Ce jour est celui où s'épanouit, un peu voilée jusque-là, l'influence des doctrinaires.

IV

Pendant un an, ils seront non les détenteurs apparents du pouvoir, — car dans le cabinet ils n'ont qu'un représentant, M. de Serre, garde des sceaux, — mais les animateurs de toutes choses. Entre eux et Decazes une conjonction se forme, d'autant plus solide qu'elle est fondée non sur la similitude des goûts, mais sur la fusion d'aptitudes contraires qui se complètent à merveille en s'unissant. A l'association Decazes apporte, outre la faveur du roi, sa souplesse, son art des nuances, son habileté à manier les hommes. L'apport des doctrinaires, c'est le crédit qui découle de la dignité de leur vie, de leur application aux affaires, de leur éloquence.

La loi électorale a été votée en 1817, la loi militaire en 1818. Voici maintenant, en 1819, la troisième grande loi, la loi sur la presse. Cette loi est tout entière l'œuvre des doctrinaires, celle à laquelle leur nom demeure attaché.

Jusqu'ici on a tâtonné. La Charte a déclaré la presse libre, mais avec une ignorance candide à qui le sens des mots échappait. Après coup, on s'est persuadé que la franchise ne s'appliquait qu'aux livres, que la surveillance des journaux était affaire de police. Puis la loi du 21 octobre 1814 a régularisé le régime, mais en soumettant, jusqu'à la fin de 1816, les écrits de moins de vingt feuilles à la censure et les feuilles quotidiennes à la nécessité de l'autorisation préalable. En 1817, un nouveau projet de loi sur la matière a été proposé, mais sans que l'accord pût s'établir. Entre temps la censure a été prorogée pour une année, une première fois en 1817, une seconde fois en 1818.

Une inexpérience mêlée d'appréhensions expliquait ces incertitudes. Puis le pays n'était point libéré de l'occupation étrangère et il importait d'éviter toute imprudence de plume qui pourrait créer des embarras diplomatiques. Maintenant Russes, Anglais, Prussiens, Autrichiens sont partis. Est parti aussi le duc de Richelieu, l'homme à la vigilance inquiète, obstiné à garder contact avec la droite, avec l'extrême droite même. Il semble que la monarchie soit assez affermie pour que, sous son nom, on pratique la hardiesse. Les doctrinaires sont hommes de plume et estiment que nul Etat n'est tout à fait libre, si la plume y est serve. Ils n'ignorent pas, — car

Digitized by Google

leur esprit est éclairé d'abondantes lumières, — les dangers de la presse. Mais ils se persuadent que, si l'on ne peut la tenir en esclavage, il vaut mieux la libérer de toute entrave, et que la pire condition est celle d'une presse assez affranchie pour nuire, assez asservie pour clamer sa servitude. A la chancellerie où est installé M. de Serre, les doctrinaires sont chez eux. Là se rassemblent le duc de Broglie, M. de Barante, M. Guizot; et, sous le patronage du garde des sceaux, ils dessinent les linéaments non d'une loi de détail, pliée à toutes les contingences, mais d'une œuvre d'ensemble faite pour la durée.

L'œuvre sera solide, si solide qu'en dépit de toutes les transformations, elle demeure encore, en ses lignes principales, la charte du journalisme. Cette charte, bien qu'elle soit renfermée en trois lois successives, porte bien la marque d'une pensée unique. La voici, telle qu'elle est sortie du cerveau des doctrinaires, telle qu'elle a été présentée au nom du roi et a été votée par les deux Chambres.

Quiconque veut fonder un journal n'a plus besoin d'une autorisation. Une simple déclaration suffit, accompagnée de la désignation d'un propriétaire ou d'un éditeur responsables. Un cautionnement est en outre exigé pour garantir les amendes qui pourraient être prononcées.

Le journal une fois fondé est affranchi de toute servitude administrative. La censure est abolie. La presse est libre en ce sens qu'elle est soumise au droit commun. Il n'y a point de délits spéciaux de presse; mais ce qu'il n'est permis ni de dire, ni d'accomplir, il n'est pas davantage permis de l'écrire; et voilà l'unique règle directrice. C'est dans cet esprit qu'on énumère les cas où les écrits seraient punissables, comme le seraient les paroles ou les actes. Sont interdits les provocations aux délits ou aux crimes; les offenses au roi ou aux personnes de la famille royale; les outrages à la morale publique et, ajoute-t-on par amendement, les outrages à la morale religieuse; enfin les injures publiques et les diffamations.

Quelle serait, en cas de poursuite, la juridiction : tribunaux ordinaires ou jury ? Dans la discussion du projet de 1817, diverses solutions intermédiaires avaient été proposées. Villèle eût souhaité la constitution d'un haut jury, tiré au sort dans la classe des éligibles. Beugnot aurait voulu la formation d'un jury spécial recruté parmi les professionnels, professeurs, avocats, hommes de lettres. Un magistrat avait demandé que tous les procès de presse fussent uniformément déférés aux cours royales. M. de Serre se prononça, — peut-

Digitized by Google

être après quelques hésitations, — pour le jury de droit commun. Il estimait qu'on ne pouvait invoquer le défaut de lumières, puisqu'on soumettait aux jurés des affaires beaucoup plus compliquées, comme celles de banqueroute ou de faux. C'était sur le public, ajoutait-il, que les journalistes voulaient agir : or qui mieux que les jurés, ces représentants de la moyenne opinion publique, sera capable de juger la nocivité d'un article de journal et, par suite, d'absoudre ou de condamner ? Le garde des sceaux ne doutait pas de l'impartialité des juges, mais craignait que le peuple, considérant les faveurs dont le pouvoir était le distributeur, ne crût pas à cette impartialité : de là un discrédit réel, quoique immérité. Un dernier argument se puisait dans la juridiction toute temporaire des jurés : si l'esprit de parti s'introduit parmi eux, c'est un mal d'un jour ; tout autre sera le danger, si la passion s'introduit dans un tribunal permanent, car alors elle s'y perpétuera comme se perpétuera le tribunal lui-même. Ainsi parla M. de Serre avec de bonnes raisons, une éloquence meilleure encore, et la juridiction du jury l'emporta.

V

Qu'on se reporte au milieu de cette année 1819. Tout ce que peut un gouvernement pour désarmer ses ennemis, la Restauration l'a fait. A la naissance d'un nouveau régime, des sévérités exceptionnelles ont été temporairement jugées nécessaires : ainsi a-t-on établi en matière de presse la censure et restreint la liberté individuelle. Aujourd'hui ces lois sont abolies. Un souci de répression poussé jusqu'à l'excès a pareillement suggéré, à la fin de 1815, une autre institution, celle des cours prévotales. Depuis près de deux ans, ces cours n'existent plus, et dans la France décidément pacifiée il n'y a plus que des juges de droit commun.

On a pu, à la fin de 1815, craindre avec la Chambre Introuvable un retour offensif de l'ancien régime. Maintenant, de quelque côté que les regards se portent, rien n'apparaît qui ne soit consolidation d'un ordre tout nouveau. Je cherche les noms des ministres. Disparus, ceux qu'on appelait les *ultras* ; disparu, le duc de Richelieu lui-même. Ceux qui détiennent le pouvoir s'appellent Dessoles, un général de l'Empire, Gouvion Saint-Cyr, un maréchal d'Empire, le baron Louis, un ancien serviteur de l'Empire, Decazes, un homme nouveau. Au ministère de l'Intérieur, j'aperçois à la direction des affaires départementales et communales M. Guizot qui change

Digitized by Google

ou destitue avec une remarquable âpreté les préfets suspects de complaisance pour la Chambre Introuvable. Qui pourrait s'inquiéter, sinon peut-être les royalistes ? Ils se plaignent soutenus par la Cour, soutenus surtout par le comte d'Artois. Mais le roi impose silence aux critiques ou feint de ne pas les entendre. Pour briser toute résistance dans la haute Chambre, il en a, dès le mois de mars, changé la majorité par une promotion de soixante pairs ; et, parmi les nouveaux promus, beaucoup sont des revenants qui ont été éliminés pour adhésion aux Cent-Jours. Cependant, par grâces individuelles, les bannis rentrent en grand nombre, en sorte qu'il ne restera plus en exil que les plus compromis des régicides. Rentrent-ils à la sourdine, comme autrefois les émigrés ? Decazes, ministre de l'Intérieur, invite à dîner Cambacérès, invite à dîner le duc de Bassano compris jadis dans l'ordonnance du 24 juillet 1815 ; et les voici à la table du favori : Cambacérès « très laid et avec un vilain petit visage », écrit Mme Decazes, le duc de Bassano « de belle tête, mais sans esprit. »

Tels sont les gages. Et le gage le plus solide, n'est-ce pas encore la France libérée et redevenue prospère. C'est pourtant à cette époque que les forces hostiles se développent, grandissent, et au point de devenir menaçantes pour la dynastie.

VI

Je voudrais marquer la source où s'alimente cette opposition. Qu'on se dégage des faits secondaires. Deux souvenirs engendrent deux haines. La monarchie a, comme par fatalité de condition, deux ennemis : dans l'ordre civil les acquéreurs de biens nationaux ; dans l'ordre militaire les soldats de l'Empire. Et le danger sera surtout terrible, si ces deux forces hostiles se rejoignent jamais.

Parmi les détenteurs de la propriété foncière, — et là réside l'un des plus grands malheurs du temps, — il y a les spoliateurs et il y a les spoliés. La Révolution, en confisquant le patrimoine de l'Eglise, et surtout le patrimoine des émigrés, a creusé cet abîme. Quiconque détient le bien suspect est son homme lige et par suite ennemi des Bourbons.

La monarchie restaurée a discerné le péril. Avec une surabondance d'affirmations qui révélait ses inquiétudes, elle s'est appliquée à dissiper les craintes. Elle a, par la Charte, répudié toute différence entre les propriétés patrimoniales et *les propriétés dites nationales*. Puis, pour écarter toute équi-

Digitized by Google

voque, elle a, en diverses lois, regravé à satiété la même règle.

Les acquéreurs se sont sentis rassurés, mais en même temps protégés; et d'être protégés, de subir cette honte, ils bouillonnent en une sourde colère. Menacés, ils se fussent insurgés; confirmés dans leurs biens, ils se révoltent encore, en gens qui se cabrent contre la ratification qu'on leur inflige et qui n'ont besoin ni d'être amnistiés, ni d'être absous.

Le pire, c'est qu'en se dressant contre toute apparence de pardon, ils ne réussissent pas toujours à se pardonner à eux-mêmes. L'acquisition du *mauvais bien* a faussé les ressorts de leur conscience, mais pas au point que, par intervalles, le ressort dévié ne se redresse. Ce sont souvent d'honnêtes gens, — honnêtes à l'ordinaire, — qui un jour ont cessé de l'être sous une cupidité trop forte pour leur vertu. Anciens régisseurs, anciens fermiers ou bien encore bourgeois bien munis d'assignats, ils ont acheté au district un champ, une métairie, peut-être tout un domaine. Or cette même acquisition, qui a ravi leur convoitise, parfois les brûle un peu. De là une susceptibilité maladive, tout à coup exacerbée au moindre signe où se marque le vice originel de leur enrichissement. Ils vont à leur ferme, sont satisfaits de leurs gens, du bétail, des récoltes. Cependant leurs regards se portent sur une croix, un emblème nobiliaire, un vestige d'écusson, une pierre tombale; et ce seul rappel met une ombre sur leur front. Ils reviennent à la ville, heureux d'être riches, mais gardant l'impression troublante. Voici qu'en l'une des rues un rideau se soulève, une persienne s'entr'ouvre : c'est la maison d'un noble, d'un émigré rentré, d'un spolié de jadis. A travers le rideau ou le volet, ils devinent, croient deviner, avec le sens suraigu de la conscience mal assurée, un regard, un geste, un sourire de mépris. Et de cette réprobation réelle ou prétendue ils s'exaspèrent. Et, rentrés chez eux, ils ont beau lire la Charte, ils sentent bien qu'il y a eu eux une fleur de probité flétrie et qu'aucune loi, fût-ce la Charte, ne pourra raviver. De là à penser que sous les Bourbons ils ne seront jamais que des citoyens tolérés, il n'y a qu'un pas. Il y a des remords qui, en se dénaturant, deviennent des haines. L'histoire de la Restauration pourrait se résumer en ce mot fameux : « Qui a offensé ne pardonne pas ».

Tel est le dur et inentamable noyau de l'opposition. Autour de ce point central d'autres éléments, un peu plus flottants, ne viendront-ils pas se fixer ? On se trouve au confluent de deux mondes, et il faut y doser tout ensemble les prétentions de celui qui grandit, les regrets de celui qui disparaît. Si l'on

Digitized by Google

interroge les anciens privilégiés, on constate généralement en eux un curieux mélange d'abnégation à se dépouiller, d'obstination à retenir. Pour toutes les fonctions publiques, pour toutes les réalités tangibles de la politique, ils se résignent de bonne grâce au partage, et même à se laisser distancer. En concédant l'influence et jusqu'à la laisser glisser hors de leurs mains, ils se retranchent en leur rang social comme en une forteresse qui ne capitule pas. Très loyalement l'égalité se pratique, j'entends celle qui est inscrite dans la Charte ; mais une hiérarchie jalouse redresse aussitôt les barrières que la législation a abaissées. Presque partout la diversité des origines a perpétué deux cités, petites villes closes où ne s'ouvre aucune fenêtre qui renouvelle l'atmosphère. Les préfets, se conformant à leurs instructions, s'évertuent à laisser passer un peu d'air à travers ces cloisons fermées ; et le duc d'Angoulême, en ses voyages princiers, se donne une peine infinie pour concilier les deux mondes. Le plus souvent l'effort est vain. Que s'il réussit, il arrive parfois que le succès est pire que l'échec ; car le rapprochement ne fait que souligner les divergences. Celles-ci s'accusent rarement par des actes positifs, mais par des nuances : souscription ou formules de lettres, formes d'appellations, façon de saluer, manières où sous la politesse la condescendance se cache, sorte de riens qui sont tout, menues impertinences, moitié inconscientes, moitié voulues, qui sont désinvolture de gentilshommes et qu'un bourgeois s'exaspère de ne pouvoir copier, car il n'atteindrait que la grossièreté.

Et ici apparaît la répercussion de tous ces petits dépits sur la politique elle-même. Avec une joie peu bruyante, mais profonde, les bourgeois français ont accueilli la Restauration. C'était la fin des guerres, la fin des levées, la sécurité pour les enfants, avec cela un régime réparateur. Maintenant, sous les menues piqûres, ces mêmes hommes se redressent, d'autant plus fiers qu'ils n'ont plus peur. Le monde foisonne de Sancho Pança qui, le péril passé, deviennent Don Quichotte. Bien loin sont les jours sombres de 1813 où le fils, au milieu des larmes, est parti pour l'armée et où, pour conserver un souvenir de lui, on l'a fait peindre en son bel uniforme tout neuf de garde d'honneur. Aujourd'hui, dans la sécurité retrouvée, le portrait qui orne le salon a tout à fait bon air et vaut bien, après tout, ceux qui figurent dans la galerie du voisin Monsieur le marquis. Et les voici, ces bourgeois, très honnêtes, souvent d'âme très bonne, qui se retrouvent tout à coup, sans bien raisonner tout ce pêle-mêle, libéraux, progressistes, patriotes, presque souriants au bonapar-

Digitized by Google

tisme, tant ils sont glorieux de n'avoir plus peur. A leurs propres yeux comme aux yeux des autres, ils s'excusent, se justifient. Non, ils ne sont pas ennemis de la monarchie; mais ils veulent la Charte, toute la Charte. Et voilà, pour l'opposition, la force auxiliaire prête à se laisser capter.

Pour tout mettre en branle, il ne manque plus que des animateurs. On ne tarde pas à les trouver. Dans les villes de petite ou de moyenne étendue, peu de grands propriétaires, ceux-ci résidant en général à la campagne, et pareillement peu de grands industriels, l'industrie n'ayant pas pris les développements qu'elle prendra plus tard. En revanche, autour du palais de justice s'agite toute une corporation d'hommes de loi. Le plus souvent un ou deux membres du barreau émergent qui s'exercent au rôle de chef de file. Cette époque est celle où les avocats, dissous comme corps par la Révolution, sévèrement contenus sous l'Empire, commencent à déborder. Tout les aide à prendre figure. Presque toujours ils sont les seuls qui osent parler sans papier et qu'un public n'intimide pas. Puis, comme la jurisprudence n'a pas encore fixé l'interprétation du code civil, ils sont consultés en de fréquents procès, procès à enjeu modeste, à honoraires modestes aussi, mais qui attirent à la longue sur eux la notoriété. A qui apporteraient-ils leur concours, sinon à l'opposition ? En eux mijotent à feu doux, en attendant qu'elles bouillonnent, de petites passions faites d'envie, de gêne besogneuse, d'aspirations à monter. Certains rapports conservés aux archives sont suggestifs : tels ceux du procureur général de Rennes qui signale pour son ressort l'hostilité presque unanime des membres du barreau. Le plus grand danger, c'est que cette oligarchie bourgeoise détient, de par le système électoral, la majorité des suffrages. A deux reprises déjà, aux renouvellements partiels, elle s'est essayée. Au mois de septembre 1817, elle a réussi à faire élire, outre Laffitte déjà député, Casimir-Périer, Delessert, Dupont de l'Eure, le marquis de Chauvelin, quelques autres. Assez modestement, ils sont entrés au Palais-Bourbon où ils ont grossi d'une quinzaine de voix le petit groupe de la gauche. En octobre 1818, une nouvelle poussée, cette fois nettement hostile, a introduit dans la Chambre La Fayette, Benjamin Constant, Corcelles, Daunou, enfin Manuel, cet ennemi des Bourbons, élu à la fois par le Finistère et par la fidèle Vendée. Sur cinquante-cinq sièges, la gauche en a, en ce second renouvellement, obtenu vingt-cinq, ce qui a porté à plus de cinquante le nombre total de ses membres.

Digitized by Google

VII

Combien les chances de l'opposition ne grandiront-elles pas, si elle réussit à se fondre en une légende de gloire qui lui prêtera ses rayons et en qui elle incarnera ses réalités? Or, l'épopée napoléonienne fournit à point nommé la légende.

Pour qui tient compte de la logique, cette conjonction stupéfie. La souveraine opportunité de s'unir triompha de tout.

Meurtri sous les rigueurs qui ont suivi les Cent-Jours, le bonapartisme commence justement à se ressaisir. Dans les casernes, il y a les sous-officiers conservés dans les cadres et gardant en secret, au fond de leur équipement, la cocarde tricolore. Dans les villes, il y a les officiers en demi-solde qui clament leur misère. Dans les campagnes, il y a les militaires congédiés, réfractaires peut-être de jadis, mais façonnés bientôt par la vie des camps, enivrés comme les autres de la griserie des combats, et qui maintenant racontent par fragments ce qu'ils ont vu. Quel terrain propice pour y semer les colères! Et, si l'on ameute tous ces hommes contre les Bourbons, avec quel entrain ne suivront-ils pas, sans s'inquiéter de comprendre ou d'analyser!

On pourrait, en prenant la carte de France, dessiner du Sud-Est au Nord-Est toute une longue traînée bonapartiste. On en chercherait vainement la marque dans les Alpes de Provence; mais dès qu'à travers les hautes montagnes on descend du bassin de la Durance dans celui de l'Isère on peut la suivre, comme une piste d'abord très étroite, parfois coupée de lacunes, mais qui va bientôt s'élargissant. On atteint de la sorte Grenoble, la cité militaire et patriote qui a reçu Napoléon revenant de l'île d'Elbe et s'en souvient. De Grenoble, la traînée s'étend vers Lyon. A Lyon, en dépit de toutes les influences monarchiques et surtout catholiques, un souvenir subsiste, celui des années prospères que l'industrie de la soie a connues sous l'Empire : de là un zèle un peu froid pour les Bourbons et de silencieux retours vers le régime déchu. Qu'on remonte le cours de la Saône. Châlon, Mâcon ont, comme Grenoble, vu en 1815 passer l'Empereur et l'ont acclamé, moins pour lui-même qu'en haine du régime qu'il venait abattre : car ces vignerons à l'âme rude, à l'esprit tout hanté de formules révolutionnaires, détestent avant tout les prêtres, les émigrés, les nobles, l'ancien régime; c'est leur façon, à eux, d'être libéraux. Plus haut, dans la Côte-d'Or, la Haute-Marne, la Haute-Saône, les souvenirs de 1815 et du passage des troupes étrangères ont entretenu un patrio-

Digitized by Google

tisme un peu aigri, favorable à l'esprit de critique dénigrante Voici cependant l'Alsace. Ici la traînée s'étale au point de devenir large tache. Là subsiste toute vivante l'image de la guerre et de l'invasion. Là l'esprit militaire domine, entretenu en une grande ville fortifiée, Strasbourg, en une ville moindre, Belfort, en de petites places fortes, Haguenau, Neubrisach, petites cités propices aux officiers retraités par le bon marché de la vie, l'accueil hospitalier des habitants et une certaine accoutumance guerrière qui a pénétré la population civile elle-même. Beaucoup d'industrie, notamment à Mulhouse, mais avec des chefs d'usine souvent libéraux et patriotes. D'assez nombreuses garnisons; mais, en cas de trouble, sera-ce une ressource pour le pouvoir ou une force toute prête pour la défection ? Si jamais un complot militaire peut se tramer avec quelque espoir de réussite, c'est bien dans ces contrées.

En dehors de cette longue bande, on peut noter quelques îlots bonapartistes. Dans le Nord, Lille est royaliste, Amiens aussi; mais dans les petites places fortes du Hainaut français on retrouverait, quoique à un moindre degré, l'esprit qui règne en Alsace. En beaucoup de villages de Champagne on garde mémoire des exactions des Alliés : de là des sympathies pour Napoléon qui a remporté en ces contrées ses dernières victoires. Dans le Midi, depuis Marseille jusqu'aux bouches de la Garonne, presque tout est royaliste; pourtant on ne constate pas sans surprise que Bordeaux, « la ville du 12 mars », comme elle aime à se nommer, renferme deux cent cinquante officiers en demi-solde. La région du centre est assez mollement indifférente : mais dans les départements riverains de la Loire l'armée qui a été ramenée en ces contrées après 1815 a laissé quelques traces de ses colères et de ses regrets. Dans l'Ouest, la masse rurale est presque tout entière royaliste; cependant dans les villes les *bleus* du temps de la Convention et les bonapartistes de 1815, tout teintés de révolution, se rapprochent par trop de points communs pour qu'il soit malaisé de les associer en un pacte d'union.

Pour unir il faudra pratiquer la confusion, comme on recherche ailleurs la clarté. En un savant désordre on mêla tout : ancien régime, drapeau blanc, traité de 1815, curés, nobles, émigrés, principes de 1789, rappel des dates révolutionnaires, anniversaires de victoires, fanfares guerrières. Qui n'eût réussi à dégager de cette mixture de quoi alimenter ses passions ou ses haines ? Le vrai Napoléon, celui de la toute puissance, eût gêné. On entreprit de le recréer. Pour graver

Digitized by Google

une effigie toute renouvelée, n'avait-on pas un modèle, le Napoléon revenu de l'île d'Elbe, et que la France avait pu entrevoir à Paris dans l'intermède des Cent-Jours. Il s'était jadis montré inflexible : voici que presque humblement il avouait ses fautes. Il avait concentré tous les pouvoirs en ses mains : voici qu'il les déléguait par l'*acte additionnel*. Il avait un peu oublié ses origines populaires : voici qu'il convoquait le peuple au Champ de mai. Ainsi s'était montré Napoléon, souple, insinuant, adoucissant sa voix; appliquant à son visage, en comédien sans pareil, un masque tout nouveau ; se disant qu'il pouvait tout concéder, puisque victorieux il reconquerrait tout et que vaincu il ne garderait rien. C'est cette image que, par un instinct d'opportunité géniale, l'opposition reconstitue après coup et dresse contre les Bourbons. Elle la recompose assez ressemblante pour qu'on puisse la reconnaître, mais, en même temps, truquée à point pour la politique qu'elle doit servir. Et ainsi se dessinent, à la fois vagues et prestigieux, les traits d'un personnage mythique, comblé de victoires et en même temps paré des desseins pacifiques que sans doute il eût poursuivis, si on ne l'eût renversé; issu en ligne directe de la Révolution, comme les Bourbons, en ligne directe aussi, sont issus de l'ancien régime; libéral par conséquent; égalitaire en outre; propice aux bourgeois qu'il eût rassurés pour leurs biens, aux militaires qu'il eût confirmés dans leurs grades, au peuple qu'il eût enveloppé de sa gloire; en un mot, un Napoléon non plus oppresseur, mais transformé, transfiguré, et, sur son rocher de Sainte-Hélène, presque martyr.

L'idole est taillée. Il ne faut pas qu'à son autel le culte chôme un instant. Tout devient matière à entretenir le feu sacré. Une vigilance très aiguisée épie toutes les occasions où le théâtre peut fournir prétexte à manifester. Ainsi arrive-t-il au mois de mai 1817, à la représentation de *Germanicus*, un drame médiocre, mais dont l'auteur, Arnault, fidèle à l'Empire, est encore en exil. Les cérémonies funèbres sont aussi un prétexte à se revoir et à se compter. Les bonapartistes ont leurs lieux de rassemblement, par exemple, au Palais-Royal, le café Lambelin. De 1817 à 1819, peu de journaux quotidiens : *le Constitutionnel* supprimé a été remplacé par le *Journal du commerce* et ce n'est qu'un peu plus tard qu'il reparaîtra. En revanche, la lithographie, invention assez récente, permet de multiplier à bon marché des reproductions suggestives : celles-ci représentent le 15 août à Sainte-Hélène, ou Napoléon au bord des flots contemplant l'océan ; celles-là

Digitized by Google

figurent Ney, la Bédoyère, gisant à terre après l'exécution, ou bien encore La Valette s'évadant de sa prison. Ces images emblématiques, habilement soustraites aux recherches de la police, sont propagées dans le voisinage des casernes : là des militaires en bourgeois ou des civils abordent les soldats, les entraînent dans les cabarets, leur glissent les images, les invitent à boire à la santé de l'Empereur désigné sous le nom tantôt de *l'ami commun*, tantôt de *M. du Rocher*, par allusion au rocher de Sainte-Hélène. Puis il y a les livres : *Victoires et conquêtes des Français, les Fastes de la gloire, l'Almanach des guerriers*. Une sollicitude perfide souligne tout ce qui peut éveiller la moquerie. Le gouvernement vient de nommer des maréchaux et parmi eux M. de Viomesnil et M. de Coigny. Quel n'est pas le persiflage, quand on compare les noms de ces vieillards, bons serviteurs, mais d'une époque déjà oubliée, à ceux de Ney, Davout, Lannes, Masséna! Une initiative récente a institué en chaque régiment un aumônier; et à cette nouvelle éclatent en fusées comme autant de pièces d'artifice toutes les plaisanteries que vingt ans d'impiété ont popularisées dans les camps. Puis on répand le bruit, vrai parfois, le plus souvent inventé, qu'une pression s'exerce sur les soldats pour leurs devoirs religieux : « Nous communions par numéros de compagnie », tel est le propos qu'en un de ses pamphlets Paul-Louis Courier met dans la bouche d'un fantassin. Ce que grave en traits incisifs Paul-Louis Courier, Béranger le vulgarise en ses chansons. — Maintenant voici les petites manifestations frondeuses, simples gamineries, mais révélatrices. Un matin, il se trouve qu'un drapeau tricolore, arboré pendant la nuit, flotte à Toulouse sur l'un des ponts de la Garonne ou à Arles au sommet d'une croix de mission. A Lyon, en octobre 1818, au moment du tirage au sort, les conscrits portent de petits drapeaux blancs, de petits drapeaux bleus, de petits drapeaux rouges, et à certains moments s'amusent à les rassembler. Même malice en quelques écoles où des enfants portent avec eux des cahiers blancs, bleus, rouges et les étalent en emblèmes tricolores. Les spéculations commerciales s'en mêlent : il y a les *bretelles tricolores*; il y a les mouchoirs en coton sur lesquels sont imprimés les portraits des chefs militaires; il y a aussi une liqueur qu'on appelle la *liqueur des braves*. Cependant l'influence bonapartiste déborde bien en dehors de l'armée : on peut la discerner parmi les étudiants, en 1814 fervents royalistes et maintenant enclins à fraterniser avec les militaires; on la surprend au Palais où quelques jeunes avocats,

Digitized by Google

destinés, après de nombreux avatars, à fournir le personnel du second Empire, mêlent dans leurs plaidoiries la fanfare patriotique à la cantilène libérale; on la découvre jusque dans les collèges royaux : en l'un d'eux une souscription s'ouvre pour les militaires de l'Empire réfugiés au Texas, et les élèves de souscrire à la barbe du proviseur.

En ce tableau de la renaissance bonapartiste, un personnage domine dont on a plus d'une fois prononcé le nom, mais qu'il faut ressaisir : l'officier en demi-solde. A Paris, il n'est qu'un assez mince embarras; combien n'est-il pas plus redoutable dans les petites villes ! Là, au lieu d'être perdu dans la foule, il émerge; ses services militaires le mettent en relief; aux yeux de qui ignore tout, ses demi-lumières paraissent science; sa pauvreté, loin de lui nuire, semble comme un reproche vivant contre qui le laisse dans le besoin. Le plus souvent il vit seul : un petit logement, une petite pension, le tout à l'unisson de sa fortune. Son inaction le torture; il se soulage par des récits souvent grossis ou forgés, mais qu'il se figure vrais à force de les avoir redits à lui-même et aux autres. S'il y a dans la ville une garnison, il est à moitié sauvé, car un plaisir lui reste, celui de s'égayer des officiers nobles, des manœuvres maladroites, de la messe militaire, de l'escorte des processions avec des lis dans le canon des fusils, de l'aumônier surtout qui touche une ration de fourrage et a le rang de capitaine de première classe, le tout pour confesser des soldats. Autant que son budget le lui permet, la meilleure partie de sa vie se passe au café : il y a sa place à lui, sa table à lui, sous peine de duel pour qui y prétendrait. Avec les bourgeois parfois il se querelle, mais souvent aussi il s'entend, et alors trop bien. Ceux-ci le font parler. Il ne demande que cela et raconte ses beaux jours, jours de bataille, de beuverie, de faciles amours. Le bourgeois, l'homme civil juge le moment propice et, dévidant tout ce qu'il a lu, fait ronfler les mots modernes : liberté, égalité, progrès, Charte à défendre. Le soldat d'abord reste muet, ne comprenant pas. Puis des profondeurs de sa mémoire, à coups d'efforts, il tire de vieilles, de très vieilles réminiscences. La liberté ! Il en a entendu le nom au temps de la Révolution. Il était alors jeune soldat, soldat du dernier contingent. Il se rappelle maintenant fort bien : on lui a lu des proclamations où on lui parlait d'affranchir les peuples, de détrôner les rois, de détruire le fanatisme; et sa mémoire, tout à fait dégourdie, se rajeunit au souvenir de toutes les libertés qu'il a promenées à travers ses longues étapes non sans briser

Digitized by Google

d'ailleurs ni sans saccager. Libéral, il l'a été en Egypte en s'habillant en musulman, en Allemagne en taillladant de la pointe de son sabre les emblèmes moyen-âgeux, en Italie, — et ici il se répète les termes mêmes des vieilles proclamations, — en « libérant de leurs chaînes les descendants des Brutus et des Scipions ». Libéral, il l'a été surtout en Espagne en ouvrant aux moines et aux moinesses les portes des monastères préalablement pillés. Le bourgeois écoute, un peu ahuri. En vérité, il n'en demandait pas tant. D'un ton modérateur, il représente que le temps de ces grandes prouesses est passé. Etre libéral, c'est réprimer l'insolence des officiers nobles; c'est garder en secret le drapeau tricolore en attendant qu'on puisse le déployer: c'est voter pour les députés patriotes qui veulent la Charte, et même un peu plus; c'est surtout veiller à ce que le sort des soldats de Napoléon ne soit pas pire que celui des misérables émigrés qui ont combattu jadis avec les Cosaques ou les Anglais. Le soldat approuve tout, adhère à tout, promet tout; et sur la table même du café ou de l'auberge voilà l'alliance scellée.

Déjà en 1817, en 1818, on a pu saisir les premiers fruits de cette alliance. Nous voici, en septembre 1819, au troisième renouvellement partiel. Quand on opère le dépouillement, on constate que, sur 54 élus, 35 appartiennent à l'opposition. Parmi les nouveaux députés, plusieurs généraux de l'Empire : tels dans la Vienne le général Demarcay et dans l'Aisne le général Foy. D'autres noms soulignent l'hostilité : Labbey de Pompières, Mechin, Lecarlier. Un nom surtout, celui de l'abbé Grégoire, élu dans l'Isère, se détache au milieu de tous les autres. Il n'a pas, étant en mission, voté la mort du roi, mais il s'est, par une lettre à la Convention, associé à la pensée de ses collègues. Ainsi, comme on ne pouvait nommer de régicide, on a nommé celui qui s'en rapprochait le plus, celui qui était régicide non de fait, mais de consentement.

On se figurerait malaisément l'impression que produisirent sur les contemporains les élections partielles de 1819. D'un bout à l'autre de la France, on se répéta les noms, on supputa les chiffres. L'élection de Grégoire surtout exaspéra. Que la gauche obtînt en 1820 pareil succès et elle serait, à elle seule, presque majorité. C'est alors que, l'orientation politique subissant un brusque ressaut, les royalistes, même modérés, jugèrent que la même sagesse qui avait conseillé de développer les libertés publiques conseillait maintenant de se porter à la défense du trône.

Pierre DE LA GORCE

Digitized by Google

SAINTE THÉRÈSE

DE L'ENFANT-JÉSUS

Sa triple origine : l'agriculteur qui fait pousser le blé des hosties; le soldat qu'arme la charité; l'horloger qui mesure le temps. Ce dernier était son père, Louis Martin, un humble et un doux qui vécut, si je peux dire, à l'ombre de la terre, mais il contemplait avec ferveur le mouvement que Dieu fait dans l'univers. Bien lui en prit, il lui échut une pure étoile à laquelle fut donnée le nom de Thérèse. Avant qu'elle descendît des cieux, sa mère l'avait entendue chanter dans son cœur. Ce fut le 2 janvier 1873, à minuit, heure de l'Annonciation, que le firmament s'inclina ainsi sur Alençon. La Providence voulut, par ce don ineffable, adoucir la douleur de parents qui, avant cette naissance, avaient vu sombrer quatre berceaux.

***

Thérèse, néanmoins, ne fut pas sans donner quelque inquiétude à ses père et mère. Pour la fortifier, ils la mirent en nourrice dans une ferme. Là, couchée au creux des foins, sous l'averse fleurie des pommiers, elle aspira à plein poumon cet air qui rend robustes les sœurs de Jeanne d'Arc. A l'âge de dix-huit mois, elle aimait d'être balancée sur une escarpolette par son père qui l'appelait sa reine. Elle goûtait je ne sais quel charme à ces envolées vers le ciel. Elle gazouillait, elle était bonne, jolie et, avant qu'elle sût parler, on lui avait enseigné à prier. Elle était sauvée maintenant ici-bas, avant qu'elle rachetât tant d'âmes pour En Haut. Au

Digitized by Google

sein de sa famille retrouvée, elle embaume auprès de ses sœurs Marie, Pauline, Léonie et Céline. Son parfum est si discret que la violette ne cache pas davantage le sien dans la mousse. Mais un ange le ressent, un père et une mère le devinent. Et tous prient ensemble dans la maison qui ne se distingue pas de la plus banale de la ville. Il semble que déjà Thérèse imprime son caractère à son ascension qui commence dans cet ordinaire divin qui fut celui du Charpentier de Nazareth : le devoir.

***

Cependant la colombe du Saint-Esprit habitait sous ce toit, attisait du vent de son aile ce foyer d'amour dont la flamme montait tout droit : exemples, chez les parents, d'un rare esprit pénitentiel et de droiture; chez Marie et Pauline, les aînées, le même appel qui retentissait avec une insistance, une force et une douceur infinies dans tout l'être de Thérèse. « Dès l'âge de deux ans, écrira-t-elle, l'exemple de ma sœur Marie m'entraîna vers l'Epoux des vierges ». Et cette vocation se traduit à chaque instant dans les plus puérils détails, sans nuire le moins du monde à l'affection qu'elle porte aux siens, à sa sœur Céline qui est son inséparable et qui lui inspire cette comparaison si ineffable dans sa simplicité : « On est comme les petites poules blanches, on ne peut pas se séparer ».

Cet amour, comme on le lui rend ! Quelles effusions entre ce père à barbe blanche et cette enfant qui apprend à épeler par lui tout l'alphabet des fleurs des champs : pâquerettes, boutons-d'or, grandes-marguerites, coquelicots; onciales du livre du Créateur. Comparable elle-même à l'anémone qu'émeut le moindre souffle, il semble qu'elle ait beaucoup souffert, en cet âge si tendre, des moindres froissements : mais déjà une discipline intérieure les lui faisait accepter de ceux qu'elle pensait en agir ainsi pour l'élever. Cependant une épreuve autrement grave que ces légères blessures l'attendait : la mort de sa mère, succombant au plus cruel des maux, malgré un fervent pèlerinage à Lourdes. Mais ces croyants étaient de ceux qui ne dictent pas à Dieu leur volonté et qui le louent même au milieu des larmes les plus amères.

Digitized by Google

***

Ce fut alors que M. Martin, pour se rapprocher des parents de sa femme, quitta Alençon pour Lisieux, où il s'installa avec ses enfants aux *Buissonnets*.

Il semble que le nom de *Buissonnets* soit fait pour ce doux rouge-gorge atteint au cœur de cette première et sanglante blessure. La partie du nid occupée par Thérèse et Céline s'ouvrait de plain-pied sur le jardin. C'est de cette cellule qu'allaient monter vers Dieu, avec les gerbes des lilas, tant de bouquets spirituels et d'harmonies religieuses, du cœur de la future sainte. Là, elle continuera de vivre avec Céline alors même que les deux aînées l'auront précédée au Carmel.

Ce don poétique dont la révélation se faisait dans les prairies de l'enfance, à Alençon, se confirme ici : « Je me souviens, dit-elle, que je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable... Il y avait surtout, au firmament profond, un groupe de perles d'or (le baudrier d'Orion), que je remarquais avec délices, lui trouvant la forme d'un T, et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel ! » Puis, ne voulant plus rien voir de la vilaine terre, je lui demandais de me conduire, et, sans regarder où je posais les pieds, je mettais ma petite tête bien en l'air, ne me lassant pas de contempler l'azur étoilé ». Expressions si éthérées, si élevées, en effet, d'un tel dépouillement qu'elles ne laissent plus subsister que la spiritualité lumineuse de l'image où l'on sent passer, atténué jusqu'à la brise, le souffle de saint Jean de la Croix. Elle avait sept ans et, déjà, s'enflammait en elle jusqu'à la souffrance le désir du Pain de Dieu. Pure comme l'eau des sources, elle songeait à se rapprocher de la Source éternelle et à y étancher la soif ardente de son cœur. Aspirant à la Table sainte que les préjugés d'alors lui défendaient, elle disait à l'une de ses aînées : « Si tu m'emmenais avec toi à la communion, je me glisserais parmi les autres, tout près de toi, et je suis si petite que personne ne m'apercevrait ».

Dites-nous, ô mon Dieu, si de tels accents d'amour pour vous ne font pas frissonner les anges ?

Digitized by Google

***

Mais, avant qu'elle s'unît à Dieu par le sacrement de l'Amour, le diable, — il faut pourtant l'appeler par son nom et laisser aux spécialistes de la libre-pensée leurs explications falotes et fonctionnelles, — essaya de porter le siège dans cette âme enfermée dans sa tour d'ivoire. Il s'y prit comme avec une enfant, par de terrifiantes visions qui s'évanouirent à jamais durant une belle apparition de la Vierge. Je ne pense pas qu'il faille insister outre mesure sur ces états mystiques de Thérèse, bien que très réels. Ils n'apparaissent que comme un incident au cours d'une vie dont il semble qu'il soit dans les desseins de Dieu qu'elle séduise et qu'elle convertisse par un terre-à-terre divin de chaque jour. Néanmoins il serait audacieux de prétendre, comme certains auteurs l'ont avancé, qu'elle n'ait point reçu de ces grâces en dehors de la voie mystique ordinaire qui est la vie chrétienne toute simple.

***

Comment, après ces épreuves, s'achemine-t-elle d'un pas si sûr vers le Carmel ? Mais tout naturellement :

« Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant. »

Une des plus douces pages de la vie de Thérèse est bien celle où, tout angoissée, elle livre à son père attristé le secret de son cœur. Elle a quatorze ans. C'est un jour de Pentecôte, et, au jardin, après vêpres, durant une soirée imprégnée de cette lueur douce que Paul Claudel compare précisément au sentiment paternel :

— Qu'as-tu, ma petite reine ?

Elle avoue. Il pleure, se ressaisit, cueille pour son ange terrestre une fleur blanche enracinée dans la vieille muraille.

Quelle est cette fleur ? Je me le suis souvent demandé par les beaux jours de Pentecôte. Hélas ! je ne l'ai pas découverte, je n'en suis point digne.

***

Peu après un pèlerinage en Italie où son père l'accompagna pour la distraire, car elle souffrait beaucoup d'obs-

Digitized by Google

tacles extérieurs, l'âge, par exemple, qui s'opposait à son entrée immédiate au Carmel, elle vit s'aplanir les difficultés et toute opposition faire trêve. C'est qu'avec l'audace dont Dieu arme David, elle s'était jetée aux pieds de Léon XIII pour le supplier de la laisser entrer au monastère à quinze ans. La réponse du Pape, quoique indirecte, fut pleine de bonhomie et d'encouragement. Les supérieurs conclurent à la suite, et leur autorisation, tant désirée, parvint à la sainte le 1er janvier 1888.

***

La voici postulante au Carmel de Lisieux. S'il était permis de symboliser les vertus par des fées, nous dirions que toute la vie spirituelle, pourtant si pleine et si élevée, de Thérèse s'est passée dans la compagnie de trois d'entre elles : la fée Bonté, la fée Sourire et la fée Gentillesse. C'est avec elles qu'elle a conquis le monde des âmes déconcertées parfois par les foudres des Pères du désert. Quelle miséricorde n'entre pas dans la bonté de celle qui, toute jeune, ayant supplié Dieu qu'en montant sur la guillotine l'ignoble Pranzini donnât quelques marques de repentir, augure du salut de l'anarchiste parce qu'il a seulement baisé le crucifix! Quelle grâce n'est pas dans son sourire, lorsqu'elle l'adresse en passant à celle qui lui est hostile! Et quelle gentillesse dans tels et tels de ces mots :

« Je me compare à une petite écuelle que le Bon Dieu remplit de toutes sortes de bonnes choses. Tous les petits chats viennent en prendre leur part : ils se disputent parfois à qui en aura davantage. Mais l'Enfant Jésus est là qui guette! « Je veux bien que vous buviez dans ma petite « écuelle, dit-il, mais prenez garde de la renverser et de la « casser ». A vrai dire, il n'y a pas grand danger, parce que je suis posée à terre ».

« ... Cependant, lorsque nous souffrons de notre impuissance à faire le bien, notre seule ressource c'est d'offrir les œuvres des autres. Voilà le bienfait de la communion des saints. Souvenez-vous de cette belle strophe du cantique spirituel de notre Père saint Jean de la Croix :

Revenez ma colombe,
Car le cerf blessé
Apparaît sur le haut de la colline,
Attiré par l'air de votre vol, et il y prend le frais.

Digitized by Google

« Vous le voyez, l'Epoux, le cerf blessé, n'est pas attiré par la hauteur, mais seulement par l'air du vol, et un simple coup d'aile suffit pour produire cette brise d'amour ».

« Lorsqu'on m'apporte un mauvais dîner, je me dis gaîment : Aujourd'hui, ma petite fille, tout cela c'est pour toi ! »

« Notre-Seigneur a certainement toutes les perfections désirables ; mais, si j'ose le dire, il a en même temps une grande infirmité : c'est d'être aveugle ! et il est une science qu'il ne connaît pas : c'est le calcul... S'il fallait qu'il y vît clair et qu'il sût calculer, croyez-vous qu'en présence de tous nos péchés il ne nous ferait pas rentrer dans le néant?... Il reçoit le plus grand pécheur qui se repent dans les bras de sa miséricorde... Mais, pour le rendre ainsi aveugle et l'empêcher de faire la plus petite addition, il faut le prendre par le cœur : c'est là son côté faible ».

« Il ne faut pas que nous soyons des juges de paix, mais seulement des anges de paix ».

A une sœur qui se plaignait d'avoir dû donner une épingle qui lui était très commode et qu'elle regrettait elle dit :

« Ah ! que vous êtes riche ! Vous ne pouvez pas être heureuse ».

« Ce qui me fait du bien, lorsque je me représente l'intérieur de la Sainte-Famille, c'est de penser à une vie tout ordinaire ».

« Si par impossible le Bon Dieu lui-même ne voyait pas mes bonnes actions, je ne serais pas affligée. Je l'aime tant que je voudrais pouvoir lui faire plaisir sans qu'il sache que c'est moi. Le sachant et le voyant, il est comme obligé de me rendre... Je ne voudrais pas lui donner cette peine »...

« Je vois toujours le bon côté des choses. Si je n'ai que la souffrance pure, sans aucune éclaircie, eh ! bien, j'en fais ma joie ».

« Le divin voleur viendra-t-il bientôt voler sa petite grappe de raisin ?

— Je l'aperçois de loin et je me garde bien de crier : « Au voleur ! » Au contraire, je l'appelle en disant : « Par ici ! par ici ! »

« Il est si doux de servir le Bon Dieu dans la nuit et dans l'épreuve, nous n'avons que cette vie pour vivre de foi ».

« Si je vais en purgatoire, eh ! bien, je me promènerai au

Digitized by Google

milieu des flammes, comme les trois Hébreux dans la fournaise, en chantant le cantique de l'Amour ».

On lui disait :

« Vous nous regarderez du haut du ciel, n'est-ce pas ?

Non, je descendrai ».

O ineffable promesse sur laquelle je veux en terminer avec ces angéliques citations. Elle a été tenue. La sainte ne cesse de neiger sur nos âmes. Elle s'intéresse à nos plus petits événements de famille ; on l'invoque pour un mariage, pour un examen, pour une situation à obtenir. Mais encore, mieux que les dieux antiques, elle s'est mêlée à nos combats et, dans la nuée et les éclairs de la poudre, les blessés qui appelaient leurs mères l'ont vue se pencher sur eux.

***

La prise d'habit, après six mois seulement de postulat, eut lieu le 10 janvier 1889. Ce fut une fête lumineuse, à laquelle assistait le père de Thérèse. « Joie, joie, joie, pleurs de joie. Je m'en suis séparé », put s'écrier celui-ci comme Pascal.

Mais l'holocauste était là, qui se préparait. Un mois après ces fiançailles divines, pour lesquelles Thérèse avait revêtu une robe de velours blanc, garnie de cygne et de point d'Alençon, et laissé flotter sur ses épaules ses longues boucles de cheveux blonds parés de lis, M. Martin recommençait d'endurer un nouveau martyre, physique celui-ci, qui devait durer trois ans et se multiplier, si je peux dire, dans le cœur de ses enfants. Mais Thérèse n'hésitait pas à écrire :

« Les trois années de martyre de mon père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie ; je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases ».

Quand l'Amour parle sur ce ton, dans un être humain, il n'est plus qu'à courber la tête et adorer.

***

Retardée dans sa profession par la prudence peu perspicace et tant soit peu entêtée de son supérieur ecclésiastique, elle accepte avec joie cette déception, redouble de piété, prend soin des malades les plus désagréables, et leur adresse « son plus beau sourire ».

Digitized by Google

***

Le 8 septembre 1890, Thérèse prononça ses vœux. Ses épreuves s'étaient accrues. Elle avait été plongée dans cette *nuit obscure*, dans ce désert pleinement aride, d'où Dieu semble s'être retiré, que connurent et décrivirent les pauvres âmes dépouillées qu'aucune faim, aucune soif, aucune déchirure ne rebutent. Ces voyageuses s'en vont, sans vivres, sans gourde, sans bâton, sans souliers et sans murmures, dans la voie rocailleuse, sachant bien qu'au bout du pèlerinage brille, dans la Lumière éternelle, le sommet ruisselant de grâce de la Montagne de l'Amour.

Thérèse prosternée implora son Epoux divin pour un détachement de plus en plus complet de ce monde; pour recouvrer la paix que troublaient à cette heure les ténèbres de Dieu; pour l'accroissement de son amour; et pour l'obtention encore, en apparence contradictoire pour nous, mais non pour les saints, des martyres de son corps et de son âme. Sa paix lui fut aussitôt rendue le jour de la cérémonie même, et son âme fut immergée, nous dit-elle, dans un « fleuve de paix ».

Quant au double martyre, il ne lui fut pas non plus refusé : quelque temps après, son père ne put assister à sa prise de voile, le mal mortel dont il souffrait s'étant aggravé. Elle pleura, et quelles larmes ! O petites enfants qui vous êtes pressées sur un cœur devenu vieux, de même que des églantines s'attachent autour du chêne, dites que vous la comprenez !

Le patriarche évangélique mourut à Lisieux le 29 juillet 1894.

A partir de cette époque, on peut dire que toute l'existence de Thérèse est résumée en ce vers du plus grand des poètes de Dieu, le Virgile du Carmel :

« Maintenant, tout mon exercice est d'aimer ».

Ses père et mère au ciel, quatre sœurs moniales, deux frères spirituels chez qui la vocation du sacerdoce venait de se déclarer lui composaient sur terre une suffisante couronne, et déjà l'auréole s'allumait. Il ne lui restait plus qu'à gravir les dernières marches d'un calvaire qu'elle avait monté presque en sourdine, dans une immolation quotidienne. Son oraison était continuelle, même lorsqu'elle vaquait aux plus humbles travaux. Comme sa sœur d'Avila, il semble que le

Digitized by Google

divin Amour l'ait transfixée d'un trait ardent durant un exercice de Chemin de Croix. Et c'est pourquoi j'appuie encore sur l'imprudence qu'il y aurait à négliger absolument des états mystiques dont la Prieure reçut l'aveu. Mais passons.

***

Le 3 avril 1896, elle entendit que l'Epoux viendrait bientôt. Comme lui au Golgotha, elle revêtit la pourpre d'une ardente hémorragie. Enfin, peu de temps après, elle trépassa ensevelie dans ce Christ bien-aimé avec, sans doute, dans son cœur, ces sentiments suavement exprimés, quelques siècles auparavant, par la grande Gertrude qu'elle allait rejoindre :

« O Jésus, mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de Votre vue à l'heure de mon départ. O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir en Vous d'un sommeil tranquille et goûter l'heureux repos que Vous avez préparé à ceux que Vous aimez. Par Votre seul regard si pur, si plein de charmes, montrez-moi le chemin pour le voyage éternel. O mon amour, soyez pour moi un soir si beau que mon âme ne trouve qu'allégresse à dire un doux adieu à son corps, et que mon esprit, enfin de retour vers Vous, aille reposer sous Votre ombre bénie. Dites-lui alors, de Votre voix limpide et mélodieuse comme une douce musique : « Voici l'époux ! Il arrive. C'est moi qui viens à toi pour les noces éternelles. *Amen !* »

Et maintenant je prête l'oreille. Et j'entends le pas des chevaux, ô sainte, qui portaient en triomphe, à travers la ville en allégresse, votre dépouille embaumée de vertus, les pas de vos chevaux de neige retentir dans mon cœur et dans le monde entier.

Francis JAMMES.

Digitized by Google

LETTRES A MA FILLE[1]

II. — NATIONALISME, IMPÉRIALISME, INTERNATIONALISME, FASCISME

La Sauge, juillet 1925.

Ma chère fille,

Voici quatre grands mots dont aucun ne prête à une définition unique et concluante. L'emploi en est aussi fréquent qu'incertain. Trop souvent la fantaisie ou l'intérêt disposent de leur sens. Pourtant, puisqu'on nous parle à tout moment de nationalisme et d'internationalisme, d'impérialisme et de fascisme, c'est que ces termes font appel à quelques idées. Je vais entreprendre de fixer ces idées ou du moins de choisir entre les plus sûres et les plus claires.

Garde-toi d'abord d'attribuer un sens profond au *nationalisme* d'affiches électorales. Ce n'est qu'une étiquette choisie par un candidat, de préférence à d'autres qui lui conviendraient aussi bien ou même mieux. Elle a d'ailleurs passé de mode en France. Remarque que, même à l'époque où elle obtenait un certain succès, une fois le scrutin dépouillé, on n'entendait plus parler de nationalistes ni dans le monde, ni en chemin de fer, ni dans la rue. Le mot n'a jamais réussi à pénétrer dans le vocabulaire usuel, qui lui a toujours préféré des équivalents : *chauvin*, *cocardier*, ou simplement *patriote*. La cause en est, je pense, que les Français, constitués en nation depuis un temps immémorial, n'éprouvent pas le besoin de se rappeler les uns aux autres cette vérité historique. Tel est aussi le cas des Anglais, des Espagnols, de cer-

1. Voir *le Correspondant* du 25 février 1926.

Digitized by Google

tains autres peuples. Chez eux, comme chez nous, on est nationaliste sans paroles, depuis des siècles, comme on marche ou comme on respire.

Mais regarde seulement un demi-siècle en arrière. Dans l'Europe antérieure à 1871 maint peuple, qui se sentait la vocation et, pour ainsi parler, l'« étoffe » d'un véritable Etat national, attendait, l'un l'heure de son unification, l'autre celle de sa disjonction d'avec une communauté politique au sein de laquelle il se considérait comme asservi ou étranger. Tel était le cas des Allemands et des Italiens, des Tchèques, des Polonais, des Slaves du Sud, de divers ressortissants de l'Empire ottoman ou même de l'Empire russe.

Pour eux, l'esprit *nationaliste* tranchait d'une nuance, et d'un progrès, sur le patriotisme pur et simple. Il ne leur suffisait pas de se sentir *uns* par l'origine ethnique, la langue, la littérature, des mœurs et des traditions communes. Ils aspiraient à ce que cette unité reçût la consécration définitive d'un Etat politique conforme. Ils demandaient qu'autour du même foyer, vaste ou modeste, pussent prendre place les gens de même race ou dont les circonstances historiques, en accord avec leur volonté, avaient fait des inséparables. Ils le demandaient en vertu d'un principe de droit nouveau, contesté, répudié même par l'ancienne diplomatie, mais qui faisait lentement et sûrement son chemin depuis les guerres napoléoniennes : le principe des nationalités. Je vais t'en parler un peu longuement, car, soit qu'on l'approuve, soit qu'on le critique, il domine notre époque.

On a dit, — souvent même chez nous, avec l'accent du regret, — que le principe des nationalités était un peu notre enfant : enfant de la philosophie du XVIII^e^ siècle, de la *Déclaration des Droits de l'homme*, de la révolution de 1848, de la politique du second Empire. Etait-ce bien l'affaire de la France, ajoute-t-on, formée par la fusion de races distinctes, devenue nation presque sans qu'elle s'en aperçût, par l'œuvre du temps et le travail d'agglomération de son ancienne Monarchie, — était-ce bien son affaire de répandre un principe dont elle s'était passée, auquel elle n'avait aucun intérêt actuel et propre, et qui pouvait lui susciter des nations rivales ou même ennemies ? Prosélytisme, concluait-on, voilà bien de tes coups !

Le reproche, je l'avoue, me laisse un peu froid. Nous avons contribué à la vogue du principe des nationalités peut-être prématurément, peut-être avec un discernement douteux. Mais il était immanent, sous forme de sentiments et de ten-

Digitized by Google

dances presque irrésistibles, chez tous les peuples parvenus à un certain degré de cohésion et de culture générale. Tôt ou tard ces tendances se fussent fait jour, comme la sève monte naturellement des racines à la plante. Une politique française qui se fût acharnée à les contredire aurait mis à la longue toute l'opinion contre elle; elle eût paru entachée d'un égoïsme national un peu trop apparent. Peut-être eût-il été en notre pouvoir de retarder l'heure de l'unité allemande, si Richelieu, entre 1860 et 1870, avait été à la tête de nos affaires. A la fin, il se serait toujours trouvé un M. Wilson qui, parlant pour l'ancien monde, au nom du nouveau, aurait soulevé les foules en proclamant le « droit des peuples de disposer d'eux-mêmes ».

La fortune du principe des nationalités ne devait pas s'arrêter à l'unité allemande et à l'unité italienne. Pourquoi n'aurait-elle pas souri à d'autres peuples qui pouvaient se réclamer du même droit : chrétiens des Balkans, encore sujets turcs; races dites « secondaires », sujettes des Habsbourg; Polonais, Finlandais, autres groupes ethniques, imparfaitement assimilés ou inassimilables aux Russes sous le Tsarisme ? Tout le centre et l'Orient européens, après 1871, restent constitués sur le type des Etats où l'autorité procède d'un principe historique ou dynastique, si ce n'est simplement du droit de conquête. Trois grands Empires, le russe, l'austro-hongrois, l'ottoman, dont les intérêts politiques se contredisent, dont l'état de civilisation est fort inégal, entre lesquels rien de plus facile que de faire ressortir les contrastes, se ressemblent en ceci que leurs fondements chancellent, si le nationalisme remporte de nouveaux succès. Je n'aime pas beaucoup les généralisations en matière politique, notamment celles qui consistent à représenter les « conquêtes démocratiques » comme une forme nécessaire du progrès. Cependant il faut convenir qu'une sorte de loi, qui n'est pas sans exception, qui peut subir des retours, a porté les événements de ce côté au cours du dernier demi-siècle.

Depuis 1871 jusqu'à la veille de la guerre générale, il a donc co-existé deux Europes, l'une *nationalisée* en quelque sorte, l'autre qui offrait, sur l'étendue de trois grands Etats, le spectacle d'un conglomérat international, soumis à une race dominante, à une autocratie, ou à toutes deux à la fois. Il est assuré que, sans la guerre, ce spectacle aurait pu durer longtemps. La diplomatie, qui tenait, pour de bonnes raisons, à l' « intégrité de l'Empire ottoman », se bornait à des inter-

Digitized by Google

ventions timides, presque toujours inopérantes, en faveur des minorités chrétiennes. Les financiers n'ont cure des aspirations nationales, et les nouveaux Etats ne les intéressent qu'au moment où ils se décident à contracter des emprunts. La « question d'Autriche » ne relevait que des controverses platoniques de quelques publicistes spécialisés. De la Russie nous trouvions alors tout rassurant, tout admirable[1].

Pourquoi changer cette Europe-là ? On ne songeait qu'à lui conserver la paix. On savait l'Allemagne capable de la troubler, et toutes les pensées, toutes les combinaisons, toutes les préparations convergeaient du côté de ce péril. Le culte du principe des nationalités, confiné chez les philosophes de la politique, était alors des plus discrets, et il ne s'extériorisait que par des rites anodins. Bien rares étaient ceux qui sentaient ce principe tapi, si je puis ainsi parler, derrière les possibilités de guerre, et à la veille, je ne dis pas seulement de les accroître, mais de les changer en réalités.

C'est ainsi pourtant que les choses se sont passées. Une première fois, en 1912, les petits Etats balkaniques, Serbie, Bulgarie, Grèce, Monténégro, qui se réclament chacun d'un idéal ou d'un intérêt national, se coalisent contre l'Empire ottoman, et ils commencent à le dépecer. Une seconde fois, en juillet 1914, la question serbe, ou plutôt serbo-croate, surgit derrière l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand à Sérajévo. Sans doute, à ce moment, l'Allemagne veut la guerre, et, si tel n'était pas son dessein, la catastrophe pourrait encore être ajournée. La guerre! Est-ce qu'on n'en a pas pressenti maintes fois la cause occasionnelle dans un incident sur la frontière franco-allemande, les affaires du Maroc, un brusque conflit même d'intérêts économiques en Orient ou en Extrême-Orient ? Mais non ; elle s'allume du côté où les esprits « avertis » n'en apercevaient pas les symptômes. C'est encore une question nationale qui a mis le feu à la mèche.

Le conflit une fois engagé, le principe des nationalités, dont on ne parlait plus qu'à l'Ecole des Sciences politiques, redevient du même coup officiel et populaire. On l'invoque en Italie, accolé aux noms de Trente et de Trieste, pour emporter l'adhésion du sentiment public à une guerre contre l'Autriche. Il inspire les défections qui se produisent dans cer-

1. Nous laissons à notre collaborateur la pleine liberté de ses malicieuses appréciations. Il nous sera permis, toutefois, de rappeler que l'aveuglement ne fut universel ni sur ce pays ni sur d'autres. *Le Correspondant* a publié, durant les années d'avant-guerre, articles sur articles pour montrer des réalités que l'opinion s'obstinait à refuser de considérer. Nous encourions, alors comme d'autres fois, la disgrâce de déplaire, convaincus de mieux servir. — N. D. L. R.

Digitized by Google

tains régiments slaves de l'armée austro-hongroise, dès leurs premiers contacts avec l'armée russe. Il est l'âme des tactiques concertées entre Tchèques, Slovènes, Dalmates, Polonais même, au Parlement de Vienne, contre les intérêts des Habsbourg. Un peu plus tard, le président des Etats-Unis ne fait que le rééditer sous une forme nouvelle, lorsqu'il introduit le principe de l'autodisposition des peuples dans son fameux Message du 8 janvier 1918.

A plus forte raison le même principe triomphe au Congrès de la paix. C'est peut-être le seul triomphateur de ces mémorables journées. Les traités de 1919-1920 créent la Tchéco-Slovaquie et la Yougoslavie, reconnaissent l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie, la Finlande, rétablissent l'ancienne Pologne, transfèrent la Transylvanie à la Roumanie. De quel droit, sur quelles bases, sinon sur le droit et les bases de la nationalité ? Certes, de si grands changements ne s'accomplissent pas sans un certain désordre. Ils sacrifient, çà et là, des minorités ethniques au plan d'ensemble. Il en résulte du malaise, il en sort des récriminations. Des sceptiques disent que l'œuvre est artificielle et précaire. Pourtant, en dépit des ombres, le tableau s'achève. Et puis quoi ? Si vous ne voulez pas d'une reconstitution de l'Europe sur ce principe, quel autre proposez-vous ? Le droit dynastique ou historique ? Il est trop tard. La suppression simultanée des frontières et de la hiérarchie sociale ? Heureusement pour nous, il est encore trop tôt. La nation, constituée par les affinités de race et de langue, par des souvenirs communs de gloire et de revers, et surtout par le libre consentement de ceux qui la composent, c'est encore le cadre qui se prête le mieux aux convenances et à l'harmonie de la société européenne. Sans lui, cette société ressemblerait à une masse inorganique ou elle deviendrait une cohue.

Voilà, ma chère fille, le beau côté du *nationalisme*. Je le définirais volontiers : patriotisme raisonné et éduqué. Le sentiment dont il procède est naturel, généreux souvent ; il nous élève à certaines heures au-dessus de l'égoïsme individuel et il le tempère toujours, au profit d'une solidarité nécessaire et consentie. Il apporte une solution, sans doute la seule acceptable pour le temps actuel, au problème de l'organisation ou, si tu veux, de l'encadrement du genre humain civilisé. Sans doute il a ses défauts, ses excès, ses dangers, même ses ridicules. Le mot est quelquefois usurpé par des partis qui nourrissent des ambitions inconsidérées, des rancunes grossières, ou qui visent simplement à se distinguer des autres

Digitized by Google

en mettant la surenchère sur l'amour que chaque homme bien né porte à son pays. C'est alors qu'on l'emploie à tort dans un sens détourné de l'étymologie et de la valeur normale. Tel est l'abus dans lequel tombent aujourd'hui certains *nationalistes* allemands, bavarois, hongrois, turcs, chinois, voire tunisiens et marocains, dont je te ferai faire un peu plus tard la connaissance.

Est-ce à dire que le principe des nationalités ait épuisé toutes ses conséquences et qu'il n'y ait plus que le point final à mettre au bas de la liste des nations constituées à l'heure actuelle ? Assurément non, d'autant que les progrès qui ont projeté le commerce, l'industrie, la circulation à travers tous les continents et jusqu'à la limite des déserts contribuent à mettre de niveau, sinon les aptitudes de chaque peuple à former un Etat sur les modèles fournis par l'Europe, du moins les ambitions qui en tiennent lieu.

La guerre, en attirant des soldats et des ouvriers de presque toutes les parties du monde sur notre continent, en a mis les idées, les mœurs et jusqu'aux erreurs à leur portée. Une foule de Jaunes, de Noirs, de « demi-teinte » ne doivent qu'à cette période convulsive d'avoir respiré sur place l'air de notre civilisation. Je ne sais s'ils en ont conçu plus d'admiration que d'envie ; en tous cas, ces contacts ont produit une démangeaison d'égalité dont nous commençons à voir les effets. — Après la guerre ont éclaté en Europe des révolutions. Celle de Russie, à elle seule, avait de quoi déterminer chez les hommes de couleur l'impression que les plus fortes constructions politiques de la race blanche ne résistent pas à certaines poussées. — Entre temps, la Société des Nations s'est constituée et l'esprit dont elle témoigne répudie les préjugés de race. Certaines signatures apposées au bas du Pacte ont révélé à beaucoup d'Européens des Etats dont l'existence leur avait échappé ou qu'ils ne prenaient pas au sérieux. La race jaune, représentée par le Japon, occupe la place d'une grande Puissance, au rang de la France et de l'Angleterre. La noire s'inscrit parmi les membres de la Société, avec les Républiques d'Haïti et de Libéria.

La carrière qui s'ouvre devant le principe des nationalités est donc, théoriquement, indéfinie. Même les Puissances qualifiées *impérialistes*, chez qui ce principe a pris naissance, auraient mauvaise grâce à en disconvenir. Mais il faut bien qu'elles s'opposent, au nom du bon sens et de droits acquis, à ce que cette carrière soit parcourue dans un temps trop court.

Digitized by Google

***

Impérialisme! Encore un de ces mots auxquels on fait tout dire, et dont le sens, étiré ou disloqué selon la fantaisie des gens, gagne à être raffermi d'abord par un peu d'étymologie.

Imperare, en latin, signifie : commander, dominer, s'imposer d'une façon ou de l'autre à la volonté d'autrui. Dès lors, substantif et verbe prêtent à des applications aussi variées qu'il existe de sortes d'autorités ou de tyrannies. On a le droit de parler, à cette heure, d'impérialisme industriel, puisqu'aussi bien la presse désigne de temps en temps à notre respect quelque roi de l'acier, de la fonte, du pétrole ou du coton. Nul n'ignore l'impérialisme bancaire. Les gens élégants savent ce que c'est que l'impérialisme de la mode et les touristes que l'impérialisme hôtelier. De tous temps il a été question d'un certain impérialisme féminin, opiniâtre et subtil, qui s'exerce au foyer domestique, à l'insu souvent de qui le subit. Autant de souverainetés qui ne se fondent pas sur la loi écrite, qui la transgressent, au besoin, et contre lesquelles le progrès démocratique est aussi désarmé que les siècles de ténèbres.

Mais qu'est-ce que l'impérialisme *politique?* J'incline à croire qu'il relève de la même étymologie et moins que tout autre la dément. Seulement l'expérience historique ajoute quelque chose à cette découverte et sert à la rendre moins ingénue. Je remarque que le titre d'Empire a été réservé, en général, aux Etats constitués par des peuples de races et de langues diverses, réunis sous une autorité commune. Fais le contrôle de cette observation à travers l'histoire ancienne et moderne : elle se justifie dès qu'on évoque le souvenir de l'Empire de Cyrus, de celui d'Alexandre, de l'Empire romain; de ceux de Charlemagne, de Charles-Quint, de Napoléon Ier; et, plus près de nous, des Empires britannique, russe, autrichien, ottoman. De sorte qu'à de rares exceptions près, l'idée d'Empire appelle l'idée d'Etat international. Celle d'impérialisme, qui en dérive, participe de la même constatation.

L'histoire nous apprend, en outre, que les Empires les plus puissants, même au temps où le pouvoir n'avait pas à compter avec le contrôle, ont fini par succomber à la force de dissociation qui poussait ces peuples différents dans des voies différentes. A plus forte raison, au fur et à mesure que ces derniers prenaient conscience de leur personnalité, l'opinion s'est prononcée clairement contre une forme de gouvernement grégaire qui mêlait, sous la même houlette, des

Digitized by Google

troupeaux de dissemblables toisons. Autant vaut dire que l'impérialisme (au sens que nous entendons ici), quand il oppose une contradiction manifeste au nationalisme (j'ai tâché de le définir plus haut), contredit aussi une loi naturelle, qui prend tôt ou tard sa revanche.

Les grands événements auxquels nous venons d'assister corroborent, certes, cette façon d'envisager la philosophie de l'histoire. A l'heure qu'il est, l'impérialisme européen a vécu. Mais il se survit sous une forme qui prête à de graves anticipations sur la philosophie du futur : la forme coloniale. Et nous voici, tout simplement, devant une des plus grosses questions du jour.

Depuis quelque temps, il n'est question que du « réveil » de l'Asie et d'une partie de l'Afrique. Malheureusement ce n'est pas une simple manière de parler. En Chine, aux Indes, en Mésopotamie, en Egypte, en Tunisie, au Maroc, l'Européen, qu'il exerce la souveraineté ou le protectorat, qu'il soit chef d'usine ou de comptoir, commence à devenir un sujet d'aversion pour les indigènes : ceux-ci s'en éloignent comme d'un intrus, ceux-là le haïssent comme on fait d'un tyran. Or ces sentiments qui s'extériorisent par des actes variés, — propagande, boycottages, attentats, guerres même, — semblent obéir à un rythme verbal unique : *nationalisme* insurgé contre l'*impérialisme*. Je veux que cette uniformité tienne beaucoup d'une leçon apprise chez les Soviets et dont les communistes français, pour leur part, sont les infatigables répétiteurs. Cependant le phénomène mérite aussi d'être examiné pour lui-même.

On peut l'expliquer par un « réveil », au sens propre du mot, chez les peuples d'ancienne civilisation, comme les Chinois, les Egyptiens, les Perses, dont le sentiment national était atrophié, ou nous paraissait l'être. Mais les Hindous, morcelés en castes, n'ont jamais formé une nation ; la plupart des peuples ou plutôt des peuplades de l'Asie centrale non plus ; encore moins les tribus marocaines. Faut-il croire que le principe des nationalités, — dépouillé, bien entendu, de tout ce qui lui donne une valeur et même une raison d'être selon notre sens européen, — s'est évadé des enceintes et des écoles savantes pour vagabonder jusque chez les Barbares, qui commencent à lui faire une place dans un coin de leur hutte ou sous leur tente ?

Le fait est que les vieilles Puissances coloniales sentent approcher les temps difficiles. L'Angleterre doit en grande

Digitized by Google

partie sa fortune aux anciennes générations asiatiques ou africaines, ses pourvoyeurs et ses clients. La France, établie dans l'Afrique du Nord et en Indo-Chine, commence à construire, avouons-le, son système de défense militaire et par conséquent son plan d'équilibre européen sur la coopération des troupes de couleur. Les Puissances coloniales déchues, comme l'Espagne, diminuées, comme la Hollande, ou naissantes, comme l'Italie, sentent, à des degrés divers, que l'avertissement est aussi pour elles.

Je ne me charge pas de te dire comment il faut l'entendre. C'est toujours la même histoire : on en prendra texte pour préconiser, les uns la politique de la main forte, les autres celle des concessions, plus ou moins combinées et alternées. Le problème se ramifie dans l'espace et se prolonge dans le temps. Je note seulement qu'il se passe dans le monde quelque chose d'analogue à la secousse imprimée par le christianisme aux institutions qui reposaient sur l'esclavage antique. La différence, et elle est grave, tient à ce que la force qui entre en action, au lieu d'être contenue par un idéal religieux, ne tend qu'à une reprise de la matière sur les civilisations qui en ont disposé jusqu'ici par le droit du mieux armé ou du plus entreprenant.

L'expérience, peu à peu, a conduit l'Angleterre à concéder au Canada, à l'Australie, à l'Afrique du Sud, à la Nouvelle-Zélande l'autonomie intérieure. Elle donne, en somme, par prudence, plus ou moins d'élasticité à un lien qui pourrait se rompre, s'il était trop tendu. On est libre de conjecturer que, même s'il venait à se rompre tout à fait, il laisserait place à des relations exemptes d'inimitié, cordiales même, entre l'ancienne métropole et ses anciennes colonies. De fait, est-ce que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique, dont la sécession date de plus d'un siècle, ne sont pas redevenus bons amis ?

Il n'est même pas défendu de croire qu'un jour, à mesure que les races encore insuffisamment évoluées seront devenues dignes de constituer à leur tour de véritables familles nationales, il n'y aura plus d'impérialisme du tout. Les professeurs d'histoire auront alors à fournir des explications sur ses conflits passés avec le nationalisme, — conflits qui, pour le moment, ne nous semblent que trop clairs.

Ce qui autorise ce rêve philanthropique, c'est qu'il serait en somme la suite logique, échelonnée à travers les siècles futurs, de la réalité présente. Sur tous les continents la liste des Etats ne cesse de s'allonger avec une accélération crois-

Digitized by Google

sante depuis la guerre, et telle qu'elle semble être l'effet d'une loi. Je serais enclin à voir dans ce fait ou dans cette loi un progrès, d'ailleurs d'ordre moins encore politique que social. L'idée nationale, sainement entendue, offre une parenté si étroite avec celles de propriété, de tradition, d'hérédité, de continuité qu'on ne peut s'empêcher de lui trouver une saveur conservatrice. Elle est peut-être le meilleur antidote contre le mal d'envie et d'improvisation destructive qui est au fond du communisme. Les destinées de la Société des Nations m'inspirent bien des réserves. Mais ce que je retiens à son avantage, c'est que, par son titre même et par toute l'économie de l'institution, elle consacre la Nation, devant nos contemporains, comme cellule naturelle et nécessaire de la société humaine organisée.

Voilà tout ce que je trouve à te dire d'un peu substantiel à propos de l'impérialisme et du nationalisme, en tant du moins que les mots ne sont pas détournés de leur sens naturel. Ne fais pas attention aux autres sens qu'on leur donne dans les harangues électorales ou les polémiques de presse. On en est arrivé à se traiter de nationaliste et d'impérialiste simplement pour imiter les héros d'Homère, qui cherchaient des variantes à leurs invectives, ou encore les anciens cochers parisiens, dont les colloques au coin des rues, soit dit en passant, étaient bien plus savoureux que ceux des conducteurs de taxis...

***

Qu'il est donc ennuyeux d'avoir à donner des définitions, et comme on voudrait en passer la tâche au Dictionnaire de l'Académie ! Mais je pense que tu préféreras, plutôt que d'y recourir, savoir de moi-même, et plus rondement, ce qu'est l'*Internationalisme*. Mets-toi tout de suite dans l'esprit qu'il y en a de deux sortes, ou, si tu veux, que le mot *international* prête à deux sens, qui seraient moins sujets à confusion, s'il était permis d'écrire ce mot de deux manières.

Suppose que l'usage m'autorise à séparer, par un simple tiret, *inter* et *national* (comme ceci : inter-national), il me semble que j'aurais fait déjà la moitié du chemin pour expliquer qu'il s'agit ici non d'une entreprise *contre* l'individualité et l'indépendance des nations, mais d'un effort pour instituer *entre* elles des rapports utiles et une mutualité de services. Cet effort, qui méritait d'être tenté (sans quoi chaque nation se fût exposée à végéter, ombrageuse et à l'étroit), n'a pas manqué d'aboutir à une foule de conventions

Digitized by Google

d'utilité commune, en matière de commerce, de navigation, de chemins de fer, de services postaux et télégraphiques, de propriété artistique et littéraire, de police et d'hygiène. On tâche d'en étendre le domaine jusqu'au contentieux juridique et politique. Cet internationalisme-là est aussi naturel que l'altruisme qui nous porte à fréquenter nos semblables.

L'autre, celui qui fait notre sujet, et dont l'expression graphique non seulement peut se passer du tiret, mais ne saurait le souffrir, prétend amalgamer les nations, les fondre, pour ainsi dire, dans le moule d'une société nouvelle (laquelle ? je n'en sais trop rien), bref préparer au genre humain (dont il est question, précisément, dans une chanson célèbre) la forme d'un bloc dont le ciseau aurait supprimé toutes les saillies. — Ou bien, quand l'internationalisme nous fait grâce de sa logique et témoigne même d'une certaine appréhension de la mener jusqu'au bout, il ne laisse point, par les critiques qu'il formule et les mœurs qu'il encourage, d'affaiblir le sentiment de ce que nous devons à la nation, ou de nous faire paraître amers les sacrifices qu'elle doit nous demander.

Conscient ou inconscient, doctrinaire ou implicite, l'internationalisme n'accuse point des origines exclusivement révolutionnaires. Souvent il porte au contraire l'empreinte de l'esprit bourgeois, conservateur, traditionaliste, propriétaire même.

Presque chaque fois qu'une nouvelle nation a vu le jour, cet esprit s'en est déclaré plus ou moins offusqué. Il ne fallait rien de moins que Sedan et la poigne de Bismarck pour désarmer l'opposition des princes et des principicules d'Outre-Rhin à l'unité allemande. L'unité italienne rencontrait encore, il y a un quart de siècle, des critiques qui fussent volontiers devenus des récalcitrants, parmi ceux qui voyaient des avantages particuliers au morcellement politique de la péninsule. La politique des nationalités de Napoléon III a été vivement attaquée chez nous, dans les milieux conservateurs, qui la taxaient d'idéologie et d'utopie. A l'heure actuelle, beaucoup de salons déplorent le démembrement de l'Autriche.

Parmi la fleur de la société bourgeoise, on trouve ainsi des patriotes qui s'affligent de l'avènement d'une nation, et des nationalistes qui décochent des flèches au principe des nationalités. Cette société, absorbée par la défense de ses intérêts immédiats, n'a pas aperçu les avantages qu'elle aurait à adopter une doctrine universelle et cohérente sur un sujet qui touche de si près à l'ordre qualifié « capitaliste ». Elle a été lente à se rendre compte qu'un temps viendrait où la patrie et la propriété seraient attaquées sur le même front.

Digitized by Google

Et, ce temps venu, c'est sur un autre front, je dirais presque sur le front opposé, qu'elle s'organise pour la défense du capital.

Je ne veux faire ici le procès de personne, mais il est manifeste que l'interdépendance des intérêts économiques et la fluidité de la fortune mobilière ont rendu les gens extrêmement éclectiques en matière d'entreprises et de placements. A de rares exceptions près, l'homme qui cherche un emploi pour ses capitaux ne se soucie guère de le conformer à un intérêt national. Autrefois des usines françaises fabriquaient du matériel de guerre pour le compte d'Etats étrangers, au petit bonheur de l'usage que ces derniers se réservaient d'en faire. Ainsi, sur le front d'Orient, des canons bulgares et des mitrailleuses grecques portant nos marques ont été tournés contre les troupes alliées, au cours du dernier grand conflit.

De même on ne se demandait guère si tel ou tel appel à l'épargne française ne devait pas aboutir à quelque fin qui desservît l'intérêt français. Et même le gouvernement, dont les établissements financiers devaient prendre plus ou moins les conseils, sinon les autorisations, se montrait sur ce point d'un détachement remarquable. Mieux encore, le gouvernement a souvent mis en action sa diplomatie pour obtenir des commandes à nos industriels et des « tranches » d'emprunt à nos institutions de crédit, sans prendre plus de souci qu'un simple particulier des conséquences pour le pays de cette politique d'affaires.

On pourrait citer beaucoup d'autres cas dans lesquels le capital, loin d'être au service de la nation, exige qu'elle se mette au sien. Par la suite, depuis qu'il a tendance à se contracter entre les mains d'un petit nombre de dispensateurs du crédit et du change, nous nous sommes aperçus qu'une grande nation, sortie victorieuse d'une grande guerre, fait bien petite figure devant les puissances d'argent anglo-saxonnes. Ici c'est l'hégémonie internationale de la finance qui s'étale, avec d'autant plus de morgue qu'elle se sent invulnérable. Elle fait éprouver des sentiments d'amertume, presque de révolte, à de simples bourgeois, à maint petit ou moyen capitaliste qui, de bien des façons, en subit les caprices. A plus forte raison doit-on comprendre qu'elle fournisse des arguments de combat à ceux qui se donnent, par principe, pour les adversaires du capital.

L'Internationalisme de *gauche* a pour origine le sentiment chez les ouvriers, — mais surtout chez les ouvriers d'autrefois, — que leurs intérêts de classe seront toujours à l'étroit, et

Digitized by Google

comme comprimés, dans le cadre national; que dès lors le prolétariat doit affirmer sa cohésion et unifier son action par-dessus les frontières.

L'Allemand Karl Marx, à l'appui de cette doctrine, a fondé en 1864 la première Internationale ouvrière, dont les adhérents, si je ne m'abuse, furent considérés alors par tous les gouvernements de l'Europe comme de simples révolutionnaires à prétentions scientifiques et des constructeurs de barricades un peu trempés dans l'encre.

La seconde Internationale, qui a vu le jour en 1889 à Amsterdam, et au sein de laquelle la précédente a dû verser beaucoup d'éléments, avait déjà une réputation un peu moins sommaire. On lui accordait une certaine valeur, comme foyer d'études sociales, et un « modérantisme » relatif, qui n'était en somme que la réaction du sens pratique sur les impatiences ingénues. En tous cas, affiliés jadis à l'Internationale d'Amsterdam, ou en coquetterie avec elle, beaucoup de socialistes de talent s'en sont éloignés depuis, à pas discrets, pour devenir hommes d'Etat, en France, en Belgique, en Allemagne, en Tchéco-Slovaquie, en Grande-Bretagne. Au cours des vingt-cinq dernières années, les choses, comme eux-mêmes, ont changé tellement que la présence au pouvoir de tel ou tel rassure aujourd'hui les conservateurs.

C'est bien, du reste, ce que reproche à la seconde Internationale la troisième, fondée à Moscou en 1917, par les coryphées de la Révolution russe, et qui se donne aujourd'hui comme exclusivement qualifiée pour guider le prolétariat du monde entier dans le chemin de la dictature.

Certes, chacune de ces trois Internationales revendique et mérite le nom qui leur est commun : elles ont proclamé, à plus ou moins grand bruit, la nécessité d'une entente entre travailleurs des divers pays pour la défense de leurs intérêts de classe et la conquête du pouvoir politique. Mais cette entente, qui dans les mots paraît tendre à substituer immédiatement un ordre uniforme et universel à l'ordre national, dans les choses laisse à ce dernier du répit. De même que l'hypocrisie, à ce qu'on assure, est un hommage rendu par le vice à la vertu, de même l'attitude du socialisme qui se qualifie d'international est un hommage plus ou moins volontaire rendu à la nécessité de la nation.

Pourquoi, d'ailleurs, en serait-il autrement, puisque dans le cadre même de l'Etat national la classe ouvrière a trouvé moyen, depuis une cinquantaine d'années, de mettre de plus en plus ses intérêts à l'abri des lois, de satisfaire des exigences

Digitized by Google

qui ne sont pas toutes légitimes et de hisser ses propres chefs aux sommets du pouvoir? Elle serait bien malavisée de changer de système. Ne nous faisons pas d'illusion, ma chère fille, évitons l'erreur de beaucoup de nos amis dévoués, mais un peu obtus, qui s'obstinent à considérer le socialisme, en tant que parti, comme voué à n'engendrer que le désordre et dont, un jour ou l'autre, quelque « bon tyran » aura raison. Regarde plutôt autour de toi : c'est lui qui exerce, en maint pays, l'autorité légale; ailleurs, presque toujours il y participe. Il a fourni à la France et à l'Angleterre des chefs de gouvernement. Il occupe près de la moitié des sièges à la Chambre belge et au Parlement autrichien. En Allemagne, la *Sozial-Demokratie* est le parti qu'au point de vue extérieur du moins nous appellerons le plus rangé. Sous d'autres noms, elle est tout à fait acclimatée chez les Tchèques, chez les Scandinaves et jusqu'en Australie.

Cette évolution autorise à constater : le philosophe, que toute doctrine, même la plus chimérique, mène son homme quelque part, à la condition qu'il en laisse beaucoup en route; l'observateur des mœurs, que le goût de l'ordre vient naturellement à ceux qui parviennent à remonter l'échelle sociale, d'où qu'ils soient partis; le politique enfin, que les temps, loin d'être mûrs pour donner raison à ceux qui chantent :

L'Internationale
Sera le genre humain,

promettent au genre humain une longue période encore de vie nationale. Et, si tu veux une preuve de plus, regarde ce qui se passe chez les Soviets.

Ces internationalistes frénétiques, pour étendre sur l'Asie le réseau d'une Fédération, ont suscité des Républiques « autonomes » là où il n'existait guère que des tribus; travaillé à faire de simples différenciations de mœurs ou de dialectes les caractéristiques de nationalités récemment dénommées; réveillé, — par exemple en Chine, — le sentiment national où il était engourdi. Bref, en cynique opposition avec leurs principes, leur politique tend à multiplier les frontières, au lieu de les niveler. Ils couperaient en deux la principauté de Monaco, pour avoir un couple de plus de Républiques sœurs. Dédaignant, pour leur compte, la Société des Nations, ils travaillent de telle sorte que, plus tard, il puisse paraître qu'ils en furent les pourvoyeurs. Pourquoi tout cela? C'est que, même à Moscou, on se rend compte que, pour aboutir à la Révolution fondée sur le collectivisme intégral, il faut faire encore un long détour.

Est-ce à dire que l'Etat national n'ait rien à redouter des

Digitized by Google

doctrines et des tactiques internationalistes ? Loin de là : même quand il ne paraît pas visé, il est presque sûr d'être atteint. Les révolutionnaires de 1793, de 1848 et même les gens de la Commune, en 1871, se piquaient, plus ou moins, de patriotisme, et, plus ou moins, ils étaient sincères. Il n'empêche qu'ils ont jeté, eux, leurs continuateurs et leurs émules, la semence des idées dont les communistes et les collectivistes d'aujourd'hui récoltent la moisson. Il ne suffit pas qu'une élite, qui ne renie point le prolétariat, mais qui s'en est éloignée par son ascension même, en répudie la dictature. Il faudrait qu'elle conservât de l'ascendant sur les générations qui montent et qui espèrent bien fournir les cadres des futurs dictateurs. La lutte déclarée, presque en tous pays, entre socialistes et communistes nous avertit qu'il en est autrement. En attendant, l'« intérêt de classe », dont la formule et la conception même impliquent une exigence de caractère international, pousse des pointes de plus en plus hardies contre l'intérêt de la nation.

En son nom, l'on réclame et l'on obtient des lois qui portent à la réduction du travail, ou qui finissent par faire du chômage un métier rémunéré comme un autre. L'intérêt de classe a tendance à contredire les exigences les plus naturelles de la défense nationale. Il abuse de toutes façons, sous les gouvernements faibles, de la légalité libérale, — libertés de la presse, de réunion, d'association, de manifestation, de propagande, — qui fut l'œuvre de la société bourgeoise, du temps qu'elle ne se croyait pas menacée.

C'est au point que cette légalité commence à paraître surannée à beaucoup d'esprits qui font passer la réalité de l'ordre avant les formules démocratiques et la sécurité de leur pays avant la recherche de la fraternité universelle.

***

Le *Fascisme*, phénomène politique contemporain dont il me reste à te parler, m'a l'air d'être pour partie un réflexe de cette désaffection de la bourgeoisie à l'égard des institutions qu'elle avait réclamées. Pour l'autre partie, ce n'est qu'une forme acerbe du nationalisme. Regardons-le sous ce double aspect.

Son origine nous en offre un troisième, qui n'est, je crois, pas très connu. Historiquement, le Fascisme est un fils de l'Italie qui ne paraissait nullement destiné à une carrière pour ainsi dire internationale. Je puis même me flatter de

Digitized by Google

l'avoir vu naître, à Rome, vers l'automne de 1915, et j'apporte volontiers mon témoignage à la rectitude de ses premiers pas. Il faut rappeler qu'un certain nombre d'Italiens, au mois de mai précédent, avaient vu sans plaisir leur pays prendre part à la guerre. On s'était efforcé de les rassurer en leur disant que, sous peu, les Russes allaient franchir les Carpathes, déboucher dans la plaine de Hongrie et prendre à revers l'armée austro-hongroise, qui s'obstinait à barrer la route de Trieste. — Ils ne demandaient qu'à le croire.

Cependant les Russes ne se pressaient pas, les Autrichiens résistaient, et cette minorité d'Italiens qui jugeaient superflu d'être patriotes se gênaient de moins en moins pour se répandre en doléances et en pronostics de mauvais augure. A leur sens, la guerre avait déjà trop duré. Alors, pour faire un peu honte à cet état d'opinion et pour empêcher, je pense, qu'il devînt contagieux, se constitua une sorte de ligue, entre braves gens de conditions diverses, — fonctionnaires, négociants, magistrats, professeurs, jeunesse universitaire, — qui se dénomma *Fascio*. Par son titre, elle rappelait le temps des licteurs, ce qui est toujours d'un heureux effet en Italie. Le *Fascio* de la première heure apparaît donc comme une réaction contre l'esprit qu'on appelait alors *neutraliste*, et il se donna pour tâche, au moyen d'une propagande et même d'une surveillance énergiques, de rendre un peu plus prudents ceux qui en étaient affligés.

Tel fut le Fascisme pendant la guerre. Celui qui s'est donné carrière à compter du temps de paix ne désavoue pas ces précédents, mais il a beaucoup élargi son programme. Je n'ai pas à te le présenter sous sa seconde forme, la forme *intérieure*, modelée sous la main robuste du sculpteur Mussolini. Son histoire, tombée dans le domaine public, se continue de façon à donner réellement envie de savoir comment elle finira. Mais sa philosophie est acquise. Elle tend, comme je te le disais à l'instant, à reviser des erreurs qu'a pu commettre le libéralisme politique et à en corriger les effets : soit par une extrême désinvolture à l'égard des institutions parlementaires, soit par des initiatives gouvernementales assez tranchantes, soit par des actes de police spontanée dont je te laisse à penser ce que tu voudras. En tous cas, contre la démagogie italienne, l'expérience a été concluante.

La façon cavalière du Fascisme d'en user avec les vieilles lois et les perturbateurs de l'ordre public plaît aux esprits décidés et elle rassure les timides. Aussi a-t-elle trouvé des imitateurs, comme tu sais, en Espagne, en Hongrie et,

Digitized by Google

tout récemment, en Grèce. Dans presque tous les pays, on peut relever à travers l'opinion, — de la jeunesse surtout, — des traces de Fascisme ou des velléités. — Nos partis de gauche ne s'y trompent pas, qui, dans leur vocabulaire actuel, emploient le mot *fascisme* comme synonyme de *réaction*. En quoi ils font plus de plaisir qu'ils ne pensent aux Italiens. Admis de tout temps à faire passer une locution de leur pays dans notre langue musicale, ceux-ci doivent être flattés de se voir promus, de surcroît, fournisseurs de notre langue politique.

Toutefois le Fascisme s'entend encore dans une autre acception. On utilise le mot pour rendre compte non plus d'un sentiment ou d'un mouvement réactionnaires contre la démagogie à l'intérieur, mais d'un état d'esprit qui tient du super-nationalisme. Les « racistes » bavarois, les « Hongrois réveillés » et même certains Italiens, qui ne trouvent pas encore leurs frontières assez élargies, sont autant de fascistes du dehors. Le trait commun à tous est d'affinité généalogique : c'est de la dernière guerre qu'il vient.

La guerre a singulièrement mêlé, ou interverti, chez certains, les notions de Force, de Légalité et de Droit. Les uns ont l'air de trouver, sans oser le dire, que la Force se suffit à elle-même. Les autres estiment qu'on fabrique ou qu'on improvise la Légalité, — qu'elle soit issue des codes ou des traités internationaux, — tandis que le Droit, tel qu'il répond à leur conception personnelle de l'intérêt public, est impérieux et imprescriptible. Tu vois où mène la doctrine. C'est au nom de ce Droit que le Fascisme allemand continue à s'insurger contre le traité de Versailles et même le pacte de Locarno. Presque tous les Hongrois et, je pense, beaucoup de Bulgares raisonnent de même. Cette antienne nous est connue. Nous ferons peut-être un jour connaissance avec une autre, qui se chante sur un ton à peine différent. — Est-ce que le Droit n'appelle pas sur les rivages de l'Afrique du Nord une autre nationalité que la nôtre, voisine, plus prolifique, et qui a contribué à les peupler ? Comme, en cas pareil, nous contesterions sûrement ce Droit, il faudrait revenir à la Force, et voilà le circuit fermé.....

Mais tout ceci te paraîtra plus clair à mesure que se poursuivra notre correspondance.

Ton père.

Charles LOISEAU.

La suite prochainement.

Digitized by Google

LA COURONNE D'ÉTOILES

I

L'ERRANTE

Le premier chant de l'alouette monta, agile, éperdu, sous le soleil levant. Et, de tous les points de la nue galiléenne, au-dessus de la plaine d'Esdrelon, d'autres alouettes montèrent, délirantes, criant à pleines gorges le premier cantique du printemps.

Dans tous les pays du monde avril est une promesse et un banquet de fleurs. Mais le cœur même du printemps semble battre dans cette Galilée aux prairies embrasées de corolles rouges. Là tous les pourpres se mêlent, s'unissent et s'exaltent : flamme des tulipes et des anémones, narcisses aux pistils teints d'écarlate, balancement incendié des grands lis panachés d'incarnat, profusion d'éphémères créatures couleur de sang et de feu sous un ciel évanoui de pâleur azurée... Les monts lointains entourent d'un rebord bleuâtre cet énorme flamboiement de fleurs où les ruisseaux se hâtent comme des serpents frais, et les blanches bourgades se tassent, au loin, pareilles à des troupeaux qui se reposent...

On était au début de l'ère chrétienne.

Une enfant de dix ans, mince comme un brin de myrte, ses pieds nus chaussés de poussière, courait le long de la route. Ses cheveux emmêlés comme des herbes sauvages dérobaient son visage, et sa tunique de pauvresse découvrait à chaque pas ses jambes grêles et brunes. Parfois un sanglot sans larmes soulevait son étroite poitrine comme ces hoquets qui suffoquent, longtemps encore après les crises de pleurs. Soudain, visiblement épuisée, elle s'arrêta près d'un groupe de lentisques. Non, elle ne se sentait pas la force d'aller plus loin. La fatigue et la faim l'affaiblissaient, la faim surtout, la sombre famine que cet âge innocent ne devrait pas con-

Digitized by Google

naître et, de ses petits poings fermés, elle se frottait convulsivement l'estomac.

Tout à coup, l'enfant tressaillit. Une voix forte et sereine s'élevait près d'elle et disait :

> Cieux, prêtez l'oreille et je parlerai
> Et que la terre écoute les paroles de ma bouche.

C'était le cantique de Moïse, et, tournant la tête, elle vit, entre les ramures, une maison claire, une école probablement. Le maître lisait les livres sacrés :

> Ma doctrine fécondera comme l'eau des nuages,
> Ma parole s'égouttera comme la rosée,
> Comme la pluie menue sur l'herbe tendre,
> Et la pluie lourde sur l'herbe haute.

A ces paroles, la fraîcheur des premiers âges, les longues rêveries des peuples pasteurs parurent envahir la vallée. Maintenant le maître disait la salvation de Moïse dans son berceau de roseau, le désert, la terre promise; et la petite fille, cachée par les lentisques, écoutait ces belles paroles, croyant voir passer devant sa faim les raisins fabuleux, jaspés, moirés, ruisselants, toutes les délices de cet immense verger de Canaan... Elle souriait un peu dans l'espoir vague et naïf que ces choses merveilleuses allaient peut-être se réaliser, qu'une main secourable tendrait soudain vers elle des pampres et des figues douces...

Mais, subitement, au milieu de son rêve, une phrase vint la frapper. Le maître avait changé de livre et il énonçait : « Les pères ont mangé des raisins verts et les fils s'en sont trouvés les dents agacées, pendant sept générations ».

Puis, en termes ardents, il expliqua le texte biblique; un accent sauvage palpitait dans sa voix. Le pardon, la miséricorde, la pitié n'existaient point pour cet Israélite.

Et la fillette, les yeux dilatés par l'épouvante, son petit être amaigri tressaillant sous la tunique en loques, écoutait cette barbare éloquence. La veille, dans ce village, son père était mort de faim, repoussé, à demi-lapidé par les villageois qui l'accusaient d'être un espion. Si, tout à l'heure, on la trouvait, elle, sa fille, on la tuerait certainement... Brusquement elle se sentit environnée de bourreaux, seule, faible, orpheline, et gémit, désespérée :

— Papa !

Mais il ne pouvait la défendre, le pauvre père, et l'angoisse redressa l'enfant. Ah ! se sauver bien loin, échapper à ses persécuteurs avant qu'ils ne l'aperçussent, ne pas mourir sous leurs coups !

Digitized by Google

Elle s'enfuyait, éperdue, quand, brusquement, comme une nuée de frelons jaillissant d'un nid sauvage, les garçons surgirent de l'école, se bousculant dans la poussière, affamés d'espace, de jeux, de luttes. Et, tout de suite, ils aperçurent la petite fugitive courant sous le soleil dans la rougeur des champs fleuris; tout de suite ils la reconnurent.

— C'est elle! crièrent-ils. Son père hier nous a insultés.

— Chassons-la à coups de pierre.

— Qu'elle meure! cria une voix solitaire et farouche

Ce ne fut pas long! Ils la rejoignirent, ramassant des cailloux autour d'eux. Alors l'enfant poussa une plainte déchirante. Déjà elle était tombée sur les genoux; l'horreur du massacre l'enveloppa comme une flamme vive. Une pierre venait de heurter son front, une traînée de sang l'aveuglait, tous les écoliers rugissaient de joie, quand, dominant leurs cris, une voix derrière eux tonna, sonore comme le choc du fer sur l'enclume :

— Arrêtez !

L'accent était si autoritaire, si violent que plus un caillou ne fut lancé. Stupéfaits, les garçons se retournèrent.

Un adolescent accourait. La vaste lumière tombait librement sur son visage aux lignes nettes et pures, un peu accentuées. Les sourcils froncés, il dit avec force :

— Vous ne lapiderez pas cette enfant !

Les gamins, interdits, se reculèrent en déroute. Puis, se sentant moins près de cet impérieux jeune homme, ils s'enhardirent de nouveau. Le plus audacieux lui lança un silex et d'autres suivirent, enveloppant l'étranger d'une nuée de mouches ronflantes. La fillette tremblait; plusieurs avaient atteint son sauveur.

Mais, bravant la douleur, il avança tranquillement vers les écoliers, le regard droit et lourd, si calme que ce courage, subitement, les bouleversa. La crainte les empoigna : pour être aussi maître de lui, ce jeune homme devait se sentir très fort. Peut-être cachait-il une arme, des flèches, une fronde? La pensée du châtiment les prit à la gorge et, quand ils aperçurent, accourant à son tour, un homme, compagnon de l'inconnu, ils s'enfuirent dans une peur panique en criant comme une bande de corbeaux.

Alors la fillette s'avança haletante vers son sauveur et murmura à travers le sang qui ruisselait sur sa face :

— Que les dieux te soient favorables, qu'Athéné te donne la sagesse et Plutus la richesse !

Mais, sans l'écouter, il s'approcha d'elle avec Simon, son compagnon, et tous deux l'entraînèrent vers un ruisseau prin-

Digitized by Google

tanier pour laver son front, blessé peu profondément. Elle gémissait maintenant. Enfin, levant vers les inconnus son misérable visage aduste, maculé par les larmes, les tuméfactions et le poids d'une longue misère, elle dit :

— Mon père est mort hier; nous venions de Byzance, en Thrace. On m'appelle Myriam.

Puis, violente, tendant ses petits poings terreux vers le village, elle cria :

— Oh ! je les hais, que Diane les tue à coups de flèches !

— Non, dit l'adolescent avec une puissante douceur, ils obéissent aux préceptes de haine qu'on leur enseigne. Pardonne-leur.

Elle suffoqua, prête à protester, en se tournant vers Simon qui devait être de son avis, lui ! Mais elle vit que l'homme contemplait son jeune compagnon avec une douceur approbatrice et, stupéfiée, elle se tut. Simon lui demanda :

— Connais-tu quelqu'un dans ce pays ?

— Non, dit-elle.

A mots entrecoupés de larmes, l'enfant raconta son arrivée dans le village, l'avant-veille. Samuel, son père, épuisé par la marche, demandait vainement l'aumône. Il était tard. On redoutait une épidémie de lèpre; Myriam, parlant mal l'hébreu, semblait suspecte et nul ne tendit un morceau de pain aux voyageurs.

Alors, tenaillé par la famine, le malheureux anathémisa le village. Secouant la poussière de ses sandales, Samuel maudit les paysans insensibles, leur reprochant leur cruauté, leurs crimes, leur souhaitant plus de servitude encore. Les portes s'ouvrirent, unanimes, et des pierres commencèrent de grêler sur eux. Myriam et Samuel, blessés, s'enfuirent jusqu'à une clairière de sycomores. Là l'infortuné avait agonisé, délirant doucement, caressant les cheveux de sa petite fille, évoquant Jérusalem où il était né, Byzance où il s'était marié, où l'enfant avait vu le jour. Puis leur long voyage sur la mer écumeuse, les querelles avec les matelots qui le dépouillaient de son pauvre pécule. Enfin Myriam le crut endormi et ne comprit qu'il était mort que lorsque des corbeaux vinrent soudain, funèbres, battre des ailes au-dessus du cadavre... Alors, terrifiée, elle s'enfuit et ne s'arrêta qu'à l'école où le maître disait des paroles terribles : « Les pères ont mangé des raisins verts... »

Son odyssée s'arrêtait là. Elle se tut, subitement résignée, exprimant par tout son petit être frêle l'acceptation de nouveaux malheurs. Puis elle releva la tête, étonnée du silence

Digitized by Google

de ses auditeurs. Le front incliné, Simon méditait, mais une telle tristesse était épandue sur les traits de son compagnon qu'elle eut peur de l'avoir offensé. Très fine, tenant de sa mère, — une Grecque, — une grande délicatesse, elle demanda à Simon d'une petite voix craintive :

— Est-il fâché, pourquoi ? Je ne veux pas lui faire de peine !

Son cœur d'enfant affectueuse se gonflait de reconnaissance et d'inquiétude. Simon répondit, tournant vers elle son honnête visage hâlé de campagnard :

— Il n'est point fâché contre toi, petite Myriam. Il est souvent triste en songeant à toutes les douleurs de la terre, celles qu'il voit et celles qu'il ne voit pas.

Elle hocha la tête, toute surprise. Qu'il se fût attendri sur elle, cela en somme était naturel. Mais s'attendrir sur ceux qu'il n'avait jamais vus ! Elle l'avoua naïvement :

— Puisqu'il ne les connaît pas, pourquoi avoir du chagrin ? demanda-t-elle à voix basse.

— Tu ne peux comprendre, répondit Simon gravement. Puis, changeant de ton : Dis-moi, n'as-tu aucune famille, des oncles, des cousins ?

— Si, à Jérusalem, où j'allais avec papa... Je ne les ai jamais vus. Est-ce que Jérusalem est encore loin ?

— Oh ! dit Simon, si loin que tu ne peux y aller seule et je ne connais pas de caravane s'y rendant...

— Alors, murmura-t-elle, tandis que l'effroi assombrissait ses yeux, que vais-je faire ?

Toute l'horreur de sa situation l'étreignait : orpheline, jetée sans argent, sans appui, dans un pays dont elle parlait mal la langue ! Hélas ! Jérusalem qu'elle croyait si près était loin, par delà d'innombrables dos de montagnes. Ses souffrances physiques, un instant oubliées, se réveillèrent : elle sentit l'enflure de ses pauvres pieds nus et, dans sa détresse, une voix parut tomber des cieux vers elle :

— Veux-tu venir chez moi, Myriam ? demandait le jeune homme.

— Oh ! oui, cria-t-elle, éperdue.

Simon lui tendit la main et, tout de suite, baissant la tête sous son vieux chapeau thessalien, confiante comme un petit chevreau, elle suivit les étranges voyageurs hors du village hostile.

La campagne galiléenne étalait devant eux sa rougeur végétale. Sur des collines apparurent des bourgades, scellées comme des nids d'hirondelles. Le Thabor et le Gelboé, vert de pampres, se dressèrent; de grands papillons ocellés et des

Digitized by Google

mouches cirières volaient au-dessus des fleurs ignicolores. Les alouettes grisollaient et ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau. Simon tira de sa besace de la galette noire et des figues. Il allait faire trois parts égales, quand, d'un geste, le jeune homme lui enjoignit de partager tout entre elle et lui.

Et Simon, docilement, fit comme il le voulait.

Quand Myriam fut rassasiée, elle balbutia la formule hébraïque que son père lui avait apprise :

— Que Dieu te rende sept fois la paix !

Puis ils reprirent leur marche et, entre ses cils baissés, Myriam maintenant examinait ses compagnons. Selon les coutumes grecques, elle eût voulu leur poser de nombreuses questions, demander leur nom, celui de leurs parents, de leur village. Toujours, à Byzance, on s'interrogeait abondamment entre étrangers. Elle ne l'osait pas... Si le brave Simon avait été seul, certainement elle eût parlé, mais sa loquacité de fillette précoce tombait devant son compagnon...

Pourtant ils étaient l'un comme l'autre vêtus fort simplement et Simon, étant l'aîné, parlait, interrogeait, décidait des haltes. Malgré cela, l'autre avait l'air d'un maître voyageant avec son esclave. Il parlait peu, mais un seul de ses regards contenait plus d'exhortations que tous les discours de Simon. Ses cheveux, d'un blond chauffé de soleil, bouclaient en couronne massive autour de son front lisse et les cils, très longs, enfermaient le regard et l'âme dans une méditation. Si jeune, — quinze ans peut-être, — il semblait avoir déjà contemplé l'univers entier et que cette contemplation avait à jamais laissé en lui une sagesse et un savoir immuables.

Myriam, en se penchant pour le mieux voir, buta contre une pierre. Simon la soutint et, le cœur battant, elle demanda :

— Allons-nous encore bien loin ?

Simon répondit :

— Nous n'arriverons qu'à la nuit.

Elle ne dit rien, regardant autour d'elle l'infini des plaines, si rouges qu'elles paraissaient colorer le crépuscule. Ses pieds écorchés ne la soutenaient plus. Un sanglot gonfla son cœur. S'arrêter ! dormir là, dans les herbes, ne plus marcher surtout ! Et elle tressaillit de joie, quand, s'inclinant sans un mot, l'homme l'enleva dans ses bras comme une faible proie et continua de marcher.

Elle s'endormit, percevant dans son sommeil agité la mélodie des rossignols qui chantaient au bord des sources et traversaient ses rêves de leurs cris de passion. L'odeur des herbes, parfois, devenait forte comme un baume et, quand elle

Digitized by Google

se réveilla, Myriam se vit dans une maison basse, indigente et silencieuse.

Une lumière tremblotait sur les murs clairs. On avait allongé la fillette sur une paillasse. Simon était assis dans l'ombre et, près de lui, son compagnon parlait bas à une femme.

Elle était grande et d'une beauté paisible. Ses gestes créaient du recueillement; son front immaculé était si candide qu'on eût dit la sœur du jeune homme. Mais dans ses yeux reposait la prescience fatale des prophétesses et l'accent de sa voix disait l'autorité délicate, la sollicitude des mères.

— Comment ferons-nous pour garder cette enfant ? disait-elle. Nous avons déjà recueilli Mara, Israël et Benjamin ? Nous n'avons plus de place.

— Je coucherai dehors, répondit l'adolescent.

— Et quand il fera froid ? Vois, nous n'avons rien à lui donner à manger à son réveil.

Le cœur de Myriam bondit. Elle pensa que son libérateur était réprimandé pour l'avoir amenée. Cependant le ton de la femme ne trahissait nul reproche. Le jeune homme murmura :

— Elle est faible, elle a souffert. Elle a plus de droits que moi !

— Oh ! cria Myriam sur sa couche et tendant son maigre petit visage ravagé par les contusions, je ne veux pas être une charge. Je sais travailler, je danserai sur les places, vous verrez. Je dansais quelquefois à Byzance, chez des riches.

La femme l'enveloppa d'un long regard de pitié.

— Danser, ma pauvre petite fille ! tu es bien trop délicate. Repose-toi, dors, ne t'inquiète de rien, confie-toi à nous.

Vite persuadée, fiévreuse, elle se laissa retomber, mais une ombre sur le mur l'avertit que Simon venait de se lever.

— Vous ne pouvez pas hospitaliser encore quelqu'un, dit-il. Comment vivrez-vous, cousins ?

— Le Seigneur y pourvoira, répondit la femme sereine.

Simon se mit à rire, un bon rire sans ironie. Puis il dit :

— Le Seigneur y pourvoira. Savez-vous de quelle façon ?

On ne répondit pas.

— En m'inspirant de prendre la petite chez moi comme servante.

— Elle est bien faible ! dit vivement la mère.

— On ne l'accablera pas de travail. Suis-je un bourreau ? Donnez-la moi. Libre, elle entre chez moi, femme libre elle en partira quand elle le voudra. N'est-ce pas, petite, que tu veux venir avec moi, demanda-t-il à la fillette qui regardait avidement, les yeux pleins d'une lumière anxieuse.

A cette question directe le petit visage se crispa; des sen-

Digitized by Google

timents contraires passèrent en ondes visibles sous la chair mince. Certes, Simon lui inspirait confiance. Pourtant grandissait dans le cœur de Myriam la sensation qu'elle préférerait manger un brouet aussi noir que celui des Spartiates dans la pauvre maison de son sauveur que d'être choyée chez Simon. Mais comment insister, imposer des privations au jeune homme et à sa mère ? L'homme dit de nouveau :

— Lève-toi, petite, suis-moi; je te donnerai un bon lit et, de temps en temps, tu reviendras ici.

Un sanglot déchira le cœur de Myriam; elle tendit les mains vers l'adolescent pensif et sa détresse jaillit dans un cri :

— Oh ! te quitter, te quitter, toi qui m'as sauvée !

— Nous nous reverrons, dit-il en étendant la main.

Elle la saisit et la baisa avec une passion farouche.

— Dis-moi où je suis, quel est ton nom, je ne l'oublierai jamais !

— Tu es à Nazareth et l'on m'appelle Jésus, répondit le jeune homme.

— La grâce de l'Eternel est sur lui, dit gravement Simon.

Mais la fillette n'écoutait pas. Les yeux fixés sur le mélancolique visage du jeune homme, elle cria, exaltée :

— Jésus, je voudrais mourir pour toi !

Et, docile, résignée, elle suivit Simon dans la douce nuit chantante du pays de Galilée, frêle créature éperdue de tendresse, prête à vouer sa vie, ignorant comment l'avenir réclamerait son vœu de reconnaissance et d'amour...

La maison de Simon.

Simon habitait en dehors de Nazareth. La maison n'était pas grande, mais l'aliyah ouvrait sur une terrasse abritée de treilles, somptueuses comme le manteau d'un grand-prêtre. De là, on dominait les combes, les vallées et les pentes, si douces sous la fourrure légère des graminées. Quand les champs de lin étaient en fleurs, Nazareth, sous ses turbans de chaux blanche, semblait se pencher au-dessus de l'immense golfe rempli d'un foisonnement de corolles roses, et tant d'œillets et de narcisses fleurissaient sur la terrasse de Simon que la maison odorait comme un encensoir. A un angle frémissait un olivier sans âge; ses petites feuilles neuves paraissaient plus jeunes au-dessus du tronc, convulsé comme un possédé.

C'était là que vivait Myriam. Marie Cléophas, la mère de Simon, était bonne, hospitalière et grondeuse. Elle avait

Digitized by Google

cinq enfants : une fille, Lia, et quatre fils : Ruben, Simon, Jude, enfin le petit Jacques.

Ruben, charpentier, évoquait Goliath, athlétique et borné. Ses pas résonnaient pesamment sur le sol de terre battue ; une barbe épaisse végétait sur son visage où l'on ne voyait que le bourrelet double des lèvres et les yeux, des yeux durs. Ruben n'était pas bon. Pourtant, dans cette âme violente, croissait comme une plante délicate un amour touchant et maternel pour Jacques, le dernier né, un enfant de dix ans, débile et fluet. Rien de plus charmant que cet adolescent aux joues rougissantes comme celles d'une jeune fille, aux yeux aussi clairs que les ruisseaux d'avril. Et Jacques, de son côté, préférait son rude aîné à sa mère elle-même. Il aimait s'installer près de l'établi, les pieds enfoncés dans la tiédeur de la sciure de bois, écoutant Ruben fredonner. Lui l'emmenait se promener dans la campagne, la beauté fragile de Jacques emplissait d'attendrissement ce rude colosse. Seule la Byzantine reprochait à son petit compagnon de jeux d'être pusillanime. Et Jacques à ce reproche pleurait abondamment !

Myriam était heureuse. Tout le monde l'aimait ; elle amusait par ses reparties. Assez ignorante, elle possédait pourtant une culture bien plus variée que ces humbles. Les voyages l'avaient instruite. Bien que son père l'eût, assez vaguement du reste, élevée dans la religion israélite, elle connaissait les théogonies païennes. Fréquemment elle mêlait à ses salutations le nom des divinités grecques. Cela choquait un peu Simon, esprit plus élevé que les autres, mais ses frères s'amusaient bruyamment de ces personnages inconnus et sous le toit galiléen, dans ce village perdu au cœur des monts roses, Aphrodite couronnée de violettes, la sage Athéné, Phœbus à la chevelure d'or devenaient des personnages familiers dont on se moquait avec l'ingénuité lourde des rustiques...

Enfin Myriam avait une amie de son âge : Cassia.

C'était la fille de Sarah, une veuve à petites ressources. Sarah n'avait guère plus de trente ans et déjà ses cheveux étaient blancs comme l'aube, car ses deux premiers-nés étaient morts le même jour, noyés dans un ruisseau, à un moment de crue. Puis son époux s'endormit « dans la paix du Seigneur » et seule Cassia lui restait. Mais la mère ne riait jamais, car elle craignait que l'enfant ne vécût pas. De quoi mourait-elle, si douce, transparente et pareille dans son voile clair à une colonne de frais albâtre ? On l'ignorait, et parce qu'on ne pouvait qualifier cette « impuissance à vivre »

Digitized by Google

elle apparaissait d'ordre divin. Cassia n'aimait sur terre que sa mère et le silence...

Myriam, follement bavarde et qui chérissait avec emportement les douceurs de l'existence, s'étonnait de ce détachement surnaturel et le révérait. Quand elle était lasse de turbulence et de jeux, elle venait chez Sarah et le visage résigné de la mère sans sourire, le regard de Cassia l'inondaient de sérénité... Enfin leur maison était voisine de celle de Jésus et, courant jusqu'à Nazareth par le chemin de traverse coupant les prairies herbeuses, la fillette allait souvent chez la veuve dans l'espoir de revoir l'adolescent mystérieux.

Mais, fréquemment, il travaillait chez des particuliers... Elle ne trouvait que Joseph, occupé dans son atelier. La poussière du bois volait autour de lui, blondissant ses cheveux blancs. Il levait sur l'enfant le vieil et calme visage étonné d'un être naïf et bon qui a vécu à côté d'un mystère sacré. Marie paraissait qui lui offrait du lait caillé sur un plat de terre brune. Myriam repartait.

Un jour, en revenant de la maison de Sarah, elle aperçut Jésus dans la campagne, assis, pensif, sous un cyprès. Il venait de la colline du sommet de laquelle on voit un des plus suaves panoramas du monde, teinté d'azur, de neige et d'or pâle. Jésus aimait, de là, contempler sous ses pieds la plaine d'Esdrelon où sinuait l'antique torrent Kishon. Très loin apparaissaient la mer, les montagnes de Samarie, de Galaad et, vers le Nord, l'Hermon scintillant de glace appuyé au ciel bleu.

Toute la Bible est enclose dans cette vallée d'Esdrelon.

Les souvenirs assaillaient en foule l'âme de l'Enfant sacré et, redescendu à Nazareth, il méditait à l'ombre d'une cyprière. Myriam n'osa lui parler. Silencieuse, elle glissa hors de sa vue en soupirant. Elle s'en revenait donc, déçue, quand elle vit sur la terrasse toute la famille prenant le frais sous le soir descendu. En l'apercevant, on l'appela :

— Myriam, on t'attend, viens nous conter quelque chose.

Car, — merveille pour ces gens frustes, — cette petite fille connaissait des récits variés, versicolores comme une longue écharpe chamarrée que l'on déroule sans fin.

Mais, ce soir-là, quand la famille lui demanda un récit, Myriam secoua la tête et alla s'asseoir, muette, dans un coin, entourant de ses petits bras le cou de Jacques.

— Eh ! bien, qu'as-tu donc ? interrogea Lia, où es-tu allée ?

— Bah ! dit Ruben, railleur, ne le devines-tu pas, Lia ? Elle revient de voir Jésus !

Digitized by Google

— L'as-tu rencontré cette fois-ci ? interrogea Marie Cléophas avec bienveillance.

Ingénument la fillette raconta sa course inutile et comment elle n'avait pas osé s'approcher de l'adolescent. Ruben éclata d'un gros rire :

— Es-tu sotte ! ne dirait-on pas que Jésus est un prince ? le fils d'Hérode, peut-être ?

— Il songeait, dit Myriam, je n'ai pas voulu le troubler.

— Tu crois donc qu'il songe autrement que nous ? interrogea rudement Ruben. Moi je ne donnerais pas une obole de toutes les rêveries qui lui passent par le cerveau !

— Moi non plus, dit Lia avec dédain.

— Taisez-vous, dit tranquillement Simon sortant de son mutisme, taisez-vous. Pas un dans Nazareth n'atteint à la cheville de Jésus !

— Oh ! protesta Ruben jalousement.

Mais Simon reprit, décisif, solennel :

— Vous ne l'avez jamais, comme moi, entendu parler. Il y a quatre années de cela, il n'avait que douze ans.

— Ah ! oui, à Jérusalem, quand il était resté en arrière dans le Temple. Tu nous as déjà dix fois raconté cela, dit Lia avec impatience.

Mais, tenace, Simon poursuivit :

—Je suis retourné le chercher avec Joseph et Marie. Marchant plus vite, j'arrivai le premier dans le Temple. Il était là, debout, droit comme un petit roi sous sa couronne de grosses boucles. Et des hommes graves, des vieillards, le menton dans leur main, l'écoutaient, surpris, émerveillés !

— Que disait-il ? demanda ardemment Myriam.

— On l'interrogeait sur les Ecritures... Il les commentait comme un docteur de la loi... Je ne me rappelle plus ses paroles, mais j'avais envie de pleurer. A un moment, un rayon de soleil tomba droit sur sa tête. Il ressembla à l'ange Gabriel. Je crois, moi, que Jésus sera un grand prophète parmi nous !

Myriam bondit en levant les bras :

— C'est vrai ! cria-t-elle, il sera plus grand qu'Elie, plus grand que Moïse !

Et, repliant ses mains sur son cœur pour y renfermer l'émotion chaude qu'elle éprouvait, elle rentra dans la maison. Au passage, Ruben l'arrêta :

— Petite chevrette folle, dit-il, au lieu de t'exalter ainsi, pense donc à te filer de belles robes et de beaux voiles pour tes noces. Comprends-tu ?

Digitized by Google

Il la regardait avec une rude convoitise. Elle se dégagea et se sauva en criant :

— Les noces ? Je n'en veux point !

Ruben rit de nouveau, mais une lueur acérée passa dans ses yeux, tandis que Myriam se jetait sur sa petite couche dure et s'endormait radieuse, s'imaginant aux pieds d'un prophète grave et doux qui ressemblait à Jésus.

Le lendemain elle s'échappa sous l'œil indulgent de Simon.

C'était le soir. Soirs d'Orient quand les villages deviennent roses comme les ailes du flamant; soirs d'Orient quand les femmes sortent une à une des demeures, leur jarre sur la tête, quand les minutes distillent un baume plus doux que celui de Galaad !

Cette fois Myriam se dirigea directement vers la citerne où fréquentait la mère de Jésus. Et, ravie, elle aperçut Jésus lui-même non loin de là. Il parlait à un grand jeune homme musclé, brun comme Ruben, mais qui, la tête inclinée, semblait aspirer les paroles de son interlocuteur avec l'expression naïve et farouche d'un jeune lion. Marie qui arrivait à la fontaine sourit à Myriam et lui dit :

— Mon fils est avec Jean, son cousin.

Myriam avait apporté un jarron de terre. Elle le plongea dans l'eau, le posa sur ses cheveux et retourna sur ses pas, allant à la rencontre de Jésus. Dans la lumière il s'avançait, svelte et clair comme un flambeau de cire. Ses yeux d'ombre, sans fond entre les cils courbes, semblaient recéler des vérités inconnues. Il aperçut Myriam. Elle était méconnaissable. Où donc était la vagabonde sauvée un matin, défigurée alors par la faim, les larmes et les contusions ? Les mauvais jours étaient finis. Dans sa pauvre tunique rapiécée elle resplendissait, enfant merveilleuse, Byzantine aux cheveux solaires, visage où les traits inachevés annonçaient la perfection plastique divinisée par les sculpteurs helléniques.

Le crépuscule s'étalait autour d'elle comme un vélum de pourpre légère. Elle sourit en approchant de Jésus.

— Eh ! bien, dit-il, fraternel, tu parais heureuse !

— Je le suis. Tout le monde est bon pour moi chez Simon.

— Tu ne regrettes plus de l'avoir suivi ? demanda-t-il en souriant.

— Oh ! fit-elle avec ferveur, il y a pour moi sur terre une maison qui vaut tous les palais du monde : la tienne.

A ces mots, Jean avec intérêt tourna vers la fillette son rude visage de fougue et de naïveté. Elle s'enhardit jusqu'à dire :

— Et toi, Jésus, tu penses toujours aux douleurs de la terre ?

Digitized by Google

— Ont-elles cessé d'exister, Myriam, pour que je cesse d'y songer ? répliqua l'adolescent.

Elle rougit, confuse, et se hâta d'ajouter :

— Hier, Simon nous a raconté ton séjour à Jérusalem, quand tu restas en arrière, dans le Temple. Il disait que tu serais un prophète. Je suis sûre que ton cousin Jean le pense aussi.

— Tais-toi, dit vivement Jésus.

— Lui ! exclama Jean avec une brusque ardeur, il nous dépassera comme le cyprès domine la tête des épis ! nous ne sommes pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers !

— Tu dis vrai ! s'écria Myriam, enthousiaste.

Mais Jésus avait disparu dans une ruelle adjacente. Jean et Myriam demeuraient seuls, heureux mutuellement de pouvoir parler de Lui en se comprenant.

— Nous ne nous voyons pas assez souvent, Jésus et moi, disait Jean, mais je souffre de le sentir dans ce village où personne ne le comprend, où personne ne l'écoute. Sa bonté est une offense à la cruauté de cette race de vipères, outres gonflées d'orgueil. Raca ! Raca !

Myriam était un peu effrayée par la violence du jeune homme. Il reprit :

— Il faut faire pénitence ! J'irai dans le désert, je mépriserai les festins et les belles robes dont se parent les riches, leurs gants de soie et la peinture de leurs visages. J'annoncerai Celui qui doit venir.

— Tu parles de Jésus ? interrogea Myriam.

Au son de cette voix, le jeune homme baissa les yeux vers celle qui cheminait à son côté et parut l'apercevoir. Il sursauta. Il avait parlé pour lui seul et était honteux de s'être confié à une femme ; pis : à une enfant ! Sans répondre, il s'enfuit rapide, dédaigneux, marmottant des anathèmes.

Déconfite, Myriam regagna la maison de Simon. Lia et Jude l'attendaient sur le seuil.

— D'où reviens-tu, dirent-ils, après si longtemps ?

— Je causais avec Jean, le fils de Zacharie, avoua la fillette.

Ruben, dans son atelier, grinça entre ses dents :

— Ils auront parlé de Jésus, naturellement !

Et Jacques, qui sciait une planchette de cèdre, leva sur son frère ses beaux yeux tristes et clairs, car il aimait Jésus et souffrait de la haine de Ruben pour l'adolescent pensif.

Mais il n'osa rien dire et s'en fut retrouver, sous l'olivier, Myriam, sa grande amie, qu'une aventure extraordinaire allait bientôt lui enlever...

Digitized by Google

La belle aventure.

Un à un les jours s'effeuillèrent... Le cycle inviolable des saisons ramena les étés dévorateurs, quand la terre crevassée souffle par mille lèvres sèches le feu profond de son cœur; les automnes jetèrent sur les treilles la splendeur des grappes. Enfin trois fois l'hiver revint, tiède comme un printemps.

Une année, au retour de l'avril de flamme et de pourpre, un peu après la Pâque, Nathaniel, le premier négociant de Nazareth, fit transformer sa villa. C'était un homme beau et calme. Ambitieux, il témoignait cependant d'une certaine élévation morale et lisait les philosophes pythagoriciens entre deux coupes de vin de Byblos. Les Pharisiens lui reprochaient âprement de se tourner vers les Romains, leurs vainqueurs, et d'aller trop souvent à Machaerous voir le Grand Hérode, le Tétrarque, qui le traitait avec amitié.

Mais les Sadducéens, qui, eux, s'occupaient de politique, estimaient utile de faire des concessions, et habile d'entretenir de bons rapports avec les maîtres du pays. Tout en méprisant un peu Nathaniel pour sa servilité, on le recherchait à cause de ses hautes relations. Parfois, venant de Jérusalem ou de Tibériade, de Césarée de Philippe ou même de Rome, des litières en caravanes allaient jusqu'à la villa de Nathaniel et des personnages passaient quelques semaines chez lui.

Afin de flatter leur amour-propre national, il voulait donner à sa maison un caractère latin. Rasant dômes et coupoles, il adoptait les lignes nues, les balcons suspendus et, sur le toit, un solarium. A l'intérieur, des peintres décoraient le peristylium de rinceaux légers où les cornes des satyres et les pieds de chèvre de Pan se mêlaient à des guirlandes et à des médaillons. Une colonnade de marbre rouge s'y déployait; au centre un faune de bronze dominait une fontaine où l'eau ne coulait pas encore. Ailleurs scintillaient des mosaïques.

En dernier lieu, on avait mandé les menuisiers et les charpentiers de la région : Jésus avec Joseph et une vingtaine d'autres. Ruben, Simon, Jacques étaient occupés à Naïm, car la Galilée se couvrait de châteaux polychromes et de temples païens en horreur aux Hébreux. C'était une infiltration sourde du luxe et de la dissolution impériale romaine. Ce pays de Galilée, riche comme une lourde corbeille de pampres et de froment, après avoir pendant des millénaires prodigué sa fertilité champêtre, allait s'enivrer de faste, se corrompre, se dissoudre, pour s'endormir ensuite, pendant des

Digitized by Google

siècles, dans la stérilité. Toutes ces villas étaient pareilles à ces ardentes fleurs qui ne s'épanouissent sur les plantes tropicales qu'au seuil de leur mort. La Galilée entrait en décadence.

***

Jésus avait dix-huit ans. Adolescence, âge de fraîcheur, d'incertitude et d'ardeur, qui met au front des jeunes gens une couronne touffue de songes et d'enthousiasme. Quelles ombres et quelles lumières reflétaient les prunelles de Jésus ? Les Evangiles cloîtrent dans le silence trente années de sa vie et l'art ne représente jamais le Christ qu'enfant ou adulte... Et pourtant quelle majesté limpide Fra Angelico eût donnée à son jeune maître; quelle mélancolie sacrée le Vinci eût versée dans les yeux d'un Jésus de dix-huit ans, peinant humble et doux comme un prince en exil.

Chez Nathaniel, Jésus travaillait sur une terrasse qu'ombrageaient des cèdres bleuâtres, paisibles comme l'horizon du soir. Au-dessous de lui, dans le jardin, des esclaves se contaient leurs misères, la longue angoisse de leur vie, l'anxiété de l'avenir. Cet écho solitaire d'une détresse universelle se répercutait sans doute dans le cœur du Maître et, devant ses yeux, passait une succession de gouffres où gémissait l'Humanité dans une nuit sans étoiles.

Sans étoiles, sans espoir ! Qui jetterait dans ces noirs abîmes une étincelle divine, tendrait un arc-en-ciel pareil à celui qui consola la famille de Noé sortant, tremblante, de l'arche humide, créerait dans ce désert une oasis sacrée où décharger sa douleur ? Un être allait paraître pour verser sur les créatures la fraîcheur des paroles de résignation, d'espérance et d'amour, mais l'heure n'était pas encore venue. Les mots fussent tombés comme des graines stériles...

Et Jésus se taisait.

***

Les travaux s'achevaient. On ouvrait des colis pleins de coussins de pourpre, de tapis parthénopes, de tables sculptées à Neapolis. Finalement on annonça aux charpentiers qu'ils n'avaient plus besoin de revenir. Ils allaient partir, chacun vers sa bourgade, quand l'un d'eux s'approcha de Jésus :

— Es-tu le fils de Joseph, le charpentier de Nazareth ? lui demanda-t-il.

— Tu l'as dit.

— Joachim, le modeleur, te mande d'aller demain à la

Digitized by Google

villa de Juda, louée cette année à Julia, une patricienne romaine. Il voudrait avoir tes conseils.

— C'est bien, répondit Jésus.

Le lendemain matin, il se dirigea vers la maison de Juda. Elle était bâtie au revers d'une colline et dominait la mer d'herbages de la plaine d'Esdrelon. Sous le ciel matutinal, bleu comme une mer suspendue, le printemps commençait. Les fleurs rouges pointaient à peine, aussi rien de plus tendre, de plus argenté que ces longs tapis de verdure, ces guirlandes d'oliviers au flanc des montagnes, l'ennuagement des lignes, la sérénité religieuse répandue sur la contrée paisible, enfermée dans l'anneau de ses montagnes. Partout des ramereaux roucoulaient et les jeunes ruisseaux, nés la veille de la fonte des neiges montagnardes, leur répondaient dans l'épaisseur des orges.

Jésus atteignit la maison de Juda. Immense, elle étageait ses dômes épais et blancs. Les orangers, en ronde autour d'elle, l'enveloppaient d'un parfum d'encensoirs. Dès qu'il se nomma, on le fit entrer. Il traversa des salles où scintillaient des meubles incrustés de métal et entra dans une pièce. Elle était étroite, assombrie par ses parois de marbre turquin, bleu foncé, sur lesquelles des incrustations d'or simulaient le firmament et les astérismes innombrables. Tous les signes du Zodiaque, les demi-dieux, les mortelles légendaires, que les anciens croyaient métamorphosés en étoiles, étaient représentés là. Jésus examinait cette immense carte céleste, quand une portière se souleva. Une adolescente apparut.

Une simarre, agrafée par une fibule de topaze, l'habillait. Un voile en soie de Cos, retenu par trois rangs de perles, encadrait sa figure et frôlait ses pendants d'oreilles représentant un paon minuscule en émail bleu. Le stibium noircissait les sourcils et les cils; les ongles rougis par le henné ressemblaient à des boutons de coquelicots et l'odeur unique du baume de Galaad s'épanchait de sa personne, des roses ornaient sa ceinture. Mais toutes ces délicatesses passaient inaperçues tant le visage attirait comme un joyau et comme un bouquet. Une splendeur émanait de la perfection de ses traits. Nulle déesse païenne ne pouvait être plus étincelante, aucune n'avait cette expression extatique et chaste, ce regard profond entre les paupières bleutées. Jésus reconnut Myriam.

— Toi ! s'écria-t-elle avec élan en l'apercevant. Je voulais ce soir même aller vers ta mère. Tu vois le prodige ? Myriam, la servante de Simon le charpentier, habillée comme une patricienne dans la plus belle villa de Nazareth !

Digitized by Google

— Je le savais, dit Jésus doucement.

— Oh ! fit-elle stupéfaite, comment est-ce possible ? On ignore tout encore au village. Ma fortune date de quelques jours. Je crois rêver.

Fortune inouïe qui, brusquement, tirait de l'ombre cette enfant éblouissante. Quelques jours plus tôt, elle allait à une fontaine puiser de l'eau dans sa jarre de terre. Sa tunique effrangée collait à ses jambes nues, elle était un bijou perdu, une étoile sous un nuage, quand Julia et Virginia, sa petite fille malade, des Romaines venues à Nazareth pour le printemps, passèrent en litière. Soudain, en apercevant Myriam, Virginia s'écria en se tournant vers sa mère :

— Regarde comme elle me ressemble ! une blonde aux yeux noirs comme moi. Ses nattes sont aussi épaisses que celles des perruques que l'on fait avec la chevelure des Gauloises !

La mère fit arrêter les litières. On examina l'adolescente effarouchée. Virginia poursuivit, animée :

— Imagines-tu ce qu'elle serait avec les robes et les colliers que je ne puis mettre ? Emmenons-la à la villa, je m'amuserai à l'habiller, à la farder, je la ferai marcher et croirai me voir !

Combien de jouets la veuve romaine n'avait-elle pas déjà achetés pour distraire l'enfant rachitique qui, retenue dans son lit, ne souriait jamais. Si cette pauvresse la tentait comme une poupée parlante, il fallait qu'on la laissât vivre près de Virginia. Tout de suite, Julia demanda Myriam à Simon et, le soir même, elle entrait dans la villa.

Jamais la Byzantine n'avait vu d'aussi belles salles. Son admiration éclatait en remarques si imprévues que Virginia retrouvait le vrai rire de l'enfant, tout débordant de gaieté. Pour mieux ébahir Myriam on lui mit des péplums somptueux, des anneaux aux bras, des bagues aux pieds et aux mains, des pendants d'oreilles athéniens aux perles cliquetantes. On plongea dans le cinnamome cette adolescente ignorante, et Virginia l'appelait son « sosie », bien qu'il n'y eût entre elles que peu de ressemblance.

Tout cela, Myriam l'eût raconté en détails à Jacques, un véritable frère pour elle ; elle se fût amusée à lui énumérer ses trésors, les beautés de son appartement et des jardins profonds aux arcs de roses. Mais elle n'osait parler à Jésus de ces frivolités. Devant lui elle ressentait cette révérence mystérieuse qui l'avait saisie dès le premier matin qu'elle le vit dans la vallée d'Esdrelon.

Il avait changé depuis ce jour déjà lointain. Ne ressemblant à

Digitized by Google

aucun des jeunes gens de Nazareth, il les dépassait tous; lui seul semblait avoir une âme. Debout dans cette pièce sombre, contre la carte sidérale qui l'environnait de ses constellations, de ses étoiles, de ses myriades de points d'or, il paraissait le maître de cet infini stellaire, comme si les astres n'eussent été créés que pour graviter autour de lui.

Peut-être aussi les siècles d'adoration, les fastes liturgiques, les prières inouïes dont il serait bientôt le but communiquaient déjà à sa personne mortelle la majesté de l'infini. Cela, nul n'aurait pu l'expliquer; le cœur aimant d'une adoratrice pouvait seul le deviner dans une intuition géniale et fugace et, s'inclinant très bas, comme on accomplit un rite, Myriam dit seulement en revoyant Jésus :

— Maître, puis-je maintenant faire quelque chose pour toi ? Parle, ta servante écoute.

Le nom de « maître » jaillissait spontanément de ses lèvres. Jésus hocha la tête.

— Veux-tu voir Julia et Lucius son fils ? reprit-elle.

Par une baie on apercevait Lucius, debout, jouant de la flûte. Malingre, il avait des yeux vifs et sagaces dans une petite figure sèche comme un éclat de bois. Julia écoutait solennellement la mélodie agreste. Cette veuve romaine était sombre et sévère comme un buis. Jésus dit enfin :

— Les riches n'ont pas besoin de moi. Mais Julia a un fils...

— Oui, ce Lucius. Il a seize ans.

— Peut-être deviendras-tu maîtresse de cette fortune. Alors, quand tu verras passer sur la route de petits enfants en haillons, rappelle-toi...

— Le matin que tu me sauvas ? Maître, crois-tu que j'oublierai jamais ce que tu fis pour moi ?

Elle avança d'un pas. Une rougeur envahissait son visage de déesse; ses yeux étaient plus intenses et plus lumineux. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, elle allait parler. Mais, dans le jardin, Lucius l'appela. Elle tressaillit :

— On me demande, dit-elle, je dois obéir..., car je ne suis qu'une servante, acheva la jeune fille dans une compréhension subite de sa vraie fonction.

Et s'inclinant elle effeuilla brusquement aux pieds du Maître les roses de sa ceinture en murmurant :

— Tu es plus grand qu'eux tous !

La prophétie.

L'automne jaillissait de terre. Il jaillissait par toutes les sèves, pareil à une huile lubrifiante épandue sur la terre brûlée.

Digitized by Google

Mois de Tisri, mois pacifié ! Le sourire de l'Eternel semblai. diffus sur les montagnes, les prairies paisibles et l'horizon vêtu de brumes bleuâtres. La fête rustique des Tabernacles approchait, quand la Judée et la Galilée entières désertent leurs palais ou leurs masures, leurs lits d'ivoire ou leurs couches de roseaux, pour venir pendant sept jours camper sous des tentes dans les plaines, en souvenir des quarante ans de pérégrinations dans le désert. Pendant une semaine, les prières alternent avec les festins où, fraternellement, étrangers, veuves, orphelins sont conviés. Nulle famille n'est si pauvre qu'elle n'ait sa hutte de feuillage, son petit banquet et sa gaieté.

Les vieillards dérangés dans leurs habitudes, les mères encombrées de nourrissons et accablées de soins appréciaient relativement cette fête hors des demeures bien pourvues. Mais les enfants et les adolescents exultaient, tous travaux suspendus, errant dans la campagne avec la joie des installations provisoires, le bonheur des couches de feuilles, l'ivresse des repas perpétuels !

Julia connaissait peu cette coutume pastorale. De la terrasse, assise entre Lucius et sa fille, Myriam à ses pieds sur un coussin d'hyacinthe, elle regardait curieusement les jeunes gens qui préparaient le village éphémère où devaient camper les Nazaréens. Des adolescents passaient, courbés sous des bottelées de feuillage, de branchages et de palmes élastiques. Les forêts descendaient du Liban dans la plaine.

— Que se passe-t-il donc ? interrogea la Romaine.

Myriam le lui expliqua. Un regret emplissait les yeux de la jeune fille. Elle aussi eût voulu déposer soudain ses beaux colliers, enlever sa robe, ses cothurnes perlés, et s'en aller, toute fraîche et simple, courir pieds nus dans les prairies. Julia le devina et dit avec bonté :

— Virginia, il faut que Myriam observe la coutume religieuse de sa race et aille passer la fête des Tabernacles chez ses anciens maîtres.

Mais Virginia, cédant à une colère soudaine, impétueuse comme les convulsions des possédés, s'écria qu'elle ne pouvait se séparer de son amie, qu'elle en mourrait et, imprécatoire, ne consentit à la laisser partir qu'une journée.

L'étoile du matin brillait encore ce jour-là, quand Myriam se leva. Pas de fard sur son visage; pas de belles chaussures. Au lieu des tuniques multicolores, une robe de laine, blanche comme le lait. Enfin elle partit, lumineuse sous ses nattes ensoleillées, telle qu'une colonnette à chapiteau d'or.

Une allégresse chaste et naïve ondoyait sur les pentes.

Digitized by Google

Myriam courait vers ce nouveau village, né en quelques heures et vert comme la feuille et la grappe. Des cantiques et des lyres graves le faisaient retentir.

De l'autre bout du camp, Jésus, revenant de Nazareth, semblait marcher à la rencontre de Myriam. Pourtant il ne l'avait pas vue. Il côtoyait les bercails improvisés, hâtivement cernés de barrières, où les boucs, les agneaux, les colombes, tous les animaux quiets voués aux sacrifices sanguinaires, bêlaient, broutaient, roucoulaient, regardant les hommes avec confiance, insconscients du prochain massacre.

Mais Jésus arrivait près de sa tente. Elle était remplie par tous ceux que la pitié de Jésus, de Marie et de Joseph avait secourus à l'heure de l'épreuve. Il en survenait d'autres continuellement qui, eux aussi, avaient connu leur hospitalité. Dans la vie quotidienne on oubliait les bienfaiteurs, mais en ces jours de fête les obligés se rappelaient soudain que Marie préparait des galettes pour toutes les bouches. On s'écrasait autour des plats; Joseph, assombri, tâchait de les éloigner.

Et Jésus ? Négligeant de rien prendre, il distribuait sa part aux autres, accueillant amis ou ennemis avec une bienveillance patiente. Des mères lui racontaient leurs soucis; des jeunes gens l'interrogeaient; des vieillards le fatiguaient de leurs récits cent fois répétés. Il conservait une sérénité immuable. Puis des chanteurs survinrent. Il ne mêla pas sa voix aux leurs, mais les écouta avec une attention pensive, plus suave que des louanges. Enfin, levant les yeux, Jésus aperçut Myriam et un sourire se dessina, non pas sur ses lèvres closes, mais sur ses traits, comme un rayon s'épand.

Au milieu de la foule, Myriam apparaissait, pudique dans sa robe blanche, des épis blonds reposant dans ses bras. Et Jésus lui dit :

— Ruth, la glaneuse, revenue parmi nous, vers quel Booz dois-je te conduire ?

Elle tressaillit et répondit d'une voix faible :

— Booz ? N'y a-t-il pas une autre destinée que cela ?

Il la regarda profondément, tout sourire enfui de ses yeux sans fond, et dit :

— Tu as raison. Il y a une destinée plus glorieuse, plus haute, infiniment plus belle, unique !

Que voulait-il dire ? Un mystère subit enveloppait les paroles de Jésus. Tremblante, elle interrogea :

— Quelle destinée ?

Il sembla hésiter, puis répondit gravement :

Digitized by Google

— Celle qui sera la tienne.

Et il s'éloigna...

Eblouie, Myriam ferma les yeux. Et, comme, d'instinct, on objective les choses abstraites, une vision symbolique se précisa dans l'esprit de la jeune fille. Mais ce ne furent pas des cours de marbre ou des joyaux qui fulgurèrent dans sa pensée. Par une singularité elle évoqua : « La couronne d'étoiles ». C'était, chez Julia, la copie d'une œuvre d'Apelle où Ariane recevait la couronne stellaire dont l'éclat l'illuminait, l'enveloppant d'un triomphal péplum de clarté... Et Myriam aussi, dorénavant, attendrait toute la vie sa couronne d'étoiles...

Mais Lia, sortant de la tente de Simon, venait au devant de Myriam :

— Eh ! dit-elle, te voici donc ! entre vite, nous sommes si heureux de te revoir.

— C'est vrai, tu manques dans notre maison, dit Simon avec bienveillance en faisant asseoir la jeune fille. Qui donc maintenant nous raconte des légendes, le soir, sous l'olivier ?

— Moi aussi, confessa-t-elle, vous me manquez tous. On est très bon pour moi et j'aime beaucoup Virginia, mais combien étaient chers à mon cœur votre maison et la terrasse et les champs de lins roses que je quitterai un jour ou l'autre...

— Tu vas partir ? demanda Jacques tournant vers Myriam son visage d'une grâce séraphique.

— Nous ne resterons pas toujours ici. Certainement Julia voudra retourner dans son pays, je ne sais rien encore.

— Pauvre Ruben ! s'écria Jacques consterné.

On sourit de l'inquiétude du jeune homme, tout occupé de son aîné, et Myriam interrogea.

— Où donc est Ruben ? je ne le vois pas.

— Oh ! dit Lia avec un mouvement d'orgueil, il est près de Nathaniel. Nathaniel est très bon pour lui.

— Oui, dit Simon avec un léger dédain, Ruben aspire à devenir un personnage à Nazareth. Il fait sa cour aux riches !

— Ruben saura s'élever, lui ! rétorqua Lia, il est ambitieux et habile...

— Trop ! laissa tomber Marie Cléophas.

Lia bondit, mais Myriam s'interposa :

— Ne vous querellez pas, dit-elle. C'est la fête des Tabernacles, je suis venue pour connaître de nouveau sous votre tente la douceur de notre croyance.

— Tu ne sacrifieras pas aux faux dieux ? interrogea Simon.

— Non, dit-elle avec calme.

Ruben parut à ce moment. Ses yeux étincelèrent en aper-

Digitized by Google

cevant la jeune fille; puis, tout de suite, un pli âpre contracta sa bouche. Elle remarqua qu'il était mieux vêtu que jadis. Avec sa carrure, il évoquait un chef barbare. Elle lui parla un peu par courtoisie. Ruben répondit à peine. De tout le repas il ne causa point, mais souvent, à la dérobée, il regardait Myriam, semblant couver un projet...

— Oh ! Cassia !

Myriam sauta de joie, courant vers son amie, qui revenait de Samarie où sa mère avait une propriété. Cassia connaissait la fortune de Myriam; elle rit en lui tendant les mains. La Byzantine, elle, ne pouvait pas rire... Cassia venait d'aller à Samarie... Mais pour quel voyage sans retour allait-elle bientôt partir, cette adolescente transparente comme le pain azyme ? Telle la flamme d'une lampe d'argile brille dans la nuit, pâlit à l'aube et, même sans s'éteindre, semble disparaître au jour dont la clarté l'annihile, ainsi Cassia vivant encore, souriant, parlant, semblait déjà son propre fantôme. Le regard angoissé de Myriam rencontra le visage de blancheur et de résignation de Sarah, la mère qui depuis longtemps n'espérait plus et n'avait jamais souri...

— Alors, tu es heureuse ? dit Cassia en passant son bras, léger comme une touffe de graminées, sous celui de son amie.

— Oui, dit Myriam doucement. La vie est belle. N'aimes-tu pas la vie, Cassia ?

— Oh ! non ! la mort est meilleure que l'existence impure, dit la jeune fille.

— Mais ta mère, Cassia..., ta mère ?

— Maman me rejoindra hors de cette terre souillée...

Myriam voulut protester : la vie lui semblait un banquet délicieux, mais Cassia regardait la nue transparente... Qui donc l'appelait par delà ce monde cruel et pollué ? Myriam ne trouvait plus de paroles de protestation... Subitement l'adolescente radieuse, promise selon la parole de Jésus à une destinée probablement retentissante, s'inclina devant l'enfant angélique et baisa sa petite main pâle, veinée de bleu...

Et la journée s'écoula, lumineuse, alternée de cris de joie et d'oraisons. Fête des Tabernacles, des récoltes, du froment blond, des vendanges pourprées, gaieté végétale et sacrée naissant après le dur travail sous le soleil qui corrode, quel flot de fraîcheur ne versiez-vous pas sur toute l'année aride ?

Enfin le soir parut, et les hymnes vespérales commencèrent de s'élever sous la nue où mûrissait la moisson des étoiles. Bientôt le chœur unanime s'enfla, grandit, s'élargit comme la clameur de la marée qui monte, s'éteignant, refluant, avec la

Digitized by Google

mobilité grave d'un flot. Les voix proches martelaient les syllabes, mais les voix lointaines, évaporées par la distance, étaient pareilles à l'écho mourant des générations disparues; tous ceux qui avaient célébré ces fêtes sur ces herbes semblaient revenir et mêler leurs pâles accents de fantômes aux refrains des vivants...

Et cela jaillissait de partout, du creux des ravins, des sillons, du sol, comme le chant même de la terre, son propre cantique d'actions de grâces à l'Eternel. Toutes les occupations s'arrêtaient; la mère cessait de bercer son fils, la servante délaissait le feu, on communiait dans une prière universelle et le cri d'un enfant, le roucoulement des colombes dont s'écoulait le dernier soir se noyaient diffus dans cette immense sérénité bleue épandue comme une mer sur le pays de Galilée. Puis le chant s'apaisa, agonisa, mourut avec la douceur d'une vague arrivée sur la plage; dans le ciel, entre les étoiles, blondes comme les grains de froment, la lune s'arquait, mince et polie, pareille au fer des faucheurs, et Myriam dit enfin :

— Il faut que je m'en aille maintenant.

— Tu ne veux pas coucher ici, sous la tente ? interrogea tendrement Marie Cléophas.

— Je ne peux pas, j'ai promis de rentrer. Adieu, hélas! Le Seigneur soit avec vous.

Elle s'arrachait en soupirant à l'enchantement agreste, traversait le village éphémère, encombré maintenant d'êtres allongés sur le sol, la tête abritée par les turbans et déjà dans le sommeil. Elle s'engagea dans une olivette au feuillage délicat. Soudain, émergeant d'un tronc, Ruben parut devant elle, sombre et robuste comme un arbre.

— Tu m'as fait peur, dit-elle; il faut que je rentre, la lune est levée.

L'homme lui barrait le chemin, tranquille et muet. Ce silence étonna Myriam, puis l'inquiéta :

— Laisse-moi passer, dit-elle.

— Non, dit Ruben.

Le ton de sa voix tremblante et sourde la choqua.

— Que me veux-tu donc ? interrogea-t-elle avec un peu de frayeur.

— Je veux que tu reviennes chez nous.

— On ne me laissera pas partir.

— Sauve-toi, fuis, je te cacherai dans la montagne, dans une grotte, au milieu des troupeaux. Chaque jour, j'irai te porter du lait caillé, des fruits, du pain.

Digitized by Google

Il lui parut dément. Elle rit en répondant :

— Julia et Virginia sont bonnes. Pourquoi fuirais-je ?

— Tu ne peux pas passer ta vie près d'elles.

— Je le puis, si je le veux, dit Myriam, ne suis-je pas une femme libre ?

— Mais moi je te défends de rester là ! dit-il sourdement, les bras croisés sur sa poitrine carrée.

— Ah ! fit-elle railleuse, c'est toi qui commandes à présent ?

Elle n'avait pas peur et la clarté de l'astre, entre le feuillage, se concentrait sur le visage virginal comme sur un miroir.

— Je t'aime, dit-il brusquement en baissant la tête, je te veux pour épouse et je te ravirai à ces Romaines. Je t'enlèverai, je me suis juré de t'unir à moi. Entends-tu ?

Il haletait ; elle le sentit dangereux, mais elle aima le péril de cette heure et céda au plaisir âpre d'humilier cet homme qui haïssait Jésus.

— Moi, Ruben, je ne t'aime pas, dit-elle, et je ne te crains point. Si tu m'enlèves, je m'échapperai de ta maison pour courir de nouveau vers Julia.

— Et vers Lucius ?

— Et vers Lucius, dit-elle, narquoise, se plaisant à ameuter la jalousie de la brute. Prends garde, tu ne m'attaquerais pas impunément. Il y a des verges chez Julia.

En parlant elle marchait, sortait de l'olivette, allant à la rencontre d'un esclave de la Romaine qui venait la chercher. Ruben la suivait en grommelant comme un ours. Il lui prit le poignet, se pencha vers elle et dit :

— Je t'apparais comme un pauvre ? Mais j'ai autant d'ambition que d'amour. Je veux devenir un des premiers de Nazareth !

C'était peu comme but, et Myriam réprima un sourire. Mais à cet homme borné un champ restreint paraissait vaste.

— Je transformerai la maison en taverne recherchée, poursuivit-il, c'est ainsi que l'on se fait des relations. J'aurai de beaux coussins et des vins précieux...

— Avec quel argent auras-tu cela ? Nathaniel est-il disposé à te prêter ?

— L'argent, gronda-t-il à voix basse, je ne sais pas encore, mais... j'en aurai. Toi, dis-moi qu'un jour, aussi lointain fût-il, tu m'aimeras.

— Ruben, je le jure par le Styx, dit-elle en éclatant de rire, j'aimerais mieux servir dans la maison de Sarah que d'être maîtresse dans la tienne. Allons, va-t-en, va-t-en !

Il avait lâché son poignet délicat. Malgré sa ténacité, il eut l'intuition totale, intense, définitive que jamais il ne la gagne-

Digitized by Google

rait. Il fut convaincu parce qu'il n'avait point vraiment espéré...

Mais une haine foudroyante l'enveloppa avec cette certitude. Un besoin hideux de vengeance creva dans son cœur comme une poche de venin, l'empoisonna et coula dans ses veines les plus profondes. Elle le repoussait. Soit ! une autre joie démente lui était réservée : la vengeance, la vengeance juive, cruelle et pleine de bénéfices. Déjà elle se dessinait dans sa pensée, tandis que, sous la nue arrondie au-dessus d'elle comme une arche violette, Myriam s'éloignait, insouciante, ignorant que la haine de Ruben la poursuivrait, impitoyable, jusqu'aux bornes de la terre, jusqu'à la tombe...

La révélation.

— Isem, Marie nous a bien dit que Jésus reviendrait ce soir par la route ?

— Oui, maîtresse.

— Il passera donc devant la grotte qui se trouve à l'entrée de Nazareth.

— Il n'y a pas d'autre chemin.

— Allons l'attendre là, dit Myriam.

Isem, l'esclave de confiance de Julia, suivit la jeune fille jusqu'à une excavation rocheuse drapée de clématites. Ils y entrèrent; elle s'assit sur une pierre, regardant, par l'entrée, le ciel d'été reposant sur les cimes. Il faisait nuit. Il n'y avait pas de lune, mais, de la nue palpitante d'étoiles, une lueur tombait qui précisait les faîtes. Là-bas les monts de Galaad, aux baumiers odoriférants, jaillissaient de la nuit et la plaine d'Esdrelon, en contrebas, pleine de lucioles, semblait un péplum noir couvert d'escarboucles.

Vigilante, elle guettait l'arrivée de Jésus, absent depuis quelques jours, mais on ne voyait personne. Seul, au loin, s'entendait un chœur d'hommes. Les voix se rapprochaient. C'était un chant très vieux que le jeune David répétait peut-être en gardant ses troupeaux dans les champs de Bethléem avant que de porter le sceptre. Les voix s'enflèrent et Jacques apparut. Les chanteurs le dépassèrent, car il s'arrêta en apercevant Myriam, roulée dans un voile bleuâtre où tremblaient des perles en reflets d'étoiles.

— Toi, dit-elle. Sais-tu où est Jésus ?

— Il était avec moi et revenait vers Nazareth, quand il s'est arrêté chez le vieux Jacob de qui la fille se meurt. Tu voulais le voir ?

— Oui, Jacques, mon esprit est plein de nouvelles.

Digitized by Google

Elle se mit à rire, heureuse de rencontrer le jeune homme qui, depuis peu, par sa dévotion et sa transparence d'âme, était devenu le disciple le plus proche du Maître. Souvent il accompagnait Jésus dans la campagne et, quand Jacques revenait, l'enthousiasme le nimbait, l'auréolait, créait de la lumière sur son front. Comment ne parvenait-il point à persuader Ruben de la supériorité de Jésus ? Sans doute n'osait-il pas affronter l'incrédulité de son aîné. Généreux et plein de foi, Jacques était toujours craintif, car c'est dans l'eau amère des larmes que se trempent les âmes, et ce gracieux adolescent n'avait jamais souffert... Myriam commençait de lui parler, quand des chevriers dévalèrent du sentier caillouteux et envahirent la grotte avec leurs troupeaux.

— Ah ! dit la jeune fille, nous ne pourrons pas parler ici. Allons à la villa. Julia et sa fille sont chez Nathaniel qui donne une fête, nous serons tranquilles. Isem veillera et montrera le chemin à Jésus.

Jacques suivit Myriam, ils gagnèrent la demeure d'un blanc-bleu de neige sous l'argent clair de la nuit. Par une porte basse ils pénétrèrent dans le jardin. Une bouffée d'odeurs violentes les accueillit.

C'était une roseraie dont on commençait à parler en Galilée.

— Nous allons quitter tout cela, dit Myriam en désignant la roseraie véhémente qui, enclose de hauts murs blancs, évoquait le jardin scellé de Salomon. Nous partons demain.

— Jésus me l'a dit, Myriam.

— Ah ? fit-elle, surprise, — car elle croyait que cette détermination était inconnue. Nous allons à Rome, acheva-t-elle.

— Rome, la grande, la dure et puissante Rome ! dit Jacques en s'animant. Tu es contente, Myriam, cela doit t'intéresser.

— Oui. Songe à ce beau voyage ! Ils ont une villa à Rome sur la pente du mont Quirinal. Enfin il y a le cirque, les fêtes, je serai de toutes. Virginia et Julia m'aiment, Lucius obéit à mes caprices. Tu sais qu'il est poète. Il me compare à Pasithée, la plus jeune des Charites. Enfin je suis leur servante et c'est moi qui les commande !

— Ruben n'a jamais cherché à t'inquiéter ? demanda Jacques anxieusement.

— Lui ! dit-elle avec dédain, que pourrait-il contre moi ? Bientôt du reste je serai partie.

— Tu parais enthousiasmée, dit Jacques avec un peu de reproche dans la voix.

— Moi, dit-elle changeant de ton, je regretterai toujours Nazareth et jamais, — sa voix trembla de pleurs retenus, —

Digitized by Google

jamais je n'oublierai au milieu des merveilles de l'Empire la maison basse dans laquelle, par une nuit aussi belle que celle-ci, le Maître amena un soir une enfant misérable qu'on avait voulu lapider le matin !

— Pauvre Myriam, dit Jacques ému, tu n'oublies rien.

Il entendit qu'elle pleurait. Puis elle se redressa et, comme l'odeur des roses les incommodait, ils gagnèrent une terrasse libre de fleurs. Des buis très hauts, très amers et très forts entouraient cet espace, dure muraille noire, rèche comme un cilice. Dans le lointain stellaire on ne voyait plus que les pures arêtes des montagnes sèches. Le lieu était ascétique et solennel comme un temple sylvestre.

— Jacques, dit gravement la jeune fille, tu m'as dit que Jésus connaissait mon départ pour Rome. T'en a-t-il parlé ?

— Oui.

— Oh ! Que dit-il ?

— Myriam, répondit le jeune homme d'une voix révérente, — tandis que, le regard perdu, son profil extatique levé vers la nue, il tâchait de se rappeler sans les altérer les paroles de Jésus, — le Maître dit que tu dois suivre ta destinée. Il faut que tu ailles vers la richesse et le triomphe. C'est le moyen d'éprouver la pureté de ton cœur. L'avenir est suspendu sur ta tête comme une lourde vague. Elle te portera ou t'écrasera, mais, — ce sont les propres paroles de Jésus, — tu dois te rappeler dans la douleur que le Seigneur compte et recueille les larmes de ses créatures et qu'il vient un jour, par delà la vie, où ceux qui s'aimaient sont à jamais réunis.

— Quoi ? interrogea Myriam, surprise, par delà la vie ? Ne lit-on pas dans l'Ecclésiaste : « Il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas » ?

— Myriam, le Maître affirme que l'homme doit regarder vers le ciel, vers Celui qui voit tout, pardonne tout et console de tout par delà la vie et la mort.

— On ne m'avait jamais dit cela !

— En vérité, il n'y a pas de désespoir qui ne se transforme en allégresse, après la mort, pour celui qui croit et qui aime !

— Oh ! dit la jeune fille avec élan, il devrait crier cela !

— On ne le comprendrait pas encore. Ses paroles ne descendraient point dans les cœurs, dit-il, mais se dessécheraient comme des larmes sur une pierre chaude.

— Non, rien que sa voix, murmura Myriam, ouvrirait en eux la source des pleurs !

Ils en avaient encore l'écho divin dans les oreilles. Elle était multiple, cette voix, infinie, diverse comme les mani-

Digitized by Google

festations de la souffrance humaine. Tantôt grave, palpitante de pitié; ou mystique, assombrie par la douleur, montant du cœur comme d'une source brûlante. L'ardeur et l'angoisse, l'espoir et l'amour y mêlaient leurs frémissements. Parfois elle se faisait douce, tendre pour l'oreille ingénue des petits enfants; ou sévère, pure, comme celle qui, dans les temples, lit les livres saints. Chacun trouvait en elle l'accent qui devait bouleverser son âme.

— Jacques, mon frère, dit Myriam avec foi, il ne faut pas que Jésus reste obscur dans ce village. Il faut un jour que tous les pays de la terre le connaissent et entendent sa parole.

Le jeune homme tressaillit, paraissant hésiter, puis, enfin :

— Myriam, écoute. Hormis mon cousin Jean qui s'est retiré dans le désert, nul ne sait quelle destinée attend Jésus ni ce qu'il veut qu'elle soit. Mais, pour consoler la misère des hommes, pour adoucir la vie des misérables, il n'est chose qu'il ne fasse, il n'est holocauste auquel il n'aspire. Tais-toi. Seuls sur terre nous savons qu'Il vient pour accomplir une grande œuvre..., quand son heure sera venue. Tais-toi, n'en parle à personne. Il ne faut pas, dit-Il, que la pensée voie la lumière avant d'être assez forte pour la supporter.

— Il quittera Nazareth ? interrogea-t-elle dans un souffle.

— Nul n'est prophète en son pays, m'a-t-il dit souvent.

— Eh ! bien, quand Il le voudra, toute mon influence, toutes les richesses qu'il m'a prédites seront à Lui, s'écria Myriam dans un acte d'offrande passionné.

— C'est vrai, dit Jacques, la foi n'est rien sans les œuvres et Il t'a promis une destinée haute, glorieuse, belle, unique !

L'un et l'autre, à ces mots, évoquèrent le faste des cours, les joies du triomphe, une union retentissante, d'illustres aventures..., la couronne d'étoiles !

— C'est peut-être moi, balbutia la jeune fille, qui, par ma fortune et ma puissance, l'aiderai. Il faudra que sa mission soit éclatante, que la gloire accompagne ses pas. Oh ! si, comme David, il devenait Roi !

Ils se prirent les mains, unis par une même foi, suffoqués par un enthousiasme sacré. Et, sveltes, chastes, exaltés, ils semblaient deux jeunes archanges envoyés en mission parmi les Hommes pour veiller sur le Fils de l'Eternel.

— Si jamais Il vient à Rome..., reprit Myriam.

— Je n'irai pas à Rome, interrompit Jésus survenu en silence et debout devant eux.

Myriam tressaillit, joignant les mains, le regardant avec des yeux nouveaux qui voyaient maintenant au delà des

Digitized by Google

apparences. Lui, un Roi ? Il en avait la souveraineté, mais ce fut la pitié qui trembla dans sa voix en disant :

— Myriam, tu reviendras ici. Si tu es heureuse, riche, satisfaite, passe devant ma maison sans t'y arrêter. Mais, si tu souffres, si, le ciel t'ayant éprouvée, tu ne sais sur quelle pitié reposer ton cœur, entre, parle, confie-toi. Myriam, nous nous reverrons !

Elle s'inclina en étendant les mains sous ses voiles bleuâtres où tremblaient des perles en reflets d'étoiles. Jésus la regarda un instant avec une douceur infiniment compatissante, puis il s'éloigna, examinant une pierre dressée dans un angle de l'âpre terrasse et enveloppée par l'odeur ascétique des buis.

Or, dans cette maison qui n'était pas ancienne, dans ce jardin nouveau, la stèle se révélait antique, verdâtre et si fendillée qu'elle semblait chargée d'un réseau de veines. Peut-être était-elle contemporaine d'Abraham; les troupeaux agrestes des peuples pasteurs avaient brouté l'herbe alentour, et les guerriers, après les combats célèbres, s'étaient accotés contre elle. Maintenant les buis la cachaient presque entièrement, mais, à la lueur nocturne, on distinguait une entaille toute fraîche qui écorchait la pierre fruste, découvrait son derme blanchâtre, et Jésus déchiffra ces mots, gauchement gravés : « Au Dieu inconnu ».

Un esclave, impressionné par l'austérité du lieu, les avait écrits, ces mots, lus quelque temps plus tôt aux environs d'Athènes. Dans un mouvement d'espoir il avait dédié ce primitif autel au dieu inconnu que sa misère attendait; et Jésus, les bras croisés sur sa poitrine, considérait la stèle. Dressé dans l'ombre, il paraissait très loin de tous, au delà des limites permises à la faiblesse humaine, haussé dans une sphère où la pensée trébuchante ne pouvait le suivre. Ni Jacques, ni Myriam n'osaient interrompre sa méditation. Glissant à ses pieds, elle murmura enfin, éperdue :

— Maître, bénis-moi !

Alors il inclina ses mains sur la tête voilée et, levant les yeux vers la nue immaculée, pria :

— Père, que ta bénédiction repose sur cette enfant. Délivre-la du mal, donne-lui les richesses impérissables et les splendeurs de l'âme.

Et Myriam ne comprenait pas...

Yvonne SCHULTZ.

La suite prochainement.

Digitized by Google

IMPRESSIONS MUSICALES DE TCHÉCHOSLOVAQUIE

Tziganes.

J'ai retrouvé à Bratislava un ami, grand voyageur, amateur passionné de musique, qui m'avait promis de me faire entendre des tziganes comme on n'en rencontre plus guère.

Pour commencer, une déconvenue. Je m'attendais à explorer les guinguettes des bas quartiers, avec décor obligatoire de tonnes défoncées et d'ivrognes fumeurs de pipes; dans le tumulte, des musiciens frénétiques vêtus d'étoffes voyantes, à brandebourgs, boutons de métal, verroteries; peut-être aussi quelques-unes de ces farouches dames choristes qui tirent les cartes et jettent des sorts.

Or mon ami me fit simplement entrer, à la nuit, dans le café de Baross, au cœur de la ville. Beaucoup de bruit et de fumée, certes; mais pas de cartomanciennes, et ces messieurs de l'orchestre tout bonnement en smoking. Ils étaient huit : le quintette des cordes, deux clarinettes et le cymbalum. Pour la plupart des types d'une extraordinaire pureté, qui criait l'origine hindoue; teint mat, des cheveux d'un noir bleuté, le nez busqué, assez court, avec les narines très dessinées, frémissantes. Deux faisaient exception : le contrebassiste, au masque plus large, d'une patine moins foncée, qu'on eût plutôt fait naître en Catalogne; et un joueur de clarinette que je vous présenterai plus tard.

Au dire de mon guide, ils faisaient partie d'une compagnie assez nombreuse, scindée pour l'ordinaire en plusieurs groupes, dont celui-ci, un autre d'égale importance qui opérait dans un café voisin, et de petites équipes volantes, réparties au hasard des noces et banquets.

A peine étions-nous assis que le prime (premier violon et chef de la bande) vint s'enquérir de nos goûts. Mais, comme on me présentait sous l'étiquette doublement avantageuse de musicien et de Parisien, il n'en voulut pas savoir davantage. Il s'éclipsa, avec un sourire entendu; dans la minute, son orchestre entamait, en mon honneur, une fantaisie sur *Carmen*.

Mon premier mouvement fut de dépit : on ne va pas jusqu'au

Digitized by Google

Danube pour découvrir *Carmen*. Mais j'eus bientôt sujet de m'étonner, puis d'admirer, puis de m'enthousiasmer à fond.

Ils jouaient par cœur, pour la plupart incapables, traditionnellement, de lire une note. Or ils firent défiler dans cette fantaisie, qui dura une demi-heure d'horloge, tous les thèmes essentiels, accompagnés des harmonies mêmes de Bizet; ce, avec une cohésion que n'eût pas dépassée un orchestre régulier jouant texte en main et sous la baguette d'un chef.

Le prime semblait suivre son seul caprice. Il enchaînait les motifs comme au hasard, modulait avec une brusquerie extrême, instantanément deviné par les autres, comme s'il se fût agi d'un organisme unique dont il eût été le cerveau.

Avec cela un merveilleux équilibre sonore : le chant du violon en plein relief, les différents éléments de l'accompagnement tour à tour en valeur, mais sur un plan différent; et la liaison opérée, avec quelle dextérité, par le cymbalum d'accompagnement, chargé d'étoffer les accords, d'amorcer les modulations délicates et surtout d'affirmer et de maintenir un rythme inflexible sous le *rubato* des archets.

La fantaisie terminée, le prime s'en revint, avec des déhanchements et des œillades, — seuls traits caractéristiques que nos montmartrois à dolmans rouges aient jamais pu emprunter à leurs modèles. Je remerciai comme il convenait, pour le délicat hommage à l'art méditerranéen, et demandai qu'on nous fît maintenant entendre de la musique du cru.

Alors commença (car ils ne s'arrêtaient guère, heureux de jouer comme nos orchestres de cafés le sont de se reposer) une singulière rhapsodie. Je ne crois pas avoir jamais eu d'exemple plus achevé de virtuosité collective. Le contenu était slovaco-hungaro-tzigane. Çà et là, s'amalgamant on ne sait comment avec le reste, un fragment de sonate classique, une sucrerie comme l'*Ave Maria* de Gounod, à son tour enchaînée à une « friska » échevelée, qui en appelait d'autres, sans trêve, dans un mouvement toujours plus précipité. L'éloquence de leur exécution était prestigieuse, — à faire oublier la minceur parfois excessive de la trame musicale. Leur harmonie n'allait pas au delà de ce que Liszt a enregistré dans ses Rhapsodies. La mélodie d'une insuffisante variété, bien que l'intervalle caractéristique de seconde augmentée lui donnât, à peu de frais, une couleur violemment exotique. Mais que cela vivait ! Quel bouillonnement de musique ! Pas un accord barbare, pas un accent mal placé, une facilité acrobatique ahurissante : les violons passant de la cantilène éperdue aux cascades de quadruples croches, les clarinettes brodant des contrepoints exubérants sur les thèmes les plus anodins, tandis que violoncelle et contrebasse, insuffisamment occupés, dépensaient leur trop plein d'énergie à faire pivoter leurs instruments, avec des rires sataniques. Là dessous, les vagues sonores des arpèges de cymbalum.

Digitized by Google

Par parenthèse, si Maurice Ravel, dans l'œuvre qu'il vient de dédier à Jelly d'Aranyi, a voulu pasticher cela, si supérieure que soit sa musicalité, il reste en deçà de ses modèles : son ironie de trop bon ton n'atteint pas à l'humour formidable de ces huit tziganes se mettant tout à coup à se parodier eux-mêmes, en outrant leurs procédés, contrastes dynamiques abrupts, cadences en style d'opéra, lamentos sirupeux qu'ils sanglotent, — en riant du coin de l'œil.

Mon ami m'avait réservé pour la fin, — minuit avait sonné depuis longtemps, — une dernière surprise. A sa demande, on vit s'avancer à la place d'habitude réservée au prime un petit homme gras, chauve, avec de gros yeux globuleux; un des joueurs de clarinette qui avait troqué son instrument contre une sorte de clarinette alto, équivalent civilisé de la *fujara* des bergers. Accompagné par un simple frottis de cymbalum, il se mit à improviser, avec une indicible poésie, un chant sauvage et fervent qui nous eut bien vite fait oublier la laideur du bonhomme et l'atmosphère embuée du café. Et, quand il se lança dans une étincelante variation, jonglant avec des formules de virtuosité hétéroclites, les organisant, les vivifiant, les transformant à leur donner l'aspect du neuf, il n'y eut pas une table où l'on n'interrompît la conversation engagée, pour l'écouter passionnément, jusqu'au moment où il s'arrêta, exténué, congestionné, ravi.

L'applaudissement fut frénétique. Hilare, il salua en s'épongeant le front. Après quoi il vint cueillir à domicile nos félicitations, qu'il écouta en saluant courtoisement, la main droite sur le cœur; puis il se redressa, fouilla ses poches et me tendit une carte de visite qui portait les nom et adresse du chef d'orchestre. Il m'assurait de toute sa reconnaissance, si je lui procurais un engagement pour Paris. Je m'excusai de ne connaître ni restaurateur, ni impresario, ni directeur de cinéma. Comme il insistait, je pris sa carte que je transcris :

v
Stefan Pihik. Kapellmeister
Kaffe Baross.
Bratislava.

Ce que j'en fais est seulement pour libérer ma conscience. Le jazz nous tient et ne lâchera pas de sitôt sa proie. Mais, quand nous serons saturés de saxophones et de trompettes bouchées, quand la concurrence européenne aura fait évanouir la poésie nostalgique des chants nègres, quand les syncopes ne nous réserveront plus d'étonnements, c'est alors qu'on ira vous chercher très loin, c'est alors

v
que je vous attends, tziganes de Štefan Pihik.

Chants populaires slovaques.

Je connais peu de villes plus singulières et plus attachantes que Bratislava, mosaïque de civilisations, — slovaque, tchèque, hongroise, allemande, juive, — mal résignées à fusionner.

Digitized by Google

Cité des contrastes. De longues rues villageoises, bordées, comme au hasard, de maisons basses, auxquelles succèdent sans transition les avenues à la moderne où se carrent les grands hôtels.

Devant la terrasse du Carlton, où j'ai pris rendez-vous avec mon guide bénévole, des balayeurs hirsutes s'abordent avec des formules d'un protocole raffiné : « Comment allez-vous, Monsieur mon Collègue ? » Assis à côté de moi, un gentleman d'une correction vestimentaire toute britannique, mais noir d'ongles comme un chiffonnier, tire de sa poche un gros couteau pour couper en deux un croissant au cumin, qu'il avale en deux bouchées. Son voisin au nez busqué, haillonneux et minable, va payer son moka : il ouvre un portefeuille replet, d'une main soignée de danseur argentin.

Contraste entre cette esplanade cossue et le proche ghetto, parfumé de fritures rances, qui a vue très loin sur le déroulement splendide du Danube. Entre le quartier du commerce, bariolé, grouillant, bruyant et, à cinq minutes de marche, la vieille rue, froide et silencieuse, où j'espère rencontrer le Docteur Abbé Kolisek, curateur de la Faculté de théologie de Bratislava.

C'est un savant homme, de qui l'on m'a vanté l'érudition en folk-lore slovaque. Je sais qu'il a fourni aux *Racial Problems* de Scotus Viator (Londres, 1908) de précieux articles sur la musique de son pays; et sa collection de chansons populaires passe pour l'une des plus complètes qui soient.

La maison est d'extérieur austère : un séminaire qui date du XVII^e^ siècle. L'appartement qu'y occupe l'abbé nous ménage une surprise nouvelle. C'est le plus harmonieux désordre, la confusion chatoyante de tout ce qu' a produit l'art slovaque paysan, vêtements, broderies, armes, jouets; un musée régional en raccourci, plus évocateur cent fois que les trésors étiquetés des palais d'Etat. Dans cette chaude ambiance, la vie ne s'est pas retirée des coiffes d'argent pâli, des costumes aux riches passementeries bigarrées qu'une main pieuse a rassemblés ici. Le maître du logis les aime comme ceux et celles qui s'en paraient jadis, s'il n'est pas aussi habile à les garder de la poussière. Ces flûtes monumentales des bergers que l'on tient à deux mains, inclinées, une extrémité au sol et l'embouchure à hauteur des lèvres, il les a certainement essayées une à une pour retrouver dans sa naïveté l'appel que des siècles ont entendu sur les prairies.

Un amoncellement de livres et de paperasses encombre les tables. Aux murs, des toiles, assez montées de ton, des peintres de la jeune école. Quelques portraits d'un personnage aux traits accentués dont le sombre ajustement et la longue chevelure blanche évoquent le souvenir de Liszt.

Entre le modèle : l'abbé Kolisek en personne. Plus grand que Liszt, le masque plus large, peut-être moins d'acuité dans le regard (à en juger par les photographies et les mémoires sur lesquels mon imagination a travaillé); mais la même expression d'ardeur et de bonté compréhensive.

Digitized by Google

Une infériorité marquée, en ce qu'il ignore notre langue. Et, comme, en bon patriote tchèque, il n'a cure d'employer l'allemand, l'entretien se poursuivra à bâtons rompus, par le truchement de mon compagnon. Je n'ai pas lieu de m'en chagriner : je ne viens chercher ici ni une conversation fleurie ni une dissertation académique sur les mérites de l'art slovaque.

Les recueils même que l'abbé me montre obligeamment, et qui recèlent des trésors, me laissent tiède. A demain archives, fiches, érudition. Ce que j'attends aujourd'hui, c'est la musique ressuscitée.

L'abbé ne se fait pas prier. Dans un coin dorment deux cymbalums. Il choisit le plus grand, s'y installe, et après un court prélude chante pour nous.

Un chant héroïque d'abord : il s'agit d'un brigand qui clame sa haine de l'injustice et sa résolution de vivre fièrement en marge de la société des hommes, redresseur de torts, pitoyable aux humbles, dur aux riches et aux puissants.

Puis l'élégie : séparation des amants. Les suprêmes adieux échangés, la bien-aimée tombe raide morte.

Enfin le genre gai : une jeune femme reproche à son galant ses infidélités, dans un langage dont le comique direct et dru évoque nos fabliaux.

Au fond, ce sont là thèmes de partout et de tous les temps. Ils ne m'ont pas semblé posséder l'âpre originalité du folk-lore morave exploité avec tant de bonheur par Leos Janacek et ses disciples.

Au contraire, la matière musicale porte un cachet ethnique, et même régional, indéniable. La mélodie, enfermée dans une tessiture assez restreinte, a presque toujours conservé les modalités anciennes. Quand elle use de nos modernes *majeur-mineur*, elle les alterne avec une vivacité et une liberté dont nous n'avons plus l'habitude; non pas à la façon de variations où le *mineur* vient à point nommé créer un contraste attendu, mais dans l'intérieur même d'une période, souvent avec une fréquence d'où résultent de savoureuses ambiguïtés. Dans l'accent, une vigueur et une précision dues autant à la justesse du mouvement mélodique qu'à la souplesse des rythmes.

On a parfois émis la thèse originale que la chanson populaire n'existe pas; ou que, du moins, elle n'est que l'interprétation, par la masse inculte, d'œuvres savantes, écrites par les compositeurs professionnels.

S'il en était ainsi, la place des maîtres reviendrait aux élèves de qui l'ignorance aurait imaginé de si ingénieuses déformations et si éloignées de la rythmique traditionnelle. Subtiles parfois au point de mettre en défaut notre graphie musicale. D'où l'intérêt des reproductions phonographiques. D'où la valeur documentaire incomparable d'une exécution comme celle que nous offrait l'abbé Kolisek; puisqu'ayant recueilli ses chansons de la bouche même des paysans, il nous les transmettait avec l'exactitude de la machine par-

Digitized by Google

lante, mais aussi la ferveur, la fièvre d'une nouvelle création.

Sa voix n'était pas belle. Un peu détimbrée par l'âge, déjà, et le manque absolu de ménagements avec lequel il la promenait à travers tous les registres. Mais tant d'intelligence et de feu qu'on ne songeait guère à remarquer l'abîme qui séparait son art du « beau chant » italien.

Et puis le prestige de l'accompagnement. Il tirait de son cymbalum trois ou quatre qualités de son absolument différentes, selon qu'il attaquait les cordes à plein jeu, ou qu'il assourdissait de la pédale, ou qu'il se servait des baguettes démunies de leurs tampons, ce qui donnait une sonorité grêle de pizzicati. Ses formules, harmoniquement très sobres pour conserver intacte l'impression modale, valaient par l'ingéniosité de l'adaptation à l'instrument. Tantôt le fier martellement d'arpèges qui en parcouraient toute l'étendue ou l'appui très doux de notes effleurées, à la tierce de la mélodie, ou le frémissant trémolo sur lequel se détachait soit le jaillissement d'un sforzando subit, soit la résonnance de cloche des dernières cordes graves.

Cette technique neuve pour moi, ces timbres, ferraillement héroïque, bruissement léger d'élytres, l'étrange et parfois retorse simplicité des mélodies et de leur vêtement harmonique, l'enthousisasme qui animait et fondait tout cela dégageaient un ensemble d'une prenante poésie.

Lorsqu'il fallut prendre congé, avec le sentiment que des heures n'auraient pas épuisé ma curiosité, ni mon plaisir, j'emportais avec moi des pensées réconfortantes : si d'antiques chansons de paysans restent éloquentes à ce point, la musique, — et dans ses formes même les plus simples, — n'a pas épuisé ses ressources. Il y a encore de grandes choses à dire en peu de notes ; tous les modes d'expression, *a priori*, sont valables. L'œuvre d'art en apparence menue, éphémère, insignifiante, pourvu qu'elle contienne une parcelle d'âme, traverse les siècles aussi victorieusement qu'une cathédrale gothique. Sa puissance reste entière, sa grâce souveraine.

Il est possible que les évolutionnistes aient raison dans le domaine scientifique (on en est de moins en moins sûr). Le poète qui a écrit : *A thing of beauty is a joy for ever* n'a pas seulement frappé un vers élégant : il énonce un axiome inébranlable, et je rends grâces au digne abbé d'en avoir, une fois de plus, porté témoignage.

Marc PINCHERLE.

Digitized by Google

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Le revirement de l'opinion américaine au sujet des dettes de guerre. — Une estimation de la capacité de paiement des nations débitrices. — Arguments en faveur d'une réduction de la dette française. — Les Américains entravent eux-mêmes le paiement des dettes européennes. — La prospérité industrielle et commerciale des Etats-Unis. — Les trusts. — Le capital américain en Europe.

Quand cette chronique paraîtra, le règlement de notre dette envers les Etats-Unis sera sans doute assez avancé. L'état d'esprit américain à l'égard de cette question s'est en effet partiellement modifié.

La mission de M. Caillaux a échoué. Elle n'en a pas moins déblayé le terrain. De toute part on peut noter les symptômes d'un revirement de l'opinion chez les Américains, non par des raisons de sentiment, mais par une compréhension meilleure de leur propre intérêt.

Quelques-uns des journaux les plus importants ont ouvert la campagne en dénonçant le mal que pouvaient faire à l'Amérique les exigences excessives de sa politique à l'égard de ses débiteurs européens.

Devant la Chambre des représentants, M. Mellon lui-même a fait un exposé qui, à travers de nombreuses réserves, se prononce en faveur d'une politique assez modérée pour rendre possible la consolidation de toutes les dettes de guerre. Nous pouvons en retenir cette déclaration essentielle que « la créance tout entière des Etats-Unis sur les nations étrangères ne vaut pas plus en dollars pour le peuple américain que la clientèle d'une Europe prospère ». Cette opinion répond parfaitement aux idées des industriels et des banquiers de l'Est. Dans l'Ouest, il n'en est pas encore ainsi et les « fermiers » restent plus exigeants à l'égard du remboursement intégral des dettes de guerre.

Au surplus, M. Mellon n'en a pas moins affirmé que les Etats-Unis tenaient essentiellement à rentrer dans le capital qu'ils avaient déboursé et qu'ils ne consentiraient aucune réduction à ce sujet. Ils pourraient au contraire faire toutes les concessions possibles sur les intérêts.

Enfin il a ajouté qu'ils étaient libres de traiter séparément avec chacun de leurs débiteurs sans qu'aucun puisse protester contre les concessions accordées à un autre. Ceci, pour poser le principe

Digitized by Google

qu'aucun des accords déjà conclus ne peut constituer de précédent pour les accords à venir.

Une partie intéressante des déclarations de M. Mellon vise la capacité de paiement des nations débitrices. Il estime qu'elle est déterminée par les trois facteurs que voici : le budget total représentant l'ensemble des recettes perçues par le gouvernement débiteur, le commerce extérieur qui donne des indications sur les possibilités de transfert et enfin le revenu total de la nation débitrice qui reste en fin de compte le facteur essentiel de la détermination de la capacité de paiement.

Il n'a pas craint de calculer, d'après ces données, pour l'Angleterre, l'Italie et la Belgique, le pourcentage de leurs paiements par rapport à leur budget et à l'ensemble de leur revenu national et le pourcentage de l'annuité à payer par rapport à l'ensemble de leur commerce extérieur. Nous ne donnons pas ces chiffres. En dehors de ceux qui concernent le budget, ils ne présentent aucune exactitude. Le commerce extérieur varie en d'énormes proportions d'une année à l'autre. Quant au revenu national d'un pays, son évaluation, très difficile en tout temps, devient tout à fait fantaisiste lorsque les conditions économiques sont aussi troubles qu'aujourd'hui.

Mais nous citerons la conclusion de l'exposé de M. Mellon :

« Aucune nation, excepté sous la pression de l'opinion publique et des nécessités de son propre crédit, ne peut être contrainte à payer une dette contractée envers une autre nation. Ainsi toute insistance pour obtenir un règlement excédant la capacité de paiement du débiteur justifierait de la part de ce dernier un refus de conclure quelque arrangement. Personne ne peut faire l'impossible. Si le débiteur doit avoir la possibilité de payer, il faut bien que le créancier de son côté reçoive quelque chose, mais un règlement équitable pour les deux parties est essentiel. Il s'ensuit que ceux qui insistent pour l'acceptation de conditions impossibles travaillent en fin de compte pour la répudiation totale des dettes ».

On notera l'habileté de ce plaidoyer, qui répond à la fois aux inquiétudes que pourraient faire naître en France des exigences trop accentuées et à l'opposition des irréductibles aux Etats-Unis. Il y a lieu de penser que cette opposition pourrait s'atténuer pour peu que s'accentue encore la poussée de l'opinion publique.

***

Plusieurs grandes associations américaines, industrielles, scientifiques, économiques, ont publié sur les dettes interalliées des études intéressantes. Nous y trouvons les arguments les meilleurs qui puissent être présentés en faveur d'une solution qui soit à la fois raisonnable et équitable. Une de ces publications établit que les citoyens des Etats-Unis paient aujourd'hui sous forme d'impôts locaux et nationaux 11,5 % de leur revenu, ceux d'Angleterre 23%, ceux d'Italie 19% et ceux de France 21%. Si toutes les dettes dues par les Etats étrangers aux Etats-Unis étaient payées sur le pied de

Digitized by Google

l'arrangement fait avec la Grande-Bretagne, il en résulterait pour la charge fiscale des Américains un allégement de 3 dollars 1/2 par tête, soit 5% du total des impôts. Au contraire, l'accroissement des impôts, qui résulterait pour la France, la Belgique et l'Italie du paiement de leurs dettes, serait 10%. Ainsi l'accroissement des charges pour les débiteurs serait le double de l'allégement pour le créancier. La situation économique des pays débiteurs pourrait aggraver encore les conséquences de cette inégalité.

Une personnalité très représentative des milieux d'affaires, le président de l'Association des industriels de l'Illinois, s'adressant au sénateur Borah lui-même, le 26 novembre, lui disait : « Nos contribuables se rendent-ils compte que, sur les 3 milliards de dollars qu'elle nous a empruntés, la France a versé aux industries américaines, pour la fabrication des munitions, 1 milliard de dollars, et qu'elle a affecté la plus grande partie du solde, c'est-à-dire 2 milliards, à acheter en Amérique des produits alimentaires, du coton, et autres articles de première nécessité pour la population civile » ?

Cet argument est très fort, surtout si l'on ajoute, comme le fait M. Delano, membre du Federal Reserve Board, que l'Etat américain a déjà prélevé une part non négligeable de ces sommes sous la forme d'impôts sur les bénéfices de guerre.

Dans le *New-York Times* il cite le cas d'un manufacturier de coton qui a reçu, en 1917, une commande du gouvernement français pour une somme de 76 000 dollars. Il a fabriqué le tissu à très bas prix et a payé à l'Etat américain 45 000 dollars d'impôts.

Cet Etat, de son côté, a ouvert à la France un crédit de 76 000 dollars sur lesquels il en a déjà récupéré 45 000 et pourtant il réclame le paiement intégral de la somme prêtée, plus l'intérêt.

Dans le même ordre d'idées, citons encore le *Manufacturers Record* de Baltimore. Il rappelait récemment que les Etats-Unis, dont les exportations en Europe de 1910 à 1914 ont atteint moins de 7 milliards de dollars, ont exporté dans cette même Europe pendant les années 1915-1919 des marchandises évaluées à 19 milliards 1/2 de dollars, c'est-à-dire qu'ils ont encaissé 12 milliards de dollars de plus que pendant la période précédente de même durée. Les Etats-Unis ont tiré de la guerre tous les avantages possibles. Ils ont un excédent d'exportations d'un milliard de dollars; ils ont racheté la plupart de leurs titres jadis possédés par des capitalistes européens; ils ont placé à l'étranger environ 10 milliards de dollars; ils amortissent rapidement la dette fédérale; la fortune nationale, évaluée par le bureau du Census à 186 300 millions de dollars en 1912, est chiffrée pour 1922, par ce même bureau, à 320 803 millions de dollars, soit une augmentation de 72%. Il est donc permis de dire que les Etats-Unis se sont déjà remboursés eux-mêmes au moyen de leurs bénéfices de guerre et d'après guerre. Le *Manufacturers Record* conclut en disant : « Littéralement le champ de nos affaires a été fertilisé par le sang des millions de soldats qui ont trouvé la mort sur les champs de bataille de l'Europe ».

Digitized by Google

***

Au surplus, nombreux sont les Américains qui ont un avantage immédiat à la conclusion d'un arrangement avec la France. Le fait même que cet arrangement nous favorisera doit servir leur intérêt propre. Par exemple les porteurs américains de rentes françaises et de francs, qui sont très nombreux, doivent souhaiter que le franc se revalorise au lieu de tomber encore. Les banquiers ne demandent qu'à placer aux Etats-Unis des emprunts français. Tout ce qui est industriel et commerçant aime mieux avoir affaire à une France assez riche pour leur acheter le plus possible que d'ouvrir leur marché aux marchandises françaises.

Or qui dit paiement de la dette dit forcément importations françaises aux Etats-Unis, car il n'existe pas d'autre moyen de transférer les capitaux d'un pays dans un autre que par des services rendus ou des échanges de marchandises. C'est ce qui rend si difficile le paiement des réparations allemandes comme celui des dettes interalliées. Mais la balance commerciale des Etats-Unis créanciers de l'Europe, est positive, tandis que pour tous leurs débiteurs, excepté la France et la Tchécoslovaquie, les résultats d'ensemble de leur commerce extérieur font ressortir une balance déficitaire.

Bien plus, la tendance actuelle du mouvement commercial américain montre que, si l'Europe demeure encore au premier rang des clients et des fournisseurs des Etats-Unis, sa part a diminué très sensiblement en tant que fournisseur. Elle ne livre plus que 30% des achats américains contre 46% avant la guerre. Voilà qui ne facilite pas le paiement des dettes européennes. La situation est analogue entre la France et l'Allemagne, puisque nous vendons aux Allemands beaucoup plus que nous ne leur achetons.

Cette année, le déficit de notre balance commerciale à l'égard des Etats-Unis s'est encore accru et ce recul est plus fort que pour les autres pays, l'Allemagne exceptée. Cela s'explique par la nature même de notre commerce avec les Américains, qui nous achètent surtout les articles de luxe et qui se sont donné un tarif douanier très élevé pour réduire autant que possible les importations et protéger leur industrie contre une concurrence qu'elle serait incapable de soutenir. Ajoutons la loi de prohibition qui ferme le marché américain aux vins et à l'eau-de-vie.

Non contents de se protéger par des droits qui atteignent quelquefois de 60 à 90% de la valeur des marchandises, les Américains s'ingénient à multiplier les difficultés qu'ils opposent à nos exportateurs; nous en avons dit un mot dans une de nos dernières chroniques, nous n'y reviendrons pas.

Ces procédés ne sont pas de nature à faciliter le paiement de notre dette, puisque, nous le répétons, il ne peut se faire que par des ventes de marchandises françaises. Les Etats-Unis nous reprochent à dire vrai de les traiter moins favorablement que le Canada et la Grande-Bretagne. Il y aurait là matière à conversation.

Digitized by Google

***

Mais d'autres considérations entrent en ligne. Par suite de la guerre qui a provoqué de la part des belligérants d'énormes demandes de marchandises de toute sorte, les Etats-Unis ont donné à leurs industries un développement qui pour beaucoup est excessif. Elles demeurent en état de fournir la production intensive du temps de guerre, alors que non seulement les besoins des pays étrangers ont diminué, mais que des changes moins favorables ferment aux Américains une partie de leurs débouchés extérieurs. Dans l'industrie de la chaussure, par exemple, 14% des manufactures existantes, utilisant 60% de la main-d'œuvre, fournissent près des trois quarts de la production totale; elles pourraient, en travaillant à plein rendement 300 jours par an, suffire à la consommation du marché national. Quant à la main-d'œuvre employée dans cette industrie, 40 % est à peu près inutile.

Dans la minoterie, les conséquences du suréquipement industriel se font sentir plus vivement encore, puisque 2 1/2% des entreprises, occupant 42% de la main-d'œuvre totale, fournissent 62% de la production et pourraient aussi suffire facilement à la consommation nationale. Dans d'autres industries, telles que les mines, il n'y a de travail que pour un homme là où deux doivent vivre.

Le ministre du travail, pour remédier à cet état de choses, voudrait créer dans chaque groupe de la production un trust en éliminant les entreprises inutiles. Comme il n'y aurait plus de concurrence, l'Etat aurait le contrôle des prix. C'est une des idées que Walter Rathenau avait exposées et soutenues avec tant de talent et de conviction pendant la guerre. Il est certain que nous verrons revenir ses théories plus d'une fois au cours des années futures. Tous les pays tendent plus ou moins à l'extension des cartels et à la nationalisation des entreprises.

En ce qui concerne les Américains, la situation où les met le développement excessif qu'ils ont donné à la plupart de leurs industries suffit à expliquer l'exagération de leurs tarifs douaniers. Ils sont maîtres chez eux, c'est entendu. Mais alors ils ne peuvent pas sans contradiction exiger que nous leur payions notre dette, car ils ne nous en laissent pas le moyen.

Mais l'opinion américaine est trop férue du protectionnisme pour ne pas demeurer très favorable à ce tarif Fordney-Mac Cumber, que nous trouvons excessif. Le président Coolidge a protesté contre la pression que les nations européennes, dit-il, voudraient exercer en vue d'obtenir la réduction de ce tarif. Il ne veut pas considérer la balance commerciale entre deux pays : elle ne signifie rien, dit-il, car l'un des deux peut avoir une balance favorable avec un troisième envers lequel l'autre, au contraire, se trouve endetté, de sorte que l'on peut admettre la possibilité d'un règlement à trois. A ce raisonnement quelque peu simpliste nous répondrons que ce règle-

Digitized by Google

ment triangulaire se conçoit en théorie, mais que dans la pratique il serait singulièrement malaisé.

Pour maintenir leur régime douanier, les Américains invoquent aussi l'avantage que donne aux pays européens leur monnaie dépréciée, qui leur permet de pratiquer le dumping de change. Sur ce point on pourrait leur répondre qu'ils n'ont pas intérêt à accroître les effets de ce dumping en se montrant trop durs envers leurs débiteurs.

Il faut dire que beaucoup d'entre eux sont inaccessibles à toute considération sur ce point. Ils ne voient dans le règlement des dettes européennes qu'un moyen de diminuer l'impôt qui frappe les citoyens américains et ne veulent pas comprendre dans quelle mesure le maintien de la prospérité industrielle et commerciale des Etats-Unis dépend d'une Europe elle-même assez prospère pour leur garder sa clientèle.

***

Ils sont excusables de se laisser abuser par les apparences. Depuis longtemps la situation économique n'avait pas été aussi favorable aux Etats-Unis. Les journaux, les revues économiques, les rapports des banques sont unanimes dans l'expression de leur enthousiasme et de leurs espérances pour la continuation de cette prospérité exceptionnelle. Ils citent et commentent les paroles encourageantes des grands maîtres de forges, des économistes, des directeurs de banques, des constructeurs d'automobiles. Cette prospérité n'a rien de factice ; elle repose sur des fondements solides. Les prix montent, mais il n'y a dans cette hausse presqu'aucune spéculation. Les transactions bancaires augmentent sans cesse ; les transports par chemins de fer atteignent un volume inconnu jusqu'alors.

La prospérité américaine d'aujourd'hui a pour élément essentiel l'abondance des récoltes agricoles. Celles de cette année, quoique légèrement inférieures à celles de l'année dernière, marquent encore une augmentation de plus de 300 millions de dollars sur celles de 1923. Malgré cette abondance, le prix des produits agricoles a beaucoup monté et tend à monter encore. L'indice du prix des céréales, qui était à 140 au début de 1924, est aujourd'hui à 155, après avoir atteint 180 en février dernier. Celui du bétail est passé de 100 à 150. L'indice général des prix agricoles, qui était de 130 en 1924, est au-dessus de 150. Les Américains disent que le dollar du farmer, qui valait 83 cents en 1923, en vaut aujourd'hui 95. Sa puissance d'achat a augmenté de 12% depuis deux ans.

Il est vrai qu'à la fin de l'année une baisse s'est produite sur le prix du maïs, suscitant une vive émotion chez les agriculteurs de l'Ouest, toujours prêts à s'inquiéter et à réclamer. Ce sont aux Etats-Unis les seuls adversaires du protectionnisme, du moins pour les autres, car il va de soi que, si leur propre production avait besoin d'être protégée, ils se montreraient aussi exigeants que les industriels. Toujours est-il que le président Coolidge crut devoir aller

Digitized by Google

à Chicago pour leur dire la sympathie du gouvernement et ses projets d'assistance à l'agriculture. Il est prêt à les aider en leur accordant de généreux crédits et en favorisant l'organisation des marchés et le développement de la coopération. Au surplus, leur situation ne doit inspirer aucune inquiétude par suite des signes de relèvement qui se manifestent.

Seuls la filature et le tissage du coton subissent une crise, qui tend d'ailleurs à s'atténuer. Elle est compensée par l'essor prodigieux de l'industrie de la soie. Les Etats-Unis, qui en 1921 n'importaient que 29 millions de livres de soie grège, en auront importé en 1925 59 millions, sans parler de la soie artificielle dont la consommation s'est accrue dans une proportion beaucoup plus forte encore. Alors que la plupart des pays s'obstinent à représenter les soieries comme un article de luxe et les taxent en conséquence, le rapport de la *Silk Association of America* pour le premier semestre de l'année courante explique le développement extraordinaire de l'industrie des soieries par ce fait que l'économie contribue autant que la mode à conseiller l'emploi de la soie de préférence à d'autres textiles. Les femmes américaines de la classe moyenne, qui représentent l'élément le plus important pour la consommation, sont unanimes à reconnaître la supériorité et la commodité des tissus de soie, si bien que les soieries tiennent une place de plus en plus grande dans leur garde-robe.

A cette activité industrielle répond une activité analogue du commerce de gros et de détail. Nous en avons un indice certain dans le nombre des wagons chargés qui est sensiblement plus grand en 1925 qu'en 1924.

Il est intéressant de noter que les ventes de produits de luxe s'accroissent fortement ; celles des appareils de radio et des instruments de musique ont monté de 49% par rapport à 1924, — le département de l'agriculture estime à 550 000 le nombre des appareils de radio en usage dans les fermes américaines; — celles des fourrures, de 28 %; celles des jouets et articles de sports, de 20%.

Ne parlons pas de l'automobile. On sait que les Etats-Unis sont en avance sur tous les pays du monde pour le nombre des voitures en service. Il y aurait à faire une étude bien intéressante des moyens qu'a mis en œuvre un grand constructeur tel que Ford pour répandre à tous les niveaux de l'échelle sociale l'usage de l'automobile [1]. Le système de vente à crédit qu'il a imaginé et qu'il pratique avec tant d'audace et de souplesse y a beaucoup contribué. Les ventes à crédit se sont généralisées dans le commerce de détail; peut-être leur excès amènera-t-il une réaction.

Mais il faut louer sans réserve l'organisation que les Américains ont faite de l'assurance des crédits pour le commerce de gros. Elle repose sur un service de renseignements perfectionné qui s'étend

1. Voir à ce sujet le livre très intéressant où Ford a raconté lui-même son histoire, *Ma vie et mon œuvre*, Payot, 1925.

Digitized by Google

jusqu'en Europe. Il ne peut y progresser qu'avec le concours des industriels et commerçants européens eux-mêmes. Les Allemands en particulier y travaillent activement.

***

Les trusts jouent naturellement un grand rôle dans l'extension des affaires américaines; ils sont plus puissants que jamais. Avant la guerre les lois dirigées contre eux, lois Sherman et Clayton, ont été sur le point d'en avoir raison. A ce moment, leur application était facilitée par un mouvement d'opinion très prononcé contre ces gigantesques coalitions dont le despotisme paraissait insupportable. Le gouvernement fédéral, soutenu par cette opinion, les poursuivait énergiquement. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Pendant la guerre un besoin d'apaisement a relâché l'action du pouvoir juridique. Surtout la masse du peuple les accepte parce qu'ils se sont démocratisés en quelque sorte. Dès 1902, Carnegie, un des fondateurs de l'U. S. Steel Corporation, avait décidé de remettre des actions à ses ouvriers. Presque tous les ans, la Steel offre à ses employés et ouvriers un certain nombre d'actions, qu'elle leur livre à un prix assez bas. La plupart des grands trusts ont suivi son exemple. D'ailleurs ce système n'est pas sans présenter des inconvénients : si les affaires vont mal, l'employé et l'ouvrier risquent de perdre à la fois leur moyen de travail et leur capital. Quoi qu'il en soit, cette manière de faire se généralise de plus en plus. M. Nicolas Murray Butler, dans une conférence faite au *Comité national d'études sociales et politiques*, a cité quelques chiffres à ce sujet. Il y a, dit-il, aux Etats-Unis quelque 2 millions de particuliers qui détiennent en commun les titres de propriété des grandes compagnies et des entreprises d'utilité publique. La grande compagnie privée des télégraphes et des téléphones qui fonctionne admirablement sur toute l'étendue des Etats-Unis, — heureux pays où le téléphone n'est pas aux mains de l'Etat ! — est la propriété de 313 000 personnes, dont un grand nombre sont des employés mêmes de la compagnie. Il y a 160 000 actionnaires dans la Steel Corporation; le quart de ses salariés est intéressé à la propriété et à la gestion de l'affaire. La Standard Oil, la grande compagnie des pétroles, compte 300 000 propriétaires, ce qui représente la population d'une ville considérable. Il y a 45 millions de personnes qui, comme membres de compagnies d'assurances sur la vie, ont des intérêts dans les chemins de fer, les grandes entreprises d'utilité publique et les affaires à gros capitaux.

D'autre part, les grands constructeurs de trusts ont fait preuve d'une admirable générosité en consacrant à des œuvres d'utilité sociale une grande partie des énormes fortunes qu'ils gagnent : universités, laboratoires, hôpitaux sont dotés par eux avec une munificence dont nous n'avons pas idée en Europe. L'opinion leur en sait gré.

Enfin le trust à la manière des Américains, créé au début comme

Digitized by Google

un instrument de domination, répond aujourd'hui à une utilité incontestable. Non seulement il assure aux industries les avantages qui résultent ordinairement de la concentration horizontale, c'est-à-dire la réduction du prix de revient par l'organisation de la production et de la vente, mais l'étendue du territoire de l'Union et l'énormité des distances, le prix élevé des transports justifient une organisation toute particulière de la distribution, qui exige des concentrations telles que les ont réalisées les Carnegie et les Rockfeller, pour ne citer que les plus connus de ces créateurs. Et pour organiser rationnellement la distribution il faut être maître de la production.

***

Il va de soi que ces trusts sont un instrument efficace au service de l'impérialisme économique des Etats-Unis. Nous avons cité comme une de ces manifestations (chronique du 25 janvier 1926) la prétention des Américains de se réserver le monopole des matières premières dans le monde.

Nous en avons d'autres manifestations dans leur politique de crédits à l'égard des pays européens. Il n'est pas douteux que depuis la guerre les Etats-Unis ont profité de la dépréciation monétaire dont souffrent la plupart des Etats de l'Europe pour y développer leur influence bancaire dans des conditions qui ressemblent singulièrement à une main-mise sur une partie des ressources naturelles et des richesses de ces pays. La récente convention qu'ils ont passée avec l'Italie pour le règlement de la dette italienne nous en donne un exemple bien net. Les Etats-Unis se réservent la faculté de demander à tout moment au gouvernement italien l'échange des bons d'Etat correspondant aux 62 annuités de paiement contre les obligations définitives qui seraient émises dans le public au gré de la trésorerie fédérale. En supposant qu'à bref délai ils usent rigoureusement de cette faculté, le gouvernement italien se trouverait dans l'alternative d'acheter au pair toutes ces obligations à l'aide d'une formidable opération d'emprunt intérieur pour éviter la mobilisation de sa dette sur les places étrangères, ou bien d'en négocier à l'étranger le placement sous certaines conditions. Dans les deux cas, les garanties que le gouvernement italien devrait offrir pour le service des intérêts et des remboursements engagerait une grande partie de la richesse nationale, plus du cinquième peut-être. Eventualité singulièrement grave. Il en est déjà de même ou il en sera de même pour les autres nations européennes débitrices des Etats-Unis.

L'industrie italienne a beau dire qu'elle répugne à toute participation de capital étranger qui se traduirait par un contrôle effectif ou des garanties hypothécaires, d'ores et déjà ce sont les capitaux américains qui ont apporté leur concours aux grands travaux entrepris pour la création des forces hydro-électriques en Italie. Les emprunts que les Américains ont consentis sont gagés sur les centrales électriques en construction. L'Etat italien n'intervient pas directement dans ces opérations; il en a seulement le contrôle

Digitized by Google

C'est aux sociétés privées et non pas à lui que les Américains prêtent leur argent.

C'est à l'Allemagne que les Etats-Unis ont consenti les plus gros emprunts depuis la guerre. Le premier emprunt allemand en dollars a été lancé en novembre 1924. Il constituait la première tranche de 100 millions de dollars de l'emprunt international que prévoyait le plan Dawes. Depuis, le total de ces emprunts s'est élevé à 282 millions 850 000 dollars, dont 112 millions 1/2 pour des sociétés par actions : Krupp, Thyssen, Siemens et Halske, Compagnie générale allemande d'électricité, etc.. Les Américains préfèrent les emprunts productifs, comme ils disent, aux emprunts municipaux ou d'Etat.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette question des crédits accordés à l'industrie allemande et nous pouvons croire que cette générosité n'est pas entièrement désintéressée. *L'Avenir* du 9 janvier publie à ce sujet une lettre bien significative de M. Arnold Rechberg.

Il conclut que les Américains veulent acheter l'industrie lourde allemande tout entière. Ils ne la laisseront pas sortir de ses difficultés financières avant de l'avoir absorbée. Ils auraient les mêmes visées sur l'industrie métallurgique française. Pour peu que l'absurde politique financière de notre gouvernement et de notre parlement continue à déprécier le franc, ils n'auront pas de mal à les réaliser. Etre asservi et dépouillé, tel est le sort inévitable de tout pays qui accepte la destruction de sa monnaie.

Antoine DE TARLÉ.

BIBLIOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

La politique des prix fixes, par Charles Favre-Gilly, in-8° de XI-206 pages. — *L'Œuvre de la Federal Trade Commission*, par Max J. Wasserman, in-8° de XIII-582 pages. Tomes 12 et 13 de la Bibliothèque de l'Institut de droit comparé de Lyon. Paris, Marcel Giard, 1925.

L'Institut de droit comparé de Lyon, que dirige si brillamment le professeur Edouard Lambert, vient d'enrichir sa bibliothèque de deux volumes auxquels les circonstances donnent un vif intérêt d'actualité. Dans le premier, M. Charles Favre-Gilly étudie la politique des prix fixes, c'est-à-dire le contrôle du producteur sur le prix de revente de ses produits. Il compare aux jurisprudences françaises et anglaises celle de la Cour suprême des Etats-Unis. Dans le second, M. Max J. Wasserman, docteur en droit de l'université de Lyon et chargé de cours à l'université d'Illinois, expose la législation américaine contre les trusts, la spéculation illicite et la pratique commerciale déloyale. Ces deux livres ont donc une partie commune. Tous les deux nous apportent une documentation d'un vif intérêt sur l'histoire de la défense sociale américaine contre les formes déloyales et antisociales de la spéculation. Les Américains, chez qui les grands trusts ont pris naissance, ont éprouvé avant nous leurs avantages et leurs inconvénients; ils sont donc mieux armés que nous pour protéger contre eux le consommateur. Y ont-ils réussi complètement ? Non pas toujours. En tout cas nous trouvons dans ces deux livres tout ce qu'il faut savoir sur un sujet qui ne peut pas nous laisser indifférents. Ils font le plus grand honneur à l'Institut de droit comparé de Lyon. Ajoutons qu'ils sont remarquablement édités et imprimés. Celui de M. Wasserman donne en appendice le texte des principales lois américaines sur les trusts, une bibliographie et un index méthodique qui en font un parfait instrument de travail. — A. T.

Digitized by Google

LE VENDREDI-SAINT

A FONTARABIE

Le Vendredi Saint, il me faut l'Espagne... Je ne puis croire tout à fait qu'il soit passé, si mes yeux n'ont contemplé le défilé des Saints de la Passion, et vu le Christ dans son cercueil de verre.

En route donc, afin d'arriver à Fontarabie avant la cohue des autos et des touristes. Le mieux, pour les ignorer le plus longtemps possible, est de s'y rendre comme autrefois par le chemin de fer et le bateau. D'ailleurs, venue par terre, j'ai toujours regretté d'avoir manqué le passage de la rivière. Fontarabie, secrète en ses hauts murs, — bijou de pierre rousse et d'admirable patine, serti de mer, de montagnes et de ciel, — c'est d'une barque dans la Bidassoa qu'il faut la contempler.

Mais on n'a pas le loisir aujourd'hui de se complaire à cette vision des vieux temps espagnols, postée ici dès le rivage et en plein pays basque, comme pour attester la puissance de leur génie propre. Il faut se hâter, si nous voulons trouver encore déserte cette « Calle Mayor », cœur de la cité fermée, et qui ne déçoit pas après les promenades du dehors.

Comme aux fortifications héroïques, tout l'orgueil castillan s'inscrit en haut relief sur les murs blasonnés. Hélas ! ces nobles demeures n'ont pu soutenir leur destin, et les voici tombées à l'humble rang utilitaire : on y loue des chambres garnies, et le pas des portes appartient aux boutiques. L'arrogante empreinte était si forte, cependant, que malgré une telle déchéance le décor est encore presque intact.

Avec quel art l'église, là-haut, achève le mouvement de la rue, et comme elle nous impose sa puissance ! Superbe, et ne nous laissant d'ailleurs aucun recul pour la juger, la hauteur de son mur altier s'exagère encore de ce raccourci et obtient son plein effet dominateur. Ainsi l'entendaient bien ceux qui l'ont faite, et il est beau que les successeurs n'aient jamais tenté de l'isoler de ses entours; admirons un goût si sûr, et entrons...

La porte, en s'ouvrant, a laissé pénétrer un rayon de lumière,

Digitized by Google

aussi vif qu'un éclair dans la nuit, puis est retombée. Et c'est le brusque passage du jour éclatant à l'obscurité profonde, qui surprend toujours, bien qu'on s'y attende.

L'office est commencé, et l'on prêche. Il faut rester un bon moment sur place pour arriver à se diriger à peu près dans une église bondée d'un public qui se devine à peine, prosterné à même les dalles, suspendu à la parole qu'il entend, et prompt à se scandaliser de la moindre diversion. Vraiment, à pareil jour, les touristes ont raison de s'abstenir d'entrer ici. Il faut bien connaître les lieux et les manières pour s'y aventurer.

A force de prudence, je suis parvenue à gagner la place que j'ambitionnais, et d'où j'ai vue sur l'assistance, la chaire et le retable. Alors une joie me saisit d'être là et replongée déjà dans l'ambiance puissante. Une fois de plus, je consens à tout ce qui m'entoure et qui accomplit mon désir.

Les autos maintenant peuvent bien s'attrouper et mener leur tapage ! De même qu'aucune lueur ne tombe des verrières tendues de pourpre sombre, aucun bruit non plus du dehors ne viendra nous troubler. Perdus dans le recul des siècles, nous n'entendons que la voix du dominicain qui adjure le grand Christ dressé devant l'autel.

Le merveilleux tableau qu'ils composent tous deux ! Dans la pénombre propice, on ne sait lequel apparaît plus réel, du moine si représentatif de toute la peinture espagnole, ou du Christ qui expire sous nos yeux. Que dis-je ? Si étrange que ce soit, c'est bien ce Christ en croix qui emplit l'église de sa vivante présence, et tout le reste, auprès de lui, n'est qu'un splendide décor à la Goya. Magnifique rencontre de l'art réaliste et de l'art ascétique espagnols !

Cependant le peuple frémit à la parole qu'on lui prêche. Si le dominicain s'épuise, un autre prendra sa place, sans que la foule se lasse d'entendre l'ardent récit. Tout à l'heure, au moment de la descente de Croix, elle sera mûre pour les larmes.

Le temps venu, les capucins du couvent cher à Loti se sont avancés. C'est à eux qu'appartient le privilège de recevoir dans leurs bras le corps divin et de l'ensevelir. Combien émouvante autrefois, cette descente de Croix, quand elle se détachait sur un fond de ténèbres, où seuls quelques gros cierges de cire jaune flambaient comme des torchères. Mais l'électricité est là maintenant et gâte tout. Pourtant les capucins au pied de la Croix et le Christ à moitié détaché et se penchant vers eux composent un groupe admirable auquel il ne manque que le mystère pour lequel il a été fait.

N'y a-t-il que moi ici à gémir de cette électricité ? Le peuple n'a cure de ces imperfections, tout occupé qu'il est à donner son prix de vie à la scène qu'il contemple. Une vieille femme, à moitié dressée dans son émoi, éclate en sanglots, et d'admirables yeux sont pleins de larmes...

A présent, au son d'une naïve marche funèbre, et précédée d'un

Digitized by Google

archange casqué, la procession va s'ébranler. Hélas ! c'est aussi l'heure des touristes, et ils sévissent de toutes parts ! La rue en est encombrée, et, pis encore, chaque balcon. Je me souviens du temps où ces belles grilles de fer forgé portaient l'assistance qui convenait. Quelques femmes en noir, voilées de la mantille de deuil et ardemment unies à la pieuse cérémonie. A leur place, les déplorables touristes s'étalent, contents d'eux.

Tâchons de les oublier, comme le font si bien tous ces hommes graves, qui, un cierge à la main, escortent les Saints de la Passion. Ils s'avancent, ces Saints, avec une majesté un peu guindée, portés sur le pavois par les pêcheurs de Fontarabie, tout encapuchonnés de bure. Voici la charmante Véronique et son voile, et, plus loin, saint Jean, Marie-Madeleine dans ses plus grands atours, et le Seigneur lui-même, auquel un ange présente son calice.

Qu'il y ait là quelques costumes inattendus, je n'en disconviens pas. Mais ces détails importent peu et, pour qui sait voir, le spectable est ailleurs. Il est dans l'accord séculaire du lieu et de l'action; dans la gravité du peuple, qui officie, si j'ose dire ; dans l'élan d'amour qui tend les bras et les cœurs vers le Christ portant sa Croix et dont l'inoubliable regard va chercher et troubler au passage les âmes ardentes qui l'attendaient.

Le voilà mort à présent, ce Christ exposé dans son reliquaire de cristal, et combien évocateur Escorial ! Cercueils royaux, où la mort apparaît toute nue !

Enfin voici la Vierge, mettant dans le soleill a note splendide de son deuil d'or et de velours, offrant comme un joyau son cœur percé de glaives, et qu'on ne peut aimer assez pour sa douleur et pour sa grâce. C'est auprès d'elle que je veux demeurer...

Déjà, heureusement, les touristes, jugeant avoir tout vu, s'élancent vers Irun, et la procession d'ici s'achèvera dans la paix et le silence...

A. Cauzique.

Digitized by Google

A TRAVERS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

REVUES DE DANEMARK

Gads danske Magasin. — Tilskueren. — Politiken. Nordisk Tidskrift.

Souvenirs de ma vie. Berlin-Paris, par le docteur Thorkild Rovsing[1]. (*Gads danske Magasin*, Copenhague, janvier 1926).

Aux derniers congrès de chirurgie auxquels j'ai assisté à Berlin avant la grande guerre, visiblement on se dépensait beaucoup pour gagner notre amitié et il était singulier de voir les frais que l'on faisait pour le petit nombre de Danois qui étaient présents, pour moi en particulier, en tant que chef de la clinique chirurgicale de l'université de Copenhague; les Suédois et les Norvégiens étaient traités simplement comme des Allemands ou comme appartenant à des nations vassales. Et, en soi, c'était naturel, car, de même que la Suède, au point de vue politique, avait, pendant la période qui précéda 1914, professé une admiration béate pour tout ce qui était allemand, dans l'idée qu'elle devait trouver dans l'Empire allemand la puissance qui la protégerait contre les Russes, ses ennemis héréditaires, les chirurgiens suédois s'étaient complètement soumis à l'influence allemande; ils étaient devenus les disciples des Germains. Nous autres, nous cultivions autant, sinon davantage, la science française et la science anglaise que l'allemande.

Jamais, avant 1914, je n'avais entendu parler, quand je me trouvais à Berlin, des relations politiques du Danemark et de l'Allemagne. Mais en avril 1914, pendant le congrès de la Société allemande de chirurgie, à un déjeuner chez le professeur Sonnenburg où l'on mangeait par petites tables, la place à côté de la mienne resta vide. On me dit qu'elle devait être occupée par le professeur de chirurgie Sp....., de Hanovre, qui, à cette heure même, avait une audience de l'Impératrice et serait donc en retard.

Quand il arriva, je ne pus reconnaître l'homme modeste et calme

1. Le Dr Rovsing est un des meilleurs chirurgiens danois. Il a fait partie du ministère Liebe en 1920.

Digitized by Google

que j'avais connu. Il y avait quelque chose d'arrogant, de protecteur dans la façon dont il salua les deux aimables chirurgiens bavarois, mes voisins, et les autres convives. Nous ayant rattrapés, il prit la parole et, le verre en main, les salua. Lorsque vint mon tour, il leva son verre très haut en disant :

— Ah ! mon cher confrère Rovsing, je suis très content ! Je suis très content ! Buvons à l'incorporation prochaine du Danemark à l'Allemagne !

— Tonnerre de Dieu, que voulez-vous dire ? m'écriai-je, et je posai résolument mon verre dans une attente qui me coupait la respiration.

— Je veux dire simplement que ce serait merveilleux pour le Danemark de participer à la culture allemande.

— Alors je bois à la prochaine incorporation de l'Allemagne à l'Angleterre afin qu'elle puisse participer à la culture anglo-saxonne.

— Bravo, bravo ! Parfait ! s'écrièrent mes deux voisins bavarois, tandis que les autres convives restaient cois. Sp..... s'aperçut seulement alors qu'il s'était stupidement conduit et, rouge comme le feu, il opéra une prompte retraite.

— Cher confrère, très honoré confrère, excusez-moi. Vous savez bien dans quel état on est, quand on vient d'avoir l'honneur, comme moi, juste maintenant, d'être reçu par Sa Majesté l'Impératrice d'Allemagne.

— Ah ! mon Dieu, répliquai-je, pareille chose m'est déjà arrivée trois fois. Mais parlons danois.....

Pendant tout le congrès je fus l'objet des attentions particulières de mes éminents confrères allemands. En toute occasion, mais surtout après les déjeuners qui nous réunissaient, ils se précipitaient sur moi et m'entraînaient de côté pour me dire, presque toujours dans les mêmes termes : « Cher confrère, savez-vous, nous aimons tous le Danemark d'une manière colossale et tous les Allemands raisonnables pensent que le Slesvig du Nord doit lui être rendu ». Je fus de plus en plus surpris d'entendre répéter cette phrase par toute une série de chirurgiens allemands, mais, quand mon ami Sp....., dont il a été question ci-dessus, vint à son tour, me frappa sur l'épaule et prononça les mêmes paroles, je fus bien convaincu qu'il s'agissait d'une consigne donnée en haut lieu et je fus frappé de l'idée que la guerre était prochaine. Je m'adressai donc à mon vieil ami le docteur Schjerning (qui, du reste, était d'origine danoise), je le pris dans un coin et le regardai droit dans les yeux en disant :

— Ah ! çà, qu'est-ce donc ? Allons-nous avoir la guerre ?

Il fut pris sans vert et répondit : « Certainement, la guerre est décidée ; avant deux mois nous aurons la guerre, mais comment le savez-vous ? »

Je lui expliquai ce qui avait fait naître mes soupçons et il avoua que la consigne avait été donnée de témoigner aux Danois une amabilité marquée et que, pour s'assurer la neutralité du Danemark, on devait laisser comprendre qu'on lui rendrait le Slesvig du Nord après la guerre. Je devinai qu'on avait communiqué cette promesse au gouvernement danois, mais qu'on désirait que les Danois influents, en aussi grand nombre que possible, en fussent informés également.

Digitized by Google

— Qu'entendez-vous par le Slesvig du Nord ? lui demandai-je.

— Le département de Haderslev, répondit-il, la partie du Slesvig véritablement danoise[1].

Je lui posai encore une question : « Mais pourquoi voulez-vous faire la guerre et contre qui ? » Il me donna cette intéressante réponse que je me hâtai de noter le soir même, quand je rentrai à l'hôtel.

« C'est tout simplement nécessaire. L'Etat-Major général l'a demandée comme nécessaire pour que l'Empire allemand subsiste. Les raisons invoquées sont que la Douma a résolu de construire un chemin de fer stratégique en Pologne. Aussitôt qu'il sera achevé, dans un ou deux ans, tout espoir de terminer victorieusement la guerre que les Puissances de l'Entente ont préparée pour écraser l'Allemagne sera perdu pour nous, car nous serons attaqués en même temps de deux côtés. Tant que la Pologne n'a pas de chemin de fer, la mobilisation russe prendra des mois; pendant qu'elle se fera, nous pourrons écraser la France, puis faire rentrer chez eux les Russes. C'est pourquoi il faut que la guerre soit déclarée à présent. Avant deux mois nous aurons la guerre... »

Mais les mois passèrent et en juin je me retrouvai à Berlin pour assister au congrès des urologues, qui avait ceci de particulier que, pour la première fois depuis 1870, les Français s'étaient décidés à prendre part à un congrès tenu en Allemagne; ils avaient même, pour souligner leur démarche, mobilisé de trente à quarante urologues qui lurent des communications vraiment originales et prirent une part importante aux discussions.

C'est pour moi un signe indéniable non seulement que la France ne voulait ni ne pensait à la guerre, mais qu'au contraire elle avait cherché à montrer son esprit de conciliation et s'était efforcée de prouver qu'elle abandonnait la politique de revanche.

.....En octobre 1919, les chirurgiens français recommencèrent à tenir à Paris leur congrès annuel et je me rendis à l'invitation que j'avais reçue en dépit des grandes difficultés que présentait alors le voyage de Copenhague à Paris par Berlin et Cologne, principalement dans le dessein de convaincre les chirurgiens français d'abandonner le projet qu'avaient fait pendant la guerre les chirurgiens interalliés d'exclure désormais ceux de l'Europe centrale de la Société internationale de chirurgie qui devait tenir en 1920 à Paris son premier congrès d'après-guerre.

Quel caractère la guerre avait-elle imprimé à Paris ? Je m'attendais à me heurter à tout moment aux ruines de maisons atteintes par les bombes des avions allemands ou par le tir à longue portée de la « grosse Bertha », à trouver, comme à Berlin, les rues et les places fourmillant d'invalides de guerre qui mendiaient au coin des rues, couchés contre les maisons ou rampant sur les trottoirs, je m'attendais à trouver les Parisiens usés physiquement et moralement par l'angoisse, les soucis et une nourriture insuffisante, mais exaltés par la victoire, remplis du souvenir de leurs expériences de la guerre, de leurs terreurs et de leurs exploits.

1. Le département de Haderslev n'est qu'une partie, environ un quart, de ce que le plébiscite décrété par le traité de Versailles a rendu au Danemark.

Digitized by Google

Ce fut le contraire. Çà et là il y avait les ruines d'une maison détruite, mais si peu nombreuses et si dispersées qu'il fallait les chercher. Je vis *un* invalide dans sa petite voiture. Les gens dans les rues, les omnibus, les tramways, les restaurants, les cafés et les boutiques étaient tout à fait comme d'habitude, bien nourris, avec des mouvements vifs; ils étaient seulement un peu plus calmes et un peu moins bavards. On ne les entendait jamais parler de la guerre, et, si on les mettait sur ce thème, ils répondaient évasivement et abandonnaient le plus vite possible la conversation. C'était encore plus frappant pour ceux qui avaient été sur le front dans les tranchées, dans le grand effroi; ils voulaient oublier, fermer leur âme aux souvenirs, ne pas être interrogés et ne pas répondre.....

La rencontre avec les chirurgiens français aux séances du congrès et dans les réunions mondaines fut étonnante, je puis dire imposante. Je savais quelle énorme responsabilité avait reposé sur leurs épaules pendant les quatre années de guerre, quels travaux considérables et admirables ils avaient accomplis, souvent en courant les plus grands dangers pour leur vie, sur la ligne de feu et dans les grands hôpitaux à l'arrière. Je les retrouvai tous comme devant, sains et bien portants, calmes, naturels et aimables, et les travaux du congrès montrèrent comment ils s'étaient jetés sur le travail si longtemps négligé à cause de la guerre, la chirurgie de la paix, l'enseignement, les livres de science qui n'avaient pu être édités pendant les hostilités.

Aucun de ces chirurgiens ne parlait de la guerre, à moins qu'on ne les questionnât directement à ce sujet. Dans ce cas ils vous répondaient amicalement, mais brièvement.

Je commençai par les urologues ma propagande destinée à convaincre les chirurgiens français d'abandonner l'idée d'exclure de la Société internationale les chirurgiens allemands. Je constatai dès ma première conversation avec leur secrétaire général, le Dr Desnos, que ses confrères étaient irréductibles, et la raison en était la manière stupide et bestiale dont les Allemands avaient traité un éminent urologue de Lille, Carlier, et sa femme, qu'ils avaient emmenée et tenue en prison sans que son mari pût savoir où elle était; ils avaient agi de même pour le célèbre docteur Calmette, de Lille.

C'est donc avec peu d'espoir que je m'apprêtais à rencontrer les membres de la Société de chirurgie, mais là m'attendait une surprise. Le premier avec lequel je m'entretins, un des plus âgés et des plus éminents des professeurs de la Faculté de médecine de Paris, était opposé à l'idée d'exclure les Allemands. Je m'adressai ensuite au chirurgien belge A. Depage qui, à cause de son grand mérite et de ce qu'il avait fait pendant la guerre, avait été élu président d'honneur du congrès des chirurgiens français. Il considérait la question de l'exclusion des chirurgiens allemands sans passion et me proposa de prendre la parole pour la déconseiller, en son propre nom et au nom des neutres. Ses paroles produisirent un si grand effet qu'une majorité importante résolut de faire opposition à l'exclusion des chirurgiens allemands qui devait être mise aux voix l'année suivante (1920) au congrès de la Société internationale de chirurgie. Pourtant, quand, à ce congrès de 1920, on en vint au vote, il apparut que la majorité des médecins belges étaient aussi

Digitized by Google

irréconciliables que la minorité des Français, mais surtout que les Américains et les Anglais étaient beaucoup plus fanatiques à cet égard; l'exclusion des chirurgiens allemands fut donc votée avec les considérants suivants :

La Société de chirurgie, basant ses travaux sur l'application des méthodes de la science pure, déplore que des hommes de savoir et d'enseignement aient pu plier leur conscience à signer notamment le manifeste du 4 octobre 1914, plein d'affirmations mensongères et erronées; que leur raison ne les ait pas préservés d'une aussi outrageuse vilenie; que leur cœur ne leur ait pas dicté la moindre rétractation, alors que la fausseté de leurs accusations était devenue évidente et démontrée.

Cette renonciation déplorable aux méthodes de discussion et de contrôle scientifique a conduit la Société internationale de chirurgie à rayer de la liste des membres de la Société les noms de tous les membres appartenant aux puissances centrales et de tous les chirurgiens qui se sont solidarisés avec eux.

Le parti de l'exclusion avait oublié, quand il avait proposé cette exclusion, de rechercher s'il y avait eu quelque chirurgien parmi les 93. Je savais qu'il n'y en avait pas un.

Pourtant les chirurgiens allemands ne furent ni assez intelligents, ni assez diplomates pour se servir de cette circonstance et dégager leur responsabilité de la déclaration des 93, par suite, pour détruire par la base l'argumentation mise en avant pour leur exclusion. Ils firent exactement le contraire, car ils écrivirent :

1. Le manifeste des 93 qui est invoqué comme l'unique raison de l'exclusion n'a été, fortuitement, signé par aucun chirurgien allemand.

2. Le manifeste a été publié à une époque d'agitation où presque le monde entier se tournait contre l'Allemagne et ne combattait pas seulement avec les armes de la guerre, mais aussi avec celles des accusations fausses les plus haineuses. De même que pendant quatre ans nous nous sommes défendus avec les armes, nous avions le droit de démentir dans la presse les mensonges de l'adversaire et d'exposer le point de vue allemand. C'est l'idée qui a inspiré le manifeste de 1914. Encore aujourd'hui, nous regardons cette défense comme justifiée. Nous ne pouvons qu'inviter les chirurgiens étrangers qui nous refusent ce droit à cesser leur participation au travail de la Société allemande de chirurgie.

Au nom de la commission de la Société allemande de chirurgie,

BIER,

en fonction pour l'année 1920

Pourtant d'éminents spécialistes des pays ennemis se sont déjà rencontrés. Des sérologues ont conféré ensemble à l'Institut Pasteur il y a quelques années, les spécialistes du cancer en Hollande l'année passée. Ce travail en commun n'est qu'un élargissement du principe admis que, précisément en temps de guerre, le médecin doit soigner les blessés ennemis aussi bien que ceux de sa propre nation.

Moltke, par Karl Rasmussen. (*Tilskueren*, Copenhague, n° 5)

Dans ses mémoires, qui viennent d'être publiés, on lit cette réflexion écrite en 1905 : « Je pense que la France a demandé à l'Angleterre de maintenir la paix. Les Français savent parfaitement qu'ils

Digitized by Google

auront affaire à nous, s'il y a un conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne, et, comme leur bonne amie la Russie est tout à fait impuissante, ils seraient chargés de nous ; de cela ils ont une peur mortelle ». C'est la théorie de l'*otage*, inventée par Holstein, que Th. Schiemann publia dans la *Gazette de la Croix*. Cela eut pour effet une explosion de sentiments belliqueux en France ; même Jaurès abandonna provisoirement la pensée d'une réconciliation avec l'Allemagne.

Le véritable ennemi de l'Allemagne était, selon Moltke, l'Angleterre. Eckardstein, qui pendant de longues années avait occupé un poste diplomatique à Londres, lui dit un jour qu'en cas de guerre l'Allemagne serait complètement isolée, mais il ne fut pas cru. Que l'Italie pût abandonner l'Allemagne, Moltke ne pouvait l'admettre. La confiance d'Eckardstein ne grandit pas, lorsque, connaissant déjà les chefs civils du peuple allemand, il lui advint d'avoir à traiter avec ses chefs militaires. Dans son journal, il qualifie Moltke de « correct et limité », ce qui semble lui convenir excellemment. Et un homme qui avait des vues aussi étroites et une conception aussi bornée de la politique qu'il ressort de ses lettres et de ses mémoires a non seulement commandé l'armée allemande, mais aussi dirigé la politique extérieure de l'Empire.

Moltke avait reçu de son prédécesseur, le comte Schlieffen, un plan de guerre qui avait été fait en 1905. Il reposait sur l'idée qu'il faudrait mener les opérations sur deux fronts, mais que la Russie était si faible que la guerre orientale pouvait n'être que défensive, que le gros des forces allemandes devait être employé contre la France. On ne devait laisser en Alsace qu'une faible défense ; la pesée devait être imprimée par l'aile droite qui, à travers la Hollande et la Belgique, pénétrerait en France et terminerait la guerre en quinze jours.

Moltke est l'auteur de la mise en œuvre du plan ; c'est à lui que les Hollandais doivent d'être restés en dehors de la guerre. La Hollande devait être une soupape ; il ne voulait pas que les Anglais, que décidément il croyait devoir entrer dans la guerre, pussent débarquer sur les côtes batayes.

Mais, si l'armée allemande devait traverser la Belgique avec des masses aussi énormes, la plus grande rapidité était nécessaire, en premier lieu pour que les chemins de fer ne fussent pas coupés ; c'est pourquoi il imagina de prendre Liége par surprise. Un grand nombre d'officiers allemands avaient examiné le terrain, tandis que Schœn, qui, de 1906 à 1909 avait été ministre des affaires étrangères de l'Allemagne, avait toujours cru que la neutralité de la Belgique serait respectée. Le chancelier a dû connaître le plan avant 1914, mais l'empereur n'en fut informé qu'au dernier moment.

Le 28 juillet, après la remise au gouvernement belge de la note qu'il avait rédigée pour demander le passage des troupes allemandes, Moltke prend encore la plume pour écrire un memorandum sur la situation politique où il affirme que la guerre sur les deux fronts est inévitable et que la situation de l'Allemagne est de moins en moins favorable chaque jour que la guerre est retardée. Pour que la France ne donnât pas une réponse dilatoire au sujet de son attitude dans la guerre menaçante et n'y prît pas part ensuite, quand l'occasion lui paraîtrait favorable, il voulut qu'elle livrât à l'Alle-

Digitized by Google

magne Toul et Verdun pendant la durée des hostilités. En ceci, comme pour les autres questions, les diplomates furent ses porte-paroles. Il blâme Bethmann, l'empereur, et déclare que les quelques heures pendant lesquelles l'empereur et son chancelier retardèrent la marche de l'armée, le 2 août, parce qu'ils croyaient à une possibilité de paix avec la France, ont eu des conséquences fatales.

Les historiens militaires allemands disputeront jusqu'à la fin des temps pour savoir si Moltke est responsable de la défaite de la Marne par une application molle du plan de Schlieffen. Lui-même ne se reconnaît coupable que d'une faute, d'avoir envoyé à l'Est deux des corps d'armée qui se trouvaient en France, de sorte qu'ils étaient en route tandis qu'on se battait sur la Marne et à Tannenberg. Il avait pensé qu'ils étaient inutiles, car les chefs d'armées lui avaient annoncé que l'ennemi était en retraite, en pleine déroute, et que Paris était découvert.

.....Moltke dit en décembre 1914 :

La grande guerre était une nécessité issue de l'évolution du monde. L'histoire démontre que chaque peuple a sa tâche à remplir et que cette évolution suit une ligne ascendante. Sans la guerre, cette tâche ne peut être accomplie. Les peuples latins ont dépassé leur point culminant, les Slaves sont encore très loin derrière, l'Angleterre n'a que des objectifs matériels, donc le développement moral ultérieur de l'humanité n'est possible que par l'Allemagne. C'est pourquoi l'Allemagne ne sera pas vaincue.

Que la guerre soit déterminée par une puissance suprême, par un gouvernement invisible du monde, c'est ce que sa Bible apprenait à Waldersee et ce que le darwinisme enseignait, comme on peut le constater, au neveu du vainqueur de 1870.

La situation financière du Danemark, par le sénateur Edvard Brandes[1]. (*Politiken*, Copenhague, 11 décembre).

Le Danemark traverse des temps difficiles dans plusieurs branches de l'activité, mais les impôts indirects n'en ont pas souffert. L'impôt sur le café, il est vrai, a rapporté un 1/2 million de moins que pendant l'année 1924-25, en revanche l'impôt sur la bière a donné 2 millions 1/2 de plus et celui sur le tabac 1/2 million de plus.

Le souci que peuvent causer le nombre de chômeurs et l'arrêt du travail est justifié, mais, lorsque les esprits sont saisis de panique parce que la couronne est à 93 öre, il faut se rappeler la situation des autres pays, de la France, par exemple. Sa monnaie, qu'on se disputait avant la guerre, est cotée aujourd'hui de 15 à 16 öre, tandis que sa valeur or est de 72 öre. De lourds impôts pèsent sur le peuple français, impôts qui vont encore être augmentés. Tout le monde en France est opposé à la faillite de l'Etat. Les Français veulent remplir leurs obligations à l'intérieur et à l'extérieur, relever la valeur du

1. Edvard Brandes, né en 1847, frère cadet de Georg Brandes, le célèbre critique danois; il a lui-même été un savant traducteur de poèmes sanscrits, un auteur dramatique très goûté; il a fondé en 1884 *Politiken*, le grand journal radical de Danemark; depuis 1880, il est entré dans la politique. Il avait le portefeuille des finances dans le ministère qui a gouverné le Danemark pendant la guerre et qu'on a accusé de tendances germanophiles.

Digitized by Google

franc. Que l'on compare cet état d'esprit à l'effroi et au manque de courage qui en Danemark fait envisager l'idée de réduire d'un dixième les dettes de l'Etat, celles des communes, les billets de banque, etc.. L'admiration qu'on éprouve pour la France ne peut être accordée à tous les Danois.

Björnson et l'Europe, par Fredrik Chr. Wildhagen. (*Nordisk Tidskrift*, Copenhague, Oslo-Stockholm.)

Dans le grand discours que fit Björnson au banquet Nobel, à Stockholm, en 1903, il donna un programme et parla de la poésie comme du sentiment de la surabondance de la vie. Il cita plusieurs poètes, mais il rendit un hommage particulier à Victor Hugo, dont il s'était beaucoup occupé dans les vingt dernières années. « Victor Hugo est mon homme», disait-il, et il ajoutait ces paroles qu'on peut appliquer à Björnson lui-même : « Beaucoup parlent de ses défauts, surtout de ce qu'il avait de théâtral. Mais, pour moi, toutes ces fautes sont balayées par le puissant souffle de vie qu'il y avait en lui.»

.....Tous ses voyages et séjours à l'étranger, qui, si on les met bout à bout, s'étendent sur une vingtaine d'années, ont laissé des traces profondes dans sa poésie. Un poème tel que *Bergliot* est un fruit des impressions de grandeur reçues en Italie. *Sigurd Semble* est un tableau de la splendeur du catholicisme au Moyen-Age.

Comme jeune homme, il fut partisan du Scandinavisme qui lui valut de grandes joies et de grandes peines. Il fut malade de désespoir, quand la Prusse prit au Danemark le Slesvig.

Pendant la guerre de 1870, son amertume se tourna encore contre l'Allemagne. Il voulait que la Norvège prît part à la guerre à côté de la France et, en 1871, il fut occupé à envoyer de l'aide aux blessés français. Mais en 1872 il se rangea du côté de l'Allemagne. Depuis il ne la lâcha jamais, quelques déboires qu'elle lui ait causés; il avait horreur de l'Allemagne militariste; il aimait le pangermanisme de la culture, du progrès, non le pangermanisme conquérant. Il n'oublia jamais le Slesvig et s'adressa personnellement, en 1875, à des hommes politiques allemands pour obtenir un règlement équitable de la question.

Dans ses articles de 1872 il avait sévèrement jugé les Français. En 1900 il les appela les « Chinois de l'Europe » et en 1903 il les condamna comme complices de la politique de violence de la Russie. Il prit vivement parti dans les affaires intérieures de la France.

Puis le problème de la paix devient pour lui la chose essentielle, mais il lutte en même temps pour les Slesvigeois du Nord contre les Prussiens, pour les Finlandais contre les Russes, pour les Polonais contre les Prussiens, et pour les Slovaques contre la Hongrie.

En 1907 il écrivit un article pour la défense des Ruthènes en Galicie dans *Samtiden* et dans *le Courrier Européen*. Il reçut alors un appel des Slovaques lui demandant de défendre leur cause contre les Magyars. Sa campagne slovaque fut la plus violente qu'il eût soutenue.

Traduit par Jacques DE COUSSANGE.

Digitized by Google

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

Une histoire de la peinture contemporaine aux murs du Grand-Palais. — La disgrâce de l'art officiel ou les méfaits d'un divorce. — Faut-il chercher l'unité ? — Au sortir de l'impressionnisme. — La réaction. — Les néo-impressionnistes. — Le pointillisme de Seurat, Cross et Signac. — Le groupe Bonnard et Vuillard. — Ce qu'ils apportaient. — L'école de Pont-Aven et le symbolisme : la leçon de Gaugin. — La recherche du style et la composition rythmée. — Le prophète Cézanne. — Un enseignement complet. — « Peinture pure », « peinture de peintre ». — « L'état pur » dans les arts. — Les grands ancêtres et le salon carré des Indépendants. — Un salut au douanier Rousseau. — Le groupe des « Fauves » et Henri-Matisse. — Décorateurs, stylistes et coloristes. — A quelle date triomphe l'influence cézannienne. — L'épisode cubiste. — Les deux cubismes. — Peintres d'aujourd'hui. — Segonzac et Lhote. — Où allons-nous ?

Evidemment cette « rétrospective » est un peu abondante. Toute la débauche colorée d'un vaste Salon. Les yeux vous en papillotent. Ami des idées nettes, vous vous demandez avec inquiétude comment vous tirerez de là un classement par écoles et par styles ou une petite histoire de l'art contemporain... Prenez patience et tout s'éclairera... On nous offre au moins une belle matière à réflexions, sans imposer, — ou si discrètement..., — de guide officiel à notre flânerie. Chacun l'ordonne suivant son goût. Se plaindra-t-on que la réunion soit parfois un peu « mêlée » ? Il était difficile de choisir, tout au moins à l'intérieur du jardin qu'on avait délimité. N'oublions pas le principe de la société : « ni jurys, ni récompenses »... Et l'on est plutôt surpris par la bonne qualité de l'ensemble.

Le titre de l'exposition est trop modeste qui nous annonce « trente ans d'art indépendant » : comme il fallait se borner, on a décidé que seuls pouvaient exposer les artistes qui étaient sociétaires en 1914 ou avaient été sociétaires avant cette date; or les *Indépendants* se sont fondés en 1884; mais la majorité des exposants, par bonne fortune, sont encore en vie et vous trouverez ici des œuvres exécutées en 1925. Voilà qui fait à peu près demi-siècle de peinture française, et en vérité un demi-siècle éblouissant. Car ce qu'on distingue tout d'abord en parcourant l'exposition, c'est la richesse et l'éclatante variété de notre école française. La période que nous vivons se peut comparer sans déshonneur aux plus belles parmi ses devancières. Avec moins de témérité encore l'art français d'aujourd'hui peut regarder les écoles étrangères : je ne crois pas qu'on trouve ailleurs, en ce moment, une floraison je ne dis

Digitized by Google

pas qui égale la nôtre, mais qui en approche. Soyons, — quelquefois au moins, — fiers de nous. On l'est d'autant plus que l'exposition même qui nous induit en péché d'orgueil est forcément incomplète et que bien des artistes en sont absents qui travaillent à notre gloire.

Qu'ils aient ou non fait partie de la Société, ce ne sont pas ordinairement des peintres « officiels »... M. Félix Fénéon[1] a dressé une double liste des artistes auxquels l'Académie, pendant trente ans, avait décerné le grand prix de Rome pour la peinture et des principaux exposants de la Société pendant cette période. Le contraste est édifiant, — ou pénible. D'ailleurs, dans le même Grand Palais, séparés des Indépendants par quelques cloisons, les boursiers de voyage et titulaires des prix du Salon officiel ont aussi leur exposition[2] : là encore, le rapprochement a une terrible éloquence. On peut continuer ce jeu : à tous les coups on gagne ou peu s'en faut. Je ne suis pas de ceux qui s'en amusent ou se bornent à en sourire. Un tel divorce est fâcheux, comme il est regrettable que l'Institut représente si peu et si mal l'art contemporain ; dissonance à la fois dommageable pour nous, pour le grand public, — séparé de « l'art vivant » comme il ne l'a été à aucune époque, — et pour les artistes, soit indépendants ou officiels. Marque de quelque déséquilibre dans la république des arts et dans notre société... Au vrai, le phénomène n'est pas extrêmement ancien. Dans un temps que l'on se représente comme ligoté par des traditions gênantes, le révolutionnaire Watteau entrait assez facilement à l'Académie et il y entrait avec une toile dont la nouveauté surprenait. Aujourd'hui..., aujourd'hui je sais bien qu'on a décoré, chamarré M. Paul Signac, qui le méritait[3]. Mais c'est à peu près tout ce que les pouvoirs publics sont capables de faire pour l'art « indépendant ».

Et pourtant c'est là qu'est la vie, — on le voit bien à cette exposition, — et même une surabondance de vie, une perpétuelle ébullition, un tourbillonnement diapré, — comme dans notre musique. Ne nous en plaignons pas : quand une tendance nous inquiète, ou une vue étroite, un esprit exclusif, c'est cette vie justement qui nous rassure. Les écoles et les théories se succèdent ou s'opposent rudement : cependant on travaille avec ardeur et on crée des œuvres originales. Ne rêvons pas d'une impossible « unité », ne croyons pas surtout qu'elle ait jamais existé, fût-ce aux plus glorieuses époques. René-Jean l'a très bien dit : rappelant certains Salons du XVIIIe siècle où voisinaient par exemple de Troy, Van Loo, Antoine Coypel, Watteau, et plus tard Greuze, Roslin, Joseph Vernet, La Tour, il conclut qu'il y avait autant de différence entre eux qu'entre Signac et Segonzac ou Matisse et Mme Marval.

1. Cité par Florent Fels, *l'Art Vivant*, 1er mars 1926.

2. Elle n'est que partielle, ce qui en diminue l'intérêt documentaire. Il faut ajouter que la sculpture, comme il arrive souvent en pareille occasion, est supérieure à la peinture.

3. A côté du président, il faut se garder d'oublier cet homme actif qu'est le secrétaire général, M. Igounet de Villers, peintre d'ailleurs connu. — Louer l'influence de la Société des Indépendants, ce n'est point méconnaître, par exemple, les grands services rendus par une institution comme le Salon d'Automne. — Le *curriculum vitae* des Indépendants (au commencement du catalogue) nous fait d'ailleurs observer que le Salon d'Automne est né seulement en 1903.

Digitized by Google

L'art de 1926 à nos petits-neveux semblera tout aussi « unifié », tout aussi « français » que l'art de 1763. Deux objets de couleurs et de valeurs très différentes, éloignés de nous, puis transportés à l'horizon, leur contraste s'affaiblit et un ton neutre bientôt les enveloppe. Je ne dis pas que le temps noie à ce point les chefs-d'œuvre dans une grisaille uniforme... En tous cas ce n'est pas ici que l'individualisme est à craindre; c'est d'ailleurs *personnalité* qu'il faut dire en l'occurrence. L'individualisme qui nous gêne et que déplorent souvent les plus modernes de nos artistes, c'est celui qui éloigne l'art de la vie réelle, c'est le travail sans autre but qu'une beauté abstraite, le travail à vide. La peinture presque réduite au tableau de chevalet et au tableau sans destination précise, né pour le musée, voilà qui est grave, sinon en soi, du moins par le nombre excessif des toiles. Mais pour changer cela il faut bien autre chose qu'une réforme esthétique. En attendant il clôt des chefs-d'œuvre... C'est beaucoup.

En ce demi-siècle de peinture française tel qu'il est accroché aux murs, l'impressionnisme n'a guère de place. De ses authentiques représentants, Guillaumin, peintre à la fois puissant, clair et nuancé des bords de Creuse ou des rochers d'Agay, semble à peu près le seul. A la vérité ce qu'on trouve au Grand Palais, c'est surtout une histoire de l'art français à partir[1] de l'impressionnisme *pur* et même en réaction contre lui. Mais il est bien évident que l'impressionnisme a laissé partout sa trace et frappé de son rayon lumineux ceux même qui se détachaient de lui ou le combattaient. Nul ne saurait peindre après Claude Monet comme on peignait avant lui. « Toutes les toiles du Salon, constate Florent Fels, sont peintes en tons clairs » et l'Ecole elle-même s'y est depuis longtemps ralliée. Mais il est vrai aussi qu'on a répudié, à l'égard même de la couleur, une technique trop exclusive et que l'on ne croit plus, selon le mot fameux de Delacroix, que l'ennemi de toute peinture est le gris (M. Signac lui-même, amant des tons purs, l'admettrait — chez les autres). On estime à leur valeur ces gris délicats, ces neutres qui relient harmonieusement les tons ou les font mieux éclater, ou même les beaux noirs, quand il le faut, et voilà beau temps qu'on a retrouvé les mérites du clair-obscur. Quant au reste, la composition a repris ses droits, et la « construction » solide, et le souci du rythme et de l'arabesque, et enfin le « volume » et la profondeur. Conquêtes ou reprises nécessaires, successives ou simultanées, conquêtes parfois brutales.

Les mouvements qui ont succédé immédiatement à l'impressionnisme sont assez bien représentés dans le Grand Palais. Il faut simplifier, quitte à en donner une image inexacte. Mais mon lecteur, qui sait ce dont je parle, la complétera et il veut seulement que je lui montre ce qu'on voit à l'exposition ou ce à quoi elle fait réfléchir. Voici d'abord deux groupes qui sortent de l'impressionnisme au point qu'on a pu leur donner le nom de néo-impressionnistes (avec plus ou moins d'exactitude). Les premiers, les « pointillistes », sont ici assez nombreux et font bonne

1. Je ne l'entends pas absolument à l'égard des dates. Au surplus dans tout cet exposé sans rigueur je suis obligé de présenter successivement des mouvements qui sont souvent simultanés, de séparer des artistes qui sont contemporains, et inversement.

Digitized by Google

figure; on avait un peu oublié qu'ils formaient toute une petite troupe; il est naturel qu'on l'ait mobilisée pour faire honneur à M. Signac, théoricien du pointillisme. L'initiateur, le grand Seurat, mort avant la gloire, figure glorieusement dans le « salon carré » de la rétrospective, dont nous parlerons tout à l'heure. On voit mieux aujourd'hui l'apport de ces artistes : ce n'est pas seulement de développer la technique de la couleur inaugurée par les impressionnistes et d'abord par Monet, de pousser à l'extrême la division des tons et le souci de la luminosité, d'y apporter même une rigueur scientifique (tâche surtout de Signac et de Cross), c'est aussi de compléter l'impressionnisme, de le corriger, de l'engager dans une autre voie et, quoi qu'il paraisse, de travailler dans le sens des peintres qui vont nier l'impressionnisme; les petites pastilles colorées de Seurat ou de tel autre, moins illustre, les fragments de mosaïque rectangulaires de Signac et aussi de Van Rysselberghe et de Cross, cette pluie de « confettis » diaprés ne doit pas nous faire illusion : il y a là un effort indéniable vers le style et la composition, trop souvent négligée par les impressionnistes. Ceci est fort évident chez Seurat, qui, tout néo-impressionniste qu'on l'appelle encore, est regardé par nos peintres les plus modernes comme un de leurs maîtres; il le doit au bel équilibre de sa construction, à la noble fermeté de son arabesque et aussi à sa préoccupation du volume. Mais Signac même et le séduisant Henri-Edmond Cross composent harmonieusement, cherchent le rythme des lignes et ce qu'on nomme le style : les admirables et toute musicales baigneuses de Cross (*La joyeuse baignade*) que l'on voit à cette exposition le disent éloquemment[1].

Les subtils et merveilleux intimistes comme Vuillard et Bonnard (auxquels on joint l'éclatant Roussel, qui fut de leur groupe, mais ne leur ressemble guère) sont dits néo-impressionnistes avec moins de raison. Evidemment leur technique n'aurait pu naître sans l'impressionnisme et leur exquise délicatesse est fille des « nuances » avant eux orchestrées. Musique de chambre après les fanfares de plein air, — et d'ailleurs leurs violons mettent volontiers la sourdine, surtout quand Vuillard dirige la symphonie. Leur palette est claire moins délibérément, les passages entre les tons mieux ménagés ou (en le prenant au sens de la musique) les modulations exactement préparées. On connaît les harmonies de Vuillard en gris et en brun et son usage des noirs. Souci de polyphonies liées ou tendrement feutrées. Il y a plus : eux aussi composent, et composent même en décorateurs, et rythment les arabesques mélodieuses. On n'a pas besoin de le démontrer, quand il s'agit de Roussel : ses paysages ordonnés, dans leur fougue apparente, et peuplés de mythologies imprécises (qui ne sont que prétextes décoratifs), il suffit de les évoquer à notre souvenir; en vérité, il y a là quelque chose de poussinesque, avant même la grande vogue de Poussin. On l'admettra encore assez facilement pour Vuillard. Mais il ne le faut pas nier chez le délicieux et fantai-

1. On trouve encore au Grand Palais des toiles de feu Lucie Cousturier. d'Antoine de La Rochefoucauld (noter ses panneaux religieux, pour l'église de Merville, le Christ au milieu des Apôtres, saint Pierre appelé à l'apostolat, exécutés d'après cette technique), etc.. — N'oublions pas qu'Henri-Matisse a eu sa phase néo-impressionniste et divisionniste (non représentée ici), et qu'inversement l'impressionniste Camille Pissaro est venu au pointillisme vers la fin de sa carrière

Digitized by Google

siste Bonnard ; regardons-le de près : plus dissimulée, la composition, toute subtile, n'en est pas moins présente.

La composition, le rythme, le sens décoratif, le style..., c'est la grande préoccupation de « l'école de Pont-Aven », qu'il vaut mieux appeler, d'un mot moins restrictif, l'école symboliste. Bonnard, Vuillard et Roussel en ont fait partie, et d'autres peintres, comme Ibels ; mais les purs, ceux qui ont gardé la tradition première, avec son charme et avec ses lacunes, c'est un Ranson, mort il y a quinze ans, après une existence active et toute dévouée à l'art, c'est surtout l'aimable Sérusier, c'est enfin Emile Bernard, beau dessinateur et pénétrant théoricien. Fidèles à la leçon de Gauguin, leur véritable maître (à quoi il faut joindre le merveilleux poète qu'est Odilon Redon), ils sont avant tout des décorateurs ; ils ploient, ordonnent et balancent des arabesques savantes et délicates et ils font jouer des couleurs choisies, assez largement étalées ; mais, comme il arrive à Gauguin, ils usent volontiers de tons plats et la profondeur n'est pas, en pratique, un de leurs soucis essentiels. Quant au charme, il est indéniable : on peut voir à l'exposition des toiles de Ranson qui montrent un très beau sentiment décoratif et parmi les envois de Sérusier ses quatre panneaux, issus de l'observation de la nature, mais devenus des thèmes symphoniques (notez la différence avec l'impressionnisme) : « Arbre jaune, Bois rouge, Fougères et pins, Pins bleus » (1911), me versent un pur enchantement. Maurice Denis, qui, avec sa vive intelligence, a exposé mieux que personne le caractère et les doctrines du symbolisme et en a montré toute la portée [1], grand décorateur lui-même, mais non pas seulement décorateur, a réalisé plus complètement le programme symboliste. Bien que le groupe admirât Cézanne, il donnait évidemment son attention d'abord à Gauguin. Cézanne n'était pas « décorateur », mais il distribuait un enseignement plus précieux encore et plus essentiellement pictural. Maurice Denis semble avoir très heureusement, et très personnellement, combiné les deux leçons : là est une part de sa gloire et de son originalité. Il est intéressant de noter que dès 1890 le symbolisme (sans mettre toujours en pratique toutes ses idées), réagissant contre l'impressionnisme, mais n'en rejetant point les « conquêtes », et procédant par addition plus que par retranchement, formulait, parfois très nettement, parfois avec quelque exubérance et confusion, les théories même qui seront proclamées, beaucoup plus bruyamment, par la génération suivante. Déjà il se proposait, comme dit Maurice Denis, de restituer « la notion de tableau », « du tableau ayant ses lois, ses nécessités intrinsèques », et qui est avant tout « de la peinture », — car il est bien vrai que c'est sa technique propre d'abord qui définit un art, et que la technique, en chacun des arts, impose ses limites à l'esthétique et lui donne sa forme. Le symbolisme, en marche vers ce classicisme renouvelé, « moderne », qui est le nôtre (ne disons pas « néo-classicisme... »), mettait en valeur « la composition par rythmes et équilibres » ; et, s'opposant à un naturalisme contre quoi les impressionnistes avaient parfois choppé, il rappelait que l'artiste doit « non reproduire la nature [2], mais la

1. Il est indispensable à cet égard de consulter ses deux volumes (*Théories*, 1re édit., 1913, 4e édition, Rouart et Watelin, 1920, et *Nouvelles Théories*, *Ibid.*, 1924).

2. Monet a peut-être cette ambition, mais, comme c'est un grand artiste, il est obligé d'y échapper ; en vérité, copiant une meule ou un bassin de nymphéas,

Digitized by Google

représenter par des équivalents plastiques ». On a trop oublié le rôle joué par l'école symboliste et ce que sa doctrine avait de sain et de fécond et comment elle a préparé les voies à la peinture nouvelle. Le patronage de Gauguin (grand homme au surplus et dont l'influence était *alors* nécessaire) lui a peut-être nui aux yeux de nos artistes actuels et pareillement son nom, qui prête à certaines confusions. Mais il est bien vrai qu'elle a contribué à nous redonner l'idée de la peinture en soi, de la « peinture pure [1] ». Et Sérusier n'a-t-il pas prévu nos modernes géomètres de la peinture et même le cubisme, quand il écrivait : « La synthèse consiste à faire rentrer toutes les formes dans le petit nombre de formes que nous sommes capables de penser : lignes droites, quelques angles, arcs de cercle et d'ellipse ». En tout cas, il avait le souci de construire.

Sauf la géométrie (ainsi entendue), c'est la leçon qu'a donnée Cézanne avec une force, une netteté, une franchise, une puissance d'affirmation et en même temps une séduction incomparables. Sa voix éclatante (et Cézanne, modeste, appliqué, tout occupé de son art difficile, ne savait peut-être pas qu'elle avait cet éclat) n'a pas été entendue aussitôt qu'elle a résonné... Mais elle sonnait si bien, elle proclamait si exactement le message attendu par les successeurs de l'impressionnisme, les idées qu'elle traduisait étaient si bienfaisantes et si essentielles, que vingt ans après la mort du grand peintre, elle n'a pas cessé d'être un cri de ralliement et de guider les artistes dans le chemin le plus sûr. Quelques peintres nouveaux ont bien pu faire mine de le bouder : il reste le « patron », il domine, lumière vers quoi on regarde malgré soi, toute la peinture contemporaine, du moins celle qui compte vraiment, et sa présence, invisible et silencieuse, est évidente dans toutes les salles du Grand Palais. A quoi bon insister sur son enseignement, connu de tous ? « Il est, dit Sérusier, le peintre pur. Son style est un style de peintre, sa poésie une poésie de peintre [2]. » Quand on dit qu'une nature-morte de Cézanne (comme une nature-morte de son ancêtre Chardin) est « de la peinture », on semble ne rien dire, mais on dit beaucoup et tout le

il crée des poèmes. On est aujourd'hui un peu injuste pour Monet. Je ne dis pas que son exemple ne soit pas dangereux. Mais son génie subsiste...

1. Maurice Denis doit être un peu agacé qu'on reproduise indéfiniment sa formule célèbre (moi-même je l'ai déjà citée plusieurs fois...), mais il la faut bien recopier : « Se rappeler qu'un tableau, — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, — est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées ». C'est bien l'idée de la « peinture pure », qui est d'abord elle-même, et de la technique limitant l'esthétique. Notez qu'il dit : « *avant* d'être un cheval » ; il ne dit pas que le tableau ne devra pas représenter un cheval... ; il dit seulement que la technique est première ; c'est le terrain solide et bien défini sur quoi on va manœuvrer ; c'est l'instrument nécessaire, qu'il faut d'abord considérer, dont il faut examiner les « possibilités », sous peine de faire naufrage ; on n'élimine ainsi ni l'observation de la nature, ni l'élément intellectuel (c'est le réalisme ou même l'impressionnisme qui le rejette, ne voulant que copier l'objet ou la lumière) ; mais il faut que cette idée soit une idée picturale, exprimée par des moyens picturaux. Ainsi Debussy, d'une façon plus paradoxale, et le paradoxe était senti, définissait la musique : « Une combinaison de timbres et de rythmes dont l'unique but est de faire plaisir à l'oreille ». (Aujourd'hui, on marquerait plus nettement, dans une telle définition, le souci constructif, qui d'ailleurs est fort loin d'être étranger à Debussy). C'est la « musique pure ». Et l'on sait d'ailleurs que Debussy ne se privait pas plus de l'idée *musicale* que les peintres modernes de l'idée *picturale*.

2. Je le cite d'après Maurice Denis, qui nous a donné sur Cézanne, dès 1907, l'étude la plus riche et la plus pénétrante qui existe. (*Théories*, pp. 246-261).

Digitized by Google

monde comprend, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un peintre ; et tout de même quand on loue dans un musicien sa « musicalité » ou sa « substance musicale », mots apparemment vagues... On les félicite, par cette louange, d'être soumis aux « conditions » de leur art, de faire leur métier avec perfection, grande vertu, enfin de nous donner le plaisir même que nous désirons obscurément et que cet art particulier doit nous donner, non pas un autre, — vaine ambition, — un autre plaisir qui est le propre de techniques différentes et qui par suite est un plaisir inquiet, mal assuré ou équivoque. Nos bons artistes ne brouillent plus musique, peinture, littérature... Chacun chez soi et parlant son langage, à côté de ses frères. C'est le renoncement à la « fusion », qui est en vérité « confusion », des arts, chimère d'une autre génération et d'une autre école, à quoi d'ailleurs nous devons beaucoup [1]. C'est, comme dirait Cocteau, *le rappel à l'ordre*, et ce retour à une longue tradition méconnue est l'honneur de notre temps.

Aussi le sujet n'a-t-il pas pour Cézanne une importance primordiale, et n'est-ce, comme il disait, qu'un *motif* à peinture, une matière à mettre en œuvre, à transformer en art [2]. Théorie d'ailleurs qu'il ne faudrait pas pousser à l'excès, sous peine de faire évanouir l'art même de peindre. Quant à la technique de Cézanne, elle découle de ce sens pictural lui-même et on sait bien ce qu'il nous apportait : cette forte « synthèse » opposée à l'analyse outrancière, à la dispersion et au papillotage du charmant impressionnisme, cette simple et solide *construction* qui satisfait l'œil et l'esprit, cette façon de modeler et de moduler, cette recherche constante du volume et de la profondeur, ce contraste des tons et des valeurs (presque exagéré, avec le cerne des parties claires, le trait qui les souligne et les renforce, et que nos contemporains, en grand nombre, ont employé parfois avec une légère indiscrétion [3]), enfin et surtout

1. Dans *la Revue de France* (1er mars 1926), M. Camille Mauclair proteste longuement contre ce qu'il appelle « *l'idolâtrie* de l'état pur dans l'art moderne ». Les craintes qu'il exprime ne sont d'ailleurs pas fondées : cette discipline à laquelle se soumettent nos artistes ne signifie point du tout appauvrissement, mais richesse plus authentique et mieux ordonnée ; est-ce être vraiment riche que de marauder sur les terres du voisin ? On sait qu'Ambroise Vollard dans son beau et curieux volume sur *Paul Cézanne* (Crès, édition de 1924), a malicieusement composé un appendice avec les jugements portés sur l'artiste à propos de ses différentes expositions et de sa mort (le choix et la disposition même des extraits ont une rare saveur) ; on y voit Charles Morice, en 1905..., écrire cette phrase révélatrice : « Je ne pense pas qu'entre lui et un poète l'entretien se passionne. Un peintre ? Pleinement un peintre ? S'il l'était pleinement, entre lui et le poète l'entretien se passionnerait ». Bizarre critérium et petit exemple de confusion des arts... C'est que le poète vraisemblablement demandait à Cézanne une autre poésie qu'une « poésie de peintre », comme dit Sérusier, la seule qu'il puisse et doive nous donner.

2. En musique, on peut dire que Strawinsky, si différent, a joué un rôle analogue à celui de Cézanne et qu'il a plus fortement que quiconque proclamé le règne de « la musique pure » (comme faisait Bach, sans y penser). On sait que la même doctrine vaut pour tous les arts et que la « poésie pure » vient de trouver en la personne de l'abbé Henri Bremond son chantre et son théoricien le plus subtil, le plus ingénieux et le mieux disant. De même, en chorégraphie, les partisans de la danse classique sont les défenseurs de la « danse pure » contre les confusions « rythmiques ».

3. Non pas tous — et d'ailleurs l'exagération du procédé risque de tourner à la sécheresse. Un Lhote, par exemple, si heureusement préoccupé de « l'atmosphère », cherche à fondre, comme certains grands Flamands, l'ombre et la lumière, les parties plus sombres et plus claires, à les faire « pénétrer » les unes dans les autres (ce qui n'enlève rien chez lui à la fermeté du dessin et à sa belle

Digitized by Google

cette belle leçon d'équilibre, à vrai dire malaisée, cette conciliation de deux éléments picturaux assez rarement unis, dont l'effet est une harmonie merveilleuse : la plus grande « hauteur » du ton, c'est-à-dire son éclat, cette « couleur pure » aimée des impressionnistes, — et d'autre part son exacte « valeur », c'est-à-dire sa quantité de lumière et d'ombre ou de « clair et de sombre », comme dit Fromentin, l'éclairage variant selon la place et les entours; Tristan Klingsor, charmant poète..., mais peintre aussi et peintre excellent [1], a bien raison de mettre l'accent sur ce caractère essentiel de l'art cézannien. Mais on voit bien comment Cézanne enrichit l'impressionnisme, plutôt qu'il ne le renverse, et comment, le solidifiant, l'architecturant et nous ramenant à « ces beaux tons pleins » qu'on méconnaissait, il atteint le but qu'il s'était assigné : « faire de l'impressionnisme un art de musée », — un art affermi, définitif, capable de voisiner en effet dans le musée avec l'art des grands classiques. Et on voit par là même combien Cézanne est « classique » (mot facile à prononcer, mais qu'il faut rendre précis) et dans quel sens, par sa technique aussi bien que par son esthétique [2].

Au milieu, à peu près, de l'exposition, dans la salle réservée aux grands ancêtres, Cézanne a la place qui lui revient : de fort belles œuvres, non les chefs-d'œuvre éblouissants; mais, nous dit-on, les meilleurs Cézanne sont à l'étranger, comme bien d'autres toiles de nos peintres depuis cinquante ans; résultat de ce fâcheux divorce, que j'ai dit, entre l'art « officiel » et l'art « vivant », entre le public et les artistes... Le « pouvoir » et un bon nombre d'acheteurs, sans remords, ont laissé partir plus d'un « chef-d'œuvre méconnu ». A côté de Cézanne, triomphe Van Gogh, dont l'influence a été considérable, elle aussi, et on le voit bien à l'exposition. (J'aurais dû évidemment parler de Van Gogh, si je faisais un historique de l'art moderne et ne causais à bâtons rompus). Puis le séducteur Odilon Redon, puis cet extraordinaire Seurat, dont on peut admirer ici une œuvre célèbre et parfaitement caractéristique : *la Parade* [3], et Toulouse-Lautrec (avec son *Moulin-Rouge*), grand homme rebelle au classement [4], et un peintre admirable, à peine connu, Lançon, que sans doute l'exposition va remettre en lumière [5] : ce n'est pas le seul à qui elle rendra ce ser-

construction); ce à quoi ses œuvres doivent une partie de leur charme et une certaine tendresse, qui par bonheur s'accroît depuis quelques années, assouplissant les volontaires ordonnances.

1. Il a envoyé à la rétrospective de fort bonnes toiles.

2. Ce qui fait encore son classicisme, c'est que cet art est « intellectuel » (en un certain sens et à un certain degré), comme tout art véritable. Car cette primauté de la peinture, que nous avons vue, ce rôle de la technique, a comme résultat, loin de nous enliser dans le matériel, de dématérialiser l'objet : « D'une pomme d'un peintre vulgaire, écrit Sérusier, on dit : j'en mangerais. D'une pomme de Cézanne on dit : c'est beau ! On n'oserait pas la peler, on voudrait la copier. Voilà ce qui constitue le spiritualisme de Cézanne ».

3. On sait qu'une toile de Seurat, plus fameuse encore, *le Cirque*, vient d'entrer au Louvre.

4. L'influence directe de Toulouse-Lautrec n'a pas été fort étendue. Son authentique successeur, et qui traite les mêmes sujets (filles, scène de cirques, etc.) dans une technique très différente, avec plus d'esprit satirique, avec cruauté même et tout ensemble avec un lyrisme puissant, parfois avec une rude émotion, toujours d'une façon profondément originale, est Georges Rouault, dont la rétrospective montre de beaux envois (notons qu'il chante fort bien des thèmes religieux).

5. C'était surtout un remarquable animalier; on dit que ses études ont inspiré Bartholdi pour son *Lion de Belfort*.

Digitized by Google

vice (ainsi le délicat et subtil Angrand, qui, lui, est bien vivant [1]), ou plutôt c'est à nous qu'elle rend service et voilà un de ses bienfaits. Dans la même salle, des Henri Rousseau d'une belle valeur. Ce curieux bonhomme de « douanier », isolé, sans aucune attache avec le mouvement d'art contemporain, véritable exemple de génération spontanée, sans doute n'a-t-il point exercé, lui non plus, d'influence directe sur notre peinture. Et ses lacunes sont évidentes. Mais il avait un sens pictural inné, une sorte de « génie ». Sans théories, sans vues « esthétiques », il peignait de son mieux, avec conscience, application, sérieux. Et ce fut comme une source fraîche, au murmure nouveau ou renouvelé, coulant tout à coup, avec ingénuité, dans le jardin savant et compliqué de l'art français. Cette fraîcheur n'était pas sans agrément d'abord et ensuite sans bienfaisance. Peut-être en va-t-il de sa peinture comme de ces éléments qui par leur seule présence agissent mystérieusement sur une combinaison chimique sans se mêler eux-mêmes à la combinaison. Personne aujourd'hui évidemment ne parlera plus à son sujet de mystification et de « coup monté ». La preuve, comme le remarque André Salmon, c'est qu'on n'a pas réussi à découvrir, depuis sa mort, un nouveau « douanier ». Et l'on peut sans déshonneur goûter ses tableaux si lisses, si propres, si soignés, si minutieux, son tigre et ses singes dans une forêt tropicale ou dans un bois d'orangers aux boules luisantes, son canal si net et si bien aligné, sa *Noce* de campagne, si amusante et plus qu'amusante (mais lui ne s'amusait pas), et cette extraordinaire *Carriole de M. Juniet*, une commande du propriétaire, un portrait de famille dans une voiture de campagne... Après tout, les hommes les plus graves admirent gravement des « primitifs » qui ne sont pas très différents des Rousseau, qui ne sont pas supérieurs [2]...

Cette halte dans le « salon carré » de la rétrospective a suspendu notre promenade. Achevons-la rapidement.

On pourrait ici placer le groupe des « Fauves », appellation amusante que s'étaient donnée certains peintres ou qu'on leur avait donnée, il y a environ quinze ans. Mais ce groupe, si même on doit parler d'un groupe, n'est guère homogène et surtout il n'a rien d'une école et il n'est pas fort bien délimité... ; si Matisse est évidemment un « fauve », — de beaucoup, qui se trouvaient plus ou moins rapprochés les uns des autres par le talent, — et par les circonstances, — on n'en saurait dire autant. Fauves à la vérité qui ne sont pas terribles, mais souvent charmants et qui ne mangent personne. Toutefois on peut grouper un certain nombre d'artistes, qui sont en général des coloristes, qui emploient volontiers des tons purs (mieux liés naturellement, moins dispersés, plus « modulés », que chez les impressionnistes) et qui sont sensibles à la lumière. Cézanne agit sur quelques-uns d'entre eux (allié d'ailleurs à d'autres influences) ; l'éclatant Jules Flandrin avec ses toiles lumineuses en offre un exemple séduisant : il a de beaux envois à l'exposition, en particulier ses *Fleurs d'Italie* et ses *Alpes Dauphinoises (matin d'automne)*, que nous

1. Parmi les morts, ajoutons le charmant petit maître lyonnais Jacques Martin et ce curieux Alfred Lepetit, sorte de vieux Hollandais ressuscité (voyez son *Singe malade*).

2. On regrette dans cette salle historique l'absence de Gauguin, dont l'influence fut grande ; mais il ne faisait pas partie des Indépendants. Renoir non plus n'est pas représenté, par la même raison.

Digitized by Google

connaissons bien. Jean Puy semblablement, plus discret, très soucieux du volume et si habile à mener les jeux de la lumière (*Le modèle et l'artiste*, qu'on voit ici et qui date de 1913, est un de ses meilleurs succès et des plus caractéristiques). Le délicat Marquet n'échappe point absolument à l'action de Cézanne, plus amoureux des gris en une première période, ensuite plus lumineux, subtilement lumineux : ne parlons point d' « évanescence » devant son *Port de La Rochelle* (on sait qu'il a puisé dans cette fine atmosphère marine quelques-unes de ses plus aimables inspirations); les barques aux ailes diaphanes flottent, infiniment légères, sur l'eau calme et translucide, d'un vert atténué, qui absorbe le tendre soleil du crépuscule; mais cette lumière délicate ne se dissout point en imprécision inquiétante; et l'œuvre est soutenue par une armature certaine, latente, il est vrai, non pas étalée à nos yeux. Ces exemples suffisent. Toutefois la majorité des artistes ici groupés semble bien échapper, en partie, à l'influence de Cézanne (que d'ailleurs adoucit, chez ceux que je viens de nommer, le souvenir de Corot). D'autres influences les guident : celle de Gauguin, que ce soit directement ou non, et celle de Van Gogh (grand coloriste, dont la leçon d'ailleurs est différente), peut-être la réminiscence d'Odilon Redon. La plupart ont des préoccupations de décorateurs et de « stylistes »; la conduite élégante de l'arabesque, unie à l'éclat du ton et à la lumière, voilà qui les intéresse. Cela est fort net chez Henri-Matisse, qui peint volontiers par tons plats, comme Gauguin, coloriste d'un charme et d'un raffinement merveilleux dans sa simplicité même (deux ou trois couleurs rapprochées comme par hasard lui suffisent à de certains moments et suffisent à composer une délicieuse musique), mais tout ensemble dessinateur précis, sobre et remarquablement expressif. On trouvera des soucis analogues ou voisins chez l'exquise Marie Laurencin; charme des arabesques onduleuses, quelques tons délicats subtilement assemblés, — gris très légers, un peu de bleus ou de roses très clairs, nouvelle « musique de chambre », toute féminine, — et chez un artiste fort dissemblable à première vue, le fougueux, opulent et lyrique Manguin, et encore chez Mainssieux, fou de soleil, avec ses grandes teintes éclatantes, peintre simple, net et puissant de l'Afrique française; et on parlerait ici légitimement de Mme Marval, dont les tableaux, même quand ils allongent des corps de femme au lieu de semer de larges pétales, sont de grandes gerbes de fleurs épanouies et toutes claires, et dont les blancs nuancés jouent avec exubérance, mais se soumettent à un beau rythme. Et comment oublier Dufy, artiste d'importance, décorateur né, qui va si bien à mon propos : on sait d'ailleurs que, suivant la pente de son talent, il est devenu notre plus grand et notre plus original dessinateur d'étoffes, véritable magicien des soieries... Je prends, comme toujours, quelques exemples seulement et presque au hasard. Notre peinture est trop riche pour l'inventorier[1].

L'influence véritable de Cézanne, — et non pas son influence

1. Je pourrais nommer, encore qu'il soit plus ancien, le charmant Henri Lebasque, dont l'art vient de l'impressionnisme, mais qui le solidifie, en gardant toute la délicatesse de coloris et l'aimable lumière qui nous font aimer ce bel artiste (c'est un Angevin et un homme de mesure) ; parallèlement un Laprade, moins ensoleillé d'ailleurs, avec ses nuances légères et finement assourdies, et ses gris subtils.

Digitized by Google

« nominale », — est, sauf exceptions, beaucoup plus récente qu'on ne l'imaginerait d'abord[1]. Elle agit enfin, puissamment, chez des peintres tout proches de nous, je veux dire qui sont nettement les peintres d'aujourd'hui. Artistes fort différents les uns des autres. Mais je crois qu'on retrouve l'enseignement cézannien ou l'utilisation de Cézanne, — diversement interprété, — enfin le choc de son génie, chez un Henri Ottmann, coloriste délicat et lumineux, parfois acide (avec charme...), qui vêt de son bariolage piquant une solide et rigoureuse construction, ou chez Maurice Asselin, moins « piquant », certes, moins bariolé, mais si harmonieux dans sa force et qui « enveloppe » si bien des constructions, elles aussi, extrêmement fermes, et pareillement chez Jean Marchand, ou chez le romantique Vlaminck, éclatant et profond, maître de la belle matière, ou chez le jeune et malheureux La Fresnaye, qui vient de disparaître, emportant sa finesse charmante et son aimable solidité[2]. Nous en retrouverons d'autres qui font déjà l'honneur de notre époque.

Là-dessus le cubisme est arrivé... Ou plutôt les deux cubismes successifs, comme chacun les peut distinguer, mais comme les a fort heureusement définis André Lhote[3]. C'est l'aboutissement et l'exagération du souci constructif, — aboutissement peut-être fatal, exagération peut-être nécessaire, besoin de frapper trop fort pour mieux affirmer une leçon opportune, — c'est aussi un excès d'amour pour la « peinture pure ». Le premier cubisme garde une certaine modération, il part de l'observation de la nature et il en conserve quelque chose dans son architecture, abstraite déjà, non point vide de tout élément concret, dans son ivresse de la profondeur et du volume aboutissant à une sorte de géométrie dans l'espace; c'est, comme dirait Lhote, un cubisme « émotif », un cubisme « sensible », « à base de choses vues »[4]. Le second cubisme cède

1. J'aurais dû évidemment, si je ne me bornais ici à flâner, parler du grand Renoir, « peintre pur » comme Cézanne, malgré les origines impressionnistes (mais que valent les étiquettes) et dont l'influence, considérable, s'est exercée dans le sens de la solidité, du relief, du volume, — en même temps que de la couleur proprement dite.

2. Un autre artiste, mort jeune (en 1920), et qu'on ne saurait oublier, occupe à l'exposition un beau panneau; c'est Fauconnet, dessinateur sobre à la fois et précieux, d'une ligne infiniment délicate, comme sa couleur elle-même, si légère et si discrète, exquis « japonisant » de France et qui ne pastiche point le Japon, peintre et décorateur d'une originalité singulière, qui fût devenu un maître; mais on ne le rangera point avec ceux qui ont continué Cézanne; il entre plutôt (ayant sa place bien à lui) dans le groupe que je viens d'ordonner autour d'Henri-Matisse.

3. On sait que le peintre Lhote est aussi un critique et un théoricien fort intelligent et on connaît ses articles de la *Nouvelle Revue Française*, qu'il va, je crois, publier en volume. Il a plusieurs fois exprimé ses idées sur le cubisme. Il y revient dans son entretien avec M. Jacques Guenne (une belle et riche étude sur Lhote, importante à consulter, *L'Art vivant*, 1er mars 1926). Selon Lhote, le premier cubisme commence vers 1911, le second (certainement) entre 1914 et 1917 (il est même formé en 1916). Voir aussi Maurice Denis, *Le présent et l'avenir de la peinture française* (*Le Correspondant*, 25 novembre 1916, et *Nouvelles théories*, pp. 29-31). Y a-t-il un inventeur du cubisme ? Le cubisme était « dans l'air » sans doute. Mais on peut attribuer sa naissance officielle à Picasso (malheureusement absent de l'exposition), qui fut aussi et surtout le père du second cubisme, et peut-être à Derain.

4. Cela venait incontestablement de Cézanne; Lhote parle de son cubisme « virtuel »; mais Denis remarque (voyez d'ailleurs les entretiens avec Vollard) que Cézanne « cherchait à ramener les formes à des solides simples comme la

Digitized by Google

complètement à la passion de la géométrie; mais c'est maintenant une géométrie plane, chose curieuse, et le mot de *cubisme*, s'il a eu un sens précis, n'en a plus désormais, car on abandonne le volume et le modelé; il est tout à fait détaché du réel; il se borne à ordonner des lignes et des couleurs savamment rapprochées; exercice de peinture dans l'abstrait, sans contact avec la vie, sec et inhumain. On l'a bien souvent rapproché de la technique du tapis (mais le tapis n'est pas la peinture) et on sait d'ailleurs que ce cubisme a eu de bons effets dans l'art purement décoratif. C'est le cubisme de Metzinger ou de Georges Braque [1], grand peintre d'ailleurs, subtil assembleur de tons et de nuances, et qui se dégagera peut-être d'un dogmatisme où son talent est comprimé. Et c'est bien la peinture pure, la peinture pour elle-même... A Cézanne le sujet était presque indifférent, ici on peut dire que le sujet n'existe plus. Les cubistes comparent volontiers leurs combinaisons picturales aux combinaisons musicales, toute « désintéressées », de la fugue. Mais la peinture n'a pas les lois de la musique. On risque, par une bien autre voie d'ailleurs que la fusion des arts, de quitter son domaine propre et de sauter, par-dessus les palissades, dans celui du confrère. Curieuse rencontre... On finit, pour l'avoir cherché avec excès ou d'une façon téméraire, par abandonner l'objet même de la peinture. Denis le rappelle avec force, qui fut pourtant le théoricien du symbolisme : décorative et requérant le style, expressive et traduisant la nature en un langage particulier, ne copiant point le réel, mais le « représentant par des équivalents plastiques », la peinture n'en reste pas moins un *art d'imitation*, — ce que n'est pas la musique.

Le cubisme forme-t-il un « épisode » actuellement terminé ? Des artistes s'y adonnent encore. Mais il semble bien qu'il soit déjà un « moment historique ». On voit au Grand Palais des exemples de ses divers états. Document précieux, parmi la suite des autres documents, sur notre peinture actuelle. De grands peintres ont passé par le cubisme, plus ou moins longtemps, et cette rigoureuse discipline, cette ascèse martyrisante ne leur a pas été inutile... Voyez l'odyssée artistique d'un Gernez, exemple choisi entre plusieurs, mais je le rappelle parce que nous avons eu l'occasion de réfléchir sur son art et sur sa liberté peu à peu reconquise après un rude noviciat; voyez André Lhote, bel architecte, puissant et précis, mais qui se libère lui aussi et donne plus de part à la tendresse, à l'émotion humaine, à la sensibilité (tout cela entendu « picturalement »...), qui chante l'atmosphère délicate, frémissante et nuancée de notre Ile de France, et qui a peint, voici déjà quelques années, un *Hommage à Watteau*.

Un équilibre s'établit. Outre ceux que j'ai pu citer, pensons à des artistes comme le puissant Luc-Albert Moreau, comme le grand Dunoyer de Segonzac, puissant tout semblablement et même fougueux, mais délicat dans l'épaisseur même et l'abondance de sa pâte, avec ses nuances fines et finement accordées, d'autre

sphère et le cylindre ». Le cubisme « affirme au contraire les arêtes » et enchevêtre sur la toile des « polyèdres ».

1. Le « premier cubisme » comptait des peintres comme Fernand Léger, Le Fauconnier, R. de la Fresaye (qui l'a dépassé), Lhote (qui n'y a fait qu'une promenade), etc..

Digitized by Google

part dessinateur extraordinaire, l'un des plus simples et des plus expressifs qui soient, comme le solide et agréable Jean Marchand, comme Gromaire, comme le classique Favory, moderne disciple de Rubens, comme Girieud, autre « classique » d'aujourd'hui (voyez sa grande et noble composition aux Indépendants), comme Galanis, comme le fin et aristocratique Laboureur, maître en gravure, comme le fort et harmonieux Yves Alix, qui commence à marcher, avec sa jeune ardeur, sur une voie glorieuse, d'autres encore, — le temps fera son tri — : voilà qui nous rassure et nous laisse facilement espérer que notre temps ne le cédera point aux temps qui viennent de s'écouler.

Peut-être ont-ils parfois un peu d'austérité, — souvenir d'un jansénisme récent, qui s'atténue, — peut-être certains montrent-ils encore quelque défiance pour la couleur éphémère, moins éternelle que la « construction », mais si agréable et mère des belles séductions... N'oublions pas, comme le demande sans cesse Maurice Denis, « la part de la volupté » dans la peinture » et que l'art est « délectation », selon Poussin lui-même, maître cher à nos contemporains. D'ailleurs notre jeune musique est là, qui cherche le « plaisir », qui sourit et veut nous faire sourire, aisément, sans effort, la musique française est là pour le leur rappeler. Bien des peintres aussi, qui ont ce charmant dessein, l'enseigneront à leurs camarades plus sérieux, s'il en est besoin. Cela sans dommage pour la « solidité », — comme en musique... Un instant on a pure douter, après le cubisme, un nouvel « académisme », plus « pictural » que l'ancien, mais non pas fort séduisant. Quelques expositions aux Indépendants ou au Salon d'Automne, telle manifestation de la « Jeune peinture française » nous y inclinaient. Mais je crois que l'écueil est maintenant à peu près évité. Richesse, variété, souplesse, rebondissements perpétuels de notre école française... Au surplus nous n'irons pas, Dieu soit loué, jusqu'à un lyrisme déchaîné. Nous sommes aujourd'hui classiques ou du moins sages et raisonnables, jusqu'en nos fantaisies. André Lhote l'a dit, qui me paraît assez bien représenter sa génération et marcher heureusement vers cet équilibre bont je parlais : « Un cheval emballé n'atteindra jamais à beauté autant qu'un cheval frémissant que maîtrise et retient une main souveraine ». Mais le cheval frémira et il sera bien vivant [1].

Maurice BRILLANT.

1. Il y a un peu de sculpture à la rétrospective,'— un buste ou une statuette élégamment se dresse au milieu d'une salle et la complète avec une sobre harmonie : les beaux envois d'Albert Marque triomphent... — La rétrospective ne supprime pas cette année l'exposition annuelle des Indépendants, qui va s'ouvrir au Palais de Bois de la Porte-Maillot, ce nouvel asile, mi-champêtre et souriant dans les feuillages, de l'art contemporain. S'il est un peu lointain, pour un grand nombre de visiteurs, il offre le prétexte d'une promenade au Bois et l'occasion de comparer la nature à sa traduction.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Un ministère Briand succède à un ministère Briand. Est-il utile de revenir sur la chute du cabinet, survenue dans l'intervalle qui a séparé l'impression de la dernière chronique de la distribution de la revue ? Ne suffirait-il pas de dire que la séance continue ? Blanc bonnet, bonnet blanc. Cette nouvelle crise gouvernementale vaut cependant quelques observations. Elle a été une nouvelle preuve de l'impuissance du régime actuel à résoudre un problème quel qu'il soit et, avant tout, le problème du franc.

Depuis deux mois, le président du Conseil et son ministre des finances s'efforçaient de pratiquer une politique du budget et de la trésorerie acceptable en soi, tandis que continuait une politique générale qui ne pouvait guère être pire. Sachant que les mesures fiscales préconisées par le cartel ne seraient qu'inopérantes ou funestes, ils en avaient proposé d'autres. Mais ils s'obstinaient dans cette gageure : gouverner uniquement pour les triomphateurs du 11 mai. C'était le cartel, par sa démagogie sectaire, qui avait fait disparaître la confiance et mis le Trésor à sec ; c'était lui qui avait rendu nécessaires de nouvelles taxes, qu'il refusait au surplus de voter. N'importe. M. Briand lui réservait tous ses sourires, pendant que ses collaborateurs lui prêtaient tout leur appui, et il passait son temps à distribuer à l'opposition des coups de cravache. Pas une fois il n'a consenti à déclarer qu'il entendait faire une politique d'union, une politique de résistance aux utopies, aux tracasseries, aux appétits. Bien plus. Dans la dernière journée du débat financier à la Chambre, alors qu'il était clair que les socialistes et une partie des radicaux-socialistes, qui venaient de rejeter plusieurs des impôts de M. Doumer, n'avaleraient pas le gros morceau de la taxe sur les paiements, un député déposa un amendement invitant le gouvernement à créer le monopole des pétroles et du sucre. C'était l'occasion de s'expliquer au moins sur ce point. La politique des monopoles, outre qu'elle est désastreuse, signifie étatisme et socialisme, ce qui peut le moins

Digitized by Google

conduire au redressement du franc. M. Doumer, qui s'était déjà dérobé à propos de l'Etat héritier, se contenta d'écarter les deux monopoles, mais non pour des raisons de principe, pour des motifs d'opportunité, et il ne cacha pas qu'il y était sympathique au fond du cœur. Entre temps, M. Briand rabrouait de nouveau l'opposition, dont il avait besoin des voix. La gauche applaudit; mais entre des applaudissements et des suffrages il y a une marge : quand fut posée la question de la taxe sur les paiements, en majorité, la gauche vota contre. L'opposition, de son côté, pensa que, dans de telles conditions, ce n'était pas à elle à endosser encore des responsabilités impopulaires et à jouer le terre-neuve. En rappelant qu'en 1924 ses amis s'étaient prononcés pour le double décime, sans craindre les conséquences électorales, M. Reibel expliqua fort bien que la politique forme un tout, que des mesures qui ne seraient que des palliatifs ne donneraient pas l'effet attendu, si elles ne s'accompagnaient pas d'économies et si, surtout, n'étaient pas arrachées d'abord les causes mêmes du mal, si la menace du socialisme révolutionnaire ne disparaissait pas. Le cabinet Briand fut jeté par terre.

Certains s'imaginèrent que la leçon servirait. Après la cérémonie rituelle des consultations à l'Elysée, le refus de M. Herriot, les motions adoptées par les groupes de la Chambre, M. Briand, — puisqu'il restait au pouvoir afin d'aller à Genève veiller sur la pousse printanière de son petit olivier de Locarno, — voudrait sans doute reformer son ministère de façon à dissiper les équivoques et le malaise. Ç'aurait été d'autant plus logique que notre situation financière, comme elle n'a cessé de le faire depuis la fin de la guerre, domine et entrave notre politique étrangère, dont lui-même a la direction. Eh ! bien, pas du tout ! Au lieu de regarder le fond des choses, M. Briand, selon son habitude, a fait de la stratégie parlementaire. On attendait que, par la composition de son nouveau ministère, il fournît une indication sur la façon dont il conçoit le redressement financier : il ne s'est préoccupé que de faire des dosages et des combinaisons dans l'espoir de se concilier à la Chambre quelques voix. Il a changé des titulaires de portefeuilles, il n'a pas changé de méthode. L'équivoque persiste et l'orientation politique reste la même. En appelant M. Raoul Péret à succéder à M. Doumer, le président du Conseil n'a pas introduit l'esprit révolutionnaire rue de Rivoli. Mais, place Beauvau, M. Malvy, — laissons de côté l'accident de sa comparution devant la Haute Cour, quoiqu'il soit difficile à oublier, — remplace M. Chautemps, et le nom de l'un ne signifie pas plus la détente que le nom de l'autre. La déclaration ministérielle, incolore

Digitized by Google

et sans accent, ne vaut pas qu'on s'y arrête. Mais, dans la discussion qui suivit, en répondant à M. Ybarnégaray, qui venait de montrer que le salut ne pouvait être obtenu que par l'union nationale et qui s'étonnait de la présence sur le banc des ministres d'un condamné pour forfaiture, M. Briand ne sut qu'exalter son collaborateur et repousser avec aigreur l'idée d'une concentration où entrerait la droite. C'était bon, a-t-il dit, au temps de la guerre ! Cependant, sur le terrain financier, il compte que M. Péret entraînera quelques modérés et que M. Malvy, dont on ne sait même pas s'il représente les idées de M. Caillaux, réfractaire au socialisme, ou celles de M. Herriot, serviteur de M. Blum, ralliera quelques radicaux. Admettons que son calcul réussisse. Et après ? Sera-ce une majorité de cette sorte qui pourra adopter un plan précis de salut financier, qui pourra même ranimer assez la confiance pour que la crise ne s'aggrave pas ?

Le rétablissement financier, nous l'avons souvent dit, n'est pas impossible. Les moyens en sont connus. La chambre de commerce de Paris, dans une lettre au président de la République, les exposait encore hier. Citons : « 1° Economies et limitation du rôle de l'Etat à ses fonctions essentielles. 2° Cession ou affermage des monopoles, arsenaux et industries d'Etat. 3° Réalisation de toutes les portions du domaine public inutiles ou inutilisées. 4° Amélioration de l'assiette et du rendement des impôts existants en les étendant à tous les citoyens et en supprimant les abattements à la base, exception faite des déductions pour charges de famille. 5° Enfin, et si le besoin en est démontré, recours à la création d'impôts nouveaux établis suivant le principe de la plus rigoureuse égalité fiscale, ce qui comporte un large appel aux impôts indirects payés par tous. »

Ce programme serait aisé à réaliser. Il est simple. La seule critique qu'on puisse lui faire est qu'il n'est pas à la portée d'un parlement. Beaucoup de députés et de sénateurs, la plupart même, je veux le croire, se rendent parfaitement compte que le salut du franc sortirait de son application. Seulement, ils n'osent pas ! Quand on leur soumet un projet, ils ne l'examinent pas en effet pour ses résultats techniques, ils ne le considèrent que pour ses résultats électoraux. Nous vaudra-t-il des voix ? Nous en enlèvera-t-il ? C'est ce que notait le marquis de Vogüé dans le beau discours qu'il a prononcé à l'assemblée générale de la Société des agriculteurs de France. Rappelant que, « dans d'autres pays, des hommes d'une autorité reconnue et d'une haute conscience ont été chargés d'établir des plans de restauration économique et financière, et que les parlements n'ont pas cru se diminuer en acceptant d'avance leurs décisions », il ajoutait : « Sont-ce

Digitized by Google

donc les hommes qui ont manqué chez nous ? — ou bien est-ce le parlement ? Aux problèmes si complexes qui nous écrasent il faut chercher des solutions techniques, que seuls des techniciens peuvent connaître : c'est une science qui ne s'acquiert pas avec des bulletins de vote. Or ces problèmes financiers, c'est par des considérations électorales qu'on veut aujourd'hui les résoudre : et ainsi la fortune du pays sert d'enjeu aux compétitions des politiciens. Devant ce spectacle qu'elle ne comprend pas, la France qui doit et qui veut travailler en paix, la France saine s'émeut. Peu lui chaut de savoir que ses représentants appartiennent à tel groupe ou à tel autre. Sauront-ils, par des moyens raisonnables, équilibrer son budget et assainir ses finances ? Voilà ce qui lui importe. » Commerçants et agriculteurs, qu'on essaye parfois, par une véritable aberration, de dresser les uns contre les autres, sont d'accord, remarquons-le en passant, sur les causes du mal.

Comme pour accroître la difficulté à guérir ce mal, aux préoccupations électorales vient se joindre souvent l'absurde tendance à vouloir instaurer la justice sociale à l'aide d'un système fiscal. L'impôt, certes, ne doit pas être injuste. Il doit, autant que possible, être proportionné aux facultés de chacun. Mais, destiné avant tout à procurer à l'Etat les ressources dont il a besoin, on le détourne de son principal but, — et sans qu'il soit prouvé que l'équité en profite, — si l'on prétend par surcroît en faire un instrument de nivellement des fortunes et d'égalisation par en bas. Les révolutionnaires de tous les pays et de tous les temps qui s'y évertuèrent, comme ceux de 1793 chez nous, n'aboutirent qu'à réduire ou à détruire la matière imposable, à ruiner l'Etat en même temps que les particuliers. Mais allez donc faire entendre ce fait d'évidence à un parlement élu par le suffrage universel tel qu'il fonctionne aujourd'hui ! Un ministre des finances, fût-il aussi rude que le célèbre baron Louis, n'y parviendrait pas. A la première tentative, il se briserait les reins. Et telle est la raison pour laquelle nous continuons et nous continuerons de patauger jusqu'à ce que, sous la pression de l'opinion, qui finira par être excédée de l'impuissance parlementaire à rétablir les finances, les assemblées se résignent à confier à d'autres, à ces techniciens dont a parlé M. de Vogüé, représentant les divers intérêts et choisis en dehors des partis, la tâche, trop lourde pour elles, de réaliser des économies, de supprimer le gaspillage, d'utiliser les ressources de l'Etat et de restaurer le franc. Cette vérité, qui éclate à tous les yeux, le parlement seul s'obstine à ne pas la voir.

Dans son propre intérêt, il serait sage cependant, sans plus perdre de temps, de passer, en matière financière, la main à de plus compétents que lui. Le parlementarisme a de moins

Digitized by Google

en moins la vogue. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter les propos du passant, dans l'autobus, dans le métro, dans la rue. L'élection du deuxième secteur de Paris, dimanche dernier, en a fourni la preuve encore plus nette. Plus de 75 000 abstentions. Parmi ces grévistes de l'urne, il est évident que la plupart ont obéi au mépris que leur inspire la Chambre. Ce n'est pas d'ailleurs ce qu'ils ont fait de mieux. S'abstenir peut être une façon de témoigner son mécontentement; ce n'est pas agir, et la bouderie n'est pas de saison. A l'heure qu'il est, dans le deuxième secteur de Paris, les choses se présentent dans une aveuglante clarté. Les radicaux-socialistes, les républicains socialistes, les socialistes de la S. F. I. O., les plus malmenés au premier tour, donnent leurs suffrages aux communistes. Ainsi qu'il arrive toujours en période troublée, les révolutionnaires les plus violents entraînent ou absorbent les autres. Après les Feuillants, les Girondins; après les Girondins, les Montagnards. L'histoire a ses règles auxquelles on n'échappe pas : 1790 mène à 1793. Je sais. On peut dire que la physionomie de la Chambre ne serait guère modifiée du fait qu'y siégeraient deux communistes de plus. La victoire parisienne des disciples de Lénine n'en aurait pas moins du retentissement; elle serait un stimulant dans tout le pays pour les forces du désordre, sans compter que les malveillants de l'étranger auraient vite fait d'en tirer sur l'état de la France des conclusions, dont le franc, pour commencer, ne profiterait pas. Les communistes sont des sectaires, ils nient la patrie et veulent détruire la civilisation. Dans une élection de cette nature, quelque fâcheux que ce puisse être, l'enjeu est donc gros. Il s'agit de barrer la route aux destructeurs; il s'agit, en faisant taire les susceptibilités, en ne s'attachant pas à des nuances, et sans éplucher de trop près des professions de foi, de soutenir les candidats qui, avec talent et vaillance, représentent la patrie, la propriété, la liberté de conscience et l'ordre. Comme l'écrit M. Jean Guiraud dans *la Croix*, où il presse ses lecteurs de voter pour MM. de Kérillis et Reynaud : « Il faut que chacun y mette du sien, que certaines fractions ne soient pas intransigeantes au point d'oublier que leurs candidats ne sont pas seulement leurs candidats, mais ceux d'une large entente. Enfin et surtout il faut que les électeurs sachent que leur sort se joue dans les élections,— qu'on trouve cela juste ou absurde, — et que, dès lors, ces élections, par leurs conséquences, sont chose sérieuse. » Avec cet épisode électoral, une question de principe se pose cette fois, et c'est pourquoi nous nous y sommes arrêtés : la patrie avant les partis, — France d'abord.

Si la politique intérieure donne peu de satisfactions, la politique étrangère n'en donne pas davantage; et l'opinion

Digitized by Google

française n'est pas sans éprouver quelque inquiétude sur les suites de l'assemblée extraordinaire de la Société des Nations. Le fait est, sans vouloir dramatiser, que la représentation genevoise s'est déroulée au milieu de coups de théâtre déconcertants et que le rideau a été baissé sur un dénouement bien médiocre, pour ne pas dire pis.

Glissons sur les péripéties enchevêtrées de la mauvaise pièce que vient de jouer la S. D. N.. On les connaît. Il ne devait s'agir au début que de recevoir l'Allemagne dans la Ligue et de l'introduire au Conseil, où un siège permanent lui était réservé. D'autres Etats voulurent profiter de l'occasion. Ils avaient déjà posé leurs candidatures. Pourquoi, puisqu'on créait pour l'Allemagne un nouveau siège permanent, ne pas en créer quatre ? Et la Pologne, l'Espagne, le Brésil faisaient valoir leurs titres. Mais l'Allemagne, par question de prestige, entendait faire son entrée seule. D'où crise. La Suède, dont le gouvernement était manifestement d'accord avec celui de Berlin, signifia qu'elle consentait à l'« élargissement » du Conseil pour l'Allemagne, mais non pas pour d'autres. Plusieurs petites nations la soutenaient. Le Brésil riposta : s'il n'était pas lui-même accueilli, il opposerait son *veto* à l'admission du Reich. Négociations, combinaisons, instances, le tout entremêlé d'espoirs et de déceptions. Puis, au moment où les dépêches annonçaient que la solution était trouvée, — la Suède et la Tchécoslovaquie, par un geste élégant, donnaient leur démission du Conseil pour faire place à la Pologne, que l'Allemagne se résignait à voir obtenir un siège, — brusquement, pendant que l'Espagne se taisait, le Brésil, dont on s'imaginait avoir vaincu la résistance, renouvela son *veto* : il a fallu ajourner au mois de septembre l'admission du Reich. Pour sauver la face, les puissances signataires des actes de Locarno ont publié une note assurant qu'en attendant leur « œuvre de paix » subsiste « avec toute sa valeur et toute sa force ». Sur la proposition de M. Briand, fut votée une motion d' « adoption morale anticipée » de l'Allemagne. Et les délégations reprirent le chemin de leurs capitales. La Société des Nations, malgré cette fin moins fâcheuse qu'on n'aurait pu le craindre, ne sort pas grandie et fortifiée de cette aventure. Quant à ses membres, il est peu probable qu'ils rapportent de Genève, après tant d'émotions et de déboires, un souvenir très bon.

Il serait vain de récriminer, mais il peut être utile, quand des choses n'ont pas bien tourné, d'essayer de comprendre pourquoi. Tout d'abord, semble-t-il, l'insuccès que vient d'éprouver la Société des Nations tient à sa nature même. On a prétendu remplacer le vieil équilibre européen, cause, à en croire les artisans de la paix de 1919, de tous les conflits

Digitized by Google

et de tous les maux, par un aréopage animé de l'esprit international, qui examinerait et réglerait les problèmes en eux-mêmes, de haut. Seulement, les nationalismes n'ont pas disparu. Loin de là. Au lieu d'avoir été étouffés, ils ont plutôt été excités depuis la guerre. Au début, cependant, à la Société des Nations, ils ne se heurtèrent pas trop brutalement. Les Alliés y étaient entre eux, en famille, si l'on peut dire, conservant encore le souvenir des efforts et des souffrances qu'ils avaient partagés, et dominant du prestige de leur victoire commune les autres Etats qui étaient venus les rejoindre. Mais les jours ont passé. Des lézardes se sont produites dans l'union des vainqueurs; des éléments étrangers ont exprimé, timidement pour commencer et ensuite en élevant la voix, leurs conceptions particulières, et, dans l'assemblée internationale, les questions nationales ont pris une importance croissante. D'autant plus que presque tous les gouvernements, par le temps qui court, sont en proie à des préoccupations de politique intérieure. Ces préoccupations, les délégations les apportaient à Genève avec elles. Obtenir à la S. D. N. un succès qui pût les fortifier dans leurs pays est devenu ainsi pour les gouvernements la grande affaire. Mais il n'est pas aisé de triompher seul. On s'est mis en quête d'appuis : des groupements se sont formés, auxquels d'autres se sont opposés, et, en même temps que les nationalismes se montraient à visage découvert, l'équilibre, proscrit d'Europe, rentrait à la S. D. N., dont il changeait le caractère primitif. La venue de l'Allemagne devait fatalement hâter la crise. L'Allemagne donnait, en effet, à la Ligue un objectif absolument opposé à celui que lui avaient assigné ses fondateurs. « Il n'y a, m'écrivait-on de Genève ces jours-ci, qu'à écouter parler les Allemands, qu'à lire les journaux dont ils inondent la ville, pour être immédiatement fixé. La S. D. N. est destinée, d'après eux, non pas à maintenir les traités, mais à les reviser, et tous ceux que ne satisfait pas la nouvelle Europe, et qui se tenaient jusqu'ici sur la réserve, font chorus avec eux. » L'esprit de Locarno, ainsi que nous en formulions l'autre jour la crainte, ne soufflait pas de la même façon sur les bords de la Tamise ou de la Seine et sur ceux de la Sprée.

Il aurait fallu prévoir les conséquences d'un fait aussi clair. L'élargissement du Conseil de la Société des Nations était une affaire d'importance. Il semble bien qu'à Locarno il n'en ait pas été parlé à l'Allemagne, ni, depuis, à certains autres. Comptait-on sur « l'atmosphère » de Genève pour dissiper les malentendus et les difficultés qui couvaient, et pour éviter les éclats ? En tout cas, alors qu'il aurait été d'élémentaire prudence de préparer le terrain, de négocier sans bruit, de

Digitized by Google

chancellerie à chancellerie, suivant les vieilles règles de la diplomatie, on a attendu sans rien faire. Après quoi, on a été tout étonné que des solutions improvisées vaille que vaille fussent malaisées à faire accepter et que le langage « européen » ne fût pas entendu par tout le monde. Nous ne voulons pas insister. Mais il est heureux que pareille méthode n'ait pas abouti à un accident trop grave !

Tel qu'il est, le bilan de la session extraordinaire de la Société des Nations est déjà assez peu brillant. Résultat négatif sur toute la ligne. Et derrière ce qu'on connaît il y a ce qu'on ne connaît pas. Tout a été confus, obscur, au cours de ces quinze jours : le rôle de la Suède, dont il est visible que M. Stresemann s'est servi pour manœuvrer ; celui de la Petite Entente, avec cette offre de démission de M. Bénès que la Roumanie paraît ne pas avoir approuvée ; celui du Brésil, dont l'obstination a été bien curieuse. — En ce qui concerne le Brésil, n'aurait-il pas été encouragé par les Etats-Unis, qui, tout en refusant de faire partie de la S. D. N., sont fâchés qu'elle puisse exister sans eux ? — L'Angleterre ne cache pas son mécontentement, que pourrait payer M. Chamberlain ; ses journaux sont de plus en plus nombreux et ardents à lui conseiller de se désintéresser de l'Europe. L'Italie a manifesté sa mauvaise humeur en apprenant que, lors de Locarno, l'octroi à l'Allemagne d'un mandat colonial avait été envisagé, tandis qu'elle-même n'en a pas encore reçu. L'Espagne ne peut certainement pas avoir pour agréable qu'on la fasse attendre à la porte. Quant à la France, les malveillants ne manquent pas, qui, parce qu'elle n'a pas abandonné la Pologne, la rendent responsable de la crise. Seuls, après les fleurs que M. Chamberlain et M. Briand leur ont offertes, MM. Luther et Stresemann ont pu, en dépit de l'ajournement, s'en aller sans être trop mécontents. L'Allemagne a prouvé sa force ; on a, plus qu'avec toute autre, compté avec elle. Il était certain que son entrée dans la Ligue y modifierait beaucoup de choses. C'est fait. Et, pour que les complications et les malentendus ne deviennent pas plus sérieux, pour que la Société des Nations survive à cette épreuve et puisse continuer à servir la paix, un effort diplomatique est devenu nécessaire, qui exige, davantage encore qu'hier, infiniment de science et d'art.

Bernard DE LACOMBE.

19 mars 1926.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Au service de la France. Neuf années de souvenirs. — I. Le lendemain d'Agadir. — II. Les Balkans en feu, par Raymond Poincaré. 2 vol. in-8°, avec des portraits. (Plon).

Voici les deux premiers volumes d'une série qui ne peut manquer d'éveiller la curiosité autant que l'intérêt. Elle sera indispensable à quiconque voudra étudier cette période où M. Poincaré occupe une place prépondérante. A la fois chronique, plaidoyer, riposte, cet ensemble d'exposés, s'il ne peut être encore de l'histoire définitive, servira à la préparer par les documents, les déductions et aussi les raisonnements qui en forment la trame. Pages très vivantes où l'homme politique célèbre c.t admirablement secondé par le grand avocat. Le vrai moyen de tirer profit de cet ouvrage passionnant, et dont il serait étrange qu'il ne fût, çà et là, passionné, est de le lire sans passion.

Kiderlen-Waechter intime, d'après ses notes et sa correspondance. 1 vol. in-8°. (Payot).

Politique de l'Allemagne en Turquie et dans le proche Orient; rivalité anglo-allemande; affaire marocaine de 1911 et rapports franco-allemands : tels sont les trois principaux sujets que ces pages aideront à mieux connaître. En un temps où le premier devoir, comme la première précaution des esprits lucides est de recueillir d'abord les témoignages, des ouvrages comme celui-ci (et comme tant d'autres de l'inestimable série publiée par la maison Payot) sont les bienvenus. De tous ces témoignages « recoupés » finira par sortir la lumière; car la vérité se reflète même dans les miroirs brisés.

Le dialectique et le rythme de l'univers, par E. Lasbax. 1 vol. in-8°.

Choisissant une position originale et considérant d'ailleurs les différents systèmes comme des manifestations harmonieuses et liées d'un vaste mouvement continu, l'auteur arrive à définir la loi qui régit le développement de l'esprit humain, dans ses manifestations artistiques, ses spéculations intellectuelles ou dans la vie des sentiments. D'une trame solide et serrée, riche d'un luxe de détails, de théories, d'applications diverses, passant des notions les plus abstraites aux phénomènes artistiques les plus séduisants, abordant la philosophie des sciences, celle des religions, celle des techniques, souple et varié, d'une lecture accessible et d'une forme agréable, ce gros livre joint l'ampleur d'une épopée au charme d'un musée. Ajoutons que l'auteur, qui est croyant, a su trouver un système qui satisfait et la raison la plus exigeante et la foi la plus orthodoxe.

Mazarin, par Karl Federn. (Munich et Leipzig, Georg Müller).

La Fronde, avec son histoire captivante et compliquée, semble presque inconnue hors de France et notamment en Allemagne. Voulant combler cette lacune, l'auteur s'est livré à une étude scientifique des événements qui l'a conduit à cette conclusion : dans les années précédant 1648 se trouve l'origine du grand mouvement révolutionnaire moderne qui fut aussitôt victorieux en Angleterre, mais échoua en France; car ici deux courants se contrariaient, l'un tendant à compléter la constitution dans un sens libéral (manifesté par la première Fronde), l'autre nettement réactionnaire (forces féodales et grands seigneurs), vivant à reconstituer le pouvoir de la noblesse en face du roi. Ils se sont heurtés à la Royauté centralisatrice qui, aidée par Mazarin, fit de la France le premier Etat moderne. L'auteur nous donne d'ailleurs un tableau très vivant de l'époque, ayant pour centre Mazarin (dont il étudie aussi la première partie de la vie, en Italie).

Le cardinal Amette (1850-1920). Souvenirs, par Mgr Odelin. 1 vol. in-8°, avec un portrait. (De Gigord).

En 200 pages, mais riches et bien remplies, c'est un portrait extrêmement vivant, et c'est un précieux document. Celui qui fut le condisciple du cardinal à Saint-Sulpice, puis son collaborateur et confident jusqu'à sa mort, devait nous donner, en ces souvenirs contés d'une plume alerte et aimable, pleins de traits curieux et révélateurs, l'image du prélat qui eut l'honneur et la tâche difficile d'être l'archevêque de Paris pendant la guerre. On sait l'importance de ce rôle. Le livre de Mgr Odelin fait naturellement une assez bonne part à ce grand épisode de sa carrière et il apporte bien des renseignements et des précisions nouvelles qui l'éclairent heureusement. Les autres parties, relatives à son gouvernement (depuis qu'il fut nommé coadjuteur), aux œuvres, à son cardinalat, aux années qui suivirent la guerre, ne sont pas moins neuves et remarquables. On y voit l'ardent esprit d'apostolat qui a toujours été son premier souci et qui animait une action et, si l'on veut, au bon sens du mot, une politique prudente, sage et intelligente.

Les colonies marchandes méridionales à Anvers, de 1488 à 1567, par J.-A. Goris. 1 vol. in-8° de 704 pages et 9 planches. (Librairie universitaire Uystpruyst, Louvain).

En ces 700 pages, M. Goris nous donne le résultat de ses longues et minutieuses recherches dans les archives soit d'Anvers, soit du Royaume de Belgique. Ce résultat est des plus intéressants, car l'ouvrage, bien que traitant de questions très spéciales, présente une grande importance pour l'histoire économique et sociale générale : il constitue, en effet, ainsi que l'indique d'ailleurs un sous-titre, une « contribution à l'histoire des débuts du capitalisme moderne ». Ajoutons que cette contribution est d'une haute valeur et que, malgré son caractère technique, elle se lit avec facilité et agrément.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

ET ALPHABÉTIQUE

DU TOME TROIS CENT-DEUXIÈME

(TOME DEUX CENT SOIXANTE-SIXIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE

Ce que les Soviets disent de la France et de quelques Français. 10 janvier. 3.

Bulletin bibliographique, 10 janvier. 159. — 25 janvier. 320. — 10 février. 480. — 25 février. 640. — 10 mars. 800. — 25 mars. 956.

AIGLAT. Armements et sécurité. II. Les réalités. 10 janvier. 11. — III. La garantie. 10 février. 321.

ANDÉOL (R.). A travers la presse étrangère. (Traductions d'articles) Revues d'Allemagne. (*Hochland. — Die Weltbühne. — Deutsche Rundschau. — Gelbe Hefte. — Stimmen der Zeit*). 25 février. 608.

AUBRY (G. Jean). Un peintre du ciel et de la mer. Bonington. (*Richard Parkes Bonington, his life and work*, by A. Dubuisson, translated with annotations by C. E. Hughes). 10 janvier. 117.

BEAUPIN (Mgr E.). Les nouvelles conditions de l'apostolat missionnaire et de la civilisation. 10 mars. 650.

BOISSARD (Henri). Un mirage. La vente du monopole des tabacs. 25 janvier. 186.

BORDEAUX (Paule Henry). Le poète chez la sorcière. 10 janvier. 96.

BRILLANT (Maurice). Les œuvres et les hommes. 25 janvier. 300. — 25 février. 619. — 25 mars. 935.

BRUNNER (A.). Le centenaire d'un patriote hongrois. Maurice Jokaï. (1825-1904). 10 janvier. 127.

BUCAILLE (Victor). Une grande figure de l'Eglise de France. Mgr Chapon, évêque de Nice. 10 janvier. 23.

CAUZIQUE (A.). Le vendredi saint à Fontarabie. 25 mars. 924.

CHARASSON (Henriette). Dialogue de la mère et du petit enfant mort. 25 février. 604.

COCHIN (Augustin). Lettres de l'Année terrible, publiées avec un avant-propos et des notes par Henry Cochin. I. La guerre de 1870. 25 mars. 801.

COUSSANGE (J. de). A travers la presse étrangère. (Traductions d'articles). Revues de Danemark. (*Gads danske Magasin. — Tilskueren. — Politiken. — Nordisk Tidskrift*). 25 mars. 927.

CROZE (Comte Austin de). Le repas délectable. (D'après un poème oublié, 1803). 10 février. 451.

DERMENGHEM (Emile). Le Maroc religieux et l'évolution de l'Islam. 10 mars. 682.

DUTEMPS (Hugues). A travers la presse étrangère. (Traductions d'articles). Revues d'Italies. (*La Stirpe. — Critica fascista. — La Civiltà cattolica. — Echi e commenti. — L'Europa orientale*). 10 mars. 775.

FARGUES (Marie). Réflexions à propos de l'orthographe. 25 février. 585.

GAZIER (Cécile). Madame de Sévigné et Port-Royal. 25 février. 503.

GEORGE (André). Autour d'Eugénie de Guérin. (*Eugénie de Guérin, Lettres à Louise de Bayne*, publiées par Emile Barthès, 2 vol. — Geneviève Duhamelet, *La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, etc.). 25 janvier. 213.

JAMMES (Francis). Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 25 mars. 853.

HERBIGNY (R. P. Michel d'). Un concile à Moscou. (1er-10 octobre 1925). 25 janvier. 195.

HOIJER (Olof). Les idées fondamentales de la Société des Nations. 25 février. 524.

LACOMBE (Bernard de). Chronique politique. 10 janvier. 151. — 25 janvier. 312. — 10 février. 472. — 25 février. 632. — 10 mars. 792. — 25 mars. 948.

Digitized by Google

LA GORCE (Pierre de). Deux années de la Restauration. Le régime censitaire. 25 mars. 828.

LANZAC DE LABORIE (De). Une gloire de la science française. André-Marie Ampère. (Louis de Launay, *Le grand Ampère*). 10 février. 431. — Frayssinous à la tête de l'Université (1822-1828). (Chanoine Adrien Garnier, *Frayssinous, son rôle dans l'Université sous la Restauration*). 10 mars. 747.

LECHARTIER (Georges). A travers la presse étrangère. (Traductions d'articles). Revues des Etats-Unis. (*Foreign Affairs. — Review of Reviews. — North American Review. — Catholic World. — Aero Digest. — Harpers' Magazine*). 10 janvier. 133. — Revues de Grande-Bretagne. (*The Review of Reviews. — The Round Table. — Fortnightly Review. — Blackwood's*). 25 janvier. 288. — Un grand tournant de l'histoire américaine. L'entrée des Etats-Unis à la Cour de la Haye. 25 février. 493.

LECLERC (Pierre). A travers la presse étrangère. (Traductions d'articles). Revues d'Autriche. (*Das Neue Reich. — Schoenere Zukunft. — Der Œsterreichische Volkswirt. — Der Kampf*). 10 février. 458.

LECLERCQ (Paul). Le rôle des banques de dépôts dans l'économie nationale. 10 février. 376.

LOISEAU (Charles). Lettres à ma fille. I. Coup d'œil sur la diplomatie. 25 février. 481. — II. Nationalisme, impérialisme, internationalisme, fascisme. 25 mars. 862.

LUPPÉ (Comte A. de). Ceux d'aujourd'hui et ceux de demain. François Mauriac, romancier. 10 mars. 694.

MARRE (Francis). Revue des sciences. 10 janvier. 145. — 10 février. 467. — 10 mars. 785.

MEAUX (Antoine de). Le droit des religieux. Une voix d'outre-tombe. (Montalembert). 25 janvier. 260.

NOLHAC (Pierre de). Hélène et Ronsard. 10 mars. 665.

PERDRIEL-VAISSIÈRE (Jeanne). C'est votre histoire. Roman. I. 25 janvier. 229. — II. 10 février. 384. — III. 25 février. 543. — IV. Fin. 10 mars. 707.

PINCHERLE (Marc). Impressions musicales de Tchécoslovaquie. 25 mars. 908.

PRAVIEL (Armand). Le jardin des lettres. (Prix Goncourt et Femina-Vie Heureuse. — A travers les livres). 10 janvier. 40.

PRÉCHAC (Jacques de). L'Allemagne en 1925. I. La politique intérieure : une année de nationalisme. 25 janvier. 161. — II. La politique extérieure : Vers la liberté de manœuvre pour l'expansion du germanisme. 10 février. 332.

QUIRIELLE (Pierre de). La politique religieuse du fascisme et le Saint-Siège. 10 février. 360.

SCHULTZ (Yvonne). La couronne d'étoiles. Roman. I. 25 mars. 879.

SILVESTRE (Charles). Le prodige du cœur. Roman. III. Fin. 10 janvier. 56.

STRUVE (Pierre). Le soviétisme en contradiction fondamentale avec le socialisme. 10 mars. 641.

TALMEYR (Maurice). Souvenirs d'avant le déluge. VI. Rochefort et Saint-Cère. 10 janvier. 82. — VII. Police et bas-fonds. 10 février. 414. — VIII. Déroulède. Le général X. 10 mars. 736.

TARLÉ (Antoine de). Le mouvement économique. 25 janvier. 277. — 25 mars. 914.

TAVERNIER (Eugène). Le public et la morale. 25 février. 573.

THÉVENIN (Léon). Les livres qui nous tuent. 10 février. 356.

TURMANN (Max). « L'enseignement social de Jésus » (par l'abbé A. Lugan). (Notes et aperçus). 25 janvier. 298. — Les idées et les faits sociaux. 10 mars. 763.

VILLARD (René). La vie et la mort d'un barde. J.-P. Calloch (Bleimor). 25 janvier. 267.

VISAN (Tancrède de). Un philosophe lyonnais. Joseph Serre. 25 février. 597.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU TOME TROIS CENT-DEUXIÈME

Digitized by Google

TABLE

DU TOME DEUX CENT SOIXANTE-SIXIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE

(TROIS CENT-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)

1re LIVRAISON. — 10 JANVIER 1926.

Ce que les Soviets disent de la France et de quelques Français 3
Armements et sécurité. — II. Les réalités, par Aiglat..... 11
Une grande figure de l'Eglise de France. — Mgr Chapon, évêque de Nice, par M. Victor Bucaille..... 23
e jardin des lettres. — Prix Goncourt et Fémina-Vie Heureuse, par M. Armand Praviel 40
e prodige du cœur. — Roman. — III. — Fin, par M. Charles Silvestre... 56
Souvenirs d'avant le déluge. — VI. — Rochefort et Saint-Cère, par M. Maurice Talmeyr..... 82
Le poète chez la sorcière, par Mlle P. Henry-Bordeaux..... 96
Un peintre du ciel et de la mer. — Bonington, par M. G. Jean-Aubry..... 117
Le centenaire d'un patriote hongrois. — Maurice Jokaï, par M. A. Brunner. 127
A travers la presse étrangère. — Revues des Etats-Uns. — Traduction de M. Georges Lechartier..... 133
Revue des sciences, par M. Francis Marre..... 145
Chronique politique, par M. Bernard de Lacombe..... 151
Bulletin bibliographique..... 159

2e LIVRAISON. — 25 JANVIER 1926.

L'Allemagne en 1925. — I. — La politique intérieure : une année de nationalisme, par M. Jacques de Préchac..... 161
Un mirage. — La vente du monopole des tabacs, par M. Henri Boissard.. 186
Un concile à Moscou (1er-10 octobre 1925). — Récit d'un témoin, par le R. P. Michel d'Herbigny, S. J..... 195
Autour d'Eugénie de Guérin, par M. André George..... 213
C'est votre histoire. — Roman. — I, par Mme J. Perdriel-Vaissière..... 229
Le droit des religieux. — Une voix d'outre-tombe, par M. Antoine de Meaux..... 260
La vie et la mort d'un barde. — J.-P. Callogh (Bleimor), par M. René Villard 267
Le mouvement économique, par M. Antoine de Tarlé..... 277
A travers la presse étrangère. — Revues de Grande-Bretagne. — Traduction de M. Georges Lechartier..... 288
Notes et aperçus. — « L'enseignement social de Jésus », par M. Max Turmann..... 298
Les œuvres et les hommes, par M. Maurice Brillant..... 300
Chronique politique, par M. Bernard de Lacombe..... 312
Bulletin bibliographique..... 320

3e LIVRAISON. — 10 FÉVRIER 1926.

Armements et sécurité. — III. — La garantie, par Aiglat 321
L'Allemagne en 1925. — II. — La politique extérieure. — Vers la liberté de manœuvre pour l'expansion du germanisme, par M. Jacques de Préchac 332
Les livres qui nous tuent, par M. Léon Thévenin..... 356
La politique religieuse du fascisme et le Saint-Siège, par M. Pierre de Quirielle 360
Le rôle des banques de dépôts dans l'économie nationale, par M. Paul Leclercq 376
C'est votre histoire. — Roman. — II, par Mme J. Perdriel-Vaissière..... 384
Souvenirs d'avant le déluge. — VII. — Police et bas-fonds, par M. Maurice Talmeyr..... 414
Une gloire de la science française. — Le grand Ampère, par M. de Lanzac de Laborie..... 431
Le repas délectable. — D'après un poème oublié, par M. le comte A. de Croze 451
A travers la presse étrangère. — Revues d'Autriche. — Traduction de M. P. Leclerc..... 458
Revue des sciences, par M. Francis Marre..... 467
Chronique politique, par M. Bernard de Lacombe..... 472
Bulletin bibliographique..... 480

Digitized by Google

4e LIVRAISON. — 25 FÉVRIER 1926.

Lettres à ma fille. — I. — Coup d'œil sur la diplomatie, par M. Charles Loiseau 481
Un tournant de l'histoire américaine. — L'entrée des États-Unis à la Cour de La Haye, par M. Georges Lechartier 493
Madame de Sévigné et Port-Royal, par Mlle Cécile Gazier 508
Les idées fondamentales de la Société des Nations, par M. Olof Hoijer 524
C'est votre histoire. — Roman. — III, par Mme J. Perdriel-Vaissière 543
Le public et la morale, par M. Eugène Tavernier 573
Réflexions à propos de l'orthographe, par Mme Marie Fargues 585
Un philosophe lyonnais. — Joseph Serre, par M. Tancrède de Visan 597
Dialogue de la mère et du petit enfant mort, par Mme Henriette Charasson 604
A travers la presse étrangère. — Revues d'Allemagne. — Traduction de M. R. Andéol 608
Les œuvres et les hommes, par M. Maurice Brillant 619
Chronique politique, par M. Bernard de Lacombe 632
Bulletin bibliographique 640

5e LIVRAISON. — 10 MARS 1926.

Le soviétisme en contradiction fondamentale avec le socialisme, par M. Pierre Struve 641
Les nouvelles conditions de l'apostolat missionnaire et de la civilisation, par Mgr Beaupin 650
Hélène et Ronsard, par M. Pierre de Nolhac 665
Le Maroc religieux et l'évolution de l'Islam, par M. Emile Dermenghem. 682
Ceux d'aujourd'hui et ceux de demain. — François Mauriac, romancier, par M. le comte de Luppé 694
C'est votre histoire. — Roman. — IV. — Fin, par Mme J. Perdriel-Vaissière 707
Souvenirs d'avant le déluge. — VIII. Paul Déroulède. — Le général X, par M. Maurice Talmeyr 735
Frayssinous à la tête de l'Université, par M. de Lanzac de Laborie 747
Les idées et les faits sociaux, par M. Max Turmann 763
A travers la presse étrangère. — Revues d'Italie. — Traduction de M. H. Dutemps 775
Revue des sciences, par M. Francis Marre 785
Chronique politique, par M. Bernard de Lacombe 792
Bulletin bibliographique 800

6e LIVRAISON. — 25 MARS 1926.

Lettres de l'Année terrible, publiées avec un avant-propos et des notes par M. Henry Cochin. — I. La guerre de 1870, par M. Augustin Cochin. 810
Deux années de la Restauration. — Le régime censitaire, par M. Pierre de la Gorce 828
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par M. Francis Jammes 853
Lettres à ma fille. — II. Nationalisme, impérialisme, internationalisme, fascisme, par M. Charles Loiseau 862
La couronne d'étoiles. — Roman. — I, par Mlle Yvonne Schultz 879
Impressions musicales de Tchécoslovaquie, par M. Marc Pincherle 908
Le mouvement économique, par M. A. de Tarlé 914
Le Vendredi Saint à Fontarabie, par Mme A. Cauzique 924
A travers la presse étrangère. — Revues de Danemark. — Traduction de J. de Coussange 927
Les œuvres et les hommes, par M. Maurice Brillant 935
Chronique politique 948
Bulletin bibliographique 956

Tout ce qui concerne la rédaction de la Revue doit être adressé à M. Edouard TROGAN, directeur du *Correspondant*, 31, rue Saint-Guillaume, à Paris, VIIe.

R. C. Seine 118.919. *L'un des Gérants :* ALBERT MARTEAU

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUN 15 1926

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01481 1858

Digitized by Google